



This is a digital copy of a book that was preserved for generations on library shelves before it was carefully scanned by Google as part of a project to make the world's books discoverable online.

It has survived long enough for the copyright to expire and the book to enter the public domain. A public domain book is one that was never subject to copyright or whose legal copyright term has expired. Whether a book is in the public domain may vary country to country. Public domain books are our gateways to the past, representing a wealth of history, culture and knowledge that's often difficult to discover.

Marks, notations and other marginalia present in the original volume will appear in this file - a reminder of this book's long journey from the publisher to a library and finally to you.

Usage guidelines

Google is proud to partner with libraries to digitize public domain materials and make them widely accessible. Public domain books belong to the public and we are merely their custodians. Nevertheless, this work is expensive, so in order to keep providing this resource, we have taken steps to prevent abuse by commercial parties, including placing technical restrictions on automated querying.

We also ask that you:

- + *Make non-commercial use of the files* We designed Google Book Search for use by individuals, and we request that you use these files for personal, non-commercial purposes.
- + *Refrain from automated querying* Do not send automated queries of any sort to Google's system: If you are conducting research on machine translation, optical character recognition or other areas where access to a large amount of text is helpful, please contact us. We encourage the use of public domain materials for these purposes and may be able to help.
- + *Maintain attribution* The Google "watermark" you see on each file is essential for informing people about this project and helping them find additional materials through Google Book Search. Please do not remove it.
- + *Keep it legal* Whatever your use, remember that you are responsible for ensuring that what you are doing is legal. Do not assume that just because we believe a book is in the public domain for users in the United States, that the work is also in the public domain for users in other countries. Whether a book is still in copyright varies from country to country, and we can't offer guidance on whether any specific use of any specific book is allowed. Please do not assume that a book's appearance in Google Book Search means it can be used in any manner anywhere in the world. Copyright infringement liability can be quite severe.

About Google Book Search

Google's mission is to organize the world's information and to make it universally accessible and useful. Google Book Search helps readers discover the world's books while helping authors and publishers reach new audiences. You can search through the full text of this book on the web at <http://books.google.com/>



A propos de ce livre

Ceci est une copie numérique d'un ouvrage conservé depuis des générations dans les rayonnages d'une bibliothèque avant d'être numérisé avec précaution par Google dans le cadre d'un projet visant à permettre aux internautes de découvrir l'ensemble du patrimoine littéraire mondial en ligne.

Ce livre étant relativement ancien, il n'est plus protégé par la loi sur les droits d'auteur et appartient à présent au domaine public. L'expression "appartenir au domaine public" signifie que le livre en question n'a jamais été soumis aux droits d'auteur ou que ses droits légaux sont arrivés à expiration. Les conditions requises pour qu'un livre tombe dans le domaine public peuvent varier d'un pays à l'autre. Les livres libres de droit sont autant de liens avec le passé. Ils sont les témoins de la richesse de notre histoire, de notre patrimoine culturel et de la connaissance humaine et sont trop souvent difficilement accessibles au public.

Les notes de bas de page et autres annotations en marge du texte présentes dans le volume original sont reprises dans ce fichier, comme un souvenir du long chemin parcouru par l'ouvrage depuis la maison d'édition en passant par la bibliothèque pour finalement se retrouver entre vos mains.

Consignes d'utilisation

Google est fier de travailler en partenariat avec des bibliothèques à la numérisation des ouvrages appartenant au domaine public et de les rendre ainsi accessibles à tous. Ces livres sont en effet la propriété de tous et de toutes et nous sommes tout simplement les gardiens de ce patrimoine. Il s'agit toutefois d'un projet coûteux. Par conséquent et en vue de poursuivre la diffusion de ces ressources inépuisables, nous avons pris les dispositions nécessaires afin de prévenir les éventuels abus auxquels pourraient se livrer des sites marchands tiers, notamment en instaurant des contraintes techniques relatives aux requêtes automatisées.

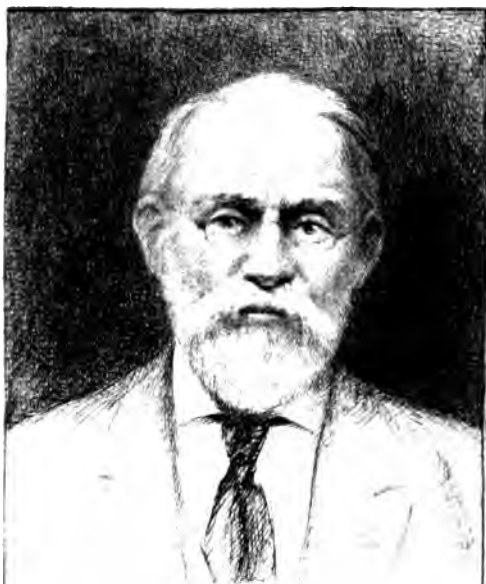
Nous vous demandons également de:

- + *Ne pas utiliser les fichiers à des fins commerciales* Nous avons conçu le programme Google Recherche de Livres à l'usage des particuliers. Nous vous demandons donc d'utiliser uniquement ces fichiers à des fins personnelles. Ils ne sauraient en effet être employés dans un quelconque but commercial.
- + *Ne pas procéder à des requêtes automatisées* N'envoyez aucune requête automatisée quelle qu'elle soit au système Google. Si vous effectuez des recherches concernant les logiciels de traduction, la reconnaissance optique de caractères ou tout autre domaine nécessitant de disposer d'importantes quantités de texte, n'hésitez pas à nous contacter. Nous encourageons pour la réalisation de ce type de travaux l'utilisation des ouvrages et documents appartenant au domaine public et serions heureux de vous être utile.
- + *Ne pas supprimer l'attribution* Le filigrane Google contenu dans chaque fichier est indispensable pour informer les internautes de notre projet et leur permettre d'accéder à davantage de documents par l'intermédiaire du Programme Google Recherche de Livres. Ne le supprimez en aucun cas.
- + *Rester dans la légalité* Quelle que soit l'utilisation que vous comptez faire des fichiers, n'oubliez pas qu'il est de votre responsabilité de veiller à respecter la loi. Si un ouvrage appartient au domaine public américain, n'en déduisez pas pour autant qu'il en va de même dans les autres pays. La durée légale des droits d'auteur d'un livre varie d'un pays à l'autre. Nous ne sommes donc pas en mesure de répertorier les ouvrages dont l'utilisation est autorisée et ceux dont elle ne l'est pas. Ne croyez pas que le simple fait d'afficher un livre sur Google Recherche de Livres signifie que celui-ci peut être utilisé de quelque façon que ce soit dans le monde entier. La condamnation à laquelle vous vous exposeriez en cas de violation des droits d'auteur peut être sévère.

À propos du service Google Recherche de Livres

En favorisant la recherche et l'accès à un nombre croissant de livres disponibles dans de nombreuses langues, dont le français, Google souhaite contribuer à promouvoir la diversité culturelle grâce à Google Recherche de Livres. En effet, le Programme Google Recherche de Livres permet aux internautes de découvrir le patrimoine littéraire mondial, tout en aidant les auteurs et les éditeurs à élargir leur public. Vous pouvez effectuer des recherches en ligne dans le texte intégral de cet ouvrage à l'adresse <http://books.google.com>

492580



SILAS WRIGHT DUNNING
BEQUEST
UNIVERSITY of MICHIGAN
GENERAL LIBRARY





SILAS WRIGHT DUNNING
BEQUEST
UNIVERSITY OF MICHIGAN
GENERAL LIBRARY

SOCIÉTÉ
D'AGRICULTURE, SCIENCES ET ARTS
DE POLIGNY



BULLETIN
DE LA SOCIÉTÉ
D'AGRICULTURE, SCIENCES ET ARTS
DE POLIGNY
(JURA)

46^{me} ANNÉE.



1875.

POLIGNY
IMPRIMERIE DE G. MARESCHAL
1875

BULLETIN
DE LA SOCIÉTÉ
D'AGRICULTURE, SCIENCES ET ARTS
DE POLIGNY
(JURA)

46^{me} ANNÉE.



1875.

POLIGNY
IMPRIMERIE DE G. MARESCHAL
—
1875

44

Manuscrit
N° 1
1-7-22
1-7-29

LES SECOURS D'URGENCE

GUIDE PRATIQUE

DES COMITÉS ET POSTES D'ASSISTANCE AUX BLESSÉS, NAUFRAGÉS, NOYÉS, ASPHYXIÉS,
AUX VICTIMES D'ACCIDENTS SUR LES CHANTIERS PUBLICS, CHEMINS DE FER, DANS
LES ÉTABLISSEMENTS INDUSTRIELS, THÉÂTRES, INCENDIES, FERMES ISOLÉES,
COMMUNES RURALES, ETC., ETC.;

Par le docteur E.-L. BERTHERAND.

AVANT - PROPOS.

L'instinct sociable, qui nous porte à prêter assistance à nos semblables frappés par un malheur ou une souffrance physique, est inhérent au cœur de l'homme. Cet amour mutuel, ce dévouement réciproque, qui constituent la vertu de la Fraternité, n'ont cependant d'effet utile, qu'autant que le secours sera opportun et rendu efficace par une connaissance suffisante de la nature du mal, de la qualité du remède à lui opposer avec quelque succès.

Cette délicate spécialité d'intervention savante nécessite des études ingrates et constantes dont l'ensemble constitue la Médecine proprement dite. En présence des difficultés et de la gravité de son exercice, une Société civilisée, a l'impérieux devoir d'exiger des garanties de la part de ceux qui veulent s'y adonner. *A priori* donc, le médecin *en titre* est, logiquement, seul apte à connaître des maladies et de leurs remèdes.

Il est, cependant, des circonstances impérieuses où dominent l'urgence du secours et souvent aussi l'impossibilité matérielle de l'obtenir à l'instant même d'un homme de l'art. Dans les maladies à brusque début, dans les accidents, dans les sinistres, par exemple, un retard dans l'assistance peut être funeste, et l'on ne saurait certainement abandonner la victime à son malheureux sort, faute d'un médecin qui ne se trouve pas incontinent à sa

portée (4). Et l'humanité la plus élémentaire fait un devoir impérieux de secourir son prochain ! Or, ne savoir que faire en pareil cas constitue un véritable supplice pour l'homme de cœur. Il faut donc que les témoins de cette situation pleine de dangers agissent, mais surtout qu'ils agissent utilement, efficacement, avec intelligence, dans un sens qui n'aggrave pas les souffrances ou le péril. Comment y parviendront-ils, s'ils n'ont pas fait quelques études préliminaires, s'ils n'ont pas reçu une certaine initiation, toute superficielle qu'elle soit, à ce soulagement immédiat, bien entendu sans avoir la moindre prétention de faire acte médical proprement dit ? En effet, il ne suffit pas au premier venu, même fort intelligent, d'avoir sous la main des substances, des appareils, des boîtes de secours : il faut encore qu'il sache quelque peu s'en servir à propos, de façon à ne pas faire plus de mal que de bien ; il faut que ses instincts, sa bonne volonté, sa main, ses paroles, son dévouement soient utilement dirigés dans le rôle humanitaire que son cœur lui fait accepter. C'est donc en pareil cas moins la maladie complète que le malade, que les premiers secours doivent avoir comme objectif, en cas d'urgence ; car, répétons-le, il ne s'agit pas du tout d'empiéter ici sur les prérogatives professionnelles du Médecin.

On a souvent tenté d'écrire des ouvrages de *Médecine populaire* : deux mots, si l'on y réfléchit, qui hurlent d'être accolés ensemble ; car, si le premier résume l'ensemble des connaissances les plus étendues, le second caractérise tout au contraire la classe sociale la plus nombreuse et généralement la plus déshéritée d'une instruction même élémentaire. Ne faut-il pas être dépourvu du moindre jugement pour entreprendre de « mettre à la portée de *tout le monde* » les éléments d'une science toute de minutieuse et patiente observation, et dont la pratique sage et circonspecte exige tant de tact et d'expérience ? Les sottises et les im-

(1) On estime que le cinquième des morts sur un champ de bataille doit être attribué aux hémorrhagies, faute de prompts secours.

postures des charlatans, des guérisseurs, des rebouteurs, des propagateurs effrontés de « *la médecine sans médecin* » ou bien encore de « *la médecine domestique*, » n'ont rien de commun avec les sciences médicales et ne constitueront jamais qu'un ramassis indigeste de préjugés stupides, de témérités souvent dangereuses, d'incertitudes grossières, de superstitions absurdes et des conjectures les plus risquées.

Quant aux esprits cultivés qu'un sentiment d'humanité pousse, dans les Comités de bienfaisance et de charité, à propager de leur mieux certaines pratiques dérobées à l'art médical, qu'ils n'oublient pas que la sensibilité la plus émue, la compassion, le désir de se rendre utile ne suffisent pas, en pareil cas, pour restituer aux organes malades, aux tissus blessés, leurs fonctions normales, au corps devenu souffrant, l'intégrité de la santé. « Un grand nombre de malades périssent dans nos villages, dès le début de la maladie, par l'ingestion malavisée de vin, de saucissons et d'aliments épicés qu'on leur donne pour les soutenir, dit-on, et qui, redoublant l'ardeur de la fièvre, emportent le malade..... La charité sans discernement n'est qu'une mauvaise action. » (DE CORMENIN, *Entretiens de village*, 1847, 8^e édition, p. 227 et 234).

Pourquoi donc la Médecine, la Chirurgie, la Pharmacie seraient-elles les seules sciences qui pourraient se passer d'un apprentissage, d'études préliminaires sur la composition du corps, les fonctions des organes, le choix et le mode d'action des remèdes ou des ressources instrumentales ? Au lieu de laisser les classes populaires croire à de pareilles et fatales erreurs toujours présentées sous l'enseigne captieuse de la Philanthropie, ne vaut-il pas mieux leur ouvrir courageusement les yeux sur les promesses mensongères de ces *Guides*, de ces *Manuels*, de ces *Avis*, de ces *Traité*s *préservatifs*, de ces *Méthodes faciles de se guérir soi-même*, opuscules bourrés de formules et de conseils d'un choix le plus souvent douteux, mais à l'application desquels il man-

quera toujours..... la manière de savoir s'en servir à propos, c'est-à-dire la compétence et l'expérience propres au pouvoir réel de l'homme de l'art. Répétons sans cesse aux populations cette vérité, qu'il n'y a pas plus de petits remèdes inoffensifs à leur portée, qu'il n'y a d'armes inoffensives entre les mains des inhabiles et des imprudents; — que l'emploi aveugle, inexpérimenté de ces panacées vulgaires laisse presque toujours à une maladie simple et légère le temps de se développer et de devenir plus grave; — que cet abus quotidien de prescriptions et d'applications banales en dehors de l'ordonnance du Médecin est plein de dangers, d'erreurs regrettables, de responsabilités terribles, et, dans les classes ouvrières, ne réussit qu'à prolonger l'incapacité du travail et à accroître la gêne du petit ménage et par suite les entrées aux hôpitaux; — qu'il est souverainement ridicule de prétendre médicamenteusement avec succès un corps malade dont on ne connaît pas l'organisation à l'état sain; — que la médecine ne saurait être représentée par un simple catalogue de remèdes; — que la connaissance de cette science est vaste, longue, compliquée, remplie de difficultés même pour ses initiés; — que les rebouteurs, ignorant même la place, la forme, le nombre et la position des os, et qui se parent vaniteusement du don miraculeux de remettre les entorses, les fractures, les luxations, avec force prières, signes de croix et apposition de bandages tellement serrés qu'impotence et gangrène s'en suivent très-souvent, sont des charlatans bien coupables, abusant de la crédulité et de la bourse du malheureux ouvrier; — enfin, que le médecin, digne du nom par ses études et ses aptitudes spéciales, peut seul remplir avec succès cette utile et délicate mission sociale.

Il importait à notre loyauté et à l'honneur de notre profession de le déclarer dès le début de ce travail. Le but que nous nous sommes proposé ici est tout simplement de résumer et de vulgariser les notions les plus élémentaires, les pratiques les plus inoffensives des secours d'urgence : ce sera, en outre, une excellente occasion de détruire un certain nombre de préjugés trop

enracinés, d'erreurs funestes qui ont encore cours dans les classes peu éclairées des villes et surtout des campagnes. Un guide dans l'assistance d'urgence ne doit rien avoir de médical à proprement parler : il s'adresse à ceux dont la mission accidentelle (membre d'un Comité de secours aux blessés, d'une Société de sauvetage, brancardiers, pompiers, hospitaliers, etc.) consiste à venir spontanément en aide à un malade, un blessé, par l'administration la plus intelligente possible de secours instantanés en attendant l'arrivée de l'homme de l'art. Nous ne faisons donc pas allusion aux garde-malades, aux infirmiers proprement dits : ces auxiliaires, exerçant une profession d'assistance permanente et dans les conditions ordinaires, reçoivent des médecins traitants des prescriptions à exécuter, sont initiés par la pratique, l'exemple ou l'enseignement à l'application élémentaire de la petite chirurgie (opérations simples et pansements), de l'hygiène (régime alimentaire, salubrité des locaux, etc.), de la pharmacie vulgaire (tisanes, cataplasmes). Les secours d'urgence en cas d'accident ou de maladie, programme tout particulier du présent travail, ont pour sujet une spécialité toute restreinte de circonstances imprévues.

Dans une pareille œuvre de vulgarisation, il fallait s'efforcer d'éviter avec soin cette érudition scientifique, inintelligible et par conséquent dangereuse pour les classes auxquelles elle s'adresse. Faisons-les profiter de conseils utiles, de vérités à leur portée, mais encore une fois, sans empiéter sur le domaine professionnel du Médecin. Les avis qu'il convenait d'édicter ici portent sur l'emploi de moyens inoffensifs, suffisants pour soulager un blessé ou arrêter les suites d'un accident, jusqu'à l'arrivée de l'homme de l'art. De même qu'en face d'un incendie, un citoyen se met en devoir de faire de son mieux pour circonscrire et éteindre le feu, en attendant les pompiers et sans avoir la prétention de remplacer leur concours expérimenté; de même que le voisin d'une maison subitement crevassée peut et doit chercher à étançonner, à soutenir le pan de mur qui menace, mais toujours en attendant

l'architecte et sans s'arroger la pensée de se substituer à la compétence et à l'appréciation indispensable de ce spécialiste ; de même, il ne s'agit ici que d'éduquer des dévouements utiles et les rendre intelligents, faute du maître qui seul a droit de prescrire, parce que seul il offre les garanties du savoir. On n'est pas littérateur parce qu'on a entre les mains un dictionnaire de l'Académie ; ni agriculteur, ni juriste, parce qu'on a sous les yeux des ouvrages de culture ou de droit ; mais il est possible d'empêcher une lésion de devenir plus grave et de mettre les jours en danger, tout cela en attendant le praticien et sans s'ingérer dans une pratique réellement médicale : il suffit d'être initié à l'application et au choix de simples soins d'urgence, de mettre de modestes notions au service d'une vie en danger. Devons-nous rester désarmés au milieu de tous les dangers qui menacent nos familles, notre prochain ? Non, évidemment. Éclairons donc par l'enseignement de procédés simples et efficaces d'assistance, ce sentiment instinctif du dévouement ; rendons ses applications plus fructueuses mais inoffensives. Le jour où cette instruction des masses aura été vulgarisée, le charlatanisme verra ses effronteries repoussées de toutes parts, car la crédulité et l'ignorance ne seront plus là pour se laisser exploiter, et les premiers secours à donner étant bien connus, le patient attendra plus facilement la venue opportune du véritable médecin.

Loin de nous, encore une fois, l'idée d'improviser des savants incomplets ; il ne s'agit que d'apprendre à faire dans un sens profitable et sérieusement secourable ce que chacun est apte à faire sans conséquences graves, à appliquer dans des cas où le salut dépend de la promptitude d'une assistance sûre d'elle-même, de son sang-froid et de la valeur utile, mais sans danger, de son intervention.

Après avoir jeté un coup-d'œil sur l'historique des secours d'urgence, je passerai en revue les aptitudes et les obligations individuelles réclamées par cette assistance ; puis je décrirai le matériel indispensable des secours pour blessures, asphyxies,

submersions, incendies, maladies subites, etc. Suivront des généralités sur l'administration des premiers soins, le transport des blessés, les pansements et les préparations médicamenteuses les plus ordinaires. Je terminerai par l'examen de tous les cas qui nécessitent des secours d'urgence, en indiquant les signes caractéristiques de la nature du mal et les moyens les plus simples de soulagement.

CHAPITRE I^{er}.

Coup-d'œil historique.

Les secours à porter en cas d'accidents ou de maladies débutant subitement avec un certain degré de gravité, constituent une grave question qui paraît cependant avoir peu préoccupé les populations dans l'antiquité. Les ténèbres qui régnaient alors sur les phénomènes physiques donnaient ample carrière aux erreurs, aux superstitions, aux préjugés, et condamnaient à l'incertitude et à l'impuissance. L'art des pansements était tout-à-fait dans l'enfance, et l'ignorance des secours efficaces à opposer à la morsure des animaux venimeux n'imposait-elle pas à Moïse la ressource purement morale du serpent d'airain dont la vue suffisait à guérir les plaies des couleuvres du désert ?

Nous voyons bien Alexandre, en descendant de cheval, blesser de la pointe de son cimeterre son ami Lysimaque au front, et arrêter incontinent le sang qui s'écoulait, en pansant la plaie avec son bandeau royal. Mais dans les gymnases et les jeux publics, en honneur dans la Grèce, chez les Romains, dans les combats entre les jeunes Spartiates, dans les exercices corporels chez les Perses, on se préoccupait bien plus de former des races vigoureuses et des âmes fortement trempées devant les dangers, de mépriser et braver la douleur, que de ménager la vie humaine et de l'entourer d'une sollicitude protectrice pour la conservation individuelle. Les athlètes, les lutteurs, les lanceurs de galets étaient cependant sujets à des accidents graves (vomissements de sang, pertes subites du mouvement et du sentiment, commotions

violentes, hémorrhagies, fractures, etc.) Et Hippocrate rapporte que les rebouteurs appelés à remettre les luxations inévitables dans ces combats de force et d'agilité faisaient supporter à ces malheureux blessés les tortures les plus inutiles, les manœuvres les plus barbares.

Il exista cependant à Rome des officines (*valetudinarium*), parfois dans les temples mêmes, dans lesquelles les voyageurs et les étrangers tombant malades allaient se faire soigner moyennant rétribution. On a cité tout particulièrement celle d'un nommé Archagatus, où les blessés venaient se faire panser. Il s'en trouvait également près des cirques et des amphithéâtres pour soigner les athlètes que des lésions assez graves mettaient hors de combat.

L'empereur Aurélien rendit un édit qui obligeait chaque soldat à assister son camarade en cas de maladie et de blessures, sorte d'assistance mutuelle.

Caton avait attaché à ses armées des *psylles*, c'est-à-dire des individus ayant pour métier de guérir, par la succion des plaies, les morsures des serpents. Et jusqu'au XVIII^e siècle, les blessures d'armes de guerre qui passaient pour envenimées, étaient, dans nos armées françaises, sucées par des spécialistes analogues à ces *psylles*.

Le transport des blessés se faisait, chez les Grecs, sur un char léger; chez les Spartiates, sur un bouclier; chez les Troyens, sur des lances croisées; chez les Romains, sur les bras rejoints par les mains; chez les Celtes, sur la croupe des chevaux; chez les Francs, sur les pavois, etc., tous moyens plus ou moins convenables pour augmenter les souffrances des blessés au lieu de les soulager.

Les Celtes et les Gaulois se faisaient suivre à la guerre par leurs sœurs, leurs femmes et leurs filles qui, d'après Tacite, suçaient et pansaient leurs blessures.

Le prophète Mahomet emmenait dans ses expéditions les femmes des auxiliaires dévoués à la foi nouvelle; celles-ci portaient à boire aux combattants, soignaient et pansaient les blessés et les malades. Plus tard, les Musulmans n'échappèrent pas à la manie des peuples d'Orient, qui, en cas de danger, consultaient

plutôt les astrologues et les enchanteurs que les médecins. Cependant, leur célèbre chirurgien Rhazès, trouvant dans les rues de Cordoue un homme inanimé que les passants disaient mort subitement, s'empressa de le frapper sur toutes les parties du corps avec un faisceau de baguettes, et, à l'aide de ce traitement répété par les témoins chacun à leur tour, parvint à rappeler à la vie le prétendu cadavre.

A l'époque de la féodalité française, la plupart des châteaux possédaient une petite infirmerie « où, dit Percy, les preux et les nobles aventuriers blessés malencontreusement étaient reçus avec générosité et pansés souvent par les mains des damoiselles ou du châtelain lui-même, en possession de secrets héréditaires contre tous horions, navrures et entamures. »

Au ix^e siècle, l'Empereur Léon VI chargea des militaires sans armes et menant un cheval en main, de suivre les cohortes avec des échelles et des provisions d'eau afin d'emmener les blessés, étancher leur soif et les ranimer, relever les cavaliers tombés dans la mêlée ou en marche, etc.

En 1100, Gérard de Provence fondait l'Ordre des Chevaliers-Hospitaliers de Saint-Jean qui, tantôt infirmiers, tantôt guerriers, assuraient et protégeaient le transport des malades et des blessés dans les hôpitaux.

Le célèbre chirurgien Ambroise Paré, du xvi^e siècle, dit qu'aux armées de son temps, le soldat n'était suivi que de gens sans aveu veillant aux bagages et à l'alimentation, et le secourant de leur mieux quand il tombait malade ou blessé.

A la même époque, Charles-Quint se fait toujours accompagner dans les expéditions par des moines de l'Institution de Jean de Dieu, dont la mission était de donner aux blessés les soins les plus urgents.

En 1674, une équipe de douze passeurs, dirigés par un syndic des ports, stationnait sous une arche du Pont-Neuf, à Paris; ils recevaient des primes de 12 francs pour avoir repêché un vivant et de 24 francs pour un mort : « Les échevins ayant remarqué que la plupart des noyés avaient des blessures à la tête et sur quelques parties du corps, et que sur 40 personnes repêchées il

ne s'en trouvait que 4 vivantes, changèrent la prime, d'après l'avis des Chirurgiens, en établissant le tarif de 24 livres pour un vivant et de 42 pour un mort. Depuis cette époque..... il n'y a plus à constater, sur 40 personnes repêchées, que 42 morts et 28 vivants..... — En 1739, la corporation des bateliers de la Seine fonda une Société de *Secouristes*, marinières dont les bateaux stationnaient près du Pont-Neuf, en face le quai Voltaire. Cette corporation, qui avait son bureau sur le port de la halle aux blés, rendit de grands services à la marine marchande et se distingua particulièrement par ses actions de courage dans les désastreuses inondations de cette époque. » (Comte de Tencin, *in* le journal *le Sauveteur* de décembre 1872).

En 1740, Réaumur rédigeait une notice sur « les secours à donner à ceux qu'on croit noyés, » réimprimée à Paris en 1758 et 1769.

En 1767, le docteur Vernède fonde en Hollande une Société libre qui multiplie les dépôts d'appareils et instruments d'assistance, distribue des instructions populaires et décerne des récompenses d'encouragement. Cet exemple est suivi par l'administration de Paris constituant un service de secours dans les corps-de-garde, puis publiant (1772) des notices sur les moyens d'assistance en cas d'accidents. En mars 1793, un décret de la Convention institue des « secours pour les calamités publiques. »

Viennent enfin les grandes guerres de la fin du siècle dernier, et l'organisation des ambulances volantes, des brancardiers militaires, sous le génie de Percy et de Larrey, marque un progrès dans les secours d'urgence. On a pu, du reste, observer que le sentiment de cette assistance, inspiré dans les temps anciens par quelques rares élans de générosité individuelle, s'était rapidement développé sous l'influence du christianisme qui, élevant le dévouement à la hauteur d'un devoir religieux, a fait de la charité le principe fondamental de nos sociétés modernes et un merveilleux instrument de civilisation pour détruire le despotisme cruel et l'égoïsme stérile. Néanmoins, les innovations dans l'organisation et le perfectionnement des secours instantanés sont de date récente. En 1804, le ministre Dubois prescrit à tout propriétaire

de bateau amarré sur la Seine d'avoir en permanence un bachot à la suite, afin de porter du secours en cas de nécessité. « Cette sage prévision, dit le comte de Tencin, bien qu'elle ait rendu de grands services à des personnes en danger de périr, n'a pas toujours été bien suivie, les bachots étant presque toujours amarrés à la chaîne, leurs avirons et leur croc cadénassés, à cause des rôdeurs de la Seine. »

En 1815, le docteur Marc est nommé directeur des secours publics, mais ceux-ci sont encore fort limités, aux asphyxiés, aux noyés, etc. En 1835, un décret autorise la fondation d'une Société générale des Naufragés, dans l'intérêt de toutes les nations. Les demandes d'améliorations, réitérées par les Conseils d'hygiène, ne parvinrent guère à triompher des obstacles suscités par les événements de cette époque. L'ordonnance du 24 octobre 1821 spécifie bien que l'hôpital recevra « les indigents civils blessés accidentellement ; » mais il y avait loin de ce devoir de fraternité inscrit dans les lois et inspirant la création de l'assistance publique (loi du 20 janvier 1849) à une véritable institution de secours immédiats créés spécialement pour toute espèce d'accidents. Les 1400 hôpitaux et hospices français recueillent annuellement environ 430,000 individus de tout sexe ; nos 11,580 bureaux de bienfaisance secourent 1,160,000 personnes ; mais en dehors de ces traitements à l'hôpital ou à domicile, qui n'ont en vue que la diminution du paupérisme sous l'égide de la charité légale et de l'assistance privée, qu'avons-nous pour répondre aux exigences des malheurs imprévus ! Paris possède aujourd'hui 116 dépôts d'appareils de secours (34 pour les noyés et les asphyxiés, 82 pour les blessés et les malades) placés dans les postes de police, corps-de-garde de l'armée et des pompiers, bureaux d'octrois, etc., avec brancards, matelas, bouées de sauvetage et gaffes : la banlieue de la capitale est munie de 34 boîtes de secours pour les noyés, le long des canaux, chez les éclusiers et dans les postes du service de la navigation.

Mais est-ce bien là le dernier mot de cette assistance d'urgence ? N'y a-t-il pas de graves inconvénients à soigner ainsi dans les postes publics, en présence de militaires et d'employés, dans des

locaux très-étroits, avec un matériel insuffisant et un personnel incompetent, des épileptiques, des blessés de tout genre, des gens publiquement frappés par une syncope, des femmes enceintes surprises par les malaises de la grossesse ou les douleurs de la délivrance, des enfants attaqués par le croup, etc.? Evidemment existe là une lacune que la moralité, le succès des secours improvisés commandent impérieusement de combler; nous y reviendrons après quelques mots sur ce qui se fait à l'étranger.

En Angleterre, la Société humaine royale, fondée en 1774, a organisé près de 300 maisons de secours pour les individus subitement en danger; elle distribue des médailles et des certificats, à titre de récompenses. La maison de Hyde-Park, à Londres, consiste en un pavillon carré; des quatre pièces, une est affectée à un gardien expérimenté; la 2^e, aux appareils de sauvetage, machine électrique, médicaments, etc.; la 3^e, à une salle de bains; la 4^e, à des tables en bois à plancher mobile, à une table d'étain que l'on peut remplir d'eau chaude, à un lit, etc. Il y a un médecin de garde en permanence.

La Société anglaise de sauvetage, fondée en 1824, possède aujourd'hui 240 canots de sauvetage et 239 stations sur les côtes du Royaume-Uni.

Cet exemple a été suivi : en 1824, par la Hollande; — en 1838, par la Belgique (aujourd'hui 8 postes de secours pour 14 lieues de côtes); — en 1852, par le Danemark (39 stations); — en 1855, par la Suède (42 stations); — en 1865, par l'Allemagne du Nord (2 bateaux de sauvetage, 40 canots à avirons, 30 stations de porte-amarres); — en 1873, par la Russie (15 stations, 120 canots sur le littoral baltique); etc.

A Madrid, M. le Dr Rivero a institué un service libre de secours aux blessés avec dispensaire, traitement gratuit, brancards et brancardiers, médecin et infirmiers.

La Société des noyés, à Hambourg, a rendu les plus grands services.

Les guerres dont l'Europe et l'Amérique ont été les théâtres en ces derniers temps ont ravivé l'attention privée sur l'impérieuse nécessité d'instituer ces postes d'assistance. Grand nombre de

Comités de secours aux blessés et de Sociétés de sauvetage se sont organisés en France et à l'Étranger. En France, M. le Ministre de la Marine a prescrit (1868) l'ouverture d'un cours de sauvetage dans toutes les écoles d'hydrographie : 50 stations sont actuellement organisées sur notre littoral.

Dès la fin de la guerre de 1870-1871, j'avais proposé le maintien en permanence de notre Ambulance « où, en cas d'accidents de tout genre, les victimes trouveraient des secours tout préparés, tout organisés, des soins spéciaux et intelligents dont l'application retardée peut, dans des cas d'urgence, entraîner de funestes conséquences pour la vie des blessés ; les instruments de sauvetages, les boîtes à asphyxies, les appareils à fractures, les objets de pansements, les bandages ont, en effet, besoin en pareilles circonstances d'être suffisamment approvisionnés, bien conservés, convenablement appropriés, tenus en quantité suffisante ; il faut, de plus, que leur emploi, leur application soient faits rapidement, surtout avec certaines connaissances..... Nous instituerions, ajoutais-je, des conférences, des exercices pratiques dans une des salles de cette Ambulance, pour initier les personnes de bonne volonté à l'application des secours d'urgence ; car faire convenablement un pansement, combiner et organiser utilement des systèmes d'assistance instantanée est tout aussi important que de s'exercer au tir, à la manœuvre du canon ou d'une pompe à incendie. Tous ceux dont les connaissances pratiques en soins d'urgence seraient reconnues suffisantes, recevraient le brassard de la Croix-Rouge qui leur assureraient toute liberté d'action et d'initiative dans des cas d'accidents sur la voie publique..... Et j'exprimais le regret qu'une pareille installation de moyens matériels, une pareille organisation d'infirmiers, brancardiers et panseurs volontaires, n'eût pas encore été réalisée » (1).

Et l'année suivante, je disais devant l'assemblée générale de nos coopérateurs : « L'instinctive impulsion qui fait affronter un péril pour sauver son semblable est, dans le cœur du marin-

(1) Pages 24 et 25 de mon Compte-rendu des opérations de la Société des Hospitaliers d'Afrique, 1872.

sauveteur en face d'un perfide élément, exactement le même que dans le cœur du courageux pompier au sein des flammes, du médecin et du brancardier au milieu des balles ou d'une épidémie, d'un citoyen audacieux se jetant à la tête d'un cheval emporté, etc. L'alliance universelle des sauveteurs, quel que soit le théâtre de leur dévouement, est donc un fait tout naturel, dans la logique des choses. Il y a plus : le personnel chirurgical et administratif des Comités de secours est l'agent indispensable, l'auxiliaire nécessaire pour compléter l'acte spontané du sauveteur proprement dit, en rappelant ou conservant à la vie la victime que celui-ci vient d'arracher au péril..... Aux jours de notre défense territoriale toute récente, le drapeau de la Convention de Genève ne couvrirait-il pas d'une même protection les Ambulances de terre et de mer?..... L'avenir de nos institutions de secours d'urgence est donc aux Associations puissantes par le nombre des adhérents, par les ressources financières, par la combinaison des moyens d'activité et d'assistance et par la communauté du nom, parce qu'elles auront celle du cœur » (1).

Ce sentiment intime de l'union fraternelle de tous les « soldats du sauvetage, » je le répète, doit généraliser, par l'initiative privée de Comités de secours permanents, l'organisation d'Ambulances de secours d'urgence. Je ne doute pas que l'exemple que nous avons pris après la guerre de 1870-1871 ne trouve des imitateurs dans toutes les grandes villes et chefs-lieux de cantons. Les Compagnies de Pompiers, les Sociétés de Sauvetage, les Comités de secours aux blessés, formeront le noyau permanent du personnel intéressé à l'installation de ces postes placés dans un local municipal. Les habitants se feront un devoir de contribuer à soutenir, par des dons en nature ou en argent, les ressources de ces utiles infirmeries publiques, surtout dans les localités privées d'hôpitaux : chaque citoyen y trouvera cet avantage pour son compte personnel, qu'en cas de nécessité de secours, il saura où quêter une assistance efficace, rapide et intelligente.

(A suivre).

(1) Page 89 de mon Compte-rendu de 1873.

HUIT ANS DE L'HISTOIRE DE SALINS

ET DE LA FRANCHE-COMTÉ

(1668 - 1673).

MÉMOIRES CONTEMPORAINS PUBLIÉS POUR LA PREMIÈRE FOIS

Par A. VAYSSIÈRE, archiviste de l'Ain

LIVRE III.

(Suite).

CHAPITRE V

Sommaire. — Le marquis de Listenois veut associer Salins à sa révolte. — Le magistrat lui déclare qu'il ne connaît pas d'autres ennemis que ceux du roi d'Espagne, et sur l'avis qu'il se propose de tenter un coup de main sur Salins, il prend toutes les précautions que demande la circonstance. — Salins est chargé de convoquer les villes de la province, à Besançon, pour arriver à un arrangement avec les députés de l'État au sujet des places mortes. — Nouvelles instances du marquis de Listenois. — Bruits de guerre. — Le magistrat demande au gouverneur de renforcer la garnison. — Il ordonne des prières publiques et fait dresser sur les places publiques des gibets destinés à ceux qui parleraient de se rendre. — Le différent avec les commis de l'État est terminé d'une façon avantageuse pour les villes. — Le marquis de Listenois essaie de rassurer Salins au sujet de sa retraite en France. — Belle conduite du magistrat.

Le 18 février 1673, le magistrat reçut une lettre du marquis de Listenois, qui le prioit de ne pas le délaisser en une si belle occasion de se délivrer d'une domination étrangère; qu'il avoit déjà battu ses ennemis (voulant parler des troupes du roi d'Espagne); qu'ils étoient en grande frayeur et en désordre; que ses premiers pas étoient si glorieux qu'il ne pouvoit plus reculer sans ternir sa gloire; qu'il avoit 60 gentilshommes et 2,000 fantassins avec lui, qui pourroient facilement tailler en pièces ses ennemis, et qu'enfin il prioit le magistrat de lui prêter 4,000 pistoles, pour assurance desquelles lui et tous les gentilshommes de son parti obligeroient leurs biens. Mais le magistrat lui répondit qu'assu-

rément il s'adressoit bien mal, et qu'il étoit surpris et indigné de ce qu'il le connoissoit si peu ; qu'il vouloit toujours être inébranlable en sa fidélité envers son roi , aussi bien que toute la ville ; qu'il ne savoit de quels ennemis il parloit et qu'il ne reconnoissoit autres ennemis que ceux du roi.

Le même jour, le magistrat fut assemblé à huit heures du soir à la réquisition du comte de Staremborg, qui y demanda audience. Il y déclara que le magistrat d'Arbois lui avoit donné avis qu'ayant intercepté quelques lettres venant du marquis de Listenois, il avoit reconnu que ce marquis avoit dessein de se rendre aux portes de Salins la nuit du 19 avec 60 gentilshommes et 1,500 fantassins, pour tâcher de s'en emparer. Sur cette nouvelle, le magistrat convoqua quatre anciens mayeurs, savoir : MM. de Pontamougeard, de Salans, de Myon et de Chavannes, et les pria d'agréer qu'ils fussent nommés avec le sieur Moderne, messire de Nans, et le seigneur comte de Staremborg, pour former un conseil de guerre et y aviser aux choses nécessaires. Ils acceptèrent, et le lendemain 19 février firent assembler la bourgeoisie. Le magistrat résolut de doubler la garde et de faire monter en faction quatre compagnies bourgeoises, une à chaque principale porte, une à Saint-Anatoile et une autre à Saint-Michel. En ce même conseil, il fut résolu que l'on écriroit au marquis de Listenois pour le dissuader de marcher contre Salins, et lui faire savoir que, s'il y venoit avec ses troupes, il y seroit traité comme ennemi.

Le 20 février 1673, son Excellence, avec le seigneur archevêque de Besançon et les députés de l'État arrivèrent à Salins et furent complimentés, savoir : son Excellence par tout le magistrat en corps, et l'archevêque par six commis du magistrat, tant pour sa personne que comme chef des députés de l'État. Son Excellence caressa extraordinairement le magistrat pour sa fidélité envers le roi, dont elle lui réitéra les remerciements, avec assurance qu'elle avoit envoyé ses lettres à sa Majesté ; que le magistrat ne seroit point forcé au paiement des impôts ; que la ville n'auroit de garnison que ce que le magistrat et le peuple voudroient, et qu'elle emploieroit tout son crédit et ses soins pour la faire fortifier, et qu'elle y mettroit tout le revenu des Salines.

Le 24, les commis de l'État députèrent trois de leur corps auprès du sieur mayeur, tant pour lui rendre visite que pour lui faire entendre qu'ils souhaitoient un accommodement avec les villes de la province, et que celle de Salins écrivit à toutes les autres pour les convoquer le 27 à Besançon. Le mayeur fit assembler le magistrat le 22 pour lui faire cette proposition. Il fut résolu que l'on avertiroit dès le même jour les villes par messagers exprès et qu'on les inviteroit d'envoyer chacune leurs députés à Besançon pour le jour ci-dessus marqué, auquel ceux de Salins ne manqueroient pas de s'y rencontrer pareillement.

Le même jour, le sieur comte de Grammont ayant déclaré au sieur de Myon, sergent-major de la ville, qu'il prétendoit encore y faire entrer une compagnie de son régiment avec les quatre autres qui y étoient déjà, ce qui alloit directement contre les promesses de son Excellence, le magistrat fut assemblé à ce sujet, et, pour y obvier, députa deux commis à son Excellence pour la faire souvenir de sa parole, sur quoi elle interdit au sieur de Grammont de faire entrer sa compagnie.

Suivant la réquisition de ceux de l'État pour la convocation des villes, celle de Salins avoit nommé les sieurs Coquelin et Colombet pour commis et députés à ladite convocation, lesquels partirent le 27, avec instructions d'envoyer incessamment des exprès à Salins pour avertir le magistrat des propositions qui se feroient entre les villes et l'État, afin que le magistrat en délibérât et leur envoyât son opinion par écrit, qu'ils seroient obligés de suivre précisément. Ils écrivirent donc le 1^{er} et 2 mars qu'il seroit difficile de s'accorder avec l'État, tant à cause qu'il tenoit ferme à ne vouloir pas participer du donatif avec les villes ni leur donner à ce sujet voix délibérative, que parce que la pluralité des villes témoignoit ne vouloir plus rien accorder pour la subsistance des troupes; sur quoi les sieurs commis demandoient avis au magistrat. Il leur manda de se tenir fermes aux termes de la résolution prise avec les villes à leur dernière assemblée des 29, 30 et 31 janvier, 1^{er}, 2 et 3 février, telle qu'elle a été ci-devant marquée.

Les commis demandèrent encore avis sur ce que le marquis

de Listenois avoit adressé deux lettres à l'assemblée des villes pour les inviter à ne pas l'abandonner et ne point se laisser amuser aux paroles de don Hiérosme de Quignones. Il leur demandoit même un commis de leur part pour conférer avec lui. Le magistrat leur manda que son opinion étoit de ne point écouter les propositions de ce marquis, et que si la pluralité des villes étoit à les mettre en délibération, qu'ils se retirassent plutôt de l'assemblée; et d'avertir le gouverneur de la province de ces propositions et de lui faire voir les deux lettres.

Le 3 mars 1673, le conseil fut assemblé à l'instance du comte de Staremborg, qui y demanda audience, et y ayant pris séance, il y déclara qu'il avoit été averti par son Excellence que le marquis de Listenois avoit demandé des troupes et de l'argent au roi de France pour s'emparer de la province, et que, dans dix jours, les troupes françoises devoient entrer au comté de Bourgogne. C'est pourquoi le comte de Staremborg requit le magistrat de pourvoir, conjointement avec lui, à la sûreté de la ville. Le magistrat sur cela prit résolution de réparer les corridors des murailles et de faire barricader les brèches avec des palissades, et nomma un commis pour y veiller.

Le 4 du même mois, le comte de Staremborg donna avis au magistrat qu'inafailliblement l'on alloit avoir l'ennemi sur les bras dans peu de jours. C'est pourquoi il requit que l'on eût à nommer des commis auprès de son Excellence pour, conjointement avec le sieur de Pontamougeard, qui étoit à Besançon, la prier de munir la ville de Salins comme la plus importante place, pour la conservation du pays, tant de munitions de guerre que de vieilles troupes, et pour cela demander les régiments de Berg et de Maras, avec le surplus de celui de Grammont; à quoi le magistrat consentit et résolut d'écrire aux sieurs Coquelin et Colombet, qui étoient encore à Besançon au sujet de l'assemblée des villes, de faire les instances de ce que dessus à son Excellence.

Le 5 dudit mois, comme les bruits de guerre continuoient et s'augmentoient sans que son Excellence en mandât rien au magistrat, il députa des commis au comte de Staremborg pour savoir de lui s'il y avoit à craindre, sur quoi le commis étant au

logis dudit seigneur, y auroit trouvé le sieur de Pontamougeard, qui venoit d'arriver de Besançon et seroit venu lui-même au magistrat pour déclarer qu'assurément, à moins d'un miracle, l'ennemi entreroit dans deux jours dans la province; qu'il y avoit 40,000 hommes à Dijon, à Langres et à Auxonne, 6,000 en Lorraine et autant en Bresse, et que la province devoit être attaquée par trois endroits. Cette nouvelle répandue donna une si chaude alarme dans toute la campagne circonvoisine, que tous les villageois plièrent bagage et rentrèrent dans Salins leur blé, vin et meubles avec grande confusion. Le sieur de Pontamougeard assura de plus que les villes étoient d'accord avec les députés de l'État.

Le 6 dudit mois, on publia par les carrefours de la ville, au son de trompette, de la part du roi ban et arrière-ban, avec ordre à toute la noblesse de se rendre incessamment auprès de son Excellence pour y recevoir ses ordres.

Le même jour, le magistrat convoqua dans la chapelle de la Croix, le clergé avec tous les plus notables de la ville, sans limitation ni distinction de paroisse. Le comte de Staremborg y fut invité, qui fit une harangue sur le sujet du péril imminent, exhorta tous les bons et fidèles vassaux du roi à une vigoureuse résistance, offrit son service pour la défense de la ville, avec l'assurance qu'il ne la quitteroit point tandis que la bourgeoisie seroit d'humeur de combattre, et qu'il sacrifieroit sa vie avec le peuple pour sa sûreté. Pour mieux réussir, il pria l'assemblée de députer des commis à son Excellence pour lui réitérer les instances de pourvoir au salut de la ville, attendu son importance, et pour cela y envoyer le plus qu'il pourroit de vieilles troupes. Toute l'assemblée, animée du zèle du service du roi et de la patrie, résolut unanimement de commencer par se munir de l'assistance du ciel par des prières publiques dont on remit la direction à MM. du clergé comparaissants à l'assemblée; de députer à son Excellence trois commis, un du clergé, un du magistrat et un des notables (les sieurs chanoine Alepey, Charles Pourtier et J.-C. Cécile), pour lui faire les instances telles que dessus et lui faire trouver bon de demander du secours aux Suisses, et la prier de

vouloir prendre sa retraite dans Salins, afin que, par sa présence, la ville fut mieux défendue. On résolut encore d'établir un conseil de guerre qui auroit un plein pouvoir d'ordonner toutes les choses nécessaires à la défense, et qu'enfin on dresseroit des gibets dans les places publiques pour y attacher quiconque parleroit de se rendre.

Le même jour, les sieurs Coquelin et Colombet, envoyés à l'assemblée des villes, revinrent sur les cinq heures du soir. Cela donna sujet de faire assembler le magistrat le lendemain matin, afin d'ouïr leur rapport. Ils assurèrent que l'État étoit demeuré d'accord avec les villes ; que désormais, pendant le temps et terme de dix ans, il ne pourroit donner à sa Majesté, soit en don gratuit, prêt, ni en aucune autre façon, quoi que ce fût sur la province, ni faire aucun répartition sans l'exprès consentement des villes assemblées, lesquelles feroient un corps séparé d'avec les commis de l'État, la pluralité ou résolution duquel corps de ville seroit suivie ; bien entendu que si avant l'expiration du terme de dix ans, sa Majesté avoit la bonté de rétablir un gouverneur natif de la province et un parlement, ou de faire assembler les États-Généraux de Bourgogne par lettres signées de sa royale main ou de la reine régente : en l'un de ces cas, le terme de dix ans seroit tenu expiré. Quant à ce qui avoit été imposé du passé et non payé, les villes ni les communautés n'en pourroient être recherchées ni contraintes d'en faire le payement ; accord véritablement avantageux à la province, puisqu'il faisoit cesser les injustes exactions, les inégalités des répartements faits par des commis, qui n'avoient aucune connoissance de la portée des quotizés et qui chargeoient les uns et déchargeoient les autres à leur discrétion, et empêchera d'ailleurs la mauvaise administration des deniers publics, et que l'on excède dans les répartements la somme qui pourroit être accordée à sa Majesté.

(1) Le 8 dudit mois de mars 1673, les sieurs commis à son Excellence de la part du clergé, du magistrat et des notables

(1) On remarquera qu'à partir de cet endroit l'auteur de ces Mémoires a complètement changé son style : il emprunte la forme dubitative, etc.

étant retournés à Besançon, auroient fait rapport au magistrat que son Excellence les avoit très-bien reçus et régalés, et s'étoit hautement loué de la fidélité et du bon zèle de la ville de Salins, par dessus toutes les autres de la province, avec assurance qu'on ne la délaisseroit pas, et qu'elle n'avoit volonté de conserver que ladite ville dans la province avec la cité de Besançon, en cas d'invasion; qu'à cet effet elle y enverroit, outre la garnison ordinaire, le reste du comte de Grammont, portant 700 hommes, le régiment des élus d'Aval et les compagnies des gens choisis des sieurs Pécaud et Lacuson, avec 50 hommes de chevaux pour faire patrouilles aux environs de la ville; qu'elle nourrirait et soudoierait lesdites troupes, et qu'en outre, elle avoit déjà mis en mains au comte de Grammont un mandement de 25,000 livres pour subvenir aux autres nécessités de Salins, comme pour faire travailler aux emparemens, achats des armes et munitions de guerre et autres affaires urgentes.

Sur ce rapport, le comte de Staremborg auroit assemblé le Conseil restreint établi pour les affaires de guerre, auquel il auroit été résolu que l'on feroit des forts ou retranchemens de terre, fascines et palissades sur toutes les avenues, au dehors de la ville, et pour y travailler auroit nommé un capitaine pour chaque fort, à chacun desquels il auroit désigné un quartier; de quoi le magistrat ayant été averti, il auroit résolu d'y contribuer de son côté de tout son possible par corvées qui seroient commandées à tous les chefs d'hôtel pour y fournir chacun une personne, à peine de 30 sols d'amende contre chaque défaillant.

Le 12 du même mois, le magistrat auroit été assemblé à huit heures du soir, au sujet d'une lettre que le marquis de Listenois auroit écrite au magistrat, datée de Genlis, du 11 dudit mois, et par lui envoyée par un particulier de Salins (Guigues Mestre), que le conseil restreint avoit fait passer en France, du côté d'Auxonne, Dijon et Langres, à l'effet de reconnoître s'il y avoit des troupes et le nombre d'icelles, sur le sujet de laquelle assemblée, après avoir été mis en délibération si l'on ouvreroit ladite lettre et comme l'on se comporteroit à l'ouverture d'icelle, il fut résolu que, pour toujours témoigner la sincérité de la ville au

service du roi, l'on députeroit deux commis du magistrat, les sieurs Charles Pourtier et Hugues Patornay, qui porteroient instamment ladite lettre au comte de Staremborg, et après lui avoir fait connoître le cachet d'icelle entier, en feroient ouverture et lecture en sa présence et ensuite la rapporteroient pour en faire part au conseil, lequel, après l'avoir vue, auroit résolu qu'elle seroit envoyée à son Excellence par un cavalier exprès, qui marcheroit toute la nuit. Cette lettre portoit en substance que ledit marquis ayant appris que l'on s'allarmoit à Salins de ce qu'il s'étoit retiré en France, avoit pris sujet de mander au magistrat qu'il le prioit de ne pas entrer en ombrage et qu'il ne le crut pas capable d'aucune lâcheté ni de rien entreprendre au désavantage de la province; que son seul dessein étoit de la délivrer d'oppression, et qu'à cet effet ses parents et amis lui avoient fourni un secours de 800 chevaux; qu'il prioit MM. de Salins de ne se laisser amuser aux belles promesses de M. de Quignones; dont les instructions étoient de mettre la province dans la chaîne et dans l'esclavage; qu'ils eussent à ouvrir les yeux, et que s'ils vouloient le recevoir dans leur ville, il y entreroit avec le nombre de gens tels qu'ils le lui prescriraient. Mais tous ces discours, quelque attirants qu'ils fussent, n'auroient fait qu'aigrir les esprits de ceux du magistrat contre ce marquis et leur faire prendre une plus forte résolution de s'opposer à ses desseins.

Le 13 dudit mois de mars 1673, un autre particulier de Salins, nommé Germain Lepin, retournant des mêmes côtés que le précédent, auroit assuré qu'il n'y avoit aucunes troupes, hormis environ 200 chevaux, et que par ainsi il n'y avoit aucun ennemi à craindre.

Le 14, il y avoit néanmoins comme un bruit commun qu'il s'avançoit des troupes françoises, tant cavalerie qu'infanterie, et que, dans peu de jours, Salins devoit être attaqué par environ 4,000 hommes, ce qui auroit donné sujet d'assembler le magistrat, à la réquisition de ceux du conseil de guerre :

1^o Pour nommer, comme l'on auroit fait, environ 30 personnes entre les notables pour commander aux travailleurs des fortifications ;

2° Pour établir une compagnie d'artisans propres à remédier au feu en cas d'incendie, comme couvreurs, gypsiers, charpentiers et maçons ;

3° Pour faire un nouveau règlement des dixaines et de ceux qui les commanderoient.

Le même jour, sur les 7 heures du soir, auroit été réitérée de la part du roi la publication de l'arrière-ban au son de la trompette.

Le 15, le magistrat reçut une lettre de son Excellence, par où elle lui demandoit que la conduite du magistrat, en ce qu'il lui avoit envoyé la lettre du marquis de Listenois et qu'il ne l'avoit voulu ouvrir qu'en présence du comte de Starembérg, avoit paru si sage et si digne de la fidélité des Bourguignons, que MM. de Besançon ayant reconnu les mauvais desseins dudit marquis par la lecture de sa lettre à eux communiquée par son Excellence, auroient député des commis à sadite Excellence pour lui faire des protestations de fidélité envers le roi, en détestant les desseins dudit marquis à l'imitation de ceux de Salins et animés de leurs généreuses résolutions, ajoutant qu'ils se persuadoient que MM. du magistrat seroient ravis, non-seulement de voir qu'un si bel exemple que le leur étoit suivi avec empressement, mais encore de ce qu'ils avoient été les premiers à le donner. Et par effet, la fermeté que la ville de Salins a témoigné au service de son roi en une occasion si pressante et en un pas si glissant, tandis que toutes les autres villes de la province chancelloient à prendre parti, a été le salut et la conservation du comté de Bourgogne sous la légitime domination de l'auguste maison d'Autriche, puisque toutes les autres villes attendoient le sentiment de celle de Salins, comme première et capitale, pour ensuite s'y laisser emporter comme au premier mobile, dont Salins a une obligation toute particulière à Dieu et à sa sainte Libératrice de ce que le magistrat a été inspiré de fortement résister aux desseins de celui qui, sous couleur de vouloir conserver les privilèges, a manqué de tout perdre ; en quoi le magistrat, par sa sage conduite, a acquis à son illustre ville une gloire qui durera éternellement, et l'a rendue digne, par dessus le reste de la province, des royales affections de son auguste souverain.

(A suivre.)

SÉANCE GÉNÉRALE DU 24 DÉCEMBRE 1874.

Présidence de M. BAILLÉ.

La séance est ouverte à 10 heures.

Le procès-verbal de la dernière séance est lu et adopté.

Correspondance : M. Dreyfus, agent du gouvernement du Pérou, envoie 20 exemplaires d'une notice sur le guano du Pérou, et 20 d'une autre notice sur le guano dissous du Pérou, avec prière de les distribuer aux membres de la Société.

Plusieurs membres nouveaux remercient des diplômes qui leur ont été décernés.

Il est donné lecture d'une Revue des journaux-agricoles et scientifiques, par M. le Dr Rouget.

M. le Président fait à la Société plusieurs importantes communications qui feront l'objet de rapports spéciaux.

M. Pelletier donne lecture du rapport de la Commission chargée d'examiner la question de l'affiliation de notre Société à celle des agriculteurs de France :

« M. le Président expose que, dans la séance du 23 octobre, il a été décidé qu'une Commission serait nommée pour délibérer sur les avantages qu'il pourrait y avoir à voter l'affiliation de notre Société à celle des agriculteurs de France.

Ont été désignés pour faire partie de cette Commission : MM. Clerc-Outhier, Granddidier, Pelletier, Monin et Faton.— Se sont fait excuser : MM. Clerc-Outhier et Granddidier.

Parlant ensuite de la Société des agriculteurs de France, M. le Président la montre réagissant résolument, dès son début, contre l'agriculture officielle, en faisant un appel chaleureux à l'initiative privée qui ne lui a pas fait défaut. C'est, a-t-il ajouté, à la munificence de cette Société que nous devons les Congrès de Lyon, de Beaune, de Dijon, de Valence, etc., qui ont été le point de départ de recherches et de progrès agricoles sérieux, etc.

M. le Président expose ensuite que la même proposition d'affiliation soumise, il y a deux ans, à notre Société, fut rejetée sur le rapport de la Commission nommée pour l'étudier.

M. Pelletier, rapporteur de cette Commission, fait observer à M. le Président :

1° Que la question budgétaire qui préoccupait à cette époque, non sans raison, le bureau de la Société, a été, pour une grande part, le motif du rejet de la proposition ;

2° Que si quelques membres de la Commission ont donné d'autres raisons pour appuyer leur opposition, c'est qu'ils ne connaissaient alors que très-imparfaitement la Société des agriculteurs de France, ses statuts et ses travaux ;

3° Que si le rapporteur a voté contre la proposition avec ses collègues, c'est parce que, comme eux, il n'était pas suffisamment renseigné, et qu'il n'y avait pas d'inconvénient sérieux à l'ajourner pour quelque temps. Aujourd'hui qu'il a vu à l'œuvre la grande Société, il n'hésite pas à conclure nettement à l'affiliation.

Après mûre délibération, et à l'unanimité des voix, la Commission décide qu'il sera proposé à la Société, dans sa séance générale du 24 décembre, de solliciter son affiliation à la Société des agriculteurs de France. Elle désigne ensuite, pour rédiger le rapport, M. Pelletier, l'un de ses membres. »

Après quelques observations de M. Demougin, auxquelles il est répondu par M. le Président, les conclusions du rapport sont mises aux voix et adoptées.

Il est procédé au renouvellement annuel du Bureau. Un premier tour de scrutin donne une majorité considérable aux membres sortants. En conséquence, le Bureau de la Société, pour 1878, est composé ainsi qu'il suit :

Président :	MM. Baille.
Vice-Présidents :	Bousson et Faton.
Secrétaire-Général :	Richard.
Secrétaire-Adjoint :	Monin.
Trésorier :	Mareschal.
Archiviste :	Sauria.

Sont ensuite nommés membres correspondants : MM. Simonin, Louis-Ernest, propriétaire à Mantry ; Mottet, Henri, propriétaire à Passenans ; Richard, J.-B.-Albin-Armand, propriétaire à Saint-Lothain, présentés par M. Sauria ; et titulaire : M. Guyenot, docteur en médecine, médecin-inspecteur des eaux de Salins, présenté par M. Baille.

La séance est levée à onze heures trois quarts.

NOTE SUR LES CURURES DE MARES.

Comme, faute d'être éclairés sur la valeur des produits du curage des mares, beaucoup de propriétaires reculent devant la dépense que nécessite cette opération, nous avons pensé qu'il ne serait pas inutile de faire connaître les résultats que nous avons obtenus en étudiant ces matières; d'autant plus que l'été, relativement sec, que nous venons de traverser a eu pour résultat d'amener le dessèchement partiel ou total des mares. Le moment est donc fort propice pour effectuer le curage dans les conditions les plus économiques.

Les curures de mares que nous avons eu occasion d'examiner récemment, provenaient de la propriété de M. Jodot, en Seine-et-Marne (le Fresnoy). Les trois cents hectares de terre arable qui composent cette propriété sont enclavés dans deux cents hectares de bois qui renferment plusieurs mares complètement à sec en ce moment et recouvertes de roseaux, de rouches et de mousses à demi-desséchés.

Le fond de ces mares est formé tantôt par du sable, tantôt par une espèce de glaise sur lesquels repose une couche de détritux végétaux dont l'épaisseur varie de 1 mètre à 1 m. 80 c.

La couche inférieure consiste en une masse compacte noirâtre, dans laquelle on distingue quelques détritux végétaux, tels que : feuilles, radicelles et tiges de roseaux.

100 parties de cette matière renferment :

Humidité	40.00
Matières organiques	15.25
Sable, argile ferrugineuse	41.25
Alumine, oxyde de fer et traces d'acide phosphorique	3.50
Azote : 0.255 ou à l'état sec, 0.357	

Le mètre cube pèse environ 1,400 kilog.

La couche intermédiaire, composée de détritux végétaux plus ou moins décomposés, et d'une espèce de terreau brun noirâtre, renferme :

Humidité	35.00
Azote	0.918 ou à l'état sec, 1.24 pour 100.

Le poids du mètre cube est de 475 kilog.

La couche supérieure est formée en majeure partie de feuilles et de détritux végétaux en voie de décomposition. Le mètre cube pèse 372 kilog., et 100 parties renferment :

Humidité	48.00
Matières organiques	41.2
Matières cinérai res	10.8
Azote	1.26 ou à l'état sec, 1.87 pour 100.

La valeur vénale du mètre cube de ces produits peut s'établir comme suit :

Couche inférieure. Poids du mètre cube, 1,100 kilog.

167 kilog. matières organiques, à 0 f. 014	2 f. 34
2 kilog. 800 d'azote, à 1 f. 60	2 42
Valeur vénale du mètre cube	4 f. 46

Couche intermédiaire. Poids du mètre cube, 475 kilog.

4 kilog. 360 d'azote, à 1 f. 60	6 f. 97
---	---------

Couche supérieure. Poids du mètre cube, 372 kilog.

152 kil. 5 de matières organiques, à 0 f. 014	2 f. 13
4 kil. 687 d'azote, à 1 f. 60	7 49
Valeur du mètre cube	9 f. 62

En prenant les moyennes, on trouve que le mètre cube pèse 649 kil., qu'il renferme 3 kil. 94 d'azote, et qu'on peut lui attribuer une valeur minima de 7 f. 02. Comme l'extraction du mètre cube de curures ne revient qu'à 0 f. 55 ou 0 f. 70, on voit que cette opération est très-avantageuse.

Appliquées, en effet, à la dose de 25 mètres cubes par hectare, ces curures de mares apporteront à la terre 98 kilog. d'azote, quantité plus que suffisante pour produire 3,000 kil. de blé et 6,800 kil. de paille.

Employées à cette dose, les curures remplacent 28,000 kilog. de fumier à 0.35 pour 100 d'azote ; elles agissent en outre comme amendement, en ameublissant la terre et en la colorant, ce qui la rend plus apte à s'échauffer sous l'influence des rayons solaires.

Les rouches, les racines, les roseaux, les mousses, etc., qui sont à la surface des mares peuvent, après avoir subi une dessiccation à l'air libre, être brûlées ; elles produiront ainsi une certaine quantité de cendres d'écobuage riches en principes alcalins et en phosphates.

(Journal d'Agriculture pratique).

Ferdinand JEAN.

REVUE DES JOURNAUX AGRICOLES ET SCIENTIFIQUES,

PAR M. LE DOCTEUR ROUGET (D'ARBOIS), MEMBRE FONDATEUR.

Une dot à la campagne.— Voici comment elle peut se constituer, d'après M. H. de la BLANCHÈRE (*Journal d'agriculture pratique*). Recueillez dans les poulailers, les cours, les fumiers et les champs les plumes que perdent les oiseaux des basses-cours, petites, grandes, noires, fauves. Conservez avec soin les plumes que l'on jette comme trop dures et trop longues. Toutes ces plumes ont une haute valeur. Nous gaspillons chaque année *pour autant valant de plumes que nous achetons de coton !...* Pour utiliser ces plumes, il faut : « avec des ciseaux, en couper les barbes des deux côtés, tout le long de la côte du milieu ; placer ces barbes coupées dans un sac de grosse toile semblable aux sacs à argent, puis frotter à sec, entre les mains, le sac et la plume dedans avec le même mouvement que les femmes emploient pour laver le linge ; au bout de cinq minutes, les barbes se sont désagrégées, feutrées et enchevêtrées, formant un duvet d'une très-grande légèreté et parfaitement homogène ; c'est l'*édredon artificiel !...* » Le duvet ainsi préparé se vend à Paris, chez M. Bardin, 48, rue de Bondy, au prix de *vingt francs le kilogramme*. Il faut joindre au duvet les côtes retirées des plumes petites et grandes. — L'*édredon artificiel sert à faire du drap de plume*. Pour obtenir un mètre carré de drap de plume, beaucoup plus léger et plus chaud que la laine, il faut 700 à 750 gram. de la matière que nos ménagères vont faire. Or, rien qu'en France, nous perdons annuellement de cinq à six millions de kilogrammes de duvet désagréé, c'est-à-dire sept à huit millions de mètres carrés de drap de plume, un drap inusable, prenant merveilleusement la teinture et ne se mouillant jamais.

Les abeilles, le soufre et l'hybridation.— Les insectes sont les agents les plus actifs de la fécondation des fleurs ; l'abeille, en particulier, en allant butiner pour elle, transporte d'une fleur à l'autre le pollen qui doit féconder le pistil ; mais elle ne s'inquiète ni des variétés, ni des races ; dans son travail inconscient, elle entrecroise le tout, et, en assurant le fruit, elle nous dote souvent de formes nouvelles.

Parfois, cependant, dans la culture maraîchère surtout, il importe de maintenir pures des variétés éprouvées. Pour les voir se reproduire

identiques, il faut alors éviter les croisements ; or, voici le moyen que publient les *Annales de la Société horticole, vigneronne et forestière de l'Aube* :

« Un jardinier d'Amiens avait ses choux couverts de pucerons ; il pensa à la fleur de soufre et en saupoudra les crucifères ; il paraît que les pucerons sont aussi entêtés que les hommes ; ils ne cédèrent pas et mangèrent de plus belle ; mais voilà qu'à partir de ce moment on n'y vit plus d'abeilles ; or, les abeilles, vous le savez, sont les agents de l'hybridation ; de sorte que l'hybridation des choux du jardinier baissa à vue d'œil. Il profita de la découverte ; peu à peu quelques-uns des horticulteurs d'Amiens l'apprirent et en usèrent à leur tour. Et voilà pourquoi, chez eux, les graines de choux produisent peu de variations. »

Une cause du dépeuplement de nos rivières.—

Le *Journal des Débats* insiste sur les conséquences graves du dépeuplement des rivières et de la diminution de cette ressource alimentaire importante que constitue le poisson d'eau douce :

« Un des principaux motifs du dépeuplement de nos rivières provient de ce que la plupart des nombreux industriels qui se sont établis le long de nos cours d'eau n'observent pas suffisamment les prescriptions de la loi en ce qui concerne le déversement hors de la rivière de leurs eaux chargées, presque toujours, de matières chimiques ou acides.

« Le déversement par les usines des eaux chlorurées, pour ne citer qu'un seul exemple, devrait être formellement interdit, ou du moins soumis à des conditions telles que ces déjections ne puissent corrompre les eaux. Il est, du reste, facile de se convaincre des résultats occasionnés par ces déversements en parcourant les rivières ou les cours d'eau aux abords de ces usines, où l'on peut voir des quantités considérables de poissons morts flotter à la surface des eaux asphyxiés par les matières déversées. »

Des faits de cette nature ont été observés ces années dernières entre Arbois et Mesnay, dans le lit de la Cuisance. On a accusé les eaux chlorurées du lavage des chiffons de la papeterie.

Clouterie pour chaussures de MM. Jarre et C^{ie}, d'Ornans. — Les clous provenant de la fabrique de MM. Jarre portent le nom de *clous du Phénix* : c'est une marque qui, paraît-il, est recherchée dans le commerce et l'industrie de la cordonnerie. — Il sort mensuellement des ateliers de MM. Jarre 30,000 kilogr. de clous becquets ordinaires, qui sont les clous réglementaires employés pour l'armée ;

clous à tiges comprimées, clous de Franche-Comté à tiges carrées, etc. Toutes ces sortes sont faites dans d'excellentes conditions et remplacent avantageusement les différentes clouteries à chaud et à froid qu'on rencontre dans le commerce ; leur forme, intelligemment conçue, permet leur prompt et rapide introduction dans le cuir, sans qu'il soit nécessaire de faire par avance un avant-trou au poinçon. — Les clous provenant de la clouterie du Phénix ont une tige triangulaire s'effilant depuis la tête jusqu'à la pointe. Cette tige n'a qu'une rigidité moyenne, elle se rive facilement ; les têtes ne sautent jamais, aussi peut-on les employer sans les faire recuire, la tête conservant toute sa dureté et la tige toute sa souplesse.

(*Journal des travaux de l'Académie nationale*, 1873, page 511).

Conservation et amélioration des vins par l'électricité. — La foudre étant tombée sur la maison d'un vigneron de Digne, l'électricité pénétra jusqu'à la cave et y brisa plusieurs tonneaux. Le vin qu'ils logeaient s'écoula dans une fosse creusée dans le but de recueillir le liquide répandu par suite d'accidents. Au grand étonnement du propriétaire, non-seulement ce vin ne fut point détérioré, mais il fut amélioré d'une façon notable. M. le Dr Scoultten, informé de ce fait, présuma qu'il fallait attribuer à l'électricité l'amélioration constatée dans ce vin ; avec MM. Bouchotte et Vignotte, il fit des expériences directes consistant à soumettre des vins à l'action prolongée d'un courant électrique. Ces expériences ont donné les meilleurs résultats. Des vins durs et presque impotables furent transformés en vins moelleux et agréables au goût ; tous furent sensiblement améliorés.

Le procédé d'opération est fort simple. On monte une pile voltaïque ordinaire de 8 ou 10 éléments, et on termine les deux fils conducteurs, qui peuvent être en cuivre ou en laiton, par un fil de platine auquel est attachée une petite lame du même métal. Ces deux électro-dynamiques plongent dans le même tonneau contenant le vin. Si on laisse le courant électrique passer ainsi pendant un mois entier à travers le liquide, on constate au bout de ce temps l'amélioration désirée. (*Le Cultivateur* de M. G. Gouguet, à Bordeaux, 15 mai 1874).

Il est permis d'espérer que d'habiles expérimentateurs nous renseigneront bientôt sur la valeur de ce procédé, qui ne paraît point d'une application difficile.

RECETTES ET PROCÉDÉS UTILES,

PAR LE MÊME

Moyen d'attendrir en peu de temps toute espèce de viande.

— Lorsque la viande a été écumée et que l'eau dans laquelle on la fait cuire bout avec force, on y ajoute environ deux cuillerées d'eau-de-vie pour trois livres de viande. La viande, quelque coriace qu'elle soit, s'attendrit sur le champ et ne conserve pas la moindre trace du goût d'eau-de-vie.

(Journal des jeux d'esprit, 1874.)

Moyen d'attendrir en peu de temps la volaille. — Lorsqu'on est obligé de tuer une volaille pour la servir le jour même et que l'on craint qu'elle ne soit dure et coriace, on lui fait avaler une cuillerée de bon vinaigre une heure avant de la tuer. Elle se trouvera aussi tendre que si elle était tuée depuis plusieurs jours.

(Journal des jeux d'esprit, 1874.)

Moyen de conserver les poissons en vie hors de l'eau. — On peut conserver des poissons en vie hors de l'eau, pendant plusieurs jours, en les étourdisant avec des liqueurs spiritueuses. Si c'est en hiver, on leur met dans la bouche un morceau de pain trempé dans l'eau-de-vie et on les empaquète dans de la paille ou du foin. En été, on remplace l'eau-de-vie par de la bière ou du vin, et on les enveloppe légèrement dans de l'herbe fraîche ou de la mousse imbibée de la même liqueur.

— On peut de cette manière conserver les carpes et les tanches pendant quinze à dix-huit jours et les brochets pendant une douzaine de jours. On leur rend la vie en les enveloppant dans un linge que l'on humecte graduellement, après leur avoir ôté le morceau de pain, et en les mettant ensuite dans de l'eau fraîche.

L'anguille a la vie beaucoup plus dure; il suffit de la mettre dans un vase avec de la terre humide et de l'herbe fraîche.

(Journal des jeux d'esprit, 1874.)

Pour enlever le goût de soufre à un vin blanc trop fortement mûché. — Il faut coller le vin, le soutirer dans un tonneau frais vide qu'on mûche fortement à l'alcool. Il faut, lors du transvasement, que le jet de vin trop soufré, en sortant du tonneau, soit en contact avec l'air, et, lorsqu'on le verse dans le second fût, le ventiler autant que possible.

Après avoir collé une seconde fois et avoir fouetté vigoureusement le liquide, la bonde reste ouverte pendant 48 heures et on laisse reposer le tout.

Si ce moyen ne réussit pas complètement une première fois, il faut tenter une seconde opération.

(Société centrale d'agriculture de la Savoie.)

P.-Ch. JOUBERT.

Moyen pour tuer les fourmis. — M. Colin-Lebert, jardinier à Blois, prétend qu'en versant sur les fourmilières une macération d'écorce d'osier, on se débarrasse des fourmis. — On arriverait probablement au même résultat en faisant bouillir les écorces dans l'eau. Si c'est à la salicine que l'on doit ce résultat, on l'obtiendrait avec l'écorce des branches de saule.

(*Journal des Campagnes*).

DONS.

Il est offert à la Société, par :

M. le Dr ROUGET : *Notice sur Gindre de Mancy (du Jura), l'ami de Beranger et de Rouget de Lisle*. Petite brochure in-12. — *Compte-rendu de la distribution des prix du collège d'Arbois, présidée par M. Pasteur*. Opuscule in-12.

M^{lle} MÉLANIE BOUROTTE : *La Protection envers les Animaux; Bêtes et Gens*, un vol. in-8°, broché, dont elle est l'auteur.

M. PICOT, docteur en droit : *Plus de Vignes gelées*, un vol. petit in-8°, broché, dont il est l'auteur.

M. GHEZZI, Consul général d'Autriche, à Alger : *Guide pratique du Laboureur en France et en Algérie*, par M. F., un vol. in-8°, broché.

M. le Ministre de l'Instruction publique : *Rapport au Ministre sur la collection des documents inédits de l'histoire de France et sur les actes du Comité des travaux historiques*, un vol. in-4°, broché.

M. de BELENET, juge au tribunal de Vesoul : *L'Engrais minéral*, un vol. in-8°, broché, dont il est l'auteur.

M. le Dr DESCIEUX, membre correspondant, à Falaise : *Manuel d'Hygiène à l'usage des élèves des écoles normales; — Leçons d'Hygiène à l'usage des écoles primaires; — Entretiens sur l'Hygiène à l'usage des campagnes; — Influence de l'état moral de la société sur la santé publique*, vol. et broch. in-8° et in-12, brochés et cartonnés, dont il est l'auteur.

M. Ev. CARRANCE : *Les Voix de la Patrie*, opuscule in-8°, dont il est l'auteur.

M. GAURICHON : *Calendrier apicole*, almanach des cultivateurs d'abeilles, etc., par Hamet, brochure in-12.

M. le Ministre de l'Agriculture : *Les Primes d'honneur, les Prix cultureux, les Médailles de spécialités et les Prix d'honneur des fermes-écoles décernés dans les Concours régionaux en 1870*, un fort vol. grand in-8°, avec planches.

LES SECOURS D'URGENCE

GUIDE PRATIQUE

DES COMITÉS ET POSTES D'ASSISTANCE AUX BLESSÉS, NAUFRAGÉS, NOYÉS, ASPHYXIÉS,
AUX VICTIMES D'ACCIDENTS SUR LES CHANTIERS PUBLICS, CHEMINS DE FER, DANS
LES ÉTABLISSEMENTS INDUSTRIELS, THÉÂTRES, INCENDIES, FERMES ISOLÉES,
COMMUNES RURALES, ETC., ETC.;

Par le docteur E.-L. BERTHERAND.

(Suite).

CHAPITRE II.

Aptitude et obligations individuelles pour l'assistance d'urgence.

Tout individu n'est pas apte à donner une assistance efficace dans un cas d'urgence. Le médecin ne s'en aperçoit que trop quand il cherche dans une foule curieuse quelques aides intelligents ou pouvant répondre à sa confiance et aux besoins de la situation. Il n'y a pas que l'instruction théorique sur les secours d'urgence qui manque à ces personnes toutes inspirées par le dévouement le plus charitable; il leur faudrait aussi des aptitudes physiques et intellectuelles, générales et particulières.

Ainsi, une bonne constitution exempte d'infirmités qui gêneraient la liberté des mouvements, l'équilibre régulier du corps ou des membres pendant la marche, une somme de forces suffisantes, une certaine dextérité manuelle, de la souplesse dans les fonctions musculaires, etc., toutes conditions importantes pour remuer ou transporter un malade, un blessé sans lui faire subir un surcroît de souffrances inutiles.

Dans ce but, il est avantageux de se dépouiller rapidement des vêtements dont les parties flottantes, tels que les manteaux, les pans de paletot, les châles, pourraient gêner la liberté des membres ou se trouver prises sous le corps du blessé.

Réclamons beaucoup de douceur, de patience, de prudence, de réserve, d'obéissance passive aux prescriptions du médecin,

pour ne pas ajouter aux douleurs du patient des émotions vives, des inquiétudes regrettables sur son état réel, sur les suites de ses lésions, etc. En pareil cas, les paroles et les gestes doivent être, pour ainsi dire, comptés et très-circonspects.

Inutile de rappeler l'importance d'une vie sobre et surtout de l'abstention des liqueurs fortes, dont l'usage continuel entraîne de la dureté dans le caractère, de la brutalité dans les manières, de la licence dans les mœurs.

Les malades et les blessés doivent toujours être abordés, non pas avec répugnance, mais bien avec le sentiment d'un devoir sacré; c'est un poste d'honneur qui n'est pas toujours sans danger, par exemple, dans les épidémies, à la guerre. Il n'y a rien de vil dans des fonctions provisoires et instantanées qu'inspire l'amour du prochain.

Ne pas oublier que l'homme qui souffre a des mouvements d'humeur bien excusables et qu'il faut supporter avec la plus exemplaire indulgence. On doit tâcher de porter l'attention du patient sur d'autres sujets que sa douleur, distraire l'enfant en l'amusant, la femme en la faisant causer. Mais aux interrogations des individus sur la gravité de leur état, il faut répondre dans un sens tout-à-fait consolateur et bien se garder de raconter ou de laisser raconter des accidents analogues et suivis d'opérations cruelles, d'infirmités ou de la mort. Bien au contraire, la conversation doit tendre à ranimer l'espoir et à faire diversion aux faits actuels. Les blessés sont toujours inquiets au sujet des suites de leurs lésions; on s'abstiendra rigoureusement de parler à voix basse près d'eux, afin de ne pas exciter leur défiance et leurs appréhensions.

S'il se trouve, parmi les assistants, des parents ou des amis intimes du malade ou du blessé, il faut de préférence les placer près d'eux pour leur prodiguer des consolations plus affectueuses, des encouragements plus sympathiques, des satisfactions plus touchantes, puisqu'elles sont guidées par la connaissance des habitudes, des caprices, des goûts, du caractère.

Le brancardier, l'infirmier volontaire ne doivent laisser échapper aucune occasion de se tenir au courant de la théorie

comme de la pratique de l'assistance instantanée, soit par la lecture des ouvrages qui en traitent, soit par la répétition fréquente du maniement des appareils, des pièces de pansement, etc. Ils doivent se rappeler que si l'instruction du tir est indispensable au soldat, l'art de porter secours n'est pas moins utile à un bon citoyen. Ainsi, par exemple, comme le disait (1868) le Secrétaire du *Life-boat Institution*, « la mission d'aller secourir des naufragés est une mission de dévouement, d'abnégation ; elle ne peut être sans danger, et exige de la part des marins habileté, présence d'esprit et intrépidité. »

Il y a plus : de l'initiative et de l'ingéniosité sont également des qualités bien précieuses ; il s'agit bien souvent, en présence de ressources à peu près nulles, d'improviser le mode d'assistance, ainsi pour donner au blessé une position moins fatigante, moins douloureuse, pour organiser un système de transport, etc. Il faut alors trouver le moyen de faire beaucoup avec peu, avec ce qui se rencontre sous la main.

Réciproquement, une grande économie dans l'emploi des ressources d'assistance est de rigueur. On n'a pas toujours à sa disposition tout ce dont on aurait besoin, et il faut, dès le début des secours, ménager avec prudence le peu dont on dispose : ainsi, pour le linge qu'on ne doit jamais couper inconsidérément, pour les liquides approvisionnés parfois à grand'peine ou à des distances assez éloignées et dont le renouvellement serait difficile, surtout la nuit, etc.

L'activité d'esprit est encore une condition importante, car il faut, non-seulement penser à la préparation du nécessaire, combiner les moyens souvent faibles, restreints, dont on dispose, tirer parti convenable de ce que des cœurs charitables vous offrent, mais encore prévoir les suites de leur utilisation, s'assurer des ressources de secours pour le lendemain, etc.

Il convient, répétons-le, que les soins d'urgence soient donnés par des personnes initiées à leur mécanisme. Un blessé conduit sur un brancard est exposé à des secousses fort douloureuses, si les porteurs ne sont pas exercés au maniement cadencé de cet appareil, s'ils ne marchent point d'un pas égal, régulier. De

même, le dépôt du blessé doit être fait avec lenteur, circonspection, harmonie dans les mouvements des brancardiers. C'est pour de tels motifs de premier ordre que j'ai insisté dans le chapitre précédent, pour que le brassard de la Convention de Genève servit à désigner ceux des Hospitaliers-Sauveteurs qui ont été reconnus aptes à porter des secours.

On a vu que les personnes qui se dévouent à l'assistance d'urgence doivent écarter tous les curieux inutiles et les individus dont les propos inconsiderés seraient de nature à inquiéter le blessé ou le malade. Cette confraternité dans le dévouement est souvent fort difficile à maintenir : on doit toujours un bon accueil à ceux qui offrent de se rendre utiles et partager avec chacun la tâche délicate du soulagement ; mais il ne faut pas de prééminence de la part de qui que ce soit. Le sentiment d'un devoir accompli en commun peut seul guider l'entente de ceux qui coopèrent à l'assistance, afin d'inspirer la confiance au blessé et le respect pour les personnes dont le concours utile est demandé ou consenti. Quiconque sent que son voisin agit plus intelligemment, d'une façon plus rationnelle, doit à sa conscience de céder à des avis d'une supériorité évidente. Surtout, point de disputes ni de tiraillements, le bénéfice de l'assistance serait entièrement mais cruellement compromis.

Quand il s'agit de porter des secours à une femme, à une jeune fille, la décence la plus absolue dans les paroles, les gestes, les regards devient d'une rigueur absolue. En pareils cas, les enfants, les jeunes gens doivent être écartés.

Il importe que pendant le transport des blessés, pendant l'administration des soins, le plus âgé des assistants porteurs du brassard de la Croix-Rouge prenne la direction de la surveillance générale, de l'ordre public, afin d'éviter toute gêne dans la marche du convoi, tout encombrement, tout obstacle dans l'accomplissement des devoirs de chacun, soit dans une maison particulière, soit dans une infirmerie, ambulance ou dépôt de secours ; mais ce, bien entendu, seulement jusqu'à l'arrivée du Médecin.

Il peut se présenter que des personnes blessées ou atteintes

d'un mal subit se préoccupent à tort ou à raison de la gravité de leur état et désirent recevoir immédiatement les consolations de la Religion. C'est un devoir impérieux de souscrire à leur volonté, au nom de la liberté de conscience. Quel que soit leur culte, le prêtre, le pasteur, le rabbin, etc., doit être prévenu sur-le-champ. En outre de la satisfaction personnelle du devoir religieux, l'effet moral de ces épanchements et de ces consolations est toujours puissant ; il rend courage et confiance aux patients.

En même temps qu'on fait chercher le ministre religieux, il convient d'envoyer près de la famille du malade quelqu'ami, quelque connaissance qui sache, avec tous les ménagements possibles, prévenir de ce qui est arrivé, et préparer les parents à l'arrivée très-prochaine de la victime.

Mais le plus essentiel des mérites dans l'assistance instantanée, c'est de s'arrêter consciencieusement dans l'élan de son dévouement, de bien se rappeler ce que l'on peut faire et de ne jamais oublier ce qu'on ne doit pas faire (1). C'est ainsi qu'on ne saurait jamais se permettre de couper des chairs pendantes, de tirer les membres fracturés, les articulations entorsées, de faire marcher les malades et les blessés malgré eux, de les gorger de spiritueux sous le prétexte qu'ils sont faibles, etc.

Il est précieux de se mettre en mémoire les moindres incidents qui ont marqué l'accident, la position du blessé, les divers phénomènes qu'il a présentés, faire garder les matières rejetées, etc., tous renseignements qui seront utiles au Médecin pour asseoir son diagnostic et hâter son choix des moyens de soulagement ou de guérison.

Enfin, c'est dans les grandes catastrophes, dans les sinistres, tels les éboulements de maison, les incendies considérables, les naufrages, les collisions armées, etc., que les infirmiers volontaires doivent déployer les qualités les plus exemplaires sous le

(1) Les dames de Bavière viennent d'inaugurer à Munich une institution destinée à former des infirmières qui soigneront les malades en temps de paix et de guerre. — Louable initiative qui devrait, en tout pays, trouver d'intelligents imitateurs !

rapport de la patience, du courage et de l'intelligence ; il s'agit alors d'aller à la recherche des blessés, des victimes, au milieu des débris de toute sorte, au milieu des dangers les plus apparents, de fouiller des ruines amoncelées ou fumantes, des gouffres béants, pour en extraire quelque corps à ranimer, missions toujours minutieuses et pénibles, dans lesquelles on ne sauve parfois une vie qu'en faisant le sacrifice de la sienne.

CHAPITRE III.

Matériels de secours.

Que le secours d'urgence doive être donné sur place, à domicile ou dans une ambulance, il faut toujours un ensemble et un approvisionnement suffisants de moyens d'action. L'industrie s'est emparée du principe de cette nécessité et a confectionné un certain nombre d'appareils, d'engins, de boîtes, de sacs d'assistance, etc. La disposition et le contenu de ces objets varie selon la nature des accidents et le but spécial du secours : ainsi, il y a des appareils de sauvetage, des instruments pour les asphyxiés et les noyés, des sacoches à pansement, des pharmacies portatives ou fixes, etc.

Passons rapidement en revue les principaux systèmes et les organismes plus ou moins perfectionnés de ces divers matériels de secours, en faisant observer, une fois pour toutes, qu'ils doivent être, dans toutes leurs parties, constamment tenus en état, en nombre, au complet, de façon à ne jamais faire défaut au premier appel.

A. — Blessures de guerre.

Le personnel d'une ambulance de l'armée, fixé par le Règlement de 1834, est de 7 médecins, 2 pharmaciens, 4 officiers d'administration et 20 infirmiers : il est aujourd'hui reconnu comme insuffisant des deux tiers au moins. Aussi, pour obvier à l'encombrement des blessés et malades, des Sociétés volontaires de secours se sont-elles organisées de toutes parts. Il est de toute justice de citer comme le modèle de ces créations civiles les

ambulances de la Société française de secours aux blessés militaires des armées de terre et de mer ; chacune d'elles comprend comme : 1° Personnel : 5 chirurgiens, dont 1 en chef, 22 aides et sous-aides, 52 infirmiers, dont 4 sous-officiers ou caporaux, 1 aumônier, 1 pasteur, 3 comptables ; — 2° Uniforme : tunique de la marine, gilet et pantalon en drap bleu, bottes molles, képi brisé avec la croix rouge internationale ; — 3° Matériel : 40 chevaux, dont 42 de trait pour transport de 8 voitures, 47 grandes tentes à 24 lits chacune, 54 petites tentes, un grand nombre de caisses de linge, 300 brancards et 400 civières. Une ambulance ainsi organisée peut, à chaque bataille, soigner 1,500 à 2,000 blessés : dépense totale, 150,000 francs.

Le matériel proprement dit d'une ambulance comprend donc tout ce qui est indispensable pour les opérations, les pansements, l'alimentation, le transport et le coucher des blessés ou malades. Quand les routes le permettent, ce matériel voyage dans des caissons ou fourgons ; sinon, il est en partie conduit à dos d'animal (mulets ordinairement) dans des caisses de moyenne grandeur dites cantines d'ambulance.

Le service de la réserve formé au quartier général et sur les derrières de l'armée assure le renouvellement et l'approvisionnement du matériel nécessaire : les instruments de chirurgie sont déposés dans des caisses dites à amputation, à trépan et à couteaux de rechange ; les blessés y couchent sur des demi-fournitures, c'est-à-dire, par homme, paillasse, sac à pailles, couverture, 3 draps, 3 bonnets de nuit.

L'ambulance volante, celle qui porte des secours d'urgence, a pour personnel 2 chirurgiens, 1 officier d'administration et 2 infirmiers ; pour matériel, un caisson, ou en cas d'impossibilité de l'utiliser, quelques paniers ou caissons chargés sur un des chevaux de l'attelage. Une partie du personnel opère derrière la ligne pour relever les blessés et les transporter sur les brancards à l'ambulance de dépôt où a lieu le pansement.

Quand il n'y a aucune habitation disponible aux environs d'un champ de bataille, ou que le nombre de ces demeures est insuffisant, les hôpitaux temporaires de secours, c'est-à-dire les am-

bulances, sont constitués par des baraques en planches ou moitié en maçonneries, soit par des tentes (toiles supportées par une charpente) plus ou moins grandes.

D'après l'instruction du 15 mars 1872, les cantines d'ambulance du service en campagne, mises par paires à la disposition d'un bataillon, doivent contenir :

1^o Médicaments : thé, 400 gr. — Amadou, id. — Cire jaune, id. — Acide acétique concentré, 130 gr. — Alkali volatil, 400 gr. — Chloroforme, 450 gr. — Calomel, 25 gr. — Acétate de plomb cristallisé, 400 gr. — Alcoolat de mélisse, 60 gr. — Alcool camphré, 4000 gr. — Alcoolé de cannelle, 400 gr. — Alcoolé d'extrait d'opium, 30 gr. — Nitrate d'argent fondu, 5 gr. — Cérat simple, 250 gr. — Ether sulfurique, 400 gr. — Extrait d'opium, 425 gr. — Extrait de réglisse, 4000 gr. — Perchlorure de fer liquide, 230 gr. — 25 feuilles de sinapisme. — Sulfate de quinine, 50 gr. en pilules d'un décigr. dans cinq étuis en fer-blanc. — Colophane, 400 gr. — Ipéca pulvérisé, 50 gr. — Emétique, 40 gr. — Sparadrap gommé, 250 gr. — Percaline adhésive, 4 mètres.

2^o Objets de pansement : 50 grandes bandes roulées, 200 moyennes, 25 petites. — 40 bandages de corps. — 4 triangulaires. — 40 écharpes. — 2 suspensoirs. — 75 grandes compresses, 200 moyennes, 75 petites, 50 fenêtrées. — 5 kilog. de charpie. — 250 gr. de filasse. — 500 épingles. — 20 aiguilles. — 8 éponges fines. — 250 gr. de ruban de fil. — 75 gr. de fil à coudre. — 6 gobelets de 30 cent. — 6 pots de tisane d'un litre. — Quelques flacons en verre de 12 et 25 centil. — 4 gamelle à pansement. — Bougeoir et bougies, crayons, etc.

3^o Instruments : 4 boîte pour les asphyxiés. — 4 seringue en étain, à piston et double parachute, 420 gr. — 8 attelles pour fractures de bras et avant-bras, 4 de cuisse, 4 de jambe, 2 semelles, 4 palmaires. — 4 seringue à injection en étain.

Cette paire de cantines, toutes complètes, est cotée 352 f. 58 c.

Chaque bataillon est pourvu, pour le service de son chirurgien, d'un sac d'ambulance, havre-sac avec poche en toile, compartiments en bois garnis en toile, couvercle en fer-blanc fermant à

louret et à cadenas. En voici le contenu : Amadou, 25 gr. — Cire jaune, 6 gr. — Alkali volatil, 30 gr. — Chloroforme, 40 gr. — Sulfate de quinine, 4 gr. — Alcool camphré, 120 gr. — Cérat simple, 60 gr. — Ether, 30 gr. — Perchlorure de fer, 50 gr. — Emétique, 30 gr. — Laudanum, 30 gr. — Bandes roulées, 750 gr. — Grand linge, 165 gr. — Petit linge, 750 gr. — Charpie, 500 gr. — Epingles, 600. — Coton cardé, 100 gr. — Fil à coudre, 10 gr. — 5 attelles pour le bras, — 4 attelles en fil de fer avec rubans. — 1 gobelet. — 1 lampe à alcool. — Bougie. — Étui à aiguilles. — (Prix du havre-sac vide, 35 fr.; de son contenu, 28 fr. 45 c.)

A ce sac d'ambulance est jointe une trousse d'instruments de chirurgie qui renferme : 6 aiguilles à suture. — 2 bistouris. — 1 couteau à désarticulation. — 1 couteau droit. — 1 clef de Garengeot. — 1 crochet de Graef avec éponge. — 1 paire de ciseaux forts, coudés. — 50 épingles à sutures. — 1 pince tire-balle. — 1 pince à artères. — 1 pince à torsion. — 6 serre-fines en argent. — 1 scie avec lame de rechange. — 1 sonde d'homme en argent. — 1 sonde exploratrice en étain. — 1 sonde œsophagienne en gomme. — 1 tourniquet à une pelote.

Cette trousse garnie coûte 92 fr. 35 c.

Pour la cavalerie, le sac est remplacé par une paire de sacoches en cuir de vache, noir, corroyé, toutes deux réunies par deux grandes courroies avec poches en cuir : vides, elles valent 73 fr. les deux.

Enfin, le rouleau pour secours aux asphyxiés comprend : 1 peignoir très-long en molleton blanc, avec capuchon. — 1 frottoir en serge. — 2 gants en crin noir. — Le tout renfermé dans un étui en coutil rayé, simulant un rouleau. Prix du tout : 30 fr.

Nous indiquerons au chapitre suivant la composition de la boîte de secours pour blessés, d'après l'ordonnance du Préfet de police.

L'armée possède sous le nom « d'infirmiers de visite » des militaires dressés à l'exécution des pansements simples, des bandages. Leur marque distinctive consiste en un caducée entouré de deux branches, l'une de laurier, l'autre de chêne, le tout en fil blanc, porté au collet de la tunique et sur la patte du collet

de la capote. Lors de son entrée en fonctions, chacun d'eux reçoit une trousse contenant une paire de ciseaux droits, un rasoir, une pince à pansement et une spatule (lame de fer destinée à étendre les corps mous).

Après ces divers renseignements sur le personnel et le matériel médical des ambulances, nous arrivons à la partie essentielle du secours d'urgence, le brancard sous forme de litière, cacolet, voiture, etc.

Il est divers modèles de brancard proprement dit : le plus simple, le plus léger, le plus portatif est toujours celui de Percy, l'illustre chirurgien en chef des armées françaises du premier empire. Il se compose : 1° de deux bras en hêtre, de 3 m. 45 c. de long, arrondis, mais moins volumineux aux extrémités, lesquelles sont garnies en fer; 2° d'une toile double, à coulisse sur les bords les plus longs, en fort coutil, de 4 m. 80 c. de long et pouvant être portée en bandoulière ou en ceinture; 3° de deux traverses, en bois léger (hêtre), dont les deux angles supérieurs sont percés d'un trou de la grandeur nécessaire pour recevoir les bras des bâtons précédents : chaque traverse est armée, au-dessous du trou précité, d'un pied rectangulaire assez long pour élever le brancard de 30 centimètres au-dessus du sol, hauteur suffisante pour que le brancard soit facilement saisi par les porteurs. Il va sans dire que la longueur des traverses doit être en rapport d'une part avec celle de la toile qu'elle ont pour but de tendre aussi complètement que possible, et de l'autre avec la largeur des hanches des porteurs dont les mouvements ont besoin d'être très-libres. Or, une moyenne de 50 centimètres suffit. Percy avait fait peindre ces traverses bleu de ciel, et ces supports légers étaient placés au-dessus du sac des brancardiers : quant aux bras, mis également en couleur et ornés d'un fer de lance, ils leur servaient d'armes.

Ajoutez à ce brancard un abri pour la tête, composé de deux fils de fer s'entrecroisant et roulés avec deux morceaux d'étoffe légère, le tout caché dans une rainure du bord supérieur d'une des traverses, et l'on aura le brancard le plus léger, le plus commode, le plus complet.

En cas d'accident dans un endroit éloigné de toute ambulance, on improviserait un brancard avec une porte, deux planches réunies bord à bord, une échelle, des branches d'arbres, des fusils agencés, etc., tous objets sur lesquels seraient disposées deux bottes de paille ou de foin, soit un lit d'herbes sèches, et où l'on abrite le blessé sous des manteaux, des couvertures, des draps, etc.

Règle générale pour le maniement du brancard : le plus grand des porteurs se place, quand on est sur un plan horizontal, à la tête du blessé; sur un plan incliné, les pieds de ce dernier doivent toujours être plus élevés que la tête.

M. de Beaufort, secrétaire de la Société française de secours aux blessés, a composé un brancard fort simple au moyen de deux longues branches d'arbres fermement maintenues parallèles à l'aide de deux traverses plus courtes et d'un lacs étendu de cordages sur lesquels on fait une sorte de lit avec les vêtements du blessé.

La Commission sanitaire hollandaise a dernièrement adopté, pour le transport des blessés dans l'expédition d'Atchin, le brancard suivant, dont le poids n'est que de 10 kilog. 1/2. Il consiste en une espèce de toile longue de 2 mètres et large de 1 m. 3 : deux cordes fixées aux deux extrémités sont passées à travers de petites baguettes de bambou destinées à tenir la toile tendue. Ces cordes sont attachées à une forte tige de bambou, longue de 4 m. 75 c.; des chevilles en bois de djatti, autour desquelles les cordes du hamac sont fixées, empêchent celui-ci de glisser sous le poids du blessé. Aux deux extrémités du brancard pendent des morceaux de bambou creux, remplis d'eau destinée à laver les blessures. Les deux porteurs sont munis d'une perche en bambou qu'ils peuvent planter dans le sol et sur laquelle ils peuvent placer le brancard pendant quelques instants, sans être obligés de déposer le blessé sur le sol. Enfin, un dais, en forme de toiture, ne pesant que 2 kilog., est jeté sur le brancard et forme un abri contre les rayons du soleil. (*La Charité sur les champs de bataille*, Revue mensuelle par le Dr Van Holsbeeck; Bruxelles, 1874, 9^e fascicule).

Pour éviter aux blessés, surtout aux malades, les secousses inséparables du transport à bras et la perte de temps que les stations de repos nécessitent pour les brancardiers, on a fait usage, lors des guerres du Danemark et du Mexique, du brancard à roues, sorte de cadre oblong, un peu courbé, appuyant sur deux ressorts reliés par un axe commun, avec deux roues en fer très-légères; aux deux côtés, deux tiges terminées en arrière et en avant par des poignées; le chevet, composé d'un plan incliné rempli par une forte toile destinée à recevoir la tête du blessé est couvert d'une cape tombante; sous le chevet, un compartiment pour médicaments et rafraîchissements; au pied du cadre est fixé un morceau de toile qu'on déroule et accroche à ladite cape pour couvrir entièrement le malade; enfin, deux pieds articulés, repliés le long des tiges quand ils ne servent pas, permettent de conserver l'horizontalité au brancard quand le transport nécessite un temps de repos. M. le Dr Gori, le savant directeur du Comité de secours d'Amsterdam, à qui j'emprunte cette description, fait remarquer avec raison qu'ici l'avantage principal consiste à n'employer qu'un homme pour conduire ce brancard roulant, ce qui permet à deux brancardiers de s'entraider pendant le même trajet à parcourir.

2° Les voitures les mieux suspendues ont l'inconvénient d'imposer des secousses toujours douloureuses et fatigantes, surtout aux blessés des membres. Puis, quand il y a un grand nombre de blessés à enlever, à la suite d'une grande catastrophe ou d'une bataille, elles gênent la circulation publique, ralentissent l'activité des brancardiers. Aussi est-il parfois nécessaire de leur assigner un stationnement ou bien de leur indiquer le périmètre dans lequel chacun d'eux devra opérer. En résumé, les voitures ne conviennent qu'aux blessés légèrement atteints, aux malades pris de fièvre : les uns et les autres s'y installent sur des banquettes longitudinalement disposées. La Conférence internationale de Vienne a décidé tout récemment (octobre 1873) que les voitures pour le transport, par terre, des blessés, doivent avoir une toiture permanente avec galerie, où l'on suspendra sacs et armes des blessés, fourrage des chevaux pour 48 heures; de plus, être

closes et munies d'un sabot, d'un frein, de lanternes à l'avant et à l'arrière, de rideaux, d'un système de suspension pour les hommes qui doivent rester couchés, de bancs en bois avec pieds et charnières pour ceux qui pourront rester assis.

Les Américains ont un wagon-hôpital deux fois plus long que le wagon français, et offrant de chaque côté trois étages de cinq couchettes séparés par un couloir; à chaque bout, les accessoires indispensables aux secours et traitement; pour couchettes, des brancards pourvus de matelas, oreillers, couvertures, et suspendus à des poutrelles verticales par des anneaux de caoutchouc qui annihilent en grande partie les fatigues de la trépidation.

Les hamacs de la marine ont été proposés dans le même but; mais l'expérience a fait reconnaître qu'ils exposent à un mouvement latéral peu supportable et qui détermine une sorte de mal de mer.

La conférence internationale de Vienne, précitée, a également décidé que chaque Gouvernement devra *obliger* les administrations de chemins de fer à se procurer un certain nombre de wagons pour le transport des blessés et à les tenir prêts en cas d'accident sur la ligne, munis de tous les appareils indispensables, aménagés de façon à se charger aussi bien sur les côtés que de front et à communiquer intérieurement entre eux; une température à peu près égale y sera assurée par une double toiture, un double plancher et un appareil de chauffage; la ventilation et l'éclairage y seront régis par des instructions spéciales; chaque blessé aura au moins 4 mètres cubes d'espace; des entre-deux élastiques préviendront les secousses trop violentes; on ne transportera pas plus de dix blessés à la fois dans le même wagon; un train sanitaire ne pourra avoir plus de cinquante roues; les wagons des médecins et de la cuisine seront au centre, celui des employés à la queue du convoi; de temps en temps, des trains destinés au transport des blessés devront être réunis dans les grands centres de population, afin que le personnel ait l'occasion de se former au service pratique. »

Inutile de faire remarquer qu'en cas d'urgence, des wagons à marchandises peuvent être facilement et promptement appropriés

au transport des blessés, ou des malades en temps d'épidémie.

Et à ce dernier sujet est-il besoin de dire que dans tous les cas où des moyens de transport (brancards, wagons, bateaux, etc.) ont servi à des blessés ou à des malades atteints de maladies contagieuses ou épidémiques, on doit scrupuleusement désinfecter ces récipients au moins une fois par jour, en les lavant avec de l'eau contenant par litre 5 grammes d'acide phénique ou 10 grammes de chlorure de chaux ?

3° Quand on doit faire un transport assez long et par des chemins où les voitures ne sauraient passer, on utilise le *cacolet*, sorte de fauteuil composé par des branches de fer articulées à charnières, et muni d'une planchette pour les pieds, retenue par deux courroies en cuir; — ou bien encore la *litière*, couchette en fer à panneaux articulés, de façon que l'individu puisse y coucher horizontalement; des cerceaux mobiles, recouverts d'une toile, l'abritent contre les injures de l'air. Le cacolet, comme la litière, s'accroche par paires au bât d'un cheval ou d'un mulet. Le placement d'un blessé exige toujours qu'on fasse le contre-poids du côté opposé (1).

4° Restent encore à indiquer les *hôpitaux flottants*, transformés pour le transport des éclopés ou des malades. M. Fergusson, ancien médecin de la marine hollandaise, a dernièrement publié une brochure dans laquelle il propose d'étendre aux guerres maritimes l'institution de la Convention de Genève pour le sauvetage des blessés. Il propose : 1° un vaisseau-hôpital; 2° des canots de sauvetage; 3° un petit équipage de sauveteurs, sous la protection de la Croix de Genève; 4° un navire-hôpital dans les ports, et qui, peint en blanc avec des croix rouges, prendrait les blessés, amis et ennemis indistinctement. Pendant le combat, les sauveteurs, vêtus de blanc avec la Croix de Genève, armeraient les

(1) On trouvera dans l'*Essai sur les moyens de transport et les secours en général aux blessés et aux malades*, avec atlas de 22 planches, par M. le docteur VAN DOMMELEN, médecin principal de l'armée hollandaise, l'exposé lumineux, complet et comparatif des ressources d'urgence adoptées par les principales nations.

canots de sauvetage, amèneraient au loin les bouées de sauvetage : ils ne seraient employés qu'à ce service.

B. — Submersions, Naufrages, Inondations, etc.

Avant de se jeter à l'eau dans un cas d'urgence, toute personne doit avoir soin de se défaire de ses chaussures, de dénouer les attaches inférieures du caleçon, de sortir ses poches retournées, afin de ne pas traîner avec elles des masses d'eau fort inutiles et gênantes dans une tâche qui exige tant de célérité et de sûreté dans l'action.

Le sauvetage d'un individu qui se noie n'est pas toujours facile : la victime s'accroche parfois à son sauveur, dont elle paralyse les mouvements jusqu'à ce qu'elle ait perdu connaissance. On ne doit donc pas écouter le conseil assez lâche de ceux qui, par crainte d'un danger à peu près chimérique, vous crient de laisser se débattre le malheureux désespéré : en d'autres termes, qui vous conseillent de le laisser..... mourir, ni plus ni moins. Le sauveur, au contraire, doit le saisir rapidement par derrière, surtout par les épaules, pour l'immobiliser, la face hors de l'eau, le pousser à distance en appuyant avec l'épaule droite. Si l'individu fait des mouvements désordonnés, s'emparer brusquement de la partie inférieure de l'avant-bras droit et le ramener vivement derrière sa tête : instinctivement le noyé ramène l'autre main derrière la nuque sur la main gauche du sauveteur, qui peut alors nager debout et se diriger plus aisément avec son précieux fardeau.

Parfois, ne sachant pas nager, le noyé se raidit de toutes ses forces et perd la ligne de flottaison, ce qui gêne la progression. Dans ces cas, après l'avoir rassuré et lui avoir rendu confiance, on le soutient un instant à bras tendu sous une aisselle, on l'invite à rester les jambes allongées, puis on l'emmène en se renversant sur le dos et en plaçant sur sa poitrine la tête de l'imprudent.

Le sauveteur peut encore renverser le naufragé sur le dos, puis le tenir avec la main gauche par les cheveux, la barbe ou le

menton, voire même le collet de son habit, de façon à lui conserver la face hors de l'eau ; en même temps, de la main droite restée libre, on aide à la natation : on saisit les amarres, cordages, perches, bateaux de sauvetage, soit encore les écueils à sa portée.

Si le noyé a disparu sous l'eau, ce dont on est averti par les bulles d'air qui viennent à la surface, le plongeur s'efforcera de le lancer, par des coups de tête et d'épaule, à la couche supérieure du liquide pour venir respirer, et conduire le sujet en le saisissant comme il a été dit tout-à-l'heure.

Lorsqu'en revenant avec le noyé, le sauveteur rencontre des courants violents à remous et à tourbillons, il doit avoir la présence d'esprit de les franchir en redoublant de vitesse.

Nous bornons à ces quelques indications les principes du sauvetage d'un noyé, renvoyant pour plus de détails à un excellent article de M. Ferrand, de Lyon, inséré dans les Annales du sauvetage maritime, tome III, p. 303.

La *bouée* et la *ligne*, dont il sera question plus loin, ne peuvent pas toujours être utilisées par un homme qui, tombant à l'eau perd son sang-froid et sa présence d'esprit : d'ailleurs elles sont inutiles à un individu en état d'ivresse. M. Legrand, du Havre, les remplace par une *gaffe* d'un prix minime, composée d'une gaule en sapin, longue de 6 mètres, portant à l'un de ses bouts un grappin en fer à trois branches de 25 centimètres et à pointes arrondies : à un mètre au-dessus, se trouve fixée une traverse en frêne de 40 centimètres, que l'on peut saisir à deux mains et même enfourcher, et dont chaque extrémité est munie d'une ligne double, courte, portant une petite bouée et assez longue pour que le naufragé la passe autour du corps ou d'un bras. Tout individu tombant à l'eau a donc ici toutes chances de saisir ou le manche, ou la barre transversale, ou les lignes flottantes ; s'il descend sous l'eau, la gaffe permet de le rattraper par ses vêtements. C'est là certainement un appareil très-simple, à placer en permanence sur les quais, autour des bassins, sur les navires lors de l'embarquement et du débarquement des voyageurs, le long des rivières, etc.

La *pince* imaginée par Braash, la *drague* de Müller sont d'un

manièrement bien plus difficile que les gaffes ordinaires et les plus simples, portant des crochets mousses ou boutonnés.

Parmi les *lignes* de sauvetage, il faut signaler celle de M. Dedde, composée d'un très-fort ruban de fil, long de 10 mètres, portant à une extrémité deux crochets en fer à plusieurs branches, susceptibles de s'attacher aux vêtements ou d'être énergiquement saisies par l'homme en danger : à l'autre extrémité, un anneau qui se passe au doigt de la personne qui le lance. L'appareil se porte en poche dans une petite boîte, analogue à une tabatière, et qui, fermant hermétiquement, de manière à retenir le petit bout de la ligne, lui fait office de flotteur et permet, par sa couleur claire et brillante, d'être aperçue de nuit comme de jour.

Généralement, l'individu qui tombe à l'eau, dans un bassin, par exemple, et ne sait pas nager, voudrait bien s'accrocher à un corps quelconque : s'il est à peu de distance de terre, la main, un vêtement dont on se dépouille à l'instant, peuvent arriver jusqu'à lui. Mais s'il est hors de portée ? M. Torrès, du Havre, a, pour ces cas, imaginé une corde de 6 à 12 mètres, garnie, dans toute sa longueur, de cabillots en bois placés de distance en distance et terminée par une bouée en liège et par un œil. L'individu à qui on la lance peut s'y raccrocher ou s'en entourer, se faire haler à terre ou attendre de sang-froid le secours d'une embarcation. M. Brunel, lieutenant des douanes à Dieppe, a composé une réduction très-portative de la ligne Torrès : son appareil consiste en une petite corde (appelée *libouré* par les marins) assez forte pour soutenir un homme sur l'eau. A l'une des extrémités est fixée une petite bouée que l'on peut lancer à l'individu en danger ; l'autre extrémité est terminée par un petit grappin à l'aide duquel on harponne le naufragé, s'il n'a pas saisi la bouée. Cet appareil, d'un petit volume, tient facilement dans la poche du douanier en faction sur le quai.

(A suivre.)

REVUE BIBLIOGRAPHIQUE

PAR M. LE DOCTEUR ROUGET (D'ARBOIS), MEMBRE FONDATEUR.

Une longue maladie dont je commence à relever m'a empêché, chers collègues, de vous rendre compte de plusieurs ouvrages dont vous m'aviez confié l'analyse. Maintenant que mes forces renaissent, je m'empresse de répondre à votre attente. J'espère que vous me continuerez votre indulgence, et je prie les auteurs des travaux dont j'ai à vous entretenir de vouloir bien m'excuser d'un retard involontaire.

Notice sur le procédé Charles Picot pour la taille de la vigne. Plus de vignes gelées ! plus de coulure ! etc., par J.-B.-C. Picot, docteur en droit ; 3^e édition ; un vol. in-18, à Paris, chez l'auteur.

Je n'ai point copié la nomenclature entière des promesses que doit réaliser le procédé Ch. Picot pour la taille de la vigne. Il est breveté s. g. d. g. : quiconque voudra jouir de cette découverte devra allouer à l'auteur une faible rémunération, qui sera ultérieurement déterminée.

Pour vulgariser sa découverte, M. Picot a parcouru les départements viticoles, exposant sa doctrine dans des conférences généralement suivies.

M. Picot est né de parents vigneron, à Vuillafans, canton d'Ornans, dans cette vallée de la Loue qui, depuis plusieurs siècles, continue à produire des hommes dont les noms ont du retentissement, de la gloire, de la célébrité. Docteur en droit, il a publié des ouvrages scientifiques, des livres de droit justement estimés et devenus populaires. La notice sur son procédé lui a valu, si je suis bien renseigné, une médaille honorifique de la Société d'agriculture de Dijon.

Ce procédé, d'une application facile, sans augmentation des frais de culture, comprend quatre séries de moyens :

1^o Emonder la vigne, c'est-à-dire supprimer tous les sarments inutiles au moment de l'arrivée de la sève, — ou même avant, — du 25 mars au 10 avril ;

2^o Conserver dans toute leur longueur un ou deux sarments destinés à donner le raisin alors que le cépage est blanc ou noir ;

3^o Lorsque ces sarments sont en sève, supprimer une faible partie de leur sommet, afin de faire couler la sève inutile ;

4^o Enfin, lorsque le moment des gelées est passé, que la saison est

chaude et propice, c'est-à-dire *vers la fin d'avril ou le commencement de mai*, tailler, sur les deux yeux de la base, les deux sarments conservés pour le raisin noir, et, sur quatre yeux, le sarment destiné à produire le raisin blanc.

Quant à la vigne tenue en courgée, laisser dans toute sa longueur le sarment à crochet ou, à défaut de ce crochet, un sarment à côté de la branche à fruit. Lorsque la sève arrivera en abondance, dans les premiers jours d'avril, en faire couler une partie, en supprimant un peu l'extrémité des divers sarments. Enfin, dans les premiers jours de mai, rabattre, selon son usage, le sarment à crochet, ou, à défaut de crochet, supprimer le sarment, dont la conservation n'avait pour but que d'attirer à lui la sève.

M. Picot attribue à son procédé, non-seulement la propriété de préserver la vigne de la gelée et de la coulure, mais encore celle d'empêcher les troubles du cep et les ravages des insectes. Ces assertions ne sont point justifiées par l'expérience. Il serait imprudent de dédaigner, sur cette affirmation, les moyens recommandés contre la gelée. Il ne faudrait pas renoncer non plus aux soins d'entretien, d'amélioration et de culture du sol, trop souvent négligés.

Le véritable mérite qu'il faut reconnaître hautement dans le travail de notre auteur, c'est d'insister sur le principe essentiel déjà proclamé par Columelle, la nécessité de *la taille tardive* ! Telle est la notion saine, vraie, pratique, qu'il importe de retirer de sa brochure. Sans remonter aux auteurs de nos anciens traités de viticulture, M. le comte de la Loyère, dans une note ayant pour titre : *Soins à prendre pour préserver la vigne des gelées du printemps*, insistait auprès du Comité d'agriculture de Beaune sur la nécessité de retarder la végétation des bourgeons à fruit de la vigne, et, avec l'autorité de son enseignement et de son expérience, recommandait *la taille tardive* :

« La taille de la vigne reportée au mois de mai, au-delà du temps où les dernières gelées du printemps ne sont plus à craindre sous notre climat : Voilà le secret ! »

Appuyé de l'autorité du savant M. Fleury-Lacoste, il déclarait n'avoir « vu nulle part des vignes plus luxuriantes de végétation et plus régulièrement chargées de fruits que ses vignes de la Savoie. » Le procédé gratuitement exposé par M. de la Loyère se rapproche singulièrement de celui de notre conférencier. Il est décrit dans le *Journal d'agriculture de la Côte-d'Or*, année 1874, 1^{er} trimestre. Pour ceux qui ne pourraient recourir à la source que j'indique, je transcris deux passages courts,

mais importants : « Il faut attendre pour tailler que la vigne ne pleure plus, c'est-à-dire que, sous le sécateur, il ne paraisse plus une goutte de sève à l'extrémité de la branche coupée. — Il est important de laisser au-dessus de l'œil terminal toute la longueur d'un mérithalle ou entre-joint, pour ne pas affamer ou dessécher le bourgeon conservé. »

On sait d'ailleurs que la taille tardive n'est point une opération désastreuse pour les ceps. M. Fleury-Lacoste l'a démontré par des faits pratiques, incontestables, tels que ceux-ci : « végétation luxuriante et produits considérables, malgré l'application rigoureuse et suivie de ce régime soi-disant épuisant et mortel. »

Quant aux maladies de la vigne, l'unique remède de notre auteur c'est la taille pratiquée selon son procédé, qui maintiendrait l'équilibre nécessaire entre les raisins et les sarments. L'on ne songe guère, j'imagine, à nier cette sorte d'influence ; chacun, je crois, reconnaît que des vignes mal soignées sont prédisposées à contracter le mal. Mais la cause effective, c'est la contagion. Sans sporules du champignon, sans phylloxeras éclos ou en germe, la maladie ne se propage point. La vigne souffre, s'étirole, meurt quelquefois d'absence ou d'excès de fumure, de taille trop chargée, d'absence de taille, etc. ; mais sans les conditions précédentes, elle ne devient ni oïdiée ni phylloxérée. Il ne faudrait point négliger les quelques moyens curatifs actuellement connus, ni ceux destinés à combattre la transmissibilité du phylloxera.

C'est avec une respectueuse sympathie que j'ai suivi des yeux ce vénérable conférencier, ce vétéran de la science, livré à ses propres forces, faisant à ses frais des brochures à bon marché, voyageant sans paix ni trêve, de bourgade en bourgade, de ville en ville, pour répandre ses idées et restituer à la France, par un mode de culture qu'il croit assuré, les milliards dont nos malheurs nous ont dépouillés. Sa notice mérite d'être lue par les vignerons. Ils ne sauraient mieux employer leur temps qu'à s'initier au secret de M. le comte de la Loyère : *Reporte la taille de la vigne au mois de mai, au-delà du temps où les dernières gelées du printemps ne sont plus à craindre sous notre climat.*



SÉANCE GÉNÉRALE DU 14 JANVIER 1875.

Présidence de M. BAILLE.

La séance est ouverte à dix heures.

Le procès-verbal de la séance précédente est lu et adopté sans observations.

Le Secrétaire lit la correspondance; les différentes pièces qui la composent ne présentent rien d'important.

Il est donné lecture des travaux suivants :

1° *Un nouveau procédé contre le phylloxera et l'oïdium*, par M. Jules Léon;

2° *Le Sapeur-Pompier*, chant national, par M. Johannis Morgon.

Renvoi à la Commission d'impression.

Et 3° *Revue des journaux agricoles et scientifiques*, par M. Rouget. — Cette revue sera insérée au Bulletin.

Sur la proposition de M. le Président, une Commission est nommée pour étudier la question de l'exposition d'appareils de viticulture que la Société se propose d'ouvrir cette année. Cette Commission est composée de MM. Ed. Sauria, Faton, Pelletier, Baille et Richard.

M. le Président annonce à la Société que la souscription ouverte pour subvenir aux frais de publication de la pièce importante : *Protestation des Etats du Comté de Bourgogne contre la suppression des franchises de la province (1679)*, a donné jusqu'à ce jour d'excellents résultats. — La Société accueille avec plaisir cette communication.

Sont nommés :

Membres titulaires, MM. Demesmay, Jean-Claude, dit Notaire, propriétaire à Mesmay (Doubs), et Pélot, Louis-Joseph, propriétaire à Liesle, présentés par M. Faton ;

Et correspondant, M. Jacques, receveur de l'enregistrement et des domaines à Sellières, présenté par M. Ch. Sauria.

La séance est levée à onze heures un quart.

VITICULTURE.

UN CONCOURS

SUR LA MALADIE DE LA VIGNE EN FRANCHE-COMTÉ, EN 1777.

Au siècle dernier, les Académies de province choisissaient souvent de très-beaux sujets de concours, mais ils avaient une portée si étendue sous une apparence de simplicité, qu'ils ne servaient le plus souvent qu'à décourager les uns ou à montrer la faiblesse des autres. Quelquefois cependant, elles eurent la main heureuse ; témoin l'Académie de Besançon, qui, en 1773, donnait à traiter le sujet suivant : — *Quels sont les végétaux qui, en temps de disette, pourraient suppléer avantageusement à la rareté des céréales ?* — L'auteur du mémoire couronné fut l'apothicaire-major des Invalides, le célèbre Parmentier. L'accès fut obtenu par un Franc-Comtois que nous retrouverons tout-à-l'heure.

L'année suivante, 1774, la même Académie ouvrait un nouveau concours sur les arts, auquel était attaché un prix de deux cents livres fondé par la ville, et demandait par son programme, réimprimé en 1775 et 1776 : « à connaître la nature et les causes d'une espèce de maladie qui commençait à attaquer plusieurs vignobles de Franche-Comté, et quels pouvaient être les moyens de la prévenir et de la guérir.

« On s'aperçoit dans la province, depuis quelques années seulement, du dépérissement de certaines vignes qui produisaient beaucoup auparavant ; les feuilles frisées et raccornies, la petitesse des raisins, la noirceur du bois dans l'intérieur, la difficulté de provigner de nouveaux ceps dans la place où les anciens ont péri, annoncent qu'il est instant de prévenir cette épidémie..... L'auteur de la *Médecine expérimentale* (Paris, Duchesne, 1775), ajoute-t-on, fait mention d'une pareille maladie des vignes, qui a commencé dans la haute Autriche et qui s'est étendue comme une espèce de peste dans l'Allemagne, où on l'appelle *glaber*. Si nos vignes n'en sont point infectées, le dépérissement dont on a donné les symptômes, peut-être par les hivers rigoureux et par l'édification de nouveaux plants dans des lieux peu propres à cette espèce de culture, pourront dégénérer en glaber : c'est ce qu'il s'agit de prévenir. »

D'après cette description de la maladie, dont le nom est défiguré

puisqu'il vient de l'allemand *gabel* (fourchette) (1), il nous sera permis de conclure à l'identité du mal en Allemagne et en Franche-Comté ; d'autant plus que ces affections de la vigne, où les parasites, champignons ou insectes ne jouent pas un rôle dominant, se retrouvent de nos jours sous les noms de *rougeot*, *cottis*, *érinose* ou *antrachnose*.

Quant au caractère contagieux de la maladie, il est assez remarquable qu'aucun des concurrents qui répondirent à l'appel de l'Académie de Besançon n'y attacha une grande importance, et que celui qui paraît avoir observé avec le plus de conscience et d'intelligence, a soin de dire, quand il parle de *contagion*, que ce terme ne doit pas être pris à la rigueur, « la cause qu'il assigne au dépérissement de nos vignes se faisant assez sentir. »

Rechercher dans les pièces de ce concours, dont je dois la connaissance et la communication à notre excellent bibliothécaire, M. Castan, tout ce qu'elles peuvent renfermer d'intéressant au point de vue local et d'utile dans la pratique de la culture, tel a été le but de ce travail.

Mais comme le sujet est tout-à-fait d'actualité et qu'il conduit à des développements accessoires, voici l'ordre que je me propose de suivre :

1° Faits et renseignements particuliers à la province, recueillis dans les pièces à examiner.

2° Analyse critique du mémoire couronné par l'Académie.

3° Notes sur les autres concurrents et querelle qui suivit le concours.

4° Etude sur les causes générales des maladies ordinaires de la vigne et sur la valeur de la culture traditionnelle du pays, pour entretenir la végétation saine de nos vignobles.

5° Importance de cette méthode traditionnelle en présence des innovations et des fléaux.

6° Moyen préventif. Réponse à une objection. Tentatives de progrès.

I.

Les cépages qui, il y a cent ans, peuplaient nos côtes, étaient en grande partie ceux que l'on y retrouve encore aujourd'hui, mais dans des proportions bien différentes. Le *noirun* ou *pineau*, le *gamai* et le *pulsard* prédominaient. Sont mentionnés ensuite, le *tresseau* (trousseau), le *luisant*, le *fromenteau* (sauvagnin), le *morillon noir*, qui doit être notre *meunier* (morillon taconné), très-ancien dans nos cultures ;

(1) Ce nom s'explique par la bifurcation que présentent souvent les sarments de la vigne, contrariée dans sa végétation.

le *mailley*, dont on retrouve à peine aujourd'hui la trace à Besançon ; le *melon* (gamai blanc à feuilles rondes), puis le *grappenou*, plant de valeur, dont la maturité un peu difficile et peut-être une certaine décadence dans la fertilité, ont provoqué le remplacement par deux cépages ordinaires très en faveur déjà et qui sont arrivés maintenant à leur apogée. Je veux parler du *gauche* (gueuche blanc) et du *bregin*.

Le *gauche*, d'une reprise si facile, d'une fertilité si remarquable et susceptible d'une certaine qualité dans les sols pierreux argilo-calcaires exposés au midi, qui lui conviennent ; le *bregin*, dont la fertilité est incomparable et dont le mérite dans les côtes chaudes et rapides serait incontesté, si on voulait bien attendre sa maturité, qu'il atteint sans redouter les intempéries de la saison avancée.

Les préjugés à l'égard du *bregin* existaient à cette époque. On reprochait aux vignerons *d'en avoir infecté depuis quelques années le riche canton de Plaine-Chaux* (sic). « Noues veilles gens aimint meux lai qualité di vin que lai quantité ; despeu quesques annas, c'ost tout le contraire, on ait préferra lai quantité ai lai qualité ; pou y parvenir on ait introdu dans lai province das *gauches*, das *bregins*, das *gaumés* et tant d'autres machants leins qu'on ne voit presque pu que ce qui dans las vignes de velaige et dans las vignobles de villes. Las *bregins*, las *gauches*, las *melons* font la moitié das leins (1777). »

La maladie atteignit plus particulièrement les *gamais* et les *pulsards*, et on remarqua, au contraire, la résistance du *pineau*, du *gamai blanc* et du *sauvagnin*. Aujourd'hui encorc, le *gamai* est sujet au dépérissement ; quant au *pulsard*, sa taille et sa conduite étaient généralement incomprises à Besançon, les sols propices faisant même généralement défaut.

« De tous les cantons du vignoble de Besançon qui se ressentirent « de cette maladie, dit M. de Chevrard, inspecteur des salpêtres de la « province, il n'en est point qui la démontrent dans un état aussi carac- « térisé que celui appelé à Fontaine-à-Cul ; ces vignes étaient autrefois « d'un très-grand rapport ; elles sont venues insensiblement à produire « très-peu ; si elles présentent au printemps une apparence passable, « elles n'ont point assez de vigueur pour la nourrir jusqu'à vendange..., « ce qui a rebuté les cultivateurs, qui ont mieux aimé se décider à les « arracher qu'à chercher les moyens de les rétablir. » En effet, les vignes de Fontaine-Ecu ont été converties en prés et en jardins. Celles de Guillemouton ont été aussi arrachées à cette époque.

Ailleurs, on trouve mentionné comme atteints les Tilleroyes, Cha-

musé, le bas des vignes de Rognon et du Vernois, près de Fontaine-Argent. Les *gamaïs* du vignoble de Laissey, la côte de Tremont ont particulièrement souffert. Les Vieilles-Vignes, sous le château de Roulans, plantées aussi en *gamaïs*, sont détruites par la pourriture des racines. A Deluz et jusqu'à Baume, le mal continue. Dans d'autres cantons, Moncley, Chambornay, Charcenne, Pelousey, les mêmes faits se reproduisent. La côte de Bonnay, Vicille et Venise était sur le point d'être arrachée.

Dans le Jura, c'est à Poligny que le dépérissement se manifeste le mieux; à Bois-d'Arnaud en particulier, dont le dessus des terres serait marneux et humide. A propos de ce beau vignoble, je ne puis me dispenser de citer une lettre curieuse que je trouve au dossier du concours. Elle émane d'un personnage distingué du temps, fort en honneur à juste titre dans sa ville natale, où sa noble image décore la promenade publique. Je veux parler de Chevalier, alors conseiller honoraire à la Chambre des comptes, ci-devant à Dole (1). Cette lettre est adressée à son cousin, le conseiller Droz, secrétaire de l'Académie.

« J'eus l'honneur de vous parler à votre dernier voyage d'une espèce
« de peste qui infecte quelques-unes de nos vignes et dans différentes
« contrées. C'est un phénomène si rare et si étrange qu'il mérite bien
« que vos botanistes et vos physiciens s'en occupent et recherchent
« quelle est cette plante pestilentielle et s'il y a moyen de la détruire.
« J'ai vu moi-même le dégât qu'elle fait, j'ai parlé à plusieurs vigneron-
« s qui l'ont découverte en faisant des fosses pour la provignure.
« Ils s'accordent uniformément sur la structure de cette plante. Elle
« est toute blanche, ne paroît point à la superficie de la terre, selon le
« plus grand nombre des vigneron; selon quelques autres, on en voit,
« mais rarement, qui paroît au-dessus de la superficie à la hauteur d'un
« pouce ou deux. (Un vigneron vient de m'assurer qu'il a vu au com-
« mencement de ce mois paroître la tige de cette plante haute sur terre
« d'environ un pouce et demi, et qu'elle porte une fleur bleue à peu
« près de la figure de la fleur du trèfle). — Elle est écailleuse, froide

(1) La publication récente (1874), par les soins de l'active Société viticole et agricole de Poligny, d'un petit ouvrage inédit de Chevalier sur la culture et les vins du vignoble polinien, a été justifiée par un véritable succès. Travaillant, sans y songer d'abord, au même point de vue que ce magistrat érudit et dévoué à son pays, j'ai évité de le lire avant d'avoir terminé cette étude, afin de rester fidèle à l'inspiration toute locale. En parcourant aujourd'hui ce petit traité, où il y a beaucoup à prendre et bien peu à laisser, tout en y trouvant un extrême plaisir, j'ai senti toute mes convictions s'affermir encore davantage.

« comme glace au toucher, se résoud en eau et tombe par terre quand on la manie, ou par le frottement ; elle devient noirâtre ou brune par la garde pendant quelques jours. Elle s'attache aux cepes et aux provins ; tantôt elle suit la souche des cepes, tantôt elle s'entortille autour d'eux. La source est toujours au-dessous des racines des cepes ou des provins. Quand on la cherche et qu'on veut la suivre, on trouve qu'elle se divise en rameaux et fait cornes ; si on veut l'arracher, elle se brise... Il n'y a que les cepes et les provins auxquels elle s'attache et qu'elle poursuit. La grosseur varie, les filets dont elle enveloppe les racines des cepes forment en total une touffe de la grosseur du poing, ou approchant.

« Ces mauvais effets certains, dont je suis spectateur, sont que les cepes attaqués bourgeonnent trois semaines ou un mois plus tard que les autres de la même vigne et de la même contrée ; que les feuilles des bourgeons tardifs qu'ils produisent sont grêles, menues et papillonnent, comme l'on dit. Ces cepes ne donnent que très-peu ou même point de raisins, et les raisins, quand il y en a, sont chétifs. Je ne vois de voir environ cinq ou six journaux de vigne de suite dans une contrée où le journal se serait vendu 2,500 livres, qui paraissent être des vignes en ruine ou désertes, dont on donnerait aujourd'hui à peine 300 livres. C'est une contrée attenante à la ville des plus fertiles et des plus estimées. Cette contrée est en côte. C'est principalement les vignes dans cette situation et au bas de notre montagne qui sont infectées. On craint beaucoup pour cette précieuse partie de notre vignoble, car cette malheureuse plante gagne et se propage de proche en proche en s'étendant du haut vers le bas. On m'a proposé de m'en fournir une plante ou deux dans le mois d'août, quand queques vigneronns feront des fosses, après la saison des ouvrages printaniers qui se font.

« A Poligny, 21 juin 1779. »

Il est probable qu'il s'agit, dans cette lettre, d'un champignon sur terrain (1) dont le germe se développe, pendant la sécheresse, dans la profondeur humide et échauffée du sol ; le mycélium, à la recherche d'un milieu favorable, s'allonge indéfiniment et peut atteindre plusieurs mètres ; qu'une température humide et chaude survienne, il pourra arriver bientôt près du collet du cep, s'y attacher et y développer le réceptacle de ses spores.

(1) Division des arthrosporés, trib. des alternariés et oidiés. Ceci est du domaine des botanistes.

Nous avons examiné, ces jours derniers, dans un creusage profond, une plante de ce genre qui nous a paru cependant inoffensive ; elle est blanche et pulvérulente ; elle adhère à peine aux vieilles écorces des souches où elle prend une faible nourriture ; elle les quitte souvent, pour gagner à travers le sol quelque fragment de bois pourri ou quelque tuyau de racine détachée qu'elle traverse.

Aujourd'hui, comme par hasard, je recueille de la bouche d'un héritier des traditions les plus exactes de notre vignoble bisontin, la description d'une plante mystérieuse ; le père de notre informateur, également habile viticulteur, disait souvent avoir vu une plante en chapelet, portant comme des écailles de poisson, froide comme le marbre, et une fois tirée hors de terre se fondant en eau. C'est aux Vallières, dans les parties hautes, qu'elle faisait périr la vigne. N'est-ce pas là le parasite même qui avait pris à Poligny un développement si excessif, et le réceptacle du champignon ne serait-il pas la *fleur* observée par un vigneron peu naturaliste ?

On comprend qu'une fois régnant à la surface, favorisé par la température et par la négligence, ce champignon, arrivé à son état de perfection, au lieu de rester une production inoffensive, d'effet qu'il était, ait pu devenir une cause de contagion. A ce point de vue, la lettre de Chevalier serait un document d'une certaine importance. En temps d'épidémie, s'il faut compatir à l'impuissance qui ne réussit pas dans la lutte contre un mal inconnu, ce qu'on peut faire de plus utile, c'est de veiller à l'imprévoyance ou à l'incurie qui ne prend point souci d'un fléau qui peut franchir ses premières limites.

Il est regrettable que les recherches faites en vain, dans nos cantons, pour y découvrir cette végétation singulière, n'eussent pas provoqué une étude plus sérieuse à Poligny, le seul endroit où ce caractère spécial de la maladie ait été signalé.

Les Sociétés savantes de province du siècle dernier n'avaient point encore cette activité et cette puissance de centralisation qui caractérisent celles de notre époque. Leur personnel trop limité ne pouvait leur assurer la correspondance étendue de Sociétés plus nombreuses et plus démocratiques. Aussi devons-nous savoir gré à nos académiciens de la conservation de cette lettre, comme un accessoire des pièces d'un concours où elle faisait œuvre d'émulation pour le bien public.

Le 24 août 1777, l'Académie de Besançon tint une séance publique, qui fut très-solennelle. On est porté à croire que le résultat au sujet des couronnes était connu d'avance, quand on s'aperçoit qu'une grande

partie des membres présents appartenait au clergé : d'abord trois grands dignitaires de l'Eglise, Mgr Guy de Dufort, archevêque de Besançon, les évêques de Soissons et de Gap ; puis six ecclésiastiques, tant chanoines et curés que professeurs ; enfin, une douzaine de magistrats, docteurs et professeurs laïques.

Après la lecture élogieuse du rapport sur le concours d'histoire et l'ouverture du pli cacheté contenant le nom de l'auteur du meilleur mémoire sur les monuments romains qui existent dans la province, le prix fut décerné au père Prudent, de Faucogney, capucin de la communauté de Besançon. On fit l'honneur au lauréat de la lecture de l'analyse de sa dissertation.

Le même cérémonial se renouvela pour le concours sur les arts, et il fut reconnu que le mémoire couronné était encore du père Prudent. Le lauréat, dans ce double triomphe, était le Franc-Comtois qui avait concouru avec Parmentier en 1773 ; il fut aussitôt invité à s'asseoir parmi les académiciens pour lire lui-même son ouvrage.

Tant d'honneurs étaient une bien rude épreuve pour la modestie d'un père capucin, surtout après le torrent d'éloges du rapport, dont la forme et le goût risqueraient fort aujourd'hui d'obtenir un succès d'hilarité. Nous ne savons si M. le rapporteur a voulu plaisanter dans son morceau de la fin, éloquent à perte d'haleine et qui est le vrai pendant de celui du père Prudent. L'auteur du mémoire est comparé à un voyageur qui, sa course finie, contemple du haut d'une montagne et d'un œil attendri le lieu où il va retrouver sa femme et ses enfants ; il aime à croire « qu'un auteur capable de nous faire partager de si « douces émotions, une volupté pure, qui persuade, qui entraîne, qui « séduit..., ne doit avoir que des amis et point de rivaux. » Il est certain cependant que le triomphe sur lequel le père capucin comptait et qu'il savourait si bien, allait devenir le point de départ des attaques passionnées d'un rival déçu, comme nous le verrons plus loin.

Il est temps de passer maintenant à l'examen de la dissertation du père Prudent, en la dégageant autant que possible de son bagage littéraire et de ces longueurs un peu pédantesques si chères aux *physiqueurs* du temps.

II.

Dans la première partie de sa dissertation : *Caractères et causes du dépérissement de certaines vignes de la Franche-Comté*, le P. Prudent donne cette description de la maladie :



« Le simple coup-d'œil suffit pour s'assurer de l'altération qu'éprouvent certaines vignes, situées dans certains cantons. Si l'on s'attache à examiner l'extérieur du cep, on voit d'abord qu'il pousse plus tard que les autres qui ne sont pas atteints de cette maladie ; la liqueur aqueuse qui en distille au printemps est en moindre quantité, elle se trouve un peu colorée, blanchâtre ; la pellicule qui enveloppe le bois paraît pâle vers le sommet et noircit quelquefois insensiblement d'un côté, depuis le collet jusqu'au-dessus ; le pétiole se resserre, les bourgeons sont moins nourris, ils se développent lentement, se terminent en pointe et donnent peu de feuilles ; les nœuds durcissent et laissent moins de jeu à la circulation de la sève... Les feuilles minces, déliées, raccornies, frisées, présentent un jaune sale, souvent taché de rouge, les flèches ne s'élèvent plus que lentement et forment dès leur naissance une spirale allongée... Le raisin n'est qu'un avorton... ; les grains en sont rares, petits, noirs d'un côté et souvent d'une couleur purpurine de l'autre ; ils sont amers au goût, plus ronds que sphériques, et ne viennent jamais à une parfaite maturité.

« Si nous examinons l'intérieur du bois, nous trouvons toujours à trois ou quatre pouces du tronc une tache noirâtre, qui s'étend jusqu'à la moëlle et en désunit le tissu cellulaire. Cette noirceur, qui annonce un vice radical, se propage jusqu'aux racines, qui se trouvent bientôt pourries. »

Ici nous passons une page impossible de physiologie ou plutôt de pathologie végétale. En résumé : « la circulation est gênée, les parties ligneuses se durcissent et s'oblitérent, le séjour de ces liqueurs stagnantes augmente la carie, forme des ulcères nouveaux, corrompt bientôt toute la masse cellulaire... » et le chevelu se trouve bientôt entièrement pourri.

« En suivant avec attention ces fibrilles, on voit que cette altération s'étend à trois ou quatre pouces, et l'on reconnaît, dans presque tous les ceps qui commencent à être infectés, que quelques-unes de ces fibrilles ont déjà perdu au moins les deux tiers de leur longueur naturelle. »

La tache noire qui perce au dehors paraissait au P. Prudent toujours large à proportion de la pourriture des chevelus, et toujours du même côté.

Il remarque qu'une fois qu'un cep est attaqué, il perd tous les jours de sa vigueur et qu'il périt enfin, quelque précaution qu'on prenne.

« Ce n'est point à la vétusté du cep que l'on doit ce dépérissement,

« puisque l'expérience journalière nous démontre que des ceps de deux
« ans périssent également comme ceux de trente, quarante et cinquante
« ans ; que les ravages sont quelquefois plus grands dans les jeunes ceps
« que dans les anciens... Un nouveau pied, quoique vigoureux, planté
« dans la même terre qui n'aurait pas été renouvelée, périt au bout de
« deux mois ; si par hasard cette terre se trouve détrempée par une
« pluie très-abondante, on verrait le nouveau cep périr entièrement
« au bout de huit jours. »

Toutes ces observations ont été très-bien et complètement faites par le P. Prudent pendant trois ans et dans des vignobles éloignés les uns des autres. Il suivit avec soin les progrès de la maladie sur certains ceps, et, dans ces essais de restauration, arriva à cette conviction que la cause de la maladie se trouvait dans la terre.

Suivons-le dans ses observations. Il creuse à un demi-pied de profondeur ; la terre lui paraît plus noire, plus visqueuse, plus froide et plus lourde ; il y remarque une odeur tant soit peu fétide, et après nombre de lavages et d'analyses de sa façon, il conclut ainsi : « Une
« humidité constante se trouvant toujours dans nos terrains où la vigne
« périt, il est aisé de s'apercevoir comment elle devient un obstacle
« nécessaire aux progrès de la végétation..... Elle relâche d'abord et
« affaiblit tellement les parties ligneuses des ceps qui forment les suçoirs
« de la plante, qu'elles ne peuvent plus prendre de nourriture... Cette
« substance aqueuse se trouvant assez abondante, agglutine les molé-
« cules de la terre, en dissout les différents sels et détruit enfin toutes
« les combinaisons qui pourraient produire une végétation complète. »

Il fait cette remarque que les cépages qui, par leur nature, tendent à chercher au moyen de leurs racines la nourriture dans les couches inférieures du sol, étaient toujours les plus sujets à la maladie ; « que
« leurs chevelus affaiblis ne pouvaient point pénétrer la terre visqueuse
« qui les environnait, que le *pineau* se soutenait mieux que le *gamai* ; » que les plants à racines fortes et rameuses s'étendant au loin et presque toujours à la superficie du terrain, « recevaient toujours une nourriture
« abondante dans cette superficie qui ne paraissait jamais altérée, et se
« soutenaient assez facilement ; que quelquefois ces plants périssaient
« aussi, mais très-rarement ; qu'ils remplaçaient toujours avec avantage
« les *gamais* et les *pulsards* dans les terrains froids et humides..., dans
« le bas des vignes surtout. Le mal se propageait également dans ces
« terrains d'une manière sensible, à la suite des labours trop précoces
« ou par des temps humides, et dans des fosses trop profondes. »

L'observation consciencieuse de tous ces faits est encore ce qu'il y a de meilleur dans le travail du dissertateur. Il ne sort pas de cette idée que le mal est dans un état particulier de la couche inférieure du sol, que, malgré tous ses efforts, il ne peut pas définir scientifiquement. Nos agronomes chimistes modernes, si le cas échéait, ne seraient pas dans un si grand embarras. L'impatience du P. Prudent à la suite de ses analyses si académiques se traduit d'une manière assez divertissante, quand il dit que « les savants devraient chercher à s'entendre avant que de disputer ; ils s'accorderaient à donner des définitions exactes et précises, qui fixeraient les idées et rendraient l'étude de la chimie plus méthodique et plus claire. » Le vœu n'était point déplacé en 1777.

Notre auteur n'accorde pas que l'on attribue la maladie aux gelées et aux grands froids, et prétend que c'est « bien légèrement que des vigneron peu expérimentés soutiennent cette opinion. Quand les ceps n'ont éprouvé l'action de la gelée que hors de terre, ils repoussent abondamment depuis le collet, et quand ils périssent, c'est sans signe extérieur de pourriture. » S'il a raison quand il soutient, en dehors des effets de la gelée, l'existence d'une maladie réelle, ne parle-t-il pas un peu légèrement lui-même, devant la critique qui devinera le défaut de la cuirasse et qui abusera de cette cause de maladie en la généralisant.

Vient ensuite la question de l'épuisement du sol, où une même culture se perpétue pendant des siècles. Le P. Prudent, dans la première de ses notes, au sujet du nom donné à la maladie, pense que le nom d'épuisement conviendrait peut-être mieux que toute autre dénomination. En étudiant cette cause de la maladie, il se trouve d'accord avec nos agronomes dans leurs théories les plus récentes sur les fonctions des substances minérales : « *L'humidité, dit-il, tient en dissolution les substances terreuses qu'elle distribue dans le végétal, pour lui donner ensuite la solidité qui lui convient.* » De là découlerait naturellement la restitution des substances minérales. Mais point ; le dissertateur admet, avec ses contemporains, les avantages de la jachère et l'absorption directe par les végétaux d'une certaine quantité de sels de l'atmosphère. A ce qu'il paraît, avec ces deux ressources, l'une inépuisable, l'autre toujours à la disposition du cultivateur, on a bien vite raison d'un épuisement de ce genre. En effet, le P. Prudent nous cite le résultat de sa correspondance avec des étrangers, où l'on voit qu'après cinq ans de jachère tout alla pour le mieux en Allemagne. C'est au

moins consolant, et nous ne sommes pas arrivés à la fin du monde :
« Dès que les Autrichiens eurent arraché leurs vignes, dès qu'ils eurent
« remué profondément leurs terres, qu'ils eurent laissé leurs terrains
« en jachère pendant quelque temps, ou qu'ils les eurent ensemencés
« de quelques légumineux ou frumentacés, qui n'occupaient point
« longtemps le terrain; dès ce moment, la terre y prit une nouvelle
« vigueur, elle perdit son humidité, sa viscosité, elle amassa de nou-
« vaux sels, elle se trouva en état de les développer; on replanta les
« mêmes espèces de vignes qu'on avait arrachées, on les replanta dans
« les mêmes terrains où elles avaient péri auparavant, et jamais ces
« plants n'ont été si forts, si vigoureux, ni d'un si grand rapport qu'ils
« le sont aujourd'hui. »

Il nous reste maintenant à analyser rapidement la seconde partie de la dissertation, *sur les moyens de prévenir ou de remédier au dépérissement des vignes de Franche-Comté.*

Comme le programme de l'Académie disait qu'il n'y avait que *certaines vignes* d'atteintes par la maladie, au début même de son travail, le P. Prudent avait reconnu qu'il était important de connaître les terrains et les cépages que l'altération semblait épargner. Il revient sur ce sujet. Pour ce qui est des terres, il y en a de basses et humides et d'autres qui sont en pente et bien exposées à l'action de l'air et du soleil. Cette distinction suffit. « On sait assez que la vigne aime les « terrains secs et ouverts, élevés ou *en pente*. »

..... Denique apertos
Bacchus amat colles.....

Dans une très-longue note, le P. Prudent, avec Baumé et Dubamel pour guides, énumère les différentes sortes de terres en donnant les divisions admises par les savants et par les praticiens, et a soin de rappeler que *c'est toujours la terre argileuse qui contient les plus grands principes qui servent au développement des végétaux.*

Quant aux cépages, le P. Prudent cherche à établir une théorie très-contestable sur la disposition naturelle de leurs racines, soit pour tracer, soit pour pivoter. La vigne, en général, trace ou pivote suivant qu'elle trouve sa nourriture en haut ou en bas. Il n'y aurait de distinction à faire que sur la puissance des grosses et des petites racines qui caractérise assurément les espèces. Le *pulsard*, par exemple, émet très-bien de fortes racines près de la surface et pivote admirablement dans les feuillets des marnes schisteuses. Il n'y a donc là qu'une question de

convenance de sols, et nous n'avons certes pas que des terres basses et humides (1). Avec la distinction de notre théoricien, on arriverait à sacrifier les plus robustes de nos plants ; on voit du reste que le P. Prudent fait fausse route, car il n'aboutit à rien (2). Prenant à partie le gamai comme le plus suspect, il ne se montre néanmoins pas trop sévère et admet pour lui des circonstances atténuantes. Il reconnaît que c'est un plant d'une grande ressource comme fertilité, qu'il occupe certaines terres fortes et argileuses avec plus de profit que de plus fins cépages, et se borne à souhaiter qu'on le circoncrive dans certaines limites et qu'il n'absorbe pas insensiblement toutes les terres. Il va même jusqu'à regretter les fameux édits de proscription contre le gamai, renouvelés en 1751, et dont les suites fâcheuses se firent encore sentir vingt ans après.

Enfin nous arrivons au point délicat : « La cause principale du dépérissement étant dans la qualité de la terre, il importe de trouver des remèdes convenables... Ce serait en vain que le suc des plantes serait répandu dans le sein de la terre, si des accidents particuliers dénaturaient ces sucs nourriciers ; si cette terre, devenant trop humide, trop gluante, ne permettait plus aux racines de s'étendre et ne leur fournissait plus une nourriture convenable. Le seul parti qui serait à prendre dans ces circonstances, ce serait de restituer cette terre dans son premier état ; ce serait de la diviser, d'y mettre des substances animales et phlogistiques qui, en dissipant l'humidité, la viscosité de cette substance viciée, la rendissent meuble, légère et cependant nourrie... Mais où trouverons-nous ces principes atténuateurs et fructificateurs, qui rendent à la terre sa granulation..., sa fertilité et toutes ses vertus ? La nature nous les présente de toutes parts, etc.... »

Cette fois nous sommes arrivés au terme, et il ne nous resterait plus qu'à passer la longue revue de tous les amendements et engrais propres à la vigne, que notre auteur énumère et caractérise avec un juste sentiment de leur valeur. Le plâtre (sulfate de chaux) et les cendres y occupent avec raison une place importante. On comprendra qu'ici nous

(1) La vigne, pas plus que les arbres fruitiers, ne prospère dans les terrains qui s'égouttent mal.

(2) Pour voir clair dans cette matière, il y a lieu de beaucoup espérer de l'étude consciencieuse des cépages du pays, entreprise par M. Rouget, viticulteur à Salins. Nous ne doutons pas que la troisième partie du travail de ce très-intelligent praticien ne renferme un fonds aussi riche d'observations précieuses que les deux premières.

ne pouvons tout citer ; nous nous bornerons au strict nécessaire, c'est-à-dire à mettre en première ligne l'amendement puissant qui a réussi complètement au père capucin devenu cultivateur : *la chaux*. Il fait des composts, de petites *tombes de chaux*, comme on dit maintenant, terre et chaux avec addition de fumier ou de matière végétale. Il fait la remarque fort juste que le fumier gras et non mêlé, loin de diviser la terre, dans le début, produit précisément l'effet contraire. Quant à la chaux, son grand spécifique : « Il y a longtemps, dit-il, que des « agronomes habiles savent en tirer parti pour les terrains épuisés, « froids et humides. » On citait encore dernièrement avec éloge ce que disait à cet égard l'abbé Rozier, contemporain de notre capucin : « Stratifier le fumier avec la marne (argile et carbonate de chaux), c'est « décomposer l'air que contient le fumier en le convertissant en nitre, « qui donne au sol une fertilité extraordinaire. »

M. Boussingault, notre grand chimiste, dont l'enseignement est si sûr, a prouvé : « qu'il existe dans la terre végétale, tant à l'état de « matière organique qu'à l'état de matière minérale, une foule de « substances complètement inertes pour la végétation, jusqu'au mo- « ment où un agent convenable les rend assimilables par les plantes. »

Or, la chaux, par sa double action mécanique et chimique, permet d'utiliser une partie des éléments nourriciers enfouis dans le sol (potasse, silice, etc.) Ajoutons à cela que, sous l'action de la chaux, les éléments azotés sont dégagés et rendus solubles à l'état d'ammoniaque. C'est ce qui nous autorise à reconnaître que le P. Prudent avait trouvé le vrai spécifique pour nos vignes malades, que son emploi devait être réservé pour ce cas, et toujours être accompagné de la fumure que la chaux appelle impérieusement, sans quoi l'épuisement arriverait certainement et serait très-rapide.

Puisque nous avons parlé plus haut de plantes souterraines plus ou moins malfaisantes et singulières, il n'est pas hors de propos d'ajouter que la chaux est donnée généralement comme le spécifique par excellence contre les sporules des mycédiées.

Quant à l'application, citons la note 3, qui est plus précise que le texte : « Dès que l'on s'aperçoit de cette tache noire, le plus court « parti, c'est d'arracher le pied de vigne ainsi vicié, d'enlever la terre « qui l'avoisine, de l'étendre par un temps chaud, de laisser la fosse « ouverte pendant quatre ou cinq jours de beau temps, de renouveler « la terre avec les mélanges indiqués et d'y mettre enfin un nouveau « pied de vigne. » Cette opération, faite sur un pied isolé, sort tout-

à-fait de la pratique excellente de nos vigneron, qui ont toujours opéré par fosses de plusieurs provins ou par *terreaux*, sorte de longs défoncements avec plantation nouvelle.

Une dissertation sur la maladie de la vigne devait naturellement être accompagnée de quelques considérations pratiques. Notre auteur n'y manque pas ; ses conseils aux vigneron témoignent des soins qu'il avait pris de se mettre bien au courant de la culture. Citons ce passage :

« Multipliez vos fosses dans les terres légères, recouchez plus rarement, « et que vos fosses soient moins profondes dans les sols humides. » (Précédemment il a recommandé des espèces de drainages). Et pour faire le bonheur des intransigeants en matière de provignage, « gardez-vous bien de négliger l'usage des crossettes et des chapons. Cette « excellente méthode est sans doute bien préférable à cette habitude « de toujours recoucher, qui se trouve sujette à mille inconvénients et « qui, dans les terres fortes et humides, cause les plus grands ravages « et peut-être même une grande partie des dépérissements dont nous « nous plaignons. Labourez souvent vos vignes, etc. » Remarquons aussi cet excellent avis :

« C'est souvent de l'exactitude à remplir des pratiques simples, « faciles, minutieuses même en apparence, que dépendent les plus « grands succès. »

Enfin, le P. Prudent termine sa dissertation par une chaîne de béatitudes : « Heureux donc l'homme sensé, le philosophe qui..., « heureux le mortel..., heureux le sage et mille fois heureux celui, « etc., etc. ; » le tout pour faire plaisir à MM. les académiciens, mais qui n'a pour nous aucun intérêt.

(A suivre).

A. VAISSIER.

Coloration artificielle des vins. .

PROCÉDÉ POUR LA RECONNAITRE.

M. Melliès entretient la Société de ses recherches sur la falsification de la matière colorante des vins.

L'auteur déclare d'abord que son travail est incomplet, car il n'a porté que sur une partie des substances employées pour colorer artificiellement les vins. Il n'a pu se procurer en cette saison la matière colorante du *Phytolaca* et de l'*Hièble*, qui sont fort usitées ; de plus,

il n'a pu encore distinguer d'une manière simple la matière colorante des roses trémières de celle des vins.

Il s'est appliqué à n'avoir recours qu'à des opérations assez peu compliquées pour que tout acheteur puisse immédiatement connaître par lui-même si le vin qu'on lui offre est falsifié ou non.

Voici sa manière de procéder :

Dans un tube de verre fermé par un bout, et d'environ vingt centimètres cubes de capacité, il verse cinq ou six centimètres cubes du vin à essayer ; il ajoute ensuite de l'éther jusqu'aux trois quarts du tube et il agite. Après quelques instants de repos, l'éther remonte à la surface du vin, coloré ou incolore.

Si l'éther est coloré en jaune et si quelques gouttes d'ammoniaque lui donnent une teinte d'un rouge violacé, le vin est additionné de campêche.

Si l'éther remonte coloré en rouge, passant au violet après une addition d'ammoniaque et gardant cette coloration même quand l'ammoniaque ajouté se trouve en grand excès, le vin contient de l'orseille.

Si l'éther coloré en rouge cède sa couleur rouge à l'ammoniaque sans passage au violet, le vin renferme de l'œonoline.

Si l'éther rouge se décolore par l'ammoniaque sans que ce dernier liquide se colore lui-même, le vin a été additionné de fuchsine.

Enfin, dans le cas où l'éther remonte incolore, on reprend une nouvelle portion du vin à essayer, on l'additionne de deux fois son volume d'eau et d'un demi-volume d'ammoniaque. Si le vin prend alors une teinte brun violacé, il contient de la cochenille. S'il se colore en vert, on peut admettre qu'il ne contient aucune des substances mentionnées.

M. le Président félicite M. Melliès des résultats si remarquables auxquels il est parvenu en cette matière si délicate, et espère que lorsque cette méthode si simple et si pratique sera vulgarisée, les fraudes sur les vins cesseront rapidement.

(Société des sciences naturelles de Toulouse),

REVUE DES JOURNAUX AGRICOLES ET SCIENTIFIQUES,

PAR M. LE DOCTEUR ROUGET (D'ARBOIS), MEMBRE FONDATEUR.

L'atenchus ou scarabée sacré des anciens. —

Tout le monde a vu, en nature ou en représentation, ce massif insecte d'un noir peu brillant, au corps un peu court, comme arrondi dans tous les sens... On le rencontre dans le midi de la France, plus souvent en Provence qu'en Languedoc : il est commun à Marseille, sur le bord de la mer. On le trouve, au surplus, dans tout le pourtour méditerranéen.

« Messagers du printemps, annonçant par leur reproduction le renouvellement de la nature, dit Latreille, singuliers par cet instinct qui leur apprend à réunir les molécules excrémentielles en manière de corps sphériques ; occupés sans cesse, comme le sylphe de la fable, à faire rouler un corps ; distingués des autres insectes par quelques formes particulières, ces scarabées parurent aux prêtres égyptiens offrir l'emblème des travaux d'Osiris ou du soleil. »

Sans reproduire le chapitre qu'Horapollon lui a consacré dans ses *Héroglyphes*, empruntons encore un passage au *Mémoire* (de Latreille) *sur les insectes peints et sculptés sur les monuments antiques de l'Egypte* :

« Tous les scarabées ont trente doigts, à raison du nombre de jours que le soleil met à parcourir chaque signe du zodiaque. On en distingue trois espèces. La première, ou le scarabée proprement dit, présente des rayons et a été, par analogie, consacré au soleil.... Tous les individus de ce scarabée sont du sexe masculin. Lorsque l'insecte veut se reproduire, il cherche de la fiente de bœuf, et, après en avoir trouvé, il en compose une boule dont la figure est celle du monde ; il la fait rouler avec les pieds de derrière, en allant à reculons et dans la direction de l'est à l'ouest, sens dans lequel le monde est emporté par son mouvement ; celui des astres se fait dans une direction opposée, ou du vent du couchant vers celui du levant.

« Le scarabée enfouit sa boule en terre, où elle demeure cachée pendant 28 jours, temps égal à celui d'une révolution lunaire et pendant lequel la race du scarabée s'anime. Le 29^e jour, que l'insecte connaît pour celui de la conjonction de la lune avec le soleil, il ouvre cette boule et la jette dans l'eau. Il sort de cette boule des animaux qui sont des scarabées... »

On comprend pourquoi les monuments, les hiéroglyphes représentent multipliée de mille façons l'image du scarabée sacré. Il est ciselé, quelquefois dans des proportions gigantesques, sur les murs des temples, sur les chapiteaux des colonnes, sur les obélisques, gravé sur des pierres précieuses, sur des médaillons, des cachets, des grains de collier ou de chapelet... Il était le symbole de la transmigration des âmes... Il jouait un grand rôle dans la médecine antique. Les empiriques et les magcs, c'est-à-dire ceux qui employaient la magie comme moyen de guérison, s'en servaient contre les fièvres intermittentes....

(Voir *les Insectes*, par Maurice GIRARD (Paris, J.-B. Baillière).

Un moyen de distinguer les alcools de vin et de marc des alcools d'industrie. — Une découverte aussi intéressante qu'utile vient d'être faite par MM. Paul et Bourguignon.

A l'aide d'un agent chimique, ces Messieurs sont parvenus à distinguer pour ainsi dire mathématiquement les alcools de vin des alcools d'industrie.

Le procédé qu'ils emploient est de la plus grande simplicité et se trouve à la portée de toutes les intelligences.

Deux cuillerées à café d'alcool suffisent pour l'expérience, qui dure une minute et demie.

L'agent chimique est introduit sous forme de poudre dans l'alcool à analyser et chauffé avec lui jusqu'à dissolution complète.

Si le liquide est de l'alcool de vin ou de marc, la dissolution, versée goutte à goutte sur une feuille de papier ou sur une lame de verre, se solidifie instantanément.

Si l'alcool est un alcool d'industrie (betteraves, grains, pommes de terre, garance, etc.), la dissolution reste liquide.

Cette découverte fait d'autant plus d'honneur à MM. Paul et Bourguignon, que les recherches nombreuses tentées par les chimistes les plus distingués étaient, non-seulement restées sans résultat, mais avaient eu pour conséquence de décourager les expérimentateurs, qui déclaraient le problème insoluble. Cette opinion avait été encore proclamée le 5 juin 1873 à l'Assemblée nationale.

(*Gazette des Campagnes*).

Danger du pavot pour le bétail. — Les habitants des campagnes ne doivent pas oublier que le pavot et le coquelicot en pleine sève, montés, prêts à fleurir et gorgés de ce suc laiteux, vireux,

opiacé, que chacun connaît, constituent un poison pour les animaux.

Un fermier des environs d'Amiens écrit que plusieurs de ses juments, nourries presque entièrement avec des pavots, ont succombé. En faisant l'autopsie, le vétérinaire a trouvé de nombreuses pelottes stercorales exclusivement composées de pavots non digérés qui encombraient l'estomac et l'intestin.

Le sarclage des pavots doit, sans contredit, avoir lieu avec le plus grand soin avant la formation de la graine; mais il faut bien se garder de les employer à la nourriture des animaux. (*Le Cultivateur du Midi*, 5 juillet 1874). — J'ai vu une colonie de lapins domestiques succomber dans des circonstances analogues : la fille qui les soignait ignorait que ces belles fleurs fussent un poison. — Pour de plus amples détails, consulter à ce sujet, dans le *Bulletin* de la Société, les articles insérés en 1863, page 63, et en 1868, page 127.

Papillons et Chenilles. — M. G. Gougnet, directeur du *Cultivateur du Sud-Ouest et du Centre*, rapporte (1^{re} année, N° 14) l'histoire d'un de ses voisins de campagne. « Installé dans une contrée un peu déserte, les insectes de toutes espèces y avaient multiplié d'une manière effrayante; les serpents et les papillons, et par suite les chenilles surtout, étaient pour lui une cause de désespoir. Il ne recula pas devant de tels ennemis, et sans avoir recours à la prime municipale ou départementale, qui n'était pas en vogue à cette époque (année 1824), affrontant même le ridicule dont ses voisins l'honorèrent, chaque ouvrier ou ouvrière fut muni d'un filet, avec ordre de donner la chasse à tous les papillons qu'on apercevrait. Les premiers jours donnèrent bien lieu à quelques désordres, mais le but n'en fut pas moins atteint, et au bout de quelques années, il était rare de voir quelques nids de chenilles, qu'il était facile de détruire.... Il en fut de même pour les serpents; une chasse acharnée leur fut livrée, et sa propriété se trouve à peu près purgée de ces parasites importuns et dangereux. » — Il faut donc faire la chasse aux papillons. Cette idée, aussi pratique que celle du hannetonage, est bien autrement efficace que la loi inexécutée sur l'échenillage. Détruire une femelle de papillon, c'est détruire du même coup 100, 200, 300 chenilles. Munissons donc d'un filet les enfants de la campagne et laissons-les prendre leurs ébats en poursuivant les papillons. « Tout est habitude chez notre pauvre espèce humaine; nous nous laissons aller à cette funeste manie d'attendre notre sauvegarde de l'autorité plutôt que de déployer un peu plus d'activité et

moins d'imprévoyance pour sauvegarder nos intérêts. Et comme l'autorité n'a ni assez de loisir pour veiller aux prévoyances de chacun, ni assez d'argent pour nous en indemniser, il serait bien plus simple d'habituer les enfants, car c'est un travail à la portée de leurs forces et de leur âge, à employer le temps de leurs jeux et de leurs ébats à une chose aussi utile. Qu'on se figure tous les enfants d'une commune se livrant à cet amusement, chacun ne détruirait-il que dix papillons par jour, et cela d'une manière assidue, nous vous donnons à calculer la quantité de chenilles qui se trouveront détruites avant d'avoir vu le jour. » — Si cette idée était généralement appliquée, le concours des petits oiseaux deviendrait réellement efficace, puisqu'ils n'auraient plus à lutter que contre un nombre de chenilles en quelque sorte inférieur.

RECETTES ET PROCÉDÉS UTILES,

PAR LE MÊME

Solution de viande. — Procédé Caspari : 250 grammes de viande (sans os, ni graisse, ni tissu cellulaire) râpés, sont placés dans une demi-bouteille à champagne. On ajoute 10 à 15 gouttes d'acide chlorhydrique, quelques grains de sel et de l'eau pour remplir la bouteille aux trois quarts. On bouche avec un bon bouchon, et on ficelle avec une vessie. Le tout est cuit dans un vase plein d'eau pendant douze à quinze heures et tamisé ensuite.

(*Deutsche klinik*).

Grenaille de fer pour rincer les bouteilles. — Quand on emploie des grains de plomb, il se forme un carbonate qui s'attache au verre et que l'eau est impuissante à enlever. Il faut pour le dissoudre un acide, et comme le vin en contient toujours, il s'ensuit qu'il se charge forcément d'une certaine proportion de plomb qui peut n'être pas sans danger. M. Fordos conseille de couper un fil de fer en petits morceaux très-courts; les cylindres qui résultent de la section sont terminés par des arêtes vives, très-propres à nettoyer l'intérieur des bouteilles. S'il se forme de la rouille (oxyde de fer), elle peut être entraînée par le rinçage définitif, et, ne le serait-elle pas, que sa présence dans le vin serait exempte d'inconvénients.

(*Académie des sciences*, 18 mai 1874).

Destruction des pucerons. — Le procédé repose sur l'action toxique du jus de tabac, un litre pour huit d'eau. Il ne faut pas attendre que le mal soit trop développé. On emploie ce liquide en passant sur les rameaux une éponge qui en est imbibée, ou bien, lorsqu'il n'y a pas trop de difficulté à le faire, en trempant l'extrémité des rameaux dans un vase rempli de jus.

(*Journal de la Société centrale d'horticulture de France*).

CONCOURS GÉNÉRAL

des Fromages, à Paris, en 1875.

Notre Société vient d'obtenir une MÉDAILLE D'OR à titre de Prix d'Honneur, au Concours général des Fromages, à Paris, pour l'ensemble des fromages de Gruyères dont elle avait déterminé et organisé l'envoi.

Sur neuf distinctions accordées aux fromages de Gruyères, six ont été remportées par les producteurs de notre région, qui exposaient sous notre patronage.

Nous donnons ci-après la liste des récompenses accordées :

2^{me} prix, une médaille d'argent à M. Étievant, maire de Besain.

3^{me} prix, une médaille d'argent à la Fromagerie de Foncine-le-Haut, section du bas de la ville.

5^{me} prix, une médaille de bronze à M. Martincz, de Tourmont.

Prix supplémentaire, une médaille de bronze à M. Parriaux, Alfred, des châteaux Touvent et Prémalvilain, commune de Jougne (Doubs).

Mention honorable à la Fromagerie de Plasne.

Mention honorable à M. Champon, Alexis, de Cernans.

LES SECOURS D'URGENCE

GUIDE PRATIQUE

DES COMITÉS ET POSTES D'ASSISTANCE AUX BLESSÉS, NAUFRAGÉS, NOYÉS, ASPHYXIÉS, AUX VICTIMES D'ACCIDENTS SUR LES CHANTIERS PUBLICS, CHEMINS DE FER, DANS LES ÉTABLISSEMENTS INDUSTRIELS, THÉÂTRES, INCENDIES, FERMES ISOLÉES, COMMUNES RURALES, ETC., ETC.;

Par le docteur E.-L. BERTHERAND.

(Suite).

La *ceinture* de sauvetage permet aux riverains de s'avancer dans les brisants au secours des naufragés, et à ces derniers (marins, pêcheurs, etc.) d'attendre de l'assistance ou de gagner plus sûrement les rochers, les points d'abordage. Celle que la

Société centrale des naufragés a adoptée se compose de larges plaques de liège cousues sur une bande de toile : l'appareil est maintenu sur le corps au moyen de deux bretelles et d'une ceinture que l'on serre autour de la taille.

Il faut ranger dans la catégorie de ces objets utiles les *flotteurs* sous forme de cylindres métalliques remplis d'air, les chapelets de gourdes réunies autour de la ceinture, les flotteurs à air, d'une sécurité toujours problématique en raison de la difficulté d'en conserver assez longtemps l'intégrité. Une foule d'appareils ingénieux ont été proposés pour permettre à l'homme, naufragé ou isolé, de garder ainsi dans l'eau toute la liberté de ses mouvements. A l'Exposition universelle du Havre, on a admiré le système de M. Stoner, américain, composé d'une cuirasse de liège et d'un vêtement de caoutchouc ne laissant de découvertes que la figure et les mains, — et d'un appareil de fer-blanc renfermant un pavillon dont la hampe, haute de cinq pieds, se déploie au moyen de cinq charnières, une boîte de chandelles romaines, une autre de flammes de Bengale, des fusées, un revolver, des allumettes, du papier et un crayon, des vivres pour huit jours ! Cette boîte insubmersible et hermétiquement fermée soutient à fleur d'eau deux hommes qui s'accrochent à des anses.

Le *vêtement* de M. Sélingue est un paletot ordinaire de marin, en toile huilée, mais double et pouvant se remplir d'air au moyen d'une embouchure à vis disposée près du collet et à portée de la bouche : une ceinture serre la taille. C'est donc un bon vêtement en cas de mauvais temps, mais pouvant se transformer instantanément en ceinture ou flotteur de sauvetage.

En définitive, tous les appareils flottants, qu'on décore parfois du nom de *scaphandres* (c'est-à-dire hommes-bâteaux), peuvent être remplacés spontanément par tout corps volumineux, soit en liège, soit revêtu de tissus imperméables, soit creux et remplis d'air, soit tout simplement par l'assemblage d'un certain nombre de gourdes.

Les *matelas* de hamac en liège sont encore susceptibles de servir de moyen de sauvetage. Celui de M. Elliot est formé de petits morceaux de liège renfermés dans une toile double, éga-

lement répartis dans toute la longueur au moyen de coutures transversales distantes de 10 à 15 centimètres : 4 lanières extérieures, 2 en brassières, 2 en ceintures, permettent de rouler et maintenir ce matelas autour du corps ou en forme de fer à cheval pour en faire une bouée passée sous les bras. Plat et souple, il se loge facilement dans le double fond des hamacs des navires de l'État. Des expériences semblaient démontrer à l'usage que ce matelas est peut-être un peu froid dans les pays à basse température, plus dur et plus fatigant que le matelas ordinaire en laine ; mais il serait évidemment très-utile dans les cas où un bâtiment coule subitement par l'emploi de plus en plus général des torpilles, des béliers à vapeur, etc.

On peut encore amarrer deux de ces hamacs par leurs extrémités en laissant entr'eux un espace libre pour deux hommes, qui les embrasseraient des membres supérieurs et nageraient des jambes.

MM. Birt ont divisé ces matelas dans le sens de la longueur en deux parties reliées entr'elles par l'étoffe d'un seul côté, de façon à les replier en charnière l'une sur l'autre : on a ainsi une véritable et épaisse ceinture de sauvetage. On fait de même des coussins pour les canapés du pont, des sièges pour les chambres des paquebots, etc. Tous ces hamacs flottants, qui ont une force ascensionnelle double de celle des ceintures ordinaires, sont remplis d'un liège broyé à la machine en grains égaux et constituent ainsi un matelas doux et élastique : des compartiments fixes empêchent la matière de se déplacer.

Les matelas des couchettes de bord, faites ainsi en matières flottantes, insubmersibles (rognures de liège) et gonflées d'air, se transforment aisément, à l'aide de courroies, en *radeaux* de salut et de sauvetage. Le matelas de Golding est fait de liège solide, recouvert de crin enveloppé de toile de coton ; il peut servir de bouée, constitue un excellent lit, un bon radeau.

Sur des plages plates, la mise à l'eau des canots de sauvetage est souvent pleine de difficultés, en raison de leur poids, de leur transport et du lancement, surtout si la mer est grosse. M. Mathiesen a inventé à ce sujet un radeau, long de 8 mètres 40,

large de 3 mètres 40, tirant 12 centimètres d'eau, composé de deux pièces de bois réunies entr'elles par des pièces de liaison. Le pont est en joncs tressés; les bancs de rameurs, en toile à voile rembourrée de copeaux de liège, servent, au besoin, de ceinture de sauvetage. Ce radeau approche facilement la côte avec un nombreux équipage; sa stabilité parfaite lui permet de changer de direction sans avoir besoin de virer de bord; il ne retient pas l'eau sur le pont, franchit les brisants avec une merveilleuse facilité, enfin, coûte la moitié du prix d'un canot de sauvetage et demande bien moins de réparations.

Le radeau américain Perry est formé de sacs en toile imperméable gonflés d'air : malheureusement, aussitôt chargé de personnel, il se manœuvre difficilement et les hommes y sont exposés aux coups de mer.

Il est certain qu'avec des mâts, des vergues, des barriques vides on pourrait improviser d'urgence un radeau; mais le temps et l'état de la mer pressent en cas de naufrage et de sauvetage : il est donc préférable d'avoir sous la main des objets tout préparés.

L'*ancree* flottante est un cône en toile ouvert aux deux bouts ayant une grande et une petite base; mis à la traîne derrière une embarcation fuyant devant la lame, le cône se remplit d'eau offre une grande résistance et maintient l'arrière debout à la mer. Halé au contraire par la petite base, il s'aplatit et glisse sur l'eau. L'*ancree* flottante est donc utile par un coup de vent pour se maintenir debout à la mer, pour franchir une barre, accoster une plage dans les brisants, etc.

Les *bouées* de sauvetage amarrées sur le pont, ou mieux, suspendues à l'extérieur et à l'arrière, peuvent être, par la section de l'aiguillette, facilement jetées à l'eau. De plus, sur les navires de guerre, des bouts de cordes, garnies à leur extrémité d'un ou plusieurs batons de perroquet, flottent à droite et à gauche du sillage et permettent à un homme tombant à la mer de se raccrocher à l'une d'elles. Malheureusement, l'arrivée de la nuit ou le mauvais état de la mer empêchent d'aller reconnaître le marin qui a saisi une bouée. Le contre-amiral Excelmans a inventé une bouée fonctionnant automatiquement et restant toujours reliée

au navire par une ligne qui se déroule jusqu'à son temps d'arrêt : un mécanisme met en mouvement deux sonnettes d'alarme.

La plupart de ces bouées ont l'inconvénient de s'incliner périlleusement au moindre appui, de ne pas permettre de s'y maintenir longtemps, de laisser le corps du naufragé complètement immergé et exposé à la dent des requins, enfin de s'enfoncer quand deux individus s'y cramponnent. Des officiers de la marine anglaise, MM. Welch et Bourchier, ont proposé de les remplacer par une caisse cylindrique en zinc, remplie d'air, formant le rebord d'un panier à treillage en fil de fer, dont le centre vide peut recevoir un homme reposant les pieds sur une planchette en bois. En tombant à l'eau, un mécanisme fait sortir par en bas deux tiges terminées par des pieds de lest. La bouée est garnie de lignes terminées par des morceaux de liège et d'une fusée d'alarme qu'on fait partir en tirant sur une lanière. Cet engin, fort ingénieux, a le défaut d'être d'un prix élevé.

On pourrait se contenter de la bouée ordinaire, annulaire, faite avec du bon liège recouvert de toile peinte, et assez large pour qu'un homme passe les épaules à travers.

Il existe des bouées rendues lumineuses pendant la nuit, et qui, à l'instar d'un phare, indiquent les points de repaire pour un secours à porter. A cette catégorie appartient la bouée à lumière inextinguible, récemment proposée par M. Silas : c'est une sphère métallique contenant du phosphore de calcium. Un homme tombe-t-il à la mer pendant la nuit ? on jette à la surface de l'eau la bouée ; l'eau pénètre dans la sphère creuse, décompose le phosphore de calcium, produit un dégagement abondant d'hydrogène phosphoré qui s'échappe par un tube supérieur, en brûlant spontanément au contact de l'air sans que l'eau puisse l'éteindre. Une flamme vive, brillante, éclaire le naufragé et le guide ou l'indique à ses sauveteurs.

On a procédé, il y a quelques jours, sur la Seine, entre le pont Royal et le pont de la Concorde, à des expériences de sauvetage avec la bouée du capitaine Roturier. Sauver un homme tombé à la mer, lorsqu'il y a impossibilité d'amener une embarcation et qu'il est considéré comme perdu, tel est le but que le capitaine

s'est proposé. A cette occasion, le *Bulletin français* rappelle que des expériences concluantes ont déjà été faites, que la bouée du capitaine Roturier a fait ses preuves, et il publie un très intéressant rapport que nous reproduisons, adressé à la chambre de commerce du Havre, qui contient une description exacte de l'appareil et l'exposé des services qu'il peut rendre.

La bouée, de forme ronde, construite en liège, mesure 42 centimètres de diamètre, est enchâssée dans un disque en métal malléable ayant la forme d'un cerf-volant. De chaque côté du disque se trouve une ouverture servant de poignée. La partie inférieure est munie de deux ailerons qui, tout en faisant l'office de gouvernail, permettent en même temps à la bouée de conserver sa position verticale ou, pour mieux dire, de rester en équilibre quand elle vient d'être lancée à la mer; enfin, il est terminé par un cabillot estrope, sur lequel l'homme se met à cheval dès qu'il a saisi les poignées. La bouée est peinte en blanc; la partie émergente seule est rouge, afin de mieux attirer l'attention.

Elle est placée sur deux supports en fer fixés sur une caisse qui contient un dévidoir ou treuil sur lequel se trouve enroulée une ligne. La longueur de cette ligne varie entre 400 et 700 mètres suivant la grandeur du bâtiment. Entre la bouée et la caisse se trouve une cuvette dans laquelle on doit laisser une certaine quantité de ligne lovée, afin de faciliter le lancement de la bouée à la mer.

Une petite ganse en filin, que l'on adapte à la ligne, vient pendre dans le crochet qui sert de fermeture à la caisse; cette disposition a pour but de permettre à la caisse de s'ouvrir d'elle-même et, par suite, de laisser dérouler la ligne sans difficulté. Il arrive, en effet, que, à la moindre pression que subit la bouée dans l'eau, le crochet se retire. Une patte d'oie fixe la ligne à la bouée, et, imitant en cela le bateau de loch, fait rester celle-ci stationnaire (grâce à la pesanteur du disque), dès qu'elle est tombée à la mer.

M. Roturier fit connaître que, à bord de certains bâtiments qui en étaient déjà munis, elle n'était pas lancée à la mer, mais qu'elle y tombait au moyen d'un simple mécanisme à échappement.

Il est aisé de comprendre maintenant que si l'homme qui est à l'eau atteint la bouée et la saisit, au moyen des deux amarres de plus d'un mètre de long qu'elle traîne après elle, il sera facile de le haler à bord.

Des essais accomplis, il résulte que :

1° La bouée flotte et conserve bien son équilibre aussitôt qu'elle est tombée à la mer ;

2° Elle supporte le poids de l'homme et lui maintient le corps et le buste hors de l'eau pendant que le disque le protège contre l'action des lames ;

3° Elle prévoit le cas de brume, où la ligne peut servir de guide pour trouver la bouée, c'est-à-dire le point précis où l'homme est tombé à la mer ;

4° Elle remplit parfaitement le but que s'est proposé l'inventeur, de sauver un homme quand il y a impossibilité matérielle d'amener une embarcation.

Le *canot* de sauvetage, nageant à la voile ou à l'aviron, monté sur un chariot très-locomobile, à larges roues pour bien manœuvrer sur le sable de la plage, — mis en sûreté dans un abri sur le point le plus accessible des endroits du littoral, — ne doit jamais être monté que par des hommes expérimentés. Sont nécessaires : 1 patron, 1 sous-patron, 2 brigadiers, 10 marins vigoureux et dévoués. Dès qu'un sinistre est signalé, l'équipage doit être au plus tôt réuni, soit par un coup de canon d'alarme, soit par un pavillon noir hissé au sommet d'un clocher, d'une tour, etc. Le canot doit être lancé à l'eau avec ensemble et promptitude : il serait même préférable qu'il fût mis à la mer chaque fois que le temps est très-menaçant, afin de se trouver prêt en cas d'accident.

Le canot de sauvetage construit récemment par M. Chapman est en fer, formé de deux cônes réunis à leur base, long de 8 mètres sur 2 mètres 30 de large dans sa plus grande dimension centrale, muni d'un mât à pivot très-facile à amener ou redresser. Il offre à sa surface supérieure une légère passerelle en fil de fer et sur ses côtés de petites chaînes de fer à la portée des naufragés.

Le canot de sauvetage peut être parfaitement remplacé par

une *valeinière* toutes les fois que l'état de la mer n'exige pas un bateau insubmersible et que la promptitude et l'agilité important le plus au succès : seulement, les matelots doivent être tous revêtus de ceintures de sauvetage.

Les *bateaux insubmersibles*, dont les extrémités sont garnies de vastes caisses à air contenant du liège en grosses planches, se redressent d'eux-mêmes quand ils ont chaviré. A l'Exposition universelle du Havre, M. Vée, lieutenant du paquebot l'*Europe*, a produit un canot membré en fer et doublement revêtu en toile imperméable, rendu solide, pratique, insubmersible, divisé en sept compartiments à air, se dépliant et se repliant à volonté, pouvant se réduire au douzième de son volume et se serrer dans une soute en temps ordinaire ; de plus, armé, comme tous les canots de sauvetage, de mâts, voiles, avirons, etc. : long de 9 mètres, large de 2 m. 80, avec 1 m. 25 de creux, il pourrait sauver 40 personnes.

M. Moué, du Havre, a présenté, en 1865, une barque insubmersible de 10 mètres de long, de 2 m. 25 de large, à 4 vastes compartiments, dont 1 à la cale reçoit 18 caisses de métal hermétiquement closes (16 vides, 2 médianes pleines d'eau) ; le 2^e et le 3^e, gaillards d'avant et d'arrière, logent chacun 3 caisses à air en zinc ; le 4^e, longitudinal, occupe un seul côté entre la cale et le plat-bord. La quille, formée d'une masse de fer de 870 kilog., redresse la barque dès qu'elle chavire. Le pont de cale, plus haut de 40 centimètres que la ligne de flottaison, est percé de 4 gros tuyaux, dans lesquels l'eau prend toujours son niveau. Très-légère, d'un prix peu élevé, cette barque peut sauver 30 naufragés.

Des *appareils de décrochements*, comme ceux de MM. Brower et Level, détachent du navire, entièrement et avec une instantanéité parfaite, un canot de sauvetage, ce qui permet de porter secours immédiat à un homme tombé à la mer avant de s'être éloigné de lui et de l'avoir perdu de vue.

Comme moyen de rétablir la communication entre un bâtiment ou des hommes en détresse et le rivage voisin, les corps flottants (bouées, tonneaux, etc.) ne donnent pas toujours de résultat,

parce que le courant près de terre, presque toujours trop fort, les éloigne du rivage. Aussi s'est-on ingénié pour trouver dans l'air d'autres systèmes de relations.

Le capitaine anglais Brodie a imaginé de plier en deux un drapeau cousu sur les côtés et formant un sac dans lequel on fixe une baguette légère qui porte le bout d'une ligne très-fixe. Du point le plus élevé du navire, ce petit ballon est gonflé par le vent, puis lâché et dirigé vers la terre, où il porte la ligne et les cordages plus forts : de là le nom de *porte-amarres*.

On pourrait remplacer ce très-simple appareil par un cerf-volant autour duquel le pavillon du navire serait cousu.

Naturellement, il faut des vents favorables pour que ces corps puissent être envoyés de terre au navire ou de celui-ci au rivage.

En 1799, un français, Ducarue de Blangy, lançait de 170 à 200 mètres un cordeau de sauvetage de 3 à 6 millimètres, à l'aide d'une fusée de 32 à 50 millim. — En 1827, un anglais, le capitaine Manby, plaçait dans un mortier à chambre très-large un boulet de 24 muni d'une corde de chanvre et de crocs pour s'implanter solidement sur le navire ou son grément. D'un poids de 3 quintaux, l'obusier était facilement transportable sur une civière par deux hommes. Malheureusement, la corde ne se déroulant pas assez vite se rompait encore trop souvent.

Pour obvier à cet inconvénient, M. Delvigne logea le cordage bien roulé dans une enveloppe de bois que lançait une bouche à feu : il atteignit ainsi 400 mètres.

Le capitaine Tremblay imagina, en 1849, d'enrouler le cordage en bobine et de le placer dans la baguette d'une fusée de guerre ; il substitua un grappin à l'obus. Le pointage en hauteur se fait à l'aide d'un double quart de cercle imprimé sur la boîte de l'appareil. Ce système permettait d'atteindre des distances de 500 mètres.

Malheureusement, si les fusées employées pour lancer des amarres offrent ainsi une puissance supérieure, puisqu'elles portent des lignes d'un centimètre à 300 et 400 mètres en moyenne, elles ont l'inconvénient d'être dispendieuses, d'une manœuvre et d'une application dangereuses ; de plus, la conservation de ces engins à poudre est difficile.

Le porte-amarres de M. Delvigne permet l'emploi de toute espèce d'arme à feu : il repose sur l'utilisation d'une flèche, le long de laquelle glisse l'amarre. La Commission chargée, en 1868, de son expérimentation, concluait ainsi : 1° Adopter pour le service à bord les flèches en bois (longueur, 4 m. 75 ; largeur, 0 m. 075 ; poids, 7 kilog. 400 gr.) comme flèches flottantes, soit pour sauver un homme tombé à la mer, soit pour envoyer une remorque à un canot en dérive ou à un bâtiment ayant cassé ses remorques ; 2° adopter les flèches en fer à grappin (longueur, 4 m. 046 ; largeur, 0 m. 028 ; poids, 8 kilog. 200 gr.) pour le tir de bord à terre, en cas d'échouage ; faire les lignes les plus souples et les plus résistantes, à égalité de grosseur. — 1500 mètr. de ligne de 4 millim. $\frac{1}{2}$ ou 6 millim. $\frac{1}{2}$ de diamètre sont mis en pelotes de 400 mètres autour d'un mandrin en bois. Un quart de cercle marquant 30 à 40° se place dans l'âme d'un canon de 4 pour pointer : des gargousses en serge de 200 gr. de poudre à canon doivent être préparées en nombre suffisant. On sait que le pierrier Delvigne lance la flèche en fer à plus de 300 mètres ; son canon-fusil, de 250 à 350 mètres.

On peut également utiliser toute espèce d'armes à feu, espin—gole, mousqueton, etc.

Cette année, la Société centrale du sauvetage maritime a rem—placé les mousquetons par des fusils de rempart, les expériences de M. Delvigne ayant prouvé que, par mauvais temps, ils lancent la flèche et sa ligne à 80 mètres.

M. le capitaine Lemetayer, du Havre, a imaginé une arbalète pour lancer des cordages, soit à des navires, soit à des hommes en détresse.

Enfin, dans les canots de sauvetage de la Société centrale des naufrages de France, il se trouve toujours une canne plombée munie d'une ligne de 40 mètres, qu'un homme exercé peut envoyer à 30 mètres de distance.

Pour faire arriver à terre un homme porteur d'une ligne, M. le capitaine Pignon-Blanc se sert d'une barrique vide, dont l'ouverture agrandie de la bonde peut donner passage à un homme. Une manche en toile, clouée tout autour de cette ouverture, se

serre sous les bras pour empêcher l'entrée de l'eau : le tonneau est lesté par un poids de fer quelconque suspendu et amarré par chacune de ses extrémités après le corps flottant. Enfin, une tige de bois armée d'une toile forme voile : le vent et les brisants rapprochent le flotteur du rivage.

C'est à l'aide des porte-amarres que les sauveteurs établissent un *va-et-vient* qui permet de faire passer à bord une bouée circulaire garnie d'un sac en toile destiné à recevoir les naufragés un à un et à les amener sur le rivage.

Aux États-Unis, les steamers sont tenus : 1° d'embarquer pour chaque passager une ceinture de sauvetage en bon état et placée à portée; 2° d'avoir un nombre proportionnel et suffisant de fanaux et de haches, tenus en bon état et placés sous la main; 3° des échelles et des panneaux assez nombreux, disposés de façon à donner aux passagers les moyens de monter rapidement sur le pont.

En Angleterre, toutes les grandes Compagnies de paquebots ont adopté cette mesure.

En France, la Compagnie des Messageries nationales et la Compagnie générale transatlantique ont près de chaque couchette de bord une ceinture de sauvetage. La loi devrait l'imposer à tout entrepreneur de transports, en prévision d'abordage en mer, de voies d'eau, d'incendies à bord, etc.

Mais il ne suffit point de posséder tous ces engins de sauvetage; la prévoyance la plus vulgaire exige qu'on encourage les marins et les sauveteurs à s'exercer de concert à leur maniement, tout comme le soldat au maniement des armes et aux combinaisons des mouvements de troupes pendant la paix, afin d'être prêts et expérimentés au jour du danger et de la lutte.

Le sauvetage des individus qui disparaissent sous la glace exige quelques appareils particuliers : Ritzler a inventé à ce sujet un *bateau-traineau*.

Les sauveteurs, munis du costume de plongeur, possèdent, grâce à MM. Léouté et Denoyel (1868), une *lampe* brûlant à l'abri du contact de l'air et permettant d'éclairer la profondeur des eaux pendant un temps assez long. Cet appareil se compose

d'une lampe modérateur enveloppée d'un manchon en verre épais et porteur d'un réservoir de gaz oxygène. Cet objet est bien moins cher que les *lanternes électriques*.

Dans le cas où un navire viendrait à être submergé avec son équipage, les secours portés à l'aide des scaphandres n'arriveraient pas toujours avec assez de rapidité. Le *bateau sous-marin* de M. Eyber (1865) donnerait ici de meilleurs résultats, en raison de sa force mécanique bien supérieure aux sacs anglais en caoutchouc, aux chapelets de barriques et aux grues hydrauliques. C'est un appareil de 10 mètres de long, de 4 mètres de large, de 3 mètres de haut : son enveloppe, en tissu imperméable, flexible mais très-solide, est entourée de cordages à boucles pour être attachée au bâtiment naufragé, à l'aide de scaphandres. Sa force ascensionnelle, évaluée à 90,000 kilog. et pouvant ramener à la surface de l'eau des navires de 150 tonneaux, s'obtient par l'air introduit au moyen d'un tuyau-soupape condensateur.

Si l'on opère à de petites profondeurs (rivière, étang, etc.), on utilisera avantageusement un *appareil plongeur* inventé en 1861 consistant en un cylindre de zinc de 62 centimètres de diamètre pouvant augmenter de hauteur *ad libitum* à l'aide d'emboîtements de rallonges. La face inférieure de ce cylindre, consolidé par une carcasse de fer, présente sur les côtés deux manchons en étoffe imperméable, maintenus béants par des spirales métalliques terminés en forme de mains pour recevoir les bras du plongeur puis, à sa partie moyenne, une sorte de boîte munie de verres en avant et en dessous pour y recevoir la tête. Un poids de 250 kil. par chaque mètre de profondeur le fait descendre : l'extrémité supérieure restant toujours ouverte à l'air extérieur, la respiration est assurée pendant le travail du sauvetage.

Les inondations qui frappent si cruellement et si soudainement les populations des villes, surtout celles des campagnes et particulièrement les ouvriers des mines, réclament des secours d'urgence dont le zèle intelligent doit seconder efficacement les mesures administratives. Ces secours, donnés au moment même pendant la durée de l'invasissement des eaux, rentrent dans la catégorie des moyens ordinaires du sauvetage maritime.

Les instructions du Conseil de salubrité sur les secours à donner aux noyés, asphyxiés (29 avril 1842) et aux blessés (6 septembre 1850), mentionnent l'indispensabilité : 1° d'un brancard qui, selon la remarque du docteur Vernois, « doit être tout à la fois solide et léger, muni d'une couverture et disposé de manière à pouvoir être facilement et entièrement entouré d'une toile cirée, avec fenêtre ménagée devant la figure du blessé; » 2° l'état des objets que doivent contenir les *boîtes de secours*, savoir, d'après la nouvelle rédaction du 8 mars 1872 :

A.— Pour les *asphyxiés* :

1 paire de ciseaux de 16 centim. de long, à lames mousses. — 1 peignoir de laine. — 1 bonnet de laine. — 1 levier en bois. — 1 caléfacteur de 1/2 litre à 1 litre. — 2 frottoirs de laine. — 2 brosses. — 1 bassinoire à eau bouillante. — Le corps de la machine fumigatoire, son soufflet, son tuyau et sa canule. — 1 boîte de tabac à fumer. — 1 seringue à lavement avec sa canule et 1 aiguille pour la dégorger. — Des plumes pour chatouiller la gorge. — 1 cuiller étamée. — 1 gobelet d'étain. — 1 biberon. — 1 bouteille d'eau-de-vie camphrée. — 1 bouteille d'eau de mélisse spiritueuse. — 1/2 litre d'alcool. — Plusieurs paquets d'émétique de 1 décigr. — 1 flacon à large ouverture, de 500 gr. de chlorure de chaux sec. — 1 flacon de 200 gr. de vinaigre. — 1 flacon de 50 gr. d'éther. — 1 flacon de 50 gr. d'alcali volatil. — 100 gr. de sel gris. — Bandes, compresses, charpie. — 1 nouet de poivre et camphre pour conserver les objets en laine. — 1 palette et 1 briquet. — 1 marteau de Mayor. — 1 spéculum laryngien de Labordette.

B.— Pour les *blessés* :

1 paire de ciseaux de 16 centim. de long. — 5 coussins de balle d'avoine, dont 2 longs pour la cuisse et 3 plus courts pour la jambe. — 10 attelles (2 pour la cuisse, 3 pour la jambe, 2 pour l'avant-bras, 3 pour le bras). — 2 pièces de toile pour draps-fanon de cuisse et de jambe. — 1 pièce de ruban fil écru. — 1 vase en cuir bouilli. — 1 éponge avec enveloppe en taffetas gommé. — Épingles, aiguilles et fil. — 4 grands flacons pour perchlorure de fer, alcool vulnéraire, acétate de plomb liquide, alcool camphré.

— 4 petits flacons pour éther, acétate d'ammoniaque, vinaigre des quatre voleurs, alcool de mélisse. — Bandes, compresses, charpie. — Sparadrap dans un étui de fer blanc. — Gobelet d'étain. — 1 cuiller en fer étamée. — 1 palette pour saignée. — Agaric de chène. — 1 boîte de sinapismes en feuilles. — 1 appareil de Scultet. — 1 pince à couper les épingles.

Nous avons donné au chapitre précédent la composition du sacrouleau de secours pour les asphyxiés, prescrit par le Ministre de la guerre pour le service médical de l'armée.

C. — *Travaux publics et industriels.*

Dans l'industrie, que d'accidents presque quotidiens, parfois terribles, surprennent l'ouvrier au milieu de son travail ! Et, en attendant que l'assistance médicale intervienne, quel soulagement intelligent réclament d'urgence toutes ces blessures, mutilations, contusions, effets d'explosions, de détonations, d'incendies, écrasements, éboulements, brûlures, jeux de machines, ruptures d'engins (cables, meubles, etc.), renversements par corps pesants (blocs), altérations ou détériorations de certains tissus ou organes, asphyxies, empoisonnements, chûtes de points élevés, inondations, etc. !

Quelques chiffres le démontreraient au besoin : De 1850 à 1866, 25,000 hommes ont péri dans les mines de houille anglaises, soit en moyenne 1,562 hommes par an ; les blessés, 8,000 environ, constituent le tiers. De 1851 à 1860, les mines belges ont compté 2,376 victimes (1,848 tués, 528 blessés). D'octobre 1865 à novembre 1866, les manufactures anglaises ont été le théâtre de 4,740 accidents, dont 60 mortels et 1,390 suivis de blessures très-graves (619 enfants). — En 1867, les mines d'Angleterre comptèrent 9,070 accidents, dont 1,190 mortels, pour 282,500 ouvriers, soit 1 décès sur 280. Le classement des tués donnait : 286 par explosion du feu grisou, 449 par éboulements, 211 par accidents divers dans les mines, 88 à la surface des mines, 158 dans les puits. — En deux ans et demi (1855 à 1858), les fabriques de Mulhouse ont offert 114 cas de blessures graves (écrasements, fractures, brûlures, etc.), dont

35 par les engrenages, 9 par les cylindres, 47 par les métiers mécaniques, 43 par les arbres de transmission et courroies d'engrenage, 9 par la vapeur et des corps bouillants, 7 par chûtes, 8 par manivelles et batteurs, 3 par scies circulaires : 3 cas ont été mortels.

L'Allemagne compte, en 1874, 1 ouvrier tué par 64,434 tonnes de houille extraites et par 45,752 tonnes de minerai.

L'administration française s'est préoccupée d'assurer des secours instantanés, soit en concédant les travaux aux associations d'ouvriers, soit à ceux-ci travaillant en régie pour le compte de l'État, soit aux ouvriers des entrepreneurs (décrets du 15 juillet 1848 et circulaire ministérielle du 15 décembre même année). Ainsi, les ingénieurs ou les architectes doivent établir des ambulances dans les constructions provisoires voisines des chantiers, ou, à leur défaut, dans des baraques spéciales : leur matériel se composera principalement d'une boîte à secours, d'un brancard avec rideaux et matelas pour le transport des blessés ; dans les ports de mer, on aura soin de se pourvoir de boîtes de sauvetage ; des médecins ou chirurgiens pris dans les localités des environs seront chargés du service de ces ambulances, se rendront sur les travaux au premier appel pour opérer le pansement des blessés, veilleront, s'il y a lieu, à leur transport à l'hôpital ou à domicile.

Dans certaines industries où la cuisson des matières se fait dans de vastes chaudières, il arrive parfois que des ouvriers chargés de diviser ou d'agiter les substances tombent dans ce milieu en ébullition ; ainsi, dans les fabriques de savon, etc. Suivant l'excellent conseil de d'Arcet, les ouvriers doivent toujours y être ceints d'une sangle dont l'anneau est fixé à l'extrémité d'une corde solide qui, par l'autre bout, s'attache à une barre de fer.

Que de chutes mortelles seraient évitées aux couvreurs et aux ferblantiers, s'ils étaient astreints à de semblables mesures de précaution avant de s'abandonner sur les pentes parfois très-inclinées des toitures.

(A suivre.)

HUIT ANS
DE L'HISTOIRE DE SALINS
ET DE LA FRANCHE-COMTÉ
(1668 - 1673).

MÉMOIRES CONTEMPORAINS PUBLIÉS POUR LA PREMIÈRE FOIS

Par A. VAYSSIÈRE, archiviste de l'Ain

LIVRE III

(Suite).

CHAPITRE VI

SOMMAIRE. — Querelle entre les élus d'Aval et les soldats du régiment de Grammont. — L'Etat fait un répartition de 40,000 mesures de blé sur la province : Salins l'accepte, les autres villes le refusent. — Le gouverneur demande la continuation de l'impôt pour la subsistance des troupes, et promet, en récompense, le rétablissement du Parlement et une prompte convocation des Etats-Généraux : Salins l'accorde, persistance des autres villes à le refuser. — Lettres élogieuses du gouverneur et du roi.

Le 23 mars 1673, jour de fête de Notre-Dame Libératrice, environ les trois heures après midi, seroit survenu une querelle entre les élus du régiment de milice, d'un côté, et les soldats du régiment de Grammont, de l'autre, laquelle auroit causé un si grand tumulte et désordre dans la ville, qu'en un instant l'on auroit vu plus de mille personnes l'épée à la main s'entrebattant dès la place des Joux jusques à la porte Oudin, en sorte que les officiers-mêmes des deux régimens n'y pouvoient remédier, ce qui auroit obligé les bourgeois avec les cavaliers étant en quartier dans la ville, de prendre les armes pour s'entremettre avec les officiers pour séparer ceux qui se battoient, dont plusieurs auroient été blessés et un seul de ceux du régiment de Grammont tué.

Cependant les sieurs Dix-Huit députés de l'État, quelques jours après l'accord ci-dessus mentionné, fait entre les villes et eux, ayant été requis par son Excellence de, pendant l'imminent

péril et nécessité pressante, trouver quelque prompt moyen de faire subsister les troupes du roi et munitionner les places les plus importantes, auroient trouvé bon de faire un répartition sur toute la province de 40,000 mesures de blé, mesure de Besançon, ce qu'ayant fait entendre à son Excellence, elle ne l'auroit pas désagréé : mais comme ils en auroient écrit à toutes les villes par une lettre circulaire pour en avoir leur consentement, leur remontrant qu'une occasion infiniment pressante, telle qu'une guerre si prochaine, ne leur auroit permis ni donné le temps de les convoquer, et que d'ailleurs les commis des villes, à leur dernière assemblée, leur avoient donné pouvoir verbalement en faveur du susdit accord, de, au besoin et en pareille occasion qui ne pourroit souffrir aucun délai, pourvoir à telles nécessités par un octroi de choses modérées. Le magistrat de Salins ayant été sur ce assemblé, auroit résolu de consentir à l'octroi d'une quantité de grain non pas telle que ci-dessus, afin de faire voir qu'un octroi de cette nature dépendoit plus de la disposition des villes que de celle de l'État, et pour ce auroit fait réponse auxdits sieurs Dix-Huit députés qu'il consentoit que le répartition fût fait de 40,000 mesures de blé à la mesure du roi, qui est moindre que celle de Besançon : et au regard des autres villes de la province, elles auroient répondu auxdits sieurs de l'État, sans considérer que la chose pressoit, qu'elles ne pouvoient consentir audit octroi, mais que, si elles étoient convoquées par commis en quelque lieu où elles fussent en liberté de dire leur sentiment, elles aviseroient à ce qui se pourroit faire. Ce refus ayant été su par son Excellence et lesdits sieurs de l'État, en même temps que le consentement du magistrat de Salins, auroit infiniment accru l'estime et la gloire de cette ville pour sa générosité et fermeté au service royal et la conservation de toute la province sous sa douce et légitime domination.

Les sieurs de l'État auroient ensuite résolu, à l'instance de son Excellence, de convoquer les villes à Besançon suivant le désir qu'elles témoignioient en avoir, et pour ce leur auroient marqué le 26 mars pour envoyer leurs députés à Besançon, afin de s'as-

de leur secrétaire et de deux témoins, auroient pris acte de leur réquisition et dudit refus, avec protestation contre les villes refusantes de les rendre comptables de tous les inconvénients qui en pourroient survenir, et de tous intérêts que la province en pourroit ressentir; ce qui auroit fourni aux députés de Salins un moyen très à propos d'avoir l'acte qui leur avoit été par deux fois refusé par les autres villes, lequel ils auroient pris occasion de demander, comme ils auroient fait instamment, audit secrétaire des sieurs de Saint-Georges, lequel le leur auroit octroyé en présence de deux témoins, de quoi toutes les autres villes auroient eu un tel déplaisir que leurs commis se seroient emportés à toutes sortes d'invectives contre ceux de Salins, lesquels, au contraire, en auroient eu de grands remerciements de MM. de Saint-Georges et qui plus est par son Excellence, laquelle en auroit écrit une lettre toute particulière au magistrat de Salins, conçue en termes si avantageux qu'elle mérite bien d'être rapportée toute au long et en ses propres termes.

Messieurs les Mayeur, Capitaine, Échevins et Conseil de la ville de Salins.

J'ay trop de satisfaction de la conduite que vous avez tenue dans les mouvemens qui ont inquiété la province pendant ces derniers mois, et les services que vous avez rendus sont trop importans pour que je ne vous donne pas des témoignages particuliers de l'estime et de la reconnaissance qu'ils m'ont inspirés. Comme on ne peut agir avec plus de sagesse ni plus de zèle que vous avez fait dans une occasion infiniment pressante et délicate, aussi ne peut-on avoir plus de passion que j'en ay à procurer que les récompenses de sa Majesté soient égales à votre fidélité, et qu'elle distingue par des marques d'honneur ceux qui ont si bien su se distinguer par les preuves de leur affection. Non-seulement vous avez bien fait, mais vous avez été aux autres l'exemple de bien faire et vous avez eu la gloire d'être les premiers à prendre les partis qui étoient les plus du service du roi et du bien de la province, soit en déclarant hautement que vous ne vouliez point avoir

de commerce avec un homme qui avoit pris les armes contre le roi, soit tout nouvellement dans l'assemblée des villes, avançant et appuyant fortement les propositions les plus avantageuses et les plus justes, dans l'appréhension où nous sommes de l'armement de nos voisins. Vous avez signalé votre empressement à vous conserver sous la domination de sa Majesté, sans refuser ni fatigues ni charges de logemens. Mais parce que je ne veux pas être seulement le témoin de votre attaché au service du roi, mais encore le solliciteur des grâces qu'elle mérite, je désire que vous me disiez ce que vous pouvez souhaiter de sa bonté royale pour marque de son approbation, afin que je le demande, vous assurant que je n'omettrai ni soins ni instances pour vous l'obtenir, et qu'en attendant je prendrai toutes les occasions de vous gratifier et de vous faire connoître que rien n'est égal à l'estime avec laquelle je suis, Messieurs les Mayeur, Capitaine, Échevins et Conseil, votre très-affectionné à vous faire service.

Signé : DON HIERONIMO BENAVENTE QUIGNONES.

De Besançon le 4 avril 1673.

Au revers, Messieurs les Mayeur, Capitaine, Échevins et Conseil de la ville de Salins.

L'assemblée ayant donc été rompue et l'état des affaires tel que dessus, les commis de Salins s'en seroient retournés le 5 avril avec ladite lettre et ordre à M. de Grammont de promptement déloger de Salins afin de le soulager d'une si grosse garnison, étant seulement resté le régiment allemand du comte de Staremberg avec la compagnie franche de 400 hommes du sieur de Sornay, car la milice avoit déjà été peu de jours auparavant licenciée, tellement que lesdits sieurs commis ayant fait le rapport de leur commission en l'assemblée du magistrat faite le lendemain 6 avril, et ayant été le même jour reçue une lettre des sieurs Dix-Huit députés de l'État, par laquelle, à l'instance de son Excellence, ils invitoient les villes à une nouvelle assemblée pour le 10 du mois, le magistrat auroit ensuite résolu une convocation des notables pour le 7, tant pour leur faire voir la

de leur
réquis
sante
pour
roit
me
re
d

— 94 —

Lesdits lettres de son Excellence et leur faire entendre le rapport des sieurs commis, qu'à l'effet d'en choisir de rechef pour les envoyer à ladite assemblée des villes : sur quoi l'on en auroit nommé deux autres, les sieurs Charles Pourtier et Laurent Verrier, lesquels seroient retournés huit jours après et auroient fait rapport que, nonobstant toutes les puis autres raisons alléguées par eux à ladite assemblée pour soutenir l'opinion de la ville de Salins, la pluralité des sentimens de autres villes avoit été que ci-après, la province n'accorderoit plus aucune somme en prêt à sa Majesté jusqu'à ce qu'elle eût fait assembler les États-Généraux ou qu'elle eût rétabli un Parlement et remis la province au même état de gouvernement et de justice qu'elle étoit avant l'année 1668, lequel sentiment auroit été suivi par toutes les villes, à la réserve de celles de Salins et Gray, à l'exemple desquelles les commis de Pontarlier, ayant été exclus de ladite assemblée à cause que leur ville n'avoit pas voulu entrer dans l'union des autres, seroient allés à son Excellence lui protester en particulier qu'ils étoient du sentiment de Salins, sentiment lequel à la vérité étoit le plus juste et politique dans la conjoncture des affaires, et qui étoit le seul moyen de conserver aux villes de la province un droit qu'elles venoient tout nouvellement d'acquérir, qui étoit que les députés de l'État ne pourroient à l'avenir plus rien accorder ni donner pour la subsistance des troupes sans au préalable avoir convoqué toutes les villes et sans l'exprès consentement d'icelles, auquel les sieurs de l'État seroient obligés de se conformer. Mais l'opiniâtreté imprudente des autres villes ayant persisté à ne rien vouloir accorder auroit été la cause que pour faire des impositions le gouverneur de la province en auroit usé d'autorité absolue, sans plus se soucier de plus convoquer ni les commis de l'État ni ceux des villes, lesquelles par ce moyen se seroient vues privées de ce beau privilège, qu'elles s'étoient empressées d'acquérir avec tant de frais.

Cependant sa Majesté, informée du grand zèle de la ville de Salins, auroit écrit aux magistrat et notables d'icelle la lettre de

remerciements dont la teneur suit, signée de la royale main de la reine régente et superscrite :

A MM. les Vicomte, Mayeur, Échevins, Conseil et Notables de notre ville de Salins.

*Le Roi, duc et comte de Bourgogne, et la Reine régente,
Chers et bien aimés, ayant entendu la continuation du zèle et fidélité qu'avez toujours montré à notre service, et témoigné icelle en la présente conjoncture de la conspiration intentée par aucuns perturbateurs du repos public tachant de mettre notre province de Bourgogne en une entière confusion, ayant embarrassé les effets de ce mauvais dessein, nous avons bien voulu vous signifier le singulier estime que nous faisons du service que nous avez rendu en cette occasion, qui est selon ce que nous avons toujours espéré de votre affection et fidélité, et le très-bon gré que nous vous en savons, vous assurant que nous demeurons ainsi fort satisfaits et obligés des véritables preuves que vous nous avez toujours données de votre zèle, en lequel nous espérons que vous continuerez, selon la confiance que nous en avons, et que en toutes occasions qui se présenteront, nous aurons un soin très-particulier d'employer tous les moyens possibles à votre conservation et soulagement, comme verrez par les dispositions que préparons immédiatement à ces fins au plus grand bien et avantage de si bons sujets. Chers et bien aimés, Dieu vous ait en sa sainte garde.*

De Madrid le 20 mars 1673.

Signé : ANNE-MARIE,
et plus bas, BALTHAZAR DE MOLINA.

(A suivre).

Nous lisons dans un grand nombre de journaux un détail curieux à l'occasion de l'ordre de la Toison-d'Or, qui vient d'être conféré au chef de l'Etat ; c'est la liste des vingt-quatre premiers chevaliers de cet ordre :

Messire de Beaufremont, comte Charny ; Guillaume de Vienne Reynier Pot ; Jean, seigneur de Roubaix ; Roland Arkerke ; Antoir de Vergy ; David de Brimen, seigneur de Ligny ; Jugnes de Lannoy Léon de la Clyte, seigneur de Commines ; Antoine Thoulinon ; Pier de Luxembourg ; Léon de la Trémouille ; Guilbert de Launoy ; Jes de Luxembourg, comte de Ligny-Guise ; Jean de Villiers, seigneur de l'Isle-Adam ; Antoine de Croy ; Florimond de Brimond ; Rober seigneur de Masmines ; Jacques de Brimen, seigneur de Grignes Baudoin de Launay ; Philippe, seigneur de Ternant ; Jean de Croy Jean, seigneur de Créquy ; Jean de Neufchâtel.

Le premier sur cette liste est, on le voit, un sire de Beaufremont. Par une coïncidence bizarre, ce nom devait forcément revenir aujourd'hui sous notre plume, car nous apprenons que M. le colonel de Beaufremont est sur le point d'être nommé général.

M. le colonel de Beaufremont commandait le 1^{er} régiment de hussards à la bataille de Sedan.

En qualité de plus ancien colonel de cavalerie, il avait remplacé dans ce commandement le général de sa brigade Tilliard, tué devant lui, le matin de la bataille, à huit heures.

Pendant tout le temps qu'a duré le combat, il a donc eu sous ses ordres le 1^{er} régiment de hussards et le 6^e de chasseurs à cheval ; il dirigé la charge terrible qui a eu lieu vers trois heures du soir, se hussards chargeant en tête de toute la division du général Margueritte blessé mortellement une heure auparavant.

Ainsi que le relate le rapport du général Ducrot, le 1^{er} régiment de hussards a eu 22 officiers hors de combat, dont 9 morts. Le lieutenant colonel se trouvait parmi ces derniers, et le colonel de Beaufremont a eu deux chevaux tués sous lui.

A peine revenu de captivité, le 15 mars 1871, le colonel fut fait prisonnier par les gens de la Commune, à la suite de la manifestation du 18 mars. Il put néanmoins s'échapper d'entre leurs mains et aller demander un commandement à Versailles.

On l'envoya réorganiser le 1^{er} régiment de hussards, à Pau.

M. de Beaufremont est actuellement le plus ancien colonel de cavalerie de l'armée.

NÉCROLOGIE.

M. CLERC, membre fondateur.

Notre Société vient de faire encore une perte cruelle dans la personne de l'un de ses fondateurs, M. Clerc, Claude-Joseph, professeur émérite, mort à l'âge de 75 ans.

Toutes les classes de la population ont tenu à donner à la mémoire de M. Clerc un témoignage de respect en se pressant à ses obsèques. Nous y étions représentés par notre bureau et un grand nombre de nos collègues.

Nous ne saurions mieux faire, pour donner une idée de ce que fut M. Clerc, que de reproduire les discours qu'ont prononcés sur sa tombe, au nom de l'Université, M. Faivre, professeur au Collège, et au nom de la Société, M. Baille, notre président.

DISCOURS DE M. FAIVRE.

Il y a un an à peine que, dans cette funèbre enceinte, nous nous pressions autour d'une tombe prête à se refermer : c'était déjà la tombe d'un ancien professeur du Collège. Ce jour-là, cependant, l'impitoyable mort n'avait pas devancé la vieillesse, tandis que celui qu'aujourd'hui, elle a touché de son sceptre glacé, dans toute la force d'une constitution vigoureuse, semblait pouvoir se promettre encore de longs jours. La douleur, il est vrai, causée par une perte cruelle, — douleur que ni la tendresse de ses enfants, ni le sympathique empressement de ses amis n'avaient pu effacer, — minait sourdement cette riche et puissante organisation, et la blessure que depuis deux ans il portait au cœur était mortelle.

Désigné par mes collègues, les professeurs du Collège, pour prendre ici la parole, et, en leur nom, déposer sur cette tombe un dernier témoignage de leurs sympathiques regrets en vous retraçant les principaux traits de la vie si honorable et pourtant si éprouvée de celui dont nous venons d'y voir descendre les restes inanimés, je crains bien, Messieurs, de ne savoir que très-imparfaitement répondre à leur confiance et à votre légitime attente.

Claude-Joseph Clerc naquit à Salins, le 21 avril 1790. Après des études aussi solides que brillantes, dans lesquelles il montra déjà pour

les langues anciennes et la littérature cette rare aptitude que nous avons admirée en lui, il dut se choisir aussitôt une carrière ; car, de ce moment, la mort de son père, en le faisant chef de famille, lui avait imposé d'impérieux devoirs, et, pour lui, le dur combat de la vie commençait de bonne heure. Il se décida pour l'enseignement.

Nommé professeur à 17 ans, dans un âge où, d'ordinaire, on a encore deux longues années à passer sur les bancs, il partit pour le Collège de Saint-Claude, emmenant avec lui sa bonne mère et son frère, âgé de peine 12 ans. Son dévouement pour ces deux êtres chéris que la Providence confiait à sa jeune sollicitude ne faiblit pas un instant. Sous son habile et vigoureuse impulsion, son frère acheva bientôt ses études et fut nommé professeur de mathématiques au même Collège. Malheureusement, il n'avait pas la robuste constitution de son aîné, et, épuisé par un travail au-dessus de ses forces, mais non de son courage, il succomba à 22 ans. Clerc resta encore seul pour veiller sur sa vieille mère : à force de tendresse et de soins, il parvint presque à lui faire oublier ceux qu'une mort prématurée lui avait ravies, et jusqu'à son dernier soupir elle bénit le ciel de lui avoir donné un si bon fils.

Clerc, dans l'accomplissement de ses devoirs professionnels, ne se démentit jamais. Pendant 12 ans, il enseigna à Saint-Claude, dans les diverses classes de grammaire et d'humanités, avec un si grand succès que le Recteur de l'Académie le choisit lui-même pour professer la rhétorique sur un théâtre plus vaste et plus digne de son beau talent.

À Lons-le-Saunier, comme à Saint-Claude, Clerc fut toujours à la hauteur de sa délicate mission. Plein de zèle autant que de science aimant le travail avec une vraie passion qu'il aurait voulu inculquer à ses élèves, il sut constamment mériter leur affection et leur faire comprendre que sa juste sévérité ne leur était pas moins profitable que sa vaste érudition. Aussi, au Collège de Lons-le-Saunier, comme à celui de Saint-Claude, le souvenir du professeur Clerc s'est-il perpétué longtemps, entouré de l'estime et de la vénération de tous, et aujourd'hui encore le retrouverions-nous vivant et jeune au fond de plus d'un cœur reconnaissant.

Après quatre ans, pendant lesquels les progrès de ses élèves lui avaient valu les témoignages les plus flatteurs de la part des inspecteurs généraux aussi bien que des inspecteurs d'Académie, Clerc demanda à venir à Poligny. A cette époque, notre Collège, Messieurs comme il l'a montré plus d'une fois depuis et comme il le montre encore, nous en avons la conviction, pouvait rivaliser sans désavantage

et souvent même victorieusement avec les premiers Collèges de la province. D'ailleurs, des affections de famille attiraient Clerc à Poligny, et c'était là qu'il avait résolu de planter sa tente, et pour toujours. Ses succès n'y furent pas moindres que dans ses postes précédents. Aussi ne tarda-t-il guère d'y conquérir son droit de cité, et bientôt il reçut une nomination définitive.

C'est donc dans notre Collège que Clerc a parcouru la plus grande partie de sa carrière universitaire. De 1830 à 1852, il y a occupé avec éclat la chaire de rhétorique.

Ici, Messieurs, ma tâche semble devoir s'arrêter : vos souvenirs suppléeront à mon insuffisance. Car, dans cet imposant cortège qui se presse ici pour venir lui dire un dernier adieu et témoigner à son inconsolable famille de sa sincère sympathie, je vois plus d'un de ses anciens élèves ; j'y vois partout de ses amis. Tous savent avec quelle science, avec quelle verve, avec quel dévouement il a accompli sa tâche !

Tant d'efforts et de services méritaient bien une récompense : elle vint enfin. Clerc fut le premier, parmi les professeurs des Collèges communaux de la Franche-Comté, proposé pour la décoration d'Officier d'Académie, et cette distinction si honorable et toute nouvelle lui fut décernée en 1846.

Mis à la retraite en 1853, après trente-huit ans de professorat, mais lorsque cependant, dans toute la force de son intelligence, il pouvait être longtemps utile encore, Clerc, victime des circonstances les plus malheureuses, sut se résigner avec une noble dignité à dire adieu à sa chère classe, et à prendre un repos prématuré qu'il n'avait point souhaité, mais que, après tout, il avait bien gagné.

Il consacra alors ce qui lui restait d'activité à sa famille bien-aimée : c'est là, dans les paisibles joies de son foyer domestique, dans les succès de son fils, aujourd'hui le digne héritier de ses solides vertus, dans un cercle choisi d'amis éprouvés, c'est là qu'il trouva enfin sa vraie consolation à d'amères déceptions, c'est là qu'il a recueilli la véritable récompense de ses labeurs.

Cependant l'organisation de la Société d'agriculture, sciences et arts, à laquelle il coopéra ardemment, vint lui offrir un nouveau champ de travail. Mais je laisse à une voix plus autorisée de vous redire ces services d'un autre genre qu'il a rendus à sa ville d'adoption pendant cette dernière période de sa carrière, et je finis.

Après soixante-quinze ans d'une vie constamment utile, notre

vénéré doyen s'est éteint doucement entre les bras de tous ses enfants, au milieu de ses parents et de ses amis les plus chers, consolé et soutenu par les secours d'une religion qu'il avait toujours aimée, toujours pratiquée, sans ostentation comme sans faiblesse, et dont il ne cessait de recommander à ses élèves les divins enseignements comme le préservatif le plus puissant contre les périls qui les attendent au sortir du Collège.

DISCOURS DE M. BAILLE.

Au nom de la Société d'agriculture, dont M. Clerc était l'un des fondateurs et dont il a été, pendant quinze ans, l'âme et l'honneur, je viens payer à sa mémoire une dette de respectueuse reconnaissance.

On vient de vous dire comment M. Clerc avait compris cette paternelle magistrature du professorat et s'en était acquitté, mon devoir est de rappeler sur sa tombe ce qu'il a mis au service de notre Société, non-seulement d'intelligence et de cœur, mais aussi et surtout de caractère.

Ceux qui n'avaient connu M. Clerc que dans les relations du monde, ne soupçonnaient pas ce que, sous ses dehors de modestie courtoise, il y avait de ressort et d'énergie. Qu'il me soit permis de citer deux traits qui vous le feront connaître tout entier.

On vous a dit que M. Clerc était chrétien ; il l'était en effet avec une fermeté et une candeur qui désarmaient les préventions les plus violentes. Avec la même ardeur qu'il était croyant, il était libéral ; il avait, dans l'avenir qu'un libre gouvernement aurait assuré à notre pays, des espérances que vinrent douloureusement atteindre le Coup-d'Etat. Ni sa chère carrière à sauvegarder, ni d'indispensables ressources à conserver à sa vieillesse, ne purent contenir en lui les protestations du droit. Il avait fait sans hésiter ce qu'il considérait comme un devoir ; il accepta virilement la mesure illégale qui le mettait en retrait d'emploi et ne lui laissait aucun recours. Pendant deux ans, il dut lutter, sans que rien l'ait découragé ou intimidé, pour parvenir à arracher à l'arbitraire une modeste pension de retraite, que l'on refusait à ses trente-trois années d'incomparables services.

A quelque opinion que l'on appartienne, il est impossible de refuser son admiration au courage civique qui élève à de pareils sacrifices.

Le second acte que je veux rappeler à l'honneur de M. Clerc nous concerne particulièrement, car c'est à cet acte que nous devons que notre œuvre n'ait pas prématurément péri. Il avait été, je l'ai dit, l'un

Beauquin (1), un de nos anciens collègues, décédé à Pontarlier (Doubs) en janvier 1864. Sa thèse : *Traitement des goîtres*, a été soutenue à Strasbourg en 1851. Depuis, il a donné la *Médecine généralisée*, brochure sans valeur réelle, et une *Épître en vers, Ironie satirique*. Ces deux publications ont été imprimées à Pontarlier. Mais, si j'ai bonne mémoire, les vers que le docteur Beauquin adressait à son *Esprit* méritent de partager l'oubli trop justifié de sa *Médecine généralisée*.

Un de nos collègues, M. le docteur Fritsch, figure honorablement au *Parnasse médical* pour les trois petites pièces : les *Aspirations d'un poète*, un *Mot magique*, le premier *Amour de la Vierge*, publiées en 1864 dans le *Bulletin de la Société*.

Le département du Jura compte plusieurs médecins qui ont cherché dans le culte de la poésie une diversion précieuse à leurs austères travaux. Ce sont :

GERMAIN, Claude-Marie, né à Lons-le-Saunier, géologue fort distingué et poète de valeur. On a de lui plusieurs jolis morceaux, parmi lesquels M. Cherreau cite : deux *Méditations poétiques*, une ode et un chant patriotique, la *Nozéréthienne*. M. le docteur Germain appartenait à notre Société.

« GIRAUD, Claude-Marie, docteur en médecine, né à Lons-le-Saunier (2) en 1711, mort à Paris en 1780. Ce médecin franc-comtois était, comme on le dit, poète jusqu'au bout des ongles. Presque tous ses ouvrages, — et ils sont assez nombreux, — sont en vers. » L'espace manque pour reproduire l'intéressant article consacré à ce médecin, notre compatriote, l'auteur de *Diabotanus* et de la *Thériacade*. Je me bornerai à citer une épigramme contre un poète prédicateur :

Ne gagnant rien à rimailleur,
Frère Lubin s'est mis à faire
De beaux sermons qui font bâiller.
Quand il les prêche, à sommeiller
Ses auditeurs ne tardent guère;
Et si parfois il tonne en chaire,
C'est afin de les réveiller.

MAGNET, Pierre, « apothicaire, qui tenait boutique à Salins (Jura) en l'année 1623. C'était le beau temps des vertus étonnantes de la

(1) Voir *Bulletin de la Société* pour 1864, page 27.

(2) A.-J. Bruand (*Annuaire du Jura* pour 1813, page 106) qualifie Giraud de *médecin et poète assez distingué* et le fait naître à Orgelet.

thériaque, pour la préparation de laquelle on ne croyait jamais déployer trop de splendeurs et d'apparat. Maginet voulut chanter la précieuse drogue. De là son livre :

La Thériaque française, avec les vertus et propriétés d'icelle selon Galien, mises en vers français par Pierre Maginet, pharmacien salinois, et dispensée publiquement à Salins par le dict Maginet et Claude Thouverey, frères, pharmaciens, en l'an 1623. Lyon, 1627; in-8° de 90 p. (4).

Longue invocation à Dieu ; création de la terre, des plantes, des animaux, de l'homme ; dissertation sur les plantes, les poisons, la vipère, le crapaud, le scolopendre, etc.; ingrédients entrant dans la composition de la thériaque d'Andromaque ; préparation des trochisques de vipère, d'hédicroé, de squille, etc. Voilà les principaux sujets sur lesquels s'exerce la muse, tant soit peu vieillotte, de notre apothicaire, qui a également chanté les vertus, les propriétés de la fameuse panacée, en reproduisant les passages de Galien où il en est fait mention, et en versifiant longuement et assez tristement la parole du médecin de Pergame. »

ORDINAIRE, Pierre-Casimir, « natif de Morez (Jura), docteur en médecine de la Faculté de Strasbourg (2 août 1826), ex-chirurgien interne de l'Hôtel-Dieu de Lyon, secrétaire de la Société d'horticulture de Mâcon, fondateur du journal *la Mouche de Saône-et-Loire*. C'est dans ce recueil qu'on trouvera la plupart de ses poésies. Il a eu l'idée délicate et nouvelle de publier aussi, dans chaque numéro du *Journal d'horticulture*, un article sur les propriétés des végétaux et une fable se rattachant au sujet traité. Phèdre, La Fontaine n'avaient fait parler que les bêtes ; M. Ordinaire a senti tout le parti qu'on pouvait tirer du babillage des plantes. Notre poète-médecin a rimé aussi un grand nombre de toasts ; dans ce genre, il n'y a que l'embarras du choix. Le toast au banquet des jardiniers (1860) nous a fait passer de douces minutes. »

On en jugera par quelques vers empruntés à son toast *aux Carottiers*:

Un ami d'aujourd'hui vous offrira sa bourse :
C'est promesse banale et faite au pas de course.
Le jour où le besoin vous force à recourir
A l'offre généreuse, adieu son souvenir !
C'était une carotte et carotte assez belle ;
On la dit très-ancienne, elle est toujours nouvelle.

(4) Pour de plus amples détails, voir : *Étude sur Pierre Maginet*, publiée dans le *Bulletin de la Société* pour 1871, page 24 et suivantes.

Une femme vous jure amour, fidélité :
Carotte!... Et pour l'époux c'est réciprocité.
On nous promet la paix, c'est la féconde guerre.
En attendant la poule ou la vache moins chère,
On croque une carotte. O légume adoré!
Longtemps, longtemps encor tu seras dévoré!
On te croqueras crû, car nous pouvons bien dire
Que Mâcon n'a pas l'eau nécessaire pour te cuire.
L'eau reste un don promis par tout municipal;
Cette carotte est vieille et se digère mal!
Enfin, mon long discours, d'une allure assez sotte,
Ne passera-t-il pas pour énorme carotte!
C'est donc avec raison qu'en maltre jardinier,
Je propose de boire au parfait carottier.

« Les poésies de M. Ordinaire ont été réunies dans ces deux volumes : 1° *Fables de l'Horticulteur, et autres Fables*; Nantua, 1864, in-8° de 104 pages (103 fables); 2° *Fables et Toasts*, suite des *Fables de l'Horticulteur*; Mâcon, 1865, in-8° de 181 pages. »

PASSAQUAY, Jean-Baptiste, « né à Saint-Amour (Jura), le 4 novembre 1769, mort dans la même ville, le 29 décembre 1849. Ce médecin avait été l'élève de Marc-Antoine Petit, chirurgien interne du grand Hôtel-Dieu de Lyon, aide-major suppléant du même hôpital, médecin en chef de l'hospice de Saint-Amour, docteur de la Faculté de Strasbourg (14 janvier 1806), etc. Passaquay était brûlé du feu de la poésie. Je crois bien qu'il a laissé quelque chose comme quatre cents morceaux, tantôt sérieux, tantôt légers et badins, les uns satiriques, d'autres sous forme de compliments coquets de fêtes, de circonstances, impromptus, etc. Toutes ces poésies sont restées manuscrites..., excepté pourtant une cantate qui a été dite à l'occasion de l'inauguration du monument de Bichat, dans la cour de l'hôpital de Lons-le-Saunier, le 5 mai 1839. Dans cette pièce, on trouve ce trait remarquable :

C'est là, c'est à Paris qu'on l'a vu terminer,
A trente ans, sa trop courte et glorieuse vie :
Devez-vous vous en étonner!
L'affreuse mort voyant son pouvoir décliner,
Nous le ravit par jalousie :
Il cherchait à la détrôner. »

PÉREPIN, Jacques-Henry-Désiré, « docteur en médecine de Montpellier, président de la Société de médecine de Lyon, né en 1744, à Lons-le-Saunier, mort à Lyon, le 27 février 1808.

Une feuille périodique, devenue fort rare, le *Journal de Lyon et Midi*, rédigée par Dumas et Delandino, a inséré dans son 44^e numé 21 ventôse an x, page 326, un conte fort plaisant de Pétetin, intitulé *Recette pour guérir toutes les maladies*, donnée par un médecin philothrope. On pourrait le nommer aussi : *le Médecin tombé dans l'eau.* » regrette beaucoup de ne pouvoir reproduire l'amusante histoire de il fut le héros et qui a si bien inspiré sa muse.

PICQUET, fils, Jean-Baptiste. « Natif du département du Jura, Picquet était un amant passionné des muses. L'abandon dans lequel était tombé la poésie, l'espèce de mépris, les malheurs de tous genres qui sont si souvent le lot des amis du Parnasse ont fait vibrer sa lyre. Son poème en trois chants, *le Parnasse*, publié à Besançon (1828, in-8° de 24 p. est loin d'être un chef-d'œuvre, mais il rachète de grands défauts par l'étincelle qui y brille souvent. Le premier chant est consacré à la Lyre le second trace le portrait du vrai poète, le troisième pleure amèrement sur le destin du poète. La dédicace, adressée aux poètes, leur dit :

Honneur, honneur à vous, c'est le cri de la France !
Recevez le tribut de ma reconnaissance ;
A vos chants glorieux le monde a tressailli ;
Sur chacun de vos pas s'élève une immortelle ;
Loin de vous coule en paix le fleuve de l'oubli,
Car la gloire a trouvé des enfants dignes d'elle.

On ne se douterait guère que l'auteur de ces vers est le même que celui qui a écrit l'*Avis au public sur l'emploi raisonné des sangsues* (1825, in-8°). »

En résumé, la publication de notre distingué collègue a enlevé la voile qui cachait un côté peu connu et encore moins apprécié de la profession médicale. Les recherches longues, difficiles, laborieuses qu'a coûtées cette œuvre donnent à son auteur un droit incontestable non point à notre indulgence, mais à nos félicitations et à nos remerciements.

SÉANCE GÉNÉRALE DU 18 FÉVRIER 1875.

Présidence de M. BAILLE.

La séance est ouverte à dix heures.

Le procès-verbal de la séance précédente est lu et adopté.

Correspondance. — M. le Ministre de l'Instruction publique annonce

à la Société que la réunion annuelle des délégués des Sociétés savantes des départements aura lieu à la Sorbonne les 31 mars, 1^{er}, 2 et 3 avril prochains. Par une deuxième circulaire, il fait connaître le nouveau règlement adopté par la Compagnie Paris-Lyon-Méditerranée pour la délivrance des billets à prix réduits qu'elle a l'habitude de mettre à cette occasion à la disposition des délégués des Sociétés savantes.

La Société désigne comme délégués MM. Baille, Bernard, Coste et Gauchichon.

M. le Ministre de l'Instruction publique demande aussi à M. le Président de lui faire parvenir les renseignements nécessaires à la publication d'un Annuaire des Sociétés savantes, en ce qui concerne notre Société.

M. le Président se charge de réunir les renseignements demandés et de les remettre lui-même au Ministère lors de la réunion de la Sorbonne, dont il vient d'être parlé.

M. le Ministre de l'Agriculture et du Commerce envoie à la Société un projet de loi destiné à apporter des modifications profondes au régime des fermes-écoles établies par la loi du 3 octobre 1848. La Commission parlementaire chargée de l'examen de ce projet de loi a témoigné le désir d'avoir l'avis des Sociétés d'agriculture sur les questions qu'il soulève.

Ce projet de loi sera examiné par une Commission spéciale.

La Société florimontoise d'Annecy offre l'échange de ses publications. L'échange est accepté.

M. de Belenet envoie un nouveau mémoire sur l'engrais minéral, en réponse à l'avis exprimé par une Commission de la Société des agriculteurs de France; il en demande la publication. Renvoi à la Commission d'impression.

Le reste de la correspondance ne présente rien d'important.

Il est donné lecture des travaux suivants : *Les Intérêts économiques du Jura*, par M. A. de Brevans ; *Revue des journaux agricoles et scientifiques*, par M. le docteur Rouget. — Ces travaux seront insérés au Bulletin.

Un Congrès de taille de la vigne devant avoir lieu à Lyon le premier dimanche de mars, M. le Président propose d'y envoyer des délégués. Cette proposition est adoptée, et MM. Mouchot, propriétaire à Builly,

Ch. Rouget, de Salins, sont choisis comme délégués.

Un crédit de 40 fr. est voté par la Société pour subvenir aux frais d'impression.

M. le Président annonce à la Société qu'elle a obtenu une médaille d'or à l'Exposition des fromages du palais de l'Industrie, et que, au neuf récompenses accordées aux exposants de fromages de Gruyères six l'ont été à ceux qui exposaient sous son patronage.

Il communique ensuite à la Société un extrait du compte-rendu d'une séance de la Société de viticulture de Lyon, dans lequel M. Gromie parle de son excursion dans le Jura à l'occasion de notre Exposition de raisins. La Société vote l'impression de ce passage du compte-rendu.

Sont nommés membres de la Société :

MM. le marquis de St-Mauris-Chatenois, propriétaire aux Granges-Maillot (Doubs); le comte Alfred de St-Mauris-Chatenois, propriétaire à Clervans-Chamblay; le comte de Lallemand, ancien ambassadeur, à Malans, par Pesmes (Haute-Saône); le comte de Reculot, ancien ministre plénipotentiaire, à Paris; le marquis de Terrier de Lorry, membre du Conseil général du Doubs et de l'Académie de Besançon, au château de Cléron (Doubs); le Prince de Beauffremont, colonel du 7^e hussards, à Paris; le vicomte René de Vaulchier, propriétaire à Besançon, tous présentés par M. Baille; et M. Bergeret, professeur au Collège de Poligny, présenté par M. Richard.

La séance est levée à onze heures et demie.

AGRICULTURE.

PRIMES A DÉCERNER

**par la Société d'agriculture, sciences et arts
de Poligny, aux taureaux bien écussonnés**

Nous sommes au temps où les Sociétés de fromageries doivent se pourvoir de taureaux. C'est donc le moment de rappeler à nos cultivateurs l'importance du choix de leurs reproducteurs; celui des taureaux, surtout, mérite de fixer toute leur attention, leur influence sur les produits étant beaucoup plus grande que celle de la vache.

On recherche, il est vrai, pour les élever, les génisses qui naissent de bonnes laitières, et on a raison, mais on n'attache malheureusement aucune importance au choix du taureau sous le rapport de la production

laitière. Elle forme cependant le produit principal de nos belles et fertiles montagnes, dont elle a fait la fortune.

On ne sait pas assez qu'avec une bonne laitière et un mauvais taureau, on obtient un produit dégénéré, tandis qu'avec un bon taureau et une mauvaise vache, le produit est amélioré.

J'appelle mauvais taureaux ceux-mêmes qui donneraient d'admirables produits sous tous les autres rapports, si ces produits manquent des qualités laitières que nous devons rechercher avant tout.

Je dois observer que les qualités laitières n'excluent pas les formes élégantes, et, de plus, qu'elles supposent les dispositions à l'engraissement, par suite de l'heureuse conformation des organes du bétail qui les possède.

Pour encourager les cultivateurs qui veulent marcher dans la voie du progrès, la Société d'agriculture, sciences et arts de Poligny décernera une prime de 50 francs aux deux Sociétés de fromageries qui, les premières, lui feront connaître qu'elles se sont pourvues de taureaux bien écussonnés, c'est-à-dire portant le signe indiqué par Guénon.

Les communes qui désireraient avoir des instructions toutes spéciales sur le système Guénon, peuvent s'adresser à M. Baille, président de notre Société, qui leur déléguera un de nos collègues qui, en peu de mots et en visitant leurs écuries, mettra, en quelques instants, les cultivateurs au courant de ce système ; de sorte qu'ils pourront désormais choisir parfaitement leurs vaches laitières, leurs taureaux reproducteurs et leurs élèves.

Dans le courant du mois d'octobre prochain, notre Société renouvellera le Concours des jeunes animaux âgés de un à trente mois, et continuera à décerner des primes de 20 à 50 francs aux jeunes élèves qui seront le mieux écussonnés. Pareil Concours aura lieu chaque année.

Dr BOUSSON, *vice-président.*



VITICULTURE

UN CONCOURS

SUR LA MALADIE DE LA VIGNE EN FRANCHE-COMTÉ, EN 1777.

(Suite).

III.

Comme on a pu le reconnaître par notre analyse et ses longues citations, la dissertation du P. Prudent, faite avec conscience, sans être un travail original, mérite d'être lue et étudiée dans sa spécialité. Elle est citée avec éloge dans l'édition d'Olivier de Serres, en 1804.

Les huit autres concurrents furent loin de donner à leurs mémoires la même importance. Il y en eut deux qui obtinrent un accessit, tout en gardant l'anonyme, et nous croyons avoir trouvé la raison de cette précaution. Mais avant d'y arriver, jetons un coup-d'œil sur les quatre autres, qui ne craignirent pas de se faire connaître et qui sont : M. Bruand, un médecin licencié de la Faculté de Besançon; M. de Chevrand, l'intendant des salpêtres de la province; M. Fumey, apothicaire, rue Battant; et enfin un concurrent en sabots ou en *golèches*. Ce dernier, vigneron à Saules, non loin d'Ornans, est d'avis : « que la maladie vient « des mauvais coups de cultivaisons et de laboure, en fossoyant par la « neige, en sombrant et ressombrant par des pluies froides ou des « nuées de grel — les même journé — tout est perdu. » Le reste de sa feuille volante est rédigé dans ce goût de terroir. M. le licencié qui, en physique, en est aux quatre éléments, est partisan de la destruction des vignes malades; il conseille cependant, à titre d'essai, l'emploi des cendres lessivées; des terrages avec les sous-sols gras et de la chaux dans les terres froides et humides. Il propose la taille faite en automne, suivant Duhamel et la Quintinye et contrairement à la coutume du pays. M. l'apothicaire abuse d'analyses chimiques qui ne nous apprennent rien, nie l'existence d'une maladie contagieuse en Franche-Comté, et en cela, il paraît être dans le vrai, donne pour causes du mal les mauvaises cultures, le défaut ou la mauvaise qualité des engrais et l'existence fortuite de petites sources. Il prépare un terreau artificiel *onctuososalin*, contenant une grande quantité de *phlogistique*, qui lui réussit parfaitement. Il a le bon esprit de nous fournir sur les localités qu'il a parcourues quelques renseignements que nous avons utilisés.

M. l'inspecteur, très-nuageux dans ses théories, est d'avis que, dans les vignes malades, il y a altération de l'humus seulement et complète décomposition de la terre argileuse. Il faut en conséquence *argiler* les vignes.

Le premier de nos anonymes, âgé de soixante-quinze ans, avec soixante ans de pratique, est un concurrent naïf, sur lequel le prix exerce une grande séduction; sous ce rapport, il est d'un comique achevé. Depuis trente ans il s'aperçoit de la maladie de la vigne. Ses observations et ses procédés sont le calque complet de ceux du P. Prudent. Il ne paraît être un concurrent *de paille*, pour fournir au père capucin l'occasion de dire quelque part : « que ses expériences se trouvent exactement conformes à celles d'un ancien vigneron qui a eu l'accès-sit, et qui eût sans doute partagé le prix s'il fût entré dans des détails aussi raisonnés que ceux de l'auteur couronné. »

Enfin nous arrivons au second accessit et anonyme. Ce mémoire, dont le pli, de rigueur, était fixé par un cachet, portant de petits canards en armoiries, est écrit en très-bon patois bisontin avec traduction. Nous en avons déjà donné un échantillon. Cette originalité, et surtout l'invocation à saint Vernier en style de sermon de la crèche, nous fait soupçonner un homme qui a plus d'une flèche à son arc. Disons tout d'abord qu'il semble plus au fait des détails de la culture que son rival couronné. Il signale très-bien les fautes commises par les vigneron : tailles trop longues, labours trop précoces, mauvaises fumures, malpropreté du sol, ébourgeonnages insuffisants, enfin, malfaçons de toutes espèces du *va-t-ai vigne qui ne prend gade ai ran* (c'est ainsi qu'il caractérise le mauvais vigneron); puis, souvent, comme conséquence de toutes ces négligences, après des hivers où l'humidité et le froid sont excessifs, apparaissent dans les vignes les *peaux noires*. Voilà la cause principale du dépérissement. Bien des vigneron n'en conviennent pas, dit-il.

« L'y en ait même qui continuerant de dire que lai tarre ost aipuisie et se lasse de produire, d'autres que ç'ost une malédiction, et d'autres enfin soutarrant qu'on n'y connaît ran. »

Ce mémoire fut remarqué, et c'était justice.

Mais après le concours, lorsque le P. Prudent eut publié sa victorieuse dissertation, imprimée en 1778 par l'ordre de Mgr de Lacorée, intendant du comté de Bourgogne, parut presque aussitôt, sans nom d'auteur, un véritable pamphlet, sous le titre de : *Réflexions d'un vigneron de Besançon sur la dissertation du P. Prudent qui a obtenu, &c.*, de l'imprimerie de Barbizier (1778).

Avec moins de grossièreté et de mauvaise foi, une bonne critique eût été très-acceptable. L'esprit frondeur du XVIII^e siècle avait beau jeu en face de l'œuvre de notre religieux. On devine, sous le masque de l'anonyme, un rival désappointé ou un ennemi personnel qui se venge, et le critique, à part quelques traits assez heureux qui amusent, inspire plus de dégoût que de sympathie. Se donnant comme un vieux praticien, il se permet de nier toutes les expériences du P. Prudent, le taxe d'ignorance dans la culture de la vigne, nie l'existence de la maladie, et, comme dans le mémoire patois, dont il ne parle pas, bien entendu, il explique tout par les fameuses *peaux noires* qu'il s'est chargé de nous très-bien définir, élégance de style mise à part.

« Un verglas ou un *geverun* aura mouillé le bois et se sera gelé du côté qu'il sera venu, ou une neige couvrant la terre se sera fondue par un jour de soleil autour du cep qui sera humecté d'eau; la nuit sera venue avec le froid et aura gelé cette partie du tronc humecté; le soleil par sa chaleur a brûlé la partie qu'il a dégelée. — Non, mon père, ajoute le malin critique, si vous recouchez un pied de vigne attaqué de peau noire, ou si le bourgeon n'est pas mûr, tout votre *phlogistique* n'empêchera pas la vigne de périr. » Il y avait là une sorte de croc en jambe que le P. Prudent se préoccupa vivement de parer. Il constate, dans sa correspondance, qu'en 1779, où l'hiver fut très-rigoureux, il n'y a point eu de *peaux noires* et que cependant, « malgré la sécheresse de l'année précédente, on voyait encore quelques ceps attaqués par le glaber. » Ce fait qui, pour le noter en passant, annonçait une période de décroissance dans la maladie, donne déjà quelque raison au P. Prudent, dans la distinction qu'il établissait entre l'affection des *peaux noires* et le glaber franc-comtois. Mais il ajoute ceci : « Tout ce que le glaber et la peau noire ont de commun, c'est que si l'on recouche les ceps qui en sont attaqués, ils périssent également; si on recouche un cep attaqué par le glaber, il périt plus tôt; si on ne le recouche pas, il périt plus tard; au contraire, dans les *peaux noires*, si on ne les recouche pas et qu'on ait la précaution de couper tout ce qui est endommagé, le cep reprend toujours sa première vigueur. » On ne peut pas mieux dire.

Passons maintenant à l'espèce de querelle d'Allemand que le critique suscite à propos du fossoyage dont l'auteur de la dissertation avait, avec raison, signalé l'abus.

En général, dans les choses humaines, quand deux partis se lancent de gros mots à la tête, on peut être assuré que la vérité git entre deux.

C'est la sempiternelle question des Gros Boutiens et des Petits Boutiens des voyages de Gulliver. Parmi les viticulteurs, les uns sont des fanatiques partisans du fossoyage, et les autres ses adversaires passionnés. La question ne serait-elle pas suffisamment éclairée? Dans son mémoire, le père capucin transigeait et restait dans le vrai, quoiqu'il laissât percer une certaine antipathie pour la provignure. Plus tard, tout en se défendant de l'avoir proscrite, il appuie encore davantage sur la méthode défectueuse de *toujours recoucher* : « Une connaissance plus étendue des usages de la province, dit-il, eût empêché l'observateur de donner dans tant d'erreurs. Dans les vignobles d'Arbois et de Poligny, il est rare qu'on recouche les *vieux ceps*, et l'on se trouve fort bien de cette méthode. »

Qu'on le remarque bien, il s'agit ici des vieux ceps et surtout dans les pulsards (1).

La proscription n'est donc pas absolue.

Le critique, qui cherchait la popularité, désigna notre auteur à la vindicte des vigneronns comme un ennemi des fosses.

Et ailleurs, c'est le même système, quand, après avoir assez malmené les vigneronns dans son mémoire patois, il vient reprocher au P. Prudent de les avoir traités d'ignorants. Sur ce chapitre, le père capucin a cependant parfaitement observé les convenances.

Si dans le sentiment que j'exprimerai à l'égard du fossoyage, considéré comme moyen d'entretien, je trouve moi-même, ainsi que cela va de soi, des contradicteurs, je suis certain que l'adversaire du père capucin est bien mort, et que je trouverai chez les critiques de mon temps plus de politesse et de bonne foi.

Il était impossible que l'auteur d'une œuvre aussi mordante ne fût pas bientôt découvert dans le Besançon d'alors. Un certain abbé Baverel, caustique personnage et propriétaire de quelques vignes, attira les soupçons. Le P. Prudent informé en acquit bientôt la certitude. Une dispute assez vive eût lieu chez le libraire, et quelques temps après, Baverel, tout en niant qu'il fût l'auteur de la critique, se démasqua tout-à-fait en publiant une dernière brochure qu'il signa (2).

Dans cette publication, aussi méchante que la première, je ne trouve

(1) Les pulsards, trousseaux, luisants, sauvagnins, cépages à racines puissantes et susceptibles de fertilité dans un âge avancé, répugnent par ce fait même à la provignure. La difficulté et le danger même du procédé nécessitent la plantation nouvelle et franche. Du reste, les bons vigneronns estiment que le nombre des fosses doit toujours être modéré.

(2) *Observations du P. Prudent touchant la maladie des vignes de Franche-Comté*, par l'abbé Baverel (1779).

qu'une ligne à noter : c'est que l'auteur reconnaît implicitement l'existence d'une espèce de maladie, quand il dit : « Il s'agit pourtant de « guérir nos vignes qui souffrent. »

Celui que Baverel maltraitait si fort travaillait à cette œuvre beaucoup plus sérieusement ; ainsi l'on voit que, dans sa correspondance, P. Prudent se préoccupe de la lettre de Chevalier qu'il commente avec méthode. Il cherche et questionne avec opiniâtreté, afin d'avoir une arme nouvelle contre son contradicteur. Mais ses efforts n'aboutissent pas ; il y a du moins absence de documents à cet égard.

Le pauvre père capucin si bafoué et si persécuté, écrivit bien une réplique où l'on trouve quelques détails piquants quoique un peu trop personnels ; mais déférant au sentiment, qu'il ne s'explique pas, de Mgr l'archevêque, et cédant aux observations de quelques amis, il ne poursuivit pas la publication. C'est ainsi que prit fin ce *combat très singulier*.

Nous ne voyons pas qu'on puisse tirer autrement profit de toute cette querelle, et nous lui donnons pour conclusion quelques renseignements sur la vie publique des deux adversaires.

Le P. Prudent, de Faucogney, élevé depuis l'âge de seize ans dans l'étude des sciences qu'il aimait, avait trente-trois ans lors du concours (1). Il reparut encore une fois à l'Académie en 1783, dans un concours d'éloquence ; puis, lors de la Révolution, se retira dans sa famille à Fontaine, pour y composer divers ouvrages de religion et de pédagogie, et mourut en 1792.

Le caustique abbé Baverel poursuivit longtemps encore le père capucin de ses mordantes épigrammes. Moins méchant que ses brochures ne sembleraient l'indiquer, il péchait par l'éducation première et manquait de savoir-vivre. Lors de la Révolution, il entra dans le mouvement en jetant le froc aux orties, et ne fut pas épargné pour autant par ses amis politiques. Son esprit remuant et malicieux ne fut peut-être pas étranger à la prison qu'il encourut, et dont il ne sortit qu pour mener jusqu'à sa mort une existence assez négligée sous tous les rapports.

IV.

Si dans un concours sur la *culture de la vigne*, ouvert quelque années avant, l'Académie de Besançon n'avait obtenu aucun résultat

(1) Le Père Prudent a laissé quelques souvenirs légendaires à Montaleay, où il était familier des maisons Briot et de Terrier.

satisfaisant (1), il semble qu'il n'en fut pas de même dans celui dont le compte-rendu précède, et dont nous avons cherché à rendre toute la physionomie. Les opinions diverses qui s'y trouvent réunies, mettent une fois de plus en évidence, combien est complexe la cause de la maladie de la vigne. On y voit que les circonstances atmosphériques et les mauvais coups de labour y occupent surtout une place importante. Quant à l'épuisement du sol, à part un concurrent un peu phraséur, on ne voit pas que cette cause générale soit prise bien au sérieux. Lorsque nous sommes témoin, à un siècle de distance, de la santé et de la fertilité de nos vignes bien cultivées, on est bien éloigné d'admettre que les éléments minéraux indispensables à leur végétation y étaient arrivés à un état de pauvreté tel que la plante devenait nécessairement malade.

La pourriture des racines est une affection plus à craindre pour certains de nos vignes que toute autre, parce qu'elle pourrait reparaitre encore. Quelque environné de nuages que soit un pareil sujet d'étude, il est plus que jamais nécessaire de s'en occuper, et de chercher quelle est la source de la santé, un instant compromise, d'une certaine partie de notre vignoble. Comme nous n'avons pas la prétention de résoudre la difficulté, du moins pouvons-nous, en prenant pour point de départ les causes possibles d'une affection très-réelle, donner une solution précise. Cette recherche sera la suite toute naturelle et pratique de cette étude rétrospective.

Nous supposons qu'une certaine abondance de production ait un peu diminué la vigueur de la vigne quant à son bois et à ses racines, et qu'il soit survenu, pendant quelques saisons, une succession de pluies ou d'intempéries quelconques capables de contrarier la végétation et de neutraliser les bons effets des labours; de plus, que cette action pernicieuse s'est exercée à la fois sur plusieurs régions très-distantes, il est arrivé fatalement que, sur les terres en particulier plus susceptibles par leur nature et leur exposition d'en subir les fâcheux effets, au lieu d'être local, le mal est devenu comme épidémique, sans avoir néan-

(1) Faisons cependant une exception en faveur de M. Barberet, médecin et académicien de Dijon. Prudemment, ce lauréat du concours de 1760 n'entre point trop avant dans les détails de la culture. Partisan déclaré de la taille faite en automne, ce qui était alors de *bon genre*, il est fort loin d'être en communauté d'idées avec notre compatriote, M. Picot, que nous nous gardons bien d'oublier en son lieu. Nous eussions aimé voir le P. Prudent faire, comme le médecin lyonnais, une heureuse appréciation de la poussière des pierres cassées. Il se montre, en outre, fin de sens pour ce qui concerne la cuvaïson. Cette étude appartient aux amateurs compétents. — à chacun son tour.

moins le caractère contagieux. Nous croyons pouvoir expliquer ainsi l'origine du gabel allemand ou franc-comtois. Prise ainsi, la question nous donne un point de départ bien défini. Ce n'est point tant à la richesse du sol qu'il faut nous arrêter, mais à sa puissance; car la maladie sévissait très-bien dans les sols les mieux pourvus, et les jeunes ceps, naturellement plus favorisés, souffraient même plus que les anciens. Figurons-nous une plante mal servie par un système radicaire affaibli, et qui ne peut pénétrer dans la couche inférieure d'un sol dont l'état particulier n'est pas favorable. Une humidité stagnante, due en grande partie à la sève descendante, imprègne ce sol, où la vie ne circule plus depuis quelque temps, et où, par une sorte de concrétion, les bons principes sont devenus insolubles. A la décomposition forcée des racines succède la mort de la plante. La terre, qui n'est ni épuisée, ni empoisonnée, est devenue inerte et n'a plus de puissance. Cet état particulier de la couche inférieure du sol, qu'il n'appartient qu'à la science de définir et où elle peut signaler des combinaisons chimiques et peut-être même l'action électrique, ne doit pas toujours durer. La solution se présente tout naturellement; il faut rendre à cette couche inerte sa puissance paralysée en la soumettant à l'action de l'air.

En un mot, il faut *AÉRER LE SOL et augmenter l'épaisseur de la couche cultivée en l'ameublissant.*

Les labours fréquents, profonds, une fois au moins tous les ans, les défoncements partiels : voilà ce que demandent des terres soi-disant épuisées et malades, et j'ajoute : *CE QUE COMPRENAIENT TRÈS-BIEN NOS PÈRES !*

Ce n'est point de vigueur qu'il s'agit ici, c'est de santé. On parle de fumure à outrance. Il est très-vrai que le fumier agissant comme amendement et comme engrais, divise la terre, absorbe l'humidité nécessaire et tient en réserve, pour les fonctions de la nutrition des plantes, l'azote et l'ammoniaque à l'abri de l'évaporation. Mais les labours fréquents et quelquefois profonds, ainsi que les défoncements, ont des effets analogues. Ils favorisent les actions chimiques qui donnent naissance à des matières assimilables par les végétaux. Ils empêchent le dessèchement du sol en arrêtant les effets de la capillarité. En rendant le sol poreux, ils permettent l'introduction d'abord de l'air, qu'ils mettent en communication avec la couche inférieure pour produire l'azote par oxydation, puis celle des pluies si bienfaisantes par le nitre des poussières de l'air, dont elles déchargent l'atmosphère, surtout dans les orages. L'acide carbonique contenu dans l'eau va désagréger et mettre dans un état de division extrême, de solubilité en un mot, les

matières les plus dures, telles que la silice et les phosphates, aussi bien à la surface renouvelée que dans la profondeur du sol.

Il ne faut jamais perdre de vue la nécessité de l'économie dans la culture des côtes. La difficulté des transports oblige le vigneron à employer le plus possible les forces naturelles; de plus, l'apport limité, mais nécessaire, des matières fertilisantes doit toujours avoir le plus grand effet utile.

C'est ici que nous trouvons le secret de la valeur de notre ancienne méthode. Une des difficultés de la culture de la vigne, c'est l'enfouissage parfait des engrais.

Il est à croire qu'un jour, bien inspiré par l'observation de la plante qu'il cultivait, un vigneron intelligent mit à profit la souplesse, la longueur et la disposition des yeux du sarment pour rajeunir ou remplacer ses ceps vieillis ou morts; ou bien la découverte se fit-elle par le marcottage naturel d'un sarment trainant à terre et recouvert par un labour grossier? Il n'est pas moins vrai que, perfectionné par l'emploi et approprié aux nécessités des différents sols, le procédé du recouchage fut généralisé dans la culture. Le succès assuré de cette emplantation, l'obtention des fruits dans l'année même, suffiraient largement à justifier cette méthode d'entretien (1). Mais plus on l'étudie, plus on lui trouve d'avantages. Elle conduit forcément aux défoncements multipliés. Par la conservation d'une partie de l'excavation, elle permet l'aération profonde du sol et l'insolation de surfaces précédemment inaccessibles. Vient ensuite l'utilisation des terres extraites, nourriture simple, mais qui apporte la santé; ameublies par le transport, riches de nouveaux sels, elles sont susceptibles de s'enrichir encore. Les terres de la surface avoisinant les fosses descendent naturellement sur les jeunes provins, avec l'humus et les débris végétaux de toute espèce, feuilles et bois coupés en morceaux. Enfin les engrais, de quelque nature qu'ils soient, trouvent dans ces défoncements *leur place toute marquée*. La plante ne subit aucun retard dans son développement.

• L'influence salubre de cette première nourriture, puisée dans une

(1) Provigner c'est demi-planter, dit Olivier de Serres. Si le provignage était un fait nouveau, on n'aurait pas assez d'éloges pour son inventeur : aussi doit-on beaucoup pardonner à ceux qui approuvent ce procédé, car, mieux informés, ils seront d'un autre avis. — Nous avons pensé qu'il était mieux de faire ici une distinction scholastique entre le provignage et le recouchage. *Provignage* est un joli mot français, d'une origine latine très-régulière, et l'abréviation locale de *pro* pour *provins* est d'une filiation assez claire; le mot *recouchage* est franc-comtois et plus salubre, voilà tout. Nous ne parlons pas autrement que Chevalier, qui savait sa langue et qui choisissait ses expressions avec un tact tout particulier.

« terre fumée, doit s'étendre par la suite dans toutes les parties du « végétal, car l'on comprend qu'une plante qui a languï dans sa première jeunesse ne puisse plus acquérir une constitution parfaite. » (BOUSSINGAULT, *Econ. rur.*)

Les défoncements par longs terreaux pour la plantation des crossettes et des racineux, produisent les mêmes avantages quant à l'amélioration du sol. Plusieurs terreaux juxtaposés, à des distances réglées par la pratique, sont une espèce de jachère, par places, jusqu'au moment où l'on procède, pour compléter l'implantation au *doublément des pieds par le provignage*. Ce système a été employé par nos anciens vigneron, concurremment avec le provignage, lorsque l'encombrement des couches ou leur mauvais état pouvait présenter des inconvénients. Mais, dans la vieille pratique, les terreaux sont profonds, et, la plantation faite, restent en partie ouverts comme les fosses, afin de faciliter l'établissement solide des racines inférieures.

Ajoutons à ces éléments fournis par ces défoncements, provoqués par les nécessités de la culture, les masses de terre reposée et de meilleure qualité descendues au bas des emplantations et qu'on remonte de temps à autre ; puis enfin les marnes et argiles que l'on puise souvent dans le sous-sol même, et qui procurent pour longtemps à la vigne son engrais spécial, le silicate de potasse. Ces terres, dont l'acidité se corrige, sont comme vierges, et même, dans cet état premier, sont une source de vigueur pour une plante dont les feuilles, les bourgeons et les fruits encore verts sont l'acidité même.

Avec ses principes d'économie et de travail, le bon vigneron de la côte ne prend à la vigne que le vin et *lui restitue tout le reste de ses productions* : marcs, cendres des bois, sarments coupés en morceaux, feuilles mêmes retenues par un peu de terre avant qu'elles ne soient emportées par le vent (1).

Dans tout cet ensemble, comment ne pas reconnaître que notre ancien système de culture lutte merveilleusement contre l'épuisement du sol, si souvent argué comme conséquence du long maintien de la vigne dans la même côte, en même temps qu'il procure, comme préservatif des maladies de la plante, un véritable assainissement ?

(1) Les soins minutieux que la vigne demande, amènent la présence fréquente du vigneron. Il n'est pas douteux que, dans des régions privilégiées, quelques vignes négligées, image du désordre et fertiles quand même, impenétrables pendant les chaleurs de l'été, ont dû, sous des voûtes de feuillage, couvrir à l'aide de puissants foyers de contagion. Dans les *palétres* d'une vigne où le vigneron passe souvent avec son fosoir ou son *excellent crochet*, la surveillance s'exerce avec soin, constamment et partout.

Mais si nos ressources, dans un grand nombre de nos côtes, sont considérables (1), nous devons reconnaître aussi que notre trésor caché n'est pas absolument inépuisable et qu'il ne faut pas perdre de vue des vérités que la science moderne finira par mettre dans tout leur jour.

La culture des champs à grand rendement est ordinairement l'objet des études des chimistes agronomes. La vigne ne saurait être assimilée aux cultures épuisantes; cependant citons quelques lignes tirées d'une œuvre magistrale de Liébig (2), publiée en Allemagne en 1855, et qui para l'année dernière, traduite en français par M. Grandeau. Cette œuvre étrangère couronne les travaux si remarquables du directeur de la station agronomique de l'Est, sur la nutrition des végétaux, dans le *Journal d'agriculture pratique* de l'année 1873.

Voici trois aphorismes de Liébig, qu'il est bon de livrer à la méditation de ceux qui cultivent la terre :

« 30. L'accroissement de la fertilité d'un champ par la jachère et
« par la préparation mécanique, jointe à la soustraction des éléments
« du sol par les récoltes, en l'absence de restitution de ces éléments, a
« pour résultat, au bout d'un temps plus ou moins long, d'amener la
« stérilité durable de ce champ.

« 49. On obtient d'un champ riche en aliments minéraux, pendant
« une année ou pendant une série d'années, des récoltes abondantes,
« en ajoutant et en incorporant au sol de l'ammoniaque seul ou de
« l'humus et de l'ammoniaque, sans restituer à la terre les éléments
« absorbés par les récoltes. La persistance des rendements dépend
« alors de la quantité et de la qualité des éléments minéraux contenus
« dans le sol. La pratique longtemps continuée de ce système amène
« l'épuisement du sol.

« 50. Si, après avoir épuisé la terre, on veut lui restituer sa fertilité
« première, il faut lui rendre les aliments qu'elle a perdus pendant
« cette série d'années. Si dans dix ans le sol a donné dix récoltes,
« sans qu'on ait fait une compensation des aliments exportés, il faudra,

(1) Il est de toute justice de rappeler ici la magnifique découverte de M. de Belenet, juge au tribunal de Vesoul, qui a révélé les richesses contenues dans les schistes bitumineux du lias, dont les assises se rencontrent dans le voisinage de nos meilleurs vignobles.

(2) L'homme n'est pas parfait, et les conquérants encore moins que les autres. La gloire de Liébig n'éclipse pas celle de notre Bonasingault, car si le génie procède souvent par éclairs, il est assés, suivant Bossuet, le fruit de la patience. La doctrine de Liébig, touchant les éléments favorables à la végétation, est celle qui nous explique le mieux, dans un sol propice, la *fertilité presque indéfinie de la vigne bien travaillée*; et si nous citons Liébig au sujet d'un phénomène qui, on peut le dire, annoncerait par trop la fin des temps, c'est pour rendre cette vérité soulignée plus saisissante.

« la onzième année, restituer au champ une quantité décuple de principes nutritifs, si l'on veut lui conserver la faculté de fournir une nouvelle série d'un nombre égal de récoltes. »

On croirait, en lisant ces lignes si admirables dans leur simplicité et dans leur précision, que c'est le testament scientifique de l'illustre chimiste allemand, si l'on ne savait sa mort toute récente.

Remarquons avec tristesse, comme le fait son savant traducteur, M. Grandeau, combien il a fallu de temps pour que cette œuvre, destinée à une grande publicité, parvint à passer le Rhin.

Quelque reproche que nous méritions, croyons qu'en France le nombre est grand encore de ceux qui pensent que la science n'a point de patrie, et que l'étude des œuvres du Père commun est le lien des hommes de bonne volonté.

(A suivre).

A. VAISSIER.

RECETTES ET PROCÉDÉS UTILES,

PAR M. LE DOCTEUR A. ROUGET (D'ARBOIS), MEMBRE FONDATEUR.

Pour mettre à fruit les poiriers greffés sur coignassier. — Il suffit de les déplanter et de les replanter. (M. FOREST).

Changement de couleur des fleurs. — Le charbon de bois rend plus foncée la nuance des dahlias, des roses et des pétunias; le carbonate de soude rougit les jacinthes. Pour bleuir les hortensias, il faut ajouter à la terre de bruyère ordinaire un peu de terre prise sur les places à charbon dans les bois.

Le peroxyde de fer, qui se dissout lentement, provoque un bleuissement bien plus intense que le sulfate de fer. (Illustration horticole).

Mastic pour recoller les pots en terre cuite. — Prenez un poids égal d'huile de navette ou de colza et de résine de sapin, et un poids de cire égal au quart du poids de la résine. Faites fondre et bouillir le tout ensemble, en enlevant l'écume qui se forme jusqu'à ce qu'il ne s'en produise plus. Retirez alors du feu et conservez pour en faire usage à l'occasion.

Lorsqu'on veut se servir de cette préparation, il suffit de la réchauffer pour la ramollir, d'enduire avec un pinceau les deux parties à joindre ensemble et de les adapter l'une contre l'autre, en les tenant serrées une ou deux minutes. Ce mastic résiste très-bien à la pluie et à l'humidité.

LES SECOURS D'URGENCE

GUIDE PRATIQUE

DES COMITÉS ET POSTES D'ASSISTANCE AUX BLESSÉS, NAUFRAGÉS, NOYÉS, ASPHYXIÉS,
AUX VICTIMES D'ACCIDENTS SUR LES CHANTIERS PUBLICS, CHEMINS DE FER, DANS
LES ÉTABLISSEMENTS INDUSTRIELS, THÉÂTRES, INCENDIES, FERMES ISOLÉES,
COMMUNES RURALES, ETC., ETC.;

Par le docteur E.-L. BERTHERAND.

(Suite).

Que de chutes mortelles seraient évitées aux couvreurs et aux ferblantiers, s'ils étaient astreints à de semblables mesures de précaution avant de s'abandonner sur les pentes parfois très-inclinées des toitures. Aussi, un architecte de la Préfecture de la Seine vient-il d'inventer un appareil préservateur qui intéresse vivement la sûreté de ces ouvriers autant que celle des passants, trop souvent atteints par la chute de matériaux. C'est un garde-corps repliant sur les combles ou les corniches et permettant, au moment du travail, de créer sur les bords du toit un chemin sûr, praticable, et d'établir facilement, par la pose de quelques planches, bannes ou filets de petite dimension, une surface continue s'opposant à la chute des ouvriers et des matériaux.

D'après les ordonnances de police, les puisatiers ne doivent jamais descendre dans les puits, puisards, égoûts particuliers, etc., sans être ceints d'un bridage à la partie supérieure duquel un anneau est fixé : une corde reste attachée à ce dernier tout le temps du travail à l'intérieur, et l'autre extrémité de cette corde confiée à un nombre suffisant d'ouvriers à l'extérieur, afin qu'ils puissent, au besoin, retirer et secourir les puisatiers travaillant au fond de ces galeries. Dans les égoûts particuliers, des ouvriers pourvus de cordes se tiennent près de l'orifice le plus rapproché du siège des travailleurs, afin de les secourir en cas de besoin, comme ci-dessus. De plus, ces auxiliaires, qui restent à l'extérieur des puits, puisards et égoûts, doivent être également armés de la ceinture avec l'anneau (Ordonnance du 20 juillet 1838).

En cas d'accidents survenant aux puisatiers qui n'ont pas été entourés des précautions précitées, il faut d'abord s'assurer de la qualité de l'air, en descendant dans la galerie une lanterne allumée. Si elle ne s'éteint pas à la surface de l'eau, même quand on a remué profondément ce liquide à l'aide d'un corps lourd attaché au bout d'une corde, les ouvriers ceints d'un bridage doivent immédiatement procéder au sauvetage.

Si, au contraire, la lumière s'est éteinte à une certaine profondeur, il y aurait danger d'asphyxie à descendre dans le puits : il faut en renouveler l'air. Le moyen le plus expéditif consiste à se servir de grands soufflets en cuir, ou mieux en bois, dont le tuyau descend jusqu'à une très-petite distance de la surface de l'eau ou bien, à descendre et à remonter alternativement dans le puits des bottes de paille, un certain nombre de fois.

Si la lumière redescendue s'éteint encore, on attaque les gaz délétères par les moyens suivants :

Pour neutraliser l'acide carbonique, verser dans le puits plusieurs seaux de lait de chaux et agiter l'eau vivement à l'aide de pierres attachées au bout de cordes ;

Pour détruire le gaz hydrogène sulfuré ou carboné, descendre au fond du puits un vase ouvert contenant un mélange de 160 gr. d'oxyde noir de manganèse et de 380 gr. de sel marin, sur lesquels on verse à diverses reprises 250 gr. d'acide sulfurique (huile de vitriol) du commerce. A défaut de cet acide, on emploierait 400 gr. d'acide chlorhydrique (ou muriatique) du commerce. On pourrait encore jeter dans le puits de l'eau chlorurée (30 gr. de chlorure sec par litre), pratique particulièrement utile si le puits exhalait une odeur d'œufs pourris.

Les carrières à puits exposent à de graves accidents les ouvriers qui les exploitent : ainsi des blocs se détachent pendant l'ascension, des éboulements les ensevelissent, les bâtons des échelles se brisent et déterminent des chutes mortelles. Le matériel de secours indispensable doit être préparé par les soins des propriétaires ou des exploitants, savoir : échelles solides avec échelons en fer de 3 centim. de diamètre et 4 décim. de long, bien entretenues dans leurs armures, bien fixées et solidement suspendues

à l'entrée du puits par un double tour de chaîne de fer assujétie par un crochet de fer, fermé sur place et non pas avec des cordes.

Les mines, houillères, tourbières, fosses, carrières, etc., excavations de diverses formes (puits, galeries, cheminées, chambres, etc.), sont parfois le théâtre d'accidents graves (éboulements, inondations, explosions, gaz délétères, chutes de points élevés, ruptures d'engins ou de câbles, etc.). Parmi les moyens de porter un secours d'urgence dans de pareils malheurs, il faut citer :

1° Les lampes de sûreté qui permettent de se diriger au milieu même d'une atmosphère méphitisée par l'hydrogène. La lampe de Davy, fondée sur la propriété des toiles métalliques d'empêcher la flamme de traverser leur tissu serré, se mouche par le mouvement de rotation imprimé à un fil métallique recourbé : M. Roberts, Mueseler, Arnoux et Combes l'ont perfectionnée. La lampe Dubrulle a pour base la précédente et pour accessoire une vis, qui, faisant descendre et éteindre la mèche quand la lampe est ouverte, prévient ainsi d'un danger imminent.

Malheureusement, si le gaz hydrogène carboné forme le tiers de l'air atmosphérique, ces lampes s'éteignent. On a remédié à cet inconvénient en entourant la mèche de plusieurs fils de platine tournés en spirale qui, suffisamment chauffés tout d'abord par la combustion de la lampe, deviennent ensuite lumineux dans l'obscurité.

M. Fincham a lu, à la Société de Londres, un mémoire sur les vapeurs abondantes de chlorure de chaux comme moyen très-avantageux et très-sûr de détruire le gaz inflammable qui se développe dans les mines de charbon.

2° Les appareils respiratoires ordinaires, qui permettent de pénétrer au fond des galeries, de porter secours aux ouvriers, de faire toutes réparations nécessaires. Nous citons un peu plus loin les principaux de ces appareils.

3° Les moyens préventifs des ruptures de câbles des cages, quand on descend au secours des ouvriers ou que l'on remonte ceux en danger. Contre les chutes fort dangereuses en pareil cas, M. Fontaine a imaginé un boudin à ressort se détendant quand la corde casse et lâchant du même coup, en dehors, deux

puissantes griffes qui s'implantent dans les bois conducteurs de cages. — M. Boisseau, de Charleroy, dispose ces derniers en forme d'échelles sur lesquelles s'arrêtent brusquement deux verrous que la détente du ressort pousse en dehors. — C'est sur un principe analogue qu'est fondé l'appareil employé aux mines de Decize et interposé entre le câble et la cage ; il consiste en deux barres de fer ramenées par un ressort en croix : les extrémités supérieures sont armées de contre-poids qui, lâchés à la rupture du cordage, laissent les branches s'écarter brusquement et pénétrer dans le bois des glissières par leurs extrémités inférieures taillées en biseau.

4° Les cuffats ou tonneaux d'extraction sont des moyens parfois dangereux en cas de rencontre entre eux, toujours insuffisants pour le sauvetage d'un assez grand nombre d'ouvriers. Les échelles verticales seraient trop fatigantes pour assurer une sortie rapide : les échelles hélicoïdes et à échelons doubles, valent mieux, exigent moins d'efforts. — L'appareil de M. Warocqué est une série de paliers mobiles, doubles, s'élevant et descendant alternativement et d'une façon continue par la force d'une machine à vapeur : moyen beaucoup plus expéditif que les précédents.

Mais, si l'ouvrier est malade ou grièvement blessé, il faut recourir à la caisse du docteur Valat, sorte de boîte allongée, un peu inclinée dans son plus grand diamètre, matelassée, garnie de sangles espacées pour soutenir le corps, enfin d'un couvercle mobile ; à l'un des bouts, on a réservé une petite plate-forme pour le sauveteur qui accompagne son camarade. Quatre bras à charnières changent, au besoin, ce coffre en un brancard de transport.

5° Les éboulements dans les mines ont presque toujours lieu dans les parties les plus récemment excavées et simplement soutenues par des madriers et des planches. M. Valosse a imaginé, pour le sauvetage des ouvriers, un long tonneau en tôle fort solide, composé de plusieurs tronçons s'emboîtant les uns dans les autres, armés chacun d'une lucarne fermant de dehors en dedans et pouvant donner passage à un homme. Porté sur des

roues correspondantes à des rails de chemin de fer, cet aqueduc occupe tout le théâtre du travail. Au moindre craquement, les ouvriers se réfugient dans ce tube, en suivent toute la longueur et sortent par les lucarnes en rapport avec la voûte en maçonnerie. Si cette dernière aboutit à un puits de descente, l'arrière du tube porte une cheminée remontant dans ce puits et par laquelle les travailleurs trouvent une issue de salut.

6° La ventilation plus active de la mine pour mélanger les gaz méphitiques avec une quantité plus considérable d'air et en rendre ainsi les effets moins dangereux ; s'obtient au moyen d'une machine à vapeur mue par l'air comprimé que refoule une autre machine extérieure et d'une puissance double. Aux mines de Blanzv, le ventilateur à ailes métalliques en hélice est mis en mouvement par une machine directe ; à la mine de Saint-Pierre (Belgique), le ventilateur, d'une force considérable, se compose de deux arbres mus en sens contraire par deux manivelles attachées à la tige du piston d'une machine verticale à l'aide d'une traverse : ces arbres portent de grandes dents d'engrenage de forme et de longueur telles que deux d'entr'elles sont toujours accolées, de sorte que les deux suivantes forment une sorte de caisse fermée, au fond de laquelle aboutit l'orifice du puits et dont la capacité augmente à mesure que les dents s'éloignent. Il en résulte une aspiration de l'air intérieur projeté au dehors sur tout le contour du coursier.

Atmosphère chargée de *poussières minérales*. — Pour les poussières siliceuses, M. Poircl, maître-maçon à La Ferté-sous-Jouarre, a proposé, sous le nom d'absorbant hydraulique, un masque très-léger, d'un prix minime, ne recouvrant que le nez et la bouche, armé d'un petit réservoir disposé de façon à ce que l'air respiré est obligé de traverser le liquide et d'y déposer, en passant, les matières fines qu'il tient en suspension.

Le sauvetage des asphyxiés par *gaz méphitiques* exige un certain nombre d'engins et d'ustensiles. Pilâtre des Rosiers, en 1785, était descendu dans une cave de brasseur et y avait séjourné plusieurs heures en toute liberté de mouvements, n'étant armé que d'un masque appliqué sur le nez ou la bouche et terminé

par un tuyau communiquant avec l'air extérieur. Il aspirait l'air pur du dehors par ce tuyau et expirait l'air vicié dans le milieu où il se trouvait, par la bouche, s'il avait aspiré par le nez, et réciproquement.

En 1866, M. Galibert a inventé des appareils respiratoires fort simples, d'un prix modéré, et toujours prêts à fonctionner. Le grand modèle est un réservoir à air de 110 litres, donnant naissance à deux tubes qui vont aboutir à une pièce en corne qu'une légère pression des dents fixe dans la bouche. Le réservoir est porté à dos comme un hâvre-sac. Une paire de lunettes et une pince-nez protègent les yeux et les narines. L'aspiration se fait par les deux tubes à la fois, et l'on renvoie par ces mêmes tubes l'air lentement expiré. On séjourne ainsi 20 à 25 minutes dans un milieu asphyxiant (cuve, fosse, puisard, etc.). L'appareil, qui ne pèse que 1 kilog. 60 gr., laisse les mouvements très-libres. Le petit modèle ne diffère que par des tubes de caoutchouc beaucoup plus longs et correspondant directement avec l'atmosphère : par l'un on aspire, par l'autre on chasse l'air respiré, et la langue posée sur l'extrémité de l'un permet de se servir de l'autre. Le séjour souterrain n'a plus ici de limites, mais, pour sortir, il faut suivre la voie d'entrée.

Le docteur anglais Stenhouse a inventé un masque en treillis de toile métallique, dont la doublure est remplie de fragments de charbon concassé et à travers lequel respire l'ouvrier placé dans une atmosphère viciée (1855). On sait, en effet, que le charbon jouit de propriétés absorbantes et désinfectantes. Ce masque est très-applicable dans les cas où il s'agit de pénétrer dans une atmosphère chargée de vapeurs phosphorées : des chimistes allemands ont récemment démontré que le charbon fixe et absorbe le phosphore.

L'entrepreneur de la vidange des fosses d'aisances est tenu, par les ordonnances de police de 1831, 1834 et 1853, de fournir chaque atelier d'au moins deux bridages et d'un flacon de chlorure de chaux concentré pour prévenir les dangers d'asphyxie ; il ne peut employer à chaque atelier moins de quatre ouvriers, dont un chef ; il est défendu aux ouvriers de travailler à l'extraction

des matières et de descendre dans les fosses sans être ceints d'un bridage : la corde de ce bridage sera tenue par un ouvrier placé à l'extérieur de la fosse.

Les ouvriers, avant de descendre dans les fosses où il y a abondance de gaz sulfhydrique ou de sulfhydrate d'ammoniaque, doivent, en outre, être munis d'appareils respiratoires, ou tout au moins attacher devant leur bouche un sachet contenant du chlorure de chaux et humecté d'eau.

M. Pollani a inventé, pour pénétrer dans un milieu d'émanations délétères, un masque double, en toile métallique, enveloppant la tête entière, sauf la région des yeux, qui est armée de verres. Les toiles sont séparées par une couche d'éponge, qui retient toutes les particules dont l'air inspiré est le véhicule. On peut imbiber l'éponge de diverses matières neutralisantes, suivant la nature chimique de ces molécules ; ainsi, d'une solution d'acide sulfurique au centième pour une atmosphère chargée d'émanations de plomb, etc.

Sur les lignes de *chemins de fer*, en France, une circulaire ministérielle du 9 juin 1866 a déterminé la composition des boîtes à pansement, des boîtes de secours et de celles de grandes opérations, qui doivent être placées : les premières, dans tous les trains de voyageurs ; les secondes, dans les gares où se trouvent des ateliers ; les troisièmes, dans les stations attendant aux localités de résidence d'un médecin de la Compagnie. Ces boîtes sont réglementairement composées comme suit :

1^{re} Boîtes à pansement : 3 flacons contenant alcool camphré, extrait de saturne, perchlorure de fer liquide. — 1 pot glycérolé d'amidon. — 1 rouleau taffetas d'Angleterre. — 1 paquet charpie. — Aiguilles, épingles, fil ciré, cordons, bandes, compresses, 1 drap fanon, 1 bassin, plusieurs cardes de coton, 1 paquet agaric de chêne, 3 groupes d'attelles conjuguées, 1 éponge, 1 trousse fort simple.

2^{re} Boîtes de secours : 6 flacons bouchés à l'émeri, contenant alcool camphré, extrait de saturne, ammoniaque, perchlorure de fer, éther sulfurique, laudanum de Sydenham. — 1 pot glycérolé d'amidon. — 1 rouleau taffetas d'Angleterre. — Charpie, bandes,

compresses, 2 cardes de coton, 1 drap fanon avec ses coussins. — 1 appareil Scultet. — 2 pelotes fil ciré. — 1 paquet agaric de chêne. — 1 gobelet en étain. — 1 cuiller en fer étamé. — 1 étai garni d'aiguilles. — 1 pelote garnie d'épingles. — 3 coussins de balles d'avoine. — 1 gouttière en toile métallique pour fractures. — 10 attelles assorties. — 2 attelles articulées. — 1 bassin. — 1 éponge. — 1 tourniquet de J.-L. Petit. — 1 barreau aimanté pour les corps étrangers. — 1 trousse renfermant 1 rasoir, 2 bistouris, 1 pince à torsion, 1 pince à anneaux, 1 paire de ciseaux droits, 1 sonde en argent, 1 sonde cannelée, 1 spatule, 2 styles assortis, 2 lancettes, 3 aiguilles à suture, 1 porte-nitrate d'argent garni.

3^e Caisse à amputations : 1 scie à amputation et 2 feuillots. — 3 couteaux, dont un interosseux. — 2 bistouris fixes. — 1 aiguille d'A. Cooper. — 1 ténaculum. — 1 pince à esquilles. — 1 pince à torsion. — 1 pince à artères. — 1 tourniquet, pelote et ligature (Larrey). — 1 cautère olivaire. — 4 aiguilles à suture.

En cas de détresse, d'accidents, des machines de secours sont à la disposition des Commissaires de surveillance qui les expédient dès que la demande leur en parvient. L'article 44 de l'ordonnance du 15 novembre 1846 est ainsi conçu : « Il y aura constamment, aux lieux de dépôt des machines, un wagon chargé de tous les agrès et outils nécessaires en cas d'accident. Chaque train devra, d'ailleurs, être muni des outils les plus indispensables. »

Ajoutons que dans les gares à ateliers ou à dépôt de locomotives, il y a toujours, outre la caisse à amputations, un brancard, un approvisionnement de médicaments et d'appareils de chirurgie.

En Prusse, le Ministre du Commerce a ordonné que chaque train de chemin de fer fût pourvu d'une caisse contenant une petite pharmacie pour les cas d'accidents ou de maladies subites.

Outre différents instruments de chirurgie, ciseaux, aiguilles, bandages, charpie, ouate, sparadrap, 2 bassins en fer-blanc, on y trouve liqueur d'Hoffmann, teinture d'opium, sous-acétate de plomb liquide, ammoniaque liquide, acide phénique, etc. Une instruction détaillée et simple est ajoutée pour les conducteurs,

qui sont tenus d'en avoir pris connaissance, pour les cas où il ne se trouverait pas de médecin au train.

D. — *Théâtres, hippodromes, etc.*

Les salles de spectacles, hippodromes, arènes, cirques, etc., peuvent être le théâtre d'accidents qui exigent de prompts secours. Un arrêté du Préfet de police de Paris, en date du 12 mai 1832, a prescrit dans l'intérieur des bâtiments un local spécial aux médecins de service, convenablement chauffé, éclairé, contenant :

1^o Comme *mobilier* : un lit ou canapé assez long et large pour recevoir une personne et appliquer un premier pansement de fracture. — 1 oreiller. — 3 chaises. — 1 table. — 1 cuvette. — 1 pot à eau. — 2 verres. — 1 carafe. — 1 sucrier. — 1 verre d'étain. — 1 cuillère à café. — 1 cuillère à bouche. — 2 chandeliers. — 4 serviettes. — 1 savon de toilette. — 1 couverture de laine. — 2 morceaux de flanelle d'un mètre pour frictions. — 1 placard ou armoire fermant à clefs et pouvant recevoir les médicaments et objets de pansement ci-après désignés ;

2^o Des *médicaments*, savoir : eau distillée de menthe (125 gr.) — Eau de Cologne (125 gr.) — Eau-de-vie camphrée (250 gr.) — Amiante imprégnée d'ammoniaque (50 gr.) — Ether sulfurique (2 flacons de 50 gr. chacun). — Eau de fleurs d'oranger (125 gr.) — Acétate d'ammoniaque liquide (125 gr.) — Emétique (10 paquets de 5 centigr.) — Farine de moutarde, sel gris, sucre (de chaque, 500 gr.) ;

3^o Comme *objets de pansement* : 1 rouleau de sparadrap. — 2 pièces de taffetas d'Angleterre. — 100 gr. d'amadou. — 125 gr. de charpie. — 12 compresses de 30 centim. de long sur 25 de large. — 6 bandes de 2 mètres de long sur 5 centim. de large. — 6 épingles à suture. — 6 serre-fines. — 30 gr. épingles ordinaires. — 6 attelles, dont 2 pour fractures de cuisse, 2 pour la jambe et 2 pour le bras. — 4 coussins balles d'avoine. — 2 draps fins. — 1 pièce ruban en fil écru ;

4^o Un *porte-secours* transportable dans toutes les parties de la

salle et renfermant : 100 gr. de sirop d'éther. — 30 gr. d'amiant imprégnée d'ammoniaque. — 30 gr. d'eau de mélisse. — 30 gr. d'alcoolé de menthe. — 1 flacon de sel volatil de vinaigre. — 2 lancettes. — 1 paire de ciseaux. — 1 pièce taffetas d'Angleterre. — 1 morceau d'agaric. — De la charpie. — Quelques bandes de 2 mètres. — Quelques compresses.

Le même arrêté spécifie que dans les cirques, hippodromes arènes, il doit y avoir 4 appareils complets à fractures (1 de cuisse, 1 de jambe, 1 de bras, 1 d'avant-bras).

E. — Incendies.

Les incendies nécessitent souvent l'emploi d'appareils spéciaux, que mettent en exercice, soit les ouvriers même des grands ateliers, soit les hommes professionnellement expérimentés dans leur maniement, les sapeurs-pompiers. Ces appareils comprennent :

1° Des *pompes* aspirantes-foulantes, avec boyaux de cuir qui, dans les villes où existent des bornes-fontaines, ont leurs extrémités armées d'un pas de vis qui s'ajuste rapidement à ces réservoirs :

2° Des *tonneaux* d'une capacité de 3 hectolitres, montés de telle sorte que leur centre de gravité soit un peu au-dessous de la ligne des brancards, ce qui les rend inversables, plus faciles à remplir et à traîner ;

3° Des *seaux* à incendie, cylindres en toile à voile de 25 centimètres de diamètre à la base, qui est cerclée et sous laquelle se croisent deux cordes de protection : l'ouverture supérieure porte une anse en bois recouverte de toile ;

4° Des *échelles* à crochets, pliantes, à deux montants en frêne, longues de 4 mètres, avec extrémités garnies de petits sabots en acier trempé pour pénétrer les pierres d'appui des croisées : au moyen de ces échelles, on parvient aux personnes en danger, elles s'en servent pour descendre munies de brassières et de cordages ;

5° Un *sac* de sauvetage, composé d'un rectangle dont chaque barreau en frêne a 1 mètre 80 de long ; les deux horizontaux devant s'appuyer contre les jambages des croisées, et les deux

verticaux soutenir le cadre à la hauteur de l'appui, en posant à terre. Un de ces derniers verticaux se termine par un anneau de fer dans lequel on passe un porte-mousqueton fixé au bout d'un cordage pour monter le sac. Celui-ci est en fort treillis de 80 centimètres de large et a 18 mètres de long ; il se termine par une caulisse qui permet de le fermer et de le prolonger par un cordage. La partie moyenne de ce sac porte un anneau en corde pour faciliter sa tension suivant la pente nécessaire. — On a expérimenté récemment à Vincennes un nouvel appareil de sauvetage qui a donné les meilleurs résultats. Ressemblant aux filets que les gymnastes mettent sous leur trapèze, il se compose de plusieurs toiles à voile superposées et tendues sur des piquets par des cordes que tiennent des pompiers. A mesure qu'un sautier saute d'une fenêtre, le chef d'escouade crie : « Fermez ! » et les pompiers tirant les cordes tendent la toile ; puis on la laisse glisser à terre, et la personne qui vient de sauter dans l'appareil peut prendre pied à terre ;

• Des cordages, leviers, haches, éponges à la main et à la perche ; des masques, des blouses pour feux de cave, des brassières, une lampe-Davy, surtout quand il s'agit de pénétrer au milieu de gaz détonants ou de vapeurs très-inflammables, comme celles des distilleries de résines, d'alcools, d'huile de schistes, fabriques et dépôts d'éther, travail en grand des goudrons, rectifications d'essences, fabriques de vernis, etc.

On est parfois embarrassé pour attacher un appareil, un cordage : on noue alors par leurs extrémités une serviette, un mouchoir ou un drap et l'on arrête ces nœuds entre une fenêtre et son encadrement. M. Charrière a inventé une poulie simple, légère, facile à manœuvrer, qui, une fois placée sur un point d'appui, permet à un second pompier de venir en aide au premier pour combiner la marche d'un sauvetage.

Pour arriver jusqu'aux personnes cernées par le feu, on s'enveloppe d'un drap mouillé et l'on traverse rapidement les flammes. On peut encore se servir d'un costume en toile métallique enveloppant un autre costume de laine rendu incombustible par immersion dans une dissolution saline. Ce vêtement, imaginé

par Aldini, couvre des pieds à la tête; à la rigueur, le costume de laine, plus léger, suffirait.

Il ne faut pas oublier qu'une solution assez étendue de chlorure de zinc, dans laquelle on trempe les vêtements, les linges, le rend ininflammables; on peut même délayer dans cette solution les amidons destinés au repassage des tissus.

Quand l'acide carbonique est assez abondant pour menacer d'asphyxier, dans une cave, par exemple, il y a avantage à se servir de l'appareil du colonel Paulin, casaque de cuir serrée par des courroies autour des poignets et de la ceinture et maintenue par des sous-cuisses, armée d'un capuchon enveloppant la tête avec oculaires pour voir et se diriger; sur le côté gauche, l'ajustage s'adapte à un boyau par lequel la pompe injecte de l'air afin que le pompier ait toujours de l'air neuf à respirer. Sur le milieu de la ceinture pend une lampe également alimentée d'air par un petit boyau particulier. Le pompier peut ainsi manœuvrer la lance à eau, une hache, retirer les corps qui entretiennent le feu, etc. — A l'Exposition de 1867, Galibert a présenté un appareil rempli d'air respirable, porté à dos et communiquant par un ou deux tuyaux avec la bouche du sauveteur qui, ayant le nez pincé, respire à son aise et pénètre ainsi impunément au sein d'une atmosphère asphyxiante.

Si un escalier est impraticable, les personnes peuvent descendre à l'étage inférieur à l'aide de draps de lit, de rideaux, de nappes, en ayant soin de les tordre et de les nouer de distance en distance pour donner plus de fixité aux points d'appui. Si la hauteur au-dessus du sol n'est pas considérable, elle ont la ressource de se précipiter sur des couvertures tenues horizontalement et solidement tenues par des assistants.

Quand les écuries font partie de bâtiments atteints par un incendie, les bestiaux affolés de terreur résistent très-souvent aux tentatives de leur faire évacuer le local. On les maîtrise facilement en leur enveloppant la tête avec des morceaux de couverture, de tapis, des sacs à grains, un tablier, une blouse ne voyant plus les flammes, ils se laissent conduire avec la plus grande facilité.

Des expériences faites en 1869 à la Compagnie générale des Omnibus, à Paris, ont démontré que l'application de l'asphalte seul empêchait parfaitement la propagation du feu. Pourquoi n'opposerait-on pas aux progrès d'un incendie des panneaux en bois portatifs, recouverts d'une couche assez épaisse d'asphalte seul, ne fût-ce que pour donner aux habitants d'une maison le temps de s'échapper sains et saufs avec leur famille ?

On a également reconnu, il y a une quinzaine d'années, que le feu chargé de chlorure de calcium, — substance de valeur insignifiante, — laisse, après sa vaporisation par le feu, un enduit conservateur à la surface des objets. On a même proposé de tremper des linges épais dans une solution concentrée de ce sel et d'en envelopper les objets et les personnes pour les préserver des flammes. C'est dans un sens analogue qu'agissent les cartouches extinctrices de MM. Muterce et Maurice (de Paris) : composées de gaz acide chlorhydrique, éminemment impropre à la combustion, elles sont lancées au milieu des foyers d'incendie et elles contribuent à éteindre ; il faut donc dix fois moins d'eau et dix fois moins de temps pour s'en rendre maître et prévenir d'irréparables malheurs.

Dans les grandes usines et bateaux à vapeur, on adaptera aux chaudières des tuyaux destinés à diriger très-efficacement cette même vapeur sur les matières en combustion et à les éteindre. Il est à désirer que nos pompes à incendie, qui ne projettent pas l'eau à des quantités et à une hauteur suffisantes, soient, à l'instar de l'Amérique, mues par la vapeur. Disposées comme des locomobiles, celles de New-York parcourent rapidement les rues, transportent un grand nombre de pompiers et travaillent avec une grande célérité.

Dans tous les ateliers ou bureaux de matières inflammables, comme les magasins de pétrole, par exemple, on doit toujours avoir un approvisionnement de sable proportionné à l'importance du dépôt ou de la fabrication, afin de pouvoir éteindre l'incendie dès le début.

Les feux de cheminée exigent quelques moyens particuliers : la première chose à faire est de retirer au plus tôt les matières

en combustion qui se trouvent dans l'âtre ; on met ensuite devant l'ouverture de la cheminée un drap ou une couverture, mouillés et maintenus en place par des corps lourds, et contre lesquels on appuiera soit une planche, soit une table renversée, une porte d'armoire. En même temps, on devra clore toutes les ouvertures de la pièce, afin que les courants d'air ne puissent alimenter le feu.

Si on ne doit pas, à cause de son étendue et de sa masse, espérer tout d'abord de parvenir à enlever tout le combustible du foyer, on jette dessus quelques kilogrammes de soufre en poudre et l'on se hâte de boucher l'ouverture de la cheminée comme il vient d'être dit. L'acide sulfureux qui se produit aussi tôt en abondance éteint le feu.

Si l'on suppose que la cheminée, étant journellement en activité, mais n'ayant pas été ramonée depuis longtemps, contient une assez forte quantité de suie, il faut enfoncer le drap mouillé dans l'orifice du conduit de la cheminée, puis le retirer très-brusquement. Par ce mouvement rapide d'aspiration, beaucoup de morceaux de suie en ignition se trouvent détachés ; on les enlève au fur et à mesure de leur chute et on recommence la manœuvre.

Il est parfois avantageux de verser de l'eau dans le tuyau de la cheminée, soit par son extrémité terminale sur le toit, soit par un trou pratiqué dans ses parois près du plafond de la pièce et à l'étage supérieur.

Défense absolue de tirer des coups de fusil dans les cheminées où il y a le feu ; c'est là un préjugé ridicule, c'est même une pratique très-inutile et qui fait perdre un temps précieux.

M. Caillaud, de Guéret, a inventé, en 1855, un système de raclettes fixées à une chaîne terminée par un poids : introduit par le haut de la cheminée, cet appareil précipite, en descendant et frottant contre les parois, les parcelles de suie enflammées.

Si le feu a pris à des rideaux, on se hâtera de les tordre. S'agit-il des vêtements ? on roule la personne à terre ou bien on l'enveloppe dans un tapis, une couverture, mouillés ou non ; ou bien encore on la couvre d'un matelas. Si l'on est à proximité

d'une mare, d'un étang, on ne saurait hésiter à l'y jeter.

La personne envahie par le feu est-elle seule? sa présence d'esprit doit lui inspirer l'idée de se glisser dans un lit.

Les incendies à bord des navires font vivement désirer que les navires soient pourvus d'installations convenables pour combattre la vapeur des chaudières dans toutes les parties de la cale et sur le pont, afin d'éteindre le feu et l'empêcher, tout au moins, de se propager, surtout s'il y a des quantités considérables de matières inflammables (alcools, pétrole, etc.)

Dans les cas de sinistres semblables dans les ports, M. le capitaine de la Rochelle, a proposé un vapeur en tôle, solidement construit, insubmersible, muni d'une machine puissante, disposé pour servir de bateau-pompe et de secours. Les pompes à incendie seraient portatives ou fixes, fonctionnant avec ou sans l'aide de la vapeur; des caissons seraient remplis de matières extinctrices se mélangeant avec l'eau des pompes. Il y aurait encore des échelles en métal s'ajustant bout à bout, des appareils incombustibles pour vêtement d'hommes, des ceintures et bouées de sauvetage, etc.

(A suivre.)

UN MOT

Sur l'amélioration de l'espèce chevaline dans le département du Jura.

Dans sa séance du 30 octobre 1874, le Conseil général du département du Jura a voté le crédit nécessaire à l'achat de chevaux reproducteurs.

La Commission instituée par le Conseil général a nommé des délégués qui se sont rendus sur les lieux de production pour y faire l'acquisition de sept étalons, qui paraissent réunir les conditions convenables; elle a de plus décidé que ces étalons seraient vendus aux enchères, à Dole, le 24 décembre 1874, et enfin, par une obligation imposée aux acquéreurs, le Conseil général du Jura a assuré le service de ces étalons aux poulinières de ce département à l'exclusion de tous autres.

Par les mesures qui précèdent, nous pouvons apprécier que le C général du département du Jura a fait tout ce qu'il était possible, pour le moment, dans l'intérêt de cette importante et question : *l'amélioration de l'espèce chevaline.*

Aux éleveurs à faire le reste.

Le moment opportun arrivé, nous pensons être agréable à ces derniers en leur rappelant brièvement quelles sont les qualités qu'il doit exiger des juments destinées à la reproduction et les différents moyens propres à employer pour arriver à un bon et prompt résultat.

Il ne suffit pas de posséder de bons étalons, de bonnes poulinières, de jouir d'un climat favorable et d'user d'aliments de première qualité pour avoir de bons chevaux; il faut savoir leur imprimer le caractère et leur donner la forme convenable.

Du Choix d'une Poulinière.

Étant fixé sur le genre de chevaux qu'on veut élever, on ne doit pas hésiter à faire un sacrifice pécuniaire pour se procurer de bonnes juments; non-seulement elles produiront un nombre plus ou moins grand de poulains dont la valeur sera proportionnée à celle de la mère, mais ces poulains eux-mêmes, destinés à devenir à leur tour des producteurs, concourront à la régénération de l'espèce; il y a donc dans le choix des juments poulinières, tout un avenir bon ou mauvais selon qu'elles auront été bien ou mal choisies.

Les juments que l'on veut livrer à la reproduction doivent être, tout, parfaitement nettes de toutes tares héréditaires, ni trop jeunes, ni trop vieilles, et relativement plus grandes que le mâle.

Nous empruntons comme preuve le passage suivant à M. le baron de Curnieu :

« Donner un grand cheval à une petite jument pour obtenir un poulain de taille raisonnable, c'est agir complètement au rebours des lois naturelles, c'est semer dans un sol pauvre et aride du blé; de Beauce ou du foin de Palaiseau; ce germe a en lui le besoin de s'étendre dans un espace nourrissant, il faudra donc qu'il végète, ou qu'il s'étiole.

« Je ne parle pas du cas où l'éleveur, poussant jusqu'à l'extrême stupidité, va faire saillir une petite jument par un mâle tellement épais que le fœtus tue la mère en naissant.

« Je veux donc de grandes juments, des juments énormes, des juments plus immenses que vous aurez à leur donner l'étalon le plus petit.

« le plus mince ; on ne saurait pousser trop loin l'horreur des juments exigües. » (*Leçons de Science hippique générale*, par le baron de Carnieu).

Des Tares.

Les tares qui doivent faire rejeter une jument sont :

- 1° La fluxion périodique ;
- 2° La pousse ;
- 3° Le cornage ou siffilage ;
- 4° La mauvaise conformation ;
- 5° L'immobilité ;
- 6° Les tics ;
- 7° La méchanceté.

En un mot, la poulinière doit avoir une forte constitution, une belle dépense, des hanches bien couvertes, un bassin large pour loger facilement le produit de la conception.

Nous lisons dans le *Recueil d'Hippologie* un article que nous croyons bien mettre sous les yeux de nos lecteurs et qui traite de l'influence de la mère sur le poulain :

« La mère influe sur la taille et donne le tempérament. Une jument fécondée par un âne met au monde un mulet aussi grand qu'elle, mais le bardeau, produit de l'ânesse et du cheval, est tout aussi petit que sa mère ; il n'en offre pas moins les caractères les plus saillants du père : conformation très-rapprochée, petite tête, oreilles courtes et la présence des crins sur toute la queue, que les zoologistes considèrent comme l'un des attributs essentiels de l'espèce cheval ; il hennit, tandis que le premier brait. La physiologie peut donner raison de cette prépondérance. La femelle donne le germe et joue un rôle passif, en quelque sorte, tandis que le mâle exerce une fonction active : il féconde le germe, lui donne l'étincelle de vie.

« D'où il sort qu'il modifie les formes du moule, qu'il lui donne son cachet propre, qu'il dote les produits de la conception de ses qualités morales. » (*Recueil d'Hippologie*, par le chevalier de Quillinan, officier de cavalerie).

Je viens de citer ces deux exemples du mulet et du bardeau, parce qu'ils démontrent d'une manière évidente le rôle qu'ont joué dans l'acte de la génération le mâle et la femelle et l'influence de chacun d'eux sur les produits. Pour arriver à un bon résultat et pour que les effets de l'amélioration se fassent immédiatement sentir, il serait à désirer

que les détenteurs d'étalons approuvés par l'Etat ou autorisés n'admissent à la saillie que les juments reconnues aptes à concourir à la régénération de l'espèce ; sans cela on s'expose, et pour longtemps, à conserver des chevaux abâtardis, décousus, pleins de vices et de tares, et les sacrifices faits jusqu'à ce jour deviendront inutiles.

De l'Alimentation.

Une alimentation choisie convenablement administrée et l'emploi de quelques soins particuliers pourraient suffire à la longue pour imprimer aux animaux toutes les modifications dont ils sont susceptibles, tandis que le défaut de nourriture convenable rend tous les autres moyens inefficaces, ou bien leurs effets ne sont que passagers.

L'influence des aliments dépend de leur qualité ; par une alimentation copieuse, tous les organes acquièrent un grand développement, la taille s'élève, le corps devient étoffé, les muscles volumineux.

Des Soins.

Il est souvent difficile d'expliquer pourquoi les animaux sont puissamment modifiés par des soins assidus, mais ce fait n'admet point de contestations.

Les Anglais ont créé leur précieuse race de chevaux par des pan-sages régulièrement pratiqués, par l'usage de procédés propres à faciliter la transpiration cutanée au moyen d'écuries sèches, aérées, entretenues proprement, par l'emploi de bons aliments. Le secret des Anglais se trouve, dit-on, au fond du coffre à avoine, et aussi par le choix judicieux concernant la reproduction.

Du Travail de la Poulinière et du Poulain.

On doit se garder de supprimer, soit en partie, soit en totalité, le travail habituel d'une jument que l'on croit ou qui réellement se trouve pleine, pour la reléguer dans une écurie privée d'air et de lumière, par la sotte pensée qu'elle se trouvera mieux de ne rien faire, tout changement dans son existence pouvant devenir nuisible à son produit comme à elle-même, tandis qu'un travail qui n'excédera pas sa force lui sera favorable.

On peut donc sans crainte l'atteler et la monter à des allures lentes jusqu'au dixième mois.

Quant au poulain, nous ne saurions trop recommander un travail

progressif et bien entendu ; d'abord, dans des prairies closes, il exercera en liberté ses membres aux diverses allures ; cet exercice volontaire ne peut que lui être salulaire et le préparer au travail à la longe, qui terminera son assouplissement lorsqu'il aura atteint sa troisième année. Ce travail à la longe le désempâtera, si je puis m'exprimer ainsi, et lui donnera une physionomie toute différente, en augmentant la puissance de ses organes, en développant sa poitrine et ses muscles et en rendant ses articulations souples ; ce travail devra être toujours proportionné à ses forces, à son âge et à sa race, il servira de préparation au dressage à la selle ou à la voiture. Sans cette progression et les soins entendus, on s'exposerait à ruiner ses aplombs, à empêcher l'accroissement.

Je viens d'esquisser en peu de mots, un peu trop brièvement peut-être, les notions élémentaires sur l'élevage et l'amélioration de la race chevaline.

Cette question se trouve du reste traitée d'une manière magistrale par des hommes qui ont un nom dans la science hippique, tels sont MM. de Cardai, lieutenant-colonel de gendarmerie, le baron de Curnieu, le chevalier de Quillinan et tant d'autres auteurs fort estimés.

Le but que je me suis proposé est de prévenir, pour cette nouvelle campagne, les erreurs causées par l'inexpérience de quelques cultivateurs ou éleveurs, en portant à leur connaissance les notions les plus essentielles et les plus élémentaires sur l'élevage du cheval, connaissances que l'on ne peut acquérir que par l'étude approfondie de la science hippique ou par la pratique de l'élevage dans les haras.

Un ex-Adjudant de cavalerie et Éleveur.

PALEONTOLOGIE.

GROTTE DES MIROIRS.

Nous lisons ce qui suit dans les *Matériaux pour l'Histoire primitive de l'Homme*, revue mensuelle :

M. Gustave Colin, conseiller général à Pontarlier, nous a fait connaître la découverte qu'il a faite d'une caverne à ossements sur l'Armont, à 1,250 mètres au-dessus du niveau de la mer. L'entrée est percée en forme de gueule de four (0,70) dans le roc vif, à peu près à moitié de la hauteur d'une falaise de 25 à 30 mètres. Les grandes difficultés qu'il

faut vaincre pour y arriver n'ont pas permis à M. G. Colin de l'explorer entièrement l'été dernier ; ses recherches dans une des galeries ont mis à jour de nombreux ossements. Le savant M. Rutimoyer (de Bâle) consulté pour leur détermination, a ainsi répondu :

« L'ours est l'*U. arctos* (ours brun). En revanche, le ruminant a pour moi un vrai casse-tête. D'après la dentition, c'est un *Capra* mais avec des détails très-particuliers, que je n'ai rencontrés jusqu'à présent que chez certaines *Antilopes des Indes Orientales*. Il est évident que la dentition ne correspond pas, mais c'est une raison de plus pour soupçonner un animal à part. Malheureusement, nous ne possédons pas à Bâle une série assez complète de squelettes d'*Antilopes* pour me permettre d'émettre une opinion définitive. Si j'avais eu le temps, je me serais rendu à Stuttgart, où les *Antilopes* sont largement représentées. Il ne peut pas être question du Bouquetin (ni de celui d'Europe, ni de celui de Sibérie). Il y aurait à comparer aussi les *Antilopes* formant le passage aux chèvres, car depuis qu'on a trouvé près de Dantzig, l'*Ovis montana* du Japon, il n'y a rien d'extrême à supposer que des animaux asiatiques aient aussi pu exister dans le Jura. »

La terre glaise jaunâtre qui recouvre le fond du puits a une épaisseur de 0 m. 50 c. ; çà et là on y remarque des traces de charbon, mais pas assez pour qu'il soit question d'un foyer permanent. D'ailleurs, la grotte est inhabitable. Les enfants de M. G. Colin, qui pouvaient mieux que lui se glisser dans ces galeries, ont recueilli une lame simple de silex de 0,07 de long sur 0,25 de large, avec la pointe cassée et une espèce de rétrécissement à la base. C'est probablement un animal blessé qui l'a rapportée dans sa tanière. Il en est peut-être de même d'une petite pointe en os qui offre des traces certaines de travail.

M. Gustave Colin a l'heureuse pensée de former, avec ces objets dans la bibliothèque municipale de Pontarlier, le noyau d'une petite musée préhistorique.

Nous attendrons avec impatience la saison qui lui permettra de reprendre les fouilles. On semble avoir un peu oublié que les cavernes à ossements, proprement dites de l'époque quaternaire, offrent un intérêt au moins aussi certain que celles que l'homme a remplies à l'âge du renne. Les résultats qu'elles peuvent donner ont une importance très-considérable au point de vue paléontologique et géologique. Il sent, il est vrai, plus difficiles à mettre en lumière.

(Journal de Pontarlier, du 28 mars 1875).

SÉANCE GÉNÉRALE DU 11 MARS 1876.

Présidence de M. BAILLON.

La séance est ouverte à dix heures, par la lecture du procès-verbal de la séance précédente. Il est adopté sans observations.

Le secrétaire dépouille la correspondance. Elle ne présente rien d'important.

Il est donné lecture d'un travail de M. Ch. Rouget : *A propos du vignage et de l'Economie des vignobles du Jura*, et d'une *Revue des travaux agricoles et scientifiques*, par M. le docteur A. Rouget.

Les deux travaux seront insérés au Bulletin.

M. Mareschal, trésorier, présente le compte des recettes et dépenses de la Société jusqu'au 24 février dernier.

Il restait en caisse au dernier compte	189 fr. 48 c.
Recettes effectuées depuis	2486 40
Total	2675 fr. 88 c.
Les dépenses se sont élevées à	2379 40

Il reste en caisse au 24 février 96 fr. 48 c.
qui seront inscrits en recettes en tête du compte de l'année prochaine.

Les pièces justificatives annexes sont reconnues régulières, et la Société approuve le compte tel qu'il est établi.

Est nommé ensuite membre titulaire : M. Lebaud, capitaine en retraite à Salins, présenté par MM. Coste et Richard.

La séance est levée à onze heures.

VITICULTURE

UN CONCOURS

SUR LA MALADIE DE LA VIGNE EN FRANCHE-COMTÉ, EN 1777.

(Suite).

V.

L'homme qui, sans contredit, a exercé à notre époque sur la culture de la vigne une influence prépondérante, le docteur Guyot, était dominé par cette idée, que la vigne est une plante dont la végétation puissante

ne demande que l'expansion et presque la liberté. Dans ses nombreuses pérégrinations à travers les vignobles, il aimait à signaler, avec de élans de satisfaction sincère et une spirituelle vivacité d'expression les systèmes de taille et de culture de vigne qui confirmaient la théorie qu'il avait adoptée. Je rappelle, comme exemple unique et suffisant, son enthousiasme à la vue de la culture en *chaintres* du père Denys dans le département du Cher.

Comme professeur, il sut conquérir les sympathies de la plupart des viticulteurs, entraînés par son zèle si séduisant sous des formes artistiques et généreuses, et mérita d'une manière absolue la reconnaissance de tous pour son enseignement classique de la taille *type*, acceptée universellement, parce qu'elle a converti en théorie la pratique des plus habiles vigneron. Il a rempli dans la viticulture, avec moins de réserve cependant, le même rôle que M. Du Breuil, autre professeur aimé dans l'arboriculture. L'un et l'autre ont introduit dans leur enseignement des qualités éminemment françaises : la clarté et la simplicité.

Le prestige qui accompagne le nom du docteur Guyot inspire une certaine crainte à la critique. Cependant, pénétré de cette pensée, qui semble fondamentale dans le système traditionnel, que la culture de la vigne doit être une lutte perpétuelle contre l'emportement de la plante, ou, pour être plus saisissant, contre une espèce de retour à l'état sauvage, et convaincu de la nécessité que, pour arriver à des résultats avantageux, les moyens pratiques doivent varier suivant les climats, j'oserais affirmer que la méthode du docteur Guyot ne saurait être suivie impunément partout et qu'elle présente de véritables dangers.

Tout, dans ce système, sorti de la pensée dominante du docteur Guyot : plantation, taille, entretien, labour, ne repose que sur l'emploi de tous les moyens qui favorisent l'extrême vigueur de la vigne, au lieu de la soumettre à la culture intensive. Or, ces principes qui pourraient à la rigueur, convenir dans la culture de la plaine, deviennent funeste dans les côtes, et la côte est la place prédestinée de la vigne.

Voilà le vif de la question !

Mise à part l'excellence des principes généraux de taille, le système est en contradiction avec notre méthode traditionnelle. Dans cette espèce de culture intensive, la plantation faite à plat cherche l'économie et le produit le plus prompt ; la taille doit être *généreuse* (c'est l'expression favorite du docteur Guyot), et donner lieu à une multitude de grappes ; les labours, pour ne point contrarier les dispositions naturelles de la vigne, doivent être superficiels, et, dans l'entretien,

provignage est impitoyablement proscrit comme trop coûteux et absolument contraire aux principes de la physiologie végétale (1).

Tout cela est séduisant et très-logique. Mais voyons les conséquences dans la culture des côtes.

Si la plantation est faite à plat, par suite de la descente des terres, conséquence de la culture et des pluies d'orage, nous aurons à veiller sérieusement à la solidité des ceps ; avec la taille extra-longue, nous aurons à coup sûr beaucoup de fruits (qui ne le sait ?), mais pendant un temps assez limité, et la valeur de ces fruits sera très-contestable comme beauté et comme maturité. (Nous le savons par expérience sur des pieds très-francs et très-vigoureux). Si dans l'entretien nous supprimons le provignage, qui est si commode, si sûr et si fertile, nous nous privons de cette ressource des terrages, *répartis sur un grand nombre de points* et qui sont la fumure capitale de nos vignes de côtes. Quant aux labours superficiels, outre ce défaut qu'ils ont de ne point aérer suffisamment le sol ni le fertiliser, ils favorisent le développement des racines à la surface. En supposant que l'on ne tienne pas compte des effets funestes de la sécheresse sur ces racines et des ravages que peuvent très-facilement y faire des insectes comme on en voit de nos jours, nous savons que ces labours nous donneront une végétation trop encombrante pour nos ceps, que nous avons *intérêt* à tenir assez rapprochés. Si nous n'utilisons pas cette vigueur, nous arrivons à la *coulture* et aux maladies ; si nous l'utilisons par de très-longues tailles, nous tombons dans l'inconvénient que nous venons de signaler plus haut et nous nous exposons bien vite à la nécessité d'arracher nos vignes épuisées. Ce que faire ne voulons, car nous ne voyons pas que nous puissions mieux utiliser nos côtes que pour la production du vin.

Loin de nous toute pensée de dénigrement. Ce que nous disons ici est incontestable, et nous en tirons la preuve de l'enseignement du docteur Guyot lui-même, qui a toujours affirmé la nécessité de l'*assolement* de la vigne.

On a beaucoup parlé, dans ces derniers temps, de ce puissant cépage américain, dont les branches immenses, partant d'un même tronc, couvrent nombre d'ares de terrain. L'intelligent vigneron des côteaux

(1) Ceci a été redit à satiété, sans que cette assertion ait beaucoup gagné en présence des faits. Les boutures et le *versadé*, où l'on voit de la moelle dans la terre, sont aussi contraires aux *saineuses* lois ? N'y a-t-il pas une analogie frappante entre les vrilles, les grappes et les racines ? L'importance des vrilles et leurs aspects divers sont des indices certains de la puissance et de la disposition des racines.

de l'Est, qui est plein de bon sens dans la pratique des choses, tourne, à ce récit, ses regards du côté des petits ceps de sa vigne, dépendant le plus souvent les uns des autres par le provignage, si bien alignés, si bien aérés et ensoleillés, à la portée de son œil et de sa main pour les surveiller et les protéger ; il sourit à la pensée que le hasard sert bien souvent le génie, et qu'il a sous les yeux ce grand arbre qu'on lui vantait mais cette fois à branches souterraines, présenté par le docteur Gay comme le résultat d'une culture vicieuse. Le praticien éclairé ne pourrait-il pas voir dans cette horrible chose qu'un admirable débouché pour la sève, qui s'équilibre en se répartissant ? Et en même temps, au lieu de la singulière récolte qui tombe du *scuppernon* américain, il représente les classiques vendanges de la Bourgogne et de la Franche-Comté. Après cela, comment ne pas comprendre la résistance du vigneron de la côte à accepter la méthode nouvelle ?

Mais pour celui de la plaine, n'y aurait-il pas quelque danger à pousser le système jusque dans ses dernières limites. Vous réduisez la végétation yankee à des proportions plus acceptables, et vous faites bien, de quelque manière qu'on l'envisage ; mais lisez Olivier de Serres : « Quant au labour, telle œuvre se fera autant profondément que si la vigne était vieille afin de contraindre les nouvelles à s'enraciner bien avant dans la terre ; ce qu'on ne pourrait espérer la marrant sans mairement, comme font aucuns ignorans cuidant bien besongner dont à la ruine de la jeune vigne se logeant à la superficie de la terre, exposée à la merci des chaleurs pour en dessécher dans peu d'années (1). » Cette vivacité d'expression me sollicitait à citer ici plutôt M. Du Breuil, plus complet même sur ce point ; mais, dans une étude sur les principes traditionnels, je devais la préférence au grand agronome du XVI^e siècle (2).

Ajoutons, d'autre part, qu'il est très-probable que l'enracinement superficiel provoque un développement trop hâtif des bourgeons de la vigne, et que l'enracinement profond, moins soumis aux contre-temps fait l'office d'un régulateur.

La culture intensive est abusive pour la vigne ; elle expose à de déceptions colossales. On favorise la végétation extrême de la vigne et l'on se met dans la nécessité de la contrarier davantage par la taille. Plus celle-ci deviendra généreuse, plus le danger sera imminent, et plus

(1) Ol. de Serres, t. I, 2^e lieu, ch. IV, p. 231, édition de 1804.

(2) Du Breuil, *Cours d'arboriculture*, t. I, p. 461.

terribles et foudroyantes seront les épreuves par où elle devra nécessairement passer. Si ce courant de sève, qui circule dans ce fouillis impénétrable de branches, vient à être subitement refoulé ou retardé trop longtemps par des intempéries, si quelques petits insectes, inaperçus en temps ordinaire, viennent à se loger dans ces racines superficielles, et qu'il se rencontre des conditions de température, de sol et de culture éminemment favorables, bientôt de grandes surfaces deviennent un foyer de contagion, et, en quelques années, ce ne sera plus que par enjambées gigantesques que le mal ira se propager au loin.

Quand M. Guérin-Meneville, tant bafoué pour cela, montrait de l'ignorance profonde de la constitution de la vigne cultivée, quand, prévoyant le danger, il disait il y a vingt ans : « Quand la vigne est vigoureuse, tout va bien ; mais quand elle l'est par trop, quand elle arrive à se porter *trop bien* et non très-bien, ma faible raison me fait pencher à croire qu'elle est en danger, comme l'est un animal affaibli ou dénaturé par la vie artificielle qu'on lui inflige. » Par ses expériences personnelles, nous avons acquis la conviction que l'oïdium, qui fit alors tant de ravages dans le Midi, n'a pas d'autres causes que la vigueur extrême de la vigne, soumise forcément à la taille, puis entravée dans sa transpiration trop abondante par le défaut de circulation et d'agitation de l'air sous les coups de soleil, et souvent aussi par suite des vapeurs chaudes et humides sous la *masse du feuillage* qui intercepte l'air et la lumière.

A peine voyait-on diminuer la contagion de l'oïdium qu'une autre lui succédait.

Je lis quelque part cette parole pleine de vérité, qu'il est dangereux, dans la culture, de s'abuser du vain espoir de récoltes magnifiques, après de l'âge d'or, sans se croire jamais exposé à rencontrer des moments d'épreuves (1).

Suivant l'expression de M. Drouyn de Lhuys, le *Midi allait devenir un immense vignoble*, quand, il y a dix ans, apparut le *phylloxera*. Il s'est jeté comme sur un festin, a-t-on dit, sur ces belles cultures, et tout-à-coup a compromis ces luxuriantes emplantations en partie modernes ; enfin, il menace aujourd'hui l'ensemble des vignobles européens.

Aussi nombreux qu'inefficaces, les remèdes indiqués pour combattre le fléau, témoignent de beaucoup de recherches en dehors des moyens

(1) Citation tirée de je ne sais plus quel numéro du précieux *Journal d'agriculture pratique* habilement dirigé par M. Lecouteux.

élémentaires qui, seuls, nous le croyons, avec l'aide de Dieu, hâteront le jour de la délivrance. « Mieux vaut, dit M. l'ingénieur-cultivateur Rouyer, ne point indiquer un procédé bon en soi mais impraticable car le cultivateur envisage tout d'abord la question de réalisation, » l'indication de procédés de cette nature le porte à exagérer encore sa disposition naturelle à ne recevoir qu'avec défiance tout ce qui vient des savants (1). »

Ajoutons à cette parole si sensée ce que dit sur le même sujet Olivier de Serres, dont la manière si plaisante dissipera un peu notre tristesse : on ne peut, du reste, que gagner à suivre les conseils de cet agriculteur d'une sagacité si rare et d'un jugement si exquis : « Le remède le plus assuré... est de cultiver souvent le fond de la vigne, sans s'arrêter à la droguer ne médiciner autrement. Non plus que par extravagants remèdes, à cuider seccourir les vignes langoureuses, deschéantes et pleurantes : celles qui sont tourmentées des poux, chenilles et d'autres vermines, comme par d'arrousemens d'urines ; par frottement de lie de vin ; par unguens faicts avec du bitumen ; des cendres avec du vinaigre ; de farine d'orge avec du pourpier : aussi par frotter le tronc de la vigne et la serpe dont on la coupe avec des grains d'ours et de lyon, et des aux pilés, bien que ce soit enseignement tirés de l'antiquité. Par être ces choses trop pénibles aux vigneron et si peu accompagnées de raison, que mieux vaut les laisser aux curieux que de s'y arrêter, pour bien et fidèlement cultiver la vigne en toutes ses parties. Moyennant quoi, rapporteront les vignes tant de fruit, que, sous la faveur céleste, le père-de-famille aura plus tost faute de logis que de vendange (2). »

On peut dire aujourd'hui que « le phylloxera s'est montré dans tous les milieux possibles ; » c'est l'affirmation de M. Planchon, professeur à la Faculté de Montpellier, qui a montré, dans les travaux de sa mission et dans ses articles de la *Revue des Deux-Mondes*, un zèle persévérant servi par une vive intelligence. Il y a longtemps que notre pays était envahi, comme tant d'autres, si le fléau avait conservé la rapidité de sa marche première. La Commission de la Société d'agriculture de Chalon-sur-Saône a constaté que les ravages de l'insecte ont été d'une extrême lenteur, dans la limite du département de Saône-et-Loire, que son action ne s'est manifestée d'une manière plus évidente qu'à l'occasion de la sécheresse de l'été dernier. On n'a signalé qu'un très-peu

(1) *Journal d'agriculture pratique*, juillet 1874, p. 79.

(2) Ol. de Serres, p. 261.

nombre de ceps où la végétation soit éteinte. La Commission a exprimé l'espoir, si ce n'est la certitude, que la contrée n'a rien à craindre pour ses vignes.

Espérons que ce ne sera pas en vain que cette Commission très-désirée aura exprimé une pareille confiance ! On a en même temps fait cette remarque que les conditions climatiques des régions montagneuses, les hivers plus rigoureux et plus longs, les pluies plus fréquentes, puis même la *profondeur des racines*, détail perdu dans le reste, présentent des obstacles à la propagation. D'un autre côté, il y a un fait rassurant. Je veux parler de ces vignes attaquées, dont l'arrachage, commencé sous l'empire de craintes exagérées, puis interrompu lors du retour du sang-froid, qui se sont très-bien comportées cette année, malgré la présence certaine du phylloxera, et cela, sans aucune tentative de guérison quelconque, hormis la culture soignée.

« Nous sommes-nous pas fondés à croire que le fléau entre dans sa période de décroissance, qu'il disparaîtra de lui-même et que nous ne serons pas obligés d'accepter, comme succédanés à nos cépages connus et timés, les fameux cépages américains, qui pourraient parfaitement être pour nous l'occasion de déceptions de tous genres.

« Et, malheureusement, le phylloxera vient à menacer nos côtes de plus près, et si, à cette époque, aucun moyen d'agir sur les insectes présents en dehors du sol n'est découvert, nous ne voyons d'autre ressource à employer contre eux que celle conseillée par le seigneur du Castel, que nous citions tout-à-l'heure, de « cultiver souvent le fond de la vigne pour, en rompant leurs nids, les détourner de s'engancer : à quoi est bon aussi mesler quelquefois au guérest des cendres de lessive ou buée, des cieures de bois, des suies de cheminée, des sablons, des fumiers propres à la vigne et autres engraissemens, car tout cela contrarie à toutes telles races de ver-
« mine. »

En résumé : donner au moins trois labours, dont un *profondément* ; pratiquer avec plus de soin l'*antique coutume du déchaussage des jeunes ceps, lorsqu'ils sont arrivés à leur niveau*, pour en couper les racines superficielles ; étendre sur le sol, *en quantités sagement déterminées*, les terres puissantes, sources de santé, fournies par la provignure, les terreaux et les reportis ; fumer, non pas précisément les vieux pieds, mais les provins ; éviter l'exagération dans la longueur de la taille (1) ; suivre

(1) Les cépages à fortes racines, tels que les *trousseaux*, *pulsards*, *grappenous*, *luisants*, *avagnins* et même l'*enferiné*, reçoivent la taille longue, sans exagération toutefois.

en tous points les traditions de la culture dans nos côtes, tel ser notre procédé. Si cette méthode est moins séduisante dès l'abord qu la nouvelle, elle est tout aussi logique et surtout plus sûre.

(A suivre.)

SYNONYMIE DES BLÉS.

Nous avons reçu l'année dernière la lettre suivante de MM Vilmorin-Andrieux :

MONSIEUR,

Nous cherchons à réunir des notes sur les noms locaux des variétés de *Blé*, de manière à établir leur synonymie, autant du moins qu'on peut l'espérer dans une matière aussi sujette à varier, et il vous semblerait peut-être possible de nous y aider pour vos environs. Il s'agirait simplement, un peu avant le moment de la moisson, de cueillir un bouquet d'une douzaine d'épis de chaque variété, et de munir ce bouquet d'une étiquette portant le ou les noms sous lesquels elle est connue, avec, quand il y a lieu, l'indication de la localité où chacun d'eux est pratiqué. Nous sommes, vous le voyez, beaucoup moins à la recherche de variétés nouvelles, qu'à celle des noms sous lesquels chacune d'elles est connue, et par suite, il n'est pas nécessaire que les épis soient en maturité parfaite, mais seulement qu'ils soient à un état de développement suffisant pour être bien caractérisés.

Vous voudrez bien, Monsieur, nous excuser de la liberté que nous prenons, mais vous vous êtes toujours montré si obligeant à notre égard que nous n'hésitons pas à nous adresser à vous, à la condition d'ailleurs, que ces recherches ne vous causent pas trop d'embarras.

Nous avons recueilli, aux différentes altitudes de l'arrondissement, une collection de tous les blés cultivés, que nous avons soumis à l'examen de MM. Vilmorin. Ils nous ont accusé réception par la lettre ci-après :

La taille de moyenne longueur convient au *pineau*; ses racines sont de force moyenne.

Les plants chevelus à racines menues, nombreuses et généralement plus superficielles, que le *garnai* ordinaire, le *meunier*, le *gauche* (blanc) et le *garnai blanc* à feuille ronde ont la taille courte.

Le *bregin*, dont les racines sont fortes, doit être cependant taillé court à raison de sa précieuse fertilité et de l'énormité de ses grappes.

Il n'est pas inutile de faire remarquer que les cépages qui produisent les vins de garde sont profondément et puissamment enracinés.

Je ne puis parler en connaissance de cause que des plants de mon pays.

Monsieur,

L'envoi que vous avez bien voulu nous adresser nous parvient à l'instant, et nous ne voulons pas attendre davantage pour vous en remercier et vous dire combien nous sommes sensibles à votre obligeance. Il nous faudra quelques loisirs pour examiner comme elle le mérite, cette intéressante collection, et au besoin comparer de près nos variétés ; ce ne sera donc qu'un peu plus tard que nous serons en mesure de vous donner, dans le cas où cela vous intéresserait, les assimilations auxquelles nous serons arrivés.

Nous donnons le travail d'assimilation auquel sont arrivés M. Vilmorin et qu'ils viennent de nous faire parvenir. Chacun comprendra la haute utilité scientifique et pratique d'un pareil document.

Blé Sainte-Agnès. — Nous a paru se rapprocher considérablement, par sa paille, son épi, son grain et ses caractères de végétation, d'un blé depuis longtemps importé d'Angleterre sous le nom de *Rouge d'Anvers*. Cette variété ne paraît plus être usitée dans la culture, au moins sous ce nom ; les variétés usuelles qui s'en rapprocheraient le plus seraient le *Kessingland* et surtout la *Victoria d'automne*.

Blé Mottet (blanc sans barbes), de Fay et d'Ivory. — S'est montré le plus distinct de toutes nos variétés, il se rapproche assez du *Blé grisard* de Douay ou *rouge d'Armentières*, ainsi nommé de la couleur de son grain et non pas de son épi. — Le *Blé Mottet* diffère néanmoins de cette variété par sa précocité un peu plus grande, sa paille plus fine et son grain plus rouge et plus glacé.

Blé blanc de Besain. — C'est le même que le précédent.

Blé Mottet rouge d'Ivory. — Il est extrêmement voisin d'une variété que nous possédons depuis fort longtemps sous le nom de *Blé rouge des Vosges*. Il lui est parfaitement semblable par la paille, l'épi et le grain, et les quelques différences de végétation qui ont été observées s'expliquent très-bien par la provenance différente des semences comparées.

Blé rouge de Besain et d'Ivory. — Paraît exactement le même que le *Mottet rouge*, seulement il était moins pur et présentait plusieurs formes distinctes.

Blé barbu de Poligny. — Il est distinct de nos variétés ; celle dont il se rapproche le plus est le blé barbu de Toscane, qui est assez peu cultivé. Le *Blé barbu* de Poligny en diffère par son épi plus long et sa paille plus grosse.

Blé blanc barbu de Besain. — Nous a paru être tout-à-fait le même que le précédent.

Grand Blé barbu de Poligny. — Nous n'avons pas de variété identique à celle-ci. Celle qui s'en rapproche le plus provient des Hautes-Pyrénées, mais elle a l'épi plus long et plus lâche, les barbes au contraire moins fortes que le grand blé barbu de Poligny.

Rouge barbu de Besain et *Rouge barbu* de Poligny. — Ces deux variétés se ressemblent parfaitement entre elles et ne sont ni l'une ni l'autre parfaitement uniformes. — Sans être tout-à-fait identiques à notre blé de mars rouge barbu, elles s'en rapprochent cependant plus que de tout autre blé.

REVUE DES JOURNAUX AGRICOLES ET SCIENTIFIQUES,

PAR M. LE DOCTEUR ROUGET (D'ARBOIS), MEMBRE FONDATEUR.

Abeille, guêpe et raisin. — Il est des personnes qui s'imaginent que les *abeilles* portent tort aux fruits, aux raisins notamment. Bien grande est leur erreur. Aussi est-il utile d'insister sur la part que prennent les guêpes et les abeilles dans le préjudice causé à nos vignobles. Et d'abord, consultons les auteurs ! Je ne vois pas un seul ouvrage sur l'agriculture ou sur l'horticulture, sur l'arboriculture fruitière ou sur la viticulture, qui ne cite la *guêpe* parmi les *insectes nuisibles* auxquels il faut faire une guerre incessante et acharnée, tandis qu'il n'en est pas un seul qui mentionne, à un titre quelconque, l'industrielle mouche à miel, dont je me fais aujourd'hui le défenseur.

La *guêpe* perce les fruits, aux raisins elle ne laisse absolument que la peau et les pépins. L'*abeille*, elle, ne fait que de profiter de ses dégâts, car elle va, butinant de fleur en fleur, ramasser son miel dans nos jardins et dans nos champs. Si parfois on la voit dans les vergers et dans les vignes, où elle ne va seulement qu'après la *guêpe*, ce n'est que pour recueillir les miettes de son festin.

De curieuses expériences ont, paraît-il, été faites : des fruits sains furent mis simultanément à la disposition de *guêpes* et d'*abeilles* ; les premières ont, en fort peu de temps, achevé leur œuvre de destruction, alors que les dernières sont mortes de faim !!!

Les *abeilles* épargnent donc nos raisins ! Aussi est-ce avec la plus profonde conviction que je puis dire à ceux qui voudraient, sinon proscrire, du moins rendre impossible le séjour des ruches aux environs

grandes villes, sous le fallacieux prétexte qu'elles détruisent les
: Ah! respectez l'abeille, Dieu la fit respecter nos fruits, laissez-
rmais vivre en paix près de nous, elle ne sera jamais ingrate!
e pas elle, instrument mystérieux, qui viendra aider et faciliter
omène de la fécondation des fleurs et produire peut-être leurs
rables et belles variétés, en portant dans le calice de l'une le
qu'elle a recueilli dans le calice de l'autre? N'est-ce pas elle,
image du travail, qui, par son labeur incessant, nous donnera
parfumé et la cire que nous employons à de multiples usages?
(*Journal d'agriculture et d'horticulture de la Gironde*).

Acide salicilique. — Il est beaucoup question de l'acide
que, dont la composition chimique, les propriétés physiques et
ogiques ont été particulièrement étudiées par le professeur
de Leipzig. Entre autres propriétés, l'acide salicilique possède
l'arrêter et d'empêcher les fermentations d'une manière plus
que que l'acide phénique, employé jusqu'à maintenant dans le
but, acide qui, outre les propriétés utiles, en possède de désa-
s et dont la forte odeur est très-connue. L'expérience a montré
très-minime addition d'acide salicilique préserve le lait et la
le l'acétification et empêche pendant plusieurs semaines la putré-
de la viande. Les recherches faites en ce sens ont eu le plus
succès. En médecine et en chirurgie, notamment, pour le trai-
des blessures, l'on a également employé l'acide salicilique avec
ge.
peut employer l'acide salicilique pour la conservation de l'encre
écher la formation des moisissures. Il suffit d'un grain de la gros-
un demi-pois pour un encrier de grandeur ordinaire.

(*Journal du Brabant-Hainaut*).

RECETTES ET PROCÉDÉS UTILES,

PAR LE MÊME

Instruction des courtilières (1). — *Procédé Goust.* Un jeune plant
s et d'essences précieuses était absolument envahi par les courti-
— Pour protéger ces jeunes plants contre les ardeurs d'un soleil
t, on les abritait pendant le jour sous des paillassons qu'on enlevait
. Un matin on oublia de placer les paillassons, et, comme on avait

1. *Les Bulletins de la Société* : 1861, page 448 et suivantes; 1866, p. 55; 1867, p. 365; 1868.

arrosé la veille, un paillason se trouva jusqu'à midi sur un sol humide. En le relevant, on le trouva garni d'une dizaine de courtilières qui précipitèrent vers leurs galeries.

Le procédé était trouvé.

Immédiatement, on fit arroser et couvrir de paillasons trois ou quatre places choisies sur les côtés de la couche. Au bout d'une heure, on souleva les paillasons avec précaution et on trouva de nombreuses courtilières sur chacun d'eux. A la fin de la semaine, les jeunes plants étaient sauvés. On peut lever les paillasons trois ou quatre fois par jour, de onze heures le matin à quatre ou cinq heures du soir. (*Gazette des Campagnes*).

Un procédé analogue consiste à prendre des plaques de gazon un peu poussées en herbe, à les mouiller et à les renverser le soir près des plates atteintes par les courtilières. Le lendemain, de bonne heure, on les relève les plaques et l'on trouve un certain nombre de courtilières que l'on détruit. Pendant le jour, on conserve les gazons, l'herbe en dessous; le soir, on les mouille de nouveau et on les renverse comme on avait fait la veille. (*Le Sud-Est*, juin 1874).

Nouveau procédé proposé contre le puceron lanigère (*Journal de la Société centrale d'horticulture de France*, octobre 1873). — Le *Bulletin de la Société de Poligny*, année 1871, page 191, et année 1873, page 16 indique plusieurs manières de combattre et détruire le puceron lanigère. Mais *abondance de bien ne nuit pas*; c'est pourquoi je transcris le nouveau procédé qui a donné, en Allemagne, à M. Henri Vilms les résultats les plus satisfaisants. La matière dont il fait usage n'est autre chose qu'une décoction de la morelle noire, *Solanum nigrum* L.... Après avoir taillé les parties de l'arbre où les piqûres du puceron lanigère ont déterminé la formation de nodosités, il frotte l'arbre avec une brosse rude préalablement trempée dans la décoction de morelle. Les jeunes arbres de pépinière dont la cime est déjà fortement malade et à ses branches plus ou moins chargées de nodosités, sont rabattues jusqu'aux parties encore saines; le tige qui reste est ensuite brossée fortement avec une brosse rude trempée dans le même liquide. Il serait extrêmement rare de voir le puceron lanigère reparaitre sur les arbres ainsi traités.

Destruction des chenilles (1). — Manière simple mais certaine : Placer sur les arbres du jardin des morceaux d'étoffe de laine. Les chenilles y trouvent un grand refuge pendant la nuit. De grand matin on enlève les étoffes et l'on tue les chenilles. (*Petit Moniteur universel*, 19 juillet 1874).

Destruction des hannetons. — Au crépuscule, je place au milieu d'un verger un vieux tonneau défoncé, dont les douves intérieures sont enduites de goudron liquide. Au fond de ce tonneau, je place une veilleuse allumée un peu surhaussée et voilà tout. — Les insectes de toutes espèces attirés par la lumière, se précipitent sur la veilleuse. En bourdonnant autour d'elle ils frappent contre les parois du tonneau : pattes et ailes sont tachées de goudron, et les hannetons tombent au fond du tonneau; le lendemain matin je compte mes victimes. — Avec 60 centimes de goudron, l'on peut détruire tous les hannetons d'une contrée, et l'on ne perd point sa journée à faire une chasse beaucoup moins fructueuse. — Chaque matin, j'enfouis de six à dix doubles-décilitres de ces dangereux coléoptères. (*La Vigne*).

(1) Voir dans le *Bulletin* : 1867, page 34; 1868, p. 223; 1870, p. 174 et 255; 1872, p. 127.

LES SECOURS D'URGENCE

GUIDE PRATIQUE

DES GENTES ET POSTES D'ASSISTANCE AUX BLESSÉS, NAUFRAGÉS, NOYÉS, ASPHYXIÉS,
DES VICTIMES D'ACCIDENTS SUR LES CHANTIERS PUBLICS, CHEMINS DE FER, DANS
DES ÉTABLISSEMENTS INDUSTRIELS, THÉÂTRES, INCENDIES, FERMES ISOLÉES,
CHAMBRES RURALES, ETC., ETC.;

Par le docteur E.-L. BERTHERAND.

(Suite).

F. — *Mort subite, apparente.*

Dans un certain nombre de cas, tels que : l'asphyxie, l'apoplexie, l'hystérie (attaques de nerfs chez les femmes), la léthargie (sommeil profond et très-prolongé), la congélation, l'exposition à une température très-élevée, des émotions très-vives, l'inanition, etc., des individus peuvent être regardés comme subitement privés de vie, et la mort n'être parfois qu'apparente. Pour parer aux douloureuses circonstances d'inhumations en pareils cas, les secours d'urgence ne peuvent être donnés que dans des maisons mortuaires convenablement organisées. Celles d'Allemagne consistent en cellules chauffées par un calorifère, constamment ventilées, dans lesquelles sont reçus les corps : chaque doigt de la main du cadavre, étalée sur une planchette, est armé d'un fil muni d'une ficelle. La réunion de ces petites cordes aboutit à un timbre d'alarme qui avertit, au plus léger bruit, le gardien-vailleux placé dans une salle voisine, et le médecin est aussitôt prévenu. Une pièce, dite de vérification, contient des lits tout préparés ; il y a, en outre, une pharmacie de secours, une salle de bains, une cuisine, etc. D'autre part, l'inhumation n'a jamais lieu qu'après constatation des signes certains de la décomposition.

Le léthar-alarme, imaginé par M. Hentz, de Liège, est un appareil ainsi composé : un tube de fer, long de 2 m. 50 c., est fixé par sa base à la planche supérieure du cercueil, à peu près vers son milieu : une corde le traverse dans toute sa longueur,

attachée d'une part à l'une des mains du sujet, de l'autre à un cloche que fait tinter le moindre mouvement imprimé à la corde et qui est protégée contre le vent et la pluie par un chapiteau de bois. Ici le corps est inhumé et placé dans des conditions de température basse et humide qui sont peu favorables au rappel d'une dernière étincelle de vie. A Nuremberg et à Munich, au contraire, les corps sont déposés tout habillés, la face tournée vers le jour et découverte, dans une grande salle vitrée, bien éclairée la nuit : ils sont visités plusieurs fois le jour par des gardiens ou même par des parents qui viennent y déposer des fleurs : en outre, un cordon attaché à chaque main fait, à la plus petite traction, sonner le timbre placé dans la loge du veilleur. Cette manière de faire offre des garanties bien autres que celles des inhumations après 48 heures, alors même qu'on ferait usage des appareils d'alarme.

L'installation de ces ambulances mortuaires de secours devrait être propagée en tous pays. En France, on comptait, à la fin de 1873, 582 victimes d'inhumations prématurées et 4203 individus qui eussent été enterrés vivants sans un concours varié de circonstances. Il est fort difficile à l'individu le plus instruit, mais non initié aux connaissances médicales, de distinguer la mort apparente de la mort réelle.

CHAPITRE IV.

Généralités pratiques sur l'assistance d'urgence.

Relativement à la manière d'utiliser, en attendant l'arrivée du Médecin, la plupart des objets et des substances dont il vient d'être question, il serait certainement inutile d'en faire ici un exposé méthodique, qui condamnerait à des redites; leur emploi d'ailleurs, comporte bien plus la démonstration pratique et méthodique, les engins placés sous les yeux et dans la main. Il devient alors rationnel d'entrer dans tous les détails descriptifs à propos de l'accident qui nécessite tel ou tel de ces secours; et les explications données ainsi avec tout l'à-propos désirable.

tiendront beaucoup plus facilement et d'une façon plus saisissable.

Il est, au contraire, des indications générales indispensables et des personnes appelées ou consentant à procurer un soulagement efficace aux malades ou blessés par accident. En se familiarisant avec ces notions complémentaires de la connaissance des matériels de secours, elles éviteront des retards, des indéterminations, des complications, des embarras toujours regrettables pour le patient, avant comme après l'intervention médicale. Il s'agit de la véritable instruction professionnelle du secourreur, qui doit savoir relever un blessé, le transporter, approprier le local à l'assistance, examiner le patient, faire un premier pansement, effectuer quelques opérations élémentaires de petite chirurgie et de pharmacie, etc.

Telles sont les importantes et délicates questions qui vont nous occuper quelques instants.

1° Relever un individu. — Dès qu'une personne tombe, soit par blessure, soit par maladie, il faut s'enquérir, soit près d'elle, soit près des témoins, des causes de l'accident, des points du corps les plus endoloris, etc.

Ces renseignements acquis, on relève l'individu. Cette opération se fera doucement, avec précaution, sans mouvements brusques, avec le concours de plusieurs aides, dont l'un soutient la tête, l'autre le tronc par dessous les épaules, celui-ci un bras, celui-là les jambes, etc. Ces diverses actions doivent être coordonnées avec un certain ensemble et avec l'attention de ne pas varier, autant que possible, les membres de leur direction normale.

Si aucune partie n'est indiquée comme spécialement lésée, on recroise le sujet sur son séant et on le questionne sur les circonstances qui ont amené ou précédé l'accident.

S'il ne peut répondre, s'il n'ouvre qu'imparfaitement les yeux, s'il soit cependant jeune, robuste, avec toutes les apparences de la santé, il y a lieu de craindre qu'il ne soit très-gravement atteint, même près de l'agonie. Dans ces cas, on doit hésiter à le faire subir les souffrances d'un transport imparfait, incommode,

souvent prolongé. Il convient que les secoueurs soient quelque peu au courant des signes d'une mort imminente.

2° Signes de mort prochaine. — Voici les plus ordinaires : Agitation continuelle, rejet permanent des couvertures, jambes constamment relevées, serrement des mâchoires et des doigts, face et oreilles froides et pâles, paupières entr'ouvertes et laissant voir que le blanc du globe oculaire, nez effilé, parties de la bouche fortement entr'ouverte, battements du cœur peu ou point sensibles, respiration très-faible, lente, mais avec râles (fréquence semblable au murmure du chat), air expiré froid, ventre gonflé, avec vomissements fréquents ou bien hoquet convulsif, insensibilité générale de la peau pincée ou piquée, sueurs froides limitées à la tête et au cou, etc.

3° Signes de la mort. — Dans le cas où l'on voudrait s'assurer si l'individu a cessé de vivre, il suffirait de constater l'absence absolue des battements du cœur, d'appliquer sur la bouche entr'ouverte une glace que le souffle respiratoire seul ternirait, de rechercher l'insensibilité absolue quand on touche le bout des doigts de pied avec un corps en ignition (charbon rougi au feu, par exemple); dans ce dernier cas, le docteur Martenot, de Compiègne, a fait observer que l'ampoule produite contient de la vapeur chez un cadavre et de la sérosité (humeur sécrétée) chez un sujet encore vivant.

Le docteur Carrière a également recommandé de présenter la main de l'individu, les doigts bien rapprochés l'un de l'autre, à 4 ou 5 cent. d'une lampe ou d'une bougie : si la vie est conservée, la main paraît transparente, d'une couleur d'un rose vif, en raison de l'activité persistante de la circulation capillaire; si, au contraire, la mort est consommée, on n'a devant soi qu'une main de pierre, sans translucidité.

Se fondant sur ce qu'il existe, dans tout organe d'un corps vivant et ne disparaissant que dix à quinze heures après la mort, un bruit sourd analogue au bourdonnement perçu en rapprochant de l'oreille une coquille à large valve, le docteur Collonges a proposé de le constater à l'aide d'un petit stéthoscope (cornet) en métal. Ce signe est d'autant plus important qu'il a permis de

istinguer, par la persistance de ce bourdonnement, la mort apparente dans des cas d'asphyxie, de syncope prolongée, de atalepsie, etc. Le même observateur a aussi constaté que, en outre de ce bourdonnement, il y a, sous l'influence de la vie, dans l'extrémité des doigts, un bruit de pétilllements dont le siège serait dans le système musculaire ou dans les branches nerveuses.

On peut encore faire des frictions avec un corps rude quelconque (brosse, laine grossière, dos d'un couteau, etc.) sur une partie de membre : Amènent-elles de la chaleur et de la rougeur? c'est que la vie n'est pas éteinte. La peau frictionnée se moue et se flétrit quand la mort est réelle.

Enfin, M. le professeur Bouchut, mettant à profit l'action dilatoire de l'atropine sur la pupille (ouverture centrale de l'iris), ajoute dans l'œil cette substance (1 centigr. pour 30 gr. d'eau) : si la pupille se dilate, l'individu n'est pas mort; si elle ne manifeste aucun changement dans ses dimensions, la cessation de la vie est consommée.

Le même savant ayant étudié la température chez de nombreux morts et de nombreux vivants, et dans toutes les conditions utiles, a trouvé que tout corps humain qui donne $+ 20^{\circ}$ centigrades au thermomètre placé sous l'aisselle est réellement mort. Pour cette constatation facile, M. Bouchut a fait construire, sous le nom de *thermomètre*, » un thermomètre à alcool, sur un côté duquel une bande de papier recouvre tous les degrés inférieurs jusqu'au point au-dessus de zéro. Tant que l'instrument appliqué ne marque pas plus de 20° , la vie a cessé; si la température est supérieure à 20° , la vie est encore probable.

Transporter le blessé. — Si l'individu, une fois redressé sur son séant ne peut pas marcher, il faut le porter dans un lieu de secours. Quand on en est tout près et que le blessé peut se servir de ses bras, le plus fort des assistants lui porte le dos en se plaçant entre ses jambes, se baisse, porte les bras en arrière pour soulever le malheureux par les cuisses et les maintenir contre ses hanches, puis il se redresse. A ce moment, le blessé élève les bras et saisit son porteur par le cou et les épaules.

Si, au contraire, l'état du malade est tel qu'il ne puisse contribuer à son transport, deux personnes suffisent pour lui venir en aide. Elles passent, l'une les deux avant-bras sous ses genoux à l'instar d'un crochet, l'autre chaque avant-bras sous chacune de ses aisselles ; puis toutes les deux soulèvent le malade, en harmonisant leurs mouvements de façon à lui faire subir le moins de secousses possible. Pour le mettre sur un lit, une troisième personne, enlevant les couvertures, monte sur le matelas, s'empare du tronc du malade et l'attire à elle, pendant que les deux aides obéissent harmoniquement à cette traction et déposent en même temps, l'un les pieds, l'autre la tête et les épaules du patient.

Le transport ne peut-il avoir lieu de cette façon, soit en raison de lésions graves, soit parce que le trajet à parcourir sera long et trop fatigant alors à bras ? il faut placer le blessé sur un brancard, planche, civière, petite voiture à bras, etc.

Règle générale : au moment d'enlever le blessé, un aide doit toujours se charger spécialement du membre lésé, au côté extérieur duquel il se place pour le soutenir des deux mains étalées à distance sur sa longueur ; deux autres aides passent sous les fesses du blessé leurs mains et les joignent ; un quatrième soutient les autres membres, etc. Dès que chacun des aides est en mesure de soulever la portion du blessé qui lui est confiée, le directeur du secours, répétons-le, donne un signal pour que l'action soit combinée avec le plus d'unité : le blessé est ainsi soulevé simultanément du tronc, de la tête et des membres, puis déposé avec précaution sur le brancard. La tête sera élevée à l'aide d'oreillers, de paille, de foin, de linges ou de vêtements roulés ; une couverture étendue sur le blessé ; deux porteurs, placés aux extrémités du brancard, ou à chacun de ses angles, si c'est une porte, se mettront méthodiquement en marche, en partant du même pied, pour soustraire le plus possible le patient aux chances de secousses inutiles.

Si l'individu, une fois relevé et après avoir reçu les secours nécessaires, doit ou peut monter dans une voiture, les assistant l'aideront, le soutiendront pour qu'il arrive plus facilement à prendre place.

Lieu de traitement. — L'abri qui recevra le malade ou le blessé varie suivant les circonstances. A la guerre, c'est un hôpital mobile (tente, baraque) ou fixe (ambulance). En temps d'épidémie, de catastrophes, ce sont des édifices publics, couvents, écoles, des maisons particulières, etc. En cas de sauvetage, on a des locaux spéciaux, des dépôts de secours, corps-de-garde, etc. : Dans les circonstances les plus ordinaires, le logement même de la famille.

Si le sujet ne peut être conduit chez lui, qu'il soit sans ressources, isolé, étranger, il faut le diriger sur l'hôpital le plus proche. Souvent des difficultés s'élèvent à ce sujet, provoquées par les répugnances individuelles, les préjugés, la honte, les conseils des commères, etc. Les assistants s'efforceront de démontrer que l'on guérit plus vite et plus sûrement à l'hôpital, parce que le traitement y est mieux surveillé, mieux exécuté, plus calme, les soins y étant confiés à des auxiliaires expérimentés et qui exécutent à la lettre les prescriptions médicales, etc.

Si, cependant, on est trop éloigné d'une habitation et qu'il y ait urgence à administrer des secours, on transporte le blessé sur un point élevé, sur le rebord d'un fossé, sous un arbre, etc.

Le transport dans une maison, dans une ambulance est-il absolument impossible? improvisez sur place un mode quelconque de couchage, abritez contre l'humidité de l'air ou l'éclat du soleil à l'aide de vêtements, de toiles recouvrant des branchages, etc.

Supposons qu'il s'agisse d'une chambre, soit particulière, soit hospitalière, cas le plus ordinaires.

Le local où est déposé le malade ou le blessé doit être assez clair pour que les secours soient convenablement appliqués; mais il faut, autant que possible, préserver le blessé d'une lumière trop éclatante, trop vive, soit naturelle (soleil), soit artificielle (éclairage, feu). Dans ce dernier cas, on utilise les lampes ou veilleuses à abat-jour.

L'exposition au Midi ou au soleil levant, est la meilleure.

L'air du local doit être aussi pur que possible : on évitera donc

l'encombrement par toutes les personnes inutiles, dont la présence détermine toujours un bruit fatigant pour le malade. On défendra toute fumée de tabac. Si les vêtements sont souillés par des matières odorantes ou susceptibles de décomposition, on les enlèvera soigneusement pour les déposer dehors dans un panier et les soumettre au médecin dès son arrivée. Il convient d'exclure de la chambre tout vase de fleurs dont les émanations peuvent déterminer des maux de tête, etc.

Tout courant d'air sera scrupuleusement évité; les portes ouvertes avec précaution et le moins souvent possible.

La température du local ne doit avoir rien d'excessif; il vaut mieux un feu de cheminée qu'un poêle.

Le lit doit être élevé au-dessus du sol au moins de quelques centimètres; à roulettes, afin qu'on puisse le changer de place en fer, parce qu'il est plus propre et moins habité par les insectes qui tourmentent les malades; éloigné des fenêtres et des murs et privé de rideaux, pour qu'on en fasse librement le tour, qu'on porte ainsi secours au blessé dans toutes les situations.

Dans les demeures particulières, la composition du lit pourrait être ordonnée; mais, dans les ambulances et postes de secours, il convient de se borner à un ou deux matelas de paille végétale, de zostère, de foin, ou à des paillasses. La paille la plus douce et la plus longue, récoltée en été, séchée à l'ombre puis battue sur des claies pour la débarrasser des parcelles de terre, constitue un coucher moelleux, économique, durable, inattaquable par les animaux et les insectes et surtout très salubre. Les matelas de laine et de plume sont trop chauds; ceux de feuilles de maïs plus sains. Il en est de même des oreillers de crin animal ou végétal, qui évitent les congestions à la tête.

Si l'individu est très-oppresé, multiplier les oreillers derrière les épaules et la tête, ou mieux renverser derrière le tronc la chaise dont le dossier fait plan incliné, sur lequel on applique soit l'extrémité du matelas, soit les oreillers.

Pour un blessé atteint de fracture aux membres inférieurs, il convient de placer entre les matelas une planche, afin de donner

au membre un appui constamment égal et éviter une mauvaise et douloureuse position.

Les draps et couvertures doivent être en nombre suffisant. Les assistants ont trop souvent la funeste habitude d'étouffer les Membres ou les malades sous des monceaux de vêtements, d'édredons, de couvertures piquées, etc.

Les parties du corps que l'on soumet à une réfrigération continue à l'aide de linges mouillés doivent rester exposés à l'air et ne jamais être recouvertes par les draps, couvertures, vêtements, etc.

Les individus très-agités se découvrent à chaque instant et se refroidissent : on doit lier le bout angulaire des draps et des couvertures après les barres latérales du lit. Si le blessé reste sourd aux recommandations d'être tranquille, on ferme avec des ficelles l'ouverture inférieure des manches de chemises et on les réunit entr'elles par un nouveau lien.

Quand le lit doit être fréquemment mouillé par des applications thérapeutiques ou des excrétions abondantes, on protège le corps du malade par des toiles cirées, des coussins de son, de sciure de bois, de fécule de pomme de terre. Les draps dits d'alèze, c'est-à-dire pliés en plusieurs doubles, sont souvent employés, mais ils ont l'inconvénient de ne pas isoler l'humidité, de s'imbiber assez rapidement, de refroidir par leur contact le corps du patient.

Si le blessé ou malade doit être fréquemment soulevé ou changé de linges sous le bassin, on lui passe sous les reins un drap plié en trois ou quatre et sous les cuisses une serviette longue : des aides prennent les extrémités de ces drap et serviette, et le patient est ainsi soulevé sans secousse.

Pour que le poids des couvertures ne fatigue pas la région douloureuse, tuméfiée ou le membre fracturé, on les écarte du corps à l'aide de cerceaux que l'on réunit par de petites traverses clouées ou attachées de distance en distance, de façon à simuler une voûte de protection. Les extrémités de ces cerceaux sont maintenues fixes en les introduisant entre les barres du lit et les matelas.

Pour faciliter au blessé ou malade quelques mouvements de tronc et des membres supérieurs, on attache après la paroi postérieure du lit un fort bâton, suffisamment long, dont le bout supérieur est muni d'une corde solide. Le bout libre de cette dernière, armé d'une petite traverse en bois, sera saisi à volonté par le patient, qui s'y cramponnera tout à son aise.

Tout ce qui a été dit plus haut sur la pureté de l'air autour du malade et du blessé est, à plus forte raison, d'une nécessité absolue en cas de réunion plus ou moins considérable de victimes à la suite d'une catastrophe, d'un incendie, d'une guerre, du naufrage d'un équipage, d'une épidémie, etc. Tout air infecté par l'encombrement augmente rapidement la gravité des maladies, des plaies et par suite la mortalité. En pareil cas, il faut disséminer les malades et les blessés sous des tentes, sous des abris, à de grandes distances les uns des autres dès qu'ils sont transportables ou qu'ils ont reçu les premiers soins d'urgence, ou bien encore proportionner la durée de ces transports au degré des souffrances et de gravité des lésions : la voie ferrée la plus voisine sera choisie pour ceux le plus sérieusement atteints.

Quant aux soins à donner dans une ambulance, ne jamais oublier que moins les salles sont grandes et moins elles sont occupées, plus les secours sont dans de bonnes conditions hygiéniques.

6° *Examen du malade, du blessé.* — Quand on est loin de toute habitation et exposé aux intempéries atmosphériques (vent, pluie, tempête, grêle, etc.), on n'a pas toujours la possibilité de découvrir les régions atteintes. S'il s'agit de fracture on les maintient par dessus les vêtements avec les moyens que nous indiquerons plus loin.

Soit maintenant le blessé ou le malade déposé sur un lit, on déshabille en totalité ou en partie. Si un membre lésé ne saurait être soulevé, remué, crainte d'exciter des souffrances, on coupe avec la plus grande douceur et sans secousses, la portion de vêtement correspondante (manche, pantalon, botte, bottine, etc.) avec des ciseaux à pointe mousse. Quand le blessé a perdu beau-

coup de sang et qu'il se trouve en syncope (faiblesse), les mouvements trop brusques doivent être soigneusement évités, car ils pourraient ramener l'hémorrhagie.

On débarrasse l'individu de tout ce qui peut gêner la circulation, la respiration : cravate, bouton du col de chemise, corset, ceintures, liens de jupons, bretelles, jarretières, etc.

Toutefois, si la personne est en sueur, il faut, au fur et à mesure qu'on la dépouille de ses vêtements, essuyer la transpiration avec des linges préalablement chauffés, ou à défaut avec des linges très-secs et en laine, passés sur le front, sur le dos, sur la poitrine. Surtout si la chemise est mouillée, il est urgent d'en changer ; de même pour le gilet de dessous, flanelle ou coton. Cette précaution est de rigueur. Dans le cas où on n'en aurait pas de rechange, le malade ou blessé serait enveloppé dans une couverture de laine.

(A suivre.)

HUIT ANS DE L'HISTOIRE DE SALINS

ET DE LA FRANCHE-COMTÉ

(1668 - 1673).

MÉMOIRES CONTEMPORAINS PUBLIÉS POUR LA PREMIÈRE FOIS

Par A. VAYSSIÈRE, archiviste de l'Ain

LIVRE III

(Suite).

CHAPITRE VII

Sommaire. — M. de Pontamougeard nommé gouverneur de la ville. — La déclaration de guerre à la France est reçue avec joie par le peuple. — Séjour à Salins de M. d'Alveida, nouveau gouverneur de la province. — Son projet de fortifier Salins ; commencement des travaux. — M. de Chavaunes élu mayor. — Entrée des Français dans le pays, prise de Pesmes, siège de Gray. — Le magistrat envoie des secours aux assiégés. — Gray capitule. — La garnison de Lons-le-Saunier et les troupes franches du capitaine Lacuzon et du colonel Chappuis envoyées à Salins. — Le sieur Péliissonnier s'établit dans la ville avec charge de pourvoir à sa défense. — Prières publiques à N.-D. Libératrice. — Prise de Lons-le-Saunier. — Salins menacée d'une prochaine attaque.

Sur la fin d'avril de cette année, le seigneur de Pontamougeard

ayant reçu un établissement et la charge de commandant de la garnison de la ville et de gouverneur des forts de Salins, par patentes de S. M., le seigneur comte de Staremborg, ayant précédemment eu la charge par commission pendant une année, seroit sorti de ladite ville avec son régiment, laquelle dès lors seroit demeurée exempte de garnison pendant trois mois, et jusques à ce que, sur le commencement d'août, y seroient arrivées trois compagnies de Suisses composées de 350 hommes.

Le 24 octobre 1673, son Excellence le seigneur don Francisco Gonzalès d'Alveyda, gouverneur de la province (1), auroit envoyé à Salins un placard imprimé, contenant la déclaration, au nom de S. M., de la guerre à la France, avec ordre d'en faire la publication par les carrefours de la ville, à quoi l'on auroit satisfait avec les trompettes de la ville, dont quelques-uns auroient témoigné de l'étonnement et la plus grande partie du peuple de la joie.

Le 3 novembre, son Excellence seroit arrivée à Salins et auroit pris son logis chez le sieur de Pontamougeard. Son arrivée auroit été d'autant plus surprenante qu'elle étoit imprévue, son Excellence ayant dit qu'elle prétendoit rester quelque temps à Salins à l'exclusion de Besançon, à cause de déplaisirs qu'elle recevoit de ce que ceux de cette cité se montraient réfractaires aux ordres du roi touchant l'imposition que l'on auroit été obligé de mettre du trentième denier sur toutes les denrées entrant et sortant de la province, à cause que la France en auroit fait le même sur les marchandises entrant et sortant du royaume.

Ce seigneur seroit resté à Salins l'espace d'environ six semaines, en étant sorti pour retourner à Besançon par ordre du gouverneur du Pays-Bas, ayant témoigné à son départ qu'il avoit une entière satisfaction des civilités que pendant son séjour il avoit reçues, tant du magistrat que des plus qualifiés de la ville, et particulièrement de ce que, deux jours avant sa sortie, le magistrat lui auroit envoyé deux commis de son corps pour l'inviter et prier de prendre sa demeure fixe à Salins, ce qui lui auroit été d'autant

(1) Nommé le 20 mars 1673.

plus agréable que les gouverneurs et le peuple de Besançon avoient témoigné une entière indifférence de sa sortie de leur cité, ce qui auroit été cause que lesdits gouverneurs l'ayant envoyé complimenter à son retour, il auroit reçu aussi leurs compliments avec indifférence, et auroit dit après leur retraite à ceux de sa cour que ce compliment étoit du second bond, voulant dire que c'étoit pour réparer leur faute de ne lui en avoir fait aucun à sa sortie, et auroit ajouté que celui de Messieurs de Salins auroit été fait beaucoup plus à propos et de meilleure grâce.

Une chose digne de mémoire faite par ce seigneur pendant son séjour à Salins est la résolution par lui prise de fortifier cette ville, tant à raison de sa grande fidélité au service du roi, selon les preuves qu'elle venoit d'en donner pendant les mouvemens du marquis de Listenois, qu'à cause qu'elle renferme le trésor qui fournit la subsistance à toute la province, outre qu'en cette occurrence le magistrat avec les notables auroient encore plus fortement témoigné leur zèle au service royal, en ce qu'ayant été invités de contribuer de quelque chose de leur côté pour aider aux frais des fortifications, ils auroient accordé, pour une fois et sans conséquence, 42,000 livres, et auroient en outre chargé la ville de désintéresser les particuliers sur les héritages desquels il seroit nécessaire de faire les fortifications jusques à 30,000 livres (1), moyennant quoi son Excellence de son côté auroit pris à la charge du roi de fournir au surplus tous les deniers nécessaires aux fortifications jusques à leur achèvement, et auroit promis d'avancer 6,000 patagons en valeur de 27,000 livres; en effet de quoi et pour donner commencement à l'ouvrage, cette Excellence auroit donné au magistrat un mandement de 3,000 patagons sur les sauneries, et auroit fait faire un répartition sur les communautés du baillage d'Aval pour les creusages des fossés dessinés jusques à 2,000 toises, avec ordres dépêchés aux communautés de, pour le 4^e de décembre, envoyer chacune le nombre de travailleurs

(1) L'on crut, dit Chifflet, que le bruit semé adroitement que l'on vouloit établir le corps de justice souveraine, causa ce petit effort parmi les habitans, t. II, p. 467.

auxquel elles étoient cotisées, moyennant le paiement de 6 livres par toise cube qui leur seroit fait par le magistrat des deniers destinés auxdites fortifications, auxquels et les les communautés auroient ponctuellement obéi. Outre quoi, son Excellence auroit, pendant son séjour, marchandé à plusieurs maîtres maçons et charpentiers les besognes qui pourroient être faites pour la saison, de leurs métiers, comme maçonnerie sèche pour les contrescarpes et charpenterie pour palissades, et pour dresser des digues sur la rivière, afin de pouvoir, au besoin, inonder les avenues de la ville du côté de la porte Oudin : suivant quoi l'on auroit dès lors donné commencement à ces fortifications par des contrescarpes de maçonnerie bien palissadées :

1^{re} Dès la Porte-Basse jusques à la Tour-Ronde, avec un large et profond fossé entre cette contrescarpe et les murailles de la ville, derrière lequel fossé auroit été dessinée une grande demi-lune à l'épreuve du canon, laquelle couvrira tout le front de la ville.

2^{re} Une autre contrescarpe, régnant dès la porte Chambenois jusques derrière l'église de Saint-Michel et de là tirant le contremont prenant à l'hermitage Saint-Roch jusques au précipice de la roche de Chastel-Belin, le tout pareillement bien palissadé, pour joindre la ville avec la montagne, derrière laquelle contrescarpe a été dessiné et creusé un large fossé séparant icelle d'avec les bastions, demi-bastions et courtines prenant dès ladite église Saint-Michel jusques à la montagne de Chastel-Belin.

3^{re} Et du côté de la porte Oudin, une autre contrescarpe assortie de palissades prenant dès la Tour-Bénite jusques au roc de l'hermitage de Saint-Anatoile, à l'effet de pareillement fermer l'avenue de ce côté-là et défendre le fort Saint-Martin, en dehors duquel, tout autour, l'on auroit creusé un chemin couvert fermé de palissades pour en empêcher les approches.

Le dernier jour de cette année auroit été faite l'assemblée ordinaire pour l'élection du mayeur, en laquelle auroit été nommé unanimement le sieur de Chavannes, nonobstant que par les édits souverains il soit statué qu'une personne ne pourra être élue mayeur qu'elle n'ait laissé écouler trois ans après qu'elle aura

administré cette charge sans y être rappelée, tellement que comme ledit sieur de Chavannes-Boutechoux avoit tenu ladite magistrature pendant l'année 1672, il sembloit qu'il ne pouvoit encore légitimement y rentrer, vu que depuis il ne s'étoit passé que l'année 1673; mais néanmoins toute l'assemblée l'auroit jugé digne d'y rentrer par un passe-droit, en considération de la singulière prudence et vigilance qu'il auroit fait paroître pendant l'année de sa précédente magistrature. Et pour éviter tous inconvéniens de cette élection d'un temps anticipé, le magistrat avec les notables en auroient écrit au gouverneur pour le prier de l'avoir pour agréable, lequel, bien loin de la désapprouver, auroit remercié ledit magistrat et les notables d'un si bon choix.

Le 14 février 1674, l'ennemi françois étant entré dans la province avec une armée d'environ 6,000 hommes, sous la conduite du duc de Navailles, assisté du marquis de Listenois et du comte de Bosiy, et ayant pris les villes et château de Pesmes après un siège de trois jours, celles de Marnay et de Gy sans résistance, ainsi que les châteaux de Chantonnay Saint-Loup et celui d'Ongey après six ou sept jours de vigoureuse résistance, il auroit, le 24 février, assiégé la ville de Gray; ce qui auroit fait prendre résolution au magistrat de Salins d'envoyer offrir au gouverneur de la province une compagnie bourgeoise de 400 bourgeois, iceux gens de cœur et d'élite, pour joindre aux troupes que son Excellence rassembloit pour le secours dudit Gray; à l'effet de quoi ledit magistrat auroit dépêché un exprès à cheval la nuit du 27 février, avec ordre de retourner le lendemain pour savoir les intentions de cette Excellence. La nuit du 28 au 1^{er} mars seroit retourné cet exprès avec une lettre de son Excellence portant acceptation de ladite offre, suivant quoi ledit jour seroit sortie une compagnie de 160 bourgeois, qui tous volontairement se seroient offert pour cette expédition et s'en seroient allé le même jour coucher à Vorges, auquel lieu les étapes leur auroient été assignées pour y attendre les ordres de marcher. Mais le 2 mars son Excellence leur auroit mandé de promptement s'en retourner sur leurs pas à Salins à cause de la reddition de la ville de Gray, qui auroit capitulé le 27 février, dont la nouvelle étant arrivée à

Salins le 3 mars, le magistrat auroit dépêché à Besançon deux commis de son corps à l'effet de demander gens et argent pour, en cas d'attaque, pouvoir faire une vigoureuse résistance, lesquels commis étant retournés le 5 mars auroient rapporté que son Excellence avoit expédié ordres pour retirer la garnison de Lons-le-Saunier et la faire venir à Salins, consistant en quatre compagnies de dragons, deux autres du régiment de Chastenois et cinq autres de milice, laquelle garnison amèneroit avec soi les munitions de poudre, plomb, mèches et blé avec l'artillerie étant audit Lons-le-Saunier. Outre quoi, son Excellence auroit envoyé à Salins le colonel Chappuis avec sa compagnie franche de 70 hommes et deux compagnies de volontaires, chacune de 50 hommes, l'une de Poligny et l'autre d'Arbois, qui avoient été destinées pour le secours de Gray, et quatre compagnies de cantonniers tirées de la Franche-Montagne, conduites par quatre curés, gens de cœur portant les 4... hommes. De plus, son Excellence auroit donné ordre au capitaine Lacuzon de marcher incessamment avec ses cantonniers au nombre de (4) à Vauldrey, pour de là observer la marche de l'ennemi et se jeter dans Salins ou dans Dole au cas où il connut que l'ennemi eût dessein d'attaquer l'une ou l'autre ville. Le 7 mars, seroit arrivé à Salins le sieur Péliissonnier, conseiller à la souveraine Chambre de Justice, envoyé par son Excellence pour y résider, avec autorité de pourvoir aux choses nécessaires pour la défense de la ville et ordonner souverainement tout ce qu'il jugerait convenir. Le 8, résolution auroit été prise entre le clergé et le magistrat de redoubler les prières publiques par des processions qui seroient journellement faites à N.-D. Libératrice par tous les corps des églises alternativement, chacun à son tour, lesquels célébreroient des messes solennelles, psalmodiroient tout le jour, le Saint-Sacrement étant exposé, et donneroient la bénédiction le matin à l'issue de la messe et le soir après les complies, avec ordonnance au peuple, chacun en sa paroisse à son tour, d'y assister par une personne de chaque ménage.

(1) Au 17 avril, la compagnie de Lacuzon comprenait 123 hommes et 9 chev.

Le 9, seroit arrivée la garnison de Lons-le-Saunier, composée de deux compagnies de dragons, trois du régiment de Chastenois, une compagnie franche de la compagnie de milice, avec quatre petites pièces d'artillerie, les poudres, plomb et mèches qui étoient en ladite ville, et environ 120 émines de blé ayant été laissées en ladite ville, la compagnie de milice du sieur de Loulans, laquelle néanmoins seroit arrivée à Salins le 14 et auroit apporté copie de la capitulation de Lons-le-Saunier avec l'ennemi, qui s'en seroit emparé le 10 dudit mois, par des troupes au nombre d'environ 800, tant cavalerie qu'infanterie, composées de villageois ramassés sans armes et en mauvais ordre, qui se seroient abstenus de faire aucunes courses ni sortir de ladite ville pendant plusieurs jours.

Le 19, le sieur de Pontamougeard auroit été averti par une personne affectionnée que, dans ledit Lons-le-Saunier, il étoit arrivé de nouvelles troupes, que trois ou quatre régimens avançaient du côté d'Auxonne et que le sieur comte d'Aspremont étant à Lons-le-Saunier avoit dit que pour le jour de Pâques, 25 dudit mois, l'armée françoise devoit paroître sur les monts aux environs de la ville de Salins, après avoir forcé, comme elle espéroit faire, les villes de Poligny et d'Arbois.

Le même jour, le magistrat avoit reçu une lettre de Besançon, par laquelle on lui donnoit avis, de la part de son Excellence, que le dessein de l'ennemi étoit d'attaquer Salins, mais qu'en ce cas elle y donneroit tout le secours possible; qu'elle y viendrait plus tôt en personne, suivie de toute la noblesse du rièrre-ban, et qu'elle y jetteroit autant de troupes qu'elle en pourroit amasser, outre celles qui y étoient déjà au nombre de 2,000 combattants, sans compter la bourgeoisie.

(A suivre).

CONSIDÉRATIONS GÉOLOGIQUES

Sur les terrains dits de Fin, compris entre les erbues du territoire de Mont-sous-Vaudrey et les erbues couvertes par la forêt de Chaux,

PAR M. LE DOCTEUR PACTET, MEMBRE TITULAIRE.

Entre les erbues de Mont-sous-Vaudrey et des villages voisins et les erbues couvertes par la forêt de chaux, il existe une longue et large surface de terrains plats et bas désignés sous le nom de terres de Fin et traversés par une rivière désignée sous le nom de Louë.

En examinant les surfaces de section des différentes couches qui composent les terres de Fin, on observe du haut en bas : 1° une couche végétale, de couleur foncée, presque noire, d'une épaisseur variable et dépassant le plus ordinairement la profondeur d'action des différents instruments aratoires. Cette première couche est composée d'un mélange de sable plus ou moins désagrégé et de matières organiques en proportion beaucoup plus grande que dans la croûte végétale des erbues. La faible désagrégation des sables qui composent cette couche, explique pourquoi nos terres de Fin sont plus légères que nos terres d'erbues où le sable, élément primitif, est devenu argileux par une désagrégation complète.

Au-dessous de cette première couche vient un banc d'une épaisseur considérable, formé partout d'un mélange de sable crû siliceux et de cailloux roulés siliceux. Ce mélange est généralement sans cohésion, et sur aucun point de sa masse je n'ai pu rencontrer, comme dans les erbues, du sable et des cailloux suffisamment désagregés pour constituer des veines d'argile. En certains endroits rares, uniquement sur la coupe des bords du lit de la Louë, on rencontre une cohésion plus grande qu'ailleurs ; elle doit être attribuée à une incrustation calcaire déposée par les eaux fluviales et soudant ensemble les sables et les cailloux qui, pour une raison quelconque, sont restés un long temps sans avoir été déplacés par l'action des courants.

Comme je le disais plus haut, on ne rencontre sur aucun point observable, dans l'intérieur de cette masse sablonneuse et graveleuse les indices d'une transformation argileuse prochaine, ce qui indique positivement pour les terrains de Fin une date de formation plus récente que pour les terres d'erbue. En effet, j'ai démontré dans un

article publié dans le N° 9 de ce Bulletin, année 1874, que le sable et les cailloux siliceux qui, primitivement, ont constitué à eux seuls toute la masse des terrains d'erbue, ont fini, avec le temps, par se désagréger et constituer de la sorte les bancs d'argile que nous connaissons.

Encore un fait remarquable, c'est la fertilité plus grande des terres de Fin, comparée à celle des terres d'erbue. On peut trouver l'explication de ce fait en examinant ce qui se passe de nos jours sur les rivages de la Louë.

Cette rivière déborde fréquemment à de grandes distances. Chaque débordement dépose sur le sol submergé une quantité de limon variable, faible sur les points élevés, plus forte sur les bas-fonds désignés sous le nom de *Mortes*. D'un autre côté, elle circule au milieu d'un terrain mouvant, d'un terrain sans cohésion, comme nous l'avons dit, d'où la facilité de déplacements considérables qui, dans un petit nombre d'années, se mesurent par des centaines de mètres. Ce qui se passe présentement a dû se passer autrefois. Il est imminemment probable que toute l'étendue des terres de Fin qui séparent les erbues de Mont-sous-Vaudrey des erbues de la forêt de Chaux ont dû être remuées successivement par la Louë, se comportant dans ses anciens lits comme elle se comporte aujourd'hui, c'est-à-dire répandant dans son voisinage le limon qu'elle roule dans ses eaux débordées. De là une puissante cause de fertilité.

Dans la Fin comme partout ailleurs, il existe des terres de différentes qualités. Les meilleures terres se rapportent, selon toute probabilité, à d'anciennes *Mortes* ou bas-fonds comblés par du sable limoneux, celles de moindre qualité se rapportent à des surfaces élevées sur lesquelles l'eau ne pouvait séjourner qu'en une couche moins épaisse.

SÉANCE GÉNÉRALE DU 13 AVRIL 1875.

Présidence de M. BAILLE.

La séance est ouverte à dix heures. Le procès-verbal de la dernière séance est lu et adopté sans observations.

M. le Ministre de l'Agriculture envoie à la Société le programme du Concours régional de Bourg, et l'invite à envoyer un délégué à la réunion qui doit avoir lieu le 4 juin, pour examiner les améliorations à introduire au règlement des Concours régionaux. -

Plusieurs membres de la Société se proposent de se rendre à Bourg à cette époque ; mais la Société désigne spécialement comme son délégué M. de Chabons, membre titulaire à Ivory.

MM. de Saint-Mauris, le prince de Beauffremont, le comte de Lallemand accusent réception des diplômes qui leur ont été adressés.

Il est donné lecture d'une *Revue des Journaux agricoles et scientifiques*, par M. le docteur Rouget.

M. de Chabons entretient la Société des différents moyens à employer pour perfectionner la race chevaline dans le Jura. La part qu'il a prise aux travaux de la Commission chargée de l'examen des chevaux susceptibles d'être mobilisés lui permet de donner à la Société des détails intéressants. Il dépose sur ce sujet un travail de M. Grandvoinet, commissaire de police à Salins, ancien adjudant des haras, et demande pour lui le titre de membre titulaire.

Il parle ensuite des découvertes intéressantes qui ont été déjà faites dans les tumulus des Moidons, et pense qu'il y aurait lieu de continuer les fouilles aussitôt que la Société pourrait disposer des fonds nécessaires.

M. le Président annonce à la Société que M. le Ministre a bien voulu envoyer quelques ouvrages pour sa bibliothèque. Il parle ensuite de la réunion des Sociétés savantes à la Sorbonne, où il était délégué, et des différentes démarches qu'il a faites à Paris dans l'intérêt de la Société.

Sont nommés membres titulaires :

M. le marquis de Grammont, député de la Haute-Saône, présenté par M. de Laubespain ; M. Grandvoinet, commissaire de police à Salins, présenté par M. de Chabons ; M. Clerc, capitaine au 437^e de ligne, présenté par M. Mareschal.

Et correspondants :

M. Chapuis, vétérinaire à Mantry, présenté par M. le docteur Bousson ; M. Boisson, maire à Oussières, présenté par M. Mareschal.

La séance est levée à onze heures et demie.

COMMISSION DU PHYLLOXERA

de l'arrondissement de Poligny.

Le Conseil général du Jura a institué dans chaque arrondissement une Commission chargée d'étudier les moyens à employer pour pré-

venir l'invasion du phylloxera dans les vignobles du département.

Cette Commission a été ainsi composée pour l'arrondissement de Poligny :

MM. Paris, Charles, propriétaire à Poligny; Tabey, Louis, adjoint au maire d'Arbois; Coste, Louis, docteur en médecine à Salins; Baille, juge de paix de Poligny; Richard, professeur de chimie au Collège de Poligny.

Elle s'est réunie le 12 février dernier, à l'hôtel de la Sous-Préfecture, et s'est complétée par l'adjonction de MM. Gaurichon, naturaliste à Salins, et Vincent, pharmacien à Arbois.

Le 2 mars suivant, elle s'est constituée définitivement et a nommé M. Baille président et M. Richard secrétaire.

M. Coste a été désigné pour rédiger le rapport que la Commission doit présenter au Conseil général du Jura dans sa prochaine session.

VITICULTURE

UN CONCOURS

SUR LA MALADIE DE LA VIGNE EN FRANCHÉ-COMTÉ, EN 1777.

(Fin).

VI.

Au milieu de tant d'efforts d'invention et de recherches savantes, il y a quelque à-propos à insister sur cette conviction, que ce ne sera que par les moyens les plus élémentaires que l'on parviendra à dominer l'influence du maudit pucceron. Ne peut-on pas assimiler les insectes qui conspirent contre la santé des plantes à ceux qui tendent à pulluler pour le tourment des animaux et de l'homme même? Pour rendre ce dernier tout-à-fait indemne, de simples mesures de propreté suffisent : Pourquoi ne pas agir contre le phylloxera d'une manière analogue? Comme il n'est pas dans notre pouvoir d'arrêter absolument l'insecte dans sa marche, nous pouvons et nous devons *le contrarier*, comme dit Olivier de Serres, dans sa propagation. On a beaucoup parlé de l'arrachage immédiat; ce procédé, coûteux quand il est bien fait et même dangereux, a quelque chose de tyrannique et n'aboutit à rien, parce

que forcément il s'emploie toujours trop tard. Dans le cas où l'envasement deviendrait imminent et, pour ainsi dire, assuré dans nos vignobles, ne pourrait-on (d'une certaine manière) prendre des mesures administratives contre la négligence et ses dangers?

On a remarqué que c'est dans le mois de juillet que l'insecte se développe très-visiblement dans la terre, et qu'au mois d'août il arrive en partie à l'état parfait. Ne serait-il pas possible de rendre obligatoire un labour bien fait et profond à terminer dans le mois de juin, sous peine, en cas de refus, après sommation, d'y être procédé d'office et aux frais des récalcitrants? Que l'on veuille bien envisager cette proposition comme le résultat de la préoccupation des effets terribles de la négligence excusable, sans doute, dans les débuts, mais qui a dû, la température aidant, contribuer à l'implantation de cette peste dans les vignobles français. Grâce à des précautions de ce genre, on n'aurait plus le triste et funeste spectacle de vignes abandonnées, capables d'infecter un pays tout entier.

Une pareille mesure serait conforme à la justice et éminemment protectrice. Rien n'empêcherait du reste l'application libre et recommandée de tous autres procédés que la science ou l'expérience viendraient à découvrir.

Dans le cas si grave de la protection d'un vignoble, il n'est point hors de propos de recueillir à l'avance les opinions les plus diverses. C'est pourquoi nous nous permettons d'ajouter que, pour arriver à connaître la présence du phylloxera au moindre indice, au lieu de laisser planer comme une menace l'arrachage draconien, avec indemnité impossible à fixer et ruineuse en tout cas pour le pays, de promettre au vigneron nécessaire un aide efficace pour conjurer le mal par des labours supplémentaires. Avec cette garantie, l'administration serait renseignée exactement, et il n'y aurait, à coup sûr, point de dissimulation sur la présence de l'insecte. Il est un cas où, comme pénalité, une mesure rigoureuse pourrait judicieusement s'exercer, c'est celui de l'introduction du puceron par la plantation de cépages provenant de pays infectés. Sur un point d'infection pareil, ce ne serait que justice d'ordonner le tronçonnage immédiat, entre deux terres, avec tassement du sol sur le point de la coupe, suivi d'un binage léger et général.

Au seul mot de labour profond, j'entends la clameur de la nouvelle école; je lui oppose la faveur marquée que le *déplancher* (Doubs) ou le *soumarder* (Jura), fait en conscience, obtient auprès de nos bons vieux vignerons. Ils y emploient le mieux possible la puissance de tout leur

ser, savent très-bien prendre des précautions pour ne pas blesser, à leur origine, quelques fortes racines dans les vieux cepa, puis lancer l'outil un peu moins fort dans les vignes à couche végétale peu épaisse, *dans les hauteurs surtout, lesquelles, comme qu'on agisse, doivent être, malheureusement, les plus exposées aux ravages du phylloxera.*

Spéculer sur la sortie des petites racines supérieures en les favorisant par une fumure abondante, c'est donner un aliment de plus à l'ennemi. Limiter pour l'insecte le milieu qui lui est favorable, par la profondeur du labour et *les terrages*, l'obliger à chercher sa vie dans la partie plus compacte, plus froide et plus humide du sol, *c'est là vraiment le CONTRAIRE au moins de frais possible. Nos pluies et nos hivers nous seraient de puissants alliés pour le DÉTOURNER DE S'ENCRANCER et pour empêcher que nous ne fussions débordés.*

Reconnaissant que les labours sont un moyen préventif très-sérieux, si nous ne parlons que d'un seul, considéré comme obligatoire et surveillé comme perfection, c'est sans préjudice de celui qui pourra précéder et surtout des suivants, plus nécessaires encore. Nous croyons même que, dans ces temps d'exception, cet antique coup de labour après vendange, qu'Olivier de Serres appelle *hyverner* et qu'il estime comme le plus précieux de tous, devrait être de nouveau rétabli dans la culture.

Donner des armes contre les maladies et signaler les dangers, c'est le devoir de tout bon citoyen. Mais c'est un devoir plus grand encore de ne point répandre une doctrine erronée. Or, nous avons dit que la pourriture des racines est peut-être plus à craindre pour nous que le phylloxera. C'est bien légèrement, nous objectera-t-on, que vous préconisez un système de culture qui, par un certain côté, peut être favorable à la maladie que vous signalez. Il semblerait que la méthode qui recommande l'enracinement superficiel devrait être préférée. Voilà l'objection que l'on peut nous faire et celle à laquelle il est de notre devoir de répondre.

Eh bien ! répondons-nous, nous passerons entre Charybde et Scylla, sur les traces des bons pilotes qui nous ont précédés.

Nous ferons d'abord remarquer que, comme qu'on s'y prenne, il y aura toujours des maladies ; que si nos vignes ont eu à souffrir évidemment de la pourriture des racines, le fait remonte à une époque éloignée ; qu'il ne s'applique qu'à de certains cantons seulement, et que le caractère contagieux y est très-contestable. Je n'ai trouvé dans ce qui nous reste de la presse périodique à l'époque du Concours aucune

mention de la maladie, et cela dans une ville où la culture de la vigne intéressait une grande partie de la population ; dans notre petite *feuille hebdomadaire*, qui se piquait de se préoccuper des intérêts de la culture, je n'ai rencontré qu'une recette insignifiante sur la destruction du *gribouri* dans les vignes. La restauration complète de notre vignoble nous montre que le mal n'était que passager et qu'il n'était pas non plus sans remède. L'assainissement du sol obtenu au moyen des défoncements partiels et multipliés, aussi bien que les labours profonds, y sont, certes, pour quelque chose. Abandonner d'aussi précieux moyens de santé, pour se jeter dans un système où le danger est encore plus grand, parce qu'il se présente sous des formes plus diverses et plus graves, et où l'on constate, à n'en pas douter, le caractère contagieux (l'oïdium et les insectes souterrains), ce serait une véritable imprudence.

Nos anciens connaissaient l'abus qu'on peut faire des meilleures choses, et les habiles parmi eux provignaient avec modération. Quand ils voyaient, comme à Chamuse, des fosses retenir l'eau *comme dans un bassin* (M. de Chevrant), ils n'avaient aucun goût pour cette application au petit pied du système Faucon ; ils fossoyaient moins profondément et drainaient, comme le dit le P. Prudent. Ils ne tombaient point si souvent dans la confusion qui s'est établie dans les cépages à fortes ou à petites racines. Le P. Prudent lui-même, praticien d'occasion, et, à cause de cela, n'arrivant à rien de précis sur ce point, en avait cependant bien deviné l'importance ; car c'est une question délicate qu'on ne saurait trop examiner dans le choix des cépages, des sols appropriés et dans l'espacement des pieds. Ils faisaient peu de cas d'un *cep de vigne qui ne vit que de racines*, c'est-à-dire que de chevelu, par opposition à la souche profonde, pourvue de puissantes ramifications. Ils appréciaient l'aération de la surface du sol, par l'établissement de la palière et la circulation possible autour des ceps, ils recommandaient un labour battu par une pluie d'orage, et poussaient jusqu'au scrupule et, quelquefois, il faut le dire, jusqu'à la superstition, le choix des bons jours de travail.

Si nous reconnaissons qu'en s'identifiant, par un travail aimé, avec une plante si riche et si admirable, ils ont trouvé *le secret de sa santé* dans les terrages et dans les labours fréquents, et quelquefois profonds à certaines époques, il est évident, pour nous, qu'ils ont cherché et trouvé *l'économie et la facilité de la culture*, dans la vigne basse et de vigueur modérée, *la fertilité*, dans le rajeunissement opportun et la

sélection (mot nouveau et heureux), et enfin *la qualité supérieure du vin* dans le choix de leurs cépages, dans l'âge des ceps et leur élévation plus ou moins grande, suivant les climats. Il ont, avant nous, pratiqué *toutes* nos méthodes soi-disant nouvelles, et les habiles, parmi eux, se sont fait des règles, en conformité avec leurs désirs et les ressources de leurs terres.

Ne faisons point fi du riche trésor de leurs observations, qui ne demandent qu'à être coordonnées. Ils veillaient et prévoyaient. Notre siècle, plus instruit que le leur, doit veiller et prévoir encore mieux; et c'est là qu'est le vrai progrès. Mais il faut conserver de nos anciens, avec leur travail sérieux et persévérant, leur précieuse simplicité de moyens.

Bien que les systèmes traditionnels, fondés sur l'expérience ou l'intérêt, aient une singulière valeur en agriculture, nous ne prétendons nullement nous rendre esclaves du principe de la tradition. Cette manière de voir est trop hostile au progrès. Mais nous reconnaissons que la vieille méthode nous présente plus de garanties que la nouvelle; c'est ce que nous croyons avoir suffisamment développé.

On me reprochera sans doute d'avoir été, dans ce travail, tout à la fois trop long et trop court : trop long pour un point de départ si étroit, trop court dans la suite, grosse de tempêtes, que je lui ai donnée.

Quoi qu'il en soit, je me permettrai d'ajouter quelques observations accessoires.

Je félicite nos vignerons de ne point se laisser entraîner docilement dans les innovations en fait de culture, et de ne pas tendre à exagérer la production. Mais, entraîné moi-même par le désir d'être utile, je ne puis m'empêcher de les engager à se montrer moins rétifs à l'égard d'une *tentative de progrès réduite à quelques points à déterminer par l'expérience*, mais impliquant une modification grave à introduire dans leurs pratiques si respectables. Je déclare d'avance qu'il ne s'agit que de *cas spéciaux*, et tout d'abord d'essais très-limités. Je veux parler de la *taille très-tardive*, pratiquée comme préservatif aussi bien contre les gelées printanières que contre les maladies, l'oïdium en particulier. Que l'on remarque bien qu'il n'est ici en aucune façon question du phylloxera, lequel n'a pas plus de rapport avec les maladies ordinaires de la vigne, que la nuée de sauterelles, qui s'abat sur un champ de blé, n'a de rapport intime avec la carie qui le dévore déjà.

Le docteur Guyot, éclairé par sa foi dans la vitalité remarquable de

la vigne, a naturellement toujours préconisé, avec beaucoup de zèle, l'efficacité de cette pratique contre les gelées, et, mieux que cela, en a soutenu l'innocuité pour la vigueur des ceps. Ne soyons pas si hardis que lui, ne généralisons rien, et *réserveons, pour nos essais, les vignes vigoureuses ou celles qui croissent dans des sols frais et humides*, et qui sont, par le fait, exposées aux gelées printanières.

Méditons cette parole de M. Guérin-Meneville, qui aura décidément raison après sa mort. Il y a vingt ans que ce savant naturaliste disait : « L'homme doit profiter des indications qui lui sont données par la nature elle-même, indications qui montrent, qu'en débarrassant les vignes, *en temps utile*, du superflu de matières nutritives qu'elles ont élaborées, on peut les ramener à l'état normal. Je dois donc conseiller de nouveau aux agriculteurs des *scarifications faites au printemps dans le temps de la sève*, et surtout la taille tardive. » Puis M. Guérin-Meneville rappelle la lettre adressée à l'Académie des sciences par M. Joseph Roussel, le 22 août 1852. Ce dernier, vigneron à Joyeuse (Ardèche), avait obtenu la santé et la vigueur de ses vignes, en ne craignant pas de suivre l'intelligente taille très-tardive qu'il avait imaginée.

L'année dernière, un peu trop tard, il faut le dire, un franc-comtois, M. Picot, est venu donner parmi nous une forme nouvelle à des procédés trop méconnus et peut-être oubliés. Dans une longue séance, dont la seconde partie offrit un réel intérêt, il recommanda vivement la taille tardive avec perte de sève à deux reprises, comme préservatif contre les gelées printanières, et de plus signala son efficacité *contre la coulure*. Envisagé à ce dernier point de vue, son procédé, bien supérieur à l'incision annulaire, nous semble très-nouveau et mérite l'attention la plus sérieuse des vignerons.

A quelqu'inconvénients que puisse parer l'emploi judicieux de la taille très-tardive, en suivant des procédés qui reposent sur la perte d'une partie de la première sève, et à l'exclusion des autres qui nous paraissent, dans le cas de gelée printanière, devoir être d'une efficacité peu sûre, nous n'admettons pas encore que M. Picot ait, selon son dire un peu affirmatif de l'année dernière, atteint la perfection. Ce qu'il appelle les perfectionnements et les additions apportés à son premier procédé sont bien propres à nous confirmer dans cette opinion.

M. Picot aurait dû s'en tenir à sa première brochure ; ses perfectionnements et ses additions, imaginés peut-être pour s'assurer une propriété très-contestable et d'un revenu fort illusoire, font un tort

considérable aux chances d'une application déjà difficile à introduire, et qui pourra présenter des dangers entre des mains imprudentes. En somme, on ne saurait trop souhaiter partout la simplicité dans les moyens et la largeur dans les idées. Un *bienfait* n'est jamais perdu.

Il semblerait, d'après cette insistance sur la taille très-tardive qu'ont apportée, depuis bien des années, des esprits très-éclairés dans la matière, que, *dans quelques cas*, les praticiens pourraient se rassurer un peu sur les inconvénients de la perte de la première sève de la vigne, d'autant mieux qu'il doit en résulter de si grands avantages. Le champ est ouvert à toutes les expériences; espérons que l'on saura profiter de tant de bons avis, et que l'application, *non pas générale, ce qui ne saurait JAMAIS être* (on peut être tranquille à cet égard), mais dans quelques paliers, nous apportera l'évidence. Nous nous proposons pour notre part de faire des essais de taille très-tardive, *sous des formes diverses*, avec tous les soins que comportent des expériences de ce genre.

On voit de reste que, dans ces encouragements à l'expérience, nous ne faisons point de la taille très-tardive une affaire de *mode*. Si nous avons constaté qu'au siècle dernier, à la suite des anciens (comme toujours), il était de *bon genre* de se montrer partisan de la taille faite avant l'hiver, nous ne croyons pas que les novateurs du temps se fussent, avec leurs prudentes réserves, tant écartés de la vérité. Aujourd'hui que, précisément dans les cas où ils plaçaient leurs réserves, il peut être sérieusement question de taille très-tardive, c'est tout-à-fait le lieu de ne point agir autrement qu'eux. Nous espérons que nos réserves n'auront échappé à aucun de nos lecteurs.

Nous avons essayé, dans ces pages, d'exposer cette pensée fondamentale que, si l'on est obligé de faire violence à la nature de la plante, il faut lui donner la culture et pratiquer la taille, qui diminuent le plus possible, suivant les climats, les effets fâcheux de cette lutte contre les lois naturelles. Si l'on doit rencontrer quelquefois cet avantage dans la pratique de la taille très-tardive, nous ajouterons qu'il en sera de même dans l'entretien de la fertilité par la fumure appliquée *avec modération*. On a pu voir que notre préoccupation constante a été la santé de la vigne et non son extrême vigueur, *où est le danger*; que nous comptons beaucoup plus sur les circonstances heureuses de la température que sur l'abondance des engrais, sachant que la vigne, comme toutes les plantes ligneuses à abondant feuillage, puise dans l'atmosphère une somme considérable de nourriture. Néanmoins, il n'est pas douteux

que la fumure modérée ne contribue largement à la bonne fructification de la vigne, en apportant la nourriture aux petites racines superficielles, que les labours profonds d'hivernage, suivant Olivier de Serres, ou d'avant juillet, détruiront annuellement.

La difficulté des transports pourrait être éludée, par l'emploi des engrais concentrés que la grande culture utilise avec succès. En attendant, dit le vigneron, que je possède des moyens faciles de m'assurer de la sincérité des engrais industriels, ou qu'on me tire de la confusion de tant d'annonces et de tant de réclames, je transporterai péniblement par mes mauvais chemins, *que l'on songera peut-être un jour à améliorer*, les engrais dont l'expérience me garantit la valeur (1).

A ces observations fort justes, on pourrait répondre au vigneron qu'il sera de son intérêt de recourir un jour, à l'aide de la science, que la prudence n'exclut pas le progrès, et qu'en s'adressant à des maisons de confiance, on peut faire un usage favorable des engrais minéraux et organiques industriels.

N'était le prix d'achat, qui est considérable, la facilité des transports et de l'enfouissage, aussi bien que l'action très-prompte, pourraient faire craindre l'abus ; il y aurait alors quelque utilité à répéter le mot un peu paradoxal, mais renfermant une bonne vérité, qu'un grand chimiste adressait à des vigneron : « L'engrais chimique tuera la vigne. » A côté de la puissance, M. Thénard voyait très-bien le danger. Les avantages et le danger sont tellement réels, que les Sociétés d'agriculture rendraient un grand service à la culture des côtes où le trésor caché est d'un pénible accès, en provoquant des essais et des études sur cette matière, que *les savants eux-mêmes regardent comme très-obscur encore*. Ces Sociétés pourraient distribuer, en petites quantités, quelques échantillons d'engrais spéciaux, à des praticiens suffisamment observateurs et consciencieux, qui feraient de petits essais sur leurs terres très-diverses. Le contrôle des observations donnerait une grande valeur à ces expériences. Il est inutile d'ajouter que la science doit diriger toutes ces expériences, car il y a beaucoup à savoir et à observer scientifiquement dans le bon emploi des engrais complémentaires, c'est-à-dire donnant au sol ce qui lui manque ou lui restituant ce qu'on lui prend. Dans la culture de la vigne de côte, où la

(1) Des matières simples, telles que des cendres non lessivées, des suies de bois ou de houille, des boues de route, provenant de certains empierrements, seraient, au sentiment du vigneron dédaignant, des engrais chimiques plus sûrs, et quelquefois il aurait raison ; et bien plus encore, s'il s'agit de matières animales, telles que cuirs, cornes, soies, laines et os concassés. Ces derniers engrais sont durables, et c'est une condition très-importante pour la vigne.

fraicheur du sol peut quelquefois faire défaut, nous pensons qu'on suivrait une bonne pratique, en enrichissant chimiquement et en rendant complémentaires des différents sols, le fumier ordinaire, pour faciliter surtout le dégagement des carbonates et des silicates de potasse que la terre renferme (1), et qui sont trop chers à l'état de produits fabriqués. Parmi les engrais industriels, les matières animales préparées seraient supérieures à toutes les autres dans les plantations nouvelles et dans les fosses.

Il faut constater, avec bonheur, qu'en agriculture la défiance des savants et des praticiens tend à disparaître de plus en plus, parce que les uns et les autres reconnaissent que, pour aboutir, leurs travaux doivent se faire en commun. Les savants deviennent un peu cultivateurs, et les cultivateurs un peu théoriciens. C'est le plus grand intérêt de ceux-ci de tenir un compte sérieux des éléments précieux que les premiers leur fournissent peu à peu. Mais en attendant que la vérité soit connue dans son ensemble, la prudence fait une loi au cultivateur, qui aime et respecte sa terre, de s'appuyer toujours sur les pratiques intelligentes qui ont subi l'épreuve des siècles.

CONCLUSION.

Dans notre travail, nous avons laissé de côté quelques détails comportant un certain intérêt. Tant pour ne pas fatiguer les lecteurs étrangers à la pratique de la culture, qu'afin de nous réserver une place suffisante pour l'étude de généralités mieux appropriées à notre temps, nous nous sommes limités à ce qu'il y avait d'essentiel. Moins riche que nous ne l'eussions souhaité, ce filon inexploité a été pour nous comme une bonne fortune, puisqu'il nous a conduit, sans que c'eût été dans le début, un dessein prémédité de notre part, à une défense sincère des principes de la tradition, avec cette réserve toutefois que nous n'y mettons point de servilisme et que nous croyons qu'il est nécessaire de tenir un compte plus sérieux, si l'on s'engage dans la voie des perfectionnements, des procédés anciens qui ont leur raison d'être.

Depuis un quart de siècle, ce n'est plus de quelques maladies locales et passagères qu'il s'agit dans la culture de la vigne, mais bien de fléaux contagieux qui se succèdent et qui menacent de se propager partout. La spéculation, profitant des éléments de succès que les novateurs ont imaginés, a-t-elle rendu un mauvais service à la viticulture en la dé-

(1) Quand je dis la terre, qu'on veuille bien y comprendre la pierre en petits fragments.

tournant de ses règles anciennes et prudentes ? Pour obtenir une réponse concluante, il est on ne peut plus urgent de recueillir les opinions contradictoires.

Il n'est pas rare d'entendre des vignerons dire ceci : « On travaille toujours pour le mieux, et on ne réussit pas toujours, tant s'en faut ; on ne sait souvent pas comment faire. » Leurs pères en disaient probablement autant. Étaient-ils moins souvent trompés dans leurs espérances ? Je laisse à de plus anciens le soin de répondre. Mais à coup sûr ils étaient plus prudents que nous ; ils avaient cent fois raison et devaient bien s'en trouver.

Creuser, dans chaque localité, au fond de toutes ces méthodes anciennes dont nous conservons encore un peu la tradition, rechercher et dépouiller les quelques monuments écrits qui s'en seraient inspirés : voilà une œuvre des plus utiles !

Il y a en France des bibliothèques publiques ou privées qui peuvent renfermer des documents oubliés d'une véritable valeur. Les bibliothèques publiques, ces asiles de toutes les traditions, pareils à ces bassins qui recueillent tout naturellement les eaux stagnantes que des changements calculés ou fortuits du sol leur amènent, se sont enrichis souvent des collections de Sociétés éteintes, les sauvant ainsi de la destruction ou de la poussière de l'oubli, et cela au profit du grand public qui peut les y trouver et en tirer parti.

Le recueil des pièces de concours de la première Académie de Besançon emportée dans la tourmente révolutionnaire, formant une collection considérable, contient, surtout dans les concours sur les arts, quelques œuvres ingénieuses qui pourraient servir de base à des études curieuses et utiles. Leur ancienneté ne remonte pas bien haut, il est vrai, mais un siècle se compte dans la tradition.

Parmi ces ruines tombées dans le domaine public, on peut découvrir quelque épave de prix, perdue dans les ronces. On n'y rencontrera pas toujours le langage correct des jardins d'Academus, mais on pourra y faire une sorte d'archéologie des arts et métiers, dans un but très-pratique. Les Académies de Bordeaux, d'Aix, de Montauban, d'Auch, de Metz et tant d'autres qui se sont occupées de la vinification seulement, ont mis au concours des questions de viticulture.

Cet appel à l'étude de ces documents épars et négligés a déjà été fait en 1804, d'une manière très-instante, dans l'édition d'Olivier de Serres.

A. VAISSIER.

REVUE DES JOURNAUX AGRICOLES ET SCIENTIFIQUES,

PAR M. LE DOCTEUR ROUGET (D'ARBOIS), MEMBRE FONDATEUR.

Pour empêcher la corne des chevaux de se fendre ou de s'écailler. — Les pieds des chevaux exigent des soins dont les cultivateurs ne se préoccupent pas toujours assez. Si la ferrure n'est pas renouvelée régulièrement toutes les quatre ou cinq semaines, quand même le fer n'est pas usé, le sabot s'allonge outre mesure et il en résulte :

1° Un poids inutile qui, élevé constamment, finit par produire une charge supplémentaire à la fin de la journée et conséquemment fatigue inutilement le cheval ;

2° De l'exposer à buter ;

3° Le pied étant plus long, les tendons fléchisseurs ont un effort plus considérable à chaque pas ; de là l'usure de ces tendons, et le cheval devient peu à peu *bouleté*.

Pour empêcher la corne de se fendre ou de s'écailler et pour le bon entretien des pieds du cheval, on conseille un onguent composé de parties égales de graisse molle, de cire jaune, d'huile de pied de bœuf ou de lin naturelle, de térébenthine de Venise ou de goudron de Norvège. On fond la cire, on ajoute la graisse, puis l'huile, on retire du feu pour ajouter la térébenthine et le miel, en ayant soin de remuer jusqu'à ce que la masse commence à se figer.

L'emploi modéré de cette graisse entretient de la souplesse dans la corne, il faut graisser après avoir légèrement humecté la corne. Un graissage par semaine est suffisant.

(Journal du Comice agricole de Mézières, N° 6, 1874).

RECETTES ET PROCÉDÉS UTILES,

PAR LE MÊME

Destruction des chenilles du pommier. — *Remède de M. CARRIÈRE*
On prend 10 à 15 litres de suie qu'on fait détrempier pendant 48 heures dans 150 à 200 litres d'eau. On passe ensuite le liquide à travers une toile d'emballage de manière à le filtrer, afin de ne pas nuire au mécanisme d'une petite pompe ou d'une seringue avec laquelle on asperge, vers le soir et aussi complètement que possible, les arbres ravagés. — Cette opération, au lieu de nuire, profite à la végétation : au bout de quelque temps, les feuilles prennent une teinte d'un vert plus foncé. *(Revue horticole).*

Destruction des chenilles du chou. — La *Belgique horticole* rapporte que plusieurs personnes s'en sont débarrassées promptement en déposant simplement sur les choux des feuilles de fougère ou de sureau.

Mélange réfrigérant économique. — Prenez du muriate de chaux, 500 grammes, versez dessus trois bouteilles d'eau légèrement acidulée au moyen d'un peu d'acide nitrique (eau forte). En quelques minutes, on obtient un froid considérable. Il suffit, pour rafraîchir les boissons, vin, eau, etc., d'y plonger les bouteilles ou les carafes. (*Abeille médicale*).

PROGRAMME DU CONCOURS DE 1875

Sciences. — La Société récompensera les travaux scientifiques importants qui lui seront adressés. — Elle signale à l'attention des concurrents, sans cependant vouloir restreindre le choix de leurs sujets, la question suivante :

Analyse exacte de terres qui paraissent contenir une certaine quantité de phosphates terreux. — Recherche des gisements de ces phosphates.

Concours littéraire. — 1° Pour la prose, le sujet choisi doit se rattacher par quelque point à l'histoire littéraire ou politique, à l'archéologie ou à la géographie du Jura, ou tout au moins à la Franche-Comté.

2° Les sujets de poésie sont laissés au choix des concurrents (150 vers environ). On tiendra compte, cependant, dans le classement, des sujets qui intéresseront l'histoire locale.

Pour être admis au Concours, il faut en faire la demande avant le 15 octobre 1875, et envoyer pour la même époque les mémoires et travaux, qui devront être inédits.

Les demandes d'admission devront contenir la déclaration, faite par les concurrents, que leurs travaux n'ont pas été et ne sont pas en même temps présentés à d'autres Sociétés savantes. Cette condition est de rigueur.

LES SECOURS D'URGENCE

GUIDE PRATIQUE

DES COMITÉS ET POSTES D'ASSISTANCE AUX BLESSÉS, NAUFRAGÉS, NOYÉS, ASPHYXIÉS,
AUX VICTIMES D'ACCIDENTS SUR LES CHANTIERS PUBLICS, CHEMINS DE FER, DANS
LES ÉTABLISSEMENTS INDUSTRIELS, THÉÂTRES, INCENDIES, FERMES ISOLÉES,
COMMUNES RURALES, ETC., ETC.;

Par le docteur E.-L. BERTHERAND.

(Suite).

Pendant ces opérations fort délicates, toute cause de refroidissement, tout courant d'air seront scrupuleusement évités. Que de points de côtés, que de diarrhées, que d'ophtalmies, que de maux d'oreilles, que de douleurs rhumatismales sont les résultats fréquents du défaut de ces précautions ! Aussi, pour opérer plus promptement et avec plus de facilité, chez un blessé, il faut toujours commencer par le membre sain, afin de n'avoir plus que le membre malade à débarrasser.

Inutile de rappeler que pendant le déshabillage et le changement de linge, la plus grande décence doit être observée.

L'examen du malade ne sert pas seulement à reconnaître l'état des organes et des tissus qui sont le siège de lésions ou de douleurs vives, il permet encore de constater les infirmités (hernies, varices, ulcères, etc.) et les conditions spéciales (vésicatoires, cautères, etc.) qui pourraient s'opposer à tel ou tel mode de secours que l'on aurait l'intention d'appliquer.

Du reste, pour cet examen, on ne découvrira entièrement que les régions indiquées comme siège de souffrances, et juste le temps nécessaire à la constatation du mal. Les pieds, la poitrine et le ventre sont très-sensibles au refroidissement et doivent, autant que possible, rester couverts. Pendant ces recherches, toute émotion vive sera scrupuleusement évitée au patient, les assistants supprimeront toute parole inquiétante, et, loin de laisser paraître sur leurs traits des impressions tristes ou des

appréciations décourageantes, ils s'efforceront de garder une attitude rassurante. Ne pas oublier, surtout, que les malades plongés dans un assoupissement profond entendent souvent ce qui se dit autour d'eux. S'ils divaguent, les observer avec patience et ne pas les exciter par des ripostes inutiles.

Avons-nous à rappeler que les malades et blessés doivent être assistés avec la plus grande prudence, du sang-froid, une extrême douceur ? Épuisés parfois par une souffrance aiguë, de la fatigue, la faim, la soif, la frayeur, le froid, la colère, une perte considérable de sang, etc., ils ont besoin d'être ménagés dans leur sensibilité. C'est pour ce motif qu'en l'absence de l'homme de l'art on ne doit jamais se permettre d'explorer les plaies, d'en tirer les bords, de les sonder, soit du doigt, soit avec un objet quelconque, d'en extraire des morceaux d'os, de vêtements, de pierres, de bois qui y seraient adhérents ou implantés, etc.

Les enfants résistent fréquemment à l'examen ou à l'administration d'un breuvage : il ne faut pas céder, s'il y a besoin absolu. Le nez pincé entre deux doigts leur fait ouvrir la bouche malgré eux ; on en profite pour jeter un coup-d'œil sur l'état de la langue et de l'arrière-gorge ou pour leur faire avaler la cuillerée de liquide qui contient le remède. On ne doit lâcher l'appendice nasal que quand le petit sujet a tout avalé, sans quoi il rejetterait par le nez ou, comme l'on dit vulgairement, risquerait d'avaler de travers.

7^e Premiers soins. — Le traitement d'urgence qui convient dans les accidents ou maladies instantanées sera indiqué plus loin, à l'occasion de la description de chacun de ces cas. Mais on ne saurait trop prémunir, en général, les assistants contre la funeste habitude qu'on a de gorger de boissons de toute sorte les malades et les blessés, sous le prétexte de les réconforter, de les réchauffer, de combattre leur état de faiblesse, etc. La plus minime réflexion suffit à faire comprendre que, dans les cas d'indisposition, de lésion subite, l'estomac est rarement disposé à recevoir de grandes quantités de liquides stimulants, tels les alcooliques surtout, et que leur administration intempestive ne peut servir qu'à allumer la fièvre, provoquer des dérangements

intestinaux, en un mot déterminer des complications fort regrettables. Certainement, si le patient se plaint d'une soif vive, il faut chercher à la satisfaire par des tisanes appropriées, données à doses modérées; mais, hors ces cas très-exceptionnels, une extrême prudence doit guider dans la présentation de breuvages excitants, surtout des bouillons gras, vins sucrés, vulnéraires à haute dose, etc., dont on abreuve tout particulièrement les blessés. Si rien ne presse, pourquoi ne pas attendre le médecin?

Il faut aussi, en pareils cas, consulter les habitudes du patient. L'individu qui est accoutumé aux boissons alcooliques en demandera de préférence à toutes les tisanes imaginables, et il conviendra de lui accorder son liquide favori, avec toute la modération possible, bien entendu; par exemple, de l'eau vineuse, de l'eau faiblement aiguisée d'un spiritueux, etc.

On n'a parfois à donner à un blessé que de l'eau de rivière peu courante, de l'eau de mare ou bourbeuse; il est toujours prudent de la filtrer à travers un tissu de laine, un morceau de vêtement en drap, etc.

Certains malades ne supportent les tisanes que fortement sucrées; d'autres ne veulent, à aucun prix, de breuvages trop doux au goût et préfèrent les préparations sans sucre.

Quand les malades ne peuvent être soulevés pour boire, les petits vases à goulots rendent de grands services.

Pour faire boire les tisanes chaudes, les vases en porcelaine, faïence, terre cuite, sont préférables aux objets en métal, qui s'échauffent beaucoup trop vite.

Pendant l'état de sueur, ne jamais donner à boire froid, bien essuyer le malade avec des linges chauds, avant de lui laisser sortir les bras hors du lit.

A peine les premiers soins administrés, le malade tombe-t-il dans l'agonie? calmer ses derniers moments en éloignant les cris et les pleurs des parents, lui faciliter la respiration en le soulevant et en desserrant tous liens autour du cou, de la poitrine et du ventre, réchauffer ses pieds avec des briques exposées au feu, dégager avec une barbe de plume l'arrière-gorge encombrée de mucosités, lui faire avaler quelques petites gorgées de vin sucré,

faire circuler de l'air pur et ventilé autour du lit, etc. On a parfois la cruelle habitude, surtout chez les petits enfants, de leur couvrir la figure avec une serviette, un mouchoir, dès que la mort s'approche : c'est précisément le meilleur moyen de les asphyxier rapidement et d'augmenter leurs efforts instinctifs de lutte contre la gêne respiratoire.

Les *pansements*, application méthodique d'un topique ou d'un appareil sur une partie blessée ou sur une région malade, demandent une certaine intelligence et acquièrent une grande importance dans les secours d'urgence, car ils aident à calmer les douleurs, à prévenir des accidents (hémorrhagies), à soustraire les blessures au contact de l'air, à ramener dans leur situation normale des organes déviés ou rompus (entorses, luxations, fractures).

Avant de procéder à un pansement, il faut toujours réunir et tenir à sa portée toutes les pièces qui doivent le composer, afin de pouvoir l'exécuter plus rapidement, sans quitter le malade ou le blessé à tout instant. On aura donc eu soin de préparer linge (bandes, compresses, écharpes, etc.), charpie, cuvette, eau, épingles, etc.

Le tout une fois réuni, le blessé est placé dans la position la moins gênante, avec toutes les précautions indiquées ci-dessus au § 6 (Examen du malade). Nous avons déjà dit que le pansement devait être fait le plus promptement possible, afin d'éviter au patient de la fatigue, d'exposer moins longtemps à l'air les régions lésées. La main du panseur, comme celle de ses aides, doit être légère et ne rien ajouter aux souffrances du blessé.

La plus grande propreté est de rigueur dans l'exécution d'un pansement.

La *charpie*, préparée avec du linge (de toile de préférence) médiocrement usé, lavé à l'eau, coupé par carrés de quatre travers de doigt, est le résultat de ce tissu effilé brin à brin. Trop vieille, la charpie devient dure et a pu, d'ailleurs, absorber les mauvaises odeurs des chambres habitées, surtout des salles de malades.

On n'a pas toujours sous la main une quantité considérable de

charpie, il convient parfois de la ménager. On la remplace avantageusement par le papier buvard, dit papier de soie, d'un prix très-peu élevé, et qui pompe à merveille les humidités des plaies. Les chirurgiens Autrichiens s'en sont beaucoup servi pendant la dernière guerre.

Peuvent être encore utilisés l'étoffe, la filasse, des feuilles fraîches et bien lisses, des morceaux de grosses cordes, goudronnées même, le coton cardé (qui n'a pas du tout les propriétés vénéneuses que le public lui prête), — la confève bulleuse, plante à filaments capillaires, verdâtres, mucilagineux, et abondante dans les eaux douces, stagnantes, dans les fossés humides, — enfin la terre même, qui procure toujours sur les plaies une sensation agréable de fraîcheur et contribue puissamment à prévenir l'inflammation.

On emploie la charpie ordinaire sous forme de : plumasseaux (brins étirés parallèlement, égalisés en longueur et ramassés ainsi en masses plus ou moins grandes, plus ou moins épaisses), — de boulettes (charpie roulée dans la paume de la main). Les premiers reçoivent les pommades, les liquides médicamenteux; les secondes servent à combler des plaies pour arrêter une hémorrhagie, etc.

Le linge sera, autant que possible, de toile médiocrement usée, assez fine et souple : celle de coton la suppléera au besoin. Il ne doit avoir ni coutures, ni ourlets. On en fait des compresses de diverses grandeurs, de diverses formes (carrées, triangulaires, rectangulaires ou languettes, etc.) que l'on applique sèches, mouillées ou enduites d'un corps gras.

A défaut de linge tout préparé, le mouchoir, la cravate, la chemise du patient sont utilisables. N'a-t-on pas de linge assez large pour soutenir un membre, on peut se servir d'un paillason, à l'exemple des Ambulances de la Presse pendant la dernière guerre.

Du papier brouillard, de la mousseline, de la gaze, en plusieurs doubles, remplacent parfois les compresses de linge.

Les bandes ont besoin d'une certaine résistance; aussi les toiles vieilles, mais un peu fortes, doivent être préférées pour leur confection : elles n'auront ni coutures, ni ourlets et se cou-

pent, autant que possible, en droit fil, dans une largeur moyenne de 4 à 5 centim. pour le corps et les membres, et de 1 à 2 centim. pour les doigts. Leur longueur est variable; il convient d'en avoir de diverses dimensions.

Roulées sur une de leurs extrémités pour être plus facilement maniées, les bandes forment un ou deux globes (cylindres), selon que l'enroulement comprend toute la longueur ou s'arrête au milieu de cette longueur pour enrouler l'autre extrémité dans le même sens.

La Conférence internationale de Vienne, en octobre dernier, a décidé que chaque soldat recevrait un paquet de bandes, afin qu'en cas de blessures il puisse, sur le champ, en faire l'application.

Les bandes peuvent manquer à l'approvisionnement : on les remplace par des fils, ficelles, rubans, cordes, lanières de draps, jarretières, cravates, bretelles, ceinturon, morceaux de flanelle, élastiques, etc.

Le *sparadrap* ou diachylum gommé est un agglutinatif précieux, à la condition qu'il sera frais et souple : on lui conserve cette qualité en l'entourant d'un papier huilé. Découpé en bandelettes parallèles, afin d'avoir plus d'homogénéité dans l'effet de son application, il se pose après avoir été chauffé, soit avec l'haleine, soit au feu.

Il ne faut pas oublier que, par un emploi prolongé, le diachylum finit par irriter la peau et en déterminer l'inflammation.

Dans nos hôpitaux militaires, on lui a substitué avec avantage un sparadrap à l'ichthyocolle, ou percaline adhésive, beaucoup plus doux et plus facile à conserver.

Le taffetas d'Angleterre ou sparadrap gommé ne convient que pour les plaies de petite étendue; à l'occasion, on peut le remplacer avantageusement par des timbres-poste.

Les *bandages* sont des combinaisons plus ou moins compliquées de pièces de pansement, bandes et compresses. On les a parfois tout préparés à l'avance. — Règle générale : un bandage s'applique toujours de bas en haut; il ne doit jamais être serré au point d'empêcher la circulation du sang et d'amener ainsi le gonflement des tissus. Voici les plus usités :

Bandage simple circulaire : maintenir de la main gauche l'extrémité de la bande, dont la main droite conduit le globe autour du membre et vient couvrir le point de départ pour le fixer ; — saisir alors le globe de la main gauche, le dérouler jusqu'au côté opposé du membre, où la main droite le reprend pour le remettre, au point de départ, à la main gauche, et ainsi de suite ; — arrêter l'extrémité finale de la bande avec une épingle dont la pointe doit être cachée dans l'épaisseur des circulaires.

Si les circulaires de la bande se suivent en se recouvrant d'une certaine partie, ils constituent le bandage roulé.

La forme conique des membres ne permet pas à des circulaires de s'appliquer exactement, oblige l'un des bords de la bande à former un soufflet ou godet, ce qui détruit la solidité de l'application. On y remédie en renversant, à chaque circulaire, le bord supérieur de la bande sur l'index, de façon que ce bord devient inférieur et que la face externe de la bande devienne interne. La compression du bandage acquiert ainsi son summum d'uniformité. Ces circulaires en biais portent le nom de doloires.

Les bandages varient nécessairement de forme et de composition suivant les régions auxquelles ils sont adaptés. Le plus simple, pour la tête, est le mouchoir ployé en cravate et dont les extrémités se nouent sur le devant ou sur les côtés du crâne.

Le bandage de corps, composé d'une pièce de linge assez fort, de 4 m. 20 de long sur 65 à 75 centim. de large, est maintenu en place par des bandes fixées obliquement et ensemble au bord supérieur dorsal pour venir passer sur les épaules et s'attacher, une de chaque côté, à la région mammaire. Si ce bandage est appliqué à l'abdomen, les bandes mobiles se fixent au bord inférieur de la face dorsale et se dirigent par dessous les cuisses pour remonter sur le ventre où elles seront attachées de chaque côté. A défaut de bandage de corps tout préparé, une serviette ou une longue cravate, pliées en trois ou en quatre, un ceinturon, une ceinture de flanelle, des bretelles, etc., seraient utilisés.

Les membres supérieurs sont soutenus ou relevés dans l'immobilité à l'aide d'écharpes, grandes pièces triangulaires de 4 m. à 4 m. 50 de long, dont les extrémités se nouent — ou mieux se

croisent — et se fixent avec une épingle autour du cou. L'angle antérieur, qui correspond à la main, peut être replié et attaché plus ou moins haut pour donner à l'avant-bras une position oblique et prévenir ainsi l'engorgement de la portion digitée du membre.

La même écharpe, appliquée sur les reins, les trois angles ramenés sur le ventre, l'un d'eux remontant entre les cuisses, sert à maintenir des pièces de pansement sur l'abdomen et particulièrement sur les aines.

Du reste, avec un mouchoir, une cravate, une serviette, on peut toujours improviser un bandage d'urgence très-convenable. Plié en cravate, il suffit pour les lésions du front, des yeux, des joues, du menton, du cou, des membres et comme moyen de fixation des pièces de pansement ou de soutien (attelles). — Plié en écharpe, il convient aux lésions de la tête, des mains, des pieds, du tronc, du membre supérieur et même de l'inférieur, quand il y a suspension.

Les *attelles*, lames résistantes mais flexibles, longues et étroites (appliquées le long des membres), larges et ovoïdes (appliquées aux pieds (pédales) ou aux mains (palettes), dont elles affectent la forme), servent à assurer l'immobilité des parties : on les roule préalablement dans un linge suffisamment grand et bien tendu, pour éviter les phis.

En cas de défaut d'attelles pour une fracture de membre, on lierait dans toute sa longueur le membre supérieur contre le tronc et le membre inférieur contre l'autre jambe. — On utiliserait encore bien des objets qui se trouvent d'ordinaire à portée de tous : sabres, baïonnettes, fusils, fourreaux en cuir ou en métal, rayons de roues, faisceaux de branches, de joncs, de paille, de roseaux, écorces d'arbres, carton épais, etc.

Quand l'attelle est constituée par un long faisceau cylindrique de paille dont les brins restent maintenus parallèles par une ficelle enroulée tout autour, elle prend souvent le nom de fanon.

Les *cataplasmes*, sorte de bouillie plus ou moins épaisse obtenue par la décoction de poudre, feuilles, fruits ou pulpe dans de l'eau, doivent être appliqués d'autant plus chauds qu'on

désire obtenir une révulsion plus énergique; pour favoriser cette action, on les recouvre d'une plaque de laine, de flanelle, d'ouate, ou mieux de taffetas gommé. Ils seront toujours renouvelés dès qu'ils deviennent froids.

La préparation de ces topiques se fera avec propreté, afin de ne pas maculer inutilement les draps et les vêtements du malade. Pour cela, sur un carré de vieux linge (coton ou toile), on étend la bouillie demi-liquide avec une spatule, à défaut avec un petit bâton ou un manche de cuillère; on égalise la couche sur tous les points, puis les bords libres de la toile sont repliés sur la pâte, à l'instar d'un encadrement. Si le topique doit être placé sur une cavité, un orifice, un organe, une plaie, qu'il convient de protéger contre les particules de la bouillie, on aura eu soin de recouvrir cette dernière d'une gaze très-fine.

On pose doucement le cataplasme; on le maintient en place à l'aide de linges (serviettes, écharpes, bandes) dont la forme varie suivant les régions et que l'on fixe avec des épingles. Pour éviter que ces dernières ne se dérangent ou blessent le malade, on choisit de préférence les épingles dites anglaises, dont le ressort ramène la pointe sous une petite arcade de métal.

S'agit-il de changer un cataplasme? il faut d'abord préparer celui de remplacement, afin de pouvoir l'appliquer immédiatement à la place de celui qui est enlevé: on évite ainsi des refroidissements et des sensations désagréables.

La préparation de cataplasmes avec les farines de riz, de froment, de pommes de terre, etc., exige que l'on délaie d'abord ces dernières dans de l'eau froide: on met ensuite sur le feu, puis on remue avec une cuillère jusqu'à ce que le liquide se prenne en gelée.

A défaut de farine de lin, on se servira de râpures de pommes de terre, de carottes, de betteraves; ou bien on remplit des petits sacs, des chaussettes, des bas ou des manches avec de la cendre, des graines de céréales, du son, de la terre, voire du sable: on les fait chauffer dans un four ou devant le feu et on applique immédiatement. Des herbes ayant des propriétés médicinales actives peuvent également entrer dans la composition de ces

sachets. Les feuilles de certaines plantes dites grasses et cultivées dans nos jardins, le figuier de Barbarie, les raquettes, sont charnues et abreuvées d'un suc émollient : coupées en deux et appliquées froides ou chauffées, elles remplacent également les cataplasmes.

Dans certains cas particuliers, les brûlures par exemple, les cataplasmes s'appliquent froids.

Les *sinapismes*, cataplasmes de farine fraîche de moutarde tout simplement délayée dans de l'eau tiède, ne doivent pas être préparés à l'eau chaude ou bouillante, qui évaporerait les principes actifs, ni avec du vinaigre, qui les neutraliserait en partie. On étale la pâte sur le linge comme il a été dit ci-dessus à propos du cataplasme, avec cette condition toutefois que la première sera toujours recouverte d'une mousseline ou d'un papier buvard, afin de ne pas laisser, lors de son enlèvement, de petits grains de moutarde continuer à irriter la peau. Le sinapisme en feuilles toutes préparées, dites de Rigollot, n'a pas cet inconvénient, et son applicabilité instantanée lui confère toute supériorité. Toutefois, chez les personnes à peau délicate, très-nerveuses, chez les enfants surtout, on doit se contenter de saupoudrer légèrement de farine de moutarde un cataplasme ordinaire de farine de lin, fécule, mie de pain, etc.

Dès que le malade manifeste, par son agitation ou ses plaintes, qu'il ne saurait continuer à supporter le sinapisme, il faut l'enlever tout-à-fait ou le changer de place. Si la région fortement rougie par la moutarde est douloureuse, on la recouvre d'un linge enduit de graisse fraîche, de beurre, de crème ou d'une bouillie de farine de lin très-tiède.

A défaut de farine de moutarde, on se sert de fort vinaigre, dont on arrose la surface d'un cataplasme ordinaire, ou de gousses d'ail finement écrasées et appliquées sans autre préparation, soit encore de feuilles fraîches et bien pilées de rue, de clématite des haies (herbe aux gueux); on pourrait encore flageller la partie avec des orties fraîches.

Quand on cherche, non-seulement à rougir, à irriter la peau, mais encore à déterminer sur un point donné une sécrétion

séreuse assez abondante pour soulever l'épiderme sous forme d'ampoule, on emploie le *vésicatoire*, le plus ordinairement composé de poudre de cantharides incorporées à de l'huile ou à un emplâtre. La durée d'application est de 6 à 8 heures chez l'enfant, de 12 à 20 heures chez l'adulte.

Le vésicatoire volant, c'est-à-dire à action momentanée, doit être pansé en perçant l'ampoule à son point le plus déclive pour en faire sortir toute la sérosité, puis en la recouvrant d'un peu de beurre ou de cérat étendu sur un linge fin ou sur un papier buvard.

Le vésicatoire permanent, c'est-à-dire que l'on veut faire suppurer, exige qu'on enlève, soit avec des ciseaux, soit avec les doigts et d'un coup sec, tout l'épiderme soulevé par la sérosité, et qu'on applique tout aussitôt le linge cératé ou beurré, tout préparé à l'avance. Quelques jours après, on le remplace par une pommade destinée à faire suppurer, et étendue sur une feuille de lierre ou de laitue.

Dans tous les cas, ces applications seront recouvertes d'une compresse, puis le tout maintenu par quelques tours de bande médiocrement serrés, ou mieux par une plaque ovale à courroie en gomme élastique dite serre-bras.

Quand on n'a pas de vésicatoire, de taffetas vésicant à sa disposition, on produit également une ampoule en appliquant 5 à 40 minutes une boulette de ouate imbibée d'alcali volatil puis recouverte soit d'un verre, soit d'un petit couvercle quelconque, soit d'une ventouse. A défaut d'alcali, on utiliserait encore une des substances indiquées au paragraphe ci-dessus comme succédanées de la moutarde, mais alors l'application en devrait être plus prolongée.

Il y a encore deux petites opérations avec lesquelles tout panseur fera bien de se familiariser; à vrai dire, leur exécution ne doit jamais se faire que sur la prescription du médecin. Il s'agit de la pose des sangsues et des ventouses.

La *sangsue*, dont les meilleures variétés sont la verte et la grise, se conserve soit dans de la mousse humide, soit dans des bouteilles, de préférence dans des vases en grès, remplis d'eau

journallement renouvelée, maintenus au frais et à l'ombre. Celle qui a déjà servi ne peut être remise en usage qu'au bout d'un an.

Le lieu d'application étant indiqué par le médecin, on le rase, s'il est couvert de poils, barbe, cheveux, etc. : on le lave à l'eau tiède ou au lait pour enlever toute matière odorante, grasse, malpropre. Les ouvertures toutes voisines seront, par précaution, couvertes d'un linge ou bouchées avec une boulette de charpie, de ouate. Les sangsues, roulées quelques minutes entre les mains dans un linge sec, puis introduites dans un corps creux quelconque, pourvu que la circonférence de la section soit plane (verre, couvercle, corne, pipe, etc.), sont renversées sur la région désignée.

Si cette dernière est limitée à un point très-étroit ou à une cavité ou à une anfractuosité, on est obligé de mettre les sangsues une à une, en introduisant chacune dans un petit tube en verre ou dans un petit cornet de papier fort, de telle sorte que l'extrémité la plus étroite (bouche) de l'animal soit en contact avec la peau ou la muqueuse.

Tout le temps que la sangsue tire du sang (une heure en moyenne), il ne faut ni la déranger, ni la toucher.

Quand on veut la faire tomber, on la saupoudre d'un peu de sel ou de cendres. On ne doit jamais l'arracher, les dentelures fines de la mâchoire risquant de céder et de rester dans la petite plaie.

L'écoulement du sang sortant de la morsure de l'animal est facilitée par l'application de cataplasmes de farine de lin ou de linges trempés dans l'eau chaude, ou par un bain local soit de vapeurs, soit d'un liquide  mollit  à haute température.

Les sangsues tombées ou détachées peuvent être d gorg es immédiatement en les plongeant dans de l'eau vineuse (  parties égales) : dès qu'elles rendent une goutte de sang, on les saisit par la grosse extrémité (ventouse), et par des pressions douces exercées le long du corps à l'aide du pouce et de l'index droits on fait sortir par l'orifice buccal le sang ingurgité.

La *ventouse*, petite cloche de verre (verre à bordeaux, grand verre, etc.), demande les mêmes précautions préliminaires

d'appropriation de la peau que les sangsues; puis elle s'applique en brûlant dans sa capacité un petit morceau de papier ou d'é-toupe, et la renversant sur la région avant l'extinction du corps enflammé. Par la raréfaction de l'air qui y produit un vide, la peau convertie rougit et se congestionne par l'afflux du sang. Au bout de quelques minutes on déprime avec le bout du doigt la peau sur un des points de la circonférence de la ventouse, et aussitôt l'air, pénétrant dans son intérieur, en permet le facile et complet détachement.

A défaut de verre, on utilise une corne de bœuf ou de mouton, dont l'extrémité la plus large s'applique sur la peau : par l'autre extrémité effilée, on aspire avec la bouche l'air contenu dans la cavité du cône, puis avec la pulpe du doigt on en maintient l'ouverture exactement bouchée pendant quelques minutes. On réitère l'aspiration aussi souvent qu'on le juge utile. Evidemment cet instrument est très-insuffisant.

Quant aux préparations les plus élémentaires des remèdes ordinaires, il ne semblera, sans doute, pas hors de propos de rappeler quelques notions usuelles.

La *décoction* consiste à faire bouillir plus ou moins longtemps dans un liquide des substances médicamenteuses (8 à 40 grammes par litre d'eau); — l'*infusion*, à verser sur la substance en liquide bouillant, couvrir et prolonger le contact pendant 40 à 20 minutes; ou bien encore à jeter la substance dans le liquide bouillant, puis retirer du feu et couvrir le vase : on emploie généralement 5 grammes de la substance médicamenteuse par demi-litre d'eau; — la *solution*, à faire fondre en médicament, dans de l'eau le plus ordinairement.

Règle générale : faire les tisanes légères et par petites quantités à la fois, parce qu'elles conservent alors tout leur arôme et prennent un goût moins désagréable. — Ne donner à boire très-chaud, que quand il s'agit de réchauffer le malade, de le faire transpirer, etc.

Les *lavements* doivent être administrés autant que possible sous les couvertures, pour ne pas refroidir le malade, celui-ci relevant les cuisses, la canule bien graissée et conduite avec

l'index afin de pénétrer obliquement de bas en haut. Pour ne pas introduire d'air, ce qui occasionnerait des coliques assez fortes, on aura préalablement fait marcher un peu l'instrument, afin d'en extraire un premier jet de liquide.

Les lavements se donnent généralement tièdes, à des doses qui varient selon l'âge (un demi-verre chez un très-jeune enfant, trois et quatre verres chez l'adulte), et se composent de liquides fort divers (eau, huile, vin, décoctions, etc.), suivant les indications.

Les seringues en plomb ont l'inconvénient de nécessiter beaucoup de force pour faire glisser le piston dont l'étoupage laisse souvent à désirer; de plus leur embout, également en métal, blesse trop fréquemment l'anus. Il est bien préférable de se servir de l'irrigateur Eguisier, dont le tuyau souple et fort long permet de faire l'injection intestinale sans refroidir le malade en le découvrant.

A défaut de feu, et dans un cas très-pressé, on obtiendrait de l'eau assez promptement chaude en plongeant un cylindre métallique (le corps de l'irrigateur ou d'une seringue) dans un tas de fumier frais.

Les secours d'urgence nécessitent presque toujours des *frictions*, frottements prolongés et combinés avec une certaine pression à l'aide de la main nue ou armée d'herbes sèches, d'une flanelle, d'une brosse, d'un gant de crin ou en poil de chameau, de linges secs ou imprégnés de vapeurs aromatiques, résineuses, etc., soit encore d'étoffes imbibées de liquides fort divers (alcools, teintures, baumes, huiles, graisses, etc.) Le meilleur moyen, quand on veut agir énergiquement sur une région peu étendue, est de faire tomber à sa surface quelques gouttes du liquide et de l'étendre progressivement avec les doigts ou la paume de la main. Pour assurer l'effet de la friction, on recouvre ensuite la partie avec une flanelle ou de la ouate.

Quand la friction se combine avec le pétrissage des tissus et des tractions sur les articulations, l'opération constitue le *massage* : elle doit être précédée d'une application grasse sur les tissus, afin de favoriser le travail des mains. Cette pratique exige

beaucoup de souplesse et de douceur dans les attouchements, beaucoup de force et de patience.

Il est des cas où la friction s'opère avec des morceaux de glace, des linges trempés dans les liquides très-froids, etc.

Les *pommades*, mélange intime d'un corps gras avec des substances médicamenteuses, se font en triturant complètement et par quantités progressivement augmentées le premier avec les secondes. Dans des cas pressés, un manche de cuillère, un étui, un petit bâton, remplaceraient suffisamment le classique pilon ; et un corps creux et uni, tel un coquetier, feraient office de mortier. A défaut de graisse, on utilise le beurre, le suif, l'huile : dans ce dernier cas, la préparation prend le nom de *liniment*.

Tous ces corps gras s'appliquent en couches minces sur de la charpie, une compresse, ou bien à la main, soit nue, soit revêtue d'un gant, d'un morceau de laine, etc. La substance, suffisamment étendue par des frottements multipliés et très-doux, est ensuite recouverte d'une ouate, d'une flanelle ou d'un papier buvard, d'une feuille de taffetas ciré, d'un linge plié en quelques doubles, le tout maintenu par quelques tours de bandes, une cravate, un mouchoir, etc.

Dans certains cas où l'on n'aurait sous la main aucun corps gras, on se sert d'eau-de-vie dans laquelle on fait fondre, s'il est possible, la substance médicamenteuse ; ainsi pour le camphre, le savon, qui donnent rapidement d'excellents révulsifs et toniques ; ainsi pour l'eau sédative (mélange d'eau-de-vie camphrée 100 parties, alcali 10, sel marin 60, et eau 1000).

A défaut de cérat (pommade ayant pour base la cire et l'huile), on battra, avec quelques petites branches réunies, parties égales d'eau et d'huile, ce qui donne en quelques minutes un mélange d'un blanc jaunâtre, suffisamment onctueux. M. Decroix ajoute qu'on peut incorporer à ce mélange les substances médicamenteuses ordinaires (laudanum, eau blanche, etc.), et même remplacer l'eau par du bon vin, si l'on veut tonifier une plaie blafarde, un ulcère.

On pourrait également faire fondre au bain-marie, dans une partie d'huile douce, quatre parties de cire blanche (de la bougie,

par exemple) ou jaune : laisser refroidir en remuant. Si on n'a pas de foyer allumé, il suffit de relever les bords d'une carte, de placer au centre le mélange d'huile et de cire, et de l'exposer quelques instants au-dessus de la flamme d'une chandelle.

Laver une partie du corps à l'aide d'un liquide, c'est pratiquer une *lotion*. Si la surface des tissus a conservé sa texture normale, on promène doucement un linge fin ou une éponge imbibés du liquide approprié; si au contraire cette surface est modifiée, enflammée, irritée, excoriée, saignante, ulcérée, suppurante, le frottement et le contact du linge seraient trop douloureux : on se borne à exprimer d'un peu haut le corps imbibé, afin qu'un filet de liquide soit promené sur tous les points à nettoyer.

Quand la lotion a pour but de soulager par l'évaporation (eau sédative, alcool camphré, eau de Cologne, éther, etc.), on n'essuie pas le liquide d'arrosment. Ne constitue-t-elle qu'une nécessité de propreté, on la termine en essuyant la partie avec un linge très-fin, mais en épongeant très-mollement si l'on craint de provoquer des douleurs.

Pour lotionner un conduit, un canal, où des linges seraient difficilement introduits, on se sert d'une petite seringue en métal ou en verre, ou mieux encore d'un irrigateur Eguisier : on aura préalablement préservé les parties environnantes avec des serviettes, une toile cirée. Les liquides écoulés seront reçus dans une bassine, une cuvette, appliquées à l'orifice du conduit.

Les lotions de l'arrière-gorge, plus connues sous le nom de *gargarismes*, se font communément en cessant l'inspiration, renversant la tête en arrière, expirant lentement pour obtenir le bruit de glou-glou, puis rejetant le liquide dès que les muscles de la gorge et du cou commencent à se fatiguer. On peut éviter cet inconvénient et arriver à de meilleurs résultats en suivant les conseils de M. Guinier (*Union médicale*) : 1° relever légèrement la tête, et non pas se cambrer péniblement en arrière, ce qui favoriserait le besoin d'avaler; 2° ouvrir *modérément* la bouche; 3° avancer le menton, par conséquent la mâchoire inférieure, afin d'ouvrir plus largement l'arrière-bouche; 4° émettre le son de la double voyelle A E, ce qui fait alternativement avancer la

langue et agrandit la cavité gutturale.

Les enfants ne savent pas se gargariser; les malades atteints subitement de lésions graves dans la gorge ne le peuvent pas. On y supplée en écartant les mâchoires sur les côtés à l'aide d'un rouleau de bois de la grosseur du pouce, et portant sur l'arrière-gorge les liquides médicamenteux au moyen d'un pinceau de blaireau, d'une barbe de plume, ou d'une tige solide dont l'extrémité est armée d'un plumasseau de charpie ou d'une petite bande de toile bien serrés avec un fil.

Les lotions des yeux ou *collyres* se font avec une petite seringue en verre, ou avec une barbe de plume, ou, mieux, avec une œillère, vulgairement appelée gondole, petit vase oblong en porcelaine ou faïence, dont la cavité remplie de liquide s'adapte sur les rebords de la chambre osseuse de l'œil. On la remplacerait au besoin par un coquetier.

(A suivre).

HUIT ANS DE L'HISTOIRE DE SALINS

ET DE LA FRANCHE-COMTÉ

(1668 - 1675).

MÉMOIRES CONTEMPORAINS PUBLIÉS POUR LA PREMIÈRE FOIS

Par A. VAYSSIÈRE, archiviste de l'Ain

LIVRE III

(Suite)

CHAPITRE VIII

SOMMAIRE. — Prise de Poligny. — Siège d'Arbois. — La jeunesse de Salins porte secours à cette dernière ville. — Arrivée du prince de Vandemont avec une armée de secours. — Les Français abandonnent le siège d'Arbois. — Belle conduite du sieur de Mérona. — Le prince de Vandemont se retire à Besançon, puis revient à Salins, où il loge avec toute son armée. — Tentative pour reprendre Poligny; sa malheureuse issue. — Le Gouverneur vient s'établir à Salins en prévision d'un siège; sa sortie précipitée jette le trouble dans les esprits. — Il emporte l'argent destiné à la subsistance des troupes. — Sa fâcheuse conduite. — Siège et prise de Besançon. — Prise de la citadelle. — Panique causée par la crainte d'une marche immédiate des Français sur Salins.

Le 21 mars, le magistrat auroit reçu avis, tant du sieur mayer de Dole que d'un exprès envoyé reconnoître du côté de Chalon, que l'ennemi y faisoit gros d'armée fort nombreuse, que les chefs d'icelle disoient hautement que c'étoit pour attaquer Salins et que l'ennemi faisoit réparer le pont de l'Étalet.

Le 22, seroit arrivé nuitamment un exprès avec une lettre au magistrat portant que l'ennemi avoit passé le pont de l'Étalet au nombre de 4,000 hommes avec 4 pièces d'artillerie, prenant sa route par le mont de Perrigny, qui est le chemin le plus court pour Salins depuis Lons-le-Saunier.

Le 23, seroit arrivé à Salins le comte de Bergues avec son régiment allemand, composé d'environ 280 hommes en huit compagnies, venant de Dole, en échange d'une compagnie de 170 suisses envoyée le jour précédent dudit Salins à Dole.

Le 24, l'ennemi ayant paru devant Poligny, il y auroit été reçu sans résistance par le maire avec la plus grande partie du magistrat, quoique contre le gré de plusieurs bourgeois, lesquels, au nombre d'environ 120, seroient sortis de la ville, se seroient rendus à Salins et auroient mieux aimé quitter leurs femmes, enfans et biens que de se rendre lâchement (1).

(1) Les troupes françaises s'étant rassemblées en grand nombre à Lons-le-Saunier, elles vinrent assiéger Poligny un samedi saint, 24^e de mars. Sept trompettes vinrent faire le tour de la ville, en dehors des remparts, sans faire de sommations. A cinq heures du soir, le gros de la cavalerie, conduite par M. le comte d'Aspremont, vint camper au faubourg de la place. Ils attaquèrent fortement la barrière et tout le côté de cette porte, où était le poste des prêtres, qui se défendirent vigoureusement..... Sur les sept heures du matin (du lendemain, jour de Pâques), MM. du magistrat voulurent parlementer avec l'ennemi pour composer. La plupart n'y voulait pas consentir, ni la populace qui était bien déterminée à se battre. Il en fâchait aux uns et aux autres de se rendre à quatre cents hommes qui ne menaient aucun canon. Les autres qui savaient qu'il en faudrait toujours venir là, voulaient épargner tant de fatigues qui, à la fin, seraient inutiles. Ces derniers, qui avaient les rênes du gouvernement, firent défense sous peine de la vie, de tirer sur l'ennemi. Ils ouvrirent la porte de Charceny et firent abattre le pont-levis. L'ennemi entra par là dans la ville, avant même d'accepter la capitulation qui n'eut lieu que quelques jours après, ce qui donna aux soldats la liberté de piller environ la moitié des maisons de la Grande-

Le 27, l'ennemi auroit investi la ville d'Arbois selon que le magistrat de Salins en auroit été averti par le sieur de Mérona, gentilhomme dudit Salins et gouverneur dudit Arbois, lequel auroit mandé que l'ennemi étoit seulement au nombre de 500 chevaux et 300 fantassins avec une pièce d'artillerie portant 25 livres de balles, de laquelle il battoit les murailles, quoique sans effet. La nuit du même jour, il y auroit eu alarme dans Salins provenue de quelques coups de mousquet tirés par les sentinelles du fort de Bracon sur des passans venant d'Arbois qui ne se seroient pas donnés à connoître, le même étant encore arrivé la nuit suivante.

Le 28, la jeunesse de Salins étant assemblée dans le couvent des Cordeliers, en nombre d'environ 200 volontaires, au dessein d'aller au secours d'Arbois, le magistrat, à la réquisition de cette troupe qui demandoit un chef, se seroit assemblé et auroit député commis au sieur commandant de la ville pour l'inviter à dépêcher jusques à 400 soldats de la garnison pour se joindre à cette jeunesse de bourgeoisie. Mais comme ledit sieur commandant auroit déclaré ne vouloir hasarder sa garnison et qu'il ne pouvoit accorder que 30 soldats pour, avec pareil nombre de bourgeois, aller porter des munitions de guerre à Arbois, nonobstant les réitérées réquisitions du magistrat, qui lui auroit représenté l'importance et la facilité de secourir Arbois, cette jeunesse de Salins auroit été remerciée et congédiée à son grand déplaisir, n'ayant la majeure part laissé de marcher avec chaleur et sans chef du côté d'Arbois pour aller, dans les bois voisins, afin d'incommoder et fatiguer l'ennemi.

Le même jour, la nouvelle seroit arrivée à Salins que le prince de Vaudemont étoit dans la province, suivi d'une armée considérable pour le secours, laquelle ne tarderoit d'y entrer que d'environ 6 ou 8 jours, ce qui auroit apporté une grande joie.

Rue. Ils en auraient pillé bien davantage si MM. du magistrat avec les RR. PP. capucins ne fussent accourus arrêter leur furie. (*Guerre et peste de Franche-Comté. Mémoires extraits des archives du monastère des Clarisses de Poligny. Saint-Claude, imp. veuve Enard, 1869, pp. 73-74*).

Le 29, deux compagnies de cavalerie du régiment de Massiette et deux compagnies franches d'infanterie seroient arrivées de renfort à Salins, le peuple étant dans la croyance qu'elles venoient pour le secours d'Arbois, avec une partie des bourgeois de la garnison de Salins; en laquelle opinion le peuple n'auroit pas été trompé, puisque le 30 du même mois, son Altesse de Vaudemont avec le marquis de Borgo seroient arrivés à Salins environ les 4 heures du soir, suivis d'une bonne partie de la noblesse et de toutes les troupes de cavalerie de la province, pour, avec la cavalerie étant audit Salins, et le régiment de dragons et toute l'infanterie de la garnison de cette ville, avec la jeunesse de la bourgeoisie, aller attaquer l'ennemi devant Arbois et secourir les assiégés; à l'effet de quoi on auroit, le lendemain au matin, fait marcher les troupes, la bourgeoisie de Salins, sous la conduite du sieur Myon le jeune, témoignant une ardeur et une allégresse inconcevables en cette expédition. Cependant à l'arrivée de ces prince et seigneurs, l'on auroit tiré quelques volées de canon du fort Saint-André pour faire connoître à ceux d'Arbois l'arrivée du secours et les animer à soutenir vigoureusement les efforts de l'ennemi jusques au lendemain 31 dudit mois. Mais l'ennemi n'auroit pas attendu la venue de nos troupes, puisque, à faveur de l'obscurité de la nuit, il auroit décampé et, avec grande confusion, auroit laissé la gloire à la ville d'Arbois, laquelle sans aucune garnison ni remparts, mais par de simples murailles, auroit, avec peu de ses bourgeois, puisque la meilleure part et les plus vigoureux en avoient été tirés pour servir à la milice et aux compagnies de cantonniers, résisté avec un courage invincible et digne de la fidélité des Bourguignons, une semaine entière à la violence du canon, de la sappe et des attaques des ennemis conduits par le comte d'Aspremont, le plus barbare, impie et cruel des hommes, qui ne menaçoit rien moins cette petite ville que de la donner en proie à ses troupes, faire violer filles, femmes et religieuses, faire cruellement fouetter les hommes, et après tout, pour comble de désolation, réduire toute la ville en cendres. Mais la miséricorde de Dieu, par la protection de sa sainte Mère, notre grande Libératrice, à laquelle ceux d'Arbois s'étoient voués,

a réprimé l'audace et les efforts de ces farouches assiégeans qui se moquoient ouvertement de cette toute puissante protectrice lorsqu'on leur disoit que le peuple d'Arbois s'étoit rendu à elle.

Environ les 10 heures avant midi du 31 mars, son Altesse de Vandemont seroit entrée dans Arbois, auroit très-étroitement embrassé le sieur de Mérona, commandant sans troupes dans ladite ville, et auroit hautement loué son courage, sa conduite et sa fidélité, auxquels ceux d'Arbois doivent, après Dieu, la sainte Vierge et leurs saints tutélaires, leur délivrance. Les sieurs de Beauchemin et de Vaux, seigneur de Paray, gentilshommes salinois, eurent part à l'honneur de la défense de la place, puisque volontairement ils s'y étoient enfermés avec le sieur de Mérona.

Le même jour, ledit seigneur prince de Vandemont, avec toute sa suite, seroit retournés à Salins, louant hautement la générosité des bourgeois, et le lendemain auroit repris le chemin de Besançon.

Le 13 avril, le magistrat reçut ordre du gouverneur de la province de recevoir et loger dans les faubourgs de Salins toutes les troupes de cavalerie, lesquelles y arrivèrent le même jour, et encore de recevoir et loger dans la ville deux cents hommes d'infanterie, laquelle infanterie arriva le 16 dudit mois, suivie de son Altesse de Vandemont et du marquis de Borgo, lesquels entrèrent sur le soir dans Salins avec grand nombre de la principale noblesse, et restèrent, ainsi que les troupes, jusques au 18 avril, auquel jour, à trois heures du matin, toutes les troupes se mirent sous les armes avec la garnison de la ville, partirent à 7 heures avant midi, furent rangées en bataille par sadite Altesse dans la prairie de Louton et marchèrent ainsi jusques à la ville d'Arbois, où elles arrêterent pour se rafraîchir, quant à l'infanterie, dans laquelle la jeunesse de la bourgeoisie de Salins, au nombre de 150, se mêla dans diverses compagnies de la gendarmerie ; et au regard de la cavalerie et des dragons, ils arrêterent dans le village de Mesnay, et après s'y être rafraîchis le 19, ils prirent le chemin de Poligny, ainsi que fit l'infanterie le lendemain à deux heures après minuit, le tout au dessein d'aller attaquer la ville de Poligny et en chasser l'ennemi, qui l'occupoit depuis le 24 du mois passé

avec des cruautés inouïes. Mais si cette entreprise causa beaucoup de joie, le succès sinistre et inespéré apporta tant plus de tristesse et de consternation, car, le 20 dudit mois, la nouvelle fut apportée à Salins par quelques-uns des volontaires qui étoient allés à cette expédition, qu'après deux attaques vigoureusement données par les régimens bourguignons, tant de dragons que d'infanterie, qui furent repoussés avec perte d'environ 20 hommes tués et autant de blessés, son Altesse de Vaudemont auroit fait décamper l'armée et lever entièrement le siège pour s'en retourner le même jour à Arbois, y rester le reste de la journée avec les troupes, et de là se rendre le lendemain, comme elle auroit fait, à Salins, ayant renvoyé à Besançon et à Dole les compagnies qu'elle en auroit tirées, ayant distribué la cavalerie par les villages circonvoisins de Salins jusques à son départ pour son retour à Besançon, qui auroit été le 22, après avoir fait dessiner une contrescarpe au dehors de la ville, du côté de la rivière de Furieuse, dès les Cordeliers jusques à la Porte-Basse.

Le 24 dudit mois d'avril 1674, le seigneur d'Alveyda, gouverneur de la province, se seroit rendu à Salins avec le sieur Voës, ayant envoyé le marquis de Borgo pour rester à Dole et laissé à Besançon son Altesse de Vaudemont. Ces trois seigneurs s'étant ainsi partagés pour mettre ordre à chacune de ces trois principales villes, menacée l'une ou l'autre d'un siège par les appareils de l'ennemi et la multitude des troupes nouvellement entrées dans la province de divers endroits; mais néanmoins le seigneur d'Alveyda seroit parti de Salins le 26 pour aller à Sainte-Anne ou à Joux, sans avoir mis aucun ordre à Salins en cas d'attaque; bien loin de quoi, il auroit emporté tout l'argent destiné à la subsistance des troupes, lesquelles auroient été ensuite contraintes de recevoir du sel pour leur solde, les ouvriers travaillant aux fortifications ayant aussi été payés en même espèce.

Le même jour 26, l'on a eu nouvelles que les troupes françaises, qui étoient dans les baillages d'Amont et d'Aval, avoient marché contre Besançon pour investir et assiéger cette cité, et le 30 dudit mois, ledit seigneur d'Alveyda seroit rentré à Salins, venant du côté de Pontarlier, d'où l'on auroit pris sujet de croire

qu'il n'y auroit pas à craindre en ce temps pour Salins : mais comme l'on a eu avis le 3 mai que le roi de France étoit arrivé à **Marnay** avec quantité d'artillerie et de troupes pour aller joindre celles qui étoient aux environs de Besançon, le bruit a couru que le seigneur d'Alveyda se disposoit le lendemain s'aller retirer plus loin, ainsi qu'il auroit fait avec précipitation et désordre, le 8 dudit mois, sur un bruit survenu, quoique faussement, que **Besançon** auroit capitulé et que les troupes françoises marchaient contre Salins, ayant ce seigneur par un tel départ causé une grande alarme et beaucoup de confusion dans la ville, de tant plus qu'il l'auroit dénuée de la cavalerie qui y étoit en garnison, laquelle il auroit emmenée avec lui.

Le 12, fut fait un détachement de 300 hommes d'infanterie, tirés de diverses compagnies de la garnison de Salins et envoyés à **Besançon** sous la conduite du lieutenant-colonel, du sieur de **Berg**, avec ordre de la part du gouverneur de la province d'entrer morts ou vifs dans ladite cité, ce qui auroit été exécuté avec succès. La ville de Salins ayant cependant demeurée dégarnie d'autant, quoique la garnison ne fût déjà assez de beaucoup près nombreuse pour la garde d'un si grand circuit de murailles et de contrescarpes, forts et dehors.

Le 17 mai, arriva la nouvelle certaine que la cité de **Besançon** avoit capitulé et s'étoit rendue à l'ennemi dès le 15 dudit mois de mai à midi, à cette condition, entr'autres, que les citoyens fourniroient la subsistance aux soldats françois jusques à ce que la citadelle fût prise ou rendue, son Altesse de **Vaudemont**, avec les plus considérables de la cité, s'étant retiré dans icelle par avis des gouverneurs avant la capitulation, sur laquelle nouvelle ledit seigneur d'Alveyda se seroit aussitôt retiré de Salins à son accoutumé pour s'enfuir à **Sainte-Anne**.

Le 23, le bruit courut, sans aucun avis positif et qui néanmoins se trouva véritable, que la citadelle de **Besançon** étoit rendue, ce qui auroit donné sujet au sieur de **Pontamougeard**, commandant de la gendarmerie de Salins, d'envoyer le sieur de **Sablans**, capitaine dans le régiment de dragons, avec quelques-uns de ses soldats du côté de **Quingey**, pour reconnoître si

quelques troupes ennemies étoient en campagne, deux desquels soldats seroient retournés, environ une heure après midi, avertir qu'ils avoient reconnu de la cavalerie campée entre les villages de Chay et de Rayne, et qu'il y avoit d'autres troupes, tant de cavalerie que d'infanterie, campées proche la ville de Quingey ; lesquels avis ayant été confirmés par un exprès envoyé de Vaugrenans, le magistrat jugeant selon toute apparence que l'ennemi s'en venoit à Salins, auroit trouvé nécessaire de promptement rappeler dans la ville ceux du peuple qui étoient dehors pour la culture des héritages ou pour quelques autres affaires, et comme le plus court moyen auroit été celui d'une alarme, auroit député commis au sieur de Pontamougeard pour l'inviter de faire tirer deux coups de canon du fort Saint-André, après lesquels les cloches de la cité sonneroient le tocsin, ce qui auroit été exécuté sans délai, ensuite de quoi le peuple étant aussitôt rentré dans la ville, toute la bourgeoisie auroit pris les armes, chacun s'étant assemblé devant le logis de son capitaine et de là été conduit avec bon ordre à son poste. L'avis de ces cavaliers, aussi bien que celui venu de Vaugrenans, se seroit néanmoins trouvé faux, mais non pas la nouvelle de la reddition de la citadelle, puisqu'elle auroit été confirmée par Claude Abry de la Chaux, venu de Besançon le 24 et sorti le 22 de la citadelle après la capitulation, dans laquelle il étoit allé le 12 dudit mois dans le détachement des 300 hommes ci-devant marqué, conduisant une compagnie de 30 hommes.

Ledit jour 24 mai, jour de la Fête de Dieu, comme on avoit dressé un autel à la porte de la grande saunerie pour y recevoir et adorer le Très-Saint Sacrement passant en procession solennelle, et que l'on avoit orné ledit autel d'un tableau représentant notre auguste roi Charles II, ledit tableau seroit tombé à terre, environ une heure après midi, ce qui auroit été tiré à mauvais augure.

(A suivre).

LE CONCOURS DE LITTÉRATURE ET DE POÉSIE

(1874)

MONSIEUR LE PRÉSIDENT,

A la séance générale du 26 novembre 1874, j'ai présenté à la Société le rapport de la Commission sur le Concours de littérature et de poésie. Les conclusions de ce rapport, adoptées à l'unanimité, ont donné lieu à huit récompenses, énumérées dans le Bulletin de décembre : sur la demande de plusieurs membres et de quelques-uns des concurrents, qui ont paru surpris de ne pas voir leurs ouvrages insérés ou tout au moins analysés dans le Bulletin, je viens, un peu tardivement peut-être, vous soumettre ces quelques observations, qui représentent assez fidèlement l'opinion de la Commission, et auxquelles je joindrai, si vous le voulez bien, quelques appréciations personnelles dont je me risque à encourir la responsabilité.

Il y a un an, on m'a trouvé quelque peu sévère pour les concurrents ; on m'a accusé de ne pas goûter suffisamment le charme de la poésie : j'ai repoussé énergiquement cette imputation, je vous ai répondu avec Alfred de Musset :

J'aime surtout les vers, cette langue immortelle,
C'est peut-être un blasphème, et je le dis tout bas,
Mais je l'aime à la rage ; elle a cela pour elle
Que les sots d'aucun temps n'en ont pu faire cas.

J'ai, paraît-il, trouvé grâce devant vos yeux, puisque, cette année encore, après le jugement de la Commission, avec laquelle je suis entièrement d'accord, vous me confiez les dix-huit pièces — vers et prose — qu'on a bien voulu vous soumettre.

Oserai-je vous avouer que, malgré toute ma bonne volonté, je ne me sens pas corrigé ? Je viens de relire encore une fois, et avec toute l'attention dont je suis susceptible, les 1813 vers et les 40 pages de prose qui nous ont été envoyés, et cette dernière lecture n'a pas modifié mes impressions. La médiocrité, cette médiocrité que condamne Horace et que repousse Boileau, voilà ce qui domine dans l'ensemble ; à peinc en excepterai-je l'auteur de *Patria* (1), qui a

(1) M. Pierre Mieusset, conducteur des ponts et chaussées à Besançon.

COURS DE LITTÉRATURE ET DE POÉSIE

(1874)

HEUR LE PRÉSIDENT,

Général du 26 novembre 1874, j'ai présenté à la Société
Commission sur le Concours de littérature et de poésie.
de ce rapport, adoptées à l'unanimité, ont donné lieu
ces, énumérées dans le Bulletin de décembre : sur la
sieurs membres et de quelques-uns des concurrents,
pris de ne pas voir leurs ouvrages insérés ou tout au
ans le Bulletin, je viens, un peu tardivement peut-être,
ces quelques observations, qui représentent assez fidè-
de la Commission, et auxquelles je joindrai, si vous le
siques appréciations personnelles dont je me risque à
insababilité.

! m'a trouvé quelque peu sévère pour les concurrents ;
: ne pas goûter suffisamment le charme de la poésie ;
rgiquement cette imputation, je vous ai répondu avec
:

surtout les vers, cette langue immortelle,
est-être un blasphème, et je le dis tout bas,
l'âme à la rage : elle a cela pour elle



obtenu la première récompense ; or, en poésie, on ne saurait trop le répéter :

Il n'est pas de degré du médiocre au pire.

Une autre remarque, que je n'osais presque pas formuler dans mon dernier rapport, bien que le fait m'eût déjà frappé, c'est le peu de respect des concurrents pour la langue française et même pour l'orthographe :

Mon esprit n'admet pas un pompeux barbarisme,
Ni d'un vers ampoulé l'orgueilleux solécisme,

a dit Boileau. Eh bien ! je livre ces deux vers à la méditation de nos poètes. Je sais bien qu'il faut être indulgent pour les inversions un peu forcées, pour quelques tournures hasardées, pour certains néologismes heureux, à condition qu'on n'en abusera pas. Mais c'est évidemment pousser la licence poétique un peu loin que d'écrire *cohasser* (*sic*) avec une *h*, *survivra*, pour faire douze syllabes au vers, et bien d'autres que je ne veux pas citer et qui déparent un grand nombre de pièces, même des meilleures.

Il me semble aussi que nos poètes abusent légèrement des vers de treize ou quatorze syllabes. Ainsi, l'un d'eux écrit :

Quel évènement, grand Dieu ! Que va faire le roi ?

Certes, notre alexandrin est déjà suffisamment majestueux pour ne pas lui ajouter un appendice dont classiques et romantiques ont su se passer jusqu'ici. J'aurais bien encore quelques remarques à faire sur l'ensemble du Concours, mais le Bulletin ne pouvant pas réserver une assez large place à la poésie, je préfère vous donner une idée sommaire des principales pièces.

La première médaille a été décernée à M. Pierre Mieusset, auteur de *Patria*, avec cette devise : « *Comtois, rends-toi ! — Nenni, ma foi !* » Tout ce morceau respire un ardent patriotisme et laisse entrevoir peut-être trop d'illusions généreuses à la fin, mais c'est là une faute qu'on peut aisément pardonner : le mouvement est vif, la strophe a de l'énergie, la versification est facile ; il y a bien quelques taches, mais elles disparaissent dans l'ensemble, qui se soutient. Ainsi, on pourrait modifier certaine strophe où la forme du vers semblerait dire que les Français, au *xvii^e* siècle, passent le Rhin pour prendre Besançon. Le style n'est pas non plus sans présenter quelques incorrections ; mais, encore une fois, l'ensemble est satisfaisant et vous pouvez en juger par les quelques vers suivants :

Noble France, autrefois que ta gloire était belle!
Ton drapeau flottait en tous lieux;
Les peuples, invoquant ta justice éternelle,
T'appelaient le soldat de Dieu.

Depuis que, sous Clovis, Dieu t'eût bénie, ô France!
Que de trésors, que de vertus!
Les rois ambitieux qui bravaient ta vaillance
A tes pieds roulaient abattus.

.

Où sont tous ces beaux noms, étonnante merveille
D'un siècle inondé de rayons?
Ces aigles immortels, Bossuet, le grand Corneille,
Turenne et Condé, ces lions?

Qu'ils étaient beaux ces jours de triomphe et de fête!
Les Français, drapeau déployé,
Franchissaient le vieux Rhin et, rapide conquête,
Besançon tombait foudroyé!

France, c'était hier Wagram, Lodi, Jemmappe,
Paris peuplait son Panthéon;
Moncey, Morand cueillaient la gloire à chaque étape
Au soleil de Napoléon.

Tes vaillantes cités défendaient leurs murailles
Avec Lecourbe et Marulaz.

.

Le tableau de notre dernière guerre, l'espoir de la revanche, qui termine la pièce, sont rendus d'une façon non moins heureuse, mais exprimés avec une énergie telle qu'une citation pourrait menacer encore *la paix de l'Europe* et susciter un nouveau *casus belli*, ce qui serait, je pense, sortir un peu du rôle que revendique notre modeste Société.

Avec M. Godin, qui a obtenu, lui aussi, une médaille d'argent, nous ne courons aucun risque de ce genre : sa Muse, plus modeste, mais non moins gracieuse, célèbre plus volontiers le charme d'une promenade à deux dans la campagne embaumée.

Viens! le soleil descend déjà sur la colline,
Des parfums enivrants de rose et d'aubépine

S'élèvent dans les airs comme un hymne pieux ;
Sur les prés étoilés l'hirondelle *folâtre*
Et j'entends se mêler aux sifflements du pâtre,
Dans les chênes touffus, mille chants gracieux.

Viens! la source d'azur s'élance sous le saule,
Le nymphéa s'y mire et le vent qui la frôle
A peine de son aile en ternit le miroir ;
Le grillon se réveille ; à la fleur embaumée
L'abeille en bourdonnant prend la *liqueur* aimée...

.

Je supprime le dernier vers de cette strophe, qui n'est pas heureux.

Nous irons par les champs de bouleaux et de frênes
Chercher les rêves d'or et l'oubli de nos peines ;
Heureux pour un instant, nous suivrons les sentiers,
Cueillant dans les gazons les marguerites blanches,
Les fraises, dont la pourpre éclate sous les branches,
Et les boutons mi-clos aux touffes d'égantiers.

La seconde pièce, *une Heure de Tristesse*, est moins bonne, quoique intéressante encore. M. Godin me pardonnera volontiers de laisser les lecteurs sous l'impression de la dernière strophe citée, qui est une des plus réussies.

Les lecteurs du Bulletin connaissent déjà M. Louis Oppépin, dont nous avons à plusieurs reprises inséré des poésies. Les deux pièces de cette année, *Triste Réveil* et *Marie, Étoile de la Mer*, se soutiennent sans présenter de grands défauts ni de grandes qualités. Le sujet de la première est invraisemblable à force d'horreur : un homme, un monstre, abruti par l'ivresse, rentre la nuit à sa chaumière, où l'attend en pleurant sa femme, qui veille près du berceau de leur unique enfant. Aux douces remontrances de la mère, l'ivrogne entre en fureur, saisit le berceau, le soulève, le laisse rouler à terre : l'enfant meurt des suites de cette chute et sa pauvre mère devient folle — je devrais dire enragée de douleur, car ce n'est pas de la folie que M. Oppépin nous décrit dans ses derniers vers — et elle suit son enfant dans la tombe. Franchement, c'est là un *fait divers* qui ne serait pas déplacé à la troisième page d'un journal à sensation, mais c'est un triste sujet pour la Muse ordinairement douce de M. Oppépin. Aussi est-ce la seconde pièce, *Marie, Étoile de la Mer*, qui lui a surtout valu une médaille.

La Comtesse Mahaut, de M. L. Mercier, est une chronique bien connue des habitants d'Arbois et des environs. « Voici, dit M. Mercier dans une note, comment Gollut l'a racontée : « Comme il plut à Dieu « envoyer une très âpre famine en la Bourgogne, Mahaut fit assembler « un grand nombre de paouvres en une grange de la Châtelaine sur « Arbois ; puis les ayant fait enserrer, elle commanda que le feu fût « mis en la grange, les faisant ainsi mourir. L'on ajoute qu'elle disoit « que par pitié elle avoit fait cela, considérant les peines que ces « paouvres devoient endurer en temps de si grande et si étrange « famine. » M. Mercier a assez bien saisi le style de la légende, mais il y a trop d'expressions lourdes, prosaïques ; la tournure est un peu monotone, malgré le changement de mètre vers le milieu de la pièce.

Autant en dirai-je à M. Fagandet, l'auteur de l'étude dramatique intitulée : *Une Journée de Louis XI*. Le sujet n'est pas mal conçu ; l'action, ce qui importe tant en matière dramatique, n'est pas assez vive ; le style est souvent commun ; on peut relever aussi des incorrections graves, telles que :

..... de votre entretien

Qui connaît les douceurs, prudemment s'en abstient,

des vers faux, etc. Il y avait pourtant de bons passages dans cet essai, où le caractère de Louis XI est d'ailleurs un peu chargé :

LOUIS XI.

...Tu sais guérir, toi, mon ami fidèle...

COICTIER.

Dont vous avez souvent fort mal payé le zèle.

LOUIS XI.

Ingrat, que dis-tu là ? ne t'ai-je pas donné
De l'or à pleines mains, un titre écussonné,
Les Comptes, Saint-Germain ?

COICTIER.

Une royale aumône !

LOUIS XI.

D'Aval le bailliage, et puis Saint-Jean-de-Losne,
Rouvre...

COICTIER.

Vous oubliez quelque bout de cordon
Dont vous allez sans doute un jour me faire don
Par les mains de l'Hermite.

LOUIS XI.

O Coictier!

COICTIER.

Je vous jure
Que je saurais alors vous rendre avec usure
Votre présent, et l'an ne s'écoulerait pas
Sans vous faire passer de la vie à trépas!

.

Malheureusement tout le reste n'est pas aussi vif ni aussi réussi.

M. Leys, de Dunkerque, qui a déjà pris part avec succès à notre dernier Concours, nous a envoyé cette année *la Légende et l'Orpheline*. La première renferme des plaisanteries bien usées sur M. le Maire, le garde-champêtre de village, etc. *L'Orpheline* est une pièce pleine de sentiment, mais l'expression est parfois commune et le sujet manque d'originalité.

Le Châtiment, de M. A. Millien, est le récit d'un épisode de guerre qui manque beaucoup de naturel, et dont les couleurs sont un peu trop sombres : il y a évidemment de l'exagération dans le rôle attribué à cet officier allemand qui viole un cercueil renfermant le corps d'un jeune soldat français : cependant, la versification est bonne, et malgré l'avis contraire de la commission, je ferais volontiers remonter de deux ou trois rangs dans le classement M. Millien, qui a, je crois, obtenu la première médaille il y a un an et qui prendra, je n'en doute pas, une revanche éclatante.

Le Sommeil de l'Enfant nous est arrivé avec cette note : Ne proclamer le nom de l'auteur qu'autant que l'œuvre aura mérité une des premières récompenses. La pièce est médiocre, le sujet n'est guère neuf ; nous n'avons donc qu'à nous conformer au désir de l'auteur.

M. Berge nous envoie un petit recueil composé de trois pièces : *Le Voyage d'un Ange*, qui manque de naturel ; on y trouve une sorte de spiritisme mystique qui n'a guère été du goût de la Commission, non plus qu'une description bien fade d'un Paradis visité par l'ange.

Ma Pipe, pièce du même auteur, n'est pas assez lesté pour une

chanson, ni assez sérieuse pour un poème. Enfin, *l'Océan* se termine par deux vers assez heureux :

Vaste Océan, quel est ton âge ?
— Je compte mes ans par mes flots.

Pour en finir avec la poésie, les *Fragments d'un poème sur l'honnête homme*, de M. Curie, nous ont paru complètement dépourvus d'une qualité essentielle à toute œuvre littéraire, la clarté. Le jugement de la Commission — et le mien — sur cet auteur peut se résumer ainsi :

On cherche ce qu'il dit après qu'il a parlé.

Pour la prose, un seul concurrent s'est présenté, comme l'année dernière : M^{lle} Arnoult, de Blois. Le principal ouvrage de cet auteur est l'éloge de Cuvier : il y a évidemment là un travail long et sérieux, mais qui pêche en trop d'endroits pour donner lieu à une récompense. Le style manque de fermeté, de vivacité, de variété. En outre, l'auteur interrompt à chaque instant son récit pour émettre quelque sentence ou aphorisme moral tellement connu, que ces interruptions inutiles deviennent à la longue impatientantes. C'est le cas ou jamais de dire ici à l'auteur :

Ajoutez quelquefois, et souvent effacez.

En résumé, Monsieur le Président, si le prochain Concours n'est pas supérieur à celui-ci, je suis d'avis de diminuer le nombre des récompenses, quitte à augmenter la valeur de celles que nous décernerons aux œuvres vraiment méritantes. Je demanderais aussi volontiers que les concurrents s'engageassent, avant de nous envoyer leurs travaux, à lire et à méditer la fameuse scène du *Sonnet* dans *le Misanthrope* de Molière : ils trouveraient là l'exemple joint au précepte, et, s'ils savaient en profiter, ils rendraient un grand service à eux-mêmes d'abord, et, par contre-coup, à la Commission chargée d'étudier leurs ouvrages.

Recevez, etc.

M. MONIN, secrétaire-adjoint.

RAPPORT

**sur la réunion des délégués des Sociétés
savantes, à la Sorbonne, les 31 mars, 1, 2 et
3 avril 1878,**

PAR M. CH. GAURICHON, MEMBRE TITULAIRE.

La partie scientifique a été largement représentée, cette année, aux réunions de la Sorbonne ; outre la réunion générale de l'après-midi, cette division formait, chaque matin, plusieurs sections qui ont à peine suffi aux lectures.

Je me bornerai à reproduire les communications qui peuvent offrir le plus d'intérêt à notre Société.

M. Gachassin-Lafite, de Bordeaux, présente une méthode des plus ingénieuses pour combattre le phylloxera et pour remédier à ses ravages : Dans une vigne phylloxérée ou même comme moyen préventif, il plante près de chaque souche un rameau de cépage américain, qui, dès la première année, développe son appareil radicellaire avec une grande vigueur. Il fait, l'année suivante, une greffe par approche entre ce rameau et la souche française phylloxérée ; quand la soudure est parfaite, il supprime l'appareil aérien du cépage américain, qui, on le sait, ne produit que du vin de qualité inférieure, et laisse ainsi l'appareil radicellaire américain donner au cépage français une sève abondante. La racine du cépage français est donc conservée, et il paraît que le voisinage du cépage américain repousse le phylloxera, de sorte que la racine française elle-même se guérit facilement et continue de donner au cépage français, ainsi conservé, une partie de sa nourriture. Comme on le voit, le procédé est nouveau, et le résultat pratique est acquis par une expérience de deux années, faite par l'auteur sur une grande échelle.

M. de Rouville, professeur à la Faculté des sciences de Montpellier, présente la continuation de ses travaux, dont j'ai déjà parlé l'année dernière et sur lesquels on ne saurait trop appuyer : je veux parler de l'exécution des cartes cantonales et communales de l'Hérault par les instituteurs primaires ; ces cartes teintées, non pas au point de vue géologique conventionnel, mais en donnant des teintes plus appropriées aux produits du sol, de manière à laisser dans l'esprit des élèves, avec

la plus grande facilité, la représentation exacte du pays, tant au point de vue minéralogique qu'hydraulique et cultural.

En médecine, le docteur Pouillet présente deux instruments d'obstétrique modifiés par lui ; de même, M. le docteur Roger présente une modification de forceps à branches entrecroisées qui, paraît-il, produit des résultats merveilleux ; des expériences sur des pièces préparées sont soumises à la réunion.

M. Isidore Pierre présente le résultat d'observations résumées en un tableau graphique relatif aux gelées de printemps de 1790 à 1854 ; ce tableau confirme la périodicité remarquable de la gelée, déjà signalée depuis longtemps en météorologie, du 18 au 23 avril de chaque année.

M. Sirodot présente une série nombreuse de dents de Mammouths formant le système dentaire complet, depuis la dent de lait jusqu'aux plus grosses molaires. On remarque, par cette collection unique en son genre, que les racines des molaires ne se développent qu'au fur et à mesure que la couronne s'use, tandis que le contraire a lieu pour les dents de lait. M. Sirodot croit reconnaître, sur des modifications du plissement des collines de l'ivoire, une transition à l'Éléphas indicus.

M. Jacquemin parle de la nitrobenzine. Il expose son emploi dans la confection des feux Kirks ; il indique les deux nouveaux moyens qu'il a trouvés pour sa transformation en aniline et prouve, par des expériences très-intéressantes, que l'on peut en obtenir une belle coloration bleue et brune ; de plus, que la liqueur ainsi préparée peut servir, à l'instar du papier de tournesol, à reconnaître la présence des acides et des alcalis.

M. Lissajous présente une carte en relief d'une partie de la Savoie et donne le moyen suivant pour son exécution économique et rapide : On prend une carte d'état-major, que l'on augmente ou que l'on réduit par les procédés ordinaires ; on enfonce un clou à chaque point coté, que l'on recoupe ensuite à une hauteur proportionnelle à la cote d'altitude ; cela fait, on comble l'intervalle des pointes avec de la terre à modeler et on imite autant que possible, sur place, tous les accidents de terrains. Quand le travail est terminé, on laisse sécher, et, la contre-empreinte étant obtenue, on peut ainsi se procurer par moulage la quantité d'épreuves que l'on désire.

M. Léon Vidal expose ses procédés, au moyen desquels il reproduit mécaniquement, sans l'emploi du pinceau, des photographies en couleur ayant le fini des miniatures les plus soignées. Ces procédés consistent à fixer séparément chaque couleur sur la place qu'elle doit occuper, soit

dans le portrait, soit dans le paysage, et à adoucir le tout par une teinte d'ombre d'ensemble. L'auteur met sous les yeux des délégués des albums où toutes les couleurs, même celles d'or et d'argent, se trouvent fixées ; le prix de revient est des plus minimes. L'auteur annonce qu'une Société se fonde à Paris pour l'exploitation de ce procédé.

M. Tarisson résume les observations météorologiques faites en 1874 au pic du Midi de Bigorre. Les résultats principaux obtenus sont que la température baisse en moyenne d'un degré pour 183 mètres d'altitude dans les Pyrénées, tandis que l'on trouve 188 mètres dans les Alpes. On sait que M. le général de Nansouty, chef de la station, avait résolu d'y passer l'hiver ; mais, par suite d'avalanches et d'ouragans qui détruisirent la station, celle-ci dut être abandonnée. Sur la demande de M. Leverrier, M. le général de Nansouty donne lui-même, dans un langage énergique et franc, qui rappelle le vrai soldat, les détails de sa descente périlleuse où, pendant des centaines de mètres, les hardis pionniers durent côtoyer des abîmes profonds, n'ayant pour guides que le sommet de quelques églantiers et la parfaite connaissance des lieux ; le général exprime l'espoir que la station sera reconstruite l'année prochaine et qu'il reprendra son poste d'observateur ; l'assemblée, tenue pendant son récit sous une impression profonde, couvre les paroles du général par une salve d'applaudissements.



SEANCE GÉNÉRALE DU 13 MAI 1875.

Présidence de M. BAILL.

La séance est ouverte à dix heures par la lecture du procès-verbal de la séance précédente. Il est adopté sans observations.

Correspondance. — M. le Préfet du Jura fait connaître que M. le Ministre de l'Agriculture a bien voulu accorder à notre Société une subvention de 600 fr. pour être distribuée en primes aux améliorations agricoles, plus une allocation extraordinaire de 900 fr. pour la tenue d'un Concours d'instruments viticoles et vinicoles.

Le Conseil général du Jura a bien voulu aussi accorder à la Société une subvention de 300 fr.

La Société accueille avec un vif plaisir cette communication, qui lui prouve que l'Administration et le Conseil général apprécient les efforts

qu'elle a faits ces dernières années et qu'elle se propose de faire encore pour se rendre digne de leur bienveillant intérêt.

M. le directeur de l'*Écho Universel* annonce à la Société qu'il se propose de donner tous les quinze jours une analyse des travaux des Sociétés savantes qui les lui auront fait parvenir. Par compensation, il offre des abonnements à prix réduit pour les différents membres de la Société. Cette question est renvoyée à l'examen du bureau.

La Société d'émulation de Montbéliard nous fait savoir qu'elle tiendra jeudi 20 courant sa séance générale annuelle et que cette solennité sera suivie d'un banquet. Elle nous invite à y envoyer des délégués. La Société accueille avec plaisir cette invitation et désigne comme délégué M. Barbier, ancien Sous-Préfet, l'un de ses membres.

MM. de Grammont et Grandvoinet accusent réception des diplômes qui leur ont été adressés.

M. Adolphe Huart, membre honoraire, à Paris, fait hommage à la Société de son livre : *Les grands bienfaiteurs de l'humanité*. Il envoie de la part de M. Eugène de Vignaux, membre de la Société des gens de lettres, un ouvrage : *Mémoires sur Lamoignon de Malesherbes*, et demande pour lui le titre de membre correspondant.

L'Université royale de Norwège, à Christiana, nous fait parvenir plusieurs volumes ou brochures contenant ses travaux les plus récents.

Il est donné lecture : 1° D'un rapport de M. Gaurichon sur la partie scientifique de la réunion des Sociétés savantes à la Sorbonne ; 2° de *Considérations géologiques sur les terrains dits de Fin, compris entre les erbues du territoire de Mont-sous-Vaudrey et les erbues couvertes par la forêt de Chaux*, par M. le docteur Pactet.

La Société vote l'insertion au Bulletin du rapport de M. Gaurichon et du travail de M. Pactet.

M. le Président entretient ensuite la Société de l'Exposition d'appareils de viticulture qu'elle doit ouvrir cette année, les ressources nécessaires étant réalisées. M. Maréchal, trésorier et adjoint au Maire de Poligny, déclare que la municipalité de cette ville nous accorderait probablement le marché couvert, pendant une période de dix à quinze jours, pour y installer notre Exposition ; la Société accueille avec plaisir cette communication, mais elle s'en remet, tant pour la désignation du local que pour les détails d'organisation, à une Commission qu'elle laisse à la nomination du Président.

Sont nommés membres correspondants :

MM. Eugène de Vignaux, membre de la Société des gens de lettres,

à Paris, présenté par M. Ad. Huart et Richard, et David, professeur au Lycée de Marseille, présenté par M. Blondeau.

La séance est levée à onze heures et demie.

EXPOSITION

d'instruments viticoles et vinicoles.

Une grande Exposition d'instruments viticoles et vinicoles de toutes sortes aura lieu par les soins de notre Société, dans la ville de Poligny, et s'ouvrira le mardi 7 septembre prochain, pour fermer le 13 du même mois.

A la même époque, aura lieu une Exposition de vins comprenant tous les crus de Franche-Comté.

Des conditions spéciales seront faites aux exposants par les Compagnies de chemins de fer pour le transport des objets exposés, et la Société aura à sa disposition de nombreuses récompenses à décerner.

Les demandes d'admission devront être adressées à M. BAILLE, Président de la Société, avant le 1^{er} août prochain.

A PROPOS DU MÉTAYAGE

Et de l'Économie des vignobles du Jura

PAR CH. ROUGET, MEMBRE CORRESPONDANT

Tel sera le Fermier, de même le Métayer.
Hôte de bien, loial, de parole, et de bon compte;... — Industriel, laborieux, épar-
gnant. Lui montrerez au reste, l'amitié que
lui portés, louant son industrie, sa diligence,
et vous réjouissant de son profit, tenant bon
qu'il gagne honnêtement avec vous, pour
l'affectionner toujours mieux à votre service.

OL. DE SERRAS (*Théâtre d'agricult.*)

La richesse du cultivateur fait la richesse
de la terre.

LÉONCE DE LAVERGNE.

(*Économie rurale de l'Écône*).

Chacun se souvient encore de l'effet produit dans le monde viticole par la publication des rapports de M. le docteur Guyot sur l'état de la

viticulture et la situation des vignobles de la France. Jamais tant de chaleur et de vie n'avaient été répandues sur les questions que soulèvent la culture et l'économie de la vigne, jamais ces questions n'avaient été traitées avec cette ampleur et cette élévation. Parmi tant de sujets d'études offerts à nos réflexions par ces célèbres rapports, deux faits s'en détachent qui sont de nature à piquer la curiosité et à la tenir d'autant plus en éveil qu'ils semblent s'exclure et se contredire. Ainsi, tandis que, d'une part, on a lieu d'être étonné par l'élévation de la richesse que la culture de la vigne est susceptible de produire, on voit de l'autre les bras nécessaires à cette culture lui faire défaut dans une large proportion. Ces bras existent, le développement des villes industrielles l'atteste. Les bras fuient celle de toutes les cultures qu'on dit être la plus riche et la plus rémunératrice. On ferait un long chapitre des plaintes consignées à ce sujet, dans ses différents rapports, par l'éminent viticulteur. Bien que son étude sur le Jura n'en fasse qu'une mention indirecte, le même état de choses n'en est pas moins palpable autour de nous. Le même phénomène se produit, les mêmes plaintes résonnent à nos oreilles. A quelles causes les attribuer ? Ces faits touchent de près aux intérêts de notre vignoble, ils méritent trop notre attention pour ne pas la fixer et la retenir un instant.

Pour qu'un vignoble produise le maximum de richesse, ce qui ne veut pas nécessairement dire la plus grande quantité de vin possible, pour que ces richesses présentent de sérieuses garanties de durée, il faut que ce vignoble réunisse un certain ensemble de conditions qui constituent son *économie*.

Ces conditions peuvent se résumer ainsi : Au moyen d'une culture portée à un haut degré de perfection, obtenir les plus belles récoltes ayant la plus haute valeur possible, en d'autres termes obtenir le produit brut le plus élevé.

A la faveur de l'élévation du produit brut, satisfaire d'autant plus largement les divers éléments de la production, récompenser les activités et les intelligences au concours desquels il est dû ; par conséquent procurer au travail un salaire attrayant, suffire aux avances et aux charges de toute nature qui ont pour but tant l'entretien et l'amélioration de la propriété et des récoltes que d'assurer leur sécurité, pourvoir à l'intérêt du fonds et des capitaux engagés, ainsi qu'au bénéfice qui peut revenir à une plantation spéciale, intérêts et bénéfice qui constituent le produit net, produit brut et produit net résultant des prix fixés par la consommation des vins, provoquer l'élévation de

ces prix par une active utilisation des débouchés ouverts par les voies de communication.

Comment, par quels moyens et dans quelles mesures les vignobles du Jura remplissent-ils ces conditions ?

I.

Bien que l'économie de la vigne se rapporte aux objets ordinaires de la science économique, c'est-à-dire à la production, la répartition et la consommation des richesses, elle ne comporte pas la même simplicité d'éléments que celle de l'agriculture proprement dite. Les produits que celle-ci destine à l'exportation sont en petit nombre et varient peu pour un lieu donné. Les climats apportent aux productions de la vigne des modifications infiniment plus considérables, et la distance qui sépare tant les qualités que les quantités produites est énorme.

Quelle comparaison établir entre le nombre de cépages de vignes et celui des quelques variétés de froment ou des autres céréales ? Qu'est cette variété de cépages elle-même auprès de celle des vins qu'ils produisent ? Chaque cépage nuancant ses produits sous l'influence du sol, de l'exposition, de l'altitude, de la latitude aussi et d'autres circonstances dont les résultats sont à peine croyables. Les procédés différents de vinification viennent encore ajouter à ces causes. Il suffit à la pensée de multiplier celles-ci par le nombre des cépages pour se faire une idée du nombre d'espèces de vins.

Cette grande variété de vins nécessite des conditions diverses de consommation : celles qui sont réclamées pour la vente des grands vins ne sont pas complètement nécessaires aux bons ordinaires ; celles qui conviennent à ceux-ci diffèrent de celles qui doivent être faites aux vins communs. Le nom de Metternich, en décuplant le prix des vins de Johannisberg, a décuplé la richesse produite par ce vignoble célèbre, qui compte parmi ses consommateurs tous les princes de l'Europe. Quelques vignobles peuvent tirer bon parti du voisinage de l'illustre diplomate ; mais on se tromperait fort si l'on croyait que, pour produire la même richesse, il suffirait à de petits propriétaires de planter aux mêmes expositions, dans un sol d'une nature identique à celui du Johannisberg, les mêmes cépages conduits avec tout l'art et l'expérience acquise. Les vins de ces petits propriétaires, fussent-ils supérieurs, n'acquerront les prix de leurs voisins que lorsque leurs qualités bien établies les aura fait passer à la possession de quelque puissant. Le nom de Metternich serait resté sans effet sur les prix de vins communs.

Les relations de petits propriétaires seront toujours insuffisantes pour créer et même pour entretenir une renommée de première ligne. Cette insuffisance de moyens s'accentuerait encore davantage lorsqu'il s'agirait de recruter des consommateurs sur toute la surface de l'Europe dans une classe peu nombreuse.

Déjà on a fait remarquer que certains vignobles autrefois célèbres, alors qu'ils étaient possédés par de riches abbayes, ont perdu de leur réputation et par suite de leur valeur en tombant à la possession de petits propriétaires. Serait-il à propos de chercher des raisons de cette dépréciation ailleurs que dans la position de leurs nouveaux possesseurs? Cette position les plaçant dans la nécessité de subir les prix offerts au lieu d'imposer les leurs, ils demandent à une plus abondante production cette aisance que leur interdisent les lois de la consommation des grands vins.

« La culture de la vigne, » a dit M. le vicomte de Saint-Trivier au Congrès viticole de Beaune, précisément en traitant cette question du *métayage* qui nous occupe, « est de toutes les cultures celle qui réclame le plus de soins, de force et d'intelligence. » Cette dernière faculté ne doit être exclue dans aucune des nombreuses opérations que comprend cette culture, qui n'en rencontre d'analogue que dans les minutieuses pratiques du jardinage. L'exécution de ces opérations nécessite pour chaque cépage une expérience spéciale et pour chaque cep une attention particulière, surtout dans nos régions, où la vigne doit peut-être moins à la nature qu'à l'industrie du vigneron.

Encore que l'économie ne s'occupe pas du détail de ces diverses opérations, qui sont les attributs de la culture, encore qu'elle ne les considère que dans leur rapport avec la production, elle doit pouvoir se rendre compte de leurs effets respectifs, comme aussi de la dépense de temps, de soins, d'intelligence qu'exige leur bonne exécution, afin de les faire entrer dans les éléments de la répartition. Ces considérations montrent la multiplicité des conditions faites à l'économie de la vigne et laissent deviner pour quelles causes elle est si rarement saisie dans son ensemble et pénétrée dans ses détails.

II.

La culture de la vigne dans le Jura occupe une surface de près de 20,000 hectares, c'est-à-dire un peu moins de la 28^e partie du département. Ce n'est point là une étendue qui permette de la comparer à celle des grands vignobles de la France, surtout à ceux de la région méridi-

dionale. La vigne n'en est pas moins l'une des premières, et, au dire de quelques-uns, la première et la plus importante source de richesses agricoles du département. Ces vignobles sont groupés en deux régions, dont la principale, d'une contenance d'environ 15,000 hectares, occupe presque exclusivement, dans les arrondissements de Lons-le-Saunier et de Poligny, les talus du versant occidental du Jura, ainsi que ceux des collines qui l'appuient. Elle présente par conséquent une grande homogénéité. L'autre région, groupée surtout autour de la montagne de la Serre, dans l'arrondissement de Dole, n'est guère moins homogène. Les parties du Jura qui sont dotées de cette culture sont donc très-restreintes et sans comparaison d'étendue avec celles qui en sont privées. Néanmoins, plus du quart de la population s'y trouve directement intéressée, soit comme propriétaire, soit comme participant à la récolte par le travail. C'est dire combien la population est condensée autour de cette culture, qui a presque la puissance d'une industrie. De plus, la vigne assure aux terres qu'elle occupe une valeur relativement élevée. Ces résultats créent à ses possesseurs une situation privilégiée qui mérite bien quelque attention de leur part.

Situation et privilèges ne sont pas nés de nos jours, ne datent point d'hier. Les siècles qui nous ont précédé avaient déjà proclamé la féconde puissance de la culture de la vigne comme source de richesses. La reconnaissance de ce fait a bien subi quelques oscillations et n'a pas toujours été sans restrictions. Mais les documents historiques qui témoignent de ces oscillations de l'opinion ne sont guère du domaine populaire, et les rares mémoires fidèles au souvenir de quelques-unes de ces vicissitudes ne songent guère à leur portée. Les brillants résultats que révèlent le développement récent de nos vignobles ont rejeté dans un profond oubli ces souvenirs, déjà bien effacés par le temps. Cet oubli n'est pas sans inconvénients. On s'est accoutumé à regarder comme inhérente à cet ordre de propriété ce qui n'était que le fait de l'incarnation dans la pratique d'expériences plusieurs fois séculaires, mais dépendant de circonstances extérieures et susceptibles de se modifier avec celles-ci.

Plus d'une fois la vigne a trompé l'espoir du possesseur insouciant alléché par l'appât d'un riche revenu. Sa fécondité, même pour le propriétaire qui ne la cultive pas lui-même, ne s'accommode pas de tant de quiétude indifférente, mais, au contraire, réclame de sa part une certaine application. Le maintien de ses privilèges ne sera jamais définitivement acquis au propriétaire, mais sera la récompense de celui qui,

parvenant à démêler l'influence de chacune des causes qui contribuent à les créer, saura faire la part qui revient à chacune d'elles, en suivant leurs évolutions.

III.

La propriété est très-divisée dans les vignobles du Jura. Cette division la rend d'autant plus accessible aux petits capitaux, par conséquent aux vigneronns qui n'ont pas encore trouvé un meilleur emploi de leurs économies. La part des vigneronns propriétaires dans la possession du vignoble est très-importante et ne doit pas être inférieure de beaucoup à la moitié.

Cette portion du vignoble, dans laquelle les intérêts de la culture sont confondus avec ceux de la propriété, réunit certainement la plupart des conditions qui assurent à la première cette perfection désirable. Le zèle, l'activité, l'intelligence, toutes les facultés du travailleur sont également sollicitées et sûres d'être récompensées. Le vigneron propriétaire ne suit que de loin les progrès de la science agricole, contre laquelle il n'est pas sans défiance, mais enfin il la suit. Ce n'est qu'alors que les faits à l'appui des conclusions de cette science sont bien établis qu'il les adopte, mais nul ne le fait avec plus d'ardeur. Aussi les résultats obtenus, l'élévation des récoltes, la haute valeur capitale, la supériorité du parti enfin que les vigneronns propriétaires savent tirer a-t-elle été remarquée partout et dès longtemps? Elle n'a pas plus échappé à Arthur Yung, il y a près d'un siècle, que de nos jours au docteur Guyot. Cette vérité, Chevalier l'avoue pour nos vignobles en 1773, comme le docteur Dumont la constate en 1826. Et aujourd'hui il suffit de regarder autour de nous : les vignes les plus florissantes sont cultivées par leurs propriétaires.

Quelques-uns en ont conclu que les vignobles auraient tout à gagner à devenir la propriété de ceux qui les cultivent et que c'est entre leurs mains seulement qu'on en obtiendra toute la richesse qu'on en peut espérer. La force des choses les fera passer à ceux qui sauront les rendre les plus féconds. Mais les petits propriétaires vigneronns sont-ils bien placés pour saisir également les véritables intérêts de toutes les parties du vignoble? Leurs relations sont-elles assez étendues pour apprécier les besoins, les désirs d'un certain ordre de consommation, à la satisfaction desquels certaines parties peuvent avantageusement travailler? Les crus les plus célèbres des grands vignobles de la France ne sont pas possédés par des vigneronns ; il est plus que douteux que ces

crûs auraient acquis entre les mains de ceux-ci l'énorme valeur capitale qui leur est attribuée. Il y a un ordre de production qui, pour atteindre tout le prix qu'elle mérite, réclame peut-être une autre position que la leur. D'ailleurs, si les conditions imposées à la possession de la vigne en faisaient le privilège exclusif de celui qui la cultive, bien loin d'être favorable à sa valeur, il serait une cause de déchéance. Non-seulement tous ceux qui ne le peuvent faire en seraient écartés, mais les accidents de la vie pouvant détruire cette puissance, il en résulterait le privilège le plus incertain qui existe, puisque l'âge, la maladie, la faiblesse pourraient tarir instantanément et irrémédiablement cette source d'aisance entre les mains de ceux qui s'y seraient confiés. Une nécessité semblable enchaînerait fatalement, comme à la glèbe, le propriétaire à la culture de sa vigne. L'aisance qu'il en pourrait tirer serait rigoureusement limitée à celle que ses bras et ceux de sa propre famille peuvent lui procurer. Si d'autres facultés appelaient ailleurs son activité, il devrait renoncer à utiliser une propriété de laquelle il n'aurait d'autre parti à tirer que de s'en défaire, encore que bien des raisons eussent pu l'y attacher.

Les propriétaires qui ne peuvent cultiver eux-mêmes n'en doivent pas moins chercher les moyens d'atteindre ou d'approcher les résultats obtenus par ceux qui cultivent de leurs mains. L'infériorité de leurs récoltes est une perte pour tous, et leur attention sur cet objet ne doit point se rebuter de quelques obstacles.

On vient d'entrevoir l'étendue approximative de la portion du vignoble possédée par des propriétaires ne cultivant pas eux-mêmes. Dépassant probablement la moitié de ce vignoble, son rôle dans la richesse du pays a d'autant plus d'importance que plus grand est le nombre de ceux qui y sont intéressés, qui, dans ce cas, se trouve accru de tous les travailleurs que réclame la culture de cette étendue. La grande propriété n'existant pas dans nos vignobles, l'attrait particulier exercé par la possession d'un lot ou d'une parcelle de vigne a multiplié à l'infini le nombre des propriétaires. Il y a donc lieu de rechercher lequel des moyens employés pour faire valoir ces terres qui entrent si fréquemment dans les héritages, présente le plus d'avantages, apporte le plus de chances de rapprocher leur culture de celles des propriétaires-vignerons et d'en obtenir les meilleures récoltes. Lequel de ces modes retiendra plus sûrement le vigneron et donnera plus de garanties de son attachement?

IV.

Pour faire valoir les vignes, le propriétaire peut choisir entre plusieurs moyens ou modes qui tous rentrent dans les quatre suivants : le travail à la journée, le travail à forfait, le fermage et enfin le métayage. Le désir de jouir exclusivement de la récolte, quelquefois l'espoir de tirer un plus grand profit des vignes, trop rarement le désir sincère de diriger soi-même leur culture, font adopter l'un ou l'autre des deux premiers moyens. Au premier abord, le travail à la journée présente quelque chose d'attrayant ; il séduit surtout le petit propriétaire. En se bornant à ne payer que le temps rigoureusement exigé par la main-d'œuvre, le bénéfice de la culture lui revient tout entier. Il peut choisir son temps, et au moyen d'un plus grand nombre d'ouvriers, faire exécuter ses travaux à la saison la plus convenable. A l'exception des quelques jours réclamés par la direction de ses ouvriers, il est le maître de son temps, de sa propriété, de sa culture, de ses récoltes. Dans la pratique, on rencontre bien quelques difficultés. Le jour venu de faire travailler les vignes, les ouvriers se trouvent sollicités par tous les propriétaires à la fois. Naturellement ils usent de l'affluence de la demande et deviennent exigeants pour les prix sans devenir plus dévoués. Bienheureux qui peut les avoir. Ce jour-là l'ouvrier est le maître de la position.

Quel concours, quel dévouement, quel attachement au travail, quelle intelligence, quels soins dans la main-d'œuvre peut espérer un propriétaire qui, la belle saison venue, demande un certain nombre de ses plus belles journées à un ouvrier qu'il a laissé languir dans l'oisiveté du chômage et de la misère pendant la mauvaise saison ainsi que dans les périodes pluvieuses ? Le propriétaire a bien certainement le droit de tirer le plus de richesse possible de sa propriété ; il ne peut venir à personne l'idée de le lui contester. Mais ce propriétaire qui, dans le cas présent, fonde tout l'espoir de son profit sur le travail de ses ouvriers, auprès de qui pourra-t-il être admis à se plaindre de leur indifférence pour ses intérêts, et celle-ci ne le paie-t-elle pas d'un légitime retour, lui qui sépare si complètement les siens des leurs ? A quel titre demander du zèle à ces ouvriers dont hier il n'avait nul souci, et comment exiger d'eux une activité qui peut compromettre le pain du lendemain qu'il ne leur assure pas ? A moins d'être assuré pour presque tous les jours de l'année, le travail des vignes à la journée fait aux malheureux qui s'y confient la situation la plus intolérable et la

plus pernicieuse. Il engendre une population dont la part d'angoisses et de souffrances n'est compensée par aucune espérance, et cette part est trop grande pour laisser la moindre place à l'affection au pays. Elle sépare en deux camps opposés, par conséquent ennemis, les maîtres et les ouvriers, la propriété et le prolétariat, le capital et le travail, séparation et antagonisme qui ne sont pas moins dangereux pour la propriété qu'opposés aux véritables intérêts des ouvriers, à la paix sociale qu'au repos des individus, et que les propriétaires de tout rang doivent craindre et éviter d'aggraver.

Le travail à forfait assure du moins l'emploi de tous les jours ouvriers du travailleur. Celui-ci est à l'abri des éventualités de la récolte ; mais en le désintéressant des résultats de son travail, il le rend indifférent à sa perfection. Le vigneron est sans cesse tenté de négliger les menus soins pour faire plus vite. Ce mode est dépourvu du stimulant nécessaire, et le propriétaire ne saurait y trouver les garanties désirables. Il ne produira jamais qu'une culture routinière, puisqu'il suppose toutes les opérations prévues. Si les circonstances en nécessitaient d'autres dans le cours de la végétation, il n'existe aucun moyen d'en imposer l'exécution. Il serait donc inutile d'espérer de ce mode une culture qui puisse soutenir la comparaison avec celle des vigneronspropriétaires qui accommodent leurs opérations aux circonstances et les font plier aux besoins du moment. A moins que le travail et les soins personnels du propriétaire ne viennent suppléer à l'imperfection de celui des ouvriers, ce mode, de même que le précédent, ne devrait être adopté que sous l'empire de nécessités impérieuses.

L'irrégularité des récoltes de la vigne, leur incertitude sous notre climat, s'opposent à l'idée de l'affermir. De mémoire d'homme il s'est présenté deux séries, la première, de neuf années (1809-17) et la seconde de six (1851-57), et plusieurs autres séries moins longues sans récoltes rémunératrices. Quel est le vigneron assez audacieux pour braver de telles chances et offrir un prix de fermage qui se rapproche de la moyenne du produit de 20 ou 25 ans ?

Intéresser le vigneron à la perfection de la culture, voilà le nœud de la difficulté. Tous les vigneron le comprennent, et la question est tellement à l'ordre du jour, qu'elle faisait partie du programme du Congrès viticole tenu à Beaune, en 1869, par la Société des agriculteurs de France. La participation à la récolte est le seul et sûr moyen de rallier l'ouvrier au propriétaire. Mais dans quelle proportion ? Le métayage des vignes semblait devoir être appelé à résoudre ce problème.

« Quant aux vignes, il semble assez raisonnable de les bailler à moitié, » disait Olivier de Serres, il y a bientôt trois siècles. C'est aussi le mode le plus généralement adopté dans le Jura, et s'il a les préférences des propriétaires, il réunit également celles des vigneron; mais bien qu'il y soit pratiqué de temps immémorial, les noms de métayage et de métayer sont à peu près inconnus dans nos vignobles. Des diverses façons de faire valoir, c'est celle qui a donné les résultats les plus avantageux aux uns et aux autres.

Comme pour tout autre métayage, celui de la vigne suppose la présence du propriétaire sur les lieux et la réclame plus impérieusement encore. Il en est de même pour le gouvernement de ses vins, s'il tient à tirer de ses récoltes le meilleur parti, la plus grande valeur possible.

Dans cette situation, la difficulté d'apprécier avec exactitude la valeur précise du revenu ajoute aux désagréments du possesseur. C'est là un écueil d'autant plus dangereux qu'un ordre minutieux et le goût des détails sont moins dans nos habitudes. Ce n'est qu'avec perte que le revenu est réalisé au moment de la récolte. Ne l'étant le plus souvent qu'à la longue, la conservation des vins entraîne des frais, parmi lesquels doivent compter le loyer, l'intérêt et l'amortissement de la cave et de son ameublement, ainsi que l'intérêt de la valeur primitive du vin. Dans les prix de vente, tous ces éléments sont confondus, et comment les séparer les uns des autres s'ils n'ont pas été l'objet d'une attention sérieuse. Aussi, la plupart des propriétaires ignorent ou ne savent que très-incomplètement quel intérêt ils retirent de leurs vignes, quel bénéfice elles leur procurent, surtout dans le cas si fréquent où ils consomment eux-mêmes ces produits.

La possession de la vigne est tout autre chose qu'un simple placement de fonds, et qu'on en demande la culture au travail à la journée, au travail à forfait ou au métayage, elle ne peut se passer, quoique dans des mesures diverses, de l'active intervention du propriétaire.

(A suivre.)

PROCÉDÉ CONTRE LE PHYLLOXERA ET L'OIDIUM

OBSERVATION REMARQUABLE

Par M. Jules LÉON, pharmacien de 1^{re} classe à Peyrehorade (Landes).

En 1873 (5 décembre), j'arrivai à Peyrehorade, dans la maison que j'habite actuellement, et dans laquelle se trouve une basse-cour munie

d'un tertre, sur lequel croît une vigne. — Il y a de cela un an, cette vigne qui, au dire des voisins, n'avait jamais porté un raisin mangeable, offrait par son bois le plus mauvais aspect. Le tronc était grisâtre, moucheté de parcelles farineuses blanches. Pendant les nettoyages que l'on dut faire dans la maison, on jeta sur cette vigne tous les résidus de lessive et de marc de café. — Je fis tailler le cep au printemps, étant loin de compter sur le résultat que j'ai obtenu l'été suivant de 1874.

Ce résultat consiste en raisins magnifiques, mûris parfaitement, en quantité considérable, et ayant fait l'admiration de tout le monde. — Ce résultat prouve une fois de plus l'efficacité du marc de café, des charrées, des cendres et de la potasse pour la guérison de la vigne. Assurément ce procédé est coûteux lorsqu'il s'agit de l'appliquer en grand, mais il peut être utilisé néanmoins dans un petit vignoble. — On doit continuer longtemps à jeter sur le cep la charrée et le marc de café pour obtenir de bons résultats. C'est ce motif qui nous a empêché de concourir pour le prix alloué par le Gouvernement, mais nous avons la certitude qu'avec ce procédé on peut guérir infailliblement l'oïdium et le phylloxera.

REVUE DES JOURNAUX AGRICOLES ET SCIENTIFIQUES,

PAR M. LE DOCTEUR ROUGET (D'ARBOIS), MEMBRE FONDATEUR.

Fabrication de l'huile de bois. — Cette industrie est florissante en Suède, où l'on utilise les souches des bois résineux. En en distillant les fragments dans des cornues où l'air n'a point accès, il se forme des produits usagés dans la vie journalière et dans diverses branches d'industrie. Outre l'huile de bois, ces matières fournissent de la térébenthine, de la créosote, du goudron, de l'acide acétique, du charbon de bois, des huiles de goudron, etc. Cette huile de bois pour l'éclairage n'est pas propre à être brûlée pure dans les lampes ordinaires photogènes; elle exige des lampes spéciales. Dans son état naturel et sans mélange, elle est la moins coûteuse des huiles d'éclairage : son prix est de 55 centimes le litre; elle n'est pas sujette à explosion et dure à la consommation trente-cinq fois plus que le photogène. — Avis à nos industriels des hautes montagnes. La Suède, avec quinze usines, fabrique actuellement près de 15,000 litres de ce produit.

Un gisement de phosphorites à Morteau. — Le terrain du grès vert, riche en fossiles, est peu répandu dans notre pays. Il manque dans toute la plaine suisse et dans les vallées du Jura, au nord de Saint-Imier, aussi bien qu'au Locle, à la Brévine, aux Verrières. En revanche, il existe à Renan, au Val-de-Travers, à Sainte-Croix, à Pontarlier, à Morteau. Souvent il n'est recouvert par aucun autre terrain, mais la surface qu'il occupe n'est nulle part bien considérable dans le Jura; en un mot, nous n'en connaissons que des lambeaux isolés. Chacun de ceux-ci devra être étudié séparément, afin de juger de la proportion dans laquelle les nodules se trouvent par rapport au sable. — M. Jules Picard, professeur à Bâle, a analysé les phosphorites de Morteau (Doubs) et en a donné la composition moyenne :

Acide phosphorique, . . .	14,70	0/0
— carbonique,	7,30	
— silicique,	39,00	
Chaux,	27,00	
Magnésie,	0,73	
Alumine,	2,12	
Oxyde ferrique,	4,00	
Eau et matières organiques, .	4,87	
	<hr/>	
	100,00	

Soit 33 0/0 de phosphate de chaux.

Ce gisement pourrait être exploité. (Extrait du remarquable travail *les Engrais minéraux et particulièrement les Phosphates*, publié par M. A. Jaccard dans le *Journal de la Société d'agriculture de la Suisse romande*, N^o 6 et 7, 1874).

Préservation des pommes de terre contre la maladie par la sélection (1). — Dans le *Bulletin de la Société d'agriculture de la Lozère* (tome XXV, 1874), M. Delapierre analyse un travail de M. Millardet, professeur à la Faculté des sciences de Nancy, publié par le *Journal d'agriculture pratique*. La maladie git dans les tubercules infectés. D'où la nécessité de n'employer pour la plantation que des tubercules parfaitement sains, contrôlés avec le plus grand soin, exempts même de ces petites taches microscopiques que l'observation pourrait y faire reconnaître. A plus forte raison, si l'on plante deux années de suite dans le même champ, faudra-t-il écarter

(1) Voir dans le Bulletin : 1860, page 49; 1861, p. 126 et 251; 1863, p. 31 et 62; 1864, p. 185 et 267; 1865, p. 26; 1866, p. 25 et 152; 1870, p. 28.

avec soin tous les tubercules gâtés datant de la récolte précédente, et qui auraient été laissés dans le sol ou à sa surface.

Comme toute la récolte dépend de l'état des tubercules que l'on plante, les efforts du cultivateur doivent tendre surtout à obtenir des plants parfaitement sains. Il sera bon, à cet effet, de cultiver à part un certain nombre de pieds spécialement consacrés à la reproduction. Le terrain choisi dans les conditions les plus favorables sera, autant que possible, isolé des autres plantations. On aura soin de n'y planter que des tubercules parfaitement sains. Si des taches apparaissent sur les fanes, on coupera et on brûlera celles-ci pour détruire les spores. Si l'on n'obtient dès la première année qu'un résultat incomplet, avec de la persistance on arrivera, par une sélection graduelle, à établir une sorte de race à peu près complètement saine qui, chaque année, fournira des tubercules pour peupler le reste du domaine.

En serait-il des pommes de terre comme des vers à soie? Le secret de leur régénération résiderait-il dans la sélection des semences?

RECETTES ET PROCÉDÉS UTILES,

PAR LE MÊME

Liqueur de cassis. — Nous empruntons les deux recettes suivantes au *Dictionnaire de la vie pratique*, par BELLEZ :

1° On fait infuser, pendant un mois, dans 4 litres d'eau-de-vie, 1 kilog. de cassis bien mûrs, 5 ou 6 feuilles de cassis, 4 ou 5 clous de girofle, 25 ou 30 amandes de pêches ou d'abricots. Au bout de ce temps, on passe l'infusion, on y ajoute un sirop de sucre préparé avec 1 kilog. de sucre et quantité suffisante d'eau et on filtre la liqueur, si c'est nécessaire.

2° On laisse macérer, pendant 15 jours, dans 1 litre de bonne eau-de-vie, une poignée de jeunes pousses de cassis; au bout de ce temps, on passe ce mélange et on y ajoute 1/2 litre de vin blanc d'excellente qualité, dans lequel on aura fait fondre 500 grammes de sucre. Alors on filtre au papier la liqueur et on la met en bouteilles, où il faut la laisser un peu vieillir avant d'en faire usage.

LES SECOURS D'URGENCE

GUIDE PRATIQUE

DES COMITÉS ET POSTES D'ASSISTANCE AUX BLESSÉS, NAUFRAGÉS, NOYÉS, ASPHYXIÉS,
AUX VICTIMES D'ACCIDENTS SUR LES CHANTIERS PUBLICS, CHEMINS DE FER, DANS
LES ÉTABLISSEMENTS INDUSTRIELS, THÉÂTRES, INCENDIES, FERMES ISOLÉES,
COMMUNES RURALES, ETC., ETC.;

Par le docteur E.-L. BERTHERAND.

(Suite).

Les *fomentations* comportent des applications de linges plongés dans des liquides médicamenteux. Si on est à court de linges, on utilise les flanelles, voire des tranches d'éponge (1). Les liquides sont des infusions, des décoctions, de l'eau simple ou additionnée de substances actives (sous-acétate de plomb liquide, sel commun, etc.); ils s'appliquent froids ou chauds : dans ce dernier cas, la température est maintenue en recouvrant la fomentation d'autres linges épais ou d'une toile cirée.

Quand il s'agit de mettre une fomentation très-froide sur une région très-restreinte, on limite plus facilement l'action, soit en imbibant des éponges entières ou fractionnées, soit en renfermant dans des vessies de porc, des sachets de toile gommée, les matières liquides (eau très-froide) ou solides (morceaux de glace pilée, de neige, glaçons, etc.) On renouvelle ces substances au fur et à mesure que leur température cesse d'être aussi basse qu'il le fallait. A ce propos, on est bien aise, loin des villes ou des approvisionnements, de conserver le plus longtemps possible la glace, dont on a un absolu besoin dans des cas très-graves. Le docteur Schwarz recommande de la placer dans un pot couvert d'une

(1) Je me suis toujours bien trouvé de ce mode de pansement, très-économique et surtout d'une égalité permanente d'action fort remarquable. Voir à ce sujet mes *Notes chirurgicales et médico-légales sur les Blessés*, du 1^{er} mars 1871. Alger, in-8° de 24 pages.

assiette, déposé sur un lit de plume et entouré d'un coussin également rempli de plume. On sait que ces matières conduisent mal la chaleur et retardent ainsi la fusion de la glace (1).

C'est pour éviter les inconvénients et les pertes de temps dues au déplacement fréquent des matières auxiliaires qui, du reste, sont parfois défaut, que l'on préfère recourir à un arrosage permanent que l'on appelle *irrigation*. Mêmes précautions préliminaires pour défendre contre toute humidité le corps et les parties environnantes de la région irriguée ; seulement, le côté flottant de la toile cirée protectrice sera disposé en godet ou gouttière, de façon à conduire le liquide d'arrosage dans un récipient près du lit.

Le système d'arrosage est le plus ordinairement composé d'un seau suspendu au-dessus de la région malade : cet objet a été préalablement percé, en son fond, d'un trou assez fin pour laisser le liquide couler goutte à goutte ou en très-mince filet. On remplacerait facilement le seau par un arrosoir de ménage ou de jardin, dans le conduit desquels un morceau de plume ou de bois, une ficelle, un bouchon inégal, une paille modéreront la vitesse de l'écoulement.

La région arrosée doit être couverte de compresses de toile usée ou d'étoupes, afin de maintenir en permanence une couche humide.

On peut également utiliser pour les irrigations un tuyau en caoutchouc, dont une extrémité, plongeant dans un réservoir d'eau, est amorcée par une aspiration faite avec les lèvres à l'autre bout, placé au-dessus de la région blessée. A défaut de

(1) « Il est facile de la conserver vingt-quatre heures en l'enveloppant de flanelle et en la plongeant ensuite dans des boîtes pleines de son. Quand on a absolument besoin de glace, on peut la fabriquer assez facilement avec du nitrate d'ammoniaque. Dans un vase quelconque, un pot à fleurs par exemple, dont l'orifice inférieur est bouché, on met parties égales d'eau et de nitrate d'ammoniaque et on plonge dans le mélange un second vase contenant l'eau à congeler. Au bout d'une demi-heure de séjour à la cave, le liquide est solidifié.... Par évaporation de la dissolution de nitrate d'ammoniaque, on retrouve ce dernier sel, qui peut ainsi servir indéfiniment. » (Dr G. LE BON, *Hygiène pratique du Soldat*, 1870, p. 42).

conduit en caoutchouc, on se servirait d'une bande de toile dont le bout supérieur plonge dans le réservoir d'eau, et dont le bout inférieur est fixé à une compresse placée sur la partie malade.

Quand la fomentation s'applique au corps entier (sauf la tête) ou bien à une partie très-étendue du tronc ou des membres, elle prend le nom de *bain*, soit général, soit partiel, appelé, suivant la région immergée, bain de siège, de pieds ou pédiluve, de bras, de mains (manuluve).

Les bains entiers se distinguent en chauds (30 à 35° c.), tièdes (24 à 30° c.), frais (18 à 24° c.), froids (de 12 à 18° c.); — en bains simples (eau) ou composés (additionnés de sel, savon, marc de raisin, moutarde, etc.); — par conséquent d'une durée très-variable.

A défaut de baignoires, on utilise un grand tonneau, un cuvier. — Les bains de pieds, de siège, de mains se prennent dans un baquet, un seau, une cuvette. Ne pas oublier que le pédiluve, pris le corps restant debout, expose aux syncopes (faiblesses).

Règle générale : En sortant de l'eau, toute région mouillée, surtout le cou, les épaules, la poitrine, doit être essuyée, bien séchée et enveloppée dans une couverture ou linge en laine.

Dans certains cas donnés, on plonge les malades dans des tas de marc de raisin, du fumier, etc. En ces circonstances, les épaules seront couvertes d'un linge épais et assez étendu pour que le patient ne respire pas les exhalaisons de ces matières.

On cherche parfois à envelopper le corps ou une région d'une atmosphère de vapeurs pour favoriser une brusque transpiration générale ou partielle. Il suffit d'exposer au feu plusieurs briques, de les humecter légèrement avec de l'eau quand elles sont bien chaudes, puis de les déposer enveloppées de vieux linges le long du corps et des membres. Le malade ne tarde pas à suer abondamment.

On utilise tout aussi avantageusement un morceau de pierre à chaux deux fois grosse comme le poing, recouverte tout d'abord d'une toile légèrement mouillée, puis d'une autre toile très-sèche et repliée sur elle-même; ces paquets, ainsi ficelés, sont multipliés autour du tronc ou bien d'un membre. — On pourrait éga-

lement placer contre le corps des pots à moitié remplis de chaux vive que l'on humecterait ensuite très-légèrement.

Pour que le bain de vapeur fasse promptement son effet, il convient de dépouiller le malade de sa chemise et de soulever les couvertures à l'aide de cercles ou cerceaux placés au-dessus du ventre et des jambes.

A défaut de briques et de chaux, on dispose entre les jambes du blessé et sous la voûte formée par les cerceaux une petite lampe à alcool ; ou l'on conduit sous les couvertures un tuyau de gomme élastique, soit de toile cirée, aboutissant à un entonnoir renversé sur une bouilloire ou petite marmite pleine d'eau et exposée sur un foyer ardent.

Ces bains de vapeur généraux se prennent parfois le malade assis sur une chaise, dépouillé de ses vêtements et entouré d'une couverture fermée hermétiquement, serrée autour du cou et fixée à son bord inférieur par un large cerceau : sous cette sorte de cloche, est ensuite placée la lampe à alcool ou le bout du tuyau conduisant à la bouilloire précitée. Le liquide mis en ébullition est, selon les indications, chargé de principes médicamenteux, aromatiques, résineux, etc.

La *fumigation* est dite *sèche* quand, au lieu de liquide, on ne met le corps en contact qu'avec des produits gazeux doués de qualités particulières (vapeurs de soufre, résines, baies de genièvre, bourgeons de sapin, romarin, etc.) On projette ces matières sur des charbons ardents, et les vapeurs sont appliquées tout comme dans les cas ci-dessus où il s'agissait de productions humides. — Parfois aussi on promène ces vapeurs sèches sous les couvertures à l'aide d'une bassinoire.

On désigne encore sous le nom de *fumigations* un moyen de désinfecter et purifier l'air autour d'un malade ou d'un blessé. Il règne à ce sujet des erreurs qu'il importe de détruire. Grand nombre de personnes pensent que les vapeurs produites par le contact d'une pelle rougie avec du sucre, du camphre, du benjoin, du vinaigre, de l'eau de Cologne, etc., enlèvent à l'air des miasmes délétères ou infects : loin de là, elles ne détruisent pas ces derniers et ne font que masquer les odeurs. Les matières qui

décomposent les miasmes putrides sont le chlorure de chaux, l'acide phénique, l'acide nitrique, l'acide chlorhydrique (esprit de sel), en solutions plus ou moins étendues, disposées dans des assiettes sous le lit, ou dont on arrose les vases, les habits, les planches, les lambris, etc. On a reconnu que du café *légèrement* grillé, puis concassé et projeté sur une pelle à feu rougeie ou sur des charbons ardents, désinfecte en quelques instants une chambre où règnent des odeurs putrides, des émanations ammoniacales, du gaz hydrogène sulfuré, même les effluves fatigants du musc, de l'assa-foetida, du castoréum, etc. Comme on a souvent du café sous la main, c'est une application utile qu'il est bon de connaître.

L'eau blanche, solution de sous-acétate de plomb, désinfecte encore les bandages, les linges imprégnés d'odeurs repoussantes. Employée en lotions, elle fait rapidement disparaître les émanations fétides de certaines régions du corps chez les individus habituellement peu soigneux de leur propreté (aisselles, pieds, etc.)

Terminons par quelques notions très-succinctes sur la préparation des remèdes au point de vue des *quantités* et des *poids*.

Au point de vue des quantités approximatives désignées par la contenance des objets les plus usuels, on désigne :

La cuillerée à café, comme contenant . . .	5 gr. d'eau commune.	
— à soupe (équiv. à 4 pet. cuil.) . . .	20	—
Le grand verre ordin. (équiv. à 8 gr. cuil.) . . .	160	—
Une tasse ordinaire	200	—
Un bol (ou 2 tasses)	400	—
Une poignée de feuilles	40 gr.	
— de fleurs	25	
Une pincée —	5.	

L'âge des malades est à considérer : bien qu'il soit difficile de donner pour chaque âge des déterminations fixes de quantités médicamenteuses, parce que la constitution, la force du mal, l'état général, l'urgence doivent entrer en ligne de compte, on admet généralement que, si on donne à un homme fait une dose représentée par 1,

on n'en administre à un jeune homme de 14 à 20 ans, que	1/2
— à un enfant de 7 à 10 ans, que . . .	1/3
— — de 4 à 5 ans, que . . .	1/4
— — de 2 à 3 ans, que . . .	1/8
— — de 1 an et au-dessous, que	1/15.

Pour ce qui concerne les poids, il peut arriver que la boîte à balance en manque plus ou moins complètement; il faut savoir que les monnaies en tiennent approximativement lieu. Ainsi :

Une pièce de » fr. 05 cent. représente	5 gr.
— de » 40	— 40 gr.
— de » 50	— 2 gr. 1/2
— de 1 »	— 5 gr.
— de 2 »	— 10 gr.
— de 5 » (argent)	— 25 gr.
— de 5 » (or)	— 4 gr. 1/2
— de 10 » (or)	— 3 gr. 1/4
— de 20 » (or)	— 6 gr. 1/2.

Pour peser de très-petites quantités avec les plus légères de ces pièces de monnaies, on fragmente une pesée en un certain nombre de parts égales entr'elles.

CHAPITRE V.

Accidents, blessures, maladies subites qui nécessitent des secours d'urgence.

Est-il nécessaire de classer suivant un plan méthodique les accidents qui exigent un premier soin avant l'arrivée de l'homme de l'art? On pourrait répondre que le présent travail étant destiné à guider des personnes étrangères aux théories médicales, il serait préférable d'adopter tout simplement le classement qui est le plus à leur portée, c'est-à-dire l'ordre alphabétique. Je n'ai cependant pas adopté cette manière de voir. C'est précisément parce que ce manuel populaire a été inspiré par le désir de le mettre entre les mains d'hommes de toutes classes, dévoués au salut et au soulagement instantané de leurs semblables, qu'il est

nécessaire de leur faciliter une tâche ingrate et pénible en leur apprenant les signes les plus frappants, les plus communs, permettant de reconnaître rapidement la nature des accidents qui nécessitent leur assistance en attendant la présence du praticien. Et, à ce point de vue, le meilleur moyen n'est-il pas de grouper, de rapprocher des lésions dont les symptômes offrent des analogies, surtout parce que certaines ressources de secours leur sont souvent communes, ce qui aura l'avantage, du reste, d'éviter des répétitions inutiles ? Voilà pourquoi nous avons adopté la description sommaire par catégories : fièvres, plaies, contusions, fractures, névralgies, empoisonnements, asphyxies, etc.

Il ne saurait toutefois entrer dans le cadre d'un guide populaire de passer en revue tous les accidents, tous les débuts graves de maladies qui peuvent nécessiter une assistance d'urgence : pareil travail équivaldrait à un véritable traité de médecine et de chirurgie, et, je l'ai déjà dit, ce serait créer un danger. En effet, on n'empiète jamais impunément sur un terrain aussi délicat que celui de la compétence médicale. Je me suis donc borné à indiquer la plupart des accidents, les plus fréquentes des maladies dont le développement subit, grave et douloureux exige un soulagement instantané.

Et tout d'abord, c'est ici le lieu d'appeler l'attention sur cet état incommode et pénible du corps, intermédiaire entre la santé et la maladie, ne constituant, — à proprement dire, — que l'impression souvent douloureuse d'une indisposition, d'un malaise, d'un trouble dans les fonctions des principaux organes. C'est dans ces états mal définis, mais subitement développés, qu'on appelle vulgairement *dérangements* de la santé, que l'ouvrier de la ville ou des champs écoute trop volontiers les commères, les voisins, qui s'empressent « d'ordonner » à celui-ci « de rafraîchir un sang échauffé, » à celui-là « de détruire une bile recuite ou passée dans le sang ; » à l'un « de lui faire rendre des paquets de glaires de l'estomac, » à l'autre « de dissiper un lait épanché ; » à ceux-ci « de fortifier leurs nerfs, » à ceux-là « de faire passer leur malaise en jetant des pierres dans un puits, les maux de dents en mettant un os de mort sur

la joue, » à d'autres, enfin, « de repousser la vaccine parce qu'elle est nuisible et qu'elle transmet des vices d'humeur, » etc., etc., et mille autres conseils drôlatiques, mais d'autant plus dangereux que c'est l'ignorance, le préjugé, la sottise qui les dictent. Que le peuple se méfie de ces oracles, qu'il se méfie à un égal degré de cette funeste habitude de prendre le matin, en sortant de chez lui, ces liqueurs à bon marché qui doivent « tuer le ver, » ou « chasser le brouillard, » ou « remettre l'estomac. » Qu'il se méfie des imbécilles qui conseillent de « faire la noce pour couper la fièvre, » ou « de ne pas se baigner pendant la canicule, » alors que l'excès de chaleur animale, démontré par les sueurs, la soif, les démangeaisons généralisées, l'insomnie, etc., indiquent au contraire cet excellent moyen de rafraîchir la peau, etc. Qu'il se méfie, enfin, de ces commères idiotes qui recommandent expressément « de ne jamais changer de linge un malade, de ne pas le débarrasser des matières infectes dans lesquelles il est baigné, de ne pas se laisser saigner, parce que c'est une mauvaise habitude qu'il faudra réitérer chaque année à la même époque, de ne jamais exécuter *tout* ce que prescrit le médecin, qui ordonne toujours plus qu'il ne faut afin d'être sûr qu'on en fera au moins la moitié, » etc., etc.

Loin de là, dès qu'une indisposition se déclare avec soudaineté et douleur, il faut se coucher, se mettre au repos le plus absolu, garder la diète alimentaire, boire une tisane délayante (orge, eau gommée, limonade au citron, etc.), prendre un lavement d'eau tiède ou salée (une cuillerée à bouche de sel par 350 gr. d'eau). S'il y a constipation, craindre l'humidité, surtout aux pieds, etc.; le mal augmente-t-il, se dessine-t-il? recourir sans hésitation à l'homme de l'art, et, en attendant son arrivée, si le secours presse, suivre les indications sommaires précisées dans les chapitres que nous allons résumer le plus clairement possible.

FIÈVRES. — On entend généralement par fièvre un état maladif qui a le plus souvent pour phénomène capital l'accélération du pouls, une augmentation de chaleur animale et des mouvements respiratoires. Il y a des cas exceptionnels où la fièvre a pour caractères dominants un froid glacial et continu, par exemple, la

fièvre dite algide ou fièvre intermittente pernicieuse.

Le pouls, mouvement de dilatation des artères sous l'influence des ondées de sang lancées par les contractions du cœur, se constate sur plusieurs points de la surface du corps, aux tempes, sur les côtés du cou, au milieu de l'aîne, au pli du bras, mais le plus communément à un ou deux travers de doigt au-dessous de l'articulation du pouce avec le poignet. Le pouls normal bat par minute 140 à 180 fois chez le nouveau-né, 115 à 130 fois dans la première année, 110 à 115 dans la seconde, 90 à 100 dans la troisième, 85 à 90 dans la septième, 80 à 85 à 14 ans, 70 à 75 chez l'adulte. Il ne faut pas oublier que les émotions suffisent à l'accélérer momentanément. Quant aux qualités du pouls en cas de maladie, c'est-à-dire pouls dur, fort, mou, inégal, plus ou moins développé, c'est une affaire de tact médical; nous ne pouvons y insister ici.

La chaleur animale est de 37 à 38 degrés centigrades, un peu plus faible chez le nouveau-né et pendant le sommeil.

La respiration, composée de deux temps, — l'inspiration et l'expiration, — comporte par minute 35 inspirations dans la première année de la vie, 25 dans la deuxième, 20 à 14 ans, 18 à l'âge adulte. Au point de vue de la maladie, le mouvement respiratoire est gêné, rude, insonore, inégal, précipité, etc.; encore une fois, c'est affaire de médecin.

Ces notions fort élémentaires étaient nécessaires pour permettre d'apprécier superficiellement l'existence de la fièvre. Ajoutons-y sensation générale de malaise, frissons légers, tête lourde et douloureuse, fatigue générale, douleurs vagues dans les articulations, soif, perte d'appétit, urines très-foncées, agitation du sommeil, etc. Enfin, la fièvre est dite *continue* quand elle ne présente pas d'interruptions pendant un à plusieurs jours; *intermittente*, lorsqu'elle ne se montre qu'à des intervalles plus ou moins réguliers, etc.

Passons maintenant en revue les diverses espèces de fièvres, et à l'aide de leurs traits différentiels, il sera facile de saisir la nature des secours instantanés suivant tel ou tel cas.

FIÈVRE SIMPLE, COURBATURE.— *Symptômes* : Fatigue générale,

surtout dans les reins; sensibilité au froid; soif vive; douleurs de tête (sommolence et même délire chez les enfants); fièvre; moiteur, sueurs; généralement constipation, parfois vomissements et le plus souvent envies de vomir.

Secours d'urgence. — Limonade; eau avec sirop de groseilles; diète alimentaire; repos au lit; tisane de feuilles d'orangers; compresses d'eau fraîche ou vinaigrée, eau sédative sur le front; lavement d'eau salée (une grande cuillerée de sel commun par 300 gr. d'eau.)

FIÈVRE INTERMITTENTE. — *Symptômes* : Accès revenant aux mêmes heures, caractérisés par trois périodes successives, le frisson (pâleur générale et tremblements), la chaleur (face colorée, soif vive, fièvre intense) et la sueur (très-abondante, diminuée progressivement); plus, les autres phénomènes généraux de la fièvre (ci-dessus).

Secours d'urgence. — Pendant le froid, réchauffer le malade, cruches d'eau bouillante le long du corps, couvertures en nombre suffisant, tisanes très-chaudes (thé, bourrache, fleurs de sureau, violettes, sauge, verveine, etc.); — pendant le temps de la chaleur, tisanes acidulées; diminuer le nombre des couvertures et enlever les cruchons d'eau bouillante; modérer par des compresses fraîches sur le front et des sinapismes aux mollets l'afflux sanguin au cerveau; — pendant le stade de sueurs, tisanes tièdes; couvrir un peu plus le malade; changer les vêtements humides contre des linges secs et bien chauds.

Si le malade est pris subitement ou au milieu d'une fièvre intermittente d'un froid extrêmement intense avec délire, assoupissement, défaillances réitérées, anxiété, convulsions chez les enfants, il faut redouter une *fièvre pernicieuse*, et ne pas hésiter à administrer le sulfate de quinine à haute dose, soit par la bouche (1 gramme dans quelques doigts de café noir sucré ou dans une cuillerée de miel, de confiture, ou dans un pain à cacheter), soit dans un quart de lavement d'amidon dans lequel on délaie 1, 2 et 3 grammes de sel de quinine. Chez les enfants, ces doses seront réduites de moitié. Bien entendu, on ne négligera pas en même temps les applications froides sur le crâne et les

sinapismes aux jambes et sur les bras. — Cette forme de fièvre est assez grave pour emporter le malade au troisième ou quatrième accès.

CHOLÉRA MORBUS. — Courbature, petite diarrhée, nausées ou vomissements, puis froid et lividité de tout le corps, surtout de la face, des mains, des pieds, du nez, de la langue; soif bien vive; puis diarrhée et vomissements incessants de matières floconneuses et blanchâtres; crampes douloureuses dans les membres et dans le ventre, dont la peau est rétractée; pouls très-petit; oppression; voix cassée; urines rares; sueurs visqueuses; yeux enfoncés et entourés d'un cercle bleuâtre.

Secours d'urgence. — Dès le début, arrêter la diarrhée avec des demi-lavements tièdes d'amidon, tisanes de riz, thé léger, diète absolue; — contre les vomissements, eau gazeuse ou glacée; quand ils ont cessé, punch, vin chaud; — entourer le corps de cruchons d'eau bouillante, de sachets de sable ou de briques chauffés; frictions sèches ou avec un liniment (parties égales d'huile et d'alcali), alternées avec des sinapismes sur les membres, la poitrine, les pieds et les mains; bandes serrées autour des régions assiégées par les crampes, etc. — La dernière Instruction (1873) du Conseil d'hygiène de Paris recommande de veiller en même temps aux soins hygiéniques (propreté, vêtements chauds, etc.), de placer les lits au milieu des chambres et non dans les encoignures; de désinfecter le produit des déjections alvines et des vomissements par l'addition d'acide phénique (2 à 40 gram. par litre d'eau), de chlorure de chaux, d'eau de Javelle, etc.; de laver dans les solutions des mêmes substances les effets qui auront servi aux malades, etc.

CHOLÉRA SPORADIQUE. — A la fin des étés, notamment à l'époque des fruits, il existe des cas de choléra isolés qui présentent les symptômes affaiblis du choléra morbus épidémique; seulement les selles et les vomissements sont plutôt bilieux, et les douleurs affectent principalement le creux de l'estomac.

Secours d'urgence. — Les mêmes que ci-dessus.

FIÈVRE TYPHOÏDE. — Grand abattement, inaptitude au travail, à la lecture; diarrhée avec selles infectes et parfois involontaires;

gargouillement et douleurs sourdes dans le flanc droit; agitation; douleurs très-vives à la base du front, saignement de nez; figure hébétée; dureté de l'ouïe; langue sèche et tremblotante.

Secours d'urgence. — Chambre aérée, à température douce; lotions fraîches sur le front et la face; tête nue, élevée, sur un coussin de crin ou de matières végétales sèches; garnir le lit, sous le bassin, avec des draps de rechange ou une épaisse couche de son ou bien de sciure de bois; nettoyer souvent les gencives et les dents avec un pinceau trempé dans l'eau vinaigrée; pour tisanes, limonade, sirop de groseilles dans de l'eau fraîche; demi-lavements tièdes d'eau simple, de décoction de mauve, etc.

Dans la FIEVRE RHUMATISMALE que caractérisent la fièvre ordinaire, des douleurs vives, surtout au moindre mouvement, dans une ou plusieurs articulations très-rouges et gonflées, le *secours d'urgence* consiste à recouvrir ces articulations de cataplasmes émollients (graines de lin) que l'on entourera de ouate et de flanelle; puis à donner des boissons sudorifiques (fleurs de sureau, bourrache, violettes, etc.), à tenir le ventre libre à l'aide de lavements d'eau tiède ou aiguillée d'une cuillerée à soupe de sel commun : s'il y avait du délire, sinapismes aux jambes. — Dans les campagnes, on entoure parfois les jointures douloureuses avec des feuilles de tabac préalablement humectées, dans le but d'irriter la peau pour déplacer la congestion sanguine des articulations; c'est une funeste pratique qui a souvent déterminé des accidents graves, jusqu'à l'empoisonnement.

La GOUTTE surprend, la nuit principalement, par une douleur extrêmement vive, brûlante, dans le gros orteil ou les petites articulations autour desquelles on constate de la chaleur, de la rougeur, du gonflement et de la sueur locale; en plus symptômes ordinaires de la fièvre.

Secours d'urgence. — Même traitement intérieur que pour le rhumatisme; arroser les cataplasmes de six à huit gouttes de laudanum de Sydenham; ou bien faire bouillir la farine de lin avec de la décoction de têtes de pavot (20 gram. pour un litre d'eau).

M. Delieux de Savignac se loue beaucoup d'entourer les jointures endolories avec une compresse imbibée d'une solution de

4 grammes d'alcali volatil dans 100 grammes d'eau et de placer par-dessus une feuille de taffetas gommé.

La GRIPPE, maladie parfois épidémique : courbature, faiblesse générale, syncopes, enchifrènement, larmoiement, mal de gorge, voix rauque, quintes de toux douloureuse, sèche d'abord, humide ensuite, difficulté de respirer, nausées, vomissements, fièvre, mal de tête, surtout dans la région frontale.

Secours d'urgence. — Infusions très-chaudes de mauve, feuilles d'oranger, bourrache, violettes; fumigations des mêmes liquides sous le nez; sinapismes aux jambes et sur les côtés de la poitrine; bains de pieds à la moutarde ou à la cendre (une poignée et un demi-verre de bon vinaigre); lavements émollients (mauve, son).

LES FIÈVRES ÉRUPTIVES, c'est-à-dire celles qui se caractérisent par une sortie de boutons, rougeurs, pustules, etc., à la peau, présentent toutes des phénomènes généraux communs, savoir : frissons suivis de fièvre chaude; mal de tête assez violent pour aller chez les jeunes enfants jusqu'aux convulsions et au délire; accablement général; nausées, vomissements, constipation en général; soif ardente. Sauf dans l'urticaire, il y a toujours extension de l'éruption aux muqueuses oculaire (larmoiement), nasale (éternuement), pharyngienne (crachotements), laryngienne (voix rauque), bronchique (toux). — Les différences entre les fièvres éruptives sont celles-ci : dans la petite vérole, taches régulières, saillantes ou séparées (petite vérole discrète), ou se touchant et se confondant (petite vérole confluyente), rouges avec démangeaisons et se transformant au quatrième jour en pustules ombiliquées (déprimées au centre);

Dans la rougeole, les taches rouges sont irrégulières, saillantes, distinctes d'abord pour se réunir ensuite par groupes plus ou moins étendus; au quatrième jour, desquamation (séparation par feuilles) de la peau;

Dans la scarlatine, taches d'un rouge vif, non saillantes, envahissant la peau par grandes plaques; de plus gonflement et rougeur vive des amygdales qui se recouvrent de dépôts pultacés (en bouillie), avec engorgement des glandes sous les mâchoires.

Au quatrième ou cinquième jour, desquamation par plaques d'épiderme.

Dans l'urticaire, papules (élevures) larges, irrégulières, aploïques, blanches, entourées d'un cercle rosé, avec cuisson vive : durée de quelques heures à quelques jours.

Dans ces quatre fièvres éruptives, les *secours d'urgence* sont les mêmes : repos au lit, diète, chaleur modérée de la chambre, obscurité d'un demi-jour, tisanes tièdes (violettes, bourrache, mauve, bouillon-blanc, etc.) ou chaudes si l'éruption tardait; lotions des yeux, des narines, de la face, avec de l'huile, et de la bouche avec de l'eau de mauve; cataplasmes émollients ou plaques de ouate, de flanelle, aux mains et aux pieds; demi-lavements émollients contre la constipation. — En cas de céphalalgie vive, de délire, sinapismes aux mollets. — Si l'éruption disparaissait brusquement, bains de vapeurs, sinapismes très-étendus.

Il m'a paru convenable de rapprocher des fièvres éruptives une maladie qui a, comme elles, une inflammation de la peau accompagnée d'une fièvre générale intense et souvent grave, c'est l'ÉRYSIPELE. Bien que plus localisée, dans un espace même très-circonscrit, mais susceptible de s'étendre progressivement, la rougeur est irrégulièrement délimitée et ordinairement parsemée de petites pustules, de petites vésicules dont la chute est suivie d'une desquamation furfuracée de l'épiderme. Cette maladie fréquente chez les moissonneurs, les ivrognes qui se couchent au soleil, dans les fossés ou sur les chemins, les militaires en marche et les voyageurs pendant les fortes chaleurs de l'été, produit chez ceux-ci une rougeur fort vive qu'on appelle « coup de soleil. »

Secours d'urgence. — Lotions fraîches sur la région enflammée, suivies d'onctions avec le cérat, l'huile, la crème ou de cataplasmes tièdes de riz; traitement ordinaire de la fièvre. S'il y a des symptômes de congestion à la tête, de fièvre cérébrale, sinapismes aux jambes et aux bras, aspersions froides à la face, lotions fraîches sur le crâne; demi-lavements d'eau salée (une à deux cuillerées à soupe de sel commun par 3 à 400 gram. d'eau).

On désigne en Algérie sous le nom de GALE BÉDOUINE une éruption vésiculeuse, siégeant aux régions le plus habituellement

couvertes de sueur, accompagnée de démangeaisons et de picotements extrêmement insupportables, et affectant de préférence les individus à peau fine.

Secours d'urgence. — Bains d'eau courante; lotions fréquentes avec des liquides acidulés : tisanes rafraîchissantes (chien-dent nitré, limonade).

LES PALES-COULEURS, nom vulgaire de la chlorose, de la chloro-anémie, se reconnaissent, chez les jeunes filles principalement, à la teinte verdâtre ou jaunâtre et à la mollesse des chairs, à la pâleur des lèvres, des paupières, aux maux d'estomac, à la faiblesse du pouls, à la perte d'appétit et aux vomissements, aux palpitations, à la langueur générale, aux pertes de connaissance, à la gêne de respiration, aux idées tristes et bizarres, à la constipation, à la toux sèche, etc.

Secours contre les accidents : Contre les nausées et vomissements, eau glacée ou gazeuse; quelques gouttes d'éther sur un morceau de sucre; sinapismes au creux de l'estomac;

Contre les accès de toux sèche et les phénomènes nerveux, tisanes de valériane, de feuilles d'oranger; éther; grands bains tièdes; vin sucré;

Contre la constipation, lavements d'eau salée.

LA PLETHORE, maladie tout opposée à la précédente et caractérisée par une surabondance de sang dans le système circulatoire, se reconnaît à la rougeur de la peau, de la face et des yeux, au développement des veines superficielles (surtout celles du cou), à une chaleur générale exagérée, douleurs vagues, pouls dur, somnolence, vertiges, lourdeur de tête, bouffées de chaleur à la figure, battements de cœur énergiques, saignements du nez, hémorroïdes, constipation habituelle, etc.

Secours d'urgence. — Limonade, boissons acidulées; diète herbacée; repos intellectuel; lotions froides et d'eau sédative sur la tête; demi-lavements d'eau salée; bains de pieds sinapisés (400 grammes de farine de moutarde); mains dans l'eau chaude simple ou aiguisée de vinaigre avec des cendres, etc.

LA RAGE, quelquefois désignée par le mot « hydrophobie, » se manifeste un mois environ après la morsure d'animaux (chien,

chat, etc.) enragés, par de l'abattement alternant avec de l'agitation, des maux de tête violents, une sensibilité générale et une susceptibilité morale très-développée, des souffrances ou picotements aigus dans la région mordue, soif brûlante, serrement énergique au gosier, horreur des liquides et des objets brillants, suffocation, convulsions, crachotement, délire furieux.

Secours d'urgence. — En cas de morsure par un animal enragé, laver de suite la plaie avec de l'eau simple, de l'urine, de l'alcool, puis la cautériser avec quelques gouttes d'alcali volatil pur, ou, à son défaut, avec un objet de fer, un charbon, rougis au feu; on recouvre ensuite de charpie enduite de cérat ou de beurre et on maintient avec un bandage. Donner des tisanes sudorifiques (bourrache, fleur de sureau), 6 à 40 gouttes d'ammoniaque dans un verre d'eau. Le docteur Eulenberg préfère plonger la partie blessée et pendant une heure dans de l'eau maintenue à 60 ou 75° cent. afin d'augmenter la sécrétion de la plaie. Il convient également de comprimer par une ligature circulaire le membre au-dessus de la région mordue.

Des préjugés fort singuliers existent au sujet de l'existence de la rage chez le chien qui a fait la morsure : on croit communément que l'animal enragé ne remue pas la queue, ne boit pas, évite l'approche de l'homme, a un cri spécial, sorte de demi-aboiement, demi-hurlement, etc.; ce sont là autant d'erreurs. Le chien véritablement enragé est doux et triste les premiers jours, mais il recherche les caresses et entre en fureur quand on les distribue à d'autres chiens; il s'agite d'une façon incessante et sans but apparent; perversion de son appétit; modification de l'aboiement; insensibilité aux corrections, etc.

(A suivre).

La Société a adressé les deux circulaires ci-après, concernant les deux Expositions qu'elle organise à Poligny pour le mois de septembre prochain.

EXPOSITION

D'INSTRUMENTS VITICOLES ET VINICOLES.

La Société d'agriculture, sciences et arts de Poligny a fait, l'année dernière, pour les trois départements de la Franche-Comté, une Exposition de raisins de cuve attachés à leurs sarments, afin de pouvoir établir la nomenclature et la synonymie de tous les cépages cultivés dans la région.

Un rapport, qui paraîtra prochainement, rendra compte des résultats obtenus par la Société dans cette enquête sur les produits de nos vignes franc-comtoises.

L'Exhibition de l'année dernière, qui nous a fixés sur la nature de chaque plant, ses conditions de taille, de culture, de sol et d'exposition, appelait impérieusement celle que nous organisons cette année, et qui a pour but de faire bénéficier la viticulture et la vinification de tous les progrès obtenus, à ce double point de vue, par la science et l'industrie.

En conséquence, notre Société ouvrira à Poligny, du 7 au 13 septembre 1875, une Exposition des produits de l'industrie comprenant :

- 1° Instruments de défoncement et de préparation du sol pour la plantation de la vigne ;
- 2° Instruments et outils pour la taille, la greffe, l'incision annulaire, etc. ;
- 3° Instruments et outils de labour à bestiaux et à mains ;
- 4° Outils et instruments se rapportant au mode de palissage, d'attache et d'échalassage ;
- 5° Meubles, ustensiles et instruments relatifs à la récolte et à son transport : paniers, hottes, bouilles, égrappoirs, etc. ;
- 6° Instruments divers relatifs aux cuvages et décuvages : fouloirs à vendange, pressoirs, pompes, etc. ;
- 7° Instruments et meubles de cave : filtres, œnothermes, brocs, siphons, bouteilles, robinets, entonnoirs, etc. ;
- 8° Instruments, appareils et procédés de soutirage, conservation et clarification des vins, de fabrication de moût ;
- 9° Alambics ;
- 10° Appareils concernant la fabrication des liqueurs, conserves, etc.

Pour être exposant, il suffit d'en faire la demande au Président de la Société avant le 25 août prochain, et d'indiquer le plus approximativement possible la place qui doit être réservée.

Enfin, comme dernier complément à son étude sur les cépages, notre Société organise, en même temps que son Exposition d'instruments viticoles, une Exposition des vins de toute espèce, provenant des vignobles des trois départements de la Franche-Comté.

Des jurys spéciaux statueront sur les nombreuses récompenses que la Société aura à distribuer aux Exposants.

La Compagnie de Paris à Lyon transportera les colis à destination de l'Exposition, à plein tarif à l'aller et gratuitement au retour.

Le Président, CH. BAILLE.

EXPOSITION DE VINS

DES TROIS DÉPARTEMENTS DE FRANCHE-COMTÉ.

Dans une Exposition de raisins organisée, l'année dernière, par notre Société, nous avons étudié les cépages de la Franche-Comté, leur valeur respective, leur synonymie, la taille, la culture et les sols qui leur conviennent.

Comme complément indispensable à cette première enquête, il nous reste à apprécier la qualité des vins produits par ces cépages, soit pris isolément, soit mélangés entre eux dans les différents vignobles. Pour arriver à cette appréciation, la Société fait un nouvel appel aux viticulteurs comtois, qu'elle convie à son Exposition de vins qui aura lieu du 7 au 13 septembre prochain.

Une fois l'étude comparative et le classement achevés, l'ensemble des vins exposés, représentant l'industrie viticole de la province, sera transmis, aux frais de la Société, à l'Exposition universelle de Philadelphie. Nos viticulteurs comprendront qu'il y a un intérêt de premier ordre, au point de vue du renom de notre vignoble Comtois et de son avenir commercial, à ce que nous soyons largement et dignement représentés à cette grande Exposition.

Il suffit, pour être exposant, d'en faire la demande au Président de la Société avant le 20 août prochain, et de se conformer aux conditions suivantes :

1° Les échantillons de vin rouge devront être représentés par trois bouteilles de 75 à 80 centilitres, ceux de vin de garde et de liqueur par deux bouteilles dont la teneur ne peut être déterminée.

2° Les vins devront être expédiés *franco*, en grande vitesse, vers le 1^{er} septembre, et la propriété en sera abandonnée à la Société, qui prend à sa charge tous les frais d'installation à Poligny et ceux que comportera la participation à l'Exposition de Philadelphie.

En vue de faciliter, s'il en était besoin, le chauffage des vins par l'œno-therme, dans le but d'éviter les risques de la traversée, il est recommandé de décanter tous les vins anciennement mis en bouteilles. Des étiquettes portant toutes les indications nécessaires au classement seront adressées par nos soins à chaque exposant.

Un jury statuera sur les nombreuses récompenses que la Société distribuera aux exposants, et sera chargé de choisir les vins qui devront former la représentation comtoise à Philadelphie.

Le Président, Ch. BAILLE.

CONCOURS DE JEUNE BÉTAIL.

Ce Concours aura lieu le lundi 13 septembre 1875, à 9 heures du matin, au champ de foire de Poligny.

Ne pourront concourir que les taureaux et génisses de deux à trente mois, et ne seront primés que les sujets qui, toutes choses égales d'ailleurs, présenteront le plus beau type de l'écusson décrit par Guénon.

Seront distribuées les médailles et primes ci-après :

GÉNISSES.

1 ^{er} prix,	médaille de bronze	et 50 fr.
2 ^{me} id.	id.	et 30
3 ^{me} id.	id.	et 30
4 ^{me} id.	id.	et 20
5 ^{me} id.	id.	et 20
6 ^{me} id.	mention honorable	et 10
7 ^{me} id.	id.	et 10

TAUREAUX.

1 ^{er} prix,	médaille de bronze	et 50 fr.
2 ^{me} id.	id.	et 30
3 ^{me} id.	id.	et 30
4 ^{me} id.	id.	et 20
5 ^{me} id.	id.	et 20
6 ^{me} id.	mention honorable	et 10
7 ^{me} id.	id.	et 10

Une prime d'honneur pourra être décernée par la Société au sujet qui réunirait des conditions exceptionnelles.

La distribution des récompenses pour le Concours de bétail et l'Exposition d'instruments viticoles et vinicoles, et de vins, aura lieu le lundi 13 septembre, à 3 heures.



SÉANCE GÉNÉRALE DU 10 JUIN 1875.

Présidence de M. BAILLE.

La séance est ouverte à dix heures par la lecture du procès-verbal de la séance précédente, lequel est adopté sans observations.

Correspondance. — M. le Ministre de l'Agriculture envoie deux exemplaires d'une circulaire indiquant les sulfo-carbonates comme pouvant combattre les ravages du phylloxera.

M. Victor Chatel, de Valcongrain (Calvados), envoie deux opuscules qui traitent des dégâts causés aux végétaux par les acarus.

Le Comité central de l'Exposition internationale d'hygiène et de sauvetage, qui doit avoir lieu en Belgique en 1876, nous adresse le programme de cette Exposition.

M. Ad. Huart et M. E. de Vignaux remercient la Société du diplôme de membre correspondant qui a été conféré à ce dernier.

L'Institut Smithsonian, à Washington, et la Société d'histoire naturelle de Toulouse accusent réception du Bulletin de la Société.

La Société d'agriculture de la Haute-Saône envoie le programme du Concours d'instruments agricoles qu'elle ouvre à Vesoul le 13 juillet prochain.

Lectures. — Il est donné lecture : 1° Du rapport de M. Monin sur le Concours littéraire de 1874, rapport dont les conclusions ont été adoptées à la séance de décembre dernier ; 2° d'une communication de M. Cretin, membre correspondant, sur un *Moyen pratique de préserver le blé des charançons* ; 3° d'une *Revue des Journaux agricoles et scientifiques*, par M. le docteur Rouget.

Est nommé membre titulaire : M. Urscheller, professeur au Collège, présenté par M. Monin.

La séance est levée à onze heures.



A PROPOS DU MÉTAYAGE

Et de l'Économie des vignobles du Jura

PAR CH. ROUGET, MEMBRE CORRESPONDANT

(Suite).

On a dit que le métayage était une sorte d'association entre le propriétaire et le travailleur en vue de l'exploitation d'une terre. Ce mot d'association ne rend pas complètement le sentiment qui a présidé primitivement à cet accord et suppose une combinaison qui lui a été étrangère. Il y a dans ce partage égalitaire de la récolte quelque chose de fraternel et de chrétien qui lui donne un caractère sacramentel et religieux qui n'est pas pour rien dans l'adoption de ce système, qui régit les deux tiers de l'Europe. Ce cachet de religiosité est accru dans cet accord par les circonstances qui l'accompagnent : Conclu sans écrit, sans témoin, sans autre garantie que la bonne foi des deux contractants, il saisit les âmes simples et frappe leur imagination d'un respect particulier. Lorsque le métayage fut introduit au moyen-âge, la parité des lots dut relever le caractère des cultivateurs : ils sentirent diminuer la distance qui les séparait du maître ou du seigneur. Leurs cœurs, aigris par la souffrance, durent être touchés d'une condition qui les plaçait les uns et les autres sur le pied de l'égalité. L'égalité du partage semble s'appuyer aujourd'hui sur l'autorité d'une pratique plusieurs fois séculaire, derrière laquelle l'esprit de routine trouve ou du moins cherche un abri. Plus souvent l'égoïsme et peut-être l'avarice invoquent cette autorité apparente pour couvrir d'une barrière infranchissable la moitié qui leur revient. Il pourrait ne pas être inutile de rechercher si le passé autorise tant de rigorisme en cet endroit, que les propriétaires ont maintes fois, de nos jours, fait fléchir à leur profit. Il est néanmoins peu de problèmes dont la solution pratique soit plus difficile à aborder que ceux qui, en touchant à ces questions, soulèvent les résistances des uns et les défiances des autres.

Les résultats presque négatifs produits par le métayage en bien des circonstances diverses prouvent qu'il est dangereux de se reposer sur l'équité de l'intention et que le sentiment ne suffit pas à cimenter l'alliance de deux intérêts. Cette équité, seule base solide de toute association, les propriétaires qui président aux conditions de l'accord

doivent pouvoir l'y introduire. Or, comment pourront-ils le faire, quel moyen auront-ils d'apprécier la valeur de la part faite au métayer s'ils ignorent celle de la leur ?

La plupart des économistes ont signalé, en effet, les vices nombreux que le métayage, considéré en général, porte en lui-même. Ils nous ont fait voir la culture des pays régis par ce système condamnée à un état presque stationnaire, tandis que les pays à culture hautement progressive ont demandé au fermage le stimulant et la liberté d'action nécessaires. Nous avons vu quelles causes rendent l'affermement des vignes à peu près impossible dans nos régions. Dans un grand nombre de cas, l'élastique productivité de la vigne a apporté un puissant correctif aux inconvénients dénoncés par les économistes. Les récentes études dont le métayage de divers vignobles a fait l'objet tendent à prouver que ce mode ne demande qu'une application intelligente pour être apte à atteindre le but proposé.

Par le métayage, que nous supposons bien conditionné, le vigneron sait que chacun de ses efforts, de ses soins seront d'autant mieux récompensés qu'ils auront été plus intelligents et plus assidus. Il n'est aucune des améliorations qu'il peut apporter à la culture qui ne lui soit comptée. Il s'affectionne à la vigne du maître, qui devient la sienne. Il jouit d'une grande indépendance dans les différentes opérations de la culture et même dans la direction de la vigne. Pourquoi regretterait-il la déférence qu'il doit au propriétaire, puisqu'elle témoigne de la confiance qui lui est accordée et qu'elle le rapproche de lui ? Pourrait-on douter que c'est aux garanties dont ce témoignage sera entouré que le dévouement du métayer sera proportionné ? Il importe donc que les conditions du métayage développent ces bonnes dispositions. Le propriétaire ne doit pas perdre de vue que ce n'est pas seulement le revenu et le bénéfice de sa vigne qu'il demande au vigneron de lui assurer, mais que la valeur capitale du fonds se trouve par le fait confiée à ses soins, et que son travail et son activité deviennent les plus sûrs garants de cette valeur. Le propriétaire en trouve un gage de plus dans les habitudes de prudence et d'économie que la culture à moitié fruits suppose et impose au métayer. L'irrégularité des récoltes lui fait une nécessité de se ménager quelques ressources dans les bonnes années pour les mauvaises. Le métayage bien entendu prépare une des parties les plus saines de la population.

Malgré tous les avantages réunis dans ce mode de faire valoir, il n'a pu toujours et dans tous les cas montrer la vertu qu'on lui attribue.

Si le travail réclamé par la culture de la vigne reste sensiblement le même dans tous les sols, il n'en est pas ainsi des récoltes. Celles-ci sont essentiellement variables, non-seulement de qualité, mais encore de valeur. C'est peut-être trop demander au métayage que d'exiger qu'il satisfasse à tant de conditions diverses en gardant dans tous les cas une proportion de récolte qui ne se modifie jamais à l'avantage du vigneron. De jour en jour, les récoltes des métayers sont plus largement distancées par celles des propriétaires vigneron. Chaque jour voit désertier quelques-uns de ceux-là, dont le nombre diminue. Forcément recrutés en dehors des anciennes familles de vignerons, les nouveaux venus manquent de l'habitude et de l'expérience nécessaires. Leurs cultures déclinent, les récoltes baissent, la valeur capitale des fonds s'anéantit et le bien-être disparaît. Il faut donc que le métayage, tel qu'il est pratiqué, soit atteint d'un vice secret dont il est à propos de rechercher l'origine et la nature.

Naturellement ces faits ne se produisent point sans provoquer de part et d'autre quelques récriminations. Les vignerons se plaignent des propriétaires et ceux-ci accusent les vignerons. Ces plaintes et ces accusations réciproques ne portent pas remède au mal qui s'accroît. Surtout dans les mauvaises années, les plaintes des vignerons se traduisent par des demandes de subsides qui semblent injustes aux propriétaires, et sont d'autant plus lourdes que les récoltes ont été plus maigres. Ces subsides sortent des conditions du métayage et deviennent de dangereux précédents. Accordés à la contrainte et seulement pour ne pas exposer les vignes à une ruine complète, ils ne garantissent pas suffisamment la bonne culture. Bref, ces subsides ne sont qu'un expédient empirique propre seulement à engendrer de nouvelles récriminations.

Bien souvent les uns et les autres, à bout de raisons, rappellent ou invoquent le passé. Ce long passé, qui a tant vu de circonstances diverses, n'a pu manquer en effet d'en rencontrer qui présentent quelques analogies avec celles où nous nous trouvons. En les comparant avec la situation présente, il nous sera peut-être possible d'entrevoir une issue à nos difficultés. Les moyens qui ont été essayés par nos devanciers pourront nous guider dans le choix de ceux que nous devons employer.

Plusieurs fois déjà nous avons dû jeter en arrière un regard interrogateur ! Ce passé trop oublié et qui ne semble guère moins méconnu de ceux qui l'invoquent sans cesse que de ceux qui le renient obstinément, nous l'écarterons d'autant moins du débat qu'il est toujours fécond

en leçons utiles pour ceux qui l'interrogent sans parti pris comme sans passions. Si incomplets et si bornés que soient les renseignements qui sont à notre disposition, il en jaillit une lumière qui ne nous fait regretter que leur rareté.

Et d'ailleurs si, dans la recherche des améliorations à apporter à nos vignobles, aux exemples empruntés aux plus florissants de nos cantons, ainsi qu'à ceux des vignobles nos voisins, et aux causes auxquelles nous croyons devoir attribuer leur prospérité, le passé vient ajouter l'autorité de son attestation, nos inductions revêtiront le caractère de la certitude.

Bien des raisons se réunissent pour nous convier à maintenir et à accroître la splendeur de nos glorieux vignobles. Ce bien-être que nous leur demandons et qu'ils pourraient nous procurer plus abondamment encore, mérite plus de soins que nous ne lui en accordons. Un illustre penseur espagnol n'a pas craint d'en faire un des attributs essentiels de la civilisation : il n'y mettait qu'une condition, c'est que ce bien-être soit le partage du plus grand nombre possible. De cette civilisation, dont le plus haut degré est notre véritable état de nature, nous en serons donc rapprochés par le développement de ce bien-être, qui nous apportera encore plus de sécurité sociale que de jouissance personnelle, car nous pourrons d'autant plus en faire part que nous en serons plus largement pourvus.

Nos vignobles nous procurent encore un plaisir qui n'est pas sans quelque mélange de gloire. Involontairement nous nous attribuons, nous nous approprions une partie de l'éclat, de la renommée qui s'attachent aux hommes et aux choses qui nous entourent. On est fier des belles intelligences ainsi que des nobles cœurs qui sont nés sur le même sol que nous. On est fier aussi de la réputation acquise aux produits de ce sol. Nous sommes fiers d'appartenir à un pays dont quelques-uns des vins sont rangés parmi les premiers vins du monde. Nos vins de paille ont été jugés dignes d'être mis en regard, de soutenir la comparaison avec les plus célèbres vins de liqueur. Nos vins jaunes ou de garde ont été qualifiés du nom de vins princiers, et leur histoire confirme cette dénomination. Chaque année, presque chaque jour nous apportent de nouveaux témoignages de ce que nos autres vins, pour être d'un rang moins élevé, en sont pourtant les dignes suivants. Nous sommes heureux du plaisir qu'ils procurent à nos hôtes étrangers, et en les voyant savourer ces vins dont les qualités excitent leur étonnement, l'expression de la satisfaction qu'ils éprouvent nous flatte agréa-

blement. Ces vins ne sont pas tellement les produits de notre sol qu'ils ne soient un peu les nôtres, et, s'ils ont droit à des louanges, il nous en revient bien quelque part. Celle-ci ne doit pas seulement servir à satisfaire notre vanité, mais bien plutôt à exciter notre émulation à les mériter davantage encore, car ce que ces vins procurent en plaisir nous revient en renommée, et par suite en richesse. Nous ne pouvons abandonner, nous ne saurions livrer à l'oubli ces témoignages, non-seulement sans ingratitude, mais encore sans inintelligence. Les recueillir, les grouper, c'est encore servir l'économie de notre vignoble, à laquelle ils touchent par plus d'un point.

Dans ce coup-d'œil rétrospectif sur l'histoire de notre vignoble, nous ne nous astreindrons pas uniquement aux faits de l'ordre économique qui ont trait aux questions que nous avons essayé d'exposer. A tort ou à raison, nous avons tenu à reproduire ce que nous avons pu apprendre de cette histoire, puisque tous les faits qui se rattachent à celle-ci ne sauraient être indifférents à ces questions. Cette tâche revenait à de plus capables, mais nous nous estimerions heureux si les lacunes et les imperfections de cet essai faisaient enfin sortir de leur inaction tant de plumes plus dignes que la nôtre et plus érudites.

V.

L'histoire de nos vignobles et de leurs vins est liée d'une façon intime à celle de notre province, et il n'est presque aucun des historiens de celle-ci ou de nos principales villes qui n'ait apporté son contingent à la première. Plus d'une fois nous ne ferons guère autre chose que condenser ce qu'ils nous en apprennent.

L'antiquité latine a connu et apprécié les vins de la Séquanie dès le premier siècle de l'ère chrétienne et presque immédiatement après la conquête des Gaules par les Romains. La mention que Pline l'Ancien ou le Naturaliste a faite de ces vins n'a point échappé à Gollut, le premier historien des Bourguignons de la Comté. Ainsi, dès les temps de la Renaissance, nos pères ont eu connaissance du titre le plus ancien qui existe de l'illustration de nos vins. Voici ce passage de Pline dans la traduction qu'en a donné M. Ajasson de Grandsagne (collection Panckoucke) : « On a découvert dans la Viennoise une espèce célèbre (de vigne) dont le vin a le goût de poix. L'Auvergne, la Séquanoise, les Helves en ont de pareils depuis quelque temps. » Ce goût de poix, dont nous pourrions nous scandaliser, n'était point naturel à ces vins, fait observer un annotateur. Il provenait, soit de l'introduction d'une

matière résineuse, soit de la nature des vases qui les renfermaient. Au reste, la plupart des commentateurs paraissent croire que ce goût était spécial aux vins de la Viennoise, et que ceux de la Séquanie n'avaient de commun avec ceux-ci que leur célébrité. Pline ajoute en observation finale : « Ces vins étaient inconnus à Virgile, qui vivait il y a quatre-vingt-dix ans. » Ce qui ne veut pas dire que les vignobles de la Séquanie n'existaient pas avec toutes leurs qualités, mais qui semble contredire l'opinion de Chevalier, l'historien de Poligny, qui essaie de faire remonter au temps de Jules César la réputation de ces vins dans le monde romain.

Il est permis à notre patriotisme de croire, avec l'historien polinois, que les côteaux qui produisaient ces vins fameux sont les mêmes que ceux qui aujourd'hui sont couverts de vignobles antiques et réputés, mais il serait oiseux d'en chercher des preuves. La destruction des vignobles de la Gaule en 92, par l'ordre de Domitien, ayant interrompu la tradition, et cet état de choses ayant duré près de deux siècles, toute certitude devient impossible sur une matière au sujet de laquelle l'antiquité ne nous a laissé que de brefs renseignements. On sait seulement que, replantés sous Probus, à la suite de l'édit de l'an 282, les vignobles de la Gaule ne tardèrent pas à reprendre leur ancienne réputation.

Le même Chevalier, que sa qualité de conseiller-maire à la Cour des Comptes de Bourgogne mettait à même de satisfaire ses goûts pour les fouilles érudites des vieux titres et comptes, expose avec preuves que les vins du Jura, et en particulier ceux de sa ville natale, ont joué un rôle important chez les princes des deux Bourgognes et même à la cour de France, au xiv^e siècle, sous les reines qui furent choisies dans cette maison.

En 1336, le roi de France étant venu pacifier les querelles qu'Eudes, duc de Bourgogne, avait avec les sires d'Arlay, de Montfaucon, de Faucogney, etc., on fournit tous les châteaux où il devait séjourner des vins de Poligny, bien que ces châteaux fussent dans le duché. Au xv^e et au xvi^e siècles, le magistrat de Salins ne croit pouvoir mieux témoigner sa reconnaissance et son respect pour les grands personnages qui marquent de l'intérêt à cette ville qu'en leur faisant présent de vins de choix du crû, soit rouge, dit *hypocras*, soit surtout de blanc et claret. L'évêque de Langres, en 1486, le général Gaillard, en 1490, le prince d'Orange, en 1526, le chancelier de Granvelle, en 1547, ne paraissent nullement dédaigner de tels cadeaux. Dans ce même temps, Gilbert Cousin et Gollut exaltent à l'envi les vins de leur pays. Le chapitre

XVII^e de Gollut est un véritable chant lyrique, une ode à nos vins ; son enthousiasme ne tarit pas. Presque toutes les localités de la province aujourd'hui renommées, quelques autres, qui semblent avoir baissé dans l'estime qu'on en faisait, y sont citées. Notre auteur fait passer comme à un *défilé* tous les noms des vins célèbres de la France, de l'Espagne et de l'Italie qui sont à sa connaissance, pour saluer nos vins francs-comtois. Tous doivent s'incliner devant ces vins blancs d'Arbois, « la meilleure cave de Bourgogne, qui ne se laissent égaler, » devant ceux de Château-Chalon, déjà célébrés par G. Cousin, lesquels « ne se laissent surpasser ; » devant « ces vins rouges de Besançon, Gy la terre seiche, Vesoul, Salins, Jouë, etc., qui emportent le prix et hont comme dict est ceste perfection que si vous les envasés en tonneaux grands et que d'années à autres lon luy remette quelque peu de nouveau pour remplir, sa force et sa bonté stomacale lui dure dix, quinze, vingt ans. »

A partir de la fin du xvi^e siècle, la réputation de nos vins a décidément franchi les limites de la province. On sait dans quelles circonstances Henri IV apprit à les apprécier. Il est probable que ce ne fut point pour lui une découverte et que leur renommée lui était déjà parvenue auparavant. N'était-ce point à ce prince, qui aimait à s'entretenir avec lui, qu'Olivier de Serres devait la connaissance qu'il avait du vin d'Arbois ? Le cas que le Béarnais faisait de nos produits semble avoir engagé l'illustre agronome à s'enquérir de nos cépages, dont il connaissait au moins les noms, ainsi qu'on le voit au 3^e lieu de son *Théâtre d'agriculture*, où une légère altération, imprimée à quelques-uns d'entre eux, n'empêche pas de les reconnaître. Jean-Jacques prisait si fort « un petit vin blanc d'Arbois » de la cave de M. de Mably, qu'on dut lui en retirer la clef et le gouvernement. Enfin, nous avons vu les vins de Poligny cités à côté des grands noms de la Bourgogne et de la Champagne dans une chanson du caveau de la fin du siècle dernier. Nous laissons à d'autres le soin de compléter les témoignages importants qui ont été faits de l'estime dont ont joui nos vins ; les quelques traits que nous venons de rappeler suffisent à notre but et à en jalonner les indices.

Ces mêmes faits nous permettent d'entrevoir que, depuis un nombre bien respectable de siècles, nos vignobles ont déjà dû prendre un certain développement. On voit en effet les plus distingués d'entre eux couvrir les espaces qu'ils occupent aujourd'hui ; quant au moyen-âge, le jour commence à poindre dans cet affreux chaos qui suivit l'invasion des Barbares. En l'an 915, Charles-le-Simple, roi de France, cède à Hugues, comte de Bourgogne, 40 meix avec toutes les terres et vignes qu'il pos-

sède en la ville de Poligny. En 969, un diacre nommé Alton fait donation à la comtesse Ermentrude et à ses enfants, pour en disposer en œuvres pies, de plusieurs biens, parmi lesquels est une *vigne* sise à Corcelles, faubourg d'Arbois. Des chartes du siècle suivant nous en montrent à Glénon, à Grozon, à Saint-Lothain, à Château-Chalon, etc. Vers 980, le canton du vignoble de Salins, situé au pied de la montagne de Poupet, porte déjà le doux nom de *Riante*. Il appartient alors à une princesse du nom de Béatrix, qu'on croit faire partie des ancêtres de nos comtes héréditaires. Passé aux mains de ceux-ci, la partie supérieure de notre vignoble est comprise dans la dotation du monastère de Vaux-sur-Poligny, fondé, vers l'an 1020, par le comte Othon-Guillaume. Lorsque ce monastère fut cédé à l'ordre de Cluny, le même Othon-Guillaume et Renaud, son fils, confirmèrent les dotations. Dans cet acte, il est fait une nouvelle mention de ces vignes sous la roche de Riante. N'est-on pas en droit d'en inférer que la réputation de ce lieudit devait être déjà bien établie à cette époque? Il est peu croyable que cette partie du vignoble se soit jamais fait remarquer autrement que par la qualité de ses produits. Celle-ci seule, dans cette occasion, a dû attirer l'attention de ses puissants possesseurs et la recommander à leur dévote générosité. Les moines de Vaux attachent un tel prix à cette propriété, qu'ils en font renouveler et ratifier l'acte de cession à chaque génération, jusqu'à la fin du ^{xii}^e siècle. Les sceaux de Rodolphe, roi de Bourgogne, des comtes Guillaume I^{er} et Etienne, du pape Calixte II, de l'impératrice Béatrix de Bourgogne, épouse de Frédéric Barberousse, viennent successivement affirmer cet abandon des premiers comtes. On ignore pour quelle proportion entraient les vignes dans les mille arpents de terre concédés sur le seul territoire de Salins à l'abbaye de Sainte-Bénigne de Dijon par Othon-Guillaume. Parmi les biens que les moines de l'abbaye de Balerne reçoivent de la libéralité des sires de Salins au ^{xii}^e siècle, se trouve une partie du réputé lieudit de Chauvirel. Cette portion du vignoble salinois porte encore le nom de Balerne. Les noms de Saint-Nicolas, la Prévôtée, la Cordelière, Saint-Pierre, portés à Salins par d'importantes portions du vignoble, rappellent des dotations non moins antiques faites aux prieurés de Saint-Nicolas, de Saint-Pierre, au couvent des Cordeliers de cette ville et au prévôt du chapitre de Saint-Anatoile. Une charte de Jean de Chalons (1), comte de Bourgogne et sire de Salins, datée de 1246, en confirmant les mêmes

(1) *Mémoires de la Société d'émulation du Jura*, 1873.

prévôt et chapitre de Saint-Analoile dans la possession des hameaux d'Arloz et de Baud, ainsi que dans celle du quart des dîmes de toutes les vignes que le sire de Salins possède dans cette ville, nous donne lieu de croire que celles-ci sont encore considérables.

Les terres et les vignes que nous venons de mentionner n'étaient pas les seules propriétés de cette nature possédées par les établissements susnommés. En dehors de ceux-ci, Salins en renfermait bien d'autres, non moins richement dotés. Tels étaient les chapitres de Saint-Maurice et de Saint-Michel, les églises de Saint-Jean-Baptiste et de Notre-Dame, le prieuré de la Madeleine, un peu plus tard les Templiers. Les comtes de Bourgogne et les sires de Salins n'étaient pas non plus les seuls seigneurs ayant des propriétés à Salins. Leurs familles se divisaient en plusieurs branches apportionnées dans le pays. Nous n'avons insisté sur ces détails, dans une seule localité, que dans le but de saisir les traces de l'étendue du vignoble à cette époque et en même temps pour nous faire une idée de la constitution de la propriété aux ^{x^e}, ^{xⁱ^e}, ^{xⁱⁱ^e} siècles. Serait-il nécessaire de faire remarquer le peu de place qui restait à la petite propriété proprement dite, si réellement elle existait?

Il suffit de parcourir nos histoires locales, il suffit surtout de jeter un coup-d'œil sur notre pays, où les ruines des abbayes et des prieurés ne sont guère moins nombreuses que celles des châteaux, pour nous rendre compte de la manière dont la propriété, celle de la vigne entre autres, se partageait entre les seigneurs d'une part et le clergé régulier ou séculier de l'autre. « Les abbés des grandes abbayes et leurs religieux, non moins friands de bons vins que les grands, fait observer l'historien Chevalier, marquèrent un grand empressement à la possession des meilleurs vignobles. » Vers cette époque, toutes les abbayes célèbres de la province et de celles qui l'environnent sont pourvues de vignes dans les parties les plus réputées du Jura.

Témoins de la foi de ces âges, ces dotations nous sont un sûr garant du prix qu'attachaient dès lors aux vignobles et les princes donateurs et l'Église donataire. Mais tous ces seigneurs de l'âge des *barons de fer* avaient peu l'intelligence des cultures et pas davantage celle de la vigne. Ce fut une heureuse évolution que celle qui leur en fit partager la possession avec les établissements ecclésiastiques. Ceux-ci étaient autrement constitués pour en comprendre la valeur et bien plus aptes à l'accroître. Si le personnel des plus riches d'entre ces établissements se recrutait en partie parmi les cadets de familles seigneuriales, on peut voir par les Suger, les Maurice de Sully que, dans cette carrière

du moins, une origine obscure n'était pas un obstacle infranchissable pour arriver à la puissance et qu'il y restait une assez large place ouverte aux classes inférieures. L'Église et ses monastères étaient le terrain neutre sur lequel se rencontraient et se confondaient les maîtres du pays et leurs esclaves, les grands et les petits. Là seulement, les idées chrétiennes prenaient corps et devenaient réalités. Ces petits ne pouvaient oublier leur origine. La situation d'un grand nombre d'abbayes ou de prieurés écartés du tumulte du monde mettait forcément leurs habitants en contact journalier avec les détails d'une culture à laquelle ils devaient une partie de leur subsistance. Le rôle du vin dans l'acte essentiel de la religion assurait à la vigne une place exceptionnelle dans l'attention de ses nouveaux maîtres. D'autre part, dans ces temps durs et sombres, où des rochers inaccessibles, de hautes et puissantes murailles, des douves profondes procuraient à peine une sécurité douteuse et pleine d'inquiétudes, le respect attaché à tout ce qui tient à la religion assura quelque temps aux cloîtres une paix relative. Si précaire qu'ait pu être cette paix, elle était d'autant plus précieuse qu'elle n'était pas le seul avantage offert par l'Église. Tout ce que cette époque compta d'hommes calmes, studieux, observateurs, dut chercher un refuge dans son sein et surtout dans les monastères. Dans ces abris, à côté des quelques lettrés qui nous ont transmis le souvenir de ces temps, à côté de ceux dont le rôle plus modeste se borne à transcrire les rares documents de l'histoire de cette époque, ainsi que les monuments bien plus nombreux de celle de l'antiquité et de sa littérature, nous voyons des religieux en grand nombre occupés à défricher et à remettre en culture des terres dépeuplées par six siècles d'invasion. Ce sont les seuls agriculteurs de cette époque, et on dirait qu'ils prennent à tâche de réparer les dévastations journalièrement engendrées par le système féodal. La réputation de nos vins francs-comtois étant antérieure à la création de ces établissements, il n'est pas aisé de préciser la part qui leur revient dans les progrès faits par la culture de la vigne. Cette part n'en est pas moins évidente, mais il n'est guère possible de la déterminer que par induction. L'extension que la plantation du *Savagnin* ou *Naturé* a prise autour des abbayes de Château-Chalon et de Saint-Lothain, la réputation des vins de garde que produit ce cépage sont des faits de nature à faire présumer que les religieux ont largement contribué à faire distinguer les aptitudes et facultés diverses des cépages et de celui-ci en particulier. Les essais multipliés qui furent nécessités pour la découverte des partis variés qu'une vinification patiente et intelli-

gente a su tirer des produits de nos cépages trouvèrent un milieu merveilleusement disposé pour se produire dans la richesse de ces établissements. Leur nombreux personnel ne s'y prêtait pas moins. Qui donc alors, sinon des chanoinesses ou des moines, pouvait attendre pendant vingt ans qu'un vin déployât des qualités que sa jeunesse laisse à peine soupçonner ?

Quelle fut, dans ces temps, la condition faite aux vigneronns par les propriétaires du sol ? On l'ignore ; mais la valeur qui en fait tant rechercher la possession, la population relativement nombreuse dont il est facile de saisir les traces dès lors, ne permettent pas de douter que de bonne heure on comprit la nécessité d'assurer le sympathique concours des cultivateurs à la conservation d'une si précieuse source de richesses. Dès des temps déjà éloignés, la participation à la récolte par le métayage a été le mode adopté pour toutes les vignes dont les propriétaires ne purent personnellement diriger la culture.

Le métayage, on le sait, est une institution du moyen-âge. Quelque jugement qu'on en puisse porter aujourd'hui, il fut un grand progrès sur la situation que le servage faisait aux cultivateurs. C'était comme une première proclamation, en même temps qu'un essai de démonstration de la solidarité des classes de la société. En cela il est permis de dire que le sentiment chrétien a devancé la science, mais il ne faudrait pas s'abuser sur la valeur de ce fait. Les souvenirs qui sont restés de la conduite de l'Église et en particulier de celle des monastères envers ceux qui cultivaient leurs terres permettent de croire que c'est à ceux-ci qu'est due cette amélioration. On voit dans l'histoire de Poligny qu'au ^{xiv}^e siècle les comtes de Bourgogne n'avaient pas introduit le métayage dans le vaste vignoble qu'ils possédaient en cette ville : ils le faisaient cultiver à leurs frais. On verra que si le partage à moitié fruits fut la proportion la plus commune, elle ne fut point unique ni absolue, et que nos ancêtres surent varier les clauses d'un contrat et les approprier aux circonstances.

Cette intelligence des conditions dans lesquelles peut et doit prospérer une culture, fortuite ou raisonnée, a certainement contribué au perfectionnement rapide de ces procédés. En admettant, ce qui est même probable, que les premières notions de cette culture aient été empruntées, avec les premiers plants de vignes, à des contrées plus méridionales, il paraît certain que les principaux cépages que nous cultivons actuellement ont dû naître sur notre sol. Leur allure particulière nous permet du moins de le croire. Avant de les substituer à

ceux qu'on s'était trouvé dans la nécessité d'emprunter, un long apprentissage de leurs qualités et de leur manière de fructifier a été nécessaire. Le temps qui nous sépare de l'origine de la plupart d'entre eux nous la rend inconnue. Pressés par bien d'autres soins, nos ancêtres écrivaient peu ; ils ont chargé la tradition du soin de faire passer les résultats de leurs tâtonnements et de leur longue expérience dans les faits et pratiques de la culture, sans toujours nous instruire de leurs tribulations.

Un curieux document, publié dans le dernier volume des *Mémoires de la Société d'émulation du Jura* (1874), nous apporte un précieux renseignement sur quelques-uns des cépages les plus anciennement cultivés. Il nous montre que le *Poulsard*, le *Savagnin noir* et le *Margillin* devaient faire le fonds d'une bonne partie de nos vignobles dès le xiv^e siècle. Cette trouvaille est due aux actives recherches de M. Toubin, à qui l'histoire de la vigne dans le Jura est déjà redevable de bien des découvertes. Le document en question est un acte daté de 1385. Guillaume-le-Gaignière, de Chilly-le-Vignoble, abandonne pour douze ans à Pierre Poncet, de Messia, un journal de terre « en toppe, en bois, et en espines, » sis en Bussière, sur le territoire de Messia, à la condition que cette terre sera « implantée de *Savagnins noirs*, *Polozard* et *Mergeliains*. » Ledit Pierre Poncet s'engage « à la faire et cultiver chacun anz cinq fois du fossour de bonne saison. » C'est peut-être, fait remarquer M. Toubin, le plus ancien parchemin de notre noble cépage.

La désignation précise de ces trois plants nous prouve qu'il en existait d'autres, mais quels étaient-ils ? Des documents d'une toute autre nature nous en feront connaître successivement un certain nombre.

(A suivre).

REVUE DES JOURNAUX AGRICOLES ET SCIENTIFIQUES,

PAR M. LE DOCTEUR ROUGET (D'ARBOIS), MEMBRE FONDATEUR.

Excellence hygiénique de la profession agricole ; insalubrité relative des professions industrielles. — La cause capitale de l'aggravation de la mortalité des jeunes gens et partant de l'extension de la tuberculose, c'est d'une manière synthétique, la *réclusion*. Cette circonstance étiologique em-

brasse la plupart des autres, peut-être toutes.... Pas plus que l'homme, les animaux ne résistent à cette cause puissante de dissolution et de ruine. La réclusion est au fond de toutes nos institutions sociales; on la trouve dans le travail de l'industrie, dans les habitations des villes, dans les établissements consacrés à l'éducation. Le grand tort de la civilisation, c'est de la multiplier et de l'entretenir sous toutes les formes. Plus l'homme se rapproche de l'état sauvage, plus il redoute et fuit la réclusion. Plus la civilisation progresse et s'infiltré dans les masses, plus elle se condamne, soit dans la personne des adultes, soit plus fâcheusement encore dans la personne des enfants, à une réclusion plus ou moins sévère.

Voyez l'enfant au sein de notre société moderne et suivez-le à partir du moment où il commence à fréquenter l'école jusqu'à l'âge de la jeunesse! Six longues heures, les plus belles de la journée, se passent dans des salles où, très-souvent, les élèves accumulés sont à l'étroit, et qui joignent à l'inconvénient de la réclusion celui de l'air confiné. Quel temps reste-t-il à l'enfant pour s'ébattre au grand air et au soleil, surtout en hiver? En même temps que l'on instruit l'enfant, il importerait de ne pas perdre de vue les conséquences plus ou moins lointaines de la vie de réclusion. Il conviendrait, par exemple, de fonder des écoles d'une capacité suffisante, de réduire à deux les heures de classes du matin et du soir et de joindre partout les exercices gymnastiques aux leçons propres à orner l'esprit et à former le cœur. En un mot, il faudrait concilier, mieux qu'on ne l'a fait jusqu'ici, les exigences de la santé du corps avec les nécessités de l'enseignement.

Dans nos localités industrielles, l'enfant ne quitte l'école que pour entrer dans les manufactures et y subir une autre réclusion beaucoup plus longue et non moins pernicieuse. Un grand nombre de petits garçons commencent, dès l'âge de 9 à 10 ans, à servir d'auxiliaires aux travaux des adultes, et leurs fonctions les ont, jusqu'à présent, astreints à la même durée de séjour à l'atelier. Je sais qu'une loi nouvelle réglemente plus rationnellement le travail des enfants. Mais jusqu'à quel point sera-t-elle mise en vigueur? En attendant, nous sommes encore régis par les anciennes coutumes. Or, quels hommes peut-on attendre d'une génération étiolée, avant son complet développement, par le défaut de soleil et de grand air, par l'absence de l'exercice harmonique des muscles du corps, et usée prématurément par un travail incessant, si peu d'accord avec le besoin instinctif de mouvement naturel à cet âge! De là, le grand nombre de réformés dans les pays

industriels ; de là, la multiplication anormale de la phthisie pulmonaire.

Dans le siècle précédent, les conditions étaient généralement bien différentes. La plus grande partie de la population restait illettrée et un petit nombre d'enfants fréquentait les écoles. Chose encore plus importante à signaler : la civilisation n'avait pas encore entraîné à sa suite les inconvénients inhérents à la grande industrie. Les enfants, livrés à leurs instincts naturels, n'étaient point soumis à un travail régulier. Les jeunes gens, pour la plupart, s'occupaient aux travaux des champs et des forêts. L'agriculture était en honneur, et les campagnes n'étaient point, comme de nos jours, désertées pour les grandes villes. D'un autre côté, les occupations sédentaires, telles que l'exercice des divers métiers, étaient successivement et fréquemment interrompues par des travaux extérieurs, ceux de la culture, la garde du bétail, l'approvisionnement du ménage en bois de chauffage, etc. Incontestablement, le peuple avait une nourriture bien inférieure à celle de nos contemporains ; mais l'influence du grand air et l'action vivifiante du soleil suppléaient à la qualité et parfois à l'insuffisance de l'alimentation.....

..... Partout où l'industrie prend un développement insolite, au détriment du travail salubre des champs, on se trouve en face d'une race rabougrie, étiolée, à fibre molle, lymphatique, dégénérée, en un mot. Aussi la nation périliterait-elle bientôt si son avenir n'était fondé que sur l'espoir d'une pareille descendance et si les campagnes n'étaient là pour rétablir l'équilibre, combler les vides, et, passez-moi l'expression, transfuser sans cesse un nouveau sang pur, exempt de vices diathésiques, dans les veines affaiblies des populations urbaines et industrielles. Mais elles ne sauraient parvenir à effacer tout le mal, et désormais, au train dont vont les choses, elles ne peuvent empêcher la décroissance de la natalité et l'abaissement du niveau de la vitalité des jeunes gens de s'exprimer par l'état presque stationnaire de l'ensemble de la population.

Ainsi l'homme porte la peine de l'abandon de l'agriculture et de l'émigration des campagnes, peine terrible qui n'est autre que la lente destruction de sa race. Les grandes cités, les grandes industries sont comme des gouffres béants qui puisent sans cesse un nouvel aliment dans le reste du pays et sans cesse l'engloutissent pour en absorber encore..... (*Recherches statistiques sur la mortalité*, à Plancher-les-Mines, à un siècle d'intervalle, par le docteur V. Poulet. Paris, 1874, chez Adrien Delahaye).

Utilité des buses. — M. le docteur Pennetier, directeur du Muséum d'histoire naturelle à Rouen, a reçu, il y a quelque temps, d'un chasseur, une buse qu'il venait de tuer aux environs de Rouen. Il en fit aussitôt l'autopsie et pu constater, en explorant l'estomac, que cette buse, un instant avant sa mort, avait fait son déjeuner de cinq belles souris; elle les avait toutes guillotonnées avant de les avaler. Les cinq corps et les cinq têtes avaient été engloutis séparément. Supposez qu'à son dîner cette buse eût absorbé cinq nouvelles souris, cela fait pour la journée un total de dix souris. Vingt buses dans une commune, c'est en moyenne la destruction de deux cents souris par jour.

Nos champs sont souvent envahis par des rongeurs de toutes sortes, souris, mulots, loirs, etc. MM. les chasseurs et les dénicheurs feront bien de respecter les buses, les chats-huants et les autres destructeurs de petits mammifères. Il ne faut pas détruire en aveugles. (*Écho agricole*).

Maladies de la vigne (1). — M. Pianet, de Montigny-les-Arsures, a appelé sur des vignes dépérissantes l'attention de la Commission dite du phylloxera. Notre savant collègue, M. le docteur L. Coste, de Salins, « a reconnu que les ceps arrachés étaient atteints d'une moisissure de la racine semblable à celle remarquée sur d'autres souches, arrachées dernièrement et dans des circonstances analogues à Savagna, canton de Lons-le-Saunier; mais de phylloxera, AUCUNE TRACE. »

(*Abeille Jurassienne* du 27 juin 1875).

A Arbois, route de Dole, lieudit la *Bergère*, une vigne malade a été examinée avec soin par MM. Coste, de Salins, L. Tabcy, Maubert, Vincent, pharmacien, et Rouget, docteur-médecin, d'Arbois. Les racines sont indemnes du phylloxera.

« La maladie dont cette vigne souffre pourrait bien provenir de ce qu'elle a été, il y a peu d'années, fumée en abondance avec de l'engrais humain, d'où une poussée très-vigoureuse saisie par un courant d'air froid. » La vigne tend spontanément à la guérison. — Les *gamays blancs*, qui bordent les deux extrémités de la vigne complantée en *gamays noirs*, sont à peu près intacts et promettent une abondante récolte.

(*Abeille Jurassienne* du 4 juillet 1875).

(1) Voir sous cette rubrique les *Bulletins de la Société* : pour 1860, page 22; pour 1861, pages 29, 49, 101, 151, 251; pour 1862, pages 152 et 214; pour 1863, pages 120, 211, 223 et 307; pour 1864, p. 143, 306 et 307; pour 1865, p. 77; pour 1866, p. 123; pour 1867, p. 219, 364; pour 1868, p. 94, 124, 190; pour 1869, p. 287 et 247; pour 1870, p. 307; pour 1871, p. 31, 63, 141, 159; pour 1872, p. 115, 339; pour 1874, p. 185 et 270; pour 1875, p. 50, 54 et suivantes.

M. le docteur L. Coste a cru reconnaître une analogie très-grande entre la maladie de Savagna et celle que M. Schnetzler, professeur de viticulture à Lausanne, a signalée et décrite dans les vignobles des environs de Pully.

« Pour lui, les ceps de Pully étaient malades d'une production exagérée et épuisante qui les avait disposés à contracter la moisissure des racines. Cette moisissure se propage principalement sous l'influence du fumier de cheval et du marc de raisin employés comme engrais. Le fumier de ferme frais peut le communiquer lui-même, mais à un degré moindre. — Il recommande de proscrire ces engrais, surtout le premier, ou de ne les employer que très-consommés, sous forme de compost additionné d'engrais minéraux, cendres, superphosphates, etc. Le plâtre agit bien en mobilisant la potasse et en produisant un peu d'hydrogène sulfuré au moment de la réduction du sulfate.

« M. Schnetzler attribue aussi une action spéciale au goudronnage des échalas. La couche de coaltar, outre la propriété qu'elle possède de préserver l'échalas de la pourriture, répand autour du cep une atmosphère phéniquée insectifuge et parasiticide assez durable pour qu'on en ait reconnu les bons effets. » — A ce propos, la rédaction de l'*Abeille Jurassienne* (N° du 4 juillet 1875), journal auquel j'emprunte ces communications, rappelle à juste titre que cette propriété des échalas goudronnés a été signalée, il y a plusieurs années, par notre Société. Complétons ce renseignement : A la séance agricole publique du 5 août 1861 (1), j'avais recommandé la peinture des échalas, tuteurs, treillages, etc., avec du *coal-tar*, goudron produit par la distillation de la houille dans la fabrication du gaz. Cette peinture détruit les insectes ; elle est moins coûteuse que la peinture ordinaire ; enfin, sa couleur noire absorbe une plus grande quantité de calorique, dont profitent les plantes et arbustes. *Plusieurs viticulteurs présents à la séance déclarèrent que ce procédé avait été déjà appliqué avec avantage dans le Jura.*

Enfin, l'*Abeille Jurassienne* du 11 juillet 1875 publie les lignes suivantes, signées de mes initiales :

« Une maladie du *trousseau*, une sorte de *rouille*, se fait remarquer actuellement par son intensité, dans plusieurs cantons du vignoble jurassien.

« Si le végétal cryptogamique qui accompagne ou détermine cette affection envahit les feuilles et les rameaux de ceps peu vigoureux, on

(1) Voir *Bulletin de la Société* pour 1861, page 213.

voit ceux-ci dépérir plus ou moins rapidement et quelquefois même succomber.

« Nous appelons l'attention des viticulteurs sur cette épiphytie parasitique probablement transmissible, qui paraît de nature à se généraliser dans des conditions encore indéterminées de la végétation du plant, ainsi que des influences du sol et du milieu atmosphérique. »

L'ennemi et l'ami du charançon. — Le plus grand ennemi du charançon, c'est le haricot, et son ami de prédilection, c'est le petit pois sec.

Voulez-vous purger un tas de blé du charançon qui l'infeste? Rien de plus facile : Faites moudre des haricots et semez-en la farine sur la superficie du tas de blé ; immédiatement vous verrez la colonie dévorante se sauver de tous les côtés.

Voulez-vous, au contraire, faire envahir votre blé par le charançon? Rien de plus facile encore : Placez-y un tas de pois secs. Vous ne tarderez pas à voir le charançon s'y établir, puis envahir le tas de blé.

D'où une double conclusion : 1° Eviter absolument de placer des récoltes de pois ronds dans les greniers à blé ; 2° saupoudrer de farine de haricot les tas de blé infestés de charançons.

(Communiqué par M. CRETIN).

RECETTES ET PROCÉDÉS UTILES,

PAR LE MÊME

Moyen de reconnaître si les pommes de terre sont malades. — Avec un kilogramme de chaux vive et 6 à 7 litres d'eau, on compose un lait dans lequel on plonge les pommes de terre qu'on veut éprouver, et on les y laisse séjourner pendant une demi-heure ; après cela, les tubercules malades se couvriront de larges taches noires en rapport avec les degrés de maladie. Celles qui sont fortement attaquées deviennent tout-à-fait noires.

Cette préparation servira, dit M. Payen, à préserver les tubercules qui sont subitement atteints, et que nous ne distinguons pas bien des tubercules malades.

(*Journal d'agriculture progressive*).

Moyen certain pour se débarrasser des rats et des souris (1). — Faire dissoudre un kilogramme d'alun dans 4 litres d'eau bouillante et appli-

(1) Voir Bulletin de la Société pour 1868, page 255, et pour 1874, page 271.

quer cette solution, aussi chaude que possible, dans tous les joints et crevasses des planchers et des murs. Lorsqu'on a peint à la chaux une cave ou un cellier, il suffit de mettre dans la chaux une certaine quantité d'eau d'alun; les insectes fuient également la peinture à l'huile, qui a été lavée avec une solution froide de l'alun. *(Messager agricole du Midi)*.

Fabrication du vinaigre (2). — Prenez une barrique ordinaire de deux hectolitres à deux hectolitres et demi. Enlevez un des deux fonds, serrez les cercles et fermez bien la bonde. Mettez votre futaille debout, de façon que l'ouverture soit en haut. Faites à l'intérieur un plancher à jour, à la hauteur de la bonde.

Prenez, dans une cuve où vous aurez mis cuver du raisin rouge, et dans la couche supérieure, au moment du soutirage, une quantité suffisante de grappes plus ou moins foulées, pour remplir votre barrique depuis le plancher jusqu'au sommet. Il est essentiel que ces grappes ne traversent pas le plancher et que le fond de la barrique reste entièrement vide.

Mettez votre barrique à l'abri et exposée au soleil, s'il est possible. Élevez-la, en la maintenant debout, à 30 ou 40 centimètres de terre. Placez un robinet de bois à la partie inférieure.

Cela fait, prenez du bon vin rouge ordinaire de l'année précédente et versez-le sur vos grappes ou rafles jusqu'à ce que le liquide, ayant traversé la couche de grappes et étant tombé au fond, remonte jusqu'à la hauteur du plancher, moins dix centimètres. Ce vide est nécessaire.

Cette première opération terminée, le vin employé suffit à l'opération. Vous n'aurez plus qu'à le tirer au robinet, deux fois par jour, dans un vase que vous reviderez au fur et à mesure sur les grappes, jusqu'à ce que vous supposiez que tout le liquide contenu dans la futaille a été successivement tiré et reversé.

Le procédé est d'une simplicité élémentaire, il n'y a de long que les explications.

Quand vous aurez ainsi opéré pendant environ quinze jours, votre goût décidera. Vous transvaserez votre vinaigre dans une futaille de bon goût, et vous y ajouterez peu à peu d'autre vin, pour faire constamment le plein.

Le vin rouge est préférable pour la qualité; mais vous pouvez y substituer graduellement de bon vin blanc, pour obtenir du vinaigre blanc ou rose.

Ce vinaigre dure aussi longtemps qu'il est entretenu. Si la futaille s'use, on le transvase avec la lie dans une futaille neuve. *(La Vigne)*.

Pour enlever aux vins le goût de fût et de moisissure. — On verse par hectolitre de vin un litre d'huile d'olive bon goût ou même d'huile d'œillette absolument sans odeur. On agite fort au moyen d'un fouet et on laisse reposer huit jours.

(2) Voir Bulletin de la Société pour 1863, page 50, pour 1873, page 167, et pour 1874, page 85.

Les substances qui donnent l'odeur et le goût de moisissure se dissolvent facilement dans l'huile. On enlève ensuite l'huile qui surnage au moyen d'une sonde ou en ouillant le fût, ou même, en le soutirant avec soin. — Si le vin est un peu trouble ensuite, il n'y a qu'à le coller avec quelques blancs d'œufs. (Santé publique).

LA FLORE LANDAISE

et la Médecine par les plantes vulgaires

PAR JULES LÉON

Pharmacien de 1^{re} classe de l'École de Paris, auteur de la *Botanique usuelle, etc.*

Publiée en 1803, la *Chloris* ou *Flore des Landes*, de Thore, est devenue tellement rare qu'elle est marquée 60 sur les catalogues de librairie.

La publication d'une *Flore Landaise* est donc devenu indispensable.

Né dans le département des Landes, M. Jules Léon, qui a exploré pendant vingt-cinq ans cette région au point de vue botanique, va publier la *Flore Landaise*.

Cet ouvrage sera utile, non-seulement aux savants, mais encore aux gens du monde, puisque, par suite d'arrangements que j'ai pris avec l'auteur, ce livre contiendra, sans augmentation de prix, la *Botanique usuelle fantaisiste* et la *Médecine par les plantes vulgaires*; — c'est-à-dire qu'avec ces ouvrages, réellement d'utilité publique, par des notions claires et empiriques à la portée de tous, chacun pourra, en attendant le docteur, donner les secours d'urgence au moyen de plantes communes connues de tout le monde.

Docteur et botaniste, je me fais une gloire de propager la *Flore Landaise*, et la *Médecine par les plantes vulgaires*, que M. Jules Léon annexe à sa *Flore Landaise* par mes conseils et avec mon approbation.

On souscrit pour ces trois ouvrages, réunis en un volume : *Flore Landaise*, *Médecine par les plantes vulgaires*, et *Botanique usuelle*, en adressant à M. Jules Léon, pharmacien de 1^{re} classe à Peyrehorade, 4 francs en un bon ou en timbres-poste de 0,25 cent. bleus, pour recevoir *franco* ces trois ouvrages, format de la *Flore*, et à 325 p. in-8°.

Docteur HARDOUIN,

Membre de l'Académie de Médecine, Officier
des Ordres de Charles III et de Léopold.

SÉCURITÉ-GANNE

BREVETÉ S. G. D. G.

PLUS DE VOLS A L'AIDE DE FAUSSES OU DOUBLES CLEFS

On lit dans la *Revue Française*, sous la signature de M. Evariste Carrance :

M. H. GANNE, serrurier, rue Lecoq, 107, à Bordeaux, vient de recevoir une Médaille d'or en récompense d'une invention destinée à rendre de sérieux services.

Nous allons faire connaître en quelques lignes, à nos lecteurs, l'utilité de la SÉCURITÉ-GANNE.

Et d'abord, à l'aide de ce système absolument nouveau, et dont l'emploi est des plus simples, on n'a plus à redouter les vols par le moyen de fausses ou doubles clefs, et les nombreux voyageurs qui sillonnent la France n'hésiteront pas à faire l'acquisition d'un objet dont la forme rappelle celle des bijoux d'acier.

La SÉCURITÉ-GANNE se compose de trois pièces parfaitement distinctes et pouvant être vendues séparément.

La première (4 centimètres de longueur), pouvant s'appliquer extérieurement à toutes les portes et en rendant l'entrée de la serrure impraticable.

La deuxième (2 centimètres $1/2$ de longueur), spécialement destinée aux serrures des meubles, est appelée à rendre des services inappréciables.

La troisième, consistant en un verrou de poche (5 centimètres de longueur), pour fermeture intérieure, s'adaptant à toutes les portes, rendant l'entrée impossible et remplaçant avec avantage tous les modes de verrous.

Nous croyons devoir recommander le système de M. H. GANNE, et nous prédisons à l'inventeur un succès que l'avenir justifiera.

DONS.

Il est offert à la Société, par :

M. CASSIODORE : *De l'Ame*, traduction française par M. de Rouville. Brochure in-16. Don de l'auteur.

M. ROHART : *La question des Engrais*. Opuscule in-8°, dont il est l'auteur.

M. PICOT, docteur en droit : *Nouveau procédé de taille de la vigne*. Un vol. in-12 broché, dont il est l'auteur.

M. Eugène VIGNAUX : *Mémoires sur Lamoignon de Malesherbes, défenseur de Louis XVI*. Un fort vol. in-8° broché. Don de l'auteur.

M. Adolphe HUARD : *Les grands Bienfaiteurs de l'Humanité*. Un volume in-12 broché, dont il est l'auteur.

POLIGNY, IMP. DE MARESCAL.

AVIS

A NOS MEMBRES TITULAIRES, CORRESPONDANTS ET ABONNÉS.

Par suite des dépenses très-considérables qui nous ont été occasionnées par l'Exposition d'instruments viticoles et vinicoles, et de vins, ainsi que pour le Concours de jeune bétail, nous les prions instamment de vouloir bien nous envoyer, *sans retard*, en un mandat sur la poste ou en timbres-poste, le montant de leur cotisation ou abonnement pour l'année 1875, et antérieurement, s'il y a lieu (6 fr. pour les titulaires et 5 fr. pour les autres, plus 2 fr. pour ceux qui n'ont pas encore acquitté leur droit de diplôme).

Il sera fait traite sur ceux des membres qui, au 1^{er} novembre, n'auront pas acquitté ce qu'ils doivent. Ils sont priés de lui réserver bon accueil. Elle portera un franc de plus pour les frais de recouvrement.

Nous les prions surtout de se conformer *scrupuleusement* à la recommandation suivante : ou nous faire parvenir par mandat-poste ou timbres-poste, etc., le montant de ce qu'ils doivent avant le 1^{er} novembre, ou attendre la traite qui sera mise en circulation à cette date. — Agir autrement, c'est-à-dire nous envoyer de l'argent après la remise des traites au banquier, ce serait nous occasionner des frais relativement considérables, dont ils voudront bien nous exonérer.

LES SECOURS D'URGENCE

GUIDE PRATIQUE

DES COMITÉS ET POSTES D'ASSISTANCE AUX BLESSÉS, NAUFRAGÉS, NOYÉS, ASPHYXIÉS,
AUX VICTIMES D'ACCIDENTS SUR LES CHANTIERS PUBLICS, CHEMINS DE FER, DANS
LES ÉTABLISSEMENTS INDUSTRIELS, THÉÂTRES, INCENDIES, FERMES ISOLÉES,
COMMUNES RURALES, ETC., ETC.;

Par le docteur E.-L. BERTHERAND.

(Suite).

LA FOLIE, démence, aliénation mentale, idiotie, imbecillité, trouble plus ou moins complet de l'intelligence et de la sensibilité, tout en conservant les mouvements volontaires et la connaissance de son existence, présente une foule de degrés, depuis le délire, la manie, jusqu'à l'excitation la plus violente.

Secours d'urgence. — Si la folie tient à l'usage immodéré des spiritueux (folie ou ivresse passagère), faire boire, par cuillerées, un verre d'eau sucrée contenant 40 à 45 gouttes d'ammoniaque.

Dans tous les cas, prendre le malade par la douceur, chercher à le raisonner, mais ne jamais lui céder; lui en imposer au contraire par une attitude ferme. En cas de mouvements inquiétants pour la vie du malade ou celle des assistants, paralyser ses efforts en lui liant les jambes et les mains, en lui mettant une camisole de force. S'il est très-agité, le plonger dans un grand bain d'eau tiède prolongé, et maintenir sur le crâne de l'eau très-froide, de la glace.

On entend par NÉVROSES, maladies nerveuses, attaques de nerfs, diverses affections à accès, à symptômes graves en apparence, et qui produisent des désordres instantanés dans l'intelligence, les sens, le mouvement, les principaux organes (cerveau, poumons, cœur, estomac). Toutes ont des caractères communs, ainsi : malaise, irritabilité, fourmillements dans les membres, le plus

souvent, au début; puis agitation perpétuelle, difficulté de respirer, voix gênée, mouvements irréguliers et involontaires, face violacée, hébétée, extrémités froides, émission involontaire des urines et des selles. Il y a cependant des différences caractéristiques de chaque forme de ces affections : dans la chorée ou *danse de S^t-Guy*, les contractions musculaires donnent lieu à des mouvements fort désordonnés, à des grimaces, à une marche sautillante; — dans les convulsions ou *éclampsie*, si fréquentes chez les jeunes enfants, dès le début de l'attaque, le regard devient fixe, le globe de l'œil se porte en haut, souvent il y a loucherie, grincement des dents, tête rejetée en arrière, agitation saccadée des bras, bouche écumante, soupirs, etc.; — dans l'épilepsie (haut-mal, maladie sacrée, mal caduc, maladie lunatique), il y a d'abord absence courte d'intelligence et de sentiment, puis pâleur de la face, chute ou affaissement du corps, œil hagard, tremblement des membres et de la face, enfin cri suivi de perte de connaissance, de raideur du tronc, de congestion violacée de la face, de crachotements écumeux, etc.; — dans l'hystérie (vapeurs, attaques de nerfs, maux de nerfs, etc.), si commune chez les jeunes filles et les femmes, la face est tout d'abord rouge, il y a difficulté de respirer, yeux hagards, perte de parole et d'intelligence, cris, sanglots, bâillements, hoquet, rires, dégagement de gaz, palpitations, sensation d'une *boule*, d'un globe remontant du bas-ventre au cou et produisant de l'étouffement; — dans la catalepsie (perte instantanée des mouvements et de l'intelligence), les muscles se contractent vigoureusement et font conserver aux membres la même attitude pendant toute la durée de l'accès.

Secours d'urgence. — Ils sont les mêmes dans tous ces accès nerveux : coucher les malades la tête élevée, dans une chambre à air pur et doux; les débarrasser de toute constriction due aux vêtements (corset, jarretière, cravate, gilet, ceinture, élastique, etc.), veiller à ce que dans les mouvements le patient ne se blesse pas; prévenir les chutes; mettre par précaution un tampon de linge ou d'amadou entre les mâchoires, pour que la langue ne soit pas mordue, dans l'épilepsie notamment; agiter, autour de la personne, de l'air pur; faire respirer de l'eau sédative, des sels anglais, des

eaux de toilette (eau de Cologne, vinaigre de Bully), de l'éther, du musc, etc.; lavements d'eau salée; lotions froides sur le crâne, la face, autour du cou; sinapismes aux jambes; frictions d'eau-de-vie camphrée sur tous les membres; contre les vomissements, eau gazeuse ou glacée en boisson; contre la dentition difficile chez les enfants, frictionner les gencives avec du miel dans lequel on a broyé finement du safran, cataplasmes tièdes de farine de lin cuite dans la décoction de pavot, sous la mâchoire; si l'accès nerveux persiste, plonger le malade dans un grand bain tiède prolongé; essayer le procédé du docteur Bacelli, qui consiste à appliquer le pouce et l'index en forme d'arc sur les deux tempes, tandis qu'on place le pouce de la main droite dans la région correspondante au trou occipital (à la nuque), puis à presser fortement en sens inverse, le premier de haut en bas, le second de bas en haut, de manière à faire décrire à la tête un mouvement demi-circulaire; l'enfant pousse alors un cri aigu et la convulsion s'arrête.

Aux Névroses appartient encore l'ASTHME, dont la soudaineté d'apparition, la nuit surtout, la gêne respiratoire, les râles sifflants, le cortège de sueurs froides et d'efforts pour lutter contre l'asphyxie, effraient considérablement les malades autant que les assistants.

Secours d'urgence. — Asseoir le malade dans le lit, lui donner le plus d'air possible, desserrer tous liens du tronc et du cou, sinapismes dans le dos, sur les côtés de la poitrine, faire respirer des vapeurs d'ammoniaque ou la fumée de papier nitré (papier poreux trempé dans une solution de 125 gr. de nitre dans un litre d'eau, puis séché); donner quelques gouttes d'éther dans une grande cuillerée d'eau sucrée; demi-lavement d'eau émolliente battue avec une cuillerée à soupe d'huile camphrée.

Enfin les PALPITATIONS NERVEUSES, plus connues sous le nom de « battements de cœur, » et qui surviennent surtout lors du coucher, produites par des impressions morales vives, accompagnées de faiblesses, d'agitation, de suffocation, etc., sont encore des névroses qui réclament comme *secours d'urgence*, des tisanes antispasmodiques (verveine, feuilles d'oranger, etc.), quelques

gouttes d'éther dans un quart de verre d'eau, des frictions d'eau-de-vie camphrée ou des sinapismes, des mouches de Milan sur la région du cœur, un lavement à l'huile camphrée (une cuillerée à soupe), de l'air ventilé et frais, etc.

La **Coqueluche** est une névrose convulsive qui, chez les enfants, se manifeste brusquement par des quintes courtes et répétées de toux sifflante, des symptômes d'asphyxie (face violacée, agitation désespérée de la tête et des membres), et s'accompagne souvent de convulsions, de vomissements.

Secours d'urgence. — Tisanes antispasmodiques (oranger, thym, verveine); émétique (5 centigr. dans 4 à 5 cuillerées de tisane), ou bien sirop d'ipéca (une grosse cuillerée toutes les cinq minutes jusqu'à vomissement); pédiluves sinapisés; demi-lavement de sel ou contenant une cuillerée à soupe d'huile camphrée. Une pratique très-vulgarisée depuis plusieurs années fait conduire les enfants coqueluchés dans les usines à gaz, pour qu'ils y respirent quelques instants les vapeurs produites dans les cuves des dépurateurs (dégagement d'huiles volatiles et d'ammoniaque). Il faut bien se garder d'user de ce moyen pendant la première période de la coqueluche, où la complication habituelle de la bronchite ne pourrait qu'être aggravée par l'action excitante, irritante des gaz.

Quand la douleur très-vive, intermittente, périodique, s'accroissant accidentellement, suit le trajet d'un nerf sans changement aucun à la peau, elle prend le nom de **NEURALGIE**. Son siège le plus ordinaire est au front, dans la tempe et dans les paupières (migraine, tic douloureux), ou dans les régions dentaires (odontalgie, douleur de dent), ou aux reins (lombago), à la cuisse (sciatique), à l'estomac (gastralgie), etc.

Secours d'urgence. — Sur les points douloureux, mouches de Milan, morceaux de sinapisme-Rigollot; applications d'éther, de chloroforme; frictions d'essence de térébenthine, d'huile camphrée; cataplasmes laudanisés (6 à 8 gouttes) ou préparés avec une décoction concentrée de têtes de pavot; frictions sèches avec une flanelle; grands bains tièdes; bains de siège tièdes et contenant de la décoction de feuilles d'oranger, si la névralgie occupe

le bassin et les cuisses; bains entiers ou partiels de vapeurs aromatiques (thym, romarin) humides ou sèches; recouvrir le point douloureux d'une flanelle sur laquelle on promène à diverses reprises un fer à repasser bien chaud, etc.; — à l'intérieur, tisanes antispasmodiques et sudorifiques (feuilles d'oranger, mélisse, bourrache); une cuillerée à soupe d'eau de fleurs d'oranger dans 1/2 verre d'eau sucrée, etc.

Les **ABCÈS**, tumeurs rouges, très-chaudes, douloureuses, plus ou moins molles, ne demandent de *secours d'urgence* que dans deux cas: 1° fièvre très-intense (voir plus haut l'article *fièvre*); 2° souffrances aiguës, pulsations indiquant la maturité du contenu. Il faut alors maintenir la région, selon le siège du mal, en contact avec des lotions tièdes, émollientes (eau de mauve, guimauve), des cataplasmes (farine de riz, fécule de pommes de terre, mie de pain) aiguisés de laudanum en cas de douleurs suraiguës; bains locaux également adoucissants et calmants (têtes de pavot); élever la partie souffrante, etc. Si l'abcès s'ouvre inopinément, en presser doucement tout le pourtour; recouvrir d'un linge fin ou de charpie fine enduits de cérat ou de graisse fraîche, et déposer par dessus le tout un cataplasme tiède très-léger.

Le même secours peut être appliqué au **FURONCLE** (vulgairement appelé « clou, ») tumeur très-dure, remplie de sérosité sanguinolente et d'un bourbillon, — à l'**ANTHRAX**, tumeur violacée donnant par plusieurs points issue à du pus sanguinolent, parfois mortifiée en certains endroits, — au **PANARIS**, phlegmon du bout des doigts appelé également « tourniole, mal d'aventure; » les phénomènes dominants de ces divers accidents sont une forte fièvre et des souffrances très-vives.

Les **PLAIES**, solution de continuité dans les tissus par des causes mécaniques ou chimiques, se distinguent selon l'action de ces dernières en « écorchures, piqûres, coupures, incisions, morsures, plaies contuses, déchirures, brûlures, etc. »

Secours d'urgence. — Débarrasser la plaie de tout corps étranger (sang, sable, terre, matières diverses) par des lavages à grande eau fraîche ou tiède, mais très-doucement, très-légère-

ment, soit avec une éponge, soit avec un linge fin, ce qui est préférable ; mettre la région blessée dans la position qui rendra la plaie le moins béante possible ; la recouvrir de compresses d'eau fraîche, salée ou vinaigrée, ou aiguisée d'acide phénique (1 à 2 grammes par litre), soit encore de quelques gouttes d'eau blanche, d'arnica, d'alcali volatil, d'essence de térébenthine, de lessive, d'eau de savon, soit, en cas de douleurs vives, d'eau de chaux (on délaie quelques grammes de chaux vive dans un verre d'eau). Si un corps étranger est resté dans la plaie, par exemple un éclat de projectile, une pointe d'instrument, un dard d'abeille, une écharde, une aiguille, un fragment d'os, s'empressez de commencer par l'enlever avec des pinces fines, et surtout éviter les frictions qui ne tendraient, au contraire, qu'à l'enfoncer dans les chairs. Les baigneurs, les pêcheurs s'introduisent assez souvent des épines d'oursins dans les pieds, ce qui leur occasionne de grandes douleurs : Forget (*Médecine navale*, t. II) dit que les Arabes étendent deux lignes de graisse sur la région blessée, y appliquent à plat la lame d'un couteau chauffé au feu, et, en raissant, excitent facilement la sortie des épines.

Quand l'hémorrhagie est abondante, on constatera si le sang provient d'une artère ou d'une veine : dans le premier cas, le sang est d'un rouge vermeil, sort par jets saccadés, concomitants des battements du cœur, et s'arrête par la compression du vaisseau entre la plaie et le cœur ; dans le second, le sang est noir, bavant en nappe, diminue par la compression entre la plaie et l'extrémité du membre. Enfin si, malgré les compressions qui viennent d'être indiquées, le sang continue à couler et affecte une couleur rosée, c'est une hémorrhagie capillaire, c'est-à-dire fournie par les ramifications très-tenues des vaisseaux intermédiaires entre les artères et les veines. — Dans tous les cas, ce qui presse le plus, c'est d'arrêter l'écoulement sanguin en comprimant, selon les circonstances, au-dessus ou au-dessous de la plaie, à l'aide des doigts appuyant en ligne droite sur le trajet du vaisseau, ou des pouces appliqués l'un sur l'autre et les autres doigts embrassant avec force le membre, etc. Il faut bien se rappeler que, pour le membre supérieur, la compression doit

s'exercer dans le creux de l'aisselle ou sur la face interne du bras; — pour le membre inférieur, au milieu du pli de l'aîne, plus bas, un peu au-dessus et à la partie interne du genou. La compression pourrait aussi s'exercer au moyen de tours de bandes, de cravates, suffisamment serrés à l'aide d'un petit bâton agissant comme tourniquet, ou mieux au moyen de l'instrument que j'ai proposé sous le nom de « compresseur gradué, » et qui n'a pas l'inconvénient, comme toutes ces constrictions circulaires, de provoquer l'engorgement du membre, puisqu'il n'agit que sur des points limités correspondant aux gros vaisseaux. Si la plaie est large, on la remplit de boulettes de charpie, ou de ouate, d'amadou, d'étoupes, roulés dans de la poudre de colophane : puis on recouvre de compresses ployées en plusieurs doubles, et quelques tours de bande suffisamment serrés compriment les diverses pièces de ce simple appareil. Si la plaie est petite et que l'écoulement sanguin persiste, l'application du bout du doigt pendant quelques minutes, d'une vessie pleine de morceaux de glace, d'une toile d'araignée prise dans les lieux aérés et non humides, d'une boulette de mousse, d'un petit morceau d'éponge fine, etc., suffisent le plus ordinairement à l'arrêter. En tout cas, la prudence exige qu'on ne suive pas le conseil trop souvent donné de mettre fin à ces petites hémorragies en appliquant un peu de perchlorure de fer : cette substance, dangereuse à manier pour quiconque n'est pas chirurgien, a l'inconvénient de durcir, de défigurer les tissus, etc.

Si la piqûre ou la petite plaie résulte de l'action d'un objet infecté, d'un animal venimeux (vipère, chien, cousin, scorpion, moustique, araignée des caves), on lavera la blessure avec de l'ammoniaque ou de l'acide phénique, à leur défaut avec de l'urine, de l'eau de Cologne; on pourra, par précaution, mettre une ligature entre la plaie et le cœur, et on se conduira comme il a été dit plus haut au paragraphe de la rage.

Les plaies sont parfois déchiquetées, offrent des lambeaux irréguliers, broyés, mortifiés, écrasés, parfois presque entièrement séparés : répétons-le, on ne doit jamais se permettre de les couper, de les retrancher, de les enlever, c'est l'affaire exclusive

du chirurgien. En attendant son arrivée ou son intervention, se contenter de bien placer le membre, de nettoyer la blessure, d'arrêter l'hémorrhagie si elle est trop forte, de maintenir à leur place les lambeaux au moyen de bandelettes de diachylum ou de toile fine s'entrecroisant, puis d'entretenir des affusions d'eau froide alcoolisée sur la plaie. Mais ne jamais oublier que les plaies accompagnées de séparation presque complète de portions considérables d'un organe exigent toujours que l'on tente la réunion immédiate par le rapprochement des surfaces sanglantes et leur maintien en contact à l'aide de petites planchettes de bois et de quelques liens. En effet, les annales de la science renferment un certain nombre de cas où des portions de doigts, même entièrement séparées, ont été très-heureusement réunies et conservées avec l'intégrité de leurs mouvements; on a de même recollé en place des morceaux de nez, d'oreille, etc. Il importe, dans ces cas, de laver à l'eau tiède le morceau détaché, de le remettre dans sa situation naturelle, de l'y maintenir par un petit appareil facile à improviser, puis de mouiller le bandage avec un mélange d'eau et d'eau-de-vie, cette dernière substance progressivement augmentée au point de constituer en peu de jours le liquide unique de la lotion.

Les plaies très-vastes, très-étendues, résultant de l'action d'obus, d'éclat de bombe, d'explosion de mine, de machine à vapeur, de wagon de chemin de fer, etc., comportent assez souvent des écrasements, des arrachements, des séparations de membres ou d'intestins. Le secours d'urgence, dans ces cas graves, consiste à protéger les surfaces saignantes, à mettre le corps et les membres dans la situation la moins incommode ou douloureuse, à ranimer le blessé avec des cordiaux, à empêcher les hémorrhagies d'affaiblir les forces générales, etc.

Les PLAIES DU CRANE n'offrent de particulier à signaler que la nécessité de couper, aux ciseaux ou au rasoir, les cheveux environnants, de façon à faciliter les applications destinées au traitement.

Les PLAIES DE LA LANGUE, faites imprudemment avec des couteaux ou canifs, ou pendant une chute, ne demandent

que des gargarismes constants avec de l'eau vinaigrée, de l'eau alcoolisée, surtout si l'écoulement de sang est un peu considérable, — et surtout le repos absolu de la mâchoire.

Les PLAIES DU cou exigent leur réunion par des bandages de diachylum ou de taffetas d'Angleterre, et l'immobilité de la tête dans un sens favorable au contact des lèvres de la blessure, à l'aide d'un bandage composé de deux cravates, l'une entourant le front, l'autre passant sous une aisselle et nouée ensuite à la précédente : silence absolu.

Les PLAIES DE POITRINE non pénétrantes réclament le traitement des plaies larges au moyen des boulettes de charpie et un bandage de corps suffisamment serré pour tenir les bras fixés contre le tronc. Quand les plaies pénètrent jusque dans l'intérieur de la cavité de la poitrine, il y a crachement de sang, à l'expiration l'air sort par la blessure et fait vaciller la flamme d'une bougie, mise près de l'ouverture; cet air expiré se répand également sous la peau aux environs de la plaie, d'où gonflement et crépitation à la pression : douleurs vives, anxiété. Dans un cas aussi grave et qui réclame impérieusement la présence du médecin, on se bornera à faire des frictions alcooliques sur le thorax et les membres supérieurs, à administrer des boissons acidulées (eau vinaigrée, limonade) ou aromatiques (sauge, thé, mélisse), à promener des sinapismes sur les membres inférieurs; lavement d'eau salée; mutisme.

Les PLAIES DU CŒUR, caractérisées par une hémorrhagie abondante, la perte de connaissance, le refroidissement général, la difficulté de respirer, exigent un repos absolu, des vessies remplies de glace pilée autour de la blessure.

Les PLAIES DE LA RÉGION ANTÉRIEURE DU TRONC, comprise entre les côtes et le fond du bassin, pénètrent ou ne pénètrent pas jusqu'aux divers organes contenus dans cette vaste cavité. Dans ce dernier cas, les blessures plus ou moins étendues, faites par des corps piquants (fleuret, couteau), tranchants, dilacérants (crochets, balles), donnent du sang en faible quantité, mais des douleurs assez vives, parfois des syncopes, des vomissements, etc.

Secours d'urgence. — Celui des plaies en général : le blessé

sera couché de façon à ce que la peau du ventre ne soit pas tendue, c'est-à-dire assis dans le lit, les cuisses relevées contre le ventre ; les linges de pansement seront contenus par un bandage de corps ; demi-lavements émollients.

Quand la plaie est assez large pour avoir donné passage, entre ses lèvres, à une portion d'organe non blessé, par exemple d'estomac ou d'intestin, la seule chose permise, — mais uniquement en cas de douleurs extrêmement aiguës et en l'absence d'un chirurgien, — est de nettoyer, de laver avec des linges très-doux et humectés d'huile ou d'eau émolliente cette portion d'organe et de la refouler avec précaution vers son siège normal ; coucher horizontal ; bandage de corps suffisamment serré pour maintenir le tout en place jusqu'à l'arrivée de l'homme de l'art.

Un des divers organes du ventre a-t-il été blessé ? les matières sortant par la plaie et quelques signes particuliers fourniront des indications utiles : si c'est l'estomac, c'est-à-dire entre la cage osseuse de la poitrine et le nombril, vomissements de sang, issue par la plaie de matières alimentaires sanguinolentes, pertes de connaissance fréquentes ; — si c'est le diaphragme, cloison musculaire qui sépare la poitrine du ventre, respiration convulsive, hoquet, toux fréquente et sèche ; — si c'est le foie, sous les côtes à droite, sang très-noir, épais, douleurs vives dans la région blessée et jusque dans l'épaule droite, respiration anxieuse, gonflement du ventre ; — si c'est l'intestin, extrémités froides, visage anxieux et crispé, issue de matières fécales par la plaie ; — si c'est le rein, douleurs vives dans le flanc et urines sanguinolentes ; — si c'est la vessie, écoulement d'urine par la blessure, etc. Tous ces cas sont graves, surtout si des corps étrangers (balles, plombs) séjournent dans les organes. Il est de toute urgence, répétons-le, de ne rien tenter en fait d'exploration ou d'extraction en l'absence du praticien, tout le *secours d'urgence* est dans les soins généraux indiqués ci-dessus. Les quelques détails qui précèdent n'ont et ne peuvent avoir d'autre but que d'éclairer les assistants sur la nature de la blessure, sa gravité et les conséquences qu'il y a lieu d'en tirer au point de vue du blessé et de la famille.

LES PLAIES DES DOIGTS exigent l'immobilité des phalanges à l'aide de petites lames de bois que l'on comprend dans les tours de bandes étroites. Si plusieurs doigts ont été compris dans la même blessure, on fixe la paume sur une planchette ayant la forme d'une main dont les doigts sont écartés.

En portant vivement les mains contre une surface en bois pour se garantir, par exemple, la tête dans une chute, ou bien en frottant des planchers, on est exposé à s'introduire sous les ongles des éclats de bois, des épingles, des aiguilles. L'indication est toujours de commencer par extraire ces corps étrangers à l'aide de pinces ou de pointes fines qui permettent de les fixer; mais on ne saurait trop insister sur la nécessité de prévenir tout aussitôt après, par des applications froides prolongées, les accidents inflammatoires et douloureux, notamment la suppuration, si communs à la suite des lésions de la pulpe des doigts.

LES CONTUSIONS ou meurtrissures, infiltrations de sang par rupture de vaisseaux, produisent ordinairement des gonflements rapides et circonscrits, vulgairement appelés « bosses, » une coloration violacée dite « ecchymose, » l'engourdissement douloureux des tissus, etc. Le public s'effraie facilement de ces changements subits dans la forme et la couleur des organes.

Secours d'urgence. — Recouvrir la région blessée de compresses imbibées constamment d'eau froide, aiguisée d'eau-de-vie camphrée, d'eau sédative, d'eau blanche, de teinture d'arnica, d'eau vinaigrée ou salée, etc., le tout maintenu convenablement par un bandage très-léger. Une coutume populaire consiste à exercer sur ces « bosses » une compression assez énergique au moyen d'une pièce de monnaie, d'un caillou plat, placés entre deux linges et serrés contre la tumeur au moyen de tours de bande. Cette pratique est bonne quand la « bosse sanguine » apparaît dure et suffisamment développée, et que la constriction nécessaire devient facilement supportable pour le blessé.

Les chutes, les coups violents sur la tête, sont parfois accompagnés de divers accidents dont il est bon de connaître la valeur.

Ainsi, la CONTUSION DU CERVEAU, suite de son choc rapide contre les parois du crâne, entraîne la perte de connaissance, la gêne de

la respiration et du parler, l'abaissement des paupières, de l'agitation continuelle; — la **COMMOTION CÉRÉBRALE**, ébranlement, secousse du cerveau, se caractérise à un faible degré par des étourdissements, bourdonnements d'oreilles, éblouissements, faiblesse générale du système musculaire; à un degré plus fort, par la pâleur de la face, la perte de connaissance, le rejet involontaire des aliments, urines et matières fécales, la sensibilité étant conservée; — la **COMPRESSION DU CERVEAU**, déterminée par un épanchement, offre, en outre des symptômes de la « commotion, — l'abolition des facultés physiques, de la sensibilité et du mouvement, une respiration très-ronflante, etc.

Secours d'urgence dans ces trois cas. — Ranimer le blessé en lui faisant respirer de l'alcali, du vinaigre, des odeurs aromatiques; frictions avec les mêmes substances et sinapismes sur la région du cœur et sur les membres; demi-lavements d'eau salée; réfrigérants sur le crâne en permanence; tisane de mélisse, d'arnica, de feuilles d'oranger, limonade, etc.

Les **CONTUSIONS DE L'ŒIL** donnent lieu à des douleurs vives et à des troubles inquiétants dans la vision.

Secours d'urgence. — Insister sur les bains de pieds sinapisés, sur les applications permanentes d'eau très-froide sur la région oculaire; l'œil sera complètement soustrait à la lumière par un bandeau léger, et la chambre du blessé tenue dans une demi-obscurité.

Les **CONTUSIONS DE LA POITRINE** déterminent une toux fatigante, des douleurs assez vives, de la difficulté de respirer, parfois des crachements de sang.

Secours d'urgence. — Boissons gommeuses, antispasmodiques; demi-lavements au sel; silence rigoureux. Quand la contusion a porté sur le sein, notamment chez la femme, frictions de pommade camphrée que l'on recouvrira de cataplasmes arrosés de quelques gouttes de laudanum, que la douleur soit vive ou non, cet accident négligé dès le début ayant souvent des suites graves.

La **CONTUSION violente DE L'ÉPAULE**, que signalent des douleurs aiguës dans les mouvements avec impossibilité de relever volontairement le bras, ne doit jamais être négligée.

Secours d'urgence. — Compresses d'eau-de-vie camphrée, d'eau blanche, de teinture d'arnica, en permanence, ou bien cataplasmes tièdes de farine de lin arrosés de 8 à 10 gouttes de laudanum.

Dans les CONTUSIONS violentes DU VENTRE, la paroi antérieure est fort douloureuse soit au toucher, soit par les mouvements respiratoires, soit par l'action de marcher, de se lever : ventre gonflé, tendu ; suffocation, faiblesses, rejet de sang soit par la bouche, si l'estomac a été atteint, soit par les selles, si la moitié inférieure de l'abdomen a été lésée.

Secours d'urgence. — Frictions de pommade ou d'huile camphrée, cataplasmes légers de farine de lin aiguïsés de 10 à 15 gouttes de laudanum, ou mieux, vu leur étendue et la grande quantité de laudanum à employer, cataplasmes faits avec la décoction de têtes de pavot. Tisanes acidulées (limonades, eau vinaigrée, sirop de groseilles) ; demi-lavements émollients ou salés ; eau sucrée avec hydrolat de fleurs d'oranger, ou quelques gouttes d'éther ; bains de siège tièdes, composés de décoctions aromatiques (sauge, thym, verveine, romarin). Avoir soin de soulever les draps et couvertures à l'aide de cerceaux, afin qu'aucune pression sur l'abdomen ne réveille les douleurs.

Les VIOLENCES exercées sur la région DES REINS, coups, chutes, chocs énergiques, produisent des ecchymoses, des plaies qui nécessitent les secours d'urgence indiqués dans toutes les contusions ou blessures de la peau ; seulement le blessé doit être couché sur un côté et maintenu dans cette position à l'aide de coussins, d'oreillers, de petits matelas, appuyés contre les épaules, les fesses et les jambes.

Parfois ces lésions sont accompagnées d'émission d'urines sanguinolentes (HÉMATURIE), noirâtres, se prenant rapidement en caillots d'un brun foncé. — *Secours d'urgence.* Lavements d'eau froide simple ou vinaigrée ; pour boisson, tisanes émollientes coiffées de lait, alternant avec des boissons acidulées (citron, orangeade) ; bains de mains et de pieds dans de l'eau sinapisée ; vessie pleine de glace pilée sur la région des reins ; température douce dans la chambre ; couvrir modérément le blessé.

L'ENTORSE, vulgairement appelée « foulure, » tiraillement violent des parties molles et des liens fibreux qui entourent et fixent les parties élémentaires d'une articulation, se trahit par des douleurs aiguës, de la tuméfaction et des ecchymoses (extravasation de sang par déchirure de petits vaisseaux). C'est un des accidents dans lesquels les masses populaires mettent le plus d'empressement à appeler les empiriques, les rebouteurs, les renoueurs : est-il besoin de répéter ici que c'est là une confiance bien souvent aventurée et aveugle que celle qui remet l'avenir d'un membre à des gens effrontés qui ne savent rien de sa composition articulaire, de la disposition des os, de leur forme, de leur agencement ? N'est-il pas bien plus sage, plus logique de recourir au véritable chirurgien, et, en attendant, de procéder au soulagement d'urgence qui suit ?

ENTORSE DU POIGNET : douleurs vives dans les mouvements de la main sur l'avant-bras ; gonflement du poignet. — *Secours d'urgence.* Faire avec le pouce des onctions (beurre, cérat, huile, axonge camphrée ou non) sur les deux faces de l'avant-bras et de la main, dans le sens parallèle à l'axe du membre et de bas en haut ; frictionner ensuite avec de l'eau-de-vie camphrée, de la teinture d'arnica. Si les douleurs sont aiguës, dès le début plonger le poignet pendant quelques heures dans de l'eau très-froide, et au sortir de ce bain entourer l'articulation de compresses imbibées de liquides froids et renouvelées en permanence ou mieux soumises à un système d'irrigation continue : pendant cette opération, la main et l'avant-bras seront maintenus un peu élevés et immobilisés sur une surface plane (planchette, couvercle) inclinée.

L'ENTORSE DU PIED demande les mêmes secours d'urgence. Seulement l'immobilisation du pied, une fois pansé, s'obtient très-facilement à l'aide du petit appareil que j'ai proposé en 1845 (1) : deux planchettes de quatre travers de doigt de largeur, fixées à angle droit, l'une de la longueur de la jambe, l'autre de la hauteur du pied ; sur la planchette horizontale matelassée avec une

(1) Strasbourg, in-4°.

couche épaisse de compresses ou d'étoupes, on fixe la jambe à l'aide de bandes, de cravates, d'écharpes, en ayant soin toutefois que le talon n'appuie pas et reste pour ainsi dire dans le vide; contre l'extrémité libre de la planchette verticale on appuie la région digitée du pied, on l'y maintient avec quelques tours de bande : l'articulation est ensuite recouverte de compresses résolutives. L'eau de menthe poivrée pure a été conseillée en fomentations et aurait donné d'excellents résultats.

L'emploi des pédiluves froids est généralement contr'indiqué chez les femmes et les personnes délicates exposées à s'enrhumer facilement.

Avant d'immerger le pied dans l'eau froide, on pratique assez souvent le massage qui a pour avantages de dissiper les fluides épanchés et de remettre en place les tendons dérangés. Les doigts préalablement graissés, afin de ne pas blesser et surtout de ne pas échauffer la peau du blessé, on promène la main le long des veines, dans le sens des tendons et des muscles, à partir du bout du pied. Cette friction est combinée avec la pression pendant une vingtaine de minutes, jusqu'à diminution des douleurs, de la tuméfaction, et récupération des mouvements : à chaque massage on doit modérer progressivement l'énergie des frottements, tout en les répétant de plus en plus fréquemment.

En soulevant brusquement par les poignets de très-jeunes enfants, de 2 à 4 ans notamment, les parents et surtout les bonnes produisent chez ces petits êtres une véritable **ENTORSE DU COUDE** (articulation radio-cubitale), car c'est dans cette jointure qu'au moindre mouvement l'on sent un bruit de craquement et que l'enfant accuse une vive douleur, s'obstinant à laisser pendre le bras étendu le long du corps et un peu en arrière.

Secours d'urgence.— D'après le Dr Bourgeois, embrasser avec la paume d'une main tout le coude lésé; avec l'autre main saisir la partie inférieure de l'avant-bras et lui faire exécuter un mouvement de rotation en dehors, puis le fléchir à angle droit et le fixer en cette position avec une écharpe. Maintenir sur l'articulation des compresses résolutives (eau blanche mêlée d'eau-de-vie camphrée, eau sédative, teinture d'arnica).

LES FRACTURES DU CRANE, assez ordinaires dans les chutes d'un lieu élevé, ou de coups et chocs d'une grande violence, ont pour signes caractéristiques un écoulement sanguin par le nez, les oreilles, la bouche, la mobilité et la crépitation des os sur certains points pressés par les doigts. L'intervention du chirurgien est indispensable.

Secours d'urgence. — Ceux de la commotion cérébrale (voir ci-dessus).

(A suivre.)

TRADITIONS POPULAIRES

De l'arrondissement de Poligny

AVANT-PROPOS

Par *traditions populaires*, on doit entendre d'abord les légendes miraculeuses, ces harmonies de la religion et de la nature, comme les appelaient Châteaubriand et Montalembert, où la foi et la poésie chrétienne se confondent dans une union si intime, que l'Eglise ne saurait ni les avouer, ni les proscrire d'une manière absolue; ensuite, les chroniques merveilleuses des époques chevaleresques et guerrières, récits en dehors de l'histoire, où figurent cependant des personnages historiques, avec les vices ou les vertus qui les caractérisent aux yeux du peuple, sortes de broderies variées à l'infini sur un canevas quelquefois réel et quelquefois supposé; enfin, les contes populaires, plus nombreux encore, que la fantaisie, l'erreur ou la superstition paraissent avoir imaginés.

Prises ainsi dans leur ensemble, les *traditions populaires* forment, en quelque sorte, l'histoire pittoresque et poétique d'une contrée, non-seulement celle des faits mémorables qui s'y sont accomplis, mais encore celle des mœurs, des usages et des croyances du peuple, dont elles représentent, avec une fidélité parfaite, la physionomie morale, le caractère particulier et distinctif. Ainsi, l'on peut juger de la vivacité de la foi dans

une province par l'examen attentif de ses traditions religieuses ; on peut apprécier son patriotisme par les traditions qui tiennent à ses origines et à ses exploits militaires ; on peut enfin se rendre compte de ses aptitudes poétiques par la variété même de ces récits fabuleux, qui sont comme les fruits spontanés de son imagination et de sa verve caustique.

Les Séquanes, nos ancêtres, ne nous ont laissé aucun monument écrit de leur littérature. Cependant chaque peuple a eu la sienne, et l'histoire nous redit, depuis deux mille ans, que les poètes de la nation gauloise en étaient à la fois les prêtres, les législateurs et les historiens. Où retrouverons-nous les traces de cette littérature sans livres de nos pères, si ce n'est dans ces traditions mythologiques qui sont parvenues jusqu'à nous, et qui n'ont absolument rien de commun avec la mythologie des Grecs et des Romains ? D'où viendrait ce goût inné et persistant des habitants de nos campagnes pour les histoires merveilleuses, pour les contes satiriques qu'ils composent eux-mêmes, malgré leur ignorance des premières règles de l'art, si ce n'est d'une prédisposition originelle, d'un instinct poétique héréditaire ?

A plus d'un point de vue, la recherche et l'étude de nos traditions doivent donc paraître utiles et intéressantes.

Les éléments de cette curieuse étude sont beaucoup plus multipliés qu'on ne pourrait le croire au premier abord. Ils se présentent en foule au chercheur qui daigne s'en soucier. On les trouve dans les ruines de ces vieux châteaux dont le moyen-âge avait, pour ainsi dire, hérissé la cime de nos montagnes ; dans les enceintes aujourd'hui désertes de ces antiques monastères, auxquels notre province doit la plupart de ses défrichements et la première instruction de ses habitants ; dans ces grottes profondes que la nature a creusées dans notre sol pour servir de demeure à une multitude d'êtres fabuleux ou de refuge au peuple dans des temps de calamités. Il n'est presque pas de fontaine, de lac, de rocher, de chapelle ou d'oratoire dans notre province qui n'ait sa tradition. Les forêts, les prairies, les rivières ont aussi les leurs, où figurent les *Dames blanches*, les *Dames vertes*, les *Follets*, les *Vouivres* et les *Fées*. Cet arbre séculaire,

dont les vents ont déchiré les rameaux, dont la foudre a plus d'une fois brisé la cime et dont la cognée du bûcheron n'a pu encore entamer le cœur, ne l'appelle-t-on pas *l'Arbre des Sorciers*? N'est-ce pas sur cette pelouse aride et inculte, dans cette clairière sauvage et désolée que se tenait jadis le *sabbat* et que se jouaient à minuit, le samedi de chaque semaine, les prétendues scènes de ces comédies infernales? N'avez-vous pas rencontré quelquefois, dans vos voyages, un pont rustique jeté audacieusement sur un abîme, entre deux rocs gigantesques, et ne vous a-t-on pas dit, quand vous le traversiez en tremblant, que ce pont était *le Pont du Diable*?

Les chemins de fer n'ont encore point de traditions; mais nos anciennes routes, à présent délaissées par le voyageur, en comptaient presque autant que de bornes kilométriques. Le *Grandvaquier* les savait, et il était rare que, dans la diligence, il ne se trouvât personne pour les dire et les apprendre à ceux qui pouvaient les ignorer encore.

On ne traversait guère autrefois l'arrondissement de Poligny, pour ne parler ici que de cette partie de la Franche-Comté, sans ouïr narrer, chemin faisant, quelque histoire du fameux *Cheval Gauvin*, de Chamblay, ou *l'Aventure de la femme d'Ounans*, ou le récit de quelque apparition fantastique sortie des profondeurs de *la Citerne de Vaugrenans*. C'est une *Vouivre* célèbre, c'est *Méhusine*, disait-on, qui habite la tour de Vadans-les-Arbois. On la voit voltiger de temps à autre du château de Vaugrenans à celui de Vadans. Elle vient souvent, ajoutait-on, se désaltérer dans la rivière de la Cuisance.

En se dirigeant vers Salins, on ne tardait pas à connaître la légende du *Mont Poupet*, celle de *la Dame blanche*, celle de *la Dame verte* et de *l'Homme aux Etoupes*. Un paysan jovial vous disait en patois de la vallée *Pourquoi les Femmes ont la tête du Diable*. Un autre disait l'histoire du *Prieur de Château-sur-Salins*, ou racontait *la Catastrophe émouvante de Sarcenne*. Puis venait bientôt la légende de *Saint-Anatoile* et celle de *Notre-Dame Libératrice*. On n'oubliait même pas, en passant, la tradition du *Matachin*, racontée par Max. Buchon,

et celle de *l'Académie de Pretin*. Un amateur de sorcellerie parlait de *la Surgette*, des *Combes d'Arloz* et de *la Nue Merceret*, sans oublier l'aventure du *Démon Triboulet* et de *Marguerite Mouille*, dite *la Monnière du moulin Fleuret*.

En revenant vers Poligny, on entendait encore parler de *la Dame blanche* de ce lieu et de *la Dame blanche de Picarreau*. Puis venait l'histoire du fameux *Géant de la Pierre-qui-Vire* et du *Lièvre boiteux de Villers-les-Bois*. A Poligny même, dans cette ville si intéressante au point de vue purement historique, on recueillait pieusement la légende miraculeuse de *l'Eau de Sainte-Colette*.

Dans le canton de Champagnole, on trouvait encore une vouivre, gardant son trésor du bec et des ongles, c'était *la Vouivre de Montrond*. Une touchante tradition de l'abbaye de Balerne, est celle du *Moine sans esprit*, que Léon Dusillet a rappelé dans son roman d'*Iseult*. A Ney, on parle peut-être encore de *la Princesse Bergère*. A Sirod, on voit aussi *les Trois Commères*; mais le peuple paraît déjà en avoir oublié l'histoire.

Avait-on quelque affaire qui exigeât une tournée dans le pays de Nozeroy? on ne manquait pas d'y recueillir l'histoire du *Chevalier au pied de bouc* et celle de *la Dame blanche du château de la Berne*. A Cuvier, on apprenait que le sabbat des sorciers se tenait jadis dans *le Champ des Esparons*, et qu'un particulier, proscrit de ce village pour ses opinions religieuses, était devenu, au xvi^e siècle, *la souche* d'une famille d'où est sorti l'éminent naturaliste *Cuvier*, de Montbéliard. *Nozeroy*, la riche, a aussi sa légende, qui fixe sa fondation à l'époque des Croisades, par un seigneur du pays, à son retour de la Galilée. Sur les bords de la Serpentine, on retrouve encore la jolie légende de *Notre-Dame de Mièges*, d'où Charles Nodier a tiré son délicieux récit de *Béatrix et de Notre-Dame des épines fleuries*.

Si l'on pénétrait enfin dans ce pays perdu, mais très-curieux et très-pittoresque, qui s'appelle le canton des Planches-en-Montagne, on ne manquait pas d'entendre parler du *Pégase de Foncine* et du *Luton de Poutin*. Sur le cours de la Sène, on trouvait *le Lac de la Grange à la Dame*, dont les bergers de

Foncine-le-Haut connaissent et redisent encore la légende. A la Perrena, on montrait aussi aux étrangers curieux *la Pierre du Cuard* ou *Château sarrasin*, d'où jaillit la source du bief Marandier, et la tradition rappelait que ce menhir avait été autrefois honoré comme un dieu. On trouvait enfin, au pied de *la Madone de Morillon*, plus d'un pèlerin venu de loin qui priaït avec foi la miraculeuse image.

Ces diverses traditions de l'arrondissement de Poligny, dont nous allons donner les textes, font partie de la collection générale des *Traditions populaires de la Franche-Comté*, qui formeront un recueil plus considérable peut-être que celui qui a été publié en deux volumes in-8°, par les frères Grimm, pour les contrées de l'Allemagne qu'ils ont explorées. Ce travail doit englober les travaux d'un grand nombre de nos compatriotes, entre autres MM. Désiré Monnier, Clovis Guyornaud, Auguste Demesmay, Charles Nodier, Xavier Marmier, Léon Dusillet, etc., qui, les premiers, se sont avancés dans les broussailles encore vierges de cette partie trop négligée de la littérature populaire de notre province.

La Société d'agriculture, sciences et arts de Poligny, en voulant bien insérer dans son bulletin mensuel les traditions qui se rattachent aux différents cantons de cet arrondissement, coopérera d'une manière très-utile à la création d'un recueil intéressant qui nous manque encore, et son exemple sera peut-être imité dans chaque arrondissement de notre province, ce qui faciliterait beaucoup l'achèvement d'une œuvre longue et minutieuse, pour laquelle on a, en quelque sorte, besoin du concours de tout le monde. C'est ce que Demesmay exprimait avec concision, dans l'épigraphe de son ouvrage sur nos traditions populaires, par ces deux mots :

« Aidez-moi ! »

Ch. THURIET.

LE CHEVAL GAUVIN.

(CHAMBLAY).

Une femme de Chamblay ayant vu une certaine nuit un beau cheval qui paissait sur le cimetière et qui n'appartenait à personne de sa connaissance, s'approcha de lui, le flatta de la main, le trouva docile et gentil : elle pensa donc pouvoir l'enjamber pour l'amener dans son écurie. Mais quand le cheval la sentit sur son dos, il se mit à faire des évolutions sans nombre. La femme de Chamblay était ravie de sa trouvaille. Elle galopait sans secousses ; elle volait comme avec des ailes, tant et si bien qu'elle s'oubliait dans ces délicieux exercices d'équitation. Tout-à-coup, le cheval, qui était *le cheval Gauvin*, lui fit comprendre qu'elle s'était mal à propos confiée à lui. Il s'élança dans la Loue, et, quand il fut arrivé au beau milieu de la rivière, il disparut sous la femme et la laissa tomber dans l'endroit le plus profond. Elle ne se sauva de cette noyade que d'une manière miraculeuse et mourut peu de temps après des suites de sa frayeur.

(D. MONNIEZ, *Trad. pop.*, p. 696).

HISTOIRE DE LA FEMME D'OUNANS.

A la fin du ^{xiii}^e siècle, des religieux portaient dans les différentes villes de la province les reliques de Saint-Claude. Des miracles s'opéraient par l'intercession du saint prélat. Une femme d'Ounans, nommée Poncette, était dans son lit, caressant son enfant, lorsque le démon, sous la forme d'un corbeau, entra tout-à-coup dans sa chambre par la fenêtre, s'approcha d'elle, et, d'une voix douce et persuasive, lui promit de l'or, de l'argent et toutes les richesses du monde, si elle voulait faire mourir son fils. Cette malheureuse eut la faiblesse de céder à la tentation, et, à l'heure convenue, elle commença à serrer la gorge de son enfant. Le diable saisit alors la mère et l'enfant dans la même étreinte pour les étouffer. Une voisine, entendant de sourds gémissements, se hâta d'accourir. Le démon effrayé s'enfuit. Jean, mari de Poncette, étant survenu, trouva sa femme et son enfant étendus sans vie. Il releva cette dernière, mais sa main et sa langue étaient paralysées. Alors, il versa d'abondantes larmes et la voua à Dieu et à Saint-Claude. Peu de temps après, ils se rendirent ensemble à Arbois. Poncette s'agenouilla devant la châsse de Saint-Claude, demandant avec ferveur le pardon

de ses péchés et la guérison de son corps. Sa main paralysée recouvra le mouvement, sa langue se délia, et elle s'empressa alors de publier les embûches que lui avait tendues le démon et sa guérison miraculeuse, opérée par l'intercession de Saint-Claude, abbé de Saint-Oyan-de-Joux.
(Rousset, *Dict. géog.* — Jura, com. d'Ounans).

LA CITERNE DE VAUGRENANS.

Une tradition recueillie dans la commune de Pagnoz rapporte que la grande citerne qui existe encore sous les ruines du château de Vaugrenans est le théâtre d'apparitions fantastiques. Un trésor y est caché et un animal redoutable en est le gardien. Trois imprudents garçons de Pagnoz, après avoir bu un bon coup pour se donner du courage, s'en allèrent une belle nuit faire des fouilles dans cette citerne, espérant y découvrir le trésor qu'elle recèle. A la lueur d'une lanterne blafarde, ils se mirent à creuser. A minuit, leur lanterne ne jetait plus qu'une lueur douteuse et ils commencèrent à voir danser autour d'eux des ombres effrayantes. Tout-à-coup, un horrible cri se fit entendre. Un animal se dégageant de dessous les décombres renversa et éteignit la lanterne. Le monstre infernal chargea sur son dos velu les trois audacieux visiteurs et les emporta dans les airs. Il alla déposer le premier au-dessus du mont Poupet; il porta le second au milieu de la forêt de Chaux et le troisième dans les fossés du château de Vadans. Frappés de stupeur, nos pauvres aventuriers passèrent une nuit affreuse et ne recouvrèrent l'usage de leurs sens que le lendemain. De retour chez eux, ils se promirent bien de ne plus tenter d'expéditions aussi téméraires.

Une tradition analogue à celle-ci se raconte à Vescles, canton d'Arinthod, au sujet de *Grabolibus*, gardien des trésors cachés sous les voûtes du donjon ruiné d'Oliferne.

MÉLUSINE.

Une *vouivre* célèbre, qu'on nomme *Mélusine* et par corruption *Mère Lusine*, habite la tour de Vadans-les-Arbois. On dit qu'on la voit encore quelquefois voltiger du château de Vaugrenans à celui de Vadans. La maison de Poitiers prétendait descendre de Mélusine, et elle n'était pas la seule à s'en vanter. Bullet pense que Mélusine vient de *mé*, moitié, et de *lîsowen*, serpent. D'autres croient que Mélusine, princesse d'Albanie et fille parricide, avait été condamnée à être moitié

serpent tous les samedis et fée tous les autres jours de la semaine, jusqu'au jugement dernier, à moins qu'elle ne trouvât un époux qui consentit à ne la voir jamais le dernier jour de la semaine. Raimondin, fils du comte de Forez, l'épousa à cette condition ; mais il eut un jour la fantaisie de faire, avec son épée, un trou à la porte de la chambre à coucher de sa femme, et ne vit qu'un serpent ailé qui s'enfuyait par la fenêtre. Avis aux maris trop curieux. Une aventure pareille arriva, dit-on, au sire de Mathay-sur-le-Doubs, canton de Pont-de-Raide.

(*Acad. de Besançon*, août 1862).

On connaît la fée Mélusine ailleurs qu'en Franche-Comté. C'est elle qui, dit-on, aurait bâti presque tous les châteaux du Poitou.

En termes de blason, Mélusine est une figure échevelée, demi-femme et demi-serpent, qui se baigne dans une cuve où elle se mire et se coiffe.

(*MONNIER, Culte des Esprits*).

LE CHATEAU DE VADANS.

La tradition ne se borne pas à dire que *le château de Vadans* est hanté par la fée Mélusine, qui, chaque soir, vient, sous la forme d'un serpent de flamme, se désaltérer dans la rivière de la Cuisance ; elle rapporte aussi qu'une princesse, qui avait possédé ce château, ayant négligé de remplir les devoirs de l'hospitalité envers les pèlerins et les malheureux, fut maudite par les fées et condamnée à revenir tous les sept ans, sous la forme d'une couleuvre, au manoir que continua d'habiter sa postérité.

(*ROUSSET, com. de Vadans*).

LE MONT POUPET.

Les géologues expliquent à leur manière la formation des montagnes et des vallées sur le globe terrestre. Ils n'en savent pas long sur la matière, et j'aime presque autant que leurs systèmes cette explication naïve, fournie à la science par un vigneron de Salins :

Lorsque le bon Dieu créait le monde, il passait dans l'espace tenant un gros sac où étaient renfermées les montagnes, et il les semait à poignées là où il le jugerait à propos. Le sac vint à crever et il s'en échappa une masse énorme qui tomba en ce lieu.

Une autre tradition, beaucoup plus moderne peut-être, conduit sur la plus haute cime du mont Poupet, dès la nuit qui précède la fête de la Trinité, ceux qui veulent mesurer par une épreuve la pureté de leur

âme. Au lever du soleil, il est donné à ceux qui seront les élus du Paradis, de voir triple l'image de l'astre.

(DELACROIX, *Alaise et Séquanie*, p. 76).

Cette dernière tradition se rencontre dans un grand nombre de pays, soit en Franche-Comté, soit ailleurs.

LA DAME BLANCHE DE SALINS.

Un important service fut rendu par une *Dame blanche* à la ville de Salins pendant la guerre de 1638, de la France contre le Comté de Bourgogne. Elle mit en déroute un corps d'armée de Louis XIII, commandé par Villeroy. « Il est remarquable, dit Girardot de Beauchemin, historien contemporain de cette guerre, qu'au temps qu'on pourchassait les Français, une petite fille, nourrie au couvent des Ursules de Salins, étant près de mourir, dit aux religieuses assemblées autour de son lit qu'elles n'eussent pas crainte des Français, car elle les voyait fuir devant une femme blanche. »

LA DAME VERTE ET L'HOMME AUX ÉTOUPES.

Le val de Salins connaît aussi la *Dame verte*. Sur le territoire de Pont-d'Héry, au bout des côtes Bernard, elle a une chambre dans les bois d'Andelot. Cette *chambre de la Dame verte*, c'est une grotte. La belle dame la quitte assez souvent pour venir à la promenade sur le grand chemin, et elle ne s'y rend pas inabordable. Un habitant de la commune d'Andelot, à qui son âge de 55 ans n'avait pas encore inspiré toute la retenue désirable, ayant un jour rencontré cette beauté qui remettait sa jarrettière, ne s'avisait-il pas d'aller lui offrir ses services ? La *Dame verte* trouva bon de s'amuser aux dépens du vieux farceur, et, feignant d'agréer son offre, elle lui proposa une petite promenade à l'ombre du bois.

« Descendons à l'ombre du bois,

« La belle,

« Descendons à l'ombre du bois. »

En fredonnant cette note d'un de nos plus jolis airs populaires, il accepta la promenade avec un empressement plein d'espérance. Mais la *Dame verte*, qui avait pris le bras du lourdaud sous le sien et qui le lui tenait vigoureusement serré, se dirigeait à travers les épines, les broussailles, les marais, les flaques d'eau, sans avoir l'air de s'en apercevoir. Le malheureux demandait grâce, et alors la dame changeait de

direction et le faisait trotter dans les terres labourées ou sur des rochers armés d'aspérités sans nombre. Pour comble de malheur, il avait acheté des étoupes qu'il emportait à la maison.

« Filons ici tes étoupes, mon ami, disait la *Dame verte*, filons tes étoupes. »

Et partout les étoupes restaient cardées sur les ronces ou suspendues aux branches des arbres.

« Filons, filons, répétait-elle. »

Et ils filèrent si bien et si longtemps, que, sur le dos du porteur, il ne resta plus une seule mèche d'étoupes pour la montre.

Il rentra chez lui un peu désenchanté; et les femmes de son village, heureuses de pouvoir citer ce bel exemple, le racontent encore à leurs maris.

(MONNIER, *Trad. pop.*, p. 759).

POURQUOI LES FEMMES ONT LA TÊTE DU DIABLE.

Les gens de Clucy-sur-Salins redisent dans leur dialecte cette facétie populaire, qui a cours en Franche-Comté depuis des siècles :

I z'y ovève nos vois Jésus-Christ et pu saint Pierre que se prouvèneva su lo rivo de lo mer. Tout d'un cô, i voya lou diable et pu no fonno que se botteva de l'autro rivo. Alors lou bon Dieu dit o saint Pierre : « Vo t'a vitou me lès décombottre. »

Voilà donc mon saint Pierre qui se dépadze d'obèi o son mâtre, et kma i martzève ausse bin sur l'ague que su lo tarro, l'arrivo là da ra de ta; et pu, ma foi, kma i lès voit toudze de ple en ple annourtsis l'on contre l'autro, i ne fâ ne ion ne do; i tire se-n'épée et ieux còpe lo tète. Là dessus, i s'en retouône kma se de ra n'était, vâ Jésus-Christ que l'attendève et i li raiconte kma lo fâ.

En entendant ça, voilà que lou bon Dieu se met en coulère, et li dit en topant du pie : — Mâ! bougre d'innocent! i ne t'ovévu pas dit de ieux còpé lo tète! Pra-me bin vitou dzan que délodze, et vo-t-o en mon nom ieux remettre.

Voilà mon pôrou saint Pierre tout penou et so tio couito que retro-vâche ne secondo vois, et que se met en besougne de réquemôder so niguedouilléri. Mâ l'ovève ne télo frette et télomat coueto, tant l'ovève pou que lou bon Dieu ne s'impatientisse, que lès uïoux li trebeilléva se bin qu'i pra lo tète de lo fonno qu'i met su lou couô du diable et pu cto du diable qu'i met su lou couô de lo fonno.

Et voilà kma quai lès sonnets ant lo tète du diable.

LE PRIEUR DE CHATEAU-SUR-SALINS.

En 1445, Raoul de Montrichard épousa Marie de Poupet. Son bonheur fut complet pendant deux années. Après ce temps, Raoul dut quitter Marie et partit pour la guerre. Deux ans plus tard, après des combats de toutes sortes, il put enfin revenir au château de ses aïeux, où il avait laissé en pleurant son épouse bien-aimée. Suivi d'un seul écuyer, il arrive de nuit au château de Montrichard. Il se fait connaître au gardien du pont-levis et entre sans bruit dans son château. Personne ne l'attendait, car personne n'avait été averti de son retour. Il arrive bientôt à la porte de la chambre où il croyait son épouse endormie. Il espérait la surprendre doucement dans son repos. Il voulait par un chaste baiser la tirer du sommeil pour la ramener au bonheur de cette réunion. Mais, ô malheur ! il surprend un amant infâme dans la couche de son épouse adultère. Dans un accès irrésistible de colère et de désespoir, il les frappe tous deux mortellement. Puis, afin d'obtenir le pardon de cette sanglante vengeance, afin de pleurer son malheur et de gémir en paix, oublié du monde, il alla cacher sa vie dans le cloître de Notre-Dame-du-Château, dont on voit encore aujourd'hui les ruines non loin de Salins. Reçu dans la communauté, il y vécut sous le nom de père Jehan. Il s'y distingua tellement par sa piété et par la dureté des privations qu'il s'imposait, qu'à la mort du prieur il fut choisi pour le remplacer. Puis, lorsque longtemps après il passa de vie à trépas, les moines qui l'ensevelirent ne purent s'expliquer la présence d'un poignard rouillé pressé sur son corps par le cilice dont sa poitrine avait été lacérée pendant plus de quarante ans.

(GAUTHIER, *Revue de Franche-Comté*, 1838, p. 539.

Acad. de Besançon, août 1865, F. TALPAIN).

SARCENNE.

TRADITION HISTORIQUE. — XVII^e SIÈCLE.

Dans la nuit du 20 au 21 janvier 1649, le village de Sarcenne, dont le territoire est aujourd'hui compris dans celui d'Aresches, fut tout-à-coup enseveli sous les décombres d'une montagne écroulée. Cet événement répandit au loin la consternation. Les habitants d'alentour coururent à Salins. Saisi lui-même d'épouvante, le magistrat de cette ville s'adressa aussitôt au clergé pour réclamer des prières publiques ;

il se rendit en corps, avec le mayeur Guy d'Esternoz, à une messe célébrée dans la chapelle de N.-D. Libératrice, nouvellement érigée. On descendit la châsse antique et révéree de Saint-Anatoile et on se dirigea en procession sur le théâtre de l'événement. On ne tarda pas à reconnaître l'étendue du malheur. De ce populeux village de Sarcenne, tout était englouti, maisons et habitants. On ne put même reconnaître la place qu'il occupait. Ce village, aussi peuplé que celui d'Aresches, était, avant son engloutissement, environné d'un grand territoire, protégé par une forteresse relevant de Montmahoux, pourvu d'une annexe et riche d'une foule de métairies. M. Philippe d'Alpy, opulent propriétaire de ce lieu, qui commandait alors au château de S^{te}-Anne, avait perdu, sous cette masse de pierres et de graviers, sa chapelle, sa maison forte, sa grange et plus de cent hectares de terres. On attribue cette catastrophe à des mines creusées par de nombreuses sources. La disparition étonnante de ce village, dont le souvenir ne s'effacera jamais, fut considérée par le peuple de la contrée comme une punition du ciel. On attribue en effet aux malheureux habitants de Sarcenne une foule d'impudicités et d'orgies.

(ROUSSET, t. 1^{er}, p. 13).

LÉGENDE DE SAINT-ANATOILE.

(SALINS).

A mi-côte du fort Belin, il existe une esplanade, emplacement d'un premier fortin qui s'appelait autrefois l'ermitage de Saint-Anatoile. A cet ermitage se rattache une légende qui explique les tapisseries de la bibliothèque de Salins. Un jour, le saint, qui vivait là de racines, manquant de feu pour faire sa cuisine, envoya son domestique en chercher à la Saline. Les saulniers, ce jour-là, en humeur taquine, refusèrent du feu au domestique, à moins qu'il ne l'emportât dans le pan de son manteau. Avant de se risquer à pareille épreuve, le domestique veut d'abord en référer à son maître. Le saint le renvoie aussitôt à la Saline, en lui reprochant son peu de foi. Bientôt le domestique rapporte le feu dans le pan de son manteau, sans qu'il en résultât le moindre dommage; mais voilà qu'au même instant les sources de la Saline cessent de couler. Que vont devenir les saulniers? Vite on accourt en procession aux pieds du saint, qui se laisse appitoyer. Les sources se ravivent et tout le monde est dans la joie.

(BUCHON, *Salins-les-Bains*, p. 30).

NOTRE-DAME LIBÉRATRICE.

(SALINS).

Au mois de mars 1639, Weimar quitta Pontarlier et marcha sur Salins avec 18,000 hommes. Il se trouvait déjà avec toutes ses forces dans les plaines de Dournon. Tout-à-coup, il changea d'avis et revint à Pontarlier. La ville de Salins, considérant ce changement de résolution comme un véritable miracle, voua un culte particulier à Notre-Dame Libératrice, dont on voit la jolie chapelle au centre de la ville.

(Voir les différentes notices et histoires de Salins).

TRADITION DU MATACHIN.

(SALINS).

Le quartier du Matachin, le plus pauvre de la ville de Salins, en est aussi le plus pittoresque. Il commence à la Porte-Basse et comprend toute la rue d'Olivet, rue qui doit son nom à l'abbé d'Olivet, de l'Académie française, que Voltaire appelait son maître en grammaire, et qui naquit dans cette rue même. On dit qu'autrefois un grand seigneur avait dans ce quartier son chenil à chiens. La tradition populaire a appelé cela une *meute à chiens*, ce qui a fini par devenir ce mot de *Matachin*, dont la provenance étymologique ne fait, du reste, nullement disparate avec la physionomie du pauvre quartier ainsi désigné aujourd'hui.

(Max. BUCHON, *le Matachin*).

L'ACADÉMIE DE PRETIN.

Une facétie populaire, connue dans toute l'étendue de la province franc-comtoise, est celle qui consiste à dire de quelque docteur ignorant : *Il est membre de l'Académie de Pretin*, ou : *Il a obtenu ses grades à Pretin*.

Les uns veulent que cette impertinence vienne de ce que l'on avait autrefois la coutume d'élever à Pretin, comme à Marnoz, une prodigieuse quantité d'ânes. D'autres l'expliquent en rappelant qu'autrefois il y avait à Pretin un couvent de moines enseignants qui délivraient des diplômes à leurs élèves, lesquels diplômes seraient par trait de temps tombés en discrédit, comme les assignats et autres valeurs anciennes ou modernes.

LOYSE SERVANT, DITE LA SURGETTE.

L'expérience nous apprend, dit Boguet (2^{me} avis), que pour l'ordinaire la sorcellerie est pratiquée par les femmes, et qu'il y a vingt femmes pour un homme sorcier.

Loyse Servant, dite la Surgette, fut condamnée pour crime de sorcellerie à la peine du feu par arrêt de la Cour confirmant deux sentences rendues au siège de Salins dans le commencement du xvn^e siècle.

Outre les charges ordinaires qui paraissaient suffisantes à nos bons juges d'alors pour prononcer leurs sentences de mort contre les sorciers, la Surgette était accusée d'avoir, par des moyens superstitieux, deviné de quelles maladies certaines personnes étaient atteintes et de leur avoir procuré guérison par ses secrets.

Pour deviner de quelle maladie on était atteint, elle demandait d'abord les nom, prénoms et surnoms du patient et le lieu où il avait été baptisé. Ensuite, elle prenait un *semou*, ou lisière de drap, et le mesurait depuis le coude jusqu'à l'extrémité des doigts, en marmottant quelques paroles entre ses dents et nommant certains saints. Et selon que le *semou* s'allongeait ou se raccourcissait, elle déclarait de quelle maladie le patient était atteint. Quelquefois elle disait qu'elle ne pouvait deviner la maladie sans avoir vu au préalable ses heures et son livre. D'autres fois encore, elle prenait la main du malade et en considérait la paume ; mais auparavant elle entraînait dans une chambre ou cabinet et y demeurait quelques instants.

Pour guérir Philippe d'Amalanges, de Salins, elle dit d'abord qu'on lui avait bâillé la maladie qu'il avait. Elle demanda ensuite s'il y avait du bétail dans sa maison ; et comme on lui dit qu'il n'y avait pas d'autre bétail que des poules et des canes, elle répliqua qu'on avait fait tort au patient, mais qu'il se porterait bien. Il arriva en effet quelques jours après que vingt des poules et canes de Philippe moururent successivement et que le malade retourna en santé.

Guillaume Coquelin étant détenu de maladie, la Surgette demanda d'abord à la servante comment son maître se portait, et à l'instant elle ajouta que, si sa femme la voulait croire, il guérirait, parce qu'il était *engnauché* et que son mal était un mal donné. Et depuis, s'étant servie du *semou* à son accoutumée, elle déclara que le malade ne serait jamais guéri si on ne faisait un voyage à *Saint-Genet*, offrant son mari pour faire le voyage (les sorciers commandaient le voyage de Saint-Genet à

la plupart de leurs malades). Quelques jours après, elle assura à la chambrière que, le voyage étant fait, celle qui avait bâillé la maladie ne cesserait de courir, aller et venir à l'entour de la maison du patient, jusqu'à ce qu'elle l'eut guéri. Ce qui arriva comme elle l'avait dit. Le mari étant en effet de retour du voyage commandé, où il avait offert un poulet qui avait chanté pendant que l'on disait la messe, *Jeanne l'Échin*, dite *la Michaude* (qui fut aussi accusée plus tard et convaincue de sorcellerie), alla et vint à l'entour de la maison du patient et ne cessa jusqu'à ce qu'à certain jour elle s'adressa à la femme d'icelui et lui demanda comment se portait son mari, disant qu'elle le verrait volontiers, mais qu'il fallait que le malade la demanda lui-même, en l'appelant par son nom. Ce qui ayant été fait, cette femme, arrivée en la maison, entra dans la chambre du malade en disant : « *Dieu soit séant et la vierge Marie ! Mardé, je vous guérirai, M. Coquelin ; vous ne mourrez pas.* » Et, s'approchant de lui, elle prononça plusieurs oraisons en faisant le signe de la croix ; puis elle lui posa un cataplasme sur le ventre et dès lors il se trouva guéri.

La Surgette, voulant une autre fois guérir une jeune fille au berceau, dit qu'il convenait de prendre le béguin de l'enfant et aller demander à sa marraine du blé dans ce béguin et l'offrir devant l'image de certains saints qu'elle nomma. Ce qui fut fait, sur quoi la fille guérit.

Une autre fois encore, ayant déclaré à une femme que sa fille était atteinte de la maladie de M. S. Philibert et de M. S. George, elle dit qu'il fallait faire ses *voyages* (textuel) (voyages à Saint-Genet, sans doute), et porter de l'huile dans une bouteille que l'on changerait contre celle qui serait dans les lampes de l'église, et qu'il convenait de frotter de cette dernière huile la patiente, qui alors se porterait bien. Ce qui arriva ainsi qu'elle l'avait dit.....

Dans l'affaire de la Surgette, nos sages magistrats ont suspecté la sincérité des témoins à décharge qui déposèrent avoir toujours connu l'accusée *pour une pauvre et simple femme*. « La vérité, criait Boguet comme un énergumène, est tout apparemment au contraire, si l'on considère qu'elle sait lire et écrire. »

Nous avons introduit dans nos *Traditions populaires* la relation de ce singulier procès, semblable à tant d'autres de la même espèce, parce qu'elle explique quelles étaient chez nous les mœurs judiciaires et la crédulité de nos populations à une époque relativement peu éloignée de la nôtre.

LES COMBES D'ARLOZ ET LA NUE MERCERET.

Marguerite Mouille, dite *la Monnière du moulin Fleuret*, accusée d'être allée au sabbat, qui se tenait *ès combes d'Arloz*, ou, suivant d'autres, *à la nue Merceret en prel*, sis rière le territoire de Saisenay, fut brûlée à Dole par arrêt du parlement confirmatif de deux sentences rendues à Salins. Les témoins entendus dans cette affaire affirmèrent que Marguerite Mouille, dite *la Monnière du moulin Fleuret*, était celle qui dansait le mieux au sabbat et qu'aussi le démon *la dansait la première*.

LE CADAVRE DE LA SORCIÈRE.

(SALINS).

Girarde Bourrelier, accusée de sorcellerie, fut conjurée et exorcisée à Salins, au commencement du ^{xvii}^e siècle. Un démon, qui se nommait Triboulet, dit par sa bouche que Marguerite Mouille, dite *la Monnière du moulin Fleuret* (voir l'article précédent), l'avait envoyé au corps de ladite Bourrelier avec 4000 de ses compagnons qu'elle tenait et gardait dans une boîte de sapin, parce que ladite Bourrelier avait repris et taxé Marguerite Fleuret d'avoir caqueté en une procession qui se faisait sur la paroisse de Saint-Anatoile ou en l'église Saint-François-des-Cordeliers. Boguet rapporte, dans son premier avis, que quand la Bourrelier eut rendu l'âme, ce qui arriva après son inspiration, à cause des tourments infinis que lui faisaient souffrir les démons, son cadavre fut vu palpiter tellement qu'on le garda une nuit entière sans pouvoir l'enterrer. Il est vraisemblable, ajoute Boguet, que cela provenait de ce que les démons ne l'avaient pas encore du tout abandonnée, lesquels faisaient mouvoir son cadavre : car il est assuré que les diables peuvent même entrer dans les corps morts, les porter, les mouvoir, et faire en apparence qu'ils aient pour quelque temps vie.

A ce propos, on ne relira peut-être pas ici avec indifférence ce que Del Rio rapporte du pensionnaire de Cornélius Agrippa, à Louvain. Ce jeune homme trop curieux entre un jour dans le cabinet de son maître absent et ouvre un livre d'adjurations dans lequel il se mit à lire. On frappe à la porte ; mais le jeune homme, quoique troublé, continue sa lecture. On frappe de nouveau et le jeune homme ne répond rien. Alors le démon entre et lui demande ce qu'il veut de lui. Frappé d'effroi, le

jeune homme perd en même temps la parole et la vie par les efforts du diable. Agrippa étant de retour et voyant son disciple mort, invoque avec ses arts accoutumés le démon, qui apparaît et qui rapporte comment la chose s'est passée. Alors Agrippa lui commande d'entrer dans le corps de son disciple et de s'aller promener quelque temps sur la place du marché, qui était le lieu où les écoliers se rendaient ordinairement. Le démon obéit, et, après avoir fait quelques tours sur la place, il quitte le corps qui tombe à terre au même instant. La fuite d'Agrippa en Lorraine, où il vomit son venin et son hérésie, avéra depuis son imposture.

(A suivre).

HUIT ANS DE L'HISTOIRE DE SALINS

ET DE LA FRANCHE-COMTÉ

(1668 - 1675).

NÉMOIRES CONTEMPORAINS PUBLIÉS POUR LA PREMIÈRE FOIS

Par A. VATSIÈRE, archiviste de l'Ain

LIVRE III

(Suite)

CHAPITRE IX

Sommaire. — Première apparition des ennemis devant Salins. — Le duc de la Feuillade investit la ville. — Le canon des forts et les sorties de la bourgeoisie l'obligent à déloger. — Prise de Dole. — Salins est de nouveau investi. — Prise du fort de Chaux-Reffont et de la redoute de la Croix-Béchet. — Diverses attaques, dirigées sur le fort Saint-André, le fortin de l'Ermitage Saint-Jean et la redoute de Montrond, sont repoussées avec pertes. — Sorties de la jeunesse bourgeoise. — L'ennemi fait tirer sur les femmes qui portent des rafraichissements aux défenseurs du fort Saint-André. — Prise de la redoute de Montrond. — Abandon du fort Saint-André et des autres forts. — L'ennemi s'en empare. — Mort du capitaine Floris de Cécile. — La ville court le danger d'être emportée d'assaut. — Elle demande à capituler. — Les articles proposés sont acceptés par l'ennemi, sauf celui relatif aux cloches. — Le capitaine Pourtier refuse de rendre le fort de Châtel-Belin sans un ordre exprès du gouverneur de la place. — Texte de la capitulation.

Le 25, on eut avis que le duc de la Feuillade avoit décampé de Cléron, et qu'il marchoit avec ses troupes, composées d'environ

3,000 chevaux, du côté de Sainte-Anne. Et par effet, le même jour on auroit ouï le bruit du canon tiré de cette forteresse passant à la vue d'icelle, lequel se seroit campé à Villeneuve sans avoir passé le bois de Chalamont, ni paru du côté de Salins pendant les 26 et 27 dudit mois; mais les 28 et 29, il auroit envoyé des détachemens jusques sur les monts de Cernans et de Remetton, lesquels, pendant ces deux jours, auroient donné l'alarme à cette ville dans la croyance qu'ils venoient l'investir en attendant la réduction de celle de Dole, assiégée dès la veille de la Fête-Dieu par l'armée qui avoit pris Besançon. Mais ces détachemens n'auroient produit que ces deux alarmes, puis qu'ils ne seroient pas descendus dans le vallon ni sur le territoire de Salins, ains s'en seroient retournés dans leur camp à Villeneuve, d'où l'armée seroit sortie le 31 au matin, après avoir coupé, mangé et désolé tous les froments de la campagne, seroit passée jusques à Vers, où elle se seroit arrêtée pour faire un pareil dégât.

Le 4 juin, la même armée étant décampée de Vers, auroit marché contre la ville de Salins, à la vue de laquelle elle auroit paru sur les huit heures du matin et l'auroit investie le même jour, ayant occupé les avenues d'icelle à la portée du canon, sans que quelques détachemens de cavalerie se seroient d'abord portés dans le couvent des Carmes et quelques maisons voisines : ce qui auroit été cause que, par ordre du sieur de Pontamougeard, ledit couvent avec les deux fauxbourgs auroient été entièrement brûlés pour en faire sortir l'ennemi et éviter qu'il n'y logeât la plus grande partie de ses troupes. Ce jour, ainsi que le lendemain s'étant passé sans aucun combat que de quelques légères escarmouches faites sur l'ennemi par quelques jeunes bourgeois volontairement sortis de la ville, d'où l'on auroit aussi lâché ainsi que des forts, quantité de volées de canon de tems à autre au passage de quelques escadrons de cavalerie.

Le 6 juin, une partie des troupes s'étant campées et ayant dressé quantité de tentes à la vue de la ville, au pied de la montagne d'Ivory, à l'endroit de la grange de Chassagne, l'armée auroit tiré dès la batterie de Chastel-Guyon plusieurs coups de

canon contre le camp, qui auroient contraint l'ennemi de quitter la place pour transporter, ainsi qu'il auroit fait le lendemain, les mêmes tentes dans la prairie appelée Derrière-l'Île, au delà du couvent des Carmes, comme étant à couvert du canon de la ville et trop éloigné de celui de l'ermitage de S^t-Anatoile : mais nonobstant ce, l'ennemi auroit encore été obligé d'en sortir à cause que l'on auroit conduit une pièce de canon hors de la ville, dans la vigne de Prémoureau, sur une éminence qui découvrait ce camp et celui qu'il avoit dressé derrière les Petaux, de laquelle éminence l'on auroit tellement incommodé l'un et l'autre camp, tant par le canon que par les sorties et escarmouches de la jeunesse bourgeoise, qui se seroit avancée jusques au delà des faubourgs, que le lendemain, 8 dudit mois, sur les sept heures du matin, l'ennemi auroit levé le camp pour s'éloigner jusques sur les monts, une partie à Lemuy, une autre partie à Vers et une autre partie au delà de la Chaux-sur-Champagny, après avoir perdu plusieurs soldats, tués tant par le canon que par les escarmouches, sans que, du côté de la ville, il y ait eu autre perte que deux légères blessures reçues par deux jeunes bourgeois, et les blés aux environs de la ville ayant été presque tous coupés et mangés par l'ennemi et les maisons champêtres ruinées. Le même jour, le magistrat auroit été averti de la capitulation de la ville de Dole, qui auroit été rendue le 6 de ce mois. Le même avis portoit en outre que l'ennemi marchoit, au nombre de 8,000 fantassins et 2,000 chevaux, avec 10 pièces d'artillerie, pour assiéger Salins sous le commandement du duc de Duras, destiné gouverneur du Comté de Bourgogne de la part de la France, et que le roi, qui étoit au camp de Dole, partoît avec le duc de Luxembourg contre les Pays-Bas, ce qui néanmoins ne se seroit trouvé véritable, sinon au regard du duc, mais non au regard du roi.

Le 11 juin, la ville auroit été de rechef investie, tant par les troupes ci-dessus que par d'autres de cavalerie et d'infanterie venues du camp de Dole, sur lesquelles on auroit commencé, le 12 au matin, à décharger le canon des forts, du côté des prés de Louton et sur la montagne Saint-André, sur laquelle l'ennemi auroit dressé deux batteries, l'une contre le fort Saint-André et

l'autre contre la Chaux-Reffond et contre la ville, lesquelles auroient commencé à jouer le 14, environ une heure après-midi, ainsi qu'une troisième batterie dressée dans le mont d'Ivory contre le fort Bracon et le fort de l'ermitage Saint-Anatoile. La batterie dressée contre la ville étoit composée de trois canons portant chacun le boulet pesant 25 livres de balles ; celle contre Saint-André de pareil nombre et grosseur, et celle du mont d'Ivory de trois canons portant les boulets de 22 à 23 et 25 livres. Ces trois batteries jouèrent dès lors presque continuellement, tant de jour que de nuit, sans autre effet, du moins pendant les deux premiers jours, que de quelques trous qu'elles auroient faits aux maisons de la grosseur du boulet et de quelques palissades emportées des forts, particulièrement de celles du fort de Chaux-Reffond, battu au dedans par la batterie du mont d'Ivory et au dehors par l'une de celles dressées sur la montagne de Saint-André, lesquelles, après avoir fait grande ouverture à ces palissades, auroient contraint ceux qui gardoient ce poste de se retrancher devers la ville, plus bas que ce fort, ce qui auroit donné sujet aux assiégeans de l'assaillir avec infanterie soutenue de cavalerie, sur les sept heures du soir du 15, avec telle violence que ceux qui le gardoient, mal soutenus de ceux qu'on y avoit envoyés de renfort, auroient été forcés de le quitter après une vigoureuse résistance, et après avoir tué et blessé bon nombre des assaillants, lesquels n'auroient laissé de se rendre maîtres du poste, et ensuite, environ une heure après, auroient encore pris la redoute de la Croix-Béchet, lâchement abandonnée par les Suisses, qui la gardoient sous la conduite d'un officier flamand du régiment de Berg, nommé Lallain, lesquels, épouvantés d'un coup de canon qui avoit donné dans le parapet et abattu partie d'icelui, auroient pris la fuite et laissé le poste à huit soldats ennemis qui s'en seroient emparés aussitôt.

En même tems, l'ennemi s'étant avancé contre le fort Saint-André, l'auroit vigoureusement attaqué par un assaut général qui auroit duré jusques au lendemain, à quatre heures du matin. Mais la vigoureuse défense de ce fort, commandé par le sieur de Sornay, et l'assistance du sieur de Mérona, très-expérimenté en

fait de guerre, auroit repoussé l'ennemi, lequel n'y auroit rien gagné que des coups, avec perte de quantité, tant officiers que soldats tués par la mousqueterie et par les grenades jetées dès la contrescarpe du fort, au nombre de plus de 500. L'ennemi ayant encore en même tems fait une tentative contre le fortin de l'ermitage Saint-Jean et la redoute de Montrond, dont la défense auroit été généreuse, auroit été contraint de se retirer pour se venger à canonner la ville et lesdits forts tout ledit jour 16, sans que, de toutes ces attaques, les assiégés n'aient perdu que deux soldats tués, un blessé et un officier aussi blessé, le sieur Bernardini, italien, capitaine réformé.

Le canon ennemi ayant tout le jour foudroyé la contrescarpe de cette forteresse de Saint-André, et l'ayant minée et ouvert les palissades en plusieurs endroits, les assiégés auroient été contraints de quitter cette contrescarpe, ce qui auroit occasionné l'ennemi d'y faire une attaque sur les neuf heures du soir, beaucoup plus grande que celle de la nuit précédente, mais il y auroit aussi trouvé plus grande résistance par la mousqueterie et par une grêle continuelle de grenades jetées du fort, tant dedans que dehors la contrescarpe, outre que, dans la prévoyance de cet assaut, l'on y avoit envoyé du renfort de la ville, tellement que l'ennemi auroit été contraint de se retirer avec pertes très-considérables, la plupart d'officiers et gens de marque, desquels la dépouille auroit enrichi les assiégés, dont la perte auroit été de huit personnes, y compris un officier fort regretté pour sa valeur, le sieur Dagay, de Poligny, lieutenant dans les dragons.

Le lendemain 17, ceux du fort auroient fait sortie sur les onze heures avant midi et auroient détruit une grande partie des travaux de l'ennemi par des feux d'artifice jetés dans la fascine, qui en auroit été allumée et plusieurs tonneaux de poudre brûlés avec quantité de soldats ennemis qui les gardoient. Après le midi dudit jour, quelques compagnies d'infanterie soutenues de cavalerie ayant paru du côté de la Porte-Haute à la portée du fusil, auroient été contraintes de se retirer par la sortie de plusieurs jeunes gens de la ville, conduits par un capitaine du régiment de Berg, nommé Chemitz, ayant tué un grand nombre de dragons

de ceux de l'ennemi dans les vignes du chemin de Charrière.

Pendant le jour, le canon des assiégeans n'auroit été qu rarement tiré; mais le lendemain 18, il auroit été presque continuellement déchargé avec une fureur inouïe sur la ville contre le fort Saint-André, dès la pointe du jour jusques à nuit, laquelle auroit été assez tranquille, nonobstant que ceux du fort Saint-André s'attendissent à un assaut violent, auquel ils s'étoient préparés, ayant commandé qu'on leur envoyât de la ville le plus grand nombre de cuirasses et de casques que l'on pourroit, ce que le magistrat leur auroit accordé, en ayant envoyé dans le fort un bon nombre, avec des rafraîchissemens portés par plus de 300, tant filles que femmes, lesquelles s'y seroient volontairement acheminées à la vue de l'ennemi, lequel auroit eu la lâcheté de faire tirer son canon sur ce sexe faible, lequel néanmoins n'auroit fait que s'en mocquer, et, étant arrivé devant le fort, s'en seroit vengé sur les assiégeans à coups de pierre.

Pendant le 19, l'ennemi se seroit contenté de battre le même fort par le canon avec la redoute de Montrond sans autre attaque, crainte de perdre quantité de soldats, ayant aussi continué à incommoder la ville par la ruine des édifices jusques à la nuit, laquelle susdite redoute auroit été attaquée et emportée en même tems pour rester ouverte et sans défense par la continuelle batterie du canon pendant tout ledit jour.

Le 20, sur les quatre heures du soir, par résolution prise entre les sieurs de Pontamougeard, comte de Berg, colonel Chappuis, capitaine de Sornay, le fort Saint-André auroit été abandonné à l'ennemi par la retraite de la garnison après l'embrasement des corps de garde et casernes et le jeu de quelques fourneaux faibles sous les bastions, ce qui ayant été exécuté avec grand désordre à l'insu et sans l'avis du magistrat, auroit causé une telle épouvante et consternation parmi les soldats, que ceux qui gardoient les forts de Bracon, Saint-Martin et de la Ratte, auroient pris la fuite pour se retirer dans la ville, et auroient, par ce moyen, donné sujet à l'ennemi de s'emparer des forts, comme il auroit fait en même temps, ayant tué dans ladite Ratte le capitaine Floris Cécile, très-vaillant homme, lequel, quoique abandonné

de ses soldats, auroit mieux aimé périr que de quitter le poste, dans lequel le sieur d'Esternoz, qui l'accompagnait, auroit été fait prisonnier de guerre. De tout quoi, les bourgeois étonnés auroient couru sur les murailles, chacun à son poste, d'où ils auroient fait feu avec telle vigueur sur l'ennemi, qui s'approchoit déjà contre la ville, qu'il auroit été contraint de se cacher dans les susdits forts, sans quoi la ville eut été en danger d'être emportée et pillée.

Après quoi, les sieurs commandans se seroient assemblés avec les sieurs magistrats et les notables dans la maison de ville, où se seroit aussi rencontré le sieur Péliissonnier, conseiller du roi, par l'avis duquel il auroit été résolu que l'on enverroit un tambour au sieur de la Feuillade, général de l'armée ennemie, pour lui proposer une capitulation et lui demander une trêve. A quoi il auroit répondu qu'il accorderoit ladite trêve et demandoit des otages de la part de la ville et de la garnison, sans en vouloir envoyer aucun de son côté ; ce qui ayant été proposé au magistrat et aux notables, à cet effet assemblés, l'on y auroit député pour otages, de la part de la ville, les sieurs de Rabeur-le-Vieux et de Salans, chanoine, les sieurs commandans, de leur côté, ayant nommé deux officiers de la garnison, lesquels, conjointement avec ceux de la ville, conduits par un tambour, seroient partis le 21, sur les sept heures du matin, pour se rendre auprès du sieur de la Feuillade et lui proposer les articles de la capitulation dressée, tant de la part de la ville que de la garnison ; étant à noter qu'avant leur sortie, dès la pointe du jour, l'ennemi auroit tiré quantité de volées de canon sur la ville, nonobstant la trêve, à cause que pendant la nuit le canon de Chastel-Belin auroit été plusieurs fois déchargé sur lui par ordre du sieur capitaine Pourtier, gouverneur dudit château, et que le capitaine Lacuzon auroit aussi, pendant la même nuit, de son autorité privée, fait tirer indiscrètement le canon de la ville, dès la tour de Cicon, sur l'ennemi.

Les articles de la capitulation auroient été appostillés, tant ceux de la ville que ceux de la garnison, par le sieur duc de la Feuillade, sauf au regard des cloches et métaux, auxquels il

n'auroit voulu attoucher, disant que c'étoit l'affaire du général de l'artillerie, comme lui étant acquis par le droit de la guerre. Mais néanmoins, ce duc déclara que la capitulation n'auroit lieu, sinon que le fort de Chastel-Belin seroit rendu en même temps que la ville, à défaut de quoi il feroit agir ses armes contre la ville, tout à tel que s'il n'y avoit aucune proposition d'accord, et qu'il la mettroit au pillage s'il venoit à y entrer de force, ce qui auroit donné sujet au magistrat de se rassembler et de convoquer les sieur de Pontamougeard, comte de Berg, colonel Chappuis et capitaine de Sornay, avec les plus notables de la ville, pour de commune main aviser à ce que l'on feroit, à la participation du sieur Pélissonnier, aussi y appelé : sur quoi il auroit été résolu que l'on prieroit deux sieurs ecclésiastiques présens à l'assemblée (les sieurs chanoines Alepy et Bley, curé de Saint-Jean), à cause qu'on avoit convoqué le clergé à raison qu'il y avoit de leur intérêt pour les cloches, de passer au camp, tant pour traiter des cloches et métaux que pour représenter au sieur duc de la Feuillelade que le capitaine Pourtier avoit été établi, par patentes du roi commandant au fort de Chastel-Belin, et que par ainsi la ville n'avoit aucun pouvoir de faire rendre ce fort, il ne seroit pas juste de lui refuser la capitulation à ce prétexte. Mais ce duc auroit été inflexible à toutes ces raisons et auroit répliqué aux commis que si promptement on ne lui faisoit rendre ce fort, ou que la ville ne lui promit de supporter les frais du siège dudit fort, il forceroit la ville ; ce qui ayant été rapporté par un desdits commis ecclésiastiques, on se seroit assemblé en la forme que dessus et auroit-on prié le sieur de Pontamougeard, sous les ordres duquel étoit ledit sieur Pourtier, de lui faire rendre le poste ; sur laquelle prière le sieur de Pontamougeard auroit fait une invitation par écrit au sieur Pourtier de déférer aux intérêts de la ville, et, en acceptant une composition, la sauver du dernier danger. Mais le sieur Pourtier n'y auroit voulu déférer, répliquant seulement, par réponse écrite et signée de sa main, qu'il ne pouvoit ni ne vouloit se rendre infâtement sans combattre ; que si toutefois le sieur de Pontamougeard, sous les ordres duquel il étoit établi par le roi, vouloit lui-même en personne aller lui

ordonner de rendre le fort, il en sortiroit en même temps et le laisseroit en sa disposition; ce que le sieur de Pontamougeard ayant refusé de faire, l'assemblée telle que dessus l'auroit prié d'envoyer un ordre plus précis que le précédent, qui n'étoit qu'une invitation audit sieur Pourtier; ce qu'il auroit fait, quoique en des termes pas bien absolus et sous la promesse de lui en donner ample décharge en faisant connoître à sa Majesté que, la ville étant prise, ce fort restoit inutile, et que résistant plus longtemps il mettoit les saulneries en danger d'être renversées et perdues pour jamais par un incendie, et la ville dans une entière désolation, et que, par conséquent, il étoit plus du service royal de rendre ce fort, qui n'étoit en état de résister, que de s'opiniâtrer à y vouloir combattre. L'ordre dudit sieur de Pontamougeard ayant été envoyé au sieur Pourtier, il n'auroit pas voulu y déférer, à moins qu'il ne lui en fit un autre plus absolu; à quoi ledit sieur de Pontamougeard, enfin vaincu par les instances du sieur Pélissonnier et du magistrat, auroit acquiescé et auroit envoyé l'ordre tel que ledit sieur Pourtier le désiroit. Lequel, après avoir perdu dans les citernes les munitions de poudre, répandu tout le vin qui étoit dans le fort et distribué les farines, auroit quitté le poste sur les sept heures dudit soir 21, après un conteste de toute la journée; ce qui ayant été rapporté au duc de la Feuillade, il auroit enfin signé la capitulation accordée en la forme ci-après, et auroit occupé en même tems les barrières des principales portes de la ville, en y mettant garde de 30 soldats seulement à chacune, en attendant d'y faire entrer, comme il auroit fait le lendemain, 500 hommes de guerre. Ainsi les forts et la ville de Salins auroient été rendus le 21 juin 1674 aux armes de France, après dix-sept jours de résistance, par laquelle il y auroit eu plus de 2,000 hommes des assiégeants tués et plus de 4,200 blessés, nonobstant la violence de l'artillerie ennemie déchargée par environ 5,000 coups sur la ville et contre les forts.

CAPITULATION ACCORDÉE A LA VILLE DE SALINS, PAR LE DUC
DE LA FEUILLADE, LE 21 JUIN 1674 (1).

1° Que sa Majesté Très-Chrétienne ne souffriroit aucune liberté de conscience dans la ville et ressort d'icelle, la religion de laquelle demeurerait dans sa pureté ancienne.

2° Que tous les sieurs ecclésiastiques demeureroient dans leurs dignités, bénéfices et revenus desquels ils étoient en possession, en jouiroient dans toute la province, soit que lesdits revenus dépendent tant du domaine des sauneries qu'autres.

3° Que tous les monastères et maisons religieuses demeureront sous la protection de S. M., avec interdiction, sous grosses peines, qu'il ne soit attouché à iceux monastères, ni à aucuns biens y enfermés, non plus qu'à l'honneur des religieuses, ni d'aucunes femmes ou filles de la ville.

4° Que la ville de Salins et tous les particuliers d'icelle jouiront de tous les avantages, franchises, privilèges et immunités sous la domination de S. M. T.-C., desquels ils jouissoient ci-devant sous la domination de S. M. C., sans exception ni réserve.

5° Que tous les habitans de Salins et du ressort seront conservés dans tous leurs biens qu'ils possèdent et dont ils jouissent, tant dans la ville qu'ailleurs, et donnera S. M. sauvegarde à toutes personnes qui le demanderont, comme il sera trouvé convenir pour son service.

6° Que les sanctuaires, toutes les cloches et le métal, de quelque espèce qu'il soit, demeureront à ceux à qui ils appartiennent, sans en pouvoir exiger aucune chose sous quelque prétexte que ce soit, dont néanmoins on accordera pour les cloches (c'est l'apostille mise par le duc de la Feuillade à cet article).

7° Quant aux armes des particuliers, quoique l'on eut demandé qu'ils en pussent garder pour leur commodité et

(1) La capitulation de 1668 ayant été placée dans le corps du texte de ces Mémoires, nous avons cru devoir placer également ici la capitulation de 1674.

usage ordinaire, suivant leurs anciens privilèges, néanmoins le duc de la Feuillade n'accorderoit que l'épée et les pistolets aux gentilshommes, avec le pouvoir de chasser sur leurs terres.

8° Au regard de l'entretien et réparation des murailles de la ville, jajoit que l'on eut demandé que S. M. en demeurât chargée, ainsi que de toutes les fortifications qu'elle voudroit y faire. (Le duc de la Feuillade laisse cet article au choix du roi).

9° Que toutes personnes qui se sont retirées hors de la province ou en quelqu'autre endroit du pays pourront retourner dans ladite ville et ressort avec leurs bagages en toute sûreté.

10° Que ceux qui, par appréhension de la guerre ou autrement, ont déposé quelques choses dans la ville, les pourront retirer en toute liberté et sûreté, sans devoir payer aucune chose, aussi bien que leur personne, hors marchandises de contrebande (c'est l'apostille).

11° Que la noblesse qui a droit d'entrer dans les États (1) de la province sera conservée dans toutes ses prérogatives et privilèges comme du passé. (L'apostille porte : ayant prêté serment de fidélité).

12° Que les revenus de saulneries et puits à muyre demeureront chargés des payemens que l'on est obligé de faire à ceux qui ont vendu leurs quartiers, ou portion d'iceux ou autres, comme aussi de toutes dettes, rentes, hypothèques, pensions, gages et autres charges quelconques, sans exceptions ni réserves. (L'apostille porte : moyennant qu'ils aient un bon droit).

13° Que les saulneries et puits à muyre demeureront et seront conservés à l'avenir au même état qu'ils sont à présent. (L'apostille porte : selon le service du roi).

14° Que tous sels et effets existans, tant aux saulneries et puits à muyre qu'ailleurs, appartenans aux intéressés à la

(1) On sait que ce privilège réservé dans les différentes capitulations accordées par Louis XIV, n'ayant pas été exploité immédiatement, le roi refusa dans la suite aux États le droit de s'assembler.

ferme des saulneries, tant habitans dudit Salins qu'autres, leurs demeureront propres, avec pouvoir de vendre dans la province ceux destinés pour icelle et en distraire ceux destinés pour le pays des Suisses, et en recevoir le prix comme de chose à eux appartenant.

15° Que les mêmes octrois accordés aux habitans de Salins, tant pour réparation de ponts, pavés, entretien de fontaines et autres dont ils feront paroître, leurs seront conservés, aussi bien que l'ordinaire du sel, tant pour ladite ville que pour le ressort, suivant le prix ancien et conformément à la patente octroyée à la province par S. M. C.

16° Que toutes charges de justice, tant du bailliage que saulneries, et tous les autres offices que S. M. a accordé sur lesdites saulneries, puits à muyre et bailliage, soit en survivance ou autrement, demeureront à ceux qui en ont été pourvus, avec les gages et revenus en dépendant (Bon pour le magistrat et les saulneries).

17° Qu'au cas où S. M. trouveroit à propos de mettre des commandans dans la ville et dans les forts, que les uns et les autres seront de religion catholique et payés par S. M. et de ses deniers, à la décharge entière de la ville.

18° Ne pourront être distraits les habitans de ladite ville hors de la province pour plaider, soit en matière bénéficiaire ou civile, conformément aux souveraines ordonnances.

19° Sera permis aux habitans de ladite ville de Salins qui ne voudront y demeurer, de se retirer de la province pour aller où bon leur semblera avec leurs famille et biens, en toute liberté et assurance.

20° La garnison que S. M. mettra dans la ville et dans les forts ne sera nullement à la charge des habitans, mais à la seule charge de S. M. (Logemens et ustensiles).

21° S. M. continuera à la ville l'avantage d'avoir à perpétuité un professeur de philosophie à son Collège.

22° Tous les prisonniers de l'un et l'autre des partis qui se trouveront avoir été arrêtés depuis la dernière guerre seront respectivement renvoyés sans rançon (Bon pour les habitans).

23^e M. le conseiller Pélissonnier, qui est ici commis pour les affaires de S. M. C., pourra retourner aux Pays-Bas avec la demoiselle sa femme, sa famille, meubles et bagages, et dans six mois, et par telle route qu'il trouvera à propos. Auquel effet lui seront donnés en cas de besoin tous passeports nécessaires, pendant lequel tems de six autres mois, il lui sera permis de vendre et retirer tous les biens et effets qu'il peut encore avoir en cette province.

Au camp devant Salins, le 21 juin 1674.

Signé : LE DUC DE LA FEUILLADE.

(A suivre).

SÉANCE GÉNÉRALE DU 8 JUILLET 1875.

Présidence de M. BAILLE.

La séance est ouverte à dix heures par la lecture du procès-verbal de la séance précédente. Ce procès-verbal est lu et adopté sans observations.

M. le Ministre de l'Agriculture invite la Société à ouvrir une liste de souscriptions en faveur des inondés. Chacun des membres de la Société a déjà sans doute à plusieurs reprises apporté son offrande aux souscriptions ouvertes dans la ville et aux nombreuses quêtes faites à domicile. Quoiqu'il en soit, M. le Président recevra les sommes qui lui seront remises pour cette œuvre charitable et patriotique.

M. Descieux, docteur-médecin à Falaise, envoie un volume in-8^o, contenant les leçons d'hygiène faites par lui au Collège de Falaise. Il désirerait qu'il en fût inséré quelques extraits au Bulletin. — Remerciements et renvoi à l'examen de M. le docteur Bousson.

Il est donné lecture d'un rapport sur le Concours de taille et de charrues vigneronnes de Brignais, par M. Ch. Rouget, de Salins, notre délégué, ainsi que d'une *Revue des Journaux agricoles et scientifiques*, par M. le docteur Rouget, d'Arbois.

Rapport et revue seront insérés au Bulletin.

Sont ensuite nommés : 1^o Membre titulaire : M. Bergère, garde-général des forêts à Louhans, présenté par M. Granddidier ; 2^o et correspondant : M. Denis Ginoux, greffier de paix à Château-Renard (Bouches-du-Rhône), présenté par M. le Président.

La séance est levée à onze heures.

REVUE DES JOURNAUX AGRICOLES ET SCIENTIFIQUES,

PAR M. LE DOCTEUR ROUGET (D'ARBOIS), MEMBRE FONDATEUR.

Influence des racines des végétaux vivants sur la putréfaction. — Le projet d'assainir et d'utiliser les eaux des égouts de Paris, en les répandant sur 2,000 hectares de cultures maraîchères, aux portes de Paris, a causé des appréhensions à quelques hygiénistes. On s'est demandé si la presqu'île de Gennevilliers, recevant chaque jour l'énorme apport de 240,000 mètres cubes d'eaux putrides, ne deviendrait pas un dangereux foyer d'infection et ne menacerait pas la santé des populations, à Gennevilliers même, à Argenteuil, à Colombes, à Clichy, à Courbevoie, etc., et même jusqu'à Paris, dont les quartiers nord-ouest sont à 2 kilom. seulement des terrains irrigués.

Cette grave question paraît résolue par la pratique. Les habitants des villages les plus rapprochés, les cultivateurs qui vivent sur le sol fertilisé par les eaux d'égouts ne sont sujets à aucune des maladies qu'on serait porté à redouter (fièvres paludéennes, affections typhiques).

Cette immunité résulte de ce que les végétaux sont de puissants agents d'assainissement, sans doute ; mais comment agissent-ils ? Le fait de l'assainissement des terrains marécageux des cimetières, etc., par les végétaux, est incontestable, mais il est purement empirique : la démonstration scientifique n'en a pas été fournie jusqu'à présent.

S'étant proposé de reconnaître l'influence des racines des végétaux vivants sur les liquides putréfiés et infects, M. Jeannel a institué des expériences qui l'ont conduit aux conclusions suivantes :

1° Les racines des plantes en végétation ont pour effet d'arrêter la putréfaction des matières organiques tenues en suspension ou en dissolution dans l'eau ;

2° Les racines des végétaux vivants fonctionnent comme sources d'oxygène, puisque, sous leur influence, les bactéries et les monades, ferments anaérobies de la putréfaction, disparaissent et sont remplacés par les infusoires aérobies, qui vivent dans les eaux relativement salubres ;

3° L'expérience directe confirme donc l'opinion vulgaire, qui attribue aux végétaux la propriété d'assainir le sol imprégné de matières animales en putréfaction. (*Académie des Sciences*, séance du 29 mars).

Destruction du colchique d'automne. — Sous ce titre, M. Félizet, vétérinaire à Elbeuf, a publié, dans le N° 10 du *Cultivateur du Midi*, une excellente note qui corrobore l'article inséré page 149 du *Bulletin de la Société* pour 1873. — Il faut détruire le colchique d'automne. Cette plante épuise le sol, paralyse la pousse des bonnes herbes, et par l'actif et abondant principe vénéneux qu'elle contient,

occasionne souvent des préjudices notables dans les écuries, étables, bergeries et porcheries. Elle détermine souvent des affections intestinales graves. « Echauffées et affamées par leur régime d'hiver (encore presque exclusivement sec partout et souvent trop strictement rationné), les vaches et les brebis, mais surtout les premières, oubliant la voix de leur instinct, dévorent indistinctement, avec les herbes ambiantes, les attrayantes talles précoces de colchique, dont la verdure excite encore leur appétit aveuglé et dont le suc funeste les tue quelquefois en moins de 24 heures. — Outre la dangereuse action directe de ses tiges vertes sur tous les animaux, par la dose abondante de véратrine, ce pernicieux végétal peut agir indirectement aussi sur les veaux et les porcs qui font usage du lait et même sur les chiens qui absorbent de la chair ou du sang des bêtes empoisonnées par le colchique. Dans une ferme de notre voisinage, trois poulains, il y a quelques années, ont ainsi péri ; toutes les vaches ont été gravement affectées ; deux veaux de lait, ainsi que trois porcs et un chien, sont morts en deux jours.

« Voici un excellent moyen de détruire le colchique :

« A l'aide d'une petite bêche étroite, bien coupante et obliquement enfoncée à toute profondeur, attaquer un à un, pendant deux automnes consécutifs, le pédoncule de chaque fleur rose émergeant à travers la pelouse infestée ; avec le même instrument, pendant deux printemps également consécutifs, effectuer la même opération, au moment de sa complète pousse, sur chaque tige, tout en laissant à sa place corps et fleur de chaque sujet attaqué. Au bout de deux années, nous sommes parvenu à purifier complètement une petite prairie d'environ 25 ares, que nous avons ramenée à bon produit, sans la mettre en labour ni en plantes sarclées, ainsi qu'on y était disposé. »

Ecobuage des terres argilleuses ; réactions chimiques qui résultent de cette opération (1).

— On désigne sous le nom d'*écobuage* une opération agricole qui a pour but de modifier les propriétés du sol arable et en même temps de le débarrasser, par l'action d'une température élevée, des végétaux qu'il porte. Ce dernier résultat est peut-être le plus important à obtenir.

Le sol qui doit être modifié est divisé en plaquettes. Ces plaquettes de terres, dressées les unes sur les autres, se dessèchent peu à peu, puis sont soumises en tas, ou même quelquefois dans un four, à un grillage modéré ; les racines et les plantes sèches brûlent plus ou moins complètement, et l'argile se durcit en prenant une consistance analogue à celle de la brique. La matière ainsi obtenue est répandue sur le sol.

« On sait, d'après les expériences de MM. Huxtable, Thomson, Way, que la terre arable possède la propriété curieuse de retenir certains sels, tellement que, si on fait filtrer une dissolution de ces sels au travers d'une terre argileuse, on trouve que la richesse de la dissolution

(1) Comparez cette note à celles qu'à publiées le *Bulletin de la Société*, pour 1864, p. 485 et 222 ; pour 1867, p. 24, et pour 1873, p. 360.

est singulièrement amoindrie. Ce résultat est particulièrement sensible sur les dissolutions de carbonates alcalins ; il s'atténue considérablement lorsque les bases sont combinées avec l'acide sulfurique. La propriété absorbante des argiles est due à leur constitution physique, car, lorsqu'elles sont calcinées, elles la perdent absolument ou presque absolument ; on conçoit ainsi que, par l'écobuage, on modifie profondément l'état physique du sol, et que là où la diffusion des sels solubles ou la circulation des dissolutions étaient impossibles, elles deviennent au contraire faciles ; on conçoit encore que l'accès de l'air, si important pour la germination, soit devenu plus aisé.

Il est encore un autre ordre de considérations qui peut, sans doute, faire comprendre l'utilité de l'écobuage. Les plantes calcinées abandonnent à la terre brûlée les sels qu'elles avaient accumulés pendant leur végétation, c'est-à-dire des carbonates alcalins, des phosphates, dont l'utilité peut être immédiate ; enfin, la combustion, souvent incomplète, des matières albuminoïdes qu'elles renferment, occasionne vraisemblablement la formation de cyanures, qui donnent bientôt des sels ammoniacaux particulièrement efficaces pour activer la végétation.

Si on se reporte, enfin, aux expériences de M. Cloëz, on peut encore concevoir que l'écobuage favorise la nitrification. M. Cloëz a remarqué que, si on fait circuler de l'air sur de la brique pilée, imprégnée d'une dissolution étendue de carbonate de potasse, on peut reconnaître bientôt que des nitrates ont pris naissance. Il est vraisemblable que l'oxygène s'est modifié au contact des matières oxydables que renferme la brique, probablement des oxydes de fer, comme il se modifie au contact du phosphore, qu'il est passé à l'état d'ozone et qu'il a pu ainsi se combiner à l'azote pour faire l'acide nitrique, la présence du carbonate alcalin favorisant au reste l'opération.

Cette interprétation ne peut être proposée sans réserve, bien qu'elle se trouve cependant appuyée par cette autre observation de M. Cloëz, qui n'a pas vu de nitrates se produire quand il a fait passer de l'air sur du biscuit de porcelaine encore imprégné de carbonate de potasse, et qu'il n'y ait, dans ces deux expériences opposées dans leur résultat, d'autre différence marquée que la présence des oxydes de fer dans la brique et leur absence dans le biscuit de porcelaine.

Dans une terre écobuée, on trouve précisément réunies toutes les conditions favorables à la nitrification, puisque, comme dans l'expérience de M. Cloëz, de l'argile cuite est en présence de l'air et d'une dissolution alcaline provenant des cendres des plantes brûlées ; or, l'effet des nitrates sur la végétation est tellement sensible, que favoriser leur formation dans le sol ne peut manquer d'être utile. »

(M. AURICOSTE, *Bulletin de la Société d'agriculture, etc., du département de la Lozère*, mars 1875).

LES SECOURS D'URGENCE

GUIDE PRATIQUE

DES COMITÉS ET POSTES D'ASSISTANCE AUX BLESSÉS, NAUFRAGÉS, NOYÉS, ASPHYXIÉS,
AUX VICTIMES D'ACCIDENTS SUR LES CHANTIERS PUBLICS, CHEMINS DE FER, DANS
LES ÉTABLISSEMENTS INDUSTRIELS, THÉÂTRES, INCENDIES, FERMES ISOLÉES,
COMMUNES RURALES, ETC., ETC.;

Par le docteur E.-L. BERTHERAND.

(Suite).

LES FRACTURES DE LA COLONNE VERTÉBRALE, indiquées par la perte du sentiment et du mouvement des membres, de la vessie et du rectum, un essoufflement très-prononcé, le gonflement du ventre, des douleurs locales très-vives déterminées par la moindre pression sur le siège de la cassure.

Secours d'urgence. — Coucher le blessé horizontalement, sur le dos, sur une surface dure (lit de crin ou mieux de feuilles sèches), la tête sur le même plan que le corps; lavements salés; immobilité complète du tronc.

Une chute ou des coups sur la MACHOIRE INFÉRIEURE FRACTURENT parfois cet os : outre la salivation, le gonflement local, les dents n'apparaissent plus sur un plan harmonique : quand on appuie sur divers points de la mâchoire, un bruit de frottement, de crépitation se produit.

Secours d'urgence. — La seule chose à faire en attendant le médecin, c'est d'immobiliser la mâchoire à l'aide d'un mouchoir ou cravate emboîtant le menton et venant nouer ses extrémités sur le sommet du crâne. Le malade ne devra boire qu'à l'aide d'une pipette passée dans l'hiatus que peut laisser l'absence d'une dent.

C'est surtout dans les chutes sur le coude que la CLAVICULE, os qui unit l'épaule au milieu antérieur de la poitrine, se fracture : en outre de la douleur locale, le blessé a le moignon de l'épaule

très-abaisse et rapproché de la poitrine ; les mouvements du bras étant difficiles, impossibles même, il le soutient instinctivement de la main opposée.

Secours d'urgence. — Se borner à remonter le bras le plus haut possible le long du tronc, et le maintenir dans cette position à l'aide d'une écharpe (mouchoir, serviette ployés en triangle) dont le plein reçoit, comme dans une poche, le coude, et les extrémités sont nouées sur l'épaule opposée ; par dessus cette écharpe et perpendiculairement au bras, attacher autour du tronc un autre mouchoir ou une bande, afin de maintenir le coude serré contre le tronc ; puis appliquer des compresses d'alcool camphré, d'eau sédative, d'eau fraîche sur la clavicule.

LES FRACTURES DU STERNUM (os vertical du milieu antérieur de la poitrine) et des COTES, se reconnaissent à des douleurs locales vives, augmentant par la pression, par les changements de position du blessé, par la toux, par des inspirations très-profondes.

Secours d'urgence. — Compresses permanentes d'eau-de-vie camphrée pure ou mêlée à de l'eau de savon, d'eau blanche, d'eau salée ; application d'un bandage de corps, d'une serviette longue pliée en deux entourant la poitrine, sur le devant de laquelle les extrémités sont ramenées et fixées par des épingles.

LA FRACTURE DE L'OMOPLATE, os formant l'aile postérieure de l'épaule, se trahit par des douleurs vives dans la région, surtout par les mouvements du bras, du gonflement et le plus souvent une ecchymose.

Secours d'urgence. — Immobiliser le bras à l'aide d'un bandage de corps, comme ci-dessus, après lequel on attache, devant et derrière, les extrémités d'une petite écharpe placée en sautoir sur l'épaule, afin de maintenir les compresses résolutives sur le siège de la fracture.

LES FRACTURES DES OS DES MEMBRES nécessitent des manœuvres et des applications d'appareils trop délicates pour qu'elles sortent de la compétence du chirurgien ; en attendant son intervention, on pourra cependant soulager le blessé par les moyens suivants :

LES FRACTURES DU BRAS sont indiquées par la diminution de la longueur du membre, l'impossibilité des mouvements volon-

taires, les douleurs et le bruit de crépitation dès qu'on remue le bras.

Secours d'urgence. — Compresses résolitives permanentes (eau blanche, eau sédative) autour du siège des souffrances; soutien du poids du bras et son immobilisation à l'aide d'une écharpe dont le plein embrasse le coude et l'avant-bras, et dont les extrémités passent, l'une sur l'épaule du côté blessé, l'autre sous l'aisselle opposée, pour aller se nouer avec la précédente derrière le cou.

Dans les FRACTURES DE L'AVANT-BRAS, il y a déformation de cette portion de membre, mouvements volontaires impossibles, mouvements communiqués douloureux avec crépitation par le frottement des fragments.

Secours d'urgence. — Placer l'avant-bras dans une gouttière improvisée (en carton, en écorce d'arbre, en feuille d'agave), qu'on suspend par une écharpe nouée après le cou; maintenir en permanence, soit des applications froides, soit une irrigation du membre à l'aide d'un arrosoir plein d'eau et suspendu à une certaine hauteur.

La FRACTURE DE LA CUISSE se reconnaît à la douleur locale, au craquement des fragments de l'os (le fémur), à la mobilité extrême et au raccourcissement du membre, dont le blessé ne peut se servir.

Secours d'urgence. — Envelopper l'articulation de compresses résolitives (eau-de-vie camphrée, eau sédative, eau fraîche ou salée); puis immobiliser le membre entier à l'aide de deux bâtons ou de deux planchettes étroites (de 5 centim. de large) placés, l'un en dehors, depuis la hanche jusqu'au pied, l'autre depuis le pli de la fesse jusqu'au pied, et fixés dans cette position par des cravates, des écharpes, celle d'en haut passée autour du bassin, les autres échelonnées de distance en distance autour de la cuisse, de la jambe et du pied. Le blessé peut être ainsi transporté jusqu'à son lit, où il sera couché dans la position assise ou presque assise.

Même *secours d'urgence* pour les FRACTURES DE LA ROTULE (os placé en avant de la boîte du genou) ET DE LA JAMBE; dans

celle du **PIED**, ce dernier doit être bien soutenu, afin qu'il ne tombe ni d'un côté ni de l'autre, résultat facile à obtenir sûrement avec mon appareil à entorse, décrit plus haut.

Les **LUXATIONS**, vulgairement appelées « déboîtement d'un os, » entraînent toujours l'idée du déplacement d'extrémités osseuses qui ont perdu leur rapport naturel de contact. La personne qui n'a aucune notion exacte de la forme d'une articulation à l'état normal, peut se rendre compte de l'existence d'une luxation en comparant la région blessée avec celle du côté correspondant qui est saine : la première offrira toujours, en cas de déboîtement, une saillie qui n'est pas naturelle, une déformation, une impotence, un changement dans la longueur du membre.

A la suite d'un écartement considérable des mâchoires par l'introduction de corps volumineux ou d'instruments pour arracher une dent, par le bâillement, un rire exagéré, l'action de vomir, un coup ou une chute sur le menton, la **LUXATION DE LA MÂCHOIRE** peut avoir lieu ; la bouche reste alors largement béante, l'individu n'arrivant plus à la fermer ; le menton est projeté en avant, la salive coule, il y a impossibilité de prononcer ni de parler ; en avant du milieu de l'oreille, fossette précédée d'une saillie osseuse ; aplatissement des joues. Ces signes existent des deux côtés ou d'un seul.

Secours d'urgence. — Mettre des disques de bouchon entre les mâchoires, vers les grosses dents du fond, et engager le malade à serrer les mâchoires en même temps qu'on presse sur le menton. Dès que l'os est rentré dans sa cavité en avant de l'oreille, appliquer des compresses d'eau blanche, alcoolisée ou sédative sur les tempes, et maintenir les mâchoires serrées l'une contre l'autre à l'aide du bandage indiqué ci-dessus pour la fracture.

La **CLAVICULE** se luxé surtout dans les chutes sur l'épaule. Il y a alors saillie osseuse, dure, au devant et en haut de la poitrine, dont l'épaule est plus rapprochée ; mouvements du bras pénibles, douloureux ; gêne de respirer.

Secours d'urgence. — Coucher le blessé le dos seul appuyant

sur un oreiller dur, de façon que les épaules ne soient pas soutenues; applications réfrigérantes sur le siège de la luxation; soutenir le bras avec une écharpe.

Ainsi qu'il a été dit plus haut à propos des fractures, les manœuvres nécessitées par la réduction des luxations des membres ne peuvent logiquement être tentées que par un chirurgien; cependant, en son absence, le soulagement du blessé dictera la conduite suivante :

Dans les LUXATIONS DE L'ÉPAULE (aplatissement du moignon de l'épaule, mouvements spontanés impossibles), diminuer le poids du bras en interposant un coussinet entre le membre et le thorax, et appliquer une écharpe passant sous l'avant-bras pour se nouer autour du cou; lotions froides sur l'épaule.

Dans les LUXATIONS DU COUDE (déformation, impuissance de mouvements volontaires, maintien forcé de l'avant-bras dans une position fixe), envelopper le coude, la moitié supérieure de l'avant-bras et la moitié inférieure du bras avec des compresses imbibées d'eau-de-vie camphrée, maintenir l'avant-bras sur des coussins durs, dans la position la moins douloureuse possible.

Les LUXATIONS DE LA CUISSE, caractérisées par de vives douleurs, une saillie anormale, la déviation, l'engourdissement et le gonflement de la cuisse, l'abolition des mouvements exigent que le blessé soit immédiatement couché sur le côté sain, que des compresses résolutives (eau-de-vie camphrée, eau blanche ou sédative) soient appliquées sur la région endolorie.

Le même *secours d'urgence* convient dans les LUXATIONS DE LA ROTULE (déboîtement du genou) ET DU PIED. Dans tous ces cas, le poids des couvertures serait fatigant pour le blessé; on doit les soutenir à certaine distance du membre à l'aide de cerceaux, cercles, bâtons agencés à angle aigu, etc.

Les BRULURES, effet des corps fortement chauffés sur les tissus vivants, demandent des secours instantanés, en raison de la gravité des lésions et des souffrances aiguës qui les accompagnent presque toujours. On en distingue 6 degrés :

1° Inflammation superficielle sans phlyctènes (ampoules pleines

de sérosité); ainsi coups de soleil, exposition des forgerons, des verriers au feu.

Secours d'urgence. — Plonger quelques heures la partie dans l'eau froide ou dans de l'huile; dès qu'elle en sort, la couvrir de compresses imbibées d'eau fraîche additionnée d'eau blanche, ou bien d'encre, d'eau-de-vie, d'éther, d'alcoolat, d'eau de Cologne. On conseille également comme topiques la confiture de groseilles, la pulpe des feuilles de plantes grasses (le cactus, les ficoïdes), les feuilles de laurier-cerise racées sur les deux faces.

2° Inflammation de la peau avec phlyctènes; par exemple, à la suite du contact instantané de liquides bouillants ou de la vapeur des machines en explosion ou en activité.

Secours d'urgence. — Traverser les ampoules avec une aiguille, une épingle, pour faire écouler leur contenu, mais ne jamais les détruire ni en totalité ni en partie; panser ensuite comme au premier degré. Si, cependant, des portions d'épiderme ont été enlevées lors de l'accident, appliquer de préférence des corps gras, huile, cérat, beurre frais, blancs d'œufs battus seuls ou mêlés à une demi-partie d'huile, et recouvrir toutes ces substances avec une plaque de ouate (coton cardé). Si ces plaques d'épiderme ont été détachées et tiennent encore par quelque point, ne pas les arracher ni les couper, au contraire, les replacer dans leur sens normal. En cas de douleurs aiguës, recouvrir la brûlure avec une compresse fine trempée dans un mélange d'une partie d'huile essentielle de térébenthine avec deux d'huile d'olives.

3°, 4° et 5° Désorganisation d'une partie de la peau, ou de toute l'épaisseur de la peau, ou bien des tissus jusqu'aux os.

Secours d'urgence. — Dans ces divers cas, où les corps combustibles ont eu un contact prolongé avec les tissus, la poudre à canon par exemple, on favorisera la suppuration, l'élimination des parties détruites, en faisant des lotions très-fréquentes avec l'eau chlorurée, avec l'alcool, et recouvrant avec des masses de charpie pour absorber le pus.

6° degré : Carbonisation complète d'un membre ou d'une région du corps. L'intervention du chirurgien est ici indispensable.

Les brûlures étendues des orteils et des doigts de la main nécessitent l'emploi des palettes et des semelles dont il a été question aux articles « plaies de ces régions, » afin d'empêcher les doigts de contracter entre eux des adhérences.

Règle générale, les brûlures exigent tout d'abord qu'on enlève, ou mieux, qu'on coupe les vêtements de la région, surtout s'ils sont imbibés de liquides bouillants ou désorganiseurs des tissus. Quand de très-petits corps étrangers, des grains de poudre par exemple, se trouvent dans les tissus ou la plaie, on ne doit pas se permettre de les enlever sans que le médecin ne l'ait autorisé.

Il n'en est pas de même pour les brûlures faites par des corps agissant chimiquement, tels que la potasse, la pierre infernale, la chaux, le phosphore, l'acide sulfurique (huile de vitriol), etc.; on doit se hâter d'enlever les parcelles vulnérantes avec un linge gras, huile, beurre, cérat, mais non pas avec de l'eau, qui favoriserait l'activité de la matière chimique; ce n'est qu'après cette opération préliminaire qu'on essuie à sec les parties blessées et qu'on applique le traitement décrit plus haut.

LES BRULURES DE L'ARRIÈRE-GORGE ET DE LA BOUCHE proviennent, soit d'une imprudence de la part de ceux qui introduisent trop gloutonnement des substances très-chaudes dans la cavité bucco-pharyngienne, soit de la funeste habitude d'entrer précipitamment le bec même de la théière ou du biberon contenant des liquides insuffisamment tiédés.

Secours d'urgence. — Badigeonner l'intérieur de la bouche avec une décoction mucilagineuse, un liquide acidulé, du miel; si la brûlure a atteint l'arrière-gorge, promener des sinapismes à la base du cou et faciliter le vomissement en gorgeant le malade d'eau chaude, etc.

La CONGÉLATION, résultat d'un froid intense sur les tissus vivants, comporte trois degrés : 1° Rougeur et gonflements très-circonscrits, avec douleurs et démangeaison vive; les engelures des doigts, du talon, du nez, des oreilles en donnent de fréquents exemples.

Secours d'urgence. — Bien se garder de faire des lotions d'eau tiède, de mettre des cataplasmes, de s'approcher du feu; faire,

au contraire, des applications d'eau blanche, d'eau-de-vie camphrée, de vin, d'eau de Cologne, d'eau vinaigrée, suivies de frictions avec un linge sec et un peu rude.

2° Engorgement plus profond, douleurs aiguës, phlyctènes (ampoules) pleines de sérosité roussâtre.

Secours d'urgence. — Cataplasmes très-légers et tièdes de substances émollientes, arrosés d'eau blanche; pansement avec la pommade camphrée.

3° Phlyctènes, taches blanches ou noirâtres de la peau, qui est alors désorganisée profondément.

Secours d'urgence. — Se bien garder de réchauffer les parties malades; les frictionner, au contraire, avec de la neige, de la glace pilée; les couvrir de linges trempés dans l'eau glacée. Dès que les tissus sont réchauffés, les envelopper de flanelles fines trempées dans le vin ou l'alcool chauds.

Dans ces trois degrés de la congélation, il faut, en même temps, administrer à l'intérieur des boissons aromatiques (menthe, sauge, verveine), sudorifiques (thé, bourrache), toniques (vin chaud, punch, etc.)

La CONGESTION CÉRÉBRALE est un terme vulgaire qui résume divers degrés de gravité d'une même maladie: 1° Le *vertige*, marqué par la marche chancelante, le trouble des idées, les mouvements d'ascension, d'abaissement, de confusion, de tournoiement des objets environnants, les étourdissements, les éblouissements, les bourdonnements d'oreilles, les nausées; — 2° à un degré plus fort (*léger coup de sang*), la face et les yeux sont injectés, rouges; le malade sent des bouffées de chaleur lui monter au visage; il a l'air hébété; — 3° enfin, à un degré beaucoup plus intense (*coup de sang, attaque, hémorrhagie cérébrale, apoplexie*, etc.), il y a perte de connaissance, paralysie du mouvement et de la face, le malade fait le bruit de rejeter de la fumée par un des angles de la bouche; langue déviée; difficulté d'avaler; sensibilité plus ou moins éteinte dans les membres qui sont, en outre, contractés.

Secours d'urgence. — Dans tous ces cas, étendre le malade sur un lit, sur un plan incliné (fauteuil, chaise), la tête élevée et

appliquée sur des oreillers de crin ou de balles d'avoine, les jambes plus basses que le tronc; donner le plus d'air pur à respirer; agiter des mouchoirs, des éventails autour de la tête et à une petite distance de la bouche; ôter tous liens autour du cou (cravate, col, faux-col), de la poitrine (gilet, corset, bretelles) et de l'abdomen (ceintures, pantalons, jupons); mettre la tête à l'air et couvrir le crâne, le front de vessies remplies de glace concassée, surtout de compresses d'eau fraîche, vinaigrée ou aiguisée d'eau sédative, soit encore d'une à deux grandes cuillerées d'éther par verre d'eau; appliquer ensuite des sinapismes entre les épaules, sur les côtés de la poitrine, aux mollets, et les changer de place sur les membres inférieurs; mettre des mouches de Milan derrière les oreilles et à la nuque; donner un bain de pieds d'un quart d'heure, additionné d'une forte poignée de farine de moutarde ou de cendres ou de sel commun (si le malade avait des varices ou dilatation permanente des veines aux jambes, le pédiluve serait remplacé par des sinapismes aux cuisses et autour des avant-bras); donner un lavement d'un demi-litre d'eau chaude, dans laquelle on aura fait fondre dix grammes de savon du commerce ou une à deux grandes cuillerées de sel gris; dès que le malade reprend connaissance, lui faire avaler quelques gorgées d'eau fraîche, de limonade, de sirop de groseilles, etc. — On a la mauvaise habitude, dans ces attaques sanguines, de faire respirer et même d'introduire dans les narines des odeurs très-actives, des alcoolats, de l'eau sédative, ou bien encore de faire boire du vin chaud, du grog, des liqueurs: ce sont des imprudences qui ne servent, la plupart du temps, qu'à prolonger la congestion cérébrale.

Par OPTHALMIES, on entend vulgairement des maladies oculaires de nature, de siège et d'importance fort variés. Il ne peut être ici question que de celles qui, par leur spontanéité ou leurs accidents, seraient susceptibles de réclamer des soins instantanés en attendant l'homme de l'art.

Les picottements aigus, les élancements, les souffrances vives que donne aux paupières ou à la conjonctive (membrane qui recouvre la coque blanche de l'œil) leur inflammation, leur rou-

geur subite, leur suppuration rapidement abondante, réclament la soustraction de l'œil à la lumière et à l'air, des lotions émollientes chaudes (lait chaud), des cataplasmes de mie de pain et de fécule, des injections ou douches émollientes, tièdes et répétées à l'aide d'une petite seringue, des pédiluves sinapisés, des lavements salés, des mouches de Milan ou petits vésicatoirs derrière les oreilles et à la nuque; si la douleur est très-vive, des compresses trempées dans la décoction de têtes de pavot.

Des CORPS ÉTRANGERS ténnus, des poussières, des parcelles de fer, s'introduisent entre les paupières et déterminent de vives douleurs, du larmoiement.

Secours d'urgence. — Bien recommander de ne pas s'obstiner à frotter l'œil avec les doigts; se garder également de rechercher le petit corps vulnérant à l'aide d'un « tortillon » de papier ou de linge, comme on le conseille trop souvent. Ce sont là des pratiques inutiles qui ne conduisent qu'à augmenter les souffrances et ne sont pas sans quelque danger entre les mains des profanes. Il suffit, dans bien des cas, de saisir la paupière supérieure près d'un de ses angles, de l'attirer lentement en avant puis de l'abaisser le plus possible en glissant et appuyant au devant de la paupière inférieure, et de l'y maintenir en cette position pendant une à deux minutes. Les larmes, provoquées abondamment par le corps étranger, se ramassent dans cette poche formée par la paupière supérieure, et quand on relâche celle-ci, un flot de liquide s'échappera, entraînant la substance vulnérante, qui se déposera à peu de distance ou au milieu des cils.

Si la matière est une parcelle de fer, ouvrir l'œil et approcher un aimant de l'endroit où l'on aperçoit le petit corps, ou bien du point que le blessé lui assigne comme siège. Dans les ateliers de Fairbairne (Belgique), un aimant est toujours à la disposition des ouvriers: c'est un exemple à imiter dans tous nos ateliers où l'on travaille le fer.

Quand de la chaux a été introduite sous les paupières et n'a pu en être rapidement enlevée totalement, il faut inonder le globe oculaire ou faire une injection sous les paupières avec de l'eau.

sucre : on sait, en effet, que la chaux éteinte, mise à froid en contact avec une dissolution aqueuse de sucre, se dissout rapidement en formant un sel de chaux inoffensif (succharate bibasique).

Les CORPS ÉTRANGERS introduits accidentellement ou volontairement dans le CONDUIT DES OREILLES produisent, par leur grossissement graduel, des bourdonnements, des souffrances plus ou moins intenses.

Secours d'urgence. — Si les matières sont susceptibles de se fondre ou d'être entraînées par un courant d'eau (tels les débris d'insectes, amas et durcissement du cérumen ou cire du fond de l'oreille), multiplier les injections d'huile, de liquides tièdes, de lait chaud à l'aide d'une petite seringue, et imprimer de légères secousses à la tête pour faire sortir la substance étrangère avec le liquide. — S'il s'agit de corps durs, parfaitement visibles (perles, pois, noyaux, graines, boutons de chemise, semence de maïs, feuilles sèches), on peut, — mais dans le cas seulement où ils ne seraient pas très-enfoncés dans le conduit, — chercher à les ramollir par des injections d'eau tiède, puis à les saisir avec des pinces, à les piquer avec une épingle courbée en guise de crochet, afin de pouvoir les attirer ; une autre épingle, dont on aura émoussé la pointe, pourrait encore être glissée à plat au-dessous du corps étranger, puis, quand elle l'a dépassé, être contournée sur sa face postérieure, et enfin ramenée avec l'objet par une petite traction en haut et en dehors. Pour les injections de liquides dans le conduit auditif, l'irrigateur Eguisier est préférable, parce qu'il faut, d'une part, beaucoup de patience et de persévérance, et que, d'une autre, il permet de diriger plus facilement le jet continu du liquide entre le corps étranger et la paroi du conduit pendant que l'on tire alternativement le pavillon de l'oreille dans tous les sens et que l'on fait de temps en temps ouvrir fortement au patient la bouche, ce qui agrandit et modifie les dimensions du canal auriculaire. L'introduction des cure-oreilles, des curettes, n'est pas sans inconvénient et nécessite la main exercée et les notions anatomiques du chirurgien.

Les vives DOULEURS D'OREILLE, provoquées par un coup-d'air

ou une inflammation très-aiguë, s'apaisent par des injections fréquentes de décoction de têtes de pavot, d'huile camphrée, l'application d'une mouche de Milan derrière l'oreille, l'introduction dans le conduit auditif d'une boulette de ouate contenant un petit morceau de camphre ou bien trempée dans le laudanum, les fumigations émollientes, les cataplasmes émollients arrosés de quelques gouttes de laudanum, les bains de pieds chauds et rubéfiants, les tisanes sudorifiques (bourrache, fleurs de sureau), etc. Un excellent remède, préconisé par le docteur Menière, consiste à faire bouillir, dans un demi-litre d'eau de guimauve, deux têtes de pavot, puis à faire incliner la tête du malade du côté sain et à lui laisser couler dans l'oreille malade une grande cuillerée de cette décoction ; dix minutes de ce bain local suffisent : on peut toutefois le réitérer.

L'HÉMORRHAGIE NASALE ou épistaxis, vulgairement saignement de nez, ne doit provoquer aucune activité d'assistance, si elle n'a lieu que goutte à goutte et peu abondamment ; mais, si la perte de sang continue, devient considérable, si le sujet se trouve mal, il faut le mettre à l'air frais, la tête élevée et droite, couvrir le front et les tempes de linges trempés dans l'eau froide ou aiguillés d'éther, élever le bras du côté de la narine par laquelle s'échappe le liquide. Si l'hémorrhagie persiste, donner à priser de la poudre de gomme, de plâtre non éteint, de tan ou d'écorce de chêne, ou introduire dans les narines des boulettes de charpie, de petits morceaux d'amadou mouillés, puis roulés dans les mêmes poudres, et pincer les narines avec un morceau de bois fendu à une extrémité (vulgairement une *drogue*) ; placer des sinapismes entre les deux épaules ; fermer les narines à l'aide d'une drogue, bâton de bois fendu à moitié, les deux branches écartées comprimant le bout du nez. — Une coutume populaire consiste à arrêter tout épistaxis en mettant une clef dans le dos du patient : l'effet produit ici par la sensation vive du froid n'est pas toujours sans inconvénient, notamment chez les femmes et les filles et si le corps est en sueur.

Dans le CORYZA ou rhume de cerveau, les fatigues de l'éter-

nement trop fréquent et la difficulté de respirer par le nez exigent parfois qu'on intervienne subitement.

Secours d'urgence. — Faire transpirer avec des boissons très-chaudes (bourrache, violettes); mettre des sinapismes entre les épaules et aux jambes; faire des fumigations émollientes permanentes en présentant à l'orifice des conduits nasaux le goulot de bouteilles contenant des liquides très-chauds. — Chez les nouveaux-nés, la gêne de respiration nasale les empêche de prendre le sein; il convient alors de leur introduire de temps en temps dans les narines un petit linge tortillé pour débarrasser les conduits des sécrétions qui les obstruent; puis on leur donne le lait maternel à la cuillère: on peut aussi les plonger dans un demi-bain tiède sinapisé, si le temps le permet. Il convient d'asperger le plancher de la chambre toutes les heures avec trois ou quatre grandes cuillerées d'eau sédative.

LES CORPS ÉTRANGERS introduits DANS LES CAVITÉS NASALES s'enlèvent assez facilement avec des pinces, ou mieux par l'éternuement provoqué en faisant sentir du tabac à priser. Si des mouches ou des vers se trouvent dans ces conduits, on donne à respirer de l'éther ou de l'alcali, et on fait suivre d'une injection d'eau tiède. Dans tous les cas, on peut aspirer et rejeter par les narines de l'eau en grande abondance.

LES OREILLONS ou parotides, engorgements glandulaires naissant derrière la mâchoire inférieure, bien que ne s'accompagnant ni de rougeur locale ni de fièvre, effraient assez souvent les familles, parce que les malades salivent, ouvrent difficilement la bouche et accusent de la douleur.

Secours d'urgence. — Faire des onctions d'huile chaude, d'huile camphrée et les recouvrir de plaques de ouate maintenues par une cravate nouée sur le crâne; faire transpirer à l'aide de tisanes bien chaudes de bourrache, de sureau, de fleurs de violettes; donner quelques demi-lavements émollients.

Le TORTICOLIS, caractérisé par l'inclinaison forcée de la tête vers une épaule et un endolorissement assez aigu des muscles du cou, réclame des frictions d'huile camphrée ou aiguisée d'alcali volatil, soit d'essence de térébenthine, de pommade camphrée,

le tout recouvert de ouate ou de plaques de flanelle ; des fumigations de décoction de têtes de pavot ; faire transpirer ; soutenir au lit la tête du malade par des oreillers supplémentaires ; promener sur la région endolorie et recouverte d'une flanelle un fer à repasser suffisamment chauffé.

La DENTITION par les douleurs, les cris, l'agitation qu'elle provoque chez les petits enfants, inquiète à bon droit les mères de famille.

Secours d'urgence. — Lotions sur les gencives gonflées avec des liquides émollients (mauve, graine de lin) ; donner à mâcher une racine de guimauve trempée dans le miel ou l'eau sucrée ; frotter la gencive tuméfiée avec le doigt sec ou enduit de sirop de safran ; en cas d'agitation très-vive, mettre l'enfant dans un bain tiède contenant une décoction de feuilles d'oranger ; promener un sinapisme sous le menton ou derrière les oreilles. Si la face est très-rouge, la tête brûlante, mettre sur les jambes, à la plante des pieds, des cataplasmes de lin saupoudrés de farine de moutarde.

L'ODONTALGIE tient-elle à une carie dentaire et constitue-t-elle ce qu'on appelle une « rage de dents ? » Introduire dans la cavité de la dent une boulette de charpie trempée dans du chloroforme, dans du laudanum, ou imbibée d'une à deux gouttes d'essence de girofle, soit de créosote ; se gargariser avec une décoction concentrée de têtes de pavot ; linges chauds secs ou mouillés de liquides émollients sur la joue ; frictionner la gencive avec de l'huile de jusquiame.

On réunit vulgairement sous le nom d'ESQUINANCIE, de « maux de gorge, » des affections variées (angine, pharyngite, amygdalite, laryngite, etc.) par leur siège, mais offrant presque toutes de la gêne, du chatouillement, de la sécheresse au gosier, de la difficulté ou de la douleur pour avaler, des nausées et le rejet des boissons par le nez, de la toux, de l'altération de la voix, qui est nasonnée ou rauque.

Secours d'urgence. — Décoctions émollientes (mauve, figues, violettes, orge miellée) en boissons, en gargarismes, en fumigations, soit dans la bouche, soit à l'extérieur, sur la pomme

d'Adam ; cataplasmes autour du cou ; mâcher constamment de la gomme ou des pâtes de jujube, de guimauve, de lichen, etc. ; bains de pieds sinapisés ; lavements au sel ou avec une grande cuillerée d'huile, etc.

Chez les enfants surtout, le mal de gorge se complique parfois d'une gêne fort douloureuse pour respirer, accompagnée de petites taches consistantes, blanches-jaunâtres sur l'arrière-gorge (ANGINE COUENNEUSE), ou de la production d'une fausse membrane dans le conduit aérien et dont les débris sont rejetés par la toux (CROUP) ; dans ce dernier cas notamment, la respiration sifflante ou rappelant le cri du coq, l'imminence de la suffocation, l'anxiété-extrême du petit malade sont vraiment un spectacle effrayant.

Secours d'urgence. — Faire vomir au plus tôt, soit en chatouillant l'arrière-gorge avec une barbe de plume, soit en administrant chaque demi-heure et jusqu'à résultat obtenu, une cuillerée à soupe de sirop d'ipéca contenant, par 30 grammes, 2 décigrammes d'émétique ; sinapismes promenés sur les extrémités inférieures et supérieures ; lavement au sel ; mouches de Milan sur le haut de la poitrine ou sous chaque clavicule, puis insufflation dans la gorge à l'aide d'un tuyau de plume, d'un roseau, de fleur de soufre, d'alun. Quelques médecins disent s'être bien trouvés, dès le début de cette terrible affection, de faire ingurgiter d'une manière continue de petits fragments de glace qui, se fondant dans la bouche, sont avalés avec la salive. Le docteur Grand-Boulogne a publié des guérisons rapidement obtenues par ce seul moyen.

Le MUGUET, connu dans le public sous le nom de « blanchet, » est une maladie fréquente chez les nouveaux-nés, chez les jeunes enfants, de nature contagieuse, caractérisée par une exsudation de points ou plaques blanchâtres dans la bouche, notamment derrière les lèvres, aux joues et à la pointe de la langue. Ces exsudations se réunissent parfois, tapissent d'une couche crémeuse toute la cavité buccale et gagnent les voies digestives ; en même temps, rougeurs vives aux fesses, à l'anus, et l'enfant ne pouvant téter s'exaspère, s'irrite, crie, etc.

Secours d'urgence. — Badigeonner la bouche toutes les heures avec un petit bâton armé d'un plumasseau de linge ou de charpie trempé dans de l'eau de mauve miellée ou vinaigrée, soit encore dans du miel rosat. Cataplasmes émollients sur le ventre; grands bains tièdes d'eau de son; purgatifs (sirop de chicorée).

Les CORPS ÉTRANGERS, tels que parcelles d'os, boutons, épingle, agrafes, monnaies, haricots, morceaux de verre, bagues, bouchon d'oreille, etc., introduits DANS L'ŒSOPHAGE (tube membraneux qui conduit de l'arrière-gorge à l'estomac) ou DANS LE LARYNX (organe de la voix), produisent de la suffocation, de la difficulté de respirer et des douleurs plus ou moins vives.

Secours d'urgence. — Faire vomir avec de l'eau et de l'huile mélangées à parties égales ou de l'eau tiède en abondance, ou en titillant la luette avec des barbes de plume, soit encore en administrant 5 centigrammes d'émétique dans un doigt d'eau plusieurs reprises et à un quart d'heure de distance; puis, faire avaler des morceaux assez gros de mie de pain ou une petite éponge attachée après un long fil, puis retirée d'un coup sec avec violence, procédé qui, assez dangereux pour provoquer parfois l'étouffement, ne devrait pas être conseillé. — Si des morceaux de verre ou des objets à angles aigus, pointus, coupants ont été avalés, donner des aliments pâteux, féculents, comme la panade, des marrons rôtis, de petites pommes de terre petites, de la bouillie épaisse, et provoquer ensuite le vomissement.

Les souffrances aiguës causées par les GERÇURES, EXCORIATIONS, ULCÉRATIONS DU MAMELON, si fréquentes chez les femmes qui nouent, peuvent être calmées, en attendant le médecin, par des lotions tièdes d'eau de roses, suivies d'onctions avec le cérat ou la pommade de concombres, et d'applications de petits cataplasmes de mie de pain bouillie dans la décoction de têtes de pavot: maintenir ces substances bien appuyées, et en même temps soutenir le sein à l'aide d'une écharpe dont le plein passe sous la mamelle, les extrémités, l'une sur une épaule, l'autre sous une aisselle, pour se fixer derrière le dos.

(A suivre).

TRADITIONS POPULAIRES

De l'arrondissement de Poligny

(Fin).

LA DAME BLANCHE DE POLIGNY.

Un enfant avait été envoyé par ses parents au bois de Poligny. Il s'y égarait. On le chercha et on l'appela en vain pendant deux jours dans la forêt. On le retrouva enfin le troisième jour, tranquillement assis sur la pelouse, dans une clairière, frais, riant, se portant à merveille. L'enfant dit que, pendant ce temps, une belle dame était venue lui apporter à manger. On crut que cette belle dame était la fée si connue dans le pays sous le nom de *la Dame blanche*.

(MONNIER, *Trad. pop.*, p. 337).

LA DAME BLANCHE DE PICARREAU.

En 1789, la pauvre bergère Blanchard gardant ses chèvres derrière le bois des Ecorchats, s'égarait et demeura perdue pendant trois jours. On la retrouva par hasard. Elle était si faible, si souffrante, que le curé de la paroisse lui apporta le viatique sur le lieu même. Comme on lui demandait si elle avait bien faim, la bonne vieille répondit que non et qu'une belle *Dame blanche* lui avait apporté de la nourriture.

(MONNIER, *Trad. pop.*, p. 337).

LE GÉANT DE LA PIERRE QUI VIRE.

Il existe en Franche-Comté un très-grand nombre de *pierres qui s'envolent*. Chacune d'elle a son histoire, que la tradition perpétue.

Voici l'histoire de cette fameuse *Pierre qui vire* du mont Saint-Savin, près de Poligny :

On dit qu'autrefois un géant de la contrée, joli garçon, mais assez mauvais sujet d'ailleurs, guettait dans les bois une jeune bergère de Plasne ou Barretaine, dont il était épris. Un soir, il la surprit seule et s'avisait de la poursuivre dans la côte. La pauvre enfant s'enfuit à toutes jambes à la vue de ce beau monstre. Dans sa perplexité, elle recourut à l'intervention divine et se vit sur le champ exaucée. Au moment où

le maudit colosse allait atteindre sa proie, il se sentit arrêté debout sur une base de rocher et se trouva lui-même changé en roc vif des pieds jusqu'à la tête. Depuis ce temps-là, il n'a pas quitté le poste où l'a fixé le châtiment du ciel, et il ne lui est donné de se mouvoir sur lui-même qu'une fois tous les cent ans, à l'époque anniversaire de sa faute.

(*Mémoires de la Société d'émulation du Doubs*, 1873, p. 319).

LE LIÈVRE BOITEUX.

Suivant une tradition de Villers-les-Bois, le diable, sous la forme d'un *lièvre boiteux*, allait, chaque dimanche, au devant des fidèles qui se rendaient à l'église de Seligney et se faisait poursuivre par eux, de manière à ne les laisser arriver que lorsque la messe était achevée.

(*Rousset, commune de Villers-les-Bois*).

LA FONTAINE DE SAINTE COLETTE,

A POLIGNY.

La plus gracieuse tradition populaire du canton de Poligny est assurément celle de la fontaine de sainte Colette. On ne nous reprochera pas, je l'espère, le mélange des choses saintes aux choses profanes, sans quoi il faudrait renoncer tout-à-fait à notre humble rôle de collectionneur. Le lecteur éclairé pour qui seul nous écrivons tous ces récits démêlera sans peine la vérité de la fable, et ne nous accusera pas de vouloir les confondre à plaisir.

Le couvent de sainte Claire, à Poligny, bâti dans un lieu élevé, où il n'y avait point de source, manquait d'eau dans son enceinte. Sainte Colette, fondatrice de la maison et réformatrice de l'ordre, fut touchée de l'inconvénient qu'il y avait à envoyer prendre dans la ville l'eau qui était nécessaire à la communauté. Elle fit donc venir des experts pour chercher une source dans le périmètre du couvent. Ils déclarèrent unanimement qu'il n'y en avait pas, ce qui la mit fort en peine. Mais un vendredi, avant le troisième dimanche de carême, entendant l'évangile dans lequel la Samaritaine dit au Sauveur : *Domine, da mihi hanc aquam et non sitiam amplius*, elle sentit réveiller sa foi par ces paroles, et, ayant fait une ardente prière, elle indiqua, au sortir de la messe, un endroit au milieu du monastère, dans lequel elle assura, contre l'avis des experts, que l'on trouverait de l'eau. L'on y creusa le roc sur sa parole, et l'on trouva des sources qui fournissent, dans les plus grandes

chaleurs, toute l'eau nécessaire pour l'usage du couvent, et qui est claire et pure dans le temps même où celle des fontaines de la ville se trouble par les grandes pluies. On regarde ce puits de sainte Colette comme miraculeux, et l'on y envoie prendre de l'eau pour en boire par dévotion ou comme étant la meilleure de la ville.

(DUNOD DE CHARNAGE, *Hist. de l'Église de Besançon*, t. 1^{er}, p. 242).

LA VOUIVRE DE MONT-ROND.

(CANTON DE CHAMPAGNOLE).

Le mythe de la vouivre est spécial à la Franche-Comté. Un grand nombre de localités ont à ce sujet leurs légendes particulières. La tradition rapporte généralement que la vouivre est un serpent ailé qui glisse dans les airs comme une lucur rapide, se baigne dans les rivières et porte à son front une escarboucle plus précieuse que tous les diamants des couronnes de l'Europe. Avant de se plonger dans les flots où elle aime à se rafraîchir, la vouivre dépose sur le rivage cette splendide escarboucle, qui est son œil unique. Si dans le moment où elle s'abandonne ainsi à la volupté de son repos, quelqu'un peut s'emparer adroitement de ce diamant inappréciable, qu'elle a soin de cacher entre les roseaux les plus élevés ou dans le gazon le plus épais, celui-là est assez riche. Il n'a plus rien à craindre de la vouivre, parce que, privée de son escarboucle, elle est aveugle et ne tarde pas à mourir en poussant des cris lamentables. Mais malheur à celui qui ne sait pas choisir le moment favorable pour s'emparer de l'escarboucle, car alors la vouivre peut le dévorer. Plus d'une vouivre est aussi préposée chez nous à la garde des trésors cachés dans les ruines de nos vieux châteaux. Celle de Mont-Rond, entre autres, est particulièrement redoutable. Elle défend, dit-on, son trésor du bec et des ongles. Une tradition locale rapporte qu'un nommé D***, ayant tenté de le chercher à travers les décombres du château, fut vigoureusement chassé. Saisi de frayeur, il descendit avec précipitation la montagne, en se recommandant à la Sainte-Vierge. Près des maisons, il tomba évanoui et se trouva aussi délivré miraculeusement de son ennemie qui le poursuivait. Dès qu'il fut revenu à lui-même, il fit élever un oratoire en cet endroit.

(MONNIER. — ROUSSET, *commune de Mont-Rond*).

LE MOINE SANS ESPRIT.

On peut être pauvre d'esprit pendant sa vie et faire des miracles après sa mort. La tradition que voici le prouve suffisamment. Il y avait autrefois près de Champagnole un moutier de moines noirs auxquels ont succédé des Chartreux (abbaye de Balerne). On raconte qu'il y avait une fois dans ce monastère un frère si simple et d'un esprit si borné qu'il n'avait jamais pu apprendre que ces deux mots : *Ave, Maria* ! tant il avait la mémoire courte ; mais il les répétait cent fois par jour. On vit, après sa mort, croître à l'un des bouts de sa fosse un arbre sur les feuilles duquel ces paroles : *Ave, Maria* ! étaient écrites en lettres lumineuses. Cet arbre ne sécha qu'après avoir été longtemps admiré. L'auteur de l'*Histoire des Ordres monastiques*, tome 2, page 173, attribue à tort ce miracle à un cistercien de Granselve, diocèse de Toulouse.

(DUSILLET, *Iscult*, p. 190).

LA PRINCESSE BERGÈRE,

A NEY.

Un amateur de vieilles histoires populaires ne trouvera pas sans plaisir un tableau en demi-relief, incrusté dans le mur de la porte d'entrée de la maison Vaubourg, à Ney, canton de Champagnole. Ce tableau représente une élégante jeune fille gardant, à genoux, ses moutons au pied d'un château-fort bâti sur un rocher. Du haut du donjon surgissent deux têtes, l'une d'un roi barbu et l'autre d'une reine, qui semblaient être venus là avec inquiétude pour chercher leur enfant dans la campagne et qui découvrent alors qu'elle s'est faite bergère et servante du Seigneur. Le costume de la jeune princesse est du règne de Charles VII. Des écussons et une croix portent le millésime de 1590.

(ROUSSET, *commune de Ney*).

LES TROIS COMMÈRES,

A SIROD.

En face du village de Sirod, canton de Champagnole, à l'ouest, contre le flanc de la montagne du Chauffard, que couronnent les ruines de Château-Vilain, on aperçoit trois blocs de rochers parfaitement isolés et qui pourraient laisser croire qu'ils ont été élevés par l'homme ou

taillés par le ciseau. Quoique de dimensions bien différentes, ils ressemblent à d'énormes statues de femmes coiffées de chapeaux. Ces aiguilles de rocher, de formes si bizarres, se nomment *les trois Commères*. Les superstitions qui se rattachent aux *trois Commères*, dit Rousset, qui n'ajoute pas en quoi consistent ces superstitions, permettent de supposer qu'elles sont des vestiges du culte des pierres.

On trouve aussi à Sirod la croyance à la fée Mélusine, et une autre tradition qui consiste à attribuer aux descendants de saint Hubert un remède infailible pour guérir de la rage.

(ROUSSET, *commune de Sirod*).

LE CHEVALIER AU PIED DE BOUC.

(CANTON DE NOZEROT).

Dans le communal de la Latette, au val de Mièges, il existe des précipices dont on cherche à éloigner les enfants par des récits à faire peur.

Le dimanche, pendant la messe, au moment de la consécration, on a vu souvent un grand seigneur à cheval descendre de l'air sur un nuage et chevaucher au bord de l'abîme avant de s'y jeter comme un insensé. Son coursier aérien a la blancheur d'un nuage. Il paraîtrait que ce mystérieux cavalier, qui renouvelle si souvent ces scènes de suicide, inspire peu de pitié. On a remarqué qu'il avait un pied de bouc, ce qui a suffi pour le rendre suspect. Il pourrait bien n'être en effet que le seigneur des enfers, blessé par saint Michel.

D'autres récits font apparaître au même lieu, non plus *le Chevalier au pied de bouc*, mais bien une belle et gracieuse *Dame blanche*, qui vient folâtrer sur ces bords dangereux et qui finit par y sauter de gaité de cœur, sachant bien qu'elle ne s'y brisera pas sur les rochers qui la reçoivent. Au lieu de cris d'effroi, elle ne pousse en se précipitant que des éclats de rire ; et si l'on va visiter le fond de l'excavation, on n'y aperçoit aucune trace de la chute : il n'a été touché que par du vent.

(MONNIER, *Trad. pop.*, p. 237).

LA DAME BLANCHE DU CHATEAU DE LA BERNE.

Claude-Antoine Bell, meunier aux Nans, revenait un soir de décembre, en 1809, de la foire de Salins. Comme il passait par la forêt qui sépare les champs de Garde-Bois de ceux des Nans, il se

heurta contre une grosse pierre semblable à une borne, et son chapeau lui échappa. Tandis qu'il le cherchait à tâtons sans le retrouver tout de suite, il lui échappa de dire avec impatience : « Hé! le diable me l'a donc pris! » Cependant il le ramasse et se relève. Mais quelle est sa surprise de voir à côté de lui une *Dame blanche*! Il lui parle; elle ne répond pas et l'accompagne sans mot dire. Voilà nos deux voyageurs en marche à un pas de distance, l'un à côté de l'autre. Le chemin ne permet pas pourtant d'aller toujours de front; mais la merveilleuse *Dame blanche* passait par le taillis, à travers les buissons et les broussailles, sans s'y blesser. Au sortir de la forêt, elle s'éleva dans l'air, se transforma en poussant des cris aigus, et, semblable à une vouivre, s'envola au château de la Berne.

(MONNIER, *Trad. pop.*, p. 463).

LE CHAMP DES ESPARONS,

A CUVIER.

C'est, dit-on, dans le *Champ des Esparons*, à Cuvier, canton de Nozeroy, que les sorciers tenaient leur sabbat. On y entendait, dès les onze heures, des cris humains effrayants ou des accords d'instruments. On y chantait :

Aux Esparons,
Il y fait bon;
On y joue du violon.

(ROUSSET, *commune de Cuvier*).

LA SOUCHE DES CUVIER.

Un habitant de Cuvier, ayant embrassé le protestantisme au xvi^e siècle, fut obligé de s'expatrier pour éviter les persécutions. Il se réfugia à Montbéliard, et, pour cacher son nom, il prit celui de son village. Cet homme est devenu, dit-on, la souche de la famille d'où est sorti l'éminent naturaliste Cuvier.

(ROUSSET, *commune de Cuvier*).

LÉGENDE DE NOZEROT.

On dit que, dans une des expéditions que les Bourguignons de la Franche-Comté firent dans la Terre-Sainte, un chevalier frane-comtois conquit la Galilée et fut fait roi de cette contrée, où il résida dans la

ville de Nazareth. Mais son règne fut de courte durée, car bientôt après les chrétiens furent expulsés de la Palestine. De retour dans sa patrie, le roi de Nazareth s'arrêta dans le val de Mièges, où il fonda, sur un plateau isolé qui domine ce pays, une ville qu'il appela Nazareth, en souvenir de la capitale de son ancien royaume. On assure que cette Nazareth franc-comtoise ressemblait beaucoup à celle de la Palestine. Elle fut surnommée *la Riche*, à cause de la splendeur des fêtes qui y furent données par les princes d'Orange, dans un château magnifique dont il ne reste plus qu'une seule tour, et où Philibert de Chalon donna le dernier tournoi que l'on ait vu dans les deux Bourgognes. Un auteur ancien, voulant expliquer le changement d'orthographe survenu dans le nom primitif de Nozeroy, dit que de *Nazareth* on a fait d'abord *Nozereth*, puis *Nozeroy*.

(GUYORNAUD, *Album franc-comtois*, p. 64).

LA FÊTE DE MIÈGES.

La val de Mièges paraît avoir été fréquenté beaucoup dès la période gauloise. On y trouve, en effet, *la Pierre-Lithe* aux environs de Mournans et *la Pierre-qui-Vire* sur le *Bief-du-Four*.

Gilbert Cousin rapporte que, de son temps, la plus grande fête du pays était celle qui attirait à Mièges, de tout le voisinage, une affluence considérable d'hommes et de femmes se rendant à la solennité, tant à cause du saint (saint Antoine), qu'à cause du rassemblement de jolies filles, qui n'a rien de plus renommé dans toute la Bourgogne ; que la journée s'y passait dans les ris, les jeux, la danse, les branles montagnards et les festins. C'était, paraît-il, une fête païenne qui se perpétuait en même temps qu'une fête chrétienne, plus nouvelle de création. Dans l'origine, cette vogue religieuse coïncidait avec le moment de l'année où l'on sacrifiait jadis le plus de porcs à la mère des dieux, à la déesse de la terre. Saint Antoine, avec son cochon, vint fort à propos se jeter au milieu de cette immolation païenne pour en sanctifier l'objet ; et Notre-Dame de Mièges, à qui vont s'adresser en même temps, et la jeune fille pour avoir un mari selon son cœur, et la tendre épouse pour obtenir le bonheur d'être mère, ne doit peut-être son installation dans son pittoresque ermitage qu'à la nécessité d'opposer un culte pur à une dévotion idolâtre.

(*Annuaire du Jura*, 1852).

NOTRE-DAME DE MIÈGES.

On ne saurait préciser l'époque où est née à Mièges la dévotion à la Sainte-Vierge. La tradition varie. Suivant les uns, un chevalier, passant par ces parages et pressé par la soif, y serait descendu de cheval et se serait penché sur un ruisseau pour se désaltérer ; là, il aurait vu briller sous le sable quelque chose, et il en aurait tiré une statuette en argent d'un travail très-gracieux. Alors ce chevalier aurait fait bâtir près de là une chapelle en l'honneur de la Vierge dont il avait trouvé l'image d'une manière si miraculeuse.

L'autre version rapporte :

Un berger trouva un jour une jolie statuette de la Vierge dans la mousse, au pied d'un buisson d'aubépine. Il la porta aussitôt à l'église paroissiale. Ne la voyant plus le lendemain sur l'autel, il la retrouva dans la mousse, au pied du buisson d'aubépine. De rechef le pasteur replaça la madone sur le même autel, à l'église, et de rechef elle retourna dans la mousse, au pied du buisson d'aubépine. Une troisième fois, ayant tenté la même translation, la madone miraculeuse se réinstalla dans son champêtre asile (1). Par une telle persistance, la Sainte-Vierge aurait fait connaître son intention d'être honorée à la place même où le pasteur avait trouvé la madone. Alors on bâtit en ce lieu, sur le bord de la Serpentine, un oratoire, auquel s'accola plus tard un ermitage ; et dès lors Notre-Dame de Mièges, protectrice spéciale des épouses et des vierges, est devenue célèbre dans tout le Jura.

Un tableau commémoratif de grande dimension, représentant la vierge Marie sur un arbre, entourée de saints, se trouve dans la chapelle de l'ermitage. Il est daté de 1645.

(MONNIER, *Trad. pop.*, p. 332) —

LÉGENDE DE BÉATRIX.

Selon toute probabilité, c'est une légende qui se rapporte à Notre-Dame de Mièges, près Nozeroy, qui a fourni à Charles Nodier le thème d'une de ses plus délicieuses compositions.

Non loin de la plus haute cime du Jura, en redescendant sur le versant occidental, on remarquait encore, au commencement de ce siècle, un

(1) J'ai trouvé le même fait raconté diversement dans plus de vingt localités différentes de la Franche-Comté, au sujet de madones ou autres statues miraculeuses.

amas de ruines qui avait appartenu à l'église et au monastère de *Notre-Dame-des-Epines-Fleuries*. C'est à l'extrémité d'une gorge étroite et profonde, bien abritée du côté du nord, et qui produit tous les ans, grâce à la faveur de cette exposition, les fleurs les plus rares de la contrée. A une demi-lieue de là, l'extrémité opposée du vallon laisse voir aussi les débris d'un antique manoir qui a disparu comme la maison de Dieu. On sait seulement qu'il fut occupé par une famille très-renommée dans les armes, et que le dernier des nobles chevaliers dont il portait le nom mourut en Palestine, sans laisser d'héritier. Sa veuve n'abandonna pas des lieux si propres à entretenir sa mélancolie. Pieuse et bienfaisante, elle fut surnommée *la Sainte* par la voix du peuple, même de son vivant. Elle eut du reste la gloire de découvrir, au milieu d'un buisson d'aubépine en fleurs, une madone miraculeuse et de fonder l'église et le monastère de *Notre-Dame-des-Epines-Fleuries*, dont elle fut la première supérieure.

Deux siècles s'étaient écoulés depuis la mort de *la Sainte*, et une jeune vierge de sa famille était encore, suivant l'usage, sœur custode du saint tabernacle de *Notre-Dame*. La sœur custode s'appelait *Béatrix*. Elle n'avait que dix-huit ans, lorsqu'après avoir donné l'exemple de la plus pieuse ferveur, elle fut victime d'une séduction. Son lâche ravisseur ne tarda pas à l'abandonner, et elle tomba dans la plus grande misère et la plus profonde abjection. Après quinze ans de souffrances cruelles, couverte de haillons et mendiant son pain, *Béatrix* arrive un soir, après avoir erré dans bien des pays, à la porte d'une église qu'elle ne reconnaît pas, et où, en tombant à genoux, elle murmura du fond de son cœur une prière à la Sainte-Vierge. Sa faute était expiée. Le repentir lui avait rendu son innocence. Elle se trouvait sans le savoir à la grille de la chapelle de *Notre-Dame-des-Epines-Fleuries*. La Sainte-Vierge qui, durant les quinze années d'absence de *Béatrix*, avait elle-même rempli les fonctions de sœur custode, vint recevoir sa fille éplorée. « C'est toi, chère *Béatrix*, lui dit-elle. Il y a longtemps que je t'attendais, et comme j'étais sûre de ton retour, j'ai pris ta place le jour où tu m'as quittée pour que personne ne s'aperçût de ton départ. Tu ne t'en iras plus. C'est entre nous pour le siècle et pour l'éternité. » Quand *Béatrix* releva la tête, elle vit la S^{te}-Vierge monter les degrés de l'autel et s'y asseoir dans sa gloire céleste sous son auréole d'or et sous ses festons d'épines fleuries. *Béatrix* retrouva dans sa cellule l'habit qu'elle y avait laissé, et comme aucune de ses compagnes n'avait remarqué son départ, aucune d'elles ne fit attention à son retour.

Ceux qui ont lu dans Nodier (*Contes de la Veillée*) cette légende, dont je ne puis donner ici qu'une courte analyse, savent le parti qu'un écrivain éloquent et sensible peut tirer des moindres traditions populaires de notre pays.

LE PÉGASE DE FONCINE.

Le Pégase de Foncine est un cheval blanc qui va paissant autour de la source sacrée de la Sène et qui s'enlève avec une admirable légèreté sur la cime de la montagne qui couvre le berceau de la chaste naïade. Combien de bergers n'ont-ils pas eu le plaisir, mêlé d'une émotion indéfinissable, d'apercevoir cet élégant coursier à l'heure du crépuscule, qui est l'heure favorite de toutes les apparitions merveilleuses ! M. le docteur Munier, de Foncine-le-Haut, ancien maire de cette commune, sans se flatter d'avoir la vue plus perçante que celle des bergers de l'endroit, atteste du moins que le cheval volant est de notoriété publique à Foncine. Ce n'est pas sans motif, ajoute Monnier (*Trad. pop.*, p. 94), que l'on qualifie de sacrée la source de Foncine (*Fonsène, fons senæ*, fontaine de la Sène) ; son eau passe en effet pour jouir d'une vertu précieuse, celle de guérir de la fièvre et de beaucoup d'autres maladies. Il se rattache encore au gouffre de forme singulière d'où sortent les flots de la Sène une tradition populaire sur une vieille fille que l'on avait vue s'y précipiter pour ne plus reparaitre, et qui semble être, aux yeux de Monnier, une nymphe païenne condamnée par le christianisme à ne plus se montrer à ses anciens adorateurs. Le lecteur appréciera le mérite de cette dernière supposition.

LE LUTON DE POUTIN.

Vers l'an 1820, un petit luton résidait dans la grange de Poutin, à la Mine-d'Or, près des Planches. Ce domestique invisible prenait un soin tout particulier de la ferme. Il se tenait sous les combles. Pour entretenir ses bonnes dispositions, les filles du métayer ne manquaient pas de lui porter, tous les matins, une écuelle de lait frais, qu'elles déposaient à l'entrée du fenil. Un jour, elles oublièrent leur offrande. Le luton s'en offensa, et, pour ne pas leur laisser ignorer son mécontentement, il renversa dans le grenier un sac de pois, qui fit dans la maison un bruit terrible, car les pois sautaient comme la grêle sur le carreau et n'en finissaient pas. Il fallut supplier le luton à mains jointes

de cesser une telle semaille, en lui criant : « Tu as beau semer nos pois, ils ne sont pas prêts de lever sur ces planches et sur ces dalles. »

On tient ce récit sur le luton de Poutin de Marie Fumey, femme Pianet, du village de Chalème, l'une des communes du canton des Planches où se conservent le plus fidèlement les histoires merveilleuses.

M. le docteur Munier, de Foncine-le-Haut, qui a été longtemps en rapport journalier avec les personnes qui ont été elles-mêmes en rapport avec le monde invisible, attribuait une partie de ces croyances aux familles helvétiques qui sont venues se fixer autrefois dans les hautes vallées du Jura.

« Si vous doutez, dit-il, de tous ces faits, attestés par nos aïeux qui les ont vus, vous ne nirez pas l'existence des *follets* ou *lutons*, car il y en avait encore, il y a quelques années, dans les fermes de Chanvans, près de Mouthe, et sur le sommet du Rizou. Ce sont eux qui nous ont enseigné l'art de fabriquer en toute perfection ces excellents fromages de crème que vous mangez avec tant de plaisir et qu'on ne fait nulle part aussi bons que là. Ce sont les lutons dont les soins affectueux font toujours prospérer la ferme : ils en sont les bons génies.

« Ces nains habitent les endroits retirés, des antres, des trous de rochers, des fermes isolées. Ils paraissent à l'Ascension. Dès que la neige est tombée, ils s'échappent et se cachent dans leurs retraites avec des provisions choisies qu'ils ont su dérober. Ils aiment le fromage, la crème, le lait. La bonne ménagère leur donne toujours la première part, car ils sont très-serviables. Ils battent en grange toutes les nuits, ramassent des fagots de bois, fauchent les prés quand tout le monde dort, aident à tous les travaux de la campagne. On les voit, le soir, danser au clair de la lune ; mais, dans ce cas comme dans tous les autres, il faut les respecter, car ils sont très-espiègles. Surtout, il faut bien se garder de leur faire des niches, comme ce paysan qui échauffa le roc où un de ces follets venait s'asseoir, et comme cet autre villageois qui scia la branche d'arbre où venait percher un luton. A partir de ce moment, leurs vaches ne donnèrent plus de lait, leurs champs ne donnèrent plus de moissons. »

(Annuaire du Jura, 1852, p. 236).

LE LAC DE LA GRANGE-A-LA-DAME.

On raconte qu'autrefois une belle dame du pays fit un pacte avec Satan pour le creusage du lac appelé aujourd'hui *Lac de la Grange-d-la-Dame*, sur le cours de la Sène, rivière qui prend sa source à Foncine-le-Haut. Le diable, amoureux d'une aussi belle âme, se mit bien vite à la besogne. Il s'acquitta largement de ses obligations, comme on peut le reconnaître encore à présent par le monticule de terre qu'il forma sur le bord du bassin. Au moment où il allait saisir sa proie, elle le marqua fort adroitement d'un signe de croix sur le front, ce qui le fit fuir à tout jamais.

(MONNIER, *Trad. pop.*, p. 393).

LA PIERRE DU CUARD.

Un bloc de rocher détaché de la montagne de la Haute-Joux, territoire de la Perrena, et complètement isolé, s'élève à 25 mètres de hauteur. Il est connu dans le pays sous le nom de *Château Sarrazi* ou *Pierre du Cuard*. Près de sa base jaillit la source du bief Marandier. La tradition rapporte que ce menhir était jadis honoré comme une divinité. A la Saint-Jean d'été, les jeunes gens de la Perrena et de Montliballument un feu de joie sur ce monument druidique et en escaladent l'aiguille.

(ROUSSET. — MONNIER).

LA LANGOUILLE.

La Sène fait aux Planches une chute de 80 à 100 pieds, entre les rochers connus sous le nom de *la Langouette*, anfractuosité étroite et profonde qu'un visiteur a comparée à une rue de Venise. Une chapelle avec gardien est établie à l'entrée de la Langouette. On dit que le rocher s'est fendu ainsi au moment où le sauveur des hommes expirait sur la croix.

(*Annuaire du Jura*, 1852, p. 233).

LA POSSÉDÉE DE LA CHAUX.

Claudine Rollet était possédée, en 1605, de trois démons, Lucifer, Pharaon et Cuisenier, qu'elle avala dans trois pommes, qu'elle mangea à la sollicitation de Jeanne Rousseau, du Vaudioux, qui le confessa ainsi à Dole, où elle fut brûlée pour sorcellerie. Lucifer et Cuisenier sortirent assez tôt du corps de la possédée, après avoir été adjurés.

Il resta, qui la tourmentait bien plus que les premiers et disait
Entre autres choses, comme à certain jour il rencontra une
même lieu de la Chaux, il lui reprocha, en présence de beau-
qu'elle avait caché dans son étable l'hostie qu'elle avait
qu'en dernière. La femme, sur ce reproche, quitte la com-
en va sans rien répondre. Quelque temps après, le démon lui
même reproche et y persiste jusqu'au 20 juillet, jour de la fête
Marguerite, où il lui dit qu'elle avait transporté l'hostie dans
sa cave. Le curé, nommé Messire Jean Genisset, étant survenu, l'exor-
ce et lui ordonne de déclarer le lieu où était l'hostie de laquelle il
parlait tant. La possédée va à l'église, le prêtre la suit ; comme ils
sont allés là, le démon montre une pierre sous laquelle il dit être l'hostie.
On lève la pierre et l'on trouve dessous comme deux semelles de cuir
mi-carrées et cousues ensemble, et dans icelle une hostie enveloppée
de papier, qui avait été piquée d'une épingle en cinq endroits, avec du
sang tout vermeil à l'entour de l'un des trous.

Mais l'hostie ne fut pas sitôt découverte, que le démon commença à
frémir, crier et hurler, et en même temps encore la possédée tomba à
terre comme morte. L'hostie alors fut renfermée dans le ciboire, où
elle est encore aujourd'hui, affirmait Boguet, teinte toujours de son
sang fort rouge et vermeil.

La possédée avait communie le samedi saint. On avait remarqué
qu'après avoir reçu l'hostie dans sa bouche, elle se leva sans prendre
du vin des mains de l'un des échevins, comme c'était l'usage alors.

D'ailleurs, ayant été faite prisonnière pour crime de sorcellerie, elle
a confessé que sa mère en son jeune âge la bailla au diable, et qu'en
lui faisant cette imprécation elle jeta un blanc en l'air, et que peu de
temps après un homme rousseau, qui avait les mains toutes velues,
portant un sac pendu à son col, et dans le sac un livre, s'adressa à elle
et lui dit qu'il y avait quarante âmes de sa parenté détenues en peine
et qu'il fallait qu'elle lui donnât quarante deniers, qu'il offrirait pour
ces âmes en quarante églises, afin de procurer par ce moyen leur déli-
vrance ; à quoi elle condescendit. Mais, comme elle n'avait pas assez
d'argent pour fournir la somme entière, elle bailla seulement six blancs
à cet homme, qu'elle appelait Buta-Dieu, lequel sur ce la connut char-
nellement et la marqua aux parties honteuses de devant.

D'avantage Pharaon l'accusa encore d'avoir caché dans un arbre, qui
n'était guère loin de sa maison, une corne dans laquelle elle tenait sa
graisse. Ce qui fut reconnu véritable, sur ce que la possédée, s'étant

portée vers le même arbre, elle prit, ou bien Pharaon par elle, dans un pertuis qui était au tronc de cet arbre, une corne dans laquelle il y avait de la paille, une graisse fort puante et des mouches. Pharaon dit alors que les démons de cette femme se tenaient dans ces mouches. La corne semblait être de bouc ou de chèvre et était entourée de fer-blanc au bas et couverte par le dessus d'un linge.

(BOGUET, *Discours des Sorciers*).

LA MADONE DE MORILLON.

Une statue de la Vierge repose dans une niche creusée dans le rocher, au hameau de Morillon, commune d'Entre-deux-Monts. Les habitants l'ont en grande vénération. Ils y vont en procession pour obtenir de la pluie. Une tradition locale rapporte que lorsque les Sarrazins passèrent devant la Madone de Morillon, elle leur tourna le dos.

(ROUSSET, *com. d'Entre-deux-Monts*).

UN QUOLIBET POPULAIRE.

(SALINS).

« *Salinois, Mange-Chats*, » tradition historique.

Autrefois, Salins partageait avec Poligny l'insigne honneur d'avoir la garde des bannières de Bourgogne ; elles étaient déposées au château Saint-André. Dans le cours du xiv^e siècle, les Salinois furent éprouvés par une telle suite de guerres, de famines et d'incendies que, pour fournir du pain à la ville, on se vit dans la nécessité de vendre quelques-unes des têtes de lion en or qui couronnaient, comme symbole d'indépendance, les bannières du Comté, et que le peuple croyait être des têtes de chats. De là est venu le sobriquet de *Mange-Chats*, donné aux Salinois dans toute la contrée, ainsi que l'attestent plusieurs chants populaires.

(*Poligny au XVI^e siècle*, étude publiée par M. Ch. BAILLE dans le *Bulletin de la Société d'agriculture, sciences et arts de Poligny*, 1871, page 115).

CONTRIBUTION

à l'histoire agricole et météorologique de l'arrondissement de Poligny

C'est à l'obligeance éclairée de M. Emmanuel Baudier que nous sommes redevables du manuscrit qui fait l'objet de la communication suivante. Ce manuscrit provient des comptes personnels de feu M. Georges Maréchal, de Cramans, propriétaire de vignes situées dans les lieuxdits suivants : *Le Breux, Combe-Guideau, Beuxon, les Fays, la Brechonne, Crotbignot, le Gelveux*. Nous en avons extrait tout ce qui peut intéresser l'histoire météorologique et viticole du canton de Villersfarlay, et personne ne niera quel intérêt s'attache à ces sortes de documents, beaucoup plus rares qu'on ne le suppose.

Plusieurs du même genre ont déjà été publiés par M. Edouard Toubin, qui, en dépouillant les archives de Salins, celle du chapitre de Saint-Anatoile et le dépôt de la Préfecture, en a extrait des notes très-intéressantes sur l'époque de l'ouverture des bans, le prix du vin et des denrées, etc. Nous savons qu'il en possède encore beaucoup d'inédites, et un jour viendra, nous l'espérons, où elles seront toutes réunies pour ne former qu'un seul groupe.

Pour les temps plus rapprochés de nous et en ce qui concerne encore le canton de Salins, nous pouvons compter sur les contributions de notre collègue, M. Charles Rouget, dont la famille a consigné de nombreux souvenirs, ainsi que sur celles de MM. Billot, propriétaires à Saint-Michel-les-Marnoz, qui ont, depuis une quarantaine d'années, scrupuleusement inscrit l'état du ciel et ont tenu régulièrement le journal de leurs travaux. Ces observateurs peuvent être assurés que le Bulletin de la Société de Poligny accueillera avec empressement tous les matériaux de ce genre, et il n'y aurait rien d'impossible que ces publications en fassent découvrir d'autres qui viendront combler les lacunes.

Parmi les applications les plus utiles qui peuvent résulter de la comparaison des années entre elles, une des plus intéressantes

semble confirmer la période de Toaldo, relativement à l'arrivée des premiers froids de l'hiver. Seulement, les preuves précises nous font défaut pour que cette présomption acquiert un degré de certitude acceptable; aussi, il est bon d'attendre, avant de prononcer, les renseignements de météorologie locale que nos collègues voudront bien nous transmettre.

L. COSTE.

1794. Production approximative : 2 carils par ouvrée (1). Vin de première qualité.

1795. Récolte presque nulle, les vignes ayant gelé l'hiver précédent.

1796. Récolte : 1 caril 25 par ouvrée. Vin médiocre, entonné le 10 novembre.

1797. Récolte au-dessous de la moyenne. Vin de première qualité entonné le 10 novembre.

1798. 2 carils par ouvrée. Le caril s'est vendu 12 fr. Année médiocre.

1799. Année assez abondante. Prix de vente : 9 fr. le caril. Vin de qualité très-médiocre; vendanges tardives.

1800. Année précoce et peu abondante. Vin fort en couleur et très-bonne qualité.

1801. Vendange à 20 fr. le caril. Année précoce. Production de qualité médiocres.

1802. Vendange à 17 fr. le caril. Production moyenne. Année fertile : on a vendangé à la fin de septembre. Vin de première qualité fort en couleur.

1803. Bonne qualité. 14 fr. le caril. Les raisins étaient bien mûrs à cause des grandes chaleurs, et la récolte eut lieu à la fin de septembre. Il y eut de grandes gelées d'hiver et de printemps et le raisin passa bien en fleur. Point de grêle ni de brûle.

1804. Abondance extraordinaire : vendange à 3 fr. le caril. Bonne qualité. Il n'est survenu aucun orvale.

1805. Vendange à 6 fr. Production au-dessus de la moyenne. Vin de très-mauvaise qualité. L'année a été pluvieuse et le raisin a eu beaucoup de la peine à mûrir. Vendanges faites avant et après la Toussaint par un temps et des chemins affreux. Les vignes furent gelées l'hiver suivant et les vins se gâtèrent tous.

(1) A Cramans, l'ouvrée est de 4 ares 45 centiares, et le caril de 75 litres.

1806. Vendange à 10 fr. Production et qualité bonnes. Les vignes furent gelées d'hiver. L'année fut pluvieuse. Il gela les 24 et 25 juin. Les raisins pourrirent un peu, mais ils mûrirent suffisamment. Les vendanges commencèrent le 1^{er} octobre et se terminèrent le 8 à cause des mauvais temps. Les bois de la vigne mûrirent bien.

1807. Vendange à 10 fr. Production bonne. Vin de première qualité et fort en couleur. L'année fut très-chaude. Il tomba fort peu de pluie en trois fois différentes. Au mois de mai, les vignes poussaient à peine. La récolte commença le 15 septembre et finit le 22. Les bois mûrirent bien.

1808. Vendange à 8 fr. 50. Production bonne. Vin de bonne qualité et assez fort en couleur. L'année fut médiocrement chaude. Il arriva en juin des brouillards et des gelées blanches qui enlevèrent une partie de la récolte. Les pluies qui survinrent à l'approche des vendanges firent que les raisins pourrirent en partie et mûrirent imparfaitement. Les vendanges commencèrent à Champagne le 27 septembre et à Cramans le 3 octobre suivant : les premières se firent par le mauvais temps.

1809. Récolte très-faible et vin de mauvaise qualité. Les vignes, en avance pour l'époque, gelèrent les 4, 5, 6 et 7 avril. L'été fut pluvieux et orageux ; il grêla le 4 août, et la moitié de la récolte fut perdue dans le canton des *Fays*. Les gelées d'automne empêchèrent les raisins de parvenir à maturité.

1810. Mauvaise année. Les vendanges eurent lieu les 8 et 9 octobre. L'hiver précédent, les vignes gelèrent presque en totalité ; à part cet accident, ce qui resta réussit bien. La fleur fut bonne, le printemps pluvieux, l'été et l'automne chauds, et le peu de vin qu'on fit fut d'assez bonne qualité. La vendange se vendit 20 fr. le caril. Les marcs ne rendirent que peu d'eau-de-vie.

1811. Vin de très-bonne qualité et fort en couleur. Les vignes gelèrent considérablement les 10 et 11 avril, au point qu'on s'attendait à ne pas faire de récolte. Mais la fleur passa si bien, les saisons furent si heureuses, les chaleurs qui se succédèrent alternativement avec les pluies douces au mois d'août et dans les premiers jours de septembre préparèrent si bien les raisins, qu'on vendangea les 10, 11, 13 septembre. La vendange, quoique très-mûre, ne se vendit que 15 fr. le caril. Les marcs rendirent médiocrement d'eau-de-vie.

1812. Vin de qualité médiocre et peu coloré. Les vignes ne gelèrent pas, mais l'année fut si pluvieuse, si bizarre et si inconstante, qu'on crut que les raisins ne pourraient pas mûrir. Néanmoins, le mois de sep-

tembre et les premiers jours d'octobre furent beau, et les bancs furent mis pour les 10, 12, 13, 14 de ce mois. Les fruits de vignes étaient nombreux, mais ni parfaits ni bien mûrs. La vendange se vendit 10 le caril. Il grêla en différents endroits. Il y eut abondance de pèches de pommes, de poires et de noix. Les marcs de 126 carils de vendange rendirent 1 caril 10 channes d'eau-de-vie de bonne qualité, qui vendit 1 fr. 75 la channe.

1813. Vin faible de qualité et de couleur. Les vignes gelèrent partie d'hiver. Le printemps et l'été furent extraordinairement vieux. Ainsi que l'année précédente, le commencement de l'automne fut beau et les raisins mûrirent passablement. Contre toute attente vendangea les 21, 22, 23 et 25 octobre. Les fruits de vignes furent assez nombreux, mais très-imparfaits et chétifs, sans qualité ni mûrs. La vendange se vendit néanmoins 10 à 14 fr. le caril saignant. Il grêla abondamment en différents endroits, où les récoltes furent détruites. Les blés gelèrent ici trois semaines avant moisson, au point que la plupart ne valurent rien. Il y eut passablement de pèches, presque pas de pommes et peu de poires sans qualité et qui ne conservèrent pas. Point de navette et peu de noix. Les marcs de 23 carils 1/2 de vendange rendirent 9 channes d'eau-de-vie de médiocre qualité, qui se vendit 3 fr. la channe. Point de clair vendanges.

1814. On entonna le 25 novembre. Le vin fut de bonne qualité et fort en couleur. On vendangea les 12 et 13 octobre, quoique les raisins fussent fixés aux 12, 13, 14, à cause d'une gelée si violente, qui fit sentir le 10 au matin, qu'elle fit tomber les 3/4 des feuilles et détruisit les raisins. Les vignes gelèrent beaucoup l'hiver dans les bas, sur celles qui n'étaient pas cachées. Le printemps et l'été furent chauds, mais la fleur ne valut rien. Il n'y eut pas de navette. Les récoltes et les moissons se firent par le beau temps. Les turquies gelèrent en septembre, ce qui leur fit un tort considérable. L'automne fut beau. Il y eut peu de raisin, qui mûrit très-bien. La vendange se vendit 16 et 17 fr. le caril saignant. Il y eut abondamment de pèches, plus de poires que de pommes, peu de noix. Les semences d'automne furent tardives et sèches en commençant, mais sur la fin elles furent beaucoup plus humides. Les marcs de 27 carils de vendange rendirent 12 channes d'eau-de-vie de bonne qualité; elle se vendit 2 fr. 50 la channe, le vin 120 fr. le muid. Toutes les récoltes mûrirent parfaitement, à l'exception des turquies.

1815. Année médiocre. Vendange à 18 fr. le caril. Vin de bonne qualité.

1816. Néant, à cause des pluies et gelées.

1817. Vin de qualité médiocre. L'année a été passablement bonne, quoique les bois de la vigne n'aient pu mûrir, à cause de l'année dernière, qui a été très-pluvieuse, et de la gelée, qui est arrivée subitement et qui a nui à la qualité et à l'abondance. La gelée des 15 et 16 octobre a même forcé d'avancer les bans de plus de 8 jours.

1818. Vendange à 16 et 18 fr. le caril. Vin de bonne qualité.

1819. Vendange à 8 et 10 fr. Vin de très-bonne qualité.

1820. Vendange à 10 fr. Vin d'assez bonne qualité. L'année a été médiocre et médiocre.

1821. Vendange à 12 fr. Vin médiocre. L'année a été pluvieuse et ardue, de peu de valeur. Les vendanges ont eu lieu les 23, 24 et 25 octobre et commencèrent par *les Fays*, à cause de la gelée blanche.

1822. Vin de première qualité et très-fort en couleur. L'année a été très-chaude en toutes saisons. Les vendanges ont eu lieu les premiers jours de septembre.

1823. Production moyenne. Vin médiocre, faible en couleur. L'année a été pluvieuse. Les vendanges se firent vers le milieu d'octobre.

1824. Qualité médiocre. Production au-dessous de la moyenne. L'année a été pluvieuse. Les vendanges se firent les 18, 19, 20 et 21 octobre pêle-mêle, à cause de la gelée, et le caril se vendit 14 fr.

1825. Vin de bonne qualité. L'année a été chaude. Peu de pluie, mais tombée à propos. Les vignes gelèrent deux fois au printemps : j'en eus 30 ouvrées qui furent très-endommagées, notamment *la Brechonne*. Les vendanges eurent lieu les 26, 27, 28, 29, 30 septembre. Enfin, toutes les récoltes furent faites par le beau temps. Les blés, orges, turquies et pommes de terre rendirent abondamment.

1826. Vin d'assez bonne qualité. Il y eut abondance. L'année a été chaude : pas de grêle, peu d'orages et de tonnerre, peu de pluie, tombée fort à propos. Toutes les récoltes furent faites par le beau temps, excepté les vendanges, qui se firent à Cramans les 27, 28, 29 et 30 septembre. Celles de Champagne les 2, 3, 4 octobre suivants. Il y eut beaucoup de pourri à la fin.

1827. Vendange à 10 fr. le caril. Vin de bonne qualité. Année médiocre. Les vendanges se firent du 1^{er} au 4 octobre, et celles de Champagne furent entremêlées. Pour avoir vendangé *Combe-Guideau*, on me fit un rapport qui fut renvoyé. Les vignes gelèrent d'hiver.

1828. Vin de médiocre qualité. L'année a été pluvieuse. Les vendanges commencèrent par le *Fays* le 6 octobre et Champagne ensuite.

1829. Vin de même qualité. Le printemps et l'été furent favorables, mais la fin de l'été et l'automne furent des plus désagréables et pluvieux. Les vendanges commencèrent le 23 octobre.

1830. J'ai fait un muid de vin de médiocre qualité, les vignes ayant gelé l'hiver précédent.

1831. J'ai fait deux muids de vin de médiocre qualité, les vignes ayant encore gelé d'hiver.

SÉANCE GÉNÉRALE DU 9 AOUT 1875.

Présidence de M. BAILLE.

La séance est ouverte à 10 heures.

Le procès-verbal de la dernière séance est lu et adopté sans observations.

Plusieurs membres nouveaux remercient la Société de leur admission.

Il est donné lecture : 1° d'un travail de M. Hadery, intitulé : *Spéculations sur les nombres*. Ce travail n'étant pas terminé, la Société, avant d'en voter l'insertion au Bulletin, tient à avoir sous les yeux le manuscrit complet. Il lui serait difficile, en effet, de s'engager à publier une œuvre, tout intéressante qu'elle soit, sans connaître la place qu'il sera nécessaire de lui réserver.

2° D'un article intitulé : *Un nouveau thermomètre métallique à cadran*, par M. Tremeschini.

3° D'une *Revue des journaux agricoles et scientifiques*, par M. le docteur Rouget.

Ces deux derniers articles seront insérés au Bulletin.

Sur la proposition de notre Société, la Société pour l'instruction élémentaire a bien voulu accorder les récompenses suivantes : une médaille de bronze à M^{lle} Grenier-Boley, institutrice à Arbois, et des mentions honorables à M^{lle} Potard, institutrice à Mesnay, et à MM. Crut, directeur de l'école primaire annexée au collège de Poligny, et Roucon, instituteur à Chapois.

M. le docteur Rouget, membre fondateur à Arbois, est délégué pour remettre leurs récompenses à M^{lles} Grenier-Boley et Potard ; M. le

Vice-Président Bousson, pour remettre la sienne à M. Roucon; enfin, la mention honorable de M. Crut lui sera remise par M. le Secrétaire-Général de la Société.

M. le Président entretient ensuite les membres présents de la prochaine Exposition; à cette occasion, la Société l'autorise, lui et la Commission nommée depuis plusieurs mois, à prendre toutes les mesures nécessaires, soit pour l'organisation, soit pour la fixation du nombre et de la valeur des récompenses.

Sont nommés membres titulaires : MM. Lombard, docteur en médecine, membre du Conseil général du Jura, à Dole, présenté par MM. les docteurs Bousson et Pactet, et M. Fargé, notaire à Poligny, présenté par M. Baille.

La séance est levée à onze heures.

REVUE DES JOURNAUX AGRICOLES ET SCIENTIFIQUES,

PAR M. LE DOCTEUR ROUGET (D'ARBOIS), MEMBRE FONDATEUR.

Plantes insectifuges. — Toutes les plantes dégagent des principes gazeux, parfois très-odorants. Tantôt ces émanations ont un attrait particulier pour certains animaux; tantôt elles ont la propriété d'être repoussantes, insupportables pour certains insectes.

Le puceron lanigère, si nuisible aux pommiers, ne tarde pas à disparaître pour ne plus revenir, lorsqu'on sème au pied du pommier du *Tropæolum majus* (capucine commune), et qu'on fait monter cette plante le long du tronc de l'arbre.

On peut planter çà et là des pieds de chanvre entre les choux et les plantes analogues, afin de les préserver des chenilles.

Contre les murs qui soutiennent des treilles, entre les ceps, on doit cultiver des tomates, dont l'odeur écarte les guêpes, qui si souvent ravagent d'une manière désastreuse les plus belles grappes de raisin.

Dans certains pays, on a l'habitude de semer ou de planter, comme porte-graines, des oignons, du poireau et de l'ail, près des murs ou des espaliers, dans la pensée que la présence de ces plantes suffit pour prévenir le puceron ou la cloque, qui endommage parfois si cruellement les pêchers. (*Union médicale*, N° 45, 1875).

Emploi médical des vins blancs de Bourgogne et du Jura. — Les vins blancs de Bourgogne et du Jura fournis par les deux admirables cépages le *Chardenet* et le *Savagnin jaune*, étendus de deux ou trois fois leur volume d'eau, constituent une tisane alimentaire des plus précieuses dans un grand nombre de maladies aiguës. Le vin blanc acide fourni par le cépage le *Melon*, cultivé sur plusieurs de nos côteaux de la Basse-Bourgogne, étendu encore de trois fois son volume d'eau, ou mieux d'eau de Vals, source St-Jean, est, après la tempérance et l'exercice, le préservatif et le remède le plus efficace de la goutte et de la gravelle urique. (A. BOUCHARDAT. *Annuaire de Thérapeutique* pour 1873).

La vigne et le vin en Franche-Comté. — En ce moment de vendanges générales dans notre département, nous avons pensé que nos lecteurs prendraient intérêt à quelques détails sur nos vins et nos vignes de Franche-Comté.

La vigne, dans le département du Doubs, ne croît guère au-dessus de 500 mètres, sauf peut-être quelques points plus élevés sur le territoire de Mouthier.

Depuis quelques années, autant par la succession prolongée de mauvaises récoltes, que par suite de cette hâte de jouir et d'amasser qui caractérise notre époque, la culture de la vigne a considérablement diminué en Franche-Comté.

En 1820, la surface des vignes emplantées était estimée 8,370 hect.

Vingt ans après, elle était encore de 8,000 hectares environ, soit 492,300 ouvrées, et le territoire seul de Besançon figurait dans ce chiffre pour 1,400 hectares.

En 1867, nous trouvons seulement 7,432 hectares, et en 1870, 7,400.

C'est donc depuis 50 ans une différence de près d'un millier d'hectares en moins.

En dépit du proverbe connu : *La vigne achète le champ*, cette espèce de culture tend donc à diminuer insensiblement, et qui sait où cette diminution s'arrêtera ? Si l'on se plaint en effet de ce que l'agriculture manque d'ouvriers, c'est surtout pour la vigne que ce défaut de bras se fait sentir. Il n'est pas, en effet, de culture plus pénible, plus longue, moins assurée, et par conséquent moins encourageante. Quoi d'étonnant qu'elle soit la première désertée ?

Déjà, depuis quelque temps, pour ces mêmes raisons que nous venons

d'indiquer, la qualité de nos vins franc-comtois a notablement baissé. Les plants délicats, sucrés, alcooliques, ceux qui font les meilleurs vins, mais malheureusement aussi ceux qui exigent le plus de soins, et qui rapportent le moins en quantité, ont été abandonnés pour des plants plus communs, plus robustes, plus abondants en liquide, mais aussi d'une qualité inférieure. C'est ainsi que le *pineau*, le *truffeau* parmi les raisins noirs, le *savoignin*, le *bon blanc*, ont été souvent abandonnés pour les *gamais* et autres gros plants.

Cependant, comme le goût du vin dépend peut-être encore plutôt de l'exposition et de la constitution géologique du sol où croît la vigne, que de la nature du plant, il n'y a pas encore lieu de trop désespérer, si les cultivateurs ne finissent pas par abandonner ce genre de culture. Du reste, il suffirait de quelques bonnes années comme celle-ci, pour engager les vignerons qui auraient des avances à planter de bonnes espèces, du moment qu'ils compteraient sur des récoltes suffisamment abondantes, et sur le placement avantageux de leurs vins. Nous ne sommes plus au temps où le Parlement de Besançon pouvait ordonner que tous les *gamais* seraient arrachés du vignoble. C'est encore l'intérêt qui est le meilleur conseiller du vigneron.

Pour ce qui concerne la réputation actuelle de nos crus, ceux qui aujourd'hui sont en première ligne, l'ont été pour ainsi dire de tout temps, témoin ce passage du vieux Gollut, qui date au moins de 200 ans.

« Les vignobles de Franche-Comté sont pour les vins autant fertiles, fréquents et riches qu'il soit possible. Et principalement pour les vins blancs et gros : le premier desquels entremêlant une miellée douceur avec une gaillarde et piquante chaleur, a je ne sais quoi de soif qui ne peut bonnement être exprimé par la plume et parole, mais jugé seulement au goût délicat, ne peut être trouvé inférieur aux pays circonvoisins. Et le second se peut défendre contre les meilleurs : quand avec sa force et bonté stomacale, l'on ne lui voudrait prêter en considération que sa force lui dure pour dix, vingt et trente ans (s'il est envasé en grands tonneaux) et que d'années à autres, l'on lui remette quelque peu de nouveau pour remplir et le rengaillardir. Je sais bien que Beaune, Orléans, Angoulême et Anjou, en France; Olivarès, Ribadavia, Blanquette, Madrid, Val de Moro, Morviedro, Taro, Tar de Lacuna, Lubrugerá, Santorcaz, en Espagne; la Trebbiccio de Toscane, le Gru de Naples et autres vins, en Italie et hors d'icelle, voudront combattre : mais il y aurait apparence de victoire, ou pour le moins de grande résistance, si nos Gradions, Arbois et Poligny viennent en présence

pour un bon ordinaire, sain et agréable. Ces deux sortes de vins sont souvent trouvés meilleurs qu'au duché (de Bourgogne); mais les clarets sont au duché plus furieux et forts que les nôtres, si vous tenez en suspens le mont Chatin à Joue, le Gradion à Vesoul, et quelques-uns à Poligny, à Besançon, et de Galle-Perdrix à Dole, qui ne se laissent facilement vaincre en leur présence. Mais pour les vins blancs, ceux d'Arbois ne se laissent égaler, et ceux de Châtel-Châlons, Liesle et Besançon, ne se laissent surmonter, moyennant qu'il aient été quelque peu gelés sur le pied de la vigne et qu'ils sont déjà entonnés. Car leurs chaleurs naturelles sont par le froid ambiant comme resserrées et renforcées. Les vins gros partout le pays sont très-bons, mais Besançon, Gy, la terre sèche, Vesoul, Salins, Poligny, Joue, Sampans et autres sur le Val-d'Amour emportent le prix. »

Du temps de Pline les vins de Séquanie avaient déjà un certain renom à Rome.

Aujourd'hui les bons crus de Comté sont à peu de chose près les mêmes que ceux énumérés par Gollut, nous y ajouterons en localisant davantage : Liesle, les Arsures, Byans, Vuillafans, Miserey, Pouilley, Mouthier, Jallerange, etc., Ornans même, en dépit du dicton satirique :

Foin de la Véze, — pain de Labergement, — *vin d'Ornans*, — gens de Quingey, — *libera nos, Domine !*

Il résulte de la statistique décennale de 1862, que le Doubs possède 7,600 hectares de vignes, qui donnent en moyenne 23 hectolitres 68 par hectare, c'est-à-dire au total 180,387 hectolitres, qui se vendent chacun en moyenne 29 fr. 17 c., soit une somme de 5,262,213 fr.

Le Jura a 19,323 hectares de vignes, dont le produit moyen est de 23 hectolitres 68 par hectare, au prix moyen de 25 fr. 34 c., soit au total 13,942,093 fr.

La Haute-Saône a 12,082 hectares de vignes, qui rapportent 31 hectolitres 88 par hectare, au prix moyen de 27 fr. 65 c., en tout 10,654,055 fr.

En ce moment, les bons vins du Doubs, si nous sommes bien informés, ne se vendent pas plus de 10 à 15 fr. l'hectolitre, non pressurés, c'est-à-dire de 5 à 7 fr. la côte de vendange ; c'est une moyenne de 18 fr. l'hectolitre de vin. (*Démocratie franc-comtoise*, 11 oct. 1875).

LES SECOURS D'URGENCE

GUIDE PRATIQUE

DES COMITÉS ET POSTES D'ASSISTANCE AUX BLESSÉS, NAUFRAGÉS, NOYÉS, ASPHYXIÉS,
AUX VICTIMES D'ACCIDENTS SUR LES CHANTIERS PUBLICS, CHEMINS DE FER, DANS
LES ÉTABLISSEMENTS INDUSTRIELS, THÉÂTRES, INCENDIES; FERMES ISOLÉES,
COMMUNES RURALES, ETC., ETC.;

Par le docteur E.-L. BERTHERAND.

(Suite).

Dans la BRONCHITE AIGUE, vulgairement appelée RHUME DE POITRINE, CATARRHE, il y a parfois, et surtout chez les enfants, des symptômes assez inquiétants, tels que l'oppression, la sécheresse et des douleurs musculaires dans la poitrine, la toux assez violente pour entraîner l'insomnie ou les vomissements, de l'abattement, de la bouffissure violacée à la face, etc. Si, de plus, la douleur se localise dans un côté de la poitrine, qu'elle augmente pendant les inspirations, que l'anxiété du malade soit très-vive, on a souvent affaire à un POINT DE CÔTÉ siégeant, soit dans les muscles qui unissent les côtes (PLEURODYNIE), soit dans la membrane séreuse qui tapisse l'intérieur de la poitrine (PLEURESIE).

Secours d'urgence. — Dans ces divers cas, insister sur les tisanes pectorales (violette, mauve, orge miellée, lierre terrestre, hysope, bourrache); décoction de dattes ou de figes sèches; demi-lavements émollients; faire respirer la vapeur de décoctions émollientes versées dans un cruchon ou dans un vase recouvert d'un entonnoir renversé, ou tout simplement dans une théière; température douce de la chambre; silence absolu; sinapismes aux jambes, dans le dos ou sur les côtés de la poitrine; mouches de Milan sur le haut de la poitrine; onctions de pommade camphrée sur la région antérieure de la poitrine, recouvertes de plaques de ouate et d'une toile de taffetas ciré; chez les jeunes enfants, débarrasser à l'aide d'un pinceau ou d'une barbe de plume les mucosités qui encombrent l'arrière-gorge.

Quand il y a HÉMOPTYSIE (crachement de sang), comme dans la pneumonie (fluxion de poitrine), administrer de suite des boissons froides, acidulées (limonade gazeuse, eau vinaigrée), de l'eau glacée par petites gorgées, de la décoction froide de roses de Provins; mettre les pieds, puis les mains, dans de l'eau tiède aiguisée d'une poignée de farine de moutarde; promener des sinapismes sur les côtés de la poitrine et entre les épaules; silence absolu.

Le crachement de sang peut provenir de ce que des sangsues filiformes se sont introduites dans l'arrière-gorge et y séjournent, ou bien sont descendues dans l'estomac. Dans le premier cas, faire gargariser fréquemment avec de l'eau vinaigrée, de l'eau salée, du vin. Dans le second, administrer un vomitif, puis faire boire en abondance de l'eau vinaigrée ou salée.

Chez les POITRINAIRES (phthisiques), il survient divers accidents qui réclament des secours instantanés. On les soulage des SUXURS extrêmement abondantes et très-fatigantes, en lotionnant le front, la poitrine, etc., avec une éponge trempée dans de l'eau aussi chaude qu'elle peut être supportée, puis en séchant très-rapidement par l'application d'un linge bien sec, mais sans exercer de frictions, qui auraient l'inconvénient d'exciter davantage la fonction de la peau et d'affaiblir encore plus le malade.

Quand le sang rendu par la bouche vient de l'estomac (VOMISSEMENTS DE SANG), il y a douleurs vives et plénitude au creux de l'estomac, anxiété profonde, goût de sang, sueurs froides; le sang est expulsé sans toux, noir, en caillots, parfois mélangé avec des aliments.

Secours d'urgence. — Coucher le malade la tête haute, le corps dégagé de tout lien, de toute compression; boissons acidulées (limonade, eau vinaigrée), eau glacée ou gazeuse; demi-lavements d'eau froide; vessie pleine de glace concassée sur le creux de l'estomac; sinapismes promenés sur les membres supérieurs et inférieurs.

La SYNCOPÉ, communément appelée « défaillance, perte de connaissance, faiblesse, état de celui qui se trouve mal, » est la suspension subite et momentanée de l'action du cœur, avec

interruption consécutive de la respiration, du sentiment et du mouvement : pouls insensible, corps et face très-pâles. La surabondance ou la pauvreté du sang, un milieu chargé d'odeurs fatigantes par leur énergie, l'abstinence prolongée, un trouble nerveux profond, une hémorrhagie abondante, etc., telles en sont les causes les plus fréquentes.

Secours d'urgence. — Desserrer les vêtements, enlever tous liens du cou, de la poitrine, du ventre, des jambes, des épaules (entournures des manches); coucher le malade à l'air frais, horizontalement, la tête à peine élevée; ventilation énergique autour de sa figure; faire respirer des sels, de l'éther; asperger la face de gouttelettes d'eau fraîche ou de vinaigre; frictionner les tempes et les narines avec du vinaigre, des alcoolats (de menthe, de mélisse, etc.); introduire dans les narines une boulette de papier brouillard imbibée d'alcali; mettre une compresse d'alcool camphré sur la région du cœur; débarrasser la bouche, l'arrière-gorge, les narines du sang ou des matières étrangères; réchauffer le corps avec des bouteilles d'eau chaude, des briques chauffées, des frictions de flanelle sèche. Dès que le malade reprend connaissance, lui donner à boire de l'eau sucrée additionnée de quelques spiritueux. S'il y a complication d'une lésion (contusion, plaie, etc.) à la tête, attirer surtout le sang vers les extrémités à l'aide de pédiluves, sinapismes, etc.

Les MAUX D'ESTOMAC, expression commune d'ardeurs, d'embarras, de plénitude, d'irritation, d'indigestion, de gastrite, etc., se distinguent le plus souvent par des crampes au creux de l'estomac après le repas, du dégoût pour les aliments, des renvois acides ou rappelant les œufs gâtés, des nausées, des pesanteurs et douleurs du crâne, de la faiblesse générale, du brisement dans les jointures, la bouche amère, une soif vive, de la constipation ou de la diarrhée, les yeux jaunâtres, etc.

Secours d'urgence. — Faire boire de l'eau tiède en abondance, pour faciliter le vomissement; cataplasmes avec la décoction de têtes de pavot ou flanelles trempées dans cette décoction, sur l'estomac et le ventre; infusions de thé, valériane, tilleul, feuilles d'oranger, camomille, suivies de tisanes acidulées (limonade au

citron, sirop de groseilles), de bouillons d'oseille; diète, lavements émollients ou salés; bouteilles d'eau chaude aux pieds et le long du corps, en cas de refroidissement des extrémités et de frissons; applications d'eau sédative sur le front et autour des poignets.

Le HOQUET devient parfois inquiétant en raison de sa persistance.

Secours d'urgence. — Compression méthodique du creux de l'estomac au moyen d'une couche épaisse de linges superposés, de la grandeur de la paume de la main, et maintenus serrés à l'aide d'un bandage de corps. En cas d'insuccès, quelques gouttes d'éther sur un morceau de sucre.

Le MAL DE MER a pour symptômes douloureux et fatigants des nausées incessantes provoquées par le voyage sur bateau. Les vomituritions sont extrêmement pénibles.

Secours d'urgence. — Se coucher horizontalement sur le dos, la tête très-peu élevée; boissons froides, glacées, acidules, gazeuses.

On désigne sous le nom de COLIQUES proprement dites, des douleurs intestinales aiguës, accompagnées de diarrhée bilieuse, sanguinolente-glaireuse (dysenterie), de gaz, de nausées, de brûlure à l'anus, soit de constipation opiniâtre.

Secours d'urgence. — Diète d'aliments; boissons émollientes (eau panée, eau de riz, de gruau, tisane de blancs d'œufs (4 à 6 pour un litre d'eau), édulcorées avec le sirop de gomme, de guimauve, de fleurs d'oranger (chez les enfants, une cuillerée à café d'huile d'amandes douces par la bouche); cataplasmes émollients arrosés de 6 à 8 gouttes de laudanum; bains de siège composés de décoction de feuilles d'oranger, de romarin, etc. — S'il y a constipation, lavements d'eau salée ou savonneuse; demi-lavements d'eau fraîche; chez les enfants, un remède populaire assez efficace consiste à introduire dans l'anus un porreau préalablement cuit sous la cendre.

Quand les coliques sont accompagnées de douleurs localisées autour du nombril, de vomissements glaireux, de convulsions, d'une face verdâtre avec les yeux cernés, d'une petite toux sèche,

de démangeaisons à l'anus, la présence de VERS est très-probable.

Secours d'urgence. — Infusion de mousse de Corse (6 à 8 grammes dans un verre d'eau) boiffée de lait; la même substance à dose double, bouillie dans un verre d'eau et donnée en lavement; demi-lavements d'eau bouillie avec de l'ail, ou bien d'eau sucrée, ou d'huile camphrée (une cuillerée à soupe); frictions de pommade camphrée sur le ventre, recouverte de cataplasmes de farine de lin pilée avec de l'ail.

Les coliques très-vives et débutant soudainement dans la région du foie (sous les côtes, à droite) avec vomissements bilieux réitérés, constipation et teinte jaunâtre de la face, des yeux, sont fréquemment dues à des CALCULS engagés dans les canaux de la bile.

Secours d'urgence. — Potion éthérée (20 gouttes d'éther dans un demi-verre d'eau sucrée), application sur la région du foie d'un cataplasme de farine de lin arrosé de 40 gouttes de laudanum, ou de chloroforme, soit encore de compresses imbibées d'éther, d'eau sédative ou d'eau de noyaux; lavement salé; tisane concentrée de feuilles d'oranger.

La JAUNISSE débute souvent à la suite d'un trouble moral, par une coloration jaunâtre de la peau, des ongles, de la face, des yeux, par des vomissements bilieux, le ballonnement du ventre, la gêne de la respiration, l'émission d'urines rouges comme du safran, et une démangeaison générale.

Secours d'urgence. — Boissons amères (petite centaurée, houblon, gentiane, camomille), acidules (limonade, orangeade), diurétiques (chiendent, pariétaire, reine des prés); bouillons d'herbes; lavements laxatifs (miel, sel); demi-bains tièdes.

La GRAVELLE, vulgairement appelée « maladie de la pierre, donne lieu à des coliques de reins subitement très-vives lorsque les graviers traversent difficilement les conduits de l'urine; cette dernière ne coule que goutte à goutte au prix d'efforts inouïs, d'épreintes atroces, elle est parfois teintée de sang et laisse déposer une poussière rougeâtre.

Secours d'urgence. — Bains de siège tièdes et prolongés, contenant une décoction concentrée de têtes de pavots; fomentations

émollientes; cataplasmes de farine de lin arrosés de 40 à 42 gouttes de laudanum ou de chloroforme, sur les reins; boissons abondantes de chiendent, de queues de ceristes, de pariétaire, de reine des prés, additionnées de 2 à 3 grammes de sel de nitre par litre; eau de Seltz naturelle ou artificielle; limonade gazeuse; demi-lavements d'abord d'eau salée, ensuite avec la décoction de têtes de pavot. On a beaucoup vanté le massage prolongé sur la région des reins, les mains préalablement enduites d'un corps gras.

Les jeunes filles et les femmes sont sujettes à des douleurs vives dans le BAS-VENTRE, sur la nature, le siège et les variétés desquelles il est difficile, impossible même de s'arrêter dans un travail comme celui-ci. Les seules indications d'assistance instantanée se résument ainsi : infusions aromatiques (sauge, romarin, lavande, absinthe, thym, fleur de sureau, rue, menthe, safran); sinapismes aux jambes et à la partie interne des cuisses; demi-lavements émollients tièdes avec 8 à 10 gouttes de laudanum ou une cuillerée à soupe d'huile camphrée; bains de siège avec décoction concentrée de feuilles d'oranger; cataplasmes de farine de lin tièdes et très-légers, arrosés de chloroforme ou d'eau sédative sur le bas-ventre; quelques gouttes d'éther dans un peu d'eau sucrée; repos horizontal.

On désigne communément sous le nom d'ARDEURS D'URINE une souffrance fort aiguë et fréquente dans l'émission des urines, avec sensibilité très-vive dans le bas-ventre, hoquet, nausées, agitation, parfois délire. L'urine rendue par petites quantités est foncée en couleur et contient des flocons de mucus, du pus, parfois du sang, etc.

Secours d'urgence. — Tisanes émollientes (eau d'orge, lait coupé d'eau), sudorifiques (violette, bourrache, fleurs de sureau); cataplasmes de graines de lin laudanisés (8 à 10 gouttes) sur le bas-ventre; grands bains tièdes et prolongés; demi-lavements d'amidon contenant 8 à 10 gouttes de laudanum. Si l'urine est presque exclusivement composée de sang, boissons froides (limonade, décoction de feuilles de ronce), demi-lavements froids, lotions froides, glacées, vessie de glace pilée sur le ventre; repos horizontal.

Quand les urines ne peuvent être émises, que le sujet cédant au besoin d'uriner, s'épuise en efforts stériles, il y a **RÉTENTION D'URINE**.

Secours d'urgence. — Faire des applications de compresses imbibées d'eau froide sur le haut des cuisses; demi-lavements d'eau froide; frictions de teintures alcooliques (eau-de-vie camphrée, eau de Cologne, teinture d'arnica, genièvre, eau de lavande, alcool de menthe) sur le bas-ventre.

Si, au contraire, les urines ne peuvent être retenues et sont émises involontairement, soit la nuit, soit à la suite d'impressions vives, il y a **INCONTINENCE D'URINE**.

Secours d'urgence. — Bains de siège froids; appliquer près de l'anus des compresses imbibées de liquides froids (eau alcoolisée, décoction aromatique de menthe, romarin, verveine).

Sous l'influence d'efforts considérables ou continus, une portion d'intestin s'échappe parfois de son enveloppe membraneuse et vient former sous la peau une tumeur vulgairement appelée **HERNIE, RUPTURE, EFFORT**. Chez les petits enfants d'une constitution molle et sujets aux cris, aux pleurs ou à la constipation, cet accident se produit fréquemment au nombril, de là une tumeur ronde, élastique, augmentant par les efforts et déterminant de vives coliques. Le *secours d'urgence* consiste alors à saupoudrer de fécule de riz, d'amidon ou de lycopode la région du nombril, à appuyer le bout de l'index sur la hernie afin de refouler l'intestin, puis à le contenir avec un corps dur, demi-sphérique (pelote de son, petit couvercle en métal), entouré d'une compresse et maintenu à l'aide d'une large bande de toile.

Chez l'adulte, c'est surtout au pli de l'aîne que les hernies viennent faire une saillie molle, mobile, augmentant par la toux, le moindre effort. — *Secours d'urgence.* Faire coucher le sujet horizontalement, les cuisses fléchies et écartées; malaxer avec les doigts et fort doucement, en pressant légèrement, la tumeur d'avant en arrière; dès qu'elle est rentrée, la contenir avec des compresses maintenues à l'aide de tours de bandes, en attendant qu'on ait un bandage spécial dit « bandage herniaire. » Si l'on éprouve de la difficulté à faire rentrer la hernie, faire prendre

un bain chaud, entier ou de siège, au sortir duquel on couvre la tumeur d'un cataplasme émollient chaud; puis coucher le malade la tête plus basse que les cuisses. — En cas d'insuccès, mettre sur la hernie une vessie remplie de glace en morceaux; administrer tous les quarts d'heure une demi-tasse de café noir très-fort; donner demi-lavement d'eau salée.

Dans tous les cas de hernie, il ne faut jamais se départir d'une extrême patience dans l'emploi des remèdes et applications manuelles.

Parfois la hernie est **ÉTRANGLÉE**, c'est-à-dire que l'ouverture par laquelle elle s'est faite se contracte violemment et ne permet plus à l'intestin, serré comme dans un étau, de rentrer dans la cavité ventrale; c'est là une situation fort grave et très-douloureuse.

Secours d'urgence. — Asseoir le patient dans un baquet à moitié rempli d'eau très-chaude, les genoux pliés contre le menton; couvrir la partie supérieure du corps (épaule, bras, tronc) de façon à provoquer une abondante transpiration; maintenir la température élevée du bain de siège dès que l'eau tiédit. Une grande faiblesse générale survient au bout d'une demi-heure et favorise la rentrée spontanée de la hernie.

Les veines de l'anus, en se dilatant considérablement, forment des tumeurs appelées **HÉMORRHOÏDES**, qui donnent ou non du sang et prennent ainsi la qualification de « sèches » ou de « fluentes. » Quand la fluxion sanguine est violente, le malade éprouve une pesanteur douloureuse à l'anus, de la gêne à marcher, l'impossibilité de rester assis, et de grandes souffrances pour évacuer les matières intestinales.

Secours d'urgence. — Coucher horizontal, les cuisses écartées et fléchies sur le bassin; fomentations tièdes de décoction concentrée de pavot; onctions d'huile, de suif, de beurre frais; demi-lavements d'eau de graines de lin, de mauve, de lait, d'huile; tisanes émollientes (mauve, guimauve); bains de siège tièdes d'eau de son ou de pavot. — Si la perte de sang est considérable, demi-lavements froids.

A la suite de diarrhées prolongées ou d'efforts permanents

pour aller à la selle, principalement chez les enfants, la membrane muqueuse de l'intestin rectum se relâche et descend hors de l'anus sous forme d'un bourrelet rougeâtre, sanguinolent (**CHUTE DE L'ANUS**), que les matières fécales ne traversent pas toujours sans provoquer de vives douleurs.

Secours d'urgence. — Coucher horizontal, la tête plus basse que les cuisses; jambes écartées et relevées; lotionner le bourrelet avec une éponge fine imbibée de vin sucré, de vin aromatique; appuyer les doigts préalablement graissés sur la tumeur, et la refouler tout doucement jusqu'à ce qu'elle soit entièrement rentrée.

Des **CORPS ÉTRANGERS**, noyaux de fruits, graines de figues de Barbarie, arrivent parfois aux environs de l'anus et y déterminent de vives douleurs.

Secours d'urgence. — Enduire l'anus avec de l'huile ou du beurre, y introduire bien graissés un fer à tuyauter, ou de petites pinces, ou une petite cuillère à café, puis retirer le corps vulnérant; des lavements très-abondants d'eau tiède contribueront à l'expulsion complète des petites graines.

Les membres sont parfois le siège de **CRAMPES** fort douloureuses, contractions énergiques, involontaires de certains muscles, survenant subitement; par exemple, la nuit dans l'état de santé, ou d'une façon constante, comme dans le choléra.

Secours d'urgence. — Redresser avec lenteur et à l'aide des mains enduites d'un corps gras le pied sur la jambe en cas de crampes aux membres inférieurs, la main sur l'avant-bras pour celles des membres supérieurs: maintenir quelques minutes les extrémités dans cette position. Si les crampes recommencent, répéter la manœuvre. On se trouve également bien de faire des frictions sur les membres, soit avec des flanelles sèches, soit avec des alcoolats, des essences.

Les employés des bureaux administratifs et autres sont sujets à une **CRAMPE** dite **DES ECRIVAINS**, siégeant principalement et tout d'abord dans le pouce, pour s'étendre aux autres doigts de la main droite, au poignet et jusqu'à l'avant-bras. De même, les personnes qui travaillent du matin au soir avec une **MACHINE**

A COUDRE sont prises, au bout d'un certain temps, de crampes douloureuses dans la jambe qui fait mouvoir la pédale.

Secours d'urgence. — Pour les premiers, lier le pouce à toute sa longueur après le doigt index, la flexion exagérée du pouce étant considérée comme la cause initiale de la crampe. Dans le second cas, frictions énergiques avec des spiritueux sur toute la circonférence de la jambe, et extension rapide du membre inférieur, maintenue jusqu'à cessation de la crampe.

C'est le plus souvent aux mains que le contact de certaines plantes à sucres caustiques, telles l'ORTIE, produit des cuisures brûlantes, des phlyctènes (ampoules) blanches, à pourtour rouge vif. Cette propriété, comme on l'a vu plus haut, est mise à profit quand on désire obtenir une révulsion promptement énergique à la peau. De même, l'âcreté de la lessive chez les blanchisseuses, le contact de l'acide sulfureux chez les bûcherons de lainages au moyen de la vapeur de soufre, déterminent aux mains, notamment au pouce et à l'index des dernières, des gerçures et des destructions de la peau douloureuses.

Secours d'urgence. — Applications huileuses. Voyez l'article « brûlure » du 1^{er} degré.

C'est encore aux mains, aux bras, quelquefois à la face, qu'on présente la PUSTULE MALIGNE, phlyctène (ampoule) douloureuse entourée d'un cercle brunâtre, ayant à son centre une sorte de tubercule ou de tache noirâtre. Cette affection résulte souvent de l'inoculation du virus charbonneux (par contact d'animaux affectés du charbon, ou de leurs dépouilles, soit encore de insectes qui les ont touchés).

Secours d'urgence. — Piler des feuilles de noyer et les appliquer sur la tumeur, les renouveler toutes les quatre à cinq heures, ou bien cautérisation immédiate avec un fer rouge au feu, ou bien d'applications de compresses trempées dans l'eau-de-vie de camphre, soit tout simplement d'une couche assez épaisse de camphre en poudre. A l'intérieur, vin chaud; tisanes sédatives.

A la suite de marches prolongées, chez le soldat, le chasseur

le conducteur d'un transport, etc, LE PIED S'ÉCHAUFFE, s'enflamme ou s'excorie par places, et la marche devient douloureuse, parfois impossible.

Secours d'urgence. — Laver le pied à l'eau fraîche; le frictionner ensuite avec de l'eau-de-vie (camphrée ou non), et immédiatement après avec une graisse (beurre, suif, lard); envelopper le pied, tout au moins la partie lésée, avec un linge en fil pour éviter le contact brutal du cuir de la chaussure. Si la douleur continuait, on pourrait enlever le morceau de cuir correspondant à la crevasse.

Nous avons, jusqu'ici, passé en revue les maladies générales, puis les maladies ou blessures considérées dans chaque région du corps. Les ACCIDENTS proprement dits, c'est-à-dire les EMPOISONNEMENTS et les ASPHYXIES, dont il nous reste à dire un mot, offrent ceci de particulier que les victimes ne sont, le plus souvent, que dans un état de mort apparente; c'est donc par la persévérance dans les moyens de secours qu'on peut arriver à les sauver.

En 1871, on a constaté, en France, 4,490 suicides divisés comme suit : Strangulation, 1,994, — submersion, 1,278, — par armes à feu, 594, — par le charbon, 215, — par instruments tranchants, 152, — par chute volontaire d'un lieu élevé, 143, — empoisonnements, 70, — moyens divers, 50. Cet aperçu statistique démontre toute l'importance qu'il faut attacher à multiplier avec ténacité l'emploi des ressources d'assistance dont on dispose en face d'accidents si fréquemment volontaires.

L'EMPOISONNEMENT, que l'on doit supposer dès qu'au milieu de l'état de santé, et surtout à la suite d'ingurgitation d'aliments ou de boissons, surviennent soudainement des sueurs froides, des coliques aiguës, des vomissements ou des selles très-répétés, le refroidissement des extrémités, de la chaleur âcre au gosier, une soif ardente, l'altération profonde de la physionomie, les crampes, etc., l'empoisonnement nécessite en général un *secours d'urgence* immédiat : Coucher le malade, lui faire restituer, par l'acte du vomissement (titillation de la gorge avec une plume, ou 5 centigrammes d'émétique dans un doigt d'eau tiède répété deux à trois fois à un quart d'heure de distance, chaque vomissement étant

suivi de l'administration d'eau tiède en abondance), la totalité ou tout au moins la plus grande partie possible de la substance vénéneuse; entourer les extrémités inférieures et les côtés du tronc de cruchons d'eau bouillante, ou de briques, de tuiles fortement chauffées. Après le vomitif, demi-lavements à l'eau salée (2 cuillerées de sel de cuisine) pour faciliter l'élimination du poison par les voies inférieures; boissons sudorifiques; sinapismes promenés sur les membres inférieurs; frictions camphrées sur le ventre.

Quand ces moyens sont employés très-peu de temps après l'ingestion de la matière vénéneuse, ils suffisent d'habitude; mais si l'assistance n'a pu être donnée que quelques heures après l'accident, il est à craindre que le poison ait assez pénétré dans le sang pour déterminer une intoxication complète. Dans ce cas, l'intervention médicale est d'absolue nécessité, car il s'agit de la connaissance toute scientifique et compétente des agents neutralisants qui, par leurs propriétés chimiques, décomposeront les principes toxiques. On comprend ici toute la délicatesse du rôle, dont la responsabilité est des plus sérieuses; aussi n'est-ce seulement qu'en l'absence prolongée de l'homme de l'art et en présence de la gravité de l'état de l'empoisonné, que les assistants peuvent et doivent se permettre d'administrer quelques-unes des substances qui vont être indiquées pour les cas d'accidents les plus fréquents.

EMPOISONNEMENT par le FOIE DE SOUFRE, la COLOQUINTE, le COLCHIQUE (vulgairement « tue-chien »), l'EPURGE, etc.

Secours d'urgence. — Faire vomir; donner à boire beaucoup d'eau tiède mucilagineuse ou ferrée (plonger plusieurs fois un fer rouge dans l'eau), ou albumineuse (deux à trois blancs d'œufs battus dans un litre d'eau).

EMPOISONNEMENT par les ALCALIS, la POTASSE, la SOUDE, le CARBONATE DE POTASSE (potasse perlasse, sel d'absinthe, sel de tartre), le CARBONATE DE SOUDE (sel de soude, soude desséchée), l'EAU SECONDE (solution de potasse employée en peinture), le CHLORITE DE POTASSE OU DE SOUDE (eau de Javelle), l'AMMONIAQUE (alcali volatil).

urs d'urgence. — Faire boire de l'eau albumineuse (2 à 3 d'œufs battus dans un litre d'eau), de la limonade au citron ou de l'eau vinaigrée (3 cuillerées à soupe par litre d'eau); ensuite avaler quelques cuillerées d'huile et beaucoup d'eau.

ÉLOIGNEMENT par l'ACIDE NITRIQUE (eau forte), l'EAU SECONDE (eau d'acide nitrique et 2 parties d'eau), l'ACIDE CHLORHYDRIQUE (eau de sel fumant), l'ACIDE OXALIQUE et le SEL D'OSEILLE (quatre parties de potasse), l'ACIDE SULFURIQUE (huile de vitriol), l'ACIDE AZOTIQUE et l'ACIDE PYROLIGNEUX.

urs d'urgence. — Faire boire de l'eau additionnée de carbonate de chaux (20 à 30 grammes par litre), et de suite après, de l'eau alcaline (bicarbonate de soude, 40 grammes par litre) : de ces substances, administrer de l'eau savonneuse tiède (10 grammes de savon par litre) ou de l'eau de chaux (agiter 10 grammes de chaux éteinte dans 500 grammes d'eau; laisser reposer, filtrer, et sur la poudre qui reste, verser un litre d'eau, remuer, puis filtrer), ou bien de l'eau albumineuse (2 à 3 blancs d'œufs battus).

ÉLOIGNEMENT par les MOULES (au printemps et en été), les CREVETTES, HOMARD, LAMPROIE, CONGRE, POISSONS et ÉCARTÉS.

urs d'urgence. — Provoquer le vomissement : boissons très-abondantes, eau simple ou de son; lait; infusions aromatisées (thé, sauge, verveine, menthe); quelques gouttes d'huile de menthe, ou d'eau de mélisse des Carmes, ou une cuillerée à café dans un quart de verre d'eau sucrée.

ÉLOIGNEMENT par le CUIVRE (ouvriers qui le travaillent; ustensiles de cuivre), les SELS DE CUIVRE; le VERT-DE-GRIS (sous-sel de cuivre, acétate de cuivre, dans les ustensiles en cuivre de la cuisine malpropres ou contenant un acide, des graisses, des dépôts, etc.); les escargots ayant rampé sur des bois trempés dans une solution de SULFATE DE CUIVRE deviennent vénéreux; les SELS DE MERCURE; le MERCURE (dans les mines); le MERCURE CORROSIF (bichlorure de mercure).

urs d'urgence. — Faire boire à petites gorgées répétées,

soit du lait, soit de l'eau dans laquelle on délaie de la fécule, soit de l'eau albumineuse, soit de l'eau tiède simple ou sucrée, en abondance pour favoriser les vomissements et les lavements d'eau salée.

EMPOISONNEMENT par l'ARSENIC (acide arsénieux dans la farine, ou donné par erreur en place de sucre blanc); mouches (ARSENIC NOIR, ARSENIC MÉTALLIQUE); ouvriers des mines d'arsenic; PHOSPHORE et ALLUMETTES CHIMIQUES.

Secours d'urgence. — Faire vomir; administrer ensuite du lait coupé à parties égales avec de l'eau de chaux ou de magnésienne (une cuillerée à soupe de magnésie calcinée dans 500 grammes d'eau), enfin de l'eau albumineuse en grande quantité; terminer par des demi-lavements purgatifs (au gré) et des infusions aromatiques (thé, sauge, menthe).

Ainsi que nous l'avons dit à propos du sauvetage à opérer dans une atmosphère phosphorée, le charbon a la propriété de fixer et d'absorber le phosphore; on fera donc bien, en cas d'empoisonnement par cette matière, de faire avaler de la poudre de charbon, puis, au bout d'un certain temps, de provoquer le vomissement.

EMPOISONNEMENT par le PLOMB, l'EXTRAIT DE SATURNE (dilu- tion de sous-acétate de plomb), la CÉRUSE, le BLANC DE PLOMB (carbonate de plomb) chez les peintres, les fabricants de céramiques, les personnes qui habitent des locaux fraîchement peints, les MINEURS (mines de plomb).

Secours d'urgence. — Provoquer le vomissement; faire en- boire plusieurs verres, coup sur coup, de limonade sulfurée (3 grammes d'acide sulfurique par litre d'eau), puis du lait ou de l'eau de riz ou de mauve; demi-lavements d'eau salée; cataplasmes sur l'estomac et le ventre faits avec la farine de semoule bouillie dans la décoction de pavots.

EMPOISONNEMENT par la BELLADONE, la CIGUE, la DIGITALE PURPURE (ces trois plantes vénéneuses, fort recherchées par les égarés, leur communiquent des propriétés toxiques; aussi prennent l'habitude de les faire jeûner avant de les manger), l'ACONIT (souvent tue-loup), le DATURA, le COLCHIQUE, la JUSQUIAMINE.

MORELLE, l'**ELLEBORE**, le **TABAC** (jus, chique), les **CHAMPIGNONS** (amers, fétides, laiteux, à tranche rouge ou jaune-citron), le **SEIGLE ERGOTE**, les **CANTHARIDES**, le **LAURIER-ROSE**.

Secours d'urgence. — Faire vomir; puis, lavements d'eau salée, limonade, eau vinaigrée; ensuite, infusions aromatiques très-chaudes, huit à dix gouttes d'alcali volatil dans un demi-verre d'eau sucrée, café noir, vin chaud. Si quelques heures se sont déjà écoulées depuis le repas, donner de préférence plusieurs lavements d'eau salée. Quant aux douleurs résultant de l'irritation causée par le poison, on les calmera en faisant boire de l'eau sucrée aromatisée d'eau de fleurs d'oranger, d'eau de menthe, d'un peu d'éther ou d'une petite cuillerée à café d'eau-de-vie camphrée. Contre la tension douloureuse du ventre, fomentations émollientes (eau de sureau, de mauve, de son), bains de siège ou grands bains tièdes. En cas de difficultés à uriner, frictionner largement la partie interne des jambes et des cuisses avec de l'huile camphrée.

EMPOISONNEMENT par l'**OPIUM**, le **LAUDANUM**, la **LAITUE VIREUSE**, les **GRAINES DE PAVOT**, le **HACHICH** (ou kif).

Secours d'urgence. — Faire vomir de suite; puis, placer des sinapismes aux jambes et donner abondamment du café noir, plus tard de la limonade, de l'eau vinaigrée. Si les membres restaient engourdis, les frotter avec une flanelle sèche, une brosse un peu rude.

EMPOISONNEMENT par la **NOIX VOMIQUE**, la **STRYCHNINE**.

Secours d'urgence. — Faire boire de la décoction d'écorces de chêne, de feuilles de ronces, d'argentine, de tormentille, de bistorte, de quinquina.

EMPOISONNEMENT par l'**ACIDE PRUSSIQUE**, le **CYANURE DE POTASSIUM** (très-employé en photographie), l'eau de **LAURIER-CERISE**.

Secours d'urgence. — Faire vomir; affusions froides sur la tête; compresses d'eau très-fraîche sur la colonne vertébrale; faire respirer de l'alcali volatil.

L'**ASPHYXIE**, à proprement parler la suspension des phénomènes respiratoires, a lieu dans deux circonstances : ou l'air ne pénètre plus jusqu'aux poumons, ainsi par la strangulation, la

submersion, le croup, la faiblesse générale; ou l'air arrivé aux poumons n'est pas propre à la respiration, ainsi par les gaz délétères des fosses d'aisances, par les gaz non respirables du charbon.

Secours d'urgence en général. — Eloigner la cause qui produit l'asphyxie; ainsi retirer le sujet du milieu où il ne trouve plus la possibilité de respirer, couper la corde d'un pendu, sortir un submergé de l'eau, etc.; puis, chercher à ranimer les fonctions respiratoires, et par suite la circulation, la sensibilité, le mouvement, par des frictions et des stimulants (alcoolats aromatiques) à la surface du corps, notamment sur la colonne vertébrale, sur les parties latérales de la poitrine; introduire de l'air dans les organes respiratoires comme il sera dit plus loin. Règle essentielle : en arrivant près d'un asphyxié, toujours commencer par désobstruer le nez et la bouche, à l'aide d'un linge enroulé et fixé au bout d'un bâtonnet.

On ne doit jamais abandonner un asphyxié sur la voie publique, au froid, sur de la paille; il faut se hâter de le porter dans un endroit couvert, abrité.

Ne pas se lasser d'administrer les secours, en attendant le médecin, car on a vu des asphyxiés ne revenir à la vie qu'au bout de dix, vingt heures de soins assidus et de mort apparente.

Quant aux insufflations d'air par les voies respiratoires et l'introduction de sondes dans l'œsophage, elles nécessitent l'intervention d'un homme de l'art. Dans la crainte que des mains inhabiles ne produisent des accidents regrettables, tels que pénétration de l'air dans l'estomac et dans le tissu cellulaire environnant les poumons (c'est-à-dire un emphysème), il me paraît très-prudent d'engager les assistants à ne pas appliquer ces instruments de secours. L'insufflation d'air de bouche à bouche n'est point d'ailleurs sans danger, pouvant donner lieu à la contamination d'affections contagieuses. Toutefois, en l'absence prolongée d'un médecin, l'insufflation pourrait être tentée par une personne intelligente, mais d'après les indications formelles complètes de M. le docteur Marchant :

L'assistant se met à la droite de l'asphyxié et place sur le

front de ce dernier sa main gauche, dont l'index et le pouce, tout naturellement posés sur les côtés du nez, servent à fixer dans une des narines un tuyau quelconque, une pipe par exemple, dont le calibre soit assez large pour envoyer l'air aux poumons. Fermer exactement les narines sur le tube en les pinçant fortement, et, en même temps, au moyen de la main droite posée à plat sur les lèvres, s'opposer à la sortie de l'air par l'orifice buccal. Souffler alors avec la bouche dans le tuyau, avec une légère force pour faire pénétrer l'air dans les poumons. La poitrine se soulève aussitôt et l'asphyxié respire comme s'il vivait normalement. Dès que l'assistant a envoyé la plus grande partie de l'air qu'il avait recueilli dans ses poumons, sans aucun effort toutefois, il retire la bouche du tuyau, et, par une pression exercée avec les deux mains à la base de la poitrine, il fait sortir l'air introduit dans les poumons de l'asphyxié; puis il recommence alternativement l'insufflation et les pressions pendant un certain temps. Si l'individu est vivant, les battements du cœur se feront de plus en plus sentir, puis la respiration se rétablira un peu plus tard par une première inspiration; après quelques instants d'attente, si une seconde inspiration ne se manifestait pas, il faudrait revenir à l'insufflation.

La compression et le relâchement alternatifs des parois de la poitrine ne doivent pas être négligés après chaque insufflation. Il est aisé de comprendre que, par la compression, on diminue la capacité de la cavité de la poitrine, et, par suite, celle des poumons, et l'air qu'ils contiennent est expulsé en partie. En cessant de comprimer, la poitrine reprend ses diamètres, un vide relatif se produit, et une certaine quantité d'air est ainsi appelée vers les poumons. Ces manœuvres, malheureusement, n'agrandissent guère les diamètres de la poitrine, comme une inspiration profonde toute naturelle, et il n'entre alors que peu d'air chaque fois qu'on cesse la compression.

Il faut alors recourir aux changements de position du tronc recommandés par le docteur Marschall-Hall : ainsi, placer l'asphyxié la face vers le sol, après avoir mis sous la poitrine, pour la soulever et la supporter convenablement, une couverture ou

tout autre vêtement roulés ; puis, tourner le corps très-doucement sur le côté, presque sur le dos, et le replacer subitement la face vers la terre ; répéter ces manœuvres avec soin, énergie et persévérance environ quinze fois par minute ; changer de temps en temps de côté. Chaque fois que la face est tournée vers le sol, exercer une pression vive et ferme entre les omoplates, mais la cesser dès que l'on aura amené le corps sur le côté. Peut-être ce système n'augmente-t-il pas beaucoup le diamètre de la poitrine ; il ne détermine pas d'ailleurs de mouvement d'élévation des côtes, d'où une minime quantité d'air introduite à chaque manœuvre.

Voici un autre procédé qui remédie à ces inconvénients ; il est basé sur les mouvements imprimés aux bras, afin d'imiter une profonde respiration naturelle, méthode du docteur Sylvester, par laquelle la quantité d'air inspiré serait environ dix fois plus grande que par le précédent système. Voici la formule instituée par l'auteur :

1° Donner au patient la position convenable ; placer le corps sur le dos, les épaules soulevées et soutenues par un vêtement replié ; appuyer les pieds ;

2° Maintenir libre l'introduction de l'air dans les voies respiratoires ; nettoyer la bouche et les narines ; tirer la langue et la maintenir en dehors des lèvres, en relevant la mâchoire inférieure et retenant ainsi la langue en passant un mouchoir sous le menton et le nouant au-dessus de la tête ;

3° Imiter les mouvements d'une respiration profonde : pour cela, élever les bras des deux côtés de la tête et maintenez-les doucement, mais fermement aussi dans cette position pendant deux secondes, ce qui élargit la capacité de la poitrine en soulevant les côtes et produit une inspiration ; abaisser ensuite les bras et les presser doucement, mais fermement aussi pendant deux secondes, contre les côtés de la poitrine, ce qui diminue la cavité de la poitrine en pressant sur les côtes et produit une expiration forcée. — Répéter ces mouvements alternativement, hardiment et avec persévérance 15 fois par minute. En même temps qu'on tiendra les bras fermement étendus, on pourrait remplir d'air les poumons

par une insufflation poussée dans les narines.

L'ASPHYXIE DES NOUVEAUX-NÉS, due le plus souvent à une extrême faiblesse (constitution débile, hémorrhagie considérable, état apoplectique), se reconnaît à la pâleur extrême de la face, à l'absence de la respiration et des cris habituels, à la flaccidité et à l'insensibilité des membres.

Secours d'urgence. — Si le poulx est insensible, le corps froid, la face décolorée, si l'hémorrhagie par le cordon a été considérable, envelopper l'enfant dans de la laine, le coucher sur le côté, la figure exposée à de l'air frais ou ventilé; dégager à l'aide d'un petit linge les conduits naseaux, la bouche et l'arrière-gorge. Frictions sèches, avec une flanelle ou une brosse rude, sur les membres et principalement sur la colonne vertébrale; exercer des pressions avec les mains alternativement sur le ventre et les régions antérieures et latérales de la poitrine; un quart de lavement salé (une demi-cuillerée à soupe de sel gris dans un demi-verre d'eau tiède); mettre l'enfant dans un bain tiède (24° cent.) d'eau vineuse: point de boissons qui provoqueraient l'étouffement.

Si, au contraire, le nouveau-né a la face colorée en violet, bouffie, bien que le corps soit chaud, laisser couler un peu de sang par le cordon.

M. Mattei s'est bien trouvé, dans les cas de mort apparente des nouveaux-nés, de pratiquer la succussion comme suit : saisir le fœtus par les aisselles tout en immobilisant la tête verticale entre la paume des deux mains; puis imprimer une petite secousse double à l'enfant. Un bruit de glou-glou indique l'entrée et la sortie de l'air à travers la glotte (ouverture supérieure du larynx). Répéter cette succussion toutes les demi-minutes, jusqu'à ce que la respiration commence.

L'ASPHYXIE DE L'ENFANT a parfois lieu dans le lit, soit parce qu'il glisse pendant le sommeil sous les couvertures, soit parce que la nourrice le couche près d'elle et l'étouffe par le poids de son propre corps. Ainsi, en 1873, il est mort en Angleterre, sur 757 enfants en bas-âge, 480 étouffés sous les couvertures et 277 écrasés par les personnes qui les couchaient avec elles.

Secours d'urgence. — Placer l'enfant sur le côté gauche; cou-

vrir le corps de cendres chaudes ; passer sous les narines un linge imbibé d'alcali ou de la fumée de tabac. Frictions d'eau-de-vie camphrée, d'eau sédative, sur tout le corps ; grand bain d'eau chaude contenant 200 grammes de farine de moutarde. Après avoir épuisé tous les moyens ordinaires dans plusieurs cas, notamment chez un enfant de 45 mois, le Dr de Romilly s'est bien trouvé de lui frapper alternativement chaque joue de 15 à 25 petits coups secs et très-rapprochés, réitérés jusqu'à cessation du danger.

(A suivre).

EXPOSITION

d'Instruments viticoles et vinicoles et Exposition de Vins comtois, à Poligny.

La double Exposition que nous avons annoncée dans nos précédents numéros, a eu lieu, à Poligny, par les soins de notre Société, du 7 au 13 septembre dernier.

De l'avis unanime, cette Exposition présentait, en fait de pressoirs, pompes à vin, alambics, œnothermes, filtres, coutellerie viticole.... les spécimens les plus remarquables de l'industrie française.

A l'Exposition des vins se trouvaient représentés les crûs les plus renommés de la Comté, et notamment une magnifique collection de vins jaunes et de vins de paille.

La distribution solennelle des récompenses a eu lieu le 13 septembre. Nous reproduisons ci-après les discours qui y ont été prononcés ; nous sommes, à notre grand regret, obligés de faire une exception pour la remarquable allocution de M. Tamisier, qui, en raison de quelques appréciations politiques, ne peut être insérée dans notre Bulletin.

Discours de M. Baillie, Président de la Société.

Messieurs,

Je viens m'acquitter, en quelques mots, d'une obligation que m'im-

pose le titre de Président de notre Société et qui est un devoir impérieux, celui d'exprimer nos sentiments de vive gratitude à tous ceux dont le concours nous a rendu possible l'œuvre que nous consacrons aujourd'hui.

En théorie, nous voulions compléter notre étude des cépages de l'an dernier, en provoquant, comme contre-épreuve, l'exposition de tous nos vins comtois, et en faisant bénéficier la viticulture de la province de tous les progrès obtenus par la science et l'industrie.

En pratique, c'était plus délicat : il s'agissait de décider nos grands industriels à prendre au sérieux une Exposition tentée par la chétive Société que nous sommes et dans une ville de l'importance de Poligny. Ce qu'il a fallu déployer d'efforts et de persuasion pour en arriver là, nous en savons quelque chose. Hâtons-nous de dire, toutefois, que nos grands fabricants ont répondu à notre appel avec ce désintéressement, cette seule préoccupation d'affirmer le progrès qui est le caractère et la gloire de notre industrie nationale.

Nos cadres d'exposants remplis, et bien remplis, restait à pourvoir aux frais d'une telle entreprise et à se mettre en mesure de récompenser dignement les concurrents.

M. le Ministre de l'Agriculture, que des liens de famille rattachent à la Franche-Comté, nous a accordé une subvention supplémentaire de 900 fr. Nous avons obtenu cette haute faveur grâce à l'intervention pleine de dévouement de notre confrère, M. Lamy, député du Jura, et de M. le marquis de Grammont, député de la Haute-Saône, également notre confrère, et qui est l'une des illustrations sorties du Collège de Poligny.

La députation du Jura tout entière s'est généreusement cotisée pour nous offrir une belle médaille d'or, qui sera l'une de nos récompenses les plus honorables. Le Conseil Général du Jura nous a également accordé une belle médaille d'or.

Nous avons vu venir au-devant de nous, sans avoir à les solliciter, les descendants de nos familles historiques de Poligny, qui justifient si pleinement le titre de *frères aînés de la démocratie*, que leur décernait naguère M. Laboulaye ; M. le prince de Bauffremont, M. le comte de Laubépin et M. le marquis de Froissard nous ont offert chacun une médaille d'or, M. le duc de Bauffremont une magnifique médaille de vermeil.

Nous avons eu enfin l'honneur d'être jugés dignes d'intérêt par l'aristocratie de l'intelligence et du travail : Des médailles d'or nous ont en

effet été accordées par MM. Bouvet, maire de Salins, Villet, directeur de la dette inscrite, Parandier, inspecteur général des ponts et chaussées, et Weil-Picard, banquier à Besançon, tous membres de notre Société.

Le but d'une Exposition, si complète qu'elle soit, n'est qu'à moitié rempli et n'a pas de résultat réellement pratique, si l'œuvre tout entière n'est achevée par le verdict d'un jury dont l'autorité soit incontestée, et le jury vaut surtout par son Président. Si, dans toute notre œuvre, j'ai un mérite, un seul, au sujet duquel j'ai reçu d'unanimes félicitations, dont je ne me suis pas défendu, c'est d'avoir eu la main singulièrement heureuse dans le choix que j'ai fait de notre Président.

Un bienveillant intérêt, que je mets à l'épreuve depuis trente ans, qui ne s'est jamais démenti et que je considère comme l'honneur de ma vie, m'autorisait à demander ce service à un haut fonctionnaire, M. Parandier, inspecteur général des ponts et chaussées. M. Parandier s'est rendu à notre prière et il s'est acquitté de ces difficiles fonctions avec une chaleur de cœur toute comtoise, une élévation et une sûreté de coup-d'œil qui ont fait l'étonnement et l'admiration de ceux qu'il a jugés. Je sais même, par des confidences positives, que ceux que nous n'avons pu récompenser ont renoncé, par considération pour notre Président, au bénéfice des deux jours que l'on a pour maudire son juge. En résumé, la présidence de notre jury, — je ne fais que consacrer l'opinion publique en l'affirmant, — a été la bonne fortune et le véritable succès de notre Exposition.

Il nous reste à constater combien nous a été utile la bienveillance qu'a témoignée à notre œuvre M. le Maire de Poligny, bienveillance qui nous était acquise, nous sommes heureux de le constater, bien avant son entrée aux fonctions municipales. Nous remercions aussi bien sincèrement de leur affectueux concours MM. Tamisier, député du Jura, Gouillaud, professeur à la Faculté des sciences de Besançon, et surtout M. Terrel des Chênes, rédacteur en chef du *Moniteur vinicole*, venu de Paris tout exprès pour juger notre œuvre et adresser à nos vignerons des conseils auxquels donnera un grand poids son autorité incontestée.

Enfin, n'est-ce pas un haut encouragement à nos efforts que la seule présence ici de notre savant national, M. Pasteur, qui continue ses travaux, qui sont la fortune du pays, en dépit d'une santé qui ne semble momentanément ébranlée que pour mieux justifier cette belle parole de Bossuet : « qu'une grande âme est maîtresse du corps qu'elle anime. »

Que de tels juges déclarent que, dans une mesure quelconque, nous avons fait œuvre utile, et nous serons trop largement récompensés.

*Discours de M. Parandier, inspecteur général des ponts et chaussées,
Commandeur de la Légion-d'Honneur, Président du Jury.*

Mesdames et Messieurs,

Je répondrai aux paroles si gracieuses que vient de m'adresser M. Baille, dans l'allocution que vous venez d'applaudir, en lui exprimant combien j'en suis touché et en le remerciant du fond du cœur.

Quant au succès de l'Exposition, objet de cette solennité, c'est à M. Baille lui-même, Président de la Société de Poligny, à son initiative ardente et patriotique et au zèle de ses collaborateurs, MM. Pelletier, Richard et Ecoiffier, qu'il faut l'attribuer, et non aux quelques jours que j'ai consacrés à l'attrayante étude de l'outillage intéressant et varié mis sous nos yeux ; ce succès, il faut l'attribuer aussi aux nombreux exposants qui ont été inspirés par cet heureux génie d'invention rationnelle et pratique qui, comme l'a dit M. Baille, est le caractère exceptionnel de l'industrie française.

Je m'associe donc sans réserve, Messieurs les Exposants, aux éloges si mérités que vient de vous adresser M. le Président, et je me réjouis de prédire vos nouveaux succès dans l'occasion que vous fournira l'année prochaine le Concours régional de Lons-le-Saunier.

La Société d'agriculture, sciences et arts de Poligny a fait preuve, dès son origine, qui date déjà de loin, d'une remarquable vitalité d'organisation et d'une grande persévérance dans ses études.

Publier un Bulletin mensuel, réunir le concours de personnes nécessaires pour en soutenir régulièrement la rédaction, y insérer tour-à-tour d'intéressants articles de sciences, de littérature, de philosophie morale et d'économie politique, des morceaux choisis de gracieuses poésies, de curieuses recherches d'histoire et d'archéologie, de médecine, d'hygiène, d'agriculture, et jusqu'à une collection d'utiles recettes pour les usages domestiques ; réaliser les ressources qu'exige une telle publication et tous les frais qu'elle comporte, tout cela n'est certes pas chose facile dans une ville de quelques mille âmes, et dans un département où, ce qui se concentre ailleurs dans le chef-lieu d'arrondissement est, au contraire, réparti sur trois localités différentes.

Je saisis donc avec plaisir cette occasion de lui adresser les éloges qu'elle mérite collectivement pour un tel résultat, et mes sincères féli-

citations à tous ceux de ses membres qui y ont concouru.

En dehors de sa publication mensuelle, pleine, comme je viens de le dire, d'enseignements utiles de nature très-variée, la Société de Poligny comprenant l'intérêt qu'il faut apporter aujourd'hui plus que jamais aux encouragements de la production territoriale, a organisé plusieurs Expositions successives d'agriculture et d'horticulture, suivies de brillantes distributions de médailles et récompenses.

Enfin, depuis l'an dernier, elle s'est imposée l'étude du vignoble franc-comtois et l'appréciation comparative de ses produits; c'est la reprise et le développement des efforts maintenant interrompus de la Société de viticulture et d'horticulture d'Arbois, organisée il y a vingt ans, et qui, sans avoir fait preuve comme celle de Poligny, d'une aussi grande fermeté d'organisation, ni d'une persévérance aussi soutenue, a eu cependant, veuillez bien me permettre de vous le dire, ses jours d'éclat et une incontestable utilité.

Son but était nettement défini dans l'article 2 de ses Statuts, comme il suit : C'est, y est-il dit, l'encouragement des bonnes méthodes de la culture de la vigne et de la fabrication des vins, l'initiative des mesures propres à faciliter l'exportation avantageuse de ce produit, le développement et la vulgarisation de l'arboriculture fruitière et forestière, de celle des plantes potagères, enfin le choix et l'usage des instruments propres à ces divers travaux.

Elle a débuté, en 1858, par une Exposition de produits horticoles et viticoles, et par une distribution de médailles nombreuses très-sérieusement méritées.

Depuis, elle a répandu, d'abord autour d'elle, puis dans le département, et même au dehors, par l'intermédiaire de ses membres horticulteurs ou pépiniéristes de profession, un grand nombre d'excellentes espèces d'arbres fruitiers, choisies dans les magnifiques pépinières des environs de Paris, sans négliger non plus l'arboriculture de bosquet d'agrément, ni celle du reboisement des côteaux dénudés.

La grande Exposition de 1867 était, sans contredit, une occasion très-belle de faire connaître nos produits viticoles; elle a fait alors un appel général pour constituer une exposition d'ensemble de tous les vignobles de Franche-Comté; elle n'y a pas réussi; mais elle ne s'est pas découragée de cet insuccès, et a réalisé en son nom une Exposition des produits du vignoble de notre arrondissement, ce qui lui a valu un diplôme et une médaille d'honneur, en même temps que sept brevets avec leurs grandes médailles d'argent, à sept de ses membres dont les

vins ont été reconnus d'une qualité et d'une conservation vraiment remarquables.

C'était un témoignage mémorable d'un honneur légitime rendu à leur zèle patriotique, à leur savoir pratique en viticulture, et par leur intermédiaire, à l'antique renommée de nos vins, dans un concours universel où figuraient les produits viticoles de toutes les nations.

Il a, du reste, été distribué un compte-rendu spécial de cette Exposition et de ses résultats.

La Société d'Arbois n'a pas publié de Bulletin mensuel régulier, mais un certain nombre d'utiles Mémoires sur l'horticulture, la viticulture et la vinification, sur les qualités respectives de nos différents cépages ; enfin sur l'usage de nos raisins comme cure salulaire, et sur les avantages que présenterait l'organisation dans notre vignoble de cette pratique très-répandue et fort appréciée dans le Palatinat.

De nombreuses questions étaient à l'étude, entr'autres sur les engrais pulvérulents, dont l'emploi, eu égard à leur énergie avec peu de poids et peu de volume, paraît devoir être avantageux pour nos vignobles en côte, lorsque sont survenus les désastres de 1870-71, pendant et à la suite desquels l'absence de ressources, jointes au concours d'autres circonstances défavorables, ont suspendu jusqu'à ce jour toutes ces études.

La Société de Poligny, en reprenant le but de celle d'Arbois, rendra à nos vignobles un grand service.

Aucune question de production territoriale n'est plus importante dans nos régions que celle du perfectionnement progressif de la qualité, de la quantité et des moyens d'exportation de nos produits viticoles, et c'est presque un devoir, pour tous ceux parmi nous qui peuvent le faire, excités par le souci de la fortune publique et du bien-être de nos vignerons-cultivateurs, que de s'en occuper activement.

Nous devons donc tous nous féliciter aujourd'hui des efforts et du succès dans cette voie de la Société de Poligny, et je suis heureux d'avoir pu venir cette année m'associer à son intelligent et dévoué Président et à tous ceux de ses collègues, nos compatriotes, qui ont concouru à cette œuvre, d'une opportunité certaine et d'une très-grande utilité, car, sauf quelques exceptions qui jouissent d'une réputation antique, les produits du vignoble franc-comtois ne sont pas encore suffisamment connus aujourd'hui, bien que cependant ils ne soient à dédaigner, ni dans leur variété, ni dans certaines qualités

hygiéniques qui leur sont propres, ni même dans leur importance comme quantité.

En effet, ce vignoble, abstraction faite de quelques coteaux isolés et restreints, s'étend au pied des montagnes du Jura et sans interruption, depuis Saint-Amour jusque non loin des limites nord des départements du Doubs et de la Haute-Saône.

La partie la plus importante de cette zone est, sans contredit, celle qui couvre nos coteaux depuis Lons-le-Saunier jusqu'aux environs de Port-Lesney.

Cependant, au-delà de ce point, nous avons aussi quelques vallées très-viticoles, creusées dans nos montagnes, transversalement à leur direction : celle de la Loue principalement, et quelques zones qui s'engagent dans leurs chaînes les plus basses s'y divisent et s'y allongent en bandes parallèles entre la chaîne du Lomont et les plaines de la Haute-Saône.

Vers le nord, elles remontent dans la vallée de l'Ognon jusqu'au-delà de Rougemont, et dans celle du Doubs jusqu'aux environs de Montbéliard et d'Audincourt, où elles atteignent, sur quelques points bien abrités et bien exposés, la hauteur de 400 mètres au-dessus du niveau de la mer.

La superficie de toutes ces cultures viticoles réunies est de plus de 40,000 hectares, dont plus de 20,000 hectares pour le Jura, 7,000 pour le Doubs et 12,000 pour la Haute-Saône.

On y rencontre, dans certaines localités, des vins d'une qualité remarquable ; c'est ainsi que, même en dehors du vignoble de notre département, où les bons crus abondent, il en existe de fort appréciés jusque sur les versants qui limitent les plaines de la rive gauche de la Saône, à Gy, par exemple ; il en existe aussi sur les rives de l'Ognon, à Pagny ; puis en deçà, dans le Doubs, à Ornans, Vuillafans, Mouthiers, Pouilley-les-Vignes, Miserey, Beaume-les-Dames, l'Isle, et jusque dans les escarpements en face de Mandeure, à l'ouest de Vaujaucourt, sur la côte de Saint-Symphorien.

Voici comment on peut s'expliquer cette localisation curieuse de la culture viticole sur notre frontière de l'est :

Nous sommes placés au pied de la grande falaise qui forme la limite sud-ouest du massif des montagnes du Jura, c'est-à-dire sur la ligne même où il semble que la croûte minérale rocheuse, de plusieurs centaines de mètres d'épaisseur, qui constitue la partie solide du sous-sol de ces montagnes, se soit brisée pour nous ouvrir ses flancs et offrir à nos

cultures les assises d'argile et de marne les plus variées et les terres les plus fertiles. — Voici à l'ouest, à leur pied, au-dessous de la région viticole, cette immense plaine lacustre de la Bresse, d'une nature de sol plus moderne et toute différente, humide et souvent brumeuse, qui s'étend jusqu'à la Saône et ne produit guère que des céréales ; marchez maintenant dans le sens contraire ; gravissez sur les sommités qui couronnent nos vallons, et vous atteindrez les premiers plateaux calcaires, froids et secs, qui s'élèvent jusqu'à 1,400 mètres au-dessus du niveau de la mer, où la rigueur du climat exclut la culture de la vigne, et où vous ne trouverez plus en abondance que les cultures arables, fourragères et forestières.

Entre ces deux zones, nos côteaux et les plaines accidentées qui, à leur pied, en forment la lisière, ont l'avantage d'un bon climat, d'un excellent sol, d'une chaude exposition, sans compter les abondantes sources d'eau vive qui surgissent du pied des escarpements qui les couronnent et que nous envieraient les Pyrénées et les Vosges.

A mi-revers de ces côteaux, vous voyez ces terres marneuses bleues ou grisâtres par altération, que la bêche du terrage fait surgir au dehors, et où les racines profondes de nos meilleurs cépages puisent l'humidité fécondante qui leur est nécessaire pendant les grandes chaleurs de l'été. — Un peu plus bas, entremêlées et sorties en affleurement des grandes ruptures du sous-sol intérieur, vous apercevez ces zones d'argiles bigarrées de diverses couleurs, comme celles de l'arc-en-ciel ; c'est sur cette nature de terrains, ramollic par les agents atmosphériques, instinctivement drainée et profondément remuée par les rudes travaux de nos courageux vignerons, que croissent, entre autres plants, avec plus de succès qu'ailleurs, le fin *pulsard*, le ferme et succulent *trousseau* et ce fameux *sauvagnin (nature)*, qui nous ont valu l'antique renommée de nos vins blancs et jaunes, de paille ou secs, et de nos meilleurs vins rouges..... Eh bien ! Messieurs, c'est grâce à ces natures minérales privilégiées du sol, qui s'étendent en zones étroites, comme je l'ai dit, sur les départements du Doubs et de la Haute-Saône, que la culture de la vigne peut y réussir, et que, notamment autour de nous et malgré les sécheresses les plus exceptionnelles, le spectateur peut se réjouir du coup-d'œil que lui offre le magnifique tapis de verdure qui couvre nos côteaux jusqu'à l'origine des forêts, sous lesquelles se masquent leurs abruptes sommités.

Cependant, dans l'ensemble des circonstances variées de tous nos vignobles, il en est qui, comme dans les côtes de Bourgogne, donnent

lieu aux crus exceptionnels ; je crois que ceux-ci sont dus au concours des particularités suivantes :

1° A la hauteur des côteaux au-dessus du niveau de la mer, entre celles de 250 à 350 mètres au-dessus de ce niveau ; parce que, dans cet intervalle, les vignes sont, dans la bonne saison, plus soustraites que les autres à l'influence fréquente des brumes des pays bas et aux brusques variations de température.

2° A l'insolation plus ou moins ardente de la superficie, selon son exposition, sa déclivité et les autres causes locales qui peuvent donner plus d'intensité à l'action solaire, telles que des escarpements de rochers à pic, qui la réfléchissent sur les collines, à leur pied.

3° A la nature du sol et du sous-sol, qui paraît surtout très-favorable lorsqu'il se trouve sous le détritue superficiel des assises argilo-calcaires, comme celles qui constituent les revers de nos côtes depuis Lons-le-Saunier jusqu'aux Arsures, Marnoz et Salins.

4° Au choix des cépages et aux procédés de culture qu'on leur applique.

5° Enfin, à une circonstance que j'ai déjà signalée et que j'ose à peine reproduire ici, tant elle peut paraître hardie, mais dont l'influence est, *j'en suis convaincu*, plus grande qu'on ne se l'imagine ; je veux parler des courants d'air qui soufflent très-énergiquement pendant la nuit sur les côteaux viticoles les mieux disposés pour les recevoir, et dont la composition plus ou moins *ozonifère* et le degré de sécheresse, selon l'origine d'où ils partent, agit certainement sur la végétation des plantes qui le respirent et sur la qualité de leurs fruits.

C'est ainsi que je crois en l'action bienfaisante de *la Montaine* sur le vignoble de Poligny, et, sur celui d'Arbois, de ce vent des belles nuits que nous appelons *l'air d'Amont*.

Et d'ailleurs, n'est-ce pas, Messieurs, à cette vivifiante influence de l'air de nos montagnes que nos cultivateurs montagnards et vigneron francs-comtois doivent leur tempérament énergique et ce courage héréditaire et traditionnel qu'ils apportent dans leurs travaux, de même qu'ils l'apporteraient tous héroïquement, n'en doutez pas, si l'avenir venait malheureusement à l'exiger, à l'œuvre suprême de la défense de nos frontières.

Mais revenons à nos vignobles. — Il me semble, Messieurs, que les considérations physiques et géognostiques qui s'y appliquent, comme je viens de le dire, font ressortir que, si les travaux du viticulteur sont de nature à concourir, dans une large mesure, à la qualité et à la

quantité du produit, il ne leur appartient pas cependant de *créer les circonstances naturelles nécessaires pour déterminer la qualité spéciale des crus* ; mais que celles-ci, une fois constatées, doivent encourager, stimuler le vigneron à tirer le meilleur parti possible de ces circonstances providentielles, par un travail énergique, intelligent, assidu, persévérant, *sans lequel, comme pour l'homme lui-même, tous les privilèges naturels disparaissent et se perdent sans résultat.*

J'ai dit, à propos de l'Exposition universelle de 1867, à Paris, que la Société arboisienne n'avait pu obtenir des diverses localités du vignoble de la Franche-Comté un ensemble de leurs produits et de leur outillage ; la Société de Poligny, aujourd'hui plus heureuse, vient de réaliser ce résultat, et nous avons eu sous les yeux et pu apprécier le magnifique étalage d'une collection très-instructive de tous les outils et appareils applicables à la culture de nos vignes et à tous les procédés viticoles divers de notre région.

Quant à l'Exposition des vins, plusieurs localités importantes des trois départements se sont abstenues ; elles ont voulu sans doute s'en tenir à leurs succès antérieurs et à leur notoriété traditionnelle ; celle-ci, cependant, ne courrait certes pas le risque d'être injustement subordonnée dans le classement que nous avons à faire.

Il faut bien d'ailleurs comprendre qu'il est temps aujourd'hui d'abandonner hâtivement l'antagonisme de localité à localité, s'il existe encore, et que c'est désormais par la franche association progressive de leurs efforts (sans que chacun abandonne cependant son originalité propre) qu'il faut viser au succès de toutes les grandes tentatives d'utiles progrès dans l'avenir.

Malgré l'abstention regrettable que je viens de signaler, l'Exposition des vins est vraiment intéressante, même remarquable, et le jury y a trouvé largement matière à une appréciation comparative des crus des nombreuses localités qui y ont concouru. Elle se compose, en effet, d'échantillons de vins livrables en fût, de vins rouges de diverses qualités, parmi lesquels on distingue surtout ceux de *pulsard* et *trousseau*, seuls ou mélangés ; blancs-secs de garde et vins jaunes, et de vins vieux livrables seulement en bouteilles ; rouges, blancs-secs et jaunes, paille et mi-paille ; enfin, vins mousseux blancs et rosés excellents, surtout quand ils ont séjourné couchés en cave pendant quelques années.

Parmi les vins jaunes secs et paille, de Château-Châlon surtout, il y en a d'exceptionnels qui, par leurs qualités et par leur âge, sont ana-

logues à celui de 1774, qui a été exposé à Paris, en 1867, par M. Jules Vercel, d'Arbois, et lui a valu une grande médaille avec diplôme.

Ce sont des vins qui, après avoir dominé et usé leurs germes et causes de maladies, se conservent indéfiniment avec leurs qualités extra-bien-faisantes, à la seule condition d'un renouvellement de goudronnage, lorsque le bouchage paraît compromis.

Vous jugerez, Messieurs, de l'importance de cette intéressante Exposition par celle des récompenses nombreuses et méritées que nous allons distribuer.

Messieurs, le souvenir des souffrances cruelles que nous avons endurées s'éloigne et tend à se calmer ; le travail semble renaître sous toutes ses formes ; nos forces militaires défensives se reconstituent, et les ressources abondent dans les caisses du trésor public. Espérons donc que la France pourra bientôt enfin s'adonner, en paix et en sécurité, à la renaissance et au développement énergique de tout ce qui fait la force et la prospérité des peuples.

L'agriculture, par sa haute antiquité, par ses immenses capitaux immobiliers, par ses vingt-cinq millions de travailleurs et par la multiplicité des moyens qu'elle emprunte à toutes les sciences, s'y range incontestablement au premier rang, et, parmi les branches qui s'y rattachent, la viticulture est en France la plus importante de toutes.

Notre vignoble franc-comtois n'y a certainement pas encore conquis la place qui lui appartient ; mais, par une réitération persévérante de publications, d'études et de Concours comme celui que cette réunion a pour objet, et que nous devons, je le répète, à l'intelligent et dévoué Président de la Société de Poligny, nous parviendrons à en faire connaître les produits et à en développer l'exportation.

Ils ont été de tout temps l'objet d'une attention particulière des anciens souverains de France, qui avaient tour-à-tour ordonné que leur commerce jouirait partout d'une franchise et d'une liberté absolue ; mais en pratique, il nous fallait de bonnes voies de communication ; or, nous n'en sommes plus, sous ce rapport, aux temps où il n'existait pour y pourvoir au nord et à l'est que le *Chemin Vinetier* sur Pontarlier et Jougne ; quoique doté par différents édits de noms pompeux, il n'était encore qu'une bien pauvre voie de communication à peine comparable aux plus humbles de nos chemins vicinaux. Nous avons aujourd'hui, avec un réseau d'innombrables routes et chemins de toutes les classes pour les mouvements locaux, les grandes lignes de chemins de fer qui sillonnent le département et qui peuvent transporter nos vins partout

sur le continent, et les envoyer par mer dans les contrées les plus lointaines du monde, et, si la Société arboisienne réussit à se reconstituer, il ne sera pas impossible, en répartissant, en coordonnant, en harmonisant enfin tous les efforts des Comices et des Sociétés jurassiennes, de parvenir à procurer à notre agriculture en général, et en particulier à tous les crus de Franche-Comté, le rang qui leur est légitimement dû.

Nous avons, il est vrai, à redouter en ce moment pour ces derniers l'invasion dévastatrice du phylloxera, mais nous pouvons espérer que la rigueur et les brusques variations de température de notre climat, qui nous déshérite des avantages que les vignobles du midi possèdent sur les nôtres, nous préservera de ce terrible fléau.

Nous avons encore à apprendre, aussi j'insiste sur cette expression, et à mieux savoir appliquer à l'éducation de nos vins les découvertes de notre illustre savant et aimé compatriote Pasteur.

Espérons que, moyennant l'utilisation de ces éléments et des circonstances qui nous sont favorables, nos vignobles, qui ont été la gloire et le pain du passé de nos courageuses populations, seront encore une des principales bases de leur espoir dans l'avenir.

Conférence de M. Terrel des Chènes, rédacteur en chef du Moniteur vinicole. — Conseils aux viticulteurs.

I.

Mesdames, Messieurs,

« Autant il est certain, suivant Plin, que les Séquaniens ont été les premiers, parmi les Gaulois, à cultiver la vigne, autant il doit l'être que ce sont les habitants de la partie méridionale de la Séquanie qui ont eu cet avantage : Cette contrée étant la plus voisine de l'Italie, et même de Marseille, celle où il y a le plus de côteaUX propres à sa culture, dont le sol et le climat y conviennent le mieux, elle a, de tout temps donné des vins excellents, qui ont eu de la réputation, et qui la conservent au-dessus de tous les autres cantons du même païs. » Ainsi parle messire François-Félix Chevalier, de Poligny, un maître en l'art de cultiver la vigne et de faire le vin, dont la mémoire et les leçons sont, à si juste titre, chères et vivantes parmi vous, précieuses et honorées, pour tout ami de la vigne et du vin.

« La culture de la vigne à moitié fruits, entre le propriétaire, généralement très-bon, et le vigneron, très-énergique et très-intelligent,

« assure l'aisance aux travailleurs, et aux possesseurs du sol un revenu triple au moins du revenu de leurs autres propriétés, à surfaces égales. »

Quel est cet heureux pays, où la prospérité coule d'une double source, la richesse naturelle du sol et une organisation généreuse et fraternelle du travail ? Ce pays, c'est le vôtre, la Franche-Comté, noble contrée où la bonté des uns s'associe à l'énergie et à l'intelligence des autres ! Et qui vous a décerné ce bel éloge ?

Un maître de notre temps, l'ardent apôtre, le Saint-Paul de la vigne, si j'ose ainsi parler ; vous l'avez déjà nommé : Le docteur J. Guyot.

Ainsi, Mesdames, Messieurs, vos ancêtres, les Séquanais, furent au nombre des premiers vigneronniers parmi les Gaulois, et, sans doute, vos méthodes retiennent encore les traditions de ce temps, où la vigne et le vin étaient en si grand honneur, que le génie des anciens les divinisaient sous le nom de Bacchus.

Et vous êtes encore aujourd'hui au nombre des premiers vigneronniers de la France, de la Gaule moderne, par la beauté, l'intelligence et l'énergie ; c'est le maître qui l'a dit : *Magister dixit*.

Que vient donc faire, parmi vous, le modeste vigneron Beaujolais que vous voulez bien écouter avec tant de bienveillance ? Vous apporter des leçons ? Ne le pensez pas, je vous supplie.

Une chose vous étonne, assurément, et l'étonne encore plus lui-même : C'est qu'il soit à cette place, c'est qu'il ose élever la voix, en présence du plus illustre des maîtres ès-sciences vinicoles, du génie dont s'enorgueillit la Franche-Comté, sa patrie, et que le monde admire et envie à la France. C'est de l'éminent auteur des « *Etudes sur le vin*, » c'est de lui seul que vous pouvez recevoir les plus précieuses leçons. Puisqu'hélas ! la souffrance fait taire cette grande voix, saluons, de tous nos respects et de tous nos vœux, le glorieux blessé de la science, que naguère la nation entière adoptait pour son fils.

Il n'y a donc pas de maîtres en présence de ce maître ; ici nous sommes tous frères en viticulture, et nous allons causer en famille, permettez-moi ce mot, de ce que nous aimons tous, du sujet qui nous intéresse vivement, de la vigne et du vin.

Souffrez que dans cette causerie, je me borne à vous conter une petite histoire, très-instructive, si je ne me trompe, et dont je recommande les détails à votre particulière attention. Essayez de les bien retenir, car ils pourront être pour vous d'une grande utilité, et ne vous laissez point effrayer par l'originalité du titre :

II.

*Comment Publius Veterensis maria ses deux filles
sans qu'il lui coûtât rien.*

Publius Veterensis, un viticulteur d'il y a deux mille ans environ, avait pour famille deux filles, et pour toute fortune, une vigne, qu'il aimait tendrement. — Qui, demanderez-vous sans doute, ses filles ou sa vigne? car il y a amphibologie. Eh! Messieurs, il les aimait toutes les trois d'une égale tendresse, ainsi que vous l'allez voir.

Quel pays habitait Veterensis, et où était sa vigne? Je ne l'ai pas appris avec certitude; mais il était bon, intelligent, énergique, avisé et tendre père, comme vous, Messieurs; de plus, ses filles étaient pleines de gentillesse et dignes d'être aimées comme les vôtres, Mesdames. J'ai le droit d'en conclure et je conclus que Veterensis devait habiter la Séquanie, peut-être même *Polineum*, et c'est ce qui me fait espérer que son histoire ne laissera pas que de vous intéresser quelque peu.

Sa fille aînée étant venue à l'âge de se marier, fut recherchée par plusieurs aimables vigneron de *Ledo Salinarius* et d'*Arbosium*. Mais hélas! dans ce temps-là, comme aujourd'hui, pour marier une fille, il fallait la doter. Or, vous le savez, Veterensis n'avait que sa vigne, qu'il aimait beaucoup, je vous l'ai dit. Mais le bonheur de sa fille lui était bien plus cher, et il le montra en prenant un parti qui lui coûta, il est vrai; mais de quel sacrifice n'est point capable l'amour d'un père!

Veterensis donna pour dot à sa fille la moitié de sa chère vigne!

Je ne vous cacherai pas qu'il fut un peu triste durant quelques mois, et que la diminution de son revenu, dont il avait perdu la moitié, ajouta encore à son ennui.

Mais c'était un homme énergique et intelligent, je vous l'ai déjà dit, et il le montra bientôt. Il cultiva, avec tant de soin et d'habileté, la moitié de la vigne qui lui restait, qu'après peu de temps, cette moitié lui donna un revenu égal à celui qu'il retirait antérieurement de la vigne entière. Je vous laisse à penser quelle fut la joie de Veterensis, le jour qu'il vit, alignées dans son cellier deux rangs de belles amphores, sans une seule place vide.

Hélas! sa joie fut de courte durée.

A peine avait-il, à force de travail et de soins, remporté cette belle victoire, que le moment de marier et de doter sa seconde fille arriva; car cette malheureuse coutume date de loin, et alors comme aujour-

d'hui, rencontrait peu d'exceptions, même en Séquanie, où les hommes sont cependant *si bons, si intelligents* et si énergiques, et les jeunes filles *si charmantes sans dot*.

Si le pauvre père, qui n'avait toujours que sa vigne, ou plutôt la moitié de sa vigne, était malheureux et tourmenté, pas n'est besoin de le dire.

Quoi! donner encore sa vigne, et cette fois toute entière! Était-ce possible? Mais voir sa fille malheureuse était plus impossible encore. Veterensis ne put se résigner ni à l'un ni à l'autre. Il recourut au moyen déjà employé. Il proposa au fiancé de sa fille la moitié de la moitié de vigne qui lui restait, lui promettant le dernier quart, après sa mort, pour compléter la dot; ce qui fut accepté.

Ainsi, son vignoble était diminué des trois quarts. Ce n'était pas sans ennui qu'il voyait ces tronçons d'un corps, qui lui avait appartenu tout entier, toujours sous ses yeux et souvent négligés.

Le travail est le consolateur et le réparateur par excellence. Le travail apaise et fortifie celui qui l'aime. Honneur au travail! Messieurs! honneur au travail de la main qui exécute, comme au travail de la pensée qui conçoit et combine! Je m'étonne que les anciens ne l'aient point aussi divinisé.

Veterensis s'y livra avec un redoublement d'ardeur extraordinaire, au point d'en combler son pauvre quart de vigne, tout ce qui lui restait!

Vous le savez, Messieurs: la vigne est une mère généreuse. A l'enfant qui lui donne sa peine, ses sueurs, son amour, elle rend le centuple, pécuniairement parlant, et, par surcroît, elle lui donne, avec le vin, le contentement du cœur et la gaité, qui en est la douce expansion.

C'est ce qui arriva pour Veterensis. Après quelques années, son quart de vigne lui produisit un revenu égal à celui qu'il avait eu d'abord du vignoble entier, puis de la moitié améliorée de ce vignoble.

Cette fois, vous le comprenez, son triomphe et sa joie n'eurent point d'ombre. Ses deux filles étaient mariées selon leur condition et selon leur cœur, dotées, heureuses; et lui, père plus heureux encore, il voyait ce bonheur, fruit de son travail; il était toujours aussi riche et laisserait un complément de fortune à ses petits-enfants.

Certes! Messieurs, voilà bien une merveille due à la vigne et au travail. Mais c'est peu de la signaler, il faut l'expliquer.

N'oubliez pas, je vous prie, que c'était probablement un vigneron de la Séquanie d'il y a deux mille ans. — Veterensis eut recours, pour obtenir les merveilleux résultats qui viennent d'être décrits,

à des moyens de deux sortes : 1° Après l'abandon, à sa fille aînée, de la première moitié de sa vigne, il s'appliqua spécialement à améliorer ses plants de vigne et aussi leur culture ; 2° quand, par le don à sa seconde fille de la moitié de sa vigne, il se fut réduit à la portion congrue du quart, il porta tous ses soins et son intelligence au perfectionnement de ses vins.

Et, de même que ses améliorations de culture lui avaient rendu la première moitié perdue de son revenu, de même aussi, le perfectionnement de ses vins lui en fit retrouver une autre moitié ; de telle sorte que l'habile et généreux vigneron de la Séquanie se trouva avoir *marié ses deux filles sans qu'il lui en coûtât rien*, comme il est dit par le titre de cette histoire. Je dis histoire, et non point conte, car je vous dis la vérité, rien que la vérité.

Cela m'oblige à confesser que le vieux livre d'où j'ai tiré pour vous l'histoire de Veterensis ne donne pas le détail des moyens de perfectionnement par lui employés pour l'amélioration, soit de sa vigne, soit de ses vins ; mais je vous assure que, si ces moyens n'étaient pas absolument ceux que je vais avoir l'honneur de vous indiquer, ils en différeraient aussi peu que possible. .

III.

Après que P. Veterensis eût vu son vignoble amputé de sa première moitié, il commença par en faire l'examen le plus attentif ; sa raison lui disait, qu'avant de rien changer à une pratique séculaire, il est indispensable d'avoir mûrement délibéré sur ce qui doit être modifié, rejeté ou conservé.

Veterensis fit tout d'abord une remarque importante : Sa vigne était plantée de beaucoup de variétés de cépages différents ; il y en avait peut-être dix ou douze, peut-être plus.

Un agronome célèbre de ce temps, Caton l'ancien ou Varron, avait dit : « Le cépage est le génie du vin. »

Tant de variétés de raisins, confondus dans une même cuve, ne pouvaient donner qu'un vin sans génie propre, sans caractère distinctif. « Voilà peut-être un défaut de ma vigne, se dit Veterensis, écrivons-le sur mes tablettes. »

Il s'aperçut que, malgré la beauté du ciel et la douceur du climat de la Séquanie, les diverses variétés qui peuplaient son vignoble arrivaient rarement à mûrir leurs fruits en même temps, si bien que la vendange se composait, le plus souvent et tout à la fois, de raisins incomplètement

mûrs, de raisins à l'état de pleine maturité et de raisins trop mûrs.

« Pardonne, « O Bacchus! » s'écria Veterensis, pardonne à ton fils ignorant et indigne, ce manquement grossier à ton culte ; je te jure qu'il sera promptement réparé! »

Veterensis avait voyagé dans sa jeunesse. Il avait visité la Gaule Narbonnaise et toute l'Italie. Il se souvint que, dans tous les crûs en renom qu'il avait visités, dont les vins, ou fins, ou grands ordinaires, plaisaient le plus, et, ce qui est le principal, se vendaient le mieux, les vignes étaient plantées de deux ou trois variétés de cépages, quatre au plus, appropriées au sol et au climat, mais avant tout de maturité contemporaine. Et Veterensis se dit : « Je n'aurai plus que trois ou quatre variétés de vignes, dont les fruits seront à la fois suffisamment abondants, aussi excellents que possible, mais surtout qui mûriront simultanément. »

Ces résolutions étant prises, Veterensis, votre ancêtre, Mesdames et Messieurs, passa aussitôt à l'exécution.

Voici le détail de ce qu'il fit : Il arracha les souches trop vieilles et devenues improductives, qu'il remplaça par les cépages de choix de sa contrée ;

Il provigna, là où la chose était possible, les bonnes espèces conservées ;

Surtout, il les maintint en lignes droites parfaites ;

Défense de sortir des rangs, comme autrefois, lorsqu'il était centurion. Tout cep qui s'écarte de sa ligne est un voleur qui prend au voisin sa part d'air, de lumière et de chaleur. En prison, les voleurs !

Vos vignes de 1875, Mesdames et Messieurs, ne ressemblent-elles pas un peu à celles de votre ancêtre en viticulture, avant qu'il les eût réformées ? N'y compteriez-vous pas beaucoup de variétés de qualité douteuse, inégales pour le mérite et l'époque de la maturité, en un mot, de nature et de caractère opposés, sans parler de leur insubordination, de leurs écarts hors de la règle nécessaire de l'alignement ?

Si vous voulez me croire, vous n'hésitez pas à essayer, sur une petite échelle d'abord, de réaliser les réformes que fit autrefois P. Veterensis. Vous savez quel en fut le résultat : Il doubla en réalité son revenu. N'est-ce pas bien tentant, même pour les pères qui n'ont pas de filles à marier, ni de dots à tailler dans leurs vignobles ? Croyez-moi, essayez.

Vous me demanderez peut-être quelles étaient les variétés de vignes

qui réussirent si bien, autrefois, sur votre riche sol, et qui ne manqueraient pas d'y réussir encore aujourd'hui?

Sur ce point, permettez-moi de me taire; car la réponse est dans vos vignes mêmes, dans vos caves et sur vos registres de ventes. Vous connaissez votre terre, votre climat; vous savez les défauts de vos vins, le goût de vos acheteurs; réglez-vous sur toutes ces considérations dans vos réformes.

Je me hasarderai pourtant à vous rapporter ici une remarque générale, que Veterensis n'avait pas manqué de faire; la voici :

Quand on a un sol fécond, un ciel clément, une température bien équilibrée, et qu'on est résolu de bien cultiver, on est toujours assuré d'une suffisante abondance de produits; il importe alors d'en rechercher la qualité, que seules les variétés de choix procurent.

Vous dirai-je quelques mots des pratiques suivies par Veterensis en vue de l'amélioration de sa culture? A quoi bon? Vous les avez conservés, sans doute, car vos *courgées* ou vos *bacots*, forme viticole qui ne se trouve que chez vous, vous donnent beaucoup d'excellents fruits et affranchissent en partie vos vignobles des effets terribles des gelées de printemps, sans nuire en rien à la vigueur ni à la durée de vos vignes.

L'ébourgeonnage, le rognage, l'échalassement, toutes les façons données à ces vignes sont autant de pratiques dont ne s'écartait point Veterensis, et qui vous sont venues de lui. Vous les gardez fidèlement et ne sauriez mieux faire. On peut, on doit même perfectionner les méthodes qui donnent de bons résultats, mais les abandonner, jamais.

J'ai oublié de vous conter une des difficultés qui arrêtaient quelque temps Veterensis : elle se rapportait aux engrais. Donnerait-il la préférence aux engrais animaux ou minéraux? Il essaya les uns et les autres, et, je dois vous le dire, il mourut avant que ses essais eussent donné un résultat décisif. Et il mourut très-vieux.

Je crains que la même chose vous arrive, et à moi aussi. Raison de plus pour essayer encore et toujours. Là où les pères auront semé, les enfants moissonneront.... peut-être.

Veterensis, avant que de mourir, résolut au moins quelques détails de la grosse question des engrais.

Dans la partie en pente de sa vigne, il remarqua que les engrais enfouis lui profitaient beaucoup mieux, et cela se conçoit aisément; les sucs fertilisants n'étaient point entraînés hors du sol par les eaux pluviales.

Mais Veterensis vit aussi qu'appliqués ainsi au printemps, ces mêmes

engrais ne donnaient pas de bons résultats. Enfouis au pied des ceps, ou même dans leurs intervalles, ils tenaient le sol trop soulevé et l'exposait à être, pour ainsi dire, brûlé, et avec lui les radicelles, par les chaleurs de l'été.

Ainsi, à l'automne, enfouissement, *toujours*, des engrais animaux, soit dans les parties planes, soit dans les parties déclives du vignoble.

Au printemps, enfouissement seulement dans les vignes en pente; ailleurs, application de l'engrais en couverture.

Il n'est ici question que du fumier d'étable. Quant aux nombreux et savants engrais chimiques qui lui étaient offerts, Veterensis les essaya d'abord. Puis, comme diverses maladies sévissaient sur les vignobles voisins, que des insectes nombreux et inconnus jusque là ravageaient beaucoup de vignes, il se dit que, faute de connaître les effets éloignés produits par l'application d'engrais inusités, la prudence conseillait de s'abstenir, et il s'en tint au fumier d'étable.

Voici donc le revenu de Veterensis doublé, comme vous le savez, par le seul effet de ses améliorations culturales; n'oublions pas qu'il le doubla, une seconde fois, après le mariage de sa seconde fille, et voyons comment il s'y prit. Il y parvint au moyen de réformes réalisées dans son système de vinification.

IV.

Veterensis avait un grand respect pour la tradition vinicole; elle venait de ses pères et remontait jusqu'au grand Magon de Carthage, dont Palladius, Varron, Collumelle et le vieux Caton lui-même, n'avaient été que les imitateurs ou les plagiaires, et dont les écrits agricoles avaient été le seul ouvrage épargné par les Romains, quand le *delenda est Carthago* (1) reçut une si terrible et si complète exécution.

Laissez-moi m'arrêter un instant, Mesdames et Messieurs, sur ce sombre, mais imposant et instructif tableau. Voici un peuple guerrier, conquérant, vainqueur. Après plusieurs siècles de luttes héroïques, il finit par terrasser une nation rivale. Son sénat a décidé que la charrue passerait aux lieux mêmes où s'était élevée une des plus belles et des plus puissantes villes du monde. On procède froidement à son entière destruction, sans rien laisser debout. Les murailles, les temples, les palais, les maisons, tout tombe, tout disparaît. Pour que l'œuvre aille

(1) Il faut anéantir Carthage.

plus vite, on a appelé, du cœur de l'Afrique, les hordes les plus barbares, les plus sauvages, qu'on lance, qu'on excite au pillage, à la dévastation, comme une meute de chiens à la curée.

Pourtant les démolisseurs ont voulu sauver, de l'anéantissement, ce que vous me permettrez d'appeler l'un des plus beaux et des plus utiles monuments du génie de la nation vaincue, un seul ! Et ce monument, c'était les vingt-huit livres écrits par Magon, — un général illustre ; — sur quel sujet ? sur l'agriculture.

Le sénat Romain fit plus encore : Un décret ouvrit un concours pour la traduction, en latin, de l'ouvrage de Magon, qui était écrit en langue punique ; et ce fut un sénateur, — Lucinius, — qui obtint le prix de ce concours, au rapport de Pline, et dont le nom a passé, pour ce seul fait, à la postérité.

Quel exemple et quel enseignement, pour nous et pour nos gouvernements, si souvent oublieux de l'intérêt agricole !

Honorer et encourager l'agriculture, le premier, le plus noble des arts, et plus spécialement la viticulture, fut et sera toujours le secret de la prospérité, de la force et de la grandeur des peuples. Pussions-nous ne plus l'oublier !

Mais revenons à Veterensis.

Je vous ai dit qu'il avait un grand respect pour la tradition viticole de la Séquanie, et qu'il n'avait jamais voulu s'en écarter. Cette conduite était d'un sage.

Rien, en effet, n'est plus digne de respect que ces pratiques, consacrées par un long usage, qui se transmettent de génération à génération, à travers les siècles, et sont comme un legs précieux et sacré des aïeux à leur descendance la plus lointaine. Elles ont toujours leur raison d'être, là où elles furent instituées et où elles se conservent ; mais il est vrai aussi que souvent elles se sont altérées, elles ont dévié, ou par accident, ou par négligence et oubli, ou même par la témérité de réformateurs imprudents.

Veterensis se demanda si cela n'était point arrivé pour les coutumes vinicoles de la Séquanie. Toutefois, avant de rien innover, il voulut étudier à fond ces coutumes, et il délibéra longuement. Il procéda comme il avait fait pour ses réformes culturelles ; il commença par examiner scrupuleusement les procédés par lui suivis jusqu'alors.

Vendangeait-il ses raisins entièrement mûrs ? Non, à cause des époques différentes de maturité de plusieurs variétés plantées pêle-mêle dans sa vigne.

Il égrappait sa vendange, et il négligeait l'écrasement total des grains de raisins ;

Il mettait souvent plusieurs jours à remplir une même cuve ;

Il ne s'inquiétait point de savoir si, au moment de la mise en cuve, sa vendange était assez chaude pour bien fermenter ;

Il prolongeait la cuvaison durant 15, 30, 40 jours et quelquefois plus ;

La cuve étant soutirée et le marc pressé, il envaisselait le vin dans ses tonneaux ou ses amphores ; mais l'ouillage ne se faisait pas toujours régulièrement et en temps opportun ; souvent le bouchage hermétique était négligé et tardif.

Tel fut le résultat de l'examen que fit Veterensis de sa conscience de vigneron ; tels étaient les procédés traditionnels de la Séquanie.

L'état des vins, obtenus et conservés par ces procédés, n'était pas toujours satisfaisant.

Les vins étaient souvent verts, peu alcooliques et disposés à des fermentations ultérieures qui les altéraient, les perdaient complètement quelquefois. Veterensis chercha longtemps les causes de ces accidents. — Il croyait que c'étaient des accidents. — Enfin, ne pouvant découvrir et déterminer ces causes lui-même, il alla demander conseil à un illustre savant qui demeurait non loin de là, à *Arbosium*, et lui dit à peu près ceci :

« Je viens te demander aide et secours, savant fils de Justus Pastor, toi qui sais tout ce qu'un mortel peut savoir, et pour qui notre père commun, le divin Bacchus, n'a point de secrets, toi qui a pénétré les mystères les plus profonds et les plus cachés de la nature.

« Apprends à mon ignorance pourquoi, dans certaines années, le vin de ma vigne est parfait et capable de vieillir presque indéfiniment, en s'améliorant toujours, et pourquoi, dans d'autres saisons, il est âpre et faible en même temps, et ne peut se conserver jusqu'à la vendange suivante exempt d'altération.

« Les dieux, qui gouvernent les saisons, en sont-ils seuls la cause, ou bien est-ce moi qui, par des soins, ou incomplets, ou contraires, provoque les maladies et la destruction de mes vins ?

« Si tu consens à m'apprendre ces choses, ô toi le plus illustre des fils de Bacchus ! la plus belle et la meilleure amphore de mon vin sera pour toi, à chaque vendange, et ma reconnaissance rendra ton nom glorieux entre tous, en proclamant ta science et ta bonté. »

— « Tu parles d'or, répondit le savant Pastor, ta sagesse et ta modestie me touchent, mais non les présents et la gloire que tu

m'offres. Les présents, la science les dédaigne ; son ambition vise plus haut que la richesse ; elle se trouve assez récompensée par le contentement que donne le service rendu à la patrie ; et, quant à la gloire, qui est aimée de tous les grands cœurs, elle vient quand elle le veut, et couronne la vie de celui qui la mérite, sans la chercher ailleurs que dans le bien accompli.

« Souffre, ô Publius ! que je te rappelle que je n'en manque pas. Garde donc tes présents et parle-moi de ta vigne et de tes vins ; apprends-moi comment tu vendanges, tu fais bouillir tes moûts, comment tu presses tes marcs, et quels soins ultérieurs tu donnes à tes vins faits. Quand je saurai tout cela par le menu, je te répondrai et je te donnerai des conseils dont tu seras content. »

Veterensis expliqua alors, dans tous leurs détails, les pratiques vinicoles que j'ai résumées plus haut, afin de ne point fatiguer votre attention, Mesdames et Messieurs ; si je ne me trompe, elles ne s'éloignent pas beaucoup des coutumes de la Séquanie moderne, de votre belle Comté.

Le savant fils de Justus Pastor écouta Veterensis avec la plus grande attention et sans l'interrompre ; à peine lui fit-il quelques questions supplémentaires ; puis, quand son hôte eut fini son exposition, il prit à son tour la parole et dit :

« Veterensis, tu es mon hôte ; un dieu propice t'a conduit dans ma maison ; tu souperas avec moi, et c'est en vidant, en l'honneur de Bacchus, de nombreuses coupes avec toi, que je veux t'instruire et te guider dans l'art difficile et délicieux du vigneron. Le souper sera long, je t'en avertis, et nos libations larges et nombreuses : mais tu ne t'en plaindras pas. »

Le maître des esclaves étant venu annoncer que le souper était servi, les deux amis, car ils l'étaient devenus, prirent place chacun sur un lit et firent un repas excellent, burent surtout des vins irréprochables, tous récoltés en Séquanie, pendant que le savant fils de Justus Pastor parlait à peu près ainsi :

« Tu m'as dit, ô Veterensis ! que souvent, avant que tu eusses fait, dans ta vigne, l'excellente réduction de tes variétés de cépages, aux quatre espèces les plus méritantes, et surtout mûrissant leurs grappes à des époques identiques, tes vins étaient plus verts, plus sujets à s'altérer qu'ils ne le sont aujourd'hui : ceci te montre d'abord que l'égale et entière maturité est une condition essentielle de la bonne qualité du vin. Attends toujours, pour vendanger, la plus complète maturité des

raisins que chaque saison pourra donner. Cet état est la perfection même du fruit, et l'excellence du raisin ne peut produire le mauvais vin.

« Le bien vient des dieux ; le mal est fils de l'ignorance des hommes. Mais quand tes raisins sont bien mûrs, pourquoi, ô Publius, sépares-tu les grains de leurs attaches ? Penses-tu donc que la nature, et que le divin Bacchus, aient mal formé le roi des fruits qui donne à l'homme le roi des breuvages ?

« Apprends au contraire qu'il faut, à la perfection du vin, l'action combinée de toutes les parties du raisin parfait. Telle fournit le sucre ; telle la matière colorante ; celle-ci des sels ; celle-là des acides : autant de substances nécessaires à l'équilibre, aux justes proportions, des divers éléments du vin.

« Il faut les mettre toutes en liberté et les tenir plongées dans la cuve qui bout, afin que la combinaison soit faite promptement et complètement ; donc, premièrement, tu n'égrapperas plus.

« Et remarque, Publius, combien tu es peu logique et peu conséquent avec tes principes. Tu ôtes, dis-tu, les rafles de tes raisins, parce qu'elles procurent à ton vin une âpreté, un goût amer, qui lui est désavantageux ; puis, en même temps, tu prolonges indéfiniment la cuvaison, alors que cette prolongation ne peut avoir d'autre résultat que de donner ou d'augmenter l'âpreté que tu cherches à éviter, et d'y ajouter souvent l'acidité. Ne serait-il pas plus simple et plus juste de laisser les grappes entières, et de ne leur donner d'autre soin, en les jetant dans tes cuves, que de les bien écraser ; car tu es trop bon observateur pour n'avoir pas remarqué ce fait, que tout grain de raisin qui n'a pas senti le contact de l'air, ne fermente pas, et par suite, répand son jus sucré, c'est-à-dire du moût et non du vin, au pressoir, et par conséquent dans les amphores. De là toutes ces fermentations ultérieures et mauvaises dont tu te plains.

« Prête-moi ici toute ton attention, ami Veterensis ; car je vais te parler d'une chose admirable et profonde, que les dieux m'ont permis de découvrir, et dont la découverte est toute ma gloire.

« Ces bouillonnements que tu as observés chaque année dans tes cuves et dans tes amphores, sais-tu quelle en est la cause ? Pourquoi ces vapeurs mortelles, pourquoi cette effervescence, cette chaleur, qui se forment dans les jus du raisin et de toutes sortes de fruits ?

« Le moût qui s'agite d'abord, qui entre en grand tumulte ensuite, puis qui s'apaise et se refroidit, c'est un monde, un monde vivant, où

se forment, où se reproduisent, où s'éteignent des vies, plus nombreuses que les étoiles du ciel qui peuplent la région de la voûte azurée, où la nourrice du roi des dieux perdit les gouttes de son divin lait, devenues des astres.

« Ces vies innombrables sont celles de petits êtres invisibles, de petites plantes mille fois plus petites qu'un poil de ta belle barbe blanche. Leur semence est dans l'air, autre monde peuplé aussi de vies sans nombre et invisibles; elle est dans tes cuves, dans ta cave, sur la robe de velours des raisins, partout. Dès que la nature fournit à ces germes l'eau, le sucre et la chaleur nécessaire, avec une autre substance pareille à l'albumine de l'œuf, aussitôt cette semence lève, comme le froment dans un champ bien préparé, sous un beau soleil d'automne. Les petites plantes, qu'on appelle ferments, se nourrissent du sucre du raisin, forment leur frêle corps avec son albumine, donnent la chaleur, condition nécessaire et résultat de toute vie; elles décomposent entièrement le moût et font le vin, donnent naissance à l'alcool et aux parfums ou à leurs éléments, rejettent le gaz carbonique, comme nos poumons rejettent l'azote, tout cela en se multipliant à l'infini, jusqu'à ce que le moût transformé ne leur offre plus d'aliments. Mais n'oublie pas, *Veterensis*, qu'elles laissent dans le vin leur semence qui, elle, ne meurt jamais. Car la divine mère Nature ne permet pas que rien disparaisse du monde, son incomparable ouvrage.

« Si tu as bien compris mes paroles, Publius, et tu les as comprises, en effet, car les dieux t'ont donné l'intelligence et le jugement, ainsi que la décision d'un esprit juste et ferme, tu as déjà arrêté le dessein de corriger la méthode de faire le vin, et tu la corrigeras de la manière que voici :

« Tu auras soin de remplir chacune de tes cuves en un seul jour, afin que l'action des ferments se fasse sentir au même moment sur tout le contenu de la cuve. Que dirais-tu d'un panetier qui ferait lever, durant trois ou quatre jours sa pâte, en y ajoutant chaque jour de l'eau, de la farine et du levain? Le vigneron qui met plusieurs jours à remplir une cuve ne fait pas autre chose;

« Puis, tu auras soin que tous les grains de tes raisins soient bien écrasés, non avec les talons de tes esclaves, mais avec des machines à fouler;

« Tu tiendras toutes les grappes plongées dans le moût bouillant, jusqu'au moment où sa masse aura repris, à peu près, le volume qu'elle avait avant la fermentation, et à ce moment, qu'il arrive au bout de

trois, quatre ou six jours, tu sépareras le vin de ta cuve d'avec ses grappes, en le soutirant et en pressant le marc, et tu le laisseras bouillir encore pendant quelques jours dans tes amphores ouvertes.

« Tu t'étonnes, ami Publius, de mon conseil relatif à la durée de la fermentation, durée si au-dessous de celle que tu as pratiquée jusqu'ici. Je t'en ai dit le motif : tu redoutes l'âpreté et l'amertume dans ton vin, ou plutôt le marchand grec qui te l'achète, la repousse ; hé bien, cette âpreté est le résultat inévitable des cuvaisons prolongées.

« Et remarque ceci : quel que soit le temps, chaud ou froid, au moment de la vendange, on peut toujours, grâce à des instruments inventés depuis peu, gouverner la fermentation des cuves, en donnant au moût contenu le degré de chaleur que l'on veut.

« Cela étant, pourquoi, quand le vin est fait et parfait, le laisserait-on encore séjourner dans la cuve ?

« Maintenant, supposons-le dans les amphores ; comment l'y gouverneras-tu ?

« Je t'ai dit, et tu as compris, que le ferment était le père du vin, et que sa semence ne périssait jamais. Il me faut encore ici toute ton attention, ô Veterensis ! De même que le gaz carbonique, qui est une manifestation de la vie du ferment, est mortel pour l'homme, de même que le léger et brillant papillon, devenu vilaine chenille, dévore la plante sur laquelle il est né, de même aussi, les germes des ferments, restés dans le vin, peuvent le détruire après l'avoir formé. Hélas ! ami Publius, c'est là une loi fatale de la nature : tout être vivant porte en lui son germe de mort ; le vin n'échappe pas à cette loi, et son germe de mort, c'est le ferment. Je ne parle ici que de la destruction accidentelle du vin, par ses diverses maladies, et non de sa douce et aimable fin, par la vieillesse, fin que nous nous plaçons à empêcher en le buvant.

« Je vais te parler des ferments de mort du vin, qui ne sont peut-être que des transformations de son ferment de vie. »

A ce moment, deux belles esclaves, une jeune grecque au teint de neige, et une séquanienne aux yeux bleus, entrèrent, portant chacune une petite amphore sur leur tête ; deux autres esclaves suivaient, ayant une coupe dans chaque main.

Les deux premières se mirent à genoux devant l'amphytrion et versèrent le vin de leur amphore dans l'une des deux coupes portées par les deux secondes esclaves ; il fut fait de même pour Veterensis.

« Goûte le vin de tes deux nouvelles coupes, dit Justus Pastor à son

hôte, et dis-m'en sincèrement ton opinion : Je le veux. Tu la feras connaître en élevant la coupe de gauche ou celle de droite, en signe de préférence. »

Veterensis obéit.

Vingt fois les esclaves sortirent et rentrèrent, apportant toujours de nouvelles amphores et de nouvelles coupes; et vingt fois, sur l'invitation de son Mécène, Veterensis dut élever, en signe de préférence pour sa haute valeur, sa coupe de droite, en déclarant même que la supériorité du vin préféré était quelquefois énorme. D'autres fois, en goûtant le vin de gauche, il le trouva si mauvais, que les beaux bras nus et les doux regards des esclaves ne purent les sauver des mouvements désordonnés, causés en lui par les disgrâces d'une détestable dégustation.

Son hôte l'observait d'un œil souriant et satisfait, et lui dit après sa dernière grimace :

« Ami, c'en est assez, n'est-il pas vrai ? Il est temps de te dire le mobile de ma conduite depuis une heure.

« Chaque fois qu'elles ont empli tes deux coupes, mes esclaves t'ont versé le même vin.

(Ici Veterensis fit un bond).

« Oui, le même vin, reprit Pastor : vin des mêmes ceps, de la même année, de la même cuvaïson. Par Jupiter, je te le jure !

« Seulement, dans le vin de droite, tous les ferments des maladies des vins ont été tués par un moyen que mes travaux, ou plutôt la bonté des dicux m'a révélé; les autres, les vins de gauche, qui t'ont fait faire plus d'une grimace, ont été laissés sous les influences de leurs ennemis; quelques-uns ont résisté, beaucoup ont péri.

« Voilà l'entière vérité !

« Comment ne le sais-tu pas déjà, ô Publius ? Car tout cela est écrit dans mon livre sur les vins. Ce sera ma seule parole de reproche : Tu es un Séquanien comme moi, et tu l'ignorais !

« Telles sont, ô Publius ! les données de la science. Mais plus la science est élevée, consciencieuse, sincère, plus elle redoute l'erreur, ennemie cachée de l'étude et de tous les mortels. Minerve, la sublime déesse des Arts, est aussi celle de la Prudence et de la Sagesse. Je t'ai dit ce qu'elle m'a permis de connaître, écoute à présent le conseil que son fils te donne :

« Commence par appliquer, à une partie seulement de ton vin, les pratiques de la science, afin que, si l'erreur s'y glisse, elle soit de faible

importance, et aussi afin d'apprendre toi-même à bien faire. En un mot, fais d'abord des essais limités ; après leur succès, tu les agrandiras, puis tu les transformeras en une méthode générale et complète. J'ai dit ; souviens-toi de mes paroles. »

Il était déjà la troisième heure. Les deux amis allèrent se reposer, non sans s'être embrassés et promis de se voir souvent.

Veterensis, vous le comprendrez, ne dormit guère. Il passa, au lieu de se livrer aux douceurs du sommeil, le reste de sa nuit à prendre quelques notes succinctes, que la proximité de la vendange rendaient bien précieuses pour lui. Je crois pouvoir vous en dire le contenu :

Suppression de l'égrappage ;

Ecrasement total des raisins, au moment de la mise en cuve ;

Maintien, dans le moût, par un moyen mécanique, de toute la masse solide de la vendange, durant la durée de la cuvaison ;

Echauffement artificiel de la vendange, dans les années froides ;

Durée de la cuvaison subordonnée absolument à celle de la fermentation première ;

Soutirage de la cuve et pressurage, aussitôt la masse de la vendange revenue, ou à peu près, à son premier niveau ;

Ouillages, puis fermeture hermétique, au bout d'un mois d'entonnaison environ ;

Soutirage au printemps ; chauffage de tous les vins douteux.

Il faudrait un livre, et un gros livre, pour développer et pour démontrer le système logique et supérieur de vinification que Veterensis établit d'après les conseils du savant fils de Justus Pastor. Ne craignez rien, Mesdames et Messieurs : Ce livre n'est point fait, et vous n'avez pas à en redouter la lecture.

Ici finit l'histoire de Publius Vetèrensis et des moyens qu'il employa pour marier ses filles sans qu'il lui en coûtât rien. Je voudrais pouvoir espérer qu'elle vous a un peu intéressés.

Elle est vraie, je vous l'assure, peut-être pas dans ses menus détails, que le premier narrateur a oublié de noter ; mais les parties principales sont d'une entière exactitude.

Ouvrez Columelle ou Olivier de Serres, vous l'y trouverez bien mieux dite, et surtout plus courte, mérite que je n'aurai pas peu contribué à vous faire apprécier.

Mais elle sera plus vraie encore, cette vinicole histoire, si, ce que je n'ose espérer, il se trouve parmi vous un Veterensis moderne, vrai

descendant du bon Séquanien, qui veuille bien reprendre, dans votre belle Franche-Comté, les travaux du vieux Publius.

Il ne s'en repentira pas ; et si Messire François-Félix Chevalier, votre maître du dernier siècle, revenait parmi vous, il prendrait dans ses bras ce courageux vigneron et vous le montrerait comme un maître en vous disant :

C'est mon fils : imitez-le !

A ces deux expositions, se joignait un Concours de jeune bétail, dont les résultats ont été appréciés de la manière suivante par M. le D^r Bousson, Vice-Président.

Mesdames, Messieurs,

Depuis quelques jours, tout Poligny s'est beaucoup occupé de viticulture. Permettez-moi de vous dire que notre Société, qui a provoqué ce mouvement, est aussi une Société d'agriculture, et qu'aujourd'hui même, nous avons eu un Concours de jeune bétail, dont les primes vont être distribuées dans cette séance.

Veuillez m'accorder moins de cinq minutes pour vous soumettre quelques observations qui pourront vous intéresser.

L'année dernière, à pareille époque, nous avons inauguré un Concours de jeune bétail bien écussonné, c'est-à-dire portant le signe caractéristique des races très-bonnes laitières.

Nous avons l'espoir bien fondé, Messieurs les agriculteurs, que ce Concours stimulerait votre zèle et vous déterminerait à faire tous vos efforts pour n'avoir bientôt plus, dans vos écuries, que des vaches vous donnant 20 à 25 litres de lait par jour.

Vous ne pouviez, en effet, dédaigner un pareil produit, que vous êtes si loin d'obtenir aujourd'hui.

Permettez-moi de vous dire deux mots de quelques pas faits dans cette voie, depuis l'année dernière.

M. Perrot, maire de Villersfarlay, a mis en œuvre toute son influence auprès de ses administrés, pour les décider à signer un compromis d'après lequel chacun des sociétaires de la fruitière de Villersfarlay a pris l'engagement formel de se servir des taureaux choisis par le comité de la fromagerie, à l'exclusion de tous autres. Il est bien entendu que ces taureaux seront porteurs d'un bel écusson.

Tous les sociétaires ont été assez intelligents pour signer cet engagement, malgré le prix élevé de la rétribution, fixé à 5 francs par vache.

Ils ont parfaitement compris qu'en mettant la rétribution à un prix élevé, il pourraient payer fort cher un taureau, et l'avoir ainsi de premier choix.

Nous ne saurions trop féliciter M. Perrot d'avoir pris cette initiative et donné un si bel exemple.

Voilà un grand pas fait dans la voie du progrès; j'en ai un autre non moins important à vous signaler.

Nous avons compté sur le dévouement bien connu d'un de nos collègues de la Société d'agriculture, sciences et arts de Poligny, pour réunir et entretenir des reproducteurs bien choisis, et arriver ainsi à créer une très-belle et très-bonne race. M. le marquis de Froissard, qui s'occupait déjà de croisements pour améliorer nos races, s'est mis très-gracieusement à notre disposition, et tous ses efforts seront désormais dirigés de manière à atteindre le but que nous poursuivons. Grâce à cette heureuse intervention, notre pays aura bientôt, à Bersaillin, un établissement où on trouvera de très-bonnes laitières et les producteurs indispensables pour les obtenir.

De pareils exemples sont bons à citer, ils sont surtout très-bons à imiter. C'est un avis aux administrateurs des communes et des fromageries, aux grands propriétaires et aux gros fermiers; que tous travaillent dans ce sens; que chaque Société de fromagerie, imitant celle de Villersfarlay, se procure de bons reproducteurs, et, dans peu d'années, nous obtiendrons des produits de premier choix.

La Société d'agriculture, sciences et arts de Poligny sera trop heureuse d'avoir provoqué un pareil mouvement.

Notre prochain numéro contiendra la liste des lauréats ainsi que le procès-verbal des opérations du Jury. Nous reproduisons, dès aujourd'hui, le rapport de notre confrère, M. Blondeau, sur l'Ébullioscope Malligand, instrument qui a valu à son inventeur un diplôme d'honneur.

L'ÉBULLIOSCOPE MALLIGAND

Parmi les nombreux instruments réunis à l'Exposition vinicole de Poligny, figurait l'Ébullioscope Malligand, destiné au titrage de l'alcool dans les vins. Son apparition dans le monde industriel, de date encore

toute récente, marque le progrès le plus saillant que l'on ait obtenu jusqu'ici pour le dosage des liquides alcooliques. C'est ainsi qu'en a jugé l'Académie des sciences, dans sa séance du 3 mai 1875, en votant des remerciements à M. Malligand, et l'insertion de son mémoire au *Recueil des Savants étrangers*. Dans ses conclusions, la Commission chargée de l'examen de cet appareil avait déclaré que l'Ebullioscope Malligand fournissait le meilleur procédé connu pour titrer l'alcool dans les vins.

Une déclaration aussi tranchée, venant de l'Académie des sciences, était si en dehors des habitudes de cette savante Compagnie, que quelques écrivains scientifiques de la presse parisienne en témoignèrent leur surprise et ne l'acceptèrent qu'en faisant leurs réserves. Ils n'admettaient pas qu'aucun appareil pût être supérieur à celui de Gay-Lussac, dont on s'était toujours servi pour contrôler et classer les instruments destinés au titrage de l'alcool.

C'est sous l'influence de cette réserve de la presse scientifique, et non sans quelque prévention involontaire contre l'Ebullioscope Malligand, que nos expériences avec cet appareil commencèrent. Mais la lecture du rapport de la Commission de l'Académie et la concordance, d'une précision presque mathématique, de nos essais de titrage répétés sur un même vin, nous eurent bientôt convaincu que les conclusions si hautement approbatives de ce rapport n'avaient rien d'exagéré.

Nous allons essayer d'exposer brièvement les principes élémentaires sur lesquels repose cet appareil, et les détails de sa construction.

L'eau pure entre en ébullition à la température de 100° centigrades sous la pression moyenne de l'atmosphère, tandis que, pour l'alcool, l'ébullition commence à 78°. C'est entre ces deux points de 78 et de 100° qu'elle a lieu pour tous les mélanges d'eau et d'alcool. On comprend donc qu'à l'aide d'un thermomètre très-sensible, on puisse déterminer le titre alcoolique d'un mélange en notant la température de son ébullition.

C'est sur ce principe théorique que l'abbé Vidal avait fondé l'Ebullioscope qui portait son nom. L'appareil ne se composait alors que de deux parties : la bouillotte dans laquelle on chauffait le liquide et le thermomètre qui marquait la température de l'ébullition. Mais, dès les premiers essais, on s'aperçut qu'il était très-difficile de reconnaître l'instant précis de l'ébullition, parce que les vapeurs qui s'échappaient de la bouillotte renfermant plus d'alcool que d'eau, le liquide perdait peu à peu de son titre alcoolique, ce qui entraînait une augmentation

continue de la température, presque sans temps d'arrêt au moment de l'ébullition. Aussi l'Ebullioscope Vidal ne dosait-il l'alcool qu'à 1 ou 2° près, et n'eut-il qu'un succès passager.

L'Ebullioscope était tombé dans l'oubli et l'abbé Vidal était mort dans la gêne, lorsque M. Malligand eut l'heureuse inspiration de perfectionner cet instrument pour venir en aide à M^{lle} Vidal, la sœur de l'inventeur malheureux. M. Malligand, qui ne songeait qu'à faire une bonne œuvre, n'eut pas l'amour-propre outré des inventeurs qui veulent tout créer par eux-mêmes, et il ne craignit pas de s'adjoindre des collaborateurs choisis parmi les savants et les plus habiles constructeurs. Il sut profiter de la critique judicieuse de M. Jacquelin, répétiteur à l'Ecole centrale, et il ajouta à l'Ebullioscope Vidal un troisième organe, le condensateur, qui sert à conserver au liquide son titre alcoolique, et par suite une température constante d'ébullition, au moins pendant quelques minutes, en renvoyant dans la bouillotte les vapeurs condensées par le refroidissement. Le mode de chauffage fut modifié par M. Wiesnegg de la manière la plus heureuse, et MM. Alvergniat frères, les habiles souffleurs, construisirent pour l'Ebullioscope un thermomètre spécial, aussi remarquable par sa précision que par sa sensibilité.

Le succès fut complet. Mais les essais avaient duré douze ans, et M^{lle} Vidal s'était éteinte sans avoir pu en partager les fruits. M. Malligand voulut alors, comme dernier souvenir, associer à son nom, sur le nouvel Ebullioscope, ceux de l'abbé Vidal et de sa sœur.

Nous avons tenu à rappeler les noms de tous les collaborateurs de M. Malligand, cités dans le rapport de la Commission de l'Académie, car ils ont contribué pour une très-large part à doter le laboratoire du savant, aussi bien que celui de l'industriel, d'un véritable instrument de précision. Que l'on nous pardonne donc les détails qui précèdent et revenons à l'examen de l'Ebullioscope.

Le dessin de cet appareil et l'instruction pratique de l'inventeur, qui font suite à cette note, donnent une idée suffisante de sa construction et de son emploi. Il ne nous reste, pour le bien faire connaître, qu'à signaler les raisons théoriques, des prescriptions de cette instruction.

La première opération d'un titrage d'alcool consiste à prendre le point d'eau, c'est-à-dire à fixer le zéro de l'échelle alcoolique tracée sur la réglette mobile. A cet effet, on verse de l'eau dans la bouillotte jusqu'au premier anneau intérieur; on visse le thermomètre et l'on chauffe jusqu'à l'ébullition. Lorsque la colonne de mercure du ther-

nomètre a atteint sur sa tige horizontale une position invariable, on fait glisser la réglette qui porte les divisions alcooliques, de manière que son zéro coïncide avec l'extrémité de la colonne, et on la fixe à demeure au moyen de la vis de pression.

Dans cette opération, le réservoir du thermomètre ne doit pas pénétrer dans l'eau de la bouillotte ; c'est seulement par la vapeur de l'eau en ébullition qu'il est échauffé pour marquer le zéro alcoolique, et c'est pour atteindre ce but qu'on ne remplit la bouillotte que jusqu'au premier anneau. On comprend, en effet, que si le thermomètre plongeait dans le liquide, comme l'eau dont on se sert n'est pas de l'eau distillée, mais de l'eau de fontaine, qui renferme des quantités variables de sels, la température qu'il marquerait, et, par suite, la position du zéro, varieraient suivant la qualité de l'eau employée, puisque le degré d'ébullition de l'eau augmente ou diminue en même temps que la dose de sels qu'elle contient. La température de la vapeur reste, au contraire, invariable tant que la pression atmosphérique ne change pas, quel que soit son degré de salure. C'est donc dans la vapeur d'eau, et non dans le liquide, que le thermomètre doit être plongé pour prendre le point d'eau. Dans cette première opération, le condensateur est inutile et n'est pas employé.

Il n'en est plus de même à la seconde opération, lorsqu'il s'agit de faire l'essai d'un vin. D'après l'instruction, on vide l'eau de la bouillotte, que l'on égoutte avec soin, et on la remplit jusqu'au deuxième anneau intérieur du vin à titrer. On visse le thermomètre et le condensateur, et l'on chauffe jusqu'à l'ébullition. Lorsque la colonne de mercure a atteint une position fixe, on lit sur la réglette le titre alcoolique du vin.

Il est important, dans ce cas-ci, que le vin versé dans la bouillotte s'élève jusqu'au deuxième anneau, pour que le réservoir du thermomètre plonge entièrement dans le liquide, car ce sont précisément les variations de température du vin en ébullition qu'il s'agit de constater.

Nous avons déjà signalé l'utilité du condensateur. C'est grâce à lui que le degré d'ébullition du vin reste invariable pendant plusieurs minutes et qu'on peut le déterminer avec une grande exactitude.

La réglette mobile est une des dispositions ingénieuses de cet appareil, où toutes les pièces sont si bien combinées ; mais son emploi n'était possible qu'avec un thermomètre d'un calibrage parfait. Il est facile de voir que si cet instrument ne donnait pas, sur toute sa tige, des intervalles égaux pour chaque degré de température, il faudrait

changer de réglette à chaque variation de la pression atmosphérique, ce qui compliquerait beaucoup la manœuvre de l'Ebullioscope. Le thermomètre est donc la partie la plus importante de cet appareil : c'est la seule pièce qui ne souffre pas de médiocrité dans sa construction.

Le tracé des divisions de l'échelle alcoolique sur la réglette, au moyen de mélanges d'eau et d'alcool, ne présente aucune difficulté ; mais on se demande comment il se fait que le vin, qui contient un grand nombre de substances étrangères, ait le même degré d'ébullition qu'une eau alcoolisée au même titre. — La Commission académique a reconnu que cette coïncidence heureuse, qui facilite singulièrement l'emploi de l'Ebullioscope, résulte de ce que les vins renferment en même temps des substances, telles que la crème de tartre, qui élèvent la température de l'ébullition et d'autres, comme le sucre, qui l'abaissent, et que, dans la plupart des vins de table, il y a compensation entre ces deux effets contraires, de sorte que ces vins se comportent dans l'Ebullioscope comme s'ils n'étaient que de simples mélanges d'eau et d'alcool. — Il n'y a d'exception que pour des vins très-sucrés, qui ont, en général, une haute teneur en alcool. Mais alors, il suffit de les couper d'eau de manière à ramener leur titre entre 10 et 12 degrés alcooliques pour éviter tout inconvénient. Ainsi, un vin très-sucré à 20 pour 100 d'alcool sera coupé de moitié d'eau, puis on dose l'alcool du mélange et l'on en double le titre pour avoir celui du vin naturel. L'Ebullioscope se prête très-bien à cette opération, parce que les degrés alcooliques sur la réglette sont beaucoup plus grands entre 10 et 12 degrés qu'à 20 degrés. L'erreur de lecture dans le premier cas sera donc plus faible que dans le second. Il en résulte qu'en doublant le titre d'un vin coupé de son volume d'eau, on ne commet pas une erreur d'observation sensiblement plus grande qu'en dosant directement le vin naturel.

Nous avons rappelé, au commencement de cet article, la réserve avec laquelle les journaux scientifiques acceptèrent les conclusions de la Commission académique sur l'Ebullioscope Malligand. On pensait alors que cet instrument n'avait pu être contrôlé qu'au moyen de l'appareil à distillation de Gay-Lussac, et que, dès lors, il ne pouvait être déclaré plus exact que l'instrument contrôleur. — Mais la Commission ne s'est point servi de l'appareil Gay-Lussac. Elle a suivi, dans ses expériences, une méthode d'une précision remarquable, qui lui permettait de constater la valeur de l'Ebullioscope, indépendamment de

celle de tout autre appareil à titrer l'alcool. Cette méthode repose sur un procédé particulier de distillation dû à M. Thénard, et qui permet d'évaporer dans le vide, à moins de 40 degrés, les liquides les plus altérables. — On prit du vin de pineau, de celui qui, étant très-chargé de sels, devait être un des plus rebelles à déceler son titre à l'Ebullioscope, et on lui enleva, par le procédé de M. Thénard, tout son alcool, sans altérer en rien les substances étrangères qui restaient concentrées dans la vinasse. En ajoutant à celle-ci de l'alcool et de l'eau en proportions variables, la Commission prépara des vins artificiels d'un titre alcoolique parfaitement connu et qui renfermaient cependant les mêmes substances que les vins naturels. C'est avec ces mélanges que la Commission exécuta les nombreuses expériences qui lui permirent de juger de la précision de l'Ebullioscope Malligand, et d'affirmer qu'il donnait le titre alcoolique des vins avec une erreur qui ne dépassait pas, en moyenne, un vingtième de degré.

Nous avons fait beaucoup d'essais avec cet appareil. La réglette est graduée seulement en demi-degrés, mais il est facile de partager à vue cette intervalle en quatre parties égales et d'apprécier ainsi un huitième de degré.

Voici les résultats que nous avons obtenus pour quelques-uns des vins que nous avons à notre disposition. Dans ce tableau, le degré alcoolique correspond à 1 pour 0/0 d'alcool : ainsi, un vin qui titre 12° renferme 12 pour 0/0 de son volume d'alcool.

Vin jaune de Poligny, de 1842 (cru de Foulnay) . . .	18° 5.
Vin jaune de Château-Châlon, de 1859	14° 9.
Vin rouge des Arsures, de 1865	12° 8.
Vin rouge de Montchauvier, de 1870	12° 3.
Vin rouge de Montchauvier, de 1874 (gros plants) . .	9° 8.
Vin rouge de Montchauvier, 2 ^e cuvée, de 1874 . . .	8° 0.

En résumé, nous avons reconnu que l'Ebullioscope Malligand est d'un emploi rapide et si facile, que la personne la plus inexpérimentée peut s'en servir avec certitude. Quant à la précision de ses indications, elle ne peut être mise en doute après les expériences si variées de la Commission de l'Académie des sciences.

Le jury de l'Exposition, dont la compétence a été si unanimement appréciée par les exposants, a donné, avec toute justice, une nouvelle sanction au jugement favorable de l'Académie, en décernant à M. Malligand une de ses plus hautes récompenses pour les perfectionnements

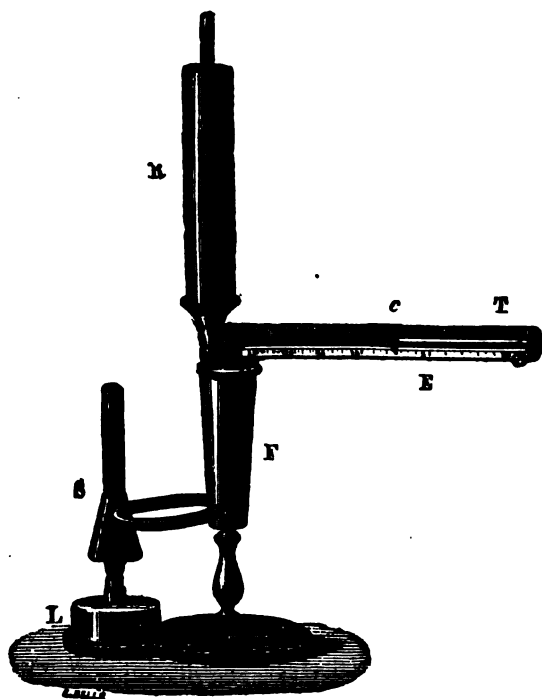
qu'il a apportés à l'Ébullioscope. C'est une bonne fortune pour la Société d'agriculture, sciences et arts de Poligny, d'être une des premières à signaler à l'industrie vinicole cet utile instrument.

E. BLONDEAU, *membre fondateur.*

INSTRUCTIONS

sur l'emploi de l'Ébullioscope perfectionné
par E. Malligand fils et Eth et B^d Vidal

BREVETÉ S. G. D. G.



Adopté et employé par la Chambre Syndicale du Commerce des Vins et Spiritueux du département de la Seine (7 juillet 1874).

Déclaré par l'Académie des Sciences le meilleur procédé connu jusqu'ici pour titrer l'Alcool dans les Vins (3 mai 1875).

L'Ébullioscope perfectionné, tel que nous l'offrons maintenant au public, est un instrument destiné à l'estimation exacte de la richesse des liquides alcooliques.

Sa construction a été réglée de manière à permettre à l'opérateur d'en tirer des observations précises, se répétant avec fidélité, et à rendre chaque expérience facile et prompte, à la condition, toutefois, de se conformer aux précautions qui vont être recommandées pour assurer la réussite de l'opération.

L'Ébullioscope se compose :

1° D'un vase, en laiton, F, ayant la forme d'un cône tronqué, mis en communication à la partie inférieure avec un cylindre courbé en demi-cercle;

2° D'un couvercle se vissant à la partie supérieure du cône et percé de deux ouvertures, la plus étroite pour livrer passage au thermomètre coudé horizontalement, et la plus large pour y fixer le réfrigérant;

3° D'un réfrigérant R, qui reçoit dans l'espace compris entre les deux cylindres l'eau nécessaire pour refroidir et condenser constamment la vapeur alcoolique;

4° D'un thermomètre fixe T, appuyé le long d'une large plaque posée de champ sur le couvercle : contre cette plaque, peut se mouvoir, le long du thermomètre, une règle plus étroite E, sur laquelle se trouvent gravés les degrés alcooliques de 0 à 20 ou 25 degrés de richesse;

5° D'une lampe à alcool L, à mèche de combustion uniforme, et enfin d'une pipette jaugée par un trait circulaire sur la tige.

MANIÈRE D'OPÉRER.

Pour connaître la richesse alcoolique d'un vin, il faut :

1° Verser de l'eau dans la bouillotte, jusqu'au niveau de la bague *la plus rapprochée du fond*, de manière que le réservoir du thermomètre ne touche pas cette eau ; visser le couvercle, en ayant soin de ne pas le serrer ; allumer la lampe et la poser sous la cheminée. Suivre de l'œil la colonne mercurielle dès qu'elle apparaît dans la branche horizontale du thermomètre ; lorsqu'elle est parfaitement arrêtée et qu'elle semble immobile pendant quelques minutes, dévisser le bouton qui permet à la petite règle de se déplacer, y amener le O de celle-ci en juste coïncidence avec l'extrémité de la colonne de mercure ; on revisse ensuite le bouton, en ayant soin de ne pas déranger l'échelle. Cette première opération a pour objet de régler l'instrument en prenant le point d'ébullition de l'eau, par rapport à la pression barométrique du

moment ; cela une fois fait, on peut se servir de l'appareil pendant deux ou trois heures, mais les titrages rigoureux doivent toujours être précédés du point d'eau, qui se prend sans mettre le réfrigérant.

2° Dévisser le couvercle, en le saisissant toujours à la tige de la bouillotte et JAMAIS par la *branche horizontale*, vider l'eau chaude, bien égoutter, rincer ensuite soigneusement avec un peu du vin dont on cherche le titre, et remplir de ce même vin la bouillotte, jusqu'au *niveau de la bague supérieure*, puis revisser entièrement le couvercle, sans toutefois forcer le pas de vis. Remplir d'eau froide le réfrigérant et le visser sur le couvercle. Recommencer le chauffage comme précédemment, en ayant soin de tenir la lampe toujours pleine d'alcool, et sans déranger la petite règle, amener le curseur à l'extrémité de la colonne mercurielle bien arrêtée, et ensuite lire sur l'échelle le degré alcoolique indiqué par le curseur.

Cette observation ne doit pas être prolongée au-delà de deux à trois minutes, pour avoir une appréciation rigoureuse.

N. B. — On ne saurait trop recommander de ne *jamais serrer les pas de vis* qui sont ajustés, et surtout de ne *jamais se servir de la tige horizontale* comme d'un levier pour dévisser le couvercle ; en agissant ainsi, on s'exposerait à casser le thermomètre.

Lorsque les pas de vis s'encrassent, il faut les nettoyer avec une petite brosse imbibée d'alcool.

OBSERVATIONS GÉNÉRALES.

COUPAGE DES VINS.

Tous les vins chargés en couleur, ou légèrement liquoreux, doivent être coupés d'eau par moitié.

En cas d'incertitude sur l'opportunité du coupage, il est plus prudent de le faire.

Les vins liquoreux ou de liqueur, tels que ceux de Banyuls, *Malaga*, *Madère*, *Muscato*, etc., doivent être coupés par quart.

Pour bien faire un coupage, il est indispensable que les liquides devant être mélangés soient *sensiblement à la même température*. Se servir ensuite de la pipette, que l'on remplit du liquide à essayer jusqu'au *niveau du trait circulaire* gravé sur la tige ; laisser bien égoutter, pendant une minute, dans un vase très-propre et très-sec.

Remplir de nouveau la pipette dans les mêmes conditions que précédemment.

demment avec de l'eau pure, une, deux ou trois fois, suivant que l'on veut couper par moitié, par tiers ou par quart.

Mélanger le coupage, puis le faire bouillir suivant les indications déjà données, et multiplier par deux, trois ou quatre le résultat obtenu, suivant la nature du coupage.

Quand on a terminé toutes les opérations, il faut avoir soin de passer de l'eau dans la bouillotte et de bien l'égoutter avant de la mettre dans sa boîte.

MANIÈRE DE RÉUNIR LE MERCURE DIVISÉ.

Si, par suite du transport, le mercure venait à se diviser et s'il en restait quelques bulles, soit dans la tige du thermomètre, soit dans l'olive qui est à l'extrémité de la tige horizontale, il faudrait retourner le thermomètre sens dessus dessous et lui imprimer quelques légères secousses de haut en bas dans le vide, afin de faire sortir le mercure du réservoir, puis le conduire, avec les parties divisées, jusque dans la petite olive pour en effectuer la réunion. On redresse ensuite la tige thermométrique pour vider l'olive, en laissant glisser le mercure, par son propre poids, jusque dans le réservoir, qu'il faudrait secouer légèrement si tout le mercure n'y était pas rentré.

Une colonne de mercure divisée peut aussi remplir complètement l'olive; il faudrait, dans ce cas, si quelques vives secousses dans le vide ne suffisaient pas pour chasser le mercure, chauffer TRÈS-LÉGÈREMENT cette olive en la promenant avec *précaution* à trois ou quatre centimètres au-dessus de la flamme de la lampe à alcool, jusqu'à ce que le mercure soit délogé, et alors de le conduire, par un plan incliné, jusque dans le réservoir, où on le fait rentrer à l'aide de quelques secousses, comme il est dit plus haut.

On peut se procurer l'**ÉBULLIOSCOPE** perfectionné chez M. E. MALLIGAND fils, négociant en vins, rue de la Côte-d'Or, 31, à l'Entrepôt général des vins, quai Saint-Bernard.

REVUE BIBLIOGRAPHIQUE

PAR M. LE DOCTEUR ROUGET (D'ARBOIS), MEMBRE FONDATEUR.

L. Des maladies du cerveau et de l'innervation, d'après A. Comte, par le docteur G. AUDIFFRENT. Un fort volume

in-8°. Paris, Ernest Leroux, éditeur, rue Bonaparte, 28. 1875.

L'ouvrage de M. le docteur Audiffrent a été gracieusement offert à la Société par notre collègue, M. Ch. Sauria, de Saint-Lothain. Une grave et douloureuse affection de la main droite, suite d'une piqûre anatomique, l'a empêché de vous en rendre compte. Initié au positivisme, il était beaucoup plus apte que moi à vous exposer la théorie médico-sociale du disciple bien-aimé d'A. Comte. Veuillez donc m'accorder votre indulgence.

M. Audiffrent s'éloigne, par la doctrine et la méthode, de ce que l'on enseigne, de nos jours, sur les maladies du cerveau et sur l'innervation. C'est en subordonnant toujours l'analyse à la synthèse, qu'il s'élève à une hypothèse sur la nature des maladies qui viennent troubler l'harmonie générale d'un organisme, où tout est solidaire.

Ce n'est qu'après avoir traité des conditions de l'unité humaine, individuelle et collective, qu'il fait ressortir celle de la santé et qu'il aboutit à la théorie de la maladie. Il conduit ainsi le lecteur de la connaissance des maladies végétatives et animales, à l'étude de l'ensemble des maladies nerveuses et cérébrales.

Je bornerai à ces considérations générales mon appréciation de cette œuvre vraiment magistrale, dont je n'ai point à faire ici l'analyse. Mais j'espère qu'on me pardonnera une citation, qui me paraît devoir être bien accueillie des lecteurs du Bulletin. Je choisis, page 849, la protestation de l'auteur contre l'opinion émise par plusieurs médecins, relativement à la sainte fille qui sauva la France au xv^e siècle :

« L'opinion qui semble avoir prévalu dans le monde des aliénistes consiste à ranger cette noble héroïne dans la catégorie des *théomanes*. Notre grand historien national, M. Michelet, a rectifié à sa manière ces étranges opinions, qui montrent combien les médecins s'associent peu de nos jours aux grandes émotions populaires, puisqu'ils ne peuvent ni les partager, ni les concevoir. « L'originalité de la Pucelle, dit M. Michelet, ce qui fit son succès, ce ne fut pas tant sa vaillance ou ses visions, *ce fut son bon sens*. A travers son enthousiasme, cette fille du peuple vit la question et sut la résoudre. » « L'originalité de la Pucelle, je le répète, ne fut pas non plus dans ses visions. « Qui n'en avait, au moyen-âge ? Même dans ce prosaïque xv^e siècle, « l'excès des souffrances avait singulièrement exalté les esprits. »

« Nous avons sur la piété de Jeanne un touchant témoignage, celui de son amie d'enfance, Heaumette, plus jeune de trois ou quatre ans. Que de fois, dit-elle, j'ai été chez son père et couché avec elle de bonne amitié ! C'était une bien bonne fille, simple et douce. Elle allait volontiers à l'église et aux saints lieux. Elle filait, faisait le ménage, comme font les autres filles. Elle se confessait souvent. Elle rougissait quand on lui disait qu'elle était trop dévote, qu'elle allait trop souvent à l'église. » « Tout le monde connaissait sa charité, sa piété. Ils voyaient bien que c'était la meilleure fille du village. Ce qu'ils ignoraient, c'est qu'en elle la vie d'en haut absorba toujours l'autre et en supprima le développement vulgaire. Elle eût, d'âme et de corps, ce don divin de rester enfant. Elle grandit, devint forte et belle, mais elle ignore toujours les misères physiques de la femme. Elles lui furent épargnées au profit de la pensée et de l'inspiration religieuse. » Que trouve-t-on de surnaturel et de maladif dans le noble enthousiasme qui transporta la sainte jeune fille et lui inspira, à l'invitation de ses anges, des voix d'en haut, auxquelles tout le monde croyait autour d'elle, le désir de sauver son roi, son pays. Le bon sens dont Jeanne fit toujours preuve, dans les situations les plus difficiles de sa rude entreprise, aurait dû écarter de l'esprit des hommes spéciaux toute idée de manie religieuse ou autre. Quant à ses visions, comme le dit l'historien à qui nous avons emprunté ces belles pages, qui n'en avait au xv^e siècle ? D'ailleurs, nous espérons avoir établi que les visions, c'est-à-dire les hallucinations, contrairement aux idées qui ont prévalu chez quelques aliénistes, ne suffisent pas, à elles seules, pour constituer la folie. Tout le passé serait, à ce compte, aliéné. Toute l'existence de Jeanne fut dirigée par la plus saine raison ; elle la conserva intacte jusqu'au dernier moment de sa courte existence, au milieu des plus horribles tourments. Le pays tout entier s'est levé à sa voix et dans sa sainte personne, lorsque la noblesse toute entière était renversée ou parjure, pour sauver, avec la France, l'héritage des siècles écoulés. »

Je sollicite pour le livre que je viens de signaler une place honorable dans votre bibliothèque, où il sera consulté avec fruit par de nombreuses catégories de lecteurs.

II. Des sources thermales et minérales de l'Algérie, au point de vue de l'emplacement des centres de population à créer, par le docteur E.-L. BERTHERAND (avec une carte). Alger, imp. de l'Association ouvrière, V. Aillaud et C^{ie}. 1875. Broch. in-8° de 34 pages.

L'exploitation des eaux minérales, dont le bénéfice s'adresse à toutes les classes sociales et qui contribue à la santé publique, a pris une place marquée parmi les branches de la richesse générale. C'est avec raison que notre savant collègue désire que l'on tienne compte de la proximité des eaux minérales dans le choix des emplacements des villages algériens. On faciliterait ainsi les aménagements et l'utilisation des sources minérales; on y rendrait possibles la vie matérielle et les distractions; on créerait une industrie nouvelle qui solliciterait certainement l'intervention de grandes compagnies d'exploitation; on améliorerait la santé publique; on retiendrait dans la colonie les sommes considérables que les Algériens, soit par habitude de déplacement, soit par nécessité de traitement, vont chaque année porter au-delà de la Méditerranée; on appellerait et conserverait dans le nord de l'Afrique les étrangers valétudinaires auxquels ces sources minérales seront ordonnées, comme complément de l'influence climatérique; on enrichirait l'agriculture par la multiplication des espèces animales, et le commerce par l'attrait des relations entre les trois provinces; prospérité à laquelle le réseau des voies ferrées s'empressera de prêter le concours de ses mailles plus resserrées.

Pour notre auteur, ces séduisantes perspectives ne semblent point entachées d'exagération. Les richesses thermo-minérales de l'Algérie sont considérables: on y compte aujourd'hui 140 stations. Grâce à la carte qu'il en a dressée, un simple coup-d'œil permet d'en apprécier l'emplacement, la nature, la distance des centres de colonisation. Sera-t-il permis à l'auteur du *Catalogue des sources minérales de la Franche-Comté*, en *Revue littéraire de la Franche-Comté*, de remercier M. Bertherand de son important travail et de se mettre à la disposition de la Société dans le cas où elle voudrait établir pour notre province une carte analogue?

SÉANCE GÉNÉRALE DU 14 OCTOBRE 1875.

Présidence de M. BAILLE.

La séance est ouverte à dix heures un quart.

Le procès-verbal de la séance précédente est lu et adopté.

Correspondance. — M. le Ministre de l'Agriculture envoie le programme de l'Exposition générale agricole qui doit avoir lieu à Paris en février 1876. La Société se proposant de prendre part à cette Exposition, une Commission sera nommée ultérieurement.

M. le Ministre de l'Instruction publique accuse réception des Nos 6 et 7 du Bulletin de la Société, qui lui ont été adressés pour être transmis à diverses Sociétés savantes.

M. Girardot envoie deux exemplaires d'une poésie intitulée : *l'Horloge* (opuscule in-8°. Poligny, imp. Mareschal). Remerciements.

M. le Président de la Société des sciences de l'Yonne met à la disposition de notre Société un certain nombre d'ouvrages publiés par cette Compagnie, pour le cas où nous ne les posséderions pas encore. Des recherches seront faites à ce sujet, et, s'il y a lieu, l'offre gracieuse de la Société de l'Yonne sera accueillie avec reconnaissance.

Un certain nombre de poésies, envoyées au concours de la présente année, sont déposées sur le bureau. Le Concours étant clos demain 15, la Commission littéraire pourra commencer immédiatement ses travaux.

Lectures. — Il est donné lecture : d'une *Revue des Journaux agricoles et scientifiques*, par M. le docteur Rouget ; d'un travail de M. Coste, intitulé : *Contribution à l'histoire agricole et météorologique de l'arrondissement de Poligny* ; d'un rapport de M. Blondeau sur l'ébullioscope Malligand, qui a figuré à notre dernière Exposition, et a mérité un diplôme d'honneur ; enfin, d'un rapport de M. le docteur Bousson sur les *Leçons d'hygiène faites au Collège de Falaise* par M. le docteur Descieux.

Ces différents travaux seront insérés au Bulletin.

Sur la proposition de M. le Président, des remerciements sont votés à la Société d'émulation du Doubs, qui a bien voulu, à l'occasion de notre Exposition, mettre à notre disposition sa belle collection d'écussons représentant les armes des principales villes de la province.

M. le Secrétaire-Général dépose une pétition à MM. les députés à l'Assemblée nationale, demandant la suppression de l'impôt sur les bouilleurs de crû; cette pétition est due à l'initiative du Comice agricole de Baume-les-Dames.

La Société s'associant à toutes les considérations qui y sont énoncées, décide qu'un exemplaire de cette pétition, revêtu de la signature de son Président, de celle de son Secrétaire-Général et du sceau de la Société, sera adressé en son nom à M. le Président de l'Assemblée nationale.

Sont nommés membres honoraires de la Société :

MM. le marquis de Grammont, député de la Haute-Saône; le comte de Laubespain, propriétaire; Pingaud, professeur à la Faculté des lettres de Besançon; Terrel des Chènes, rédacteur en chef du *Moniteur vinicole*; Malligand, constructeur-mécanicien à Paris.

Membre titulaire :

M. Grillet, lieutenant-colonel d'infanterie à Langres, présenté par M. Baille.

Et Membres correspondants :

M. Pacoutet, propriétaire à Salins, présenté par M. Baille; M. Dumont, propriétaire et agent général de la Compagnie du *Soleil*, présenté par M. Mareschal; MM. le commandeur Pascal Greco, consul de la République de Saint-Marin, à Ancône; Antoine Contrucci, juge au tribunal civil de Lucques; Antoine Zaccaria, inspecteur de l'instruction publique à Fermo, et le comte Ferdinand Grati, directeur du Collège Serbe à Constantinople, les quatre présentés par MM. le Dr Carlo Venturini et Adolphe Huart.

La séance est levée à onze heures et demie.

REVUE DES JOURNAUX AGRICOLES ET SCIENTIFIQUES,

PAR M. LE DOCTEUR ROUGET (D'ARBOIS), MEMBRE FONDATEUR.

Destruction radicale de la cuscute (1). — Tel est le titre d'une note intéressante publiée par M. le docteur Schneider, président du Comice agricole de Thionville, dans le *Cultivateur du*

(1) Voir en *Bulletins de la Société* : 1866, pages 121, 221; 1868, page 224; 1870, page 112, et 1873, page 264.

Midi (septembre 1874). Ce médecin voudrait qu'on rendit obligatoires le *déscutage* des luzernes et des trèfles et l'échardonnage des céréales. Il compare la cuscute à un cancroïde qui a envahi une portion du corps humain accessible aux opérations chirurgicales. Quand la cuscute s'installe dans une de ses luzernières, il n'attend pas que cette tache d'huile ait étendu son cercle concentrique; il traite ce cancer de la luzerne comme ceux du corps humain : il procède par l'amputation ou par la cautérisation.

« L'amputation se fait à l'aide d'une bêche, par la méthode circulaire. Je bêche la portion de luzerne sur laquelle fleurit la plante parasite; quand j'arrive à la circonférence du cercle, je continue à bêcher circulairement en jetant la terre sur le cercle infesté. J'obtiens ainsi une sorte de tumulus arrondi qui dépasse d'un fer de bêche le niveau du sol et dans lequel la cuscute est bel et bien enterrée.

La cautérisation se pratique au moyen du fumier. On décharge une brouette ou un tombereau de fumier sur la tache de la cuscute, suivant que celle-ci est plus ou moins étendue. On a soin que, comme dans l'opération précédente, l'action du caustique puisse dépasser de 30 à 40 centimètres la périphérie de la portion de luzerne attaquée, et que le monticule de fumier forme une couche épaisse d'un pied au minimum. »

Ces deux procédés entraînent l'asphyxie, la destruction de la cuscute et de la luzerne. En conséquence, au printemps de l'année suivante, on sème de la graine de luzerne sur l'espace circulaire, sur le lambeau amputé, et, au bout de quelques mois, l'habit qu'on a de la sorte rapiécé ressemble tout-à-fait à un habit neuf. Si l'on a procédé par cautérisation au moyen du fumier, il faut enlever celui-ci à l'entrée de l'hiver et semer la luzerne au printemps. Si l'on attaque la maladie à sa naissance, l'opération est facile et peu coûteuse.

Les vins mousseux en France. (La Vigne). — Les Champenois ont compromis la suprématie de leur fabrication en achetant au dehors des vins trop inférieurs, et en augmentant leurs prix dans des proportions qui éloignent beaucoup d'acheteurs. Ces producteurs ont tort de tuer la poule aux œufs d'or. « A la suite d'une hausse générale de 10 à 15 p. 0/0 en 1872, l'exportation des vins de Champagne a subi une réduction de 3 millions de bouteilles dans le 1^{er} trimestre de 1873. » Nos revers ont appris aux bourgeois à ne plus juger de tout sur l'étiquette. L'on rencontre encore quelques routiniers qui s'obstinent à payer une bouteille portant une marque en renom le

double d'une marque obscure, lors même que le vin de celle-ci serait dix fois supérieur à la première. Mais la misère des temps contraind les familles à des économies sur le budget de la vanité, même sur celui des marques du vin mousseux. L'industrie des vins mousseux de notre contrée a bénéficié dans une certaine mesure de la restriction subie par le commerce des vins champenois. Elle ne peut que se développer, surtout si ses rivaux ne se corrigent pas promptement de leurs erreurs. Déjà, et sans rien enlever au mérite des *champanisateurs* de la Marne, nos producteurs savent donner à leurs vins plus de corps et plus de sève que n'en possèdent ceux de la Champagne. Encore un effort, et nos habiles viculteurs du pied du Jura tiendront à participer à la prospérité toujours croissante (Exemple : MM. Devaux, de Lons-le-Saunier, Pointe, d'Arbois, Courvoisier, de Marnoz, Thiébaud, de Salins, etc.) des maisons qui cultivent avec intelligence cette spécialité nationale déjà si fortement implantée dans notre sol comtois, que l'on voit apparaître l'aurore du jour où elle s'y généralisera et sauvera notre viticulture en péril.... *Jam proximus ardet Ucalegon.*

Nous avons le plaisir d'annoncer à nos lecteurs la publication nouvelle de l'*Histoire de France* et de l'*Histoire de la Révolution française* de Michelet en livraisons illustrées. C'est la première fois que cette œuvre véritablement nationale de notre grand historien populaire paraîtra sous cette forme, qui va la rendre accessible à toutes les bourses. L'éditeur Lacroix publiera une livraison par semaine; chaque livraison comprendra 32 pages de texte avec vignettes et une gravure hors texte, sur papier teinté de couleur. Toutes les gravures sont originales et dues à un artiste de grand talent, M. Vierge.

Quoique l'exécution soit luxueuse, le prix ne sera que de 50 centimes la livraison. Nous ne pouvons trop recommander ce bel ouvrage, qui est le monument le plus complet et le plus vivant des annales de notre patrie.

Au dernier Concours de la Société littéraire et artistique de San Bartholoméo in Galdo (Italie), notre collègue, J. Sénamaud, de Bordeaux, a obtenu une médaille d'or pour différents travaux présentés par lui à la Société.

La Société des agriculteurs de France, dans sa séance du 27 octobre 1875, et sur la présentation de MM. Drouyn de Lhuys et Ch. Jobez, a admis, parmi ses membres fondateurs, la Société d'agriculture, sciences et arts de Poligny.

LES SECOURS D'URGENCE

GUIDE PRATIQUE

DES COMITÉS ET POSTES D'ASSISTANCE AUX BLESSÉS, NAUFRAGÉS, NOYÉS, ASPHYXIÉS,
AUX VICTIMES D'ACCIDENTS SUR LES CHANTIERS PUBLICS, CHEMINS DE FER, DANS
LES ÉTABLISSEMENTS INDUSTRIELS, THÉÂTRES, INCENDIES, FERMES ISOLÉES,
COMMUNES RURALES, ETC., ETC.;

Par le docteur E.-L. BERTHERAND.

(Fin).

La PENDAISON, suspension du corps avec constriction énergique de la gorge, dans le but d'amener la mort le plus souvent, nécessite comme *secours d'urgence* que l'on coupe, que l'on enlève sur-le-champ le lien qui met ainsi obstacle à l'entrée de l'air dans les voies respiratoires. Un préjugé stupide, barbare, qui a cours encore dans nos campagnes, veut que l'on ne touche pas au corps en l'absence de l'autorité judiciaire. Que de gens trouvés étranglés ou pendus, peu de temps après la perpétration de l'accident, auraient pu être ranimés et rappelés à la vie, si cette croyance anti-humanitaire n'eût pas éloigné les secours opportuns! C'est donc là une coutume contre laquelle on ne saurait trop s'élever! Le lien doit être promptement enlevé, détaché, sectionné: si l'individu est à terre ou couché sur un lit, cette opération est des plus simples; s'il est suspendu, on doit, pendant qu'on fait disparaître la cause de l'étranglement du cou, faire soutenir le tronc et les membres par plusieurs assistants, afin que la chute du corps n'aggrave pas la situation de la victime, ne favorise pas des plaies, fractures, luxations, contusions, commotions de la moelle ou du cerveau, etc. Le pendu sera ensuite transporté dans une pièce aérée, mais ni chaude ni froide; on s'empressera de desserrer, d'enlever jarretières, cravate, cordons de jupon, corset, gilet, ceinture de pantalon, robes, etc. Le corps placé sur un lit, un matelas ou des bottes de paille,

la tête et la poitrine un peu élevées, on fera des affusions d'eau froide sur la face; compresses d'eau fraîche sur le crâne et le front; frictions sur les extrémités, surtout la plante des pieds et la paume des mains, avec des flanelles ou des brosses; provoquer la respiration par les moyens indiqués plus haut à l'article « asphyxie. » — Dès que le sujet peut avaler, lui administrer de l'eau aiguisée d'eau de mélisse, de vin, d'eau-de-vie ou d'eau de Cologne. Si, une fois ranimé, il manifeste de l'engourdissement et que la face reste très-violacée, promener des sinapismes sur les bras et les jambes.

La SUBMERSION, ou asphyxie des noyés, demande les *secours d'urgence* suivants :

Dès que l'individu a été retiré du milieu où il s'est noyé, il ne faut pas, comme un fatal préjugé le conseille, lui laisser les pieds dans l'eau jusqu'à la venue de l'autorité ou d'un médecin; c'est non-seulement une inhumanité, mais encore une perte irréparable de temps pour l'administration des secours. On le porte donc dans un lieu sec; on le déshabille au plus tôt. Des linges bien secs, chauffés s'il est possible, servent à l'essuyer de toutes parts. Bien se garder de le pendre par les pieds, sous prétexte de faire rendre l'eau qu'il a avalée: c'est bien moins, en effet, l'introduction du liquide que la privation d'air respirable qui détermine l'asphyxie (1). Nettoyer, à l'aide d'un linge fixé à l'extrémité d'un bâtonnet, les cavités du nez, puis celles de la bouche, si les mâchoires peuvent être écartées facilement. Le docteur de Labor-dette, de Lisieux, a prouvé, en 1865, que l'on se trompait géné-

(1) On avait même, au siècle dernier encore, l'habitude de rouler le noyé dans un tonneau ouvert par les deux bouts; voici comment cette pratique est condamnée dans un Avis du Prévôt des Marchands et des Echevins de Paris, en 1740: « Art. 2^e. Il est évidemment sensible qu'une « telle manœuvre, dont le but a été de mettre toutes les parties du corps « du noyé en mouvement et de tâcher de rétablir en lui la circulation « éteinte en apparence, en le mettant dans une agitation générale, doit « occasionner au corps une infinité de contusions dont les suites peuvent, « non-seulement être très-dangereuses, mais même lui causer la mort « pendant l'opération. » — On ne saurait mieux critiquer cette barbare coutume.

ralement sur les symptômes de la mort chez les noyés, que la contraction des mâchoires et la crispation des doigts sont, tout au contraire de ce que l'on admettait, des signes de la persistance de la vie. Produits par la contraction des muscles dans la première période de l'asphyxie, ils disparaissent dans la dernière période et diffèrent de la rigidité cadavérique qui se manifeste après la mort. Loin donc de motiver la suspension des soins et des secours, la contraction des mâchoires et la crispation des doigts doivent en encourager l'administration empressée et persévérante. Une fois l'individu déshabillé, séché et suffisamment couvert pour le réchauffer, on se hâtera de vaincre la contraction des mâchoires, obstacle à l'entrée de l'air dans les voies respiratoires, de déterger la bouche et l'arrière-gorge de l'amas de mucosités, qui se complique de l'adhérence de la langue à la partie postérieure du pharynx. Le docteur de Labordette conseille alors de desserrer les dents avec un levier en bois, d'introduire dans la bouche son spéculum laryngien, sa valve supérieure arrondie suivant le vide du palais : dès que la petite charnière (d'union des valves) touche à la lèvre supérieure, on attire à soi le manche de la valve inférieure, qui s'abaisse aussitôt, déprime la base de la langue, ouvre complètement l'arrière-gorge, élève l'épiglotte (soupape fibro-cartilagineuse qui recouvre l'ouverture du larynx) et permet à l'air d'entrer en contact avec les voies respiratoires. Les deux manches des valves étant tenus dans la main gauche, l'opérateur enlève aussitôt les mucosités de l'arrière-gorge avec une petite éponge fixée au bout d'une baleine. L'instrument est tenu en place jusqu'à ce que le noyé respire librement ou à la suite des mouvements artificiellement imprimés à la cage de la poitrine.

Ces manœuvres, décrites plus haut à l'article « asphyxie » et qui simulent les mouvements respiratoires naturels, doivent être répétées avec beaucoup d'énergie et de patience : dans les intervalles de repos, on roulera le noyé dans un peignoir de flanelle, une couverture de laine, bien chauds, la tête un peu élevée; on le frictionnera vigoureusement, surtout au creux de l'estomac et dans la région du cœur avec des gants rudes, puis on l'entourera de peaux de mouton, de bouteilles d'eau chaude, de fers à repas-

ser, de sachets de sable, de briques convenablement chauffés, ou, à leur défaut, de foin, de paille, de fumier.

Quand on recommencera les manœuvres sur les membres supérieurs, on aura soin de les harmoniser avec les pressions exercées sur la poitrine et le ventre, de manière à ne gêner en rien les mouvements naturels de la respiration.

Si au bout d'une demi-heure à une heure ces soins multiples sont restés sans résultat, on peut recourir à l'administration de la fumée de tabac par l'anus. L'appareil nécessaire porte le nom d'appareil fumigatoire (voir au chapitre des instruments de sauvetage). Bien que cette pratique offre des dangers parfois, des inconvénients souvent, et qu'on y ait presque généralement renoncé, je crois cependant utile de décrire sommairement la manière dont elle peut et doit être exécutée.

On charge le fourneau de cet appareil avec du tabac à fumer préalablement humecté, puis on allume au charbon avec de l'amadou : le soufflet est adapté à la machine, et dès que la fumée s'échappe abondamment par le bec du chapiteau, on ajoute au bout du soufflet la canule, dont l'extrémité libre est aussitôt introduite dans l'anus ; on souffle ensuite avec précaution.

Dans le cas où l'on n'aurait pas sous la main cet appareil fumigatoire, on le remplace avantageusement par deux pipes en terre : l'une est bourrée de tabac, allumée, puis introduite par le bout de son tuyau dans l'orifice anal : contre le fourneau de cette pipe on accole le fourneau de la seconde par le tuyau de laquelle on souffle pour chasser la fumée dans l'intestin.

Les injections de fumée de tabac ne doivent pas durer plus de deux minutes, mais peuvent être répétées de quart d'heure en quart d'heure ; après chaque insufflation terminée, il faut presser l'abdomen de haut en bas, puis avant de réitérer la fumigation, on introduit dans l'anus la canule d'une seringue vide dont on retire vers soi le piston afin d'enlever l'air ou la fumée en excès dans l'intestin.

On pourrait encore faire usage du marteau de Mayor (marteau plongé quelque temps dans l'eau bouillante et qu'on maintient ensuite sur la peau pendant 15 à 30 minutes pour obtenir une

vésication ou une brûlure profonde) : on l'appliquerait sur le creux de l'estomac, sur la région du cœur. Mais je dois rappeler que le maniement de cet instrument et de l'appareil fumigatoire demandent des mains exercées, et que le médecin doit assister à leur emploi et le diriger.

Enfin, en cas d'insuccès des divers modes de secours qui précèdent, il faudrait chauffer à blanc des morceaux de fer (tringles, tiges quelconques) et toucher très-légèrement, de leur extrémité, d'abord les régions de l'estomac et du cœur, puis tous les points de la surface du tronc et des membres. C'est un excellent moyen de rappeler l'excitation nerveuse et que l'on pourrait remplacer par une flagellation énergique avec des linges roulés, des baguettes, un fouet, etc.

Dès que le noyé semble revenir à la vie, lui passer sous le nez de l'alcali, lui donner par cuillerées des boissons chaudes (thé, vin chaud, café, punch, infusion de menthe), lui introduire dans la bouche quelques gouttes d'eau-de-vie, de Cologne ou camphrée. S'il y a des nausées, favoriser le vomissement par des titillations du voile du palais à l'aide d'une barbe de plume. Si le ventre est tendu, demi-lavements d'eau salée. Si le sujet, de pâle, devenait subitement coloré à la face, promener des sinapismes sur les membres inférieurs et supérieurs, entre les épaules, et faire avaler huit à dix gouttes d'ammoniaque dans un verre d'eau sucrée.

ASPHYXIE par les **GAZ MÉPHITIQUES** de **L'ÉCLAIRAGE** (hydrogène bicarboné), des **FOURS A CHAUX**, des **VAPEURS DE CHARBON** (gaz acide carbonique et hydrogène carboné mélangés), de la **BRAISE DE BOULANGER** (gaz acide carbonique seul), des **GRANDES ASSEMBLÉES** qui vicient l'air (acide carbonique, vapeurs d'eau, produits salins et organiques de la peau, déjections, gaz de l'estomac et des intestins, etc.), de certains **AMAS VÉGÉTAUX** (fruits, notamment les coings), de la **FERMENTATION ALCOOLIQUE** (gaz carbonique des cuves à vins, celliers, brasseries), des **SILOS**, **SOUTERRAINS**, des **MINES** (gaz hydrogène proto-carboné, oxyde de carbone), du **SÉCHAGE DE LINGES ET DE FROMAGES** égouttés ou desséchés dans les locaux habités, des **PUITS**, **PUISARDS** et **CITERNES**, etc.

Secours d'urgence. — Ne pénétrer dans les endroits où ont eu lieu les accidents que si de la paille ou une chandelle allumées ne s'y éteignent pas à l'instant; en cas de doute, purifier l'air par des feux abondants, par des grandes quantités d'eau injectée, lancée pure ou aiguisée d'alcali.

Une fois la victime retirée, la déposer au grand air, la tête élevée; la déshabiller; frictions sèches et aromatiques, surtout aux mains et aux pieds; de temps en temps, ablutions froides sur le visage et le creux de l'estomac; manœuvres pour rappeler la respiration comme il a été dit aux paragraphes de « l'asphyxie » et de la « submersion. » S'il survient des nausées, provoquer le vomissement en titillant l'arrière-gorge avec une barbe de plume; demi-lavements d'eau salée. Faire respirer du vinaigre, de l'éther, etc.

L'EMPOISONNEMENT par l'ACIDE CARBONIQUE, dont l'encombrement de personnes, de fleurs, d'animaux, de fruits dans un espace restreint et clos, la nuit par exemple, sature l'air respirable, est également fatal aux ouvriers des fours à chaux, aux mineurs, aux vigneron qui descendent dans des cuves à raisins, aux cultivateurs qui pénètrent dans des greniers à grains longtemps fermés; il se produit alors une véritable asphyxie reconnaissable à la lividité violacée de la face, des lèvres, des ongles, du corps, à l'état profond de somnolence, etc.

Secours d'urgence. — Mettre l'asphyxié au grand air; le coucher sur le dos, sur une surface dure, la tête un peu élevée; le déshabiller rapidement; promener des sinapismes sur les membres; broser énergiquement les pieds, le dos, les mains; irriter les narines en approchant de l'alcali; asperger la face d'eau très-fraîche, soit vinaigrée, soit camphrée; donner des demi-lavements d'eau salée, vinaigrée ou savonneuse; faciliter le vomissement s'il y a des nausées; dès que la déglutition est possible, faire avaler quelques gorgées d'eau vinaigrée (deux à trois cuillerées par demi-litre d'eau); quand la connaissance est bien revenue, essuyer soigneusement tout le corps, les membres, la face, et coucher dans un lit bien chaud.

ASPHYXIE par le **GAZ DES FOSSES D'AISANCES, D'ÉGOUTS** (gaz hydrogène sulfuré).

Secours d'urgence. — S'il s'agit d'un égout, y établir tout d'abord un courant d'air au moyen de cheminées portatives placées au niveau du regard. Projeter ensuite de la chaux vive dans l'égout ou dans la fosse avant d'y descendre.

La victime étant extraite du milieu méphitique, la placer au grand air, poitrine et tête élevées; la déshabiller; asperger la face avec de l'eau froide; faire respirer de l'eau de Javelle (eau chlorurée), de l'alcali; arroser le corps avec de l'eau chlorurée au tiers, puis avec de l'eau vinaigrée; frictionner l'épine dorsale avec une brosse dure, l'épigastre et l'abdomen avec une flanelle imbibée d'eau-de-vie camphrée ou de spiritueux aromatiques; sinapismes aux jambes et surtout aux pieds; irriter les narines avec une barbe de plume ou avec les vapeurs d'une allumette soufrée; demi-lavements à l'eau salée ou vinaigrée, ou savonneuse; provoquer la respiration comme pour les noyés, etc. — Dès que la respiration est sensible, cesser de jeter de l'eau froide sur la face, de peur de gêner l'inspiration par le nez et la bouche; faire boire de l'eau vinaigrée et mettre le sujet dans un lit convenablement chauffé.

L'ASPHYXIE par la **CHALEUR** est le plus ordinairement produite par un séjour dans une température trop élevée, tels les travaux au soleil pendant l'été, les voyages dans le sud de l'Afrique, le sommeil près du feu, etc.

Secours d'urgence. — Placer l'asphyxié dans un endroit frais, mais pas trop froid: ainsi, il est souvent dangereux de le mettre à l'ombre; il serait préférable de le déposer au grand air, la tête élevée, le corps droit. Après l'avoir déshabillé et débarrassé de tout lien, on fera des applications froides sur le crâne, des affusions fraîches sur la face; pédiluves sinapisés ou salés, ou aiguisés de cendres, de vinaigre ou d'une décoction de foin; frictions énergiques sur les jambes. Dès que le sujet revient à lui, faire avaler quelques gorgées d'eau vinaigrée, de limonade, mais bien se garder de donner du vin, des préparations alcooliques ou aromatiques; demi-lavements d'eau tiède vinaigrée.

L'ASPHYXIE par le FROID est celle qui demande le plus de persévérance et de méthode dans l'assistance : des soins de quinze heures sont parfois nécessaires pour obtenir le succès. L'essentiel est de ne pas céder à l'entraînement du vulgaire pour mettre de suite l'asphyxié au contact d'un bon feu : cette imprudence lui coûterait définitivement la vie. Il en est de même de la pernicieuse habitude de plonger les victimes dans un tas de fumier ; on ne peut que les y asphyxier par le gaz carbonique qui s'en dégage.

Secours d'urgence. — Envelopper le sujet entièrement, moins la face, dans une couverture, du foin, de la paille, des vêtements bien secs ; le transporter sans secousses brusques dans un endroit frais, mais abrité, dont on élèvera graduellement la température seulement quand le corps aura repris sa chaleur.

Si les articulations ont encore de la souplesse, déshabiller l'asphyxié et couvrir le corps entier et les membres de linges imbibés d'eau froide, même glacée ; — si le corps était, au contraire, tout-à-fait raide, le plonger entièrement dans de la neige ou dans une baignoire d'eau très-froide, dont, tous les quarts d'heure, on élèverait progressivement la température ;

Dès que les membres reprendront de la souplesse, étendre l'asphyxié sur un matelas ; exercer sur la poitrine et le ventre les pressions, et sur les membres supérieurs les manœuvres nécessaires pour ranimer la respiration, comme pour les noyés ; faire des frictions générales avec de la neige ou des linges trempés dans de l'eau très-froide ;

Chatouiller les narines et les lèvres avec une barbe de plume ; faire respirer des odeurs fortes ;

Dès le rétablissement des signes de la vie, dès que le corps se réchauffe, bien l'essuyer, ainsi que les membres, avec des linges très-secs ; coucher l'individu dans un lit dont la température sera proportionnée, par degrés progressifs, à celle du corps ;

Dès qu'il pourra avaler, lui faire boire un demi-verre d'eau froide, additionnée d'une petite cuillerée d'eau de mélisse ou de Cologne, ou d'un spiritueux quelconque, soit encore une infusion aromatique chaude (menthe, verveine, café léger) ; mais

si l'engourdissement persiste, administrer de préférence de l'eau vinaigrée en boisson et des lavements d'eau salée ou savonneuse.

L'ASPHYXIE par la FOUDRE peut être prévenue en ayant soin, tant que le tonnerre n'est pas tombé, de ne pas rester sur un point culminant, autour d'édifices élevés et dépourvus de paratonnerres, sous les arbres, près des cloches mises en branle, de ne pas se sauver à toutes jambes, de ne pas se mettre dans un courant d'air (portes et fenêtres doivent donc être fermées).

Secours d'urgence. — L'individu frappé par la foudre doit être porté au grand air, dépouillé de ses vêtements, couvert ensuite et tout entièrement d'affusions froides pendant un quart d'heure, frictionné énergiquement sur les extrémités, enfin massé et soumis aux mouvements des membres supérieurs, comme les noyés.

L'INANITION par suite de famine, de disette, d'inondation, de naufrage, de maladie empêchant l'individu de se nourrir (dégénérescence de l'estomac, de l'intestin), se manifeste par la rapidité de l'amaigrissement progressif, le refroidissement du corps avec sensibilité extrême au froid, la faiblesse de la respiration, l'insensibilité du pouls, la fétidité des sécrétions (diarrhée notamment, vomissements), la permanence d'hémorrhagies, l'acuité de la soif, le délire, l'impuissance physique à se mouvoir, le facies cadavérique, de longues syncopes, etc.

Secours d'urgence. — Ne donner que très-peu de liquides nourrissants à la fois, tels quelques cuillerées de bouillon léger, d'eau rougie sucrée, de café peu fort, de viande crue finement hachée; trop d'aliments d'un seul coup, fussent-ils très-peu nutritifs, risqueraient de déterminer des indigestions fatales. La plus grande prudence, des précautions prolongées sont donc indispensables pour ranimer la vitalité des organes digestifs : on fera bien de faire sur le corps des frictions stimulantes avec des alcoolats aromatiques, afin d'exciter la vie à la périphérie; faire respirer de l'air pur et ventilé; surveiller les fonctions intestinales; lavements de bouillon, de vin, etc.

MORT SUBITE, MORT APPARENTE. — Nous avons indiqué (page 66)

les signes de la mort et les moyens de la constater. A ce sujet, nous ne saurions trop nous élever, au nom de l'hygiène, de la sécurité et de la moralité, contre la barbare pratique, suivie dans les classes populaires des villes et des campagnes, de déshabiller rapidement les individus supposés avoir rendu le dernier soupir, de les étendre tout nus sur le sol, les laver à grande eau froide, de leur lier les mains sur le ventre, leur fermer la bouche à l'aide d'une mentonnière, de les revêtir ensuite d'une chemise et d'un caleçon et de les abandonner dans ce simple et léger costume sur une paille, recouverts, y compris la face, d'un drap-linceul, pendant vingt et quelques heures, dans une atmosphère froide, mais viciée par bon nombre de chandelles, etc. N'est-ce pas assez pour qu'un reste de vie s'éteigne rapidement ? Heureux encore quand une précipitation bien imprudente n'a pas mis le corps dans un cercueil bien cloué, une dizaine d'heures après le décès, sans qu'aucun médecin n'ait vérifié la mort, surtout sans qu'aucun signe de décomposition n'ait eu le temps de la révéler !

Il faut bien se le rappeler : la raideur, qui est un signe de mort, se présente également chez les individus gelés, frappés par le choléra ou atteints de convulsions ; le refroidissement du corps se prononce rapidement chez les individus qui meurent de faim, chez les noyés, et cependant on parvient à ranimer les uns et les autres. Les asphyxiés restent longtemps chauds après la mort. On ne doit donc jamais précipiter une inhumation, dans le cas de mort subite surtout, et ne pas négliger l'application prolongée des *secours d'urgence* les plus vulgaires. Ainsi, ne garder près de soi que le nombre suffisant de personnes pour aider ; chercher à ranimer la chaleur vitale par des frictions générales stimulantes (alcool camphré, essence de térébenthine), des lavements irritants (eau salée, tabac), des sinapismes étendus, des boissons cordiales (punch, vin chaud, eau de menthe), des bouillottes d'eau bouillante ou des corps très-chauds placés le long des membres ; entretenir dans la pièce une température modérée, mais surtout un air pur et renouvelé, et éloigner toutes les causes qui pourraient le viciar, etc.

HUIT ANS
DE L'HISTOIRE DE SALINS
ET DE LA FRANCHE-COMTÉ
(1668 - 1675).

MÉMOIRES CONTEMPORAINS PUBLIÉS POUR LA PREMIÈRE FOIS

Par A. VATSIEUX, archiviste de l'Ain

LIVRE III
(Suite)
CHAPITRE X

SOMMAIRE. — Le duc de la Feuillade entre à Salins. — Il insulte le mayeur. — Les blessés français meurent en grand nombre. — M. d'Apremont, gouverneur de la ville. — Visite du duc de Duras, gouverneur de la province. — Investissement du fort Sainte-Anne. — Reddition du fort de Joux. — Une partie de la garnison de Salins part pour la Lorraine. — Démarches pour le rachat des cloches. — Prise de Sainte-Anne. — Exigences du sieur d'Apremont. — Il retient prisonnier le magistrat dans la chambre du Conseil. — Le bruit court que la province doit être rendue à l'Espagne. — La ville est affligée de maladies contagieuses. — Démêlés du magistrat avec le sieur de Louville, lieutenant du gouverneur. — M. de Malpas est exilé pour avoir refusé une charge de conseiller au parlement.

Le 22, le duc de la Feuillade étant entré dans la ville et ayant invité le magistrat de faire chanter le *Te Deum* en l'église Saint-Anatoile, M. le mayeur, avec plusieurs du magistrat, s'y seroient rencontrés; et comme le sieur mayeur portoit son épée, ledit sieur de la Feuillade, par un emportement autant surprenant qu'inouï, auroit violemment levé l'épée audit sieur mayeur en pleine rue, avec reproche qu'il n'étoit de condition à pouvoir la porter, l'ayant à ce moyen mortifié au dernier point. Mais ayant par après été informé qu'il étoit de condition noble, il lui auroit lui-même remis l'épée avec excuses de satisfaction, l'ayant prié d'oublier cet affront.

Le même jour, les François auroient établi l'hôpital des blessés

dans le couvent des Cordeliers, dans lequel la majeure part des blessés seroient morts, par le peu d'expérience des médecins et chirurgiens françois qui, laissant gangrener les plaies, auroient été réduits à couper bras et jambes à ces misérables patients, lesquels auroient ensuite perdu la vie avec les membres. Se passa pourtant un plaisant trait entre deux de ces blessés, à chacun desquels avoit été coupée une jambe. L'un d'iceux auroit dit à l'autre par raillerie, aussitôt l'opération faite : « Camarade, veux-tu jouer ta bonne jambe contre la mienne ? » Mais cette raillerie n'auroit pas empêché que l'un et l'autre n'en perdissent la vie.

Le 23, le magistrat seroit allé faire civilité par quatre commis au sieur comte d'Apremont, établi gouverneur de la ville, lequel les auroit reçus fort civilement, avec assurance qu'il tâcheroit d'entretenir une bonne intelligence avec ledit magistrat et de servir la ville en tout ce qu'il pourroit ; après quoi étant arrivé le sieur duc de Duras, nouvellement gouverneur de la province, le magistrat lui seroit, en corps, allé faire la révérence, ce qui auroit été aussi bien reçu par ce duc, lequel auroit réglé la garnison de la ville et des forts au nombre de 800 hommes d'infanterie pour cette fois ; et ensuite seroit parti sur les six heures du soir pour aller commander l'armée au siège de Joux, à cause du départ du sieur de la Feuillade, ayant pris sa route pour Paris.

Le 24, le régiment Royal étant entré dans la ville pour garnison, les officiers tant seulement auroient été le même jour pourvus de logemens, les soldats ayant demeuré campé sur les places publiques jusques au lendemain que les commissaires étant vehus au magistrat, se seroient fait donner les rôles de la bourgeoisie des quatre paroisses et auroient voulu eux seuls disposer de billets de logemens, pour en charger qui bon leur auroit semblé, sans exemption de qui que ce fut, excepté du chef de la justice, du sieur mayer de la ville, et des quatre premiers échevins ; mais ayant trouvé cet emploi trop importun, ils l'auroient remis au magistrat trois jours après.

Le 26, une partie de l'armée seroit décampée pour aller in-

vestir Joux et Sainte-Anne. Le surplus ayant aussi marché les 27, 28, 29 et 30, excepté le régiment de Bouillon, lequel étant arrivé à Salins le 28 dudit mois, il y auroit eu logement avec le régiment Royal jusques au premier juillet, qu'il auroit marché pour suivre le reste de l'armée : et néanmoins seroit retourné le 4 dudit mois à Salins et y auroit été reçu et logé, ayant apporté nouvelle de la capitulation et reddition du château de Joux, dans lequel commandoit le sieur Audressot, de Dole, auquel Sa Majesté auroit confié cette place comme à un homme de cœur et de résolution, qui néanmoins l'auroit rendue sans avoir soutenu qu'un jour de siège.

Le 6 juillet seroit parti le régiment Royal pour s'acheminer avec grande hâte du côté de la Lorraine, à cause des armées impériales y survenues, après avoir pris la ville de Grave, tellement que le seul régiment de Bouillon seroit resté dans Salins en garnison dans l'attente de quelques autres troupes qui, avec ce régiment, feroient la garnison de 30 compagnies d'infanterie et deux compagnies de chevaux légers; lesquelles troupes étant arrivées le 7 juillet, le commissaire auroit distribué les billets à 40 heures du soir, ce qui auroit infiniment embarrassé et molesté la bourgeoisie en ce que le commissaire auroit changé le logement de ceux de Bouillon pour en leur place mettre les nouveaux venus et renvoyer dans d'autres maisons ceux de Bouillon; lesquels néanmoins s'étant déjà trouvés, ou retirés, ou couchés dans leurs logemens, n'auroient voulu en sortir cette nuit, en telle sorte que les bourgeois qui les avoient auroient été chargés des nouveaux venus avec eux jusques au lendemain.

Le 8, 9 et 10 juillet, MM. du clergé avec le magistrat et les notables auroient été plusieurs fois assemblés pour, de commun accord, chercher moyen de trouver deniers jusques à 3000 livres pour rédimer les cloches que les commis de l'artillerie à l'armée françoise auroient prétendu leur appartenir par un droit de la guerre; contre quoi ayant été représenté au sieur intendant que cette prétention n'étoit fondée, puisque le canon auroit joué sans que la ville eut été sommée, il n'auroit laissé de déclarer que les commis de l'artillerie étoient fondés à leur prétention, non-

seulement pour les cloches, mais encore pour tout autre métal étant dans la ville, notamment pour la batterie de cuisine; tellement que ladite assemblée ayant été faite pour y pourvoir, les sieurs commis de Saint-Anatoile auroient accordé de fournir à la ville en pur don la somme de 4000 livres, ceux de Saint-Michel 200, ceux de Saint-Jean 300; mais comme ceux de Saint-Maurice et de Notre-Dame n'auroient rien voulu contribuer, non plus que les maisons religieuses, il auroit été résolu à cette assemblée que l'on remerciroit lesdits sieurs de Saint-Anatoile, de Saint-Michel et de Saint-Jean de leur bonne volonté, et que, pour rendre un chacun égal, l'on nommeroit douze commis, moitié du magistrat et moitié des notables, lesquels, avec M. le mayeur, feroient un répartition par famille sur toute la ville, le fort portant le faible, jusques à la somme, dans laquelle MM. du clergé seroient compris avec les monastères; et auroient néanmoins lesdits sieurs du clergé la liberté de se cottiser eux-mêmes raisonnablement, avec déclaration qu'au cas où quelqu'un d'entre eux refuseroit de contribuer, l'on se saisiroit de partie des cloches des refusants, qu'on vendroit pour y satisfaire.

Le 14, le sieur d'Apremont étant retourné du camp devant Sainte-Anne à cause de la prise de cette place, qui étoit estimée imprenable et qui néanmoins auroit été rendue le 10 dudit mois, le troisième jour après qu'elle auroit été battue du canon, sans qu'il y ait eu sujet de capituler, le bruit ayant couru avec fondement que le capitaine Bolay, qui y avoit été établi gouverneur par S. M. C., s'étoit laissé gagner par argent. Ledit sieur d'Apremont s'étant informé à son retour si Messieurs du magistrat avoient pourvu à trouver des tapisseries de haute-lice pour deux chambres, et de Bergame pour une autre dans la maison de M. d'Andelot, avec des chaises tapissées et des lits assortis de soie pour son usage, à cause qu'il vouloit absolument être logé dans cette maison, pour laquelle on auroit été contraint d'accorder 550 liv. de la part et aux frais de la ville annuellement à M. d'Andelot pour location; sur ce que l'on auroit fait entendre audit sieur d'Apremont qu'il étoit très-difficile de rencontrer dans Salins des tapisseries de haute-lice à emprunter qui fussent à son gré, à

cause que les bonnes maisons de la ville avoient envoyé leurs meubles les plus précieux en Suisse, et qu'au regard des lits assortis de chaises, l'on ne sauroit non plus comment y satisfaire, puisqu'il avoit méprisé un ciel-de-lit de velours verd assorti de belles franges en crépines, avec les rideaux de même couleur, en valeur de plus de 350 francs ; ne s'étant non plus voulu contenter d'un ameublement de chaises tapissées dont on avoit fait emprunt à frais, il auroit pris ce léger prétexte d'accuser lesdits sieurs du magistrat de négligence à pourvoir à son ameublement, et seroit entré en si grande colère contre eux que, le lendemain 11 dudit mois, comme ils s'étoient en partie assemblés dans la maison de ville avec les commis des notables pour vacquer au répartition destiné à l'acquittement des cloches, il les auroit fait arrêter dans la chambre du conseil par une garde de dix mousquetaires et un officier, qu'il auroit envoyés à la porte de la chambre avec ordre de ne laisser sortir personne, non pas même pour entrer dans l'antichambre voisine, et environ une heure après avoir envoyé à eux le sieur de Louville, lieutenant du roi, pour leur signifier que cet arrêt avoit été ordonné à raison que ledit sieur d'Apremont étoit mal satisfait de leur lenteur à trouver l'ameublement à son gré, pourquoi ils tiendroient ledit arrêt jusqu'à ce qu'ils y eussent pourvu, ce qui les auroit contraint de prendre à louage un lit de damas à une pistole par mois, d'acheter bien chèrement des chaises tapissées à l'usage des églises Notre-Dame-Libératrice et de la Croix, pendant quoi ils auroient tenu arrêt jusques au lendemain, 12 dudit mois, que le sieur d'Apremont leur auroit envoyé, sur les deux heures après midi, le major de la garnison pour leur donner liberté. L'on a appris que s'auroit été par ordre de M. le duc de Duras et de M. l'intendant, lesquels ayant été avertis dans le camp de Sainte-Anne de cette détention et du mépris de la magistrature, auroient désapprouvé telle violence comme contraire aux intentions de S. M., dont la plus grande et louable intention est à la clémence. C'est pourquoi MM. du magistrat, par l'avis de MM. du clergé et notables, auroient résolu d'en faire leurs justes plaintes à M. le duc de Duras, le supplier par des remontrances contenant la vérité du fait, de les plutôt

admettre à la démission de la magistrature que de les laisser dans l'oppression ; et enfin porter le tout aux pieds du roi, pour implorer sa justice en une chose de cette conséquence, où, sans aucun crime, mais seulement pour une vétille un magistrat a été si indignement traité. L'on n'en a pas su le véritable sujet, sinon que possible ceci est un effet du déplaisir que le sieur d'Apremont auroit conçu d'un bruit qui auroit couru que dans peu de temps la Bourgogne devoit être remise sous la domination de la maison d'Autriche, ce que plusieurs personnes conjecturèrent par les visions nocturnes, qui fréquemment appaaroissent aux soldats françois qui étoient de garde dans le fort Saint-André et de Chastel-Belin, le même ayant déjà été remarqué avant la sortie des François en l'année 1668.

Le 13, M. le duc de Duras et M. l'intendant étant arrivés, trois commis du magistrat avec deux des notables leur seroient allé rendre les respects dus aux personnes de leur rang, et en même tems, leur ayant fait les plaintes des violences du sieur d'Apremont, en sa présence même, il auroit voulu tourner en raillerie l'arrêt du magistrat, disant que son intention n'avoit été de l'arrêter effectivement ; mais nonobstant ce, Monsieur le duc auroit fort désapprouvé ce procédé, et auroit déclaré audit sieur d'Apremont qu'il avoit agi contre l'intention du roi, qui étoit de vivre en paix et intelligence avec les magistrats, et que quant à son ameublement, le magistrat ne lui devoit point fournir de tapisseries ; que si toutefois il avoit cetté déférence pour lui que de lui en prêter, il devoit l'en remercier comme d'une faveur, et qu'il n'auroit qu'à plier les épaules si le magistrat lui en refusoit ; qu'au surplus, comme il avoit appris que le magistrat avoit été contraint de se servir des tapisseries de deux églises, il vouloit et ordonnoit qu'à l'heure même le sieur d'Apremont le remerciât sans s'en servir, et qu'enfin il prioit le magistrat d'oublier cet affront sans aller s'en plaindre plus avant, et qu'il espéroit que le sieur d'Apremont agiroit avec plus de modération à l'avenir. Et par effet, M. d'Apremont auroit prié M. le mayeur d'oublier le tout, et en signe de réconciliation, lui auroit touché en main en l'assurant qu'à l'avenir il demeureroit bon ami avec le magistrat, dont

il estimoit et honoroit tous les suppôts en particulier.

En ce tems la ville a été affligée de maladies populaires, de fièvres contagieuses, dont un grand nombre de familles ont été atteintes et un grand nombre de personnes mortes de l'un et de l'autre sexe, de toutes sortes d'âges et de conditions : ces maladies auroient continué jusques à l'an révolu.

Le sieur d'Apremont étant dès lors parti de la ville pour mettre ordre à son mariage avec une demoiselle Bosques, d'Auxonne, le sieur de Louville, son lieutenant établi par le roi, auroit pendant son absence administré le gouvernement de Salins avec beaucoup d'aigreur et d'emportement contre le magistrat, traitant continuellement les suppôts d'icelui de fripons et autres paroles outrageuses, usant de menaces envers eux, disant qu'il les noirciroit auprès de M. le duc de Duras, les traversant incessamment et en toute occurrence sans que l'on en ait pu savoir aucun sujet légitime, prenant prétexte sur la moindre vétille ; ce que le magistrat auroit supporté longtems avec une grande modération, jusqu'à ce que, le 3 août, étant arrivé dix-huit compagnies d'infanterie pour demeurer dans cette ville, le magistrat auroit été contraint de, à la participation dudit sieur de Louville et du sieur Gaigne, commissaire de la garnison, prier les sieurs ecclésiastiques de loger de ces nouvelles troupes chacun selon ses forces, pour une nuit tant seulement, en attendant la sortie du régiment de Bouillon, qui devoit partir le lendemain pour aller à Besançon ; ce qui ayant été refusé d'assez mauvaise grâce par lesdits sieurs ecclésiastiques, qui n'auroient voulu avoir la charité de considérer que, si l'on doubloit le logement chez les bourgeois, en mêlant le soldat nouveau admis avec l'ancien, il en résulteroit nécessairement du désordre, ce qui mettroit la ville dans un grand danger. L'on n'auroit laissé, dans une occasion si pressante, d'adresser des billets de logement pour cette seule nuit aux gens d'église, d'où un sieur chanoine ayant pris sujet d'aller faire plainte audit sieur de Louville, il seroit allé à la minuit chez le secrétaire de la ville, il y auroit mis plusieurs soldats vivre à discrétion et l'auroit chargé du logement et subsistance de quatre ou cinq chevaux, qu'il auroit été contraint d'avoir à ses frais dans

une hôtellerie, de tout quoi la ville l'auroit peu après désintéressé. Bien plus, ledit sieur de Louville l'auroit traité très-indignement de mots injurieux et lui auroit plusieurs fois levé la canne sur la tête, comme pour le vouloir frapper, ce qui auroit fait résoudre le magistrat d'écrire à M. le duc de Duras pour l'avertir des violentes façons d'agir dudit sieur de Louville, comme pareillement auroit fait le sieur Gaigne, aussi traversé dans l'économie des logemens par le sieur de Louville ; tellement que ledit seigneur de Duras auroit envoyé à Salins le commissaire général des troupes de Bourgogne pour l'informer de la vérité du fait et lui en faire rapport, et cependant auroit fait une réponse très-civile au magistrat le 5 dudit mois, par laquelle il auroit témoigné le déplaisir qu'il avoit des déportemens dudit sieur de Louville, avec avis qu'il lui avoit écrit particulièrement sur ce sujet, l'admonestant de vivre à l'avenir d'une meilleure intelligence et plus doucement avec le magistrat, puisque telle étoit l'intention du roi, et ajoutant au surplus que ledit sieur de Louville chercheroit désormais les occasions de rendre office au magistrat et de témoigner qu'il l'avoit en estime, tant en général qu'en particulier ; et qu'au regard des logemens, son intention étoit que les ecclésiastiques aidassent à les supporter en pareilles occasions que celle qui s'étoit présentée. Mais, nonobstant, le magistrat n'auroit laissé d'en décharger MM. de l'Église, quoique la garnison fut établie de trente-quatre compagnies, dont il y en avoit déjà trente-deux dans la ville, le surplus étant attendu de jour à autre, comme effectivement trois autres compagnies seroient encore arrivées le 8 dudit mois. Le sieur de Louville étant donc fâché de la rescription à lui faite par le duc de Duras, s'en seroit venu accompagné dudit sieur commissaire général dans la maison de ville, le magistrat y étant assemblé le 9 août, et ayant été introduit dans la chambre du conseil avec le commissaire, auroit voulu faire reproches à MM. du magistrat des plaintes par eux faites contre lui audit seigneur duc, feignant d'en ignorer les causes et s'efforçant de penser les inculper de plusieurs choses, dont une partie étoit imaginaire et le surplus consistoit en affaires de néant. Après lesquelles accusations, qu'il auroit faites avec toute la cha-

leur et emportement possibles, et qui cependant auroient été écoutées avec silence et grande modération, M. le mayer ayant voulu y répliquer pour convaincre ledit sieur de Louville du contraire, et mettre en évidence le juste sujet des plaintes faites à M. le duc, le sieur de Louville, ne pouvant se démêler contre ces vérités, auroit eu recours à ses emportemens ordinaires, qu'il auroit fait éclater plusieurs fois en présence dudit sieur commissaire général, lequel auroit été contraint de lui imposer silence, lui représentant que, puisque MM. du magistrat lui avoient donné attention sans le troubler, il étoit aussi juste qu'il leur donnât les moyens de se défendre sans les interrompre. Mais nonobstant ce, il n'auroit laissé de continuer ses saillies, d'offenser de ses paroles M. le mayer, d'injurier le secrétaire de la ville des mots de faussaire et fripon, à cause qu'il maintenoit les mauvais traitemens qu'il lui auroit fait la nuit du 4 août et le 5, et enfin se seroit emporté à le menacer d'un mauvais traitement; tout cet emportement n'ayant pas peu contribué à persuader ledit sieur commissaire général des justes sujets de plainte de MM. du magistrat, pour ensuite resservir M. le duc de Duras des façons d'agir du sieur de Louville, lequel, après le départ du sieur commissaire, auroit recherché le mayer d'une réconciliation, tant avec lui qu'avec les autres sieurs du magistrat.

Le 20, le comte d'Apremont étant retourné avec sa nouvelle épouse, et étant descendu à l'hôtel du sieur d'Andelot, qui lui avoit été préparé de la part de la ville, auroit été régala de la part du magistrat par quantité de vins d'honneur de diverses sortes, avec limonades, et par confitures sèches et liquides en profusion pour Madame sa femme, le tout à lui envoyé après un compliment à lui fait par quatre commis du magistrat, dont il auroit témoigné grande satisfaction, par une visite qu'il auroit rendue le lendemain à M. le mayer, auquel il en auroit fait les remerciemens, et du soin que l'on auroit eu de lui trouver un très-beau ameublement pour sa maison, ajoutant qu'il connoissoit bien que MM. du magistrat étoient plus honnêtes gens qu'on ne les lui avoit figurés, et que ceux qui lui en avoient parlé en mal lui avoient

rendu, aussi bien qu'à eux, un mauvais office, ajoutant qu'il étoit marri de ce qui s'étoit passé ensuite de ces mauvaises impressions, et qu'à l'avenir il témoigneroit l'estime qu'il faisoit de MM. du magistrat.

Le 25 dudit mois d'août, jour de fête de Saint-Louis, ledit sieur d'Apremont auroit ordonné une réjouissance publique pour toute la garnison, tant dans la ville que dans les forts, ayant fait mettre tous les soldats sous les armes avec des salves de mousqueterie et décharges de canon plusieurs fois réitérées dès les huit jusques à dix heures du soir, le tout accompagné de feux de joie, tant sur les places publiques de la ville que sur les plus hautes éminences des montagnes qui l'environnent, ayant voulu que le magistrat ordonnât à tout chef d'hôtel de mettre nuitamment, pendant ces deux heures, des chandelles aux fenêtres, ce qui auroit été obéi par les bourgeois ; lesdites réjouissances ayant été faites tant pour célébrer la fête de ce jour qu'à raison d'une bataille depuis peu donnée aux Pays-Bas, entre les armées impériales, espagnoles et hollandaises, d'une part, et l'armée françoise d'autre, le sieur d'Apremont voulant persuader que l'avantage de la victoire avoit été du côté des François, quoiqu'au contraire l'on fût averti que l'armée françoise, sous la conduite du prince de Condé, avoit été maltraitée et mise en déroute après avoir eu quelque avantage au commencement du combat. Et pour penser tant plus persuader au peuple cette prétendue et supposée victoire, ledit sieur d'Apremont en auroit de rechef ordonné la réjouissance réitérée en la forme que dessus, avec le *Te Deum* et l'*Exaudiat*, en l'insigne église Saint-Anatoile, et l'assistance du magistrat en corps, le 4 septembre. Mais bien loin de s'en être laissé persuader, tout au contraire l'on reçut la confirmation assurée de la déroute du prince de Condé, avec perte de presque son armée entière et de la prise par assaut de la forte ville de Grave par lesdites armées impériales sur les François, qui la tenoient dès l'année 1672 sur les Hollandois (1).

(1) L'auteur veut parler ici de la bataille de Senef, dont le résultat resta en effet indécis.

Le même jour, seroit arrivé ordre à M. de Malpas, lieutenant-général, confirmé à vie en cette charge par Philippe IV, roi d'Espagne, de sortir de cette province de la part du roi de France, à cause qu'il avoit refusé une charge de conseiller au parlement de Dole, dont S. M. T. - C. l'avoit honoré depuis la prise du pays, de laquelle charge ledit sieur de Malpas (Bouhelier de Mantry) s'étoit excusé sur son haut âge et ses infirmités, lesquelles ne lui permettoient qu'à peine de se faire porter à l'audience du bailliage une fois par semaine, lui permettroient bien moins de changer son séjour de Salins, où il étoit établi à cause de ses biens, pour aller à Dole, où il ne possédoit rien, et aller à la cour deux fois par jour, comme MM. les conseillers sont obligés de faire pour le devoir de leur charge; si bien qu'en suite dudit ordre, le sieur de Malpas seroit parti pour quitter la province avec une constance admirable, le 12 dudit mois, pour se retirer à Porentruy, accompagné de son fils du second lit et de sa fille aînée du même mariage.

(A suivre).

SOCIÉTÉS CORRESPONDANTES

L'INSTITUT SMITHSON, A WASHINGTON

PAR E. BLONDEAU, MEMBRE FONDATEUR

Depuis trois ans, la Société d'agriculture, sciences et arts de Poligny reçoit, en échange de son Bulletin, les rapports annuels de l'Institut Smithson, fondé depuis près de trente ans à Washington (Etats-Unis), par la libéralité d'un simple citoyen. Le développement rapide de cette grande institution et l'autorité scientifique qu'elle a acquise dans les deux mondes donnent un intérêt d'actualité aux renseignements que les rapports de 1872 et 1873 nous fournissent sur son organisation et ses travaux.

En 1846, un ami des sciences, James Smithson, légua tous ses biens aux Etats-Unis d'Amérique, pour fonder à Washington, sous le nom

d'Institut Smithson, un établissement destiné à contribuer au progrès et à la vulgarisation des connaissances humaines. Ce legs, dont la valeur dépassait 500,000 dollars, fut accepté par le Gouvernement, et, le plan d'organisation proposé par le professeur Joseph Henry ayant été approuvé, ce savant reçut le titre de Secrétaire-Directeur, et bientôt s'élevèrent, sous sa surveillance, les constructions nécessaires à cette nouvelle institution scientifique, qui devait porter et perpétuer le nom de son fondateur.

La simplicité du plan adopté pour réaliser les intentions de Smithson contribua pour beaucoup au succès de l'institution.

L'administration se compose d'un conseil de quinze régents, qui se réunit en session une fois seulement par année. Toutes les opérations sont dirigées par un seul individu, nommé le Secrétaire, qui se choisit lui-même des aides et dépense les revenus de la fondation avec le consentement des régents. Une Commission exécutive, formée de trois régents, contrôle les titres de dépense et de recette, vérifie la bonne tenue des livres, ainsi que l'état du matériel, et c'est sur son rapport que la gestion du Secrétaire est approuvée. On voit par là que les rouages administratifs de cet établissement scientifique sont réduits au plus petit nombre possible, et que l'initiative la plus étendue est laissée au Secrétaire, qui n'est réellement limité dans sa liberté d'action que par les dispositions réglementaires du plan d'organisation.

C'est par ses publications que l'Institut Smithson a exercé surtout une grande influence sur le mouvement scientifique. Ces publications se divisent en trois catégories : 1° Les contributions aux sciences ; 2° les miscellanées ; 3° les rapports annuels. Les contributions aux sciences consistent en mémoires où sont signalées de nouvelles découvertes scientifiques. Ils reposent, en général, sur des recherches originales qui ont été subventionnées par l'Institut. — Les miscellanées ou publications diverses se composent d'ouvrages destinés à faciliter l'étude des différentes branches de l'histoire naturelle, de la météorologie, etc.... Elles ont pour but particulier d'engager les étudiants à se créer une spécialité dans l'une de ces sciences. — Les rapports annuels font connaître les opérations, les dépenses, ainsi que la situation de l'Institut ; ils donnent, en outre, des traductions de travaux étrangers que les étudiants américains ne pourraient se procurer facilement, des comptes-rendus de conférences, des extraits de correspondance, etc.

Les publications de l'Institut Smithson appartenant aux deux premières catégories sont surtout destinées aux Sociétés savantes de

premier ordre qui envoient en échange tous leurs travaux, aux bibliothèques importantes qui rendent une valeur équivalente au moyen de leurs ouvrages en double, et aux grandes Facultés qui joignent à leurs observations météorologiques toutes les publications relatives à leur organisation et à leur histoire. Elles sont largement distribuées à toutes les institutions scientifiques des Etats-Unis où elles peuvent trouver des lecteurs. Les rapports annuels sont encore plus libéralement répandus. Tirés à 12,500 exemplaires, ils sont offerts à tous les observateurs correspondants, à quelque branche des sciences naturelles qu'ils appartiennent, à tous ceux qui contribuent sérieusement à augmenter la bibliothèque et les collections, ou en échange de publications scientifiques de moindre importance que les précédentes. Les échanges de ces diverses publications ont acquis une grande extension. Le nombre des établissements avec lesquels ils ont lieu s'élevait à 1983 en 1872. Il était de 229 pour la France seule.

Pour donner une idée plus complète du but poursuivi par l'Institut et de ses tendances scientifiques, nous signalerons succinctement, d'après le rapport annuel, ce qu'il y a de plus saillant dans ses publications relatives à l'année 1872.

Parmi les articles aussi intéressants que variés du rapport annuel, nous citerons les suivants : Une leçon du professeur A.-P. Peabody sur *l'Education scientifique des mécaniciens et des artisans*; le *Commerce aborigène et les Instruments de l'âge de pierre du Nord Amérique*, par Ch. Rau; la *Minéralogie optique*, par Bresina; les *Troglodytes du Vésère*, par Paul Broca; les *Bases organiques*, par Bauer; les *Limites de la Géologie et de l'Histoire*, par Suess; les *Phénomènes observés sur les Lignes télégraphiques pendant les Aurores boréales*, par Donati; *l'Azote et ses Composés*, par Blatzinski; une notice biographique sur *Edouard Lartet*, par Fischer; *l'Eloge d'Ampère*, par Arago; une leçon sur *la Météorologie de la Russie*, par le docteur Voeikof, et un grand nombre de communications particulières sur les antiquités des différentes régions des Etats-Unis.

La météorologie tient une grande place dans les travaux de l'Institut. Il avait en préparation, en 1872, un volume de tables de chutes de pluie et de neige aux États-Unis, se rapportant à environ 600 stations, et résumant, non-seulement les observations de l'Institut, mais aussi celles du département de l'agriculture, du service médical militaire, de l'inspection des lacs du nord et du nord-ouest, de l'Institut Franklin de Philadelphie, ainsi que celles des autres institutions scientifiques et des

particuliers. Ce volume résume à lui seul tous les travaux de l'Institut Smithson en ce qui concerne la météorologie des Etats-Unis.

La science botanique est représentée par un travail du docteur Horatio-C. Wood sur les algues d'eau douce. C'est le complément d'un grand ouvrage sur les algues marines du docteur Harvey, publié en 1858 aux frais de l'Institut Smithson. Les dépenses que cette publication entraînait n'avait permis, ni à la Société philosophique américaine, ni à l'Académie des sciences naturelles de Philadelphie, de prendre l'initiative de son impression.

Une autre étude également encouragée par l'Institut est celle de *Marées*. Le mémoire de M. William Ferrel sur ce sujet a nécessité, non seulement des développements mathématiques très-étendus pour établir une théorie des marées concordante avec les observations, mais encore de nombreux calculs numériques qui ont été exécutés aux frais de l'Institution.

Un travail plus considérable encore sur l'astronomie, et sur le point d'être publié, c'est la détermination de l'orbite d'Uranus, par le professeur S. Newcomb, de l'Observatoire national. Ce travail occupait l'auteur depuis treize ans. Il nécessitait, comme le précédent, en outre des plus hautes spéculations mathématiques, des calculs numériques d'une étendue si considérable, que ce savant eût été dans l'impossibilité de les faire exécuter sans l'assistance de l'Institution.

M. Newcomb fait ressortir par les considérations suivantes l'utilité de son travail :

« Ceux qui ne s'occupent pas spécialement d'astronomie seront peut-être surpris que, malgré la découverte de Neptune, qui date de plus d'un quart de siècle, les positions d'Uranus dans toutes les éphémérides astronomiques soient encore calculées sans avoir aucun égard à l'action de cette planète. »

Etilajouteplusloin,ausujetdelanécessitédenouvellestablesd'Uranus:

« Le peu d'attrait des astronomes pour un travail aussi aride est mis en évidence par ce fait que les tables de Jupiter et de Saturne, aussi bien que celle d'Uranus, ont plus de cinquante ans, et renferment naturellement des erreurs considérables (1). »

(1) Les lacunes signalées par M. Newcomb n'existent plus aujourd'hui. Dans le courant de l'année 1875, M. Le Verrier, directeur de l'Observatoire de Paris, a présenté à l'Académie des Sciences une nouvelle théorie de la planète Neptune et des tables nouvelles de Jupiter, de Saturne, d'Uranus et de Neptune. Les tables de Jupiter et de Saturne ont été déjà adoptées en Angleterre pour la rédaction du *Nautical Almanach*, publication dont l'importance est bien connue des astronomes et des marins.

L'étude des divers dialectes des nombreuses tribus d'Indiens qui habitent l'Amérique du Nord a été facilitée par la rédaction, sous la direction de M. Gibbs, de dictionnaires comprenant ceux des tribus du territoire de Washington, de la Californie, de la côte nord-ouest, de New-Mexico, d'Arizona et des prairies.

En ce qui concerne une branche importante de la physique du globe, l'Institut s'est proposé de dresser une carte générale hypsométrique de l'Amérique du Nord. Pour réunir les données sur lesquelles une carte semblable pouvait être établie, il s'est adressé à toutes les sources sérieuses d'information, aux ingénieurs des chemins de fer, aux inspecteurs des canaux, aux officiers militaires, aux comptes-rendus des expéditions géologiques, etc. On obtint ainsi les hauteurs de plus de 16,000 points dans les divers états et territoires de l'Union. La simple copie de ces collections de hauteurs remplit 23 volumes in-4°. La coordination de ces nombreuses observations formera la base d'une carte physique qui sera certainement d'une grande utilité dans beaucoup de circonstances.

Il nous resterait encore à parler de plusieurs ouvrages terminés ou en préparation sur les différentes branches de la météorologie et de la zoologie ; mais les citations précédentes suffisent pour expliquer la grande influence que l'Institut Smithson a dû exercer sur le développement des sciences aux Etats-Unis. Ce ne fut pas, cependant, sans quelque lutte aux débuts que le plan d'organisation, tel qu'il avait été conçu par l'éminent directeur de l'Institut, pût être complètement réalisé. Ce plan était trop au-dessus du niveau scientifique de cette époque aux Etats-Unis pour être immédiatement appliqué. Les recherches scientifiques n'étaient pas alors appréciées comme elles le sont aujourd'hui, et l'on ne faisait aucune différence entre le vulgarisateur populaire d'une science et celui dont les méditations, appuyées sur des recherches originales, en avaient établi les principes. Il n'est donc pas surprenant que le Congrès, dans ses premiers actes concernant l'Institut Smithson, n'ait eu d'abord en vue que la vulgarisation des sciences. Il en résulta que, pendant les premières années qui suivirent sa fondation, les fonds de l'Institut durent être employés de préférence à la création d'un museum, d'une bibliothèque, d'une galerie d'œuvres d'art et d'un jardin botanique, ce qui nécessitait la construction d'édifices très-coûteux, tandis que le plan du directeur, qui mettait en première ligne les recherches originales, ne nécessitait que des dépenses moitié moindres et laissait une large somme disponible pour ces recher-

ches. Mais, heureusement, grâce à l'insistance du conseil des régents, une part du revenu fut réservée aux encouragements aux sciences, et l'on ne tarda pas à reconnaître que les fonds de l'Institut ne pouvaient être plus utilement employés. Les échanges de publications, qui s'étendirent rapidement, firent affluer les ouvrages scientifiques à la bibliothèque, et tous les savants encouragés par l'Institution s'empressèrent à l'envi de contribuer à l'accroissement des richesses du museum par l'envoi des collections les plus variées de zoologie, de minéralogie et d'archéologie. Les dons les plus généreux vinrent aussi enrichir l'Institution. C'est ainsi que fut fondée la galerie des beaux-arts de Corcoran, et que le professeur Tyndall, à la suite de ses conférences de 1872 dans les principales villes de l'Union, où elles eurent tant de retentissement, en laissa tous les profits à l'Institut Smithsonian en quittant l'Amérique. La lettre adressée dans cette circonstance par le savant Anglais au directeur de l'Institut mérite d'être conservée. On ne saurait faire avec plus de grâce et de désintéressement un cadeau princier.

Lettre du professeur Tyndall au professeur Henry.

New-York, le 7 février 1873.

Mon cher professeur Henry, j'ai fait mon « testament » et je l'ai signé en due forme en présence de témoins.

Mon désir et mon intention, en acceptant l'invitation de mes amis, étaient, vous le savez, d'en envoyer le produit à Chicago (1). Mais les traces d'un sinistre sont si vite effacées dans ce pays, qu'au lieu d'avoir besoin de ma faible assistance, Chicago serait tout disposé à m'offrir une part de son superflu.

Mes dépenses sont lourdes, comme je vous l'ai dit. J'ai trouvé qu'il faisait cher vivre aux Etats-Unis; aussi la balance que je peux adresser au conseil des administrateurs n'est-elle pas aussi grande que je l'aurais désiré. Elle monte cependant à un peu plus de treize mille dollars.

J'ai donné quelque soin à ce compte, et je ne pense pas emporter avec moi un simple cent de monnaie américaine. Mais ce que j'emporte m'est incomparablement plus précieux, c'est l'assurance de la sympathie du peuple américain.

Quant aux instruments que j'ai apportés d'Angleterre, je me propose de les offrir à l'Institut royal, où ils trouveront un bon emploi. Mes mains seront alors entièrement nettes, et aucun élément étranger ne se mêlera au brillant souvenir du temps que j'ai passé ici.

(1) Les conférences du professeur Tyndall eurent lieu peu de temps après le grand incendie de Chicago.

L'Institut Smithson s'est intéressé à toutes les grandes questions scientifiques qui ont préoccupé les savants. C'est à lui que l'on doit le premier emploi du télégraphe pour la prédiction du temps, ainsi que l'organisation récente des annonces télégraphiques des découvertes astronomiques entre les six principaux centres scientifiques du monde : l'Institut Smithson, à Washington, et les Observatoires de Greenwich, de Paris, de Berlin, de Vienne et de Pulkova. Ce sont deux membres de cet Institut, le professeur Henry, qui joint au titre de Secrétaire de cet établissement celui de Président de l'Académie nationale des sciences, et l'illustre Agassiz, qui furent chargés de rédiger les instructions scientifiques pour l'exploration dans les mers arctiques du capitaine Hall ; et c'est encore à cet Institut que le Gouvernement confia plus tard l'entière direction de l'exploration du major Powell.

Depuis la fondation de l'Institut Smithson, dont la date coïncide avec l'arrivée d'Agassiz en Amérique, une profonde transformation intellectuelle s'est opérée aux Etats-Unis. Si l'esprit pratique, qui forme un des caractères saillants de la population, s'y est conservé intact, les sciences pures n'y sont plus dédaignées. Elles ont acquis droit de cité. Nous en trouvons la preuve dans les actes mêmes du Congrès, qui, dans ces dernières années, vota successivement des fonds pour l'entretien aux frais de l'Etat de la bibliothèque, de la galerie des beaux-arts et du museum ; de sorte que l'Institut Smithson est maintenant dégagé de toute entrave et peut librement disposer de tous ses revenus au profit des entreprises scientifiques dont l'utilité lui est signalée par ses conseils.

Dans son rapport de 1872, M. Henry, jetant un regard en arrière, rappelle avec une légitime satisfaction les progrès déjà réalisés par l'établissement qu'il dirige depuis de longues années, et il exprime l'espoir que l'œuvre à laquelle il a consacré la plus belle partie de sa vie lui survivra, que son succès ira même en grandissant, si l'on reste fidèle aux principes qui ont inspiré le fondateur de l'Institut. Ces espérances se réaliseront, nous n'en doutons pas, car l'Institut Smithson occupe aujourd'hui, sans conteste, le premier rang parmi les établissements scientifiques de l'Amérique, et il marche de pair avec les plus considérables et les mieux dotés de l'Europe.

Que celui de nos collègues qui a mis la Société d'agriculture, sciences et arts de Poligny en relations d'échange avec cette grande Institution en reçoive ici nos remerciements.

BIBLIOGRAPHIE.

J'ai lu avec le plus vif intérêt les *Leçons élémentaires d'hygiène* de M. le docteur Descieux. Pour faire l'analyse de ce petit volume, il faudrait le reproduire en entier, chaque page contenant plusieurs conseils très-bons à suivre. Ce que je puis en dire de mieux, c'est qu'un exemplaire de cet excellent ouvrage devrait se trouver dans toutes les familles, car, le plus souvent, il est à la portée de tous les lecteurs. Je dis le plus souvent, car quelques-uns ne comprendraient rien aux analyses chimiques, mais tous comprendront les excellents conseils hygiéniques de M. le docteur Descieux : son but sera donc toujours atteint.

Dr BOUSSON, *président*.

SÉANCE GÉNÉRALE DU 4 NOVEMBRE 1875.

Présidence de M. BAILLE.

La séance est ouverte à 10 heures par la lecture du procès-verbal de la séance précédente. Ce procès-verbal est adopté sans observations.

M. le Commissaire-Général de l'Exposition internationale de Philadelphie envoie différents documents relatifs à l'organisation de cette Exposition et aux conditions de transport. Des renseignements supplémentaires seront demandés au sujet des vins que nous nous proposons d'exposer.

Il est donné lecture d'une note sur le guano de Gigny (Jura), par M. le docteur Bertherand; d'une *Revue des Journaux agricoles et scientifiques*, par M. le docteur Rouget, et d'une poésie intitulée : *Trois Étoiles*, par M. Johannis Morgon.

M. Baille annonce à la Société que ses chefs hiérarchiques lui ont fait connaître qu'ils considéraient les fonctions de Président de la Société comme incompatibles avec la situation de juge de paix à Poligny. Il donne en conséquence sa démission de Président.

M. Blondeau se fait l'interprète des regrets qu'éprouve la Société en apprenant cette décision; il rappelle tout ce qu'elle doit depuis quatre ans à l'esprit d'initiative, à l'activité et au dévouement de son Président, et, tout en espérant que M. Baille voudra bien continuer à colla-

borer à l'œuvre qu'il lui est interdit de diriger plus longtemps, il propose de lui voter un ordre du jour de remerciements.

Cette proposition est adoptée à l'unanimité.

La Société décide ensuite qu'il ne sera pas procédé immédiatement à l'élection d'un nouveau Président ; cette élection aura lieu à la séance de décembre, en même temps que le renouvellement annuel du Bureau.

Est nommé membre correspondant : M. Abraham Oualid, négociant à Alger, présenté par M. Sénamaud jeune.

LE GUANO DE GIGNY (Jura).

PAR LE DOCTEUR E.-L. BERTHERAND

J'ignore si l'attention des agriculteurs du Jura a été attirée sur cette richesse d'agents fertilisants que possède Gigny, commune du canton de Saint-Julien, et fort intéressante par ses carrières et son élève du grand bétail. La Société d'agriculture de Lyon a publié, il y a quelques années, une analyse chimique de ce guano, et il m'a semblé qu'il y aurait quelque utilité à donner ici un résumé de ces recherches.

La grotte en question contient un dépôt de 300 mètres cubes, formés depuis plusieurs siècles par les excréments accumulés de chauves-souris. Ce guano est pâteux, de couleur brun-chocolat, parsemé de petites paillettes vertes provenant des élytres des scarabées dont se sont nourries les cheiroptères en question. Il n'a pas d'odeur sensible.

M. le professeur Glénard, qui l'a analysé, reconnaît :

- 1° Que, chauffé de 100 à 120°, il abandonne 63,48 0/0 d'eau ;
- 2° Que, par l'incinération, il perd 22,92 0/0 de matière organique et laisse 13,60 0/0 de cendres ou substances minérales ;
- 3° Qu'il ne renferme ni acide urique, ni acide oxalique, acides qui se trouvent dans la plupart des guanos ;
- 4° Que la quantité d'azote y est de 4,7 0/0, représentée par 1,9 d'azote organique et 2,8 d'ammoniaque ;
- 5° Que les matières minérales, 38,96 0/0, sont composées de sable, de sulfate de chaux, d'alumine, d'oxyde de fer, et de traces de phosphate, de potasse et de cuivre ;
- 6° Que l'azote est la seule matière utile de ce guano ; en estimant sa

valeur à 4 fr. 80 le kilogr., ledit guano, qui n'en contient que 4 kilogr. 7 grammes, vaudrait 8 fr. 50 les 100 kilogr.

Si le guano de Gigny ne renferme pas de phosphate de soude, si abondant dans certains produits analogues de Sardaigne, c'est que les suintements aqueux, fort abondants dans la grotte jurassienne, lavent d'une façon incessante le dépôt excrémenticiel et le dépouillent de sels solubles.

Il conviendrait donc d'exploiter largement cette gangue d'engrais, afin d'empêcher les causes physiques précitées d'en altérer de plus en plus la composition chimique.

Il y a dans le Jura de nombreuses grottes ; il est vivement à désirer, dans l'intérêt de l'agriculture, qu'elles soient activement fouillées, et que des analyses chimiques viennent fixer sur la valeur commerciale des engrais qu'elles renferment.

CONCOURS RÉGIONAUX AGRICOLES en 1876

Les Concours régionaux agricoles d'animaux reproducteurs, d'instruments et de produits auront lieu, en 1876, dans les villes et aux époques suivantes : .

Carcassonne, du 29 avril au 8 mai.

Orléans, du 29 avril au 8 mai.

Lons-le-Saunier, du 6 au 15 mai.

Quimper, du 6 au 15 mai.

Tarbes, du 6 au 15 mai.

Arras, du 20 au 29 mai.

Bordeaux, du 20 au 29 mai.

Gap, du 20 au 29 mai.

Rodez, du 20 au 29 mai.

Reims, du 27 mai au 6 juin.

Rouen, du 27 mai au 6 juin.

Le Puy, du 3 au 12 juin.

Pour être admis à exposer, on doit adresser au Ministère de l'agriculture et du commerce une déclaration qui doit être parvenue aux dates ci-après :

arcassonne et Orléans, 1^{er} avril. — Lons-le-Saunier, Quimper et
bes, 5 avril. — Arras, Bordeaux, Gap et Rodez, 20 avril. — Reims
louen, 25 avril. — Le Puy, 1^{er} mai.

éclamer, au besoin, des programmes au Ministère.

CONCOURS RÉGIONAL AGRICOLE

DE LONS-LE-SAUNIER

du samedi 6 au lundi 15 mai 1876

ARRÊTÉ

LE MINISTRE DE L'AGRICULTURE ET DU COMMERCE,

vu les arrêtés qui ont jusqu'à ce jour réglé l'institution des Concours
monaux agricoles, les comptes-rendus et les rapports dont ils ont été
jet ;

vu les observations présentées par les différents jurys des Concours
agricoles ;

vu les vœux émis par les délégués des Associations agricoles, les
membres du jury et les exposants ;

le conseil des inspecteurs entendu ;

sur le rapport du Directeur de l'agriculture,

ARRÊTE :

ART. 1^{er}. — Le Concours d'animaux reproducteurs, d'instruments
et de produits agricoles, institué chaque année dans la région com-
prenant les départements de l'Ain, de la Côte-d'Or, du Doubs, du Jura,
la Haute-Saône, de Saône-et-Loire, de l'Yonne et la circonscription
de Belfort, se tiendra, en 1876, dans la ville de Lons-le-Saunier.

ART. 2. — Une prime d'honneur, consistant en une coupe d'argent
de la valeur de 3,500 fr., sera décernée à l'agriculteur du département
du Jura qui aura obtenu l'un des prix culturels ci-après désignés, et
qui, reconnu relativement supérieur à ses concurrents, aura présenté
dans sa catégorie le domaine ayant réalisé les améliorations les plus
utiles et les plus propres à être offertes comme exemple.

Les prix culturels seront attribués, savoir :

° Un objet d'art de 500 fr. et une somme de 2000 fr., à la catégorie

des propriétaires exploitant leurs domaines directement ou par régisseurs et maîtres valets ; 500 fr., trois médailles d'argent et trois de bronze seront distribués aux agents de l'exploitation primée ;

2° Un objet d'art de 500 fr. et une somme de 2000 fr., à la catégorie des fermiers à prix d'argent ou à redevances en nature fixes, remplaçant le prix de ferme ; des cultivateurs - propriétaires tenant à ferme une partie de leurs terres en culture ; des métayers isolés (domaines au-dessus de 20 hectares) ; 500 fr., deux médailles d'argent et trois de bronze seront distribués aux agents de l'exploitation primée ;

3° Un objet d'art de 500 fr., destiné au propriétaire, et une somme de 2000 fr., à répartir entre métayers, à la catégorie des propriétaires exploitant plusieurs domaines par métayers ;

4° Un objet d'art de 200 fr. et une somme de 600 fr., à la catégorie des métayers isolés ou petits cultivateurs, propriétaires ou fermiers de domaines au-dessus de 5 hectares et n'excédant pas 20 hectares ; 200 fr., deux médailles d'argent et deux de bronze seront distribués aux agents de l'exploitation primée.

Dans le cas de l'attribution de la coupe d'honneur à l'un des prix culturels, l'objet d'art spécial à ce prix ne sera pas décerné.

Les médailles d'or et d'argent, dites de *spécialité*, continueront à être attribuées pour des améliorations partielles déterminées.

CONCOURS GÉNÉRAL

DES FROMAGES, A PARIS, EN 1876

Ce Concours a eu lieu au Palais de l'Industrie, le 12 février.

Les producteurs de notre région qui, cette année encore, avaient répondu à notre appel et exposé sous notre patronage, ont obtenu neuf récompenses sur douze accordées aux fromages de Gruyère.

Nous donnons ci-après la liste des récompenses accordées :

PRODUCTEURS.

1^{er} prix, médaille d'or, grand module, M. DUMONT, de Dournon (Jura) -

3° id. médaille d'argent, M. PARIAUX, à Jougue (Doubs).

5^e id. médaille de bronze, la Fromagerie de Foncine-le-Haut (Jura), section du bas de la ville.

6^e prix, mention honorable, M. PILLOT, de Plasne (Jura).

7^e id. mention honorable, M. Ernest CHAMPON, de Cernans (Jura).

NÉGOCIANTS.

Médaille d'or, MM. COUSIN frères, à Champagnole (Jura).

Médaille d'argent, M. MARTINEZ, à Tourmont (Jura).

Médaille d'argent, M. GROS, maire et propriét. à Pontarlier (Doubs).

Chaque année, un prix d'honneur est décerné à l'ensemble de l'industrie fromagère ; ne sont admis à concourir pour ce grand prix que les producteurs ayant obtenu la première médaille dans leur catégorie. A ce titre, M. DUMONT, de Dournon, a concouru avec toutes les industries fromagères de France et a remporté le *Prix d'Honneur*.

On comprendra l'intérêt de premier ordre que peut avoir un pareil résultat pour la principale industrie de notre région.

Une médaille d'or a été décernée à notre Société pour l'ensemble des produits dont elle avait déterminé et organisé l'envoi.

REVUE DES JOURNAUX AGRICOLES ET SCIENTIFIQUES,

PAR M. LE DOCTEUR ROUGET (D'ARBOIS), MEMBRE FONDATEUR.

Sur le gui. — Le gui, aliment sain et nutritif pour les *ruminants*, les vaches et les moutons, est un poison mortel pour les lapins.

Une fâcheuse expérience en a été faite dans la propriété que nous habitons. Le jardinier ayant coupé des guis dans les pommiers, une femme de service eut la malencontreuse idée d'en donner aux lapins. Le gui étant inoffensif pour les vaches et les moutons, elle en avait conclu qu'il le serait également pour les autres animaux. La plupart des lapins qui ont brouté les feuilles et l'écorce vert-jaunâtre ont succombé ; les autres ont été très-malades. Nous pensons que ce sont les baies qui contiennent le plus de poison. (*Le Cultivateur du Midi*).

La mort rapide de plusieurs lapins après l'ingestion d'une assez

grande quantité d'aulx moisis avait fait craindre (*Abeille médicale*) que les aulx fussent vénéneux. Une contre expérience démontra que les lapins n'avaient été empoisonnés ni par les aulx ni par leurs pelures, mais bien plutôt par les moisissures que contenaient les unes et les autres.

Importance de l'agriculture. — L'agriculture est certainement, de toutes les industries humaines, la plus considérable; elle couvre de ses usines ou fermes la surface entière du territoire; elle occupe les bras des trois quarts de la population qui habite le globe.

En France, seulement, elle compte 5,257,000 exploitants qui, avec les ouvriers qu'ils emploient et leurs familles, forment une population de 20 millions d'âmes. Le sol qu'elle y cultive vaut, avec le capital des exploitations qui y est attaché, plus de 400 milliards de francs, c'est-à-dire trois à quatre fois autant que toutes les autres industries réunies.

Les matières premières que l'agriculture transforme en produits végétaux et animaux pour les besoins de l'homme, remplissent l'atmosphère et couvrent le globe; les forces qu'elle met en jeu sont immenses; elle a de 5 à 6 millions d'animaux de trait, et quant aux forces naturelles qui travaillent à son profit, elles sont presque incommensurables, elles sont telles, qu'on a pu dire que tout cultivateur qui exploite un domaine de cent hectares, fait concourir à son œuvre, dirige plus de forces réelles que n'en a jamais commandées le général placé à la tête du plus grand corps d'armée qui ait existé.

On conçoit dès lors tout ce qu'une industrie qui a de si vastes proportions peut gagner à bien connaître la matière première qu'elle emploie, l'usine où elle travaille, les forces qu'elle met en œuvre, et les outils (plantes, animaux ou machines) dont elle se sert, un progrès, si minime qu'il soit, se traduisant toujours par d'importants résultats pour la société, parce que l'effet de l'amélioration, quand celle-ci se généralise, se répète des millions de fois. De là l'utilité d'un enseignement agricole largement dispensé à toutes les classes rurales; de là encore l'utilité des livres, dont le but est de répandre la lumière sur les problèmes si complexes de l'industrie agricole et d'aider au progrès; leur publication doit être accueillie avec sympathie et reconnaissance à la fois.

(*Bulletin de la Société des agriculteurs de France*)

Influence des forêts sur la marche des orages à grêle. — Dans le *Bulletin de la Société d'émulation du Jura*, il a été publié sur la météorologie du Jura un travail qui est le résultat de

nombreuses observations, recueillies avec persévérance et classées avec une méthode parfaite par le Frère Ogérien, avantageusement connu par d'autres études sur l'histoire naturelle. Pour se rendre compte de la marche et des effets des orages à grêle, Frère Ogérien a compulsé deux mille deux cent cinquante procès-verbaux d'experts et réuni tous les documents relatifs à la grêle qui se trouvaient inscrits depuis 1020 dans les archives départementales. Parmi les conclusions déduites de ces recherches, nous remarquons celle-ci :

« Les grêles sont nulles ou très-rares sur les cultures entourées de grands bois. »

L'auteur ajoute : « Cette observation acquiert une certitude complète par la simple observation de la carte des grêles, qui démontre que les terres cultivées voisines des bois de haute futaie ne sont pas atteintes par la grêle, quand bien même la topographie du sol se prêterait au déversement des orages. Il est à remarquer que les forêts sont d'autant mieux l'office de paragrêle que les arbres sont plus élevés et surtout qu'ils sont à l'ouest des terres, c'est-à-dire du côté du vent qui amène les orages.

« Un fait très-significatif donne à cette observation un degré d'évidence tel que, joint à la liste des communes préservées de la grêle par le voisinage des bois, il nous permettra de considérer notre manière de voir comme parfaitement logique et vraie.

« On ne trouve dans les archives départementales l'indication d'aucune grêle ayant atteint le cirque de Voiteur avant 1830. (Voiteur est un des vignobles les plus importants du Jura). A partir de cette époque, seize orages ont plus ou moins ravagé la concavité dont Voiteur est le centre. C'est que, avant cette époque, les hauteurs de ce cirque étaient complètement couvertes par les bois de haute tige, surtout vers le sud-ouest, sur la montagne de Lavigny. De la disparition des grands bois date l'apparition de grêles très-fréquentes et très-intenses. »

La Revue des eaux et forêts ajoute à cela :

« Ces observations d'un homme aussi instruit qu'impartial ne sont pas inutiles dans un temps où les communes, impatientes de battre monnaie, réduisent volontiers leurs forêts à des taillis simples de vingt ans, n'offrant qu'un abri insignifiant de sept à huit mètres de hauteur, tandis qu'un taillis sous futaie, d'une trentaine d'années et garni de nombreux et beaux arbres de réserve, présente un rempart de vingt mètres d'élévation, qui peut avoir une action efficace pour protéger

contre les orages les campagnes voisines. » (*Journal de la Société d'agriculture de la Suisse Romande*).

Dangers de l'emploi de la grenaille de plomb pour le lavage des bouteilles. — Nous engageons vivement nos collègues et lecteurs à lire attentivement la note suivante que nous trouvons dans un rapport du *Conseil d'hygiène et de salubrité de la Seine-Inférieure* :

« On a bien souvent signalé les dangers qui résultent de l'emploi du plomb en grains pour le lavage des bouteilles destinées à la conservation du vin ou d'autres boissons. La décomposition du métal par son contact prolongé avec des boissons acides ou devenant acides, et la formation d'acétates de plomb (substances éminemment vénéneuses) ont, depuis longtemps, expliqué les accidents saturnins dont les voies digestives ne sont devenues que trop fréquemment le siège, et cependant la routine a prévalu. C'est à ceux qui, par la nature de leur commerce, ont intérêt à prévenir de semblables accidents, qu'il appartient surtout de surveiller les agents chargés du lavage, qu'on peut effectuer beaucoup mieux avec des appareils spéciaux d'un prix peu élevé, tombés dans le domaine public, ou leur substituer tout simplement la grenaille de fonte et de fer, ces deux moyens étant absolument sans danger.

« Le Conseil n'a pas cru devoir faire rédiger une instruction particulière à ce sujet, convaincu qu'elle serait inutile pour ceux qu'aucun avis prudent ne saurait corriger, et moins encore pour ceux qui ont déjà abandonné l'usage d'une méthode dangereuse; mais il croit nécessaire d'appeler l'attention sur ce point, surtout à une époque où l'élévation du prix des vins provoque des altérations de toute espèce, et où l'acidité se produit d'une manière plus active et plus prompte. »

Les sixième et septième livraisons de l'*Histoire de France illustrée* de Michelet viennent de paraître à la librairie Lacroix. La première comprend l'invasion des hordes germaniques dans les Gaules, le premier choc des Goths et des races celtiques. La gravure représente Charlemagne accoudé sur un balcon, les yeux pleins de larmes, en pressentant l'instabilité de ses conquêtes au-delà du Rhin, qui, lui mort, ne resteraient pas longtemps à la couronne de France. — La deuxième comprend l'invasion des Huns, sous la conduite d'Attila, et l'établiss~~e~~

ment des Francs en Gaule, qui se mêlent à la race gauloise et forment la France. La gravure représente cette immense multitude des races barbares, qui se précipitent de tous les points de l'horizon sur le monde civilisé, écrasant l'empire romain.

Ce n'est que dans notre prochain numéro, c'est-à-dire dans le N° 4 de 1876, que nous publierons la liste des lauréats, ainsi que le procès-verbal des opérations du Jury, concernant notre Exposition d'instruments viticoles et vinicoles, et Exposition de vins comtois, à Poligny, en 1875. — Plusieurs gravures, qui doivent être intercalées dans le texte, et qui ne nous sont pas encore parvenues entièrement, sont la cause de ce retard. C'est ce qui est également cause du retard de ce numéro.

DONS.

Il est offert à la Société, par :

M. PHILIPPART : *Lettres au Journal des Débats et au National*. Broch. in-8°, dont il est l'auteur.

M. le Dr G. AUDIFFRENT : *Des maladies du cerveau et de l'innervation*, d'après Auguste Comte. Un fort vol. in-8°, dont il est l'auteur.

M. MUNIER, médecin à Foncine-le-Haut : *Recherches historiques sur les Foncine et le canton des Planches*. Un vol. in-8°, dont il est l'auteur.

M. GIRARDOT : *L'Horloge*. Opuscule in-8°, dont il est l'auteur.

M. RENARD : *Bulletin des autorités constituées réunies en juin et juillet 1793 au chef-lieu du Calvados*. Un vol. in-8° broché, dont il est l'auteur.

M. OUALID : *Principales époques de la Tunisie*. Petite broch. in-4°, dont il est l'auteur.

M. GHEZZY, consul général d'Autriche en Algérie : *Manuel d'hygiène à l'usage des Européens qui viennent s'établir en Algérie*, par M. le Dr Martin. Un vol. in-8°.

Les Lois de la propriété immobilière en Algérie, par M. Robe. Un vol. in-12, broché.

Liste des publications reçues pendant le mois de décembre 1875.

- Revue savoisiennne, N° 11.
Journal mensuel des travaux de l'Académie nationale, octobre et nov. 1875.
Journal d'agriculture pratique, Nos 49, 50, 51, 52.
La Sentinelle du Jura (édition hebdomadaire), Nos 145, 148, 151, 154.
Le Courrier du Jura, Nos 49, 50, 51, 52.
Le Sauveteur, Nos 11, 12.
La Santé publique, Nos 87, 88.
L'Apiculteur, N° 12.
Annales de la Société d'agriculture de l'Allier, N° 12.
Bulletin de la Société des agriculteurs de France, Nos 20, 21.
La Médecine contemporaine, Nos 23, 24.
Journal du Comice agricole de l'arrondt de Mézières, N° 6.
Le Publicateur (de Dole), Nos 49, 50, 51, 52.
Le Salinois, Nos 49, 50, 51, 52.
L'Abeille jurassienne, Nos 49, 50, 51, 52.
L'Hebdomadaire (de St-Claude), Nos 49, 50, 51, 52.
Bulletin de la Société d'agriculture de l'Eure (section de Bernay), 1875.
Bulletin de la Société d'agriculture de Vaucluse, N° 11.
Le Cultivateur du Midi, Nos 49, 50, 51, 52.
Journal de la Société d'agriculture de la Côte-d'Or, 2^e et 3^e trimestres 1875.
Bulletin de la Société d'agriculture d'Alger, 1^{er} trimestre 1875.
Journal de la Société d'agriculture de la Suisse romande, décembre 1875.
L'Industrie progressive, 5, 15, 25 décembre 1875.
L'Abeille médicale, Nos 49, 50, 51, 52.
Maitre Jacques, novembre 1875.
L'Algérie agricole, N° 11.
Bulletin de la Société protectrice des animaux, septembre et octobre 1875.
Bulletin de la Société d'agriculture de l'arrondt de Mayenne, 15^e année.
Archives de l'agriculture du nord de la France, N° 11.
Le Bibliographe, décembre 1875.
Bulletin de l'Association d'appui mutuel des Francs-Comtois, Nos 41, 42.
Revue agricole et industrielle de Valenciennes, Nos 8, 9.
Bulletin de la Société d'agriculture des Bouches-du-Rhône, Nos 9, 10, 11.

TABLE DES MATIÈRES

- Amélioration de l'espèce chevaline dans le Jura (un mot sur l'), par un ex-adjutant de cavalerie, page 135.
- Avis pour le paiement des cotisations et abonnements, 273.
- Coloration artificielle des vins, procédés pour la reconnaître, 67.
- Commission du phylloxera de l'arrondissement de Poligny, 172.
- Concours de jeune bétail, 251.
- Concours de poésie et de littérature de 1874 (le), par M. Monin, 209.
- Concours général des fromages, à Paris, en 1876, 456.
- Concours régional agricole de Lons-le-Saunier, 455.
- Concours régionaux agricoles, en 1876, 454.
- Concours sur la maladie de la vigne en Franche-Comté (un), en 1777, par M. A. Vaissier, 54, 110, 141, 173.
- Considérations géologiques sur certains terrains de Mont-sous-Vaudrey, par M. le Dr Pactet, 170.
- Contribution à l'histoire agricole et météorologique de l'arrondissement de Poligny, par M. Coste, 351.
- Curures de mares (les), par M. Ferdinand Jean, 26.
- Distribution solennelle des récompenses accordées à la suite de l'Exposition d'instruments viticoles et vinicoles, de celle des vins de Franche-Comté et du Concours de jeune bétail, 380.
- Dons faits à la Société, 32, 272, 461.
- Ebullioscope Malligand (l'), par M. Blondeau, 408.
- Ennemi et ami du charançon (communiqué par M. Creton), 269.
- Exposition d'instruments viticoles et vinicoles et des vins de la Franche-Comté, 220, 249.
- Flore Landaise (la) et médecine par les plantes vulgaires, par M. Jules Léon, 271.
- Frotte des miroirs (la), par M. G. Colin, 139.
- Huano de Gigny (le), par M. Bertherand, 453.
- Huit ans de l'histoire de Salins et de la Franche-Comté, par M. A. Vayssière, 15, 88, 163, 201, 305, 435.
- Institut Smithson, à Washington (l'), par M. Blondeau, 445.
- Médaille d'or obtenue par M. J. Sénamaud, 424.
- Métayage et économie des vignobles du Jura, par M. Ch. Rouget, 220, 253.
- Météorologie : M. Clerc, membre fondateur, 97.
- Ordre de la Toison d'or (l'), 95.
- Premières à décerner aux taureaux bien écussonnés, 108.
- Procédé contre le phylloxera et l'oïdium, par M. Jules Léon, 229.
- Programme du Concours de 1875, 184.
- Publication nouvelle de l'Histoire de France de Michelet, 424, 460.
- Exception de notre Société comme membre fondateur de la Société des Agriculteurs de France, 424.
- Récompenses obtenues par la Société au Concours général de Paris en 1875, 73.
- Récettes et procédés utiles, par M. le docteur Rouget, 31, 72, 120, 151, 183, 232, 269.
- Revue des journaux agricoles et scientifiques, par M. le docteur Rouget : Une dot à la campagne. — Les abeilles, le soufre et l'hybridation. — Une

- cause du dépeuplement de nos rivières. — Clouterie pour chaussures, de MM. Jarre et Cie, d'Ornans. — Conservation et amélioration des vins par l'électricité, 28.
- L'atenchus ou scarabée sacré des anciens. — Un moyen de distinguer les alcools de vin et de marc des alcools d'industrie. — Danger des pavots pour le bétail. — Papillons et chenilles, 69.
- Abeille, guêpe et raisin. — Acide salicilique, 150.
- Pour empêcher la corne des chevaux de se fendre ou de s'écailler, 183.
- Fabrication de l'huile de bois. — Un gisement de phosphorites à Morteau. — Préservation des pommes de terre contre la maladie par la sélection, 230.
- Excellence hygiénique de la profession agricole; insalubrité relative des professions industrielles. — Utilité des buses. — Maladies de la vigne, 264.
- Influence des racines des végétaux vivants sur la putréfaction. — Destruction du colchique d'automne. — Ecobuage des terres argileuses; réactions chimiques qui résultent de cette opération, 318.
- Plantes insectifuges. — Emploi médical des vins de Bourgogne et du Jura. — La vigne et le vin en Franche-Comté, 357.
- Destruction radicale de la cuscute. — Les vins mousseux en France, 422.
- Sur le gui. — Importance de l'agriculture. — Influence des forêts sur la marche des orages à grêle. — Dangers de l'emploi de la grenaille de plomb pour le lavage des bouteilles, 457.
- Revue bibliographique :
- Notice sur le procédé Picot pour la taille de la vigne, par M. le Dr Rouget, 50.
- Le Parnasse médical français, de M. le Dr Chereau, par le même, 102.
- Des maladies du cerveau et de l'innervation, de M. le Dr Audiffrent. — Des sources thermales et minérales de l'Algérie, etc., de M. le Dr Bertherand, par le même, 417.
- Les leçons élémentaires d'hygiène de M. le Dr Descieux, par M. le Dr Bousson, 452.
- Réunion des délégués des Sociétés savantes à la Sorbonne, en 1875 (rapport de M. Gaurichon), 216.
- Séances générales, 24, 53, 106, 141, 171, 218, 252, 317, 356, 421, 452.
- Secours d'urgence (les), par M. le Dr Bertherand, 1, 33, 73, 121, 153, 185, 233, 273, 321, 361, 425.
- Sécurité-Ganne, par M. E. Carrance, 272.
- Synonymie des blés, 148.
- Traditions populaires de l'arrond^t de Poligny, par M. Thuriot, 289, 337.

FIN DE LA TABLE.

BULLETIN
DE LA SOCIÉTÉ
AGRICULTURE, SCIENCES ET ARTS
DE POLIGNY

(JURA)

47^{me} ANNÉE.



1876.

POLIGNY
IMPRIMERIE DE G. MARESCHAL
—
1876



TABLE DES MATIÈRES

ulture dans les montagnes du Jura (1°), par M. le Dr Bousson, *page* 284.
 à tous les amateurs de viticulture. — M. Pulliat et le Vignoble, par
 Gromier, 34.
 ys natal, poésie par M. Godin, 252.
 aux Sociétés de fromageries, 189.
 aux Commissions de fromageries, par M. le Dr Pactet, 379.
 (Récompenses qui seront décernées au Concours de 1876), 224.
 s et tables d'école, par M. le Dr Rouget, 426.
 ographie : La Flore landaise de M. Jules Léon. — Lois et Mystères
 s fonctions de reproduction, par M. le Dr Bossu, 180.
 d'origine étrangère (Rapport de M. le Vice-Président Mouchot), 280.
 mission du Phylloxera de l'arrondissement de Poligny (Rapport de
 Coste, Président de la Commission), 41.
 ours littéraire de 1875 (Rapport de M. Monin), 217.
 ours de taille de vign. et charrues vign., à Lons-lé-Saunier, en 1877, 391.
 ours de taille de vignes de Brignais, Rhône (Rapport de M. Ch. Rouget), 67.
 ours de jeune bétail ouvert par la Société en 1876, 160.
 ours généraux d'animaux gras, volailles mortes, fromâges, etc., au Pa-
 is de l'Industrie en 1877, 188.
 ger du lait des vaches atteintes de péripneumonie, par M. de Felcourt, 86.
 ours prononcé par M. Bondivenne au Comice agricole d'Orgelet, 380.
 ribut. des récomp. accordées à la suite du Concours agricole de 1876, 338.
 uments relatifs à la révolte des barons francs-comtois contre le comte
 udes, par M. Vayssière, 275.
 s faits à la Société, 264, 296.
 loi en agricult. de la chaux provenant des usines à gaz, par M. Millot, 256.
 utum, 224.
 osition d'instruments vinicoles et viticoles de 1875. — Les Pressoirs. —
 iste des récompenses, 18.
 osition universelle de 1878, 253.
 illes aux Moidons en mai-juin 1875, par M. Félix Duboz, 72.
 t ans de l'Histoire de Salins et de la Franche-Comté, par M. Vayssière, 1.
 rêts économiques du Jura (les), par M. A. de Brevans, 78.
 ctes et les Plantes (les), 224.
 itut national agronomique, 283.
 asion française de 1595 (un document sur l'), 145.
 e des dons faits en 1875 à la Bibliothèque et au Musée de Poligny, 95.
 noires de La Huguerie, par M. le comte de Laubespain (Extraits des) 297,
 45, 393.
 rologie : MM. Outhier, Salins, Darlay, Blondeau, 115.
 . Ch. Grenier, 179.
 oyage des gravures, par M. Ris Paquot, 74.
 l des Oiseaux (la), poésie par M. L. Mercier, 294.
 ination de M. Perraud à l'Académie de Besançon, 16.
 ce sur M. Blondeau, ancien Présid^t de la Société, par M. le Dr Coste, 412.
 aud, Jean-Joseph, de l'Institut, par M. Ch. Blanc, 327.
 tes les plus communes croissant aux environs de Poligny, par M. Ed.
 uria, 120, 147.

Pompes (les) à l'Exposition d'instruments viticoles et vinicoles de 1875, 183.
 Programme du Concours de 1876, 182.
 Quelques considérations hygiéniques concernant les Salles d'asile, par M. le Dr Pactet, 113.
 Recettes et procédés utiles, par M. le Dr Rouget, 39, 93, 127, 192, 232, 263, 293, 389, 431.
 Réunion des délégués des Sociétés savantes, à la Sorbonne, en 1877, 427.
 Revue bibliographique, par M. le Dr Rouget :
 Recherches des cachets d'oculistes romains dans le Nord de l'Afrique, par M. Bertherand, 13.
 Revue des journaux agricoles et scientifiques, par M. le Dr Rouget :
 Fécondation artificielle du melon. — Coloration artificielle des fleurs par l'ammoniaque. — Matières salines que la betterave emprunte au sol et aux engrais. — L'alimentation des solipèdes de travail, 37.
 Influence de la lumière sur les êtres organisés. — Conservation des oiseaux. — Valeur nutritive des champignons. — Observations d'héliotropisme. — Greffe des tubercules de pommes de terre. — Manière nouvelle de cultiver le cresson de fontaine. — Insalubrité des alcôves. — Beurre artificiel. — Une nouvelle manière de traire les vaches, 87.
 Imprégnation des fruits par les mauvaises odeurs. — Une bonne plante fourragère. — Quantité d'eau consommée par le froment pendant sa croissance. — Utilisation du corps de la grenouille, 123.
 Le schiste sulfaté. — Les lapins et les dindons. — La doctrine de l'évolution. — Les livres et les animaux domestiques peuvent transmettre les maladies contagieuses. — Signe rare et peu connu de la rage des animaux domestiques. — Démographie de la France, 154.
 Influences attribuées à la lune sur les phénomènes du règne végétal. — Culture des framboisiers. — Avantage de traire les vaches à fond. — Sur le rendement du lait, 189.
 Influence de l'air comprimé sur la fermentation. — Fer contenu dans le sang et dans les aliments. — Appréciation et qualité de la viande des porcs gras. — Faut-il, ou non, effeuiller les betteraves? — Influence chimique du sol sur la végétation, 228.
 Coloration artificielle des vins. — Objets de laiterie et pots à beurre en verre. — Emploi de la teinture et de la poudre de galac pour apprécier la pureté du kirsch-wasser. — Le sublimé corrosif et les fourmis. — Culture du champignon, 259.
 Génération des ferments. — Des feuilles fourragères. — Les vaches sans cornes dans la Suisse romande. — Les gelées printanières, 286.
 Plantes carnivores, 343.
 Avis aux personnes qui élèvent des poules. — Les poussières préservent la vigne des gelées printanières. — Nourriture des veaux, 385.
 Les racines renversées. — Du voisinage des fours à chaux près des vignes. — Moyen d'obtenir du lait la plus grande quantité de crème. — Le café comme désinfectant et comme moyen de conservation, 428.
 Séance annuelle de la Soc. d'émulation du Doubs (Rapport de M. Cournot), 14.
 Séances générales de la Société, 83, 123, 153, 181, 254, 255, 279, 337, 370.
 Traditions populaires du Jura, par M. Ch. Thuriot, 97, 129, 161, 193, 234, 265.
 Vente des vins de l'hospice de Beaune et Exposition des vins de la Bourgogne (Rapport de M. Ch. Rouget), 371.
 Vignobles de Franche-Comté (les), par M. Pulliat, 281.
 Xanthium spinosum (le), par M. Jules Léon, 278.

HUIT ANS DE L'HISTOIRE DE SALINS

ET DE LA FRANCHE-COMTÉ

(1668 - 1675).

MÉMOIRES CONTEMPORAINS PUBLIÉS POUR LA PREMIÈRE FOIS

Par A. VATSIÈRE, archiviste de l'Ain

LIVRE III

(Fin).

CHAPITRE XI

SOMMAIRE. — Pose de la première pierre d'une forteresse sur la montagne de Saint-André. — Recherches des armes opérées dans les églises. — La garnison se trouve considérablement réduite par suite des désertions. — Dans la crainte d'une surprise, le gouverneur organise des patrouilles, etc. — Ordre de raser les maisons de M. de Pontamougeard. — Renouvellement du magistrat; M. de Myon élu mayeur. — Le sieur Blanchot, échevin, est arrêté et menacé de perdre la vie pour port d'armes à feu. — Privilège des chanoines de Saint-Anatoile de porter la chape violette doublée d'hermine. — Eboulement produit par suite des travaux de la forteresse. — La Furieuse, dont le lit se trouve obstrué, menace d'inonder les sauneries et la ville. — Renversment de la croix de Bourgogne. — Mort du sieur de Myon. — Une partie des garnisons de la province sont envoyées en Alsace pour renforcer l'armée de Condé.

Le 18 octobre, le sieur Camus de Beaulieu, intendant du roi T.-C. en la Franche-Comté de Bourgogne, fit poser la première pierre d'une nouvelle forteresse dessinée de la part du roi sur la montagne de Saint-André, sous laquelle pierre fut mise une lame d'airain portant cette inscription : *Regnante Ludovico decimo quarto semper victore.*

Le 27 du même mois, a été chanté un *Te Deum* en l'église de Saint-Anatoile par ordre de M. le duc de Duras, et à l'issue, une réjouissance par trois décharges de mousqueterie, faites par les soldats de la garnison rangés sur les murailles de la ville, et des feux de joie par les forts, avec quelques volées de canon, les

François ayant publié que s'étoit à cause du succès d'une bataille donnée proche la ville de Strasbourg par l'armée du prince l'empire, sous la conduite du duc Charles de Lorraine, av l'armée de France, commandée par le vicomte de Turenne quoique la vérité soit que l'armée françoise a été battue avec une perte de 14,000 hommes, du canon, des bagages et du char de bataille, demeuré aux Allemands, qui n'y ont perdu que si peu de gens, comme d'environ 2,000 hommes (1), d'où l'on a su de croire que cette feinte réjouissance des François en Bourgogne n'est que par une pure politique, tant pour amuser les peuples que pour empêcher que les soldats ne se dégoûtent et ne viennent ensuite à désertir pour s'aller rendre dans le plus fort parti, selon qu'ils font journellement, et en particulier ceux de la garnison de Salins.

Au mois de novembre 1674, les François auroient amené de Salins seize pièces d'artillerie, couleuvrines de la longueur dix à douze pieds et portant environ six à huit livres de boulet feignant que s'étoit pour la défense de la ville et pour munir les forts. Mais après en avoir fait monter deux pièces au fortin l'Hermitage de Saint-Anatoile, ils ont fait passer les autres du côté de Sainte-Anne, faisant démonstration qu'elles étoient destinées pour cette forteresse, sans néanmoins les y avoir fait entrer ayant été ramenées en France sur la fin dudit mois de novembre auquel tems ils ont fait la recherche des armes dans les églises, clochers des quatre paroisses et dans quelques maisons particulières, notamment dans celle du sieur avocat Nouveau, échevin en la paroisse Saint-Mauris, et dans celle du syndic Prévost, sans y en avoir trouvé aucune, excepté un mousquet et quelques halberdes en l'église de Saint-Mauris, au sujet de quoi ils ont réduit en prison le clerc ou marguillier d'icelle. En ce tems tomba la fête du glorieux apôtre saint André, patron des Bourguignons.

(1) Il s'agit ici du combat d'Ensheim, livré par Turenne le 11 octobre 1674. Notre auteur se trompe lorsqu'il affirme que les Français furent battus. Engagés au nombre de vingt-deux mille environ contre quarante mille ennemis, ils restèrent maîtres du champ de bataille, prirent un certain nombre de canons et firent beaucoup de prisonniers.

Comtois et particulièrement des salines de Salins, laquelle fête **avait** accoutumée de tout tems être célébrée avec grande réjouissance par les terriers (*sic*), laquelle néanmoins ils ont passée cette **année** dans une grande tristesse et sans aucune marque de joie. **En ce** même tems, a été remarqué que ceux de la garnison française de Salins étoient dans une grande crainte, à raison du petit nombre de ladite garnison, grandement diminuée tant par les maladies que par les désertions continuelles, et sans espoir de pouvoir être renforcée; au sujet de quoi le sieur gouverneur de la ville, avec les officiers, auroit résolu de faire nuitamment des patrouilles aux environs de la ville, et jusques à une lieue à la ronde, craignant quelque insulte inopinée, quoique le magistrat ni le peuple n'aient aucune volonté ni pensée de leur faire violence ni le moindre mauvais traitement. Cependant, dans cette pensée d'une pure imagination sans fondement, ils ont publié un édit prohibitif à tous bourgeois, de quelque condition que ce soit, de se rencontrer en rue passées les dix heures du soir, non pas même avec flambeau ou lumière, à peine d'être conduit au corps de garde et dépouillé, sans qu'il soit même permis à personne de paraître en cas d'alarme, ni de pouvoir accourir à un accident de feu, hormis aux voisins de la distance de vingt maisons. Les soldats, néanmoins, ne laissoient de menacer ouvertement de brûler la ville en cas d'approche des armées impériales.

Le 8 décembre, le sieur comte d'Apremont, gouverneur de la ville, ayant été appelé à Paris par ordre du roi, en partit avec Madame sa femme et toute sa maison, ayant laissé pour commander à sa place le sieur de Louville, lieutenant du roi, au sujet duquel départ les officiers de la garnison, au moins plusieurs d'entre eux, étant devenus plus fiers qu'auparavant, ont fait beaucoup de violences et désordres dans les maisons de leurs patrons, les maltraitant et exigeant d'eux beaucoup plus que ce qui peut être dû, de quoi néanmoins le sieur de Louville n'ayant voulu faire justice, le magistrat en auroit fait ses plaintes à M. le duc de Duras, gouverneur de la province, par une missive envoyée par un exprès.

Le 16 dudit mois, entre les 7 et 8 heures du matin, s'est fait

un tremblement de terre, à Salins, de la durée d'un *Ave Maria* dont peu de personnes se sont aperçues. Dieu veuille apaiser le juste colère et pardonner à son pauvre peuple !

Le 25, le gouverneur de la province ayant envoyé un ordre au commissaire de la garnison de Salins de faire démolir la maison seigneuriale du sieur de Pontamougeard, sise au village de ce nom, il seroit parti le 28 pour aller exécuter sa commission, suivi de plusieurs dragons et de quantité de maçons, lesquels, le même jour, auroient entièrement renversé et rasé cette belle et somptueuse maison, sans autre sujet, sinon à cause que ledit sieur de Pontamougeard est dans les armées impériales.

Le dernier jour de l'an ayant été procédé en la forme accoutumée à l'élection d'un nouveau magistrat, et le sieur de Myon l'aîné, ayant été nommé mayor de la ville pour l'année 1676 par le concours de tous les suffrages de l'assemblée, le magistrat et lui, ensuite de délibération sur ce prise, en auroient averti par une missive le sieur gouverneur de la province et M. l'intendant pour les prier d'agréer cette élection. Mais comme le sieur de Myon auroit eu avis qu'il feroit bien d'aller en personne lui rendre ses devoirs, le magistrat l'auroit prié d'y aller avec un des échevins nouvellement élus, d'autant plus que les autres villes en avoient ainsi usé ; à l'effet de quoi l'on auroit nommé le sieur Blanchot comme nouvel échevin en la paroisse de Saint-Mauris, de sorte que pour s'acquitter de leur commission, ils seroient partis pour Besançon, séjour du gouverneur et de l'intendant, le 12 dudit 1675, et comme le lendemain 13, le magistrat auroit appris que le sieur commissaire de la garnison auroit reçu ordre de faire raser la maison du sieur de Pontamougeard, située dans la ville, il se seroit assemblé à ce sujet et auroit délibéré d'envoyer un messager exprès auxdits sieurs de Myon et Blanchot, et leur porter instruction pour faire tout leur possible pour prier de la part du magistrat auprès desdits gouverneur et intendant pour révoquer l'ordre de cette démolition, avec tant plus de sujet qu'elle entraîneroit la chute de plusieurs maisons voisines appuyées sur celle dudit sieur de Pontamougeard, et appartenant à quelques pauvres bourgeois qui en seroient ruinés. Cette instruction aya

été rendue le lendemain au sieur de Myon, il auroit agi avec tout le zèle et toute la prudence possibles, et auroit en outre employé l'entremise de toutes les personnes accréditées, dont il auroit pu s'aviser, après quoi étant retourné à Salins le 10 janvier et ayant fait aussitôt assembler le Conseil, il auroit fait son rapport sur deux chefs : le premier desquels et principal, qui auroit été tout-à-fait surprenant, étoit l'emprisonnement du sieur Blanchot, son assesseur, arrêté et détenu en prison fermée par ordre du gouverneur et de l'intendant au sujet de ce que, quelques jours auparavant, ayant été trouvé par un officier et quelques soldats de la garnison de Salins, un fusil couché dans un tronc d'arbre, proche la maison d'un forgeron, hors la ville, proche des Capucins, et ledit forgeron ayant été à ce sujet saisi et réduit dans la conciergerie, le sieur Blanchot pour le délivrer auroit été si ben que de déclarer que ce fusil lui appartenoit, et qu'il avoit permission du gouverneur d'en tenir un à l'usage de la chasse, pour preuve de quoi il auroit fait voir un écrit muni du scel dudit seigneur et signé de son secrétaire, portant qu'il étoit permis au sieur Blanchard, seigneur de Saint-Lothain, d'avoir un fusil pour chasser audit lieu et de porter des pistolets en campagne à l'arçon de la selle de son cheval, sur lequel écrit il auroit corrigé le nom *Blanchard* et auroit mis celui de *Blanchot*, et de plus auroit tracé les mots *seigneur de Saint-Lothain*. De quoi s'étant aperçu le sieur de Louville, lieutenant du roi à Salins, auquel il produisoit ce billet, le sieur de Louville étant allé à Besançon en auroit informé ledit sieur gouverneur et ledit sieur intendant, lesquels à ce sujet auroient inculpé ledit sieur Blanchot, tant de l'infraction de l'édit prohibant d'avoir et de porter des armes à feu à peine de la vie, vu que sa permission n'étoit signée que d'un secrétaire et non pas du gouverneur, que d'avoir falsifié ladite permission en corrigeant le mot de *Blanchard* en celui de *Blanchot*, et traçant les mots de seigneur de Saint-Lothain ; pour lesquelles raisons ils auroient d'abord menacé de le faire mourir, suivant la rigueur de l'édit, et lui faire couper le poing pour ladite falsification, ce qui pareillement auroit causé une grande inquiétude au sieur de Myon, lequel y auroit employé toutes les

personnes les plus autorisées auprès de ces deux Messieurs ; et cependant auroit été obligé de s'en retourner à Salins dans l'incertitude du succès de cette affaire, et laisser ledit sieur Blanchot à Besançon, prisonnier dans la maison de ville, pour la délivrance duquel le magistrat auroit résolu de s'intéresser par ses sollicitations, tant auprès des Messieurs prénommés que même de S. M. en cas de besoin. L'autre chef du rapport dudit sieur de Myon, concernant la maison du sieur de Pontamougeard, auroit consisté en l'ouverture de la lettre adressée par le sieur intendant au magistrat en réponse à celle qu'il lui en auroit écrit, lequel assuroit le magistrat pour toute faveur que, lorsque l'on abattroit ladite maison, il mettroit ordre à ce que les voisins n'en recussent intérêt, en faisant conserver les grosses murailles mitoyennes et communes avec lesdits voisins. Ledit sieur de Myon auroit en outre rapporté que le sieur de Louville auroit obtenu permission d'écrire à Paris pour demander au roi la confiscation de cette maison, et que venant à l'obtenir, elle pourroit être conservée.

Le 17 janvier, jour de la fête de saint Antoine, auquel tombe annuellement la procession générale vouée à perpétuité en actions de grâces de la journée de Dournon, l'on n'auroit pas osé faire à ce sujet ouvertement cette procession, mais bien l'auroit-on faite pour la remonte de la châsse du glorieux saint Anatoile, patron et protecteur de la ville de Salins, dont les saintes reliques auroient été descendues il y avoit plus de deux ans, sans avoir dès lors été remontées, à cause de nécessités publiques continuelles depuis la descente, n'ayant jamais été vu qu'elles aient si longtemps demeuré sur les autels. Cette procession auroit été extraordinaire en ce qu'elle n'auroit pas descendu à l'ordinaire par la grande ruelle du côté de la porte Oudin, à cause des glaces dont elle étoit remplie, lesquelles mettoient en danger évident les prêtres qui portoient ces saintes reliques de tomber avec scandale, mais auroit descendu la ruelle tirant contre l'église de Saint-Jean, et de là, auroit passé tout le long de la rue d'Orgemont pour tourner devant la place des Joux et continuer tout le long de la Grande-Rue jusques en l'église Saint-Mauris, où

l'on seroit aussi allé, contre l'usage ordinaire, par la ruelle qui est à la main droite de la fontaine des Quatre-Cors, sans descendre par la Grande-Rue à gauche, jusques à la porte de Malpertuis, comme il avoit été de tout tems accoutumé, les sieurs du clergé l'ayant désiré ainsi à cause des glaces.

Le 2 février 1675, veille de la fête de saint Anatoile (cette fête est celle du jour de son trépas), les chanoines de cette église ayant obtenu en cour de Rome le privilège de porter la chape violette doublée d'hermine avec le rochet, ont pris possession de ce magnifique habit aux premières vêpres solennellement célébrées, étant par ainsi habillés aux offices divins de la même façon que MM. de la métropolitaine, nonobstant les nombreuses oppositions qu'ils y ont pensé former.

Pendant tout l'hiver, les François n'avoient cessé de faire travailler à des préparatifs pour la forteresse par eux nouvellement dessinée sur la montagne de Saint-André, et entre autres choses de faire aplanir et abaisser par des mines continuelles la cîme de cette montagne, jetant les décombres à la vallée d'icelle, du côté de la ville, au moyen de quoi quantité de vignes auroient été ruinées et couvertes de pierres. Mais comme la plus grande partie de ces décombres se seroient arrêtés et amassés sur la motte de terre communément appelée le Montrond, étant au pied de la montagne Saint-André, ce grand amas, tant de terre que de pierres, auroit été d'une telle pesanteur, qu'après plusieurs jours de pluies continuelles s'étant enfoncé dans la terre, l'on auroit vu au matin du 16 avril le monticule, poussé par la violence d'un tel fardeau, s'ébranler dans les vignes et descendre insensiblement jusques dans la rivière de Furieuse, au pied des murailles de la ville, au grand étonnement du peuple et avec un irréparable intérêt des propriétaires de ces vignes, lesquelles auroient été entièrement bouleversées, avec perte de plus de dix mille écus; ce qui auroit donné sujet au magistrat de recourir à la prière envers la très-sainte Protectrice et Libératrice de la ville, refuge ordinaire et azile assuré dans les tems de calamité, et faire célébrer dans sa chapelle une messe solennelle avec bénédiction du Très-Saint Sacrement, avec concours de tout le peuple, le 17 dudit

mois. Mais cette terre ne cessant point de descendre dans le grand penchant du vallon et étant seulement arrêtée dans le fond de la rivière, auroit bouché le cours de l'eau, laquelle s'étant renflée contremont de son lit de la hauteur presque d'une toise, auroit donné un juste sujet de craindre qu'elle n'intéressât les sources d'eau salée, tellement que le magistrat voyant que les officiers et fermiers des saulneries s'excusoient d'y pourvoir de remèdes convenables, nonobstant les pressantes réquisitions et instances à eux faites, auroit ordonné la corvée générale de la bourgeoisie pour aller promptement et incessamment travailler aux décombres et faciliter le cours de l'eau, à quoi le peuple auroit obéi avec toute la diligence possible, non toutefois sans un grand risque des travailleurs, à raison des quartiers de pierre qui se détachent de tems à autre du haut de l'éboulement, et roulant avec impétuosité, mettoient les personnes en danger d'en être assommées, ce qui auroit continué pendant l'espace de plusieurs jours et auroit tenu une partie de la ville, notamment ceux dont les maisons sont proches des murailles voisines de cet éboulement, en grande crainte, d'autant plus qu'un ingénieur françois, nommé Convers, auroit été d'avis que l'on rompit les murailles de la ville pour faire écouler l'eau de la rivière par la rue pour obvier au péril des saulneries, ce que néanmoins le magistrat auroit tâché d'empêcher, tant parce que l'inconvénient ne paroissoit pas encore bien urgent pour les saulneries, que parce que les maisons de cette rue eussent été en danger de leur ruine par une telle inondation. Cette ouverture des murailles ayant été détournée par l'avis du sieur de Chauvelin, intendant général de la province, lequel ayant été prié de mettre ordre à faire cesser la cause évidente de ces éboulements, en défendant aux directeurs des ouvrages de la forteresse de Saint-André de ne plus jeter aucunes pierres ni décombres du côté dudit Montrond, n'auroit néanmoins voulu y pourvoir, en sorte que l'on auroit continué d'y jeter comme auparavant les décombres de cette esplanade, au sujet de laquelle la croix de Bourgogne plantée de toute ancienneté sur le bord de la montagne, du côté de la ville, auroit été renversée et enlevée le 6 mai, et auroit par sa chute tué un soldat françois

et précipité un autre dans la vallée de la roche, lequel pareillement auroit été tué, ce qui auroit été tenu pour une punition évidente d'avoir touché à cette sainte et vénérable croix.

Le 25 dudit mois, seroit décédé le sieur de Myon, l'ainé, mayeur capitaine de la ville, après onze jours d'une fièvre maligne, de la maladie populaire régnant à Salins depuis le mois de juillet dernier et ayant causé la mort à plusieurs des plus considérables et honnêtes hommes de la ville, laquelle en auroit ressenti une affliction plus grande que celle de son siège et de sa réduction, mais surtout de la perte qu'elle auroit faite en la personne du sieur de Myon, l'un des plus zélés et des plus attachés au service du public, et qui, pour son esprit et bonne conduite, avoit été choisi pour mayeur en une si fâcheuse et si embarrassante conjoncture d'une nouvelle domination, sévère au dernier point et administrée dans Salins par des personnes qui en usant avec toute rigueur, méprisoient le magistrat, donnoient toute liberté, tant aux officiers qu'aux simples soldats de la garnison, sans vouloir écouter les plaintes des bourgeois maltraités par leurs soldats ni en faire justice; faisant passer la moindre petite faute des bourgeois pour de grands crimes, et les châtier, tant par l'envoi d'un grand nombre de soldats vivre à discrétion dans les maisons, que par des emprisonnemens violens, le tout sans considération ni respect de qui que ce fût; en sorte que le magistrat et le peuple gémissent dans une très-rigoureuse servitude, laquelle s'étend même jusques aux choses qui concernent le service divin, selon qu'il en est arrivé la nuit du dimanche 16 juin 1675, dans l'octave de la Fête-Dieu, que les dévôts confrères ayant voulu, suivant leur louable coutume, faire la procession par la ville et en icelle porter en triomphe le Très-Saint Sacrement de l'autel, ils auroient été arrêtés tout court devant la place d'Armes par le corps de garde commandé d'un chevalier même de Malte, nommé Sommeroles; en sorte que, après avoir demeuré près d'un quart d'heure à prier qu'on leur laissât le passage libre, le très-saint corps de N. S. J.-C. arrêté sans respect, nonobstant que l'on eut précédemment averti le lieutenant du roi commandant de la ville et qu'il eut consenti à cette sainte

cérémonie, la procession auroit été contrainte de s'en retourner sur ses pas et reprendre le chemin de la chapelle de la Croix, pour de là monter à l'église Saint-Anatoile, où étant et ayant eu avis que l'ordre étoit donné pour la laisser passer le long de la Grande-Rue, elle seroit de rechef descendue pour aller à Saint-Mauris et de là aux autres églises paroissiales, non sans un autre accident provenant de la nation françoise mélangée d'hérétiques. Cet accident consiste en ce que, proche de la fontaine des Quatre-Cors, en la paroisse de Saint-Mauris, seroit tombée une grosse buche de bois, jetée d'une maison par quelque impie à dessein d'atteindre et d'offenser le corps très-adorable de notre divin maître, le très-aimable Jésus, ce qui, néanmoins, n'auroit eu d'autre effet que d'atteindre le dais et tomber aux pieds des prêtres qui le portoient. Après ces outrages faits à Dieu même que ceux qui ont voyagé et fréquenté en France, et qui, sans cesse et à toute occasion, louent la piété des François pour la pureté de la religion catholique, qu'ils disent y être strictement observée, viennent à nous débiter leurs sornettes sur ce point : les actions ci-dessus en seront de belles preuves.

Le 10 juillet, la nouvelle étant venue de la prise de la ville de Limbourg, aux Pays-Bas, assiégée dès environ trois semaines par deux armées, l'une conduite par le prince de Condé et l'autre sous la conduite du roi de France, le sieur de Louville, lieutenant du roi, auroit délibéré de faire chanter le *Te Deum* en cette ville, nonobstant que la perte très-grande des meilleurs et des plus braves, tant officiers que soldats, au siège de Limbourg, égalât pour le moins l'avantage de la prise de la place ; et pour cette cérémonie auroit voulu, avec sa rigueur ordinaire, que le magistrat y assistât en corps, à quoi ayant été obéi, il auroit fait un tel mépris de ce corps, qu'il auroit fait occuper les places d'honneur par les officiers de la garnison, jusques aux petits sous-lieutenants, et auroit laissé les basses formes pour MM. de la ville. Et non content de ce, il auroit en outre voulu que M. le mayeur, avec les quatre premiers échevins suivis du reste du magistrat, se rencontrassent à huit heures du soir, sur la place devant la maison de ville, que ledit sieur mayeur et quatre éche-

vins lui allassent présenter un flambeau de cire allumée, qu'ils en portassent encore chacun un en main, et qu'ils le suivissent pour aller avec lui mettre le feu au bucher de bois dressé pour un feu de joie sur la place, ce que ces MM. auroient fait avec une contenance qui dénotoit la contrainte et marquoit sur leur face la douleur qu'ils portoient dans le cœur.

Le 31 dudit mois, seroit arrivé en cette ville le sieur avocat **Favier**, fils, lequel pourvu de la charge de lieutenant-général au siège de Salins par le sieur intendant Chauvelin, commis-bailly d'**Aval**, et auroit pris possession aux journées ordinaires tenues **ledit** jour en l'audience publique, en laquelle s'étant rencontré un grand concours de peuple, le sieur **Favier** auroit harangué publiquement avec plusieurs beaux éloges à la louange du roi **T. — C.**

Le 1^{er} août de la même année 1675, seroit venue la nouvelle d'une bataille donnée sur les bords du Rhin, entre l'armée impériale, sous la conduite du comte de Montécuculli, et l'armée française, sous la conduite du vicomte de Turenne, lequel y auroit été tué d'un boulet de canon pesant 7 livres, et son armée défaite avec perte du canon et des bagages (1). Cette nouvelle ayant causé une grande consternation aux officiers de la garnison de cette ville, lesquels n'auroient pu dissimuler la vérité du fait, non plus que la nouvelle, arrivée huit jours après, de la défaite de 8,000 hommes envoyés au secours de la ville de Trèves, sous la conduite du maréchal de Créquy, à la rencontre duquel le duc de Lorraine étant allé avec un détachement de 4,000 chevaux de l'armée étant au siège de ladite ville de Trèves, ce prince l'auroit si à propos rencontré, qu'au moment où il l'auroit attaqué d'un côté, la garnison d'infanterie de la ville de Luxembourg l'auroit aussi attaqué de l'autre côté, ce qui auroit tellement échauffé le combat que toute l'armée dudit sieur de Créquy auroit été taillée

(1) Comme toujours, notre auteur exagère les choses dans un sens hostile à la France. Pour lui, les Français sont encore des ennemis; il est mal renseigné, et se fait volontiers l'écho de bruits secrètement répandus dans la province.

en pièces, lui seul avec son quatrième s'étant sauvé et ayant pu entrer dans la ville de Trèves, laquelle auroit ensuite été si vivement assaillie qu'elle auroit été emportée de vive force le 14 dudit mois, le gouverneur d'icelle avec ledit sieur de Créquy ayant été fait prisonnier et emmenés à sa Majesté impériale à Vienne en Autriche. Pendant le siège de ladite ville de Trèves, M. le prince de Condé seroit arrivé en Alsace pour commander ce qui restoit de l'armée de Turenne, et à son arrivée, ayant voulu faire marcher les troupes pour tâcher d'occuper le passage du pont de Strasbourg, pendant que l'armée impériale étoit occupée au siège d'Hagenau, le comte de Montecuculli ayant eu avis de ce dessein, auroit quitté ce siège pour lui venir au rencontre, ce qui lui auroit si heureusement réussi que, l'ayant attaqué à la vue de la ville de Strasbourg, le 26 août, il l'auroit battu et mis en fuite, lui ayant défait plus de 4,000 hommes, dont il y en auroit eu 2,500 blessés et le reste tué.

Toutes ces pertes de gens et défaites si considérables auroient donné aux François sujet de tirer une partie de la garnison des villes de cette province pour soutenir le débris et reste des troupes de M. le prince de Condé, en sorte que, sur la fin du mois d'août, seroit venu ordre à Salins d'en tirer quatre compagnies d'infanterie de la garnison et deux compagnies de cavalerie pour les envoyer sur les frontières de la province, du côté de l'Alsace, et le 18 septembre, seroit venu un autre ordre d'en tirer encore de la garnison de Salins cinq autres compagnies d'infanterie, tellement que cette ville auroit été à ce moyen soulagée par la sortie de neuf compagnies d'infanterie et de deux de cavalerie, quoiqu'il y seroit encore resté vingt-quatre compagnies d'infanterie pour la garnison.

Le 13 octobre, M. l'intendant seroit arrivé à Salins à prétexte d'informer d'un duel survenu depuis quelques jours entre quatre officiers de la garnison, l'un desquels auroit été tué sur le champ, et encore pour faire en apparence le procès à un quartier-maître de la compagnie de dragons de M. d'Apremont. Mais le tout n'auroit été que feinte, puisque effectivement l'on auroit connu que son arrivée n'auroit été à autre dessein que pour le sujet d'une

confrérie de certaines filles du bas peuple, lesquelles portoient chacune la figure d'un lion de cuivre (4). Quelques-unes des-
quelles ayant été arrêtées et interrogées, auroient indiqué l'ou-
vrier qui leur auroit fait et vendu ces figures, et déclaré qu'un
certain prêtre chapelain de cette société avoit fait la bénédiction
desdites figures, et avoit reçu d'elles de l'argent pour dire des
messes à l'intention de S. M. C.; suivant lesquelles déclarations
ce prêtre auroit été saisi et mis en arrêt à la conciergerie, et mis
en liberté le jour suivant.

FIN.

REVUE BIBLIOGRAPHIQUE

PAR M. LE DOCTEUR ROUGET (D'ARBOIS), MEMBRE FONDATEUR.

Recherches des cachets d'oculististes romains dans le nord de l'Afrique, par le Dr E. Bertherand. In-18 de 23 pages. Alger, 1876.

La brochure de notre savant collègue a été inspirée par la communi-
cation que j'ai eu l'honneur de faire à la Société climatologique d'Alger
du cachet oculistique romain découvert à Arbois, dont notre Société (2)
(Bulletin pour 1874, pages 220 et 362), sous la rubrique *Sphragis-
tique*, a donné la description.

M. Bertherand qui, en 1853, avait examiné à Lambèse les débris
d'une pierre sigillaire, ne peut se résigner à accepter l'opinion que ces
cachets ne doivent se rencontrer que dans les contrées occupées autre-
fois par des populations d'origine celtique. Il espère que l'avenir justi-
fiera ses prévisions.

Aussi, a-t-il jugé opportun d'appeler l'attention des remueurs de
pierres, des fouilleurs de sépultures romaines, dans le nord de l'Afri-
que, sur la possibilité de recueillir quelques-unes de ces pierres sigil-
laires. C'est pour guider les amateurs de ce genre de recherches qu'il
a composé son intéressant travail et résumé brièvement les indications
nécessaires pour une facile diagnose. Il les groupe sous les rubriques :

(1) Ce lion était l'emblème du Comté.

(2) Voir à ce sujet : *Abeille jurassienne*, 1874, et *Mémoires de la Société d'Émulation du Doubs* pour 1874, pages 537 et suivantes.

1° Nature et forme des cachets ; 2° inscriptions ; 3° instruments ; 4° non des collyres, et 5° maladies mentionnées.

Cet excellent memento de sphragistique, dont l'auteur fait hommage à la bibliothèque de la Société, sera lu avec fruit par les personnes qui s'occupent de ces petits monuments de l'antiquité romaine.

M. le Dr Bertherand a enrichi notre bibliothèque de ses nombreux travaux. Il en est de même d'un de mes érudits confrères, de nos éminents collègues, M. le Dr Achille Chereau. Je ne serai, sans doute, que le fidèle interprète de vos sentiments, en le félicitant, en votre nom, de la haute distinction que vient de lui conférer l'Académie de médecine (février 1876), en le nommant, à une imposante majorité, au poste si recherché d'associé libre. La Société de Poligny a la mémoire du cœur.

SEANCE ANNUELLE DE LA SOCIÉTÉ D'ÉMULATION DU DOUBS

RAPPORT

de M. COURNUT, Principal du Collège, l'un de nos délégués

MESSIEURS,

Chargés par vous de représenter notre Société à la séance annuelle de la Société d'émulation du Doubs, nous venons vous remercier de l'honneur que vous nous avez fait et vous rendre compte de notre mission.

Bien avant deux heures, un public nombreux se pressait aux portes de l'Hôtel-de-Ville, et pénétrait dans la salle de la Justice de Paix. C'étaient des lettrés, des savants, des curieux, de jolies et fraîches bisontines, qui bravaient le froid et venaient rehausser par leur présence l'éclat de ce tournoi littéraire et scientifique.

Vers deux heures, les membres du bureau de la Société d'émulation, Mgr. l'Archevêque, M. le premier Président, M. le Recteur de l'Académie, les délégués des Sociétés savantes françaises et étrangères, prennent place sur l'estrade. M. Vézian, président sortant, rend compte de son administration, et fait l'éloge de M. Grenier, enlevé par la mort, à la Faculté des sciences et à la Société d'émulation. C'est un prince de la science qui apprécie un émule, et je ne vous étonnerai pas en vous disant qu'ils sont dignes l'un de l'autre.

Après lui, M. Sire traite une question de physique. Ses exposés sont clairs, lumineux, saisissants; ses expériences réussies et convaincantes, ce qui ne gâte rien, même en physique, sa diction facile est toujours agréable. C'est un savant doublé d'un littérateur.

Puis viennent les lectures si vives, si spirituelles de M. Bizoz et de M. Jurgensen. Le premier, dans une étude consacrée à la querelle de Descartes et de Malebranche, — un enfant de Besançon, — et de Pierre Corneille, nous montre que la modération n'accompagne pas toujours le génie, et que, pour le grand poète, peut être même parce qu'il est grand poète, Corneille ne paye pas moins son tribut aux travers de l'humanité. Par la finesse de ses aperçus et la grâce piquante de son style, M. Bizoz a su captiver l'attention et plaire à tout le monde. Il a pu s'en convaincre aux applaudissements qui ont accueilli sa lecture.

Avec M. Jurgensen, nous nous transportons sur les bords du Doubs, l'endroit où ce fleuve, de retour de son excursion en Suisse, reprend le chemin de la patrie. Le gracieux conteur nous promène de site en site, de vallon en coteau, de coteau en vallon, et sa diction imagée, variée, rivalise de fraîcheur pittoresque avec les lieux qu'il décrit. M. Jurgensen, qui est Danois et qui habite la Suisse, manie la langue française comme peu de Français sont capables de le faire.

La nuit est venue, on lève la séance et tout le monde se retire, portant de cette première partie de la fête la plus agréable impression. Un mot de la seconde.

Au risque de passer pour Epicurien, je vous avoue bien humblement que j'ai un faible pour cette dernière. Se trouver au milieu d'une société choisie, où l'esprit pétillie comme le champagne, où les idées les plus diverses s'échangent sans provoquer la moindre réclamation; où les esprits se rapprochent par le doux commerce des prévenances, de la courtoisie et des concessions réciproques; où en apprenant à se connaître on apprend à s'estimer et à s'aimer, me paraît une bonne fortune dont du tout à dédaigner dans une époque aussi troublée que la nôtre. A ces avantages, si vous ajoutez un menu exquis, servi dans une salle gracieusement décorée, inondée de flots de lumière, où l'on jouit d'une température printanière pendant que la bise fait fureur au dehors, n'est-ce pas me pardonnerez-vous un peu ma prédilection; et cependant vous serez loin d'avoir épuisé les douces émotions qu'on vous réserve. Vous ne connaîtrez encore ni le gracieux accueil, ni les délicates attentions, ni le sympathique intérêt que les membres de la Société d'Emulation ont prodigués à vos délégués; vous n'aurez ni ces toasts si pleins

de cordiale fraternité, qui sont comme autant de traits-d'union entre les différentes Sociétés; ni le discours que prononce le Président sortant en quittant le fauteuil; ni celui de prise de possession du Président élu; ni les spirituelles malices du Secrétaire décennal. Un diable d'homme ce Secrétaire décennal : savant, il lit dans la terre et la force à nous rendre les chefs-d'œuvre qu'elle avait enfouis; écrivain, son style est gracieux comme une idylle, ou mordant comme une épigramme, avec ça l'homme le plus aimable qu'on puisse rencontrer.

Je m'arrête, j'en ai dit assez pour vous faire comprendre que la Société d'émulation a su s'élever à la hauteur de ce qu'elle est en réalité, c'est-à-dire à la hauteur d'une des premières Sociétés savantes de province.

Nous reproduisons, d'après le *Courrier Franc-Comtois*, le toast prononcé par M. Cournut, au banquet de la Société d'émulation du Doubs.

Messieurs,

Au nom de la Société d'agriculture, sciences et arts de Poligny, je vous remercie de l'accueil si bienveillant et si sympathique qu'elle reçoit de vous en la personne de ses délégués.

Mes collègues, Messieurs, professent pour la Société d'émulation du Doubs une estime profonde, justifiée par vos belles découvertes et par vos remarquables travaux; ils lui ont voué une affection fraternelle, qui prend sa source dans l'identité du but poursuivi par les deux Sociétés et dans l'amour de cette patrie comtoise, dont la gloire et les intérêts nous sont si chers à tous. Ici, vous ne vous laissez pas de deviner, d'exhumer, de créer des merveilles; à Poligny, nous ne nous lassons jamais de vous applaudir, de vous admirer.

Je bois donc à la prospérité de la Société d'Emulation du Doubs qui, par la réunion de toutes les Sociétés de la province, prépare ce rapprochement des cœurs et cette unité de vues si nécessaires pour rendre à la grande patrie française toute sa gloire et toute sa prospérité d'autrefois.

Nous avons le plaisir d'annoncer à nos lecteurs que M. Ph. Perraud, de Lons-le-Saunier, vient d'être nommé membre de l'Académie de Besançon. M. Perraud, déjà membre de la Société d'émulation du Jura, s'était fait connaître par une remarquable étude sur Lucuzon, ce capitaine de partisans dont les exploits sont restés si populaires dans le sou-

de nos populations jurassiennes. L'impartialité même dont l'aurait fait preuve dans cet ouvrage souleva au sein de la Société d'édition une vive polémique : s'appuyant sur de nombreux documents avait découverts, M. Perraud crut pouvoir avancer que si Lacuzon vaillant soldat autant qu'habile partisan, il était loin à tous autres d'être un modèle de vertu, ce dont fait foi certain arrêt rendu par le Parlement de Dole : il fut acquitté, il est vrai, mais en considération seulement des services par lui rendus, et à la suite d'une admonestation. C'était faire pâlir l'auréole de Lacuzon, et la gloire y perdait ; mais l'inflexible vérité historique y trouvait son compte, et M. Perraud persista dans ses conclusions, malgré les appréhensions sévères du rapporteur de la Société d'émulation sur cette partie de son ouvrage. Or, ce que M. Perraud avait pour ainsi dire pressenti par une véritable intuition historique fut pleinement confirmé dix ans plus tard par la découverte de l'enquête à laquelle avait procédé le Parlement sur la conduite de Lacuzon.

Ses qualités d'historien se retrouvent à un degré plus élevé encore dans l'ouvrage bien plus considérable que M. Perraud publia quelques années après : *Les États, le Parlement de Franche-Comté et la conquête de 1668*. Ici l'auteur dut créer l'œuvre de toutes pièces : on ne saurait imaginer de quel sens historique il dut faire preuve, quel travail, quelle patience dans les recherches il dut déployer pour dégager l'ensemble des faits d'un fouillis de pièces, de documents de toute espèce dispersés dans les archives de toute la Comté. C'était une œuvre complète : nouvelle sur cette partie de notre histoire locale. Le travail et la précision qui percent à chaque page, sans exclure l'élégance, et la pureté du style, une exposition claire, précise des négociations qui précédèrent la conquête, le récit vif et animé de cette campagne, la haute appréciation de ses résultats, montraient clairement dans M. Perraud un historien de mérite, et le désignaient aux suffrages dont il méritait de l'honorer l'Académie de Besançon.

Qu'il nous soit au moins permis de revendiquer l'honneur d'avoir été les premiers à rendre justice à M. Perraud : nous l'avions depuis deux ans déjà nommé membre d'honneur de notre Société, et les lecteurs du présent bulletin ont pu, à plusieurs reprises, apprécier le savoir et la sûre critique du modeste savant auquel nous adressons, au nom de la Société tout entière, nos plus sincères félicitations.

M. MONIN,
Secrétaire-Adjoint.

EXPOSITION

D'INSTRUMENTS VITICOLES ET VINICOLES

DE SEPTEMBRE 1875

Le programme que s'était imposé notre Société dans l'organisation de cette Exposition a été pleinement rempli. Tous les progrès de la science et de l'industrie, au point de vue viticole et vinicole, s'y sont affirmés de la façon la plus brillante; ils ont été l'objet d'études comparatives et d'expériences scientifiquement conduites, qui en ont établi la valeur réelle et pratique. Enfin, nous sommes en mesure d'affirmer que le progrès, que par là nous tentions d'introduire dans l'outillage de notre région, a dépassé nos espérances.

La partie viticole était représentée par de nombreux spécimens des divers types de charrues vigneronnes, de différents instruments de labour à mains et surtout par cinq groupes des plus remarquables de coutellerie : sécateurs, greffoirs, serpettes, vendangeurs, cisailles, etc....

De l'avis des praticiens les plus expérimentés, il n'y a pas eu jusqu'ici d'Exposition ou de Concours provincial qui ait présenté un ensemble aussi complet et aussi distingué d'instruments vinicoles. En fait de pressoirs, pompes à vins, alambics, filtres, œnothermes et robinetterie, la presque unanimité des grands centres industriels, des constructeurs sérieux avaient répondu à notre appel.

Dans l'étude qui lui incombait, le jury a pensé qu'il devait examiner les instruments, d'abord au point de vue des lois de la mécanique et de la qualité des matières premières employées, ensuite de leur valeur comme fonctionnement et de leur prix. Le classement motivé des machines, au point de vue de leurs organes, de l'application des règles pour le bon emploi des forces, a été fait avec le soin le plus attentif et une réelle autorité par un jury composé d'hommes spéciaux, présidés et dirigés par M. Parandier, inspecteur général des ponts et chaussées.

ensuite été procédé aux expériences de fonctionnement. Nous donnons ci-après le procès-verbal de cette double opération.

AMEN ET DESCRIPTION DES MACHINES

APPAREILS A CHAUFFER LES VINS.

Les viticulteurs qui ont suivi avec quelque attention les intéressantes et utiles travaux de notre savant compatriote, M. Pasteur, ne doutent que la plupart des maladies des vins ne proviennent des matières fermentescibles (germes d'animalcules et de végétaux cryptogamiques *mycodermes*) que le liquide tient toujours en suspension, au moins pendant les premières années. Ces matières étrangères et vivantes, mises en activité par le moindre contact d'air, ne peuvent être entièrement résorbées par l'alcool et l'acide tannique, surtout les années où les raisins n'atteignent pas leur complète maturité, ce qui empêche nos vins d'arriver intacts quand ils sont expédiés un peu loin et dans certaines régions.

La certitude expérimentale des travaux de M. Pasteur, non-seulement sur le sujet des germes dont il vient d'être parlé, mais encore relativement au moyen de les détruire par la chaleur, a poussé l'industrie à fabriquer divers appareils de chauffage pour les vins. — Un certain nombre de types, soit à circulation intermittente, soit à effet continu, existent déjà depuis quelques années. Parmi ces types, on peut citer l'appareil de M. Raynal, Narbonne (Aude), celui de M. Rossignol, d'Orléans (Loiret), celui de M. Terrel des Chênes, perfectionné par M. Victor Febvre, constructeur à Lyon.

Le dernier, connu sous le nom d'*OEnotherme Terrel des Chênes*, est le seul qui ait été présenté au Concours. Il se compose essentiellement : d'une pompe système Vantelot, à démontage instantané. Cette pompe, montée sur une brouette, est destinée à lancer le vin à chauffer dans l'appareil principal.

Celui-ci se compose d'un cylindre en tôle avec un foyer intérieur en briques, où le feu s'élève d'un foyer inférieur. Entre les deux cylindres, se trouve un appareil formé d'un grand nombre de tubes, de 4 à 5 millimètres de diamètre, rangés circulairement les uns au-dessus des autres. Le cylindre extérieur est enveloppé d'un tube

de 10 centimètres de diamètre, renfermant lui-même un grand nombre de petits tubes concentriques.

Le vin froid arrive, au moyen de la pompe, dans le grand tube et circule autour des petits tubes intérieurs. Il sort ensuite de là pour entrer, par un tube de communication muni d'un thermomètre, dans les petits tubes entourés de l'eau échauffée par le feu du foyer intérieur. Dans ces derniers tubes, la température du vin s'élève de 60 à 65° au moins, et le liquide en ressort pour se rendre dans les petits tubes autour desquels circule le vin froid amené par la pompe. La température redescend à 35° environ, et le vin se rend, par le tuyau de sortie, dans le fût destiné à le recevoir.

L'œnotherme a fonctionné en présence du Jury, et les thermomètres ont démontré qu'il avait atteint son but de transvaser le vin du premier tonneau dans le second, en le faisant passer par une température de 60° pour le ramener à sa température primitive, à peu de chose près.

Le diamètre du bain-marie est d'environ 60 centim., et sa hauteur de 80 centim. L'appareil est monté sur une brouette à deux roues.

Toutes les pièces qui composent l'œnotherme et ses accessoires portent des numéros et des lettres de repère, qui se répètent aux points où chaque partie doit être adaptée, ce qui en rend le montage simple et facile.

Pour faire fonctionner l'appareil, on commence d'abord par remplir d'eau la chaudière, à la hauteur du couvercle, et l'on garnit le foyer. On place ensuite au fût de vin à chauffer l'une des cannelles de souffrage en cuivre. A cette cannelle, on visse par son raccord une extrémité de tuyau en caoutchouc, dont l'autre bout s'adapte de la même manière à la bouche d'aspiration de la pompe. La bouche de refoulement de la pompe reçoit de même une extrémité de tuyau de caoutchouc de 2 mètres, qui se visse par son autre extrémité à la bouche d'entrée du refroidisseur. On dispose le tout de telle façon que l'ouvrier à la pompe puisse voir facilement les mouvements du mercure dans les thermomètres. Enfin, le caoutchouc est vissé par un de ses bouts à la bouche de sortie du refroidisseur, et par l'autre bout au tube communiquant à sifflet que l'on engage dans la bonde du fût destiné à recevoir le vin chauffé.

Ces dispositions prises, on fait circuler le vin dans l'appareil jusqu'à ce qu'il en arrive quelques gouttes dans le fût vide, et l'on s'assure que tous les joints sont bien étanchés ; puis on allume le feu.

Dès que l'eau du bain a atteint la température de 80 à 90° cer

grades, on met la pompe en mouvement, vivement d'abord, afin de faire descendre rapidement, au degré de chauffage choisi, le vin qui, aux premiers coups de piston, monte à un degré trop élevé ; puis on ralentit l'action de la pompe de façon à régler le degré de chauffage par la vitesse.

Pendant le chauffage du premier tonneau, un ouvrier a placé la seconde cannelle à un autre fût. Aussitôt qu'un bruit d'air se produit dans les tuyaux, on dévisse rapidement et on revisse de même, à la seconde cannelle, le bout du caoutchouc ; on a préparé un nouveau fût vide, à la bonde duquel on a adapté le tube à sifflet, et le travail continue sans interruption.

En présence d'un instrument compliqué en apparence, le Jury a été frappé, et de la facilité avec laquelle s'opéraient les montages et les démontages, et de la quantité de liquide qu'on peut chauffer dans un temps déterminé.

Cette quantité, avec l'œnotherme qui a servi à l'expérience, peut être évaluée à 18 hectolitres, au moins, en une heure. Le prix de l'appareil est de 1500 fr.

Deux autres types de l'œnotherme, de moindres dimensions, figuraient à l'Exposition. Le N° 1, du prix de 500 fr., peut chauffer de 4 à 5 hectolitres de vin en une heure ; le N° 2, du prix de 900 fr., peut en chauffer de 9 à 10 hectolitres pendant le même temps.

La dépense à laquelle donne lieu le soutirage des vins et leur chauffage à 60°, au moyen de l'œnotherme fonctionnant douze heures de suite, a été calculée à 9 centimes par hectolitre. Ces frais sont certainement moindres que ceux occasionnés par le soutirage seul, opéré sans la pompe, comme cela se pratique encore dans la plus grande partie de nos caves.

Avant de terminer, disons encore que l'œnotherme peut être très-utilement employé au chauffage des cuves que le froid empêche de fermenter. Il suffit pour cela d'enlever le refroidisseur et de faire passer tout le moût d'une cuve paresseuse dans l'œnotherme, en l'élevant à 25 ou 30° centigrades. La fermentation s'établit aussitôt, franche et rapide, et ne s'arrête que lorsque le vin est fait. L'opération doit avoir lieu avant la fermentation, et toutes les fois que le thermomètre marque moins de 12° centigrades au-dessus de zéro.

Le Jury regrette de n'avoir pu comparer le travail de l'œnotherme avec celui des autres appareils de même genre ; mais, en considérant que l'œnotherme *Terrel des Chênes* a fait ses preuves et qu'il a déjà

rendu d'importants services, il n'hésite pas à décerner à l'intelligent constructeur de cet appareil, M. Febvre, de Lyon-Vaise, le grand prix de l'Exposition, la 1^{re} médaille d'or.

PRESSOIRS.

Les types remarquables de pressoirs exposés ont vivement intéressé nos populations viticoles, qui commencent à se rendre un compte exact de ce que représentent de valeur les progrès accomplis au point de vue de la célérité, de la sécurité de l'opération et surtout du produit obtenu de la masse pressée.

Il y avait à examiner sept appareils, dus à MM. Mabilles frères, d'Amboise, Samain, de Blois, Marmonnier-Gaillard, de Lons-le-Saunier, Laurioz, d'Arbois, Mignot, de Lons-le-Saunier, et Vaillant-Meunier, de Villefranche.

MM. MABILLE frères, constructeurs-mécaniciens à Amboise
(Indre-et-Loire).

Pressoir à leviers multiples. — Il se compose d'un écrou destiné à donner la pression sur la charge du pressoir, à l'aide d'un levier servant à transmettre à des bielles articulées un mouvement alternatif agissant d'une manière continue sur une roue à trous, qui est elle-même fixée à l'écrou. Un simple mouvement de va et vient et d'une course de 80 centim., imprimé au levier, suffit à la marche des bielles.

Pour donner une idée de la puissance de ce système, on peut observer que le levier ayant une longueur de 2 mètres et que le point d'articulation des bielles étant à 5 centim. de l'axe du levier, la longueur du petit levier est contenue en conséquence quarante fois dans le grand levier. On peut ainsi apprécier l'effort qu'on peut obtenir avec un tel levier.

Ce pressoir est d'un mécanisme simple, ingénieux, et évite des frottements considérables. — L'objection qui peut lui être faite, c'est que, n'ayant pas de changement de vitesse, il ne peut avancer, c'est-à-dire faire tourner le plateau-écrou, que d'une quantité déterminée, qui est la même à chaque mouvement du levier, au début comme à la fin de la pressée. Il y a donc perte de temps au début lorsque la matière est molle et qu'elle n'offre pas de résistance, puis trop de vitesse et manque de puissance à la fin de l'opération, lorsque la matière devient résistante et exige un effort plus considérable et en même temps plus lent. Enfin,

L'homme chargé de la manœuvre étant obligé de travailler dans les deux sens, à l'aller et au retour, il en résulte un effort continu et fatigant.

Prix : de 150 à 1870 fr.

M. VAILLANT - MEUNIER et C^{ie}, constructeurs à Villefranche (Rhône).

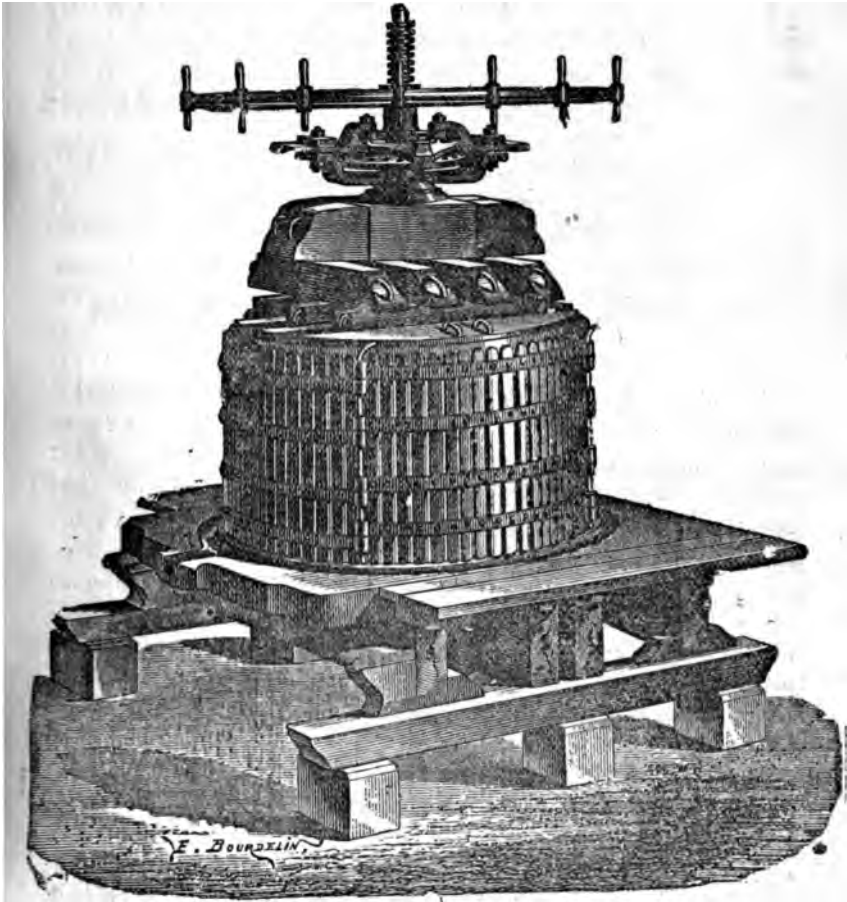


FIG. I

***Pressoir à volant excentrique et double encliquetage.* — Cet instrument, comme tous les autres pressoirs exposés, appartient à la catégorie**

des appareils à vis centrale fixe, dans lesquels la pression est produite par la descente de l'écrou ; son principe nouveau réside tout entier dans l'ingénieux appareil de compression destiné à transmettre la force musculaire de l'homme à l'écrou qui doit produire la pression. Ce presseur se compose (fig. 1, 2 et 3) d'un volant horizontal tournant fou sur l'écrou, et qui est solidaire d'un excentrique A, qui donne un mouvement de va et vient au coulisseau horizontal C par l'intermédiaire des galets BB ; ce coulisseau est guidé lui-même par des galets fixés au plateau du presseur. Il porte, sur un diamètre perpendiculaire au sens de son mouvement, deux mortaises recevant des clavettes à base inclinée, qui viennent agir à la manière de deux cliquets sur des mortaises pratiquées dans le plateau D fondu avec l'écrou. La disposition du plan incliné des clavettes détermine le sens du mouvement, et, une fois mises en place, le volant peut tourner indifféremment à droite ou à gauche sans cesser de produire son effet. Il suffit de retourner les clavettes pour changer le sens du mouvement, et, par une ingénieuse disposition, l'une des clavettes étant placée pour marcher dans un sens, la deuxième se place forcément pour aller dans le même sens. Enfin, une troisième clavette peut rendre le plateau et l'écrou solidaires du volant pour la marche rapide.

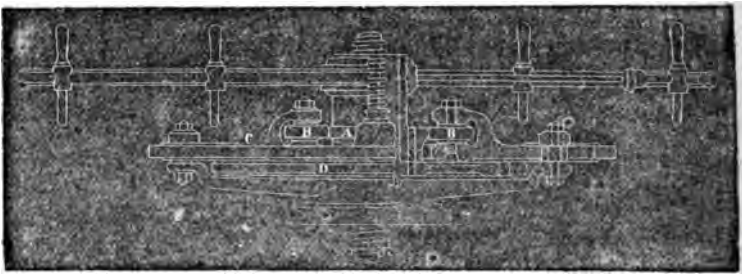


FIG. II

Ainsi, l'excentrique remplace le choc du volant à percussion en allant progressivement d'un effort nul pour arriver à l'effort total, dans un demi-tour, et revenant dans le demi-tour suivant à un effort encore nul, ce qui permet de lancer énergiquement le volant pendant une partie de la course et d'emmagasiner ainsi la puissance qui se restituera sans choc au moment de l'effort.

Enfin, tous les efforts prennent leur point d'appui au centre de l'ap-

pareil, ou bien sont équilibrés par un effort semblable et symétrique par rapport à ce centre. Ces efforts étant parfaitement définis et ne craignant aucun choc, il a été possible de donner à toutes les pièces une légèreté relative sans crainte de rupture.



FIG. III

La construction de cette maison est soignée, et leur presseur mérite tout éloge à ce point de vue. On ne peut reprocher à ce système qu'un peu de lenteur, et peut-être aussi l'imperfection du principe de manœuvre par percussion, bien que le calcul du rendement total de l'appareil puisse donner près des deux tiers de l'effet théorique, et qu'ainsi deux hommes arrivent à développer sur le volant un effet moyen de 40 kilogr., produisant une pression d'environ 40,000 kilogr., qu'on cherche rarement à atteindre dans la pratique.

Prix variant de 325 à 750 fr.

M. SAMAIN, constructeur à Blois (Loir-et-Cher).

Presseur à vitesse multiple. — Ce presseur fait partie du genre dit à encliquetage et à levier horizontal. Il est à simple effet, et se compose (fig. 4) d'un premier levier engagé dans une pièce tournant autour de la vis fixe et centrale. Dans cette pièce jouent deux clavettes mobiles agissant alternativement sur une roue percée de trous qui fait elle-même corps avec l'écrou. Le premier levier opérant ainsi au moyen des clavettes, directement sur l'écrou, permet d'agir très-rapidement au début de l'opération. Lorsque la masse devient résistante, l'effort se déplace et s'exerce à l'aide d'un deuxième levier denté prenant excentriquement

son point d'appui sur une branche faisant corps avec la pièce de pression. Ce deuxième levier agit sur le premier au moyende quatre dents.

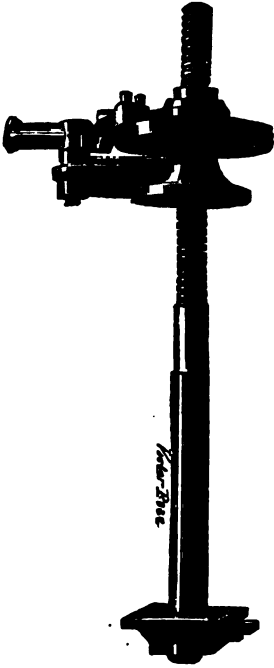


FIG. IV

Le progrès sérieux réalisé par ce presseur sur les systèmes similaires consiste à faire descendre très-vite le plateau-écrou au début de l'opération, puis, par un changement de vitesse très-simple, de presser lentement à la fin en augmentant proportionnellement la force lorsque la masse devient résistante.

Dans ce presseur à simple effet, l'homme manœuvrant le levier, et ne trouvant de résistance que dans un sens, reprend des forces en le ramenant à vide, ce qui lui permet de produire à la poussée un effort double de celui qu'il produirait en manœuvrant dans les deux sens.

Cé système a paru au jury avoir heureusement résolu les deux objections faites au système Mabille.

Prix : de 350 à 990 francs.

M. GAILLARD, à Lons-le-Saunier (Système Marmonnier).

Presseur à encliquetage.— Beaucoup d'analogie avec Mabille; le double levier en fourche, au bout de chaque extrémité duquel se trouvent les chevilles ouvrières à mouvement vertical, paraît avoir l'inconvénient de ne pas permettre l'uniformité de longueur de la branche du levier au-delà du pivot de celui-ci.

Il doit en résulter une perte d'effort et une difficulté qui ne nous semblent pas compensées par l'avantage qu'on peut voir dans cette circonstance que chacune des chevilles agit aux extrémités d'un même diamètre de la roue. — Le diamètre est considérable, et ce système, simple du reste, s'appliquerait peut-être plus avantageusement à des presseurs plus petits.

M. MIGNOT.

Pressoir à engrenages. — Le pressoir Mignot est d'un genre qui diffère beaucoup des précédents. L'axe vissé traverse le fond moyennant une boîte à étoupes qui s'oppose à toute perte de liquide au-dessous de la maie, qui est circulaire et en fonte.

L'axe porte sur une grande roue dentelée qui fait mouvoir un engrenage à l'extrémité d'un axe soumis lui-même à l'extrémité du pressoir, et en avant de celui-ci un système d'engrenage multiple mû par une manivelle.

A l'origine du mouvement, la manivelle inférieure marche rapidement par un simple engrenage : lorsque la résistance s'accroît, la manivelle se transporte facilement et avec rapidité. Le travail de la pression s'opère facilement et rapidement.

M. LAURIOZ

Pressoir à encliquetage et à engrenages combinés. — M. Laurioz présente un système à double harnais d'engrenage, monté au-dessus du pressoir. La pression s'opère au moyen d'un levier qui tourne autour de l'axe vissé central. A l'origine de la pression ce levier agit au moyen d'une roue dentée sur laquelle il se fixe par une cheville articulée à mouvement alternatif.

Lorsque l'effort nécessaire pour la pression vient à s'accroître, la cheville se fixe à une roue supérieure d'un plus petit diamètre. Cette roue, formant pignon, s'engrène elle-même sur une autre roue dentée munie en dessous d'un pignon qui fait marcher la première grande roue dentée. Le levier agit alors au moyen d'un double harnais d'engrenage qui accroît la puissance de pression de la même manière que dans le pressoir Mignot.

La différence consiste en ce que l'action s'exerce au moyen d'un levier au lieu d'une manivelle.

Dans le pressoir Mignot, l'action est continue et circulaire, mais il faut que la force motrice agisse à une petite distance du sol, tandis que pour Laurioz elle s'exerce à hauteur de bras par une action qui n'agit qu'à l'aller et se repose au retour. Ce sont, dans ces deux pressoirs, les mêmes principes du double harnais d'engrenage agencé d'une manière différente, mais ingénieuse.

M. Laurioz présente aussi un petit pressoir dit de ménage, du prix de 70 fr., qui paraît devoir rendre d'utiles services, soit pour les petites exploitations, soit pour les vins de paille, jaunes, etc.

Une lutte énergique, mais courtoise, s'est ouverte entre les six concurrents pendant les expériences comparatives auxquelles le Jury a procédé avec toute la méthode et la précision désirables.

Ces expériences ont été faites sur de la sciure de bois mouillée d'eau.

Les divers instruments n'ayant ni la même puissance ni les mêmes dimensions, il a été donné à chaque concurrent une quantité de matière proportionnelle à la force de son pressoir, et, aucune réclamation ne s'étant produite, il faut en conclure qu'aucun d'eux n'a été favorisé.

La sciure et l'eau, pesées séparément, ont été mélangées dans un baquet pour chaque pressoir.

Le rapport du poids de la sciure à celui de l'eau était de 1 à 3.

Le temps fixé pour l'opération était de 30 minutes, et un seul homme devait être employé au pressurage.

Les concurrents se sont strictement soumis à ces conditions, et le Jury a constaté les résultats consignés dans le tableau ci-contre.

Si l'on ne considère que la proportion de liquide extrait par chaque instrument, la première place appartient à M. Vaillant; mais il est d'autres considérations dont il est important de tenir compte dans le classement définitif. Comparé aux autres, le pressoir Vaillant a de très-petites dimensions, et son travail, pendant une demi-heure, sur 55 kilog. de matière ne représente que le quart, environ, du travail des pressoirs Samain, Mignot et Mabilie.

A dimensions égales de pressoirs, les prix de vente des divers constructeurs sont sensiblement les mêmes, et, en conséquence, le Jury n'avait pas à faire entrer en ligne de compte cet élément d'appréciation.

Au point de vue de l'exécution des instruments, ceux de MM. Samain, Vaillant et Laurioz occupent sans conteste le premier rang.

Un autre élément de très-grande importance était la comparaison des pressions produites par chaque pressoir.

Or, il est certain d'abord que tous les hommes employés aux manœuvres ont travaillé consciencieusement, et que, par conséquent, on peut considérer comme étant sensiblement le même l'effort exercé pour produire la pression.

On peut aussi, d'un autre côté, admettre comme évident que, par centimètre carré de surface, l'énergie de la pression est proportionnelle à la quantité de liquide extraite, et dès lors on voit que le pressoir Samain a une supériorité assez grande sur ceux de MM. Mignot et Mabilie, et que s'il est inférieur à celui de M. Vaillant, cela tient à l'énorme différence des surfaces pressées.

NOMS des EXPOSANTS.	DEMEURE des EXPOSANTS.	POIDS de la MATIÈRE à presser.	POIDS du liquide EXTRAIT.	POIDS du TOURTEAU.	RENDEMENT pour 0/10 EN LIQUIDE extrait.	DIAMÈTRE des CAGES.	SURFACE des CAGES.	OBSERVATIONS.
		kilog.	kilog.	kilog.		mèt.	mèt. q.	
SAMAIN	Blois.	207	64	138	30,91	1,00	0,7853	Pressoir à vitesse multiple.
MIGNOT	Lons-le-Saun.	223	59	159	26,45	0,80	0,5026	Id. à engrenages.
MABILLE	Amboise	180	41	130	22,77	0,80	0,5026	Id. à encliquetage.
MARMONNIER	Lyon	284	52	215	18,32	1,40	1,5393	Id. id.
LAURIOZ	Arbois	280	46	221	16,42	1,15	1,036	Id. à encliquetage et engrenages combinés.
VAILLANT	Villefranche	55	20	33	36,36	0,60	0,2827	Id. à percussion.

En effet, la force d'un pressoir est proportionnelle à la surface pressée. Or, M. Samain opérait sur une surface de 0 m. q. 7853, tandis que MM. Mignot et Mabille n'avaient que 0 m. q. 5026 et M. Vaillant 0 m. q. 2827.

Le rapport de la pression est, dès lors, de 100 à 64 entre M. Samain et MM. Mignot et Mabille, et de 100 à 35 entre le même M. Samain et M. Vaillant, c'est-à-dire que, si le pressoir Samain a donné, par exemple, une pression totale de 40,000 kilogr., les pressoirs Mignot et Mabille n'ont donné, dans le même temps, que 25,600 kilogr., et le pressoir Vaillant que 14,000 kilogr.

Une épreuve spéciale a, du reste, parfaitement fait ressortir l'avantage qu'avaient, dans l'expérimentation, les pressoirs à petite surface.

Il a été distribué à chaque exposant, pour être soumise à la pression, une quantité de matière déjà asséchée, proportionnelle à la surface des cages. Pour extraire du liquide de cette matière, il fallait arriver à produire sur chaque pressoir une pression égale par centimètre carré de surface. Par conséquent, plus la cage était petite, plus ce degré de pression devait être promptement atteint. — C'est, en effet, ce que l'expérience a confirmé, sauf en ce qui concerne M. Mignot, dont le pressoir était muni d'un drainage destiné à faciliter l'écoulement.

M. Mignot, le 1 ^{er} ,	a extrait du liquide avec une cage de 0 m. 80 de diam.
M. Vaillant, le 2 ^e ,	id. id. 0 60
M. Mabille, le 3 ^e ,	id. id. 0 80
M. Samain, le 4 ^e ,	id. id. 1 »

Mais, au moment où le liquide a commencé à couler sous chaque pressoir, la matière y subissait une pression égale par centimètre carré, et, si l'on suppose pour tous la pression de 4 kilogr. par centimètre, la pression totale, d'après les surfaces développées par chaque pressoir, étaient à ce moment :

Pour le pressoir Samain	4 kil. × 7,853 = 31,412 kil.
Id. Mignot et Mabille	4 × 5,026 = 20,104
Id. Vaillant	4 × 2,827 = 11,308

Il est à considérer aussi que le pressoir Samain étant de plus grande dimension, avait une vis d'un plus fort diamètre (0,07 au lieu de 0,06). Or, le frottement de l'écrou sur la vis étant proportionnel au diamètre, il en résultait évidemment pour M. Samain une condition défavorable.

Par ces motifs, le Jury, à l'unanimité, a décerné le 1^{er} prix à M. Samain.

Quant aux autres concurrents, le Jury, tenant compte des divers éléments d'appréciation ci-dessus indiqués, a accordé le 2^e prix à M. Vaillet, le 3^e à M. Mignot et à M. Mabile (*ex æquo*), et le 4^e à MM. Laurioz Gaillard (système Marmonnier).

(La suite au prochain numéro).

DISTRIBUTION DES RÉCOMPENSES.

Diplômes d'honneur : MM. J. Tumbœuf, Neveu et Em. Neveu, à la Ville-Loye (Jura), pour leurs bouteilles au bois. — M. Malligand, à Ves, pour son appareil, dit Ebullioscope, destiné à trouver rapidement la richesse des liquides alcooliques. — MM. Jacob et Perrachon, de Dole, pour leur appareil de distillation à la vapeur.

1^{re} médaille d'or. Grand prix, M. Febvre, de Lyon, pour ses œnomètres.

PRESSOIRS.

1^{er} prix. Médaille d'or offerte par la députation du Jura, M. Samain, Blois (Loir-et-Cher). — 2^e prix. Médaille d'or offerte par le Conseil général du Jura, M. Vaillant-Meunier, à Villefranche (Rhône). — 3^e prix. Médaille d'or offerte par M. le marquis de Froissard, M. Mabile, à Amboise (Indre-et-Loire).

Médaille d'argent, M. Lorioz, d'Arbois (Jura).

POMPES.

1^{er} prix. Médaille d'or offerte par M. Alfred Bouvet, membre du Conseil général, maire de Salins, M. Vantclot-Béranger, à Beaune (Côte-d'Or). — 2^e prix. Médaille d'or, MM. Moret et Broquet, à Paris (pompes rotatives). — 3^e prix. Médaille d'or offerte par M. le comte de Dubespin, M. Petetin, à Lons-le-Saunier (pompes et robinetterie). — 4^e prix. Médaille de vermeil, M. Jeannot, à Arbois. — 5^e prix. Médaille d'argent, M. Lacroix, de Dole.

ALAMBICS.

1^{er} prix. Médaille d'or offerte par M. Veil-Picard, M. Roussel-Galle, Port-Lesney (Jura), (alambics d'un perfectionnement simple et à prix modérés). — 2^e prix. Médaille de vermeil offerte par M. Parandier,

M. Jeannot, à Arbois, pour son alambic tubulaire, système Fuynel.—
3^e prix. Médaille d'argent, M. Turquois, à Lons-le-Saunier.

COUTELLERIE VITICOLE.

1^{er} prix. Médaille d'or, M. Crespin, à Saint-Gérôme (Ain).— 2^e prix.
Médaille d'argent, *ex æquo*, MM. Dorrival frères, à Poligny, et M.
Bourdin, à Lyon.— 3^e prix. Médaille d'argent, M. Réfroigney-Colson,
à Beaune (Côte-d'Or), absent du Concours.

Mention honorable, M. Têtevuide, à Beauvais, pour son petit appareil
à incision annulaire. — M. Gérard, de Dole, a reçu les félicitations de
la Société pour une belle collection de sécateurs qu'il avait mise hors
Concours.

FILTRES.

1^{er} prix. Médaille d'or offerte par M. Villet, directeur de la Dette
inscrite, M. Mesot, à Lyon.— 2^e prix. Médaille d'argent, M. Lestonat,
à Paris.

Médaille d'argent, M. Bellicaud, à Fleurie (Rhône), pour son expo-
sition d'outils viticoles du Mâconnais.

Médaille de bronze offerte par la Société des Agriculteurs de France,
M. Barbier, maréchal-ferrant, pour ses outils viticoles du vignoble de
Besançon. Médaille de bronze, M. Vivet, serrurier à Arbois, pour ses
outils viticoles articulés.

Médaille d'argent, M. Rigaud, d'Arc-et-Senans (Doubs), pour sa scie
à découper les douelles.

CHARRUES VIGNERONNES.

Diplôme d'honneur, M. Meugniot, constructeur à Dijon, pour une
charrue présentée par M. Canoz.

Médaille d'argent offerte par la Société des Agriculteurs de France,
M. Rossigneux-Vautey, à Dole, pour l'ensemble de son exposition.—
Médaille d'argent, M. Simon, à Savigny-les-Beaune (Côte-d'Or), pour
une charrue et ses accessoires.

Médaille de bronze, M. Alixant, Etienne, aux Arsures (Jura).

EXPOSITION DE VINS DE FRANCHE-COMTÉ.

Grands diplômes d'honneur : M. Thiébaud-Colomb, à Salins, fils du
fondateur de l'industrie du Champagne dans le Jura, et son digne
continuateur. — MM. Devaux frères, négociants à Lons-le-Saunier,

leur Champagne de l'Etoile. — M. le marquis de Froissard, pour sa magnifique exposition de vins de paille. M. de Froissard est le descendant de l'historien Chevalier, fondateur, au xviii^e siècle, de la culture des vins de paille dans le Jura.

Diplômes d'honneur : M. Léon Monnier, de Voiteur, pour sa remarquable collection de Château-Châlon. — M. le marquis de Moustier, de Bâle, pour sa belle exposition de vins de Jura. — M. Edmond Monnier, à Baudin (vins de Jura). — M. de Lurion, à Buffard, pour ses vins de Buffard et de Port-Lesney. — M^{me} de Kerversau, de Cesansey (mousseux de Cesansey). — M. Regnault, de Maulmain (grands vins de Château-Châlon). — M. Vuilletet, à Nevy-sur-Seille (Château-Châlon et vins de paille). — M. Vaissier, à Besançon (collection de vins de vignoble).

Médaille d'or (don de M. le prince de Bauffremont), M. de Vermonville, capitaine en retraite à Mouthier (Doubs), (collection des vins de Jura).

Médaille de vermeil, M. Jules Guichard, à Robinet (vins mousseux de l'Etoile). — M. Gerbet, aux Arsures (vin rouge des Arsures). — M. Jean-Baptiste Pacoutet, à Salins (belle collection de vins de Salins). Médaille d'argent, M. Lhomme, docteur en droit à Byans (Doubs), sa collection de vins de Byans. — M. Joseph Monnoyeur, à Poligny (Château-Châlon). — M. Jacquemin, à Poligny (vin de paille). — M. Lullin, à Domblans (Château-Châlon).

Médaille de bronze, M. Sigonney, à Aiglepierre (vin d'Aiglepierre). M. Sauvageot, maire aux Arsures (vins des Arsures). — M. Gabet, négociant à Nevy-sur-Seille. — M. Pierrecy, négociant à Besançon (vins de Jura).

Mention honorable, M. Bidalot, à Ornans (vins d'Ornans).

Ont été mis hors Concours, pour leur exposition de vins et en raison de leurs fonctions dans la Société, MM. Parandier, Baille, Canoz, Faton, et de Brevans.

CONCOURS DE JEUNE BÉTAIL.

Taureaux.

- ix. Méd. de bronze et 50 f. à Franç. Fournier, de Tourmont (Recin).
- d. id. 30 f. à Philippe Guyat, de Buvilly.
- d. id. 30 f. à Nicolas Mathez, de Tourmont (Recin).

4^e prix. Méd. de bronze et 20 f. à Eugène Parrod, de Passenans.

5^e id. id. 20 f. à Bourgeois, aux Arsures.

Génisses.

1^r prix. Méd. de bronze et 50 f. à Mandrillon frères, de Tourmont.

2^e id. id. 30 f. à Pierre Chauvin, de la Chaux-Denis.

3^e id. id. 30 f. à Dumont frères, à Dournon.

4^e id. id. 20 f. à Elie Prost, de Montigny-les-Arsures.

5^e id. id. 20 f. à Tonnaire, brig. forestier à Poligny.

6^e id. Mention honor. et 10 f. à Elisée Huguenet, de Buvilly.

7^e id. id. 10 f. à l'abbé Mottet, de Vaux-sur-Poligny.

8^e id. id. 10 f. à Félix Bourgeois, de Poligny.

9^e id. id. 10 f. à Joseph Aubert, de Poligny.

10^e id. Mention honorable à Aug. Bréniaux, de Neuville.

M. PULLIAT ET LE VIGNOLE.

APPEL A TOUS LES AMATEURS DE VITICULTURE.

Dans la petite notice consacrée au regretté président de la Société pomologique de France, M. Mas (*Sud-Est* de novembre), je me demandais avec inquiétude si *le Vignoble* serait continué.

Aujourd'hui la question est tranchée : M. Pulliat poursuivra courageusement l'œuvre commencée à deux. Nul plus que lui n'est capable de mener à bonne fin un travail aussi considérable : à un jugement très-droit, à un esprit d'observation fort remarquable, il joint la force de l'âge, une grande activité, un travail opiniâtre. Passionné pour la viticulture, il a dès longtemps rassemblé, dans sa propriété de Chiroubles, les collections de vignes les plus étendues ; non content d'étudier les divers cépages sur place, il va encore les suivre dans leur pays d'origine. Bon, bienveillant, il a su se créer des correspondants qui allient les mêmes qualités à des connaissances sérieuses et spéciales.

Avec de pareils éléments, le succès du *Vignoble* paraît assuré ; et cependant il lui faut encore le concours du public. Une pareille publication est des plus coûteuses, elle ne peut couvrir ses frais

par le nombre des souscripteurs. Il ne faut pas qu'ils fassent tout au courageux ampélographe, car, je le déclare en mon âme et conscience, nous lui devons tous de la reconnaissance. Et donc saurons-nous en France encourager les études sérieuses et utiles? Que tous ceux qui le peuvent s'abonnent à ce *Vignoble*; nul n'aura à s'en repentir, soit qu'il s'agisse de créer des vignobles, soit qu'il faille faire un choix parmi les meilleurs raisins de table, le grand propriétaire et l'amateur des vins y puiseront toujours d'excellentes indications. Comme édition typographique, l'œuvre figurera aussi bien sur le bureau du salon que dans les rayons de la bibliothèque. C'est me fais donc un devoir de reproduire *l'appel à tous les amateurs de la viticulture*, publié par le *Cultivateur* de la région lyonnaise.

P. de M.

Deux membres de la Société régionale de viticulture de Lyon ont commencé depuis deux ans — 1874 — la publication d'une monographie sur les raisins de table et des raisins de vigne, qu'ils ont intitulée le *Vignoble*. Heureusement l'un d'eux, M. Mas, vient de succomber à une longue douloureuse maladie.

Il était à craindre que M. Pulliat, privé de son riche et savant collaborateur, se trouvât dans l'impossibilité de continuer cette œuvre, qui exigera encore quatre années de travail; mais M. Pulliat vient de déclarer qu'il accepte cette lourde succession: « Je continuerai, dit-il, la publication du *Vignoble*, que nous nous étions promis, avec M. Mas, de mener à bonne fin. Je compte y rester fidèle. »

Grâce à la bienveillance de M^{me} Mas et à des arrangements généreusement consentis par elle, M. Pulliat a acquis la propriété du *Vignoble*. Ses nombreux correspondants lui ont de nouveau assuré leur concours, M. Tochon, dont la science ampélographique ne fait doute pour personne, participera d'une manière particulière à sa collaboration. Les manuscrits qui doivent être publiés dans l'année 1876 sont prêts à être mis à l'impression.

Nous avons donc aujourd'hui la certitude que l'œuvre sera continuée et que le désir de son fondateur sera satisfait. J'en suis heureux pour mon mémoire, qui m'est bien chère.

Personne mieux que MM. Pulliat et Tochon ne pouvait se charger, et plus de chances de succès, de la continuation d'un travail com-

mencé avec autant de zèle et de science.

Mais il ne suffit pas de continuer, il faut encore achever. Les ouvrages de la nature du *Vignoble* exigent de longues recherches, des déplacements onéreux, des correspondances nombreuses; l'impression, l'illustration coloriée, confiée à des artistes d'un grand mérite, entraîneront de toute nécessité des dépenses considérables.

L'ouvrage achevé sera vraiment un monument unique, qui fera le plus grand honneur à ses auteurs et à la Société régionale de viticulture. Il pourra se classer à côté du *Verger* et de la *Pomologie générale de la France*, et compléter ainsi une œuvre de décentralisation que la capitale est en droit de nous envier.

Le Vignoble n'est pas un ouvrage de fantaisie, mais un guide sûr qui s'adresse tout aussi bien à l'homme qui ne possède qu'un petit jardinet qu'au propriétaire de petits, moyens ou grands vigneronnages.

Au premier, il fait connaître, avec une connaissance approfondie, tous les raisins de table, indigènes ou exotiques, dont il peut avec succès orner ses murs ou disséminer dans son petit domaine. En établissant des synonymies précises, que l'on ne trouve dans aucun catalogue, il lui évitera la déception de voir mûrir, sous trois ou quatre noms différents, le même raisin, qui aurait pu être remplacé par trois autres d'un mérite égal ou supérieur.

Au second, il indique tous les cépages qui produisent les vins de qualité et ceux qui ne donnent que la quantité. Il fait la part du climat, de l'exposition, de la nature du terrain, etc., etc., et devient ainsi un guide précieux que l'on ne saurait trop consulter lorsque l'on veut renouveler ou créer un vignoble. Une fois le plant adopté, en rapport avec le milieu dans lequel il doit vivre, il indique la taille qui lui convient et les soins qu'il réclame pour en retirer le meilleur produit.

C'est donc une œuvre d'utilité pratique, et si nous comprenons bien la justice et nos propres intérêts, c'est à nous de la prendre sous notre protection. En échange des plaisirs et des bénéfices qu'elle doit nous procurer, donnons-lui tout notre appui moral et matériel; ne refusons pas au travail et à la science de ses auteurs la juste rémunération qu'elle est en droit d'en attendre, et n'exposons pas leur fortune à périr dans un travail coûteux, conçu et exécuté dans un intérêt général.

C'est en se fondant sur ces considérations que le Président de la Société régionale de viticulture de Lyon, au moment de cesser ses fonctions, espère qu'on lui pardonnera de faire un appel chaleureux à

toutes les personnes qui s'intéressent de près ou de loin aux progrès viticoles.

Cet appel, il l'adresse non-seulement individuellement à tous les membres des Sociétés de viticulture, mais à tous les amateurs des belles et bonnes choses.

Il l'adresse plus spécialement encore à tous ses honorables collègues, MM. les Présidents des Sociétés d'agriculture, de viticulture, d'horticulture, des Comices agricoles, en plaçant au premier rang cette grande association que l'on nomme, avec orgueil, la Société des Agriculteurs de France.

GROMIER,

Président de la Société régionale de viticulture de Lyon.

Lyon, 26 janvier 1876.

On souscrit à Paris, à la librairie de G. MASSON, place de l'Ecole de Médecine, et à Chiroubles (Rhône), chez M. PULLIAT.

(Le Sud-Est).

REVUE DES JOURNAUX AGRICOLES ET SCIENTIFIQUES,

PAR M. LE DOCTEUR ROUGET (D'ARBOIS), MEMBRE FONDATEUR.

Note sur la fécondation artificielle du melon.

— On sait que le melon est une plante monoïque, c'est-à-dire qui produit des fleurs mâles et des fleurs femelles sur le même pied. Les fleurs mâles se montrent d'abord et en quantité. Cinq ou six jours plus tard, on voit s'épanouir quelques fleurs femelles. Quand le moment est venu de féconder celles-ci, on cueille, vers dix heures du matin, deux ou trois fleurs mâles auxquelles on retranche la corolle, ne leur laissant dès lors que le calice et le petit faisceau des trois étamines, qui ne font en tout que le volume d'un grain de blé. Les fleurs mâles ainsi dépouillées de leur corolle sont très-facilement placées renversées sur le large stigmate de la fleur femelle. Au bout de deux ou trois heures, les loges des anthères s'ouvrent; le pollen en sort en abondance et la fécondation s'opère sans que l'on ait à craindre de la voir échouer.

(Journal de la Société centrale d'horticulture de France, mars 1875).

Coloration artificielle des fleurs naturelles par l'ammoniaque. — M. L. Gabba a vu, sous l'action de

l'ammoniaque, les fleurs bleues, violettes et purpurines devenir d'un beau vert, les fleurs rouge-carmin intense (Œillets) devenir noires, les blanches jaunir, etc. Les changements de couleur les plus singuliers lui ont été offerts par les fleurs qui réunissent plusieurs teintes différentes et dont les lignes rouges ont verdi, les blanches ont jauni, etc. Un autre exemple remarquable est celui des Fuchsia à fleurs blanches et rouges, qui, par l'action des vapeurs ammoniacales, sont devenues jaunes, bleues et vertes. Lorsque des fleurs ont subi ces changements de couleur, si on les plonge dans de l'eau pure, elles conservent leur nouvelle coloration pendant plusieurs heures, après quoi elles retournent peu à peu à leur coloris primitif. — Une autre observation intéressante, due à M. Gabba, c'est que les fleurs des Aster, qui sont naturellement inodores, acquièrent une odeur aromatique agréable sous l'influence de l'ammoniaque. — Les fleurs de ces mêmes Aster, dont la couleur naturelle est violette, deviennent rouges quand on les mouille avec de l'acide azotique (nitrique) étendu d'eau. D'un autre côté, ces mêmes fleurs, si on les enferme dans une boîte de bois où elles soient exposées aux vapeurs de l'acide chlorhydrique, deviennent, en six heures, d'un beau rouge-carmin, qu'elles conservent quand on les place dans un endroit sec et à l'ombre, après les avoir desséchées à l'air et à l'obscurité.

(Journal de la Société centrale d'horticulture de France).

Matières salines que la betterave à sucre emprunte au sol et aux engrais (1). — D'un mémoire intéressant de M. Péligré, nous extrayons le passage suivant : « Le phosphate de chaux, qui est sans contredit la matière fertilisante la plus précieuse, présente cette particularité qu'à *poids égal* une plante, soumise à son action et mise en présence d'un grand excès de ce sel, ne contient pas plus d'acide phosphorique, renferme moins de chaux et plus de sels alcalins qu'une plante voisine venue dans les conditions ordinaires ; celle-ci, à la vérité, est restée chétive, tandis que l'autre présente une végétation luxuriante, de sorte que, en définitive, cette quantité excédante de phosphate terreux dans le sol a eu pour résultat l'abondance même de la récolte.

« Ces faits peuvent être interprétés de la manière suivante : le phosphate de chaux se décompose par son contact avec les sels alcalins et les sels de magnésie que toute terre fertile contient toujours en quantité suffisante pour les besoins de la végétation ; il se produit du phosphate

(1) Voir *Bulletin de la Société* pour 1871, page 235.

de potasse et du phosphate ammoniac-magnésien. Ces deux composés sont, à mon sens, l'expression la plus directe de la vie matérielle, chez les plantes comme chez les animaux. Pour les plantes, ils sont nécessaires, comme on sait, à la production de la graine, et ils concourent ainsi à la conservation de l'espèce. Les cendres des graines ne contiennent guère, en effet, que du phosphate de potasse et du phosphate de magnésie. »
(*Académie des Sciences*).

L'alimentation des solipèdes de travail. —

M. Delorme, vétérinaire à Arles, a publié, dans le *Recueil de médecine vétérinaire* (juin, juillet, août 1874), un long mémoire sur ce sujet. Nous en détachons le passage suivant :

« Les expériences de la *Commission d'hygiène hippique* ont établi péremptoirement que, sous l'influence d'une ration composée de luzerne, de paille et d'avoine, les chevaux qui sont soumis à ce régime présentent constamment les signes d'une santé prospère. Il a même été constaté que, sous le rapport sanitaire, l'usage des fourrages artificiels produisait d'heureux effets, en diminuant le nombre des malades et en favorisant le rétablissement des convalescents. Avec du foin naturel, au contraire, ces résultats n'ont pas été atteints lors des expériences comparatives faites par des hommes autorisés.

« Il paraît donc avéré, contrairement à ce qui se dit dans les campagnes où le foin naturel fait défaut, que celui-ci peut être avantageusement remplacé par le foin des prairies artificielles, trèfle ou luzerne.

« Mais il est aussi généralement admis, et on fera prudemment de ne pas l'oublier, que les deux sortes de foin qui nous occupent, introduites concurremment dans la nourriture des chevaux, contribuent à améliorer leur santé et à augmenter leur vigueur. Il ne paraît pas probable, malgré les vues de M. Magne, qu'une ration composée de foin, d'orge et de chènevis, puisse produire d'aussi bons effets que celle qui est établie avec du foin et de l'avoine, surtout quand il s'agit d'un cheval destiné aux allures rapides. »
(*Abeille médicale*).

RECETTES ET PROCÉDÉS UTILES,

PAR LE MÊME

Mastic à greffer. — Faire fondre lentement à une chaleur modérée 450 grammes de résine ordinaire ; lorsqu'elle est transformée en un sirop

clair, ajouter 450 grammes d'esprit de vin, mêler et verser dans des bouteilles à large goulot, qu'il faut boucher avec soin.

Ce mastic peut s'appliquer à tous les temps, il n'endommage ni l'écorce, ni les jeunes pousses, et ne pénètre pas dans la fente. Une seule couche suffit pour protéger les greffes et recouvrir les plaies faites au jeune bois.

Aussi peut-on, grâce à son emploi, couper des branches en plein été. Il sèche rapidement et forme une couche mince et adhérente qui ne se fend ni ne s'écaille.

(*Société d'agriculture de Nice*).

Un moyen d'économiser l'avoine.— Un moyen d'économiser l'avoine, c'est de la faire tremper pendant quelques jours dans l'eau. Il résulte des expériences faites sur cet usage, qu'on peut diminuer la ration environ d'un tiers, ce qui serait parfaitement avantageux dans la circonstance présente.

Les chevaux dont les dents sont usées mâchent très-imparfaitement l'avoine; d'autres la mangent avec tant d'avidité, que la plus grande partie échappe à la mastication et est en pure perte pour la digestion. La macération dans l'eau remédie à cet inconvénient; le grain se gonfle et les chevaux le mâchent et le digèrent mieux. Trois heures de macération suffisent, surtout quand l'eau n'est pas glaciale. (*L'Industriel français*).

Moyen simple et facile pour extraire les balles d'avoine ou autres corps étrangers des yeux des bœufs.— Pilez un petit morceau de sucre candi; réduisez-le en grains semblables à de la poudre à tirer très-fine; faites entrer cette poudre de sucre dans un tuyau de plume ou dans un fêtu de paille libres par les deux extrémités, et introduisez-le par insufflation dans l'œil malade, dont un aide écarte légèrement les paupières. Une seule opération amène toujours l'élimination de la balle ou de tout autre corps étranger analogue. Il n'y a d'ailleurs nul accident à redouter par le contact du sucre avec le globe oculaire. (*Le Cultivateur du Midi*).

Les livraisons 24 et 25 de l'*Histoire de France illustrée*, de Michels, qui viennent de paraître chez l'éditeur Lacroix, complètent le 2^e volume de cet important ouvrage.

On y voit défiler la première moitié du xiii^e siècle, la papauté commence à déchoir, alors que les ordres dominicains et franciscains augmentent dans de notables proportions. La légende de saint François s'y trouve tout au long; on ressent au xiii^e siècle l'influence des femmes.

Louis IX, dit saint Louis, se fait remarquer par ses prouesses, son grand cœur et son équité, la France prospère et grandit de jour en jour.

COMMISSION⁽¹⁾ DU PHYLLOXERA

DE L'ARRONDISSEMENT DE POLIGNY

RAPPORT SUR L'ÉTAT ACTUEL

DE LA MALADIE DE LA VIGNE

Par le Dr L. COSTE, Président de la Commission

MESSIEURS,

Le fléau qui menace d'anéantir une de nos richesses nationales, et que nous avons mission de surveiller, s'avance progressivement de l'ouest à l'est et du sud au nord. Chaque année est une étape nouvelle qui le rapproche du Jura. Il y a huit ans, l'éveil était donné par le département du Gard et n'avait aucun écho chez nous. Aujourd'hui, presque toute la zone méditerranéenne est envahie : la Gironde compte le nombre d'années pendant lesquelles elle récoltera, le département de Saône-et-Loire est atteint et la Bourgogne s'émeut. En trois heures de chemin de fer, nous sommes sur ces lieux menacés d'une ruine prochaine, d'où nous revenons inquiets et hésitant à dire toute la vérité.

Cependant, nous ne pouvons garder le silence ; nous devons essayer tout ce qu'il est possible de prévoir et nous souvenir que bien des intérêts dépendent de notre zèle : Dût-il ne consister qu'à répandre quelques avis utiles et à empêcher que nos compatriotes n'accueillent trop facilement des opinions funestes et n'exécutent à grands frais des tentatives impuissantes, notre tâche sera remplie.

Chacun de nous, au moyen de toutes les publications dont il dispose et que l'administration a bien voulu nous fournir, a suivi

(1) Cette Commission est composée de MM. Faton, Gaurichon, Paris, Richard, Tabey, Vincent et Coste, président rapporteur.

toutes les études et tous les essais réalisés jusqu'à ce jour, tant en France qu'à l'étranger. Comme le disait, avec le grand sens qui le caractérise, M. Tamisier dans son rapport au Conseil général, le 23 août 1875, « les sciences expérimentales ne s'apprennent pas dans les livres seuls, mais en regardant, en touchant, en observant les choses elles-mêmes; » nous avons réalisé ce que nos collègues ont été délégués pour visiter les vignobles de Nîmes, de Villié-Morgon et d'Ampuis, et se rendre compte de la situation de ces vignobles. De sorte que je ne suis que l'interprète. Seulement, je crois utile, surtout pour ceux qui nous ont la mission d'instruire, de résumer brièvement les conclusions auxquelles je suis parvenu : la précision de nos conseils y gagnera. Quant à eux sur le présent, les problèmes de l'avenir sont au moins posés à résoudre.

Nous allons donc passer en revue : 1° les progrès récemment accomplis sur l'histoire naturelle du phylloxera; 2° la progression de la maladie au milieu des vignobles de l'Europe; 3° les essais relatifs aux remèdes; 4° enfin, le rôle de l'administration pour favoriser la mise en œuvre des moyens préventifs ou curatifs du fléau.

I.

L'histoire naturelle du phylloxera est-elle donc si utile à connaître? Telle est la question que posent encore les anti-phylloxéristes. Car, malgré que leur nombre diminue de jours en jours et qu'on ait constaté au Congrès de Bordeaux un progrès très considérable dans l'opinion des propriétaires instruits qui, à Montpellier, ne voulaient entendre parler que du remède, leur camp n'est pas encore désert. Cela tient à ce qu'ils ont encore pour les soutenir quelques organes de la presse agricole qui répètent des phrases comme celle-ci : « On sait que, pour bien des esprits observateurs et scientifiques, le phylloxera est une résultante et non une cause du dépérissement de la vigne.... Le soufre fait disparaître l'oïdium, mais remède externe, il n'a pas fait disparaître le mal; il l'a seulement refoulé à l'intérieur, et, comme dans les maladies éruptives de l'homme, le mal contenu est allé

s'aggravant toujours, jusqu'à ce que la décomposition de la sève et de tous les organismes de la vigne ait pu fournir au phylloxera un terrain préparé pour *le faire naître* ou le recevoir... etc.... »

Il faut moins de temps pour avancer un fait erroné qu'il n'en faut pour le réfuter, et rien n'est embarrassant comme de répondre aux négations systématiques de vérités instinctives, qui exigent beaucoup moins une démonstration qu'une autre conception philosophique des phénomènes naturels. L'un soutient toujours que cette dégénérescence de la vigne ne sera combattue que par le semis; l'autre démontre, en s'appuyant sur Théophraste, Avicenne et Galien, que le parasitisme n'est qu'un épiphénomène d'un état constitutionnel maladif. Tous s'autorisent de l'opinion d'un naturaliste renommé par ses travaux, que nous avons perdu récemment, en déplorant qu'il ait toujours nié que les corpuscules de Pasteur fussent pour quelque chose dans la maladie de la pébrine, et que l'oïdium ait été la cause de la maladie de ce nom.

L'économie politique s'est beaucoup préoccupée, dans ces derniers temps, de la représentation élective des minorités et du respect qu'elles exigeaient au milieu d'une assemblée délibérante. Si nous rencontrons quelquefois de ces intransigeants obstinés, nous ne leur opposerons que de la tolérance, en leur promettant la censure de l'avenir, mais en les empêchant surtout de faire des prosélytes.

L'indigénat du vastatrix a encore quelques défenseurs, et M. Laliman en est toujours le plus convaincu, malgré l'abondance des preuves contraires. Cette question serait d'ailleurs élucidée au gré de M. Laliman, que le problème n'aurait pas fait un pas vers sa solution; de sorte que nous nous hâterons de fermer cette parenthèse. Le phylloxera, cause unique, est américain, c'est notre sentiment, et nous aurons plus de profit à étudier avec soin toutes les métamorphoses et tous les détails de son étrange généalogie, afin de l'attaquer dans le moment où il sera le plus accessible à nos moyens.

Le 24 août 1875, M. Boiteau, de Libourne, apportait une contribution capitale à l'histoire naturelle de l'insecte, en découvrant

que les ailés pondaient sur les feuilles. Peu de temps après, M. Balbiani, en trouvant l'œuf d'hiver sous les feuillets de l'écorce, fermait le cycle évolutif de l'espèce et comblait les lacunes qu'il avait signalées lui-même presque dès le début de ses admirables observations.

L'histoire du phylloxera peut se résumer ainsi, en partant d'un œuf que les premières chaleurs d'avril font éclore : La larve est un être presque imperceptible ; sa recherche est des plus difficile, même à la loupe. Il en faut huit ou dix juxtaposées pour faire une longueur d'un millimètre. Elle grossit rapidement, gagne les premiers brins de chevelu, mue trois fois, et, au bout de quinze jours, devient visible à l'œil nu, ayant un demi-millimètre en largeur et trois quarts de millimètre de longueur. Sa forme est celle d'une petite tortue ; sa couleur jaune, ses antennes épaisses, ses six pattes, son corps verruqueux et son rostre replié sous le ventre comme celui d'une punaise la rendent très-reconnaissable.

Sans être fécondée par aucun mâle, cette première mère d'une colonie qui va devenir légion pond un œuf, puis un second douze heures après, puis un troisième, et ainsi de suite pendant quinze jours, au bout desquels elle meurt après avoir pondu une trentaine d'œufs. Chacun d'eux éclôt au bout de huit jours ; les larves subissent les mêmes phases que leur mère, vivent autant qu'elle et pondent le même nombre d'œufs à peu près. Huit générations se succèdent de la sorte jusqu'au mois d'octobre, et la somme de cette effrayante progression est mathématiquement égale à la huitième puissance de trente.

Réaumur, qui le premier a fait ces calculs pour les *aphis*, avoue son étonnement en présence d'une prolifération semblable. Heureusement que toutes les pontes ne sont pas fécondes et qu'il doit en périr des quantités innombrables pour des motifs que nous ne connaissons pas. Ce qui le prouve, c'est qu'à l'exception de quelques vignobles foudroyés, l'insecte a de la peine à se naturaliser dans une station. Pendant deux ans au moins, le mal reste à l'état latent, et ce n'est guère que la quatrième ou cinquième année qu'il arrive à la période réellement dévastatrice.

Tel est le premier état de l'insecte, sa forme souterraine et aptère, celle qu'on trouve tant qu'il reste une radicule à sucer sur un cep de vigne. Quelle est la limite d'existence et pendant combien de mois ou d'années ces légions de femelles peuvent-elles être fécondes sans qu'un seul mâle soit nécessaire pour perpétuer l'espèce? Ce problème n'est pas encore résolu, et les conférences du Congrès de Bordeaux ont laissé un point de doute à cet égard. Mais, si on raisonne par analogie, il est très-admissible que l'espèce s'éteindrait rapidement si elle ne disposait pas d'un autre mode pour ranimer sa vitalité et favoriser surtout sa diffusion.

Cet autre mode existe en effet. Dès les premiers jours du mois d'août, on voit apparaître sur les individus les mieux nourris les caractères du passage à l'état de nymphe, c'est-à-dire des rudiments d'ailes qui se transforment en deux paires complètes. Ces organes grandissent la taille de l'insecte, qui atteint dans ce cas 4 millimètre $\frac{1}{2}$ de longueur. Parvenu à son développement complet, le petit moucheron quitte les racines, monte à la surface du sol par les interstices du terrain et prend son vol. Le vent régnant peut favoriser l'essor des essaims et les transporter à 10 ou 15 kilomètres de distance : peut-être l'instinct les guide vers d'autres vignobles, sur le feuillage desquels ils s'abattent.

Tous les individus ailés sont des femelles parthénogénésiques, comme leur mère aptère. Elles pondent un petit nombre d'œufs dans le duvet qui garnit la face inférieure des feuilles, particulièrement au voisinage des nervures (BOITEAU).

Ces œufs donnent naissance à une génération *sexuée*, et c'est la dernière. Ils sont de deux sortes et restent huit jours pour éclore. Des plus petits sortent les mâles, des plus gros les femelles. Les individus des deux sexes sont aptères, comme le phylloxera des racines, et ne possèdent ni organes digestifs ni suçoirs. Ils sont agiles et ne vivent que le temps de se reproduire. Dès que l'accouplement a eu lieu, la femelle disparaît au milieu des feuillettes corticaux desséchés de la souche, y pond un seul œuf et meurt à côté de lui. Ce dernier est l'œuf d'hiver, l'unité

que nous avons prise au moment de son éclosion et d'où naît toute la race agame souterraine.

Ainsi donc, il existe quatre espèces d'œufs, suivant la phase évolutive de l'espèce :

1° L'œuf d'hiver unique de la pondeuse fécondée, qui le dépose à l'automne sur les lamelles d'écorce et dont l'éclosion n'a lieu qu'au printemps ;

2° Les œufs des femelles radicales, dont le nombre atteint un chiffre énorme ;

3° et 4° Les œufs femelles et les œufs mâles des ailés, d'où naissent les couples sexués et l'œuf unique d'hiver.

Cette singulière série de métamorphoses offre surtout ce caractère saillant de montrer des êtres appartenant à la classe des insectes qui se reproduisent avant d'avoir achevé leur maturité organique ; avant les découvertes de M. Balbiani, on croyait que ce caractère n'appartenait qu'aux crustacés et aux classes inférieures de la série animale.

Telle est, dégagée de nombreux détails, l'histoire naturelle du phylloxera ; elle suffit pour les indications du traitement. Sans doute elle gagnera à se compléter, surtout relativement à l'époque d'éclosion de l'œuf d'hiver et à l'origine des hibernants ; par analogie d'ailleurs avec l'histoire des hyménoptères, où tant de circonstances influent sur la prospérité ou la ruine d'une colonie, on trouvera peut-être le moment le plus propice pour atteindre et limiter les pontes.

Quant à l'action que le phylloxera exerce sur les racines de la vigne, on sait qu'elle est purement mécanique. Le premier effet produit par la piqure est d'exciter la végétation : il pousse des pampres vigoureux, sur lesquels mûrissent de belles grappes ; mais, dès la seconde année, le souche languit. La fonction de tous les filets chevelus est d'abord physiologiquement suspendue dès que l'extrémité en a été touchée par un suçoir. De plus, sur le trajet des radicules naissent des renflements caractéristiques qui se gorgent d'amidon, et sur lesquels les parasites trouvent une nourriture abondante. Chaque renflement devient un organe végétatif analogue à une feuille, qui se flétrit comme elle et se

étache à un moment donné. Seulement, son rôle étant accidentel dans l'existence de la plante, celle-ci meurt lorsque la matière amylacée s'est transformée en sucre, et que la fermentation amenant la pourriture, la chute des racines en a été la conséquence (Max. CORNU). Cette destruction arrive vers le milieu du mois d'août et coïncide avec le moment où l'essaimage est le plus abondant.

Tandis que la vigne lutte contre sa destruction et épuise toutes ses réserves à faire des feuilles et des radicules, comme un animal affamé consomme sa graisse, ses tissus doivent subir des modifications importantes dans leur constitution chimique. M. Boutin, qui les a soumis à l'analyse, a trouvé que la différence avec des souches saines porte principalement sur l'acide oxalique. Cette particularité trouvera peut-être une application.

Aucun nouveau fait n'est venu expliquer la corrélation entre les galles des feuilles et l'animal des racines. L'espèce est bien la même, car on parvient aisément, en prenant des individus follicoles sur des ceps américains, à les faire vivre sur les feuilles des cépages indigènes; mais lorsqu'on essaie de transporter les phylloxeras des racines sur les feuilles des mêmes ceps, ils y vivent très-difficilement. La race naturalisée chez nous a donc une telle préférence pour le suc des racines que son instinct l'y porte à l'exclusion de tout autre organe de la vigne, où l'on cherchera inutilement des signes révélateurs de l'état latent.

II.

La progression effrayante du mal dans la Gironde a été l'événement qui a le plus préoccupé les viticulteurs dans le courant de l'année dernière. Il y a deux ans, on signalait un très-petit nombre de communes où le phylloxera avait fait son apparition; aujourd'hui, ce sont les communes qui sont encore intactes qui font taches parmi les autres. Rien jusqu'ici ne lui a fait obstacle: il a successivement frappé tous les sols, toutes les expositions et tous les cépages. Les plus rassurés des propriétaires du Médoc conviennent qu'il est à peu près partout et qu'il n'est pas une

seule espérance qui n'ait été déçue. Le Bordelais aurait été, paraît-il, atteint dès 1866. On est resté dix ans pour l'avouer et en être convaincu, tant on avait peur de divulguer une nouvelle si préjudiciable aux transactions. Pour l'arrondissement de Libourne seul, la perte est évaluée à plus de six millions. M. Mouillefert suppose que le mal s'est déclaré, il y a huit ans, près de Cognac, dans le voisinage d'une pépinière où étaient cultivés des ceps américains.

Partie des environs de Bordeaux, la maladie s'est propagée vers le sud jusqu'à Marmande, tandis que sa marche a été moins rapide vers le nord.

Dans l'Hérault, d'après M. Marès, les pertes éprouvées par le département, en 1875, sont égales à la somme de tout ce qu'il a perdu pendant les six années précédentes; fait grave qui rappelle la progression géométrique du développement.

En Auvergne, il a fait son apparition à Mezel, près de Billom. Il serait plus exact de dire que sa présence n'a été reconnue que l'an dernier, car, depuis 1868, les vigneron de cette localité luttèrent contre le dépérissement de leurs vignobles sans en connaître la cause.

Les Bouches-du-Rhône, le Var, les Basses-Alpes sont des départements complètement envahis. « Le sentiment de la population a été l'indifférence au début du mal, personne ne croyait à sa gravité. » (M. DE LARGOSSE). Le grand cru de l'Ermitage est atteint. Dans l'Ardèche, on trouve le phylloxera à 600 m. d'altitude. Dans l'Isère, les anciennes surfaces se sont agrandies.

Enfin, plus près de chez nous, à la tache de Villié-Morgon est venue s'ajouter celle plus au nord de Mancey. Il est donc avéré que les pépinières du Beaujolais, entr'autres celles du savant ampélographe M. Pulliat, sont étrangères à cette extension.

Que nous sommes loin des promesses rassurantes de M. le comte de Laloyère, qui ne pouvait employer un plus beau langage à soutenir une cause perdue! La Bourgogne est malheureusement menacée, sans qu'elle ait à son avoir le moindre argument d'espérance.

M. Tochon, président de la Société d'agriculture de la Savoie, admet encore quelques probabilités favorables à l'égard de nos départements viticoles de l'Est. Il suppose qu'en raison de la latitude plus élevée et du voisinage du Jura et des Alpes, le nombre des pontes se réduira à quatre ou cinq dans la zone que nous habitons, et qu'en outre les vastes espaces intermédiaires de prairies, de bois et de côteaux incultes sont autant d'obstacles qui retarderont la marche du mal.

M. Duclaux, qui connaît le vignoble d'Arbois, partage aussi cet espoir, et pense que quelques motifs militent en faveur de l'immunité relative de nos souches arborescentes et de nos plantations profondes. Acceptons donc l'augure de pouvoir vivre avec le phylloxera et lutter avantageusement contre lui.

Quant aux autres contrées viticoles de l'Europe, voici ce que nous avons recueilli à leur égard :

L'Italie, si anxieuse de l'apparition du fléau chez elle, l'a vu pénétrer, non par le nord, d'où elle l'attendait, mais par le sud. Dès la fin d'avril, sa présence était signalée à Mishetta, en Sicile, et la Chambre de commerce de Messine constatait que l'information était véridique. On avait aussi annoncé son existence dans les montagnes qui se trouvent entre Suze et Plaisance. Vérification faite par les hommes compétents, l'erreur a été heureusement reconnue.

En Suisse, malgré le traitement énergique opéré sur les parcelles des environs de Prégny, les taches se sont agrandies et de nouveaux points ont apparu à quelque distance des taches primitives. Trois nouvelles stations de l'insecte ont été signalées par MM. Schnetzler et Forel, à Schaffouse, à Rapperschwil et à Schmeriken, sans qu'on ait pu découvrir comment il s'était introduit dans ces lieux.

En Hongrie, une vigne des environs de Panscova est atteinte.

En Thurgovie, aux environs de Muhlberg, une autre a été infestée par des boutures provenant des terres de Hammersmith.

En décembre 1874, le phylloxera était reconnu dans le domaine impérial d'Aunaberg, près de Bonn (Prusse Rhénane). D'après les explications de M. Roesler, l'insecte serait arrivé avec des cépages

que le gouvernement de Washington expédia en 1867 au roi de Prusse. On l'a également indiqué à Erfurt, à Celle, à Carlsruhe, à Hochkeim.

En Autriche, sa présence est circonscrite dans les pépinières de Klosternenburg, près de Vienne.

Beaucoup d'autres renseignements présentent de l'incertitude, car à première vue une tache phylloxérique peut être confondue avec une cause de dépérissement étrangère à ce parasite. Il n'y a de preuves que celles révélées par l'examen direct, à la suite duquel on a constaté les nodosités et la colonie qui les accompagne. Aussi les fausses alertes occasionnées par le caractère extérieur du jaunissement des feuilles ont-elles été nombreuses. Nous en avons eu plusieurs dans le Jura, qui prouvent du reste que nos vignerons sont en éveil.

A Lons-le-Saunier, M. Guyennot, conseiller général, fut averti que des taches de mauvais aspect se montraient sur un point de la commune de Savagna. La Commission de l'arrondissement de Lons-le-Saunier se rendit sur les lieux et ne reconnut que la présence d'un champignon (*Rhizoctonia vitis?*) qui s'était développé sur des ceps épuisés par un excès de production.

A Poligny, M. Boyenval, Sous-Préfet de l'arrondissement, fut prévenu que des ceps languissaient dans une vigne située au bord de la route de Plasne. Il s'y transporta aussitôt, accompagné de l'un de nous, et on ne reconnut que les effets des intempéries.

La même cause produisit des effets analogues sur une vigne des environs d'Arbois. La Commission de Poligny la visita, assistée de M. le docteur Rouget et de M. l'avocat Maubert, conseiller général, et nous fûmes bientôt complètement rassurés.

A Salins, dans le lieudit de *Chandeneux*, on nous signala une jeune plantée de six ans très-malingre et stérile, malgré les soins dont elle était l'objet. Le premier examen des racines montra le sillon caractéristique de la larve de l'écrivain, et nous conseillâmes d'employer au printemps le sulfocarbonate de potassium.

Enfin, dans le même canton, *la rouille* a causé de grands dommages dans certaines vignes situées en lieux bas. Une plantation

de *Trousseaux*, à Coubreux, et une autre de *Carignans* et d'*Araons*, à la Larpierre, en furent particulièrement très-atteintes. Au mois de septembre, nous présentâmes, par l'intermédiaire de M. le professeur Bouchardat, à la Société centrale d'agriculture, les spécimens de raisins et de rameaux couverts de ces petits chancres noirs semblables à des coups de grêle. L'état des échantillons ne permit pas à la Société d'émettre un avis. Il est probable qu'il se passe sur les pampres quelque chose d'analogue aux effets de l'*æcidium Berberis* sur les feuilles d'épine-vinette lorsqu'on les voit au mois d'août. Le champignon a disparu, et le flétrissement de son mycelium n'a laissé qu'une cicatrice sur les tissus.

Dans le Midi, il paraît que M. Planchon a signalé une recrudescence de l'Anthrachnose.

Citons enfin l'*Erineum* ou *Cabecé*, dont les feuilles étaient couvertes dans certaines parties du territoire. Il n'y a qu'un examen superficiel qui peut les confondre avec les galles phylloxériques.

III.

Lorsqu'on essaie de passer en revue tous les traitements proposés contre le phylloxera, la tâche la plus difficile est assurément d'élaguer toutes les redites, tous les procédés qu'on invente pour la dixième fois, tous ceux qui se réduisent à de simples conseils plus ou moins vagues et que l'expérience ne justifie nullement. Le meilleur est de les passer sous silence, sauf à commettre quelques oublis, afin que l'attention se porte tout entière sur la marche à suivre dans cette voie. Nous n'avons, pour atteindre ce but, qu'à nous en rapporter aux instructions données par la Commission supérieure de l'Académie, à la date du 47 janvier dernier, et à les résumer, car elles doivent servir de base aux conseils qui nous sont demandés.

Comme application des récentes découvertes sur l'histoire naturelle du phylloxera et en particulier sur le lieu où la femelle dioïque fécondée dépose l'œuf d'hiver, on comprend combien serait important le moyen de le détruire, si ce moyen était à la fois sûr et facile. C'est le desideratum de la campagne prochaine,

dès qu'on saura positivement quand et comment il éclôt, et comment se comporte la jeune larve dès qu'elle sort de l'œuf. Nous avons dit plus haut quelles étaient ses dimensions (un dixième de millimètre pour le petit axe) et avec quelle facilité il peut se dérober, non-seulement aux recherches à la loupe les plus attentives, mais à l'action des agents destructeurs. Dès que la découverte de M. Boiteau a été connue, aussitôt on a proposé des chaînes et des brosses métalliques destinées à décortiquer la souche. Il est important que, dans cette opération, l'épiderme du cep ne soit pas écorché, et il faut en outre que toutes les exfoliations soient recueillies et brûlées avec soin. Nos vieilles souches tortueuses et allongées exigeront plus de temps que celles si réduites du Beaujolais, de la Bourgogne, de la Suisse, etc....

Ce décortilage opéré, il faut chercher à tuer les œufs restants en les attaquant par l'eau bouillante (cafetière de Raclet inventée pour la pyrale), la vapeur d'eau, les lessives alcalines, les essences, les huiles de schistes, les eaux ammoniacales du gaz, etc., qui pénètrent facilement par capillarité dans les espaces les plus étroits. Tous ces moyens ne sont qu'indiqués, c'est à l'expérience à les juger et aux observateurs à bien constater que, sous l'influence de tel ou tel agent, l'œuf n'éclôt pas et que l'embryon est mort dans la coquille. Le moment le plus propice sera un peu avant l'époque de l'éclosion, pendant laquelle l'œuf subit des changements qui le rendent plus attaquant. Mais si un propriétaire veut traiter de la sorte quinze à vingt mille souches et ne dispose que d'une main-d'œuvre proportionnellement restreinte, il sera obligé de s'y prendre depuis l'automne.

Tout ce qui précède explique le succès obtenu par M. Gaston Bazile avec son système réputé *empyrique*, en ce sens qu'au moment où il l'a commencé (1871), l'histoire naturelle de l'insecte n'était que soupçonnée et que les phylloxéristes passaient pour des hérétiques. Il fit, comme on se le rappelle, badigeonner pendant l'hiver chaque souche jusqu'à 40 centimètres dans le sol avec du purin additionné de 1/10 d'acide phénique impur ou 1/6 d'huile lourde. Le traitement fut recommencé pendant trois années consécutives, et au printemps le sol reçut chaque fois une

mure avec suie et sulfure de potassium : aujourd'hui la vigne est en pleine production. Tandis que, comme point de comparaison théorique et pratique, une autre vigne du même département, appartenant à M. Louis Barral, et qui résistait, grâce à une saturation d'engrais, depuis plusieurs années, s'est mise à épéir l'an dernier comme toutes les voisines : *Ab uno disce* *mnas*.

Qu'on soit parvenu ou non à détruire l'œuf d'hiver, il ne faudra jamais compter sur une réussite assez complète pour qu'on ait pas à lutter contre la race souterraine du phylloxera, tôt-elle n'arriver que par voisinage. C'est elle qu'on poursuit, dès qu'on l'a connue, par de nombreux procédés (plus de 500), sans qu'on en ait encore trouvé un meilleur que le sulfocarbonate de potassium ; complétons pourtant l'histoire de certains d'entre eux, dont l'expérience est venue justifier la valeur.

M. Rommier a été chargé de vérifier les effets obtenus au moyen du goudron des houilles de Bessèges, dont M. Petit de Nîmes s'est fait le promoteur. Le procédé réussit, mais incomplètement, en enveloppant une certaine zone du système racinaire de vapeurs goudronneuses, qui créent à la vigne le refuge insecticide et protecteur que M. Michel Perret proposa au Congrès de Montpellier. Pour peu qu'on ajoute un peu d'engrais, le chevelu, qui se développe à fleur de terre, trouve de quoi maintenir la vigne dans un état de prospérité apparente. Mais toutes les racines profondes finissent par se couvrir de phylloxeras, et la production du cep s'abaisse jusqu'à la stérilité. En outre, il faut entretenir les qualités de ce milieu, et la matière première est extrêmement limitée : En somme, moyen incertain.

La benzine existe en moins grande quantité dans le goudron de Bessèges que dans les autres. Ce carbure n'est donc pas l'élément insecticide ; les phénols et les alcaloïdes ne le sont pas davantage ; ce sont au contraire les carbures les plus fixes qui ont le plus d'action et dont l'effet est le plus durable, entre autres la naphtaline et les huiles lourdes (DUMAS).

M. Monestier qui, un des premiers, a fait l'application des gaz énéneux, a plusieurs fois modifié ses appareils. En dernier lieu,

il a employé des tubes en tôle plombée de 80 centim. de longueur et de 12 millim. de diamètre, qu'il enfouit dans le sol et laisse à demeure pour y introduire à diverses reprises des liquides insecticides. Ce matériel revient à 7 centimes par souche, la main-d'œuvre et le liquide à 8 centimes par opération.

Une autre méthode tout aussi dispendieuse, fondée sur la pénétration des gaz dans le sol, est celle de M. Rohart, dont la polémique a défrayé la presse pendant deux mois. Nous ne reviendrons pas sur ce sujet. M. Rohart a subi, comme tous les inventeurs, plus ou moins, l'enivrement de sa découverte. Personne ne lui contestera jamais l'originalité de la sienne, mais nous laisserons aux intéressés le soin de porter un jugement sur elle. Le traitement des vignes par l'insufflation de gaz insecticides entre d'ailleurs dans le programme des expériences qui doivent avoir lieu dans le cours de cette année à l'Ecole d'agriculture de Montpellier; les épreuves seront comparatives, et nous serons édifiés aussi bien sous le rapport économique des systèmes que sur leur efficacité réelle. Voici en quoi consiste celui de M. Rohart : Un gros tube en fer, du poids de 45 kilog., est muni à son extrémité de la tarière Vicat, qu'on enfonce de 50 centim. dans le sol. On introduit dans ce récipient du godron, de l'acide pyroligneux, de la naphthaline, en un mot une substance volatile dont les vapeurs sont insecticides. Au couvercle à vis du tube est suspendu un cylindre de fonte, qu'on fait rougir sur un fourneau à coke et qu'on introduit brusquement sur la substance à vaporiser. Elle se répand dans les interstices du sol et y séjourne assez longtemps pour que, quinze jours après, l'odeur persiste encore dans le terrain qui entoure les racines et influe avantageusement sur la végétation.

A tous ces moyens de destruction, le phylloxera résiste, quoique le nombre des individus en soit notablement réduit. Il fallait s'attendre à un pareil résultat, car on comprend avec peine la destruction complète des œufs, quel que soit le système employé. Le sulfocarbonate de potassium n'est pas exempt de ce reproche et présente quelques inconvénients sérieux, mais, quoi qu'on en ait dit, il est relativement le seul des insecticides qui

onne tout ce qu'on est en droit de leur demander.

Dès que M. Dumas fut informé de ce succès par MM. Cornu et Louillefert, qui dirigeaient les expériences de Cognac, les journaux de Paris, sur un mot échappé au Secrétaire perpétuel de l'Académie, proclamèrent la *découverte définitive* d'un remède contre le phylloxera. Cette nouvelle à sensation fit aussitôt le tour de l'Europe, mais le premier qui restreignit le sens de ces paroles fut M. Dumas lui-même. En effet, dans une communication à la Société centrale d'agriculture, il détermina l'emploi du nouveau sel, signala ses inconvénients ainsi que ses avantages, réduisit enfin à des proportions réelles les promesses qu'il pouvait tenir. Que les propriétaires qui veulent conserver avant tout les vignes françaises le trouvent trop cher, d'un usage limité à l'existence d'une source, etc..., c'est fâcheux ; mais ce qui l'est encore plus, c'est qu'il n'y ait absolument rien de mieux à opposer au fléau.

Les sulfocarbonates sont formés de la combinaison du sulfure de carbone, jouant le rôle d'acide, avec une sulfobase sulfure de potassium, sodium, baryum, d'où résultent des sulfocarbonates de potassium, de sodium et de baryum. Le commerce nous livre le premier de ces sels à l'état de dissolution rougeâtre, de consistance mi-sirupeuse, exhalant une forte odeur de foie de soufre, marquant de 35 à 45° Baumé, ce qui correspond à 50 p. 0/0 de sel sec. 3 centilitres par cep représentent 3 à 4 litres de sulfure de carbone en vapeur et autant d'hydrogène sulfuré gazeux, capables de communiquer un pouvoir toxique à plusieurs hectolitres d'air (DUMAS) (1).

Le sulfocarbonate liquide coûte 4 f. 30 le kilog. (prix variable) : un seul gramme dans un hectolitre d'eau produit un effet appréciable sur un cep en pot ; mais le même cep en pleine terre exige 30 grammes de solution diluée dans 20 litres d'eau au moins.

(1) Tous les sulfocarbonates livrés par le commerce n'ont pas le même titre. On peut doser le sulfure de carbone avec le procédé David et Romnier, qui consiste à chauffer, jusqu'à distillation du sulfure de carbone qu'on recueille dans une éprouvette, 20 centim. cubes de la solution de sulfocarbonate mélangée avec 6 à 7 grammes d'acide arsénieux finement pulvérisé.

(C'est 4 centimes par souche, sans compter l'eau et la main-d'œuvre, qui peuvent quadrupler la dépense).

Au bout de quinze jours, l'action du sel est terminée : c'est-à-dire que la diffusion des éléments gazeux s'en est faite. Deux mois après, si de nouvelles pontes se sont succédé, il faut recommencer; cependant, on peut généralement attendre à l'année suivante.

Le moment le plus propice pour l'employer est la saison des pluies, principalement le mois de mars. Le chevelu qu'il fait naître est persistant et parfaitement apte, comme l'a montré M. Mouillefert, à entrer en fonctions normales au printemps suivant.

Les sulfocarbonates de sodium et de baryum sont moins chers que celui de potassium, mais ils exigent une addition d'engrais potassique dont la vigne a grand besoin pour favoriser sa convalescence.

Le sulfocarbonate de baryum est solide; sa décomposition dans le sol est très-lente, de sorte que l'on arrivera peut-être à l'employer sans eau. Il est permis de fonder de grandes espérances sur son usage.

En somme, le succès des sulfocarbonates est reconnu; si l'expérience a échoué à l'Ecole d'agriculture de la Gaillarde, il est probable que le désaccord ne porte que sur le mot de *succès*. Dire que le remède ne vaut rien, parce qu'une radicelle a échappé à l'action du liquide toxique et a infecté de nouveau la souche, c'est se servir d'un accident comme d'une preuve et exiger l'impossible.

La seule objection sérieuse, c'est l'emploi, dont le prix de revient est considérable, relativement aux frais annuels de culture. Ces frais atteignent chez nous 400 fr. l'hectare : le moindre traitement venant à les tripler, il en résultera une perturbation dans l'économie de nos vignobles qu'il ne nous est pas encore permis d'apprécier. Et si sur certains points, comme à Mancey, ces frais sont décuplés, on comprend que M. Cazalis se récrie sur son application à la grande culture du Midi et dise : « Qu'on ne nous parle plus du sulfocarbonate ! Qu'importe que son prix s'abaisse ? Nous le donnât-on pour rien que nous nous garderons

bien de l'employer, si les frais de main-d'œuvre doivent s'élever à eux seuls, comme l'indique M. Mathey, à 4000 fr. l'hectare. En admettant que le phylloxera, après ce traitement, ait été complètement détruit, cela n'empêchera pas à coup sûr de nouvelles invasions de cet insecte, et il faudra alors dépenser de nouveau 4000 fr. par hectare! »

Ne nous décourageons pas si vite : on en disait presque autant au début de l'invasion de l'oïdium, lorsqu'il s'agissait d'appliquer au champignon le traitement du soufre. Deux ans après, le mode opératoire s'était tellement simplifié qu'on s'apercevait fort peu de la surélévation dans la valeur vénale des produits.

En dehors des insecticides, il ne reste d'ailleurs pas d'autre voie que les moyens culturaux et l'adoption des cépages résistants.

La reprise spontanée de certaines vignes abandonnées ou négligées est un fait reconnu dans plusieurs vignobles, notamment au Sablet, près d'Orange, et sur de nombreux points du département de Vaucluse et des Bouches-du-Rhône. M. Causse, président de la Société d'agriculture du Gard, en a fait l'objet d'une lettre au Ministre de l'Agriculture, et MM. Vincent et Tabey l'ont aussi reconnu à Ampuis. Quelques viticulteurs ont cru à l'augure d'une diminution de la maladie, mais cet espoir optimiste n'est partagé par personne.

M. Bouchardat, après avoir rappelé, dans une communication à la Société centrale d'agriculture, les bons effets du provignage contre l'oïdium, a conseillé le même procédé de replantation comme étant capable d'entretenir l'humidité des hivers dans les fosses, et de mettre en même temps la vigne dans les conditions les plus avantageuses et le phylloxera dans les conditions les plus défavorables.

M. le comte de Saint-Trivier s'est bien trouvé d'un déchaussage des pieds à 42 centim. au-dessous du sol opéré en automne. Le trou, au printemps, était fumé et comblé de terre avec addition de naphtaline.

Plusieurs agronomes, tels que MM. Giéra, Schlafer, etc., ont proposé de nouveau la culture en hautain et vanté les avantages de la conduite arborescente. On sait que le mode perfectionné de

cette culture est celui de M. Marcon, de Libourne : cette région de la France occidentale étant complètement phylloxérée, nous verrons quelle résistance offrira ce système.

Bien des propositions ont été renouvelées pour joindre à la vigne la culture de certaines plantes destinées à éloigner l'insecte, de la même manière que le persil éloigne le tigre du poirier. Nous citerons, entre autres, le tabac, le chanvre, l'absinthe, le lupin enfoui vert avec de la fleur de soufre (M. AGNOLESI); malheureusement, pas une d'entre elles n'a été reconnue même utile, et ce ne sont pas des conjectures qu'il nous faut, mais des expériences positives.

Enfin, comme *ultima ratio* des traitements, vient l'introduction des cépages américains. Ils ont pour eux l'engouement du Midi, tant les producteurs de ces beaux départements craignent de grever leur culture actuelle de la moindre augmentation de dépense. C'est peut-être de ce côté que se porteront bientôt les encouragements de l'Etat.

L'un des plus ardents et des premiers promoteurs de ce procédé radical est M. Fabre, de Montpellier : « Hâtez-vous, dit-il à ses compatriotes, de multiplier vos espèces résistantes, la France va bientôt vous demander 15 milliards de boutures! »

Quelles boutures? En d'autres termes, quelle espèce est certainement résistante? c'est pour le moment l'inconnu. On est encore si peu fixé qu'il suffit de citer les propres expressions de M. Gaston Bazile devant la Commission supérieure du phylloxera: « S'il nous était possible, disait-il au mois de septembre dernier, d'indiquer à nos vignerons un cépage résistant comme porte-greffe ou comme cépage à vin, on illuminerait depuis Toulouse jusqu'à Perpignan! » Il ajoutait : « Il faut planter en terrain phylloxéré et attendre quatre ans; le temps est notre seul réactif. »

M. Planchon, tout en ayant une confiance absolue dans l'avenir des vignes américaines, fait encore la restriction suivante : « On peut même douter du succès complet des vignes américaines plantées directement sur arrachage de vigne d'Europe. Car le seul pied de *Concord* que j'ai vu malingre aux

Etats-Unis se trouvait juste à la place occupée naguère par une vigne allemande, et M. Carpenter, qui me montrait cet exemple, avait vu plusieurs cas du même genre se produire dans son vignoble du lac Erié. »

Malgré ces incertitudes, le Congrès interdépartemental de Montpellier, qui réunissait dans cette ville, le 24 juin 1875, les délégués des Bouches-du-Rhône, de Vaucluse, du Gard, de l'Aude et du Var, et où il a été surtout question de l'inefficacité des insecticides, a émis un vœu très-favorable pour le perfectionnement des cépages américains, et il a en quelque sorte consacré la nécessité absolue d'y recourir. Les plantations de *Mustang* ont fait son admiration comme cépage d'une vigueur inouïe. Des *Herbemonts* et des *Cuninghamms* plantés en 1871 ont aussi attiré son attention comme cépages exigeant, par dessus tout, pour prospérer et fructifier, l'absence de tout soin et les sols les plus ingrats.

Le Congrès de Bordeaux a paru incliner dans le même sens, malgré que les Girondins appréhendent avec terreur la nécessité d'abandonner leurs fins *Carbenets* pour d'autres plants, qui seront si éloignés de donner des produits similaires.

Ce qui doit nous rassurer, c'est que ces appréciations ne sont pas un objet de découragement pour les nouveaux pionniers de la viticulture française. Ils entreprennent un travail gigantesque, avec un zèle d'autant plus louable qu'ils comptent, par la sélection et le semis, parer à bref délai à toutes les éventualités et en définitive sauver peut-être le pays du danger qu'il court. M. Laliman, de Bordeaux, a déjà obtenu un assez grand nombre d'espèces nouvelles, qui se distinguent chacune par des qualités particulières et qui n'ont plus qu'à faire leurs preuves.

L'ampélographie américaine compte déjà plusieurs monographies, entre autres celles de MM. Planchon et Millardet, qui peuvent servir de guides pour la préférence à donner à telle ou telle variété. Citons également une conférence faite à Marseille sur le même sujet, par M. Paul Douysset, qui contient quelques détails très-intéressants sur l'avenir que promettent les vignes américaines et le nouvel essor qu'elles préparent à la viticulture

française. Si, parmi ces nouvelles races, il en existe en effet d'assez bonne façon pour végéter à la manière des forêts ou des plantes sauvages, elles trouveront, sur bien des points du département, de quoi satisfaire leur simplicité, et ce serait pour la plupart de nos côtes un assolement aussi inattendu que salulaire.

Les meilleurs modes de bouturage et de greffage à employer pour créer à nos cépages indigènes des racines américaines sont toujours à l'étude chez les pépiniéristes. Le procédé Bouschet, qui consiste à joindre bout à bout une bouture française et une bouture américaine, est très en faveur dans le département de l'Hérault, où il en existe déjà 80,000 en expérience. M. Bouschet a choisi le *Clinton*, en raison de sa facilité à prendre racine. On parle d'une commande de quinze millions de boutures américaines faite à un pépiniériste du Midi.

Un autre mode est préféré par quelques viticulteurs, c'est le bouturage Schlafer. Il consiste à planter, dans un sol non phylloxéré, alternativement une bouture française et une bouture américaine. Dès que la reprise des unes et des autres est assurée, on greffe par approche, et, au moment de mettre en place, on sépare d'un coup de sécateur les deux souches, de façon à n'avoir que des racines américaines. Par ce moyen, il n'y a pas d'insuccès possible après la reprise.

Le bouturage Schlafer n'est lui-même qu'une variante de la Rhizoplastie de M. Gachassin-Lafite; voici en quoi elle consiste et comment l'a vue pratiquée M. Millardet :

La Rhizoplastie a l'avantage de supprimer tout temps d'arrêt dans la production du vignoble. On plante à peu de distance de chaque cep une bouture ou une chevelée de la variété américaine dont on veut utiliser les racines. Lorsque le plant américain est bien enraciné, on le découvre à la base, ainsi que le cep européen, et, sur les côtés correspondants de l'un et l'autre, à 40 centim. environ au-dessous du niveau du sol, on pratique une section longitudinale de 5 à 6 centim. de long. Les deux sections doivent avoir sensiblement la même surface et la même étendue. Elles sont amenées en contact, assujéties par un lien et

mastiquées. Ensuite, la terre est amoncelée au-dessus de la greffe. L'année suivante, lorsque l'union est parfaite, ou plus tard si l'on veut, la partie supérieure de la plante américaine est retranchée au-dessus du point d'union des deux individus. Le cep européen se trouve dès lors pourvu de deux racines, la siénne et celle du cep américain ; si la première est détruite par le phylloxera, la seconde suffira à assurer la végétation.

IV.

Tout ce que nous avons dit précédemment ne s'adresse aux vignerons qu'individuellement parlant. Y a-t-il des signes d'infection dans le pays, mais sa parcelle est-elle encore indemne ? Le propriétaire sait comment le phylloxera en prendra possession et quel moyen il aura à employer pour détruire ou tout au moins pour limiter le nombre des œufs d'hiver. Malgré tout, les racines de sa vigne sont-elles envahies ? Il emploiera, dans la limite du possible et de ses moyens, le remède reconnu comme le plus efficace, ou bien il s'aventurera, s'il est libre de le faire, dans l'inconnu et se livrera à des essais que peut-être il ne faudra pas toujours décourager. Enfin, renonçant pour un motif ou pour un autre à toute espèce de traitement des cépages indigènes, il appliquera la greffe Fabre ou arrachera sa vigne en désespoir de cause, après avoir choisi un assolement approprié. Sur chacun de ces points, s'il est indécis, notre devoir sera de le renseigner et de mettre à sa portée tous les documents qui pourront l'éclairer. Plus d'un de nos conseils lui seront certainement utiles, et s'il doit cet avantage à quelqu'un, c'est à la prévoyance des premiers administrateurs du département et à l'initiative de l'Etat, qu'intéresse cette grave question. C'est aussi pour cause d'utilité publique que des arrêtés, des circulaires ministérielles et des décrets sont venus successivement limiter les droits et la liberté de chacun. La première de ces restrictions, que nous avons unanimement appuyée, c'est l'arrêté préfectoral qui prohibe l'entrée dans le département de toute espèce de vigne, quelle que soit la provenance. Malgré quelques récriminations relatives au transport des sarments, qu'on croyait à cette époque incapables d'être

le véhicule du vastatrix, tout le monde en a compris la nécessité.

Du reste, les autres puissances de l'Europe avaient déjà pris des mesures analogues et plus sévères encore, puisque l'Italie et la Suisse proscrivent depuis longtemps le passage à la frontière des raisins, des feuilles de vignes et même de tout arbre fruitier enraciné. Tandis que ce n'est qu'à la date du 14 août 1875 qu'un décret institua la même défense pour l'Algérie, non sans susciter de violentes réclamations dont fut saisie l'Assemblée nationale, et en dernier ressort l'Académie des sciences. Le rapport de M. Bouley conclut au maintien de la mesure administrative, malgré l'opposition de M. Blanchard, qui lui reprocha d'être plus arbitraire qu'effective, malgré l'avis de M. Planchon, qui avait déjà protesté contre des mesures analogues, malgré celui de M. Michel Chevalier, qui, dans un article du *Journal des Economistes*, avait instamment réclamé de l'Etat une neutralité et une abstention absolues en fait de mesures prohibitives.

Le gouvernement britannique a donné un exemple de la manière dont se pratique chez lui la doctrine du laissez-faire et du laissez-passer. On sait que la mouche du Colorado (*Doryphora decempunctata*) fait en Amérique des ravages considérables sur les plantations de pommes de terre, et qu'elle a une tendance à envahir les Etats de l'Est. Les gouvernements européens s'en sont émus et tous se sont mis en garde contre l'importation du dangereux coléoptère en interdisant l'entrée des tubercules dans les ports. L'Angleterre seule s'y est refusée, et nous allons être témoins des résultats que présente cette chance d'importation.

Quoiqu'il en soit, nous maintenons qu'il y avait urgence à défendre l'entrée des plants de vignes dans le département, et, avec M. Vogt, nous concluons qu'il serait désastreux d'introduire en ce moment des vignes américaines dans des localités où n'existe encore pas la maladie. Nos vignobles vaudront à cette gêne très-sensible imposée à plusieurs d'entre nous de n'être envahis que par l'essaimage et à la dernière heure, si fatalement ils doivent l'être.

Ces faits et ces opinions doivent nous rendre en outre extrêmement circonspects, si nous avons un jour des vœux à formuler

près du pouvoir administratif, car nous devons nécessairement partager la responsabilité de toutes les mesures prises et leur donner moralement notre appui. Pour le moment, si nous lui demandions autre chose que d'agir en dirigeant l'initiative privée et en éclairant les populations sur leurs intérêts, nous risquerions de n'aboutir qu'à des conflits : Nous courrions le risque de faire comme la Société d'agriculture du département de l'Allier, qui demandait avec instance au Préfet de faire arracher une tache phylloxérique, tandis que la Société des Agriculteurs de France, réunie en séance générale, qualifiait de vexatoire et d'illégal tout arrêté pris dans ce sens. Au début de la maladie, des Commissions consultatives sont devenues tyranniques sous le couvert du pouvoir et ont compromis son autorité, lorsqu'on a déjà tant de propension à le dénigrer et à le rendre responsable de tout ce qui arrive, quoi qu'il fasse.

Il ne reste donc en dernière analyse que l'association, et, comme conséquence, *l'action collective et obligatoire*, qu'il faut discipliner. Problème délicat, peut-être insoluble, qui passionne les économistes et les réformateurs, lorsqu'ils considèrent les innombrables bienfaits qui résulteraient de son application aux industries agricoles, dont la guerre au phylloxera n'est qu'un cas particulier.

Prenons pour exemple d'actualité notre vigneron de tout-à-l'heure, qui pressent l'avenir et qui opère le décortilage de ses souches pour tuer les œufs d'hiver. Il sera singulièrement découragé si son voisin le regarde et se rit de lui en se croisant les bras. Le mal qu'il se donne est à peu près inutile, car ses efforts seront impuissants à prévenir l'envahissement limitrophe, et tous les moyens qu'il emploiera devront être renouvelés plusieurs fois jusqu'à extinction des vignobles d'alentour. Il n'y a évidemment que les crus renommés dont les produits pourront rémunérer de pareils frais.

L'Etat, dans cette prévision, est intervenu, et, à titre d'encouragement, a fourni l'insecticide destiné à détruire les avant-postes de l'invasion phylloxérique. La circulaire du 8 mai en a déterminé les conditions, et, pour la première fois, l'application en a

été faite à la tache de Mancey. Le propriétaire de la parcelle a été exproprié, précédent onéreux et défavorable aux opérations futures. D'après le rapport de M. Mathey, l'eau était à 4,800 mètres du champ d'expérience, avec une différence de niveau de 150 mètres. La Commission départementale a dû se procurer et installer en douze jours des tonnes d'eau, des voitures, des attelages, 200 mètres de tuyaux de canalisation en fonte, des récipients, des pompes aspirantes et foulantes et le personnel nécessaire à la mise en œuvre de cet important matériel. Quoiqu'une partie de la main-d'œuvre ait été fournie par le service des ponts et chaussées, la dépense totale s'est élevée à 8,000 fr., soit 4,000 fr. par hectare.

Dans cette dépense, l'Etat n'avait fourni que le sulfocarbonate, et le département (voir la séance du Conseil général de Saône-et-Loire du 19 août 1875) n'avait d'inscrit à son budget qu'une somme de 3,500 fr. Restait à payer 4,500 fr., que le Préfet sollicita en vain du Ministre de l'Agriculture. Cette dépense imprévue n'avait pas de chapitre à son budget, de sorte qu'il fallut l'avouer tout haut : l'Etat ne ferait plus rien et le département ne pouvait pas davantage subvenir à ces frais.

Le mot de syndicat fut prononcé par un conseiller qui en regardait l'application comme urgente. Le Préfet proposa, comme moyen plus simple, une souscription publique, en constatant que 250,000 fr. étaient sortis du département en faveur des inondés du Midi, et qu'en présence du péril que courait la viticulture, les intéressés réaliseraient facilement une somme beaucoup moindre, qui couvrirait cette dépense et subviendrait aux éventualités de l'avenir.

Ces conclusions furent adoptées : la Suisse n'en avait pas pris d'autres lorsqu'on proposa au Conseil de Genève de renouveler l'allocation de 10,000 fr. votée pour le traitement de la tache de Prégny, traitement dont le prix avait atteint le chiffre de 15,000 f. par hectare. L'initiative fut laissée aux propriétaires.

Ne nous faisons donc pas d'illusions : Notre département suivra l'exemple de Saône-et-Loire, ou bien l'allocation qu'il affecte à la viticulture ne saurait être augmentée que par des centimes addi-

tionnels, moyen que nous ne pouvons pas proposer. Notre ligne de conduite sera donc d'aviser à créer dès maintenant un fonds disponible, qui servira à organiser les moyens de défense à l'apparition du fléau dans l'arrondissement.

A Cognac, dès qu'il fut question d'expérimenter les insecticides, c'est aussi à une souscription publique qu'on s'adressa. Immédiatement, trente-deux souscripteurs réalisèrent une somme de 25,000 fr., payable en trois annuités, somme jugée nécessaire par M. Cornu, chargé de diriger les expériences de la station viticole.

Comme autre essai à proposer, il n'y a qu'un syndicat libre, comme M. Guille, conseiller général de Meung-sur-Loire, a en l'heureuse et louable inspiration d'en former un pour prévenir les dégâts des gelées printanières; comme M. Marcel Barthe, député des Basses-Pyrénées, voulait qu'on en établît un pour couvrir, par une assurance mutuelle, les dégâts de la grêle; comme M. Gaston Bazile essaya d'en organiser un dans la commune de Mauguio; comme M. Bouvet, conseiller général, est parvenu, avec leur aide, à réaliser d'excellents résultats pour l'amélioration des chemins ruraux de la commune de Salins.

On sait que la loi du 21 juin 1865 distingue deux sortes d'associations syndicales : les associations autorisées et les associations libres.

L'association autorisée devient obligatoire, d'après l'article 12, si la majorité des intéressés représente au moins les deux tiers de la superficie du terrain, ou si les deux tiers des intéressés représentent plus de la moitié de la superficie. Mais l'application en est restreinte au dessèchement des marais, aux constructions de routes servant à l'exploitation des forêts et des mines, etc. Un rapport et un projet de loi ont été présentés à l'Assemblée nationale (1), ayant pour objet d'augmenter le nombre des circonstances où pourront s'appliquer les syndicats obligatoires, notamment aux chemins d'exploitations et tout autre amélioration agricole ayant un caractère d'intérêt collectif. Notre Commission

(1) *Journal officiel*, 1876, N° 27.

est non-seulement favorable à la modification projetée, mais elle émet le vœu que nos législateurs aient spécialement en vue le traitement du phylloxera. En attendant que cette loi soit discutée à la Chambre, nous ne pouvons proposer que l'organisation d'un syndicat libre, qui exige le consentement unanime des propriétaires.

Lorsque M. Gaston Bazile a tenté de mettre à exécution ce projet dans la commune de Mauguio, en vue du traitement des vignes phylloxérées, les propriétaires avaient souscrit moyennant une cotisation renouvelable de 6 fr. par hectare. Cette tentative, si excellente qu'elle soit, devait échouer pour deux motifs : parce que la base de la commune était trop petite, et qu'il aurait fallu au groupe des limites naturelles isolantes ou la surface d'un arrondissement au moins.

Le nôtre compte environ 5,000 hectares. Si tous les propriétaires de vignes consentaient à verser seulement une cotisation moitié moindre, c'est-à-dire 3 fr. par hectare, l'association réaliserait une somme de 15,000 fr., qui suffirait aux premiers besoins et préviendrait l'embarras dans lequel s'est trouvé le département de Saône-et-Loire.

Il serait bon d'abord que la nécessité de cette association se fit sentir. Puis, si l'idée fait son chemin, nous en étudierons le fonctionnement et les avantages qu'on peut en attendre. Ce sera l'objet d'un autre rapport.

Quant aux conclusions de celui-ci, elles se réduisent à deux mots : Etude et surveillance. Rien de ce qui se publie et de ce qui se passe dans les vignobles de l'Europe ne doit rester inconnu pour nous, et le nôtre doit être l'objet, comme il l'a été du reste l'an dernier, d'une observation attentive.

RAPPORT

Sur le Concours de taille et de charrues vignerones de Brignais (Rhône)

PAR M. CH. ROUGET, MEMBRE CORRESPONDANT

Le dimanche 7 mars 1875, une nombreuse population accourue des bourgs et villages avoisinant, se pressait dans les rues et surtout devant la maison commune du bourg de Brignais, canton de Saint-Genis-Laval, département du Rhône. Les visages rayonnaient, le sourire était aux lèvres, et toutes les fenêtres, pavoisées aux couleurs nationales, ainsi que les légers portiques de verdure simulant des arcs de triomphe disaient assez que Brignais était en fête. Ce n'était pourtant pas le jour de fêter le patron de l'église paroissiale, il s'agissait encore moins de quelque évènement politique. Ce qui mettait tout ce monde en mouvement et en allégresse était tout simplement un double Concours de taille de la vigne et de labourage par la charrue vigneronne, ouvert sous les auspices et la direction de la Société régionale de viticulture de Lyon. L'intelligente administration de Brignais avait eu à cœur de seconder les bienveillants efforts de la Société. Heureuse de ce que ce bourg avait été choisi pour cette petite fête viticole, elle lui a donné tout l'éclat possible. L'accueil sympathique de toutes les classes de la population prouve qu'il est des sujets qui réunissent tous les cœurs et toutes les intelligences.

A onze heures, tout ce que la plus grande salle de la Mairie pouvait contenir de ce monde s'y trouvait réuni. Heureux qui pouvait y entrer. On préludait au Concours par une conférence sur la taille de la vigne. C'est M. Pulliat, l'éminent ampélographe, qui s'est chargé de la faire. M. Pulliat ne se pose pas en professeur; il a lu sa conférence, excepté dans les instants où l'enseignement devant être éclairci par l'exemple, sa parole prenait la forme de l'improvisation; mais la lecture de M. Pulliat était faite avec une telle intelligence que quiconque n'aurait pas eu le conférencier sous les yeux, ne se serait douté qu'il assistait à une lecture. Si M. Pulliat n'est pas professeur aujourd'hui, il le sera demain s'il le veut.

La conférence de Brignais a été faite plutôt au point de vue de la culture du pays qu'à un point de vue général : on a cherché, on a pris à tâche de la rendre utile à la population qui l'écoutait. Cette culture

participe beaucoup de celle du Beaujolais, qui est au voisinage. Elle a pour base la taille courte ou plus rarement mi-longue, mais sur souche toujours basse. La nature du sol est sensiblement différente, et les quelques vignes qui ont servi de champ d'expérience sont toutes assises sur des alluvions caillouteuses. Le *Gamay* domine, comme dans le Beaujolais, mais on y rencontre aussi le *Corbeau*, bien connu de la plupart des vignobles francs-comtois, ainsi que l'a révélé la récente Exposition de raisins faite à Poligny (1). C'est ce dernier cépage surtout qu'on soumet à la taille demi-longue. Le vigneron des rampes jurassiques se trouve quelque peu dépaycé au milieu de ces vignobles si différents des nôtres : il y trouve difficilement des sujets d'étude d'une application directe.

Revenons à notre conférence. M. Pulliat a rappelé sommairement, mais avec une parfaite mesure, les éléments d'organographie et de physiologie végétale qui, en éclairant les raisons de la taille de la vigne, servent de guide à cette pratique. Il a montré la structure propre aux sarments de la vigne, sa manière de végéter et de fructifier, l'utilité de la taille et sa nécessité pour en obtenir le fruit dans les dimensions et la perfection désirables. De la faculté que possèdent certains cépages de produire des raisins presque indifféremment sur tous les yeux du sarment naît la possibilité de la taille courte. La taille à longs bois s'impose aux cépages qui ne produisent que sur des yeux plus ou moins éloignés de la souche. Le développement dont les raisins sont susceptibles, soit dans les dimensions de la grappe, soit dans le volume des grains, intervient aussi dans le choix du procédé.

La vigne étant une plante arborescente et par conséquent vivace, qui exige chaque année les mêmes soins et les mêmes frais de culture, il convient de ne pas sacrifier entièrement l'avenir au présent ; et en prévision de cet avenir, de laisser une place convenable à la végétation foliacée qui l'assure en provoquant le développement des racines qui lui donnent naissance. C'est là, paraît-il, un point trop souvent oublié de certains cultivateurs du gamay, oublié dû à leur ignorance des lois de la végétation. Cette part faite à la végétation foliacée ménage la vie du cep et assure une plus longue production.

M. Pulliat connaît les anciens. La vieille expérience des Pline et des Columelle a trop d'autorité pour qu'on néglige leur avis sur des sujets

(1) Il ne fallait rien moins que cette Exposition pour faire reconnaître comme identique le *Gros Plant de Provence* de Poligny, le *Turino* de Salins, le *Margillin* de Besançon, *Noirien d'Espagne* ou *Plant d'Espagne* à Gy (Haute-Saône).

qui agitent et divisent encore les esprits soucieux de la connaissance des meilleures conditions d'une production aussi importante que l'est le vin. Naturellement, ces pères de la viticulture ont été consultés sur la question de la taille précoce et de la taille tardive ; mais, ainsi que nous, ils ont agité ces questions sans les résoudre (1). Le vigneron beaujolais a, lui, un adage qui le sort de l'incertitude. A ceux qui disputent, il répond imperturbablement : *Taille tôt, taille tard, la meilleure taille sera toujours vers la pleine lune de mars.*

M. Pulliat se garde bien de blâmer le vigneron beaujolais ; mais comme il sait l'abondance de besogne que le printemps apporte, il recommande la taille préparatoire, que nous appelons l'*émondage*, et qui, dans le Lyonnais, s'appelle le *nettoyage*. Par là, il se rapproche des théories récentes exposées sous une face nouvelle par M. Picot, mais il a blâmé complètement, avec les vigneron, la taille très-tardive, et il a essayé de résumer l'opinion de ceux-ci en faisant la remarque qu'il est plus rare de trouver quelqu'un se félicitant de la taille tardive, qu'il ne l'est d'en rencontrer ayant à se plaindre de la taille hâtive. M. le docteur Guyot, qui avait chaleureusement patroné et recommandé la taille très-tardive, en conséquence des résultats dont il avait été témoin en 1861, chez M. Fleury-lacoste, a été obligé, en 1862, de proclamer, avec la haute loyauté qui le caractérise, que cette taille avait produit des effets désastreux sur tous les points de la France où il l'avait fait essayer.

A quelle distance du bouton faut-il couper le sarment ? Quelques vignerons et jardiniers taillent excessivement près du dernier œil laissé. Dans le Midi, depuis longtemps déjà, on taille sur l'intersection des articles du sarment, laissant toute la longueur d'un mérithalle au-delà de l'œil ; et cette manière, que les vignerons taxent de malpropre, est tout-à-fait conforme à la constitution physiologique du sarment. En effet, l'œil ou bouton ne termine par les articles : il est, au contraire, placé à la base de ceux-ci. Pour s'en assurer, il suffit de pratiquer, au moyen du sécateur, une section sur le milieu des nœuds, au point où le canal médullaire est intercepté par une cloison ligneuse : l'œil est toujours emporté avec l'article supérieur ; il participe à sa vie, cet article lui communique de la sève, il le protège jusqu'à ce que la création d'une nouvelle couche ligneuse ait, par le moyen des nombreux vaisseaux dont elle se compose, assuré la direction de la sève. C'est donc

(1) Les études d'un membre de la Société de Poligny, M. Vaisnier, nous donneront peut-être quelque jour la solution de ce problème.

sur le nœud postérieur au dernier œil ou bouton laissé au courson que le sarment doit être coupé. Les anciens le pratiquaient ainsi, et si le témoignage de celui qui écrit ces lignes avait quelque valeur, il pourrait dire que, depuis quatorze ans qu'il le pratique, sur la recommandation faite par le docteur Guyot, lors de son passage dans le Jura, il n'en a obtenu que de bons résultats. Le léger inconvénient d'un coup de sécateur de plus est amplement compensé par la force communiquée au bourgeon, ainsi que par la protection dont elle le pourvoit contre les accidents : les conclusions de la théorie sont pleinement confirmées.

La serpe, l'antique serpe est encore l'outil en usage pour la taille de la vigne dans une grande partie du département du Rhône, à Brignais en particulier. M. Pulliat a insisté sur les avantages offerts par le sécateur : célérité, propreté du travail obtenu, diminution sensible de la fatigue, qui est notable dans le cas de la taille à la serpe ; il a proposé la substitution du sécateur à la serpe aux vigneronns, qui hochaient quelque peu la tête.

M. Pulliat a été écouté dans un religieux silence, avec un intérêt marqué par son nombreux auditoire, et, lorsqu'il eut terminé, lui seul s'était aperçu qu'il avait dépassé l'heure réglementaire.

A l'issue de la conférence, l'assemblée et la population toute entière se sont transportées, musique en tête, car Brignais a une musique, bannière et drapeau déployés, sur le champ d'expériences. Le nombre des concurrents pour la taille s'élevait à près de cent cinquante ; une quinzaine, au moins, de charrues vigneronnes conduites sur des charriots formaient déjà un convoi respectable, mais sans aucune proportion avec le nombre des spectateurs, qui se déployaient en un immense ruban sur le chemin qui conduit à la propriété de M. Jouannon, trésorier de la Société de viticulture de Lyon, qui l'avait gracieusement offerte pour champ d'expériences. Là, les différents groupes prenant part au Concours se sont divisés pour se rendre chacun à leur poste.

Le vigneron de Brignais manie habilement la serpe ; mais les leçons des vigneronns suisses lui seraient bien utiles pour conduire avec perfection et équilibrer convenablement les branches de charpente de leurs ceps. C'est l'opinion du jury. Beaucoup des concurrents semblaient croire qu'il s'agissait d'une lutte entre la serpe et le sécateur, et ont tenu à honneur de soutenir les qualités de l'antique outil de leurs pères : ils ont voulu rivaliser de célérité. Il en est résulté que, sur 123 concurrents pour la taille courte, 113 ont été éliminés, et 10

eulement ont été jugés dignes d'exposer les raisons de leurs pratiques devant le jury.

Le concours de charrues vigneronnes est peut-être celui qui a eu les honneurs de la journée et l'avantage d'attirer le plus grand nombre de curieux. L'affluence de ceux-ci était si grande qu'il en est résulté un instant quelque confusion. La foule a littéralement envahi le champ l'expérience, et le jury a bien eu quelque peine de comparer le travail des différentes charrues.

Il était tombé dans la nuit une pluie assez abondante; le sol fin du terrain d'alluvion caillouteux sur lequel on opérait chargeait les socs, et, pour les en débarrasser, les concurrents étaient souvent obligés d'interrompre la marche de leur attelage. Lorsque le Concours proprement dit fut terminé, un membre de la Société de Lyon, M. Plissonnier, qui avait amené sur les lieux les instruments de labourage dont il est l'inventeur, a bien voulu, sur la prière de quelques personnes, donner lui-même un échantillon de leur travail. L'attirail de M. Plissonnier se compose d'un butteur à très-large soc, d'un débuteur et d'une houe à socs nombreux : ces trois instruments s'adaptent au même charriot. Les critiques ne leur avaient pas manqué, mais à l'œuvre on dut reconnaître leur supériorité : eux seuls ont donné des résultats parfaits. Le large fer du butteur ne s'est jamais encombré de terre. La croix de la région-d'honneur qui, à la suite de nombreuses médailles, est venue récompenser les persévérants efforts de M. Plissonnier, est bien méritée.

En résumé, si la culture par les charrues vigneronnes réclame une certaine habitude de cette pratique, elle n'en est pas moins une chose acquise. La célérité de leur travail leur assure une place qui ne peut que s'accroître, et ces instruments viendront utilement suppléer à l'insuffisance des bras partout où les accidents du terrain ne s'opposcront pas à leur emploi.

La distribution des récompenses s'est faite dans une salle de la mairie. Parmi ces récompenses, figuraient quelques sécateurs d'honneur : c'est une manière sûre d'introduire; dans les familles des vigneronns lyonnais, ces outils nouveaux pour eux.

Un banquet de cinquante couverts a réuni les principaux habitants de Brignais, les membres de la Société de viticulture et les personnes qui ont pris une part active au Concours. Est-il nécessaire de dire que ce banquet a été animé par un entrain cordial et une gaîté vive, sans être bruyante. Les vins de Brignais n'ont pas la prétention de se faire valoir par eux-mêmes, ils constituent simplement une boisson

saine et agréable, mais les vignobles du Rhône comptent des vins de haute qualité, et Côte-Rotie est trop rapproché pour ne pas faire une petite apparition. Au dessert, M. le Maire de Brignais a pris la parole ; il tenait « à remercier la Société de viticulture du Rhône d'avoir choisi Brignais pour en faire l'une de ses premières étapes sur le chemin du progrès ; » il a fait l'éloge du vin, il a rappelé son importance dans l'alimentation, il en a redit les effets bienfaisants, il a insisté sur l'action des bons vins sur la sociabilité ; c'est donc avec raison, a-t-il dit, que Georges Sand l'a appelé « un sang divin, frère de celui qui coule dans nos veines. » Il a montré le rôle du vin dans l'économie générale de la France, la grande part qu'il a, celle plus grande encore qu'il peut obtenir dans la richesse du pays, qui, s'il veut exploiter cette source avec intelligence, peut y trouver de quoi suffire à toutes les difficultés de la situation.

Essayer de suivre M. Gromier, le digne Président de la Société, dans cette fusée de saillies spirituelles par lesquelles il a répondu, est au-dessus de notre mémoire. Le savant professeur a surtout mis en relief les facultés sympathiques du vin, dont il trouvait une preuve dans l'accueil fait à la délégation de la Société de viticulture.

Dans cette belle journée, le phylloxera s'est poliment tenu à l'écart, ou n'a pas osé faire la moindre apparition : il n'aurait été qu'un trouble fête.

ARCHÉOLOGIE.

FOUILLES AUX MOIDONS

EN MAI - JUIN 1875

Quelques membres de la Société archéologique de Paris ayant désiré posséder des produits de nos tumulus jurassiens qui, comme on le sait, abondent dans les Moidons, et constituent une époque dans les âges préhistoriques, depuis les découvertes de MM. Charles et Edouard Toubin, j'ai consenti, à la prière du D^r Coste, de Salins, de diriger les fouilles sur les points qui me paraissaient les plus riches. Ce sont les résultats de ces fouilles que je livre aujourd'hui à la publicité.

Le tumulus choisi mesurait 18 mètres de diamètre, et présentait un segment sphérique assez régulier, ayant 2 m. 50 c. de hauteur au

e PARANÇOT
ois (Jura).

mètres



à reformer pour ainsi dire le tumulus. Ce système nous a paru le plus simple et le plus régulier.

Mentionnons également une découverte sans analogie jusqu'à ce jour sur le territoire des Moidons : c'est l'existence, à 400 mètres environ de ce tumulus, d'un groupe de constructions en pierres sèches, dont le plan ci-joint indique la forme et la disposition ; village, forteresse, sanctuaire ou nécropole, ce lieu est digne d'une étude sérieuse, qui seule pourra nous éclairer sur la destination de cet emplacement.

DUBOZ, Félix, de Chilly-sur-Salins.

BEAUX - ARTS.

NETTOYAGE DES GRAVURES,

Par M. RIS-PAQUOT, d'Amiens.

M. Ris-Paquot voulant compléter son intéressante étude sur la restauration des tableaux, nous adresse aujourd'hui un nouveau mémoire contenant le résumé des procédés dont il est l'inventeur, et au moyen desquels il obtient une restauration parfaite des gravures, des livres et manuscrits.

« Plusieurs causes concourent, dit M. Ris-Paquot, à la destruction des gravures, livres et manuscrits : ici, c'est l'insouciance ou le manque de soins; d'autres fois, ce sont les dégâts occasionnés par le temps, qui détruit et anéantit tout. L'air, la poussière, l'humidité et la fumée amènent insensiblement les gravures et les livres à leur perte. Ajoutez à cela les taches d'encre ou d'huile, et l'on aura alors la liste exacte des accidents qui détériorent nos collections et bibliothèques. »

C'est à la suite de ces observations générales que M. Ris-Paquot nous initie aux principaux moyens à employer, pour rendre aux gravures et aux livres leur première fraîcheur.

Avant d'entrer en matière, nous allons faire l'inventaire du matériel nécessaire à ce genre d'opérations.

DE LA CUVETTE. — La cuvette ou bassin est une pièce indispensable pour le nettoyage des gravures. Comme il est difficile de pouvoir se procurer un récipient d'assez grande dimension, voici comment on doit procéder :

On prend une plaque de zinc, la plus large possible, ou au moins d'une grandeur proportionnée aux estampes à restaurer; on en relève les bords tout autour en donnant à ceux-ci une hauteur de 6 centim., de manière à former cuvette.

Le zinc, par sa grande souplesse, se prête facilement à ce genre de travail. Les quatre côtés relevés, on rabat les cornes formées aux quatre angles contre l'un ou l'autre bord, et l'on a ainsi, sans soudures et sans le secours d'un ouvrier, une bassine qui permet toute espèce de lavage.

On se procure ensuite un morceau de verre double, de 3 à 4 centim. moins grand que la bassine, puis on dispose ce verre au fond de celle-ci pour y recevoir la gravure.

Ce verre a l'avantage de permettre la manipulation facile de l'estampe et de pouvoir la retirer de la cuvette sans courir aucun risque de la déchirer, ainsi que de lui faire subir tous les lavages nécessaires à l'élimination des produits employés pendant le cours du travail.

DES SALISSURES ORDINAIRES. — Une gravure qui n'a d'autres taches que celles occasionnées par l'air, l'humidité, la poussière ou la fumée, n'a besoin que d'être posée dans la bassine, sur le verre double que l'on y a préalablement placé. Ceci fait, on verse dessus, avec beaucoup de précaution, une légère nappe d'eau bouillante. La teinte rousse ou jaunâtre occasionnée par la fumée ne tarde pas à disparaître entièrement. Alors, relevant doucement la cuvette par une de ses extrémités, et tenant le haut de la gravure appuyé contre le verre double, on vide la bassine, puis on renouvelle une seconde fois le lavage à l'eau bouillante. Après quelques minutes, on fait écouler l'eau et on enlève de la bassine le verre, sur lequel l'estampe se trouve adhérente par le fait de l'humidité.

Pour faire sécher, on expose le tout à l'air libre, en ayant soin de donner au verre un peu d'inclinaison pour faciliter l'écoulement de l'eau.

Aussitôt que la gravure commence à sécher, elle se détache naturellement du verre; on la suspend alors sur une corde, pour en hâter la dessiccation, on la met ensuite sous presse entre des feuilles de papier buvard et du carton, pour qu'elle ne se racornisse pas.

Une fois bien étendue et surtout bien sèche, il ne reste plus qu'à passer dessus un peu de mie de pain pour enlever le petit voile presque imperceptible qui s'y est formé, mais cela le plus légèrement possible, afin de ne pas altérer la fleur de la gravure.

DES TACHES D'HUILE PROVENANT DE L'IMPRESSION. — Une tache qui se rencontre dans les anciennes gravures, est produite par l'huile employée dans la fabrication de l'encre d'impression; il se forme alors un petit disque ou auréole autour de chaque trait de burin. Pour faire disparaître ce disque, on procède ainsi qu'il suit :

Sur une table bien propre, on pose son morceau de verre double, sur ce verre la gravure à nettoyer, puis on expose le tout aux rayons d'un soleil ardent. On verse ensuite de l'eau bouillante sur la gravure, celle-ci se boursouffle, mais à mesure, au moyen d'une éponge imbibée d'eau, on presse les parties qui tendent à se sécher, en ayant soin de ne pas frotter. On renouvelle deux ou trois fois l'immersion à l'eau bouillante, et bientôt après on s'aperçoit que les taches passent à la couleur rouille, ce qui n'a rien d'inquiétant. On met ensuite la gravure avec son verre dans la bassine, on la recouvre d'une feuille de papier afin de la protéger des déchirures, puis on verse sur cette feuille de l'eau bouillante; on recouvre d'un linge et on laisse reposer le tout pendant cinq ou six heures. Dans cet intervalle, la rouille se dissout dans le liquide. Alors on vide la bassine, on retire le verre sur lequel se trouve la gravure, on fait sécher et on passe à la mic de pain comme il a été dit plus haut.

Si la tache résiste, il faut alors laisser séjourner l'estampe dans un bain composé de chlorure de chaux (1); son séjour peut s'y prolonger quelques heures, suivant la force du bain.

A la sortie de celui-ci, la gravure, toujours placée sur le morceau de verre et toujours recouverte du papier qui doit la protéger des déchirures, est lavée à grande eau. Une fois lavée, elle est séchée comme il a été dit ci-dessus.

DES TACHES D'HUILE ACCIDENTELLES. — Il ne s'agit ici que de changer la nature de l'huile, c'est-à-dire d'employer des substances qui la convertissent en savon, par conséquent pouvant se dissoudre dans l'eau.

Or, les alcalis forment avec les huiles une combinaison à laquelle on a donné le nom de savon. Les savons ont la propriété de se dissoudre dans l'eau. C'est donc par l'application de matières alcalines sur les taches d'huile qu'on détermine la formation d'un savon qui disparaît facilement des gravures et des feuillets d'un livre, au moyen d'un simple lavage et particulièrement d'un lavage à l'eau chaude.

(1) Dans 500 grammes d'eau, mettez du chlorure de chaux en saturation. Pour faire le bain, prenez 30 grammes de cette solution, qu'on mélangera à 1 litre d'eau de pluie ou d'eau distillée, puis on plongera la gravure dans ce bain.

Les huiles se dissolvent également dans l'éther et les acides.

L'éther nitrique est celui que M. Ris-Paquot emploie de préférence, quoiqu'il soit d'un prix élevé, mais sa réussite est, paraît-il, infaillible.

Il suffit de verser quelques gouttes d'éther sur la gravure à l'endroit même où se trouve la tache à enlever; l'évaporation du liquide ne tarde pas à se produire; on renouvelle cinq à six fois l'opération, et en dernier lieu on fait tremper entièrement la tache dans le liquide pendant quelques instants. Lorsqu'elle a disparu, on lave à l'alcool, puis ensuite à l'eau de pluie ou à l'eau distillée, et il ne reste plus alors qu'à plonger l'épreuve dans un bain de chlorure de chaux, comme nous l'avons indiqué plus haut.

On peut également employer l'acide nitrique dans les proportions suivantes : 40 grammes d'acide pour 100 grammes d'eau; on y fait tremper la tache jusqu'à sa disparition, ce qui ne tarde pas à se produire, puis on lave à grande eau, et on passe en dernier lieu au chlorure de chaux pour blanchir uniformément l'épreuve.

DES TACHES D'ENCRE. — Pour enlever les taches d'encre, on mouille entièrement la gravure ou la feuille du livre avec de l'eau chaude pure; après quelques minutes, la gravure étant sur le verre, on la retire de l'eau, puis on humecte, sans frottement, avec un pinceau fort doux, l'endroit où se trouve la tache d'encre, avec une solution saturée d'oxalate de potasse dissous dans l'eau. On renouvelle cinq ou six fois cette opération, qui demande environ un quart d'heure, une demi-heure au plus. La tache, par la présence de l'oxalate de potasse, se modifie; du noir intense elle passe au rougeâtre ou couleur de rouille, suivant la nature et la composition de l'encre. C'est à ce moment qu'on submerge la gravure dans un bain de chlorure de chaux, — 50 grammes dans un litre d'eau, — et on l'y maintient jusqu'à ce que la tache d'encre ait entièrement disparu. Alors on lave, à pleine eau bouillante, pour débarrasser la pâte du papier de l'estampe, du chlore qu'elle peut encore contenir, puis on rince à l'eau froide, et le tout se termine par le séchage dont il a été parlé précédemment.

Rien de bien compliqué, comme on le voit, dans toute cette série d'opérations, qui ne demandent que du temps et de la patience.

(Journal de l'Académie nationale).

LES INTÉRÊTS ÉCONOMIQUES DU JURA

PAR M. A. DE BREVANS

Les intérêts d'une nation sont de trois ordres : *Politiques*, quand ils représentent les rapports des citoyens avec l'Etat ou la gestion générale; *civils*, quand ils concernent les personnes; *économiques*, lorsqu'il s'agit des biens et de l'activité individuelle ou du travail.

Etudions ces derniers, les plus négligés dans leur ensemble et d'où découlent, cependant, la prospérité et la richesse des peuples.

Les intérêts économiques sont eux-mêmes de deux sortes : *Passifs*, lorsqu'ils comprennent les *biens* ou ce que l'individu possède ou peut posséder; *actifs*, lorsqu'ils concernent l'activité, le travail, l'industrie.

Les premiers soulèvent une grave controverse : *La constitution actuelle des biens est-elle la plus rationnelle possible?* — Mais cette question est du ressort de l'*économie sociale* proprement dite et ne peut être l'objet que d'une étude spéciale et générale. Pour nous en tenir aux intérêts directs et immédiats de notre département, ne considérons que le second mode, le plus palpable pour tous les esprits, dans ses trois sphères d'action : agricole, industrielle et commerciale.

AGRICULTURE.

L'agriculture comprend toutes les productions du règne végétal et leur utilisation, de même que les meilleures méthodes de les obtenir en plus grande abondance et aux moindres frais.

Dans le Jura, nous avons, tout d'abord, trois intérêts agricoles spéciaux qui correspondent, d'une façon assez tranchée, à nos trois *régions* ou altitudes :

Le bétail, dans la montagne ;

La viticulture, dans la côte ;

La culture proprement dite, dans la plaine ;

Puis un quatrième, plus général, *les bois*.

Le premier et le troisième de ces intérêts ont un rapport commun, l'*hébergement*, sur lequel il est nécessaire d'appeler l'attention.

L'un et l'autre ont besoin, en effet, d'emmagasiner soit les fourrages, soit les céréales, généralement les uns et les autres, en plus ou moins grande proportion.

Par suite, sans aucun doute, de la rigueur de l'hiver dans notre contrée, le cultivateur est conduit, pour alléger sa peine, à rassembler sous

le même toit ses trois intérêts domestiques : *Le ménage, l'étable, l'hébergement*. Malheureusement, cette agglomération, très-commode en pratique, engendre un vice radical des plus désastreux, car elle multiplie et rend permanentes les causes d'incendie : Le voisinage du foyer de la ferme, le service de nuit, la foudre qui frappe en raison de la hauteur et de la masse des bâtiments, les mille et un accidents de chaque jour : Et nous savons, par expérience, l'inutilité des efforts et des secours en face d'un hébergement en feu ; l'immeuble tout entier y passe, contenant et contenu ! — Or, je demande, qu'il s'agisse d'une ferme isolée ou d'un groupe, ce que sont les perfectionnements de détail, les méthodes les plus rationnelles préconisées chaque jour devant de semblables désastres, certains, immanquables, dans un temps donné, et qui emportent en quelques heures l'actif de vingt ou trente ans de travail ?

Diviser les risques ou, en langage usuel, *ne pas mettre tous ses œufs dans un même panier*, telle est la première des garanties contre le fléau. — Par tous pays, cette division a lieu par la séparation des étables et du logement, et par l'isolement des récoltes, soit au moyen des meules, soit par des hébergements spéciaux.

Comme preuve à l'appui de ce vice original de notre agriculture, j'aurais voulu citer quelques chiffres comparatifs, par exemple : la statistique des incendies agricoles dans notre département pendant une période de dix ans, et la même statistique, pour la même période, dans un département où la réunion des trois intérêts de la ferme n'existe pas. J'avais demandé des renseignements sur ce sujet à notre administration publique : Mutisme complet ! — Peut-être la Société de Poligny, sur place et avec sa notoriété collective, serait-elle plus heureuse ?

Mais, en lui signalant encore l'insalubrité qui résulte de cette agglomération en espace clos, la nécessité prochaine d'une simplification de nos bâtisses, par suite de la valeur croissante des bois de construction, je la sollicite de mettre cette question à l'étude, et, pour mieux faire, de provoquer un concours sur ce programme : *Plan et devis économiques d'une ferme de petite, moyenne et grande exploitation, en tenant compte des conditions locales, mais avec toutes garanties de sécurité et de salubrité*. — Le meilleur type serait envoyé à toutes les mairies ou à toutes les écoles. Ce serait là un enseignement pratique et un utile renseignement !

Je reviens au bétail et à l'utilisation directe des fourrages en agriculture.

Les conditions en vue des trois résultats à obtenir d'une manière spéciale : travail, viande, produits, sont le fait de la science physiologique ; mais deux influences générales les dominent pour la prospérité : *l'hygiène et la nourriture*.

L'hygiène comprend, quant au logement : la salubrité, la propreté, le volume d'air nécessaire, l'agglomération restreinte du nombre des animaux dans un même local. Quant à l'extérieur : l'exercice ou le travail judicieux et l'évitement des contrastes subits ou prolongés d'une température à une autre.

Généralement, nos cultivateurs, robustes et durs à la peine, ne considèrent comme temps bien employé que la plus grande somme d'efforts donnés. La *graisse de bras* est leur suprême argument. Mais l'ordre et l'entente, qui simplifient les efforts en les distribuant le plus avantageusement, les soins bien entendus, notamment ceux de propreté, qui en assurent les résultats, leur sont totalement étrangers. On ne persuadera jamais, cependant, à un homme sensé que la saleté, la pourriture soient des conditions de prospérité. Les animaux en liberté s'en garent ; à plus forte raison faut-il les leur éviter en espace clos. Et si nos races comtoises n'ont pas toute la valeur qu'on devrait attendre de nos excellentes conditions locales, c'est à ce manque de soins général qu'il faut tout d'abord l'attribuer.

Je ne pourrais citer plus à propos les conclusions d'un excellent rapport de l'Association des laitiers de l'Yllinois (Etats-Unis) sur les causes principales qui influent sur la qualité du lait des vaches laitières, notamment :

« 1° Le lait n'est pas bon, lorsque les vaches n'ont pour s'abreuver
« que de l'eau bourbeuse ou provenant de mares infectes.

« 2° Le lait n'est pas bon, lorsque les vaches sont forcées de faire
« trop rapidement et par un temps trop chaud le trajet de l'étable au
« pâturage.

« 3° Le lait n'est pas bon, lorsqu'il provient de vaches battues,
« frappées à coups de pied ou maltraitées d'une façon quelconque par
« un vacher brutal. »

J'ajouterai encore : Le lait n'est pas bon, lorsque les vaches habitent des étables malpropres et malsaines, et n'ont pour nourriture qu'un fourrage empesté par ce voisinage. Et ce qui peut se dire du lait s'applique tout aussi bien à toutes les utilités, à tous les services que nous rendent les animaux. Les Hollandais, si renommés pour la beauté de leur bétail et la qualité de ses produits, poussent la minutie jusqu'à

suspendre la queue de leurs vaches par une ficelle, à l'étable, afin qu'elles ne se salissent point.

La nourriture doit être saine et abondante : tel est l'autre secret de richesse. Deux bêtes en bon état donnent moins de peines et plus de profits que trois *affauties*.

Dans l'état actuel, nous avons la nourriture d'hiver forcément sèche et par conséquent échauffante, et la nourriture d'été généralement trop tendre. Donc, nécessité de mitiger la première par l'emploi des racines aqueuses, qui doivent préoccuper le cultivateur tout autant que les fourrages et dont l'appropriation est facilitée par le *coupe-racines*, instrument à peu près inconnu de notre agriculture. Nécessité de renforcer la seconde par une réserve de fourrage sec, ou tout au moins en mettant à la disposition des bestiaux une herbe moins jaune, comme il va être dit; car c'est le cas d'examiner les deux modes d'alimentation d'été qui sont, tour-à-tour, préconisés par les agronomes : la *stabulation* et le *pacage*.

Depuis nombre d'années, on disait : la nourriture constante à l'étable, sauf un exercice salubre de temps à autre, profite mieux au bétail, parce que celui-ci n'est point contrarié par les insectes, par les intempéries, parce qu'il ne se fatigue point souvent par de longues courses d'aller et de retour, parce que, surtout, il n'a point perpétuellement sous la dent une herbe trop tendre repoussant au fur et à mesure qu'elle a été broutée. Elle est plus économique, parce qu'elle évite les frais de garde, parce que les bestiaux ne foulent pas plus d'herbe qu'ils n'en mangent, parce que, enfin, tout l'engrais reste à l'étable.

Aujourd'hui, on en revient à dire : le pacage est la condition normale des animaux ; il est plus sain et supprime les frais dispendieux de la récolte ; mais il faut le pratiquer judicieusement et non point à l'aventure, comme par le passé. En premier lieu, aménager les pâtures, c'est-à-dire les diviser par parcelles qui seront livrées successivement aux bestiaux et dans lesquelles l'herbe aura le temps de croître convenablement avant d'être broutée de nouveau. En second lieu, éviter la déperdition de l'engrais par l'entraînement des pluies ; autrement dit, mettre le sol dans les meilleures conditions de végétation.

La division des pâtures peut se faire par enclos-volants, et l'industrie a déjà répondu à ce besoin, en mettant à la disposition de l'agriculture des *fils de fer épineux* , contre lesquels les bestiaux se garderont d'aller se frotter en déterminant leur rupture. — Mais une observation ! Ce frottement est un besoin pour les animaux, surtout lorsqu'on oublie complètement qu'un coup d'étrille leur serait très-salutaire. Pourquoi,

alors, ne point leur procurer cette satisfaction, en plaçant dans les parcs quelques troncs d'arbres contre lesquels ils iront se gratter, sans causer de dégâts ?

Dans les terrains en pente, l'engrais répandu, délavé par les eaux, profite peu ; ces dernières elles-mêmes, rapidement entraînées, n'ont que peu d'efficacité. Des fossés parallèles et tracés horizontalement éviteraient ce double inconvénient et donneraient les divisions du pacage.

Ce mode d'appréciation des terrains en pente intéresse toute l'agriculture, car, pour les terres arables, il est encore plus indispensable pour prévenir les ravinages et le délavage des terres. D'autre part, employé sur une grande échelle, c'est un moyen immédiat de prévenir les inondations, de maintenir l'humidité, en rendant plus lent l'écoulement des eaux. Enfin, il est la base de l'irrigation rationnelle, telle que la pratiquent les habitants du Milanais, qui peuvent servir de modèles.

Chez nous, l'irrigation en est encore à l'état primitif. Lorsqu'on a de l'eau à sa disposition, on lui ouvre quelques rigoles et on la laisse courir à peu près à son bon plaisir.

Dans le Milanais, souvent on l'amène de fort loin par des canaux et des viaducs, ou bien on la recueille avec soin dans des réservoirs. Le sol est coupé, de 40 mètres en 40 mètres environ, par des fossés parallèles et d'une pente minime. La terre en est rejetée sur l'espace supérieur, de manière à en atténuer la pente et à former une série de terrasses. En temps voulu, l'eau est mise dans le canal supérieur, après que le préposé à l'irrigation a planté, à 40 mètres de distance, une vanne portative en forte tôle et munie de deux anses. L'eau remplit l'espace libre, puis déborde uniformément sur cette première partie de la terrasse. L'homme a planté une seconde vanne à 40 mètres plus loin, et, lorsqu'il juge l'arrosage de la première section suffisant, il enlève la précédente vanne. L'eau poursuit son cours et remplit le second espace, puis irrigue à son tour la seconde section, et ainsi de suite. Pour les fossés inférieurs, un canal latéral y conduit les eaux et la même manœuvre s'y répète.

Tel est sommairement ce système, qui exige, il est vrai, une installation première du sol et quelques soins ; mais les uns et les autres sont largement compensés ; voici les résultats qu'on en obtient, sous le chaud soleil du Midi : Cinq coupes de hautes herbes en prairie artificielle ou trois coupes en prairie naturelle.

La litière touche à la nourriture, en ce que la paille, habituellement

employée, peut entrer pour une part dans la seconde, surtout préparée au moyen du *hâche-paille*, qui en facilite, lui aussi, l'appropriation. Il faut donc en être ménager ou, autant que possible, y substituer d'autres substances moins utiles. En été, la terre sèche peut très-bien la remplacer. En toute saison, le poussier de tourbe, qu'un grand nombre de nos cultivateurs ont sous la main, donnerait une très-bonne litière et une excellente base d'engrais. Les méridionaux, forcément très-économiques de tout ce qui sert à la subsistance des animaux, utilisent pour la litière les ramilles des buissons hachées menu. A leur exemple, les bruyères, les fougères, les mousses, les grandes herbes, mais coupées avant la maturité des graines, doivent être recueillies. Pour cet usage, tout est bon et tout doit être mis à profit : là encore, l'abondance est utile, tout aussi bien pour le bien-être des bestiaux que pour la production de l'engrais.

L'emploi du sel dans la nourriture n'est plus à préconiser ; mais son utilisation la plus logique, en dehors des compots ou macérations de racines, de foin ou de paille hachés, de balle ou de feuilles sèches, me paraît être la pierre de sel gemme pendue à la mangeoire, par cette raison que l'animal est le premier et le meilleur juge de l'usage qu'il doit en faire. — Une ménagère serait malvenue à saler ma soupe à tort et à travers ; j'aimerais mieux qu'elle me laissât ce soin.

Les produits du bétail trouveront plus naturellement leur place dans le chapitre de l'industrie de notre département, et je passe à la culture générale.

(A suivre).

SÉANCE GÉNÉRALE DU 9 DÉCEMBRE 1875.

Présidence de M. le Dr Bousson, vice-président.

La séance est ouverte à 10 heures.

Le Secrétaire donne lecture du procès-verbal. A cette occasion, M. le Président Bousson, tout en s'associant aux termes de l'ordre du jour voté à la dernière séance, à propos de la démission de M. Baille, annonce qu'il proposera à la Société, au cours de la séance et au moment du renouvellement annuel du Bureau, de décerner à notre ancien Président le titre de Président honoraire.

M. Cournot appuie la proposition, et plusieurs membres demandent qu'elle soit mise aux voix immédiatement.

La proposition est mise aux voix et est adoptée à l'unanimité.

L'ensemble du procès-verbal est ensuite adopté.

Correspondance. — M. le Président de la Société d'émulation du Doubs annonce que la séance annuelle de cette Société aura lieu le jeudi 19 décembre, à Besançon, et nous invite à envoyer des délégués à cette réunion, ainsi qu'au banquet qui la suivra. Cette invitation est acceptée, et MM. Cournut et Edmond Sauria sont choisis comme délégués.

M. le Président de la Société pour l'instruction élémentaire invite la Société à lui faire connaître les noms des personnes vouées à l'enseignement qui lui paraissent dignes d'une récompense.

La Société regrette de ne pouvoir faire cette année aucune proposition.

M. le Ministre de l'Instruction publique accuse réception des exemplaires du Bulletin qui lui ont été adressés pour être transmis par ses soins aux Sociétés correspondantes.

Plusieurs membres nouveaux accusent réception du diplôme qui leur a été adressé.

Lecture. — Il est donné lecture d'une *Revue des Journaux agricoles et scientifiques*, par M. le docteur Rouget.

Renouvellement du Bureau. — Il est procédé au renouvellement du Bureau pour 1876.

Le scrutin donne les résultats suivants :

M. le docteur Bousson, vice-président, est élu président ; M. Faton, vice-président sortant, et M. Théodore Mouchot, propriétaire à Buvilly, sont élus vice-présidents ; M. Richard est réélu secrétaire-général, M. Monin secrétaire-adjoint, M. Mareschal trésorier et M. Ch. Sauria archiviste.

Sont ensuite nommés :

Membres titulaires : M. Vincent, pharmacien à Arbois, présenté par MM. Faton et Gaurichon, et M. Lambert, capitaine en retraite à Poligny, présenté par M. Faton.

Et membre correspondant : M. Cuigneaux, docteur en médecine à Bordeaux, présenté par M. Dupierris de Rivera.

La séance est levée à 11 heures 1/4.

SÉANCE GÉNÉRALE DU 10 FÉVRIER 1876.

Présidence de M. Faton, vice-président.

La séance est ouverte à 10 heures. Le procès-verbal de la séance précédente est adopté sans observations.

Correspondance. — M. le Ministre de l'Instruction publique accuse réception de 58 exemplaires du Bulletin, qui lui ont été adressés pour être transmis aux Sociétés correspondantes.

La Société centrale d'apiculture et d'insectologie de Paris envoie le programme de l'Exposition des insectes qui aura lieu à Paris par ses soins, en 1876. Ce programme sera mis à la disposition de ceux des membres de la Société qu'il pourra intéresser.

Le Comice agricole de Vitry-le-Français demande l'échange de notre Bulletin avec les publications qu'il fait paraître. Adopté.

M. Jules Léon, membre correspondant, envoie une notice sur M. Grenier, doyen de la Faculté des sciences de Besançon, décédé récemment. Remerciements et renvoi à la Commission d'impression.

Plusieurs personnes nouvellement admises remercient la Société des diplômes qui leur ont été adressés.

Lectures. — Il est donné lecture d'un travail de M. Blondeau, intitulé : *Sociétés correspondantes : L'Institut Smithson, à Washington, et d'une Revue des Journaux agricoles et scientifiques*, par M. le docteur Rouget. Les deux seront insérés au Bulletin.

La Commission d'impression est formée, pour 1876, des membres suivants : MM. Baille, Blondeau, Darlay, Cournut, Monin, le Président et le Secrétaire.

M. le Président annonce à la Société que M. Perraud, professeur au Lycée de Lons-le-Saunier, l'un de nos membres honoraires, a été élu dernièrement membre correspondant de l'Académie de Besançon.

La Société accueille avec un vif plaisir cette communication ; elle décide que des félicitations seront adressées en son nom à M. Perraud et que mention en sera faite au procès-verbal de la séance.

Les conclusions du rapport de M. Monin sur le Concours littéraire de 1875 sont adoptées ; en conséquence, la Société accorde :

1^o Une médaille d'argent à M. Louis Mercier, à Besançon, pour trois poésies : *Le Noël des Oiseaux, la Pierre-qui-Vire, le Voyageur*.

2^o Une médaille de bronze à M. Oppépin, à Nevers, pour deux pièces : *Le Passage de la Mer Rouge et le Souvenir d'une Mère*.

3° Une médaille de bronze à M. Mieusset, à Besançon, pour une poésie : *A des Matérialistes*.

4° Une médaille de bronze à M. Millien, à Beaumont-la-Ferrière (Nièvre), pour sa pièce : *Hospitalité suisse envers l'Armée française* (Devise : *Artem impedere vero*).

5° Une mention honorable au même pour une autre pièce : *L'Espion* (Devise : *Sursum !*)

6° Une mention honorable à M. Leys, à Dunkerque, pour une poésie : *Patrie !*

7° Une mention honorable à M. Fagandet, à Paris, pour une étude dramatique : *Le Prince d'Orange au Siège de Florence*.

8° Une mention honorable à M. Jobert, à Courtaoult (Aube), pour douze sonnets dédiés à Notre-Dame-des-Arts.

9° Enfin, une mention honorable à M. Paul Labbé, à Thiberville (Eure), pour une poésie : *Le Savant*.

Sont ensuite nommés membres correspondants :

M. Marpain, pharmacien à Quimper, présenté par M. Richard, et M. Francioli, artiste à Bordeaux, présenté par M. Sénamaud jeune.

La séance est levée à 11 heures 1/2.



Danger du lait des vaches atteintes de péripneumonie.

La section d'économie du bétail avait mis à l'étude la question de savoir si le lait des vaches atteintes de la péripneumonie pouvait avoir une influence malsaine sur les personnes qui en faisaient usage. A ce propos, le journal *Die Deutsche Landwirtschaftliche Presse* publie des observations du Dr Klenke d'un grand intérêt pour l'hygiène publique. De nombreuses expériences ont prouvé que le lait provenant de vaches atteintes de la péripneumonie est non-seulement préjudiciable à la santé, mais spécifiquement nuisible, attendu qu'il donne naissance à des tubercules chez les animaux et les personnes qui usent de cet aliment à l'état crû ; la contagion provient donc de l'appareil digestif, et l'on remonte ainsi à la source qui propage à l'infini la phthisie tuberculeuse parmi l'enfance. On est effrayé lorsqu'on songe que là où nos enfants devraient puiser la force et la vie, ils ne trouvent au contraire qu'un principe de mort et des circonstances favorables au développe-

ment de germes héréditaires pernicieux. Ce n'est donc pas seulement au point de vue de la viande que l'on reconnaît un impérieux besoin de contrôle; les administrations communales devraient en outre veiller à ce qu'on n'employât comme nourrices que les vaches dont le parfait état de santé aurait été constaté par un homme de l'art.

Les cures de lait, autrement dit la médication qui consiste à boire chaque jour du lait crû et autant que possible sortant du pis de la vache, donne lieu, d'après les expériences actuelles, à de sérieuses appréhensions, car les personnes soumises à ce régime peuvent être exposées, au lieu de rétablir leur santé, à la contagion des tubercules. D'après les découvertes d'hommes faisant autorité dans l'art vétérinaire, la péripneumonie est une maladie de famille dans les animaux de l'espèce bovine, qui se transmet la plupart du temps par l'hérédité ou l'absorption du lait provenant d'une vache atteinte de cette maladie. Pour bannir la péripneumonie des étables, Gerlach conseille d'ouvrir un herdbook, qui servirait à déterminer les familles exemptes de cette affection, et l'on n'emploierait que du lait provenant de celles-ci pour la nourriture des vaches à l'élevage. Le moyen provisoire de parer à ce danger est de n'employer que du lait de chèvre, attendu que, jusqu'à présent, ces animaux n'ont pas été atteints par la péripneumonie. Lorsqu'on n'a pas de lait de chèvre à sa disposition, il faut faire soigneusement bouillir le lait avant d'en faire usage et s'abstenir de le boire crû.

J.-L. DE FELCOURT.

(Bulletin de la Société des Agriculteurs de France, 1876).

REVUE DES JOURNAUX AGRICOLES ET SCIENTIFIQUES,

PAR M. LE DOCTEUR ROUGET (D'ARBOIS), MEMBRE FONDATEUR.

Influence de la lumière sur les êtres organisés
(1). — M. Gérard (*la Vigne*, 13 décembre 1873) ne s'étonne point que les végétaux cultivés sous des verres violets s'étioient et finissent par mourir, si le chassis sous lequel ils sont placés n'est vitré qu'avec des verres violets. « Il est évident que les plantes, ne recevant aucun rayon direct du soleil et se trouvant par ce fait dans une demi-obscurité, s'al-

(1) Voir *Bulletin de la Société de Poligny*, 43^e année, 1873, page 59.

longeront davantage, leurs tissus ne pouvant se solidifier par suite de l'absence des rayons directs du soleil; mais si, au contraire, l'on vitre un châssis à cinq rangs de carreaux, de manière que le rang du milieu, et dans le sens de la longueur, soit vitré en verres violets et placé au soleil du Midi, à mesure que le soleil tournera, il projettera l'ombre sur tous les végétaux placés dessous. Le verre violet ayant la propriété de retenir la chaleur donnée par le soleil, les plantes placées sous son ombre recevront une chaleur plus douce et s'allongeront bien plus que les autres placées sous les verres blancs. Le soleil frappant les plantes de ses rayons à mesure que l'ombre s'éloigne, leur donne de la consistance, les durcit et les remet dans leur état naturel. » Avec une serre à vigne de 30 mètres de longueur, vitrée de la manière suivante : premier rang du premier châssis en verres blancs de bas en haut; deuxième, en verres violets; puis six rangs de verres blancs, un rang de verres violets, six rangs de verres blancs et ainsi de suite,.... l'auteur a obtenu de magnifiques résultats, Ex. : Un pied de vigne planté en remplacement en février 1871, et disposé pour former un T, a poussé d'une longueur de 9 mètres de chaque côté, ce qui fait une végétation de 18 m. dans l'année. Plusieurs sarments avaient 2 centimètres de diamètre à 1 m. 50 c. de hauteur. Il en était tout autrement des vignes laissées à l'air libre. M. Gérard garantit l'authenticité de ces détails.

Conservation des oiseaux (1). — Voici un fait assez curieux, démontrant avec la plus grande évidence combien il est utile de prendre des mesures sévères afin de conserver les oiseaux, surtout les oiseaux insectivores, qui rendent de si grands services à l'agriculture. « Le vaisseau *Tintern Abbeg* vient de quitter la Tamise en route pour la Nouvelle-Zélande, avec une cargaison de 1230 oiseaux vivants, soit : Merles, 100; rouges-gorges, 100; grives, 100; moineaux, 150; étourneaux, 100; linottes, 140; chardonnerets, 100; gold-fuiches, 160; bruands, 170; perdrix, 110, lesquels, au terme de leur voyage, seront immédiatement rendus à la liberté, et des peines très-sévères atteindront les coupables qui chercheront à les détruire. Cet envoi a été sollicité par les fermiers de la Nouvelle-Zélande, dont les récoltes ne sont que trop souvent détruites par les insectes et surtout les chenilles. »

(1) Consulter à ce sujet, dans le *Bulletin de la Société*, les articles insérés en 1862, page 70; en 1865, pages 30, 159, 363; en 1867, page 346; en 1868, pages 155, 160; en 1869, page 30; enfin, en 1872, page 406.

Le Cultivateur de la Suisse romande, qui publie ces quelques lignes, prises dans *l'Illustration London News* du 16 janvier 1875, fait les observations suivantes :

« Quand donc, à Genève, les autorités de nos communes auront-elles assez de courage pour se décider à agir de concert, afin de ramener au respect et à la raison ceux qui cherchent à détruire ces utiles travailleurs, que l'on devrait considérer comme propriété collective, et placer par conséquent sous la sauvegarde de tous. »

Il est assez singulier que les fermiers de la Nouvelle-Zélande fassent venir les oiseaux de l'Europe, afin de repeupler les campagnes de ces utiles et indispensables auxiliaires, alors qu'en France on fait tout ce que l'on peut pour détruire ceux que l'on possède ! Il y a là une incurie, une faute énorme dont il est bien difficile de se rendre compte. Comment ! la Providence vous a richement doués sous le rapport des oiseaux, parce qu'elle savait bien que votre climat, votre sol, vos cultures intensives étaient plus favorables au développement des insectes nuisibles ; elle vous a donné, cette Providence, les oiseaux en abondance, et vous faites les plus grands efforts pour les détruire, à tel point que vos campagnes commencent à être en quelque sorte désertes sous ce rapport ! c'est de la démence, il faut en convenir. Tous les ans, vous perdez plusieurs centaines de millions, et vous ne savez pas provoquer des lois sévères sur la conservation des oiseaux ; vous laissez les braconniers chasser, placer des engins et des filets destructeurs sur tous les points ; vous permettez à vos enfants et même aux grandes personnes de prendre des nids, et quand vous voyez tous ces pauvres oiseaux morts en étalage chez les marchands, vous vous taisez et souvent même vous les achetez ! Prenez garde, rira bien qui rira le dernier !

(*Journal des Cultivateurs*, N° 10, 1875).

Valeur nutritive des champignons. — M. Wicke indique, dans *le Gard. Chron.*, le degré de valeur nutritive de certains champignons, qu'on sait être très-élevée en raison de la proportion de matières protéiques ou azotées qu'ils renferment. Ainsi, les proportions de ces matières qui, dans la nutrition, servent à former la chair, seraient de 36 0/0 dans la truffe, de 33 0/0 dans la morille, de 24 0/0 dans la clavaire jaune, de 23 0/0 dans le cep ou bolet comestible.

Pour apprécier l'élévation de ces chiffres, il suffit de les rapprocher de ceux qui expriment la proportion des mêmes matières protéiques chez quelques-uns des aliments végétaux les plus nutritifs. Ainsi, cette

proportion est de 12 0/0 dans le seigle, de 15 0/0 dans le froment, de 16 0/0 dans les pois (mûrs), de 17 0/0 dans les lentilles.

(M. DELAPIERRE, *Bulletin de la Société d'agriculture, industrie, sciences et arts de la Lozère*, 1^{er} trim. 1874).

Observations d'héliotropisme. — Dans un voyage en Algérie, M. A. Rivière a remarqué un nombre immense de pieds d'un *Anthemis* et d'un *Bellis* dont tous les capitules suivaient la marche du soleil avec une régularité remarquable. Au lieu d'être à peu près horizontaux, comme ils le sont habituellement autour de Paris, ces capitules étaient fortement inclinés du côté du soleil, et leur plan d'inclinaison changeait de direction avec la marche de cet astre; l'inclinaison diminuait d'ailleurs à mesure que le soleil s'élevait au-dessus de l'horizon. Il ne tarda pas à voir que les autres composées-radiées, en particulier les *Calendula*, se comportaient de même. Il fit la même observation sur une Mauve.

A ce propos, M. Goumain-Cornille a rapporté un exemple de l'influence exercée sur certaines plantes par la lumière électrique. Une exposition de fleurs avait été établie sous une grande tente, dont l'intérieur fut éclairé le soir au moyen de la lumière électrique. Il se trouvait là des plantes grasses fleuries dont les fleurs s'étaient fermées à l'arrivée de l'obscurité et qui se rouvrirent plus tard sous l'action de la lumière électrique.

(*Journal de la Société centrale d'horticulture de France*, fév. 1874).

Greffe des tubercules de pommes de terre.—

Au moyen d'un simple vide-pomme, M. Vavin enlève un cylindre de substance à la pomme de terre qui doit servir de sujet; sur celle qui doit servir de greffe, il taille un cylindre de mêmes dimensions terminé par un cône et il l'introduit dans le trou du premier. Il plante ensuite le tubercule ainsi préparé. Dans près de la moitié des cas, cette opération donne des résultats satisfaisants. Ainsi, ayant posé un cylindre de la pomme de terre du Canada, qui est toute rouge, sur un tubercule de pomme de terre chardon, qui est d'un jaune pâle, il a récolté, sur le pied venu de cette greffe, des tubercules maculés de rouge sur fond très-clair. Quelquefois, il enlève tous les yeux de la pomme de terre sujet, de sorte qu'il n'y reste plus que celui du greffon. M. Vavin assure que, si l'on greffe la marjolin sur la chardon, on est certain d'obtenir des produits réunissant la beauté à la bonté. (*Même journal*, février 1874).

Manière nouvelle de cultiver le cresson de fontaine. — Elle consiste à semer le cresson sous châssis, au nord, dans un endroit entièrement ombragé, car il ne faut pas que le soleil puisse jamais atteindre cette plante. Le succès est certain; seulement, le cresson est un peu moins fort que celui qui a poussé en plein air. Ce procédé se recommande aux horticulteurs qui n'ont pas un cours d'eau à leur disposition. (*Même journal*, même numéro de février 1874).

Insalubrité des alcôves. — Dans le *Lyon médical*, une note très-intéressante du docteur Vibert donne une théorie sur ce qui se passe entre l'atmosphère de la chambre et celle de son alcôve. L'air suit des courants variés. Sous la pression des courants perpendiculaires, l'air de l'alcôve fléchit comme un coussin élastique; il réagit de suite sous la pression des courants obliques; il prend un mouvement de rotation sur lui-même et tourne dans le sens que lui imprime l'impulsion qu'il a reçue. Sans doute, aux points de contact des deux masses d'air, il se fait bien des échanges de molécules, mais le gros de chacune de ces masses *conserve son individualité*. Ces portions d'air contiguës, mais animées de vitesses différentes, peuvent rester *autonomes*. Avec de l'attention, on arrive à se représenter l'air d'une alcôve tournoyant sur lui-même sans se mélanger sensiblement avec celui qui l'avoisine; puis, les miasmes y séjournant comme les algues dans la mer des Sargasses au milieu de l'Atlantique, comme les petits morceaux de bois dans les anfractuosités des rives de nos cours d'eau. En un mot, l'air obéit, dans une alcôve, aux mêmes lois qui produisent à la surface du globe ces zones calmes, entre lesquelles s'écoulent, comme entre deux berges aériennes, les vents, ces fleuves de l'atmosphère. On peut donc établir des courants d'air dans une chambre, y renouveler presque indéfiniment l'air qu'elle contient, sans parvenir à modifier sensiblement celui de son alcôve.

M. Vibert a observé plusieurs cas de maladies évidemment déterminés par la respiration de cet air vicié. Si la mauvaise influence de l'alcôve est évitée, souvent cela tient à certaines dispositions qui corrigent les causes de la stagnation de l'air. Il faudrait aussi, selon lui, se défier de certaines formes de chambre allongées où le lit, situé tout au fond de la chambre, est garanti par des rideaux; les conditions sont exactement les mêmes que celles de l'alcôve. Il recommande l'emploi des feux clairs au foyer pour déterminer un tirage un peu vif.

(*Journal de Médecine et de Chirurgie pratiques*, § 9945).

Beurre artificiel. — Les graisses ordinaires sont composées de trois substances : la stéarine, qui a la dureté de la cire, la margarine, qui est molle comme le beurre, et l'oléine, qui est liquide. Lorsqu'on les sépare par des moyens chimiques, on emploie la première pour faire des bougies, la seconde pour servir de beurre, la troisième pour lubrifier les machines et pour brûler dans les lampes. De grandes compagnies sont maintenant formées pour faire cette opération, à Londres et à Paris.

Voici les opérations, indiquées par un journal anglais :

Des agents sont employés pour visiter les abattoirs, en enlever toutes les graisses de bœuf. Ces graisses sont amenées à la fabrique et nettoyées. Ensuite, elles sont soumises à des hachoirs ordinaires et hachées menu, puis on les met dans une chaudière avec un volume égal d'eau. On introduit un tuyau à vapeur au milieu des particules de la graisse et elles se fondent. Les membranes vont au fond de l'eau, la matière huileuse surnage et on l'enlève. Celle-ci est composée de margarine, d'oléine et de stéarine. Une température de 80 degrés fond la première et laisse la stéarine au fond. On enlève la crème, puis on lui ajoute environ 30 p. 0/0 de lait frais avec la quantité de sel nécessaire, et on baratte le tout pendant dix ou quinze minutes. Le résultat est de l'oléine et de la margarine, égale au beurre du comté d'Orange, et de la moitié environ du prix ordinaire. La stéarine est vendue 20 cents (1 fr.) la livre aux fabricants de bougies, et les résidus 7 cents (35 cent.) la livre aux fabricants de pâture pour les bestiaux.

Tous les paquebots qui font le service entre l'Amérique et l'Europe seront approvisionnés, cet été, de ce beurre nouvellement inventé. Au goût et à l'apparence, il est exactement semblable au meilleur beurre du pays fait avec du lait de vache. Plusieurs grands marchands de beurre en ont acheté des provisions, ainsi que des administrateurs des lignes de paquebots et des principaux hôtels dans les villes. Le professeur Parof, qui en est l'inventeur, espère que le nouveau produit fera disparaître complètement le beurre de vache des marchés. Les hommes étrangers à la science, qui apprennent les faits, regardent toute cette affaire avec étonnement, mais elle est réelle et promet d'avoir un grand succès.

On sait qu'à Paris il y a des magasins où se vend exclusivement le beurre-margarine.

(*Abeille médicale*).

Une nouvelle manière de traire les vaches.—

Le mois d'octobre dernier, dans une foire d'agriculture, en Pensylvanie, un Philadelphien a exposé des tubes en argent destinés à traire les vaches. Ces tubes ont deux pouces de long et la dimension d'un fêtu de blé. A un demi-pouce d'une des extrémités est fixé un anneau pour les empêcher d'entrer trop avant dans les tettes. La partie la plus longue, qui est celle que l'on introduit dans la tette, est percée de côté et près de l'extrémité. Les tubes sont introduits dans toutes les tettes à la fois, et le lait coule en abondance.

(Médecine contemporaine).

RECETTES ET PROCÉDÉS UTILES,

PAR LE MÊME

L'art de conserver les fleurs (1). — Procédé de M. le Dr Miergues, de Bouffarick :

On tient la fleur qu'on veut conserver par l'extrémité de la tige, on la plonge dans de la paraffine fondue au bain-marie, puis on la retire et on la fait tourner vivement entre le ponce et l'index pour que la force centrifuge chasse l'excès de paraffine et fasse éclater les pétales.

Depuis plus d'un an, M. le Dr Miergues conserve sous verre une collection de fleurs variées qui n'ont rien perdu de leur forme ni de leur coloris.

(*Le Cultivateur du Midi*).

Plus de fruits véreux. — Sous ce titre, *le Cultivateur du Sud-Ouest* indique un procédé qu'il ne garantit point, parce qu'il ne l'a pas expérimenté, mais qui est si simple et si peu coûteux que chacun peut l'essayer :

« Le ver, qui détruit tant de fruits, prend son germe au moment de la floraison, par suite des piqûres de l'ovaire de la fleur par certains insectes, qui y déposent un œuf qui, plus tard, se convertit en larve et se nourrit de la pulpe. Ces insectes, paraît-il, craignent l'odeur du vinaigre, et il suffit, pour les éloigner et les faire périr même, d'arroser les arbres en fleurs avec de l'eau légèrement vinaigrée, soit un dixième de litre de vinaigre pour dix litres d'eau. Ce procédé, recommandé et approuvé à Lyon par M. Denis, directeur de l'Ecole d'arboriculture du Parc-de-la-Tête-d'Or, a donné de bons résultats. Les arbres traités de la sorte sont restés couverts de fruits, tandis que les autres n'ont presque rien conservé. Ceux qui n'auraient que

(1) Voir *Bulletins de la Société* pour 1862, page 109, et pour 1874, page 164.

quelques arbres peuvent facilement remplacer la pompe d'arrosage par des lotions à la main au moyen d'un arrosoir. »

Conservation des œufs (1). — M. Sacc, professeur à Neuchâtel (Suisse), recommande la paraffine. Un kilog. suffit pour enduire 3,000 œufs; c'est donc là une dépense insignifiante. Des œufs paraffinés en juillet étaient encore complètement frais, pleins et de bon goût en novembre et en décembre. Dès que les œufs sont paraffinés, ils gardent le même poids et ne s'altèrent plus. Ne paraffinez que des œufs très-frais, car, s'ils avaient déjà un commencement d'altération, le paraffinage n'arrêterait pas la décomposition.

Procédé de préservation des fraisiers contre les mans (2). — Le *Bulletin du Cercle d'horticulture de l'arrondissement du Havre* prétend que, pour préserver les planches de fraisiers contre les mans, ou vers blancs, il suffirait de rendre impossible aux hannetons femelles leur ponte dans ces planches. Un jardinier du Havre pratique avec succès le moyen suivant pour préserver ses fraisiers :

Il emploie des escarbilles ou mâche-fer, dont il couvre de quelques centimètres chaque année, au mois de février ou de mars, ses plants de fraisiers. Les aspérités que présentent ces résidus empêchent les hannetons de s'enfoncer en terre pour opérer leur ponte. De cette manière, les fraisiers sont préservés des vers blancs.

Moyen facile de reconnaître si l'étain destiné aux usages domestiques contient du plomb. — Il suffit de laisser tomber sur le métal une goutte d'acide azotique; il se forme à l'instant de l'acide stannique et de l'azotate de plomb. Si l'on touche ensuite avec de l'iode la place où s'est faite la réaction, on voit apparaître de l'iodure de plomb à teinte jaune, et la teinte est d'autant plus jaune que la proportion de plomb contenue dans l'étain est plus considérable. Lorsqu'il n'y a pas de plomb, la tache reste blanche, l'iode n'ayant pas d'action sur l'acide stannique et ne colorant pas l'azotate d'étain.

(M. FORDOS, *Académie des Sciences*, séance du 29 mars 1875).

Ciment allant au feu et à l'eau. — Les ciments employés pour raccommoder les objets brisés ne résistent pas habituellement au feu, et ceux résistant au feu résistent rarement à l'eau. Le suivant résiste aux deux. Mêlez 1 once (30 gr.) de vinaigre avec 2 onces (60 gr.) de lait; ce dernier se caillera. Séparez le caséum du petit lait et mélangez-le avec un blanc d'œuf. Finalement, ajoutez de la chaux vive jusqu'à ce que le mélange soit comme une pâte. Le ciment est alors prêt pour l'usage.

(*Journ. applied chemistry*).

(1) Voir *Bulletins de la Société* pour 1869, page 273, et pour 1873, page 29.

(2) Voir *Bulletin de la Société* pour 1874, page 270.

Procédé pour restaurer les médailles antiques. — Pour enlever la rouille qui souvent enveloppe et obscurcit les médailles antiques d'argent, on les met d'abord dans l'acide hydrochlorique, puis dans l'ammoniaque liquide ; on les frotte après avec une toile, jusqu'à ce qu'elles soient entièrement nettoyées.
(*Journal des Demoiselles*).

LISTE DES DONs

*Faits au Musée et à la Bibliothèque de la ville de Poligny,
du 1^{er} janvier 1874 au 31 décembre 1875.*

MUSÉE.

MM.

PILLOT, Paul, maire de Plasne : un bel échantillon de Polypiers (Méandrine des côtes de l'Océan).

CLAUDET, Max., sculpteur à Salins : cinq photographies représentant cinq de ses œuvres.

La Société d'agriculture, sciences et arts de Poligny : six cents flacons renfermant des graines de céréales potagères, fourragères, etc., venant de la maison Vilmorin-Andrieux et C^{ie}, de Paris.

LEDIEU, Joseph, de Saint-Lothain : divers échantillons de minerais et de roches de l'Auvergne.

BERTHERAND, docteur à Alger ; huit échantillons de poterie kabyle.

M^{me} PYAT, de Poligny : un échantillon d'Ægagropile trouvé à Buvilly.

RICHARD, Armand, maire de Saint-Lothain : deux clefs romaines et une médaille romaine trouvées sur le territoire de Saint-Lothain.

L'État, administration des beaux-arts : vingt échantillons de céramique : Vases romains (Musée Campana).

CHAPELLE, entrepreneur à Poligny : une médaille en cuivre.

BRUN, professeur à Toulon : un groupe de scorpions du Midi.

PARRAD, de Poligny : Une loupe de cep de vigne.

CAILLET, de Poligny : Un timbre en cuivre. Scel des contrats de Poligny.

THIÉBAUD, J.-J., de Poligny : une médaille en cuivre.

MELCOT, Edouard : un fragment de pyrite de fer. Une peau de belette (Putorius vulgaris).

Le Comte de LORT-SÉRIGNAN : trente-cinq échantillons de minéraux : Copenhague, Danemark.

VICHET, de Poligny : une décoration prussienne en cuivre.

Le Muséum de Paris : cinquante spécimens de reptiles, sauriens, etc., envoi de M. le Dr Sauvage.

MOUCHOT, peintre à Paris : le portrait-buste de M. Ligier, ancien maire de Poligny. Don de l'auteur.

HENRY, professeur au Lycée de Besançon : divers échantillons de fossiles. Terrains tertiaires et jurassiques.

BRUN, professeur à Toulon : un herbier renfermant principalement des plantes du pays.

La Société d'agriculture, sciences et arts de Poligny : un herbier renfermant spécialement des plantes du Midi.

M. KIEFFER, professeur au lycée de Toulon : coquillages des plages de Toulon.

PACTET, docteur à Mont-sous-Vaudrey : échantillons de terrains et cailloux siliceux de la Bresse.

HADERY, ingénieur civil à Paris : échantillons de terrains et cailloux siliceux de l'Allier.

M. *** : un pluvier doré, tué à Chamole.

BIBLIOTHÈQUE.

La ville de Salins : trois manuscrits inédits de l'historien Chevalier, de Poligny (Echange).

La ville de Vesoul : Bulletin de la Société d'agriculture, sciences et arts de Vesoul, 1875.

MOURCET, de Poligny : dix-huit vol. concernant les langues anglaise et allemande.

M^{me} Sophie BAUN, de Poligny : divers ouvrages concernant les sciences mathématiques et physiques, etc.

L'État : Atlas météorologique de l'Observatoire de Paris, années 1869, 1870, 1871.

La ville de Besançon : catalogue des livres imprimés de la bibliothèque de cette ville. 1875.

M. MAZAROT, de Paris : ses ouvrages : *La Revanche de la France par le travail*.

J.-Léon KRIEGER, professeur de musique : huit morceaux de musique, dont il est l'auteur.

M^{me} M.-L. GAGNEUR, de Bréry : divers ouvrages dont elle est l'auteur.

Le Conservateur-Bibliothécaire,

E. SAURIA.

TRADITIONS POPULAIRES

de l'arrondissement de Lons-le-Saunier

RECUEILLIES PAR M. CH. THURIET

La Société d'agriculture, sciences et arts de Poligny a bien voulu insérer dans ses Bulletins mensuels de l'année dernière les traditions populaires de ce premier arrondissement du Jura. J'ai l'honneur de lui offrir aujourd'hui, sous la même forme, les textes des traditions de l'arrondissement de Lons-le-Saunier, en la priant d'accorder à ce nouveau groupe un accueil favorable. Je prends ici l'engagement de fournir ensuite à l'honorable Société de Poligny les traditions des arrondissements de Dole et de Saint-Claude.

CH. TH.

LA DAME BLANCHE DE SAINT-LAUTHEIN

(CANTON DE SELLIÈRES).

Les agiographes de Franche-Comté rapportent que saint Lauthein vint, au ^{vi}^e siècle, dans la partie de notre province appelée alors le Scodingue. Il construisit sa cellule sur le versant oriental d'une colline nommée Silèze, sur les bords d'une petite rivière. Silèze était une bourgade en ruines située à peu de distance de la voie romaine de Lyon à Besançon, par Bourg, Lons-le-Saunier et Grozon. — Cette terre, autrefois souillée par le culte des idoles, devint alors un lieu de prières, où le nom du vrai Dieu fut glorifié jour et nuit par les hommages du pieux ermite et des disciples qu'il réunit autour de lui. C'est ainsi qu'en ce lieu, comme dans un grand nombre d'autres localités de notre province, Dieu confondit la malice et l'orgueil des démons en établissant le règne de la croix sur les débris de leurs autels. Mais la tradition rapporte que le nouvel hôte de Silèze y fut bientôt en butte aux attaques des esprits impurs. Non-seulement, dit-on, le tentateur cherchait à soulever des tempêtes dans l'âme du saint anachorète; il se rendait visible à ses yeux, le troublait dans son oraison et cherchait à l'effrayer par des apparitions. Aujourd'hui encore, au cimetière de Saint-Lauthein, sur l'emplacement même du temple de l'ancien Silèze, une *Dame blanche*

n'a pas cessé de revenir. La tradition ajoute que cette mystérieuse divinité païenne s'efforce de rentrer par ruse ou par surprise dans le sanctuaire d'où saint Lauthein l'a chassée au vi^e siècle.

(*Vie des saints de Franche-Comté. Saint Lauthein*, t. III, p. 424.—

CHEVALIER, *Histoire de Poligny*, t. II, art. *Saint Lauthein*.—

D. MONNIER, *Traditions*, p. 452).

TRADITIONS DE VERS-SOUS-SELLIÈRES

(CANTON DE SELLIÈRES).

Des souvenirs du culte des forêts se sont conservés en grand nombre à Vers-sous-Sellières. Le peuple y croit encore que les restes démantelés des vastes *Lucus* de ses ancêtres sont habités par des esprits mystérieux, des *Dames blanches*, des *Dames vertes*, des *loups-garous* et des *sorciers*, qui viennent la nuit y prendre leurs ébats.

(ROUSSET, *Vers-sous-Sellières*).

L'ABBAYE DU DIABLE

(CANTON DE SELLIÈRES).

Entre Mantry et Vers-sous-Sellières, il existait, dit-on, au xiii^e siècle, les ruines d'un monastère détruit depuis longtemps et qui portait jadis le nom d'*Abbaye de Saint-Vincent d'Arlay*. Ce couvent avait dû être important et riche, si l'on en jugeait par la majestueuse grandeur de ses ruines.

La fontaine miraculeuse d'Ebron coulait à cent pas de ce monastère.

Ces ruines, encore imposantes au xiii^e siècle, inspiraient au loin une terreur profonde aux habitants de la contrée, et ce n'était que forcé-ment et poussés pour ainsi dire par la nécessité que les malades de la Bresse, atteints de fièvres, venaient en pèlerinage boire à la fontaine d'Ebron, dont l'eau avait, paraît-il, la vertu salutaire de guérir ce genre de maladie.

On disait alors que le courroux du ciel s'était appesanti sur cette abbaye et l'avait mise en ruines, à cause de la vie licencieuse des moines qui l'habitaient. On ajoutait que bien certainement ces moines maudits étaient devenus des damnés d'enfer, et que chaque nuit, principalement pendant l'hiver, ils revenaient crier et blasphémer parmi les décombres de leur ancienne demeure.

C'est sans doute en raison de cette croyance populaire, qui se per-

pétua d'âge en âge jusqu'à nos jours, que l'abbaye de Saint-Vincent d'Arlay a été appelée *l'Abbaye du Diable*.

(Voir le *Messager franc-comtois*, almanach-annuaire pour 1875-76.
Dole, Bluzet-Guinier, éditeur.

LE BASILIC DU MOULIN DE LA SEILLE

(CANTON DE BLETTERANS).

Comme la vouivre, le basilic est un serpent volant, sorti d'un œuf de coq couvé par un crapaud. Il se tient dans les trous des murs et il porte malheur aux maisons dont il habite secrètement les combles. Il en existe un, dit D. Monnier, dans un moulin du vallon de la Seille, qui s'oppose éternellement à la prospérité des meuniers.

LES TRADITIONS DE COGES

(CANTON DE BLETTERANS).

Le druidisme et le polythéisme romain ont laissé à Coges des traces certaines. C'est surtout au lieudit à *la Garenne*, indiqué par une croix de pierre, que les traditions semblent s'être accumulées. On y voit, dit-on, des *esprits follets*, un chasseur chevauchant dans les airs sur un cheval blanc, un *drack* ou cheval sans tête, emportant les voyageurs dans l'espace. On y apercevait quelquefois un magnifique carrosse attelé de quatre chevaux, traversant comme un éclair la prairie qui borde la Seille. Sur la voie romaine, en face de Coges, on vit souvent rassemblés une foule de grands seigneurs, de belles dames, les uns mangeant sur le gazon, d'autres faisant de la musique et conviant les bergers d'alentour à venir prendre part à leur fête, invitation qu'on se gardait bien d'accepter. Les rives des nombreux étangs qui couvraient jadis le territoire de cette commune étaient peuplées de fantômes femelles appelées *Dames blanches* ou *Dames vertes*. Ces dames attiraient les voyageurs par leurs agaceries, puis les précipitaient ensuite au fond de l'eau. Les *Goules* tenaient leur sabbat au bord d'un étang qui a retenu le nom d'*Etang-de-Goult*. Les gens du pays ne manquent pas de dire encore que Coges est une ville engloutie et que chaque mare indique la place d'une maison disparue.

(MONNIER et ROUSSET).

LES DAMES BLANCHES D'ARLAY

(CANTON DE BLETTERANS).

La mémoire des fées vit encore à Arlay dans une croyance qui fait voir aux plus peureux du voisinage *trois Dames blanches* dansant à l'ombre d'une saulaie, au confluent de la Seille et du Serein. Ces dames répandent encore une telle frayeur, dit Désiré Monnier, que les habitants de la campagne n'osent pas, à la chute du jour, s'aventurer en ce lieu redouté.

LA DIABLERIE D'ARLAY

(CANTON DE BLETTERANS).

Avant de résider à Nozeroy-la-Riche, les princes de la maison de Châlon, qui étaient comme les rois du Jura, tenaient leur cour à Arlay. La joie et les plaisirs régnaient dans ce brillant séjour. Les désordres et les excès de tous genres auxquels on s'y livrait devinrent tels, qu'Arlay fut bientôt considéré comme une espèce de succursale de l'enfer, et que l'on ne désignait plus dans la contrée cette petite Baby-lone que sous le nom de *Diablerie d'Arlay*.

(Album franc-comtois de GUYORNAUD).

LE CERNE DU SABBAT, A QUINTIGNY

(CANTON DE BLETTERANS).

Deux témoins entendus dans l'information faite au siège de Montmorot contre Guillemette Jobard, de Quintigny, qui a été brûlée à Dole pour crime de sorcellerie au commencement du xvii^e siècle, par arrêt du Parlement, ont déposé que, comme à certain jour ils allaient ensemble en un bois appelé *le Couvette*, ils aperçurent à l'entrée de ce bois, sur la neige, un rond, ou cerne, dans lequel il y avait plusieurs vestiges de pieds d'hommes, d'enfants et d'ours, ou bien d'autres bêtes semblables, lesquels étaient seulement enfoncés d'un demi-doigt dans la neige, quoique pour eux ils y entrassent jusqu'à la ceinture. Ils disaient de plus qu'ils se donnèrent garde de certaine urine, retirant sur le jaune, qui avait été là épanchée tout fraîchement, et au surplus qu'il n'y avait aucune entrée ni sortie dans le rond ou cerne : D'où il est aisé de croire, dit Boguet, que le sabbat se tenait dans ce rond ou cerne et que le démon y portait par l'air ses suppôts.

(Voir BOGUET, chap. XXI).

GUILLEMETTE JOBARD

(CANTON DE BLETTERANS).

Dans le procès de Guillemette Jobard, la sorcière de Quintigny dont nous venons de parler au sujet de la ronde du sabbat dans le bois appelé *le Couvette*, Boguet affirme que l'on tira contre elle une présomption grave du crime de sorcellerie, du moyen superstitieux et diabolique dont elle usa pour guérir le bétail de Simon Déprel. Requise d'aller voir ce bétail et de procurer ce qu'il lui serait possible pour sa guérison, elle répondit qu'elle le ferait, mais qu'il convenait qu'elle demeurât quelque temps toute seule dans l'étable, selon qu'elle fit, et après y avoir demeuré environ une heure, elle fouilla sous une pierre couverte de fumier et y trouva une pièce de chair humaine de la longueur d'une main, qu'elle fit brûler. Elle commanda ensuite que l'on enterrât dans la même étable, à l'endroit de la porte, le premier cheval qui mourrait, tout embourrelé et bridé et *les pieds le contremont*. Ce que l'on fit et le mal cessa. Il est nécessaire d'en conclure, ajoute Boguet dans son 5^e avis, que de tels moyens de guérir venaient du diable.

TRADITIONS DE RELANS

(CANTON DE BLETTERANS).

Relans, village situé sur une éminence, est un pays de féerie. Son histoire tout entière se compose de légendes. Le vieillard qui vous servira de cicérone, dit Rousset, vous montrera la trace lumineuse d'un char attelé de quatre chevaux blancs, qui, à certain jour de l'année, fend l'espace, emportant dans les airs un magnifique chasseur accompagné de sa meute aboyant à pleine voix et de ses brillants écuyers sonnante du cor ; il vous donnera des conseils pour éviter les embûches de ces agaçantes *Dames vertes* qui solâtaient sur la chaussée de l'étang de la Folie ; il vous entretiendra du *cheval sans tête* préposé à la garde de l'entrée des bois de Commenailles, du *bouc noir* tournant sans cesse autour de l'étang de la Gaberie avec une chandelle entre les cornes, et de l'agile et insaisissable *poule noire*, qu'on voit toujours au bord de l'étang de la Basse. Il vous fera prêter l'oreille pour entendre, au fond de la *mare Rouge*, le son argentin de deux cloches lancées à toute volée pour annoncer l'heure de minuit de Noël.

LA FONTAINE DU HÉRON, A RUFFEY

(CANTON DE BLETTERANS).

A Ruffey, canton de Bletterans, on trouve la *fontaine du Héron*, dont les eaux passaient pour avoir des vertus merveilleuses et à laquelle la vouivre du château d'Arlay venait chaque soir se désaltérer. MM. Monnier et Rousset supposent que cette fontaine dut être l'objet d'un culte particulier chez les Celtes.

TRADITIONS DE LARNAUD

(CANTON DE BLETTERANS).

De nombreuses croyances populaires se sont perpétuées jusqu'à nos jours dans le village de Larnaud. Elles ont trait à la vouivre, aux loups-garous, ou hommes changés en loups, natures féroces et redoutables, puissances malfaisantes émanées du démon, aux sorciers appelés *Sar-rasins*, aux demoiselles blanches, vertes, noires attirant les voyageurs et les noyant dans les étangs. Toutes les divinités de la mythologie celtique semblent s'être donné rendez-vous autour de l'étang des *Tartres* ou *Tertres*. M. Rousset, qui signale ces faits, ne donne malheureusement pas de récits populaires à l'appui de ses assertions trop générales.

SAINT HUGUES OU LE FLÉAU VENGEUR

(CANTON DE BLETTERANS).

On lit dans une légende de la vie de saint Hugues, abbé de Cluny, écrite par un moine anonyme qui vivait au XI^e siècle :

« Ce pieux abbé traversant le bourg de Bletterans, *Castrum Blitterium*, fut accablé d'injures par quelques hommes méchants. Dieu ne voulut point laisser un tel crime impuni. Un feu vengeur réduisit en un instant le bourg en cendres. Plusieurs habitants, sortis pour leurs affaires, reentraient dans leurs logis, lorsque tout-à-coup deux soldats, morts depuis peu de temps, apparurent à leurs yeux et leur fermèrent le chemin : « — Retournez-vous au plus vite, dirent ces spectres, Bletterans n'est plus!... » Terrifiés par cette nouvelle, ces malheureux ne tardèrent pas à reconnaître que le fait n'était que trop vrai. »

(*La Vie de Saint Hugues*, écrite par le moine anonyme, a été publiée par les BOLLANDISTES et par MABILLON).

TRADITIONS DE CHAPELLE-VOLAND

(CANTON DE BLETTERANS).

Au bas du hameau de Sencenne, commune de Chapelle-Voland, près d'un bac jeté sur la rivière de Braine, on remarque une éminence artificielle assez vaste, sur laquelle la tradition place une forteresse entourée d'eau de toutes parts. A peu de distance de cette motte, se trouve dans la rivière, en un lieu appelé *le Gour-de-Lisle*, une espèce de gouffre, du fond duquel, à l'heure de minuit de Noël, les habitants affirment entendre des sons de cloche.

Une autre tradition de la même localité nous apprend que, pendant longtemps, de grandes dames en robes noires apparurent de nuit autour de cette île déserte, et qu'ensuite elles s'y montrèrent resplendissantes de blancheur, mais pour ne plus revenir.

Autour de l'étang de Bèche, on voyait autrefois des demoiselles au nombre de trois, qui arrêtaient les voyageurs, les faisaient tourner, tourner, puis disparaissaient. Rousset émet l'avis que toutes ces croyances se rattachent probablement au druidisme et à la présence dans ces lieux de prêtresses gauloises. On sait d'ailleurs, ajoute-t-il, que les Gaulois croyaient que ces femmes, animées d'un génie particulier, pouvaient, par leurs vers, exciter des tempêtes dans les airs, prendre la forme de toute espèce d'animaux, guérir les maladies les plus invétérées et prédire l'avenir. Ces femmes n'étaient autres que de vraies sorcières, nous dirait Boguet.

LES JOURS DE LA VIEILLE

(CANTON DE VOITEUR).

On s'entretient encore, à Voiteur et dans tout le joli pays que la Seille arrose, d'une certaine *vieille qui court par le temps*. C'est une fée malfaisante et maudite qui passe, dit-on, chaque année sur le bassin de cette rivière, entre mars et avril, quand le coucou se décide à faire entendre dans les bois son cri monotone et qu'un soleil printanier commence à réchauffer la terre. On ne voit que trop souvent alors des retours subits de température. On se croyait hier en été et aujourd'hui on se retrouve en hiver. Un mauvais vent s'est levé et la gelée impitoyable a détruit fleurs et bourgeons. On désigne par *les jours de la vieille* ces jours de gelées tardives. Ce sont particulièrement, dit Monnier, les trois derniers jours du mois de mars et les trois premiers du mois d'avril.

LE PONT DE BORNAY

(CANTON DE LONS-LE-SAUNIER).

Une tradition rapporte que le pont de Bornay se soutenait jadis en l'air sur une seule arche et traversait le vallon. Il servait de communication entre le château féerique de Bornay et la montagne de Gêruge.

(Voir D. MONNIER, *Trad. pop.*, p. 398, et GINDRE DE MANCT, *Échos du Jura*, p. 185 à 205).

L'INCENDIE DES CORDELIERS

(CANTON DE LONS-LE-SAUNIER).

Le couvent des Cordeliers de Lons-le-Saunier fut brûlé le 17 juillet 1536. Cet incendie arriva par le fait de deux frères cordeliers venant d'Italie, sous prétexte de faire un pèlerinage à Saint-Claude. Leur motif était de réduire en cendres le grand étendard de Rome, qui pendait pour trophée sur le mausolée de Philibert de Chalons, et que sa mère avait refusé de rendre au Pape.

On sait que Philibert de Chalons, étant généralissime des armées de Charles-Quint, avait pris Rome et enlevé de cette ville plusieurs étendards. Les Romains offrirent de les racheter à prix d'or et de bâtir en outre un hôpital à Lons-le-Saunier. Leurs offres furent rejetées ; alors ils firent brûler l'église et les drapeaux.

(Voir DUSILLET, *Iseult*).

TRADITIONS DE VERNANTOIS

(CANTON DE LONS-LE-SAUNIER).

Le joli village de Vernantois, canton de Lons-le-Saunier, est situé au fond d'un vallon, à peu de distance de la source de la Sorne. Un grand nombre de traditions mythologiques se sont conservées dans ce village. On y parle, comme dans une foule d'autres localités, d'une vouivre qui chaque soir vient se désaltérer à la source du ruisseau de Demièges, à l'ombre d'une grotte. On y parle des *Dames blanches* de la prairie ; du *drack*, ou cheval blanc, paraissant près du moulin de Muiron ; des *lutins*, ou génies familiers des maisons et des récoltes ; des rondes sabbatiques des sorciers sous les arbres, etc. Quant à des récits particuliers sur ces diverses traditions, il ne nous en est parvenu aucun jusqu'à ce jour.

TRADITIONS DE L'ÉTOILE

(CANTON DE LONS-LE-SAUNIER).

Si vous passez à l'Étoile, dit Rousset, vous ne manquerez pas l'occasion d'apprécier les excellents vins blancs du crû. Tout en dégustant ce nectar, qui rivalise, dit-on, avec les bons vins de Champagne, vous serez peut-être assez heureux pour entendre quelqu'un vous raconter l'histoire de cette *vouivre* qui sortait chaque soir du château pour venir se désaltérer à la *fontaine du Bonhomme*. On ne vous entretiendra pas non plus, sans que vous y preniez quelque intérêt, de cette *fête du solstice* d'été, célébrée chaque année le 24 juin par des feux de joie sur la montagne; de ces rondes nocturnes des *belles Dames* autour du *pont de Gerland*; de ce *drack*, ou cheval blanc, emportant dans les airs le voyageur attardé; de ces réunions fréquentes de *sorciers* dans le bois de la *Chasnée*; des vertus merveilleuses attribuées à la source de la *fontaine des Dames*, qui jaillit au flanc septentrional de *Mont-musard*, dont on a voulu faire la montagne des Muses, *mons musarum*.

L'EAU DU TOMBEAU DE SAINT DÉSIRÉ

(CANTON DE LONS-LE-SAUNIER).

Saint Désiré naquit à Lons-le-Saunier sur la fin du iv^e siècle. Il fut évêque de Besançon après saint Antide. Il mourut vers l'an 413 et fut enterré dans l'église qu'il avait fait bâtir à Lons-le-Saunier et qui porte encore aujourd'hui son nom. La tradition raconte qu'une eau miraculeuse coulait de son tombeau et guérissait les malades. Le père Fodéré, qui écrivait en 1628, dit :

« Et encore faut-il réputer pour un miracle ce que l'on dit que le 27 juillet, jour de la fête de saint Désiré, où il y a un grand abord de peuple, il se trouva de l'eau dans l'une des pierres du tombeau, sans que l'on puisse savoir d'où elle provient, icelle pierre n'étant pas en lieu d'où il puisse découler de l'eau, joint que si elle y tombait naturellement, cela pourrait aussi bien arriver en plusieurs autres saisons de l'année; néanmoins, gens d'honneur et de croyance m'ont assuré qu'annuellement, le 26 juillet, veille de la fête du saint, le prieur, les religieux et chapelains de cette église vont revêtus en procession dévotement en la cave où est cette pierre, pour la nettoyer, comme il font curieusement la trouvant et laissant sèche, mais le lendemain, elle se

trouva pleine d'eau et continue, tant que l'on en peut puiser pour en donner à boire à tous ceux qui y viennent en affluence, et la fête étant passée, elle se trouve vide et sèche jusqu'à l'année suivante. Mais il est bien vrai que les malades qui boivent de l'eau qui a ainsi passé et s'est trouvée dans la pierre en reçoivent de grands soulagements. »

PROCÈS D'UN SORCIER ET D'UNE SORCIÈRE

(CANTON DE LONS-LE-SAUNIER).

Si les archives du baillage de Montmorot avaient été conservées, nous y trouverions une foule de procès curieux dirigés contre les sorciers du xv^e au xviii^e siècle, et nous pourrions juger par là des mœurs judiciaires et de la crédulité de nos pères à cette époque. On rapporte que, dans une seule audience, tenue le 26 janvier 1658, il y eut trois condamnations pour fait de sorcellerie. Le procureur fiscal Pélissonnier avait traduit devant les officiers du baillage de Montmorot Louis Vaucher, dit *Canard*, de Poids-de-Fiole, domicilié à Poligny, « pour avoir été chargé d'être sorcier par une femme condamnée comme sorcière et exécutée à Orgelet; pour avoir été au sabbat au Poids-de-Fiole; pour être mal instruit en la foi et créance, ignorant beaucoup de mots d'icelle, ne sachant les commandements de Dieu que confusément et en omettant quelques mots d'iceux; pour avoir été requis et pressé de pleurer et n'avoir pu jeter aucunes larmes; pour, étant au sabbat avec d'autres, avoir dansé, mangé des crapcaux, serpents, petits enfants, et avoir offert de petites chandelles à Satan; pour s'être trouvé marqué, au-dessus de la cuisse droite, de marques prestigieuses et diaboliques, et du tout insensible, etc. » Reconnu coupable, il fut condamné par J.-D. Matherot, lieutenant-général, au bannissement perpétuel du Comté de Bourgogne, avec défense d'y rentrer, sous peine de mort. Le même jour, Marie-Françoise Divry, de Beaufort, fut poursuivie « pour, étant obsédée depuis cinq ans, avoir continué de donner consentement aux trois diables qu'elle voyait; pour être par eux portée tantôt sur des arbres, lits, buffets, et au-dessus des maisons, sans en donner avis à ses père et mère, même sans crier; pour, depuis l'âge de 9 ans et jusqu'à présent, avoir été à diverses fois au sabbat, conduite sur une *remiasse*, et à la seconde fois avoir renoncé Dieu, chrême et baptême, ainsi qu'elle a confessé le tout; pour avoir été marquée en quinze endroits de son corps par le démon; pour avoir fait mourir audit sabbat et venant d'icelui plusieurs personnes et bétail;

pour avoir déterré plus de douze enfants en deux ou trois villages proches de Salins et jusqu'à sept ou huit fois ; pour avoir fait assez souvent la grêle et quantité de petits serpents que l'on a vus cette année sur les arbres, à dessein de faire perdre les fruits, l'ayant ainsi déclaré par ses réponses ; pour avoir donné du mal à autrui et bétail avec de l'onguent que le diable lui faisait mettre par les chemins et au voisinage où se tenait le sabbat ; pour avoir donné quatre diables à la sœur Anne, déjà possédée par le diable Cailloux, etc.... » La coupable fut, en conséquence, condamnée « à faire amende honorable en chemise, tête et pieds nus et à genoux devant la grande porte de l'église Saint-Désiré, à Lons-le-Saunier, tenant en sa main une torche de cire ardente du poids de 2 livres, et là, dire et déclarer à haute voix que, par une abominable impiété, elle a oublié Dieu, et ce fait, être menée et conduite par l'exécuteur de la haute justice vers le signe patibulaire du siège de Montmorot, pour là être attachée à un poteau et y être étranglée jusqu'à ce que mort s'en ensuive, et après son corps brûlé et réduit en cendres, et icelles jetées au vent..... » La condamnée acquiesça au jugement, qui fut exécuté dans toute sa rigueur.

(ROUSSET, *Lons-le-Saunier*).

TRADITIONS DE CRANÇOT

(CANTON DE CONLIÈGE).

Commençons par rappeler la merveilleuse histoire de la savatte du curé de Crançot, dont parle Désiré Monnier à la page 34 de son livre sur nos traditions populaires :

Un jour, une tempête épouvantable était près d'éclater sur la paroisse de Crançot. Le curé s'occupait à l'église, en aube et en étole. On se porte vers lui dans l'effroi général, et on le supplie de détourner le malheur dont on est menacé. Aussitôt, déférant aux instantes prières de ses paroissiens, le curé s'avance sous le portail, et regardant les nuages d'un air impatient et courroucé : « Qu'est-ce donc que tout cela ? leur cria-t-il. Allons ! qu'on se taise, ou l'on verra beau jeu ! Vous aurez affaire à moi. » On crut qu'il s'adressait à une phalange de démons. En même temps, ayant détaché une de ses chaussures, il la lança en l'air..... Elle ne retomba point à terre. Elle fut emportée dans les nuages par une force surnaturelle,.... et sur le champ la tempête fut apaisée. On regrette que la tradition ne donne aucune date à cette histoire.

Voici maintenant d'autres traditions appartenant à la même localité.

On dit que les habitants de Crançot avaient autrefois une vénération singulière pour la fontaine sacrée de Conge, dont l'eau était considérée comme un remède infailible pour les maux d'yeux. Ils ont encore l'usage, dit Rousset, d'aller sur le rocher de saint Aldegrin, pour demander pardon de leurs péchés, et de jeter une pierre au fond de la vallée, pensant jeter en même temps le fardeau de leur conscience.

LA DAME BLANCHE DE MIREBEL

(CANTON DE CONLIÈGE).

On trouve en Franche-Comté une quantité considérable de traditions populaires ayant trait au mythe de la Dame blanche, comme à celui de la Dame verte. On leur fait jouer des rôles divers, suivant la cité où l'on place leur résidence. Ainsi, la Dame verte est quelquefois la reine des prairies et des bois, la déesse fée des arbres et des fleurs, à la taille svelte, aux grands et doux yeux bleus, au gracieux sourire. On dit alors que, lorsqu'elle passe, les fleurs s'inclinent devant elle; que l'herbe se parfume sous son pied de rose et que les ramures des arbres l'effleurent avec un frémissement de bonheur. D'autrefois, c'est une femme jalouse, méchante, perfide, dangereuse à rencontrer. De même, le caractère de la Dame blanche varie suivant les lieux où on la rencontre. Quelquefois folâtre et légère, elle s'amuse à promener pendant la nuit, le long des précipices, les paysans attardés. Ailleurs, bonne et bienfaisante, c'est elle qui apporte à manger aux bergers tombés en pamoison, ou qui remet sur son chemin le voyageur égaré.

La Dame blanche de Mirebel, canton de Conliège, a, dit-on, quitté le pays. C'était un mauvais génie qui effrayait les gens, qui les égarait, qui les raillait, qui les turlupinait, qui les frappait cruellement, qui les volait même. Elle habitait la côte de l'Heute. Le lieu principal de ses attaques était celui où l'on voit un vieux chêne dans le tronc duquel on a pratiqué une niche pour une image de la vierge. On ne sait à quelle époque cet oratoire a été établi. Peut-être, observe Désiré Monnier, est-ce à partir de ce temps que les habitants de Mirebel, plus rassurés, ne craignent plus la rencontre de la Dame blanche. Auparavant, nul ne suivait qu'en tremblant la route de Champagnole.

LA PIERRE A DIEU

(CANTON DE CONLIÈGE).

Entre le territoire de Pannessière et celui de Lavigny, on remarque une aiguille détachée du rocher, qui a 10 mètres de diamètre à sa base et 30 mètres de hauteur. Sa configuration bizarre l'avait rendue l'objet d'un culte particulier à l'époque où l'on adorait chez nous les arbres et les pierres. On considérait celle-ci comme une divinité, et elle porte encore aujourd'hui le nom de *Pierre à Dieu*.

NOTRE-DAME DE LORETTE

(CANTON DE CONLIÈGE).

La tradition rapporte qu'un berger de Conliège trouva un jour une image de la vierge dans une fissure de rocher, non loin de la source de la Diane, et qu'il la porta à l'église. Le lendemain, ne la voyant plus sur l'autel, il eut l'idée de l'aller chercher dans sa grotte, où elle était en effet retournée, et il la rapporta sur l'autel. Le jour suivant, nouvelle disparition de la madone. Le troisième jour, au lieu de regagner comme les deux premières fois son ancien asile, elle alla se fixer dans les rameaux d'un gros arbre à l'extrémité de la rue Haute. Cet événement miraculeux que j'ai retrouvé, avec quelques légères variantes, dans les traditions de plus de vingt localités différentes de notre province, ne tarda pas à faire du bruit. Une confrérie s'organisa en 1630 et érigea une petite chapelle à la place qu'occupait l'arbre favorisé, où l'on mit la statuette miraculeuse. De nombreux pèlerins s'y rendent et obtiennent, dit-on, une infinité de grâces temporelles et spirituelles.

LE ROCHER DE GARGANTUA

(CANTON DE CLAIRVAUX).

Gargantua n'est pas sorti tout entier du cerveau de Rabelais, car, bien longtemps avant le joyeux curé de Meudon, il s'était assis entre Hièvre et Baume-les-Dames, sur le rocher appelé depuis *Fauteuil de Gargantua*. Là, ayant eu soif, il avait avalé d'un trait le Doubs, qui coule aux pieds de ce siège digne d'un géant.

Qui ne connaît encore aux environs de Clairvaux le *Rocher de Gargantua*? Ici, la tradition raconte qu'un jour ce géant marchait à grands pas sur nos montagnes ; que, pressé par la soif, il voulut boire au Drou-

venant, ruisseau qui descend de la gorge de la Frasnée à la rivière de l'Ain. Afin de se désaltérer plus à son aise, il sépara ce rocher du reste de la montagne pour trouver la source. Sa soif était tellement ardente qu'il tarit cette source qu'il trouva et qui auparavant alimentait une rivière. En écartant le rocher, l'empreinte des cinq doigts du géant y forma des excavations qui sont encore aujourd'hui reconnaissables. Cette roche nue, perpendiculaire et très-élevée, est à gauche du chemin de Clairvaux à Crillat, sur la vallée de Nans et en face d'une aiguille de rocher appelée *le Prin pela*, expression que Monnier traduit par *le petit pilier*.

Une vouivre hante aussi la roche de Gargantua. La tradition locale dit qu'elle vient se désaltérer chaque soir à la fontaine appelée *Sous-les-Banchets*.

LES DAMES DE VÈRE

(CANTON DE CLAIRVAUX).

Rien n'est, dit-on, célèbre aux environs de Clairvaux comme les *Dames de Vère*. Les jeunes filles, même les écoliers, en redoutent la rencontre. Ils savent que ces Dames sont des espiègles, et que leur plus doux plaisir est d'effrayer les gens timides. Elles s'emparent d'eux, les font tournoyer rudement, les étourdissent et les plantent là, ne sachant plus de quel côté se diriger pour s'en revenir à la maison. Aussi, les plus sages n'attendent-ils jamais le crépuscule pour se retirer de la prairie, lorsqu'ils lèvent les foin, par les grands jours d'été. Dès qu'on menace un enfant de la correction des *Dames de Vère*, il se range bien vite à la raison, dit Monnier, de peur de les voir arriver sur lui une verge à la main. Ce sont de véritables *Croquemitaines* femelles. J'observe ici que je n'ai rencontré nulle part le mythe de *Croquemitaine* dans nos traditions comtoises.

LE DRAGON DE SOUCIA

(CANTON DE CLAIRVAUX).

Un horrible dragon désolait autrefois les deux rives de l'Ain. Pour calmer sa fureur, les habitants de Soucia firent avec lui un pacte, d'après lequel ils devaient lui offrir chaque année les deux plus jolies filles du village pour les dévorer. Les jeunes gens, se voyant enlever successivement toutes leurs fiancées, résolurent, dans leur désespoir,

de tuer le monstre. Plusieurs fois ils l'atteignirent et le perçèrent de coups ; mais l'animal buvait le sang qui sortait de ses plaies et renaissait à la vie, plus fort et plus glouton qu'auparavant. Ils furent enfin délivrés de ce monstre par saint Georges. Ce saint envoya, dit-on, le jour de sa fête, une forte gelée qui glaça le sang que le dragon perdait par une blessure qu'on venait de lui faire. Il ne put donc le boire et il mourut. En reconnaissance de cet heureux événement, on bâtit une église qui fut dédiée au libérateur. Saint Georges est ainsi devenu le patron de Soucia.

Des légendes semblables à celle-ci, qui rappelle beaucoup la fable grecque de Thésée et du Minotaure, se retrouvent dans plusieurs provinces de France, notamment en Bretagne. Mais il est, dit Rousset, une autre croyance populaire de Soucia dont on ne peut découvrir l'origine. On prétend que la côte de Charia est remplie de clochettes sonores, qu'on enlève sans difficulté, mais qui retournent toujours au lieu où elles ont été prises. A peine sont-elles entrées dans une maison qu'elles disparaissent.

LE LAC DE NARLAY

ET AUTRES TRADITIONS DE LE FRANOIS

(CANTON DE CLAIRVAUX).

On raconte au Franois, canton de Clairvaux, qu'un village a été englouti à l'endroit même où s'est creusé le bassin du lac de Narlay. Une mendiante, probablement une fée, s'étant présentée à toutes les portes et n'ayant pu trouver un asile pour la nuit, si ce n'est sous le toit d'un pauvre vieillard, Dieu, pour la venger, noya le village entier et n'excepta que la maison hospitalière, située à l'extrémité. C'est autour de cette demeure patriarcale que se seraient groupées les familles qui ont successivement formé le second hameau de Narlay. On dit qu'à minuit de Noël, on entend au fond du lac chanter le coq du village englouti (1).

Une vieille femme qui fréquente les bords sauvages de ce lac de Narlay, qui se retire dans une grotte décorée de stalactites près de la grange Bataillard, dont nul ne sait le nom, mais dont on dit des choses

(1) Le lecteur pourra comparer avec intérêt cette tradition à celle de Damvauthier ou du val Sainte-Marie, que Domesmay a chantée.

incroyables, a donné aux eaux du lac la propriété de blanchir le linge sans lessive et sans savon.

Les monts majestueux qui dominent les lacs du Franois, de Maclus, de Narlay et de Bonlieu ont aussi leur esprit. C'est un magnifique seigneur, botté, armé, casqué, traversant les airs sur un cheval blanc. (Voir la tradition du *chevalier de Bonlieu*, canton de Saint-Laurent, arrondissement de Saint-Claude).

La Combe aux Follets, au hameau de la Fromagerie, a aussi ses traditions, que Rousset dit être non moins singulières que les précédentes; mais il n'en rapporte aucune.

LA CLOCHE DE SAINT-SATURNIN

(CANTON D'ORGELET).

Un prieur de l'abbaye de Saint-Saturnin ayant refusé, par orgueil, de sonner l'agonie d'un pauvre vassal de Présilly, était condamné, depuis sa mort, à rendre ce service à tous ceux d'entre eux qui mouraient; en sorte que, lorsque l'un d'eux devait trépasser, le prieur ne manquait pas de sortir de sa tombe et de sonner l'agonie du moribond, comme il y était condamné. Mais ce n'était que la nuit, lorsque l'église était déserte, qu'il remplissait sa tâche. Aussi, quand la cloche de Saint-Saturnin tintait pendant la nuit, on ne manquait pas de dire, dans toute l'étendue des terres de Présilly : « — Hélas! c'est la cloche de Saint-Saturnin que l'on entend : Quelqu'un vient de mourir. *De profundis!*

(*Chroniques franc-comtoises*, par M^{me} TERCY).

L'ONGUENT PESTILENCIEL

(CANTON D'ORGELET).

En l'an 1564, dit Boguet, il y eut un homme d'Orgelet qui mit la peste en vingt-cinq maisons en frottant subitement d'une graisse qu'il portait dans une boîte, dans laquelle était aussi l'antidote, dont il usait tous les matins pour se préserver et garantir du mal qu'il donnait aux autres. Il fut enfin exécuté à Annecy, où il confessa, entre autres choses, ce qu'on vient de lire.

(BOGUET, *Discours des Sorciers*).

PLAINTÉ D'UN MARI

(CANTON D'ORGELET).

Un particulier du village d'Unau (Onoz, sans doute), au ressort d'Orgelet, amena sa femme en ce lieu, l'accusant d'être sorcière, et disant, entre autres choses, qu'à certaine nuit d'un jeudi, comme ils étaient couchés ensemble, il se donna garde que sa femme ne bougeait et ne soufflait en aucune façon ; sur quoi il commença à *l'espoïnçonner*, sans néanmoins qu'il la put jamais faire éveiller. Dans sa frayeur, il voulut se lever pour appeler ses voisins ; mais quelque effort qu'il fit, il ne lui fut pas possible de sortir du lit, et il lui semblait qu'il était *entrappé* par les jambes, ne pouvant d'ailleurs faire entendre aucun cri. Il demeura ainsi environ trois heures. Lorsqu'enfin le coq chanta, la femme s'éveilla en sursaut, répondant sur l'interrogat que son mari lui fit, qu'elle était si lasse du travail de la veille que le sommeil l'avait accablée au point qu'elle n'avait rien senti de ce que son mari disait lui avoir fait. Ce dernier accusa donc sa femme d'être allée *en âme* au sabbat. Et Boguet, qui rapporte cette histoire, en tire la conséquence que les sorciers peuvent aller en âme seulement au sabbat.

(A suivre.)



QUELQUES CONSIDÉRATIONS

hygiéniques concernant les salles d'asile,

PAR M. LE DOCTEUR PACTET, DE MONT-SOUS-VAUDREY.

Depuis un certain nombre d'années, j'ai été frappé de la production fréquente du lymphatisme chez les enfants qui fréquentent les écoles communales et plus spécialement chez ceux qui fréquentent les salles d'asile. Des enfants jouissant habituellement d'une bonne santé, tant que leur existence s'écoule au sein de la famille, voient bien souvent leur santé s'altérer après un séjour assidu de quelques mois dans les écoles publiques. Ils s'étiolent ou, autrement dit, perdent leurs couleurs, et alors on voit survenir dans le cuir chevelu une éruption pustuleuse, dont le produit, versé dans les cheveux, forme de larges croûtes jaunâtres répandant une odeur fétide ; et comme conséquence de cette éruption, un engorgement des ganglions du cou.

Il est à remarquer que les accidents que je signale, rares en été, se produisent plus particulièrement en hiver.

La cause d'une telle différence doit être recherchée dans les conditions atmosphériques au milieu desquelles vivent les enfants pendant les deux saisons de l'année.

Pendant l'hiver, afin de prévenir le refroidissement des salles et surtout les courants d'air froid, toutes les ouvertures sont hermétiquement fermées. Il s'ensuit que les enfants respirent un air vicié par la fonction respiratoire, un air dans lequel la quantité d'oxygène a diminué et la proportion d'acide carbonique augmenté, un air dans lequel existe en même temps une certaine proportion de matières organiques versées par l'expiration. Ces dernières matières organiques n'étant pas expulsées par une ventilation suffisante, se putréfient rapidement sous l'influence de la chaleur humide qui règne dans l'appartement, et ajoutent leur action délétère à celle de l'acide carbonique pour vicier l'air, le rendre moins respirable et lui communiquer une odeur désagréable.

Pendant l'été, rien de semblable. Les fenêtres et les portes étant largement ouvertes, l'air est renouvelé avec facilité et les courants multiples entraînent au dehors le gaz acide carbonique, ainsi que les matières organiques, causes de la viciation de l'atmosphère, ainsi que nous venons de le dire.

Presque tous les enfants qui fréquentent les asiles se ressentent plus ou moins de l'action méphitique de la salle, tous tombent dans une sorte de cachexie plus ou moins accentuée, se traduisant chez les plus robustes par une décoloration des tissus et chez les plus faibles par les accidents de lymphatisme dont nous avons fait mention.

Parmi les enfants âgés de plus de sept ans qui fréquentent les écoles communales, de semblables accidents sont beaucoup plus rares. Une telle différence trouve son explication dans les conditions d'âge. Les premiers, c'est-à-dire ceux qui séjournent dans les asiles, étant plus faibles, sont par le fait davantage prédisposés au lymphatisme. Leur activité respiratoire étant plus grande, ils absorbent une quantité d'air vicié plus considérable, proportionnellement à leur masse.

Plus on s'éloigne de la naissance, plus la prédisposition au lymphatisme diminue et plus aussi diminue l'activité respiratoire ; d'où l'immunité relative dont jouissent les enfants des écoles communales.

Après avoir signalé le mal, dont l'effet peut se faire sentir durant toute l'existence de l'individu, il faut chercher le remède.

La première chose à faire serait de diminuer la durée du séjour dans les salles, pendant l'hiver seulement. Trois heures d'asile par jour me paraît être la limite qu'il importe de ne pas dépasser ; trois heures, soit le matin, soit l'après-midi, suivant la convenance des familles.

En second lieu, il paraît convenable de munir toutes les salles d'asile d'un appareil de ventilation approprié aux causes d'insalubrité, c'est-à-dire, agissant avec efficacité pour l'élimination de l'acide carbonique et des matières animales. Ces derniers produits ayant plus de densité que l'air ordinaire, occupent les couches inférieures de l'atmosphère de l'appartement ; d'où la nécessité de placer à chaque extrémité de la salle d'école et, considération très-importante, dans sa partie basse, un appareil aspiratoire, quelque chose d'analogue aux ventilateurs à ailes employés dans les salles de café et dans certaines usines. Deux ventilateurs de ce genre, d'un diamètre de 20 centimètres et mus par un mouvement d'horlogerie, répondraient à l'indication. Ils pourraient être scellés dans les panneaux inférieurs d'un battant de porte immobilisé.

NÉCROLOGIE.

Nous avons à signaler la mort récente de plusieurs d'entre nos collègues, frappés à des intervalles assez courts : outre M. Gustave Outhier et M. Abel Salins, membres fondateurs, dont la mort remonte déjà à quelques semaines, nous venons de perdre, le 27 avril 1876, M. Augustin Darlay, ancien professeur, et le vétéran sans doute de notre Société, car il était âgé de 88 ans.

Peu connu peut-être de ceux de nos collègues qui n'habitent pas Poligny (car il n'a publié que quelques rares articles au Bulletin), M. Darlay n'en était pas moins, malgré son grand âge, un des assistants les plus assidus de nos réunions mensuelles. Membre du Bureau de la Société, à plusieurs reprises, membre de la Commission de publication, il s'était réservé la tâche plus lourde qu'on ne le croit en général, de corriger les épreuves du Bulletin ; et, depuis bientôt vingt ans, nous n'avons peut-être pas publié une ligne qui n'ait passé sous les yeux vigilants et subi les corrections de ce vieillard resté jeune jusqu'à son dernier

jour. En présence d'un nombreux concours de concitoyens et d'amis qui l'accompagnaient à sa dernière demeure, M. Monin, professeur au collège et secrétaire-adjoint de la Société, a retracé en ces termes la vie de cet ancien universitaire :

Messieurs,

Avant que cette tombe se referme, je viens, au nom de l'Université à laquelle il a consacré sa vie tout entière, au nom de la Société d'agriculture, sciences et arts de Poligny dont il était hier encore le collaborateur, adresser un dernier adieu à celui dont nous venons de déposer ici les restes mortels.

Pierre-Philibert-Augustin Darlay est né le 8 avril 1788 dans cette ville de Poligny où se sont écoulées ses dernières années. En 1812, il débutait dans la carrière universitaire au lycée Napoléon, et il y était déjà chargé de cours de mathématiques, quand les événements politiques qui suivirent la chute du premier Empire vinrent brusquement l'arracher au poste qu'il occupait. Pendant quatre ans d'une retraite forcée, de 1816 à 1820, Augustin Darlay dut, par un travail acharné, faire face aux premières nécessités de la vie pour continuer à Paris les études qui lui étaient chères. Il eut du moins pendant cette période critique de son existence, la bonne fortune d'être admis dans l'intimité du célèbre physicien Ampère : il fut l'élève, l'aide assidu du savant professeur pendant ses belles recherches sur le magnétisme, recherches auxquelles nous devons, vous le savez, Messieurs, la découverte de la télégraphie électrique.

En 1820, Darlay put enfin rentrer dans l'Université. Professeur de mathématiques au collège royal de Clermont, nous le voyons bientôt ouvrir un cours libre et gratuit de géométrie et de mécanique appliquée aux arts ; il faut se rappeler qu'à cette époque les Facultés de province n'étaient pas encore régulièrement organisées, et qu'un pareil cours devait rendre de grands services.

En 1832, désirant se rapprocher de ce pays auquel il resta toujours si attaché, Darlay obtint une chaire de physique au collège royal de Besançon ; il y resta jusqu'à l'époque de sa retraite, en 1846.

Ce qu'il fut comme professeur, un fait peut nous le révéler : deux fois, à Clermont, en 1830, à Besançon, en 1839, il fut nommé membre de la commission chargée de passer les examens du baccalauréat : c'est assez dire que son enseignement ne fut pas sans éclat. Dois-je ajouter qu'il s'honorait d'avoir compté au nombre de ses élèves notre savant compatriote, M. Pasteur, et bon nombre d'autres hommes dont les noms sont loin d'être inconnus. Et ne croyez pas, Messieurs, que les pénibles fonctions de l'enseignement aient absorbé toute l'activité de celui qui vient de nous quitter.

Membre de plusieurs Sociétés savantes, il prit aussi une grande part à l'organisation et à l'administration des Ecoles Normales d'instituteurs de Clermont et de Besançon.

Dans cette dernière ville, il fut pendant dix ans Président de la Société de secours mutuels, et il remplit ces fonctions avec tant de zèle, que la Société crut devoir lui décerner une médaille en récompense de ses services. Ce fut alors que l'âge permit à Augustin Darlay de venir jouir au milieu de vous d'un repos qu'il avait si bien mérité.

Mais ici, Messieurs, ma tâche s'arrête : tous vous avez été témoins de la fin de cette vie si simple, et pourtant si bien remplie : vous avez vu se dérouler sous vos yeux cette verte vieillesse que tout le monde pourrait envier, et dont la fin fut pourtant troublée par un événement cruel. Il y a peu de temps, Darlay eut la douleur de voir succomber dans la force de l'âge le dernier fils qui lui restait, et qui devait faire la consolation de ses vieux jours. Les solides croyances de la religion à laquelle il était sincèrement attaché purent seules adoucir l'amertume de ses regrets. Cependant, il allait bientôt suivre au tombeau ce fils auquel le voilà aujourd'hui réuni. Ce sera du moins pour sa famille affligée une grande consolation que le souvenir d'une mort sereine comme l'a été celle de cet homme de bien. Augustin Darlay s'est éteint doucement, presque sans souffrance, soutenu par les espérances de sa foi religieuse, et par les solides principes de cette philosophie spiritualiste et chrétienne, « qui nous laisse entrevoir, par delà les ombres du dernier rivage, l'aurore d'une vie immortelle. »

Notre Société vient encore d'éprouver une perte dont elle portera longtemps le deuil. L'un de ses membres fondateurs qui l'honorait le plus, M. Eugène Blondeau, s'est éteint après une longue et pénible maladie. Ses obsèques ont eu lieu le 6 mai, au milieu d'une assistance nombreuse et recueillie, qui comptait parmi elle l'élite des habitants de la ville. Plusieurs officiers de la 3^e légion des mobilisés du Jura, dont il était Colonel pendant la campagne de 1870-71, entre autres M. le D^r Rouget, chirurgien-major, et M. le comte de Chabons, son lieutenant d'ordonnance, qui avaient su l'apprécier en maintes circonstances de cette malheureuse époque, étaient venus d'Arbois et de Salins pour lui rendre les derniers devoirs. Le cercueil, recouvert des insignes d'un officier de marine, était porté par un piquet de pompiers, comme le comportait le cérémonial dû à un chevalier de la Légion - d'Honneur.

Les coins du poêle étaient tenus par MM. Boyenval, sous-préfet de l'arrondissement, Légerot, conseiller général, maire de Poligny, Baille, juge de paix du canton, et Dornier, capitaine en retraite. M. le général du génie Oscar Blondeau, cousin du défunt, conduisait le deuil. Enfin, notre Société d'agriculture était représentée par beaucoup de ses membres, son bureau et son digne Président, M. le D^r Bousson.

Après la cérémonie religieuse, le cortège l'accompagna jusqu'au tombeau de famille, où M. Bousson, d'une voix émue, prononça l'allocution suivante :

Messieurs,

Il y a huit jours à peine qu'on rendait dans cette enceinte les derniers honneurs à l'un de nos collègues de la Société d'agriculture, sciences et arts : nous ne nous attendions pas à la voir si tôt frappée d'un nouveau coup. Mais il semble que, depuis deux ans, la mort cherche surtout ses victimes au sein de cette Société pour lui enlever ses membres, sinon les plus jeunes, du moins les plus actifs et les plus assidus à ses réunions.

Eugène-Claude-Théodore Blondeau, qui fut en 1859 un des membres fondateurs de cette Société, est né à Poligny le 19 juin 1818, l'année où les armées allemandes, contre lesquelles il devait, cinquante-trois ans plus tard, faire ses dernières armes, évacuaient le territoire de la France après de longs mois d'occupation. Élève de l'École Polytechnique de 1837 à 1839, le rang élevé qu'il obtint aux examens de sortie lui permit de choisir la carrière de la marine, dans laquelle il parvint promptement au grade de lieutenant de vaisseau. Cet enfant du Jura visita alors successivement l'Océanie, le Chili, l'Orient, l'Afrique, etc., et, dans ces lointains voyages, il perfectionna ces connaissances solides et variées qui faisaient le charme de ses conversations et qui rendaient son commerce si attrayant pour les hommes qui ont pu le connaître dans l'intimité. Plus tard, il prit part à d'importants travaux de sondages, à des explorations scientifiques sur le littoral de la Méditerranée. Enfin, il occupa à Toulon le poste de capitaine rapporteur auprès du Conseil de guerre de la marine.

Puis, quand vint le moment de la retraite, il rentra dans cette paisible ville de Poligny, moins, Messieurs, pour s'y reposer que pour s'y livrer avec ardeur aux travaux scientifiques au milieu desquels la mort vient de le frapper.

Membre fondateur de notre Société d'agriculture, il remplit successivement les fonctions de Secrétaire-Général, puis de Président, jusqu'à ce que la fatigue et la maladie vinssent l'obliger à se retirer; et pendant toute cette

période, le Bulletin de la Société s'enrichit d'une foule d'articles d'une incontestable valeur et qui demandaient un travail des plus sérieux.

Membre de la Commission d'administration du Collège de cette ville, Théodore Blondeau apporta dans ces fonctions, comme partout ailleurs, un zèle et un dévouement qui lui valurent, en 1872, les palmes d'Officier d'Académie.

Il était Chevalier de la Légion-d'Honneur depuis 1845.

Ce qu'il a été comme homme, la plupart d'entre vous, Messieurs, ont été à même de l'apprécier. Rappellerai-je ici le souvenir de cette figure ouverte et sympathique ; cette parole franche et loyale, qui était la sincère expression de ses actes et de sa pensée ; cette loyauté et cette droiture dont il ne se départit pas un seul instant.

Et vous, jeunes gens, dont il a été le chef pendant cette triste campagne d'hiver de 1870-71, si fatale pour nos armes, qui mieux que vous est à même d'apprécier ce dévouement au devoir, cette abnégation sans bornes dont il fit preuve dans ces douloureuses circonstances. Vous pourriez nous dire avec quelle constante sollicitude il s'occupait de chacun de vous ; vous pourriez nous dire toutes les visites qu'il fit dans vos ambulances, le plus souvent au milieu de la nuit, bravant courageusement l'épidémie variolique pour s'assurer qu'aucune négligence n'était apportée dans les soins qu'il voulait qu'on vous prodiguât. Hélas ! c'est dans cette dernière campagne qu'il contracta les premiers germes de la longue maladie qui vient de nous l'enlever, et contre laquelle il a lutté depuis cette époque.

Du moins, cher collègue, si votre mort est prématurée, quelle consolation pour votre famille éplorée, que l'empressement autour de votre cercueil de cette foule émue, qui vient vous dire un adieu suprême ! de cette foule qui est le cortège d'honneur de ceux qui, comme vous, ont passé en faisant le bien, dont le nom respecté survit longtemps et éveille toujours un sympathique écho au sein du pays qui les a vus naître.

Un homme aussi éminent par les qualités de cœur et la dignité de caractère ne peut disparaître sans que la Société essaie de combler le vide qu'il laisse parmi nous, en consacrant une notice à sa vie, ses voyages, ses travaux, et nous espérons qu'elle paraîtra prochainement dans le Bulletin.

L. COSTE.

BOTANIQUE.

DE QUELQUES PLANTES

**les plus communes, croissant aux environs
de la ville de Poligny,**

PAR M. EDMOND SAURIA.

La ville de Poligny, si admirablement située au pied du premier plateau des monts Jura, à l'entrée de la gracieuse vallée de Vaux, entre la montagne et la plaine, grâce à la nature tantôt marneuse, tantôt calcaire ou siliceuse de son sol, jouit tout naturellement d'une flore très-variée.

Entreprendre la description de toutes les plantes qui croissent aux environs de cette ville, serait un travail considérable qui, du reste, a déjà été victorieusement réalisé par MM. Girod-Chantrons, Grenier, Godron, Babey, Michalet, le Frère Ogérien, etc., etc. Nous voulons seulement parler de quelques plantes les plus communes, que l'on rencontre, soit sur les montagnes nues qui couronnent la ville, soit dans les bois montueux, soit sur le calcaire vignoble, soit dans la plaine qui s'étend jusqu'à la Bresse. Ce n'est donc point un cours de botanique, mais simplement une description sommaire de ces végétaux, de leurs propriétés pharmaceutiques, de leurs usages en industrie et dans le commerce.

Nous parlerons de ces plantes, autant que possible, dans l'ordre de leur floraison, de manière à ce qu'elles puissent être facilement reconnues par les personnes qui, bien que peu initiées aux sciences botaniques, seraient cependant désireuses d'utiliser agréablement leurs moments de promenade à travers la campagne (1).

Ces plantes, du reste, par les avantages qu'elles nous procurent en général, ont bien droit à quelque attention de notre part.

(1) Le Musée de la ville de Poligny possède un très-bel herbier.

I. — PAQUERETTE (*Bellis Perennis*), petite Marguerite ;
famille des Composées.

C'est cette jolie petite plante que tout le monde connaît, dont on aperçoit avec tant de bonheur, aux premières fontes de neige, les rayons blancs souvent agréablement rosés en dessous, et au centre desquels se trouvent les fleurons jaunes.

Voici sur cette plante une légende, que nous donnons telle qu'elle nous a été contée :

S^t Druon avait pour sœur S^{te} Olle. Quand tous deux se vouèrent au culte du Seigneur, ils se retirèrent chacun dans un ermitage, l'un à droite, l'autre à gauche de l'Escaut. Dans les premiers temps, tous les matins, le frère et la sœur venaient, sur les rives du fleuve, échanger une parole ou du moins un signe d'affection. Un jour d'hiver, S^t Druon dit à S^{te} Olle :

« — Ma sœur, il faut sacrifier à Dieu nos fréquentes et douces entrevues, qui nuisent à notre recueillement. Désormais, nous ne nous verrons plus qu'une seule fois dans l'année, au printemps, quand fleuriront les premières Marguerites. »

S^{te} Olle pleura, supplia son frère de ne point la priver de sa vue pendant si longtemps. Rien ne put ébranler la volonté du solitaire. S^{te} Olle rentra donc dans son ermitage et passa la nuit en prières et en oraisons. Le lendemain, — jugez de sa surprise ! — quand elle s'éveilla, à chaque pas, sous la neige à demi-fondue, des Marguerites fleurissaient le long de la rive de l'Escaut. Elle se jeta à genoux, remercia Dieu avec effusion et appela son frère à grands cris.

Comme S^t Druon ne venait pas, un ange apparut à la vierge, et l fit signe de détacher son tablier, de le poser sur l'eau, de s'y asseoir et déployer son voile, dans lequel le vent se mit à souffler. S^{te} O obéit et aborda aussitôt l'autre côté du fleuve, qui se trouvait également émaillé de Marguerites.

Il fallut bien que S^t Druon se rendit à ce double miracle. Désormais, il vint donc, comme par le passé, chaque matin, souhaiter une bonne journée à sa sœur.

Depuis lors, les Marguerites fleurissent toute l'année dans le pays, été comme hiver, printemps comme automne.

Cette plante, dont le suc est visqueux et légèrement amer, a joué autrefois d'une grande réputation ; elle est aujourd'hui rayée de la matière médicale.

On l'employait contre les affections strumeuses, la phthisie pulmonaire, etc. Macérée dans le vin blanc, on la considérait comme très-propre à dissiper les douleurs de tête à la suite de coups, chutes et commotion du cerveau, les douleurs rhumatismales, l'hydropisie, etc. Sa décoction était employée à faire avorter la pleurésie.

On en cultive plusieurs variétés : rouge pâle, rouge foncé, panachée à fleurs en tuyaux rouges ou blancs.

II. — ELLÉBORE, *Hellébore*, *Helleborus niger*, *Rose de Noël*, *Rose de Serpent*, *Ellébore fétide*, noir, vert, *Herbe à Séton* ; famille des *Renonculacées*.

Cette plante, que l'on rencontre si fréquemment aux bords des chemins, dans les lieux pierreux, dès les premiers jours du printemps, se reconnaît facilement à son aspect particulier, d'un vert sombre.

Sa racine est dure, fibreuse ; sa tige, haute de 30 à 40 cent., est dressée, feuillée, ferme, épaisse, cylindrique, rameuse, paniculée. Ses feuilles sont glabres, coriacées, d'un vert sombre, pétiolées à folioles linéaires, oblongues, aiguës, dentées en scie. Les fleurs, d'un jaune verdâtre, sont teintées de rouge sur les bords. La graine est noire, luisante.

Sur cette plante, on suit très-facilement la transformation successive de la feuille en fleurs.

La médecine en utilise la racine, qui est âtre et détermine sur la langue un sentiment de stupeur. C'est un purgatif qui peut produire l'empoisonnement, si on le donne à trop forte dose. A l'état frais, la racine, appliquée pendant quelques instants sur une plaie saignante, détermine le vomissement.

De l'Ellébore blanc, on extrait la vératrine qui, à haute dose, est un poison très-irritant, et, à petite dose, un purgatif drastique dont l'action est très-prompte.

L'Ellébore des anciens est regardé comme étant un *Veratrum* de la famille des *Colchicacées*.

Ma commère, il vous faut purger
Avec quatre grains d'ellébore.

LA FONTAINE.

La racine d'Ellébore, que l'on trouve dans le commerce, provient généralement de Suisse.

On cultive de nombreuses variétés d'Ellébore sous le nom générique de *Roses de Noël* :
(A suivre).

SÉANCE GÉNÉRALE DU 9 MARS 1876.

Présidence de M. le Dr Bousson.

La séance est ouverte à dix heures. Le procès-verbal de la séance précédente est lu et adopté sans observations.

La Société des Agriculteurs de France envoie cinquante affiches destinées à faire connaître les prix qu'elle décernera en mai prochain aux serviteurs ruraux, à l'occasion du Concours régional de Lons-le-Saunier.

M. Perraud, membre honoraire à Lons-le-Saunier, remercie la Société des félicitations qu'elle lui a adressées à l'occasion de sa nomination à l'Académie de Besançon.

Plusieurs nouveaux membres ou lauréats de la Société remercient des diplômes qui leur ont été envoyés.

M. Victor Châtel, membre correspondant à Valeingrain, annonce la publication d'un Bulletin de l'Association agricole des instituteurs de la zone communale de ce village, fondée par lui depuis longtemps déjà.

M. Châtel en sera le directeur et le rédacteur en chef; nous sommes donc sûrs qu'il sera intéressant, et, s'il veut bien nous l'adresser, nous le lirons avec beaucoup du plaisir.

Il est donné lecture du compte-rendu de la séance annuelle de la Société d'émulation du Doubs, par M. Cournot, l'un de nos délégués, et d'une *Revue des Journaux agricoles et scientifiques*, par M. le docteur Rouget. Les deux seront insérés au Bulletin.

M. le Président entretient ensuite la Société d'un projet de rétablissement des séances agricoles du lundi, en faveur des agriculteurs.

La séance est levée à onze heures.

REVUE DES JOURNAUX AGRICOLES ET SCIENTIFIQUES,

PAR M. LE DOCTEUR ROUGET (D'ARBOIS), MEMBRE FONDATEUR.

Imprégnation des fruits par les mauvaises odeurs. — M. A. Rivière craint que l'emploi de l'huile lourde, fait en vue de détruire le *phylloxera* de la vigne, ne communique aux raisins l'odeur pénétrante et désagréable de cette substance. En 1871, pendant un déjeuner auquel il prenait part à Sceaux, il fut servi au dessert des poires qui avaient contracté une forte odeur de camphre,

uniquement parce qu'elles avaient été conservées dans une armoire à linge, où l'on avait mis une certaine quantité de cette matière afin d'éloigner les vers. Cette odeur avait pénétré toute la chair et était arrivée jusque dans les loges. M. A. Rivière a eu l'occasion de faire la même observation sur des poires, qui furent servies à un déjeuner chez un ingénieur des chemins de fer algériens. Au mois d'octobre 1872, étant allé visiter un raisin d'Argenteuil, il y a vu et goûté des raisins qui avaient pris l'odeur du coaltar, ou goudron de gaz, parce qu'ils étaient venus sur des treilles disposées en espalier devant un mur de planches enduites de cette matière. Il a été impossible de manger ces raisins, tant l'odeur et la saveur du goudron en étaient fortes. M. A. Rivière rapporte encore un fait qui a été constaté chez M. Rose Charmeux, à Thomery. Cet habile viticulteur avait répandu sur le sol d'une serre à forcer la vigne un engrais qui se vend à la Villette (Paris), et qui a une odeur prononcée de musc. Les raisins des vignes ainsi traitées sont devenus musqués, de manière à rappeler le Chasselas musqué. Enfin, lorsqu'on force des fraisières sous chassis, ces plantes sont souvent envahies par des pucerons. Pour détruire ces insectes, on fait des fumigations de tabac, et parfois il arrive ensuite que les fraises sentent le tabac. Il est même arrivé un jour que le fourneau sur lequel avaient été brûlées des feuilles de tabac ayant été mis, après opération, dans un coffre à fraisières, les fraises ont contracté cette même odeur. Les faits signalés par M. A. Rivière sont d'autant plus intéressants que, jusqu'à ce jour, quand on avait communiqué à des fruits des odeurs étrangères, c'est par la voie de circulation qu'elles leur étaient arrivées.

(*Journal de la Société centrale d'horticult. de France*, juin 1875).

Une bonne plante fourragère. — A ce titre, le *Cultivateur du Midi* recommande l'*Anthyllide vulnérable* pour les terres médiocres où le Trèfle, la Luzerne, le Sainfoin, les Vesces, etc., ne réussissent pas ou réussissent mal.

L'*Anthyllis vulneraria* de Linnée appartient à la famille des Papilionacées. Cette plante, qui croît dans les prés secs, sur tous les terrains et à toutes les hauteurs de la chaîne jurassique, et que l'on distingue à ses tiges couchées, velues, à ses feuilles ailées avec une foliole impaire plus grande, à ses fleurs jaunes, en têtes bifurquées, à calice vésiculeux, doit son nom à ses prétendues vertus consolidantes, cicatrisantes, qui la faisaient appliquer sur les plaies, étant préalable-

ment contuse. On n'en fait plus usage (Mérat et de Lens) depuis les progrès de la chirurgie traumatique, si ce n'est dans le peuple, où les topiques sont encore en renom sous ce rapport, et au détriment de la saine pratique.

On la cultive beaucoup en Allemagne, où elle donne de bons résultats, puisque sa culture s'étend tous les ans de plus en plus.

On prétend qu'elle augmente beaucoup le lait des vaches et qu'elle forme un excellent pâturage pour les moutons.

C'est une plante vivace, à racine pivotante; mais on ne la cultive que comme plante bisannuelle, comme le Trèfle et la Lupuline. On peut aussi l'associer très-avantageusement aux prairies à base de graminées.

On la sème au printemps, sur une terre bien ameublie, ou après la moisson, sur un léger labour, et on emploie de 20 à 25 kilogr. de graines par hectare. Souvent on lui associe d'autres plantes, particulièrement le Ray-grass d'Italie (*Lolium Italicum*) ou le Ray-grass de Bretagne (*Lolium multiflorum*).

Consommé en vert, ce fourrage est moins savoureux que le Trèfle; pourtant les animaux s'y habituent assez vite. Comme fourrage sec, l'Anthyllide ne le cède à aucune autre plante.

Espérons que les cultivateurs des hauts plateaux de notre Jura essaieront la culture de cette plante indigène.

Quelle est la quantité d'eau consommée par le froment pendant sa croissance? — Un problème d'une importance capitale vient d'être résolu par M. Marié-Davy, directeur de l'Observatoire de Montsouris. Ce savant est parvenu à déterminer la quantité d'eau consommée par le froment pendant sa croissance. Voici comment :

En 1875, on avait semé du blé bleu dans des pots remplis avec de la terre du parc, et on a déterminé que, par voie de transpiration, depuis la germination jusqu'à la maturité, 1 gramme de grain exige 1,796 grammes d'eau. Dans ces conditions expérimentales, une récolte de 1 hectolitre de blé, du poids de 80 kilogr., enlèverait au sol un poids de 144,000 kilogr. d'eau, correspondant par hectare à une tranche de 14 millim. 4. Un rendement de 30 hectolitres à l'hectare enlèverait donc à la terre une tranche d'eau de 432 millim., qui, jointe à l'eau évaporée directement par le sol, formerait un total supérieur à l'eau pluviale de toute une année moyenne à Paris. Il en résulterait que, dans les envi-

rons de Paris, le rendement des terres en froment serait limité par le volume des eaux habituellement disponibles dans les champs.

Il s'agissait de contrôler, d'après les expériences premières de MM. Woodward et Lawes, si le rapport entre le poids de l'eau consommée et le poids du grain produit est susceptible de changer avec la nature des terres et avec la qualité et la quantité des engrais introduits. Ces expériences ont été faites à Montsouris, en 1874. Les terres différentes provenaient des localités suivantes : Montsouris, Saint-Ouen, Gravelle, Vincennes, Ivry, Dorneoy (Nièvre). On a formé six groupes de dix flacons de 2 litres de capacité, le col du flacon laissant passer les tiges, mais ne permettant pas l'évaporation directe du sol. Chaque série variait par la nature du sol et par la proportion d'engrais, ainsi que la nature de ce dernier. Dans chaque vase, on a semé cinq grains de blé bleu, et chaque grain était d'égal poids.

Les plantes n'ont reçu ni pluie, ni rosée ; l'eau d'arrosage était l'eau de pluie. Mais, pour deux séries, on a employé une dissolution contenant par litre 64 milligr. 2 de phosphate d'ammoniaque, 200 milligr. d'azotate d'ammoniaque, 103 milligr. 2 de nitrate de potasse et 16 mil. 2 de sel marin.

En discutant les analyses, on arrive aux résultats suivants : la terre de Montsouris sans engrais exige 2,557 gr. d'eau pour produire 1 gr. $\frac{1}{4}$ de grain, soit 1,820 pour 1. Mais on constate que la nature de la terre et celle de l'engrais peuvent changer ce nombre dans le rapport de 2 à 1 et même de $\frac{1}{4}$ à 1.

L'engrais, tout en donnant de plus abondantes récoltes et en entraînant une plus forte consommation d'eau, est loin d'augmenter la consommation dans le même rapport qu'il élève le produit. La somme des eaux pluviales qui tombent, année moyenne, à Paris, insuffisante pour donner des récoltes de 30 hectolitres de blé à l'hectare dans les terres mal cultivées, suffirait à produire des récoltes notablement supérieures dans des terres convenablement travaillées et fumées.

La fertilité d'une terre n'a rien d'absolu ; elle change de base suivant les climats et même d'une année à l'autre, suivant la lumière, la chaleur et l'eau qu'elle reçoit. La quantité d'eau nécessaire pour produire une récolte n'a rien non plus d'absolu ; elle dépend de la somme des matières minérales utiles dont l'eau peut se charger.

Dans une certaine mesure, l'eau supplée aux engrais ; dans une certaine mesure aussi, les engrais peuvent suppléer à l'eau ; il en est qui,

appropriées aux terres, produisent une économie notable dans la masse d'eau consommée.

En résumé, l'économie rurale doit se préoccuper très-sérieusement des rapports qui existent entre les éléments dont il vient d'être question.

(Revue hebdomadaire de chimie).

Utilisation du corps de la grenouille. — M^{re} E. Poujade s'élève contre l'usage des pêcheurs de grenouilles de couper les cuisses de ces batraciens et de rejeter à l'eau le reste du corps, où, par suite de la vitalité exceptionnelle des grenouilles, la malheureuse bête subit une longue agonie. Quels sont les moyens de remédier à cet usage? La réponse est simple, si on se rappelle que les corps des grenouilles, rejetés comme n'étant pas comestibles, produiraient un bouillon maigre d'une sapidité et d'une succulence hors ligne.

(Bulletin de la Société protectrice des animaux, juillet 1875).

RECETTES ET PROCÉDÉS UTILES,

PAR LE MÊME

Colle très-résistante. — Délayez graduellement une cuillerée à café de farine avec une pinte d'eau froide; faites bouillir doucement en remuant pour empêcher que le mélange ne se brûle; maintenez le liquide bouillant jusqu'à ce qu'il devienne fluide; ajoutez alors une cuillerée d'eau régale; faites bouillir de nouveau jusqu'à ce que le liquide épaississe : le mélange est prêt pour l'usage.
(Scientific American).

Manière de nettoyer un tableau ancien. — Servez-vous d'une éponge douce imbibée d'eau fraîche, pour le frotter et le laver jusqu'à ce que toute crasse soit enlevée; puis, préparant un blanc d'œuf frais, battez-le à la neige et vernissez-en votre tableau avec un pinceau. Par ce moyen, vous raviverez le tableau et vous ne l'endommagerez nullement.

(Journal des Demoiselles).

Vin d'airelles. — Prenez une quantité quelconque d'airelles, qu'on peut mélanger à d'autres fruits, écrasez et ajoutez, selon la quantité, le double ou autant d'eau sucrée (de 6 à 10 degrés au pèse-sirop ou pèse-moût) avec du miel, — si vous avez des abeilles, cela ne coûte rien, — ou à défaut avec du sucre. Pour celui qui n'a pas de pèse-moût, il faut de 6 à 15 kilogr. pour 100 litres, selon la qualité que l'on veut obtenir. Vous mé-

langez le tout et laissez macérer jusqu'à ce que la fermentation commence à cesser; ce qui vous en fait apercevoir, c'est le marc qui descend. On presse alors le tout et on met le liquide en tonneau, dans un endroit frais. Aussitôt la fermentation finie, ce vin devient clair et limpide; c'est alors le moment de le soutirer, afin de l'ôter de sur la lie. — Ce vin vaut mieux que beaucoup d'autres fabriqués par certains commerçants; pour bien des gens de nos montagnes, qui ne boivent souvent que du petit lait, cela est bien préférable et plus fortifiant.

E. FAURE.

(*Bulletin du Comice et Société de Brioude*).

Destruction des pucerons (1). — M. le docteur L. Hupier, d'Alençon, partant de ce principe que l'huile, ainsi que tout corps gras, est le poison le plus violent des pucerons, a, depuis une quinzaine d'années, préservé ses pépinières de pommiers des ravages du puceron lanigère, sans que ses arbres et ses jeunes plants aient souffert de l'application de ce moyen. — Le *modus faciendi* est fort simple. « Avec un pinceau de 2 à 3 centimètres de diamètre, imbibé d'huile de lin, je badigeonne les parties de l'arbre envahies (tige et branches), et lorsque le puceron s'attaque au collet de l'arbre, je déchausse jusqu'aux grosses racines et je badigeonne de telle sorte que l'huile s'épande le plus loin possible. — 40 ou 50 gram. d'huile suffisent pour badigeonner un pommier de moyenne grosseur, infesté de pucerons lanigères. » M. Hupier ne doute pas que l'huile, de quelque substance qu'elle provienne, ne détruise aussi sûrement le puceron des vignes que le puceron des pommiers et celui des rosiers.

(*Abeille médicale*, N° 46, 1874).

Blanchissage des flanelles. — Prendre : 1° Une cuillerée à bouche d'alcali volatil par litre de savonnade tiède; y plonger les flanelles, les y laisser tremper de dix à douze minutes;

2° Préparer une eau de savon ou savonnade tiède et très-mousseuse, dans laquelle on laisse les flanelles de quarante à cinquante minutes; le lavage doit se faire en pressant sur la flanelle, les mains en forme d'anneaux;

3° Rincer dans une eau également tiède à laquelle on peut ajouter une légère dose d'alcali;

4° Faire sécher dans un appartement, afin d'éviter à la laine mouillée le contact de l'air extérieur. Craindre la trop grande chaleur.

Repasser les flanelles à moitié sèches.

Cette recette ponctuellement suivie donne d'admirables résultats; elle mérite d'être vivement recommandée.

(1) Voir *Bulletin de la Société* pour 1874, page 271.

TRADITIONS POPULAIRES de l'arrondissement de Lons-le-Saunier

RECUEILLIES PAR M. CH. THURIET

(Fin).

TRADITIONS DE PRÉSILLY

(CANTON D'ORGELET).

Une immense forêt de chênes recouvrait autrefois tout le territoire compris entre Lons-le-Saunier et Orgelet. La côte des Grands-Bois, à Présilly, et celle du Chanois, à Dompierre, qui se prolongent sur une étendue de plusieurs lieues, n'en sont qu'un faible débris. Ces forêts ténébreuses étaient autrefois, dit-on, des sanctuaires vénérés où les Druides accomplissaient leurs sanglants sacrifices. Le village de Senay tire son nom, au dire de certains savants, des Senes, druidesses animées d'un génie particulier, qui passaient pour avoir la puissance d'exciter des tempêtes, de prendre la forme de toute espèce d'animaux, de guérir les maladies et de prédire l'avenir. On a trouvé deux hachettes en bronze et deux pièces de monnaies celtiques avec le revers d'un cheval au galop. Le nom de Présilly rappelle aussi le séjour de ces Selli ou prêtres qui rendaient des oracles. La Vouivre qu'on prétendait voir voltiger autour des ruines du château, les esprits qui en peuplaient les tours, les sorciers, les faux monnayeurs qui se cachaient dans ses souterrains, sont des croyances populaires qui, d'après Rousset, ont pris leur source dans ces mille traditions transmises par les peuples primitifs de la Séquanie.

TRADITIONS DE ROTHONAY

(CANTON D'ORGELET).

A Rathonay, canton d'Orgelet, on parle encore de la Vouivre qui, du château de Pélapucin, vient se désaltérer dans la fontaine de Fleur. Il y est aussi parlé des Dames blanches qui apparaissent près des grottes d'Echailla, et des génies invisibles qui font quelquefois retentir l'air de leurs ricanements moqueurs.

(Rousset).

LES TRADITIONS DE MONTJOUVENT

(*Mons Jovis*).

(CANTON D'ORGELET).

De quelque côté qu'on dirige ses pas autour d'Orgelet, on est sûr de rencontrer de précieux souvenirs des temps passés. Le culte druidique y a laissé surtout de profondes empreintes. A Montjouvent (*Mons Jovis*), les superstitions populaires ont eu longtemps beaucoup d'empire sur l'esprit des habitants. Ils croyaient encore, il y a peu d'années, à l'existence et au pouvoir des loups-garous, des sorciers et des fées. Celles-ci se montraient, selon eux, sous la figure de vieilles femmes et à la pâle lueur de la lune qui relevait encore la blancheur éblouissante de leurs robes. On les rencontrait près des fontaines ou *sur le mont de la Fâ*, presque toujours au nombre de trois, comme les sorcières de Macbeth.

Au pied du mont de la *Fâ* coule la *fontaine d'argent*. On croit encore que cette source recèle dans ses conduits souterrains une mine inépuisable de ce précieux métal.

(*Dictionnaire géographique du Jura*. Commune de Montjouvent).

LA BAUME A VAROD, A LA TOUR DE MAY

(CANTON D'ORGELET).

La Tour de May est un des plus anciens bourgs de la Séquanie. La Vouivre, qui chaque soir voltigeait entre la Tour de May et celle d'Orgelet, est un de ces génies que l'imagination des peuples primitifs se plaisait à faire planer sur les lieux qui leur servaient de défense.

On trouve aussi à la Tour de May la *Baume à Varod*. Sur le bord de l'Ain, non loin du pont de la Pyle, contre le flanc d'un rocher coupé à pic, s'ouvre un antre qui donne accès par une allée étroite dans cette grotte où le capitaine Varod, fameux chef de partisans, se cachait avec ses bandes pendant la lutte qu'il soutint contre les troupes françaises, en 1674. Attaquant tous les soldats qui passaient par petites troupes, il les massacrait impitoyablement. Les ennemis le redoutaient autant que Lacuzon. Cette grotte, longue de 50 mètres, large de 7 et haute de 10, a souvent servi de refuge en temps de guerre ou de proscription.

Non loin de là est aussi la *Baume de la Thomassette*, qui servit plusieurs fois de repaire à des brigands qui s'y cachaient pour détrousser les voyageurs.

(ROUSSET. — *Tour de May*).

UNE SCÈNE DE GUÉRILLAS, A ALIÈZE

(CANTON D'ORGELET).

Le marquis de Villeroy avait été envoyé par Richelieu contre la Franche-Comté. Le 23 août 1639, les habitants d'Alièze, cachés dans les bois, surprirent quatre soldats français qui s'étaient détachés de l'avant-garde pour fourrager dans leur village. Avant de les tuer, ils les amenèrent à l'église pour les faire confesser. Trois de ces malheureux, munis de l'absolution, avaient déjà subi le sort qui leur était réservé. Le quatrième prolongeait l'aveu de ses fautes, dans l'espoir éventuel qu'il lui viendrait du secours. Des camarades paraissent en effet; à leur aspect, les paysans troublés, n'osant plus attendre la fin de cette confession, lâchent au pénitent un coup de feu qui l'atteint à la cuisse. Celui-ci fait le mort; il ne se relève que lorsque les assassins se sont éloignés et que les Français sont près de lui. L'ennemi, justement irrité, met le feu au village. Soixante maisons sont incendiées, et les habitants d'Alièze, traqués comme des bêtes fauves, sont presque tous exterminés.

(ROUSSET. — Alièze).

LE PONT DU PERROU ET LA MARE BRANLANTE

(CANTON DE BEAUFORT).

Entre Vincelles et Vercia, il existe un pont en pierres dont la voûte est tellement bombée que l'accès en est très-difficile. On le nomme *le Pont du Perrou*. Son passage était autrefois redouté des voyageurs, parce que l'on y rencontrait, disait-on, de belles *Dames blanches* qui leur jouaient de très-mauvais tours.

A Vercia, on trouve aussi *la Mare branlante*, au fond de laquelle une tradition prétend que l'on entend quelquefois sonner les cloches d'une église engloutie. D'invisibles *laveuses de nuit*, d'après la même tradition, égayent encore de leurs chants les bords de l'étang.

(ROUSSET. — Vercia).

NOTRE-DAME DE BON-RENCONTRE

(CANTON DE SAINT-AMOUR).

A l'ouest de Nanc, canton de Saint-Amour, près de la grand'route, dans le lieudit *en Montorient*, il y avait, avant 1793, une chapelle bâtie

sur la limite des territoires de Nanc et de Saint-Amour. Elle contenait une statue miraculeuse de la vierge qui était le but d'un grand pèlerinage. Comme aux pieds de la madone de Favernay, on apportait ici les enfants morts avant d'avoir reçu le baptême. La personne qui exposait l'enfant avait les yeux fixés sur lui, et si elle apercevait le moindre mouvement, de suite elle le baptisait et le déposait ensuite dans le cimetière qui entourait la chapelle. La statue miraculeuse, qui a échappé aux profanations révolutionnaires, est aujourd'hui placée dans une chapelle de l'église de Nanc, où elle continue d'être visitée par les habitants des villages voisins et de la Bresse.

(ROUSSET. *Com. de Nanc*).

ORIGINE DE SAINT-AMOUR

(CANTON DE SAINT-AMOUR).

Gontran, roi de Bourgogne, fit en 585 un pèlerinage à l'abbaye d'Againe, pour satisfaire sa dévotion aux glorieux martyrs de la Légion-Thébaine. Il obtint des religieux de cette abbaye, dont il était un des bienfaiteurs, quelques reliques des saints Amour et Viateur, soldats de cette légion, qu'il promit de laisser dans la première ville de son domaine qu'il rencontrerait en retournant dans ses Etats. Ce fut *Vinciaceum*, où il arriva au mois d'août, qui reçut cette précieuse faveur. Aucun monument ancien ne mentionne cette ville de *Vincelle* ou *Vincennes* en Bourgogne. On cite toutefois le hameau de *Vancenans*, situé au Nord-Est de Saint-Amour, qui était, dit-on, le premier emplacement de cette ville. Une église fut bâtie sur le lieu même où s'élevait un temple dédié à Mercure, et la garde en fut confiée à des religieux, qui édifièrent un monastère proche de l'église. Le bruit des miracles qui s'opéraient par l'intercession de ces célèbres martyrs, attira de nombreux pèlerins des contrées voisines. Des habitations se groupèrent autour de l'abbaye et donnèrent naissance à la ville actuelle. Les successeurs de Gontran ayant donné ce lieu à l'évêque et à l'abbaye de Saint-Vincent-de-Mâcon, les nouveaux possesseurs firent construire un château et une enceinte pour la défense de ce nouveau bourg, qui prit depuis le nom de Saint-Amour.

(Voir ROUSSET. *Commune de St-Amour et Vie des Saints de Franche-Comté*, t. 4, p. 67; *Vie de Saint Gontran*).

LA CHAPELLE DE SAINT-ALBAN

(CANTON DE SAINT-JULIEN)

Sur le territoire de Montagna-le-Templier, on trouve l'antique chapelle de Saint-Alban ou Albin. Une source d'eau limpide jaillit au-dessous de la chapelle. Cette source était, dit-on, dans les temps celtiques, une fontaine sacrée, comme celle de la Balme-d'Epy, qui n'en est pas éloignée. Elle passait pour avoir la propriété merveilleuse de guérir les maladies de la peau, et on y venait de très-loin pour s'y baigner. La chapelle de Saint-Alban, qui fut le but d'un pèlerinage très-fréquenté pendant tout le moyen-âge, a peut-être succédé à un temple païen. Il en est qui croient qu'on y honorait saint Alban, inconnu des agiographes, comme on vénérât ailleurs saint Pan (voir la tradition de Sampans, canton de Dole), saint Pluto, saint Népo, saint Vit, etc., qui ne furent que des divinités païennes. Ce sujet pourrait faire la matière d'une longue dissertation que je me garderai bien de faire ici. Je me borne à reproduire nos traditions avec la plus grande simplicité possible, laissant à d'autres la tâche de les expliquer.

LES RELIQUES DE SAINT TAURIN, A GIGNY

(CANTON DE SAINT-JULIEN).

L'abbaye de Gigny fut fondée au ix^e siècle par le célèbre comte Bernon, qui, issu d'une des premières familles de Bourgogne, s'était fait moine pour se dérober au spectacle des crimes qui couvraient le monde. Un événement simple en apparence et cependant capital dans ses résultats, vint tout-à-coup donner une grande célébrité au monastère de Gigny. Sur le bruit d'une irruption de pirates, les religieux de l'abbaye de Saint-Taurin, d'Evreux, avaient transporté en Auvergne la châsse de leur patron. Les portes de l'église de Lezoux s'étaient ouvertes pour recevoir ce précieux dépôt. En 911, la paix ayant été rendue au duché de Normandie, Evreux se releva de ses désastres. Les moines de Saint-Taurin désiraient reconstruire leur abbaye ; mais les ressources leur manquaient, et l'absence de leurs reliques les privaient de tout moyen de s'en procurer. Désespérant d'en obtenir la restitution volontaire, ils durent songer à les recouvrer par la ruse. Trois d'entre eux, parmi les plus jeunes et les plus habiles, se chargèrent de cette

périlleuse entreprise. Ils se présentèrent à Lezoux comme de simples étudiants étrangers. Admis bientôt dans le clergé de cette ville en qualité de clercs, ils surent capter la confiance générale, et le plus adroit parvint à se faire nommer gardien des trésors sacrés. Une certaine nuit, les trois normands ouvrent la chasse, y prennent le corps de saint Taurin, le chargent sur leurs épaules et sortent furtivement de Lezoux. Ils prennent des chemins détournés pour cacher les traces de leurs pas. Après avoir passé la Saône à la distance d'une journée de Lyon, ils se dirigèrent à travers la Bresse vers le comté de Bourgogne. Arrivés dans la vallée du Suran, ils s'arrêtèrent à la porte d'une humble chaumière et y demandèrent l'hospitalité. Ayant repris leur course le lendemain, ils ne furent pas peu surpris, après avoir marché pendant tout le jour, de se retrouver le soir devant la maison qu'ils avaient quittée le matin. Le même phénomène se reproduisit les deux jours suivants. Ils ne doutèrent plus que saint Taurin marquait par un miracle le choix qu'il faisait de ce lieu pour le dépôt de ses reliques. Ils demandèrent à leur vieil hôte le nom du village qu'ils apercevaient à peu de distance. Ils apprirent que c'était Gigny, et qu'il y avait un moutier nouvellement construit que le célèbre comte Bernon dirigeait avec une grande sagesse. Ils se présentèrent à cet abbé et lui firent le récit de leur voyage. Bernon accueillit avec respect les reliques dont le Seigneur semblait le rendre dépositaire, et bientôt, convoquant tout le peuple de la contrée à une solennité religieuse, il en fit la pompeuse inauguration. L'abbaye de Gigny associa dès lors le nom de saint Taurin à celui de saint Pierre, son premier patron ; elle devint le but de nombreux pèlerinages, et le village qui l'entourait prit de l'importance et un accroissement rapide.

La maisonnette du pauvre homme, où les reliques de saint Taurin s'obstinèrent trois fois à revenir, demeura longtemps intacte au milieu des incendies et des ruines du voisinage. Elle fut ensuite changée en une chapelle, sous le vocable de saint Taurin, et vendue en 1792 comme bien national. Quant aux reliques de saint Taurin, patron de Gigny, elles furent profanées en 1794 et clouées à l'arbre de la liberté. Des personnes pieuses parvinrent toutefois à en sauver quelques fragments.

(Voir *Vies des Saints de Franche-Comté*, t. I^{er}, p. 393 et suiv., et ROUSSET, *Diction. géogr. du Jura, com. de Gigny*).

LA CHASSE D'OLIFERNE

(CANTON D'ARINTHOD).

Un garde forestier, attiré un matin par un bruit de chasse, était arrivé à une clairière de la forêt où s'élèvent les ruines du château d'Oliferne. Là, il avait trouvé rassemblés sous les amples rameaux d'un chêne une foule de grands seigneurs, de belles dames et de piqueurs, les uns mangeant sur le gazon, les autres gardant les chevaux ou distribuant la curée à de nombreux limiers. La joie la plus vive animait le banquet. N'osant aborder une société aussi brillante, le garde s'était retiré par un sentier oblique. Enchanté d'un spectacle si nouveau pour lui, il retourna la tête afin d'en jouir encore.... Tout avait disparu. On dit que les flancs de cette verte montagne retentissent toujours du son des cors, des voix humaines et des aboiements prolongés qui composent le concert magique où se plait l'âme de l'ancien seigneur de cette terre, autrefois maître des vallées de l'Ain, de l'Anchéronne et de la Valouse. On dit encore que cette montagne boisée, où s'élèvent les ruines solitaires du château d'Oliferne, écrit *Holoferne* dans les vieilles chartes, est célèbre par ses enchantements.

(D. MONNIER. *Trad. pop.*, p. 83).

LA CHASSE DU ROI HÉRODE

(VALLÉE DE CONDES, CANTON D'ARINTHOD).

On raconte dans la vallée de Condes, que le soir de la veille des Rois, l'ex-roi Hérode passe avec une meute nombreuse et bruyante dans cette contrée. Il passe si rapidement qu'on évite avec soin sa rencontre, car on serait renversé et foulé aux pieds sans miséricorde. Il y a un siècle que *le Caf* était pontonnier. Une nuit qu'il était couché, il est réveillé par les cris : *A la barque ! à la barque !* La nuit était profonde ; on était à la veille de la fête des Rois. Le Caf se lève, court à la nacelle et traverse la rivière. Là, se trouvait un grand monsieur, couvert d'un grand chapeau, armé d'un grand fusil et suivi d'une grande meute. Le personnage entre dans le bateau ; il y est suivi de ses chiens qui chargent d'un poids énorme le frêle esquif, car il y en avait au moins trois cents. En mettant pied à terre, le généreux passager remplit la main du pontonnier de pièces d'or. De retour dans sa maisonnette, le Caf voulut compter les louis qu'il avait reçus. Or, il ne trouva plus

dans son gousset que des feuilles de buis. Il se souvint alors que c'était la veille ces Rois, et il comprit qu'il venait d'avoir affaire à ce réprouvé d'Hérode.

(Id., p. 85).

LA MORT D'UNE VOUIVRE

(A CONDES, CANTON D'ARINTHOD).

Voici de quelle manière on raconte la mort d'une Vouivre qui venait autrefois se désaltérer à la source qui fait jouer le moulin de Condes. Un homme courageux de ce pays voulut un jour s'emparer du diamant de la Vouivre pendant le temps qu'elle mettait à étancher sa soif : car on sait que la Vouivre dépose son œil unique sur le gazon du rivage avant de se pencher sur l'eau. A cet effet, notre homme imagina de se blottir sous un cuvier et de poser ce cuvier sur le diamant merveilleux. Le stratagème réussit. La Vouivre, à son retour, ne trouvant plus son œil, se précipite avec fureur contre le cuvier. Mais le rusé villageois avait tout prévu ; il avait hérissé son cuvier de grands clous dont les pointes se présentaient en dehors ; et c'est en s'y blessant à plusieurs reprises que l'aveugle serpent succomba.

L'Ulysse de Condes jouit bien peu de temps de sa victoire : il mourut le lendemain. Quant au diamant, nul ne sait ce qu'il devint. Chose certaine, disent les primitifs du lieu, c'est que la Vouivre n'existe plus, qu'elle s'est tuée à Condes, et que ceux qui prétendent l'avoir vue depuis sont d'impudents menteurs.

MONNIER. *Trad.*, p. 108.

LE CHEVAL BLANC DE CHISSÉRIA

(CANTON D'ARINTHOD).

Le canton d'Arinthod a aussi son pégase, comme Foncine et Bonlieu. C'est un cheval blanc qui pousse des galops aériens. La tradition ne dit pas quel est le maître de ce brillant palefroi, qu'elle nomme le Pégase de Ségomon ou le *Cheval blanc de Chisséria*.

(Id., p. 240).

LA SELLE A DIEU

(VALLON DE VOGNA, CANTON D'ARINTHOD).

Dans le vallon de Vogna, environs d'Arinthod, on voyait encore,



en 1838, époque de sa destruction, un rocher brut, d'une configuration singulière, qui portait le nom de *Selle à Dieu*. Isolé, dans un terrain vague, ce rocher s'élevait comme un verre à pied, étant plus resserré vers le milieu de sa hauteur qu'à ses extrémités. Il y avait une place pour s'asseoir, naturellement formée. Il était resté dans les traditions locales que là venait jadis s'asseoir le juge de la contrée pour entendre les causes du peuple.

(*Id.*, p. 427).

LA PIERRE HÉNON

(CANTON D'ARINTHOD)

Dans le même vallon de Vogna, on voit encore *la Pierre Hénon*, énorme cube de pierre brute d'environ 12 mètres de hauteur, qui, en tombant du front des rochers voisins, s'est arrêté, peut-être par hasard, sur une de ses pointes. Sa position dans la plaine est d'autant plus étonnante qu'elle a une espèce de base élevée en mamelon au-dessus du niveau du sol. Autour de cette espèce de monument, on remarquait autrefois des pierres ayant sans doute servi de sièges et placées en cercle à quelque distance du point central. (*La même particularité se remarque autour du menhir de Norvaux, canton d'Amancey, (Doubs)*). On raconte dans le pays qu'on voyait quelquefois de jolies dames danser, au crépuscule, autour de la Pierre Hénon. Elles étaient fort gaies et parfois moqueuses, mais insaisissables, et devenaient tout-à-coup invisibles. Ces dames étaient, dit-on, les fées qui hantent encore les cavités des rochers en forme de fer à cheval que l'on voit en ce lieu retiré. Il existe, en outre, dans ces parages solitaires, une Dame Blanche qui vient souvent se percher comme une colombe dans le feuillage d'un gros tilleul, où elle reste longtemps en observation pour prendre note de la conduite des jeunes filles.

On parle aussi dans ce pays, dit Monnier, qui l'a beaucoup étudié, d'un cheval blanc monté par un esprit rouge.

LA DAME DE BLOUISSIA OU LA FÉE BUCHERONNE

(CANTON D'ARINTHOD).

La prairie de Blouissia, au bord de la Valouse, est exclusivement réservée au pâturage. Les bergers y devancent l'aurore et n'en revien-

nent souvent qu'à la nuit close. C'est à ces heures de lumière douteuse que leur apparaît la Dame de Blouissia. Elle porte, disent-ils, un gentil chapeau pendu derrière son dos et une charmante pannetière à son bras. D'un pas léger, elle passe lestement près de vous, sans que l'on entende même le froissement des plis de sa robe. Vous la voyez monter, sans le moindre effort, au haut de la roche d'où tombe en cascade le ruisseau de la Péchouère, puis elle disparaît.

D'autres disent que la Dame de Blouissia est une *Fée bûcheronne*. Ils l'ont vue quelquefois au pied d'un gros poirier qui a cru à la Condamine, autre climat voisin de Blouissia. On ne sait pourquoi elle frappe de vigoureux coups de cognée cet arbre fruitier. Au reste, lorsqu'après avoir entendu le bruit de la hache, on va voir si ce grand arbre est enfin renversé, on le trouve debout, intact, sans le moindre indice des coups qu'il a reçus. On ignore si cette fée bûcheronne est une âme en peine condamnée à revenir en ce monde pour expier ses fautes par des efforts superflus, ou si elle s'amuse à tenir la vigilance des propriétaires éveillés, dans l'intérêt de l'agriculture.

(Voir MONNIEA, loc. cit., p. 433).

LES DAMES DE PIERRE OU D'OLIFERNE

(CANTON D'ARINTHOD).

Le seigneur d'Oliferne était un des personnages les plus puissants de son époque. Son pouvoir balançait celui du roi de France. Il était aussi haut que son manoir, c'est-à-dire aussi orgueilleux que son château était élevé. Un envoyé du monarque lui apporte un jour une déclaration de guerre. « Allez dire à votre maître, répond le présomptueux seigneur, qu'il ne croit pas assez de foin dans tout son royaume pour remplir les fossés de mon château. » Attaqué d'abord par la force, le fier baron resta vainqueur; mais il eut ensuite à se défendre contre la ruse. On ne chercha plus qu'à s'emparer de sa personne, et des émissaires apostés le guettèrent pour le surprendre pendant le sommeil. Or, se doutant bien de l'espionnage, que fit le rusé seigneur? Partout où il se retirait pour passer la nuit, il arrivait sur un cheval ferré à rebours, de manière à faire croire qu'il était parti de ce lieu dans la direction des empreintes des fers de sa monture sur le sol. A la fin, cependant, le roi se rendit maître de la formidable forteresse. Le seigneur s'échappa; mais ses trois filles, saisies dans leur refuge, payèrent de leur vie la résistance

de leur père. Le roi les fit périr par le supplice de Régulus. On les enferma dans un tonneau garni de clous à l'intérieur et on les lança dans la pente de la montagne. Le tonneau roula ainsi jusqu'au fond de la vallée, trajet d'une demi-lieue, qui fut fait en moins de deux minutes. La rivière de l'Ain le reçut dans ses flots, et la pitié du peuple, qu'émut cette triste aventure, imagina une métamorphose pour en perpétuer le souvenir. On montre, en effet, sur la rive opposée, en face d'Oliferne, trois pointes de rochers d'inégales hauteurs qui se nomment *les trois Damettes*. La tradition ajoute que les âmes toutes filiales des dames d'Oliferne n'ont pu se décider encore à se rendre où vont toutes les âmes, et qu'elles sont toujours errantes et plaintives parmi les ruines de leur antique manoir.

(La tradition n'a pas conservé le nom du seigneur d'Oliferne. Il en est qui supposent que se pourrait être le fameux Thiébaud de Chauffour, avec lequel Tristan de Chalon fut obligé de composer).

LE PETIT HOMME ROUGE DE VOGNA

(CANTON D'ARINTHOD).

Une ancienne tradition populaire supposait l'existence d'un homme rouge qui apparaissait à Paris, dans le château des Tuileries, à chaque événement malheureux qui menaçait les maîtres de ce palais. Cette tradition reprit cours sous Napoléon I^{er}. On a prétendu même que ce démon familier lui avait apparu en Egypte. C'était, dit Béranger, un vol fait au château des Tuileries, en faveur des Pyramides. La tradition du *Petit Homme Rouge* des Tuileries a inspiré à Béranger une de ses plus fameuses chansons, en 1826.

Le mythe du Petit Homme Rouge, dans le vallon de Vogna, n'est peut-être pas étranger à celui des Tuileries. Sa rencontre inspire toujours de l'effroi. Monté sur son cheval blanc, ce Petit Homme Rouge de Vogna est maudit comme un envoyé des plus mauvais présages.

(Voir MONNIER. *Trad.*, p. 516).

LES PETITES DEMOISELLES DE CORNOD

(CANTON D'ARINTHOD).

Certaines petites Demoiselles Blanches fréquentent, aux environs de Cornod, le pré de l'Ile, ainsi nommé de ce que la Valouse le contourne

en grande partie. Elles viennent y prendre leurs ébats avant le lever du soleil, au moment où les vapeurs de la terre semblent les porter. On les dit aussi légères, aussi transparentes que le brouillard même; et l'on est heureux de les voir former leurs rondes, ou se poursuivre en riant. Désiré Monnier rapporte à cette occasion qu'un garçon nommé Félicien était allé un matin conduire les chevaux au pâturage du pré de l'île. Il y vit les *Petites Demoiselles Blanches*. C'était au temps des fenaisons. On avait élevé des meules de foin dans la prairie, et les mignonnes sylphides dansaient autour, si légèrement, d'une manière si gracieuse, que c'était merveille à les voir. Félicien en était devenu amoureux sur-le-champ. Il en aurait volontiers demandé une en mariage, s'il l'eût osé; mais la richesse et l'élégance de leur parure lui firent comprendre que ces belles jeunes filles étaient au-dessus de sa condition.

LE FOLLET DE CORNOD

(CANTON D'ARINTHOD).

Le follet de Cornod est un espiègle dont tous les bons tours se terminent par un long ricanement bien accentué. Ses malices passent souvent les bornes de la plaisanterie. Partout il s'attache aux pas des ivrognes, des peureux et des imbéciles qu'il turlupine de son mieux. Sous la *Côte-de-l'Ane*, entre Cornod et Santonnas, il se tient en embuscade pour s'amuser aux dépens du voyageur. Il l'arrête, il secoue la hotte ou le panier qu'il porte, ou glisse sur sa tête comme un coup de vent. Heureux celui pour qui ses espiègleries ne dégénèrent pas en voies de fait. Couronnée Rochet, qui revenait un jour de Santonnas, ayant à son bras un petit panier de couturière, se sentit tout-à-coup arrêtée par une force incompréhensible; puis elle entendit comme un grand vent passer près d'elle. Son panier fut, à plusieurs reprises, secoué violemment, puis un rude soufflet faillit la renverser. Au même instant, un long éclat de rire se fit entendre.

(Voir *Annuaire du Jura*, 1852, p. 167).

ANSELME DE RUPT

(CANTON D'ARINTHOD).

Une ancienne famille de Franche-Comté portait le nom de Rupt, village du canton d'Arinthod.

On raconte qu'au commencement du ^{xv}^m^e siècle, Anselme de Rupt, prêt à partir de Venise, se promenait pour la dernière fois sur la place Saint-Marc qui était illuminée. Il s'amusait à regarder danser des jeunes filles qui accompagnaient de leurs castagnettes le chant des gondoliers. La clepsydre de la tour marquait onze heures, et le sire de Rupt allait quitter la place, quand une vieille, le tirant par son *domino*, lui dit à voix basse : « Est-ce vous, seigneur Grimaldi ? Giustina vous attend depuis une heure ; son mari est à Malamoque ; elle a dû vous l'écrire ce matin. » Anselme ne répondit point, de peur que le son de sa voix ne le trahit, mais il suivit la charitable dame. Elle ouvrit la porte d'un jardin, traversa plusieurs cours, et introduisit le chevalier dans un cabinet sans lumière. Bientôt il entend le léger bruit d'une robe de soie ; une main caressante lève le taffetas de son masque, et une bouche qui devait être charmante, lui donne un doux baiser. Mais tout-à-coup la porte se brise avec fracas ; un spectre couvert d'un sac de pénitent noir, se précipite dans la chambre, escorté de plusieurs valets qui tenaient des flambeaux. « Misérable ! dit le spectre au sire de Rupt, viens-tu ici me déshonorer ?.... » A ces mots, il broie le masque sur le visage d'Anselme, le regarde, et s'écrie : « O ciel ! ce n'est point Grimaldi.... »

« Ce n'est point Grimaldi ! répète Giustina éperdue. Soyez bénis, anges du ciel ! » Ce cri d'amour rendit au spectre toute sa rage. Il interrogea d'un ton terrible le sire de Rupt qui, obligé de filer doux, raconta mot à mot ce qui lui était arrivé. L'époux, à ce récit, fit un signe à ses satellites, qui étranglèrent la malheureuse Giustina. On banda les yeux à Anselme ; on le mena sous le portail d'une église, et on lui signifia que, s'il ne partait pas le matin-même, il serait assassiné le soir.

Le sire de Rupt fut, dit-on, si troublé par cette aventure, qu'il en perdit la tête, et ne recouvra un peu de raison que sept ans plus tard, après avoir fait un pèlerinage à Saint-Claude. Le peuple, qui ignorait cette histoire, allait disant que le sire de Rupt était resté sept ans muet, pour avoir requis d'amour une nonne.

(Voir DUSILLET. *Iseult*, p. 47).

LES SORCIÈRES DE LAVANS - SUR - VALOUSE

(CANTON D'ARINTHOD).

Deux femmes, Guillauma Proby, d'Enchey, et Louise Thevenin, du

même lieu, furent poursuivies comme sorcières, il y a trois cents ans. Dans leur interrogatoire, ces femmes avouèrent « qu'elles avaient jeté une fois dans l'étang de Balide, rière Enchey, certaine eau qu'elles avaient eues de leur démon, et que tout aussitôt s'élevèrent plusieurs brouillards et *nielles*, qu'elles envoyèrent sur les noyers du village de Cornod ; au moyen de quoi les fruits des arbres tombèrent à terre pour la plupart. » Boguet dit que Guillaume Proby avait une marque au cou, de couleur brune, et de la grandeur d'un petit denier ; que pour la recevoir elle s'était mise à genoux, tenant en main une chandelle ardente et renonçant Dieu, chrême, baptême et sa part du paradis. Boguet ajoute que cette femme planta dans cette marque, en sa présence, une grosse épingle, sans ressentir aucune douleur.

TRADITIONS DE CHISSÉRIA

(CANTON D'ARINTHOD)

Il serait difficile de trouver dans notre province une terre plus féconde en souvenirs de l'époque celtique, que le bassin de la Valouse. Si les monuments druidiques abondent autour de la Bourgade d'Arinthod, ancien centre religieux de cette poétique contrée, de naïves croyances se perpétuent, comme d'autre monuments du même âge, dans les villages environnants.

L'habitant de Chisséria n'a point à étaler aux yeux des curieux, comme celui du vallon de Vogna, un menhir, une enceinte sacrée, un buste de prêtresse, des médailles gauloises et romaines ; mais il les séduira par ses merveilleuses légendes. Il leur montrera des *Dracks* apparaissant dans les airs sous la forme d'un cheval blanc, d'agaçantes *Demoiselles* folâtrant au clair de la lune sur les bords des étangs, la *Vouivre* à l'étincelante escarboucle, volant de la tour de Dramelay à celle de Montcroissant, des *Loups-Garrous*, des *Sorciers* courant au sabbat, montés sur des fuseaux. Il leur fera entendre la voix du génie hospitalier caché sous les ruines de Montcroissant, qui invite tous les passants à venir goûter le vin généreux enfoui depuis des siècles dans les caves de ce vieux castel. Si nous signalons ces traditions, dit le géographe du Jura, c'est que les historiens peuvent en tirer parti aussi bien que les poètes. On en retrouve de semblables en Bretagne, dans le Poitou et dans tous les lieux où les Druides eurent des collèges.

LES RÈCITS DE GENEVIÈVE

(CANTON D'ARINTHOD).

La bonne Geneviève d'Arinthod avait vu tous les follets de la contrée, et elle ne se cachait pas d'avoir assisté quelquefois à la *synagogue*. Se trouvant un soir dans un moulin, près d'Arinthod, elle vit, après souper, tous les gens de la maison prendre une petite fiole, et, de son contenu, se frotter les jointures des membres. Aussitôt les voilà qui partent les uns après les autres par la cheminée. Ne sachant que penser de cette singulière sortie, Geneviève court à la croisée, et voit un pommier chargé d'une volée d'oiseaux de toutes couleurs qui se livraient à un ramage étourdissant. Sa première pensée fut de faire le signe de la croix, et aussitôt tous les sorciers emplumés s'envolèrent en poussant des cris.

Une autre fois, revenant un peu tard de la foire d'Arinthod, Geneviève aperçoit au loin la lueur d'un feu. Elle se dirige vers ce foyer. Là, elle remarque, dans un buisson, une bouteille qu'elle ramasse. Elle la débouche par curiosité et verse dans le creux de sa main une goutte du liquide que contient la fiole. Au même instant, cette main se change en une patte de loup. Que faire ? Elle se désole. Par bonheur, en regardant autour d'elle, elle découvre un autre flacon. Elle hésite un moment à le prendre ; mais, supposant que celui-ci peut bien contenir un spécifique réparateur, elle se hasarde à en répandre une goutte sur sa patte honteuse, et elle a le bonheur de la voir renaître à la forme humaine. En même temps, elle commence à voir autour du foyer se trémousser la danse diabolique du sabbat, composée d'une foule de gens dont les figures et les noms lui étaient assez familiers.

(*Annuaire du Jura*, 1852, p. 128).

LE CHASSEUR

(CANTON D'ARINTHOD).

Dans le pays d'Arinthod, le *Chasseur* n'est pas moins redouté que le Follet. Une femme se plaint-elle à sa voisine d'avoir eu le cauchemar pendant la nuit, celle-ci ne manque pas de lui dire : *O Dama ! é i ait lou chausseu que vous a enchaussa !*

Christine de Rougemont, honnête et simple paysanne, mais issue d'une maison noble qui conservait encore l'épée d'un de ses ancêtres, racontait à peu près en ces termes la connaissance qu'elle avait faite

avec le *Chausseur* : « J'étais couchée; j'entendais dans la chambre comme les pas de quelqu'un qui aurait marché pesamment. Puis, ça monta sur le pied de mon lit; les feuilles de la pailleasse crièrent sous la pression, et bientôt ma poitrine fut oppressée d'un poids qui s'y posa. On me saisissait par le cou. J'entendis en même temps : *han ! han !* expression des efforts que l'on faisait pour me suffoquer. Mon mari m'entendant gémir et râler, me secoua vivement. Ça me quitta aussitôt, et nous entendîmes tous deux le froissement des feuilles de la pailleasse et les mêmes pas dans la chambre. J'étais délivrée du *Chausseur*.

(*Annuaire du Jura*, 1852, p. 172).

GRABOLIBUS

(CANTON D'ARINTHOD).

Sous les voûtes du donjon ruiné d'Oliferne, territoire de Vesclès, on dit qu'il y a d'immenses trésors gardés par un animal redoutable. Un soir de Noël, trois amis s'étaient réunis pour boire un coup et se conforter contre les dangers d'une expédition nocturne qu'ils avaient résolu d'entreprendre : au lieu d'aller à la messe de minuit, ils voulurent visiter *Grabolibus*, au château d'Oliferne. Il y a là une citerne fort belle où sont cachés les précieux trésors dont la possession est promise aux mortels les plus courageux. Nos trois champions étaient braves; ils se repentirent pourtant de leur acte de hardiesse. A minuit, comme ils étaient là, une porte s'ouvrit dans la citerne et il en sortit un monstre noir. L'inférieur béliet prit sur son dos ses trois visiteurs et les emporta dans les airs. Il alla déposer le plus savant des trois, qui s'était troublé sur la lecture, dit la tradition, derrière la grange Véra, au-dessus de la montagne des *Trois-Damettes*; il porta le second sur le châtelard isolé d'Ufalla, célèbre par les feux annuels de la S'-Jean, et il déposa le troisième sur le Molard de Nétro, qui domine le village de Chancia. Nos pauvres chercheurs d'aventures passèrent ainsi une nuit bien triste et bien désenchantée. Ce ne fut que le lendemain qu'ils purent, en recouvrant l'usage de leurs sens, retrouver le chemin de leur demeure. Ils n'ont point fait depuis, dit-on, de nouvelles visites à *Grabolibus*.

(*Annuaire du Jura*, 1853, p. 209).

Nous avons recueilli à Pagnoz, canton de Villersfarlay, une tradition analogue sur la *Citerne de Vaugrenans*.

(Voir les *Traditions de l'arrondissement de Poligny*).

HISTOIRE.

UN DOCUMENT SUR L'INVASION FRANÇAISE DE 1595

Jean Grivel, dont le curieux journal, publié en 1865 par M. Achille Chéreau, renferme un récit circonstancié de l'invasion de notre province en 1595, contre son habitude, rapporte très-brièvement les faits qui suivirent immédiatement le combat de Fontaine-Française, et, en particulier, indique à peine une grosse escarmouche racontée dans la pièce suivante. Cette pièce est un imprimé du temps qui porte le nom de Jean Collet, imprimeur ordinaire du roi, demeurant à Troyes, en la rue Notre-Dame. Quelques lignes empruntées au récit de Grivel lui serviront d'introduction : « Toutes les places du duchié s'estant rendues audit roy de Navarre (Henri IV), dit le brave seigneur de Perrigny, sauf Seurre et Chalon, qui estoient encore tenues par ledit sieur du Mayne, et s'estant augmentées les forces du Navarrois, parce qu'il luy venoit gens de tous costés, ainsi que ses affaires prospéroient, il s'achemina le quinziesme de juing devers Mirebeau et Saint-Seyne, et logea son armée à deux heures de la nostre, prenant encore son quartier à Fontaine-Françoise, qui est ung villaige assis partie sur ce pays et partie sur le duchié. De quoy adverty le Connestable, et ayant reconnu ses forces n'estre suffisantes pour soustenir celles dudit Navarrois, il se retrancha auprès dudit Gray, et ne voulut oncques se mestre en campagne pour combattre, de peur d'hazarder son armée, et, par conséquent, l'estat de ce pays. Et en ceste sorte demeurèrent les deux armées fort prochaines l'une de l'autre par l'espace d'environ trois sepmaines, sans qu'il y eut aultre chose que quelques escarmouches ou quelques charges données à l'improviste sur quelques quartiers. » Voici maintenant comment les Français racontent la plus importante sans doute de ces escarmouches.

A. VAYSSIÈRE.

**LA DEFFAICTE DE HUICT CENS CHEVAUX, ET QUATRE Cens
Harquebusiers Espagnols aupres de Gray, le douziesme
jour de Juillet, Mil cinq cens quatre vingt quinze.**

Comme Monsieur le Mareschal de Biron assisté de Messieurs les Ducs de Guyse, et d'Elbeuf et autres seigneurs fussent partis de l'armée du roy hyer, mercredy, douziesme de ce mois, avec six cens chevaulx, et deux cens Harquebuziers. à cheval pour aller recognoistre la contenance des ennemis, et faire d'avantage selon l'occasion (lesquels ennemis s'estoyent depuis la première rencontre tousjours reserrez dans leurs retranchemens), arrivez qu'ilz furent auprès d'Aspremont, où le général de la cavalerie ennemye, don Alonce estoit logé avec huict cens chevaulx, et quatre cens espagnols, qui bordoient leur costé de la rivière de Saône, gardant un guay qu'ilz avoient rompu, ledict sieur mareschal fit attaquer une escarmouche, laquelle dura plus de deux heures.

Et voyant que les ennemis ne vouloient pas passer la rivière, et qu'il n'y avoit ordre de passer ledict guay, pour ce qu'il estoit gardé par lesdicts Espagnols et rompu, il fit passer à nage Monsieur le comte de Thorigny, mareschal de camp, assisté des sieurs de Montoisson (1) et Saint-Genier, enseigne de la compagnie de Monsieur le Connestable, et environ trente de la compagnie du sieur de Vitry et autres, jusques au nombre de soixante chevaulx en tout.

Puis estant passez au péril de l'harquebouzerie espagnole, ilz chargerent si furieusement et la cavallerie et infanterie ennemie, qu'après un assez long combat (pendant lequel ledict sieur mareschal et princes cy-dessus nommez et autres seigneurs estoient passez aussi à la nage), l'infanterie espagnole fut taillée en pieces, et en demeura plus de six ou sept vingtz mors sur la place, tous les capitaines prins ou tuez, desquels le comte de Chiverny en tua un, qui opiniatroit le combat avec une rudache.

(1) On lit *Montbazon* dans une autre relation de la même époque.

Toute la cavalerie mise en route, et en fut tué ou prins plus de cent cinquante.

Quatre cornettes apportées des hier au quartier, et dit-on qu'il y en a encore deux prises, et tous ces qui les portoyent morts. Ledict don Alonce, général de la cavallerie, prins et blecé.

Le grand Pagador prins, et le reste de ladicte cavallerie menée battant jusques à Gray.

Les autres particularitez ne se savent pas encores, mais à ce soir le roy les sçaura, et envoira le discours incontinent. Cependant, le secrétaire Petit dira ce qu'il en sçait particulièrement.

En ce combat, ledict sieur comte de Thorigny a esté blessé.

Le jeune de Rodes mort, et douze ou quinze autres de la noblesse tuez ou blessez, desquelz on ne sçait pas encore bien les noms. Il y a eu aussi force chevaulx qui sont demeurez sur la place, et entre autres, celui dudict sieur comte de Thorigny.

Ledict sieur mareschal ne revint qu'hier au soir de l'armée. C'est pourquoy on n'a pas encore sceu toutes les particularitez.

Et outre ce, Monsieur le Connestable n'a pas eu le loisir d'en mander d'avantage.

Faict à Dijon le xiii juillet 1595.

Signé : RUZÉ.

BOTANIQUE.

DE QUELQUES PLANTES

les plus communes, croissant aux environs
de la ville de Poligny,

PAR M. EDMOND SAURIA.

(Suite)

III. — DAPHNÉ, *D. Mezereum*, Bois - Gentil ; famille des *Thymélées*.

C'est ce charmant arbrisseau de 5 à 9 décimètres de haut, à tige simple ou rameuse, que l'on rencontre au premier printemps, principalement dans nos bois montueux. Ses feuilles sont lancéolées, rétrécies

à la base, minces, d'un vert pâle, un peu glauque en dessous, glabres, ciliées sur les bords dans leur jeunesse, non persistantes, et naissant après les fleurs. Ses fleurs rose foncé, rarement blanches, sont odorantes ; placées comme épis latéraux le long des rameaux, elles sont ternies, sessiles. Les baies sont rouges ou jaunâtres.

On en fait, dès les mois de février et de mars, de jolis bouquets qu'il n'est pas toujours prudent de tenir à la bouche.

L'écorce du Daphné est inodore ; mais si on la mâche, on éprouve bien vite une sensation brûlante, caustique, tenace, insupportable.

L'écorce, macérée dans de l'eau ou du vinaigre pendant quelques heures, appliquée sur la peau et maintenue avec un bandage, produit au bout d'un certain temps de la démangeaison, de l'inflammation et une éruption de boutons. C'est un vésicant assez employé dans le pays, où on lui donne le nom de *Sain-Bois*, *Bois-Garou*, bien que le *garou* soit l'écorce du *Daphné Gnidium*, qui croît dans les lieux montueux et arides du midi de la France.

Dans l'industrie, on l'emploie pour la teinture.

On utilise la semence pour faire des appâts destinés à empoisonner les loups et les renards.

Le Daphné est un médicament qui demande à être employé avec prudence ; c'est un purgatif sudorifique, drastique, fondant suivant la dose à laquelle on l'administre.

On rencontre également dans nos bois le *Daphné Lauréole* et le *Daphné Alpin*, mais plus rarement.

Le *Laurus Nobilis*, ou *Laurier des Poètes*, le Laurier sauce, que l'on cultive dans les jardins, appartient à une famille voisine, les *Laurinées*.

On cultive plusieurs espèces de Daphné : le Daphné cannellé, blanc, de l'Inde, *Passerine du Cap* :

Le bois de Daphné sert à faire des chapeaux dits de *paille blanche*.

Daphné, fille du fleuve Penée, selon la Fable, fuyant les poursuites d'Apollon, transporté d'amour pour elle, fut, sur sa prière, changée en Laurier. Le dieu de la musique et de la poésie en détacha alors une branche dont il se fit une couronne, voulut que le laurier lui fut consacré, et devint la récompense des poètes.

IV. — SCILLE, *S. Bifolia*, *S. à deux feuilles* ; famille des *Liliacées*.

Une jolie petite fleur bleue, quelquefois blanche ou rosée, ressemblant à nos Jacinthes de jardin ; elle apparaît au printemps dans les

bois taillis peu épais, voir même dans certaines vignes en côte.

C'est une plante à bulbe ovoïde, assez profondément enfoncée en terre, produisant deux ou trois feuilles étalées ou recourbées, lancéolées, linéaires canaliculées, ou roulées au sommet. Sa hampe est terminée par une grappe lâche, en forme de corymbes à pédicelles dressés, ses inférieurs plus longs sans bractées.

Une plante de la même famille, et très-employée en thérapeutique, est la Scille maritime, Scille officinale. La bulbe ou oignon de cette dernière, que l'on récolte en automne sur les plages sablonneuses de l'Océan et de la Méditerranée, est un puissant diurétique qui, employé à trop hautes doses, peut produire des accidents graves. On en extrait la scillitine.

De nombreuses variétés de Scille sont cultivées dans nos jardins : la Scille agréable, dite *Hyacinthe*, Scille campanulée d'Espagne, Scille à fleurs en ombelle, à petites fleurs bleues, etc.

V. — **PRIMEVÈRE**, *Primula Officinalis*, famille des *Primulacées* ;
vulg. *Pâquette*, *Coucou*, *Coqueluchon*, *Oreille d'Ours*.

Cette plante très-vivace se rencontre dans les bois taillis, dans les prés, le long des haies. Ses feuilles radicales, d'un beau vert, sont surmontées d'une hampe dressée, cylindrique, pubescente, terminée par une ombelle de huit à douze fleurs odorantes, d'un beau jaune, avec cinq taches orangées à la gorge.

Cette plante officinale est employée en entier en thérapeutique ; mais ce sont principalement les fleurs dont on fait usage ; leur odeur semble annoncer une action sur le système nerveux comme calmante et antispasmodique analogue à celle des fleurs de Tilleul. Elles peuvent, à ce titre, prendre rang parmi les tisanes utilisées contre les affections inflammatoires.

On fait, avec un mélange de fleurs de Primevère, du citron et du miel, une boisson d'une belle couleur d'or, d'une odeur suave et d'une saveur agréable.

On en cultive un très-grand nombre de variétés : doubles, roses, bleues, brunes, violacées, etc. Les chèvres et les moutons mangent le feuillage et les abeilles en recherchent les fleurs.

VI. — **ANÉMONE**, *Anémone des Bois*, *Sylvie*,
Renoncule des Bois.

Cette plante, la plus répandue des Anémonées, se trouve dans nos

bois et haies. Elle appartient à la famille des *Renonculacées*.

Sa hampe, haute d'environ 10 à 15 centimètres, uniflore, rarement biflore, glabre, garnie de quelques poils, munie, aux deux tiers de sa hauteur, d'un involucre composé de trois ou cinq feuilles pétiolées, un peu velues, à trois folioles ovales, bi ou trifides, à lobes incisés, dentés, un peu velus. Les feuilles radicales sont à peu près semblables, quelquefois elles sont nulles. La fleur terminale, penchée avant la floraison, a six ou huit sépales blancs elliptiques un peu rosés en dessous. Le rhizôme cylindrique et rampant permet à cette plante de se propager assez rapidement.

Cette plante est âcre, vénéneuse, et peut même produire l'empoisonnement. Pilée et appliquée sur la peau, elle produit l'effet d'un cautère. Infusée dans du vinaigre et employée en lotions, elle peut devenir un puissant antisporique.

L'*Anémone Pulsatille*, *Coquelourde*, se rencontre plus spécialement dans les pâturages arides des régions montagneuses du Jura.

On en cultive de nombreuses variétés : *Anémone des Jardins* ou *étoilée*, à fleurs jaunes, à fleurs bleues, *Anémone hépatique*, etc.

VII. — PULMONAIRE, *P. Officinalis*, *Sauge de Jérusalem* ; *famille des Borraginées*.

Cette plante, qui doit tenir son nom de *Pulmonaire*, autant parce qu'elle était regardée autrefois comme souveraine dans les affections de poitrine, qu'à cause d'une certaine analogie de couleur de sa fleur rose-violacée avec celle des poumons atteints de cette terrible maladie, se rencontre dès le mois de mars dans les haies, au bord des bois, dans les lieux un peu ombragés. Sa tige est droite, velue, un peu anguleuse. Ses feuilles radicales sont ovales, oblongues, pétiolées, décurrentes, hérissées de poils rudes et courts, parsemées de taches blanchâtres. Ses feuilles caulinaires sont sessiles, plus étroites. Sa fleur varie du rose au bleu, bleu violacé, quelquefois même elle est blanche ; elle est disposée en bouquet terminal. Elle appartient à la pentandrie monogynie de Linné : Calice campanulé à cinq angles et cinq lobes ; corolle en entonnoir à cinq lobes à gorge barbue ; un style, cinq étamines.

Cette plante, à l'état frais, est émolliente, adoucissante, pectorale. On l'emploie dans les affections de poitrine. Desséchée, elle devient noirâtre et cassante. Elle contient, comme la *Bourrache* et la *Buglosse*, du nitrate de potasse.

On s'en sert pour la teinture en brun.

Les horticulteurs en cultivent plusieurs variétés : *Pulmonaires de Virginie, de Sibérie.*

VIII. — TUSSILAGE, *Tussilago farfara*, L. *Pas d'Ane*,
Pas de Cheval, *Herbe de St Guérin*, *Procheton*, *Taconet*, *Taconnot*,
folius antè patrem ; famille des *Synanthérées*.

Cette plante vivace se trouve aux bords des fossés, des ruisseaux, dans les terrains calcaires argileux, sur les côteaux humides et gras, dans les vignes humides en pente. Le vigneron ne la connaît que trop, car une fois implantée, il a beaucoup de peine à s'en débarrasser.

Les fleurs du Tussilage apparaissent longtemps avant les feuilles.

La dénomination de *Tussilage* lui a été donnée à cause de son emploi contre la toux, et celle de *Pas d'Ane* à cause de la forme de ses feuilles.

Les racines sont longues, grêles, traçantes, blanchâtres ; ses tiges droites, simples, uniflores, garnies d'écailles membraneuses ; ses feuilles toutes radicales sont pétiolées, arrondies, cordiformes, vertes en dessus, cotonneuses et blanchâtres en dessous ; ses fleurs radiées, d'un beau jaune, et apparaissant dès les mois de février et mars.

On emploie les fleurs et plus rarement les feuilles. Ces fleurs, d'une odeur fort agréable, sont récoltées avant l'entière floraison ; les feuilles sont amères et mucilagineuses.

Cette plante est rangée en pharmacie parmi les espèces pectorales.

On cultive dans les jardins : le *Tussilage odorant*, *Tussilago frayæus*, l'*Héliotrope d'hiver* à fleurs purpurines.

IX. — FAUX-NARCISSE, *N. sauvage* ou *des prés*,
Fleur-de-Coucou, *Olives*, *Clochettes*, *Narcissus*, *Pseudo-Narcissus* ;
famille des *Amaryllidées*.

C'est une belle plante du printemps, que l'on rencontre par groupe, le plus souvent dans les bois taillis, surtout montueux. Les feuilles sont toutes radicales, presque de la longueur de la hampe, d'un vert un peu glauque, linéaires, obtuses, un peu épaisses, légèrement canaliculées ; la hampe, de 2 à 3 décimètres, est un peu comprimée, à deux angles, légèrement striée, uniflore, rarement biflore ; spathe lancéolée, mince, scarieuse ; la fleur est grande, d'un beau jaune, penchée ou horizontale, portée sur un long pédoncule caché dans la spathe ; le péricône obconique, à six divisions ascendantes ou étalées, ovales, lancéolées, d'un jaune pâle, quelquefois presque blanchâtres, à couronne d'un jaune plus

foncé, en cloche allongée, un peu évasée au sommet et dentée crénelée.

La fleur n'a ni odeur ni saveur bien déterminée. Les bulbes ont une saveur amère et âcre.

Le *Narcisse des Poètes, Jeannette*, que l'on trouve assez communément dans les jardins, vient à l'état sauvage dans la partie haute de l'arrondissement, mais fleurit un peu plus tard.

La fleur est grande, d'une odeur très-agréable, un peu penchée. Le péricône, à six divisions planes, ovales, mucronées, d'un blanc pur, étalées, est muni à la gorge d'une couronne courte, en roue, jaunâtre, crénelée, à bord d'un rouge écarlate.

On cultive également dans les jardins une foule de plantes appartenant à cette même famille : Le *Narcisse à bouquet, N. tazetta* ; le *N. Grand-Soleil-d'Or, N. aureus* ; le *N. odorant, N. odoratus*, le *N. Jonquille, N. Jonquilla*, dont il a de nombreuses espèces ; les *Nivéoles*, les *Galanthes*, etc.

X. → LAMIER, famille des Labiées.

Le *Lamier pourpre* appartient au nombreux genre *Lamium*.

C'est une plante haute de 2 à 3 décimètres, souvent rougeâtre ; tige rameuse dès la base, couchée inférieurement, presque glabre, peu feuillée ; feuilles pétiolées, cordiformes, ovales, obtuses, inégalement crénelées dentées, un peu rugueuses, pubescentes, les inférieures plus petites, arrondies, les supérieures entassées au sommet de la tige ; verticilles rapprochés ; fleurs purpurines, quelquefois blanches.

Cette plante fleurit de mars en octobre et est excessivement répandue dans les lieux cultivés, les champs, les vignes.

Le *Lamium Album* prend généralement le nom d'*Ortie blanche*. C'est une plante que l'on rencontre, dès le mois d'avril, dans les lieux incultes, aux bords des murs, des haies près des villages. Les verticilles sont de six à vingt fleurs blanches.

L'*Ortie blanche*, haute de 30 à 40 centimètres, a une odeur forte et désagréable, une saveur un peu amère. Elle est tonique et astringente. Les corolles mondées de leur calice sont préférables aux parties herbacées. On les utilise dans les fleurs-blanches, les diarrhées, etc.

Cette plante est regardée comme vomitive et antispasmodique. On l'a proposée contre la coqueluche, l'asthme, la toux convulsive, diverses affections nerveuses, etc.

Galeobdolon luteum. Cette plante, voisine de l'ortie blanche, fleurit presque à la même époque de l'année. Sa tige, haute de 5 à 6 décim.,

un peu velue, redressée, accompagnée de rejets stériles, rampants; ses feuilles pétiolées, cordiformes, ovales, acuminées, fortement dentées en scie; ses verticilles nombreux, axillaires, lui donnent, au premier aspect, malgré la couleur de ses fleurs, qui sont d'un beau jaune, une certaine ressemblance de famille avec l'ortie blanche, qui permettrait presque de la dénommer *ortie jaune*.

(A suivre).

SÉANCE GÉNÉRALE DU 20 AVRIL 1876.

Présidence de M. le Dr BOUSSON.

La séance est ouverte à 10 heures. — Le procès-verbal de la dernière séance est lu et adopté.

M. le Ministre de l'agriculture et du commerce annonce à la Société qu'il lui a accordé pour la présente année une subvention de 600 fr.; M. le Préfet du Jura, de son côté, nous fait savoir qu'il nous a inscrit pour une somme de 300 fr. sur la liste des subventions qu'il accorde chaque année aux Sociétés agricoles du département, au nom du Conseil Général.

M. le Ministre de l'agriculture demande à la Société de nommer un délégué à la réunion qui aura lieu le vendredi 12 mai, au Concours régional de Lons-le-Saunier. M. Bousson, président, est désigné.

La Société d'émulation du Jura tiendra le dimanche 21 mai sa séance annuelle. Elle nous invite à y envoyer des délégués. — L'invitation est acceptée, et MM. Baille, président honoraire, et Cournut, principal du collège, sont choisis comme délégués.

La Société centrale d'horticulture de France envoie le programme de l'Exposition qu'elle organisera, à Paris, du 29 mai au 1^{er} juin prochain.

L'Institut des provinces de France envoie différents documents ou circulaires destinés à nous faire connaître son organisation et le but qu'il se propose. Il nous demande pour son Annuaire une notice détaillée sur notre Société. Le bureau est chargé d'examiner cette question, et, s'il y a lieu, de faire droit à la demande.

M. Château, chimiste à Aubervilliers, envoie, à l'appui de sa candidature au titre de membre correspondant, six opuscules traitant de différentes questions de chimie, ainsi que la liste de tous les ouvrages ou mémoires qu'il a fait publier.

Il est donné lecture d'un article de M. E. Sauria : *De quelques plantes les plus communes croissant aux environs de la ville de Poligny*, et d'une *Revue des journaux agricoles et scientifiques*, par M. le D^r Rouget.

Les deux seront insérés au Bulletin.

Sont ensuite nommés :

Membre titulaire : M. le D^r Droux, de Chapois, présenté par M. le D^r Bousson.

Et membre correspondant : M. Château, chimiste à Aubervilliers, présenté par M. Richard.

La séance est levée à onze heures et demie.

REVUE DES JOURNAUX AGRICOLES ET SCIENTIFIQUES,

PAR M. LE DOCTEUR ROUGET (D'ARBOIS), MEMBRE FONDATEUR.

Le schiste sulfaté (1). — M. Gontier, ancien gérant de l'usine à schiste de la Varenne d'Ygornay (Saône-et-Loire), ne considère pas le schiste comme un engrais proprement dit, mais il pense que, par une manipulation convenable et une addition de sulfate de fer, il peut devenir le concentrateur par excellence des agents de fertilisation; il serait donc avantageux de le faire entrer dans la préparation des composts, dans les litières, le fumier.

Le schiste peut encore servir de désinfectant pour les cimetières, et voici comment il faudrait agir à ce sujet : Après que le cercueil a été mis dans la fosse et recouvert d'une couche de terre d'environ 50 centimètres, on étend sur cette terre 100 kilog. de schiste sulfaté en poudre; environ une couche de 10 centim. de hauteur suffit pour absorber et décomposer tous les gaz provenant de la décomposition des cadavres; on place de la terre par-dessus, comme à l'ordinaire; la couche de schiste sulfaté s'oppose à toutes émanations putrides au dehors, les absorbant et les décomposant au fur et à mesure de leur formation. Après le terme fixé par l'autorité pour le renouvellement des fosses, on trouverait une couche de schiste saturée de gaz et de sulfate d'ammoniaque. Cette poudre fertilisante serait livrée à l'agriculture et remplacée sur le nouveau cercueil par du schiste nouveau. Ainsi serait trouvé le moyen de garantir utilement les vivants des maux que les morts nous

(1) Voir *Bulletin de la Société* pour 1874, page 323.

envoient. Le schiste sulfaté en poudre vaut 3 fr. 40 les 100 kil. On peut donc essayer l'emploi de ce moyen sans grandes dépenses. Dans ces conditions, le rôle du schiste serait donc d'absorber un produit nuisible perdu dans l'atmosphère, de constituer un récipient devenant un épurateur hygiénique.

(*Journal des cultivateurs*, N° 40, 1875).

Les lapins et les dindons. — Bien des choses utiles sont inconnues dans les campagnes, dont il serait facile cependant de tirer un bon parti. Ainsi, on élève assez généralement des lapins dans la plupart des fermes bien gérées; seulement, ces lapins appartiennent à l'espèce commune, dont la peau n'a qu'une valeur insignifiante.

Si on renonçait à cette vieille routine pour n'élever que des lapins russes angoras, on aurait une chair d'aussi bonne qualité, mais de plus la peau d'un animal qui se vend communément de 1 fr. 50 à 2 fr. 50.

Il en est de même des dindons. On élève à peu près partout des dindons au plumage noir, qui sont portés sur nos marchés où on ne vend que la bête. Si, au lieu d'élever des dindons noirs, on élevait des dindons blancs, on tirerait un grand parti des plumes. Ces animaux ont sous le ventre, notamment entre les pattes, des plumes que l'industrie emploie pour faire du faux marabout et dont elle fait grand cas.

Dans quelques parties de la France, particulièrement dans le Nord, on exploite le dindon blanc sur une certaine échelle, et il n'est pas rare qu'un seul animal de cette espèce, le mâle préférentiellement, donne une récolte de plumes d'une valeur courante de 25 à 35 francs.

(*Journal d'agriculture et d'horticulture de la Gironde*).

Sur la doctrine de l'évolution. — M. Naudin, l'un des précurseurs de la théorie transformiste, accepte la doctrine des transformations brusques et combat celle des transformations lentes. Ce savant si autorisé en ces matières fait valoir deux raisons contre le système de Darwin, c'est-à-dire contre l'hypothèse de modifications infiniment petites s'accumulant pendant un temps infini.

La première de ces raisons, c'est que l'on n'a pas à sa disposition un temps infini, comme se le persuadent les darwinistes. Suivant les calculs les plus récents, dit M. Naudin, la « durée *maximum* de la vie animale sur notre globe peut être approximativement évaluée à quelques dizaines, à une cinquantaine de millions d'années tout au plus, et les progrès ultérieurs de la science n'élèveront jamais cette estimation, mais

tendront au contraire à la restreindre.» Or, cinquante millions d'années peuvent paraître un assez joli chiffre ; mais, en réalité, il est absolument insuffisant pour expliquer la production de toutes les formes organiques, si on les suppose produites par des modifications insensibles. Ce ne sont pas des millions d'années, ce seraient des milliards de siècles qu'il faudrait.

En second lieu, l'erreur de Darwin est d'entendre trop à la lettre et d'une manière trop matérielle le célèbre principe de Leibnitz, le principe de continuité. *Natura non facit Saltus* ; soit, mais Leibnitz lui-même a reconnu que les courbes, comme il le disait, avaient des « points de rebroussement » qui n'empêchaient pas la continuité. Certains degrés peuvent être traversés d'une manière plus ou moins rapide, et dans le secret de l'incubation, sans qu'il soit nécessaire de croire que tous les changements se font par degrés imperceptibles. Ces changements insensibles sont entièrement contraires à l'expérience ; et M. Naudin, qui a étudié si à fond les variations des espèces botaniques, est ici une puissante autorité : « Quand un changement même très-notable se produit, dit-il, il survient brusquement dans l'intervalle d'une génération à l'autre. La fixation des variétés a pu demander du temps ; mais leur apparition a toujours été subite. »

Selon cette doctrine, la variation a lieu dans le germe même, ou pendant la période d'incubation, et les circonstances extérieures, si souvent invoquées, le climat, le milieu, les habitudes n'ont que très-peu d'importance : « Quand les espèces varient, elles le font en vertu d'une propriété intrinsèque et innée, qui n'est qu'un reste de la plasticité primordiale ; et les conditions extérieures n'agissent qu'en déterminant la rupture d'équilibre qui permet à cette plasticité de produire ses effets. » La *sélection naturelle* de Darwin, dans cette hypothèse, ne joue aussi qu'un rôle très-secondaire. Les espèces tombent d'elles-mêmes, lorsqu'elles ont épuisé la quantité de force plastique qu'elles contenaient, comme elles naissent en vertu de cette même force : « Dans ma manière de voir, dit l'auteur, les faibles périssent parce qu'ils sont arrivés à la limite de leurs forces, et ils périraient même sans la concurrence des plus forts. » En un mot, le point de vue de M. Naudin est de remplacer dans la théorie de l'évolution, les causes extérieures, accidentelles, purement fortuites, par une force plastique interne qui d'un protoplasme primordial « tire les grandes lignes de l'organisation, puis les lignes secondaires, et descendant du général au particulier, toutes les

formes actuellement existantes, qui sont nos espèces, nos races, nos variétés. »

(M. Paul Janet. *Le Temps* du 2 Avril 1875).

Les livres et les animaux domestiques peuvent transmettre les maladies contagieuses. — Le *Scientific American* regarde les animaux domestiques, les chiens et les chats surtout, et les livres, comme des instruments de transmission des maladies contagieuses :

Un cas de fièvre scarlatine, dit ce journal, a été constaté récemment en Angleterre, cas dans lequel la maladie avait été, à n'en pas douter, transmise à des enfants par un chien. L'animal avait été le compagnon constant d'une personne atteinte de ce mal, et son poil s'était probablement imprégné du principe contagieux de la fièvre.

Cela donne à penser que tous les animaux domestiques sont susceptibles de propager une maladie contagieuse, et l'on doit recommander de les tenir éloignés des chambres de malades pendant la période dangereuse.

Les livres des librairies publiques peuvent être considérés également comme des agents actifs de propagation des maladies, et, parmi ceux-ci, les livres qui se lisent journellement et qui peuvent, par suite, se trouver fréquemment entre les mains de malades atteints d'affections contagieuses, sont le plus à craindre.

(*Le National*, N° 3,005).

Signe rare et peu connu de la rage des animaux domestiques (1). — Si grand et redoutable est le danger de la rage pour les populations, surtout au point de vue de sa communication, qu'il est important de leur en faire connaître les formes diverses, variées, trompeuses, sous lesquelles elle se manifeste et se dissimule parfois. On ne saurait trop insister sur ce sujet. Les symptômes diffèrent suivant les espèces animales, et les plus constants, les plus caractéristiques même, comme l'action de mordre et l'impossibilité de boire, manquent parfois.

Le signe qu'expose aujourd'hui la *Santé publique* est d'autant plus utile à connaître, qu'il se présente rarement et peut en imposer à des vétérinaires instruits : « l'acharnement d'un animal à se gratter, se frotter avec violence, à se mordre et se déchirer sans cause appréciable, doit

(1) Voir *Bulletin de la Société* pour 1872, page 148.

être considéré comme une forme réelle, quoique rare, de l'excitation morbide et initiale de la rage. Il n'y a pas lieu d'en faire une maladie particulière de la peau, et il est très-essentiel de prendre les plus grandes précautions envers les animaux qui la présentent. » (*La Santé publique* du 15 mars 1875).

Démographie de la France. — La méthode employée par M. Bertillon lui a permis de faire l'étude la plus complète de la mortalité de l'enfance. Il a montré, par exemple, que, étant connu ce fait que les enfants illégitimes meurent beaucoup plus que les enfants légitimes, l'écart entre la mortalité des uns et des autres est plus grand à la campagne qu'à la ville; et cet écart qui va en diminuant à la ville, va, au contraire, en augmentant jusqu'à la fin de la première année à la campagne; de plus, tandis que la mortalité observée dans la première semaine, la plus périlleuse pour tous les enfants, va en diminuant pour la seconde chez les enfants légitimes, elle va, au contraire, en augmentant dans les mêmes périodes chez les enfants naturels.

Au point de vue de l'influence des saisons, M. Bertillon a démontré que tandis que la saison d'hiver était la plus défavorable aux vieillards, c'était la saison des chaleurs, principalement août et septembre, qui était la plus pernicieuse pour les enfants, surtout dans la première année.

Relativement à l'influence du célibat et du mariage, M. Bertillon a multiplié les preuves à l'appui de ce fait déjà connu, que l'association conjugale diminue la mortalité. Mais ce fait souffre cependant une exception digne de l'attention des médecins : c'est que les mariages contractés avant la fin de la vingtième année, loin de diminuer les chances de la mortalité les augmentent au contraire, pour les femmes, dans la proportion de 7 à 11, et pour les hommes, dans celle de 7 à 50, c'est-à-dire de 1 à 7. Il faut donc que les médecins usent de toute leur influence pour empêcher les unions prématurées que la loi autorise, mais dont la science démontre les dangers. (*Académie de Médecine*).

Au moment où la population parisienne a accompagné Michelet à sa dernière demeure, et par une grandiose et sévère manifestation, a témoigné de son admiration pour le grand historien, la publication de l'*Histoire de France* par livraisons illustrées, paraissant deux fois par semaine, trouve en dehors de son succès habituel, comme un regain d'actualité. Tous ceux qui, par leur présence à ces funérailles, ont voulu honorer la mémoire de

Michelet, veulent, les uns lire, les autres relire ces pages immortelles qu'anime le souffle d'un vrai patriote et d'un grand citoyen.

Chaque livraison, ornée d'un dessin original dû au crayon pittoresque de Vierge, se vend 50 centimes. Librairie Lacroix, 13, faubourg Montmartre.

La dernière livraison parue nous fait assister à la terrible lutte de Philippe-le-Bel contre Boniface VIII, à l'humiliation du Pape par le Roi de France.

C'est avec les couleurs les plus vives et avec une éloquence toute particulière que Michelet nous retrace le grandiose spectacle de ces deux puissances du moyen-âge, qui ont entamé un combat sans autre issue que la destruction de l'un ou de l'autre. Nous comprenons pourquoi le Roi de France a triomphé, et grâce à quels auxiliaires obstinés dans leur entêtement, il a remporté la victoire.

Parmi toutes les pages admirables de cette histoire, c'est là une des plus belles. Aussi le public fait-il à cette publication l'accueil qu'elle mérite, et Michelet est aujourd'hui considéré comme notre grand historien national. En lisant son *Histoire de France*, on peut être fier d'appartenir à la nation qui a une pareille histoire et qui possède un tel historien.

La 40^e livraison a paru à la librairie Lacroix, 13, faubourg Montmartre (50 centimes). Chaque livraison est accompagnée d'un dessin original de M. Vierge.

Le succès de cette publication populaire va en grandissant. Personne ne conteste plus aujourd'hui le mérite transcendant de l'œuvre, et le génie de Michelet, par son rayonnement, a éclipsé tous ses détracteurs. C'est une lecture instructive et récréative à la fois que celle de cette *Histoire de France*, que le plus pur patriotisme et le plus profond amour de la liberté a inspirée. C'est un livre qui devrait être dans toutes les mains et qui bientôt le sera.

Cette admirable *Histoire de France* de Michelet obtient tous les succès qu'une œuvre de cette valeur était en droit d'attendre du public. C'est en poète, c'est en philosophe, c'est en historien que l'illustre écrivain auquel Paris a fait de si magnifiques funérailles, juge les hommes et les choses et parle de nos annales nationales. On dirait, et c'est là un des traits caractéristiques de son génie, qu'il a vécu dans chaque siècle, dont il décrit avec une fidélité de contemporain, non-seulement les mœurs et les usages, mais aussi le courant d'idées et la tendance morale. Un souffle de liberté et de patriotisme traverse toutes ces pages, sans cependant troubler l'impartialité de l'historien, qui sait se mettre au niveau des époques qu'il analyse et à la portée des générations qu'il juge.

Une nouvelle feuille, *La Basse-Cour*, paraissant le 1^{er} et le 15 de chaque mois, vient d'être créée à Paris.

Ce journal, utile aux propriétaires de châteaux et de villas, ainsi qu'aux

agriculteurs, a pour but principal de donner les indications les plus minutieuses et les plus précises sur le gouvernement de la basse-cour et sur tout ce qui en dépend de près ou de loin, *au point de vue pratique et lucratif*; il renferme, en outre, tous les renseignements concernant les concours et expositions agricoles, régionales, florales, hippiques, etc., etc.

Nous souhaitons la bienvenue à cette publication, dont le prix est des plus modiques : 6 fr. par an, pour toute la France. 14, boulevard Poissonnière, à Paris.



CONCOURS DE JEUNE BÉTAIL.

Ce Concours aura lieu le lundi 25 septembre 1876, à 9 heures du matin, au champ de foire de Poligny.

Ne pourront concourir que les taureaux et génisses de deux à trente mois, et ne seront primés que les sujets qui, toutes choses égales d'ailleurs, présenteront le plus beau type de l'écusson décrit par Guépon.

Seront distribuées les médailles et primes ci-après :

GÉNISSES.

1 ^{er} prix, médaille de bronze	et 50 fr.
2 ^{me} id.	id. et 30
3 ^{me} id.	id. et 30
4 ^{me} id.	id. et 20
5 ^{me} id.	id. et 20
6 ^{me} id.	mention honorable et 10
7 ^{me} id.	id. et 10

TAUREAUX.

1 ^{er} prix, médaille de bronze	et 50 fr.
2 ^{me} id.	id. et 30
3 ^{me} id.	id. et 30
4 ^{me} id.	id. et 20
5 ^{me} id.	id. et 20
6 ^{me} id.	mention honorable et 10
7 ^{me} id.	id. et 10

Une prime d'honneur pourra être décernée par la Société au sujet qui réunirait des conditions exceptionnelles.

La distribution des récompenses aura lieu le même jour, à 3 heures.

SUPPLÉMENT

Aux Traditions populaires de l'arrondissement de Lons-le-Saunier.

APPARITION DE DEUX ARMÉES EN L'AIR

(CANTON DE VOITEUR).

Le jeudi, lendemain du jour des Cendres, 8 mars 1590, dit Guyot-Maillard, dans sa *Description* imprimée en cette même année, étant à Baume-les-Messieurs, abbaye impériale et bien renommée au Comté de Bourgogne, laquelle est posée en un fond et enclose de tous côtés de hauts rochers ou boulevards, si bien unis naturellement, qu'on les dirait taillés au marteau par la main de l'homme, comme j'avais résolu d'aller à la foire de Lons-le-Saunier, ville digne de remarque, proche ladite abbaye, m'étant levé environ une demi-heure avant l'aube du jour et étant sorti, je vis dans le ciel, au-dessus de Castel-Charlon, deux armées en marche. Une bataille eût lieu. La première des deux armées disparut sur la ville d'Arlay, et l'autre sur Poligny. Une nuée épaisse tirant sur le rouge les enveloppa et fit perdre de vue tous les combattants.

Un grand nombre de personnes, et en différents lieux, ajoute Guyot-Maillard, furent comme moi témoins de ce spectacle prodigieux.

(Voir à la Bibliothèque de Besançon, sciences et arts, N° 3640, la rare et curieuse plaquette de Guyot Maillard).

LA FONTAINE D'HUILE

(CANTON DE SELLIÈRES).

Dans la crypte de l'église de Saint-Lothain, canton de Sellières, à côté de la pierre sépulcrale du cénobite, on montre au visiteur un petit monument en forme de chapelle. C'était, dit la tradition locale, l'orifice de la miraculeuse fontaine d'huile dont saint Lothain avait doté le monastère qu'il fonda en ce lieu. La tradition ajoute que pendant une guerre, un soldat ennemi ayant voulu laver ses bottes dans cette fontaine, elle tarit tout-à-coup.

LE PRIEURÉ DU SAUVEMENT

(CANTON DE SELLIÈRES)

Mahaut, fille de Jean de Chalon l'Antique et d'Isabelle de Courtenay, sa seconde épouse, assistait à une partie de chasse près du château d'Arlay, vers le milieu du ^{xiii}^e siècle. Elle s'égara dans les bois. Arrivée dans une clairière, son cheval s'engagea dans un marécage formé par les eaux de la fontaine Ebron, et ne put en sortir. Cette jeune fille se trouvant seule au milieu de la forêt pendant la nuit, vit rôder autour d'elle des fantômes, des animaux féroces et des monstres bizarres aux yeux de feu. Ce qui contribuait à augmenter sa frayeur, dit-on, c'est qu'elle se trouvait en présence des ruines d'un vieux moutier de bénédictins, que l'imagination populaire peuplait de revenants. C'est alors que Mahaut fit vœu de bâtir, en cette solitude, une autre abbaye, et de se consacrer au service du Seigneur si elle échappait au danger. Ses vœux ayant été exaucés, elle accomplit sa promesse. Le cloître, établi pour douze religieuses et un prieur chargé d'en avoir soin, fut bâti près de la fontaine Ebron, qui passait pour avoir des vertus merveilleuses, et principalement pour guérir la fièvre.

L'histoire ne renverse pas de fond en comble la légende, comme le prétend Rousset; elle dit seulement : Il paraît que le prieuré du Sauvement fut fondé par Jean de Chalon pour sa fille Mahaut, vouée dès l'enfance à la Vierge, à la suite de quelque événement dont on n'a point conservé le souvenir. D'ailleurs, sur la tombe de Mahaut, qui mourut prieure du Sauvement, on remarque une sculpture représentant une chaîne d'animaux, tels que lions, chiens, dragons, vouivres marchant à la file et se mordant le bout de la queue. Au milieu de cette procession, apparaît une petite dame assise sur une mule et armée d'une énorme dague, avec laquelle elle a l'air de se défendre (1).

(1) Le mausolée de Mahaut existait encore au centre de l'église prieurale au ^{xviii}^e siècle. Il était en marbre de St.-Lothain. Le prince Louis de Beaufrémont, dont l'arrière grand-mère était la dernière des Courtenay, ayant eu occasion de visiter, en 1760, la chapelle abandonnée du Sauvement, remarqua ce tombeau et ne voulut pas le laisser plus longtemps exposé aux profanations. Il présenta une requête à l'archevêque de Besançon et au doyen du chapitre de Baume, pour obtenir sa translation dans l'église de ce dernier lieu. Une enquête fut immédiatement commencée. Les curés de Vers et de Mantry donnèrent leur consentement, à condition que les restes de la chapelle du Sauvement seraient détruits et rasés, pour éviter d'y avoir les superstitions et scandales qu'une fausse dévotion y avait introduits. Cette chapelle était sous le vocable de l'Assomption. Le 15 août de chaque année, les populations dalentour venaient en foule en pèlerinage vénérer la statue de la Vierge et boire de l'eau miraculeuse de la fontaine Ebron. Cette vogue dégénéra en abus. La religion n'était souvent qu'un prétexte pour favoriser en ce lieu des

TRADITIONS POPULAIRES DE L'ARRONDISSEMENT DE DOLE

RECUEILLIES PAR M. CH. THURIET

LES DAMES BLANCHES DE RYE ET TIBERT DE RYE (CANTON DE CHAUMERGY).

Le village de Rye, au canton de Chaumergy, est d'une antiquité incontestable. Sans parler du *Chemin des Fées*, qui allait de Bellevesvre à Rahon par le hameau de Beaumeix, on y trouve des vestiges de fossés d'une largeur extraordinaire, qui paraissent avoir servi à circonscrire un *oppida*. Les habitants de Rye prétendent aussi voir folâtrer sur le bord de ces fossés de belles *Dames blanches* et des génies tels que ceux qui apparaissaient aux crédules populations celtiques.

Le village de Rye a donné son nom à une des plus anciennes familles de la Franche-Comté. Une tradition rapporte que saint Claude avait une fois prédit à Tibert de Rye qu'il ne mourrait qu'après avoir vu quatre soleils à la fois. Le preux vivait donc en paix, rassuré par cette prédiction. Mais un jour qu'il traversait la ville de Salins, il rencontra un chevalier armé de toutes pièces qui voulut lui barrer le passage. Le sire de Rye s'apprêtait à le punir, quand tout-à-coup il aperçut quatre soleils peints sur le bouclier de l'inconnu. Il leva aussitôt sa lance, et le chevalier discourtois s'évanouit dans les airs. Tibert de Rye qui, à l'aspect du fatal écu, s'était rappelé la prédiction du saint abbé, ne douta point de sa fin prochaine. Il se dépouilla de ses armes et se rendit chez des moines noirs qui lui donnèrent un capuchon. Il passa huit jours en prières, et le neuvième, il expira, sans douleur, à l'instant où les moines chantaient le dernier *libera*.

(ROUSSET, *com. de Rye*. — DUSILLET, *Iseult*, 1, p. 205).

rendez-vous d'amour. La statue miraculeuse de la Vierge, qui était au Sauvement, est conservée aujourd'hui à Chapelambert. Quant au mausolée de Mahaut, il fut transféré à l'abbaye de Baumeles-Messieurs, le 27 août 1767, aux frais du prince de Beaufrumont. On voit encore ce remarquable monument à l'abbaye de Baume, et l'État vient d'accorder une somme de 5,000 francs pour sa restauration.

LES ESPRITS DE MONT-SAINT

(CANTON DE CHAUSSIN).

Le Mont-Saint est un monticule boisé au couchant de Nevy-les-Dole. On le considère comme un lieu redouté. On craint d'y hasarder ses pas à des heures tardives. Il passe pour être un rendez-vous de revenants et d'esprits. Il est le théâtre d'apparitions nocturnes très-effrayantes. L'âme noire d'un ancien notaire de Parcey y vient errer tristement. Enfin la *Dame blanche* y dirige aussi ses promenades solitaires. Cette dame blanche, observe Désiré Monnier, est peut-être une châtelaine de la terre féodale de Nevy.

LÉGENDE ET CHANSON DU VAL D'AMOUR

(CANTON DE CHAUSSIN).

A l'extrémité occidentale du Mont-Saint, à Rougemont, il existait autrefois un château. Dans ce château demeurait une jeune demoiselle, dont les amours ont eu dans leur drame une analogie très-grande avec le mythe grec de Héro et Léandre. C'est cette légende que l'on raconte dans tout le bassin de la Loue, depuis Cléron jusqu'à Nevy, qui a fait donner à cette contrée le joli nom de *Val d'amour*. L'amant de la châtelaine de Rougemont habitait, dit-on, Germigney. Il descendait la rivière à travers ses mille circuits et ses mille écueils. Un jour, sa nacelle ayant chaviré, le jeune homme périt victime de son imprudence et de son amour. Le peuple de la contrée attribue la cause de cette mort infortunée à la jeune châtelaine qui avait, cette nuit-là, éteint à la fenêtre de sa tour une lampe qui devait servir de phare à son cher navigateur.

On ajoute que, pour retrouver dans les eaux du lac que formait la Loue en cette endroit, le corps de son cher amant, la châtelaine fit percer la montagne qui formait digue. L'endroit où ce travail fut exécuté aurait retenu le nom de *Parcey*.

Autre version. — La Loue formait jadis un lac étroit entre deux longues chaînes de rochers. Il ne reste aucun vestige de la digue qui retenait les eaux de ce lac, vu que les flots en ont roulé les débris dans le Doubs. Au reste, tous les habitants des rives de la Loue content, chacun à sa manière, l'*histoire de l'amant noyé*. Saint Bernard avait fondé le moutier d'Ounans sur les ruines d'une chapelle votive dédiée à la mémoire d'un damoiseau victime d'un imprudent amour. Le vénérable Hilaire, archevêque de Besançon, nous a conservé cette histoire.

« Cinq ou six siècles en ça, vivait à Clairvent un riche homme de Bourgogne, qui joignait la déplaisance à la fierté. Les tourelles de son château se miraient dans le lac de Loue. Il avait une fille belle à ravir et qui n'était pourtant mie glorieuse. Cette jolie pucelle aimait un gent menestreur de Montbarrey; mais Rainfroi, dur et chiche, ne voulait pas qu'elle épousât le pauvre Philippe, et la vive Alicette fut mise en étroite prison, malgré ses pleurs. Philippe alors creusa un chêne à l'aide du feu, et quand la lune était à son décours, il traversait le lac, guidé par un fanal qu'allumait la nourrice d'Alicette. Il baisait la main de sa mie à travers les barreaux de la tour et revenait content de sa soirée. Mais sa boursette s'épuisa bien vite à payer la nourrice avaricieuse. La maudite gogne souffla une nuit son cierge, et le canot mal dirigé dévala tout à fond. Philippe se noya tristement. Peu de jours après, Rainfroi passa lui-même de vie à trépas, et sa fille, libre enfin, jura de retrouver son amant mort ou vif. Elle fit rompre à Parcey la digue qui retenait les eaux du lac, et l'on retrouva en effet, à Chissey, où il avait *chust*, Philippe déjà tout défiguré. Alicette garda de lui perpétuelle souvenance, et bâtit la chapelle d'Ounans, où elle fut inhumée à côté de son doux ami. Dieu ayt son âme ! Ainsi soit-il. »

Voilà ce que narraient les chastes Bernardines en confabulant au réfectoire.

On voit au Musée de Dole les fragments d'un canot de la plus haute antiquité, creusé à l'aide du feu et à la manière des sauvages. Ce canot a dû être enseveli sous les eaux de la Loue longtemps avant que les Gaulois fussent civilisés.

Enfin, sur cette légende, assurément une des plus gracieuses que nous possédions, a été greffée une chanson populaire qui trouve ici sa place naturelle.

Qui veut ouïr une chanson ?
C'est une jeune demoiselle
Qui pleurait et qui soupirait,
Que son amant n'allait plus voir.

Belle, je vous irais bien voir;
Je crains de fâcher votre père.
Permettez-moi d'ouvrir la tour,
J'irai vous y voir nuit et jour.

Bel amant si vous y venez
J'y mettrai flambeau pour enseigne.

Tant que le flambeau durera,
Jamais l'amour ne finira.

Le bel amant s'est embarqué
Parmi les eaux, parmi les ondes,
A mis le pied sur le bateau,
N'a plus vu ciel ni flambeau.

Le lac flottant l'a enlevé
Parmi ses eaux, parmi ses ondes.
Le lac a repris son courroux,
L'envoie accoster à la tour.

Quand la belle se réveilla,
Qu'elle mit la tête en fenêtre,
Regarde en haut, regarde en bas
Et voit son amant au trépas.

Chose cruelle que d'aimer
Quand on n'a pas celui qu'on aime.
Hier au soir j'avais un amant :
Je n'en ai plus présentement.

Je m'en irai parmi les bois,
Feraï comme la tourterelle ;
Je m'en irai finir mes jours
Comme mon amant ses amours.

De la pointe de mes ciseaux
Perçerai une de mes veines
Et ferai couler de mon sang
Peur ressusciter mon amant.

(Voir : Désiré MONNIER, *Trad.* — Alex. de SAINT-JUAN, *Album franc-comtois*, p. 221. — DUSILLET, *Isœul*. — Max. BUCHON, *Noëls et Chants populaires de la Franche-Comté*).

L'ESPRIT DE L'ABIME DE BEAUVOISIN

(CANTON DE CHAUSSIN).

Les sires de Longwy, branche de la maison de Chalon, recueillaient, dit-on, jadis les paillettes d'or que le Doubs roulait, à l'aide de peaux de moutons. Ils avaient couvert les rives de ce fleuve de leurs superbes manoirs.

Un jour que la jeune Hélène, riche héritière de cette illustre maison, d'où descendait Jacques de Molay, dernier grand maître des Templiers, se baignait seule à l'écart, l'Esprit de l'abîme de Beauvoisin enleva cette belle fille. On dit que, depuis lors, elle habite avec lui un gouffre impénétrable. Autrefois, quand un preux de Longwy devait mourir, on entendait une femme se plaindre au fond de la rivière, et la dame pleureuse, qui n'était autre qu'Hélène, ne manquait point de visiter le chevalier agonisant et de lui donner un froid baiser.

(L. DUSILLET, *Iscult*, t. 2, p. 7).

LE GUÉ DE NEUBLANS

(CANTON DE CHAUSSIN).

Le 22 octobre 1421, sainte Colette, la célèbre réformatrice de l'ordre des Claristes, était à Neublans, allant de Poligny à Seurre, où l'attendait la duchesse de Bourgogne. P... de Baume, son confesseur, sœur Perrine, sa compagne, sept autres religieuses et un officier de la cour de Bourgogne l'accompagnaient. Elle se trouva arrêtée dans son voyage par les eaux enflées de la rivière du Doubs, qui ne permettait pas aux bateliers de la traverser. La Bienheureuse avait, comme à son ordinaire, passé une grande partie de la nuit en oraisons. Le jour étant venu, elle recommanda à son confesseur de tout disposer pour le départ; et comme il lui exposait l'impossibilité ou du moins l'extrême danger de traverser le Doubs : « Danger ! lui répondit-elle, et la Providence ? La Providence qui nous a conduits vous et moi depuis tant d'années, à travers tant de périls ! » L'officier de la duchesse, moins rassuré, promit de les suivre, mais seulement dans le cas où il n'y aurait pas trop de témérité à vouloir franchir l'obstacle. On descendit le côteau assez rapide au pied duquel coule la rivière. Colette marchait à la tête de la pieuse caravane. « Où donc est la rivière ? lui demanda sœur Perrine, cette rivière que l'on dit si grosse et que la barque ne passe plus ? — Allons toujours, lui répondit la sainte. »

Toute la troupe allait déjà sur l'eau et nul ne s'en apercevait, si ce n'est les paysans et les pontonniers qui, voyant nos voyageurs marcher sur les flots comme sur un chemin, poussaient des exclamations infinies. « Qu'est-ce donc qui fait crier ces gens-là ? demanda l'officier au confesseur. — Je l'ignore, dit le Révérend Père. Ils craignent sans doute que nous n'allions de gâté de cœur nous jeter au gouffre tout-à-l'heure. »

Arrivés sur la rive droite, au Petit-Noir, les compagnons de Colette

curent aussitôt les yeux dessillés, et ils virent la rivière qu'ils venaient de franchir à pied sec sans seulement y avoir pris garde. Colette se mit à genoux ; les personnes qui l'accompagnaient suivirent son exemple et remercièrent Dieu de la faveur qu'ils venaient de recevoir. Les habitants du Petit-Noir, stupéfaits, accompagnèrent, par respect, l'illustre réformatrice jusqu'à une lieue de leur village, en se recommandant à ses prières.

Ce miracle a été raconté par Désiré Monnier, d'après les manuscrits de l'abbé de Saint-Laurent.

(Voir ROUSSET, *com. de Neublans*, et *Vie de sainte Colette* dans les *Vies des Saints de Franche-Comté*, tome IV, page 341).

NOTRE-DAME - DES - BOIS, A RAHON

(CANTON DE CHAUSSIN).

A un quart d'heure du village de Rahon, canton de Chaussein, si célèbre par l'héroïque défense de son château, en 1638, où Carle Dusillet mourut martyr de son patriotisme, on trouve la chapelle de *Notre-Dame miraculeuse des Bois ou des Affligés*. Elle est à l'entrée du bois qui sépare Rahon de Villers-Robert, dans un site charmant. Elle a été reconstruite, en 1745, sur l'emplacement d'une autre chapelle très-ancienne. De nombreux pèlerins s'y rendent chaque jour. Les femmes stériles y vont implorer Notre-Dame pour obtenir des enfants. On y portait aussi les enfants morts-nés pour les faire rappeler à la vie. Ceux qui faisaient quelques mouvements étaient aussitôt baptisés et on les inhumait sous les vieux chênes qui entourent la chapelle à l'entrée du bois. Ce lieu ayant servi, il y a quelques années, à détourner la justice des traces d'un infanticide, il a été défendu depuis d'y faire aucune inhumation.

(Voir MARQUISSET, *Statistique de l'arrondissement de Dole*. — ROUSSET, *commune de Rahon*, etc.)

LA MARE SONNANTE DE BALAISEAUX

(CANTON DE CHAUSSIN).

Non loin de l'ancien château de Saint-Marie, il existe une mare profonde. Les habitants de Balaiseaux prétendent que l'on entend pendant la nuit de Noël des cloches sonner au fond de cette cavité.

Cette tradition rappelle quelque peu celle de la *Mare branlante* de Vercia, canton de Beaufort, que nous avons rapportée ailleurs (voir les traditions de l'arrondissement de Lons-le-Saunier). Des croyances populaires analogues à celles-ci se retrouvent du reste sur plusieurs points de notre province.

LES TRADITIONS DE TAVAUX

(CANTON DE CHEMIN).

Les savants s'accordent à dire que le village de Tavaux s'élève sur l'emplacement d'une ville importante sous les Romains, et dont la fondation serait bien antérieure à la conquête des Gaules par Jules César.

On y trouve encore la croyance aux trésors cachés sous le monument druidique appelé *Croix qui vire*, qu'on voyait près de Tavaux, et au dragon qui les gardait. Enfin, une autre tradition que l'on peut encore recueillir à Tavaux, c'est celle du *Drack* ou *Cheval blanc* qui errait sur la route pour saisir les voyageurs et les mener ensuite noyer dans le Doubs. C'est à peu près la même que nous avons recueillie à Chamblay (voir les traditions de l'arrond^t de Poligny). On croit, disent Roussel et Monnier, que ces croyances appartiennent aux temps celtiques.

LA TRADITION DE MOLAY

(CANTON DE CHEMIN).

Jacques de Molay, dernier Grand-Maitre des Templiers, naquit, dit-on, vers 1240, au château de Molay, situé dans la commune de ce nom, canton de Chemin (Jura). D'autres, toutefois, le font naître à Molay, canton de Vitrey (H^{te}-Saône). On peut voir en faveur de cette dernière opinion la *Généalogie* de Jacques de Molay, par M. Travelet, dans les Mémoires de la commission d'archéologie de la Haute-Saône, 1858, p. 58. Quoiqu'il en soit de cette controverse, on sait que les richesses immenses des Templiers, qui avaient dans notre province une quantité d'établissements, ayant excité la cupidité de Philippe-le-Bel, celui-ci obtint du pape Clément V la suppression de cet ordre, accusé de crimes imaginaires. A la suite d'un procès, où toutes les formes de la justice furent violées, les Templiers de France furent tous condamnés à mort. Jacques de Molay fut brûlé vif le 18 mars 1314, à la pointe de l'île de la Cité, à Paris. D'après une tradition populaire aussi vivace encore aux environs de Dole qu'elle peut l'être en d'autres lieux, Jacques de Molay,

du haut de son bûcher, aurait ajourné le pape à paraître devant Dieu dans quarante jours, et le roi de France dans l'année. Tous deux, en effet, moururent avant le terme fixé. Raynouard, dans sa tragédie des Templiers, a su tirer un excellent parti de cette tradition qui appartient à notre province plus qu'à tout autre, en raison de l'origine comtoise de Jacques de Molay. Ceux qui se plaisent encore à lire quelquefois de beaux vers français, ne manquent pas de connaître ceux-ci :

Un immense bûcher, dressé pour leur supplice,
S'élève en échafaud, et chaque chevalier
Croit mériter l'honneur d'y monter le premier;
Mais le Grand-Maitre arrive; il monte, il les devance;
Son front est rayonnant de gloire et d'espérance;
Il lève vers les cieux un regard assuré :
Il prie et l'on croit voir un mortel inspiré.
D'une voix formidable aussitôt il s'écrie :
« Nul de nous n'a trahi son Dieu et sa patrie;
« Français, souvenez-vous de nos derniers accents;
« Nous sommes innocents, nous mourons innocents.
« L'arrêt qui nous condamne est un arrêt injuste;
« Mais il est dans le ciel un tribunal auguste
« Que le faible opprimé jamais n'implore en vain,
« Et j'ose t'y citer, ô Pontife romain!
« Encor quarante jours!.... je t'y vois comparaître. »
Chacun en frémissant écoutait le Grand-Maitre.
Mais quel étonnement, quel trouble, quel effroi,
Quand il dit : « O Philippe, ô mon maitre, ô mon roi !
« Je te pardonne en vain, ta vie est condamnée;
« Au tribunal de Dieu je t'attends dans l'année. » Etc.

(ROUSSET, *commune de Molay*. — RAYNOUARD, *les Templiers*. — DUNOD DE CHARNAGE, *Histoire du Comté de Bourgogne*, tome III. — *Dissertation sur l'ordre des Templiers*, etc.)

LA CROIX QUI VIRE, A CHOISEY

(CANTON DE DOLE).

Au hameau de Bon-Repos, commune de Choisey, il existe une croix en pierre appelée *la Croix qui vire*. Les habitants du pays racontent qu'elle tourne sur elle même tous les cent ans, à minuit de Noël ; qu'un trésor, gardé par un démon, est caché à ses pieds, et que les sorciers y tenaient autrefois leur sabbat.

(ROUSSET, *commune de Choisey*).

LES ORPAILLEURS DE CRISSEY

(CANTON DE DOLE)

Une tradition constante à Crissey, c'est que ce village a été la résidence d'un grand nombre d'*orpailleurs*. Il est incontestable que jadis le Doubs roulait des paillettes d'or. La pêche de ce précieux métal était affirmée par les seigneurs riverains à des ouvriers nommés orpailleurs. Ceux qui s'occupaient de ce genre de pêche choisissaient les endroits où la rivière faisait des coudes et où s'était amassé du sable ou du gravier. Ils commençaient par passer ce sable à la claie ; ils le mettaient ensuite dans de grands baquets d'eau ; on le jetait ensuite avec l'eau sur des morceaux de drap grossier, ou sur des peaux de mouton tendues sur une claie inclinée. L'or s'attachait avec le sable le plus fin au poil du drap ou de la peau de mouton qu'on lavait de nouveau pour séparer l'or et le sable. Pour achever cette séparation, on faisait un dernier lavage dans une écuelle de bois, dont le fond était garni de rainures. On l'agitait en tournant. Le sable étant plus léger s'en allait par-dessus les bords de l'écuelle, tandis que l'or restait au fond. On obtenait ainsi, dit-on, un or quelquefois très-pur, d'autrefois mêlé avec de l'argent ou du cuivre. On suppose que le *Champ brésilien* tire son nom d'ouvriers venus, au XVI^e siècle des mines d'or du Brésil à l'effet de pêcher l'or dans le Doubs.

On assure, dit Rousset, que les sables du Doubs sont toujours originels, mais que l'exploitation de ces sables coûterait plus que ne pourrait valoir le produit même de l'exploitation, surtout aujourd'hui que l'or a une valeur beaucoup moindre qu'autrefois.

LES ESPRITS DU CHATEAU DE PARTHEY, A CHOISEY

(CANTON DE DOLE).

Le château de Parthey est fameux dans nos traditions par les esprits divers qui y apparaissent, dit-on, pendant la nuit. Il devint surtout célèbre au XVII^e siècle par l'apparition d'un Esprit qui, pendant plusieurs mois, en tourmenta les hôtes. Les savants ne s'accordent pas sur la date précise de cet événement. Nous croyons, dit Rousset, devoir la fixer à l'année 1643 ; car J.-B. Duchamp, la prétendue victime de Satan, ne devint propriétaire du château de Parthey qu'au mois d'octobre 1642,

●

et encore lui restait-il à acquérir la portion de Jeanne-Baptiste de Mont-Saint-Ligier, circonstance qui ne fut peut-être pas étrangère à l'événement.

Quoiqu'il en soit, le 11 mai, jour de Saint Jean-Baptiste, les habitants du château commencèrent à être inquiétés par un Esprit que l'on entendait en même temps dans différents endroits. Le tapage infernal qui se renouvelait chaque nuit força M. Duchamp de s'éloigner avec sa famille. Le Diable, maître de la maison, résista aux Carmes déchus de Dole, au curé, aux Bénédictins et aux Dominicains. On porta dans l'intérieur du castel le Saint-Sacrement et les reliques de saint Antoine; mais ni prières ni conjurations ne purent faire déguerpir l'infernal tapageur. Il fallut avoir recours à Notre-Dame de Mont-Roland, et le troisième jour du mois d'août, à la suite d'un vœu présenté par le révérend Père Marmet, de Salins, religieux de Cîteaux à Mont-Sainte-Marie, le château de Parthey fut enfin délivré de l'esprit satanique.

Avant la Révolution, on voyait, dans l'église de Mont-Roland, un tableau peint par Nicolas Labbé, de Clerval-sur-le-Doubs, représentant le château de M. Duchamp, avec cette inscription : *Parthey meum est, cede, Satan*. Un diable, de forme hideuse, fuyait d'une des vieilles tours du castel.

(Voir ROUSSET, *com. de Choisey*).

PHILIBERT DE PARTHEY

(CANTON DE DOLE)

Philibert de Parthey, de la maison de Vienne, qui vivait, dit-on, au temps du roi Pépin-le-Bref, était un homme de mœurs déréglées. Il n'avait ni foi, ni pudeur, ni souci de son salut. Les clercs eux-mêmes n'étaient pas à l'abri de ses larcins, et nulle jeune pèlerine, fût-elle chargée de reliques, n'osait passer sous les murs de son monastère. Il devint un jour éperdument amoureux d'une femme mariée, de Brigitte, épouse de saint Gengoul (voir la tradition suivante touchant saint Gengoul). Quand il la requit d'amour pour la première fois, cette dame le repoussa. — Honteux d'être ainsi rebuté, Philibert revenait un soir à Parthey, en suivant le cours de la Blaine. Il chevauchait pensif et taciturne, lorsqu'un inconnu arrêta brusquement son palefroi. — Qui es-tu ? lui dit-il. — Satan ; répondit une voix de tonnerre. Je sais la douleur qui te poing. Le ciel et la terre te réprouvent : j'accours à ton aide. Le diable présenta à Philibert un parchemin et un stylet de fer,

en disant : signe de ton sang cet écrit et je te livrerai Brigitte. Le parchemin portait ces mots, tracés en caractères de feu : Je me donne au diable et je lui lègue mon château de Parthey dans un an, à pareil jour. — Je ne signerai point, répond Philibert indigné. Le diable alors entraîna cheval et cavalier par une force irrésistible, au milieu d'un marais où le même soir tous les sorciers de la contrée arrivèrent au sabbat montés sur des hiboux, des chats, des chouettes et des manches à balai. Brigitte elle-même y fut apportée endormie sur les bras de deux esprits aériens. Un voile léger couvrait négligemment son sein. Philibert se trouble. Un démon ailé tenait d'une main le pacte infernal qu'il présentait à Philibert, et de l'autre il soulevait le voile de Brigitte. Philibert vaincu pousse un cri, se pique une veine et signe l'odieux contrat d'une main égarée. Bientôt un coq chanta et tout disparut. Philibert ne garda qu'un souvenir confus de ce qui s'était passé. Il se réveilla dans son lit et crut avoir rêvé. Deux choses pourtant l'inquiétaient : il avait au doigt une bague de femme et le sang coulait encore de la piqûre qu'il s'était faite. Impatient d'éclaircir ses doutes, il court chez Brigitte qui le reçoit et se livre à toutes les fureurs d'une passion effrénée.

A quelque temps de là, le vertueux époux de cette femme adultère mourut empoisonné. Mais l'excès des plaisirs lassa vite Philibert. Brigitte cessa de lui plaire.

Un soir, il revenait seul à pied de la demeure de cette femme. Il s'égarait et ne tarda pas à se trouver empêtré dans un marais. C'était précisément le lieu où il avait donné son âme au diable une année auparavant.

L'auteur d'Iseult, qui rapporte cet épisode avec beaucoup plus de développements, dit que Philibert fut tout-à-coup illuminé par un rayon de la grâce ; qu'il se repentit et obtint son salut par un seul acte de contrition parfaite, à l'instant même où le démon se précipitait sur lui pour ravir son âme. Cependant la tradition ajoute que Philibert de Parthey fut puni en ce monde comme l'exigeait la justice de Dieu. En effet, on le trouva mort le lendemain à quelques pas de son manoir.

LÉGENDE DE SAINT GENGOUL

(CHAMPVANS, CANTON DE DOLE)

« Ai lai Saint Gengou,
« Sonne ton chenevé t'en airés prou. »
(Proverbe comtois).

Gengou ou Gengoul, Gengulphe ou Gengolff, martyr, naquit en Bourgogne. Il porta les armes sous Pépin-le-Bref. C'était un chevalier

chaste et vertueux. Il fut poignardé, d'autres disent empoisonné par l'amant de sa femme. Plusieurs paroisses de Franche-Comté possèdent encore quelques-unes de ses reliques. On le révère à Champvans, près de Dole, comme un brave chevalier qui fut assassiné par l'amant de sa femme. Saint Gengoul est particulièrement vénéré à Montgesois, vallée de la Loue, comme le protecteur des fontaines et le vengeur de la foi conjugale. On lit, nous assure-t-on, dans la légende de saint Gengulphe, que peu de jours après sa mort, on vint dire à sa veuve que le corps du bienheureux faisait des miracles. « Jour de Dieu ! il fait des miracles comme je..... », répondit la dame mal élevée. » Dieu, pour la punir de ces paroles irrespectueuses, l'affligea d'une infirmité cruelle. La pauvre femme ne pouvait plus parler sans que des bruits affreux sortissent de tout son corps. Chassée du monde comme un être ridicule et intolérable, elle fut contrainte de se retirer dans un cloître où, le silence étant de règle, elle n'incommoda plus personne et où elle fit pénitence de ses péchés.

(Voir HYENNE, *Excursion de Besançon à Ornans*, page 28.
L. DUSILLET, etc.)

LE CLOCHER DE DOLE

Le clocher de Dole était, dit la tradition, il y a moins de trois cents ans, l'une des plus hautes tours de l'Europe. Il fut détruit en partie pendant le siège que soutint cette noble ville contre le prince de Condé, en 1636. Cet édifice, après avoir reçu plus de mille coups de canons, tomba dans la nuit du 7 août, dès le sommet jusqu'à la première galerie, et quelque élevé qu'il paraisse encore, il l'est moins, ajoute la même tradition, d'environ deux cents pieds qu'il ne l'était autrefois.

(Voir DEMESMAY, *Trad. pop.*, p. 418).

LA RUE DE LA DIABLERIE, A DOLE

Douze jeunes libertins se déguisèrent en diables, un jour de mardi gras ; ils allèrent se divertir dans un mauvais lieu, et furent tout ébahis de voir qu'ils étaient treize au lieu de douze. Ils voulurent chasser ce treizième ; mais ils ne purent jamais se défaire de lui. La rue fut dès lors appelée *Rue de la Diablerie*. Elle porte à présent le nom de Rue Saint-Jacques.

(Voir LÉON DUSILLET, *Château de Frédéric Barberousse*, notes, p. 272).

ENLÈVEMENT DE GUILLAUME III

(DOLE).

1^{re} version.

Guillaume III, dit l'Allemand, était à table un jour de Pentecôte. Les diables l'emportèrent sur un cheval noir et jamais on ne le revit. *Hunc comitem daemones asportaverunt in equo nigro, cum ad mensam sederet, nec postea visus est in terris* (Chronique d'Albéric de Trois-Fontaines, année 1190).

La vie que mena ce prince explique sa fin tragique. Il ne ménageait ni les clercs ni les moines, et les dépouillait sans pitié. Nulle femme n'était à l'abri de ses poursuites, et sa fille elle-même fut l'objet d'un amour incestueux. Celle-ci, pour échapper aux poursuites de son père, prit la fuite et alla se réfugier à la cour de la reine de France. « Je ne crois pas que le diable ait emporté Guillaume, dit naïvement Dunod de Charnage dans son histoire du Comté de Bourgogne. Je conjecture que des vassaux rebelles, après l'avoir assassiné en secret dans la Bourgogne transjurane, publièrent que le diable l'avait emporté parce qu'il avait enlevé des biens à l'Eglise. Ainsi les sénateurs romains contèrent au peuple que le dieu Mars avait enlevé Romulus qu'ils avaient poignardé au champ de Mars. »

2^{me} version.

La fin tragique de Guillaume III est racontée d'une manière plus détaillée par Léon Dusillet. Voici sa version, qui mérite assurément bien d'être rapportée ici, quoique l'élégant conteur ait brodé beaucoup sur le fond de la tradition primitive.

Guillaume ne ménageait ni les clercs ni les bons moines et les dépouillait sans vergogne; il fallait le flatter pour avoir part à ses largesses. Un jour même que des pèlerins de Terre-Sainte le conjuraient à mains jointes de les aider à racheter leur roi captif (Baudoin II, roi de Jérusalem, qui fut sept ans prisonnier chez les Sarrasins), il n'eut pas honte de leur donner une maille, monnaie qui valait la moitié du denier tournois, et d'en rire et gaber avec les bouffons de sa cour. Nulle femme n'était à l'abri de ses poursuites, et sa fille elle-même fut l'objet d'un amour incestueux. Elle ne céda point à d'infâmes désirs et s'enfuit

à Paris, à la cour de Louis VII, qui la confia aux soins de la reine. Longtemps après, quand la fille de Guillaume revint à Dole voir son père, il lui parut maigre et vieilli; sa taille s'était courbée et ses cheveux étaient déjà mêlés et rares : il portait sur le front la trace d'un grand souci. Il était devenu cruel, et plusieurs de ses barons avaient été victimes de sa politique sanguinaire. Après qu'il eût saisi une partie de la chevance de l'abbaye de Cluny, le prieur, moine outrecuidé et brutal, se rendit à Dole pour réclamer contre cette injustice. Son zèle s'aigrissant outre mesure, il traita le comte de Maure, de chevalier à la proie et de païen pire qu'Attila : Guillaume furieux lui arracha la barbe et le fit pendre entre deux chiens, comme on pendait alors les Juifs. A cette nouvelle, Pierre-le-Vénérable, abbé de Cluny, maudit sept fois le meurtrier du prieur; et Guillaume, à compter de ce jour, redoubla d'impiété et de malice. Il jeta dans le feu un reliquaire et voulut même brûler la châsse de saint Claude, que les moines eurent à peine le temps de cacher.

La mesure était comble enfin, et le jour de l'éternelle justice allait luire. Guillaume, un lendemain de Pentecôte, célébrait, par dérision, la fête des Fous; car il s'était formé à Dole une société présidée par un père Fol, à l'instar de celle de Dijon, qui était présidée par une mère Folle. Le festin fut joyeux et splendide; les ménestrels, les jongleurs et les bouffons excitaient par des chants obscènes la fougue des convives, qu'un ramas de courtisanes enivraient d'infâmes caresses. Le comte, que le démon poussait vers l'abîme, voulut boire dans un calice volé à l'abbé de Cherlieu; mais ses lèvres eurent à peine touché le calice, que le vin s'évanouit en flamme légère. On remplit deux fois le saint vase, et le vin s'évapora deux fois. On vint au même instant annoncer à Guillaume qu'un moine de Cluny lui amenait, de la part de l'abbé, un palefroi magnifique en signe de réconciliation et de vasselage. Le comte se leva de table, suivi de ses barons et de ses livrées, pour aller voir ce destrier, qui était en effet d'une beauté rare, tout sellé, bridé, l'œil vif, la croupe arrondie et le poil lisse d'un noir de jais. Guillaume s'empressa de monter ce merveilleux cheval, dont la docilité, la grâce, la souplesse et l'allure charmaient tous les écuyers; il tournait, galopait, faisait mille passes, sautait à quartier, plein d'adresse et de feu, et plus léger qu'un courrier arabe dans le désert. Les barons battaient des mains et la foule trépignait de plaisir.

Tout-à-coup le noir destrier demeure immobile, son poil se hérisse et ses naseaux jettent des flammes; deux chiens qui l'accompagnaient se

prireut à hurler, et le moine secoua son capuchon d'où jaillirent des milliers d'étincelles. — Guillaume semblait anéanti; un pouvoir surnaturel accablait aussi les assistants. — Qu'on m'ôte d'ici, s'écria Guillaume, mais personne n'osa bouger. Guillaume semblait cloué à la selle de son cheval. — Comte suprême de Bourgogne ! dit le moine, ne sens-tu pas que ton coursier s'arrête ? Va donc rejoindre tes convives ; tes tables sont encore dressées et tu n'as pas épuisé la coupe du festin. — Je brûle, répondit Guillaume ; de l'eau, un peu d'eau par pitié ! Le moine alors tira de son sein un calice, celui-là même que Guillaume avait profané ; il le présenta au comte, qui avait perdu l'usage de ses mains. C'est du sang ! murmura Guillaume. — C'est celui que tu as versé, répliqua le moine ; c'est le mien ! une goutte du sang de chacune de tes victimes a suffi pour remplir ce sacré calice à pleins bords. Bois donc, superbe châtelain, ton nouvel échanson t'invite à boire ; cette liqueur-ci ne coûte rien ; elle ne coûte pas même la maille que tu jetas aux pèlerins de Terre-Sainte.

Le comte essayait en vain d'articuler des paroles..... Le moine leva lentement son capuce, et l'on vit, spectacle affreux ! le spectre du prieur de Cluny pendu naguère. Regarde-moi, continua le moine d'une voix terrible ; regarde ces deux chiens, ils sont aussi chargés de te punir. Les chiens se précipitèrent sur le comte et se cramponnèrent à ses flancs qu'ils déchiraient avec rage. — Vois mon cœur, continua le moine, vois ce feu qui le brûle et qui ne le consumera jamais ! Je suis damné..... damné par toi, car j'étais en état de péché mortel à l'heure de mon supplice. Viens, Guillaume, partager le sort des réprouvés.

Il s'élance à ces mots derrière le comte, sur la croupe du destrier et dit : Va !.... L'affreux coursier déploie aussitôt des ailes de chauve-souris plus larges que les voiles d'un navire, s'élève et disparaît à travers un nuage de flamme et de fumée.

(Château de Frédéric Barberousse, page 129).

3^{me} version.

Dans l'ouvrage de Willemin, qui a pour titre : *Sous le porche de l'abbaye*, tradition des comtés de Bourgogne et de Neuchâtel, je trouve, page 221, un chapitre intitulé : *l'Ecuyer d'enfer*, où la fin de Guillaume III est racontée d'une autre manière encore. Il faut, pour être complet, ajouter ce récit aux deux précédents, alors même que dans ce dernier la scène se passe au château d'Ornans.

Simon Sanathiel était en 1115 le plus riche usurier de Besançon. On

le disait assez riche pour pouvoir acheter à l'occasion toute la comté de Haute-Bourgogne. On l'appelait aussi sorcier et vendu au diable. Ce juif habitait au quartier de la barrière Saint-Quentin. Un samedi soir, veille de la Pentecôte, après avoir escompté, prêté et trafiqué tout le jour, il se reposait devant sa boutique. Voilà qu'un grand écuyer, qui n'était autre que Satan, vint à lui d'un air assuré. Après un colloque de peu de durée, l'usurier et le diable entrèrent dans la boutique. Nul ne sait ce qu'ils y firent; mais quand le diable s'en alla après un tiers d'heure, il remit au juif un parchemin en disant : « Dans une heure, il frappera à votre porte; il sera vêtu d'un simple pourpoint de futaine, avec chaperon noir. »

Simon resta seul et pensif en attendant la visite annoncée. Il disait par intervalles : Je ne serai peut-être pas seul damné ! Satan a résolu de m'adjoindre, pour l'aller visiter, notre puissant comte Guillaume III. Comme le beffroi de St.-Etienne-du-Mont se mit à tinter le couvre-feu, l'usurier entendit frapper à la devanture de sa boutique.

Le voici, fit-il en allant ouvrir. Et un personnage vêtu d'un simple pourpoint de futaine, avec chaperon noir, entra sans mot dire.

— Monseigneur comte, dit l'usurier en présentant un siège au visiteur.

— Tu me reconnais, reprit ce dernier. C'est bien. Ton or me fait besoin. Remets-moi *illico* 900 livres parisis.

— Je possède en effet pareille somme, répondit l'usurier avec hésitation; mais cet argent m'a été remis en dépôt par un écuyer, pour l'abbé de Cluny.

— Prou de moi, dit le comte vivement, après un instant de réflexion; et que je sois plutôt damné !.... Tes écus de moine, Sanathiel ?

— Les voici, Monseigneur. Mais auparavant, veuillez mettre votre scel à ce parchemin qui dit justement que c'est vous qui avez détourné 900 livres parisis du trésor de l'abbaye de Cluny, et que dans un an, à pareils jour et heure (minuit), vous faites promesse de les restituer à la requête du prédit écuyer, lequel vous viendra quérir à cet effet.

Le comte scella le parchemin, prit l'or et partit.

L'abbé de Cluny, apprenant à quelque temps de là le méfait de Guillaume, allait disant : Le misérable ! il a vendu son âme au démon. Je lui prédis sous peu une triste fin....

L'année suivante, à la veille de la Pentecôte, Guillaume III donnait une fête brillante dans son castel d'Ornans. Ce n'étaient que jeux, festins, danses et chansons. La nuit déjà s'avancait, et nul n'avait pris

garde à la suite du temps.

Voilà que tout-à-coup, à minuit, la grande porte de la salle s'ouvrit à deux battants, et qu'un écuyer apparut sur le seuil, tenant la bride d'un cheval noir comme lui, sur lequel se tenait enfourché Simon l'usurier, immobile et pâle comme un mort.

— Monseigneur comte, dit l'*Ecuyer d'enfer*, car c'était lui ! Il y a un an à pareil jour, à pareille heure, vous êtes venu chez ce juif....

— Eh, que voulez-vous, sire écuyer ?

— Que vous ne soyez pas foi-mentie, Monseigneur, et, pour ce, voici un destrier qui vous mènera à son logis, où nous réglerons compte. Ce disant, l'écuyer saisit le bras du comte d'une si rude étreinte qu'il le fit craquer, et le jeta sur le destrier où déjà était le juif. Puis, s'enfourchant lui-même, il s'accroupit sur les deux damnés et disparut aussitôt, ne laissant dans la salle qu'une odeur de bitume et de soufre.

(Voir WUILLEMIN, *Sous le porche de l'abbaye*, p. 221).

(A suivre).

NÉCROLOGIE.

La Botanique vient de perdre une de ses illustrations sérieuses, M. Charles Grenier, doyen de la Faculté de Besançon. Il est surtout connu par son remarquable ouvrage : *La Flore de France*, publié en collaboration avec M. Godron, recteur honoraire à Nancy. C'est une œuvre qui ne comprend pas moins de trois forts volumes imprimés de 1848 à 1855.

M. Ch. Grenier, savant hors ligne, homme de bien dans toute l'acception du terme, doyen honoraire de la Faculté de Besançon, professeur honoraire à l'École de Médecine, chevalier de la Légion-d'Honneur et officier de l'Instruction publique, avait réuni les matériaux d'une Flore française plus complète que toutes les précédentes, et à laquelle il travaillait sans relâche sur son lit de douleur.

Cette intelligence d'élite, dont l'énergie ne s'est pas démentie un seul instant, n'a cessé de donner, jusqu'à sa dernière heure, l'exemple de la patience, du courage, de la résignation, à tel point, que tous ses amis purent un instant se faire illusion sur la gravité de sa maladie.

Tous les botanistes amis de la science regretteront cordialement l'éminent professeur, dont les œuvres serviront de *vade mecum* à tous ceux qui voudront s'occuper de l'utile et intéressante étude des végétaux.

Jules LÉON,

Pharmacien-chimiste de 1^{re} classe, auteur
de la *Flore landaise*.

BIBLIOGRAPHIE.

La Flore landaise. — La Médecine par les plantes vulgaires, de M. Jules Léon, pharmacien de 1^{re} classe à Peyrehorade, membre correspondant.

Cet ouvrage se recommande à tous par son esprit pratique et utilitaire. Commentée en 1848 et terminée en 1876, cette œuvre renferme trois parties nettement tranchées.

1^{re} Partie purement théorique, mais menant d'une façon très-facile et très-empirique à la connaissance du nom des végétaux champêtres.

2^e Partie. — Botanique fantaisiste des gens du monde, applications pratiques; recettes et procédés industriels, agricoles et domestiques.

3^e Partie. — Emploi facile et médical des plantes (dose mise en œuvre par décoction, infusion, macération, recettes médicinales et pharmaceutiques), propriétés, observations de cas de guérisons par les végétaux, expérimentés d'après les indications de la Médecine par les plantes vulgaires, 3^e partie de la *Flore landaise*, plantes se trouvant dans toutes les régions de notre globe.

Sur le vu de l'ouvrage imprimé, l'École de Pharmacie de Paris a souscrit à un exemplaire de la *Flore landaise*, qu'on pourra se procurer chez l'auteur, M. Jules Léon, à Peyrehorade (Landes), en adressant 4 fr. en un bon ou en timbres bleus, pour recevoir ce livre par retour du courrier.

Docteur SEMPÉ,

23, boulevard des Capucines, à Paris.

Lois et mystères des fonctions de reproductions considérées dans tous les êtres animés, spécialement chez l'homme et chez la femme, avec deux planches coloriées, par le docteur Antonin Bossu, médecin en chef de l'infirmerie Marie-Thérèse, chevalier de la Légion-d'Honneur, directeur du Journal l'Abeille médicale, etc.

« Etudier les fonctions de reproduction dans toute la série animale,

dans les végétaux d'abord, et principalement chez l'espèce humaine, tel est le cadre de ce volume, cadre tout nouveau, et qui promet l'intérêt multiplié de tous les écrits relatifs à la génération, à l'impuissance, à la stérilité, au mariage, etc., etc.

« De plus, la classification des êtres organisés y constitue comme un petit traité d'histoire naturelle qui répond à un autre besoin, celui de pouvoir distinguer, par leurs caractères propres, les classes d'êtres vivants dont les fonctions génératrices vont être passées en revue. »

(Extrait de la Préface).

Le prix de l'Ouvrage est de 5 fr., mais l'auteur l'expédiera *franco* aux membres de la Société, contre 4 fr. en timbres-poste joints à la demande.

SÉANCE GÉNÉRALE DU 22 MAI 1876.

La séance est ouverte à 10 heures. Le procès-verbal de la séance précédente est lu et adopté sans observations.

M. le Ministre de l'Agriculture et du commerce envoie le programme du Concours général d'animaux gras, de volailles vivantes et mortes, de semences etc., qui doit avoir lieu à Paris, en février 1877.

La Société centrale d'agriculture de France nous demande de lui donner des renseignements sur la situation des blés dans la région, sur les espèces qui ont résisté aux intempéries, etc.

La Société des agriculteurs de France envoie un questionnaire ayant le même objet, et demande en outre des renseignements sur la culture du maïs et la conservation de cette plante comme fourrage.

M. Mouchot, Vice-Président, est prié de vouloir bien répondre à ces deux demandes.

M. Sénamaud, à Bordeaux, envoie plusieurs opuscules pour la Bibliothèque de la Société.

Plusieurs membres nouveaux remercient des diplômes qui leur ont été adressés.

M. Mareschal, Trésorier, présente le compte des recettes et dépenses de la Société pendant la publication de la 16^{me} année du Bulletin, c'est-à-dire du 24 février 1875 au 20 mars 1876.

Il restait en caisse au 24 février 1875 96 f. 48 c.

Les recettes effectuées se sont montées à 4,744 55

TOTAL . . . 4,841 f. 03 c.

Les dépenses ayant été de 4,755 18

Il reste en caisse une somme de 85 f. 85 c.

qui sera inscrite en recettes en tête du compte de la présente année.

Il reste à recouvrer une somme de 150 fr., tant sur le département du Jura que sur deux souscripteurs, pour des médailles offertes à la Société à l'occasion de notre Exposition de 1875.

Il est donné lecture :

1° D'un document sur l'invasion française de 1595 en Franche-Comté, par M. Vayssière; 2° d'une Revue des journaux agricoles et scientifiques, par M. le Dr Rouget.

Les deux seront insérés au Bulletin.

Sont nommés membres titulaires : MM. Girod, propriétaire à Barretaine-Champvaux, — Martin, banquier à Champagnole, les deux présentés par M. le Dr Bousson, — et Alphée Salins, professeur au collège, présenté par M. Richard.

La séance est levée à onze heures trois quarts.



PROGRAMME DU CONCOURS DE 1876.

Dans sa séance de décembre 1876, la Société décernera des récompenses pour les travaux scientifiques et littéraires importants qui lui seront adressés, savoir :

Sciences et lettres. — Monographie d'une localité, d'une abbaye, d'une église ou d'une ville du Jura.

Histoire d'un personnage remarquable appartenant au département.

Etude sur les arts industriels dans le Jura, sur leurs progrès et leur décadence.

Topographie, statistique médicale, agricole ou industrielle d'un canton ou du département.

Recherches archéologiques.

Poésie. — Le sujet choisi doit se rattacher au Jura, ou tout au moins à la Franche-Comté.

Pour être admis au Concours, il faut en faire la demande avant

le 1^{er} novembre 1876, et envoyer, pour la même époque, les mémoires et travaux, qui devront être inédits.

Les demandes d'admission devront contenir la déclaration, faite par les concurrents, que leurs travaux n'ont pas été et ne sont pas en même temps présentés à d'autres Sociétés savantes. Cette condition est de rigueur.

LES POMPES ROTATIVES

de MM. J. MORET et BROQUET

PAR FEU E. BLONDEAU, MEMBRE FONDATEUR

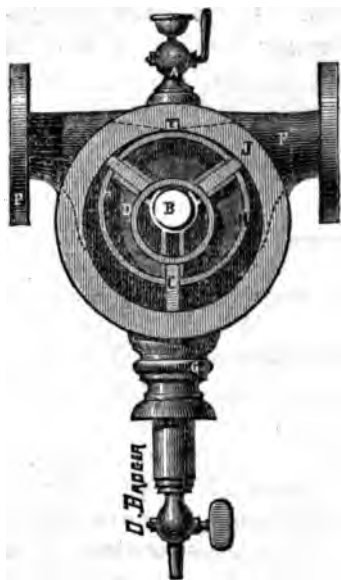
L'étude des pompes envoyées à l'Exposition d'instruments viticoles et vinicoles, qui a eu lieu à Poligny en septembre 1875, présentait un sérieux intérêt. Elles se classaient naturellement en deux catégories bien distinctes : les pompes à pistons et les pompes rotatives. Nous n'avons à nous occuper ici que de ces dernières.

Parmi les pompes rotatives exposées par MM. J. Moret et Broquet, celles du type marqué JMB ont particulièrement appelé l'attention du Jury (voir la gravure ci-dessous).



Rotative perfectionnée.

Nous en emprunterons la description à un article intéressant de M. de Cérès, inséré dans le *Journal d'agriculture pratique* du 4 novembre dernier. Nous ne saurions être ni plus clair, ni plus concis.



« La pompe rotative dite J M B, que montre la figure ci-contre, se compose d'un tambour cylindrique en métal (fonte ou bronze) hermétiquement fermé par deux plaques boulonnées(J), dans lequel se meut, à la vitesse de 60 tours par minute, un cylindre excentrique en bronze muni de trois rainures droites (H), où sont encastrées des palettes en bronze ayant la même longueur que le cylindre (C). Les palettes sont maintenues constamment en contact de la paroi intérieure du tambour; ce résultat est obtenu à l'aide de deux bagues mobiles en acier(D), faisant ressort, interposées entre l'axe du cylindre excentré et les palettes. Ce sont ces palettes qui, en

tournant dans le tambour ou corps de pompe, produisent à la fois l'aspiration et le refoulement du liquide.

« Le mouvement est donné au moyen d'un volant en fonte(B) portant une manivelle. Un pivot sert à poser le corps de pompe sur un chariot ou une brouette; on peut donc donner à l'appareil toutes les directions possibles sans déplacer le chariot.

« Grâce à son mécanisme, qui ne comporte ni piston, ni soupape, ni clapet, la pompe rotative de MM. J. Moret et Broquet peut servir à transvaser les liquides chargés de matières épaisses; les engorgements ne sont pas à redouter; viendraient-ils à se produire, qu'il suffirait de tourner un peu la manivelle en sens inverse pour rétablir le jeu de l'instrument. Il est d'ailleurs très-facile de visiter le corps de pompe, en dévissant quelques boulons.

« L'usure résultant du frottement des palettes contre la paroi du corps de pompe n'est pas non plus à craindre; elle a au contraire pour effet d'aléser les surfaces en contact et de rendre plus régulière et plus douce la manœuvre de la machine. La partie supérieure du corps de pompe est pourvue, du reste, d'un robinet graisseur, au moyen duquel on introduit de l'huile dans les organes intérieurs afin d'en assurer l'entretien. »

Ajoutons seulement un dernier détail. C'est que, dans son mouvement de rotation, le cylindre ou *tambour excentré* est toujours en contact, suivant la même droite, avec la surface intérieure du corps de pompe, et qu'un *lardon* en bronze assure, sur cette ligne de contact, une fermeture parfaite, qui empêche complètement la communication directe entre l'ouverture d'aspiration et celle de refoulement du liquide.

En travail ordinaire, un homme agissant sur une pompe rotative JMB de moyenne force, peut élever en une heure 5,785 litres de liquide à une hauteur de 4 mètres. Un homme seul peut donc faire avec cette pompe un chargement de 19 muids comtois de vin en une heure, en supposant que la cave se trouve à une profondeur de 4 mèt. au-dessous du sol. Son prix est de 130, 180 ou 245 fr., suivant sa grandeur et la nature du corps de pompe, qui peut être construit en fonte ou en bronze.

La pompe rotative JMB se présentait donc à l'Exposition de Poligny avec les qualités les plus recommandables : la simplicité et la solidité de son mécanisme, son petit volume, l'élégance de sa construction, la régularité de son jeu, qui permet la suppression d'un récipient d'air, et surtout son rendement relativement considérable en effet utile, lorsqu'elle n'est employée qu'au soutirage dans les caves, but spécial pour lequel elle concourait. Si l'on observe que, dans les soutirages, le liquide qui traverse la pompe est presque toujours clair, et que, fut-il vaseux, comme cela peut arriver à certains vins tournés, la marche de l'appareil n'en serait point altérée, ni la solidité de ses organes compromise, on reconnaîtra qu'il serait difficile de trouver une pompe mieux adaptée au genre de travail que les viticulteurs peuvent lui demander.

La facilité plus ou moins grande de remplacement ou de réparation d'un organe est certainement un des éléments principaux de l'appréciation de la valeur pratique d'un moteur ; mais il n'échappera à personne que l'importance de cet élément d'appréciation diminue en même temps que les chances d'accident de ces organes. La pompe rotative JMB nous paraît présenter sous ce rapport les plus sérieuses garanties de solidité et de durée, pourvu qu'elle soit convenablement entretenue, comme toute pompe doit l'être, non-seulement pendant qu'elle est en service, mais encore lorsqu'elle est au repos.

Nous n'appuierons pas davantage sur les considérations précédentes, car elles suffisent à montrer que la prééminence peut appartenir à l'une

ou à l'autre des deux grandes catégories de pompes, suivant les conditions particulières auxquelles elles doivent satisfaire. Ainsi, pour les soutirages du vin, c'est la pompe rotative qui nous paraît spécialement indiquée. Nous avons applaudi à la décision du Jury, qui a décerné une médaille d'or à MM. J. Moret et Broquet; nous ajouterons même que cette médaille nous a paru très-largement méritée, puisque le Jury pouvait disposer d'une récompense plus élevée. A l'Exposition maritime et fluviale de Paris de 1875, cette même pompe JMB, dont la création date seulement de 1872, vient d'obtenir le 1^{er} prix, la grande médaille d'or.

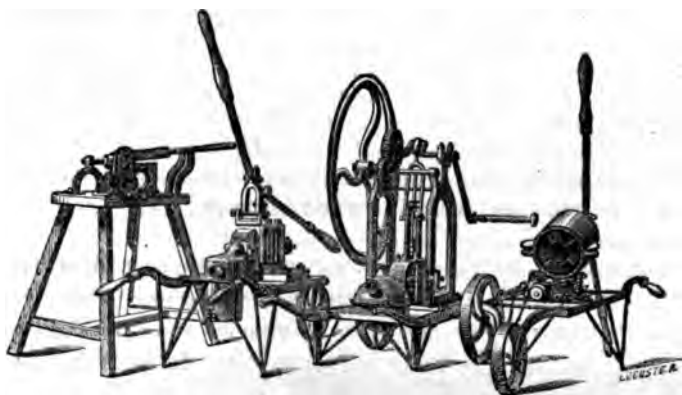
Ces habiles constructeurs avaient envoyé à l'Exposition de Poligny un second type de pompe rotative, qu'ils appellent la *rotative perfectionnée*. On ne saurait, en effet, imaginer une pompe moins compliquée, car elle ne se compose que de trois organes : un corps de pompe et deux pignons dentés. Le corps de pompe est un cylindre métallique de forme ovale. Les pignons ont six dents; ils s'engrènent à l'intérieur du corps de pompe, et leurs dents en touchent à frottement dans la paroi intérieure, vers ses extrémités arrondies. Deux plaques boulonnées ferment le corps de pompe et supportent les axes des pignons. Une manivelle munie d'un volant permet d'actionner l'un des axes, qui entraîne l'autre dans un sens contraire. Il en résulte que, d'un côté de la prise de l'engrenage, les dents vont en se fuyant, tandis que de l'autre elles se rapprochent. C'est vers le premier point qu'est pratiquée, dans le corps de pompe, l'ouverture destinée au tuyau d'aspiration, et, vers le second, celle du tuyau de refoulement. — Voici quel est le jeu de cette pompe : Vers l'ouverture d'aspiration, les dents encore en prise forment avec celles qui se fuient une cavité qui s'agrandit, et le liquide vient remplir le vide ainsi formé. A l'instant où cette cavité cesse de s'agrandir, les extrémités des quatre dents qui la formaient se trouvent en contact avec le corps de pompe, de sorte que le liquide, emprisonné entre deux dents de chaque pignon, est transporté vers l'ouverture de refoulement, où l'effet contraire se produit; c'est-à-dire que les dents, en se rapprochant, diminuent l'espace occupé par le liquide et exercent sur lui une pression qui le refoule dans le tuyau de décharge.

Cette pompe a été considérée par le Jury comme excellente pour le transvasement des liquides qui ne renferment pas de matières en suspension; mais elle lui a paru inférieure à la précédente, en ce qu'elle n'offrait pas, comme elle, de compensation de l'usure de l'extrémité des dents ou de la surface frottante du corps de pompe.

Si nous laissons pour un instant de côté la valeur pratique de cette pompe, qui peut offrir quelque prise à la discussion, nous croyons répondre à la pensée des visiteurs de l'Exposition qui l'ont étudiée, en adressant à MM. J. Moret et Broquet de chaleureux compliments sur leur ingénieuse invention ; car il n'existe peut-être pas de solution plus simple et plus élégante du problème de mécanique sur lequel repose la construction rationnelle d'une pompe rotative.

Pompe de M. VANTELLOT-BÉRANGER, à Beaune (Côte-d'Or).

La machine de M. Vantelot-Béranger, de Beaune (Côte-d'Or), est une pompe à volant, à corps de pompe vertical monté sur brouette. Elle a un réservoir d'air et est à double effet. L'innovation réalisée par cette pompe consiste en ce que le mouvement de rotation du volant est transmis à la tige du piston par l'intermédiaire de deux roues dentées. Ses soupapes rectangulaires, mobiles dans un plan vertical et portées sur des tourillons libres à couteaux, ont été fort remarquées par le Jury, car, de cette façon, il y a très-peu de frottement. Le piston, formé par des segments de laiton faisant ressort dans une garniture en fonte, assurent à cet appareil une grande étanchéité. Le corps de pompe est tout en fonte. Le démontage de ces pompes est aussi rapide que facile : le corps de pompe est maintenu par deux petits volants qui sont placés de chaque côté de la pompe et dans le haut. Une fois les deux volants desserrés, la pompe s'ouvre au moyen d'une charnière, et comme il n'y a pas d'axe, la plaque sur laquelle repose les quatre clapets s'enlève, ce qui permet de la nettoyer très-facilement.



Cet instrument est parfaitement construit et semble offrir les plus sérieuses garanties contre les avaries et les accidents. La substitution des segments de laiton aux rondelles de cuir dans la construction des pistons les met à l'abri des détériorations rapides qu'éprouvent ces rondelles et des mauvais goûts qu'elles peuvent communiquer aux liquides. Le système de piston et de clapets permet de transmettre sans inconvénient des liquides en ébullition.

Donc, construction très-ingénieuse et très-résistante, économie de main-d'œuvre, garantie contre les pertes et évaporation de liquides, enfin nettoyage prompt et facile très-rare, avantages qui ont frappé le Jury dans l'instrument de M. Vantelot, qui a obtenu une Médaille d'or comme 1^{er} Prix.

CONCOURS GÉNÉRAUX

D'animaux gras, de volailles vivantes et mortes, de semences, etc., qui auront lieu à Paris, au palais de l'industrie, en février 1877.

Ce Concours général, institué depuis 1844, aura lieu chaque année à Paris, au Palais de l'Industrie, dans la seconde quinzaine du mois de février.

En 1877, l'Exposition se tiendra du 19 au 28 février.

Il comprendra, indépendamment des animaux de boucherie des espèces bovine, ovine et porcine, un concours général de volailles vivantes et mortes; un concours de semences de céréales, de lin et chanvres, de houblons, de pommes de terre, de fruits frais conservés, de légumes de primeur, de fruits secs, d'huiles d'olive, de miels et cires; un concours de fromages et de beurres; une exposition d'animaux reproducteurs mâles des espèces bovine, ovine et porcine, et une exposition d'instruments et de machines agricoles.

Pour être admis à exposer, on doit adresser au Ministre de l'agriculture et du commerce, au plus tard le 15 janvier 1877, une déclaration écrite (1).

Cette déclaration devra être libellée d'une manière lisible. Tous les renseignements demandés en tête de chaque colonne des modèles devront être donnés de la manière la plus complète et la plus exacte.

Toute déclaration qui ne sera pas parvenue au ministère le 15 janvier 1877, et qui ne remplira pas les conditions de l'article 40, sera *considérée comme nulle et non avenue*.

Les exposants qui, après cette déclaration, se trouveraient dans l'impossibilité d'envoyer au concours les animaux et produits annoncés, seront

(1) Pour rendre plus facile l'accomplissement des obligations imposées aux exposants, des déclarations en blanc seront envoyées à tous ceux qui en feront la demande au ministère; il en sera aussi déposé dans toutes les préfectures et sous-préfectures.

tenus d'en donner avis au ministère, le 10 février au plus tard. A défaut de cette formalité, ils pourront, sur la proposition du jury, être exclus temporairement des concours.

AVIS AUX SOCIÉTÉS DE FROMAGERIES.

La Société d'agriculture, sciences et arts de Poligny distribue chaque année des primes aux Sociétés de fromageries qui se procurent des taureaux bien écussonnés, d'après le système Guénon, avec engagement, par les Sociétaires, de se servir uniquement de ces taureaux. Elle peut encore, cette année, distribuer plusieurs de ces primes aux fromageries qui rempliraient les conditions indiquées.

Il est bon de rappeler que notre Société a organisé un Concours annuel de jeune bétail bien écussonné. A ce Concours, on rencontrerait certainement des sujets propres à améliorer nos races laitières. Pourquoi nos cultivateurs ne profiteraient-ils pas de cette occasion unique, les uns pour acheter, les autres pour vendre des animaux mâles et femelles portant un bel écusson ? Ce Concours, déjà annoncé, aura lieu le 25 septembre prochain.

La Société se chargerait volontiers de la recherche de bons taureaux pour les Sociétés fromagères qui le désireraient.

Le Président de la Société, Dr BOUSSON.

REVUE DES JOURNAUX AGRICOLES ET SCIENTIFIQUES,

PAR M. LE DOCTEUR ROUGET (D'ARBOIS), MEMBRE FONDATEUR.

Des influences attribuées à la lune sur les phénomènes qui s'accomplissent dans le règne végétal (1). — La lune n'est pour rien dans les gelées printanières. Celles-ci proviennent, le plus fréquemment, du rayonnement de la surface du sol pendant des nuits calmes et très-sereines ou, comme on l'a vu en 1873, de la basse température qu'a apportée jusque près du 43° degré de latitude un courant d'air venant du pôle et persistant dans cette direction durant une ou deux semaines.

(1) Voir *Bulletins de la Société*, année 1860, page 23; 1870, page 176, et 1872, page 337.

La lune n'exerce pas d'influence sur les phénomènes qui s'accomplissent dans le règne végétal. Le préjugé qui fait que l'on consulte l'âge de la lune avant d'entreprendre telle ou telle opération agricole, horticole ou sylvicole, est aussi peu fondé que celui qui rend la lune responsable des gelées du printemps.

En effet, M. d'E..... démontre : 1° qu'aucune influence, purement physique, sur la végétation, ne saurait être attribuée à la lune comme provenant soit de son attraction, soit de la lumière qu'elle nous réfléchit, soit d'aucun courant électrique analogue à ceux qui ont lieu sur notre globe ; 2° qu'en fait d'influence physique sur la végétation, il n'existe réellement que celle des rayons de chaleur contenus dans les réflexions lunaires, mais que ces rayons sont si peu intenses, qu'ils ne peuvent produire aucun effet sensible ; 3° enfin, que l'intensité de l'action chimique que posséderaient encore les réflexions lunaires est trop faible aussi pour produire sur la végétation des effets appréciables.

. (*Abeille jurassienne*, 1878, N° 14.).

Culture des framboisiers. — Des arbustes universellement répandus et dont la culture est presque aussi universellement négligée, ce sont les framboisiers. Sous prétexte qu'ils sont indigènes, on les traite en amis intimes ; comme ils passent pour s'accommoder de tous les terrains et de toutes les expositions, on les parque dans le coin le plus aride, le plus rebelle du verger ou du jardin, très-souvent en plein nord ; on les laisse végéter là dans une indépendance peut-être superbe, mais dont la fructification ne s'arrange pas du tout. C'est à peine si on les débarrasse du vieux bois devenu improductif ; trop rapprochés les uns des autres, ils croisent, ils enchevêtrent leurs tiges ; les mauvaises herbes leur disputent leur mauvaise pitance ; les liserons qui s'en mêlent s'enroulent autour de leurs pousses, de façon à en faire un massif impénétrable, une miniature de forêt vierge dans laquelle, au mois de juillet, on ramassera quelques douzaines de baies à demi avortées, aigrettes et très-peu parfumées, qui seront acceptées comme des framboises, mais qui n'ont que l'apparence des fruits obtenus, si l'arbuste qui les fournit devient l'objet de quelques soins.

Il est vrai que le framboisier n'est pas difficile dans le choix du sol ; en revanche, ses racines traçantes épuisant et effruitant rapidement la terre où il croît, il a besoin de fumures abondantes et fréquemment renouvelées. C'est une grande erreur de croire qu'il soit moins friand de soleil que les autres végétaux fructifères. Au nord, la plupart de ses fleurs

coulent, et celles qui se développent en fruit sont insipides; pour que ses fruits acquièrent leur saveur et leur parfum caractéristiques, il lui faut l'exposition du couchant ou tout au moins celle du levant. Enfin, la récolte ne sera abondante, les baies n'arriveront à leur maximum de volume, que si les pieds ont été assez espacés les uns des autres, — 70 centimètres au moins, — pour que l'air circule facilement entre les rameaux, pour qu'aucune grappe de fleurs ou de fruits ne soit sevrée des bénéfices de la lumière. Depuis quelque temps, on abandonne la culture en touffes pour conduire les framboisiers en éventail comme les arbres du contre-espallier. Cette méthode assure la fructification et ajoute à sa qualité; le rendement sera encore plus abondant si l'on supprime des tiges de l'année précédente, seules fécondes, toutes les pousses latérales jusqu'à 80 centimètres, de façon, en concentrant la sève dans les parties supérieures, à augmenter la vigueur de la végétation de celles-ci. Enfin, si le framboisier ne craint pas un rayon de soleil, il ne faut pas oublier qu'en sa qualité de montagnard, il a besoin d'une certaine fraîcheur pour ses racines, et la lui ménager à l'aide d'un paillis.

(G. de CHERVILLE. *Le Temps*).

Avantage de traire les vaches à fond. — Un cultivateur du Nontronnois, M. R..., a fait des expériences très-suivies, d'où il résulte la preuve que le dernier lait tiré a deux fois plus de crème et se trouve dix fois plus riche en beurre que celui du commencement. Il s'ensuit que si, après avoir tiré dix litres de lait d'une vache, on cesse de traire en laissant un onzième litre dans le pis, on perd presque la moitié de la crème qu'on aurait pu recueillir.

(*Revue d'économie rurale*).

Sur le rendement du lait (1). — Il résulte d'expériences rigoureuses de M. Stohmann, tant d'expériences comparatives sur des vaches de différentes tailles, que des expériences faites sur des vaches et des chèvres, que le besoin d'éléments nutritifs par kilogramme de poids vif est plus grand chez les petits animaux que chez les grands, et que conséquemment l'entretien d'une chèvre est relativement plus coûteux que celui d'une vache, qu'une petite bretonne mange proportionnellement plus qu'une bernoise; c'est qu'aux petites bêtes il faut plus d'éléments hydrocarbonés pour entretenir la chaleur animale; mais comme alors il reste plus d'éléments protéiques, le lait des petites bêtes est plus riche en principes essentiels, en beurre et en caséine;

(1) Voir *Bulletin de la Société* pour 1861, page 15; 1865, p. 312; 1874, p. 258.

tandis que le lait de vache renferme en moyenne 3,40 p. 0/0 de corps gras et 4,12 de caséine, celui de chèvre renferme 4,50 de corps gras et 8,40 de caséine.

Nous pourrions encore ici examiner l'influence et les avantages de la stabulation sur le pâturage, constater que si dans un pâturage maigre l'animal fait de fortes déperditions de matières albuminoïdes, le lait doit nécessairement s'en ressentir, tandis que si le pâturage est riche, comme les embouches, la pâture donne au point de vue laitier d'aussi bons résultats que la stabulation. L'influence de la nature du sol, par les qualités qu'il donne aux herbes qui le couvrent, s'explique de même, ainsi que l'influence des bons soins de propreté. Nous laissons à la sagacité du lecteur le soin de tirer toutes les conclusions qui sont faciles avec la clef que nous croyons avoir suffisamment indiquée.

(*Annales de Zootechnie*).

RECETTES ET PROCÉDÉS UTILES,

PAR LE MÊME

Remède contre l'épizootie des volailles (1). — « J'ai reconnu depuis deux ans l'efficacité certaine de l'emploi de la pariétaire officinale si commune près des vieux murs et des pierriers; on la hache et on la donne aux poules dans leurs repas, comme l'ortie aux dindes. Je pense que la vertu préventive et même curative de cette plante est due à l'abondance du sel de nitre ou nitrate de potasse qu'elle contient. C'est simple et facile. » — M. Dubuis, pharmacien à Saint-Symphorien-d'Ozon (Isère), recourt directement et avec succès au sel de nitre, dont chacun connaît le bas prix. Il en donne aux poules et poulets de 25 à 50 centigr. par jour en solution dans leur boisson ou mieux mêlé à de la pâtée en boulettes.

(VIAL. — *Le Sud-Est*, avril et mai 1875).

Conservation des fraises. — Pour les tenir bien fraîches pendant deux ou trois jours, il suffit de les étaler en couche mince sur une claie, un tamis, au fond d'un panier en osier, qu'on recouvre de feuilles de vigne et qu'on place ensuite dans la cave au-dessus d'un vase contenant de l'eau froide.

(Fr. BURVÉNICH. — *Bulletin d'arboriculture du cercle de Belgique*).

(1) Voir *Bulletins de la Société* pour 1869, page 101, et pour 1873, page 168.

TRADITIONS POPULAIRES DE L'ARRONDISSEMENT DE DOLE

RECUEILLIES PAR M. CH. THURIET

(Suite)

LA LAMPE DE L'ÉGLISE SAINT-JACQUES

A DOLE.

On lit dans un vieil état de frais de la chapelle de la Loye, que la lampe de l'église St.-Jacques, à Dole, était d'or pur. Enguerrand de Vergy l'avait donnée à cette église, où ses père et mère étaient inhumés, à condition qu'elle resterait allumée jour et nuit. Mais le sacristain ayant oublié, un soir, de la remplir d'huile, cette lampe s'éteignit, et le diable y substitua une lampe de terre cuite. Le diable, comme on le dit, a souvent bon dos.

(Voir *Château de Frédéric Barberousse*, p. 222).

EURIANT DE POITIERS

(DOLE).

Hasting, chef des Normands, ayant mis à feu et à sang le comté de Bourgogne, en 886, les sires d'Amaours, pour remplacer l'église de Saint-Etienne qui avait été brûlée, firent construire à Dole une chapelle au lieu même où fut depuis élevée l'église des Carmes, dans la rue du Vieux-Château. Les prêtres qui desservaient cette chapelle étaient tout surpris d'y voir arriver, chaque matin, une femme demi-nue, montée sur des pantoufles très-hautes (des mules), d'une étoffe d'or richement brodée, et suivie de deux loups qui restaient à la porte. Dès que cette femme avait un peu prié, elle s'en retournait en courant. Sommée enfin de dire qui elle était, d'où elle venait et ce qu'elle voulait, elle répondit qu'elle s'appelait Euriant de Poitiers, femme mondaine s'il en fut jamais. (On sait que la fée Mélusine, souche de la maison de Poitiers, revient encore de temps en temps visiter la grande tour du château de Vadans, près d'Arbois. — Voir les *Traditions populaires de l'arrondissement de Poligny*). Elle ajouta qu'elle était morte et qu'elle avait été condamnée à

cette pénitence pour l'expiation de ses péchés. De tous ses habits somptueux, il ne lui restait que ses pantoufles qu'elle avait données à une pauvre femme, et une jupe de futaine. Quant aux deux loups, c'étaient deux beaux pages qui avaient partagé ses désordres. Après avoir ainsi parlé, elle disparut. Ce qu'il y avait de surprenant, ajoute la tradition, c'est que cette femme, quoique belle et toute nue, n'incitait point aux pensées déshonnêtes.

(Voir *Iseult*, 1-204).

LE PAS DE ROLAND ET LA FÊTE DE S^{te} REINE

(DOLE).

On sait que les ruines qui couronnent le sommet du Mont-Roland, près de Dole, sont celles d'un ancien couvent de moines noirs qui s'attribuaient pour fondateur le fameux paladin Roland, neveu de Charlemagne, dont la tradition montre encore *les pas* dans des degrés naturels que l'on remarque sur les flancs de la montagne.

Une autre tradition populaire rapporte à Dole que le jour de la fête de S^{te} Reine, on aperçoit, à minuit, trois cierges allumés qui parcourent les airs et vont saluer la vierge du Mont-Roland.

LE CREUX DES NONES ET LA NOVICE

(DOLE).

Il existait jadis sur la rive droite du Doubs, au pied du coteau des Rivières, non loin de la fontaine d'Arams, un couvent de religieuses. Le temps a détruit ce moutier qui aurait été, dit-on, emporté par le courant du fleuve, lors d'une inondation. — Lorsque les eaux sont basses, on aperçoit au fond de la rivière des débris de poutres qui se croisent. Ce lieu s'appelle encore le *Creux des nones*. — Il arriva dans ce moutier une aventure singulière. Une jeune novice, Claire de Vergy, aimait un simple écuyer qui n'avait, par malheur, que seize quartiers de noblesse, et les Vergy ne voulaient point donner leur fille à cette espèce de *vilain*. Les deux amants résolurent de s'enfuir et de passer en Syrie. Or, il était d'usage que le jour de la Chandeleur, les nones du Doubs envoyassent aux comtes de Dole une Notre-Dame de cire, tenant un cierge à la main. Claire de Vergy gagna la tourière, prit la place de la Vierge et se mit dans le coffre. L'amant, qui était un des premiers

varlets du comte, devait recevoir lui-même la relique à la porte du château. Le jardinier robuste, qui chargea le coffre sur ses épaules, trouva en chemin un de ses amis, grand ivrogne, qui lui offrit un verre de servoise (bière). Il accepta, et pour boire plus à l'aise, il posa le coffre sur la margelle d'un puits ; mais par un triste hasard, la pauvre novice se trouva les pieds en l'air et la tête en bas. Elle n'osait ni remuer, ni se plaindre, et le moindre mouvement pouvait la précipiter dans le puits. Elle échappa cependant à ce péril ; mais en expiation de sa faute, elle resta toute sa vie plus jaune que la statue de cire dont elle avait osé prendre la place.

(Voir *Iseult*, p. 228).

AVENTURE DE MATHIEU DE GOUX

(CANTON DE DOLE).

Au ix^e siècle, la comté de Bourgogne était encore remplie de fées, *faidæ*, femmes des *faids*, druides de la seconde classe, de *déesses maires*, de *dames blanches* ou *vertes*, etc. Il ne faut point se jouer de ces dames, de quelque couleur qu'elles soient. L'histoire suivante ne le prouve que trop.

Près du village de Goux, situé à une lieue de Dole, est une fontaine qui dut être célèbre sous les druides, et que plus tard les romains consacrèrent à Diane. On voit encore, à quelques pas de cette fontaine, une colonne de granit égyptien et des fragments de mosaïque.

Mathieu de Goux, qui vivait dans le ix^e siècle, se moquait des apparitions, des fées, des lutins, et surtout d'une méchante vouivre habituée à venir boire toutes les nuits à la fontaine du château. Son chapelain avait prédit que le diable finirait par jouer quelque mauvais tour à cet incrédule. Cette prédiction ne tarda point à s'accomplir. Un soir que le sire de Goux traversait la forêt de Chaux, il aperçut tout-à-coup un palais magnifique éclairé par plus de mille cierges. Ce château retentissait de cris de joie et de sons harmonieux. Le palefroi du chevalier prit le galop et ne s'arrêta qu'au pied d'un perron de marbre. Des jeunes filles reçurent Mathieu avec une grâce charmante et le conduisirent vers une dame qui effaçait en beauté toutes les nymphes de sa cour. Cette reine ou cette fée parut ravie de le voir et lui fit le plus doux accueil. Le preux en outre était ébloui du faste de ce pompeux séjour. Il n'apercevait que dorures, meubles rares, précieux tapis. Le sire de

Goux et la dame soupèrent tête-à-tête, mangèrent à la même assiette et burent au même verre. La fée montrait beaucoup d'esprit et ne cessait d'agacer son jeune convive. Elle lui servait les meilleurs morceaux et lui versait les vins les plus exquis. Mais plus il mangeait et buvait, plus il avait faim et soif. On eut dit que ces mets et ces vins délicieux n'étaient que du vent. Mathieu, à la fin, eut honte de montrer un tel appétit. Il quitta la table, et, pour comble de félicité, la belle inconnue ne se montra point trop sévère. On leur apprêta un lit somptueux. Mais au point du jour, la faim, le froid et une odeur infecte réveillèrent le chevalier. Quelle fut sa surprise de se trouver sur un fumier nez à nez avec une vieille sorcière déterrée, que l'on avait pendue depuis plus de six semaines pour avoir fait maigrir un père bernardin, qui mourut de frayeur parce qu'il ne pesait plus que 270 livres.

(Voir *Château de Frédéric Barberousse*, p. 276, notes).

L'ERMITE DU PETIT-BOIS

(CANTON DE DOLE).

L'ermitage du Petit-Bois fut, dit-on, bâti par saint Lin, disciple de saint Pierre, à l'extrémité nord-est du hameau de Landon, situé à mi-côte du Mont-Roland. C'est là que demeurait le premier ermite, dans une espèce de hutte dont les murs, qui étaient de simples pierres longues et plates et posées debout, existaient encore au commencement du XIX^e siècle. Un de ces ermites ayant commis un péché mortel, le diable lui tordit le cou, et la madone miraculeuse qui était en sa possession s'envola chez les moines noirs qui bâtissaient leur moutier au haut du mont. D'autres disent que les moines étranglèrent l'ermite, lui volèrent sa Notre-Dame, qui attirait déjà une foule de pèlerins, et semèrent le bruit que le diable avait emporté ce fornicateur. Entre ces deux versions également vraisemblables, on a le droit de choisir.

(Voir *Iscult*, p. 263).

LE GOULU DE JOUHE

(CANTON DE DOLE).

Les sires de Jouhe sont peu connus dans l'histoire. Il y avait à Jouhe un prieuré de Bénédictins, fondé par Béatrix de Bourgogne, femme de l'Empereur Frédéric Barberousse.

Un seigneur de Jouhe, surnommé le *Goulu*, menait une vie licencieuse. Un soir d'automne qu'il regagnait son manoir, le long du bois d'Authume, il entendit un bruit de voix rauques qui disaient : *Nous le tenons, nous le tenons*. Effrayé de ces cris, il voulut retourner en arrière ; mais la peur le retint immobile. Tout-à-coup, il aperçut une foule de moines vêtus de surplis bigarrés et de moineses barbues qui récitaient l'office des morts d'un ton épouvantable. Quatre d'entre eux portaient une bière et un cinquième tenait un goupillon noir. Ils s'approchèrent lentement du chevalier qui était près de s'évanouir ; le sacristain l'aspergea avec des contorsions affreuses, et le pauvre Goulu, qui crut sentir une pluie de souffre, se mit à crier merci, et à invoquer la bonne vierge dont il voyait encore la chapelle. Soudain un vrai moine de Saint Benoit descendit de la montagne et ordonna aux démons de s'arrêter. Mais ceux-ci qui hurlaient de fureur, bien loin d'obéir et de se soumettre, saisirent le malheureux pécheur pour le porter dans la bière. Le Bénédictin n'eut que le temps de lui jeter son étole au cou et de l'arracher ainsi de leurs griffes.

(*Iscult*, page 264)

TRADITION DE SAMPANS

(CANTON DE DOLE).

Autrefois à Sampans, canton de Dole, Pan, le dieu des forêts, avait un autel où le peuple de toute la contrée venait lui rendre hommage. On dit que pour extirper de ce lieu le culte de cette divinité païenne, les apôtres du christianisme crurent devoir faire de Pan, dieu des forêts, saint Pan, patron des bûcherons ; comme du diable que l'on adorait sous le nom de Marcou à Archelange, on a fait saint Marcou. Ce serait par le fait d'un aussi bizarre changement que le peuple aurait été amené dans différentes localités de notre province à vénérer saint Pluto (Pluton), saint Népo (Neptune), saint Vit (Phallus), saint Alban (?) etc. Je ne garantis point l'exactitude de cette assertion. Je la rapporte seulement. Ce qu'il y a de certain pour Sampans, c'est que le nom de ce village est encore écrit *Saint Pan* dans plusieurs chartes des ^{xiii}^e et ^{xiv}^e siècles.

(Voir ROUSSET, *commune de Sampans*).

LE SAUT DE LA PUCELLE

(CANTON DE ROCHEFORT).

1^{re} version.

Non loin de Dole et de Rochefort, au bord du Doubs, on trouve un rocher qui surplombe et qui est orné d'une chapelle. Ce lieu, appelé *le Saut de la Pucelle*, doit son nom à une légende commune à plusieurs contrées et notamment au *val de Gouailles*, près de Salins. Ici, on dit qu'une jeune bergère poursuivie par des soldats se précipita dans le Doubs du haut du rocher, en se recommandant à la sainte Vierge, et tomba doucement, sans se faire aucun mal, au milieu des eaux, qui la déposèrent sur le gazon de la prairie voisine.

(Voir : *Voyage pittoresque et romantique en Franche-Comté*, par NODIER, page 26. — *Juliette ou le Saut de la Pucelle*, nouvelle par DOUILLON. Dole, Joly, 1813, in-16. — GRIMM, *Traditions de l'Allemagne*, tome 1^{er}, page 505, pour comparer).

2^{me} version.

Sur la colline de Rochefort, s'élève une chapelle dédiée à Marie. Ce lieu aimé du ciel, jouit d'un éternel printemps ; les jasmins, dont les murs de l'oratoire sont tapissés, fleurissent même en hiver, et jamais les tilleuls ne perdent leur feuillage ni leur verdure. Agnès de Nenon cueillait là, un matin, des primevères et des violettes ; l'amiral Acem aperçut cette bergère et fondit aussitôt sur elle, plus agile qu'un loup qui flaire une biche. Agnès n'hésite point entre l'honneur et la vie ; elle se recommande à la Vierge, et se précipite dans le Doubs qui gronde à ses pieds. Mais, ô merveille ineffable ! une main divine soutient Agnès et la porte doucement chez sa mère, aux yeux du païen confondu. On appelle encore ce lieu *le Saut de la Pucelle*.

(Voir *Château de Frédéric Barberousse*, p. 203, et *Iscult*, 2, p. 232).

LA CROIX VOTIVE DE CHATENOIS

(CANTON DE ROCHEFORT).

Il existait autrefois aux environs de Châtenois une croix votive à l'aspect de laquelle on racontait, en se signant, cette tragique aventure :

Catherine de Châtenois était une jeune fille belle et vertueuse. Elle menait une vie exemplaire lorsque Mathieu, surnommé le physicien, revint du Caire à Châtenois, son pays natal. Le retour de cet homme alarma tout le village, car il avait *grand bruit de mauvais renom*, et sa figure était repoussante. Catherine, soit que le physicien l'eut ensorcelée, soit que son amour fut l'effet d'un aveugle caprice, conçut la passion la plus vive pour cet homme. Elle repoussa tous les avertissements salutaires qui lui furent donnés à cette occasion. La veille de Noël, Catherine et Mathieu se promenaient le soir tête-à-tête, selon leur coupable habitude. Ils oublièrent la messe de minuit dans leur criminelle conversation. Un remords soudain troubla le cœur de Catherine, et Mathieu lui-même parut ému, quand tout-à-coup un coq chanta trois fois. « Minuit ! ô ciel, ai-je oublié !... Minuit ! » s'écria Mathieu l'air effaré et la bouche béante. Catherine éperdue se soutenait à peine, il lui semblait que la main de Mathieu devenait une griffe et lui déchirait la poitrine. Par un dernier effort, elle tourne vers lui un œil mourant. Vision épouvantable ! le visage du réprouvé n'est plus un visage d'homme, c'est un affreux museau de loup, une large gueule pleine de sang et d'écume. L'infortunée se meurt, et une dent meurtrière brise son cou d'ivoire.

Le lendemain, on trouva dans ce lieu des os, des cheveux et un débris de vêtement qui avait appartenu à Catherine. Ses parents élevèrent sur la place même la *Croix votive de Châtenois*.

Les croyances populaires que l'on rencontre dans tous les lieux anciens se retrouvent à Châtenois encore toutes vivaces. On y raconte sérieusement qu'on a vu le *loup-garou* et entendu le *sabbat* au-dessus des *Combattes*.

(DUSILLET, *Château de Frédéric Barberousse*, p. 81. — MARQUISET, *Statistique de l'arrondissement de Dole*. — ROUSSET, *commune de Châtenois*.)

LA FONTAINE QUI RAJEUNIT LES FEMMES

(CANTON DE ROCHEFORT).

Vers Châtenois, on trouvait, dit une tradition du *xii^e* siècle, les ruines du temple d'Hébé, à l'endroit où l'on voit aujourd'hui la grange d'Hèbes. Il y avait jadis au milieu de ces ruines une *fontaine qui rajeunissait les femmes*, pourvu qu'elles eussent été fidèles un an et un jour

à leurs maris. Cette source était un sujet de scandale, et de sages matrones la comblèrent en haine du paganisme.

(Voir *Château de Frédéric Barberousse*, p. 110).

LE MOULIN-ROUGE ET LA PLAINE DE LUNE

(CANTON DE ROCHEFORT).

Non loin de la chapelle vénérable élevée sur la colline de Rochefort, où eut lieu *le Saut de la Pucelle*, on trouve, à l'entrée d'un ravin tortueux, un vieux moulin nommé le Moulin-Rouge, à cause du sang que l'on y a versé. Un ruisseau qui craint de murmurer coule à travers ce marécage plein d'herbes vénéneuses; son eau toujours amère n'abreuve que des reptiles; là, croupissent des brouillards infects; là, de vieux arbres calcinés par la foudre et chargés d'oiseaux de proie maintiennent une ombre humide, impénétrable au jour.

Ce vallon détesté est un lieu de plaisance pour les sorciers, les loups-garous et les lamies; ils y dansent à minuit la ronde de Merlin, à la clarté des cierges qu'ils dérobent dans les églises; on y entend quelquefois un bruit d'armes et des hymnes de guerre qui parlent de Jules-César, mais les clers seuls comprennent ces hymnes, qui sont en latin.

(*Château de Frédéric Barberousse*, p. 203).

Le Moulin-Rouge était autrefois un coupe-gorge; il est placé dans un ravin, au pied d'un monticule où l'on voit encore l'enceinte d'un camp romain. Le Doubs sépare le Moulin-Rouge de la Plaine de Lune, où l'on dit que César aurait défait Arioviste. (Id. aux notes, p. 291).

AUTRE HISTOIRE TERRIBLE DU MOULIN-ROUGE

(CANTON DE ROCHEFORT).

Le Moulin-Rouge est une forge à deux lieues de Dole, bâtie à l'extrémité d'une gorge resserrée, au-dessous des restes d'un camp dit de Jules-César, près de la rive droite du Doubs. C'était jadis une méchante auberge où l'on assassinait les voyageurs.

Le 29 décembre 1604, le sieur Gaspard Vurry, lieutenant au régiment de Rye, revenait de Besançon dans un charriot couvert, avec sa femme et une fille de chambre nommée Pierrine de Laire, de Chaussin. Il avait neigé tout le jour, et Vurry, qui voyait la nuit s'approcher, eut envie de s'arrêter à Orchamps; mais sa femme pressée de revoir sa mère

alors malade, le décida enfin à poursuivre sa route. Lorsqu'on fut près du camp de César, il se trouva que la neige, chassée par la bise, s'était amoncelée de telle sorte qu'on ne distinguait plus le chemin, et que tous les objets paraissaient confus. La route, bordée d'un précipice, n'était pas si large qu'aujourd'hui, et le moindre faux pas pouvait précipiter le charriot dans un marais. Gaspard descend de voiture, sonde comme il peut le terrain, et, au risque de se perdre mille fois sous la neige, il arrive au *Cabaret Rouge* (c'était l'enseigne), et crie : l'aide ! L'hôte, vieillard encore vert, et ses deux fils âgés de vingt et quelques années, prennent une lanterne et des pelles, se frayent un sentier à travers la neige, et viennent à bout de conduire le charriot et les deux femmes au cabaret. On les logea au-dessus de la cuisine, dans un gale-tas où il n'y avait qu'un méchant grabat. Outre le père et les deux fils, dont la figure était rébarbative, la famille se composait de la mère toute grise, de sa fille qui avait une trentaine d'années, et d'une servante qui louchait. Ces gens-là firent peur à la dame Vurry et à sa chambrière. Le Cabaret Rouge était d'ailleurs si mal famé ! Pierrine se mit aux écoutes, et quel fut son effroi quand elle entendit la vieille promettre à sa servante le *devantier* (tablier) bleu que la chambrière portait. Elle revint, tout éperdue, dire à son maître et à sa maîtresse ce qu'elle avait entendu. Ce récit confirma leurs soupçons. Gaspard avait cru remarquer entre la mère et les fils des signes de mauvaise augure. La vieille damnée avait passé sa main sous son cou, comme un sabre, en regardant les voyageurs.

Ils commencèrent donc à chercher et à fureter partout ; ils aperçurent du sang à la ruelle du lit, et trouvèrent à la fin, dans un cabinet contigu à leur chambre, le cadavre d'un homme fraîchement égorgé, et caché derrière un tas de fascines, sur un peu de paille.

On peut juger de la terreur qui les saisit. Ils étaient seuls dans une maison isolée, à la merci de brigands qui pouvaient avoir des complices. Ils n'avaient de ressource que dans la bonté du ciel. On ne leur avait donné qu'une lampe qui brûlait à peine. La fumée de l'âtre les étouffait. La bise sifflait au travers des vitres cassées ; ce noir gale-tas, cette lampe de sépulchre, ce cadavre qui gisait dans le cabinet voisin, tout redoublait la terreur de cette malheureuse famille ; mais Vurry était brave. Il avait, par bonheur, une paire de pistolets chargés. Il prit son couteau de chasse qu'il cacha dans sa *cape*, et descendit d'un air tranquille à la cuisine. Sa femme et la chambrière se mirent à ge-

noux pour prier. Les brigands, qui soupaient, parurent surpris de le voir. Il leur dit que la fumée l'incommodait, et qu'il venait causer avec eux. La conversation fut d'abord assez triste, car l'hôte et ses enfants ne répondaient que par *oui* et par *non*, et semblait boucher ; mais Gaspard, qui avait de l'esprit, s'adressa à la fille de la maison, lui dit qu'elle était jolie, et, pour la mieux muguetter, se plaça vis-à-vis d'elle, derrière le père, assis lui-même entre ses deux fils qui riaient d'un sot rire des compliments qu'on faisait à leur sœur. Vurry alors tire doucement ses pistolets, et, toujours devisant, applique, de chaque main, le bout des deux canons contre la tête des deux fils, et leur brûle la cervelle ; puis il enfonce, jusqu'à la garde, son couteau de chasse dans la poitrine du père qui se retournait tout effaré. Il lui fut facile ensuite de se rendre maître des trois femmes, qui restaient immobiles et sans voix. Il appela Pierrine, qui l'aida à leur lier les mains derrière le dos. Cette besogne achevée, il alla barricader toutes les portes et les fenêtres, éteignit le feu et la lampe, recharga ses pistolets et se mit en sentinelle à la lucarne. L'événement prouva la justesse de ses prévisions. Quatre autres brigands arrivèrent à minuit, appelant l'hôte et demandant de la *cervoise* (de la bière). Ils restèrent longtemps à crier et à frapper à la porte ; mais quand ils virent qu'on ne leur répondait pas, ils s'en furent courroucés et blasphémant le saint nom de Dieu. Vurry, dès que le jour parut, attela les chevaux des brigands et le sien, à sa voiture, gagna Dole en toute hâte, après avoir resserré les liens des trois femmes et fermé soigneusement toutes les portes. On accourut au *Cabaret Rouge*, et l'on saisit ces malheureuses, dont deux furent pendues tout de suite. Quant à la servante, qui se déclara enceinte, elle obtint un sursis, et eut plus tard sa grâce entière.

(Voir *Iscult*, 2, page 199).

LE CYCLOPE DU MOULIN-ROUGE

(CANTON DE ROCHEFORT).

Parmi les histoires populaires dont le Moulin-Rouge fut le théâtre, on peut citer encore celle du *Cyclope*, surnommé *Cœur-de-fer*. Ce cyclope du Moulin-Rouge était un géant de huit pieds, hérissé de poil sur tous ses membres. Il avait déjà étranglé six femmes, et, comme il étranglait la septième, saint Eloi lui retint le bras. Cœur-de-fer se convertit, et les clercs décidèrent qu'il ferait cinq fois le tour d'une église, un

bât de mulet sur le dos, et qu'il irait à Rome, l'œil fermé, chercher la rémission de ses crimes. Le cyclope se soumit à cette dure épreuve et partit coiffé d'un morion sans visièrre. Il roula de toutes les montagnes, tomba dans tous les précipices, et baisa enfin, à tâtons, les pieds du saint Père, qui le délia de ses sept péchés.

(Id. page 48).

LE MOULIN D'AUDELANGE

(CANTON DE ROCHEFORT).

Claudine Boban, jeune fille, confessa qu'elle et sa mère montaient sur une *ramasse* (balai), et que sortant le contremont de la cheminée, elles allaient par l'air en cette façon au sabbat en certains champs qui étaient en delà le moulin d'Audelage.

(Voir BOGUET, ch. xv).

DES LYCANTHROPES OU LOUPS-GAROUS

(Voir BOGUET, ch. LIII).

Un certain nombre de personnes accusées de sorcellerie ont confessé s'être mises en loups, et avoir, en cette forme, tué et mangé plusieurs enfants, sans toutefois toucher au côté droit de leurs victimes. C'est encore aujourd'hui une croyance populaire, mais peu générale, que les sorciers se changent quelquefois en loups, et lorsqu'ils courent ainsi la campagne, le diable est à leur tête sous la même forme.

En l'an 1521, on exécuta trois sorciers, Michel Udon, de Plasne, petit village sur Poligny, Philibert Montot et Gros-Pierre, qui firent une semblable confession. Michel Udon, étant en loup, fut blessé par un chasseur qui l'alla trouver en une cabane où sa femme le pensait de sa plaie, mais il avait repris sa forme d'homme. L'on a vu longtemps des tableaux de ces trois sorciers en l'église des Dominicains de Poligny. Ces trois loups-garous étaient représentés bizarrement armés chacun d'un couteau.

(DEY, *Histoire de la sorcellerie au comté de Bourgogne*, page 28).

En 1573, Gilles Garnier fut brûlé vif à Dole par arrêt de la cour pour même fait.

(Voir ci-après l'*Histoire de Gilles Garnier*).

Benoit Bidel, de Naisan ou Nezen, âgé de 16 ans, monta un jour sur un arbre pour cueillir des fruits, ayant laissé sa sœur moins âgée que

lui au pied de l'arbre. Celle-ci fut assaillie par un loup sans queue. Benoit descend aussitôt de l'arbre. Le loup quitte alors la sœur pour s'attaquer au frère et lui ôte un couteau qu'il portait, avec lequel il blesse le jeune homme au col. On accourut au secours de Benoit, qui fut rapporté dans la maison de son père, où il mourut de sa blessure quelques jours après. Il déclara, avant de mourir, que le loup qui l'avait blessé avait les pattes de devant en forme de mains d'homme. On a su depuis que ce loup-garou n'était autre que Pernette Gandillon, qui chercha à se cacher après avoir fait ce mauvais coup, mais qui ne tarda pas à être massacrée par les paysans.

Jeanne Perrin a aussi déposé que Clauda Gaillard, avec laquelle elle passait un bois, lui dit qu'elle avait davantage d'aumônes qu'elle. Sur ce, elle se retira derrière un buisson, d'où Jeanne vit sortir tôt après un loup sans queue qui vint à l'entour d'elle et lui fit une telle peur qu'elle laissa choir ses aumônes et s'enfuit après avoir fait le signe de la croix. Elle ajoutait que ce loup avait les orteils des pieds de derrière comme ceux d'une personne.

Plusieurs confessèrent que pour se mettre en loups, ils se frottaient premièrement d'une certaine graisse ; qu'ensuite le diable leur affublait une peau de loup qui leur couvrait tout le corps ; après quoi, ils se mettaient à quatre, et couraient parmi les champs, tantôt après une personne et tantôt après une bête, selon que leur appétit les guidait ou transportait.

Boguet demanda un jour à une boiteuse fort âgée comment, étant en loup, elle pouvait suivre les autres dans leurs courses par monts et vaux, à quoi elle répondit qu'elle était portée par le diable. Ayant fait marcher à quatre cette sorcière, dans la chambre où il l'interrogeait, le juge lui donna ordre de se mettre en loup ; mais elle répondit que la chose lui était impossible, parce qu'elle n'avait plus de graisse et que tout pouvoir lui était ôté par la prison. (Nous parlerons ailleurs de la puissance extraordinaire du juge sur les démons et les sorciers, toujours d'après Boguet).

Au mois de décembre 1521, Burgot et Verdun furent brûlés à Besançon comme *loups-garous*, sur la poursuite de l'inquisiteur Jean Bois ou Boin. Verdun avait conduit Burgot au sabbat près de Château-Chalon. Tournés en loups, ils avaient mangé plusieurs enfants.

(DEY, *loc. cit.*, page 28).

HISTOIRE DE GILLES GARNIER

(CANTON DE ROCHEFORT).

Des êtres dépravés par la misère, exaltés hors des voies de l'humanité par l'usage de drogues enivrantes se sont couverts d'une peau de loup, se sont exercés à courir à quatre pieds, et, jetant sous ce déguisement la terreur dans les populations, ont vécu de déprédations et sont allés jusqu'à se repaître de chair humaine. Telle est l'opinion émise par M. Aristide Dey sur la nature des prétendus loups-garous. L'histoire de Gilles Garnier, déjà ancienne, vient à l'appui de cette opinion.

Gilles Garnier fuyant le commerce des hommes pour se livrer aux exercices de piété, se réfugia dans la chapelle Saint-Bonnet, près d'Amange, canton de Rochefort, et se fit ermite.

Bientôt sa solitude lui sembla triste, et, pour l'embellir, il fit choix d'une compagne légitime, nommée Apolline. De nombreux enfants naquirent de cette union, et avec eux la misère s'introduisit dans l'ermilage. Dans le même temps (1571), un loup jeta la terreur dans les environs.

Peu de temps avant la Saint-Michel, une fille de douze ans fut enlevée dans une vigne du territoire de Châtenois, lieu dit Es-Georges, trainée dans le bois de la Serre, dépouillée et mangée.

Huit jours après la Toussaint, une autre fille était étranglée par un loup au pré de la Ruppe, territoire d'Authume, et elle eut été dévorée sans doute sans l'intervention de plusieurs personnes.

Quelques jours plus tard, un garçon de dix ans était étranglé et dévoré par un loup, à une lieue environ de Dolc, entre Gredisans et Menotey.

Ces scènes de carnage avaient effrayé les populations et jeté la désolation au sein de plusieurs familles ; mais la justice n'avait trouvé là rien à faire. Enfin, le vendredi d'après la Saint-Barthélemy, un garçon de douze ans est attaqué sous un poirier, près du village de Perrouse, du côté de Cromary, canton de Rioz. On accourt aux cris de la victime. Cette fois, c'est un homme, c'est Gilles Garnier qui emportait ce malheureux garçon pour s'en repaître. Gilles Garnier avait oublié sa peau de loup.

Il est arrêté sous la prévention des crimes ci-dessus énumérés, et, en outre, d'avoir tenté de manger gras un jour défendu ; car, dit l'acte d'accusation, il eut mangé de la chair du dit garçon sans le dit secours,

nonobstant qu'il fut jour de vendredi.

Gilles Garnier avoua tous les faits qui lui étaient imputés, ajouta qu'il avait admis sa femme à partager ses horribles festins, et, par un arrêt du parlement de Dole, du 18 janvier 1573, fut condamné à être traîné à revers sur une claie, depuis la conciergerie sur le tertre de cette ville, être ensuite brûlé vif et son corps réduit en cendres.

Le peuple crut que le diable avait joué un rôle dans tout cela.

Le récit de cette affaire a été publié par Dan d'Ange, sous le titre d'*Arrêt mémorable de la cour de parlement de Dole, ... enrichi d'aucuns points recueillis de divers auteurs, pour éclaircir la matière de cette transformation*, et imprimé à Sens, chez Jean Savine, en 1574.

Dans une lettre adressée au doyen de l'église de Sens, l'éditeur raconte que Garnier, errant par les bois et les déserts, fit rencontre d'un fantôme en figure d'homme qui lui promit monts et merveilles, et, entre autres choses, de lui enseigner à bon conte la façon de devenir, quand il voudrait, lion, loup ou léopard, à son choix ; et pour ce que le loup est une bête plus mondanisée, il aima mieux être déguisé en icelle, comme de fait il fut, au moyen d'un onguent dont il se frottait à cette fin, ainsi du reste qu'il l'a confessé avant de mourir, pour la reconnaissance de ses péchés.

(DEY, *loc. cit.*, page 230).

LE SIRE DE TREVEL

(CANTON DE ROCHEFORT).

Il y avait une fois, à Romange, un vieux baron connu dans le pays sous le nom de *sire de Trevel*, qui, charmé des grâces d'une jeune bergère, employa la force pour la déshonorer. Honteux de son action, il songea à fuir. Apercevant un blanc coursier dans la prairie de Vriange, il se hâta de le monter et le lança au galop. Ce cheval, qu'aucun frein ne retenait, et qui, du reste, n'était autre que le diable, l'emporta si loin, si loin, que le pauvre sire se crut perdu. Pour échapper au danger, il fit vœu de racheter sa faute en allant avec les croisés à la conquête de la terre sainte. Il partit, mais on ne le revit jamais. Dans la forêt qui sépare Romange de Vriange, on voit encore parmi des débris épars, couverts de broussailles et de mousse, les restes d'un château entouré de fossés, qui ont conservé le nom de *Château de Trevel*.

(Voir ROUSSET, *commune de Romange*).

LA SORCIÈRE DE LAVANGEOT

(CANTON DE ROCHEFORT).

Une femme nommée Aimée Petit-Jean, de Lavangeot, âgée d'environ 50 ans, aux octaves de la Fête-Dieu, 1645, prit secrètement l'hostie dans le ciboire qui reposait sur l'autel de l'église, selon la sainte et louable coutume qui s'observe de toute ancienneté en la chrétienté. Et, étant faite prisonnière, elle confessa tout aussitôt le sacrilège par elle commis, disant que l'hostie avait été par elle consumée, et qu'elle avait logé Dieu auprès de Dieu (*ce sont ses paroles*), sans toutefois vouloir confesser qu'elle fut sorcière. Mais Claudine Boban, sa fille (voir *Tradition du moulin d'Audelange*, ci-dessus), âgée seulement de 8 ans, rapporta que sa mère l'avait menée au sabbat sur une ramasse (balai), en-delà le moulin d'Audelange, en certain champ où le diable était en forme d'homme noir, lequel sa mère alla baiser aux parties honteuses, portant une chandelle verte, après avoir dansé à reculons avec plusieurs autres, et mangé du bœuf et du pain, et bu du vin. Cette femme fut enfin convaincue de sorcellerie, et, à cette occasion, brûlée.

(Voir BOGUET, *Discours des Sorciers*).

Le Pré de l'Esprit, à Lavangeot, *la Fontaine du Renard*, sont peuplés par l'imagination populaire de génies plus ou moins malfaisants.

(Voir ROUSSET et MARQUISSET, *commune de Lavangeot*).

On ne doit jamais donner la communion aux sorciers, dit Boguet, dans la crainte que leur confession ne soit pas sincère, et qu'ils n'abusent de la sainte hostie, comme le fit et l'avouèrent notamment Aimée Petit-Jean, de Lavangeot, et cette autre sorcière qui reçut l'hostie consacrée en son mouchoir au lieu de l'avaler, qui la mit ensuite dans un vase où elle nourrissait un crapaud, et qui mêla le tout avec d'autres poudres que le diable lui donna pour faire mourir les personnes ou le bétail, en plaçant ce mélange sous le seuil de la maison ou de la bergerie, et en prononçant certaines paroles.

Antide Colas, de Bretoncour, au comté de Bourgogne, qui fut brûlée à Dole le 20 février 1599, confessa que le diable lui avait commandé de lui porter l'hostie qu'elle recevrait à Pâques.

Au sujet de l'abus sacrilège des hosties, Mgr de Ségur, dans sa brochure sur *les Francs-Maçons*, qui en était, en 1873, à sa 37^e édition,

prête aux maçons des arrières-loges des excès qui ont beaucoup de rapport avec ceux que Boguet et autres imputent aux sorciers.

LA MAISON DU DIABLE, A AUTHUME

(CANTON DE ROCHEFORT).

Dans la rue principale d'Authume, est une maison qui resta plus de trente ans inhabitée, parce qu'on assurait que le diable y revenait et tirait par les pieds quiconque avait l'audace de lui disputer cette demeure déserte.

(Rousset, *Authume*).

C'est le cas de rappeler ici cette curieuse description du diable, qu'on lit dans la chronique de Raoul Glaber : « *Astitit mihi ex parte pedum lectuli forma homunculi teterrimæ speciei. Erat enim statura mediocris, collo gracili, facie macilenta, oculis nigerrimis, fronte rugosa et contracta, depressis naribus, os exporrectum, labellis tumentibus, mento substracto ac perangusto, barba caprina, aures hirtas et pracaculas, capillis stantibus et incompositis, dentibus caninis, occipitio acuto, pectore tumido, dorso gibbato, clunibus agitantibus, vestibus sordidis, conatu æstuans, ac toto corpore præceps; arripiensque summitatem strati in quo cubabam, totum terribiliter concussit lectum.* »

LA CHASSERESSE DE MOISSEY

(CANTON DE MONTMIRY).

Une belle dame blanche entretient, dit-on, des sons d'un gentil oliphant, les échos de la longue forêt de la Serre, aux environs de Dole. Il y en a qui se sont avisés d'ôter à la dame de Moissey jusqu'à sa jeunesse et à ses grâces. Ils en font une naine vieille, ridée, malicieuse, marchant toute courbée sur son bâton blanc de coudrier, comme une sorcière de l'ancien régime. Si le fait est vrai, disent les autres, c'est qu'elle s'amuse quelquefois à se travestir. Quant à la dame aérienne qui conduit la chasse à travers les nuages, au-dessus des bois agités par ses expéditions, elle a une robe blanche. On entend avec une certaine émotion ses chevaux, ses levriers, ses piqueurs, ses compagnons et les sons harmonieux de sa trompe.

(MONNIER, *Trad.*, p. 88).

LE BOIS DES CLEFS

(CANTON DE MONTMIREY).

Voici ce que les anciens racontent au sujet du *Bois des Clefs*.

Simon d'Oisi, grand sénéchal de France et seigneur de Montmirel, avait étranglé sa femme dans un mouvement de vivacité. Il en prit une seconde, Alis de Thervay, au petit pied.

Cette châtelaine était très-jolie; on comparait son teint à l'aube vermeille, et ses yeux à deux étoiles. Un jour que son mari était allé à la croisade, pour expier le meurtre de sa première femme, Alis, qui chassait l'oiseau entre Montmirey et Dammartin, se reposa dans un petit bois où elle perdit son demi-ceint (cercle d'argent ou d'acier auquel pendaient les clefs du ménage) et ses clefs. Grande fut la douleur de la châtelaine.

Un jeune ménestrel qui l'aimait, sans espoir, parcourut tout le bois et retrouva les clefs d'Alis, à l'aide de son *braquet*. Il mit alors une longue barbe, se revêtit d'une cape brune garnie de coquilles, et se rendit au manoir de Montmirey, avec sa panetière et son bourdon. Il conta qu'il arrivait de Naples, où il avait baisé la fiole de saint Janvier. On l'accueillit avec bonté, mais quand la nuit fut venue, il ouvrit doucement l'huis de la chambre de retraite d'Alis, et se coula dans son oratoire, où elle s'était assoupie en récitant ses patenôtres. La pieuse dame se réveilla d'abord, et pourtant ne cria point, car la surprise et la peur lui fermèrent la bouche. L'amant, d'ailleurs, était si beau et si discret, que la comtesse n'eut pas la force d'appeler ses femmes. Le ménestrel s'en fut après, et reparut le lendemain dans ses habits de fête. La belle Alis supporta dès lors plus patiemment son veuvage. Enfin, le seigneur de Montmirey revint de terre sainte, et des mâles langues l'avertirent de son cas piteux, ce qui le fâcha tant, que rien ne put calmer son ire. Il alla s'embusquer au coin du *Bois des Clefs*, et donna sa dague au cœur du gent ménestrel; puis, par malice, il le pendit à minuit à la verrière de l'oratoire d'Alis. Le matin, la pauvre dame vit le cadavre qui seignait au poitron; elle s'affligea et se dépita si fort, qu'elle se laissa mourir de la rage de faim. Mais, dès qu'elle fut morte, elle apparut à minuit toute pâle et maigre aux yeux de Simon, le tira par les pieds, lui reprocha sa dureté, et lui causa une telle frayeur qu'il trépassa au point du jour.

(Château de Frédéric Barberousse, p. 249).

LA DAME BLANCHE DE MONTMIREY

Le château de Montmirey ou Montmirel, mont d'où l'on *mire*, d'où l'on regarde, était assis ou plutôt enraciné sur un monticule aride, dominant une vaste plaine qu'entrecoupaient des forêts et qu'arrosent la Saône et l'Ognon. Cet antique manoir n'est plus aujourd'hui qu'un amas de ruines. On a prétendu que sainte Clotilde y était née, mais rien ne le prouve. Il est plus probable qu'une autre princesse, Béatrix, fille de Raynaud III, y fut enfermée par son oncle Guillaume, comte de Vienne et de Mâcon, frère puîné de Raynaud, et qu'une douairière, Blanche de Genève, y résida longtemps. Quoiqu'il en soit, le peuple de la contrée crut longtemps et croit peut-être encore que la reine Blanche, mère de saint Louis, a habité ce manoir. On y parle toujours d'une dame blanche qui y apparaît encore de temps en temps. Ce qui a pu donner cours à cette tradition populaire, que l'on retrouve dans un certain nombre de nos vieux châteaux, c'est qu'au moyen-âge, les veuves portaient le deuil en blanc. Lorsque les bergers, ajoute la tradition, voient apparaître la dame blanche sur les ruines du manoir, et qu'ils lui crient : Dame blanche de Montmirey, que *mires-tu* là-haut ? La dame répond, en disparaissant, ces mots qui composèrent longtemps la devise des comtes de Montmirey : « *Je ne mire que le ciel !* »

L'INCENDIE DE THERVAY

(CANTON DE MONTMIREY).

En 1840, il y avait à Thervay un vieux maître d'école nommé Bouchet, qui avait perdu la raison. Un jour du mois d'avril de la même année, à 2 heures de l'après-midi, ce pauvre innocent échappe à la surveillance de sa famille et s'en va au clocher sonner le tocsin de toutes ses forces, en criant : *Au feu ! au feu ! nous brûlons !* On l'arrêta bientôt et on le ramena chez lui, où il manifesta jusqu'à dix heures du soir une agitation extraordinaire. Il répétait avec persistance ce cri : *Au feu ! nous brûlons !* que rien ne justifiait que sa démence aux yeux de ses parents et des autres habitants de Thervay. Mais voilà que le même jour, à 10 heures du soir, un violent incendie se déclara subitement, sans qu'il fut possible d'en découvrir la cause, et ne s'éteignit que lorsque 40 maisons de ce village furent réduites en cendres.

LES TRADITIONS DE GENDREY

A chaque pas que l'on fait sur le territoire de Gendrey, d'antiques traditions rappellent le souvenir des temps primitifs de la Gaule. Après avoir entendu les vieillards raconter les légendes de leur enfance, vous croyez encore voir, au sommet de la colline du Châtelard, cette pudique dame blanche, mystérieuse sylphide, que le peuple d'alentour vénérât comme sa protectrice. Vous cherchez ces génies bienfaisants, esprits du soir, qui couraient le long du torrent d'Arne, sous la forme d'une flamme d'azur, puis montaient jusqu'aux régions éthérées, où voyagent silencieusement les étoiles. Vous redoutez la rencontre de l'*Esprit du Fiestre*, ce génie malin, dont les espiègleries iraient jusqu'à arrêter votre cheval et votre voiture, à vous égarer dans la profondeur des forêts et à vous effrayer ensuite par ses diaboliques ricanements, ou par ses cris et ses hurlements sauvages.

(Voir ROUSSET et MARQUISET, *com. de Gendrey*).

LÉGENDE DES ANGES

(CANTON DE GENDREY).

Il existe, entre Besançon et Dole, plusieurs petits villages peu éloignés les uns des autres, dont les noms se terminent tous par le mot *ange*. Voici de quelle manière la tradition populaire explique ce fait :

Lorsque les mauvais anges se révoltèrent contre leur Créateur, l'archange saint Michel, investi de la puissance divine, les chassa du paradis avec sa flamboyante épée pour les précipiter dans les enfers. Par une adresse diabolique, les maudits échappèrent à ses coups, en se ruant sur la terre nouvellement créée. Là, sous l'inspiration de leur chef Lucifer, ils jurèrent d'employer toutes leurs forces et toutes leurs ruses pour nuire aux enfants d'Adam et à leur postérité. Le lieu où ils firent cet exécrationnable serment garde depuis le nom de *Sermange*. Ils vinrent après cela se ranger en bataille sur un coteau, qui prit plus tard le nom de *Malange*, parce que de cet endroit ils firent pleuvoir sur les anges fidèles qui les poursuivaient un orage tellement violent, que ceux-ci furent obligés de se réfugier sous un rocher. C'est là qu'est situé aujourd'hui le village d'*Avriange*, qui signifie *abri de l'ange*. Mais saint Michel, qui ne perdait pas de vue les maudits, vint les attaquer. Le combat fut terrible et décisif. Le champ de bataille fut appelé *Rouffange*, nom qui

veut dire *rouffe* ou *bataille* des anges. La cohorte victorieuse poursuivant à outrance les maudits, les changea en loups et les précipita dans les ténébreux abîmes. Le lieu où ils furent engloutis fut appelé *Louvatange*, pays où il y a, dit-on, toujours beaucoup de loups. Après le combat, les anges éprouvèrent une grande soif, et demandèrent à leur chef si, dans ce lieu désert, il n'y aurait pas une source salubre où ils pussent se désaltérer. Alors saint Michel fit paraître à leurs yeux un ruisseau limpide, qui n'a cessé de couler jusqu'à ce jour. C'est pourquoi l'on a appelé du nom d'*Audelange* le village qui l'avoisine. Enfin, la troupe céleste, rafraîchie et reposée, tint conseil sur les moyens à opposer aux anges déchus, pour empêcher le mal qu'ils voulaient faire au genre humain. Tout-à-coup, une voix divine se fit entendre, et leur dit qu'un jour une ville nommée Rome triompherait des démons et serait le soutien des peuples qui honorerait le Seigneur. C'est du nom de la ville sainte qu'est venu, par le fait, celui du village de *Romange*. Les anges ainsi rassurés reprirent leur essor vers les cieux, et cet endroit devint plus tard le village d'*Ossange*, élévation des anges.

Ce morceau n'est qu'une critique populaire de l'art si conjectural des étymologistes. Attention ! semble dire ici le comtois, avec ce bon sens ironique qui le caractérise ; gardons-nous de ces écrivassiers pleins d'imagination et vides de science. *Cette leçon* n'est pas sans prix. Pour n'être qu'une légende, elle vaut bien un *fromage*.

NOTRE-DAME-DU-BOIS, A VITREUX

(CANTON DE GENDREY).

Il y a déjà bien longtemps qu'un bûcheron, voulant abattre un chêne dans la grande forêt du Vaudenay, s'aperçut à son grand étonnement que sa hâche, quoique fraîchement aiguisée, ne pouvait presque pas entamer l'écorce de cet arbre rebelle ; puis, à chaque nouveau coup, il entendait un faible gémissement que l'écho répétait avec peine. Effrayé de ce prodige inexplicable, notre homme alla chercher au village un de ses amis qui passait pour ne point avoir de religion. Celui-ci s'engagea par serment à abattre le chêne mystérieux, dût-il y employer le reste de ses jours. Il mit donc la main à l'œuvre. Après trois journées d'un travail opiniâtre, il était à peine parvenu au centre de l'arbre, quand tout-à-coup un éclat se détachant, il vit au cœur du chêne une niche resplendissante de lumière, et au milieu, la statue de la Vierge tenant

entre ses bras l'enfant Jésus. Aussitôt le bûcheron tomba la face contre terre, rendit gloire à Dieu, demanda pardon de ses péchés et courut au monastère d'Accey annoncer le miracle dont il avait été témoin. Alors les moines vinrent en procession chercher la madone et la portèrent en triomphe dans leur couvent ; mais quel fut l'étonnement général, quand on apprit que, pendant la nuit même, la statue avait quitté l'abbaye pour retourner dans son ancienne demeure. La Vierge ayant ainsi manifesté sa volonté de ne pas quitter le chêne qui l'abritait, les moines ne persistèrent plus dans leur premier dessein ; mais environ un siècle après, l'arbre tombant de vétusté, ces religieux résolurent une seconde fois de la transporter dans leur église. Elle s'enfuit de rechef, et le lendemain on la retrouva dans son arbre. Alors, et c'était en 1561, le P. Laurent Varin, prieur du monastère, fit construire, sur l'emplacement qu'avait occupé le chêne miraculeux, une petite chapelle où tous ceux qui étaient affligés venaient dévotement en pèlerinage. Mais plus tard, le souvenir de la pieuse tradition s'étant effacé, ce lieu solitaire devint un lieu de plaisirs et de divertissements. On venait danser bruyamment aux jours de fête sous le pérystile de la chapelle. Ces réunions ayant donné lieu à quelques désordres, l'autorité s'en émut, et fit raser, en 1812, la chapelle profanée. Le 1^{er} mars de cette même année, la Notre-Dame-du-Bois fut conduite processionnellement à l'église de Vitreux, où on la voit encore aujourd'hui.

(Voir Armand MARQUISET, *Statistique de l'arrondissement de Dole, commune de Vitreux*).

LÉGENDE DU FRÈRE ADALBERT (ABBAYE D'ACEY)

(CANTON DE GENDREY).

Le révérend abbé de Notre-Dame d'Accey était mort l'avant-veille en odeur de sainteté. Les cérémonies funèbres avaient eu lieu le matin dans l'église du couvent, et le corps de l'abbé, revêtu de ses ornements sacerdotaux, avait été descendu dans le caveau profond ménagé sous le sanctuaire pour la sépulture des pères abbés de Notre-Dame.

Voilà que, pendant la nuit, le démon vint tenter le frère Adalbert. Il lui rappelle que le défunt portait à l'index de la main droite un anneau d'or très-précieux qui venait, dit-on, de l'Empereur Conrad. Le révérend abbé avait encore ce joyau quand on le déposa dans son sépulcre. « Pourquoi perdre cet anneau, se dit Adalbert. » Il se munit d'une lanterne et d'un levier de fer, et se glissa furtivement dans l'ombre du

caveau, après avoir soulevé péniblement la lourde pierre qui en fermait l'entrée. Il approche en frémissant de la tombe du révérend abbé, l'ouvre, et arrache l'anneau sacré du doigt raidi par la mort. Tout-à-coup, un bruit affreux retentit sur sa tête. La pierre qui bouchait l'entrée du souterrain, et qu'Adalbert n'avait fait que soulever, était retombée d'elle-même. Voilà le moine coupable enseveli vivant. Nul bruit ne saurait percer l'épaisseur des voûtes; nul effort ne saurait rouvrir d'en bas l'entrée du caveau. A l'heure de matines, quand les religieux se rendirent à l'office divin, une des stalles était vide, et onques depuis on ne revit le frère Adalbert. Quand les chants eurent cessé, cette nuit là, quelques religieux crurent entendre des gémissements souterrains; mais ils prirent ces bruits pour les plaintes des âmes qui souffrent en purgatoire et qui se recommandent aux prières des vivants. A quelques années de là, quand la mort d'un nouvel abbé de Notre-Dame fit rouvrir le caveau funéraire, on retrouva, au bas de l'escalier, le cadavre desséché d'Adalbert et la preuve de son crime.

(Un élève de seconde du collège St-François-Xavier, de Besançon, M. Simonnot, a, sur ce sujet et sous ce titre : *L'Anneau du religieux*, fait une composition qui a été imprimée en 1865).

MAHAUT - LA - ROUSSE

(CANTON DE GENDREY).

C'est à Saligney (les biques), canton de Gendrey, que Mahaut-la-Rousse fait son purgatoire, à ce que dit la tradition. Un voyageur qui rapportait d'Asie un superbe rubis, s'était arrêté un soir chez cette châtelaine. Mahaut le poignarda dans son lit pour lui ravir ce précieux bijou, que le pèlerin eut l'adresse d'avaler à sa dernière heure, ce qui priva la Rousse du fruit de son crime. Dieu condamna Mahaut à chercher mille ans et plus la fatale escarboucle. Le manoir dès lors devint inhabitable. On oyait, à minuit, la purgatorienne se douloir et clamer, fouiller la terre et saper les murailles, qui ne furent bientôt plus qu'un tas de ruines.

(DUSILLET, *Château de Frédéric Barberousse*, p. 110).

LES CULS FOUETTÉS D'OUGNEY

(CANTON DE GENDREY).

Si l'on en croit la tradition, les habitants du village d'Ougney refu-

sèrent d'ouvrir leurs portes à un capitaine français nommé Craon, qui passait par là. Retirés dans leur petit château-fort, dont quelques vieux pans de murs et une grosse tour ronde sont encore debout, ils soutinrent avec courage un siège de quelques jours, après quoi il fallut se rendre. Le vainqueur, irrité de cette résistance, fit payer cher sa poudre aux paysans obstinés, et les fit ignominieusement battre de verges. C'est en mémoire de ce châtiment que l'on dit encore aujourd'hui, en parlant des habitants de ce village : *les culs fouettés d'Ougney*.

Ce surnom, quelque ridicule qu'il soit, est un titre de gloire pour la commune d'Ougney. Malgré l'humiliation infligée aux vaincus, ces braves gens ont du moins donné l'exemple d'un patriotique courage, vertu rare dans tous les temps, et en particulier de nos jours.

LE CREUX BOZON, A ETREPIGNEY

(CANTON DE DAMPIERRE).

Voici la seule tradition que j'aie pu découvrir dans le canton de Dampierre (Jura). Encore, est-elle assez peu intéressante, et, de plus, commune à beaucoup d'autres localités.

Au hameau des Cinq-Cents, il existe, en fait de curiosités naturelles, un creux rempli d'eau, que l'on appelle *le Creux-Bozon*. On raconte qu'à minuit de Noël on y entend sonner des cloches.

LES TRADITIONS DE MONTBARREY

Il y a des gens qui ont supposé que Montbarrey était la traduction de ces mots *mons Bardarum*, mont des Bardes, et que le monticule recouvert par ce village a été habité et fréquenté par les bardes de la forêt de Chaux. Cette poétique étymologie ne s'appuie sur aucun document sérieux, elle est purement imaginaire; elle ne tient même à aucune tradition locale.

Il n'en est pas de même des *Dames blanches* que l'on voyait, dit-on, danser jusqu'à deux heures du matin, un flambeau à la main, au bois *Boudier*; du *Cheval-Gauvin*, si connu à Chamblay (voir *Traditions de l'arrondissement de Poligny*), qui, chaque soir, suivait le ruisseau du Vernois pour se montrer sur la place et disparaître ensuite dans la forêt de Chaux; des fêtes bruyantes du carnaval, qui duraient pendant huit jours, et se terminaient par le convoi du *Carême-prenant*; des esprits voltigeant sur les bords du ruisseau de Santans, en formes de flammes

bleuâtres; des cloches que l'on entendait sonner, à minuit de Noël, au pré *Sabatier*, proche du vieux moulin des Hélénes, où avait existé un antique monastère. La croyance aux sorciers et aux revenants est aussi dans les traditions populaires de Montbarrey.

(ROUSSET, *commune de Montbarrey*).

TRADITIONS D'AUGERANS

(CANTON DE MONTBARREY).

Une preuve de l'antiquité du village d'Augerans peut être tirée des nombreuses traditions populaires qui se sont perpétuées dans l'esprit des habitants.

On voyait encore, il y a peu d'années, la Vouivre traverser la Loue, près du pont de Belmont (Augerans est de la paroisse de Belmont), pour aller de Mont-Roland à la vieille tour de Vadans; le bouc appelé le *cheval Gauvin* (ce mythe appartient uniquement aux cantons de Montbarrey et de Villersfarlay), dont la principale mission était d'effrayer les enfants indociles. C'est près de là que les bergers voyaient un lièvre, appelé le *lièvre du vieux servent*, marchant lentement devant eux, sans que jamais ils pussent l'atteindre. Dans une contrée que l'on appelle encore le *Bas-de-l'Esprit*, les voyageurs rencontraient chaque nuit une *dame verte* qui, toujours bienveillante pour eux, les aidait à sortir des mauvais chemins et les accompagnait jusqu'à la porte de leur maison.

(ROUSSET, *commune d'Augerans*).

LE CAPUCIN DU MORT-BOIS

(CANTON DE MONTBARREY).

Entre Santans et Germigney, il existe un lieu nommé le *Bas-du-Mort-Bois*. On suppose que sous les sombres et discrets ombrages de ce climat, réside un franciscain qui n'en sort que la nuit, et qui rôde autour des maisons pour surveiller la conduite des gens. *Le Capucin du Mort-Bois* a bien l'air, dit MONNIER, d'avoir été inventé pour écarter les pauvres diables qui exerçaient trop fréquemment les droits de *bois-mort et mort-bois* dont cette forêt se trouvait anciennement grevée.

(MONNIER, *Trad. pop.*, p. 521).

LE CONCOURS

DE LITTÉRATURE ET DE POÉSIE (1875).

MESSIEURS,

Décidément, le rôle de critique n'est pas toujours gai, surtout quand on a affaire à des poètes, et qu'on ne compte pas au nombre des critiques toujours enthousiasmés :

A la vérité, leur cerveau
Est bourré de sentences;
Il n'est, en ces têtes de veau,
Pas un coin pour les stances.

Voilà comme on vous traite, si j'en crois M. M. Gaucher, qui fait chaque semaine, dans la *Revue politique et littéraire*, un travail analogue à celui que vous me confiez ici une fois chaque année. En tout cas, si mon appréciation sur l'un des concurrents de 1874 m'a attiré un compliment dans le goût de celui que vous venez d'entendre, j'aurai du moins eu le mérite de vous révéler un talent nouveau; je ne doute pas, en effet, que si la Société ouvrait un Concours de style épistolaire, elle n'eût à décerner le premier prix à M. Hector Berge, l'auteur de la lettre suivante adressée au Secrétaire général de la Société :

« Daignez, Monsieur, avoir l'obligeance de dire au rapporteur du dernier Concours de poésies (c'est moi-même, Messieurs, sans nulle vanité), que sa critique sur les pièces du Concours ne me semble pas fondée. Pour ce qui regarde mes œuvres, il est tout excusé de ne les avoir pas trouvées de son goût : un positiviste ne peut jamais bien juger un poète. Mais je proteste contre l'épithète qu'il me donne de spirite. Vous lui direz donc encore, mon cher collègue, que, non-seulement je ne crois pas aux esprits des autres, mais encore moins au sien !... »

N'est-il pas vrai, Messieurs, que vous êtes, comme moi, charmés de ce petit morceau, et surtout du joli jeu de mots de la fin ? Peut-on user plus à propos de l'euphémisme, et dire plus galamment à quelqu'un : « Vous êtes un imbécile ? » Ah ! M. Berge, vous êtes poète — du moins vous le dites et vous le croyez, — mais avouez, sans pousser trop loin la modestie, que vous maniez aussi bien agréablement la prose.

Un vieux proverbe accorde au condamné un quart d'heure pour maudire ses juges ; vous, Monsieur, vous vous contentez de quelques mois ;

mais je dois reconnaître que vous n'avez pas perdu votre temps, et que la lecture de votre lettre en séance publique de la Société vous a valu, à mes dépens, un vif et franc succès..... de gaieté !

A la vivacité de la réponse, je me suis demandé si, par hasard, je n'avais pas commis quelque bétise, quelque crime de lèse-poésie, et j'ai couru chercher aux archives *le Voyage d'un ange* que j'avais, hélas, depuis longtemps oublié. Dès les deux premiers vers, je me suis senti rassuré, et j'ai compris qu'il me serait difficile de revenir sur ma première impression. Voici ces vers :

Qu'as-tu fait, cher petit, depuis que de la terre
Au firmament d'azur tu t'es vite envolé ? (1)

Le cher petit, devenu ange ou esprit, habite le paradis, où il demande à Dieu la permission de retourner dans le sein de sa mère.

Le Créateur, touché de cette humble prière,
Dit : « Pars, vole, retourne à ce sein désiré,
Reprends ton même corps, enfant, *et qu'il palpite*,
Que le flanc maternel ne soit pas ton cercueil !

Il paraît que l'ange redescendu sur la terre, et chargé de décrire aux hommes les beautés du ciel, ne se fait pas prier, car, encore dans le sein de sa mère, il embouche la trompette lyrique et s'écrie :

Mère, je quitte l'empyrée
A la voûte toute azurée,

cet empyrée où

Des spirales de vives flammes
Tournaient, tournaient, *c'était* des âmes.

Dût-on m'appeler cent fois encore positiviste, je me refuse à admirer et même à comprendre : notez que la description continue encore longtemps sur ce ton, seulement, permettez-moi de vous faire grâce du reste.

Le plaisant de l'affaire, c'est que M. Berge ne manque pas, en terminant, de nous annoncer que ses vers sont une inspiration d'en haut.

Pauvre père, disais-je!....

(C'est toujours l'esprit de l'enfant s'adressant à son père, qui, du reste, ne croit pas du tout aux esprits quand il écrit en prose).

(1) Il est bien entendu que je respecte infiniment le sentiment d'amour paternel qui perce au fond des idées de l'auteur ; mais dans une pièce envoyée pour un Concours, nous n'avons pas à juger des intentions ; l'exécution et la forme littéraire, la mise en œuvre des idées, voilà sur quoi doit porter et porte notre critique.

Et Dieu qui comprend tout, oui, grâce à ma prière,

A voulu qu'il prît son crayon.

J'ai dicté tout un soir ce poème céleste,

Lisez-le jusqu'à mon retour.

Merci de la recommandation, cher poète, mais en attendant votre retour, vous nous permettez, j'espère, de passer en revue les pièces du Concours de 1876. Vous vous êtes abstenu d'y prendre part, et vous avez eu tort, car, si vous nous avez gardé rancune pour un jugement qui vous semble un peu sévère, nous ne demandions pas mieux que de vous rendre pleine justice, pour peu que vos œuvres s'y fussent prêtées.

Puisque Messieurs les poètes ont l'épiderme si chatouilleuse, vous me permettez cette année de vous entretenir seulement de ceux d'entre eux qui ont obtenu une récompense, et encore, ne suis-je qu'à moitié rassuré par cette précaution. C'est égal, je me hasarde.

Voici d'abord, en commençant par la fin, M. C. Labbé qui fulmine contre *le Savant*. Fulminer est peut-être beaucoup dire, la pièce de M. Labbé est une sorte de boutade humoristique qui s'adresse au maniaque rêveur plutôt qu'au vrai savant; le sujet, traité d'une façon assez aisée, n'est ni bien neuf, ni parfaitement juste, à moins de s'en tenir à la distinction que je viens d'établir, ce que n'a pas fait l'auteur.

Un sonnet sans défaut vaut seul un long poème!

C'est pourquoi M. Narzale Jobert nous en envoie douze, réunis sous le titre de *Notre-Dame-des-Arts*; il est vrai qu'ils ne sont pas sans défaut. Voici les titres et le sujet de chacun d'eux : *la Poésie, l'Éloquence, la Musique, l'Architecture, la Sculpture, la Peinture, la Céramique, la Vitrerie, la Texture, l'Entuminure, la Métallurgie, la Glyptique*. Voilà, me direz-vous, des sujets bien différents pour passer tous à l'état de sonnets : l'auteur essaie pourtant de les ramener à l'unité, mais, Messieurs, vous ne devineriez jamais de quel lien il fait usage pour les réunir en un seul faisceau. Crainte de m'égarer, je préfère vous citer l'épigraphe du recueil : « Marie est la mère du beau infini manifesté dans le fini. Ce que l'artiste, ce qu'Homère, ce que Phidias, ce que Raphaël, ce que Mozart ont perçu et rendu de ce beau ineffable, n'a été qu'un souffle, qu'un trait, qu'une nuance, qu'une note de l'idéal dont Marie a conçu, contenu et produit la réalité. Marie est l'artiste par excellence, la reine de l'art et de la poésie, car elle a conçu, elle a produit pour œuvre l'auteur même ou l'inspirateur de toutes les œuvres, le beau en personne, en qui tous les trésors de la poésie et de l'art sont contenus. »

(*Nouv. lect. pour tous*, de Toulouse). Il résulte de là que les beaux-arts, la poésie, l'éloquence, la musique, etc., ont été surtout inventés pour célébrer, glorifier, exalter la Vierge; c'est là une ritournelle qui vient invariablement terminer chacun des sonnets; je m'incline, cela va sans dire, devant les croyances religieuses de l'auteur, mais il est trop évident qu'une pareille thèse fait violence à l'histoire et ne soutient pas même l'examen. Comment ferons-nous rentrer dans ce cadre les grands poètes de la Grèce ancienne, dont les chefs-d'œuvres ont paru trois ou quatre siècles avant l'ère chrétienne? Comment attribuer à l'inspiration toute particulière d'un dogme catholique, les admirables monuments de l'architecture antique de la Grèce et de Rome? M. Jobert lui-même, entraîné par une conviction respectable, se trouve bien gêné dans les détails; aussi, la conclusion de ses sonnets est-elle trop souvent, passez-moi l'expression, tirée par les cheveux. C'est ainsi qu'il est amené à nous citer, entre tous les peintres, comme le plus grand représentant de cet art, devinez qui?

..... Un peintre de génie,
Saint Luc avait saisi sa palette bénie!

.....
Quand il eut esquissé la Vierge de la Bible,
Il brisa ses pinceaux et dit : c'est impossible!

Toujours au même point de vue, le grand résultat de la Métallurgie (sonnet xi), c'est l'invention des cloches, dont le son

Sans cesse planera sur les bruits de la terre,
Par la voix de l'airain proclamant ce mystère :
Le Christ est Dieu, Marie est la mère de Dieu.

En somme, M. Jobert est un fervent serviteur de la Sainte Vierge, mais ses sonnets sont forcés et manquent de naturel; le vers, souvent ampoulé, quand on veut l'analyser, offre rarement un sens bien précis.

« Il me plaît de dormir, et plus encore d'être de pierre, tant que durent l'esclavage et la honte! » Cette fière inscription placée par Michel-Ange au bas de la statue de la Nuit, sert d'épigraphe à un drame en un acte de M. Fagandet : *Le Prince d'Orange*, ou *Michel-Ange au siège de Florence*. Le sujet est la mort de Philibert de Châlon, prince d'Orange, né à Lons-le-Saunier le 10 mars 1502, tué au siège de Florence le 3 août 1530, où il remplaçait, à la tête de l'armée impériale, le trop fameux connétable de Bourbon. L'ensemble de cette pièce est assez médiocre :

ça et là quelques vers bien frappés et assez énergiques, dans les tirades de longue haleine surtout, témoin ce passage de Michel-Ange s'adressant à la fiancée du prince d'Orange, Marguerite de Montferrat :

Que nous veulent, hélas ! pape, empereur et rois ?
Dites-lui qu'être libre est le plus saint des droits :
Quand un peuple, lassé des tyrans qui l'oppriment,
Enfin brise ses fers, le combattre est un crime.
Votre futur époux est jeune, plein de cœur,
Sans doute généreux : qu'il dise à l'empereur
De mettre fin bientôt à cette lutte impie !
.....

Les dialogues coupés sont moins bien réussis, manquent de vivacité ; l'ensemble est un peu trainant, pas d'originalité dans les caractères des différents personnages.

Patrie, de M. Leys, épisode en un acte, nous montre une scène de l'invasion allemande en 1870 : c'est l'histoire d'un jeune homme qui quitte ses vieux parents et abandonne l'Alsace pour rester français ; c'est un sujet qui a été traité bien des fois depuis cette malheureuse guerre de 1870-1871. L'auteur n'a pas su le rajeunir, et l'ensemble est assez terne, malgré quelques passages réellement touchants : le ton est lourd en général, et le vers trop souvent prosaïque.

Je retrouve trop aussi ce dernier défaut dans la pièce de M. Godin, intitulée : *Avant le Mariage*. En voici un exemple auquel j'en pourrais ajouter plusieurs autres :

Mais est-ce le moment et le lieu de se plaindre ?

Ce sont là des vers qu'on ne trouverait pas dans les poésies envoyées il y a un an par le même auteur. La seconde pièce : *Au pays natal*, est bien supérieure à la précédente ; au lieu de l'analyser, je vous propose, Messieurs, de l'insérer au Bulletin.

La pièce de M. Mieussot, *à des Matérialistes*, est écrite avec énergie, les idées en sont élevées, mais quelle exagération dans certaines parties, et par suite, quelle déclamation déplacée ! Répudiez la doctrine matérialiste, c'est votre droit, et nous vous applaudirons : mais donner le nom de matérialistes aux inventeurs d'utopies socialistes, aux incendiaires de Paris à une époque néfaste, c'est faire à ces gens-là beaucoup trop d'honneur. Il n'est pas une doctrine philosophique qui prêche le crime, et le matérialisme pas plus que les autres : il faut le combattre parce que le vulgaire ignorant peut en tirer des conséquences

auxquelles ses plus illustres représentants n'avaient jamais songé, mais venir déclamer contre les progrès de l'industrie, maudire les chemins de fer, flétrir les arts qui font la gloire et l'ornement de notre civilisation moderne, appeler Paris Sodome parce qu'on risque d'y mener une vie plus agitée qu'au pied des montagnes du Jura, et s'écrier :

Votre Sodome, un jour, n'aura d'autre couronne
Qu'un immense incendie épouvantant les cieux !

Franchement, c'est forcer la note ! Combien sont préférables les passages où M. Mieusset, s'adoucissant un peu, remonte aux vrais principes du spiritualisme, et nous parle de la croyance en Dieu et à l'immortalité de l'âme, ou encore, quand il célèbre les charmes de la vie de famille, au sein de notre vieille Comté :

Laissez-moi célébrer mes montagnes aimées,
Mes fiers pics du Jura, leurs sites solennels,
De la Loue et du Doubs les rives embaumées
Et les joyeux chalets des vallons paternels.

L'Espion, de M. Millien, nous montre un misérable qui, pendant la guerre de France, découvre à l'ennemi le lieu de retraite d'une compagnie de francs-tireurs, moyennant une somme assez forte : la trahison réussit à demi, et parmi les prisonniers français faits par l'ennemi après une vive résistance, se trouve le fils du traître, jeune homme qu'on passe par les armes sous les yeux de son père : la situation, on le voit, est terrible, et M. Millien a fort bien su en tirer parti ; je lui reprocherai seulement d'avoir choisi un sujet trop horrible pour être vraisemblable, et d'avoir ainsi donné trop beau jeu à son indignation. Aussi, je préfère de beaucoup sa seconde pièce : *L'Hospitalité suisse envers l'armée française*, sujet qui avait déjà inspiré l'un des concurrents de 1874. Voici un passage de cette pièce :

L'infortune était comble, et la dernière armée,
Notre suprême espoir, quatre fois décimée
Par le froid et la faim, par la fièvre et le fer
N'étant plus qu'un troupeau d'hommes mis en déroute,
Poursuivie, égarée, éprouvait dans sa route
L'horreur de la défaite et l'horreur de l'hiver.
Quelles scènes ! La neige, au vent du nord chassée,
Durcie incessamment sur la roche glacée ;
Canons abandonnés, cavaliers demi-nus

.....

Bien touchante aussi la réception de nos voisins, quand

Les femmes, les vieillards, les enfants, tous accourent,
Montrent à nos soldats le seuil hospitalier!

.....
Le feu flambe partout, voici que le vin coule
Dans le verre, et déjà circule à flots *tiédés*,
Combien sont ranimés par le manteau qu'on roule
Autour de leurs bras nus et de leurs pieds raidis!

M. L. Oppépin, de Nevers, un de nos fidèles, nous a adressé deux bonnes pièces : *Le Souvenir d'une Mère* et *le Passage de la Mer Rouge*. La première est assez touchante, mais il y a un peu de lourdeur et de monotonie dans l'allure. Je préfère la seconde, sorte de fragment épique et lyrique, qui ne manque pas d'une certaine grandeur. En voici le début :

Quel est ce roulement qui dans l'ombre résonne?
Quel souffle impétueux ébranle le désert?
Le soleil s'obscurcit et la terre frissonne
Et d'un nuage épais l'horizon est couvert.
.....
..... C'est un roi puissant qui s'avance implacable,
L'orgueil est sur ses traits, la haine dans ses yeux.
.....

Terminons par M. Louis Mercier et ses gracieux petits poèmes : *Le Voyageur*, *la Pierre qui vire* et *la Noël des Oiseaux*, légendes francs-comtoises. Les deux dernières surtout sont fort agréablement tournées : mais analyser ces bluettes où la grâce et la naïveté apparente sont les principaux mérites, ce serait en ôter tout le charme. Il est tout naturel de les insérer au Bulletin, puisque M. Mercier a obtenu la première récompense.

En somme, Messieurs, si le Concours de 1875 a attiré moins de compétiteurs que le précédent, la valeur moyenne des pièces envoyées a légèrement augmenté, et c'est là, je crois, un résultat dont nous devons nous féliciter, et qui doit être un encouragement pour les concurrents de 1876.

M. MONIN.



ERRATUM

AU PROCÈS-VERBAL CONCERNANT LA DISTRIBUTION DES RÉCOMPENSES
POUR LE CONCOURS DE 1875.

Dans l'énumération des récompenses décernées à la séance du 10 février 1876 aux concurrents de l'année 1875 (Littérature et Poésie), M. Godin, qui occupe un des premiers rangs, n'a pas été cité. Pour réparer cette erreur bien involontaire, la Société, sur la demande de M. Monin, rapporteur du Concours, a décidé l'insertion au Bulletin et le tirage à quelques exemplaires d'une des pièces de M. Godin (*Au Pays natal*).

AVIS

Le 25 septembre prochain, lors de son Concours de jeune bétail bien écussonné, notre Société décernera des primes :

1° Aux instituteurs qui auront donné, dans leurs écoles, des notions d'agriculture, d'horticulture ou de comptabilité agricole, ainsi qu'à ceux qui auront organisé leurs élèves en protecteurs des petits oiseaux et en destructeurs des insectes nuisibles.

2° Aux cultivateurs qui produiront une comptabilité agricole indiquant le produit d'une ou de plusieurs branches de leur industrie.

3° Aux serviteurs ruraux qui auront rendu de longs et bons services dans la même exploitation.

Adresser les demandes au Président, le plus tôt possible, afin qu'on puisse les examiner très-soigneusement avant le Concours.

Nous rappelons aux cultivateurs et aux Sociétés de fromageries, que nous sommes au moment propice pour nous préparer à l'Exposition de fromages qui aura lieu à Paris au mois de février prochain. Nous devrions, dès aujourd'hui, nous occuper de nos choix.

Le Président, Dr Bousson.

LES INSECTES ET LES PLANTES

Notre siècle, époque d'observation, de recherches, de découvertes, de révolutions de toutes sortes, voit chaque jour surgir des esprits qui

s'efforcent de découvrir de nouveaux horizons où l'intelligence humaine puisse recueillir l'ample moisson de l'inconnu.

Jusqu'à présent, les diverses branches des sciences naturelles étaient enveloppées d'un voile si épais d'aridité, que les plus courageux même hésitaient à le déchirer. Les savants officiels avaient littéralement enseveli la science sous des classifications incompréhensibles. De là le merveilleux discrédit dans lequel la science académique était tombée vis-à-vis du public indifférent. Et le public n'avait pas tort ; car, considérée et traitée à ce point de vue, la science, au lieu d'être une richesse utile et profitable à tous, n'est plus qu'un trésor inoccupé entre les mains d'un petit nombre de privilégiés.

Heureusement, il s'est formé une classe de *vulgarisateurs* qui ont foi dans leur idée et qui ne se laissent pas facilement décourager. Parmi eux, nous citons surtout M. de la Blanchère et M. Rodin.

La devise de leurs livres est *vulgariser, instruire et intéresser*.

Clairs et concis, telles sont, d'un bout à l'autre, les qualités de deux petits Traités illustrés sur les insectes.

Dans le premier, consacré aux *Ravageurs des forêts et des arbres d'alignement* (1), dû à la collaboration de MM. de la Blanchère et E. Robert, les auteurs ont étudié avec soin les choses dont ils parlent, et c'est le résultat de ces observations dont ils veulent faire bénéficier le public. Leur livre ne renferme pas de nouvelle découverte de la science, mais il explique avec clarté et précision des faits acquis pour ceux qui n'ont pas le loisir de les rechercher dans les œuvres originales ou qui ne peuvent pas le faire par le manque des connaissances spéciales nécessaires.

Le livre sur les *Ravageurs des forêts* s'adresse particulièrement à tous ceux qui aiment ou qui ont des forêts ; les auteurs passent successivement en revue, avec le plus grand soin, toutes les espèces d'insectes qui s'attaquent soit aux essences feuillues, soit aux essences résineuses. La description et les figures des insectes sont accompagnées de celles des ravages qu'ils produisent, ainsi que des moyens de les combattre et de préserver les arbres, dans certaines circonstances, contre leurs attaques. Des tableaux synoptiques placés à la fin du volume résument, avec une

(1) *Les Ravageurs des forêts et des arbres d'alignement*, par H. de la Blanchère et le Dr Eugène Robert. 3^e édition. 1 vol. de 400 pages, avec 162 gravures. J. Rothschild, éditeur, 13, rue des 8^{es} Pères, à Paris, 3 f. 50 (envoi franco contre mandat ou timbres-poste).

grande clarté, toutes les observations qui ont été faites sur toutes les espèces aujourd'hui connues, en donnent une description sommaire et signalent l'époque de leur apparition.

Le travail de M. le Dr Eugène Robert sur les plantations d'alignement qui complète cet ouvrage, a eu depuis longtemps un légitime succès. Inspecteur pendant de longues années des plantations de la ville de Paris, il a étudié avec le plus grand soin l'histoire naturelle, les mœurs, les dégâts des insectes qui s'attaquent plus particulièrement aux arbres des plantations urbaines, et les moyens pratiques à adopter pour les détruire et pour restaurer les plantations.

L'autre livre, qui ne sera pas d'un mince secours aux amateurs de jardins et aux vignerons, contre les insatiables et insaisissables ennemis qui dévorent chaque année la plus belle portion de la récolte, a pour titre *Les Ravageurs des Vergers et des Vignes* (1). C'est un champ d'observations non moins vaste, et qui intéresse tous les cultivateurs, car tous possèdent, sinon un grand verger, du moins des arbres fruitiers en nombre plus ou moins considérable. C'est le même esprit pratique qui a guidé l'auteur dans tout le cours de l'ouvrage. Il a établi une division qui facilite tout particulièrement les recherches auxquelles on se livre : il étudie successivement les ravageurs des racines, des tiges, des branches, des bourgeons, des feuilles, des fleurs et des fruits. On peut dire que ce Traité est classique, en même temps qu'il est un livre de lecture agréable, car il initie le lecteur à une foule de faits d'un très-vif intérêt. Les gravures intercalées dans le texte représentent la nature prise sur le fait. Devant l'image exacte, on est forcé de reconnaître l'insecte, qu'on a eu soin d'accompagner des dégâts qu'il occasionne.

La partie du livre qui s'occupe du phylloxera forme un très-bon résumé de l'état actuel de la lutte contre le terrible insecte. Elle contient les précautions à employer pour éviter sa propagation et les remèdes physiques, chimiques et cultureux.

Une charmante *Flore*, dont la 3^e édition vient de paraître, et qui est indispensable à toute personne qui désire s'instruire, est certainement

(1) *Les Ravageurs des vergers et des vignes*, avec une *Étude sur le Phylloxera*, par H. de la Blanchère. 1 vol. in-18, orné de 160 gravures. Paris, J. Rothschild, éditeur, 13, rue des Saints-Pères. Prix, cartonné : 3 f. 50 (envoi franco contre timbres-poste ou mandat-poste).

le livre d'un instituteur, M. Rodin, intitulé *Les Plantes médicinales et usuelles* (1).

Lorsque M. Rodin menait ses enfants en promenade, il les faisait herboriser, et c'est le résultat de ces herborisations qu'il présente au public avec 200 très-jolies images.

Cet ouvrage, d'un format très-commode, est appelé à devenir populaire. C'est de la science à la portée de tous, et c'est surtout un guide qui sera bien vu dans nos campagnes, où les *Traité*s de botanique sont inconnus et où les pharmaciens sont rares.

La médecine des simples a déjà rendu de grands services; les Indiens ne connaissent guère que celle-là et ne s'en trouvent pas si mal; il était bon d'en présenter sous une forme accessible à tous les traits principaux. On trouvera dans ce petit livre sans prétention, et très-méthodiquement classé, l'énumération des plantes avec leurs propriétés médicinales. Ainsi, plantes émollientes ou adoucissantes : bourrache, cynoglosse, la guimauve, la linnaire, la verveine, la réglisse, etc.; plantes tempérantes : l'oxalide, l'épine-vinette, l'érable sycomore, etc.; les plantes stimulantes : la barbarée, les cochlearias, la moutarde, le cresson, le mélèze; les plantes toniques amères, astringeantes; les plantes dépuratives, apéritives, purgatives, fébrifuges, vermifuges, dangereuses, etc., etc.

Nous ne pouvons mieux faire que de citer l'opinion du savant agronome, M. Barral, qui le recommande tout particulièrement aux habitants des campagnes :

« Partout dans les champs, les bois, les haies, poussent des plantes dont on s'occupe peu, pour ne pas dire qu'on en a nul souci. C'est pour dissiper cette ignorance et divulguer la connaissance et les usages de tous ces végétaux, que M. H. Rodin a écrit l'ouvrage que nous recommandons aujourd'hui à nos lecteurs. Ce livre, sous une forme simple et dépouillée de ces termes techniques si barbares, trop usités par les botanistes, rend la science aimable, et nous semble très-propre à être consulté avec fruit dans les campagnes, dans maints accidents, avant l'arrivée du médecin, souvent éloigné. »

(1) *Les Plantes médicinales et usuelles de nos champs, jardins et forêts, descriptions et usages*, par H. Rodin, secrétaire de la Société d'horticulture de Beauvais. 3^e édition. 1 vol. in-18, de 500 pages, 200 gravures. Paris, J. Rothschild, éditeur, 13, rue des Sts Pères. Prix : 3 f. 50 (envoi franco contre mandat ou timbres-poste).

REVUE DES JOURNAUX AGRICOLES ET SCIENTIFIQUES,

PAR M. LE DOCTEUR ROUGET (D'ARBOIS), MEMBRE FONDATEUR.

Influence de l'air comprimé sur les fermentations. — On sait que l'air comprimé à un certain degré tue rapidement tous les êtres vivants. L'action est due non à la pression de l'air, mais à la tension de l'oxygène comprimé.

En ce qui concerne la fermentation putride due, comme l'a démontré M. Pasteur, à l'action d'animalcules du groupe des vibrions, l'air comprimé, suivant la pression sous laquelle on l'emploie, ralentit ou arrête la putréfaction et les oxydations qui l'accompagnent. Les expériences ont été faites sur de la viande, sur des œufs battus, sur l'urine, sur le lait, sur le vin.

Quant aux fermentations diastasiques, M. Bert a reconnu que leurs agents, tels que la salive, le suc pancréatique, la diastase végétale, la pepsine, la myrosine, l'émulsine, continuent à agir pendant la compression. Au sortir de l'air comprimé, ces substances ont conservé tout leur pouvoir. Bien mieux, si l'on ferme alors les flacons qui les contiennent, elles s'y conservent sans altération pendant un temps illimité. Voici donc un moyen sûr et simple de conserver indéfiniment à l'état naturel des matières qui, comme le suc obtenu par l'écrasement des glandes salivaires et pancréatiques ou de la muqueuse stomacale des animaux de boucherie, pourraient être très-utiles à la thérapeutique.

« Ces études de M. Bert (*Académie des sciences*) permettront sans doute d'élucider certaines questions débattues entre les physiologistes. Par exemple, le sang charbonneux, le sang des maladies infectieuses, les liquides pathologiques, les virus, les venins doivent-ils leur action à ces corpuscules analogues aux vrais ferments, ou à une altération des liquides agissant à la manière d'un ferment diastasique? »

(*Le Temps* du 12 juillet 1878).

Fer contenu dans le sang et dans les aliments.

Le fer étant une des parties constituantes du sang des herbivores et des granivores comme des carnivores, il est évident que les aliments végétaux doivent renfermer ce métal.

De ce fait, il ressort deux conséquences : la première, en admettant la possibilité de former un régime privé de fer, c'est que l'animal que l'on y soumettrait succomberait infailliblement, par la raison que le

sang ne pourrait pas être constitué; la seconde conséquence, c'est que le fer paraît être tout aussi indispensable à la vie végétale qu'à la vie animale.

On sait d'ailleurs que le prince de Salin-Horstmar, dans des expériences remarquables sur le rôle des substances minérales dans la végétation, a communiqué la chlorose à l'avoine, au colza, en les faisant naître dans un sol exempt de fer, chlorose qu'il fit disparaître par l'intervention de l'élément ferrugineux. Toutefois, c'est Eusèbe Gris qui, le premier, en 1849, rattacha la chlorose des feuilles à l'absence ou à l'insuffisance des sels de fer. N'oublions pas, néanmoins, que l'analogie que l'on cherche à établir aujourd'hui entre la matière verte des plantes et la matière colorante du sang, est née de cette assertion de M. Verdeil, que le fer existe en forte proportion dans la chlorophylle à l'état où il est dans l'hématosine; par suite, on a introduit, en physiologie végétale, le mot *chlorose*, emprunté à la pathologie, pour exprimer l'étiollement des feuilles.

(Bouchardat, *Annuaire de Thérap.* pour 1873).

Appréciation et qualité de la viande des porcs gras (1). — Empruntons au *Cultivateur du Midi* (mai 1875) une note intéressante de M. Magne, directeur de l'Ecole vétérinaire d'Alfort. On ne peut pas pratiquer sur le porc les manèges qui font connaître l'état de graisse du bœuf et du mouton; on ne peut apprécier un porc gras qu'en l'examinant et en le palpant; celui qui est épais, qui a le dos large et aplati de droite à gauche, fournit beaucoup de lard; celui qui a le ventre tombant a beaucoup de graisse intérieure; il en a beaucoup à l'épiploon et autour des reins; il fournit une *toile* lourde et beaucoup de panne.

On palpe les porcs pour apprécier les qualités de la viande en exerçant une pression sur les lombes, la croupe et les côtes, en arrière des épaules. Lorsque ces parties sont fermes, le lard a beaucoup de consistance; si elles sont flasques vers la partie inférieure des côtes, les chairs sont molles.

On ajoute de l'importance à la qualité de la viande quand elle doit être consommée fraîche, sans préparations spéciales. Celle qui provient des porcs nourris avec des farines, avec des pois, des fèves, de l'orge, et médiocrement engraisés, est la meilleure; elle est saine, ferme et

(1) Voir à ce sujet *Bulletins de la Société*, pour 1867, p. 63; pour 1870, p. 26; pour 1872, p. 29, 180 et 375; enfin, pour 1873, p. 261.

cependant tendre. Dans les porcs trop jeunes, elle est celluleuse; dans les truies déjà vieilles, elle est dure; et dans celles dont la gestation est avancée, elle est aqueuse. Les charcutiers tiennent *surtout* compte, dans leurs achats, de la quantité de graisse que paraissent avoir les porcs.

Toutes les maladies du porc en déprécient la viande : les *hydropisies* la rendent molle, comme fusible à l'action du feu; celle des porcs affectés de *ladrerie* est molle, prend mal le sec et diminue par la cuisson.

Cette dernière maladie est classée parmi les vices rédhibitoires, par les règlements qui régissent le commerce de la charcuterie, et ces règlements sont rigoureusement exécutés dans tous les pays, depuis qu'on sait que la viande des porcs ladres peut produire le ver solitaire.

Faut-il, ou non, effeuiller les betteraves ? (1)

M. Viollette nous paraît avoir définitivement tranché, dans un Mémoire à l'Académie des sciences, une bien grosse « question » très-controversée. Des expériences anciennes avaient déjà démontré que l'effeuillage nuisait à la richesse saccharine des racines, mais le fait avait été nié récemment. M. Viollette a pensé que, dès lors, il fallait de nouveau recourir à l'expérience. Voici les résultats qu'il a obtenus, et que nous extrayons du *Journal de l'Agriculture*, de M. Barral :

	Betteraves effeuillées.	Betteraves non effeuillées.
Rendement à l'hectare,	23,425 kilog.	44,950 kilog.
Poids des racines, variant de	120 à 420 gr.	80 à 960 gr.
Le sucre a varié de	12,08 à 8,48 p. 0/0.	15,88 à 10,26 p. 0/0.
Moyenne arithmétique en sucre,	10,54.	13,11.
Densité du jus à 15°,	1,048.	1,060.
Sucre par litres de jus,	102 grammes.	135 gr. 2.
Matières organ. autres que le sucre,	12 gr. 6.	10 gr. 8.
Cendres réelles par litre de jus,	6 gr. 64.	6 gr. 20.

L'effeuillage a donc eu pour effet de diminuer le rendement en poids et celui en sucre d'une manière notable, et d'introduire dans le jus une proportion de matières, autres que le sucre, plus grande que celle qui se trouve dans le jus des betteraves non effeuillées. Les cultivateurs et les fabricants feront certainement bon profit des expériences de M. Viollette.

(Sud-Est).

Influence chimique du sol sur la végétation.

— Le faciès général de la végétation jurassique ne devrait, en théorie,

(1) Voir *Bulletin de la Société*, pour 1863, p. 126, et pour 1874, p. 457.

être que celui d'une flore calcicole. Mais, de loin en loin, apparaissent des îlots de plantes incontestablement silicicoles. Ce fait a vivement frappé tous les botanistes qui se sont occupés de statistique végétale, et dans son grand travail phytostatique, édité en 1855, M. de Candolle disait, en parlant du *Pteris aquilina*, considéré comme plante silicicole : « Cette fougère est commune sur le Jura tout calcaire. » Pour la plupart des botanistes qui se sont livrés à des recherches phytostatiques, le Jura semble donc se présenter comme une presque invincible objection qui s'oppose à l'adoption de la théorie de l'influence chimique du sol sur la végétation. Il est bien entendu que l'objection repose en totalité sur des faits fournis par des couches prises dans le massif lui-même.....

Le terrain corallien inférieur, vulgairement appelé *terrain à chailles*, ou simplement *chailles*, est presque aussi siliceux que le grès, et il n'est pas rare de trouver des localités où il se montre avec 75 et même 80 % de silice pure. Alors, que peut-il y avoir d'étonnant de voir la surface d'un pareil sol couverte de végétaux silicicoles, et cela sur tous les points où ce terrain offre des affleurements d'une certaine étendue ? Voilà tout le secret de la difficulté : le Jura possède, au milieu de ses diverses formations calcaires, une couche puissante presque exclusivement siliceuse, qui devait nécessairement s'accuser par la nature de sa végétation.

Ce qui précède explique la conclusion de l'auteur : « que le Jura tout entier est complètement soumis à la loi de l'influence chimique du sol sur les végétaux qui couvrent sa surface ; qu'un certain nombre de couches de la formation jurassique renferment des quantités variables de silice ; que c'est là la cause de la présence, dans nos montagnes, de certaines colonies végétales silicicoles, et que le Jura n'est pas, comme on l'a dit et cru, absolument calcaire. Je dirai enfin que dans le Jura, plus qu'ailleurs, il faut consulter avant tout, dans les cas douteux de végétation, la nature chimique des roches sous-jacentes. Ainsi, l'*Arnica montana*, que je regarde comme plante silicicole, n'offre dans le Jura que deux stations restreintes que je n'ai pas visitées géologiquement, mais d'après mes prévisions, je suppose que ces deux stations reposent sur le corallien inférieur siliceux, c'est-à-dire sur les *chailles*, ou bien plus probablement encore sur le *grès vert du néocomien*. C'est une vérification que je recommande aux botanistes qui iront plus tard à la recherche de cette intéressante espèce. » (Ch. GARNIER, *Revue de la flore des monts du Jura*. Mémoires de la Société d'émulation du Doubs, 4^e série, 9^e volume, 1874).

RECETTES ET PROCÉDÉS UTILES,

PAR LE MÊME

Procédé Maurin pour produire de la fraîcheur dans les chambres des malades. — Il consiste à mettre aux fenêtres largement ouvertes des linges imbibés d'eau. On sait combien l'eau, pour passer de l'état liquide à l'état gazeux, absorbe de calorique. Cette absorption fait baisser, en quelques instants, de 5 à 6 degrés la température de l'appartement, et l'humidité répandue dans l'air fait supporter plus facilement la chaleur. Par ce système, les malades se trouvent, même au plus fort de l'été, dans une atmosphère rafraîchie, analogue à celle qui règne après les orages.

(*Bulletin français*).

Conservation des étiquettes de bois. — Voici un excellent moyen recommandé par le *Garden*. Plonger ces étiquettes, jusqu'à imbibition parfaite, dans une forte solution de sulfate de fer, les laisser sécher et les placer ensuite dans un lait de chaux : il se forme ainsi dans le bois un sulfate de chaux (insoluble), qui en prévient la destruction par l'action des agents atmosphériques. — Les différents objets en bois employés, soit pour couvrir les plantes, soit pour les lier, etc., peuvent être conservés très-longtemps en bon état, si on les traite par ce procédé. — A une séance récente d'une Société d'horticulture de Berlin, des étiquettes de bois ainsi préparées ont été exhibées et trouvées intactes, quoique étant restées en plein air pendant deux ans.

(*Le Sud-Est*).

Nouveau mode d'échardonnage. — M. L. Félizet systématise les moyens recommandés dans les *Bulletins de la Société* pour 1873, pages 289 et 398, et pour 1874, page 155.

« En un unique sarclage, nous détruisons, sans récidive et jusqu'à leurs extrêmes racicules, tous les chardons qui surgissent dans nos divers jeunes ensemencements. — Procédé : « Attendre le développement de la plante adventive aussi tard que l'emblavure le permet, même la laisser former sa tête, ensuite, quelque temps qu'il fasse, avec des cisailles spéciales, tout simplement effectuer la résection de chaque tige parasite un peu au-dessus de son avant-dernière couronne de feuilles inférieures. — Deux grossières petites lames de cisailles courbes que le plus simple maréchal de village peut forger et adapter à l'extrémité inférieure de deux légers mancherons en bois articulés au moyen d'un simple clou, constituent tout notre appareil. »

(*Le Sud-Est*, mai 1875).

AVIS

A NOS MEMBRES TITULAIRES, CORRESPONDANTS ET ABONNÉS.

- Notre Concours de jeune bétail et les récompenses accordées aux serviteurs ruraux nous ayant occasionné des dépenses assez considérables, nous les prions instamment de vouloir bien nous envoyer, *sans retard*, en un mandat sur la poste ou en timbres-poste, le montant de leur cotisation ou abonnement pour l'année 1876, et antérieurement, s'il y a lieu (6 fr. pour les titulaires et 5 fr. pour les autres, plus 2 fr. pour ceux qui n'ont pas encore acquitté leur droit de diplôme).

Il sera fait traite sur ceux des membres qui, au 1^{er} novembre, n'auront pas acquitté ce qu'ils doivent. Ils sont priés de lui réserver bon accueil. Elle portera un franc de plus pour les frais de recouvrement.

Nous les prions surtout de se conformer *scrupuleusement* à la recommandation suivante : ou nous faire parvenir par mandat-poste ou timbres-poste, etc., le montant de ce qu'ils doivent avant le 1^{er} novembre, ou attendre la traite qui sera mise en circulation à cette date. — Agir autrement, c'est-à-dire nous envoyer de l'argent après la remise des traites au banquier, ce serait nous occasionner des frais relativement considérables, dont ils voudront bien nous exonérer.

TRADITIONS POPULAIRES DE L'ARRONDISSEMENT DE S^t-CLAUDE

RECUEILLIES PAR M. CH. THURIET

L'HERBE QUI ÉGARE

(CANTON DE S^t-CLAUDE)

La Franche-Comté, ainsi que la montagne du château de Robert-le-Diable, en Normandie, a son *herbe qui égare*. Malheur à ceux qui marchent sur cette herbe enchantée; ils ne retrouvent plus leur chemin. On raconte à ce sujet qu'un montagnard, qui avait aux pieds des souliers neufs, marcha sur l'herbe qui égare en revenant de la foire de S^t-Claude. Le pauvre homme ne faisait qu'aller et venir et tournait toujours dans le même cercle. Enfin, il s'endormit de fatigue et fut bien surpris, à son réveil, de voir que ses souliers étaient usés.

(L. DUSILLET, *Heult*, t. 2, notes, p. 241).

GUILLAUME VUILLERMOT

(CANTON DE S^t-CLAUDE).

Au commencement du xvii^e siècle, Boguet, grand juge de la terre de S^t-Claude, affirmait, dans son livre trop fameux intitulé : *Discours des Sorciers*, qu'il y avait au moins 30,000 de ces monstres dans notre province. Il eut la gloire d'en faire brûler 1500 en dix années. En ce temps-là, paraît-il, le diable était toujours en campagne. Il courait les champs et les grandes routes. C'était à qui l'avait vu ou à qui le verrait. Toutes les têtes étaient remplies d'idées de magie, d'apparitions, de loups-garous, de sortilèges, de conjurations et de sorts jetés. Ces choses mystérieuses étaient un sujet de conversations inépuisables, qui tenait les esprits en émoi. La croyance aux réunions du sabbat était reçue universellement. La noblesse, le clergé, la magistrature l'admettaient. Pour le peuple ignorant, c'était en quelque sorte un article de foi. Considérés comme hérétiques, les sorciers se multiplièrent tellement, que bientôt tous les officiers de justice mis à l'œuvre ne pouvaient suffire aux poursuites. Ce que l'on vit alors d'abus est impossible à raconter. Un *significavit* publié par le Grand Inquisiteur obligeait toute personne de révéler

ceux ou celles qu'on soupçonnait d'être sorciers. On vit des sœurs accuser leurs frères, des femmes leurs maris, des enfants leurs pères. C'est ainsi, qu'au rapport de Boguet, Pierre Vuillermot, âgé de douze ans, accusa son père Guillaume Vuillermot, dit *le Baillu*, de l'avoir mené au sabbat (1). Guillaume fut arrêté, 1° parce qu'il était dénoncé *par son fils*; 2° parce que le bruit courait qu'il était sorcier; 3° parce que Claudine Gindre, sa mère, était déjà suspecte; 4° parce qu'il ne jetait pas une larme devant le juge, quelque effort qu'il fit pour pleurer; 5° enfin, parce qu'il jurait, avec d'affreuses imprécations, qu'il n'était point coupable. Le père et le fils furent confrontés. Ce dernier soutint avec un sang-froid imperturbable qu'il avait été conduit au sabbat par son père. On eut beau lui représenter qu'il trainait au bûcher l'auteur de ses jours, il persista dans son accusation. Guillaume, *enfermé de pieds et de mains*, se lamentait, se précipitait contre terre, se déchirait le visage, jurait qu'il était innocent, et disait à son fils, d'un ton plein de douceur : « *Tu as beau me faire mourir, tu es toujours mon enfant* ; » mais Pierre ne s'ébranlait point et restait insensible. Guillaume Vuillermot, dit le Baillu, aurait été impitoyablement condamné et brûlé, comme tant d'autres, si, déjà gravement malade lors de son arrestation, il n'eût été prévenu de mort dans sa prison. On ne manqua pas de croire, ce qui arrivait toutes les fois qu'un prétendu sorcier mourait en prison, que c'était le diable qui l'avait tué ou qui l'avait incité à se tuer.

LA MONNAIE DU DIABLE

(CANTON DE S^t-CLAUDE).

Un étranger assez bien mis, passant au mois de septembre de l'an 1606 à Septmoncel, acheta une jument de Pierre Janin du même lieu, pour la somme de dix-huit ducats, sur laquelle somme il délivra comptant douze ducats, et promit de payer le reste à son retour de Genève, laissant pour gage une petite chaîne d'or que le vendeur serra dans du papier avec les douze ducats qui lui avaient été livrés. Mais il arriva que le lendemain, voulant revoir son papier, Pierre Janin trouva la chaîne disparue et douze plaques de plomb au lieu des ducats, demeurant ainsi frustré du prix de sa jument.

Ce fait prouve, suivant Boguet qui le raconte, que Satan peut retirer

(1) Claudine Boban accusa sa mère du même fait (Voir le *Moulin d'Audelage*, dans les *Traditions de l'arrondissement de Dole*).

furtivement ce qu'il a une fois donné, et qu'au lieu de bonne monnaie il peut donner des choses sans valeur, en fascinant ou en éblouissant les gens.

BOGUET, 6^e avis.

LA GRAISSE DES SORCIERS

(CANTON DE S^t-CLAUDE).

Boguet affirme magistralement que les sorciers se servent, en leurs maléfices, d'une graisse qu'ils composent eux-mêmes ou qui leur est donnée par le diable. Ils s'en frottent quand ils vont au sabbat et encore dans d'autres circonstances. En voici un exemple.

En l'an 1600, François Gaillard, de Longchaumois, était détenu pour un assassinat qu'il était accusé d'avoir commis sur la personne d'un allemand étranger. Claua Coirières était prisonnière en même temps pour sortilège. Elle avait une graisse dont elle frotta les mains de François Gaillard. Celui-ci tout aussitôt sortit par une fenêtre et se jeta sur une perche qui était étendue le long des fenêtres et où il était impossible qu'un homme put asseoir le pied, si ce n'est par arts diaboliques. De là il monta sur le toit de la maison, et après être descendu, il s'enfuit jusqu'au château d'Esprel, distant de deux lieues de Saint-Claude, où il fut repris. Il confessa que, fuyant, il allait d'une si grande vitesse qu'il ne se sentait pas aller, et qu'il ne se serait point lassé si, ayant voulu trop tôt ôter la graisse dont ses mains étaient frottées, il ne s'était lavé dans la neige.

LOYSE MAILLAT

(CANTON DE SAINT-CLAUDE)

Le 15 juin 1598, Loyse Maillat, du village de Coyrières, terre de S^t-Claude, âgée de 8 ans, fut rendue impotente de tous ses membres, de sorte qu'elle était contrainte de marcher à quatre. Elle tordait aussi la bouche d'une façon étrange. Ses parents, jugeant qu'elle était possédée, la firent exorciser. Cinq démons se découvrirent alors. Leurs noms étaient : Loup, Chat, Chien, Joli et Griffon. Quand le prêtre demanda à la fille qui lui avait donné le mal, elle répondit que c'était Françoise Secrétain (voir ci-dessous son histoire), et la montra aussitôt du doigt parmi les personnes qui assistaient aux exorcismes.

Cependant les démons ne sortirent point.

La fille, ramenée chez ses parents, leur dit de prier Dieu pour elle. Après que les père et mère de Loyse eurent prié, celle-ci leur assura que deux de ses démons étaient morts, et que s'ils continuaient à prier, les autres mourraient aussi. La nuit entière se passa en oraisons. Le lendemain, à l'aube du jour, Loyse se trouva plus mal. Un hoquet incessant la prend. Toutefois, s'étant penchée vers la terre, les démons sortirent de sa bouche en forme de pelottes grosses comme le poing et rouges comme feu, sauf que le chat était noir. Les deux que la fille croyait morts sortirent les derniers. Tous ces démons étant dehors firent trois ou quatre voltes à l'entour du feu, puis disparurent; et dès lors, Loyse Maillat commença à se bien porter.

Françoise Secrétain était venue le 4 juin au soir demander à loger pour la nuit en la maison des père et mère de Loyse. La mère refusa d'abord, son mari étant absent; mais vaincue par l'importunité de Françoise Secrétain, elle finit par la recevoir et s'en alla soigner son bétail. La vieille alors s'approcha de Loyse qui se chauffait, lui présenta une croûte de pain noir qu'elle lui fit manger, en lui ordonnant de n'en rien dire, sans quoi elle la tuerait et la mangerait. Loyse, le jour suivant, se trouva possédée. On avertit de tout cela le juge, qui fit mettre en prison Françoise Secrétain.

(BOGUET, *Discours des Sorciers*, ch. 1^{er}).

FRANÇOISE SECRÉTAIN

(CANTON DE S^t-CLAUDE).

Cette histoire doit suivre celle de Loyse Maillat.

Françoise Secrétain demeura trois jours en prison sans vouloir rien confesser et protestant de son innocence. On eut d'ailleurs jugé à la voir qu'elle était la plus honnête femme du monde. Elle parlait toujours de Dieu, de la Vierge et des saints, et saignait de dire son chapelet sans discontinuation.

Il est vrai que la croix de son chapelet manquait en partie, d'où l'on tira aussitôt un indice contre elle. D'ailleurs, quand on l'interrogeait, elle s'efforçait de pleurer et ne jetait pas une seule larme.

On usa donc envers elle de quelques menaces ordinaires en pareil cas. Rien n'y fit.

Le jour suivant on pensa qu'il serait bon de lui couper les cheveux, de lui changer ses habits et de rechercher si elle ne se trouverait point

marquée. On la dépouilla donc, mais on ne s'aperçut d'aucune marque. Toutefois, quand ses cheveux furent coupés, elle se montra émue, commença à trembler de tous ses membres, et enfin confessa :

1° Qu'elle avait donné cinq démons à Loyse Maillat ;

2° Que dès longtemps elle s'était donnée au diable ;

3° Que le diable avait eu *commercium* avec elle quatre ou cinq fois, tantôt en forme de chien, tantôt en forme de chat et tantôt en forme de poulet, ajoutant que *semen esset diaboli frigidum* ;

4° Qu'elle était allée une infinité de fois au sabbat et assemblée des sorciers sous le village de Coyrières, en un lieu appelé *Es-Combes*, proche l'eau, et qu'elle y allait sur un manche de *remesse* (balai) qu'elle mettait entre ses jambes ;

5° Qu'étant au sabbat, elle y avait dansé et battu l'eau pour faire la grêle ;

6° Qu'elle avait fait mourir un sieur Monneret par le moyen d'un morceau de pain qu'elle lui avait donné à manger, après l'avoir couvert d'une poudre que le diable lui avait donnée ;

7° Qu'elle avait fait périr plusieurs vaches en les touchant de la main ou à l'aide d'une baguette, en disant certaines paroles.

Un témoin déposa en outre que Françoise Secrétain s'était mise en loup, ce qu'elle ne confessa jamais, mais ce qui parut confirmé suffisamment par les menaces qu'elle avait faites à Loyse Maillat de la tuer et de la manger. Comme on était sur le point de prononcer la sentence de Françoise Secrétain et de la condamner à la peine réservée aux sorciers, c'est-à-dire à être brûlée, on la trouva morte dans sa prison.

(BOGUET, *Discours des Sorciers*, ch. LI).

AVENTURE D'ANTOINE DE GENNES

(CANTON DE SAINT-CLAUDE)

Frère Antoine de Gennes, de l'ordre des Carmes, en l'an 1486, fut fait prisonnier des Turcs avec plusieurs autres chrétiens de la ville de Granata, où ses compagnons furent *gehennés* d'une infinité de supplices étranges, au point que ces barbares leur fourraient la tête dans des pots de cuivre tantôt ardents et tantôt remplis d'huile bouillante, et menaçaient le pauvre frère de le faire mourir en cette façon, et voire avec de plus grandes cruautés s'il ne renonçait à sa religion et n'embrassait le mahométisme. Ce qui l'épouvanta fort, et pour tout recours il se voua

à Dieu, à la Vierge et à saint Claude. Sur quoi, s'étant endormi, il vit en songe cette vierge-mère et ce béni saint, lesquels prosternés devant la majesté divine, la priaient pour sa délivrance. Il arriva qu'étant éveillé de son sommeil, il se trouva à Rhodes, enchaîné de pieds et de mains (selon qu'il était à Granata) devant l'église de S^t-Jeu, entre plusieurs chevaliers. De là, il vint rendre son vœu à S^t-Claude, en l'église duquel Boguet dit avoir vu et lu l'histoire de ce merveilleux transport.

(BOGUET, ch. xv).

LE CORPS DE SAINT CLAUDE

(CANTON DE SAINT-CLAUDE)

Un membre de la Société d'agriculture, sciences et arts de Poligny, M. Ch. Gaurichon, propriétaire actuel de l'hôtel Grimaldi, sur la place d'Armes de Salins, eut l'amabilité, au mois de mai dernier, de me faire voir à Salins et dans les environs, un certain nombre de curiosités que je ne connaissais guère encore que de nom. En revenant de visiter le val de Gouaille, M. Gaurichon me fit remarquer, en rentrant dans la ville, une vieille statue d'évêque contre la muraille d'une maison déjà ancienne. Une tradition locale rapporte que c'est dans cette maison ou du moins dans celle existant autrefois sur le même emplacement, que le grand saint Claude vint au monde.

Les agiographes de Franche-Comté se contentent de dire que saint Claude, issu d'une famille illustre, de laquelle seraient descendus plus tard les sires de Salins, fut archevêque de Besançon au vi^e siècle. Il quitta le gouvernement de son archevêché pour se retirer à l'abbaye de Condat ou Saint-Oyand, aujourd'hui Saint-Claude, où il vécut saintement jusqu'à sa mort, arrivée en 650. Jusqu'à la Révolution, son corps glorieux se conserva, paraît-il, dans son entier, sur le grand autel de l'église que l'on a appelée de son nom. Une quantité prodigieuse de miracles s'accomplirent en ce lieu. Boguet affirme que principalement les démoniaques qui venaient implorer l'intercession de ce grand saint étaient délivrés de leurs tourments.

(Voir BOGUET et *Vies des saints de Franche-Comté*, t. 1^{er}, *Vie de S^t Claude*).

LA CEINTURE DE SAINT OYAND

(CANTON DE SAINT CLAUDE).

En 1601, une femme nommée Perrenette Girod, d'Allemongne, au pays de Gex, était en travail d'enfant. Ses douleurs étaient telles qu'elle n'en pouvait plus. Quoique protestante, cette femme se fit apporter la *ceinture de saint Oyand*, qui eut une si grande force et vertu en cet endroit, qu'elle fut aussitôt délivrée, après quoi elle se convertit à la religion catholique.

(BOGUET, ch. Lxi).

LE POSSÉDÉ DE SAINT-LUPICIN

(CANTON DE SAINT-CLAUDE)

« Je veux raconter, dit Boguet (ch. 67^e de son *Discours des Sorciers*), ce qui advint le jour d'hier, 2 mai 1606, à Saint-Lupicin, village distant de deux petites lieues de Saint-Claude, dans la personne de Claude Lambel, lequel était possédé de plus de quinze cents démons. Comme on exorcisait ce garçon, les derniers démons qui restaient, pressés par les exorcismes, dirent enfin qu'ils sortiraient, et que pour signal de leur issue, le possédé jetterait du sang par les doigts et par l'oreille gauche, ce qui arriva ainsi à cinq diverses fois. Et comme le sang fut ôté et essuyé, on ne s'aperçut d'aucune ouverture aux doigts ni à l'oreille.

« Mais les autres démons, dont les principaux se nommaient Goulu et Frémy, avaient déjà auparavant donné des signes de leur départ, sur l'assurance qu'ils en avaient faite, disant, les uns qu'ils sortiraient en écume, les autres qu'ils délogeraient à mesure des maléfices que le même *inspirité* jetterait. Ensuite de quoi le possédé jeta premièrement de l'écume par la bouche en assez grande abondance, et par après des pierres et des poils de chat et de chèvre, avec des épingles et du fil cru.

« J'ai vu, ajoute Boguet, une partie de ces maléfices et même vingt-neuf pierres, comme encore des épingles, les unes droites et de la longueur de deux doigts, les autres recourbées et attachées ensemble d'une façon fort étrange. »

ROLLANDE DU VERNOIS

(CANTON DE SAINT-CLAUDE).

Il est aisé de constater, par l'étude de nos traditions, qu'autrefois en

Franche-Comté, le sabbat jouait un grand rôle. Les faits et gestes des sorciers se partageaient alors avec les prouesses des chevaliers et les miracles des saints, la veillée des châteaux et des chaumières.

En ce temps-là, il existait dans nos montagnes un religieux renommé pour sa piété et son savoir. On l'appelait le frère Simon. Une nuit il trouva dans sa cellule un petit ouvrage manuscrit rempli d'invocations mystérieuses et diaboliques. Au lieu de jeter bien vite ce livre infernal au feu, Simon le parcourut avec curiosité. A peine avait-il lu les premières lignes d'une invocation à Belzébuth qu'une légère fumée emplît la cellule et qu'un démon lui apparut sous forme humaine (1), en lui disant : « Que veux-tu ? Je suis le prince du monde. Je gouverne à mon gré l'air, la mer, la terre, et je suis tout puissant dans le royaume des enfers. Quiconque se donne à moi devient heureux, car j'exauce tous ses désirs. » Simon trouve cela bel et bon ; mais la peur des flammes de l'enfer le rend hésitant. Belzébuth lui persuade qu'il n'a rien à craindre, et qu'après sa mort il deviendra comme lui un esprit libre et indépendant. Simon, que le diable achève aisément de persuader, se donne à lui corps et âme, en demandant seulement trois choses : la première, de rester le plus vénéré des religieux du pays, la seconde, de vivre encore trente ans sans infirmité, et la troisième, de pouvoir se rendre maître de toutes les créatures qu'il convoitera. Le pacte est conclu. Simon se rend à Saint-Claude où il devient desservant de la cathédrale et où il obtient un important bénéfice, avec le titre de Père Simon. Son nom est bientôt dans toutes les bouches. Sa réputation de sainteté se répand au loin. On lui attribue même le don de faire des miracles, et toutes les pécheresses le veulent avoir pour confesseur. Le nombre des victimes qu'il fit à l'aide de ses maléfices est incalculable. Au sabbat des sorciers, où il assistait en même temps, on le proclama prince des magiciens.

Un soir, il rencontra sous les voûtes de l'église une jeune fille d'une beauté remarquable qui se nommait *Rollande*. Il usa envers elle des sortilèges qui étaient en son pouvoir, et, après l'avoir séduite, il la conduisit au sabbat. C'était dans une caverne où se trouvaient une foule

(1) *Aspexit mihi ex parte pedum lectuli forma homonculi teterrimæ speciei. Erat enim statura mediocris, collo gracili, facies macilentæ, oculis nigerrimis, fronte rugosa et contracta, depressis naribus, os exprorectum, labellis tumentibus, mento subtræcto ac perangusto, barba caprina, aures hirtas et præacutas, capillis stantibus et incompositis, dentibus caninis, occipitio acuto, pectore tumido, dorso gibbato, clunibus agitantibus, vestibus sordidis, conatu astuans, ac toto corpore præceps; arripiensque summitatem strati in quo cubabam, totum terribiliter concussit lectum.*

(Portrait du diable, d'après un chroniqueur du moyen-âge, Raoul GLABER).

d'hommes et de femmes qui, se tenant tous par la main, dansaient autour d'un bouc assis, ayant une chandelle verte entre les cornes. Rollande fut amenée devant le bouc, qui n'était autre que le diable, et elle dut lui rendre hommage, comme faisaient tous les initiés, en lui baisant au derrière. Le père Simon et la Rollande reparurent plusieurs fois ensemble dans ces assemblées nocturnes, Voilà qu'un jour la Rollande, faisant un retour sur elle-même, songe à se convertir. Elle se rend en pèlerinage à une chapelle célèbre dans le pays. En posant le pied sur le seuil de l'église, elle est prise de convulsions. On avertit le père Hilarion, maître de la chapelle, qui, à l'aspect de la malheureuse, devine tout et se hâte de recourir aux exorcismes. La Rollande, une fois désensorcelée, fait des révélations dont la justice s'empare. Le père Simon est arrêté et convaincu de sorcellerie. On le condamna à être conduit dans un tombereau à travers les rues de la ville, tête nue et rasée, pieds nus, la hart au col, et tenant entre les mains un flambeau ardent; ensuite à être conduit par l'exécuteur des hautes œuvres, sur le tertre, et là, attaché à un poteau, pour y être roué tout vif jusqu'à ce qu'il ne donnât plus signe de vie; que ses chairs fussent mises en lambeaux et ses os broyés; pour après, le corps ayant été brûlé, les cendres être dispersées au vent.

Rougebief, dans son livre intitulé : *Un Fleuron de la France*, pages 242 et suivantes, donne à ce récit plus de développements. Nous y renvoyons le lecteur.

Mais il ne nous semble pas sans utilité de rapprocher de ce récit la relation suivante de Boguet (chapitres 60 et 68 de son *Discours des Sorciers*).— Cette confrontation fera voir de quelle manière l'imagination du romancier a, d'après la tradition populaire, brodé sur les faits relatés par l'historien juriconsulte, grand juge de la terre de St-Claude.

« Rollande du Vernois était du village de Cheyserie, en Savoie, et demeurait à la Croya, terre de St-Oyand de Joux. Elle était âgée d'environ 35 ans, et fut faite prisonnière sur l'accusation de Jacques Bocquet et de Françoise Secrétain (voir *suprà* l'histoire de Françoise Secrétain).

« Comme donc elle fut faite prisonnière, le juge se transporta aussitôt à la conciergerie pour l'ouïr en réponse. Elle dit qu'elle connaissait Jacques Bocquet et Françoise Secrétain, et se prit à crier et à pleurer, affirmant qu'elle n'était du métier dont on l'accusait et qu'elle n'avait été de sa vie au sabbat, sans jeter toutefois aucune larme. Elle confessa encore qu'elle avait dit aux sergents qu'elle n'était pas marquée, mais

bien que Gros Jacques et Françoise Secrétain l'étaient, et qu'elle l'avait ainsi ouï dire.

« On lui confronte à l'instant ces derniers, qui maintiennent l'avoir vue au sabbat sous Coyrières par trois et quatre fois, ce qu'elle nia, usant d'exécrables imprécations et de plusieurs menaces, même à l'endroit du juge.

« On la fait resserrer en une prison assez étroite, où elle ne demeura qu'un jour et une nuit, après quoi elle fit entendre au geolier qu'elle était résolue de dire la vérité, moyennant qu'on la tirât de là et qu'on la menât chauffer. Le juge étant arrivé sur ces entrefaites, lui promit de la conduire lui-même vers le feu, si elle voulait confesser la vérité, ce qu'elle accorda de faire, et dit alors qu'elle avait été une fois au sabbat sous Coyrières.

« Tandis qu'elle se chauffait, on lui demanda ce qui se faisait au sabbat, mais elle demeura muette sur ce point, sans pouvoir répondre autre chose, sinon qu'elle était empêchée de dire la vérité par le malin esprit qui la possédait, et lequel elle sentait comme un gros morceau dans l'estomac, montrant avec la main le lieu où le mal la tenait. Elle tomba encore à terre et commença à japper comme un chien contre le juge, roulant les yeux dans la tête avec un regard affreux et épouvantable, d'où l'on conjectura qu'elle était possédée. Ce qui fut mieux reconnu par deux prêtres que l'on fit venir vers elle, auxquels elle déclara avec grand'peine : Qu'il y avait environ demi-an qu'elle n'avait été au sabbat; qu'elle y avait été menée un jeudi soir par Gros Jacques; que le diable y était sous la forme d'un gros chat noir; que tous ceux qui étaient au sabbat allaient baiser ce gros chat noir au derrière. Sur ce, le malin esprit la tourmentant plus fort qu'auparavant, il ne la laissa que le matin. Alors, elle confessa encore qu'étant au sabbat elle s'était baillée au diable; qu'elle avait au préalable renoncé Dieu, chrême et baptême; que Satan l'avait connue charnellement par deux fois à Croya, et que *semen esset diaboli frigidum*. Elle n'eut pas sitôt fait cette réponse que le malin esprit renouvela ses assauts et lui ferma la bouche. Le lendemain, elle confessa de nouveau qu'elle avait assisté avec ceux qui avaient fait la grêle au sabbat; mais qu'elle ne s'était aidée à en faire; que Gros Jacques lui avait baillé les démons dont elle était possédée, et que ces démons étaient dans une pomme qu'il lui fit manger. C'est tout ce que l'on put tirer d'elle alors, car le malin esprit recommença de la tourmenter avec telle véhémence que l'on jugea bon de la faire conjurer, ce qui fut fait le jour suivant.

« Le prêtre donc s'étant préparé donna au préalable à la possédée la Vierge Marie pour avocate, lui mit l'étole au cou et puis passa aux exorcismes. Il conjure en premier lieu le démon de lui dire son nom. Le démon se montre difficile à répondre; toutefois, comme il fut pressé, il dit qu'il s'appelait *Chat*. On lui demande s'il est seul. Il répond que non et dit qu'il sont deux; que son compagnon se nomme le diable et qu'ils ont été envoyés par Gros Jacques au corps de Rollande. Le prêtre continue ses exorcismes et fait commandement aux démons de sortir et de ne plus rentrer dans le corps de la créature. Le diable répond que son heure n'est pas encore venue et qu'ils ont bon terme.

« C'est alors que le combat commença grand entre le prêtre et Satan. Le prêtre s'aidait de prières et conjurations; le diable se défendait avec blasphèmes et moqueries, faisant semblant de ne se soucier pas du ministre de Dieu. C'était chose étrange de voir comme ce malheureux se servait du corps et des membres de la possédée; car tantôt elle regardait le prêtre de travers et d'un œil courroucé; tantôt elle hochait la tête, lui faisait la grimace et lui tordait la bouche en se moquant de lui. Si on voulait lui faire baisser la croix, elle tendait les mains en avant pour empêcher qu'on l'approchât d'elle, et avec une telle force que l'on ne pouvait vaincre cette résistance. Et au contraire, si on lui voulait faire prendre la croix pour s'en signer d'elle-même, elle se trouvait destituée de toute force aux bras et aux mains, de sorte qu'elle ne la pouvait pas seulement empoigner : d'où l'on jugea que la croix était un vrai fléau du diable. Quand on aspergeait la possédée d'eau bénite, elle faisait tout son possible pour n'en pas recevoir une goutte, tantôt à l'aide de ses mains, tantôt en penchant son visage contre terre. Quand on voulait lui en faire boire, il fallait que deux ou trois hommes s'employassent pour lui faire ouvrir la bouche, et dès qu'elle en avait avalé une goutte, le démon jappait comme un chien, criant : « Tu me brûles ! tu me brûles ! » Le prêtre fait commandement aux démons de sortir et d'aller au plus profond des enfers. Le diable dit enfin que son heure approche, mais que son compagnon est encore bien bas. La possédée mit alors la main sur son estomac et fit de vains efforts pour vomir. La nuit étant ainsi venue, on fut obligé de suspendre les exorcismes et d'abandonner la possédée à la garde de Dieu.

« Vers les 8 heures du soir, un des démons, savoir le diable, quitta Rollande et sortit par sa bouche en forme d'une limace noire, qui fit deux ou trois mouvements sur la terre et puis disparut. C'est du moins ce que Rollande rapporta le lendemain.

« L'autre démon restait, qui était le chat. Celui-ci rendit muette la possédée trois jours entiers. Il était plus fâcheux encore que le premier. Aussi fallut-il travailler davantage à son sujet. Le prêtre commença ses conjurations à bon escient. Il demande d'abord en langue latine au malin esprit quel est son nom. Il fait difficulté de répondre. On le presse toujours en langue latine. Il répond à la parfin ce mot : *Chat*. On lui demande où est son compagnon. Il se rend rétif à répondre. Toutefois, comme il fut pressé, il dit qu'il était déjà sorti et qu'il était allé en enfer. On lui réplique qu'il faut le suivre. Il répond que son terme n'est pas encore venu. Le prêtre redouble ses exorcismes ; il se sert de la croix et de l'eau bénite. La possédée faisait comme la première fois : elle avait un regard affreux ; elle tordait la bouche et faisait des grimaces horribles ; elle hochait la tête en se moquant ; elle se précipitait contre terre, tellement que l'on était quelquefois quatre ou cinq à la tenir.

« Mais c'était une chose épouvantable d'entendre crier le démon quand le prêtre venait à prononcer le nom de Jésus et à invoquer la Vierge Marie, ou qu'il approchait la croix de la démoniaque, ou bien encore quand il l'aspergeait d'eau bénite et qu'il lui en faisait boire. Il disait quelquefois *qu'on le brûlait* et tantôt *qu'on lui avait assez donné d'eau bénite, et que si on continuait à lui en jeter, il ne sortirait pas et tourmenterait d'autant plus le corps de Rollande*.

« Le prêtre le conjure donc de sortir, met les doigts dans la bouche de la possédée et lui manie la langue. Le démon répond *qu'il n'en fera rien et que son terme n'est pas venu* ; et sur ce, il tourmente plus fortement la possédée, usant tantôt de ces mots, en se réjouissant : *J'ai bien tourmenté ce corps*, et tantôt de ceux-ci : *Je suis bien près*. A ces mots, on aperçut grossir le gosier de Rollande. Elle fit, comme la première fois, de violents efforts pour vomir ; mais le démon ne sortait point et disait toujours *que son terme n'était pas venu et qu'il ne s'en irait pas*.

« Le prêtre le voyant si opiniâtre, fait allumer un feu, dans lequel il jette du soufre et d'autres parfums, puis écrit le nom du démon sur un billet qu'il brûle à l'instant. Le démon alors hurle et jappe furieusement, si bien que les cheveux nous hérissaient sur la tête en l'entendant et en voyant d'un autre côté la Rollande tellement exténuée du travail qu'à peine pouvait-elle respirer.

« Et comme la nuit approchait, on se retira.

« Cependant le démon sortit trois heures plus tard sous la même

forme et de la même manière que le premier.

« Rollande du Vernois étant délivrée, fut ouïe de nouveau en réponse (1). Elle nia avoir été connue charnellement par le diable, ce qui constituait une rétractation de ses premiers aveux. Elle ajouta qu'étant au sabbat elle avait offert des chandelles au diable et qu'elle l'avait baisé au derrière avec les autres; qu'elle avait prêté son aide pour faire la grêle qui tomba du côté de Moussières (canton des Bouchoux). Comme on ne put obtenir d'elle aucun aveu sur quelques chef d'accusation, le juge ordonna qu'elle serait mise à la torture (2). Elle émit appel à la Cour. La Cour vidant l'appel, met icelui à néant, ensemble l'appointement de *question*, et par un nouveau jugement condamne Rollande du Vernois à être conduite par l'exécuteur de la haute justice sur le *tartre*, et là, être attachée à un poteau et puis brûlée. Ce qui fut exécuté le 7 de septembre de l'an 1600.

« Mais comme on la sortit de prison, l'air à l'instant s'obscurcit par tout de nuées fort épaisses, qui se résolurent aussitôt en pluies si abondantes et impétueuses, qu'à peine put-on allumer le feu pour la brûler. »

Boguét assure que Rollande ne se convertit point et mourut endurcie, et que, comme on l'exhortait à se reconnaître et à recourir à l'infinie miséricorde de Dieu, elle répondit seulement *qu'elle avait bon maître*.

LE PONT - DU - DIABLE, A PONTOUX

(CANTON DE S^t-CLAUDE)

Deux rivières, en Franche-Comté, portent le nom de Lizon. L'une se jette dans l'Ain, plus bas que S^t-Claude; l'autre a son embouchure dans la Loue, non loin d'Alaise, au canton d'Amancey. Sur les rives de ces deux cours d'eau, on trouve une tradition populaire que l'on ra-

(1) Elle tomba de Charybde en Scylla, observe M. Déy dans son *Histoire de la Sorcellerie au Comté de Bourgogne*. Après sa délivrance comme possédée, Rollande fut poursuivie comme sorcière.

(2) En Franche-Comté, la torture se donnait de deux manières différentes. L'*ordinaire* était une espèce d'*estrapade*. Le patient, ayant les bras liés derrière le dos, était élevé en l'air par une autre corde attachée aux bras liés et sortant d'une poulie placée au-dessus d'une grande machine de bois. Cette corde était tirée par un tour. Pour la torture ou *question extraordinaire*, on attachait aux orteils de chaque pied du patient un gros poids de fer ou de pierre qui, lorsqu'on l'élevait, demeurait suspendu à ses pieds; et pour mieux lui faire sentir de la douleur, on lui donnait différentes secousses à l'aide d'un bâton dont on frappait la corde.

(MUYARD DE VOUGLANS. *Instituts au Droit criminel*).

conte encore diversement dans beaucoup d'autres localités, soit en France, soit à l'Etranger. C'est la tradition du *Pont-du-Diable*.

Voici d'abord la version que l'on donne à Pontoux, au canton de St-Claude (Jura).

Le Lizon est un ruisseau torrentiel profondément encaissé, sur lequel on voulut un jour jeter un pont. Les ouvriers employés à sa construction voyaient avec désespoir les eaux engloutir chaque nuit les travaux de la veille. Ils allaient abandonner leur entreprise, quand le diable leur apparut en personne. Il leur offrit ses services à une seule condition : c'est que le premier *individu* qui passerait sur la chaussée, quand elle serait finie, lui appartiendrait complètement.

Aidés par le diable, les ouvriers achevèrent leurs travaux avec une promptitude et une facilité merveilleuses. Ce fut alors qu'ils songèrent sérieusement à la promesse qu'ils avaient faite. Livrer un homme, c'était le perdre et se perdre eux-mêmes. Après une longue délibération, l'un d'eux imagina un stratagème très-ingénieux. Un rat fut placé sur le pont, et pour l'obliger à le traverser on l'effraya par des cris. Grande fut la surprise et la colère du diable. On lui avait promis le premier *individu* et non le premier *homme*, il fallut bien qu'il se contentât de ce chétif animal ; mais, dans sa fureur, il enleva la pierre qui servait de clé de voûte.

(ROUSSET, commune de Pontoux).

Le lecteur ne sera peut-être pas fâché de confronter cette tradition du Pont-du-Diable, à Pontoux, avec celle de notre autre Pont-du-Diable, entre St-Anne et le Crouzet, canton d'Amancey (Doubs).

Pour aller du Crouzet à St-Anne, il faut traverser le Pont-du-Diable, passerelle rustique jetée entre deux roches d'où l'eau du torrent tombe en cascade dans un affreux précipice. Si le visiteur interroge la tradition au sujet du nom maudit par lequel ce site sauvage a été désigné, il peut recueillir plusieurs histoires merveilleuses, et entre autres celle-ci :

Il y a longtemps, bien longtemps, lorsque l'on construisait ce pont pour la première fois, le diable venait détruire chaque nuit les travaux de la veille. L'entrepreneur qui se voit sur le point d'être ruiné se livre au désespoir et appelle le diable à son aide. Celui-ci ne se fait pas prier deux fois ; il apparaît aussitôt à l'entrepreneur qui s'était un peu éloigné de ses ouvriers pour gémir et pleurer. — « Ne pleures pas, lui dit le diable, je viens à ton secours. Grâce à mon aide tu pourras terminer demain tes travaux, à la seule condition que la première *personne* qui

passera sur le pont une fois terminé m'appartiendra corps et âme. » Le malheureux entrepreneur consent à tout ; mais à peine a-t-il signé avec son gros crayon le pacte infernal, qu'il s'en repent et tombe gravement malade. Ses ouvriers n'ont que le temps de le transporter dans son lit à S^t-Anne et d'envoyer chercher le curé du Crouzet pour l'administrer. Lorsque celui-ci dut venir le lendemain apporter le viatique au mourant, le pont se trouvait achevé par la main du diable et personne encore ne l'avait traversé. Le diable était là qui attendait avidement le premier passager. En voyant approcher le vénérable curé du Crouzet, il s'apprête à saisir cette proie sur laquelle il ne comptait guère. Mais voilà qu'au moment où il veut s'en emparer, au beau milieu du pont, le bon Dieu que le prêtre portait dans ses mains apparaît dans toute sa majesté, et le diable épouvanté tombe la tête la première dans le gouffre sans fond où se perdent les eaux du torrent et qui est, à ce que l'on croit, un des entonnoirs de l'enfer. Depuis ce temps-là, les rochers d'alentour affectent à l'œil des formes bizarres qui rappellent aux passants la grimace que le diable dut faire quand il reconnut la figure de Dieu dans celle de la première personne qui traversa le pont neuf du Crouzet à S^t-Anne. C'est aussi depuis ce temps-là que ce pont a été appelé *le Pont-du-Diable*.

TRADITION HISTORIQUE DE LA VALLÉE DE TACON

(CANTON DE SAINT-CLAUDE).

La vallée de Tacon est une des plus pittoresques du Jura. Elle commence près des Bouchoux et s'ouvre aux portes de Saint-Claude. Le ruisseau impétueux qui la sillonne, les torrents qui bondissent comme des cataractes sur les flancs des rochers, le manteau de neige qui, pendant huit mois de l'année recouvre les cimes des montagnes, les nombreux villages dispersés au milieu de ce monde de périls, offrent l'aspect d'un magnifique paysage suisse.

Un puissant chef burgonde s'empara, dit-on, d'une partie de la vallée de Tacon et eut des descendants assez fiers pour ne vouloir jamais reconnaître aucun suzerain. Tous prétendirent ne tenir ce domaine que de Dieu et de leur épée. Leur seigneurie, quoique enclavée dans la terre de Saint-Claude, était franche de foi et hommage et de toute autre servitude envers le souverain de cette terre, comme celle d'Yvetot l'était du duc de Normandie.

ROUSSET, *commune de Villars-St-Sauveur*. *

LE LUTON DE BELLEFONTAINE

(CANTON DE MOREZ).

On raconte à Bellefontaine, canton de Morez, qu'il y a sur le territoire de cette commune une maison isolée dont les propriétaires sont favorisés de la présence habituelle d'un *luton* qui bat en grange toutes les nuits et dont les soins affectueux font toujours prospérer la ferme. Ailleurs encore, en Franche-Comté, on parle de l'*esprit servant* des montagnes, qui prend un soin tout particulier du bétail et des chevaux et vient, quand les laboureurs sont couchés, visiter les écuries, parfumer le lait versé dans les jattes et guérir les animaux de leurs blessures.

(Voir notamment ce qui est rapporté du *Luton de Poulin*, dans les traditions de l'arrondissement de Poligny. Voir encore infra les *Esprits servants* des Grandes-Chiettes, hameau de Denesières, canton de Saint-Laurent).

LA FÊTE DE LA TERRASSE

(MONTAGNE DE LA DOLE, CANTON DE MOREZ)

Au sommet de la Dole il existe une terrasse où, de temps immémorial, se donne une fête champêtre au mois d'août de chaque année. Ce lieu est ce jour-là le rendez-vous des paysans et paysannes du voisinage. On y vient avec du lait, de la crème, du beurre et d'autres provisions de bouche. On y danse, on y joue, on y chante, on y rit. Les amoureux vont chercher des fleurs le long des rochers escarpés pour les offrir à leurs Galatées aux joues roses. On se fait un doigt de cour, on commence peut-être un mariage, et le soir venu, chacun regagne content son hameau.

Un jour cette fête fut troublée par un événement qui dut bien longtemps défrayer les veillées du coin de l'âtre. Deux jeunes mariés, unis depuis quelques heures à peine, s'étaient rendus avec les personnes de leur noce à la fête de la terrasse. Le jeune couple s'est approché du bord d'un précipice, où le pied manqua tout-à-coup à la jeune femme. Son mari la saisit pour la retenir; mais déjà le corps de la malheureuse penchait sur le gouffre. Elle s'attache avec force aux mains qu'on lui tend, entraîne son sauveur avec elle, et les deux infortunés roulent et disparaissent dans les profondeurs de l'abîme.

ROUGEBIEF. — *Un Fleuron de la France*, page 27.

LE PREL DE LONGCHAUMOIS

(CANTON DE MOREZ)

Thiévenne Paget racontait que le diable lui apparut pour la première fois en plein midi, en forme d'un grand homme noir, et que, comme elle se fut baillée à lui, il l'embrassa et l'enleva en l'air et la transporta en la maison du *Prel de Longchaumois*, sur le grand chemin tirant à St-Claude, où il la connut charnellement, et puis la rapporta au lieu même où il l'avait prise. Ce *prel* était du reste le lieu où se tenait le sabbat des sorciers de Longchaumois et d'Orcières.

(BOGURT, chap. XV. — ROUSSET, *com. de Longchaumois*).

LONGCHAUMOIS, LA NOBLE VILLE

(CANTON DE MOREZ)

Une tradition qui s'est conservée dans une chanson populaire, fait de Longchaumois une ville, et non pas seulement une ville ordinaire, comme les autres, mais une *noble ville*. A ce point de vue, la chanson d'*Augusta*, que Nodier ne dédaignait pas de chanter à sa fille, trouve ici sa place naturelle.

A Longchaumois, la noble ville,
La noble ville, se dit-on,
Deladondaine !
La noble ville, se dit-on,
Deladondon !

Il y avait trois jeunes filles,
Trois jeunes filles, se dit-on,
Deladondaine !
Et aussi trois jeunes garçons,
Deladondon !

La plus jeune qui se marie,
Qui se marie, se le dit-on,
Deladondaine !
Avec le plus jeune garçon,
Deladondon !

Elle a des cheveux à la tête,
A la tête, se le dit-on,

Deladondaine !
Qui lui tombent jusqu'aux talons,
Deladondon !

C'est sa mère qui les lui peigne,
Qui les lui peigne, se dit-on,
Deladondaine !
Avec un beau peigne de plomb,
Deladondon !

C'est son frère qui les lui noue,
Qui les lui noue, se le dit-on,
Deladondaine !
Avec cent aunes de cordon,
Deladondon !

Notre Augusta, que tu es belle !
Que tu es belle, se dit-on,
Deladondaine !
Mais les gens d'armes te prendront,
Deladondon !

Non, je n'ai pas peur des gens d'armes,
Les gens d'armes, se le dit-on,
Deladondaine !
Les gens d'armes sont bons garçons,
Deladondon !

Elle n'eut pas dit la parole,
Dit la parole, se dit-on,
Deladondaine !
Qu'ils entraient dedans la maison,
Deladondon !

La chanson ne dit pas si Augusta fut prise par les *gens d'armes* et enlevée par eux à sa mère, à son frère et à son fiancé. On peut penser à ce sujet tout ce que l'on veut. Le commentaire est permis. Mais ce qui ne l'est pas, c'est d'ajouter du sien à un fragment de chanson ou de tradition populaire.

LA COUR DU PRIEURÉ (CANTON DE MOREZ)

Plusieurs sorciers cités par Boguet, chap. xxi, rapportèrent que le sabbat des sorciers de la Mouille, canton de Morcz, se tenait en la cour même du pricuré dudit lieu.

(A suivre).

POÉSIE.

AU PAYS NATAL

Par M. GOMIN, instituteur à Francs (Gironde).

I

Il faudra donc toujours qu'une perte nouvelle
Voile de pleurs brûlants mon regard étonné,
Lorsque, lassé du bruit, on me verra, fidèle,
Venir rêver encore aux lieux où je suis né!

Toujours, lorsque les fruits rougiront sous la fenille,
Et que la brise molle, apportant leur parfum,
M'appellera là-bas où le raisin se cueille,
A nos chaumes groupés il manquera quelqu'un!

Toujours, quand j'accourrai, le cœur plein de tristesse,
Pour retremper mon âme au paternel séjour,
Des voix feront défaut au concert d'allégresse
Dont les bons villageois accueillaient mon retour!

Hélas! c'est que la mort bien des fois est passée
Par le sentier qui mène au paisible hameau,
C'est qu'elle a frappé fort et ne s'est point lassée,
Laissant, à son départ, toujours un deuil nouveau!

Aussi, lorsque j'approche, avide d'air, d'espace,
Je vois des paysans sur le bord du chemin
Pour qui je ne suis plus qu'un inconnu qui passe,
Et pas un entre tous ne me serre la main.

On ne me connaît plus : les gais ruisseaux que j'aime,
Les peupliers grandis, le papillon léger,
Les oiseaux de nos bois et la brise elle-même
Semblent se demander : « Quel est cet étranger?... »

II

O ravissant pays où grandit mon enfance,
Je t'aimerais quand même il ne resterait plus
Une âme à tes foyers où la flamme s'élance,
Un chant aux gais vallons si souvent parcourus!

Quand même les bosquets dont s'orne la colline
Ne pourraient plus cacher de furtives amours,
Quand même les oiseaux ou l'onde cristalline
Auraient fui tes forêts, je t'aimerais toujours !

Je t'aimerais encor si la branche feuillue
Qui prodigua jadis l'ombrage à mon printemps
N'avait plus une feuille, et si la brise émue
Ne faisait plus gémir les roseaux des étangs !

Mais oh ! pour m'épargner des larmes bien amères,
Des braves paysans qui m'ont aimé jadis,
Garde tout ce qui reste à tes vieilles chaumières,
Hommes mûrs de mon âge, ou vieillards tout blanchis ;

Garde les amours vrais, les respects et les craintes
Que sous tes humbles toits autrefois j'ai connus ;
Garde pures toujours les traditions saintes
Et la naïve foi de ceux qui ne sont plus ;

Et surtout, — si tu veux que je revienne encore
M'asseoir avec bonheur au bien-aimé foyer, —
Garde longtemps heureux mon père que j'adore
Et que le poids de l'âge a déjà fait ployer !

EXPOSITION UNIVERSELLE DE PARIS, EN 1878

Nous avons reçu de M. le Ministre de l'Agriculture et du Commerce la circulaire ci-après :

Monsieur le Président, par décret en date du 4 avril dernier, le Gouvernement a décidé qu'une Exposition universelle s'ouvrirait à Paris le 1^{er} mai 1878 et serait close le 31 octobre de la même année. Ce projet, émané de l'initiative patriotique de M. le Président de la République, vient de recevoir la sanction législative, et les deux Chambres, s'inspirant de la même pensée qui avait dicté la résolution du Gouvernement, ont voté les mesures financières qui doivent assurer l'exécution de cette grande entreprise.

Mais, en présence du court délai qui nous sépare de l'ouverture de l'Exposition, il importe essentiellement d'agir avec promptitude et de provoquer, dès à présent, la participation de tous ceux qui, par l'exhibition des produits de leur industrie, peuvent contribuer à l'éclat de

cette solennité. Dans ce but, je viens d'écrire à MM. les Préfets, pour les inviter à organiser, dans chaque département, un comité d'admission qui se partagerait, selon les circonstances, en sous-comités, et dont la mission consisterait principalement à recueillir et à susciter au besoin les demandes d'admission, à se prononcer sur leur valeur et à les transmettre au commissariat général à Paris.

Toutefois, en chargeant MM. les Préfets du soin de veiller à cette organisation, je les invite à se mettre en rapport avec les chambres de commerce, les chambres consultatives des arts et manufactures, les chambres consultatives d'agriculture, les sociétés d'agriculture et les comices agricoles, afin de s'entourer de toutes les garanties de zèle et d'aptitude dans le choix des personnes appelées à faire partie de ces comités, et d'assurer la représentation aussi complète que possible de toutes les branches de la production agricole ou manufacturière du département.

Le concours dévoué que vous avez toujours prêté au Ministère de l'Agriculture et du Commerce m'est un sûr garant de l'empressement avec lequel vous répondrez à l'appel que M. le Préfet vous adressera prochainement en mon nom, et je ne doute pas, Monsieur le Président, que vous et vos collègues ne consacriez tous vos efforts à la préparation de l'œuvre à laquelle je vous convie, et dont le succès ne peut manquer de contribuer à la gloire du pays.

Recevez, Monsieur le Président, l'assurance de ma considération très-distinguée.

Le Ministre de l'Agriculture et du Commerce,
TEISSEREINC DE BORT.

SEANCE GÉNÉRALE DU 8 JUIN 1876.

Présidence de M. le Dr Bousson.

La séance est ouverte à 10 heures. Le procès-verbal de la dernière séance est lu et adopté sans observations.

La Société des sciences naturelles de Rouen ouvre une souscription pour élever un monument à la mémoire de Pouchet, directeur et fondateur du Muséum de cette ville. La Société regrette de ne pouvoir s'associer à cette œuvre.

M. Regnault, ancien bibliothécaire du Conseil d'État, sollicite la

publication, dans le Bulletin, d'un poème épique intitulé : *Jeanne d'Arc*. La Société regrette de ne pouvoir accueillir cette demande, la place qu'elle peut réserver à la littérature dans son Bulletin ne comportant pas l'insertion d'une œuvre de cette importance.

Plusieurs personnes remercient des diplômes qui leur ont été adressés.

Il est donné lecture d'une *Revue des Journaux agricoles et scientifiques*, par M. le Dr Rouget.

M. Sauria présente la suite de son travail sur les plantes croissant aux environs de Poligny; l'impression en sera continuée, et il en sera fait un tirage à part à un petit nombre d'exemplaires. Ce nombre sera fixé par le Bureau. La Société désire que M. Sauria puisse bientôt lui remettre son manuscrit complet.

Un Concours littéraire et un Concours scientifique seront ouverts par la Société comme l'année précédente. Cependant, il est décidé qu'en ce qui concerne la poésie, le nombre de vers sera laissé à la volonté des concurrents, mais que le sujet devra se rattacher par quelque côté au Jura ou à la Franche-Comté.

La Société pour l'instruction élémentaire nous demande d'encourager la création des bibliothèques pédagogiques. — Tout en reconnaissant l'utilité incontestable de ces sortes d'établissements, il est entendu que notre Société préférerait voir l'Administration académique prendre l'initiative qui lui revient dans cette circonstance, sauf à faire ensuite tout son possible pour encourager l'œuvre, dans le cas où il serait fait appel à son concours.

La séance est levée à 11 heures.

SÉANCE GÉNÉRALE DU 11 JUILLET 1876.

Présidence de M. le Dr Bousson.

La séance s'ouvre à 10 heures par la lecture du procès-verbal de la séance précédente. Il est adopté sans observations.

L'Association française pour l'avancement des sciences tiendra sa cinquième session à Clermont-Ferrand, du 18 au 25 août 1876. Elle nous invite à y envoyer un délégué. L'invitation est acceptée, et M. Grandclément, docteur en médecine, membre correspondant à Clermont, est choisi comme délégué.

M. le secrétaire de la société d'émulation du Doubs nous informe que

la séance publique annuelle de cette Société aura lieu le 14 décembre prochain ; les membres des Sociétés correspondantes, prévenus longtemps à l'avance, pourront ainsi préparer plus facilement les lectures qu'ils demanderaient à faire entrer dans le programme de cette solennité.

La Société des agriculteurs de France envoie un questionnaire sur la situation forestière du pays, le mouvement de reboisement et de défrichement, etc. Elle nous demande d'y répondre pour notre région. Ce questionnaire est renvoyé à l'examen d'une Commission spéciale qui donnera, s'il est possible, les renseignements demandés.

La correspondance comprend en outre plusieurs lettres de remerciements de personnes à qui il a été adressé des diplômes.

Il est donné lecture du rapport de M. Monin, sur le Concours littéraire de 1875, et d'une *Revue des journaux agricoles et scientifiques*, par M. le Dr Rouget.

Tous deux seront insérés au Bulletin.

La Société apprend avec plaisir que les vins qu'elle a envoyés à l'Exposition universelle de Philadelphie sont arrivés en parfait état, et que leur installation, au palais de l'Exposition, est complètement terminée.

Sont nommés : 1^o membre titulaire, M. Paul Jacquot, propriétaire-agriculteur à Brainans, présenté par M. le Dr Légerot ; 2^o membre correspondant, M. Surville, médecin à Toulouse, présenté par M. Sénamaud.

La séance est levée à 11 heures un quart.

EMPLOI EN AGRICULTURE

DE LA CHAUX PROVENANT DES USINES A GAZ.

La chaux qui a servi à l'épuration du gaz d'éclairage diffère beaucoup de composition à la sortie de l'usine, suivant l'installation de l'épuration. Dans les petites usines à gaz de province et de l'industrie privée, le gaz passe une seule fois dans l'épurateur renfermant la chaux. Le contenu de cet appareil doit être renouvelé fréquemment, pour que son action soit suffisante, de sorte que la chaux que l'on en retire est souillée seulement de quelques millièmes de sulfure de calcium et d'ammoniacque, et d'une très-faible quantité de matières goudronneuses ; c'est ce

que l'on a constaté à l'usine à gaz de l'école de Grignon, où la chaux de l'épurateur est renouvelée tous les huit jours.

Ce produit doit pouvoir être employé immédiatement dans les conditions ordinaires du chaulage.

Il n'en est pas de même dans les usines plus importantes, où l'outillage est plus perfectionné. On fait passer le gaz dans des épurateurs méthodiques, où il se trouve en présence de chaux de moins en moins chargée de sulfure, de façon à obtenir une utilisation complète, et l'on ne retire la chaux qui est en tête de la série d'appareils que lorsqu'elle ne peut plus servir à l'épuration. Dans ces conditions, la majeure partie de la chaux se trouve à l'état de sulfure de calcium, et l'on a constaté, à Nantes en particulier, où l'on emploie ces résidus en grande quantité, que cette chaux répandue comme d'habitude, aussitôt sa sortie de l'usine, supprimait toute végétation. Ce produit, ainsi épuisé, a une couleur jaune foncé et une odeur goudronneuse très-prononcée. Il renferme, outre la chaux inattaquée, du sulfure de calcium, de l'ammoniaque et des produits empyreumatiques.

On a reconnu dans la pratique que pour employer ces résidus en chaulages, il fallait les exposer au contact de l'air pendant plusieurs mois. On adopte généralement comme suffisant le terme de quatre mois.

Les sulfures sont entièrement décomposés, ils s'oxydent et forment des sulfites et des sulfates; les sulfites sont le terme de transition entre le sulfure de calcium et le sulfate de chaux.

Il est probable que le cyanure de calcium que l'on rencontre dans le produit sortant de l'usine et qui, d'après quelques chimistes, est un poison pour les plantes, se trouve également oxydé. Pendant l'exposition à l'air, il est probablement transformé en carbonate de chaux et ammoniacque, qui se volatilise en présence de la chaux. On ne retrouve en effet, comme on devait s'y attendre, que des traces d'azote dans la chaux qui a séjourné quelques mois à l'air.

Voici, d'après Schilling, la moyenne de quelques analyses faites en Allemagne sur des chaux épuisées d'usine à gaz ayant séjourné de trois à quatre mois à l'air.

Eau et matières organiques, . . .	7.24
Sulfate de chaux et sulfite de chaux, . . .	19.83
Carbonate de chaux, . . .	49.40
Chaux, . . .	18.23

Oxyde de fer et argile,	2.49 (*)
Magnésie,	2.53 (*)
Silice insoluble.	0.28 (*)
	<hr/>
	100.00

Ce produit renferme une certaine quantité de sulfite de chaux, qui doit s'oxyder rapidement dans le sol et se transformer en plâtre.

Cette chaux s'emploie à la dose des chaulages ordinaires, si variables dans les différentes contrées; il est probable qu'elle produit un peu moins d'effet que la même dose de chaux pure éteinte, puisqu'une grande partie de l'alcali est carbonaté; mais d'un autre côté, dans les pays où ces résidus sont employés, on est d'accord pour admettre que les matières empyreumatiques qu'ils renferment écartent les insectes, et ce produit pourrait être souvent utilisé avec avantage dans cet ordre d'idée, surtout aujourd'hui que les insecticides sont devenus d'un besoin si urgent et sont si fort à la mode.

Cette nécessité de laisser exposée à l'air la chaux renfermant beaucoup de sulfure de calcium est encore plus urgente, quand dans les usines à gaz on emploie, comme agent d'épuration, un mélange de chaux et d'un sel de fer.

Il se forme dans ce cas du sesquisulfure de fer qui, à l'air, se transforme rapidement en sulfate de fer, lequel n'est pas sans danger pour les plantes. En laissant la chaux à l'air, le sulfate de fer aussitôt formé est décomposé par la chaux; il se forme du plâtre et du peroxyde de fer inoffensif.

En résumé, la pratique a enseigné que l'emploi de la chaux renfermant du sulfure de calcium en quantité notable, était nuisible; et que, sauf le cas où elle aurait très-peu servi et serait peu altérée, on devait l'exposer à l'air pendant trois ou quatre mois avant de l'employer comme agent de chaulage ordinaire.

(*Journal d'agriculture pratique*).

A. MILLOT,
chargé du cours de technologie
à Grignon.

(*) Termes variables avec la composition primitive de la chaux.

REVUE DES JOURNAUX AGRICOLES ET SCIENTIFIQUES,

PAR M. LE DOCTEUR ROUGET (D'ARBOIS), MEMBRE FONDATEUR.

Coloration artificielle des vins (1).— Les expériences que j'ai entreprises au laboratoire de technologie de l'Ecole d'agriculture me permettent d'affirmer que les principes colorants de la fuchsine du commerce, de la cochenille, des baies de myrtille, de la rose trémière et de presque toutes les substances employées par les fraudeurs, tout en colorant fortement les vins pour quelques mois, ne tardent pas à se précipiter au sein du liquide. Il y aurait donc déjà dans ce fait seul, une perte infligée à l'acheteur, puisque fatalement le produit vendu serait condamné à perdre une partie de sa couleur au bout de peu de temps. Mais il y a plus : l'altération de la matière colorante étrangère gagne la matière colorante normale du vin, et cette dernière se précipite à son tour. Les produits que je vous montre n'ont plus, au bout d'un an, que la couleur d'un vin de vingt-quatre heures.

Dans ce cas, la fraude est doublement préjudiciable : Un acheteur, attiré par la réputation du vin d'une localité, se laisse séduire par un beau type de vin nouveau, sur la robe duquel il consent à donner le prix demandé. Si la couleur additionnelle persistait, il y aurait déjà dommage, à notre avis, puisque les qualités de fond de ce vin ne seraient pas en harmonie avec ses qualités apparentes. Mais comme la couleur ajoutée disparaît, entraînant la couleur propre du vin, c'est un dommage plus considérable qui est causé à l'acheteur ; ce dernier, trompé une première fois sur l'apparence, se trouve, au bout de quelque temps, possesseur d'un produit qui ne tient plus, comme couleur, ce qu'on était en droit d'attendre du vin de cette localité.

Le vin ainsi fraudé porte en lui un germe de destruction prochaine, qui sera la source de la détérioration ultérieure de tous les coupages dans lesquels on l'aura introduit.

Il y a là, il me semble, de quoi faire réfléchir les fraudeurs sur la gravité du dommage qu'ils causent à autrui et sur l'importance de la réparation qui pourrait leur être réclamée.

Enfin, si cette considération morale n'était pas suffisante, je leur dirais encore à quelles pertes ils s'exposent eux-mêmes, dans le cas où ils ne vendraient pas leurs vins dans un délai très-court : un jour ils

(1) Voir *Bulletin de la Société*, pour 1875, p. 67.

verraient leurs produits se décolorer progressivement, et se trouveraient directement punis par où ils auraient péché. Que leurs intérêts, à défaut de leur conscience, les gardent de toute coloration artificielle. (M. C. SAINTPIERRE, *le Messager agricole du Midi*, octobre 1875).

Pots à beurre et objets de laiterie en verre, infériorité et dangers des vases en terre vernissés. — Deux fabricants de Liège (Belgique), MM. J. Bourdon et Charlier viennent de soumettre à la commission d'agriculture de la province de Liège, des vases en verre épais de toutes grandeurs et de toutes formes, pour remplacer les pots en terre cuite destinés à recevoir le beurre, ainsi que les autres terrines de laiterie.

Les vases en terre sont fort solides en raison de leur épaisseur, on diminue encore leur fragilité par un clissage en osier. Les vases en verre ne conservent aucun goût ; il suffit de les laver avec de l'eau tiède. Il n'en est pas de même des vases en terre vernissée qui se détériorent facilement, dont le vernis à base de sel de plomb se fendille et se détache, tombe dans le lait, qu'il rend insoluble.

Quant aux prix de revient, c'est à peu de choses près le même pour ces deux sortes de vases. C'est ainsi que les telles en verre de 3 litres de capacité coûtent 50 centimes la pièce, et lorsqu'elles sont cassées, les tessons valent encore 6 centimes, tandis que les débris des pots en terre n'ont plus de valeur.

Il faut encore ajouter que le dixième de telles en terre cuite se brise à la première recuite à l'eau bouillante. Le pot à beurre en verre, de 5 kilog. de jaugeage, se vend 4 fr. 50 cent., et le pot de la capacité de 25 kilog. se vend 4 fr. 50 à la fabrique que nous avons indiquée.

(Extrait du Propagateur).

Sur l'emploi de la teinture ou de la poudre de gaïac pour apprécier la pureté du kirsch-wasser. — « Depuis quelques années on recommande, pour reconnaître la pureté du kirsch-wasser, une réaction déterminée par le gaïac, consistant en ce que la teinture ou la poudre de cette résine colore instantanément en blanc l'eau-de-vie de cerises non falsifiée ; le kirsch artificiel, l'alcool aromatisé avec de l'eau de laurier-cerise ne se colorent pas par le gaïac.

« Je n'ai jamais partagé l'engouement des distillateurs pour le nouveau réactif, parce que j'avais vu que, s'il était vrai que du kirsch préparé au Liebfrauenberg, par conséquent parfaitement authentique, fût

coloré en bleu par la teinture de gaïac, il arrivait aussi que le même kirsch, venant des merises distillées dans le même alambic, ne se colorait pas. Il y a plus; j'ai obtenu de l'eau-de-vie de prunes (iwetsch-wasser) qui prenait une couleur d'un bleu intense par le gaïac, et au moment où j'écris ces lignes, on retire de l'alambic de l'eau-de-vie de mirabelles qui ne bleuit pas immédiatement par la teinture de gaïac, mais seulement au bout de quelques minutes. Ainsi, en s'en rapportant à la réaction recommandée, le kirsch le plus pur pourrait être considéré comme étant falsifié, et l'eau-de-vie de prunes présenter le caractère du kirsch-wasser d'excellente qualité, bien qu'elle n'en possédât ni l'odeur suave, ni le goût, ni, à beaucoup près, la valeur commerciale. Les anomalies que j'ai constatées dans les effets du gaïac, tantôt colorant, tantôt ne colorant pas le kirsch d'une même provenance, la teinte bleue que cette résine fait naître graduellement dans des eaux-de-vie de prunes, trouvent leur explication dans une très-intéressante observation qui est due à M. Bouis, et de laquelle il résulte que la coloration du kirsch par le gaïac provient de traces de cuivre apportées par les alambics; il ressort d'ailleurs de ses expériences que, en présence de l'acide prussique, la teinture de gaïac serait le meilleur réactif de ce métal. Or, le kirsch renferme toujours de l'acide prussique; dans un travail sur la fermentation des fruits à noyaux, M. Joseph Boussingault en a dosé 0 gr. 40 dans un litre de kirsch-wasser du Liebfrankenberg; il s'y trouve, en outre, indépendamment de l'huile essentielle d'amandes amères, un peu d'acide acétique dont il est facile de trouver l'origine. » (Extrait d'une communication de M. Boussingault à l'Académie des sciences, séance du 12 octobre 1874).

Le sublimé corrosif et les fourmis. — L'Algérie agricole emprunte l'article suivant au *Naturaliste in Nicaragua* :

Dernièrement, un habitant du pays désirant empêcher les bandes de fourmis d'envahir sa maison, eut l'idée de répandre devant sa porte du sublimé corrosif (deuto-chlorure de mercure) afin de leur couper le chemin. Comme il observait ses ennemis, il fut témoin du plus singulier spectacle : les premières fourmis qui s'aventurèrent sur le poison rebroussèrent aussitôt chemin, en donnant des signes de folie furieuse : elles se ruèrent sur leurs compagnes et entamèrent avec elles une lutte désespérée. Celles-ci envoyèrent aussitôt chercher les guerriers de la tribu, de grosses fourmis noires qui, non-seulement tuèrent les fourmis enragées, mais encore s'avancèrent résolument vers la barrière de sublimé : dès qu'elle l'eurent touchée, les mêmes symptômes se

produisirent, mais les effets en furent bien plus terribles, car ces grosses fourmis firent un carnage épouvantable des plus petites, et la mêlée devint générale : de nombreux cadavres jonchèrent le sol, et à la nuit, les petites fourmis se retirèrent, laissant les grosses seules. Celles-ci couraient en rond, sans but, de tout côté, mordaient les fourmis mortes et finirent par se battre entre elles. Pas une seule ne survécut. Le combat avait duré 3 heures 50 minutes.

Culture du Champignon. — Toutes les personnes qui peuvent disposer d'une cave ou d'un cellier obscur peuvent cultiver l'*Agaricus campestris*, un des meilleurs. La cave est préférable par suite de la température toujours la même, été comme hiver. Il faut se procurer du bon fumier de cheval, d'âne ou de mulet dont on fait des petits tas de 30 centimètres de hauteur que l'on remue tous les huit jours pendant deux mois, et l'on arrose avec de l'urine.

Tous les cinq jours on remue les tas, en ayant soin de mettre le dessus du fumier dessous, à seule fin d'obtenir une fusion égale. Au bout de ce temps, on répand sur le sol de la cave, où l'on a eu le soin de mettre un peu de plâtras ou débris de marin, pour mieux sécher le lit de la couche. On met 20 centim. de fumier, sur lequel on marche avec des sabots, et on monte la couche en dos d'âne jusqu'à 30 centimètres de haut. Voilà le moment de *larder*. On ouvre, de distance en distance, d'environ deux pouces, de haut en bas, avec un couteau, et l'on introduit le *mycelium* en semence tout le long de chaque rainure, en appuyant un peu avec les doigts. On recouvre avec de la litière, un pied d'épaisseur.

Au bout de huit jours on découvre pour examiner la couche, pour constater les endroits où le *mycelium* manque, et l'on recommence à larder. Quand le *mycelium* pousse bien également, on passe de la terre fine ou du terreau à travers un crible jusqu'à 3 centimètres d'épaisseur. Au bout de huit ou quinze jours, on aperçoit de petites touffes arrondies, ce sont les champignons qui se forment, et trois ou quatre jours après, on récolte de beaux et bons champignons. Si la sécheresse se déclare, on alterne avec un arrosage d'eau ou d'urine. Souvent, je me suis passé de *mycelium*, qui ne fait qu'avancer un peu la récolte. Le *mycelium* se forme lui-même dans le fumier.

Il ne faut pas considérer seulement l'avantage d'avoir à sa disposition un comestible savoureux et nourrissant. La sûreté contre les accidents

vénéneux doit être le motif principal du consommateur. (M. Pelossier, *Journal d'agriculture et d'horticulture de la Gironde*).

RECETTES ET PROCÉDÉS UTILES,

PAR LE MÊME

Moyen d'empêcher les mouches de pénétrer dans l'oreille des chevaux (1). — Un vétérinaire de la Côte-d'Or donne les conseils suivants, que reproduit l'*Union libérale*.

Pour empêcher les mouches de pénétrer dans les oreilles des chevaux, on a la malheureuse idée de leur envelopper le sommet de la tête à l'aide d'un bonnet d'étoffe grossière et serrée. Par les chaleurs tropicales, les souffrances de ces pauvres animaux sont cruelles. Ils ont des étourdissements, des vertiges qui entraînent quelquefois la mort.

Depuis plusieurs années, j'emploie, dit le vétérinaire, un moyen beaucoup plus simple. A l'aide d'un pinceau, j'introduis dans la conque de l'oreille une ou deux gouttes d'huile de cade (matière tout-à-fait inoffensive), je répète l'opération chaque semaine, et jamais les mouches n'approchent même de la tête de mon cheval. Cinq centimes de cette huile par cheval doivent suffire pour une saison.

J'indiquerai encore aux propriétaires de bestiaux un moyen d'empêcher la mort des nouveaux-nés de mères atteintes de la fièvre aphteuse ou coccotte. Qu'on ne les laisse pas têter, qu'on les nourrisse avec du lait bouilli, même celui des mères malades, et il n'en périra plus. (*Journal officiel*).

Destruction de la cuscute (2). — M. Duponchel, ingénieur en chef des ponts et chaussées, emploie le procédé suivant : Il consiste à faucher le fourrage ras de terre sur tout l'emplacement des taches de cuscute, et à répandre à la volée sur le sol nettoyé au râteau, du sulfure de calcium en poudre fine à la dose d'environ 100 grammes par mètre carré. Il emploie un sulfure de calcium impur qui contient environ 10 pour 100 de sulfure de fer. — L'effet est immédiat aux époques où la végétation est en pleine vigueur; la cuscute est brûlée en moins de deux jours sans que le fourrage utile puisse en souffrir. Plus tard, en automne, l'action est moins prompte, mais n'en est pas moins complète.

(1) Voir *Bulletins de la Société* pour 1869, page 192; pour 1863, p. 200, et pour 1874, p. 160.

(2) Voir *Bulletins de la Société* pour 1866, p. 124; et 221; pour 1868, p. 224; pour 1870, p. 113; pour 1873, p. 264; et pour 1875, p. 422.

DONS.

Il est offert à la Société, par :

M. Wladimir GAGNEUR, député du Jura : *Les deux premiers volumes des Papiers et Correspondance de la famille impériale. — Théorie et application de l'impôt sur le capital*, par Menier. Un vol. in-12.

M. le Dr E.-L. BERTHERAND, d'Alger : *Recherches des Cachets d'oculistes romains dans le nord de l'Afrique*. Petit opuscule in-8°, dont il est l'auteur.

L'Institution Smithsonian de Washington : *Annual report of the board of regents of the Smithsonian institution*. Un beau vol. in-8° (1874).

M. François COIGNET : *Phosphates, superphosphates et matières animales torréfiées*. Opuscule in-8°, dont il est l'auteur.

M. TERREL DES CHÈNES : *Etude sur le Phyllozera*. Petite brochure dont il est l'auteur.

M. CHATEAU : 1° *Etude sur les Eaux des égouts de Paris*. — 2° *Faits pour servir à l'histoire de la Nitrobenzine considérée comme agent dissolvant*. — 3° *Mémoire sur les falsifications des Alcools*. — 4° *Etude pratique sur la fabrication du Phosphate de chaux extrait des Caprolithes*. — 5° *Faits et observations pour servir à l'histoire chimique du Sulfure de carbone, des Iodures et Sulfure de mercure, de l'Acide picrique et de ses dérivés*. — 6° *Recherches et études sur le Tequesquite, sur la Cire de l'encenilla, sur la Vase du vieux port de Marseille et sur les Eaux d'égouts de Londres*. Six opuscules in-8°, dont il est l'auteur.

M. SÉNAMAUD : *Finito et infinito*. — *Programma di filosofia italica*, par Angelo Solito de Solio. — Brochure in-8°. — *La Syphilis chez les Arabes*. Petite brochure in-8°, par M. Bernard. — *La Revanche de la France*. Opuscule in-18. — *Eloge de M. Demetz*, par Honoré Arnoul. Opuscule in-8°. — *Le Biographe*. Extrait du 2° volume. — *Biographie de M. Sénamaud*. Opuscule in-12. — *Deux heures en ballon*. Opuscule in-8°, dont il est l'auteur.

M. Jules LÉON, pharmacien à Peyrehorade (Landes) : *Flore landaise et Médecine par les plantes vulgaires*. Un vol. in-8°, broché, dont il est l'auteur. — *Analyse chimique du Goyavier*. Opuscule in-8°, dont il est l'auteur. — Six monnaies françaises et espagnoles.

M. SURVILLE, médecin à Toulouse : *Médecine magnétique et somnambulique. Guérisons surprenantes*. Un vol. in-8°, broché, dont il est l'auteur. — *Guérison du Bégaiement*. — *Guérison de la Leucorrhée*. Brochures in-8°, du même auteur.

M. Louis BONDIVENNE : *La Lecture et le Lecteur*. Un volume in-8°, broché, dont il est l'auteur.

TRADITIONS POPULAIRES DE L'ARRONDISSEMENT DE S^t-CLAUDE

RECUEILLIES PAR M. CH. THURIET

(Fin).

LE CHEVALIER DE BONLIEU (CANTON DE S^t-LAURENT)

Sur les bords du lac de Bonlieu, canton de S^t-Laurent, on raconte que l'on voit un chevalier botté, armé et casqué, monter dans les airs sur un cheval blanc, s'abattre dans la plaine sans toucher le sol, et repartir aussi prompt que l'éclair. Il y en a qui ont aperçu son roussin seul, attaché par la bride à une roche escarpée, comme à un ratelier, le crin hérissé, la queue au vent, attendant avec impatience qu'il plût à son maître de le venir enjamber, afin de recommencer au plus tôt ses courses aériennes.

On raconte qu'un moine de Bonlieu eut un jour la hardiesse de grimper jusqu'à lui et de l'enfourcher; mais bientôt la rapidité de la course du cheval aérien étourdit le pauvre moine, qui perdit l'usage de ses sens, et se trouva, à son réveil, lié à reculons sur le dos de son prieur, que le diable avait changé en mulet.

Le chevalier de Bonlieu rend service au voyageur en lui faisant rapidement franchir de grandes distances. Bon nombre de personnes, pressées d'arriver à leur destination ou intéressées à fuir la présence des gens suspects, n'ont pas invoqué en vain son assistance. On l'accuse d'avoir maintes fois favorisé les contrebandiers. On dit que son obligeance compatissante se prête bien plus souvent à seconder les cœurs aimants, séparés par trop de distance, et que, dans ce cas, il est assez bon pour recevoir en croupe un jeune amoureux à qui la nuit ne serait pas assez longue pour la passer en voyage et en tête à tête avec sa belle. On assure que le chevalier de Bonlieu, héros tantôt à cheval, tantôt à pieds, mais surtout héros sombre et malheureux, est le même personnage que l'on rencontre quelquefois dans les sentiers de la forêt de Bonlieu, lorsque les ombres du soir épaississent celles qui règnent déjà sous le dôme des hêtres et des sapins. C'est, assure-t-on, un grand seigneur de la

contrée qui aurait fini par une mort bien cruelle. On dit que, passant un soir par les mêmes lieux, le haut baron y fut tout-à-coup assailli et pris à la gorge par une troupe de chats noirs qui tensient le sabbat sur un arbre de la forêt, et qu'il succomba sous le nombre, victime de la sorcellerie. Et c'est depuis ce temps-là qu'on le voit encore tout souillé de son sang, errer tristement sur le théâtre de sa catastrophe. .

(Voir D. MONNIER, *Trad.* p. 68, et DUSILLET, *Château de Frédéric Barberousse*, notes, p. 276).

CLAUDE DE VAUDREY

(CANTON DE S^t-LAURENT).

« Jay valls, vauz et Vaudrey. »

(Cri d'armes).

Claude de Vaudrey, sire de l'Aigle, passe pour le chevalier le plus brayc qu'on ait jamais vu en Franche-Comté. Sa gloire sera éternellement en honneur parmi nous. Maints chants et maints récits ont été faits pour célébrer ses exploits, et il faudrait un volume si l'on voulait raconter tous les brillants faits d'armes de messire Claude et des *douze Vaudrey*.

Quand le pays fut délivré de ses ennemis (les Français et Louis XI), grâce à la valeur extraordinaire de messire Claude, ce chevalier alla se reposer dans son château de l'Aigle, situé sur la cime des rochers qui s'élèvent au-dessus du lac de Bonlieu. On dit que dans ce manoir retiré et solitaire, le brave Vaudrey reçut la visite de Mars et de Pallas, conduisant avec eux une dame merveilleusement belle, la *séc Burgundia*, surnommée *la Géante aux blonds cheveux*. Après quelques compliments de la dame à Vaudrey sur sa belle conduite pendant la guerre, le dieu des batailles et la déesse des prouesses dirent au chevalier : « Nous te faisons commandement que jamais tu ne t'asseoies à table, jamais tu ne baises dame ou demoiselle, jamais ne voies en guerre armes de blanc harnois ou autrement; et de plus, nous te défendons de faire aucun serment de servir prince ou princesse, jusqu'à ce que tu aies fait arme, combattu à outrance et fait rendre ou être rendu toi-même au plus preux, vertueux et vaillant chevalier du monde. »

Pendant douze nuits de mardi consécutives, Claude de Vaudrey reçut la même visite et le même ordre. A la douzième nuit, sans doute pour convaincre le chevalier que ce n'était pas une vaine vision, *Burgundia enferra* Vaudrey d'un fer d'or. Celui-ci, craignant qu'une apparition aussi

étrange ne fut l'effet d'un prestige du démon, ne sut trop à quoi s'arrêter, jusqu'à ce que raison et entendement lui eurent dit : Tu le dois faire, non pas pour ajouter foi aux dicux et aux déesses, mais parce que Dieu seul inspire les gens ainsi qu'il lui plaît, et souventes fois par diverses inspirations. (Jehan, 13, *spiritus ubi vult spirat*).

Alors Vaudrey, suivi de son écuyer et de son page, se mit à parcourir le monde, défiant partout les plus braves et dressant des tournois d'où il sortait toujours vainqueur, et cela, avec tant de gloire, que dans la chrétienté tout entière il n'était bruit que du *coup de lance de Vaudrey*. Lorsqu'il eût visité successivement plusieurs cours des plus brillantes, il se rendit auprès de l'empereur Maximilien, à Anvers, où il entra en champ clos et vainquit, dans la plus grande joute d'armes que l'on eût jamais vue, les douze plus braves chevaliers de l'empereur. Celui-ci voulut à son tour se mesurer avec Vaudrey; ce pourquoi messire Claude se trouva enfin allégé, car, en vertu et en vaillance, aucun chevalier n'aurait pu se vanter de surpasser Maximilien d'Autriche, dit *Cœur-d'acier*.

Comblé d'honneurs et de louanges, et quitte de son vœu envers sa dame, messire Claude prit congé de l'empereur et des princes, et regagna son pays, comptant bien désormais vivre en paix dans son manoir de l'Aigle. Mais il lui restait à parfaire un dernier exploit plus étonnant que tous ceux qu'il eut encore exécutés. Comme il traversait la grande forêt de Chaux, dans le dessein d'aller coucher ce soir-là au château de Vaudrey, il s'éleva un orage épouvantable. Le tonnerre éclata sur le chevalier, tua son écuyer et brisa la chaîne que son page portait au cou. Vaudrey resta ferme sur son étrier, et dit à son page de recueillir les anneaux de sa chaîne, ce que le jeune homme, qui était de la famille de son maître, fit en vrai Vaudrey, c'est-à-dire avec un cœur exempt de toute crainte, tandis que le chevalier lançait son gant en l'air, comme pour défier le tonnerre qui avait voulu le frapper. Mais, presque aussitôt, il aperçut venir à lui un chevalier noir armé de toutes pièces, et si *outrageusement épouvantable, qu'il crut que c'était l'ennemy*, d'autant que, regardant autour de lui dans la forêt, il vit partout un grand nombre d'esprits tout noirs. Claude de Vaudrey ne s'effraya point; mais prenant sa lance, il vint contre le cavalier d'enfer et le cavalier noir contre lui, et pour se joindre, ils firent de si durs coups, que le feu tressaillant dans leurs écus, leurs lances furent rompues en pièces, et néanmoins ils ne se purent abattre par terre. A défaut de leurs lances rompues, ils prirent leurs épées et se baillèrent tant de coups l'un à

l'autre qu'ils en furent tout étourdis. Vaudrey frappait de toute sa force sur le cavalier noir, mais voyant qu'il ne le pouvait endommager, il pensa qu'il avait fait forger ses armes dans l'enfer, et jamais il ne l'eût vaincu, s'il ne se fut servi du pommeau de son épée, en laquelle étaient enchassées plusieurs dignes reliques. Mais aussitôt que le cavalier noir sentit tomber sur son heaume le pommeau de l'épée de Vaudrey, ses armes se brisèrent, et il se prit à fuir en s'écriant que des plaies qui venaient de lui être faites, nul ne pourrait le guérir.

Après tant de fatigues, Claude de Vaudrey se coucha au pied d'un arbre et s'endormit. Pendant son sommeil, dame Burgundia qui l'avait protégé dans son combat avec le diable, le fit, dit-on, enlever par ses serviteurs et transporter dans le palais merveilleux qu'elle habite au sein même du mont Jura. Aussi, est-on persuadé que messire Claude de Vaudrey n'est pas mort; on l'a même revu depuis plusieurs fois, chevauchant dans les airs au-dessus du lac de Bonlieu, armé comme autrefois de pied en cap, et tenant de la main droite son épée nue, dont il semble encore diriger la pointe du côté de la France.

(Voir dans l'*Album franc-comtois*, p. 231, *Le coup de lance de Vaudrey*, par Clovis Guyornaud). — Cette tradition de Claude de Vaudrey a dû être amplifiée, sinon falsifiée par Guyornaud. Cette apparition de Mars et de Pallas ne me semble pas de bon aloi dans une légende comtoise.
Ch. TH.

LA GROTTE DE LACUZON

(VALLÉE DE LA FRANÉE. — CANTON DE S^t-LAURENT).

Entre le Grand-Vaux et la Combe-d'Ain, on descend, après quelques heures de marche, dans un vallon qu'on appelle la Franée. On y trouve une grotte célèbre qui servit longtemps de retraite au capitaine Lacuzon, ce chef de partisans, dont l'existence fut celle d'un véritable héros de roman. Lacuzon fut en quelque sorte un Rob-Roy pour la Franche-Comté.

« S'il y avait quelqu'un en France, disait Ch. Nodier, qui n'eût pas fait ou qui ne pût pas faire le voyage d'Ecosse, je lui conseillerais de visiter la haute Franche-Comté, où il trouverait de quoi se dédommager. Le ciel est peut-être moins vapoureux, et la figure mobile et arbitraire des nuages moins pittoresque et moins bizarre que dans le royaume brumeux de Fingal; mais, à cela près, la ressemblance des deux pays laisse peu de chose à désirer. Des montagnes arrondies et boisées aux

sommets longtemps neigeux, sur lesquelles se dressent çà et là, en pans rompus et menaçants, les ruines de quelques vieux châteaux qui se confondent de loin avec les rochers de leurs crêtes sourcilleuses; des gorges étroites et fraîches où serpentent des ruisseaux qui deviendront des torrents, où roulent des torrents qui deviendront des ravins, où se creusent des ravins qui deviendront des précipices; des bouquets de sombres sapins-et de bouleaux frileux qui se courbent et se relèvent en gémissant au souffle du vent; des lacs bleus et purs qui se bercent doucement au soleil dans les vallées bien ouvertes, et que le martin-pêcheur effleure en sifflant, avec l'éclat et la rapidité d'une flèche d'azur; des lacs noirs et endormis qui n'ont presque jamais réfléchi le ciel, tant ils reposent profondément encaissés entre leurs rivages : c'est la Franche-Comté du Lomont et du Jura, c'est l'Ecosse du Jura et du Lomont, car le hasard ou la nature a voulu que les montagnes culminantes de deux contrées si semblables l'une à l'autre portassent le même nom. La même analogie se remarque entre les *highlanders* ou les montagnards des deux pays. Ce sont là, comme ici, des géants à la stature athlétique, aux vastes épaules, aux mains larges et puissantes; robustes comme le bison, agiles comme le renne de ces régions d'un monde usurpé par l'homme, où le renne et le bison ne se trouvent plus; c'est la vigueur native de l'espèce, aujourd'hui servie par une habileté qui va quelquefois jusqu'à la ruse; un reste de candeur qui charmine avec un commencement de pénétration et d'adresse qui épouvante....

« Ces deux races, qui n'en font peut-être qu'une, ont dû être également animées d'un merveilleux instinct poétique. L'esprit de poésie a reposé à la surface de leurs lacs éternels, comme celui de Dieu sur les abîmes de la création; il y a rayonné dans les météores de leurs montagnes, comme celui de Jéhovah dans les foudres du Sinaï. *Il en brille encore quelques éclairs dans les traditions franc-comtoises*; non pas que la Franche-Comté se rappelle un Ossian qui n'a point eu de Macpherson, un Bruce qui n'a point porté de couronne, un Wallace ignoré de l'histoire, mais parce qu'il n'est point de pays où il ne batte encore dans l'artère populaire quelques gouttes de vieux sang. Les francs-comtois ne se souviennent pas de si loin, mais ils n'ont pas tout oublié. Les récits du bisaïeul qui les tenait de son père berçaient encore dans son enfance les veillées conteuses de la jeune famille. Quand j'arrivai dans les *Highlands*, on m'y montra la maison de Rob-Roy, on m'y fit soulever la lourde épée qu'il brandissait dans la mêlée, de ses longs bras, dont il pouvait nouer ses jarrettières sans se baisser; on m'y introduisit dans la cave

mystérieuse où il disparaissait tout-à-coup aux yeux de ses ennemis prêts à le saisir. J'avais vu, dans les montagnes de Franche-Comté, la maison, la lourde épée, la cave de Lacuzon. Il n'y a qu'un nom de changé. »

A l'époque de la *Guerre de Trente-Ans*, Richelieu avait jeté sur notre province, appartenant alors à l'Espagne, une armée de 30,000 soldats pour s'en emparer; mais les Francs-comtois se défendirent pendant dix ans avec un indomptable patriotisme qui les rendit invincibles. Le capitaine Lacuzon n'avait pas peu contribué à ce glorieux résultat. Il s'était mis à la tête des montagnards jurassiens, ses compatriotes, et tout le temps que dura la guerre, il n'avait pas laissé de répit aux soldats de la France. On racontait sur sa bravoure, sur ses exploits, sur ses traits d'audace, des choses fabuleuses. On le regardait comme le roi de la montagne, on invoquait son nom dans les prières. Il avait inspiré une terreur si grande à ses voisins de la Bresse, sujets de la France, que ces pauvres gens, chez lesquels la fièvre intermittente règne fréquemment, n'oubliaient jamais de dire dans leurs litanies : « *De la fièvre et de Lacuzon, délivrez-nous, Seigneur !* Les bonnes femmes de la Bresse faisaient encore cette invocation plus d'un siècle après la mort du capitaine. Cependant, Lacuzon, malgré son héroïsme et ses services, fut payé d'ingratitude, récompense ordinaire de ceux qui se dévouent. Longtemps après la fin de la guerre, il se vit en butte à des persécutions haineuses, et, pour échapper à ses ennemis, il disparut. On ignora longtemps ce qu'était devenu ce héros des montagnes; mais un jour on découvrit dans la grotte de la Frinée un squelette humain, et près du squelette, une épée espagnole. L'opinion se répandit que ces restes étaient ceux de Lacuzon, qui aurait ainsi donné son nom à la grotte de la Frinée.

(Voir ROUGEBIEF, *Un Fleuron de la France*, p. 59).

TRADITIONS DE LA CHAUX-DU-DOBIEF

(CANTON DE SAINT-LAURENT).

La Chaux-du-Dombief était jadis une terre mythologique. On ne pouvait faire un pas sans y rencontrer un génie. Les uns voyaient un sylphe martial, botté, armé, casqué, chevauchant dans les airs sur un blanc palefroi, au-dessus des monts ombragés de noirs sapins de Bonlieu, du François, de Maclu et de Narlay (Voir *supra* la *Tradition du Chevalier de Bonlieu*).

Chaque soir on aperçevait la *Vouivre*, ce serpent de flamme qui, du haut du château de l'Aigle, venait se désaltérer dans le petit lac dont la nappe d'azur baignait le pied.

Les voyageurs attardés ne passaient qu'en tremblant devant ces agaçantes *Demoiselles*, qui folâtraient la nuit sur les bords des lacs et des ruisseaux, et les attiraient malgré eux dans des rondes infernales.

Le lecteur curieux de traditions scandaleuses pourra trouver ailleurs qu'ici celles que le P. Romain Joly, de Saint-Claude, a recueillies sur le compte des bénédictines d'Ilay, même territoire.

LES ESPRITS SERVANTS

(CANTON DE S^t-LAURENT).

La grange des Grandes-Chiettes, hameau de Denesières, est fameuse dans le pays par le séjour des *Esprits servants*.

Autrefois, ces êtres mystérieux qui aiment à rester inconnus des gens mêmes auxquels ils se dévouent, avaient pris la ferme des Grandes-Chiettes en singulière affection. Sans autres récompenses que quelques légères attentions de la part des filles du métayer, ils battaient en grange toute la nuit, vannaient et ensachaient le grain, nettoyaient l'étable et pansaient le bétail. Ils aidaient même la ménagère, de leurs mains invisibles, à préparer la nourriture de la famille. Ils entretenaient à l'*hou-teau* (1) l'ordre, l'arrangement et la propreté, pendant que leurs maîtres travaillaient au dehors. Tout allait à merveille.

Mais voilà qu'à la mort du granger tout changea de face dans la maison. On crut que l'âme du défunt, pour qui ses héritiers ne priaient point, avait donné aux esprits servants ordre de négliger leurs travaux. On battait toujours en grange, mais le rendement était toujours insuffisant. Les esprits servants furent accusés de voler du grain, et l'on pensa à se débarrasser de cette engeance. Un garçon décidé prit un soir un fusil chargé, avec lequel il s'embusqua dans un coin du fenil, pour guetter le moment où les esprits travailleurs s'y présenteraient. Vers minuit, la bande joyeuse fait invisiblement invasion dans la grange. Les uns montent sur les gerbiers et jettent le blé sur l'aire; les autres étendent les gerbes et s'arment de fleaux. Au moment où ils étaient en train

(1) *Houteau*, *hoteau*, *hoté*, *heuteau*, substantif masculin qui, dans les dialectes du Doubs, de la Haute-Saône et du Jura, signifie logis. Languedocien *houstaou*. *Ostal*, dans la langue romane des troubadours. Catalan, *hostal*, maison. Basse latinité, *hospitale*, hôtel, palais, hôpital. Latin, *hospitium*, logis.

de battre avec le plus d'ardeur, le garçon lâche au hasard son coup de fusil chargé de fonte. Aussitôt, tout bruit cesse; tous les servants s'échappent par les issues, et dès lors il ne fut plus question de batteurs nocturnes à la ferme des Grandes-Chiettes. Et depuis ce temps-là, on a remarqué d'une manière frappante que la grange a cessé de prospérer pour le métayer.

(*Annuaire du Jura*. 1852, p. 176)

LA DAME ROUGE DU VALLON DE LA CREUSE

(CANTON DE MOIRANS).

Près du village de Jeure, canton de Moirans, il existe une caverne appelée la borne à la Dame-Rouge, où se tient, dit-on, une fée qui porte ce nom. Marie Jacquand raconte qu'elle a vu plus d'une fois cette Dame-Rouge. Elle serait même venue à la rencontre de cette honnête villageoise sous les traits et le vêtement d'une dame blanche. Si Marie Jacquand est plus sujette aux visions que les autres personnes, elle n'est du moins pas peureuse. Elle ne craint pas d'aller directement à l'objet qui la frappe à quelque distance. Ainsi, en traversant un soir la montagne de Chatillon, elle remarqua qu'elle était suivie d'une foule de gens qui semblaient vouloir l'épouvanter ou s'emparer d'elle. Elle retourna courageusement sur ses pas pour leur demander ce qu'ils lui voulaient, et toute cette formidable légion d'esprits, dont le nombre diminuait à vue d'œil à son approche, se réduisit finalement à zéro quand elle fut arrivée à l'endroit même. Une autre fois, Marie Jacquand avait aperçu de loin un feu allumé dans le désert, avec une multitude de figures dansant et se divertissant à l'entour, figures qui passaient et repassaient toutes noires comme des ombres chinoises. L'héroïne était allée en droite ligne, comme un trait, à cette bruyante sarabande, et soudain le foyer s'était éteint et les danseurs s'étaient dispersés.

(D. MONNIER, *Trad.*, p. 518).

LES FONTENAILLES DE NEZEN

(CANTON DE MOIRANS.)

Plusieurs sorciers auxquels on a fait leur procès, et dont Boguet cite les noms et prénoms (chap. XVII), ont déclaré, dans les interrogatoires qu'ils ont subis, être allés à pied au sabbat en un lieu appelé *Ès-Fontenailles*, distant de deux traits d'arquebuse de Nezen.

LES COMBES DE COYRIÈRES

(CANTON DES BOUCHOUX).

D'autres sorciers, encore cités par Boguet (chap. XV), ont confessé avoir été conduits au sabbat sous Coyrières, en un lieu appelé *Ès-Combes*, proche l'eau, et avoir vu pratiquer en ce lieu tout ce qui se faisait dans de telles assemblées. (Voir *supra* l'histoire de Françoise Secrétain).

LE SOUFFLE DES SORCIERS

(LES BOUCHOUX)

Nous sommes toujours en plein pays de sorcellerie, et l'on pourrait citer ici plus de vingt histoires ayant trait à cette croyance ; mais nous laisserons présentement de côté toutes celles qui ne se rattachent pas plus particulièrement à l'arrondissement de Saint-Claude qu'aux autres parties de notre province. Celle-ci ne saurait toutefois être placée ailleurs.

Les sorciers, dit toujours Boguet (chap. XXVI*), tuent et endommagent de leur souffle et halcine. Clauda Gaillard, dite la Fribotte, ayant soufflé contre Clauda Perrier qu'elle rencontra à l'église des Bouchoux, cette femme tomba malade, ayant été rendue impotente. Elle mourut enfin après un an de langueur. Une autre femme, Marie Perrier, ayant une fois refusé l'aumône à la même sorcière (il paraît que les sorciers, qui avaient tant de pouvoir, n'avaient pas celui de s'affranchir de l'indigence), elle lui souffla fort rudement contre, de sorte que Marie tomba par terre, et s'étant relevée avec peine, elle demeura malade jusqu'à ce que Pierre Perrier, son neveu, eut menacé la sorcière.

LE TRIBUNAL VOLONTAIRE DE VIRY

(CANTON DES BOUCHOUX).

Un usage, tel que celui-ci, mérite certes d'être placé au rang des curiosités traditionnelles d'une contrée.

Il existait autrefois à Viry un tribunal volontaire composé du curé comme juge, du vicaire comme avocat commun, et du notaire comme procureur. Ce tribunal terminait, dit-on, à l'amiable, toutes les difficultés qui pouvaient naître entre les habitants. La sentence du juge était sans

appel. Cet usage subsista, au dire de Rousset, jusqu'au moment de la Révolution.

CROYANCES POPULAIRES DES BOUCHOUX

• Il faut sept ans pour connaître un boucheran. •
(Dicton local).

On a toujours cru aux Bouchoux qu'il y avait un trésor caché dans le bois de Cernétroux. Vers le milieu du siècle dernier, plusieurs habitants employèrent, dit-on, des procédés superstitieux pour le découvrir. On n'indique pas quels furent ces procédés, ni si leur emploi conduisit à la découverte du trésor.

La seigneurie des Bouchoux était la terre classique de la sorcellerie. Les sorciers y avaient l'impudence, comme ceux de la Mouille, canton de Morez, de tenir leur sabbat jusque dans la cour du prieuré.

(ROUSSET, *commune des Bouchoux*).

LE SOUTERRAIN DE L'ÉGLISE DE RECULET

(CANTON DES BOUCHOUX).

Anciennement, avant que l'église paroissiale des Bouchoux fut à Bonneviller, les fidèles allaient à la messe au village de Reculet. Mais Reculet fut détruit par les Français en 1640, et son église fut réduite en cendres. Il n'est resté de cet édifice qu'une cave souterraine perdue sous des décombres, et gardée par la superstition contre les tentatives de la cupidité. Car on est persuadé dans le pays que cette cave renferme tout ce que le vaisseau sacré avait de plus beau en mobilier et tout ce qu'il y avait d'or et d'argent dans la paroisse; mais que ce trésor est gardé par des esprits. Les terribles gardiens saisissent aux cheveux les téméraires qu'une simple curiosité même y pousse quelquefois. On ne peut douter de la présence des esprits dans le souterrain, puisqu'on les y entend. Mais on a beau prêter l'oreille à ce bruit mystérieux, on ne saurait en deviner la cause. Tout ce qu'on peut dire, c'est que ce bruit est à peu près comparable à celui que font, au bord d'une fontaine, des femmes occupées à laver la lessive. La croyance aux esprits est assez fortement implantée sur cette sommité du haut Jura, où la sorcellerie faisait encore tant de victimes au commencement du XVII^e siècle.

(*Annuaire du Jura*. 1853, p. 187).

DOCUMENTS

relatifs à la révolte des barons franc-comtois contre le duc Eudes

Les documents suivants, que nous tirons des archives de l'Ain (fonds de Montrevel), ont trait à la guerre qui s'éleva, en 1336, entre les barons franc-comtois et leur suzerain, le duc de Bourgogne. Cette guerre, Gollut nous en fait connaître les causes, qui étaient doubles, si on l'en croit. Le duc Eudes, dit-il, avait vivement blessé dans leurs intérêts Jean de Faucogney, Jean de Chalon-Arlay, Henri de Montfaucon et d'autres seigneurs; il avait de plus froissé l'orgueil d'une bonne partie de la noblesse du Comté, en lui imposant un bailli ou gouverneur, « lequel manioit les affaires superbement et sans porter respect aux barons. » Un poète du temps, frère Renaud de Louens, dominicain du couvent de Poligny, parle de ce mécontentement des barons franc-comtois dans les vers suivants d'un poème, dont nous ne possédons malheureusement que deux fragments.

*Le dux, que tant havoit monté,
Quand se veit seigneur du Comté,
Il meit bailly de l'une part
Un chevalier assés apart;
Mais quand à l'office fut mis,
Au dux acquit moult d'ennemis.
Car sainte Ecclise s'en plaignoit,
Les grands barons leurs freins rongeoient;
Car selon ce qu'ilz affermoient.
Il affrenoit en maintes guises
Leurs coustumes et leurs franchises.*

.....
*Peu portoit de reverence
Aux autres barons du païs,
Dont estoient moult esbays.
Si il havoit commandement
De se porter si roidement,*

*Ce ne sçay-je; mais toute voye,
A la fin n'en vint pas grande joye.*

Les hostilités commencèrent le 15 avril par la prise de Salins, qui fut incendié. Les révoltés traitèrent de la même façon Pontarlier, et ravagèrent tout le pays pendant que le duc, qui avait été surpris, rassemblait des forces. Il mit dix semaines à former son armée, et nous voyons par nos documents qu'il eut recours en cette occasion au Galois de la Baume, grand maître des arbalétriers de France. Celui-ci lui procura les services de Girard de Grammont qui, moyennant six cents livres tournois de gages, consentit à combattre pour lui avec vingt-quatre hommes d'armes pendant la durée d'une année. Le lundi qui suivit le 15 août, un combat fut livré proche de Landresse; Gérard y perdit deux chevaux. La paix fut faite quelque temps après, et le brave chevalier, dont le concours devenait inutile, eut quelque peine à obtenir des gens de la Chambre des comptes du duc le paiement des six cents livres convenues.

Août 1336

Je Eudeux de la Roche, sires de Noinlay, chevaliers, fais savoir à tous que messire Girars de Grantmont, ensemble sire de et de Courbieres, chevaliers, ay esté à ma requeste et avec moy à courre et quester et domagier en la terre es en[nemis] mons. le duc de Bourgoigne, et ardre plusours villes, le lundi apres la feste de Mey-Host, l'an corrant mil CCC trente et six; et apres dou gait de la ville de Landrace haumes une pointe encontre les henemis doudit mons. le duc, en laquelle pointe li diz messire Girars ai perdu doux chevaux, liquel estoient devant lad. pointe en bom estait et en bom point. Li uns des chevaux estoit moreaz (1), et avoit une estoile où groint et bauteus darriers, et estoit escriptz es gaiges mons. le duc desouz Philipe de Montferrant; et li autres chevaux estoit liars (2), soignez en l'une des cusses darriers, et estoit escriptz es gages dudit, desouz Guillaume Prevoz, escuyer

(1) Noir.

(2) Gris brun, gris pommelé.

doud. mons. Girart, liquels chevaux furent mort en ladite pointe. Parquoi je pri ledit mons. le duc que lesdiz chevaux vuillie amander adit mons. Girart; tesmoignanz par les presenz qu'il ont esté perduz au servise mons. le duc. Donné à Bame desoz mon scel, present mons. Guillaume de Bremoncourt, chevalier, Humbert de Courgiron, Johan de Pouraintru, Jacat Saym de Bame, Simonin de Bame, clerc, et plusours autres, le mardi apres ladite feste de la Mey-Host, l'an dessus-dit mil CCC trante et seix.

8 septembre 1337

Nous Johanz, sires de Thil et li autres dou Conseil mons. le duc de Bourgoigne estanz à Chalon, façons savoir à tous que d'une lettre scellée dou petit scel mons. par lesqueles il confessoit à devoir à mons Girart de Grantmont quatre cenz et quatre vinz livres tornois petiz, il l'ay domoré à paier neuf vint livres huit soulz neuf deniers tornois, lesquelles messire Girars demande, accordiz en est à Chalon par nous Johan et Conseil dessus dit, et Pierre d'Ancey et Amée Roux de San-Rambert de Juil (1), pour et en nom de procureur doud. mons. Girart, que li Gaulois de la Baume et messire Johanz de Frolois qui meirent en euvre ledit mons Girart regarderunt se mess. y est tenuz pour rayson, parce que li diz messire Girars n'ay pas servi mons. par un an antier, ensi coment il fut covenancié. Et se li diz Gaulois et messire Johans le mandent, messire li dux fera paier ledit mons. Girart par son Chastelain des foires de Chalon, liquels chastelains hay ledit argent en depost par devers luy. En tesmoing de ceu, nous avons fait mettre le scaul de la Chambre des comptes mons. en ces presentes lettres faites et données à Chalon, le jour de la feste la Nativitey Nostre-Dame, l'an de grâce mil CCC trante et sept.

19 novembre 1337

A mon tres-chier et redoubté seignour, mons. le duc de Bourgoigne, le Galois de la Baume, chevaliers, mestres des arballestriers [de France], soy recommande à vous et apparoille de

(1) Saint-Rambert-de-Joux dans le département de l'Ain.

feire voz bons playsirs. Mon tres-chier seignour, savoir vous fays que au commencement [de la] guerre de la comté de Bourgoigne, de vostre commandement je requis mes. Girart de Grantmont, chevalier, qu'il venist en luy vincenquiesme d'omes d'armes, et li en promis de par vous, pour luy et ses compaignons, six cenx livres tournois [de gaiges] certains; de laquelle quantité de genz, selon qu'il avoit promis, je cré qu'il vous a loialment servis et fait monstre..... vostre mareschaut. Et estoit ma entente et la sienne qu'il eust lesdites six cenx livres pour l'aide desdites..... en devoit servir au nombre desdites genz toute une année se besoin vous estoit as gages à luy promis. A Paris, le XIX^e jour de novembre, l'an mil CCC XXX et sept.

A. VAYSSIÈRE.

BOTANIQUE.

LE XANTHIUM SPINOSUM.

Naguère connu des seuls botanistes théoriciens, le *xanthium spinosum*, grâce à une récente découverte qui en fait un sérieux antidote de la rage (voir le *Courrier de Dax* du 20 mai 1876), devient un végétal utile à connaître, et c'est à ce point de vue que nous allons en donner ici la description empyrique, et indiquer avec soin les localités voisines de notre région où il croît spontanément.

Tige buissonnante à feuilles à trois parties, à longues *épines blanches*! à trois branches aiguës, fleurs blanches à l'aisselle des feuilles; fleurit en août et septembre.

Très-commun dans la Gironde, car on le trouve au Bouscat, près Bordeaux, au quai des Doks, en Paludate et à Bouillac, sur les bords de la Garonne. Le *xanthium spinosum* n'existe point dans le département des Landes; mais nous avons eu le soin d'indiquer dans notre *Flore landaise* la station de cette plante dans les régions limitrophes de notre contrée, les frontières du pays basque où le *xanthium spinosum* se trouve, entre Biarritz et Bidart, sur la route de St.-Jean-de-Luz, où nous l'avons pour la première fois découvert en 1851. Avis à qui de droit.

Jules LÉON,
à Peyrehorade (Landes).

SÉANCE GÉNÉRALE DU 10 AOUT 1876.

Présidence de M. le D^r Bousson.

La séance est ouverte à 10 heures.

Le procès-verbal de la séance précédente est lu et adopté sans observations.

Correspondance. — M. le Ministre de l'agriculture et du commerce annonce officiellement l'ouverture d'une Exposition universelle, à Paris, le 1^{er} mai 1878. — Le concours de la Société, qu'il sollicite pour cette œuvre, ne lui fera pas défaut. Elle s'efforcera de provoquer des demandes d'admission et se chargera de les transmettre au Commissariat général.

Le Congrès viticole international de Milan annonce qu'il tiendra dans cette ville sa V^e session annuelle. Il invite la Société à s'y faire représenter. La Société regrette, à raison des distances, de ne pouvoir accepter cette invitation.

M. le Ministre de l'instruction publique a reçu et fait parvenir à destination 179 exemplaires du Bulletin de la Société.

Il nous annonce en outre qu'il nous a compris, pour 300 fr., dans la répartition des sommes mises à sa disposition, pour encouragement aux Sociétés savantes. La Société joint ses remerciements à ceux qui ont déjà été exprimés à M. le Ministre par les membres du bureau.

Lectures. — Il est donné lecture d'un travail de M. Thuriot : *Les Traditions populaires de l'arrondissement de Saint-Claude*, et d'une Revue des journaux agricoles et scientifiques, par M. le D^r Rouget. Les deux seront insérés au Bulletin.

M. le Président propose à la Société de décerner des prix, lors du Concours du 25 septembre prochain :

1^o Aux anciens serviteurs ruraux qui les auront mérités par leur bonne conduite et leur dévouement;

2^o Aux cultivateurs qui auront tenu, pour tout ou partie de leur exploitation, une comptabilité agricole régulière;

3^o Aux instituteurs qui enseignent, avec le plus de soins et de succès, l'agriculture dans leurs écoles.

Le Secrétaire demande qu'on joigne à cette dernière catégorie ceux qui s'occupent de la destruction des insectes nuisibles et de la protection des petits oiseaux.

Les trois propositions, ainsi que le paragraphe additionnel, sont mises aux voix et adoptés.

Est nommé membre titulaire, M. de Froissard de Broissia, capitaine au 4^e régiment de bussards, à Alger, présenté par M. Baille et M. le marquis de Froissard.

La séance est levée à 11 heures 1/2.

Buvilly, le 12 septembre 1876.

Monsieur le Président, j'ai l'honneur de vous adresser, ainsi qu'il a été convenu, quelques renseignements sur les blés d'origine étrangère, dont vous m'avez confié l'essai en 1874, blés que vous deviez à la munificence de la maison Vilmorin-Andrieux.

J'ai reçu des échantillons de cinq variétés : du Chaff Dantzick, du Blood red, du blé roseau, du Poulard blanc (barbu) et du Galland barbu. En novembre, époque de nos semailles, j'ai semé après la charrue, *dessus*, et à côté de deux de nos meilleurs blés, le mouto et le bleu, les cinq sortes de blé ci-dessus, et cela dans une bonne terre ordinaire, et chacune sur une planche à part.

Une fois sorties de terre, ces différentes céréales ont constamment montré, dans le cours de leur développement, une supériorité marquée sur leurs deux voisines et sur toutes celles du territoire. A l'époque de la maturité, elles se distinguaient par des tiges longues, fortes, résistantes, par des épis allongés, bien fournis et par des grains très-gros, nourris et lisses. Cette supériorité dans le grain, l'épi et la tige, apparaissait surtout dans le Galland barbu, lequel se recommande par cette heureuse particularité : ses barbes tombent aux derniers jours de la maturation.

Ces produits ont attiré l'attention de nos cultivateurs. Aux semailles suivantes, en novembre 1875, nos cinq variétés de blé ont été essayées par un, par deux et par trois décalitres, dans différents terrains, et selon les modes de culture suivis dans la localité. Partout, mêmes résultats que ceux que j'avais obtenus l'année précédente, c'est-à-dire rendement notablement plus considérable en paille et en grain, et fruits plus beaux.

L'an prochain, Buvilly offrira des champs entiers couverts de ces nouvelles céréales.

Recevez etc.

Th. MOUCHOT.

AMPELOGRAPHIE

M. Victor Pulliat, l'un de nos viticulteurs des plus distingués, publie en ce moment une série d'études ampélographiques dans le Bulletin de la Société des agriculteurs de France.

Nous sommes heureux de reproduire la partie de cet intéressant travail qui concerne la Franche-Comté.

Les vignobles du Jura et de la vallée du Doubs situés dans la partie sud de l'ancienne Franche-Comté, sont peuplés de cépages pour la plupart différents de ceux de la Bourgogne et tout-à-fait spéciaux à cette contrée. Aux environs de Besançon, le Pineau noir est planté dans la proportion de 40 p. 0/0, et si l'on ajoute le Meunier, qui est une variété de Pineau noir, on peut dire que ce dernier y existe dans la proportion de 45 p. 0/0. Le Brezin, cépage noir qui me paraît tout-à-fait spécial à ces vignobles, y figure pour 30 p. 0/0; le Gouche ou Gueuche pour 5 p. 0/0. Le dixième restant est composé de Gamay noir et de tous les plants du Jura en proportions très-minimes et variables. A Mizerey, au nord de Besançon, on récolte un vin blanc assez distingué avec le Savagnin jaune. Dans l'arrondissement de Dole, qui touche à la Bourgogne, le Gamay noir et le Gamay blanc, feuille ronde, sont les plants dominants : on y trouve aussi la Mondeuse, mais en petite quantité, sous le nom de Largillet. Le Pineau blanc et noir, le Chasselas doré, le Muscat noir, sont les variétés qui complètent la liste des cépages de cet arrondissement.

Dans la vallée de la Loue, qui est un affluent du Doubs, les vignobles sont au moins aussi importants que ceux dont je viens de parler : la partie supérieure, qui porte le nom de vallée d'Ornans, est plantée presque complètement de Gamay noir. Près des sources de la Loue, à Vuillafans, le Poulsard, et surtout le Meunier, reprennent un peu de terrain; la partie inférieure, qui n'est que le prolongement du vignoble jurassien, est plantée surtout de Trousseau dans les côteaux, et de Maldoux ou Mondeuse dans les bas.

Les deux arrondissements de Poligny et de Lons-le-Saunier cultivent 15,000 hectares de vignes plantées dans les proportions suivantes :

Gueuche	3,000	Gueuche blanc ou Foirard blanc	200
Maldoux	2,000	Argent	50
Enfariné	2,000	Trousseau	1,000
Poulsard	2,000	Valais noir	1,000
Melou-Pineau blanc	2,000	Savagnin jaune	500
Gamay	400	Mézi	20
Noirien-Pineau noir	200	Péloursin	20
Corbeau-Turineau	200	Pourrisseux	20

Dans l'arrondissement de Poligny, le Poulsard domine surtout aux environs d'Arbois; après lui vient le Trousseau, qui est surtout planté en grand dans le canton de Salins; le Melon ou Pineau blanc Chardonay se développe avec vigueur sur les côteaux, où il produit de bons vins; l'Enfariné et le Maldoux se trouvent dans la plaine et les sols profonds; le Savagnin produit des vins remarquables à Arbois, Pupillin, Saint-Lothain, etc. Le Valais noir aime les terres ameublées; le Bécian se plaît dans les mêmes conditions et n'a d'importance que dans le canton de Poligny.

Dans l'arrondissement de Lons-le-Saunier, c'est le Gueuche noir qui occupe les plus grands espaces (il est rare dans le canton de Poligny). Viennent ensuite comme importance, le Pineau blanc Chardonay, Melon de Poligny, Gamay blanc de l'Étoile, le Savagnin de Château-Chalon, l'Enfariné, le Maldoux ou Mondeuse, le Valais noir, le Bécian, le Gamay, le Noirien ou Pineau noir, etc., dans les proportions indiquées ci-dessus.

Le Gueuche, le Maldoux ou Mondeuse, qui tendent chaque jour à se propager davantage, le premier dans l'arrondissement de Lons-le-Saunier, le second dans les environs de Poligny, me paraissent être des cépages trop tardifs pour la région du Jura, où ils ne mûrissent bien que deux ans sur dix. J'en dirai autant de l'Enfariné, qu'on leur associe bien souvent, et du Brezin, cultivé dans les environs de Besançon, où l'on ne devrait jamais planter que des cépages de première époque. Malheureusement pour la qualité des vins de ce pays, ces cépages sont très-fertiles, et cette qualité prime aujourd'hui toutes les autres auprès du plus grand nombre des vignerons.

INSTITUT NATIONAL AGRONOMIQUE.

Paris, le 1^{er} septembre 1876.

Monsieur le Président, la suppression, en 1852, de l'Institut national agronomique de Versailles avait privé nos institutions d'enseignement agricole du complément qui leur était nécessaire à la fois pour se tenir au niveau des progrès de la science et pour faire avancer la science elle-même. Quoiqu'on ne lui ait pas laissé le temps de faire ses preuves, l'Institut avait cependant donné la mesure des services qu'il était appelé à rendre, et il emporta les regrets des agriculteurs éclairés, en laissant dans leurs souvenirs une trace durable.

Depuis cette époque, tous les organes des intérêts agricoles ne cessèrent de réclamer le rétablissement de l'école des hautes études agronomiques. Il appartenait au Gouvernement de la République de donner satisfaction à ces vœux si légitimes, et, dès le début de la dernière session parlementaire, reprenant une proposition qui avait, du reste, vu le jour à l'Assemblée nationale, il saisissait les Chambres d'un projet de loi ayant pour objet la création d'un Institut agronomique annexé au Conservatoire des arts et métiers. Ce projet a reçu, comme on devait s'y attendre, la sanction législative, et mon Ministère s'occupe activement d'organiser le nouvel institut, afin que les cours puissent commencer cette année même, dans la seconde quinzaine de novembre au plus tard.

Je viens d'arrêter le programme des conditions d'admission ; j'ai l'honneur, Monsieur le Président, de vous en adresser, ci-joint, deux exemplaires, en vous priant de mettre ce document sous les yeux de votre Société, qu'il intéressera, j'en suis convaincu. Je compte aussi que vous voudrez bien faire connaître autour de vous l'institution qui va bientôt ouvrir une nouvelle carrière à l'activité de la jeunesse studieuse.

Recevez, Monsieur le Président, l'assurance de ma considération distinguée.

Le Ministre de l'Agriculture et du Commerce,

TEISSEREINC DE BORT.

L'abondance des matières ne nous permet pas d'insérer *in-extenso* le programme des conditions d'admission ; mais nous pourrions le communiquer à ceux des membres de la Société qu'il pourrait intéresser.

Les examens d'admission auront lieu dans la 1^{re} quinzaine de novembre.

L'AGRICULTURE DANS LES MONTAGNES DU JURA

M. Moll, un de nos plus célèbres agronomes, professeur d'agriculture au Conservatoire des arts et métiers, a publié dans le *Journal d'agriculture* de M. Barral, un article des plus intéressants sur la manière dont on doit pratiquer l'agriculture dans les montagnes de la Lozère. Je suis heureux d'être, dans cette circonstance, en parfaite communauté d'idées avec l'éminent professeur, et les lecteurs de notre Bulletin me sauront certainement gré de mettre sous leurs yeux quelques extraits de son travail :

« Si, même dans nos pays de plaine les plus favorisés, dit M. Moll, la culture arable a cessé d'être lucrative quand elle n'atteint pas les hauts rendements; si, même là, on entend les paysans les plus encroûtés déclarer que le blé, jadis leur idole, ne laisse plus aujourd'hui aucun profit, et que le bétail seul donne encore du bénéfice, à plus forte raison doit-il en être ainsi dans les pays de montagnes, en général, et dans la Lozère, en particulier, et on comprendra le sentiment de regret qu'a provoqué en moi la statistique lozérienne, avec ses 134,000 hectares de terres arables, rapproché du chiffre exigu de 37,000 hectares de prairies.

« Je ne reviendrai pas sur ce que j'ai dit des conditions culturelles de ce pays. La conclusion à en tirer, c'est que le champ y est presque un non-sens, que l'herbage, au contraire, y est favorisé d'une manière exceptionnelle, de même que le bois. Donc, du bois dans les sols trop mauvais et sur les pentes trop raides, et partout ailleurs de l'herbage, ce qui veut dire, du bétail en nombre de plus en plus grand, et de mieux en mieux nourri. Tout cela, pour quiconque a vu la Lozère et a quelques teintes d'économie agricole, est tellement évident et clair que pas n'est besoin de nombreuses preuves à l'appui.

« Néanmoins, je ne puis résister au plaisir de reproduire ici quelques extraits d'un intéressant travail publié par un agronome distingué du haut Jura, M. le Dr Bousson, qui viennent merveilleusement appuyer mon opinion. »

Je voudrais mériter les éloges de notre illustre professeur, dont la science agricole est tellement notoire, qu'il n'avait pas besoin de mon travail pour appuyer son opinion. Quant à moi, j'ai tout lieu d'être très-flatté d'avoir eu pour les montagnes du Jura les idées que M. Moll a développées pour les montagnes de la Lozère. Je le suis surtout de son approbation, qui contribuera certainement à faire réfléchir sur ces idées, et peut-être à les faire adopter.

Ici M. Moll cite quelques extraits de mon travail, et continue ainsi :

« M. le Dr Bousson termine en répondant à la seule objection sérieuse qui ait été faite à son système. On a dit : les terres qui seront laissées toujours en herbages finiront, comme cela se voit dans le pays, par ne plus produire. Oui, répond M. Bousson, si on les traitait comme cela se fait aujourd'hui, si on leur enlevait toujours sans leur rien rendre. Mais il n'en sera plus ainsi. N'ayant plus de terres arables, on sera bien forcé de reporter sur les herbages tout le fumier produit, lequel sera augmenté dans la même proportion que le bétail.

« Pour répondre à une autre objection qui pourrait bien être faite au système du docteur, je rappellerai que les vaches peuvent très-bien se passer de litière, moyennant une disposition des étables qui permette l'écoulement immédiat des liquides et l'enlèvement fréquent des bouses ; c'est ce que savent parfaitement les cultivateurs lozériens. Quant au fumier sans paille, en Suisse, on le transforme en *lisier*, c'est-à-dire en engrais liquide qui, après fermentation préalable, est envoyé dans les herbages au moyen de canaux qui sont à un niveau inférieur, et de tonneaux pour ceux qui sont à un niveau supérieur. Dans la Nord-Hollande, on fait écouler les urines dans de petits bateaux qui, une fois pleins, sont conduits dans les herbages par les nombreux canaux qui les bordent et les traversent. On en répand le contenu avec une écope. Ce qu'on ne peut atteindre ainsi reçoit le fumier solide qu'on amoncelle sur un point de la cour avec des curures de canaux, de la tourbe, des cendres, etc. En Normandie, on ramasse les bouses non-seulement dans les étables, mais encore dans les herbages, et on en fait sur place des composts avec de la terre, de la chaux, etc. Enfin, dans beaucoup de fermes anglaises et écossaises, n'ayant que peu ou point de terres arables, on emploie, comme litière, la terre sèche. La paille, quand on en a, sert à la nourriture des animaux. Comme le

fumier terreux demande à rester longtemps sous les animaux, on creuse l'emplacement et on rend les mangeoires mobiles, de manière à pouvoir les hausser à mesure que hausse le fumier. »

L'objection dont parle M. Moll m'a été adressée plusieurs fois; je donnais le conseil de faire de la litière avec de la mousse, du mauvais foin, des feuilles, de la sciure de bois de sapin, à l'exclusion de celle de chêne, à cause du tan qu'elle contient, et qui demanderait une préparation pour être employée.

L'excellente réponse que M. Moll, avec son incontestable autorité, fait à cette seconde objection, complètera ce que j'avais déjà dit à ce sujet aux agriculteurs de notre région.

D^r BOUSSON.

REVUE DES JOURNAUX AGRICOLES ET SCIENTIFIQUES,

PAR M. LE DOCTEUR ROUGET (D'ARBOIS), MEMBRE FONDATEUR.

Génération des ferments. (*Académie des sciences*). — Il est une question sur laquelle on a beaucoup discuté déjà et de laquelle on s'occupe toujours avec ardeur, c'est la question des fermentations. Nous n'avons pas à revenir sur l'état dans lequel se trouve le problème des générations spontanées, ni sur son historique qu'on fera facilement en relisant les principales publications faites sur ce sujet, mais nous ne pouvons passer sous ce silence un ouvrage tout nouveau, dont l'auteur est M. Frémy. Le titre de cet ouvrage est : *Sur la génération des ferments*, avec la devise suivante : *Les ferments ne sont pas engendrés par les poussières de l'air, mais par les organismes vivants; la vie elle-même produit donc les agents de destruction qui déterminent la mort.*

Pour M. Frémy, les phénomènes de fermentation sont beaucoup plus étendus qu'on ne l'admet généralement, et embrassent un grand nombre de décompositions organiques. Lorsque les corps créés par l'organisation végétale et animale ont accompli leur rôle physiologique, ce savant admet qu'ils sont soumis, dans les organes mêmes, à une force de décomposition qui les modifie, les dédouble et finit par les détruire complètement; leurs éléments sont alors restitués à l'air et au sol, sous une forme

qui se prête à l'assimilation végétale, et concourent au développement des organismes nouveaux.

C'est la *fermentation* qui produit ce grand phénomène de rotation organique.

Mais ce retour à l'air et au sol des éléments qui constituaient les organismes ne se fait pas spontanément et exige l'intervention d'agents spéciaux que l'on désigne sous le nom de *ferments*. Ce sont les ferments qui donnent de la mobilité aux molécules organiques, qui les modifient et qui déterminent, avec le concours de l'air, leur décomposition finale. La définition des ferments qu'adopte M. Frémy est donc basée uniquement sur la destruction que ces agents font éprouver aux substances organiques, et nullement sur leur forme ou leurs fonctions physiologiques.

Les dédoublements des matières organiques sous l'influence des ferments et les combustions lentes, appartiennent aux mêmes phénomènes, et sont produits par les mêmes causes.

Après avoir défini les ferments, il s'agit de rechercher quel est leur mode de génération. Les ferments sont-ils engendrés par les poussières de l'air, comme le pense M. Pasteur, ou sont-ils créés directement par les corps organiques vivants, ainsi que le soutient M. Frémy ?

Ayant ainsi posé clairement la question dans son introduction, l'éminent adversaire de M. Pasteur la développe avant d'exposer les expériences sur lesquelles il appuie sa manière de voir.

Un milieu fermentescible, dans sa décomposition, est-il livré au hasard des particules solides que l'air lui donne, ou trouve-t-il dans sa propre substance cette force qui lui permet de restituer, au moment voulu, ses éléments à l'air et au sol ?

L'air, au lieu d'apporter des germes de ferments, n'agit-il pas simplement dans certaines fermentations, en donnant au milieu fermentescible l'oxygène qui est indispensable à tout développement organique ?

Telles sont les questions que M. Frémy discute dans son livre sur la génération des ferments.

Dès l'année 1844, M. Frémy soutenait que chaque espèce de fermentation est produite par un ferment spécial.

Les substances organiques qui, au contact de l'air, engendrent des ferments et qui sont *vivantes*, sont des *corps hémiorganisés*, voulant ainsi rappeler que ces corps ont souvent une organisation incomplète. Tous ces travaux tendent à établir que les ferments sont engendrés par les milieux organiques.

Pour M. Pasteur, tous les ferments proprement dits dérivent de parents semblables à eux et viennent *toujours de l'intérieur*, ils sont produits par des *germes* que l'air tient en suspension et qu'il sème dans les milieux fermentescibles.

M. Frémy croit être en mesure de démontrer que cette théorie n'est pas admissible. Il ne s'agit ici que de la production des ferments, car la présence dans l'air de germes de moisissures, c'est-à-dire d'œufs d'infusoires et des pores de mycodermes, est un fait connu depuis deux cents ans, qui aujourd'hui n'est contesté par personne; mais il ne peut pas rendre compte de la génération de cette quantité innombrable de ferments différents qui apparaissent dans les organismes où les poussières de l'air ne pénètrent pas.

M. Pasteur considère les poussières atmosphériques comme nécessaires à la destruction des organismes; M. Frémy considère leur influence comme accidentelle et accessoire.

M. Pasteur admet que tous les ferments viennent de *l'extérieur*; M. Frémy soutient qu'ils viennent de *l'intérieur* des organismes, et que, dans cette génération, l'air intervient dans certains cas par son oxygène et non par ses poussières.

M. Pasteur croit qu'une fermentation ne peut se produire que quand l'air est venu apporter aux milieux fermentescibles les germes qu'il tient en suspension; pour M. Frémy, les poussières n'interviennent pas dans la génération des ferments; les milieux organiques sont doués d'une force végétative qui leur permet, au contact de l'air et par l'action de l'oxygène, de créer des ferments sans l'intervention des germes atmosphériques; cette production des ferments par les organismes vivants peut même, dans certains cas, se faire à l'abri de l'air.

Telle est la nature de la discussion. M. Frémy fait suivre son exposé des arguments développés de part et d'autre.

En terminant, il affirme que l'air atmosphérique est l'élément vivifiant par excellence; s'il transporte accidentellement des miasmes, des germes de moisissures, des insectes nuisibles, c'est lui qui le plus souvent les altère et les détruit. Loin d'attribuer à l'air la cause de nos maladies, il faut la chercher dans les *altérations spontanées* qu'éprouvent les organes vivants: c'est à la suite de ces altérations que naissent les ferments redoutables.

Les ferments de maladie, comme les moisissures, ont leur origine dans l'organisation même; mais ces ferments, comme tous les corps légers, peuvent être entraînés par l'air.

Les travaux de M. Frémy lui ont permis de trouver dans les organismes les agents producteurs des fermentations, et de faire dériver de la vie elle-même les causes de destruction qui amènent la mort.

Le travail de M. Frémy mérite d'être sérieusement étudié par ceux qui s'occupent des fermentations; car il s'agit de savoir définitivement laquelle des deux théories en présence on doit adopter.

(*Moniteur universel* du 1^{er} juillet 1876).

Des feuilles fourragères. — On n'utilise point assez, pour l'alimentation du bétail, les feuilles de certains arbres, qui peuvent être consommées vertes ou sèches. Il en est qui conviennent à tous les animaux de ferme, voire même aux porcs, et qui peuvent les amener à un état d'embonpoint fort satisfaisant. Elles peuvent être employées à l'état de nature ou cuites, mélangées à des farineux ou à d'autres substances alimentaires, mais elles peuvent seules, au besoin, constituer la base de l'alimentation des animaux qu'on y soumet.

Les feuilles d'orme constituent une excellente nourriture pour les bestiaux. Elles sont consommées avec plaisir par les bœufs, les vaches, les moutons et les chèvres, les chevaux eux-mêmes ne les dédaignent pas, et les porcs les mangent avec appétit, crues et cuites; sous ce dernier état, mélangées avec un peu de son, elles les engraisent à merveille. La propriété nutritive de ces feuilles est supérieure à la luzerne; on estime que 100 parties de feuilles d'orme équivalent à 135 parties de luzerne. Les graines de l'orme méritent également d'être récoltées, et peuvent être avantageusement employées à la nourriture des bestiaux, mais il faut les faire consommer avant leur complète dessiccation.

Les diverses espèces de saules sont également des arbres à fourrages; les vaches, les chèvres et les moutons mangent les feuilles du peuplier tremble; quant à celles du peuplier noir et du peuplier d'Italie, elles sont peu recherchées, quoique pourtant à l'état sec elles soient consommées par les ruminants sans trop de difficultés.

Les feuilles de charme sont assez recherchées des vaches. Les chèvres et les moutons sont très-friands de celles du hêtre.

Le frêne, qui se charge abondamment de feuilles, est également un arbre à fourrage; ses feuilles sont pour tous les animaux un excellent aliment. On peut même, avec des feuilles de frêne, engraisser des animaux de l'espèce bovine, tant elles contiennent de principes nutritifs. Les graines de cet arbre sont également très-riches en principes alimentaires, elles nourrissent mieux que les graines oléagineuses. Les

vaches qui consomment des feuilles de frêne donnent un lait abondant et du beurre d'un jaune doré, qui a le goût de noisette; quand on les nourrit exclusivement avec des feuilles de frêne, le lait devient fort, mais il perd ce goût par la cuisson. On doit rejeter les feuilles de frêne sur lesquelles des cantharides auraient séjourné, car elles peuvent faire développer chez les animaux qui les consommeraient, des affections gastro-intestinales et génito-urinaires.

La vigne (1) fournit aussi ses feuilles comme substances alimentaires. On peut faire consommer les feuilles de vigne vertes ou sèches. Les vaches les mangent assez bien, mais on remarque chez celles qui en consomment en grande quantité, que cet aliment a la propriété de faire tourner et coaguler le lait quand on le chauffe. Les feuilles de vigne communiquent au lait de la chèvre une propriété spéciale, qui donne aux fromages une qualité supérieure, ainsi qu'on le remarque dans le Mont-d'Or lyonnais; la qualité du fromage de cette localité tient à ce que les chèvres consomment presque toute l'année des feuilles de vigne vertes ou sèches. (M. Lhomme. *Maître Jacques*, septembre 1875).

Les vaches sans cornes dans la Suisse romande (2). — Je regrette infiniment que le défaut d'espace interdise la reproduction de l'article qu'a publié sous ce titre le *Journal de la Société d'agriculture de la Suisse romande*. Mais je dois en transcrire les conclusions.

« En résumé, nous dirons : 1° que l'entreprise du désarmement de nos races bovines a été une œuvre sérieuse, fondée sur des antécédents authentiques bien propres à nous faire espérer d'obtenir par là une notable augmentation dans le rendement de nos bêtes; 2° que les résultats acquis jusqu'à ce jour sont parfaitement de nature à confirmer cette espérance; 3° que la plupart des éleveurs auraient besoin d'être renseignés sur le but et le mérite de cet essai, et qu'ainsi il serait fort utile de les éclairer par une enquête soigneusement faite sur les résultats déjà obtenus. »

La Société, qui s'occupe avec tant de succès du jeune bétail bien écussonné, c'est-à-dire portant le signe caractéristique des races très-bonnes laitières, négligera-t-elle toujours la race Sarlabot, créée par notre éminent concitoyen Dutrône ?

(1) Voir *Bulletin de la Société*, pour 1874, p. 154.

(2) Voir *Bulletin de la Société* pour 1862, p. 411.

Les gelées printanières (1). — Les vignes gèlent au printemps sous trois conditions : par rayonnement nocturne; par abaissement général de la température sous l'influence des courants froids; par accident météorique. L'auteur, notre collègue, M. A. de Brevans, a eu sous les yeux un cas de ce genre en 1843. Une chaude saison avait admirablement développé la végétation, et les bourgeons de la vigne atteignaient 20 centimètres de longueur. Un soir survint un orage suivi d'une giboulée qui saupoudra toutes les pousses d'une couche de neige; puis temps clair et sercin. Le lendemain, désastre complet dans tous les lieux où avait passé l'orage.

Un abaissement prolongé de température, qui ne va point jusqu'à la gelée, ralentit le mouvement de la sève et détermine la *coulure des bourgeons*. Ce fléau, plus général et plus désastreux que la gelée, a frappé l'an dernier nos meilleures côtes (vignobles du pied du Jura) qui, non atteintes par la gelée, ont été moins productives que les bas-fonds les plus maltraités.

Des abris de toute sorte ont été proposés : paillassons, capuchons, gaines, en paille, en toile, en papier, et les nuages artificiels. Tous peuvent avoir leur effet contre le simple rayonnement; mais, dans les autres cas, et du moment où la température s'abaisse au-delà de 4°, l'efficacité cesse, et ce sont des frais ainsi que du temps perdus.

Il ne faut pas juger seulement d'après la théorie. « J'ai pour l'apprécier, » dit M. A. de Brevans, « nos rudes vignobles du Jura, à culture compliquée, morcelés à l'infini et exposés à nombre d'avaries. C'est sans doute ce qui me rend plus circonspect.

« Cela dit, en fait d'abris, prenons les plus simples, les paillassons du Dr Guyot. Avec une culture de 2 hectares, à un cep par mètre carré, cela nous fait 200 lignes de 100 mètres, ou 28 kilomètres, ni plus ni moins à garantir. Ce chiffre se passe de tout commentaire.

« Les nuages artificiels sont plus sérieux, parce qu'ils ont une action plus instantanée et plus étendue. Mais le vigneron pourra-t-il courir, à l'instant voulu, à 5, 6, 10 parcelles? Ceux-ci ne peuvent donc être employés que par ensemble ou *communale*ment, et encore sont-ils soumis à bien des traverses de vent, d'excès de froid, etc. »

Les autres procédés de taille tardive et d'enfouissement des branches à fruits sont-ils plus efficaces et plus pratiques? D'abord, l'enfouissement

(1) Voir *Bulletins de la Société* pour 1860, p. 50 et 75; pour 1863, p. 62 et 179; pour 1867, p. 189; pour 1868, p. 94 et 317; pour 1871, p. 189; pour 1873, p. 291 et 328; pour 1874, p. 28, 161, 227 et 398; pour 1875, p. 50.

n'est praticable que sur les vignes cultivées en souches à ras du sol. Il est douteux que le retard de l'épanouissement du bourgeon, jusqu'après la cessation de toute crainte des gelées, puisse être suffisamment obtenu par la taille tardive, et qu'il puisse être obtenu par l'enfouissement sans étiolement des bourgeons. Ce qu'il y a de certain, c'est que le retard du travail serait long à réparer, au préjudice des autres mains-d'œuvre qui doivent suivre. Dans notre territoire (Arbois), en commençant la taille en mai, comme on le propose, elle serait achevée fin juin.

A la statistique de répondre si, dans notre zone, la viticulture est suffisamment rémunératrice, non pas annuellement, mais dans une certaine période d'année. Si elle ne l'est pas, répudions-la. Autrement, avisons directement à la rendre moins précaire : 1° par un meilleur écoulement des produits, et nous savons que les vins de notre région sont les plus universellement appréciés pour l'usage habituel ; 2° par des mesures de prévoyance qui compensent les récoltes les unes par les autres. Là est le *progrès économique* !

« Le *progrès pratique*, mais naturel, c'est-à-dire une plus grande certitude de production annuelle par une judicieuse organisation des cultures, ne me semble pas impossible, sinon absolu. Voici par quelle voie. »

Par un choix bien compris des cépages à végétation tardive, nous arriverions plus directement aux résultats même cherchés par les procédés factices pour retarder l'action de la sève. « Je dirai comme exemple que, pendant les 7 années consécutives de 1850 à 1857, j'ai constamment vu quelques pieds de *petit muscat noir du Jura* chargés de fruits, au milieu de tous nos autres plants frappés de stérilité. Je n'ai pu en faire remonter la cause qu'à leur poussée tardive. »

Il faudrait utiliser les cépages qui ont la propriété de produire du raisin au contre-bourgeon qui, plus lent à se développer, échappe par ce retard à la gelée.

On choisira les cépages à poussée moyenne ou même tardive, dont néanmoins la maturité est précoce. Pour arriver à la maturation complète, ils ont moins besoin de la réverbération du sol et peuvent alors être tenus plus élevés sur souche. Or, les bourgeons élevés ont relativement moins à redouter les effets de la gelée, parce que l'air qui les entoure est moins humide, et parce qu'ils participent mieux aux brises ou aux vents qui peuvent survenir. A ce point de vue, la taille du Dr Guyot, à long bois, et branche à fruits couchée horizontalement à un fil de fer, mérite d'être étudiée.

Ainsi, « c'est par un ensemble de parcelles mesures éclairées par des données précises de statistique et de science, qu'on pourrait arriver à sauvegarder sérieusement les intérêts des viticulteurs, à lutter utilement contre les influences climatiques et à rendre la production annuelle plus certaine. Tous les moyens factices sont longs et dispendieux pour une efficacité précaire. Ils peuvent être le fait de l'horticulture restreinte ou des heureux possesseurs de crûs, dont les produits sont cotés à de hauts prix ; mais ils sont inapplicables dans notre viticulture générale et rustique. » (*Journal d'agriculture pratique et Abeille jurassienne* du 2 mai 1875).

RECETTES ET PROCÉDÉS UTILES,

PAR LE MÊME

Conservation des Sangsues. — Tout le monde sait la difficulté énorme qu'on rencontre pour conserver des sangsues. Cet animal est cependant d'une grande utilité, et quand on se trouve à la campagne, loin d'une ville, mille occasions se présentent pour le faire apprécier.

Voici un procédé qui est fort simple, pour obvier à cet inconvénient. Il suffit de mettre les sangsues dans 1 litre d'eau auquel on a ajouté 30 gouttes d'une solution d'acide salicylique au trois-centième. Les effets sont complets, et ces utiles animaux se conservent des mois sans manifester le moindre signe de souffrance. (*La Basse-Cour*, N° 7, 1876).

Moyen pour préserver les outils de fer de la rouille. — Voici un excellent moyen pour préserver de la rouille les outils en fer. On fait fondre 15 grammes de saindoux ; on écume et on jette dans cette graisse autant de mine de plomb qu'il en faut pour lui donner la couleur du fer ; on enduit les outils de ce mélange, on laisse sécher 24 heures avant de les essuyer, et, de cette façon, les outils restent très-longtemps sans se rouiller.

(*Revue d'économie rurale*).

Procédé américain pour se débarrasser des Rats et des Souris. — On découpe des éponges brutes en petites tranches que l'on fait frire avec du lard, de la graisse ou du beurre avancé. Il ne faut pas dépasser le degré de cuisson ; l'éponge ne doit être ni trop grillée, ni trop molle. Il est indispensable qu'elle conserve encore tout son pouvoir absorbant pour l'eau.

Les rats sont très-friands de graisses et de viandes grillées. Ils avalent sans hésitation l'éponge frite à point. Dès qu'elle est entrée dans l'estomac,

elle se gonfle en s'imbibant des sucres digestifs, et plus la digestion avance, plus son volume augmente; il augmente si bien que l'animal finit par mourir complètement asphyxié (*Bulletin mensuel de la Société départementale d'agriculture des Bouches-du-Rhône*).

Procédé pour guérir les tonneaux moisés. — Dans un tonneau de 2 hectolitres à peu près, mettez 200 grammes de farine de moutarde, et versez 10 à 12 litres d'eau à 50 degrés. Bouchez et promenez cette eau sur toute la surface interne du tonneau.

Deux ou trois heures après, versez la même quantité d'eau à la même température, et tenant à solution 100 grammes d'alun, et promenez cette eau sur toute la surface du tonneau (la première eau n'a pas été enlevée, bien entendu). Quelques heures après, remplissez complètement avec de l'eau ordinaire, qu'on ne videra qu'après deux ou trois jours.

C'est alors qu'il faudra bien rincer.

D^r GRANDCLÉMENT.

POÉSIE.

LA NOËL DES OISEAUX.

(Idylle franc-comtoise).

Tandis qu'expirait l'harmonie
Des gais et derniers carillons,
La messe de minuit finie,
Devant l'âtre nous nous serrions.

La ferme était toute joyeuse :
Le vin du Jura pétillait,
Et, mêléze entier, lumineuse,
La buche sainte flamboyait.

La table débordait splendide,
De tourtes d'or et de gâteaux;
Mais une place restait vide,
Celle de Lise aux yeux si beaux !

Des frais bambins la troupe folle,
Avec un vacarme effréné,
Prenaient d'assaut la girandole
D'un bel arbre de sucre orné.

Et chacun chantait à la ronde
Les vieux Noël de la comté.
Du grand foyer la flamme blonde
Rendait plus vive la gaité !

Se souvenant de sa jeunesse,
L'aïeule en joie aussi chantait ;
Seul, dans cette immense liesse,
Je demeurai triste, inquiet.

Où donc est Lise, demandai-je,
Elle nous a quittés, pourquoi?...
Par ce froid dur et cette neige,
Où donc est-elle, dites-moi ?

Mon fils, répondit la grand'mère
(C'est l'usage de nos hameaux),
Lise a porté dans la clairière
La Noël aux petits oiseaux....

Je me levai plein de surprise,
Et je sortis au même instant
Chercher ma mignonnette Lise,
La pure enfant que j'aime tant.

La nuit scintillait froide et claire,
Et sur les monts silencieux
La neige étendait son suaire,
Le vent du nord cinglait mes yeux.

Les arbres tordaient sur ma tête
Leurs bras hérissés de glaçons,
Et de nos chaumières en fête,
Vagues, m'arrivaient les chansons.

Devant moi, la forêt sans borne,
Sous l'âpre bise frissonnant,
S'étagait ténébreuse et morne
Dans le ciel glacé rayonnant.

Et j'aperçus mon adorée!...
Elle était là, sous un sapin,

Blanche, par la lune éclairée,
Dans les airs émettant du pain.

Oh! m'écrai-je, sois heureuse!
Toi qui viens la nuit de Noël,
Malgré la bise furieuse,
Secourir les oiseaux du ciel!...

LOUIS MERCIER.

DONS.

Il est offert à la Société, par :

MM. MABILLE, frères, ingénieurs-mécaniciens-constructeurs à Amboise (Indre-et-Loire) : leur catalogue illustré.

M. F. GUICHARD, ex-professeur au lycée de Patras (Grèce), à Lons-le-Saunier : *La Locomotive*. Petite brochure in-12, dont il est l'auteur.

M. le Dr GUILLAND : *Compte-rendu de l'Assemblée générale des Médecins de la Savoie*. Opuscule in-8°.

M^{lle} Clarisse ARNOULT : *Grammaire raisonnée et pratique*. Un vol. in-8°, broché, dont elle est l'auteur.

M. ROTSCCHILD, J., éditeur à Paris : *Les plantes médicinales et usuelles. — Les ravageurs des forêts et des arbres d'alignement. — Les ravageurs des vergers et des vignes*. 3 vol. in-12, cartonnés.

M. CHATEAU, membre correspondant : *Étude historique et critique pour servir à l'histoire de la fabrication du rouge d'Andrinople*. Un vol. grand in-8°, broché, dont il est l'auteur.

EXTRAITS

DES MÉMOIRES DE LA HUGUERIE

Par M. le Comte Léonel de LAUBESPIN

AVEC UNE PRÉFACE PAR M. PINGAUD

PROFESSEUR D'HISTOIRE A LA FACULTÉ DES LETTRES DE BESANÇON

PRÉFACE

Les pages qui suivent sont principalement consacrées à un personnage franc-comtois, sinon de naissance, au moins d'origine, l'amiral de Coligny. Héros et victime de la guerre civile, Coligny n'a guère rencontré jusqu'ici dans la postérité, comme dans sa vie, que des partisans ou des ennemis. Les livres récents de MM. de Caraman-Chimay et Tessier ne nous ont pas encore donné son histoire définitive, le premier s'étant borné à mettre en ordre les documents contemporains, le second n'ayant fait qu'une étude de caractère, qui tourne promptement à l'apologie. Pour bien apprécier Coligny, il faudrait connaître ses Mémoires, brûlés par ordre royal après la Saint-Barthélemy, ou tout au moins sa correspondance, en grande partie inédite. Un projet de publication de ses lettres avait été mis en avant il y a une dizaine d'années par MM. Read et Bourquelot; il est à regretter qu'on n'ait pas donné suite à cette proposition.

A défaut des Mémoires, et en attendant la correspondance qui doit nous montrer le soldat, le politique, le chef de parti peint par lui-même, voici un témoignage nouveau et des plus instructifs qui s'offre à nous : ce sont les Mémoires manuscrits de La Huguerie. Ces Mémoires, déposés à la Bibliothèque nationale, ont été signalés l'année dernière au Conseil de la Société de l'Histoire de France, et la publication en a été décidée. Mais déjà un fervent admirateur de Coligny, un chercheur dont le nom n'est pas inconnu dans nos contrées, M. le comte de Laubespín, avait mis

la main sur ce précieux manuscrit. Depuis longtemps, M. de Laubespín consacre ses loisirs à étudier, sinon à peindre, le héros du protestantisme français. Comme allié de sa famille (les Coligny et les Laubespín descendent d'une souche commune), il avait des droits spéciaux à honorer sa mémoire; il a donc recueilli les chartes, les lettres, les mémoires qui peuvent éclairer et fixer l'opinion sur son illustre parent, et, son admiration croissant avec ses recherches, il en est arrivé à voir en Coligny non-seulement un habile capitaine, mais un des précurseurs de la politique moderne, le premier ancêtre de nos gentilshommes libéraux de 1789. Cette ardente sympathie, que quelques-uns ne partageront sans doute pas sans réserves, nous aura valu du moins la découverte des importants Mémoires dont il est ici question.

Les Mémoires de La Huguerie forment un volume de 259 feuillets, d'une écriture très-difficile à lire, et désigné au catalogue sous le titre de *Mémoires du comte de Coligny-Châtillon*. L'auteur, qu'on voit en relation avec les hommes les plus considérables de l'époque, ne veut cependant pas se démasquer tout d'abord. Ce n'est qu'au milieu de son récit qu'il se met enfin en scène d'une manière dramatique, et nous apprend qu'il se nomme le sire Michel de La Huguerie. A en juger par ce qu'il raconte, par le rôle qu'il prétend avoir joué, c'était un homme fort instruit et fort adroit, se complaisant peut-être un peu trop dans son habileté, et réellement admis dans l'intimité des principaux personnages de la cour et du parti huguenot.

Sa vie fut celle d'un agent secret, toujours voyageant et intriguant auprès des princes. Il était né à Chartres, en 1545. A vingt-cinq ans, il fait son apprentissage diplomatique dans la suite du cardinal de Rambouillet, ambassadeur à Rome. A son retour en France, les services qu'il rendit aux protestants, les secrets qu'il surprit à leur profit, le firent placer dans un poste de confiance, auprès de Coligny. Heureusement pour lui, il se rendit aux Pays-Bas quelques mois avant la Saint-Barthélemy, et depuis lors, il le voit passer sans cesse de France en Angleterre, en Lorraine, en Allemagne, pour le service du prince de Condé et dans l'intérêt de

sa cause. C'est la suite de ses négociations, souvent vivement présentées, qui a servi de thème à ses volumineux *Mémoires*, divisés en quatre livres, et s'étendant de 1570 à 1587. Un cinquième livre, récemment retrouvé par M. de Ruble, conduit plus loin le récit des guerres civiles à l'époque où La Huguerie abandonna son parti pour passer dans le camp de la Ligue. « Cet homme, dit de Thon (liv. 87), qui avait appris à ne rougir de rien, avait été autrefois précepteur à Paris, où je l'avais vu pendant ma jeunesse. Il était vendu à la Ligue, et s'était, dit-on, laissé corrompre par le duc de Lorraine pour trahir les alliés. »

Cet ancien agent de Coligny devait entrer au Conseil des Seize, et soutenir contre le Béarnais les prétentions de Philippe II. Il écrivit un *Discours.... sur l'élection du roi dans ce royaume*, signalé par le P. Lelong, et conservé, comme ses *Mémoires*, à la Bibliothèque nationale (Fonds Dupuy).

Sceptique par nature ou trahire par intérêt, La Huguerie n'en est pas moins un témoin attentif, judicieux, bien informé des choses de son temps; un peintre sans artifices de ses contemporains. Une foule de personnages revivent dans ses souvenirs avec des traits qui nous étaient inconnus jusqu'ici, Coligny entre autres, qui fut son premier protecteur, et aux dernières années duquel il assista pour ainsi dire heure par heure. Cette seule circonstance suffirait pour justifier auprès des lecteurs franc-comtois l'intérêt de son récit. Qu'on ne s'attende pas toutefois à trouver ici un texte pur, rigoureusement transcrit dans toutes ses parties. M. de Laubespain a moins eu en vue La Huguerie que les personnages mis en scène par le vieil écrivain; il est allé droit aux faits, qu'il a dégagés à sa convenance des passages inutiles, des tournures vieillies, de l'orthographe propre au secrétaire de Coligny. Si l'on veut bien se souvenir qu'on a ici sous les yeux une traduction libre sans cesser d'être exacte, on recueillera dans ces pages des anecdotes, des conversations qui peignent au vif cette cour profondément corrompue et profondément divisée de Charles IX, au milieu de l'imbroglio le plus tragique qui fut jamais. Nous ne pouvons donc que remercier M. de Laubespain

de n'avoir pas attendu la publication intégrale des Mémoires pour en faire jouir ceux qui s'honorent d'être, au moins en esprit, ses compatriotes.

L. PINGAUD.

AVANT-PROPOS

En Franche-Comté et en Bresse, on veut bien se souvenir de nos droits spéciaux à aimer le nom de Coligny (1); on trouvera donc naturelles nos protestations contre les attaques adressées au plus glorieux des enfants de nos contrées. Comment, lorsqu'on lui appartient, même de loin, ne pas s'émouvoir des outrages prodigués à notre grand Ministre, à l'initiateur de la politique moderne, au premier des libéraux? Ce dernier hommage, qu'il n'aurait pas compris, est la cause inavouée des animosités dont le poursuivent certaines opinions, qui ne lui pardonnent pas d'avoir consacré sa vie à la conquête de la liberté civile et religieuse en France, on pourrait même dire en Europe. Notre enfance a été témoin des nobles luttes soutenues par MM. de Tracy et de La Fayette, disciples respectueux du grand amiral. Plus tard, puisant dans ces enseignements intimes de nouveaux motifs d'admiration, de partialité peut-être, nous avons cru qu'il était de notre devoir d'amasser des matériaux avec lesquels quelqu'un de plus autorisé que nous, put construire un monument à la gloire de la généreuse victime de la Saint-Barthélemy. N'osant pas publier sa vie, nous réunissons avec la patience d'un bénédictin, et la passion d'un ami de la vérité, les chartes, les lettres, les mémoires, les citations qui peuvent éclairer et fixer l'opinion.

C'est donc en fouillant dans les manuscrits de la Bibliothèque nationale que nous avons découvert un journal fort intéressant, ignoré jusqu'à présent, qui jette une vive lumière sur les hommes

(1) Du Bouchet, Gollut, Duvernoy, Rousset, Pinet, Paradin, Labbey de Billy, Guichenon, Corneille St-Marc et tous les historiens qui se sont occupés de la Séquanaise, reconnaissent que les Coligny et les Laubespiau sortent d'une souche commune.

de la fin du xvi^e siècle. Il était désigné dans le catalogue sous le titre de *Mémoires du comte de Coligny-Châtillon*. Dès les premiers mots, nous avons reconnu que ce titre était inexact; mais ces révélations étant fort curieuses, nous avons voulu savoir qui nous les transmettait, et jusqu'à quel point on pouvait y ajouter foi. L'auteur anonyme, en relation avec les personnages les plus considérables et possédant les secrets d'état les plus importants, ne veut cependant pas se démasquer; il fait preuve d'une obstination singulière à taire son individualité, et laisse ainsi le lecteur dans le vague le plus complet, jusqu'au quart de l'ouvrage, où enfin il se met en scène d'une manière dramatique, et nous apprend qu'il se nomme le sire Michel de La Huguerie. Nous avons vérifié de suite qu'il jouissait, à cette époque, d'une juste notoriété. Il avait publié, en 1595, un factum habile à propos des projets d'élection d'un roi (1). Le Père Lelong en accuse l'existence (2). Daubigné parle de La Huguerie (3). De Thon (4) aussi (5). Enfin, il est constant que ces Mémoires fort curieux, un peu diffus, d'une lecture difficile, sont dus à la plume d'un homme fort délié, très-instruit, se complaisant trop dans son habileté, et réellement admis dans l'intimité de l'amiral Coligny, de Briquemault, de la reine Catherine de Médicis, de la reine Jeanne de Navarre, du comte Ludovic de Nassau, du prince d'Orange, du prince de Condé, de l'ambassadeur d'Angleterre, Walsingham.....

Nous espérons que nos lecteurs, plus froids que nous sur les mérites de l'amiral, et sur la faiblesse déplorable de Charles IX, auront cependant épousé, en partie, nos entraînements dans cette tragédie historique! Il nous paraît difficile de ne pas être ému par le sublime dévouement de l'amiral, allant au-devant de la mort pour ne pas donner une quatrième fois le signal des guerres civiles, disant : « Il y a un Dieu vengeur qui punira la perfidie si j'en suis victime, » et ajoutant : « Je serai heureux de souffrir

(1) B. N. Mss. 1595. Dupuy, tome 526, ch. 31.

(2) Tome II, page 346, article 19444.

(3) Édition 1626, tome II, pages 99 et 118.

(4) Le duc de Bouillon.

(5) Tome VII, livre 87, page 77, ligne 24.

pour la cause de la liberté religieuse, car mon sang lui sera plus utile que mes armes. » C'est le martyr le plus complet et le plus noblement supporté que l'on puisse voir.

Une dernière épreuve, un comble d'amertume fut probablement cependant évité à Coligny ! A l'heure suprême, il dut se croire frappé par la vengeance impitoyable des Guises, mais il ignora que son Roi, qui l'appelait son père le 22 août, et l'assurait de son tendre respect, signait le lendemain son arrêt de mort et s'en vantait (1). Il est aussi, ce nous semble, impossible d'assister sans être ému, aux remords de cet infortuné souverain s'apercevant trop tard qu'il a été égaré par d'infâmes conseillers. Il voudrait se faire pardonner tout le sang versé, il se flatte que parmi ses nombreuses victimes, il n'en a pas succombé d'innocentes. Enfin, il maudit ces noms que l'histoire a mis au pilori : Biragues, Nevers, Retz, Frégose et même Guise, et Catherine de Médicis, sa mère. Il se rapproche, tant qu'il peut, des princes allemands, ses ennemis d'hier, et leur témoigne le désir, en entrant dans leurs vues, de faire une contre Saint-Barthélemy.

Ce qui, du reste, nous rassure dans nos jugements, c'est que nous nous trouvons d'accord avec les antagonistes impitoyables, cruels même, de Coligny, et avec le plus austère de nos historiens, Bossuet.

Tavannes, qui voulait, en août 1572, une bataille dans Paris pour prévenir l'embrasement de la France, réproouve, dans ses Mémoires si intéressants, le massacre perfide de gens désarmés et les égarements d'une populace conduite par des assassins. Il termine ses réflexions par ce trait : « C'était être Huguenot que d'être riche. » On gémit de penser que les bas-fonds de la Société donnent, à toutes les époques agitées, des acteurs néfastes pour accomplir les plus horribles forfaits, et qu'il se trouve toujours des enfants pour jouer un rôle infâme dans ces fêtes là (2).

Montluc, le féroce Montluc, est saisi d'horreur en présence de tant de perfidie. Il devient humain après le 24 août. Il se vante

(1) Comte Orloff, *Voyage en France*, tome III, page 139.

(2) Lettres et négociations de Walsingham.

d'avoir laissé fuir en Navarre une population affolée, et, ce qui fait tressaillir, ce qui prouve à quel point la terreur était grande, c'est que malgré les terribles preuves de fidélité qu'il a données, il craint de passer pour un modéré, pour un hérétique, pour un coupable ! Il ne veut pas donner le moindre prétexte à la persécution. Prudemment, il s'abstient de rien blâmer, et dans ses commentaires justement célèbres, il avoue humblement : « qu'il ne veut pas dire, ni se mêler d'écrire, si cette procédure fut bien ou mal faite, car il y a prou à dire et de bien et de mal, et puis cela ne me porterait nul profit. Ceux qui viendront après nous en parleront mieux à propos et sans crainte, car les écrivains d'aujourd'hui n'osent écrire qu'à demi. De moi, j'aime mieux me taire. Encore que je fusse alors seulement maître de ma maison, si est-ce que la reine me fit cet honneur de m'en écrire, et me mander qu'on avait découvert une grande conspiration contre le Roi et son État, et que cela avait été cause de ce qui était advenu. Je sais bien ce que j'en crus, il fait mauvais offenser son maître. Le Roi n'oublia jamais que Coligny lui fit faire la traite de Meaux à Paris plus vite que le pas. »

Enfin, pour résumer le débat, et prononcer un solennel jugement, nous trouvons l'éloquente voix de Bossuet, d'accord avec nos modestes appréciations. L'Aigle de Meaux, dont on ne peut suspecter la science infaillible et la respectable impartialité, dit (1) : « Pour confirmer le bruit qu'on voulait répandre de la conspiration de l'amiral, on lui fit faire son procès. La reine mère chercha dans ses papiers quelque chose qui diminuât l'horreur d'un tel meurtre ; on n'y trouva que des Mémoires pour la guerre de Flandre, et des avis qu'il donnait au Roi pour le bon gouvernement de son État ; il l'avertissait, entre autres choses, de ne pas donner de trop grands apanages à ses frères, et d'empêcher de tout son pouvoir que les Anglais n'acquissent, dans les Pays-Bas révoltés, un pouvoir qui deviendrait fatal à la France. La Cour affecta de communiquer ces Mémoires au duc d'Alençon et à la reine Elisabeth. On

(1) *Histoire de France*, d'après les leçons de Bossuet. Tome III, page 378 et suivantes.

représentait à l'un et à l'autre la manière dont les traitait un homme qu'ils estimaient tant. La réponse fut honorable pour Coligny. Ils dirent qu'ils pouvaient peut-être se plaindre de lui, mais que le roi s'en devait louer, et que des avis si solides et si désintéressés ne pouvaient venir que d'un fidèle serviteur. Ainsi, tout ce qu'on employait pour décrier l'amiral ne servait qu'à illustrer sa mémoire. Elle fut cependant condamnée par un arrêt solennel, qui eût pu être juste dans un autre temps et pour un autre sujet. Mais rien ne parut plus vain, ni plus mal fondé que la conjuration dont on l'accusait alors. Les éloges qui furent payés à l'habileté et à la dissimulation du Roi furent un déshonneur pour le premier Président de Thou, qui les prononça, et pour Charles IX qui les reçut ! Le légat, arrivé depuis en France, parla dans ce sens, reprend Bossuet, car, en se réjouissant avec le Roi, au nom du Pape, de l'action qu'il venait de faire, il loua la S^t-Barthélemy comme méditée de longtemps et conduite avec une prudence admirable, pour le bien de la religion et de l'État. Ce discours découvrait ce qu'on aurait dû tenir caché. Pour imprimer davantage la conspiration dans les esprits, on rendit à Dieu des actions de grâce publiques sur la prétendue découverte. Ces grimaces n'imposèrent à personne, et l'action qu'on venait de faire fut d'autant plus détestée des gens de bien qu'on ne put trouver un prétexte qui eût la moindre apparence. »

Charles IX, subissant les plus déplorables influences, ordonna un affreux attentat : il voulut en rejeter la responsabilité sur les Guises, il en parla d'abord comme du résultat de leurs anciennes haines contre Coligny, les Princes lorrains réclamèrent. On inventa alors, en second lieu, la version de l'audacieux complot des Huguenots qui avait exigé une répression immédiate ; la vérité se fit enfin jour, et le Roi fut obligé d'avouer, dans son troisième récit, qu'il avait voulu châtier Coligny et les Huguenots parce que leur insolence passait toutes les bornes. Il n'avait pu les réduire par les armes, il avait eu recours, alors, à une profonde dissimulation qui les fit tomber dans des pièges habilement préparés. On n'est trahi que par les siens. Muret, les orateurs sacrés, l'habile Davila, dont les jugements politiques sont faussés par les

préjugés de Machiavel, tout le parti soudoyé par Philippe II, les lettres et les arts italiens, conspirèrent dans un concert d'éloges, qu'on ne peut comprendre aujourd'hui. C'est la confirmation de cette étrange exaltation et de tous ces jugements historiques de Bossuet, Tavannes, Montluc, Vieilleville, L'Hospital, Mathieu, Davila,..... qu'on lit dans les Mémoires de La Huguerie.

On va connaître le personnage par son œuvre et lire sur Jeanne de Navarre et Guillaume d'Orange, des appréciations sévères auxquelles on n'est pas habitué, surtout de la part d'un historien huguenot.

Son journal volumineux, entrevu par les savants autorisés du jour, leur semble digne d'intérêt, car la Société historique de France, sur l'avis de son secrétaire, M. de Boislisle, de M. Léopold Delisle, l'habile Directeur de la Bibliothèque nationale, du comte de Laborde, de MM. Jules Bonnet, Read et Sandret, a prié M. le baron de Ruble, le docte éditeur de Montluc, de s'occuper de la mise au jour du long travail de Michel de La Huguerie, allant ici de 1570 à 1585, mais continué, croit-on, par un important manuscrit déposé à la bibliothèque de M. le marquis d'Aubays, à Nîmes, et prolongeant les révélations sur la fin du xvi^e siècle, sur les affaires de la Hollande et des Nassau.

Nous n'avons extrait des volumineux Mémoires de La Huguerie que les passages les plus intéressants et se rapportant aux dernières années de Coligny et de Charles IX. Le surplus contient un grand nombre de curieux détails sur l'histoire des mœurs, des guerres et de la diplomatie des dernières années du xvi^e siècle. Cela n'avait plus trait au personnage dont nous voulons mettre le caractère en relief. Il fallait dès lors nous arrêter. Nous avons dû, pour faciliter aux lecteurs l'intelligence de ces extraits, résumer souvent en quelques lignes des longueurs de récit, et en moderniser le style pittoresque, mais quelquefois obscur.

Les mémoires de Michel de La Huguerie sont classés à la Bibliothèque nationale, sous le N^o 17463. Ils étaient dans la collection Harlay et avaient appartenu à M. de Bellièvre.

C^{te} Léonel DE LAUBESPIN.

Je naquis à Chartres en 1545. Mon père, qui y était apparent, m'éleva chez lui jusqu'à l'âge de 14 ans. Je fus envoyé alors au collège de Navarre pendant 6 ans. Je fis des leçons publiques 2 ans. Mon père mourut en 1567 : j'avais 22 ans ; c'était le moment où les guerres civiles, qu'on croyait éteintes, allaient se rallumer. Je me liai avec Memeteau, secrétaire du duc d'Anjou, qui m'employait. L'évêque de Riez s'intéresse à moi et me pousse près du cardinal de Bourbon. Memeteau et l'évêque de Riez meurent. On promet l'abbaye de La Roue, en Anjou, à Roquetaillade, et à moi, La Frenade du Poitou ; mais Lansac me supprime pour y mettre un protégé. Dégoûté de la Cour, je vais à Rome ; j'y trouve Hiérosme de Rosdrazeu, seigneur polonais, camarade du collège de Navarre, Chambrier secret de Pie V. Je me dégoûte vite de Rome, où peu de gens s'amendent, et je me décide à revenir. Je voulus cependant y retourner en 1570. J'avais connu Villeroy à Navarre. Comme il envoyait un de ses secrétaires, nommé Maréchal, porter l'édit de paix, avec des explications de Charles IX, sur l'état de ses affaires, je résolus, par économie, de partir avec Maréchal le 15 août ; je n'avais que mon cheval de poste à payer. Pendant le voyage, Maréchal me mit au fait du but de son voyage. En arrivant le 26 août, il voulut que je logeasse avec lui chez le cardinal de Rambouillet, notre ambassadeur à Rome. Je me liai avec La Herrie, son secrétaire, et sus ainsi tout ce qui se traitait avec le Pape. Un gentilhomme Manceau, que je ne nommerai pas, me découvrit, tant on avait confiance en moi, que poursuivi pour avoir assassiné La Curée (1) ; il s'était réfugié dans la suite du cardinal.

En octobre, je revins de Rome, je passai par Lucques, et m'embarquai à Lérice (2) sur la galère de l'ambassadrice d'Espagne jusqu'à Gênes. Elle m'indiqua qu'elle ne croyait pas à la paix, et connaissait les secrets diplomatiques que j'avais découverts. J'arrivai à Lyon à la Toussaint. Je m'embarquai sur la Loire avec Combelle, conseiller de la Reine, qui fut depuis près du duc d'Alençon. J'avais connu ses frères, dont l'un était secrétaire de

(1) Ce fut un crime politique qui fit une grande sensation.

(2) Lérice, près de la Spezzia.

la reine Catherine, et l'autre lieutenant-colonel du comte de Martinengo. Il me confirma ce que j'avais appris. Je le quittai à Gien, et pris la poste. J'arrivai à Paris à la S^t-Martin. Je rencontrai Hamon, officier du Roi, joyeux de rentrer à la Cour par suite de la paix; je lui dis qu'il avait tort de compter sur l'avenir, et lui donnai en confidence les motifs de mon inquiétude. Il raconta notre conversation à Briquemault, agent de la reine de Navarre; nous étions au cimetière S^t-Jean, il me fit entrer à l'Hôtel de Beauvais où nous nous promenâmes dans le jardin. Arrive un vieux gentilhomme, je veux me retirer, il me retient et me dit d'être en confiance, que c'est M. de Briquemault, son protecteur, qui serait aise de me connaître. Hamon me laisse avec lui. Briquemault entra de loin aux propos que j'avais tenus à Hamon, me priant de lui dire ce que je savais dans l'intérêt de tant de personnes, s'en reposant sur la foi publique. Je niai en m'excusant, il insista, et je finis par lui dire ce que j'avais reconnu, que le Roi, voyant que par la voie des armes il ne pouvait arriver à son but, il avait advisé un autre chemin pour en un jour nettoyer tout son État. Le roi d'Espagne serait averti pour qu'il ne put le contrarier. Le Pape était garant de Philippe II, et avait promis son concours quand il en serait temps. « Le but de cette paix est malheureusement certain, » m'écriai-je. J'ajoutai qu'on pourrait cependant la conserver peut-être, en engageant artificieusement le Roi, contre son intention; on pourrait l'entraîner doucement, sans rien émouvoir, ni faire contenance d'aucun soupçon.

Le sieur de Briquemault demeura un temps tout estonné et pensif, sans mot dire, puis retournant à moy, et étant appelé pour dîner, me retint d'autorité, et après dîner, étant seul en sa chambre, me remit sur mes propos, et enfin m'exhorta à prendre parti pour la Reine de Navarre, et l'aller trouver en portant des lettres qu'il écrivait à l'amiral. Je m'excusai d'abord, puis je finis par consentir, mais je voulus que ce fut une dépêche verbale, et au moyen de Hamon, en qui j'avais confiance. A mon retour, je remplaçai Hamon.

Mon premier voyage avec le sieur de Briquemault, cet hiver,

fut à Villers-Cotterets, où était la Cour, qui attendait les ambassadeurs des Princes protestants d'Allemagne, conduits par le vicomte d'Hargentlieu, dirigés par Hubert Languet (1), français au service de l'Électeur de Saxe. Il félicita le Roi d'avoir donné la paix, lui offrit le secours des Princes contre quiconque la violerait, lui conseilla de se délier de ceux qui voudraient l'entraîner à ne pas observer ses engagements actuels plus que les anciens. En tête-à-tête, Languet présenta au Roi un cahier des contraventions. Charles IX lui fit une maigre réponse, en insistant sur ce que ses sujets lui devaient avant tout obéissance. De tout cela, on eût mauvaise opinion des intentions du Roi, et Briquemault dit aux ambassadeurs que leur mission n'avait servi qu'à démasquer la Cour de France, et qu'il fallait que leurs souverains s'apprêtassent à secourir les Huguenots. Nous eûmes communication d'un Mémoire adressé au Roi pour l'encourager à exécuter ses desseins. On lui disait qu'on était quelquefois en défiance des bouillons de sa jeunesse. Ce Mémoire venait des Lorrains et avait été envoyé à Rome. Le Pape Pie V, en l'approuvant, ordonna à son Nonce de presser Charles IX de tenir ses promesses. Nous pensâmes qu'il faudrait montrer le Mémoire au Roi pour sonder son cœur et l'aigrir contre les vrais ennemis de la France. Nous nous en rapportâmes à Coligny, qui approuva notre idée. Charles IX montra ses mauvaises dispositions, en étant tout-à-fait indifférent à notre révélation.

Jean Frégose, Génois (2), arriva sur ces entrefaites de Heidelberg, où il avait été envoyé par Médicis, qui offrait 200,000 écus pour aider l'insurrection des Pays-Bas. En effet, elle ferait ajourner

(1) Hubert Languet, né à Vitteaux, en Bourgogne, en 1518, se fit protestant sur les instances de Melaucon, et se retira chez Auguste, Électeur de Saxe, qui eut en lui la plus grande confiance. Sa mission près de Charles IX est célèbre. Le jour de la St-Barthélemy, il ne craignit pas d'exposer sa vie pour sauver celle de quelques amis, comme Duplessis Mornay et André Nechel. Il mourut en 1581.

(2) Il appartenait à la famille historique de Gênes; c'est un agent, sans conscience, de Catherine de Médicis. On le voit souvent apparaître dans les Mémoires de La Huguerie.

les mauvais projets de Philippe II contre Florence. L'Electeur nous adressa Frégose en nous exhortant, pendant que nous étions en paix, à aider le Prince d'Orange; il ajoutait que le meilleur moyen de faire respecter l'édit de 1570 était d'amener une rupture entre Charles IX et Philippe II. On commença à donner la chasse aux Espagnols sur mer. La proposition de Frégose était bien tentante, mais elle était verbale, il n'y avait aucun écrit. Nous fûmes arrêtés tout court par cette considération, que l'Italie est une boutique de tromperie et de déloyauté. La patrie de Frégose se signale par ses perfidies. Le duc de Florence (parent de la Reine) (1) l'envoyait; tout cela nous fit croire que c'était une ruse de Catherine, pour nous jeter dans une bourrasque du côté de l'Espagne, et nous surprendre ensuite faibles et à demi-défaites. Pour nous éclairer, nous veillâmes Frégose jusqu'à minuit, et le vîmes entrer souvent chez la Reine, bien qu'il nous assurât n'y avoir aucune affaire. Il fut depuis au service de Catherine, qui avait apprécié sa finesse.

Tout cela semblait louche. Nous envoyâmes Frégose à La Rochelle avec un homme de confiance. Nous avertîmes l'amiral de nos méfiances, et recommandions de ne pas mettre Frégose en rapport avec la Reine de Navarre ou le comte Ludovic de Nassau, frère du Prince d'Orange.

Nous trouvâmes convenable de présenter notre cahier de plaintes à propos des infractions à l'édit de paix, pendant que les Ambassadeurs allemands attendaient leur réponse. Cavagnes, conseiller au parlement de Toulouse, collègue de Briquemault, l'avait réduit en 42 articles. Le Roi nous ajourna à Paris, ce qui montrait de la mauvaise volonté, car s'il eût voulu nous satisfaire, il nous eût répondu de suite, afin que les Ambassadeurs emportassent des bonnes nouvelles. Ils prirent congé, en nous témoignant que nos griefs leur paraissaient fondés, et que l'Allemagne nous secourrait au besoin. Les persécutions contre le professeur royal Ramus les émut. Peu après, le Roi retourna à Paris pour le Carême. Cavagnes obtint difficilement une audience. Le Grand

(1) Cosme de Médicis.

Prieur (1) était au conseil ; il était amateur des lettres et des gens doctes, il admira l'éloquence de Cavagnes et sa présence d'esprit à n'oublier aucun des 42 articles. Le Roi ne fit raison d'aucune plainte, mais délégua Tavannes et quelques autres ennemis de la paix pour y pourvoir. Ils ne firent rien, quoique chaque jour il leur arrivât plaintes sur plaintes. Frégose, malgré la surveillance, communiqua avec le comte Ludovic de Nassau, par le moyen du sieur de La Prée-Taffin, logé dans la même hôtellerie que Frégose.

La mer était pleine de vaisseaux au Prince d'Orange, sous les ordres de son amiral Londres. Il débarquait ses prises près de La Rochelle. Frégose fit espérer au comte Ludovic que Charles IX lui accorderait l'entrée du port. Quoique Coligny ne goûtât pas cette négociation, le comte Ludovic cependant l'importunait de ses récits. Il disait à Frégose les moyens qu'il avait de servir le Roi, par les intelligences que le Prince d'Orange s'était ménagées dans plusieurs places des Pays-Bas et dans le cœur de la contrée. On pourrait agir sans compromettre le nom de Charles IX, en laissant faire le Roi de Navarre, le Prince de Condé et l'amiral. Ces ouvertures du comte Ludovic furent bien reçues de Frégose, mais Coligny, qui s'en méfiait, ne voulut pas lui prêter l'oreille. Ludovic s'ouvrit à la Reine de Navarre, femme légère et de peu de prévoyance, qu'il savait jalouse de l'amiral et qui le contre-carrait tant qu'elle pouvait. Elle s'était jetée dans la dernière guerre, moins par conscience que par haine des Papes, qui lui avaient enlevé la basse Navarre, et par jalousie du Prince de Condé, qu'elle craignait de voir pousser son fils à la succession de la couronne, au préjudice du jeune Henry de Navarre. Elle fut peu marrye de la mort du Prince de Condé, et arriva aussitôt pour faire donner le commandement à son fils seul ; mais n'ayant pu, à cause du respect qu'on portait au défunt, elle désigna pour l'autorité suprême Coligny, grand'oncle et tuteur du jeune Condé. Depuis, elle contraria souvent l'amiral. Elle entra dans les vues du comte Ludovic, avec l'espoir de voir son fils Henry, général

(1) Henry d'Angoulême, fils de Henry II et de Lévingstone Fleming, d'Écosse.

en chef, la venger du Roi d'Espagne. A son retour à la Cour, Frégose raconta tout à la Reine et au Roi. Charles IX sembla écouter cette politique et voulut voir Ludovic. Comme cela ne pouvait se faire que par notre moyen, il en parla à Briquemault, lui dit qu'il était mécontent de Philippe pour plusieurs motifs, notamment à propos de sa sœur Élisabeth. Charles IX demanda à Briquemault d'écrire à Coligny qu'il envoyât Ludovic à la Cour. Nous fûmes ébahis quand Force, serviteur de la Reine, nous apporta un Mémoire très-raisonné et judicieux. Mais, plus la Reine nous pressait, plus nous craignions quelque perfidie. Nous ne pouvions croire à ses pensées de vengeance à propos de sa fille, et de protection de son parent le duc de Florence (1). Mais Frégose fascina tellement Ludovic, Teligny et La Noue, jeunes gentils-hommes désireux d'honneur, que l'amiral fut forcé de consentir à ce que le comte de Nassau allât secrètement à Paris (2).

Nassau descendit au faubourg St-Germain, rue de Seine, dans le logis habituel de Teligny, où se trouvèrent aussi Noyelles, Famas, le capitaine Turgeau, Autosgne, qui avait été au connétable, Aigremont, La Prée-Taffin et autres, qui faisaient état de mettre dans les mains de Charles IX toutes les frontières d'Artois et de Hainaut. Le Roi jugea qu'il avait trouvé dans le comte ce qu'il fallait pour nous faire ronger cet os pendant qu'il avait l'esprit tendu à son intention. Il choisit, pour conférer avec Ludovic, Lumigny, maison de la femme de La Noue. Le Roi devait s'y trouver, comme en passant. Le comte Ludovic y fut conduit secrètement; Charles IX, Catherine, le maréchal de Montmorency, y arrivèrent tôt après. On discuta les entreprises sur la carte, sans révéler les moyens. Le Roi témoigna prendre grand intérêt à l'entretien, et fixa un second rendez-vous à Fontainebleau où il allait, afin d'approfondir la question. Briquemault, qui ne goûtait

(1) C'était à ce moment Cosme qui gouvernait Florence, avec le titre de Grand-Duc; il fut bien traité par Charles V et par Pie IV, qu'il gagna en le reconnaissant pour parent.

(2) Catherine de Médicis était fille et héritière de Laurent de Médicis, duc d'Urbin, petite-nièce de Clément VII, nièce de Léon X. Cosme 1^{er} fut père de François-Marie, et grand-père de Ferdinand 1^{er} et Marie de Médicis.

pas cette affaire, ne parut pas aux premières conférences (1). Etant à Fontainebleau avec la Cour, il ne put s'excuser une seconde fois. Il fut même dépêché à Paris pour y aller chercher le comte Ludovic, et l'amena en poste la nuit. Nassau, arrivé à minuit, fut logé sur l'ordre du Roi chez le sieur Monnier, concierge du château, afin qu'on pût le voir à l'insu de tous. On discuta les projets dans les plus grands détails; Charles IX parut approuver constamment. On était au lendemain de Pâques. Le Roi, pour augmenter la confiance, reparle de sa volonté de marier sa sœur au Prince de Navarre, afin, disait-il, que le mécontentement de Rome, ainsi bravée, lui conciliât le bon vouloir des Huguenots. Aussitôt après les noces, « vous devrez, dit le roi, me servir avec zèle, comte Ludovic, car votre frère, le Prince d'Orange, tirera de cette guerre le principal profit. »

Pendant ces conférences, le comte Ludovic de Nassau me prit en amitié et me demanda de l'accompagner. Il eut la confiance, trois jours après, de me raconter ce qui avait été convenu, lorsque je le ramenai de nuit à Paris. Le Roi avait témoigné la volonté de voir l'amiral. « Je ferai la moitié du chemin au-devant de lui, jusqu'à Blois, et plus outre s'il est besoin, dit-il, je ne veux pas entreprendre l'affaire des Pays-Bas sans lui; et par le mariage de ma sœur, je veux si bien marier les deux religions, qu'il n'y aura plus jamais de discorde. » Le comte retourna à La Rochelle à la Pentecôte, laissant l'affaire de Flandre dans les mains de Briquemault, La Noue et Téligny, pour en traiter avec le maréchal de Montmorency, auquel le Roi avait donné le commandement en chef. Pendant que Charles IX se promenait à Charleval et aux environs pour chasser, lors de notre séjour à Fontainebleau, il arriva une chose qui éveilla mes soupçons. Le Grand Anthoine, l'un des négociateurs du comte, homme d'esprit, allait fréquemment de Fontainebleau à Melun, où était l'ambassadeur d'Espagne, don François de Alava; ils étaient intimes. L'ambassadeur confiait à Anthoine ses paquets pour la Flandre, celui-ci rapportait les ré-

(1) Il aurait dû s'y trouver à cause de son expérience bien connue, et de la belle réputation qu'il s'était faite dans les guerres du Piémont.

ponses. Il ne s'en cachait pas. Il profita de la facilité pour ouvrir les lettres, qu'il fermait ensuite adroitement. Il fit ainsi des extraits, tant pour s'en servir pour les affaires de Flandre que pour découvrir les conventions secrètes des deux Rois contre les Huguenots. J'allais à Melun avec Anthoine, pour m'assurer qu'il portait à Paris le paquet qu'il recevait de l'ambassadeur. Ces extraits nous étaient fort utiles, mais je craignais que l'ambassadeur ne découvrit nos affaires par cet Anthoine, s'il était un espion double. Briquemault étant de mon avis, j'eus une explication avec notre homme, qui était peintre. Il nous faisait les plans des villes de Flandre, ce à quoi il avait été dressé par d'Egmont; il se justifia en nous prouvant qu'il rendait un service signalé à Ludovic, en repaissant l'ambassadeur de choses vraies, lorsqu'elles ne pouvaient nuire, afin de découvrir les secrets de l'Espagne. Si mon soupçon n'était pas véritable, nous vîmes cependant que nous avions couru des dangers. Deux dépêches le mirent au fait du récit que faisait l'ambassadeur des pourparlers secrets du comte Ludovic et de Charles IX, et des assurances au duc d'Albe qu'il n'avait rien à craindre de la part de la France, qu'il pouvait donc se gouverner sans la moindre appréhension ! Anthoine eut une telle peur d'être compromis pour une cause fort aventuree, qu'il se résolut à tout découvrir, moyennant sûreté et récompense. Ce n'eût pas coûté 40000 écus, qui eussent évité des dépenses infinies aux Pays-Bas. L'ambassadeur en référa au duc d'Albe. On voulut tout savoir avant de rien assurer. Anthoine se dégoûta, et dit que ceux qui avaient des révélations à faire auraient voulu avant tout avoir la main garnie. Il me raconta tout cela rondement, et ajouta que par ses révélations, il rendrait un service signalé au comte. Je l'encourageai à tirer parti des secrets dont il était devenu maître, et à se détacher du Roi, dont les dépêches espagnoles montraient la fausseté. J'observai au comte qu'il devait renoncer, pour être utile à son frère, à ces négociations perfidement proposées. Briquemault ne se laissait pas endormir, mais Téligny, jeune homme bien avisé, enivré des caresses du Roi, aspirant à la main de M^{lle} de Coligny, servait la politique perfide de la Cour à son insu, et donnait des illusions à l'amiral. Nous cherchions à rec-

tifier ses idées, nous lui envoyâmes même le récit des intrigues d'Anthoine et de l'ambassadeur.

Il y eut du bruit du côté de Rouen, nous allâmes trouver le Roi à Charleval; en passant, nous vîmes le sieur de Hendreville, qui nous donna un mémoire de justes réclamations, et ajouta que si on ne remédiait aux abus, il s'en suivrait de grands maux. Briquemault découragé, osa demander à se retirer, puisqu'il n'obtenait rien ! Le Roi, piqué, lui commanda de rester, l'assura de sa loyauté et de son désir de remédier à tout, quand il serait à Gaillon. Ce fut là, à la St-Jean (24 juin), que Téligny donna au Roi l'espoir que l'amiral viendrait bientôt lui baiser les mains, pourvu que ce fut sans danger. Charles IX reprit vivement : « Il n'y aurait que la querelle des Guises qui le pourrait empêcher, j'y donnerai bon ordre; je suis impatient de causer avec lui des affaires de Flandre, sur lesquelles je l'ai déjà consulté, et que le maréchal de Montmorency peut ébaucher, puisqu'il en a la direction suprême. » Celui-ci ne trouva pas convenable d'aller de l'avant, par crainte de se compromettre, il connaissait probablement les dissimulations du Roi mieux que nous. Téligny ne parla plus de réclamations. On s'établit dans la maison du sieur de Bouvry, qui étant proche de Dangu, permettait au maréchal de s'occuper de la Flandre, et d'en entretenir le Roi avec le mystère requis. Laissant à Gaillon, Clervans et Barny, qui apportaient les plaintes du pays Messin, nous allâmes, Briquemault, Téligny, La Noue et quelques autres, à Bouvry, causer avec les négociateurs du comte Ludovic. On discuta les entreprises, on éplucha les difficultés, les forces dont on pouvait disposer; elles ne pouvaient être que françaises, de Picardie et de Champagne, pour éviter de donner l'alarme. Comme elles étaient faibles pour tant de projets, on se décida à faire un choix et à tenter des surprises sur les places d'Artois et de Hainaut. Après trois jours de délibérations, on accéda à l'avis de Briquemault, qui semblait décourageant, mais était judicieux, comme on devait s'y attendre d'un pareil homme de guerre : « Dieu veuille, dit-il, que vous preniez la moitié des places, garnissez-les des troupes qui n'auront pas réussi, pendant que l'Espagnol se remettra. » Il les connaissait

parfaitement, car il avait longtemps guerroyé contre eux, lorsqu'il était gouverneur de St-Damien, et commandait 52 enseignes. On le pria de présenter ces résolutions au maréchal ; il en fit un rapport au Roi, qui l'approuva. On résolut de s'en tenir là, et d'attendre Coligny à Blois, où Charles IX voulait passer l'hiver, et arranger la querelle du duc de Guise avant l'arrivée de l'amiral. Nous obtînmes qu'on fit quelques préparatifs à Metz, et retournâmes à Paris.

Pendant que le Roi se rendait à Blois, Briquemault alla voir sa maison abandonnée depuis trois ans. Il eut de la peine à obtenir son congé. Le Roi, pour le gagner, lui accorda un vieux paiement de ses arriérés de Piémont, de 12000 livres, et lui donna mainlevée pour un bien qu'il avait en Bourgogne, près d'Avallon. Charles IX aurait dû se réjouir de son départ, car il l'importunait de mille plaintes. On l'engagea à aller près de l'amiral, qui avait toute créance en lui, le connaissant comme homme de bien et bon voisin. La Reine espérait qu'il ferait revenir l'amiral de ses préventions, et pour l'endormir davantage, elle rappelait que le Roi appelait Coligny son père, qu'elle lui parlait toujours de l'amitié du feu Roi, qu'elle désirait lui succéder et lui faire tout plaisir. Enfin, Briquemault ne put partir qu'en promettant de donner souvent de ses nouvelles par mon moyen ; je devais aussi transmettre les ordres du Roi. Briquemault m'en pria si fort, que je ne m'en pus garder ; il me fit délivrer argent et chevaux, car j'étais défrayé de tout. Il s'en alla, s'en rapportant à moi. Je suivis la Cour à Anet, La Flèche, Duretal, Le Lude, Vausseins, Chenonceaux et Amboise. Je m'adressais toujours à la Reine comme elle me l'avait commandé. Je me présentais après son souper, assez tard, quand elle se retirait dans son cabinet, suivant son désir. Je n'avais pas grand'peine, car à peine m'étais-je présenté à son souper, que je la suivais en sa chambre, où elle me faisait appeler, comme il advint à Amboise. Il était fort tard, mais je venais de recevoir un paquet où il y avait des lettres pour elle. Je devais aussi appeler son attention sur quelques menées contraires à l'accord qu'elle prétendait amener entre les Guises et l'amiral, ce qui empêcherait sa venue, qu'elle semblait tant

désirer. Ce que je lui discours par le menu, en insistant sur les lettres de Coligny, qui était averti par des partisans des Lorrains. J'ajoutai que le retard de l'amiral entraverait les deux affaires qu'elle avait tant à cœur. Elle m'entendit bien et me dit qu'il ne fallait pas que cela arrivât et qu'elle y mettrait bon ordre ; elle me demanda les renseignements nécessaires et ne faillit pas de s'enquérir de Briquemault. Je lui donnai ses lettres qui prouvaient qu'il était en sa maison, car elle soupçonnait toujours qu'il voulait aller à La Rochelle. Elle me commanda de lui dire de revenir bientôt à Blois pour négocier cet accord, pour lequel il était plus propre qu'un autre. Cessac, qui représentait l'autre côté, allait et venait. Comme je désirais prendre congé d'elle, elle m'arrêta en me demandant si je n'avais rien appris du sieur Walsingham, ambassadeur d'Angleterre, que je voyais souvent (1). Cet interrogatoire me mit en peine, me doutant bien que Gondy, qui m'y avait vu entrer le soir, lui avait pu dire, et me vint soudain en l'esprit

(1) On retrouve la trace de ces négociations mystérieuses dans l'intéressant in-4° intitulé : *Lettres et Négociations de Walsingham*, à la page 57. Greenwich, 3 mars 1571 ; Walsingham écrit au comte de Leicester : « J'ai reçu vos lettres par M. Wigmore et M. Beale, la Reine Elisabeth veut se marier ; si un parti convenable se présente, elle acceptera ; je n'écris tout cela qu'à vous seul..... Beale vous parlera. »

Elisabeth à Walsingham. Greenwich, 10 mars 1571. Page 62. « Touchant l'affaire de La Rochelle dont on nous a informé par M. Beale, sachez-en davantage, découvrez leurs intentions. »

Elisabeth à Walsingham. Westminster, 13 avril 1571. 88. « Nous apprenons la commission que vous avez donnée à M. Beale, et les choses que vous lui avez confiées, suivant l'ordre que nous vous avons donné d'approfondir les circonstances de l'affaire qu'on vous a maintenant révélée. Certifiez mes bonnes intentions. »

Walsingham à Burleigh. Paris, 22 avril 1571. 89. « Vous approuvez ma conduite dans la négociation importante où je suis employé. Je suis fâché que la demande que j'ai faite n'ait pas mieux réussi ; espérons qu'elle demeurera secrète et n'aura aucune mauvaise suite. »

Ces tentatives de mariage d'Elisabeth avec le Prince de Navarre ayant avorté, le Conseil privé d'Angleterre discuta successivement des ouvertures au profit du duc d'Anjou et du duc d'Alençon, et négocia une alliance offensive et défensive entre Elisabeth et Charles IX : La St-Barthélemy refroidit les rapports sans les rompre.

une défaite; je racontai que j'allais quelquefois le trouver de la part du comte Ludovic pour nous entendre sur l'arrestation de quelques vaisseaux du Prince d'Orange sur les côtes d'Angleterre, et pour la convaincre, je tirai de mon sac de velours que je portais toujours pendu à ma ceinture, des lettres du Comte ayant rapport à ce que je disais. Elle parut satisfaite, et cependant ajouta qu'elle pensait qu'il y avait autre chose. Je compris sa pensée, je m'en expliquerai tout-à-l'heure. Elle me recommanda de l'avertir de toutes choses : « si le mariage de ma fille se fait, je vous donnerai à elle ! Vous êtes parent de quelques-uns de mes bons serviteurs. » Son trésorier et son contrôleur général étaient mes cousins germains. Je pris enfin congé d'elle. Comme elle ne voulait pas que je passasse par sa chambre pleine de monde, elle me fit conduire à un petit escalier qui descendait à la cour. La porte était gardée par un Suisse qui fit difficulté et céda enfin. En descendant, je connus pourquoi il faisait le rétif à me laisser passer, car je trouvai un Prince, que je ne nommerai pas, avec la dame de Sauve (1), qui me firent place pour passer, et ayant ouvert la porte d'en bas fermée sur eux, la tirai et me retirai.

Le lendemain au soir, après avoir dépêché un laquais à M. de Briquemault pour hâter son retour, j'allai voir l'ambassadeur, lui conter les questions de la Reine et mes réponses. « Elle se méfie que nous traitons des choses d'importance, cependant elle ne peut rien savoir, Walsingham ne se livrant à personne, ni moi non plus. » L'ambassadeur me dit que Gondy, sous prétexte de l'entretenir, s'était logé près de lui pour l'espionner. Il ne peut avoir que des soupçons; du reste, je dirai devant lui telles paroles qui confirmeront vos allégations. Walsingham, comme nous, redoutait quelques perfidies à l'occasion du mariage de Marguerite, elles pourraient avoir un fâcheux contre-coup en Angleterre. Aussi, il désirait que Navarre épousât Elisabeth, malgré la différence d'âge, 20 et 35 ans, elle était en bonnes conditions pour avoir des enfants. Elisabeth eut été tranquille du côté

(1) La femme de M. Fize, c'était une habile et séduisante coquette dont s'occupèrent le Duc d'Alençon et le Prince de Navarre.

de la France, le Prince y ayant grande autorité, et le Prince, à son tour, aurait trouvé un grand appui auprès d'Elisabeth en cas de troubles religieux. Cette union serait le meilleur moyen d'en finir avec les Flandres et de s'en accommoder sans jalousie. » Un des confidents de Walsingham en avait été parler à la Reine, qui y consentait. L'amiral en avait été averti verbalement pour y aider; mais il avait peu de crédit sur la Reine de Navarre; elle couvrait Marguerite; les Valois n'avaient pas d'enfant; le Prince de Navarre étant jeune et dominé par sa mère. Du reste, Coligny saisirait la première occasion d'en parler à son pupile. L'ambassadeur de Charles IX à Londres eut vent de ces projets et en donna avis à Paris. Il n'y avait pas moyen d'arriver à une certitude, car l'amiral, Briquemault et moi, puis Walsingham et son envoyé, étions seuls dans le secret. La Reine Catherine, voyant à son souper que je voulais lui présenter des lettres de Briquemault, me dit qu'elle me parlerait. Etant retirée dans son cabinet, elle me fit appeler par son valet de chambre Moineton. Briquemault disait qu'il arriverait à Blois en même temps que le Roi. Elle me demanda s'il n'y avait rien de nouveau, que, du reste, elle y avait mis bon ordre : « Vous ne me disiez pas que vous traitiez d'un autre mariage. » Je répondis ne pas savoir ce que c'était : « Si, si, vous le savez, c'est ce que vous traitez si tard avec Walsingham, qu'il faut vous en retourner avec la lanterne. » Je me purgeai de ce soupçon, en alléguant les affaires dont je l'avais entretenu; enfin je la dissuadai par mille raisons d'impossibilité : « Dites-vous vrai ? reprit Catherine, du reste, je veillerai ! Continuez à être franc. On ne vous dit pas tout, peut-être, avertissez-moi de ce que vous apprendrez. » Je fus fort aise d'en être quitte ainsi. Elle me fit sortir par l'escalier dérobé. J'avertis le lendemain Walsingham d'être sur ses gardes. Elle ne lui parla pas du mariage Navarre, mais de celui d'Anjou. Ce n'était pas sérieux, mais, pour nuire aux projets Navarre, on pouvait espérer notre solution, tant que le mariage de Marguerite n'était pas consommé. Walsingham ne perdait pas courage, en pensant que c'était à Elisabeth de choisir. « Il faut, disait-il, que la Reine de Navarre fasse son devoir, faites venir Briquemault. » Effectivement il se hâta, et

arriva à Blois en même temps que nous, au commencement de l'hiver 1574.

De tous les côtés, on sollicitait l'amiral de se hâter, lui faisant entendre par le maréchal de Cossé, qui lui témoignait une grande amitié, qu'il répondait du voyage et de l'accueil. On disait à Jeanne d'Albret que le mariage du duc d'Anjou était un moyen d'en finir avec les Pays-Ras, et que les deux alliances termineraient tous les troubles. Briquemault fut marry de ces nouvelles, il crut que Fénelon disposait de tout à Londres; il fut heureux que je ne me fusse pas trahi, et que Walsingham espérât encore. Dans un nouveau rendez-vous, il me reparla de la bonne volonté d'Elisabeth (1). Elle avait dit que son mariage avec le Prince de Navarre plairait à l'Angleterre, et qu'il fallait que Catherine (2) de Navarre, qui voulait épouser le comte de Soissons, épousât le roi d'Ecosse. Si Elisabeth ne laissait pas d'enfant, ce serait à la maison d'Albret que serait réservé l'honneur de gouverner les deux royaumes. Walsingham voulait absolument la présence de l'amiral à la Cour. En s'entendant avec lui, pensait-il, on ferait les entreprises de Flandre sans Charles IX, dont l'ingérence serait plutôt préjudiciable qu'heureuse, et, quand il le faudrait, l'amiral partirait, et on réunirait les forces anglaises et françaises. Dès que l'on fut fixé, j'allai m'entendre avec Briquemault pour voir à décider l'amiral. Briquemault voulait y envoyer le sieur de Milleron, son fils, quand le sieur Picheron, secrétaire de l'amiral arriverait pour raisonner sur le mariage, le voyage, et les dangers qu'il présentait. On craignait qu'il ne fut si difficile, qu'il n'en fut peut-être retardé. Quant au mariage, Coligny disait humblement qu'il était sans influence sur la Reine de Navarre, qu'elle était si désobligeante pour lui, qu'il serait heureux de vivre loin d'elle. « J'ai plus de peine à m'entendre avec la Reine Jeanne qu'avec mes ennemis, avouait l'amiral, surtout depuis le retour de M. de Beauvais, gouverneur de son fils, qui a tout crédit.

(1) Voir les lettres de Walsingham, qui confirment ces détails.

(2) Catherine de Bourbon, sœur de Henri IV, qui voulut épouser le Comte de Soissons, fut mariée au duc de Lorraine, Henri-le-Bon, né en 1563.

Quoiqu'il soit gouteux au point d'en être impotent, elle a voulu l'envoyer à Catherine, après certaines ouvertures sur le mariage de Marguerite; on fut obligé de le porter dans le cabinet de la Reine mère; il a tellement avancé les négociations et gagné la Princesse légère, opiniâtre, imprudente, qu'il faut trouver un autre plus autorisé que moi pour la faire changer d'idées. » On recommanda à Picheron la plus grande discrétion. Pendant ce temps, on disait au Roi que les contraventions journalières faisaient voir avec regret aux Huguenots le départ de Coligny de La Rochelle; ils appréhendaient pour lui des dangers par les chemins. Le Roi et la Reine, qui savaient que, sans la présence de l'amiral, tous les projets de mariage, de Flandre et autres, seraient ajournés, promettaient le respect entier de l'édit; Charles parlait même d'aller quérir Coligny, mais ces bonnes paroles étaient sans résultat. Il y avait partout des contraventions sous les yeux des Gouverneurs. On devait en conclure qu'elles n'étaient pas désagréables au Roi, comme le sieur Picheron le faisait entendre. Le Roi répondit qu'il voulait détruire une opinion qui était une injure pour lui. Picheron dit qu'on faisait des mauvais tours à l'amiral : à Châtillon, on-le menaçait du feu s'il y revenait; il ajouta qu'on connaissait les coupables, et qu'il avait charge d'y aller voir. Le Roi, quelque bonne mine qu'il fit, était perplexe, et ne pouvait donner que de vaines promesses.

Après cette audience de Picheron, nous trouvâmes convenable qu'il allât à Châtillon huit jours, pendant lesquels on solliciterait le Roi. A son retour, la Cour lui remettrait ses dépêches pour l'amiral, la négociation anglaise serait prête, il partirait en diligence, et on mettrait les fers au feu; sur l'avis de Walsingham, Briquemault et moi discourûmes sur ce qu'il ne fallait plus employer l'amiral pour les motifs qu'il disait, et lui éviter la malveillance du Roi, qui saurait tout par la Reine de Navarre, désireuse de nuire à Coligny. Je fus d'avis que cette affaire, étrangère, fut traitée par des étrangers, qu'il se fallait venger du comte Ludovic, et lui apprendre à ne pas servir son frère au préjudice de ses amis. Briquemault m'approuva, mais ne savait qui employer. Téligny? c'était comme l'amiral. Je lui dis qu'il fallait gagner

Walsingham, puisque sa maîtresse était aussi intéressée que nous. Briquemault dit qu'il n'oserait en parler, on pourrait le faire sur lettres de Coligny ; mais au préalable, il fallait un mémoire établissant les raisons qui motivaient une solution utile aux deux partis. Briquemault me dit de mettre de suite la main à la plume. Voici ce que je proposai : « Depuis un an, nous réclamons en vain l'exécution des édits ; nous avons constaté par des dépêches, dont le hasard nous a donné connaissance, l'intelligence secrète de Philippe II et de Charles IX. Nous savons que le cardinal Alexandrin écrit d'Espagne pour presser la France d'agir. D'après cela, le mariage de Marguerite ne sert à rien, et peut être dangereux. L'alliance des deux Rois est inquiétante pour l'Angleterre. Son intérêt est une identité de vues avec la France, sur tout, et principalement sur la Flandre, cause constante de jalousies. Les conquêtes des Français dans cette province doivent provoquer l'hostilité des Anglais. Les Français ne peuvent voir les Anglais s'établir sur leurs frontières. Si les deux nations étaient unies étroitement, toutes rivalités cesseraient. Il est à croire qu'un mariage, amenant ces résultats, déplairait fort à la Reine mère ; si elle ne se courrouce pas de nos négociations, c'est qu'elle croit les rendre vaines, en mettant en avant le duc d'Anjou. Quant au Prince de Navarre, le mariage de Marguerite de Valois ne doit pas lui tourner la tête. En effet, des Bourbons ont déjà épousé des filles de France, et cette princesse est sans influence sur la question de succession à la couronne. Il serait plus important d'avoir un parti dévoué au-dedans et au-dehors. Les Anglais, les Flamands, les Princes allemands ne lui manqueraient pas. On veut faire peur à Navarre du mariage de Marguerite avec le duc de Guise qu'elle aime. Cette union n'ajouterait aucune force aux prétentions des Lorrains ; ayant une première goutte d'amour, elle aura toujours l'œil fixé là, et pour complaire à son ami, elle ferait une mauvaise affaire à son mari si on lui en imposait un qu'elle ne voulut pas. »

Briquemault approuva mon travail. On prit rendez-vous avec Walsingham pour le lendemain, afin d'en discourir, à la promenade de Loire. On m'y voyait souvent. Je me mis dans son coche,

nous étions en tête-à-tête. Je lui lus la dépêche destinée à Picheron, lui parlai des réponses du Roi, des projets sur Elisabeth, de l'impossibilité d'employer Coligny, pour les raisons que nous déplorions. Pauvre amiral, dimes-nous, que tu es mal récompensé de tant de services rendus aux Bourbons. J'ajoutai : « Briquemault ne sait à qui s'adresser, et vous conseille, Monseigneur, d'employer Picheron à son retour de Châtillon. » Je répétais que le mariage de Marguerite nous paraissait dangereux, celui d'Elisabeth fort avantageux, enfin, que les Bourbons avaient eu l'honneur d'épouser des filles de France, mais jamais de Reine d'Angleterre. Walsingham relut mon mémoire et me demanda à l'emporter pour y penser, ainsi qu'au choix du négociateur, puisque Coligny ne pouvait pas, puis il ajouta : « Ne serait-il pas convenable de me servir du Comte, et de lui faire rhabiller ce qu'il a gâté ? » Briquemault acceptera, répondis-je, mais nous ne pouvions nous adresser au Comte Ludovic directement, il savait que nous avions désapprouvé ses démarches imprudentes, pour les affaires de Flandre, il se méfierait de nos intentions; de plus, nous ne pouvions compromettre l'amiral, en mettant en scène son ami, M. de Briquemault. Walsingham me dit : « Je suis en correspondance avec le Comte Ludovic, pour les affaires de mer, je puis partir de là, pour envoyer un homme chargé d'instructions verbales. Briquemault lui donnerait des lettres pour l'amiral, et j'écirais au Comte sur ses affaires, de manière à l'induire entièrement en erreur. » Je louai Dieu de ce qu'il avait mis au cœur de Walsingham une idée que nous n'osions lui proposer, et lui demandai de hâter le voyage. Avant de prendre congé et de descendre du coche, je lui dit qu'il n'était pas besoin de lettres pour Coligny, que son homme irait avec Picheron, qui reviendrait comme chargé d'une dépêche. Il m'approuva, d'autant qu'il envoyait un homme d'honneur, devant passer probablement en Angleterre : il s'appelait le sieur Beel; il avait été envoyé naguère pour notre affaire; il épousa, plus tard, la sœur de Walsingham. Je le suppliai de rédiger de suite ses dépêches, parce que nous aurions celles du Roi dans deux jours; Picheron pourrait donc partir dès son retour de Chatillon.

Je descendis du coche et allai faire mon rapport à Briquemault, qui fut fort joyeux. Nous eûmes les lettres du Roi immédiatement, nous fîmes les nôtres, et sitôt Picheron arrivé, Walsingham, averti, nous envoya son homme, et nous les fîmes partir au soir, par la poste, le jour de Saint-Denis, en octobre. A La Rochelle, Picheron descendit, avec Beel, en un logis bourgeois, dont il ne sortit pas. Coligny préféra ne pas le voir, pour écarter les soupçons, et fut d'avis qu'il allât chez le Comte Ludovic sans se faire connaître; puis, là, il lui demanderait un entretien seul à seul, pour lui parler de la part d'un de ses amis (il lui glisserait à l'oreille Walsingham), qui avait recommandé le mystère, même vis-à-vis ses domestiques. Il le prierait de dire que lui, Beel, était un flamand dépêché par son frère, le Prince d'Orange. Ludovic fit bonne chère à Beel; il l'aurait encore mieux reçu, s'il eût connu son nom et sa qualité. Il prit sur lui, pour dissimuler, ne hâta pas son repas, et enfin se retira seul dans un cabinet avec Beel. Le comte lui demanda à qui il avait parlé avant lui. Beel répondit : « A personne, et qu'il ne parlerait qu'à lui seul, le suppliant, au nom de Walsingham, de ne souffler mot à qui que ce fut, de sa communication, pas même à l'amiral, seulement à la personne qu'il nommerait. Ludovic ayant juré d'être discret, Beel lui parla des preuves d'intelligence des deux Rois, ce que le comte savait par le grand Anthoine, et concluait que c'était se leurrer de chimères, que d'espérer le concours de Charles IX pour Guillaume de Nassau, que, du reste, on en serait éclairci par le voyage du cardinal Alexandrin, en Espagne et en France, car il venait pour resserrer les alliances et certifier que les deux souverains n'avaient rien à craindre l'un de l'autre, sans s'en rapporter aux apparences, quelles qu'elles fussent. Cette vérité incontestable fut à demi avouée par le comte, qui, toutefois, ne se décourageant pas, se promettait d'éveiller leur rivalité, mais c'était une chimère. Beel lui déduisit toutes les preuves de la dissimulation de Charles IX, de son mauvais vouloir pour Coligny et de sa haine contre les Huguenots. Le comte ne savait que répondre. — Beel continuant, établit que c'était cruauté de solliciter et presser, par tous les moyens, l'ami-

ral de venir à la Cour, car, après Dieu, il était l'espoir du parti! — Je ne lui ai jamais donné le conseil de se mettre dans les mains de Catherine, je ne commencerai pas aujourd'hui, dit Ludovic. — Mais, comment accorderez-vous tout cela avec l'intention de Charles IX, de ne rien faire à moins que Coligny ne vienne? Cette question de Beel rendit Ludovic muet. Alors, l'envoyé de Walsingham et de Briquemault répéta que ce n'était pas un honneur nouveau pour un Bourbon d'épouser une fille de France, que cette alliance n'avancerait pas les affaires du parti. « La menace de donner Marguerite au duc de Guise est frivole; quel avantage en tirera-t-il? Son père avait épousé M^{lle} de Ferrare, une petite-fille de France; tous les Guises sont issus d'une petite-fille de France; leurs prétentions en sont-elles avancées? La France, vous le savez, ne reconnaît aucun droit aux filles! » Le comte avoua que Beel était dans le vrai, parla des vaines réclamations des Anglais au x^v siècle, à cause d'une fille, de beaucoup d'autres épisodes historiques, et conclut qu'il ne fallait pas hasarder, sur des espérances détruites par la duplicité de la Cour, les affaires de France et de Flandre, la vie de l'amiral, des Princes et de tant de gens de bien qui se reposent sur eux! — Le comte ne nia rien, et confessa qu'en songeant à tout cela, les cheveux lui dressaient sur la tête, mais que faire? — Beel répondit : Il faut se garantir du mal, et faire le bien. Votre frère a beaucoup d'amis qui veulent l'aider; il ne faut pas le laisser se perdre, il y a remède partout. — Si j'en savais un, je l'appliquerais au péril de ma vie. — Il y en a, reprit Beel : nous autres anglais, qui favorisons votre marine, nous sommes prêts à nous mêler des affaires de France et de Flandre, en assurant la grandeur des Bourbons. Votre parti en France ne sera pas affaibli, mais fortifié. Pour dissiper une jalousie qui gâterait votre affaire, nous donnerons au Prince de Navarre une situation que n'apporterait pas une fille de France. Nous le ferons Roi d'Angleterre et de Navarre, Roi d'Irlande, premier Prince du sang, n'est-ce pas un grand remède? — Oui, vraiment, dit le comte, si cela se peut faire, je suis des vôtres. — Beel le prenant au mot s'écria : « Je veux vous faire l'honneur d'en être l'instrument; les choses sont

si bien disposées, qu'il n'y a qu'à dire oui, et je vous confierai que, sur un soupçon, ils sont en telle alarme à Blois, que pour y apporter empêchement, ils proposent le duc d'Anjou à Elisabeth ! Ce n'est pas sérieux (1) ! » Le comte était si ravi, qu'il tremblait d'un insuccès. — Beel lui affirma qu'il n'y manquait que le consentement de Jeanne de Navarre, qu'il fallait qu'il la persuadât. « Si j'avais charge de faire la demande en Angleterre, je rapporterais le consentement, et j'obligerais les deux nations unies à aller tête baissée en Flandre ! Vous sentez qu'il faut le plus grand secret (2) ! Mais, objecta Ludovic, si le duc d'Anjou est un prétendant, nous irriterons les Valois. — Peu importe, reprit Beel, c'est à Elisabeth à choisir ! — Il en faut communiquer à l'amiral, dit le comte. — Nenni, répondit Beel, il a été décidé que le meilleur négociateur serait un étranger : vous avez été choisi ; l'amiral est en tels termes avec la Reine de Navarre, qu'il ne peut être utile. — Le comte, convaincu, promit de faire de son mieux. Il demanda le reste du jour pour y penser, et voir comment il aborderait la princesse. « Elle m'écoute volontiers, dit-il, mais parfois, elle s'emporte pour un rien. » — Beel accéda à un jour, et même à deux jours de répit, et lui recommanda en partant de ne parler à personne, pas même à l'amiral, et d'être seul, quand il reviendrait le lendemain. Beel ne quitta pas son logis, où Picheron vint le voir par ordre de Coligny. Il fut ainsi informé de l'entrevue de Beel et du comte Ludovic. Coligny voulut donner quelques conseils à Beel, il feignit de se coucher, et Picheron lui amena l'envoyé anglais, mystérieusement. L'amiral approuva la prudence de Beel, et ajouta qu'il craignait que la Reine de Navarre ne fut entichée des idées de la Cour et ne s'y opiniâtât. Anthoine de Bourbon, avec la permission de Dieu, s'est perdu par sa manie de Lieutenant-Générale, et plusieurs avec lui ; de même Dieu châtiara l'ambition de Jeanne d'Albret, avec ce mariage. — Beel répondit que la connaissance du terrain donnait beaucoup de chances de succès : « Si elle est opiniâtre, on la laissera avec ses

(1) Walsingham, dans sa correspondance officielle, ne parle que du mariage du duc d'Anjou, sans y croire, il est vrai.

(2) C'est le mariage officiellement traité dans les lettres de Walsingham.

enfants, et on s'adressera au jeune prince de Condé. Dieu punit les fautes par elles-mêmes. — C'est très-bien, dit Coligny, mais elle me rendra responsable de tout, elle me veut tant de mal, que je préférerais mourir que d'avoir à traiter des affaires où elle ait autorité! Je ferai, du reste, consciencieusement ce que je pourrai. Il faut que le comte insiste sur ce que la Lieutenance-Générale a perdu le Roi, et le mariage Marguerite perdra la maison! Je suis d'avis que Ludovic s'appesantisse beaucoup sur ce que le mariage de son fils avec Elisabeth sera suivi de celui de sa fille avec le Roi d'Ecosse. Ces alliances royales la séduiront; assurez-la, en sus, de la restitution de la Navarre! — Beel répondit qu'il n'était pas chargé de parler du mariage d'Ecosse, que sa maîtresse y avait toute puissance, que si l'un se faisait, l'autre se ferait aussi, Elisabeth y étant favorable; espérons que Dieu inspirera la reine Jeanne, et que d'un seul coup elle pourvoira ses deux enfants. La Reine de Navarre me consultera, et je m'en ferai garant. — Alors Beel prit ses instructions, les lut à l'amiral, et constata que celui-ci devait tout diriger. Beel fut du coup déchargé. — Coligny dut fournir avis et moyens : « Le comte n'ira pas droit à la Princesse, qui fuit quand on la recherche. Il fera le malade, elle ira le voir. Il lui dira qu'il est malade des soucis que lui causent les mauvaises dispositions de Charles IX pour la Flandre, qu'il est désespéré du mécontentement causé par les perfidies du Roi. Il parlera des révélations du grand Anthoine et des malheurs qui menacent elle et sa maison; il reviendra sur la triste destinée d'Anthoine de Bourbon et ses inquiétudes du moment. Il indiquera qu'on pourrait se passer de Charles, et l'amènera à lui demander où est le remède? Alors Ludovic dévoilera le port assuré, et tirera d'elle le serment de garder le secret. — Cette consultation finie, Beel se retira qu'il était fort tard, et le sieur Picheron le reconduisit à son logis.

(A suivre.)

BIOGRAPHIE.

JEAN-JOSEPH PERRAUD

Nous croyons intéresser vivement nos lecteurs par la publication de la remarquable étude que M. Ch. Blanc, membre de l'Académie Française et des Beaux-Arts, vient de consacrer à notre éminent et regretté compatriote, le sculpteur Perraud.

Il y a quelques jours, me trouvant à côté de Perraud, à une séance de l'Académie des beaux-arts, je me tournai vers lui pour lui dire un mot tout bas ; mais il me regarda fixement sans répondre, et je crus que ce regard signifiait qu'il ne voulait pas interrompre, même par un chuchotement, une lecture que nous faisait en ce moment le secrétaire perpétuel de l'Académie. L'attaque de paralysie à laquelle devait succomber en si peu de temps ce brave artiste, qui fut un artiste supérieur, commençait à l'instant même sans que j'en eusse le moindre soupçon. A la fin de la séance, Perraud se leva lentement et sortit en traînant ses pas sur le parquet. Deux de ses confrères, qui s'en aperçurent, lui donnèrent le bras pour le reconduire, et ce ne fut qu'à son domicile, boulevard Montparnasse, que l'attaque se déclara, mais avec une force terrible et toujours croissante. Perraud avait perdu sa femme peu de temps auparavant, et la douleur profonde qu'il en avait ressentie a certainement avancé sa mort.

Si je ne me trompe, un autre chagrin le minait aussi. Je veux parler de l'accueil un peu froid fait par le public à la dernière œuvre que Perraud avait exposée : le *Jour*, groupe colossal, sculpté pour la ville de Paris, et que l'on voit à l'avenue de l'Observatoire, non loin de la belle fontaine, décorée par les chevaux bondissants de Frémiet, et par les *Quatre parties du monde*, de Carpeaux.

Voisin de Perraud, à l'Institut, depuis sept ou huit ans, je causais quelquefois avec lui, lorsque Gérôme, qui nous séparait, se trouvait quelque part en Orient. Perraud, né au village de Monay, dans le Jura, était le fils d'un pauvre paysan qui n'avait pas même la propriété de la misérable chaumière qu'il habitait. On juge quelle éducation dut recevoir un jeune garçon, né en 1819, dans l'école de son village, si tant est qu'il y eût là une école.

A 17 ans, il fut envoyé à Salins chez un maître menuisier-ébéniste,

qui faisait de la grosse sculpture en bois pour les retables, les bancs d'église, les chaires à prêcher, et qu'on appelait le père Auvernoy. Ce bon homme fut l'initiateur de Perraud dans l'art où notre petit villageois devait un jour s'illustrer. Rien de plus curieux, de plus amusant, que l'histoire de cet atelier de province, telle que la raconte Perraud lui-même dans les mémoires qu'il a laissés manuscrits à son excellent ami, M. Dantès, et dont nous avons eu communication. Aux yeux du jeune apprenti, Salins était une capitale, et la maison du père Auvernoy lui représentait l'humanité tout entière. Dès les premiers jours, il y avait exercé la sagacité naturelle de son esprit observateur, et rien ne lui avait échappé de ce qui accusait les différences de caractère et les passions bonnes ou mauvaises qui agitaient ce monde en miniature, l'amour, la jalousie, la vanité, l'hypocrisie, la droiture, la simplesse.

Quand il eut fini son apprentissage, Perraud entreprit un voyage de longue haleine, qu'il devait faire en partie à pied. Il partit pour aller chercher fortune à Lyon, et il y arriva au moment où la ville inaugurait la statue de Jacquard. Le sculpteur Foyatier y était venu à cette occasion, et il avait été naturellement choisi pour être un des juges du concours annuel de sculpture à l'Ecole des Beaux-Arts. Ce concours étant l'objet de discussions animées entre deux artistes, dans un atelier où Perraud avait trouvé de l'ouvrage, il prêta l'oreille, et, pour la première fois, il entendit parler de choses dont il n'avait aucune idée : du choix des formes, du caractère des draperies, du classique, de l'art grec, du style, du poncif. Ce fut pour lui un commencement de révélation. Il entrevit tout un monde nouveau, et il résolut d'y pénétrer en se faisant admettre à l'Ecole des Beaux-Arts de Lyon. Il va sans dire que, pour y travailler, il lui fallut employer ses nuits et ses dimanches à dépêcher la besogne qui lui procurait de quoi vivre. Avant la fin de l'année, Perraud eut le premier prix de sculpture à l'Ecole de Saint-Pierre.

Dans cette école, d'où sortirent tant de sculpteurs fameux, se trouvaient des moulages d'après l'antique, les Apollons, les Vénus, les Faunes et le Dioscoble et la frise du Parthénon. Les figures de cette frise, en particulier, étaient l'objet d'un cours oral fait avec chaleur et distinction par un M. de Ruolz, qui était moins un artiste qu'un archéologue, et qui discourait sur ces morceaux merveilleux plutôt d'après les livres qu'en vertu d'un sentiment personnel et spontané. Perraud ne comprenait pas encore, tant il est vrai que les yeux et le goût ont besoin d'éducation, même dans les natures les mieux douées, et que rien ne s'improvise. « Quand je regardais, dit-il naïvement, les

statues de l'Ecole des Beaux-Arts, le *Spartacus* de Foyatier me paraissait aussi beau, je l'avoue, que tant de morceaux antiques dont on nous vantait la supériorité. »

Un jour, Perraud ayant rencontré des figuristes italiens, de ceux qui portent sur leur tête une planche chargée de plâtres surmoulés, lia conversation avec eux et leur fit savoir qu'il avait eu le prix de sculpture à l'Ecole de Lyon. Nos Piémontais lui dirent alors qu'il devrait aller à Paris et concourir pour le prix de Rome. Le prix de Rome ? Ils lui expliquèrent ce que c'était, quelle gloire s'attachait à ce prix, et que, s'il venait à l'obtenir, il pourrait un jour entrer à l'Institut de France. Ces paroles allumèrent en lui une flamme secrète. Il eut à l'instant même l'intuition de son avenir ; il vit clairement qu'il aurait le prix de Rome, et qu'il serait un jour membre de l'Institut. Là-dessus, fort de ses petites économies et de sa volonté inexpugnable, il partit pour Paris, où son premier soin fut de chercher de l'ouvrage chez un ébéniste. Il fut embauché dans les ateliers de Fourdinois, au quartier de la Bastille. Mais, de la Bastille à l'Institut, il y a loin. Or, Perraud, chose singulière, avait l'idée que, pour parvenir à l'Institut, il fallait d'abord se rapprocher du palais, comme s'il eût senti que la vue des bâtiments et de la coupole qui les surmonte était seule capable d'entretenir le feu sacré de son ambition. Ce fut dans cette pensée qu'il sortit des ateliers de Fourdinois pour entrer chez un ébéniste non moins renommé, Planat, mais toujours avec la conviction intime qu'une fois sa vie assurée, il saurait bien emporter le prix de Rome.

Comment dire ce qu'il fallut d'énergie, de patience, de persévérance à Jean-Joseph Perraud, pour arriver seulement à se faire admettre dans l'atelier que dirigeaient en commun Ramey et Dumont. Sa pauvreté, ses manières rustiques, sa figure ingrate, où perçait néanmoins l'intelligence d'un regard profond, le firent longtemps rebuter. « Pourquoi voulez-vous échanger votre condition d'ouvrier connu et habile, contre les chances d'une vie d'artiste, où, pour un qui réussit, on en compte trente qui meurent de faim ? » Voilà ce qu'on ne cessait de lui dire. Mais Perraud entendait tenir le serment qu'il s'était fait à lui-même d'avoir le prix de Rome. Il mit dans ses démarches une telle obstination, il écouta si patiemment les longues histoires de Ramey qui, d'une seule traite, lui racontait l'Empire, les Cent-Jours, la Restauration et la Révolution de Juillet, qu'à la fin il arracha une place et un établi — ce qu'on nomme une *selle* — dans l'atelier de Dumont, à côté d'un jeune homme

nommé Jules Thomas, qui devait être lui aussi prix de Rome et membre de l'Institut.

Ce fut en 1847 que Perraud eut le prix en même temps que Maillet — car il y eut deux prix cette année là, — sur un très-remarquable bas-relief qu'on peut voir à l'Ecole des Beaux-Arts, et qui représente *Télémaque rapportant à Phalante les cendres d'Hippias*. Il y a dans ce bas-relief de la sagesse, de la jeunesse et de la science ; des parties tranquilles où glisse la lumière, et des parties colorées d'ombre par des draperies fouillées ; une belle figure, celle de Télémaque, délicatement et doucement modelée, en opposition avec le torse plus ressenti du vieillard qui pleure en embrassant l'urne funéraire. Perraud ne connaissait pas encore la décision des juges, lorsque Duret lui dit : « Votre bas-relief est bien conçu et d'une bonne exécution ; mais il y faudra faire quelques changements quand vous serez à Rome... » A ces mots *quand vous serez à Rome*, Perraud comprit qu'il était le vainqueur : il fut pris de vertige, il s'évanouit.

Ceux qui ont parlé avec dédain du prix de Rome et qui en ont rêvé la suppression ne se doutent pas certainement qu'ils porteraient par là un coup mortel à la sculpture française, en étouffant l'émulation la plus vive, la plus noble, et en fermant le temple où se conserve le dépôt sacré des traditions et des principes qui éclairent l'art du marbre et l'art du bronze.

A Rome, Perraud vivait retiré, plongé dans l'étude de son art, et tout entier aux aspirations les plus hautes. Il s'y trouvait avec les sculpteurs Cavelier, Guillaume et Thomas, avec les peintres Cabanel et Baudry, avec les architectes Paccard et Charles Garnier. Une étroite amitié se forma dès les premiers jours entre Perraud et Cabanel ; l'un et l'autre, ils étaient préoccupés, non pas de réussir, mais de bien faire. Ce qu'il y a de plus élevé dans l'art et de plus grand, était l'objet de leur admiration, de leur culte. Ils pensaient, ils travaillaient ensemble, ils se communiquaient leurs sentiments, ils échangeaient leurs observations, et cette espèce de collaboration morale enfanta bientôt deux ouvrages qui ont marqué dans l'Ecole. Le peintre fit son *Moïse*, le sculpteur modela son bas-relief des *Adieux*.

Il faudrait avoir l'âme bien froide ou bien cuirassée pour voir ce bas-relief sans en être ému. Notre art statuaire n'a produit, je crois, rien de plus pur, rien de plus grec. La première fois que je le vis, dans l'atelier de Perraud, j'étais candidat pour l'Institut, et, le croirait-on, j'oubliai complètement l'objet de ma visite, j'oubliai ce que jamais un

candidat n'oublie ! et le sculpteur, qu'on était allé quérir, me trouva immobile, ébahi devant son ouvrage, que je prenais sincèrement pour un moulage d'après l'antique. Le bas-relief représente un jeune héros qui, partant pour la guerre, vient dire adieu à son vieux père et à sa fiancée. En entendant la voix de son fils, le vieillard, assis et aveugle, lui tend les bras ; il le regarde à tâtons du bout de ses mains, dont l'une caresse la joue imberbe de ce jeune homme qui va peut-être mourir dans les combats. La jeune fille, serrée dans ses fines draperies, appuie sa tête sur l'épaule de son fiancé ; elle cache son visage aux spectateurs et ses larmes aux dieux pénates, qui blâmeraient sa faiblesse. Par quelle mystérieuse puissance, au moyen de quelques lignes tracées sur un mur de marbre, et de trois figures qu'elle fait sortir des profondeurs de la matière, la sculpture peut-elle ainsi nous reporter aux temps homériques, nous faire croire à l'apparition d'un Ajax ou d'un Achille, nous donner le mirage d'une action qui se passe dans le palais du roi des Locriens ou des Myrmidons, et qui, à peine saillante sur l'épaisseur de la muraille, va peut-être s'y effacer et disparaître comme un songe.

Si l'âme humaine n'était que la résultante d'une certaine combinaison de molécules, si elle n'était pas une flamme sacrée, une flamme fugitive, indépendante des corps qu'elle traverse et qu'elle abandonne, comment s'expliquer qu'une âme d'artiste aussi délicate, aussi noble, eût été enfermée pour y périr dans le corps malade de ce pauvre sculpteur, qui n'était rien moins que beau et qui souffrait tant de ne pas l'être.

De quelle manière cet apprenti ébéniste, si longtemps inculte, façonné à tailler en bois des imageries d'une banalité écoeurante, a-t-il pu en si peu de temps concevoir des formes d'une grâce idéale, deviner le style, se pénétrer de la simplicité, de la grandeur antiques, et, en évoquant les personnages d'Homère, se représenter avec eux le poète aveugle, comme s'il était devenu, par une transfiguration sublime, le père des héros qu'il a chantés !

Le bas-relief des *Adieux* fut le premier envoi de Perraud, tant lui avait servi un séjour d'une année dans cette ville de Rome où le sentiment du beau est mêlé à l'air qu'on respire, où le recueillement est facile, où l'on a constamment sous les yeux une race qui n'est point dégénérée, un peuple aux mouvements fiers, aux allures involontairement héroïques. C'est de Rome que nous sont venus presque tous les chefs-d'œuvre de la sculpture contemporaine, depuis le *Danseur* de Duret jusqu'au *David* de Mercié.

C'est de Rome aussi que Perraud envoya son *Adam*, figure puissante,

d'un grand caractère, touchée par places à la Michel-Ange, et dont la signification était celle de l'homme prêt à lutter avec sa destinée. Assis, appuyé sur une branche d'arbre, la tête retournée vers l'horizon, comme s'il mesurait du regard la longueur et les difficultés du voyage, le père de l'humanité résume en lui toutes les forces, tous les tourments, toutes les énergies de sa postérité future... Malheureusement, la plume est impuissante à exprimer ce que le moindre croquis ferait comprendre si aisément, et la description par l'écriture, si habile qu'elle soit, n'éveille dans l'âme du lecteur que des ressemblances plus ou moins éloignées, des analogies plus ou moins faibles, que chacun modifie encore selon la nature de son esprit, selon son cœur.

« La figure d'*Adam*, le bas-relief des *Adieux*, l'*Enfance de Bacchus*, me disait un sculpteur éminent, le directeur de l'Ecole des Beaux-Arts, devraient être dès à présent transportés au Louvre. Ces ouvrages sont en effet consacrés par l'admiration des artistes et du public, et, si j'étais le ministre, je n'hésiterais pas à rendre sur-le-champ cet honneur posthume à la mémoire de Perraud. » Excellente et généreuse pensée ! Mais le public ne connaît pas encore le bas-relief des *Adieux* que Perraud a gardé vingt-cinq ans dans l'ombre de son atelier, faute de pouvoir l'exécuter en marbre. Enfin, le marbre lui a été donné par les ordres de M. Jules Simon, et l'on verra au Salon prochain ce morceau rare, digne de passer pour antique et digne de l'être.

Sculptée en marbre et coulée en bronze, reproduite par la photographie, la gravure et les réductions de Barbedienne, l'*Enfance de Bacchus*, dite aussi le *Faune*, est connue de tout le monde. A l'Exposition universelle, ce groupe valut à Perraud la grande médaille d'honneur. C'était justice. Le sculpteur en avait conçu l'idée à Rome, en passant un jour devant la fontaine *del Tritone*, près du palais Barberini, fontaine dont l'eau jaillit par une coquille dans laquelle souffle un triton. Mais, qu'il y a loin du faune de Perraud au triton de la fontaine, aujourd'hui déformé par les mousses et les stalagmites ! Tout-à-l'heure, ce faune jouait de la syringe qu'on voit à ses pieds, ou dansait avec les dryades au son des cymbales. Maintenant il est assis sur un rocher, et il se défend contre les lutineries de Bacchus enfant. Grimpé sur les épaules du Faune, le jeune dieu veut d'une main le frapper de son thyrses, et de l'autre main il lui tire une oreille. Les bras levés, le faune retient les deux bras de l'enfant et sourit à ses malices. Malgré les écarts de membres auxquels donne lieu le mouvement de ces deux figures, le groupe conserve son assiette sans avoir besoin de tenons, et c'est déjà un

mérite que cette stabilité rassurante dans un ouvrage aussi animé, aussi remué. Bien que les lignes en aient été péniblement cherchées, elles se rachètent avec assez de bonheur et se pondèrent.

Que si l'on en vient à l'analyse de ces figures, on y trouvera de très-grandes beautés avec un léger défaut dans le choix des formes. Le faune a les bras un peu maigres en comparaison de son torse, qui présente de si beaux développements, torse plein, évasé, habillé de muscles souples et forts. Les jambes, pliées et posées l'une sur l'autre, sont élastiques, nerveuses, dessinées à merveille sous tous les aspects, et, sauf la rotule gauche à laquelle il semble manquer un peu de marbre, elles sont parfaites de mouvement, de galbe, de modelé. La tête du Bacchus enfant est intéressante par son expression de mutinerie et de fine malice. Quant à celle du faune, le caractère en est moderne. C'est un type de paysan calabrais plutôt qu'un demi-dieu champêtre. Je ne lui trouve ni les cheveux plantés assez bas, ni l'os frontal serré comme celui des animaux bondissants, ni la pommette assez haute, ni le nez court et plat, toutes particularités de la forme qui distinguent les dieux agrestes, ceux qui étaient apparus aux artistes grecs comme les précurseurs mystérieux de l'humanité.

Ah! c'est un grand art que la sculpture, et par moments l'on est tenté de le regarder comme le plus grand de tous, parce qu'il est à la fois semblable à la réalité et bien supérieur à la nature, consistant et idéal, palpable et divin. Ses figures se meuvent, mais leur mouvement est immobile; elles sont vêtues de chair, mais cette chair, en perdant ses couleurs, s'est durcie dans l'éternité du marbre. Elles sont vivantes, mais de la vie des dieux. Et c'est justement cette alternative de vérité et d'illusion, de mouvement et d'immobilité, qui est la poésie de la sculpture.

Bien qu'il n'ait travaillé que vingt-huit ans, Perraud a fait plus de trente statues et une quinzaine de bustes, sans compter le groupe qui décore la façade du nouvel Opéra, et celui qui est placé dans l'avenue de l'Observatoire. Les modèles de ses ouvrages suffiront à former à Lons-le-Saunier un musée qui déjà porte le nom de Perraud. Mais il faut convenir qu'il y a beaucoup d'inégalité dans son œuvre. Le goût lui a fait défaut quelquefois, et une certaine contrainte a refroidi les sculptures qu'il a exécutées pour l'Etat.

Ainsi les *Cariatides* qui soutiennent le linteau d'une porte, dans la rotonde construite par Labrousse, à la bibliothèque nationale, manquent d'élégance et semblent cacher sous leurs draperies de convention des

formes engorgées. Dans le groupe décoratif de l'Opéra, le *Drame lyrique*, les morceaux sont meilleurs que l'ensemble. La farouche Euménide aux ailes déployées, qui agite la hache et la torche, le fer et le feu, en mettant le pied sur la poitrine d'un homme renversé à terre, est à elle seule un drame de marbre, je veux dire un drame sculptural, sans mélange de pittoresque, et auquel ne sont pas liées les deux figures de comparses qui viennent là pour compléter la symétrie dans la décoration du monument.

Les allégories que Perraud a modelées pour le pavillon de la Trémoille, aux Tuileries, pour l'escalier du Palais de Justice, édifié par M. Duc, la *Ville de Berlin*, à la gare du Nord, les statues de Mansard et de Lalande, au nouveau Louvre, sont de bonnes figures d'atelier, que d'autres auraient pu faire et qui n'exigent guère que du savoir. Mais partout où le sculpteur a tenu le ciseau, il a mis dans son travail de la résolution, de l'accent, et sans viser, comme Carpeaux, à la morbidesse, à la palpitation des chairs sans multiplier les fossettes et les trous, il a su avoir une exécution voulue, puissante, et d'une chaleur contenue.

L'exécution : voilà ce qui distingue Perraud et le met en première ligne parmi les artistes de son temps. C'est là une faculté maîtresse dans la sculpture ; cependant il y faut quelque chose de plus : des lignes bien trouvées, qui de loin se débrouillent, des silhouettes heureuses, et une grâce de mouvement qui paraisse motivée par le naturel. Ces qualités, l'artiste les a eues dans sa dernière œuvre, *Vénus fouettant l'Amour*, groupe d'un style charmant, qui par malheur reste inachevé. La beauté n'y est pas altérée par l'expression, et Perraud a eu la même fortune dans sa belle figure du *Désespoir*, exposée en 1861, et pour laquelle il eut la médaille d'honneur au Salon, huit ans après.

Ce qu'on ne sait point, c'est que le *Désespoir* exprime un sentiment personnel au sculpteur, une douleur amère, accablante, dont il n'a fait confidence qu'au marbre. Amoureux d'une jeune fille qu'il espérait épouser, il la vit mourir et il pensa mourir lui-même. Longtemps il pleura, solitaire et inconsolé. Il demeurait des heures entières assis, le front incliné, les mains croisées à la hauteur de ses genoux, la paume en dehors. Un jour, le statuaire en lui se réveilla, il fut frappé de sa propre attitude, et il eut l'idée d'accuser en marbre toute sa douleur. Il la personnifia dans la figure d'un beau jeune homme à qui l'infortune n'a rien ôté pourtant de sa beauté. Sauf la tête, dont la chevelure négligée, le masque amaigri et les yeux caves marquent une profonde désolation, rien n'est diminué, rien n'est appauvri dans le corps élégant

et robuste du désespéré. Elle est d'un véritable artiste, l'opposition que le sculpteur a ressentie entre l'abattement qu'exprime la tête penchée dans l'ombre, et la fermeté d'un corps qui n'a subi aucune atteinte. Et combien est touchante l'expression de ce jeune homme, qui tout-à-l'heure était encore fier, et qui maintenant, navré de douleur, reste encore beau !

M. Pasteur, membre de l'Institut, ami de Perraud, étant un jour en admiration devant la statue du *Désespoir*, le sculpteur eut un moment d'expansion et il lui raconta ce que je viens de dire. Ce fut d'amitié que Perraud fit le buste de M. Pasteur, buste bien travaillé sans doute, mais dont la ressemblance manque de précision et de finesse. A vrai dire, il en est ainsi de la plupart des bustes commandés à l'artiste, ou spontanément exécutés par lui, ceux par exemple de Firmin Didot, de Schnetz, du statuaire Dumont, de Berlioz ; ce dernier buste est déparé par une mèche de cheveux qui tombe en arc-de-cercle sur le front du musicien, et dont l'imitation en marbre a quelque chose de puéril.

Spirituel autant que sensible, Perraud avait un cœur d'or et une langue redoutable. Il excellait à lancer des traits qui allaient droit au but, à résumer, par exemple, la critique d'un ouvrage d'art par une image colorée ou une parole mordante. Aussi avait-il peu d'amis, parce qu'il montrait son esprit et cachait son cœur. Qui le croirait ? Cet artiste sans éducation première, qui n'avait eu pour se former que des livres, il écrivait des lettres remarquables. Il y rencontrait souvent l'éloquence, celle d'un paysan du Danube, et il devinait l'art d'écrire, comme il avait, lui sculpteur, deviné le style.

« Un jour, écrit-il à une dame de ses amies, M^{me} P..., j'étais à la villa d'Este, à Tivoli. Guméry était d'un côté de ce canal étroit, à eau fraîche et courante, qui traverse la villa à mi-côte. Il était du côté d'en bas et tendait de ses deux mains une coupe de son invention, improvisée avec une feuille de plante pétasique, remplie d'eau fraîche, à une jeune fille qui était de l'autre côté, et qui tendait adorablement son col blanc et délicat pour boire, en ramenant sa robe sur ses genoux pour ne pas la mouiller. Placé à quelques pas plus loin, de profil, j'admirais extatiquement ce ravissant tableau qui se détachait sur un des plus beaux paysages du monde et que mon émotion complétait encore, pendant que la mère me parlait de je ne sais quoi.... Instant sublime, éternel, qui est resté empreint en moi en traits de feu et que la désillusion de la réalité n'a pas affaibli..... »

Au moment de l'invasion, Perraud était à Monay avec sa femme, la

créature la plus douce, la plus dévouée qui fut jamais. Les lettres qu'il écrivait de ce village à son ami Jules Thomas étaient navrantes : « Nos contrées sont épuisées; plus de grains, plus de farines, plus de foin, plus de bétail, et 25 fr. de rançon par tête, sans distinction d'âge ni de sexe. L'ennemi se fait vivre honteusement chez le plus pauvre malheureux des campagnes. Il est partout : la plus humble chaumière perdue dans les bois, rien n'a échappé. C'est la ruine pour toute une génération, et combien parmi les cultivateurs n'atteignent pas une fois dans leur vie une avance de 150 fr. franche d'emploi ! Quelle année ! quel hiver ! quelle date dans notre histoire, si toutefois il y a encore une histoire pour la France... »

Et dans une autre lettre, après une peinture saisissante des horreurs de la guerre, il ajoute : « C'est tout de notre faute. Un peuple vaniteux, présomptueux, qui vante son bon sens, son esprit, avec la prétention de donner le ton à l'univers, après avoir fait une révolution gigantesque, incomparable, pour la conquête des droits souverains de l'homme, ne trouve rien de mieux, au bout de soixante ans, que de se faire interdire dans la gérance de ce qu'il a le plus précieusement à surveiller, et de se remettre aveuglément dans les mains d'un homme qu'il ne connaissait que par des extravagances !... Il a mérité son sort... »

Dans Perraud, l'âme était robuste et le corps débile. Bien qu'il fût, dès l'enfance, affligé d'une congestion pulmonaire à l'état chronique, il était puissant et fort par la volonté. C'était un Puget corrigé par l'antique. Lorsque la ville de Paris lui commanda le groupe colossal du *Jour*, il avait rêvé un groupe d'Hercule et Antée, et il l'avait ébauché en terre glaise d'un pouce frémissant. Ne pouvant exécuter librement ce qu'il avait imaginé et qui eût été superbe, il fit ce qu'on lui commandait. Son Hercule au torse athlétique, violent et montueux, aux jambes d'un dessin sans pareil, devint un moissonneur buvant à une cruche qu'une femme lui tient penchée. Mais cette femme, moitié Vénus, moitié naïade, est une figure ajoutée après coup ; elle s'arrange mal avec celle du travailleur, dont le statuaire a fait un héros. Celui-ci, en revanche, est d'une beauté si mâle et si fière, que l'auteur du fameux *Torse* antique ne l'aurait point désavoué.

Lorsqu'il est mort, Perraud avait fini sa carrière de sculpteur. La maladie, le chagrin, la conscience de son état l'avaient anéanti. Depuis plusieurs mois, il pouvait à peine parler : « Tout mon être est en ruine irréversible, écrivait-il à M. Pasteur, je n'ai plus qu'à rester plié sur moi-même en achevant ma triste existence. » La mort a donc été pour

lui une délivrance, et, avant de la voir venir, plus heureux que tant d'autres, il a pu accomplir sa destinée et marquer à jamais sa place dans l'Ecole française par deux morceaux rares, l'*Adam* et le *Désespoir*, et par deux chefs-d'œuvre, l'*Enfance de Bacchus* et le bas-relief des *Adieux*.

SÉANCE GÉNÉRALE DU 14 SEPTEMBRE 1876.

Présidence de M. le D^r BOUSSON.

La séance est ouverte à 10 heures. Le procès-verbal de la dernière séance est lu et adopté.

M. le Ministre de l'Agriculture et du Commerce envoie une instruction sur l'Institut agronomique récemment fondé, ainsi que le programme des cours qui auront lieu dans cet établissement. Mention en sera faite au Bulletin.

M. le Président de la Société archéologique de Tarn-et-Garonne demande l'échange de notre Bulletin avec les publications de la Société qu'il préside. Adopté.

M. Bonzon, capitaine en retraite à Dôle, envoie une Étude sur les nuages orageux et sur la manière de préserver les récoltes de la grêle. Renvoi à la commission d'impression.

Il est donné lecture d'une Revue des journaux agricoles et scientifiques, par M. le D^r Rouget.

La Société prend note des renseignements qui lui sont donnés par les membres présents sur les candidats qui se sont fait inscrire pour les différents Concours de la présente année. Elle nomme pour arrêter définitivement la liste des lauréats, une Commission composée de MM. Baille, Faton et Mareschal.

Une autre Commission composée de MM. Baille, Pelletier, Faton et Louis Maltre est chargée de s'occuper, dès à présent, des moyens d'assurer une représentation aussi complète que possible des vins du Jura à l'Exposition universelle de 1878.

M. le Président expose ensuite que sur la demande du Conseil général du département, des pourparlers sont ouverts entre la Société et le Comice agricole de l'arrondissement, pour arriver à leur réunion en une seule Société. Une longue discussion s'engage, à la suite de laquelle une Commission composée de MM. Demougin, Baille, Pelletier, Faton

et Mouchot, est chargée d'assister M. le Président dans les négociations qui vont avoir lieu à ce sujet.

La séance est levée à 11 heures 1/2.

DISTRIBUTION DES RÉCOMPENSES

ACCORDEES A LA SUITE DU CONCOURS AGRICOLE DE 1876.

La distribution des récompenses accordées à la suite du Concours agricole de 1876 a eu lieu le 25 septembre, à 3 heures du soir, dans une des salles de l'Hôtel-de-Ville, sous la présidence de M. Bergère, ancien Sous-Préfet, adjoint au maire et Conseiller d'arrondissement, remplaçant M. le Maire de Poligny, empêché.

M. Bergère a ouvert la séance par quelques paroles d'encouragement aux agriculteurs présents. « La France, leur a-t-il dit, sûre de son lendemain, peut désormais se livrer avec confiance aux travaux de la paix, et spécialement aux travaux agricoles, si importants pour notre région. »

M. le Dr Bousson, Président de la Société, a pris ensuite la parole. Son discours, que nous reproduisons plus loin, nous dispensera de donner à nos lecteurs des détails sur le nombre et la nature des récompenses accordées. L'appel chaleureux qu'il a adressé aux sociétaires des fromageries du Jura, dans le but d'arriver à une entente pour le choix des bons reproducteurs de vaches laitières, a trouvé un écho parmi les nombreux cultivateurs présents. Ils l'ont prouvé par les applaudissements qui ont accompagné et suivi le discours de notre Président.

Le Secrétaire-Général a ensuite appelé les récompenses dans l'ordre suivant :

TAUREAUX.

- 1^{er} Prix, offert par MM. Tierzonnier, frères, propriétaires à St-Lothain. — Médaille de bronze et 50 francs, à M. Jacques Damelet de Villersfarlay.
- 2^e id. — Médaille de bronze et 50 francs, à MM. Rigoulet, frères, du Fied.
- 3^e id. — Médaille de bronze et 30 francs, à M. Chauvin, Pierre, de la Chaux-Denis, commune de Pont-d'Héry.
- 4^e id. — Médaille de bronze et 20 francs, à M. Fournier, Hippolyte, de Tourmont.
- 5^e id. — Médaille de bronze et 20 francs, à M. Jacques Damelet, de Villersfarlay.
- 6^e id. — Mention honorable et 10 francs, à M. Bourgeois, Léon, des Arsures.

- 7^e id. — Mention honorable et 10 francs, à M^{me} veuve Fournier, de Tourmont.

GÉNISSES.

- 1^{er} Prix. — Médaille de bronze et 50 francs, à M. Dumont, Emile, de Dournon.
2^e id. — Médaille de bronze et 30 francs, à M. Joseph Aubert, de Poligny.
3^e id. — Médaille de bronze et 30 francs, à M. Mottet, Albin, de Passenans.
4^e id. — Médaille de bronze et 20 francs, à M. Boulot, Auguste, de Saint-Lothain.
5^e id. — Médaille de bronze et 20 francs, à M. Bougenot, Augustin, de Tourmont.
6^e id. — Mention honorable et 10 francs, à M. Chauvin, à la Chaux-Denis, commune de Pont-d'Héry.
7^e id. — Mention honorable et 10 francs, à M. Midol, Élie, de Chausseuans.

ENSEIGNEMENT AGRICOLE.

Médaille d'or et le Traité de chimie de Malaguti, à M. Cretin, officier de l'Instruction publique, instituteur à Mont-sous-Vaudrey.

SERVITEURS RURAUX.

- 1^{er} Prix. — Médaille de vermeil et prime de 30 francs, à M. Paget, fromager à Chamole (50 ans de services dans la même commune).
2^e id. — Médaille d'argent et prime de 30 francs, à M^{lle} Mottet, Rosalie (35 ans de services chez M^{me} Guérillot, à St-Lothain).
3^e id. — Médaille d'argent et prime de 30 francs, à M. Savard, Joseph (42 ans de services chez M. Lebrun, à Ounans).
4^e id. — Médaille de bronze et prime de 25 francs, à M^{lle} Junier, Françoise (40 ans de services chez M. Boisson, à Oussières).
5^e id. — Médaille de bronze et prime de 20 francs, à M. Girod, Pierre-Maurice (30 ans de services chez MM. Chauvin, frères, à la Chaux-Denis, commune de Pont-d'Héry).
6^e id. — Médaille de bronze et prime de 20 francs, à M. Bergère, François (30 ans de services chez M. Lambert, à St-Lothain).
7^e id. — Médaille de bronze et prime de 20 francs, à M^{lle} Humbert, Othilie (22 ans de services chez M^{me} Sauldubois, à Barretaine).

SOCIÉTÉS DE FROMAGERIES

QUI ONT FAIT CHOIX DE BONS REPRODUCTEURS.

Prix unique. — Une prime de 150 francs à la fromagerie de Villersfarlay.

Le Concours de jeune bétail avait eu lieu le matin à 9 heures. Il présentait une amélioration sensible sur ceux des années précédentes, tant pour le nombre que pour la qualité des taureaux et des génisses ame-

nées. Aussi, le jury a-t-il épuisé toutes les récompenses mises à sa disposition. Sur sa proposition, la 2^e prime des taureaux a même été élevée de 30 à 50 francs.

A midi, un banquet par souscription réunissait les membres du jury, un grand nombre de sociétaires et les principaux lauréats. Deux toasts ont été portés, l'un par M. Bousson, l'autre par M. Budin, Président du Comice agricole de l'arrondissement. Tous deux ont bu à la fusion des deux Sociétés agricoles de l'arrondissement, fusion qui se réalisera certainement dans un bref délai, si les membres des deux Sociétés montrent le même esprit de conciliation que les deux honorables Présidents.

Il est une devise, a dit M. Budin, qui réunira toujours les agriculteurs du Jura, c'est : *Agriculture et Patrie*.

DISCOURS DE M. LE D^r BOUSSON.

Depuis plusieurs années, notre Société s'occupe d'une manière toute spéciale de l'amélioration de notre bétail et surtout de nos vaches laitières. Nous avons la certitude de pousser ainsi nos cultivateurs dans la voie de la prospérité.

N'est-il pas constant, en effet, que le bétail, et les fromageries plus encore que le bétail, ont apporté l'aisance et la fortune dans nos montagnes, et commencent à produire le même effet dans la plaine, où l'aisance est la conséquence de l'établissement des fromageries qui s'y généralise.

Mais, dans la plaine plus encore que dans la montagne, où le bétail est plus beau, il est urgent de s'occuper très-sérieusement de l'amélioration de notre race, qui est loin d'atteindre à la perfection dont elle est susceptible.

Nous l'obtiendrons, toutefois, cette perfection ; mais pour cela, Messieurs les cultivateurs, vous que cette question intéresse spécialement, vous devrez seconder bien franchement les efforts que fait notre Société pour atteindre ce but. Votre tâche ne sera pas difficile à remplir, car elle se bornera tout simplement au choix de vos reproducteurs et de vos élèves. Ces choix bien faits, vous n'éprouverez pas plus de difficulté à élever un animal ayant des formes élégantes, portant les signes caractéristiques de l'aptitude à la production laitière, et doué de la disposition à l'engraissement, qu'à nourrir un animal sans mérite, privé de toute qualité, comme on en rencontre beaucoup trop encore dans notre pays, malgré l'impulsion donnée par un certain nombre d'agriculteurs intelligents qui s'occupent très-sérieusement de l'amélioration de leur

bétail, et meublent leurs étables d'animaux distingués, avec lesquels ils obtiennent de brillants succès dans tous les Concours.

La voie vous est ouverte, pourquoi ne marcheriez-vous pas sur les traces de ces éleveurs intelligents, dont le nombre augmente de jour en jour? Nous l'avons constaté à Champagnole, lors du dernier Concours du Comice agricole de notre arrondissement, où nous avons été fort heureux de voir quelques-uns de ces nouveaux venus obtenir de nombreuses récompenses.

Le Concours d'aujourd'hui est la grande fête de notre Société; aussi, le voyous-nous avec bonheur grandir en importance. Nous ne sommes qu'à la quatrième année de ce Concours de jeune bétail, et déjà nous y voyons figurer un assez grand nombre d'animaux, dont plusieurs de premier choix, quoique les admissions soient très-limitées; car, les animaux âgés de plus de 30 mois ne sont pas admis à concourir; ceux qui ne portent qu'un écusson peu développé — et ils sont de beaucoup les plus nombreux parmi nos jeunes animaux, — ne peuvent espérer de récompenses : avec toutes ces éliminations, notre Concours ne peut être peuplé de très-nombreux concurrents.

Nous avons la satisfaction de vous annoncer que, grâce aux larges subventions que nous accorde le Gouvernement, nous avons pu placer des taureaux modèles dans quelques fromageries, et que dès cette année, nous donnerons plus d'importance à quelques-unes de nos primes. Désormais, nos efforts tendront surtout à augmenter celles que nous accordons aux fromageries, dont les sociétaires signent l'engagement de se servir uniquement de taureaux bien écussonnés, choisis ou approuvés par le comité directeur de la fromagerie. Nous ne doutons pas de l'efficacité de ce moyen pour obtenir de prompts et remarquables succès dans l'amélioration que nous poursuivons.

Seule, la fromagerie de Villersfarlay a rempli cette année ces conditions; nous avons vérifié nous-même, sur les lieux, la présence de taureaux bien écussonnés et l'existence de l'engagement pris, par les sociétaires, de s'en servir uniquement. Elle a donc mérité la prime offerte aux trois premières fromageries qui nous feraient connaître qu'elles étaient en mesure de nous donner les preuves que nous demandions.

Il nous restait 400 francs à distribuer sur cet article, auquel nous attachons une si grande importance, que nous n'avons pas cru pouvoir détourner la minime partie de cette somme, de sa première destination, et de 50 francs, nous avons porté à 450 fr. la prime accordée à la société fromagère de Villersfarlay. Elle l'avait bien méritée, cette prime, en

donnant un si bon exemple, et surtout en surmontant de nombreux obstacles, grâce à l'active intervention d'un homme intelligent et dévoué. Pourquoi ne nommerais-je pas M. Perrot, notaire et maire de Villersfarlay.

Grâce aussi à la généreuse bienveillance du Conseil général de notre département, qui, pendant sa dernière session, a augmenté de 200 fr. la subvention qu'il nous accordait. Cette prime conservera son importance pour l'année prochaine; ainsi, dès aujourd'hui, nous offrons une prime de 150 fr. à la fromagerie qui, la première, nous fera connaître qu'elle a rempli les conditions imposées pour l'obtenir. Nous accordons 100 fr. à celle qui se présentera la seconde dans les mêmes conditions, et 50 fr. à la troisième, sauf à voir plus tard si nous ne pourrions pas, comme aujourd'hui, faire mieux encore, car l'emploi de ce moyen nous fait concevoir les plus belles espérances d'arriver promptement à améliorer notre bétail et surtout nos vaches laitières.

Hâtez-vous donc, Messieurs, de vous mettre en mesure : les plus habiles seront récompensés de la diligence qu'ils apporteront à remplir les conditions exigées. Si vous éprouviez des difficultés pour faire le choix de vos taureaux, nous nous mettons à votre disposition pour vous aider de nos conseils.

Nous avons un autre genre de mérite à récompenser : les bons serviteurs ruraux deviennent de plus en plus rares, on ne saurait donc leur donner trop d'encouragements.

Nous n'oserions pas nous plaindre d'être trop riches en candidats de si bon aloi, mais nous regrettons bien vivement — nos ressources étant très-limitées — de nous trouver dans la triste nécessité d'ajourner un bon nombre de récompenses.

Nous avons commencé par les plus pressés, c'est-à-dire par les plus âgés; nous avons hâte de donner à ces vieillards la satisfaction de jouir de ces honorables récompenses. Cependant, quel que soit le mérite de cette considération, elle eût été insuffisante s'ils n'avaient été aussi les plus méritants. Ce sont eux qui offrent les plus longs services au même poste ou dans la même famille. Le grand nombre des candidats nous a mis dans la nécessité d'éliminer d'abord tous ceux qui n'avaient que 20 ans de services.

Les Concours des serviteurs ruraux n'ont lieu qu'à des intervalles plus ou moins éloignés; notre Société n'en avait pas eu depuis 1862. Mais nous en aurons un nouveau l'année prochaine, et nous distribue-

rons alors les récompenses que nous aurions désiré pouvoir décerner cette année.

Enfin, nous avons proposé des primes aux instituteurs qui donneraient des notions d'agriculture, d'horticulture et d'arboriculture à leurs élèves. Un seul s'est présenté, mais il a mérité une belle récompense.

Je finis, pour ne pas vous faire attendre plus longtemps la distribution des récompenses que vous avez si bien méritées, et que nous sommes heureux de vous offrir.



REVUE DES JOURNAUX AGRICOLES ET SCIENTIFIQUES,

PAR M. LE DOCTEUR ROUGET (D'ARBOIS), MEMBRE FONDATEUR.

Plantes carnivores (1). — Toutes les plantes *carnivores* ont les mêmes mœurs, les mêmes habitudes; ce qui varie chez elles, c'est la structure, c'est le mécanisme de leurs pièges.

Les seuls représentants des végétaux *carnivores* étudiés sont, en France, les *drosera*. Bien que leur petite taille ne leur permette pas l'entrée de nos jardins, l'élégance de leurs formes, leur brillant coloris, et surtout l'étrangeté de leurs mœurs, leur assurent un rang distingué parmi les plantes d'appartement.

Rien de joli comme ces petites plantes de nos prairies tourbeuses. La sombre verdure des mousses au milieu desquelles elles se cachent fait ressortir leur éclatante couleur. Appliquées en rosettes sur le sol, leurs feuilles, de forme variable selon l'espèce, sont couvertes de glandes et de poils. Les glandes sont richement teintées de pourpre. Les poils, d'une admirable structure, laissent échapper une gouttelette d'un liquide transparent qui réfracte brillamment la lumière.

Frappés par ce gracieux aspect, les anciens avaient donné à nos *drosera* le nom poétique de *Rossolis*, *rosée du soleil*. Les alchimistes, ces infatigables chercheurs, les faisaient entrer dans les mixtures qui devaient les rendre possesseurs de la pierre philosophale.

Pendant longtemps, ils furent pour nos médecins l'herbe aux goutteux; mais la médecine a, comme l'horticulture, ses modes et ses caprices, et il y a peu de temps, nos *drosera* n'étaient plus connus que des botanistes, quand les expériences des savants sont venus leur rendre la célébrité.

(1) A. VIALLANES, *Bulletin de la Société d'horticulture de la Côte-d'Or*.

Comme la *dionée*, ils attirent l'insecte par l'éclat de leurs feuilles colorées comme des fleurs. Le liquide visqueux sécrété par leurs poils s'attache aux pattes de l'insecte qui cherche à se dégager ; à ce moment, les poils se replient lentement, régulièrement sur la victime qu'ils enlacent. Puis la feuille elle-même se met en mouvement, s'enroule et enveloppe l'animal qui, devenu immobile, est lentement dévoré.

Mais voilà qui est bien plus merveilleux : de petits fragments de viande crue, de blanc d'œuf cuit, placés sur les feuilles, provoquent les mêmes mouvements ; ils sont emprisonnés et dévorés comme les insectes. Si on remplace la viande par de la craie, les poils et la feuille ne font aucun mouvement et restent inertes.

Si la craie est mouillée, les poils se dirigent d'abord sur cette substance, puis, reconnaissant pour ainsi dire qu'ils se sont trompés, ils interrompent leur marche et reprennent leur position naturelle.

Ces dernières expériences sont dues à une dame américaine ; mais je crains bien que l'imagination de la femme n'y joue un trop grand rôle.

Je veux bien admettre que nos *drosera* sont doués d'un bel appétit ; mais croire qu'en vrais gastronomes ils savent apprécier la valeur des mets qui leur sont présentés, c'est ce qu'il me répugne de croire jusqu'à nouvel ordre.

A ceux de vous qui voudraient essayer la culture de nos *drosera* ou répéter ces expériences, j'indiquerai Auxonne, Flammerans, Vielverge, Saulieu, où ils trouveront en abondance, dans les lieux tourbeux, le *drosera rotundifolia*, et, bien plus rarement, le *drosera intermedia*.

A ceux que cette communication aurait pu intéresser, je donnerai le conseil de lire la conférence du D^r Hooeker, qui a paru dans la *Revue des cours scientifiques*, en décembre 1874.

Notre flore de la chaîne jurassique possède trois *drosera* : *rotundifolia*, *longifolia* et *longifolia-rotundifolia*. *D. rotundifolia* est assez commune dans les marais tourbeux de la plaine et de la montagne : forêt de la Serre et environs de Dole, tourbières de la région des sapins jusqu'aux Rousses et sous la Dôle. *D. longifolia* habite les tourbières du haut Jura, ne descend pas au-dessous de la région des sapins : Prémannon, les Rousses, le Boulou, Pontarlier, etc. Quant à *D. longifolia-rotundifolia*, elle se rencontre çà et là avec ses deux congénères, dont elle n'est qu'un produit hybride, dans les tourbières comprises entre la région alpestre et la région des sapins. (Voir Ch. GRIGNIER, *Flore de la chaîne jurassique*).

EXTRAITS

DES MÉMOIRES DE LA HUGUERIE

Par M. le Comte Léonel de LAUBESPIN

AVEC UNE PRÉFACE PAR M. PINGAUD

PROFESSEUR D'HISTOIRE A LA FACULTÉ DES LETTRES DE BESANÇON

(Suite)

Le lendemain, Beel va trouver le comte, qu'il trouve fort perplexe sur la manière de présenter l'affaire à la princesse la plus difficile du monde. Il ne savait comment l'aborder. Beel dit : j'y ai pensé de mon côté, et il développa ce qu'avait décidé l'amiral : La juste inquiétude causée par l'entente mystérieuse des deux Rois, les défiances incurables contre les Bourbons, Anthoine en avait été victime ; les dangers que cachait pour la maison de Navarre ce brillant mariage d'une fille de France, le voyage du cardinal Alexandrin ; vous vous arrêterez, vous soupirez. Elle vous demandera ce que vous avez, elle vous dira qu'elle devine que vous avez un secret, elle vous pressera de lui dévoiler vos pensées intimes, et vous avouerez que vous songez à chercher un appui pour votre frère en Angleterre, puisque la France lui fait défaut. Mais la conséquence est désespérante si vous nous suivez, vous perdez la plus belle plume de votre chapeau, le mariage avec Marguerite ; vos amis vous abandonneront, car ils plieront devant Charles IX, intimement uni à Philippe II. Le remède à tout est l'alliance anglaise, et deux trônes pour vos enfants. Voilà, dit Beel en terminant, la meilleure ligne à suivre.

Le comte, un peu remis, avoua à Bell qu'il l'avait tiré de grandes perplexités, et que, en conséquence de ses avis, quand la Reine de Navarre intriguée le presserait, il lui ferait part de son remède. « C'est grande pitié, ajouta-t-il, d'avoir à faire à une femme légère et imprévoyante. Elle ne pense qu'à contredire Coligny par une folle jalousie. Elle s'éloigne de son meilleur conseil, il faut qu'il la laisse faire à sa tête. Ce bon seigneur souffre tant de ce

qu'il voit, qu'il ne restera plus longtemps près d'elle, et se laissera plutôt tromper pour se retirer en sa maison, comme si Dieu voulait permettre qu'elle achève de gâcher par son imprudente ambition une situation que son mari avait entamée bien légèrement. J'ai plié par force jusqu'ici, mais voyant le remède, je l'adopte; si elle n'est pas raisonnable, je la laisserai. »

Il fut donc résolu que le comte Ludovic ne sortirait pas, et qu'il resterait au lit pour faire venir la Reine de Navarre. Et de fait, ne le voyant pas arriver à l'heure habituelle, la Princesse envoya chez lui. Il la fit prier de l'excuser, parce qu'il ne pouvait sortir. Le lendemain, elle renvoya, on le trouva au lit, se plaignant de plus en plus. Alors Jeanne vint le voir et le trouva dans l'état le plus misérable. — Qu'avez-vous? dit-elle. — Je ne veux pas vous rompre la tête de confidences inutiles. — Elle le pressa. Il lui raconta les malheureuses affaires de son frère, le prince d'Orange, qu'il voyait amené à suivre une voie opposée à celle de la Reine de Navarre. — Vous espérez tout de Charles IX par le mariage de Marguerite, nous sommes sûrs que c'est un piège où nous resterons tous. — Mais le Roi a promis son appui en Flandre, dit-elle; pour éteindre les jalousies entre l'Angleterre et la France, il veut marier le duc d'Anjou avec la Reine Elisabeth, cela coupera court aux dissensions religieuses. — Je suis désespéré de vous voir séduite, me voilà privé de mes amis. — Et comment cela? reprit-elle. Depuis quand êtes-vous en cette humeur? Vous m'avez prêché le dénouement Marguerite de Valois? — C'est vrai, répondit Ludovic, mais depuis, j'ai appris des choses qui me désespèrent! — Eh! quoi, mon cousin? dites librement. — J'ai su d'une manière certaine (il parlait si bas, qu'elle fit retirer tout le monde pour être libre) qu'il y a une intelligence complète entre les deux Rois: le cardinal Alexandrin va la rendre plus intime par le voyage que vous verrez. Je ne dois plus rien espérer de Charles IX, auquel vous allez être unie. Dès lors, je suis privé de votre aide. — Vous me dites des choses merveilleuses, mon cousin, comment en êtes-vous si assuré? — Si assuré, Madame, que ceux qui devaient surprendre les villes pour nous, reconnaissent le danger, négocient avec l'ambassadeur d'Espagne à

Melun, et ne veulent plus écouter les propositions perfides de Charles IX. Du reste, pour vous convaincre, lisez les lettres.

La Princesse fut pétrifiée d'étonnement, puis, se remettant enfin : Il ne faut pas se laisser écraser par ses chagrins, mon cousin, mais s'en décharger sur ses amis. En avez-vous parlé à l'amiral ? — Non, Madame, pas plus qu'à vous; vous n'auriez rien su si vous n'étiez venue m'arracher mon secret ! Que me profiterait de troubler l'esprit de mes amis avec mes douleurs, puisque par leur nature, ils n'y peuvent apporter de remède ? On vous presse pour le mariage, l'amiral pour son voyage, et le tout sous prétexte de bien terminer les affaires de Flandre qu'on veut ruiner, je le sais, ma cousine, au profit de l'Espagne ! — Nous ne sommes pas engagés si avant, mon cousin, que nous ne puissions nous retirer. — Madame, je ne voudrais pas que vos affaires souffrissent des nôtres, quoique certainement, les nôtres ne peuvent aller mal sans que les vôtres s'en ressentent. — Peut-être, mon cousin, y a-t-il des remèdes qui serviraient à tous. J'y veux penser. Vous m'avez taillé de la besogne. Il faut parler à l'amiral. — J'en suis bien marry, Madame, je ne suis pas de votre avis. Nous devons ronger notre frein tout seuls; je demande à Dieu de nous donner une bonne inspiration; gardez pour vous ce que je vous ai confié, sur votre ordre. — Oui, répondit la princesse, je n'en parlerai à personne, excepté à Coligny. — S'il ne peut y remédier, à quoi lui servira de savoir le malheur de ses amis ? Si vous le voulez absolument, causez avec lui, avec lui seul; discrétion absolue vis-à-vis de tout autre. — Elle le jura, et ainsi, par cette conférence habile, il prépara la réussite du grand projet.

Le prince de Navarre vint à son tour savoir des nouvelles du comte de Nassau. Ludovic ne lui dit rien. Il dépendait entièrement de sa mère, et se montrait indifférent aux solutions que pouvait exiger la politique; il était d'ailleurs d'un naturel qui se gaussait de tout et de soi-même. Ne commençait-il pas déjà à se gausser de son mariage avec la sœur du Roi ? « Il n'y a plus qu'un état à pourvoir aux affaires de ma cause, disait-il; j'ai mon chancelier, mon secrétaire, mon trésorier, mon fou, qui est le jeune d'Esprémenil, il ne manque que le cocu, ce sera moi. »

Le jour suivant, l'amiral était allé saluer la Reine de Navarre, à son accoutumance ; comme elle était en perplexité à propos du comte Ludovic, elle fit meilleur visage à son vieux serviteur, le tira à part, et lui découvrant la situation de Ludovic, le pria de songer aux moyens d'y pourvoir. L'amiral, qui ne parlait guère, mais toujours au vif, laissa tomber ces mots : « Si le comte avait toujours été nourri dans nos affaires, il ne serait pas en la peine où il est. Que ne s'en est-il tenu à nous, qui ne changeons jamais de visage et n'usons pas de dissimulation ? C'était comme cela en France autrefois, mais depuis nos intimités avec l'Italie, tout est changé ! Les perfidies de la Cour ne m'étonnent pas. Le comte Ludovic, qui nous a courageusement aidés pendant trois ans, doit être ému de voir crouler tout-à-coup l'échaffaudage de ses espérances. Ce n'est pas raisonnable de s'en affliger jusqu'à altérer sa santé. Il doit s'adresser à ses amis. J'ai quelques sujets de me plaindre de lui. » — Il ne faut pas lui en vouloir, mon cousin, interrompit la Reine de Navarre, depuis longtemps il est victime de nécessités cruelles. Aujourd'hui encore, il est dans les angoisses. Si je ne l'eusse visité pendant qu'il était abattu par la souffrance, je ne saurais rien de ses perplexités. Encore, ai-je eu prou de peine à en tirer ce que je vous ai dit. Mais, quel remède, mon cousin ? — Madame, je ne sais, nous devons vous suivre, que ce soit bien ou mal ; mais lui, qui n'y est pas obligé, doit chercher une solution. — Lors, elle dit : Mais, mon cousin, si les négociations avec la Cour sont périlleuses, et s'il y a un salut autre part, je serai la première à y travailler, n'aimant pas un péril gratuit. — Il vous a dit des choses qu'il m'a celées ; vous devez, Madame, sonder son cœur, et, quand vous serez éclairée, s'il vous plaît de me faire cet honneur de m'appeler, j'apporterai fidèlement tout ce que Dieu me communiquera par son Saint-Esprit pour la gloire et la grandeur de votre Maison. — Je retournerai chez le comte Ludovic après dîner, ajouta Jeanne, et je m'efforcerai de connaître ses pensées, ce qui n'est pas facile, car il faut lui arracher les paroles de la bouche. — Ils se quittèrent ainsi, l'amiral n'ayant pas laissé soupçonner à la Princesse qu'il connaissait ses affaires.

Jeanne alla chez Ludovic qu'on lui dit être plus mal. Elle fit éloigner tout le monde du lit du comte, lui raconta ses préoccupations et son entretien avec Coligny : « Il est froissé contre vous, je vous ai excusé ; Coligny, dévoué à la fortune des Bourbons, ne veut pas s'occuper des affaires des Nassau qui, dans ce moment, lui semblent inconciliables. Il prétend que c'est à vous à voir où est votre salut. Si les négociations sont périlleuses, comme je le lui ai promis, je serai la première à y aviser. Dites-moi, mon cousin, en conscience, ce que vous en pensez. » — Le comte Ludovic répondit : Coligny vous a parlé en sage seigneur, vous retrouvez sa fidèle affection. Si je n'étais lié à mon frère, je parlerais comme lui, je vous suivrais, quoique je prévoie pour votre parti plus de mal que de bien. La destinée de votre Maison est d'être le jouet tantôt de la chimère d'une Lieutenance générale, tantôt d'un mariage éclatant. Le passé nous fait craindre pour vous des perfidies. Pardonnez-moi ce que j'en dis. — Je compte sur votre amitié, mon cousin, vous êtes un de ceux qui perdraient le plus, après mes enfants, si nous tombions dans un piège. Eclairez-moi ! Conjurons les dangers ! — La trahison est certaine, dit Ludovic, puisqu'on prépare votre mariage pour ruiner nous et nos projets. Notre désastre sera si terrible, que nos amis devront trembler. — Mais, venons au remède, dit Jeanne, nous avons eu tant d'épreuves, que nous devons en redouter encore. Chat échaudé craint l'eau froide. — Madame, c'est aux grands princes qu'appartiennent les grandes conceptions. Vous savez mieux que moi ce qui peut vous être utile ; je m'apprête à vous applaudir, parlez ! Je vous dirai, cependant, que, puisque vous nous faites l'honneur de nous associer à vos intérêts, je dois vous faire part d'une idée, inspirée par Dieu, et d'où peut sortir votre grandeur, notre salut et celui de la France et de la Flandre. Vous m'en avez parlé dans le temps, et je l'ai admirée. — Je compte sur votre intérêt et votre jugement, interrompit Jeanne, en encourageant Ludovic, parlez net !

Après avoir paru réfléchir un instant, le prince répondit : « Puisqu'il vous plaît de me commander, Madame, je vous dirai, en invoquant votre indulgence et votre discrétion, au lieu d'un

mariage, j'en propose deux, qui donneront des couronnes à vos enfants. Vous auriez une belle-fille qui, au lieu de porter du désaccord dans votre maison, aurait la même religion que vous. Non une fille qui ne peut avancer les affaires de France et de Flandre, mais une qui décidera de tout, et fera cesser la jalousie entre les peuples; non une fille qui ne peut vous aider pour la Navarre, mais une qui vous fera donner une indemnité double. — Vous dites le mieux du monde, mon cousin ! — Et j'ajouterai, continua-t-il, une qui peut, avec vos autres amis, rompre la tête à ceux qui voudront s'opposer à la grandeur de votre maison, et ce qui est le comble, c'est que tout cela s'obtiendra sans péril ni hasard. — Vous désignez une bien grande princesse, répondit Jeanné, aussi, malgré nos avantages, hésite-je à espérer un tel parti. — Vous avez raison, Madame, dit le comte, mais Dieu a disposé les cœurs, recevez ce que Dieu vous présente, pesez qui vous apporte tous ces avantages et décidez-vous au plus tôt, car la Reine d'Angleterre et le Roi d'Ecosse ne demandent pas mieux ! — Mais, mon cousin, si elle connaissait nos misères, elle ne voudrait pas de nous ! — Ces ouvertures nous viennent de Dieu, reprit Ludovic, si vous voulez, la moitié de l'affaire est faite, et ce sera sans qu'on sache que vous y avez mis la main. J'ai une telle espérance de réussir, que j'y engagerais ma vie. — Je vous remercie, mon cousin, dit-elle en accolant Ludovic, je vous suis merveilleusement obligée; mais, comme nous avons pris jour sur l'ouverture du remède, je désire y penser en mon particulier. — C'est la raison, mais gardez-moi parole, n'en communiquez à personne. — Fors à l'amiral, dit-elle, auquel j'ai entamé le propos; vous avez le cœur allégé, mon cousin, vous avez meilleur visage. — Je serais le plus heureux du monde si je vous voyais résolue et confiante. — Je serais bien dégoûtée si je ne prenais plaisir à votre discours. A demain, s'il plaît à Dieu ! — Elle se retira contente.

Le lendemain, quand l'amiral vint chez elle, elle le prit à part pour lui parler du comte et lui demander ce qu'il lui en semblait. Il répondit : « Les raisons sont très-fortes pour le mariage, c'est à vous de juger de la sincérité des désirs. » — J'y ai pensé seule,

dit Jeanne, la situation est imposante; il y a des inconvénients, l'inégalité des âges, laissant le reste à part, qui me fait désespérer d'en voir des enfants, l'inimitié séculaire des nations. Les droits de mon fils en France en souffriraient. En l'absence de mes enfants, je serais incapable de soutenir le faix des affaires. Je ne suis qu'une femme, pour laquelle la noblesse a peu d'égards. — L'amiral restait muet, elle le pressa de dire son avis, force lui fut de répondre, et d'admettre que le prince de Navarre n'aurait point d'enfant, alors il reviendrait en France. Votre fille, épousant le Roi d'Écosse, règnera par son mari. Vous ne pouvez craindre de voir l'affection des Français s'éloigner de votre race. Pour vos affaires de Navarre, vous serez aidée par Condé. Le comte vous est un serviteur dévoué comme moi. Il faut cependant le ménager, car le dépit pourrait le jeter dans les rangs ennemis.

Jeanne reprend la consultation, objecte une fille de France; sans avantage, un honneur déjà connu, d'Anjou proposé à Elisabeth pour barrer le passage. — L'amiral accède aux opinions de Jeanne et ajoute : J'ai parlé pour vous obéir, sans avoir la moindre prétention à influencer votre choix. — Je vous remercie, mon cousin, vous m'avez éclairée sur mes doutes. Les raisons de Ludovic me paraissent, comme à vous, décisives; il tient la chose comme demi-faite, il faut qu'il soit bien renseigné, pour être si positif. Et, à la vérité, puisque Dieu nous a retiré le cardinal, nul plus que Ludovic n'est propre à avoir les confidences d'Elisabeth. — Coligny était fort embarrassé, il ne pouvait se retirer sans opiner, elle serait venue le relancer chez lui; certaines objections amenaient la rupture de la négociation, il lui parut convenable de lui faire telles réponses, que la décision ne dépendit que d'elle. Qui fut bien empêchée, ce fut la Reine. Elle s'attendait que Coligny, pour la persuader, la dissuaderait, parce qu'il était dans son caractère de faire le contraire de ce qu'on lui conseillait. Ses intimes, qui préféraient leurs intérêts à ceux de leur maître, se voyaient déjà renvoyés d'Angleterre, ils entraînèrent Jeanne à tourner le dos à la fortune. La Maison de Navarre avait été fatale à la France, par Charles-le-Mauvais, qui se lia avec les Anglais

Antoine-le-Fainéant, par une ambition étroite, favorisa les Guises, et fut cause de maux terribles. Il fallut que Jeanne fit encore pis et amenât l'effroyable tragédie qui a consommé la ruine de la France.

Cependant, le comte Ludovic ne bougeait de son lit, au grand désespoir de Jeanne qui l'avait cru rétabli. Rien n'était décidé; la Reine de Navarre était dans la perplexité entre Beauvais, qui la gouvernait pour le malheur du parti, et Ludovic, qu'elle craignait de mécontenter. On conseillait à Jeanne d'envoyer seulement chez le comte et de ne plus le visiter. Mais elle craignait que, dans son désespoir, il ne pratiquât Navarre. Elle se résolut de discuter avec le comte, et de se maintenir dans le vague, en attendant les avis de la Cour et de ses amis. Ne pouvant jeter sur Coligny la responsabilité du rejet des offres qui lui étaient faites, elle repassa avec Ludovic tous les motifs connus et non connus pour hésiter. Elle voulait établir qu'ils flottaient tous dans l'indécision. Un jour, d'une façon éveillée, elle entra en propos ainsi, par forme de plaisanterie : « Je vous ai laissé en meilleur état, et vous ne prenez pas de courage ! — Pardonnez, j'en ai, car je suis sûr que le jour où les hommes nous fandront, Dieu ne nous manquera pas. Nous nous passerons de la France, ce ne sera pas notre faute, mais celle de la France; elle en sera punie, dont je serai marry. — Eh ! comment, vous entrez gratuitement en colère ! — Pardonnez-moi, Madame, une résolution toute naturelle que m'a fait prendre votre trop long silence, qui est un blâme de mes ouvertures. — Et vraiment, mon cousin, vous êtes trop pressé ! Rompre avec Charles IX n'est pas une affaire à brusquer; tout le monde hésiterait. J'en ai parlé à Coligny, je lui ai dit mes craintes, il m'a répondu vaguement, sans me conseiller ni oui, ni non. — Il a raison, Madame, il est trop votre serviteur pour faire autre chose que ce qui vous plaira. — Je dois avouer, reprit la Reine Jeanne, que je ne lui ai pas dit tous mes doutes; mon fils sera le mari de la Reine Elisabeth, sans pouvoir, il perdra la connaissance et la conduite des affaires de son royaume. S'en reposer sur un autre ? Vous devez comprendre les dangers qu'on y court. J'en ai goûté, quand mon père m'a fourrée au

milieu des armes pour maintenir la Navarre ! — Si vous êtes résolue , je ne vous contredirai pas , Madame ; Dieu veuille que vous ne vous en trouviez pas mal ! L'ouverture , que vous n'avez pas eu agréable , nous la prendrons pour nous , et n'ayant pas en notre maison de mari pour une telle princesse , nous marierons nos affaires à sa grandeur. Nous espérons bien que , en récompense des signalés services qu'elle a reçus du prince , mon frère , en la conservation de sa vie et le repos de ses états , nous éprouverons les effets de sa reconnaissance ! Vous et votre fils serez marry , mais trop tard , de n'avoir pas voulu unir vos affaires aux nôtres ! Au moins , vous ne pourrez vous plaindre de nous ! — Eh ! comment , mon cousin , vous le prenez de bien court ! Nous ne sommes pas encore résolus , ayez patience. Vous avez de bonnes promesses de Charles IX. Souvenez-vous de l'accueil qu'il vous fit à Lumigny et à Fontainebleau. Attendez les inspirations que le ciel nous apportera en faveur de vos ouvertures. — Madame , je vous laisse maîtresse de votre sort. Mais , connaissant aujourd'hui la Cour et ses intrigues , préoccupés de l'état de nos affaires , il nous faut prendre un parti immédiatement ! — Jeanne tâcha d'ajourner la décision. — Mais Ludovic lui dit : « Je ne puis attendre , le temps presse ; je suis fixé , vous ferez ce que vous voudrez , et je serai toujours votre serviteur. » En se séparant , elle réitéra à Ludovic l'assurance de tenir cette négociation secrète.

Dès le soir , le comte envoya vers Picheron , et lui demanda à voir Beel ; il lui raconta les hésitations de Jeanne , qui étaient un refus embarrassé. Beel , piqué , dit que tout était fini , dès qu'elle demandait à choisir , quand elle eût dû solliciter. — C'est vrai , dit le comte , il ne faut plus rien attendre , vous avez assez séjourné , retournez auprès de Walsingham , après avoir vu Coligny ; cette dernière conversation vous mettra entièrement au fait de la situation , et vous pourrez en rendre un compte exact à qui de droit. Ne pouvant faire mieux , je suivrai Jeanne de Navarre , dans l'intérêt du prince d'Orange , sans m'occuper d'aucune négociation : c'est un honneur réservé à la Reine Jeanne. — Beel l'assura de la bienveillance d'Elisabeth , et qu'il était heureux , au

milieu de son échec, de lui avoir vu tourner les yeux vers l'Angleterre, puisque la France abandonnait la Flandre.

À la sollicitation de Ludovic, Beel écrivit un mot à Walsingham, et alla à son logis, où Picheron, qui l'attendait, le mena à l'amiral. Il le trouva toujours de même visage et propos, n'ayant jamais rien espéré de cette femme; et quand il sut de Beel les sentiments de défiance et de jalousie contre le prince de Condé, qu'elle n'avait pu déguiser devant le comte Ludovic, il s'écria laconiquement : « Voilà la cause de nos maux ! Je remercie Walsingham, ajouta-t-il, de ses bons offices, et, puisque notre malheur veut que la Reine Jeanne n'y réponde pas, nous ferons de notre mieux, remettant le navire à la grâce de Dieu qui nous châtie en nous privant de l'entente qui nous avait si bien réussie. Quant à moi, j'aimerais mieux mourir une bonne fois, ajouta l'amiral, que de me voir tous les jours en telles angoisses. » Puis, il lui conta beaucoup de tours de la Reine de Navarre.— Beel répondit : je vois que je ne me suis pas trompé en prévoyant que l'influence de Jeanne sur votre parti serait plus fatale que celle de son mari. L'amiral ne répondit rien, n'écrivit pas à Walsingham, comptant sur les récits de Beel, et certifiant qu'on ne ferait rien qu'il ne sut par Briquemaut. Le lendemain, Picheron ramena Beel à Blois, où il fit à Walsingham et à Briquemaut un rapport qu'il avait rédigé lui-même et dont il me donna copie. C'est sur ces données authentiques que j'ai fait le récit des résolutions fâcheuses qui ont causé les maux de la France.

Le maréchal de Cossé était venu plusieurs fois à La Rochelle, pour dissiper les méfiances et rassurer contre les dangers des chemins. Coligny, las d'être près de la Reine de Navarre, se résolut à affronter le péril dont tant de symptômes lui démontraient l'évidence. Il s'en vint donc à Blois, environ le carême prenant (en l'année 1572), le Roi ayant envoyé au-devant de lui le grand prévôt de son hôtel, personnage qualifié, pour lui faire connaître encore plus le bien qu'on lui voulait. On lui donna logis en la basse-cour du château, pour sa personne seule, sans autre nécessité, de sorte que pour y remédier et pourvoir tant que faire

se pourrait à sa sûreté, nous fûmes contraints de remplir les salles et les chambres de paillasses, pour faire coucher là-dedans et l'accompagner partout, environ cinquante gentilshommes et capitaines expérimentés qui l'avaient suivi en toutes les guerres et se trouvaient inutiles à cause de l'absence des Guises. Le Roi, prenant toute peine à lui faire caresses qui paraissaient contraintes, ne lui parlait tous les jours que de vouloir se servir de lui en ses affaires des Pays-Bas, dont il espérait recevoir une grande gloire à l'avantage et grandeur de son royaume et pour la paix. Il avait toujours été troublé de ces côtés-là plus que de tout autre, aussi la noblesse des deux partis paraissait-elle disposée à oublier ses animosités. L'amiral, tout en conférant sur le mémoire qu'il me commanda, sur l'inexécution des traités, sur les plaintes à propos d'une infinité de contraventions à l'édit, ajouta : « On veut nous payer de paroles, mais si les hommes ne tiennent pas la foi publique, Dieu, vengeur de l'infidélité, leur apprendra combien cela lui est désagréable. »

Pendant le séjour de l'amiral en Cour, étant allé au lever du Roi comme d'habitude, il laissa dans l'antichambre ses gentilshommes et capitaines, n'entrant avec lui, en la chambre du Roi, que peu des plus signalés. Il arriva un avis d'importance que je fus obligé de remettre de suite, et, étant entré dans la chambre du Roi, je trouvai Coligny seul et tous ses gens dans l'antichambre. Le Roi étant entré dans sa garde-robe, Coligny ayant lu l'avis, voulut aller chez la Reine, et, sans y penser, prit le chemin par la garde-robe, d'où il s'en allait droit à la plate-forme, à la porte de laquelle il rencontra Monsieur de Montpensier qui venait de voir la Reine. Et le voyant ainsi seul, ce bon Prince, homme de bien, ne put se tenir de lui dire, la larme à l'œil : — « Comment avez-vous si peu de soin de vous, Monsieur, que d'aller ainsi seul ? Ne connaissez-vous pas les gens à qui vous avez affaire ? Passer ainsi seul en un lieu obscur où, quand on vous aura guetté et fait un mauvais tour, on ne ferait autre chose que d'accuser votre imprudence ! » — L'amiral, le remerciant très-humblement, lui dit seulement ce petit mot : — « Je suis en la maison du Roi. » — « Oui, Monsieur, répondit M. de Montpensier, où

le Roi n'est quelquefois pas le maître. Où sont vos gens ? — Je les ai laissés dans l'antichambre du Roi, vers laquelle je m'en retournerai par où je suis venu. — Je vous servirai donc de conduite. — Et le Prince le mena lui-même jusqu'en la chambre de la Reine, d'où il le pressa de me commander d'aller faire venir ses gens ; ce que je fis, et lors Monsieur de Montpensier le laissa et continua son chemin. La rondeur et la naïveté de ce bon Prince nous donna sujet de croire qu'il n'avait pas tenu ces propos sans occasion, et fut cause que Coligny fut plus soigneux de se faire suivre et prendre les grands chemins, et ses gens aussi plus diligents à ne plus l'abandonner. Qui fut cause aussi que le Roi remettant les affaires de Flandre après le mariage de sa sœur, et l'amiral chargé d'assurer le Roi que la Reine de Navarre le suivrait bientôt pour tout résoudre.

Le cardinal Alexandrin arrivant, Coligny pressa le Roi de lui donner congé d'aller voir sa maison, qu'il n'avait pas vue depuis quatre ans. Il se retira à Chatillon avec beaucoup de sujets de défiance que le traitement qu'il recevait de Jeanne lui faisait mépriser, et toutefois il laissa commandement de l'avertir de toutes choses quand l'occurrence le requerrait. D'après ses ordres, je fis un voyage à Chatillon pour lui apprendre que nous ne pouvions obtenir sur toutes choses que des paroles pendant qu'on nous persécutait. Pour l'endormir, le Roi, dans les affaires peu importantes, faisait contenance de ne vouloir rien décider sans son avis. Il le consulta ainsi sur les propositions du comte Edgard, de Frise orientale, et autres menues, tâchant de lui persuader qu'il avait une grande confiance en lui. L'amiral n'était pas dupe et néanmoins il répugnait tellement à retourner aux armes, à cause du désordre que la Reine de Navarre avait apporté aux affaires, gâtant tout par un zèle maladroit pour ses enfants, enlevant à l'amiral toute autorité, que celui-ci se résolut à attendre tout ce que Dieu lui enverrait, « s'assurant, disait-il, que son sang, si on en venait là, servirait plus à son parti que ses armes. » Peu après, Jeanne se mit en chemin pour la Cour, amenant sa fille et Ludovic. Condé suivit la même route jusqu'à Tours seu-

lement, pour voir la marquise de Lisle (1), destinée autrefois à Navarre. Le mariage de Marguerite la fit donner à Condé.

Frégose, qui était au service de Catherine, s'efforçait d'avancer la négociation. J'eus avec lui de grandes contestations ; je lui démontrai péremptoirement que, s'il voulait troubler Philippe II par ce mariage, dans l'intérêt de la tranquillité du duc de Florence, il s'abusait. De Chenonceaux, on mena Jeanne à Blois, après Pâques. Dès que le cardinal Alexandrin fut parti, on s'occupa du mariage. Le choix de Paris, la certitude de la dispense du Pape, tout cela révéla l'imminence du péril. Jeanne alla à Paris par Vendôme, pour donner des ordres en conséquence du mariage. Elle arriva à la fin d'avril.

Pendant le séjour de Blois, le comte Ludovic se servit de moi. Il voulait m'emmener en Flandre, comme il me l'avait dit pendant le voyage mystérieux de Fontainebleau. Je m'excusai sur le service de l'amiral, que je ne pouvais abandonner. Il parla de son désir à Coligny, qui me dit de l'accompagner, ajoutant qu'il serait bientôt à la frontière, s'il plaisait au Roi, et que, en tous cas, je lui rendrais service en étant agréable au comte. Tels sont les termes des lettres qui m'ôtèrent tout moyen de refuser, d'autant que l'insistance du comte était fort honorable. Je m'engageai, moyennant que nous n'attendrions pas pour commencer ses affaires, après le mariage de Marguerite, comme le Roi le désirait et en avait arraché la promesse à Ludovic. En entendant mes supplications, il me prit la main et me dit : « Je suis d'autant plus content de vous avoir que je vous connais des désirs et des jugements conformes aux miens. J'ai donné ma parole au Roi, mais avec l'intention d'obéir à l'exigence des affaires de mon frère qui ne peuvent attendre. » Persuadé que les traités du Roi sont dirigés contre nous, d'après la connaissance des secrets, acquise au voyage de Fontainebleau, je me décidai à procéder à l'enfournement d'une grande affaire, important à la grandeur de la France, et qui pouvait me faire honneur. Comme agent secret du comte, je reçus 10,000 francs, à Paris, du trésorier de l'épar-

(1) Rothelin, sœur du duc de Longueville.

gne, des poudres à l'arsenal et des canons en Picardie, par lettres expresses du duc de Longueville.

Tous ces préparatifs terminés, le comte vint à Paris; il y logea devant la Croix-des-Petits-Champs. On changea notre argent en monnaie de Flandre, on mit la poudre dans cent tonneaux. Coligny avait toujours été de l'avis de ne plus temporiser, pour obliger le Roi à se prononcer. Charles IX, apprenant les préparatifs de Ludovic, envoya Frégose à Paris pour lui enjoindre d'attendre. Le comte donna de bonnes paroles, mais il savait que son frère désirait une diversion vis-à-vis du duc d'Albe, qui portait toutes ses forces sur Flessingue, dont la prise ruinait tous les projets des Nassau sur la Zélande et la Hollande. Le comte fit donc avancer secrètement vers la frontière ses poudres et ses soldats sans armes. Elles furent, d'autre part, transportées à Tupigny (1) et à Senarpont. La Reine de Navarre vint à Paris; elle logea rue de Grenelle, dans l'hôtel de l'évêque de Chartres, fils du sieur de Mortier. Elle fut fort étonnée, le 15 mai au soir, de voir Ludovic prendre congé d'elle. Il était accompagné de Sénigher de Silecie et de moi. — Où allez-vous, s'écria-t-elle? — Je suis les avis du prince d'Orange, malgré les craintes qui, à La Rochelle, lui faisaient désirer la solution anglaise. La marche du duc d'Albe sur Flessingue prouve qu'il sait nos négociations par la Cour, il nous faut pourvoir au mal et éloigner le danger. Quoique je ne sois pas prophète, je vous avertirai de tout, ainsi que le prince que j'appelle, dans notre jargon, le meunier de Barbaste, et je vous servirai de ma vie après la délivrance de Flessingue. Je vous laisse au milieu de préoccupations sombres. J'emmène La Huguerie, avec la permission de l'amiral. C'est sans remords, car il connaît la Cour mieux que moi. — Je ne veux pas vous retenir, dit Jeanne, mais, à toute heure que sonnera votre horloge, souvenez-vous de moi. Quand vous me perdrez, vous perdrez la fleur de vos amis. — Elle parlait d'une horloge qu'elle lui avait donnée. Lors, elle le baisa.

(1) Tupigny, bourg sur l'Oise, à moitié chemin entre Cambrai et Ver vins, sur la frontière de la Picardie.

La princesse ensuite me recommanda à Dieu, m'adjurant de faire mon devoir et de lui écrire à toutes occasions. Ainsi partîmes, allâmes jour et nuit, et arrivâmes à Tupigny le 18 mai. Le Roi, qui était averti des préparatifs du comte, ne se contentant pas des assurances de Frégose, le renvoya à Paris pour ne bouger d'avec lui et le retarder. Il ne le trouva plus, et le suivit à Tupigny. Il en était parti pour surprendre Mons et Valenciennes. Il s'arrêta à Tupigny, et, sans voir Ludovic, il revint mécontent de ces fausses promesses portées au Roi. Il était fâché d'avoir donné de fausses assurances au duc d'Albe, tant par l'ambassadeur dont nous avions vu les dépêches, que par les ambassadeurs mêmes du duc. Les entreprises d'Artois étaient bien combinées, mais la plupart des auxiliaires manquèrent, dissuadés, en défiance de la sincérité du Roi, et redoutant le péril du lendemain. Mons seul, où allait Ludovic, réussit. On fut obligé d'abandonner Valenciennes, qui avait été surprise; on n'avait pas assez de forces pour garder les deux villes. On faillit même perdre Mons. Ludovic y envoya La Noue. Nous étions étonnés de la froideur des Espagnols à pourvoir à cette alarme. Ils pouvaient nous faire perdre Mons comme Valenciennes.

Nous voulions empêcher Genlis de rien gâter, et que Coligny le retint pour l'amener avec lui, plutôt que de lui donner un commandement. Peu après la St-Jean, Ludovic reçut avis de Mondoncel, agent du Roi résidant à Bruxelles, qu'il eût à prendre garde; qu'un Espagnol, un Portugais et d'autres, avaient charge de l'empoisonner, et que la Reine de Navarre était morte empoisonnée par un Italien. Il se prit à soupirer, disant plusieurs fois : « Monsieur Beel ! monsieur Beel ! vous avez été bon prophète ! » Et personne ne savait ce qu'il voulait dire que moi. Il raconta ensuite les sinistres prédictions de Beel, et ajouta qu'il n'avait jamais connu d'hommes plus sagaces à pénétrer les secrets des autres que Beel chez les étrangers, et que moi chez les Français. « Vous n'avez jamais voulu me suivre qu'à condition que je ne prolongerais pas mon séjour à Paris, comme Frégose m'en conjurait, c'est un bon conseil dont je vous saurai toujours gré. »

Le découragement gagnait, beaucoup de gens enrôlés par Ludovic auraient voulu être chez eux, entre autres Sancourt, qui avait prêté Tupigny; il ne voulait, à Mons, faire autre chose que vérifier les comptes des receveurs, sans porter les armes. Poyer, qui était tous les matins au lever du comte, près duquel il était logé, faisant allusion à son habillement de buffle, disait, avec un regret énigmatique : « Que n'ai-je un bon buffle. » Le comte, se mordant les lèvres, disait au sieur de Poyer : « Laissez cet homme en paix, je ne sais ce que nous eussions fait sans lui. » L'amiral, averti du siège, ordonna au marquis de Renel de former deux troupes à pied et à cheval, et à Villiers-Lescot, son lieutenant, d'organiser 1000 chevaux-légers et arquebusiers et 3000 fantassins pour joindre le prince d'Orange avant qu'il passât la Meuse. L'autre troupe de Picardie était destinée à Briquemaut, avec ordre de prendre Cateau-Cambrésis, puis tirer sur Philippeville, passer la Meuse et rallier aussi le prince d'Orange. La dernière troupe s'assemblait sur la frontière de Picardie, au sud du Roi; elle espérait être commandée par Briquemaut, bon capitaine, qui, ne voulant partir avant Coligny, prétextait ses affaires. Genlis, pendant ce temps, sollicitait, sinon de la commander, au moins de la conduire. Il réussit. La mauvaise opinion qu'on avait de lui fut cause d'une diminution dans le corps d'armée; plusieurs, sans confiance en Genlis, s'en retournèrent chez eux.

Ces ordres donnés, l'amiral pressait Charles IX de lui permettre de suivre avec 12000 fantassins et 3000 chevaux, afin d'être sur la frontière d'Artois au moment où le prince d'Orange entrerait en Brabant; mais le Roi remettait après les noces, malgré les promesses passées. Avec l'espoir du secours, nous défendîmes gaillardement Mons. Nous allions chercher les Espagnols dans leurs tranchées; nous tinmes longtemps dans Espialieu. Broad mourut d'une amputation de la cuisse. Les deux empoisonneurs arrivèrent, l'un Portugais, l'autre Espagnol, nommé Piétro de Gamboa, licencié en droit, envoyé d'Anvers par Albornos, secrétaire du duc d'Albe. Il demanda à parler au comte Ludovic de choses importantes qui réclamaient ma présence. Ce Piétro dit que, mécontent du duc d'Albe, il avait résolu de se retirer auprès

du comte et de lui livrer une place; mais, découvert, Albernos avait proposé à son maître d'obliger Piétro, comme châtiment, à aller empoisonner le comte, et de s'entendre avec deux conseillers que nous gardions au château. Le traître s'offrit de ménager une surprise importante. Cet espoir séduisit le comte, qui remit Piétro au Grand Anthoine, auteur de la capture de Mons. On laissa à notre Espagnol sa valise et ses pistolets. Je témoignai de la défiance, j'eus charge de l'aller voir. Il me confessa qu'on lui avait donné du poison, mais qu'il l'avait jeté dans un marais, près de Bruxelles. Le comte le crut. Je fus d'avis qu'il fallait le fouiller. Il n'y avait rien dans ses hardes, nous étions convaincus, quand, en maniant ses pistolets, je trouvai la cartouche très-longue, et dans un double fond, plusieurs sortes de poisons, subtilement emballés. J'apportai la cartouche au comte, et lui fis voir le tout; craignant, avec moi, que ce mensonge ne révélât un mauvais dessein, il nous commanda de ne rien dire, pour voir si Piétro demanderait sa cartouche. Nous reconnûmes que, à la cuisine, où il dînait, il pratiquait fort familièrement le sommeiller, et n'eûmes plus de doute. Le comte, qui n'aimait pas le sang, voulait le renvoyer sans lui faire de mal; mais les Français ayant appris le crime, firent le procès de Piétro. Il confessa tout à la question et fut exécuté. J'intercédai inutilement pour ce jeune homme, qui était instruit. Tout ce qu'on fit pour lui fut de lui permettre de tester en faveur d'une demoiselle d'Anvers, sa maîtresse, appelée Barbara, dont il portait l'image au cou. Il me pria de lui faire parvenir ce médaillon et le testament. Le Portugais ne fut pas arrêté; entrant en ville, venant du camp espagnol, il n'avait pas apporté de poison et l'avait enterré au pied d'un arbre, ce qui fut vérifié en envoyant des forces avec lui. On trouva le poison dans le lieu désigné.

Pendant que la mort de Jeanne de Navarre nous mettait en défiance, les lettres de l'amiral nous rassuraient. Les ordres qui envoyaient 6000 arquebusiers et 1200 chevaux au prince d'Orange, nous donnaient l'espoir d'être secourus; notre garnison était, du reste, considérable. Outre cette troupe régulière, conduite par des officiers expérimentés, on avait leurs serviteurs auxquels on

avait donné les armes des bourgeois. Tout cela devait être augmenté par le corps de Briquemaut, et qu'amenait Genlis, en passant par Cateau-Cambrésis, Philippeville, et se dirigeant ensuite vers la Meuse. Un jour de dimanche, au commencement d'août, le comte fut averti, pendant qu'il était à table, que les tranchées des Espagnols étaient vides ; il n'y avait plus personne. On crut à un piège, on n'osa pas sortir ; Ludovic, cependant, proposait de suivre la piste des ennemis. Tout-à-coup, on entendit une grande escopetterie à deux lieues de la ville. On va sur les remparts, tout le monde est à son poste. « C'est Genlis qui sera venu vers Mons, dit le comte. » Et de fait, à la Diane, nos portes furent assiégées de soldats qui s'étaient sauvés. Le capitaine Beauface, guidon de Coligny, éperdu, nous conta que Genlis, contrairement à ses ordres et aux avis des colonels, négligeant Cateau-Cambrésis, s'était dirigé sur Mons par une marche forcée ; il ne fait pas manger ses hommes, afin de gagner Mons, à couvert par les bois ; il ne nous prévient pas de son mouvement, et cependant, grâce au mauvais ordre qui régnait, Frédéric de Tolède sut la présence des Français, et put aller à leur rencontre. Genlis était sans esprit, sans jugement, et n'avait jamais rien fait qui vaille ; j'entends celui qu'on appelle d'Hangest d'Ivoy, qui avait, aux premières guerres, rendu Bourges légèrement ; car son frère, auquel il avait succédé, était trop bon capitaine pour faire les lourdes fautes dont son armée fut victime. Ce désastre eut des conséquences terribles ; il dégoûta définitivement Charles IX de la guerre de Flandre et le disposa à écouter la Reine-mère, ce que peut-être il n'eût pas fait s'il eût vu le prince d'Orange faire lever le siège de Mons (4).

Genlis fut pris et en pâtit beaucoup, ce qui n'eût pas été grand dommage, s'il n'y eût eu que lui. Il écrivit à Ludovic de le faire délivrer et de lui envoyer un peu de commodités. Je fis tout ce que je pus pour m'exempter de mettre la main à la bourse. Le comte, trop bon, lui fit tenir 200 écus. Le duc d'Albe dépêcha en

(1) Devant ces conséquences, il est permis de soupçonner que d'inférieures trahisons ont préparé des fautes et une défaite si utiles à la politique des ennemis de Coligny et de la France.

France pour savoir si le Roi avouait cette trouppe. Il la désavoua. En conséquence, plusieurs prisonniers furent pendus et noyés comme bandits. Quelques gentilshommes se rachetèrent, d'autres se sauvèrent à Mons. Avec ces débris, on fit une cornette à Beaujeu, qu'on appelle Schomberg-le-Mutin. Plus tard, les Espagnols les pendaient tous quand ils en prenaient. A Mons, on oublia ce désastre, et on pressait Coligny de faire partir le marquis de Renel et de se hâter lui-même. Toutes ses lettres étaient pleines d'espérances (C'était un héroïque mensonge dans une position désespérée)! Le mois d'août se passait, et nous étions au 28, quand, au soir, les gardes posées, nous entendîmes une grande escopetterie et des canonnades. Nous craignîmes une entreprise, et de fait, en visitant les murailles, ayant fait mettre des lumières aux carrefours, la garde du capitaine Bougars vit des mouvements qui pouvaient inspirer des soupçons. On fit des patrouilles, et rien ne paraissant, on se retira à minuit.

Le lendemain 29, on eut la déplorable explication de tous ces bruits. Au point du jour on trouva à nos portes des soldats français de Genlis, nus et couverts de paille, lâchés exprès, disaient-ils, par les Espagnols, pour nous apprendre la mort de Coligny, cinq jours et demi avant, et grand nombre de tués, de sorte qu'il ne fallait plus espérer de secours; Frédéric de Tolède nous faisait dire que nous n'avions qu'à capituler. Nous n'y crûmes pas, parce que cela venait des Espagnols. Cependant nous étions inquiets. Le comte fit sortir le capitaine La Vallée pour attraper quelque vedette. Nous sûmes ainsi que l'escopetterie avait été pour saluer le duc d'Albe qui, le lendemain de la nouvelle de la mort de Coligny, était venu à Mons. Nous ne voulions pas croire ces nouvelles, quand deux ministres français, les sieurs d'Amours et de La Teste, se présentèrent à nos portes, envoyés par Mondoncel, nous contèrent la tragédie et comment ils s'étaient sauvés.

Le duc d'Albe commença aux premiers jours de septembre la batterie de 32 doubles canons, en deux batteries de flancs, à la porte d'auprès les Cordeliers, qui s'appelle d'Huy. Le comte s'y logea; il n'y était resté qu'un religieux malade à l'infirmerie,

ayant vue sur le rempart. Un boulet vint le visiter, et épouvanta tellement le pauvre homme, qu'il en fut guéri. Malgré les mauvaises nouvelles, la défense ne faillissait pas. Le comte, désolé, fit une maladie de trois mois. Il n'abandonnait aucun de ses devoirs. Après s'être concerté avec La Noue, il engagea le Prince d'Orange à entrer en campagne, en étant en confiance sur Mons. Puisque Charles IX n'avait pas saisi l'occasion de prendre un si bon morceau en envoyant l'amiral, et qu'il avait préféré se souler de son sang, il fallait s'adresser à Elisabeth qui était de bonne volonté. Il voulait ainsi rassurer son frère contre une reddition semblable à celle de Fronage. Il y en avait prou qui eussent désiré retourner à leurs maisons. Le duc d'Albe alla à la rencontre du prince d'Orange, qui n'avait que des Allemands mal payés et corruptibles; comme les chefs de ces troupes étaient des colonels qu'avait désignés Charles IX, le prince d'Orange s'en méfiait. Le duc d'Albe, pour dissoudre l'armée des Nassau, voulait gagner les Français, qui en étaient le nerf. Il leur proposait des conditions honorables, et disait, avec une modération hypocrite, qu'il louait Dieu du succès qu'il avait envoyé au roi, à Paris, mais qu'il déplorait le sort de Coligny, grand capitaine, et dont il avait fort appréhendé l'invasion. « J'aimerais mieux avoir les deux bras coupés, plutôt que d'avoir fait un tel coup; retirez-vous, je vous traiterai bien, je vous garderai ma parole étroitement. » Ces doux propos ébranlèrent nombre de gens. Le duc établissait qu'après la prise de Mons, il écraserait facilement Guillaume d'Orange, et, en dominant la Hollande, ramènerait tout à l'obéissance. Le comte Ludovic de Nassau remonta la noblesse, en faisant appel à son honneur et aux bonnes chances qui leur restaient; et comme il était éloquent, s'étant façonné à l'école de l'amiral, ils jurèrent de ne pas l'abandonner, l'engagèrent à se soigner et à ne pas se tuer en travaillant trop. Le comte, qui me savait bon gré de l'avoir aidé à convertir ses officiers, n'oubliait pas que j'étais cause, par mes remontrances, qu'il avait quitté Paris, en conséquence des révélations que j'avais eues sur les desseins du Roi, dès mon voyage de Rome. En repos sur l'avenir, il se purgea et garda la chambre.

Les deux batteries des Espagnols tiraient chaque jour 1800 coups de canon. Logé près de M. de Jaucour, un boulet passa par-dessus son lit, perça la muraille et passa sous le mien. Les Espagnols eurent souvent contenance de venir à l'assaut. Nos soldats descendaient par la brèche pour les inquiéter jusque dans leurs tranchées; mais, en arrière, il y avait des parapets si bien terrassés, qu'un gentilhomme armé de toutes pièces, avec la pique, avait prou peine d'y passer. Le capitaine La Meulse avait la charge de l'artillerie. Le colonel Rouvray, fort malade d'excès de travail et de la douleur de la mort de l'amiral, craignant un assaut, se fit porter sur le rempart, et, exhortant ses soldats à bien faire, reçut une mousquetade à la tête. Guillaume de Nassau arriva, le 10 septembre, à trois lieues de Mons. Il fit de grands feux pour s'annoncer. Le duc d'Albe délogea. Le capitaine Mangenaut alla en reconnaissance à une lieue de la ville; il connaissait les lieux. Les paysans lui dirent que les reîtres étaient proches. Le comte, en conséquence de l'arrivée du prince, ordonna une sortie de 1200 fantassins et de 300 chevaux. Il fit disposer l'artillerie pour écraser les Espagnols entre les deux tranchées. Il espérait peu que son frère pût percer les tranchées avec des troupes ébranlées par le désastre imprudent de Genlis, et le découragement que causa le massacre de Paris, où périt Renel, leur général, tué par son cousin, Bussy d'Amboise. Au signal de deux coups de canon, le comte se prépara. Le duc Christophle, frère du duc Casimir, qui aspirait à épouser M^{lle} de Nassau-Orange, piqua d'honneur ses cornettes et perça la tranchée, favorisé par l'artillerie de la place; mais les Allemands ne suivirent pas, et il fut obligé de revenir sans avoir perdu beaucoup de monde.

Ludovic voyant que son frère n'emporterait rien de haute lutte, lui conseilla de couper les vivres au duc d'Albe, ce qu'il fit. Les Espagnols furent obligés de sortir de leurs tranchées, et causèrent quelques pertes aux troupes de Guillaume qui, découragées et ayant le mot, demandèrent à être payées et se mutinèrent. Le Prince se décida à la retraite et fit prévenir Ludovic, par Sainte Aldegonde, qu'il allait se rafraîchir et chercher à soulever quelques villes. Il l'engagea à capituler honorablement et à le re-

joindre. Le sieur de Noircarme sollicitait les Français d'abandonner le comte Ludovic; ils ne voulurent pas, et dirent que le prince d'Orange allait revenir avec des secours d'Angleterre.

Il y eut une capitulation menée par La Noue, Cormont, Senarpont et Sandourt, par laquelle la garnison serait conduite à Ruremonde avec armes, sans déployer les enseignes, ni battre les tambours. Les Français seraient conduits à Guise. Il serait permis aux habitants de se retirer. Le comte avait un grand regret de quitter sa belle place, sa maladie en augmenta; cependant, il se prépara à s'en aller, en remerciant les Français de leurs services. Il leur dit que la France était rouge de sang, qu'y retourner c'était marcher à la boucherie. « Venez avec nous, vous serez payés en Hollande, de mois en mois, sans faute. » Les gentilshommes, qui ne voudraient entrer dans les cornettes, seraient traités suivant leur grade, en attendant que le temps fut adouci. Malgré tout, la plupart voulut retourner donner ordre en leur maison. On les reconduisit jusqu'à l'arbre de Guise; de là, ils se sauvèrent par les marais, dont plusieurs se trouvèrent mal, car il y avait des forces sur la frontière pour les tailler en pièces. Les autres furent sauvés par leurs amis et l'indulgence du duc de Longueville, gouverneur de Picardie. Tseræts, gouverneur de Flessingue, voulut résister; les villes maritimes l'imitèrent, les Anglais y arrivèrent en nombre, jaloux d'y voir tant de Français que Coligny y avait envoyés. Le 13 septembre, on se réunit sur la place; Ludovic, saigné le matin, était sur un chariot avec le capitaine Alain, de sa maison, malade aussi. Les portes gardées par les Espagnols, Noircarme avertit le comte Ludovic, avec respect, qu'il pouvait partir, et que la capitulation serait respectée. Un goujat des leurs ayant ôté le chapeau à un des nôtres, Noircarme lui donna un coup d'épée à travers le corps.

Frédéric de Tolède assura, de la part de son père, que les promesses seraient inviolablement gardées. Les uns se dirigèrent vers l'arbre de Guise, les autres vers Mæstricht. Après une longue étape de six lieues, Ludovic arriva à un beau bourg; il s'évanouit en descendant de chariot. On continua vers Ruremonde, et nous nous séparâmes contents les uns des autres. Les Espagnols se

piquèrent de loyauté, en haine de la Saint-Barthélemy qu'ils blâmaient. Le prince d'Orange licencia son armée, qui était composée de gens de mauvaise volonté. Le prince passa le Rhin à Rhinrich, ville du duché de Clèves, et passa en Allemagne pour négocier. Ludovic le suivit. Les deux frères se séparèrent; Ludovic alla à Mœroz, chez son beau-frère, et de là à Dillembourg, où il se guérit. Ainsi commencèrent les troubles de Flandre, par Mons. Si l'ambassadeur d'Espagne à Melun eut pris le grand Anthoine au mot, il eût prévenu ces troubles, qui ont duré trente-deux ans, et, pour 10000 écus, il eût évité cent millions de dépense à Philippe II.

Ludovic avait un hôtel à Cologne, ville impériale. Le magistrat ne lui en permit pas l'entrée. Il logea vis-à-vis, sur la rive droite, à Dietz, où sont les Juifs. Cette municipalité timide eut moins d'égards pour le comte que ses ennemis. Le comte arriva à Dillembourg, près Nassau, à la fin d'octobre, où sa mère le refit. Le comte Jean était neuf aux affaires qui se négociaient. Le comte Palatin ne s'engagea pas; l'ainé, le duc Casimir, prit parti pour la France; le second, Christophle, pour la Flandre. Genève devait soutenir les Huguenots de France en Languedoc et en Guyenne, s'entendre avec le vidame de Chartres et Montgomery, sauvés en Angleterre. On encourageait Elisabeth à soutenir La Rochelle. On voulait relever promptement les Huguenots, pour faire voir à Charles IX combien il avait été trompé par les méchants qui lui disaient que la Saint-Barthélemy lui donnerait le repos, et que, au contraire, ce serait pis que devant, et qu'il trouverait son peuple si disposé à prêter l'oreille à ceux qui le pourraient aider, qu'il n'en jouirait pas aisément, comme il avait fait au moyen de ceux qu'il avait fait tuer et emprisonner. Le comte trouva tout bien disposé. Je fis trois dépêches à son frère, à Herdelberg, à Alain, à Genève, et pour l'Angleterre. Il hésitait; il voulait voir MM. de Solms-Schwartzembourg, Belin, Isembourg et autres parents, ses voisins, pour discuter des périls communs. Alain, en arrivant à Genève, communiqua ses lettres à Théodore de Bèze; Celui-ci, avec légèreté, en parla à Beauvais-la-Nocle et Veysins, tous deux retirés en Suisse. Pour faire leur paix au moyen de

Beaufort, lors ambassadeur de Charles IX, qu'ils connaissent, ils communiquèrent ce qu'ils avaient appris de Théodore de Bèze. L'ambassadeur en fit une dépêche au Roi, en nommant ses auteurs, pour leur créer des mérites à la bienveillance de la Cour. Charles IX fut fort chagrin des dispositions des étrangers à son égard. Il s'excusa près de Ludovic de la Saint-Barthélemy, en parlant d'une conspiration, ne pouvant en donner la responsabilité aux Guises qui, une fois y avaient consenti pour lui plaire, mais à la réflexion, ils reculèrent devant une aussi terrible responsabilité, et forcèrent le Roi à s'en avouer l'auteur en plein Parlement. Malgré cela ils n'en furent pas dégagés.

Afin de faire oublier au comte Ludovic les affaires de France, Charles IX offrit d'assister le prince d'Orange, et assura qu'il faisait pour lui des vœux sincères. Pour lier des négociations, il choisit sur le conseil de la Reine Catherine, Frégose, qui était en relation avec le comte. Frégose arriva avec le projet de me gagner, à Dillembourg, fin de novembre 1572. Il mit cinq jours en poste. Aussitôt arrivé à l'hôtellerie, avis fut donné au comte Jean, qui prévint le comte Ludovic. Il me donna l'ordre d'aller voir ce qu'il voulait. Frégose, qui était au poêle, ne fut guère à son aise de me voir. Il me déclara le but de son voyage, puis pour me gagner me dit que, à cause de moi, on avait épargné mon frère lors de la Saint-Barthélemy, qu'il se mit à maudire. Je répliquai que je savais le contraire et que mon nom avait fait courir les plus grands dangers à mon frère, on voulait le tuer, pensant que c'était moi. « Il n'est pas possible de nous dissimuler la vérité, ajoutai-je, nous la savons par les serviteurs du Roi, qui abhorrent l'acte. » Il demeura honteux et me présenta une lettre de Charles IX, je la refusai : « Vous pouvez me la remettre devant le comte, que j'avertirai. » Il voulait me rendre suspect pour ensuite mieux faire ses affaires. Le comte, par prudence, ne le logea pas au château, il le reçut dans la galerie, et le remercia de la bonne volonté du Roi, auquel il aurait l'honneur de répondre.

Le lendemain, jour de St-André, le comte alla se promener en robe de chambre dans la galerie; il m'envoya chercher Frégose qui voulut encore me donner des lettres que je le priai de remettre

au comte ou à moi en la présence de mon maître. Pour m'enjoler il me dit que j'étais Français... « Je suis le serviteur du comte, répondis-je, comme je le fus de Coligny; le comte est levé et vous attend. » Le comte le salua brusquement, et ayant reçu et lu les lettres du Roi, qui n'étaient que de simples lettres de créance. — Vous n'en avez pas d'autres? dit Ludovic. — Non. — Vous en avez voulu donner à La Huguerie, où sont-elles? — Il fut contraint de les présenter au comte; elles ne contenaient que des exhortations à me dévouer au service de Charles IX, d'accord avec Frégose; il m'était fait de belles promesses. — Mais enfin, de quoi êtes vous chargé (le voyant rougir de honte de ce qu'il avait à dire)? Dites hardiment, s'écria le comte, fatigué de ces manèges! — Et alors Frégose commença à se andoloier de l'état où il trouvait le comte, comme il était encore faible. — Mais, Monsieur de Frégose, lui répondit le comte en se contenant, je me réjouis d'être en cet état, plutôt que mort à Paris, si je vous eusse cru, préférablement à La Huguerie, auquel je dois la vie. — Il voulut se purger de cela. Ludovic lui répliqua : « Combien de fois m'avez-vous pressé de remettre mon départ après les noces; si je fusse demeuré à la Cour, il m'en fût arrivé comme à tant de mes amis qu'on a tués! » Sur quoi il voulut entrer en excuses. — Le comte l'interrompit en disant : « Laissons cela, je sais la vérité; expliquez-moi ce qui vous amène. » Je voyais Frégose rougir à tous propos, montrant assez qu'il ne sortait aucune vérité de sa bouche. Finalement, il arriva aux affaires de Flandre, affirma que le Roi voulait assister le comte, à condition que celui-ci chercherait à pacifier le royaume. — Ludovic répliqua qu'il n'avait cessé de servir les vrais intérêts et la grandeur de la France. — Frégose répondit : « Mais Charles IX a de tout autres avis de gens qui savent le fond des choses, » et il lui montra les lettres de Beaufort, l'ambassadeur en Suisse. Ludovic irrité dit qu'il ferait mentir Beaufort et Vezines, que pour le moment il ne fallait pas y penser, car il était si faible, qu'à peine pouvait-il signer. Il le fit dîner avec lui et lui promit de songer à ses ouvertures.

Je reconduisis Frégose, qui se plaignait des propos que le comte lui avait adressés personnellement, qu'il ne parlait qu'au nom

du Roi, en insistant pour que Ludovic attendit les noces, et qu'au résumé, si le Roi avait commis une faute, il fallait y remédier. — Et quel remède, repris-je, après la mort. ? — Et sans autre, je lui donnai le bonsoir.

Le comte ne donna pas de réponse à Frégose sur sa créance, et promit d'adresser une dépêche au Roi. Il lui remit simplement un mot, pour ne pas rompre une ouverture qui pouvait être utile un jour. L'avis donné par Beauvais et Vezines, à propos de sa communication à Théodore de Bèze, le mettait dans une colère extrême, il les menaçait de sa dague et de faire le voyage de Genève pour les tuer. Je fis une dépêche à d'Alain, pour savoir au juste de de Bèze, ce qu'il leur avait confié, et s'en plaindre. Le lendemain, le comte remit à Frégose les réponses que j'avais composées. Frégose était fort dolent de ce que le comte refusait les avances spéciales pour son frère, à moins qu'on ne lui permit de s'occuper des affaires en général. Du reste, Ludovic voulait consulter Guillaume, et en écrirait au Roi. Frégose trouva que c'était raisonnable et l'établit ainsi, afin de ne pas mécontenter le Roi. Il avait peur qu'en présence d'une négociation d'amitié infructueuse, la Cour ne cherchât à inspirer à Nassau une sécurité qui permettrait de s'en défaire à la mode du temps !

(A suivre.)

SÉANCE GÉNÉRALE DU 9 NOVEMBRE 1876.

Présidence de M. le D^r Bousson.

La séance est ouverte à 10 heures. Le procès-verbal de la dernière séance est lu et adopté sans observations.

Correspondance. — M. le Président de la Société philomatique vosgienne demande l'échange de publications entre cette Société et la nôtre. Adopté.

M. le Ministre de l'Agriculture et du Commerce annonce que l'Exposition internationale d'horticulture d'Amsterdam, déjà annoncée plusieurs fois, aura lieu définitivement en 1877.

La Société académique de St-Quentin envoie le programme des Concours ouverts par elle en 1877.

M. Château, chimiste à Aubervilliers, envoie un travail sur la fabrication du rouge d'Andrinople. Remerciements.

La Société a reçu un certain nombre de lettres demandant inscription pour le Concours littéraire de la présente année. Le Concours étant clos à partir du 1^{er} novembre, il ne sera admis que celles qui sont arrivées avant cette date.

M^{lle} Arnoult, institutrice à Blois, envoie à la Société une *Grammaire raisonnée et pratique*, dont elle est l'auteur. M. Salins, professeur au collège, est prié de vouloir bien examiner cet ouvrage, et d'en rendre compte à la Société.

Plusieurs membres nouvellement admis remercient la Société des diplômes qui leur ont été adressés.

Lecture. — Il est donné lecture d'une pièce de vers, Christophe Colomb, par M. Johannis Morgon; — d'une Revue des journaux agricoles et scientifiques, par M. le D^r Rouget, et d'un article communiqué par M. Cretin, Procédé contre le phylloxera.

Sont nommés membres titulaires :

MM. Louvrier, médecin-vétérinaire à Arbois, présenté par M. le D^r Bousson; Bergère, ancien Sous-Préfet, Conseiller d'arrondissement et Adjoint au Maire de Poligny, présenté par MM. Bousson et Mareschal; Prost, Bernard, archiviste du Jura, à Lons-le-Saunier, présenté par MM. Baille et Mareschal.

Et correspondants :

MM. Emile Dumont, propriétaire à Dournon, présenté par M. le D^r Bousson; baron de Cardaillac de Gayan, propriétaire à Vic-en-Bigorre, et Laliman, propriétaire-viticulteur à Floirac (Gironde), les deux présentés par M. Dupierris de Rivera.

La séance est levée à 11 heures.

LA VENTE DES VINS DES HOSPICES DE BEAUNE

et l'Exposition des Vins de la Bourgogne.

Le voyageur emporté par le train sorti de Dijon de 9 à 10 heures du matin, sur le chemin de fer de Paris à Lyon, le dimanche 12 novembre 1876, ne pouvait manquer d'être frappé du nombreux contingent à destination de Beaune, fourni par chacune des petites gares situées

entre Dijon et cette ville. Le secret de tout ce mouvement, le but de tout ce monde, était la vente annuelle des vins des hospices de Beaune, qui devait avoir lieu dans l'après-midi. Cette vente, on le sait, est l'occasion d'un des marchés les plus considérables de ce genre de commerce : on pourrait l'appeler la foire aux vins de Bourgogne.

Le moyen de s'occuper d'autre chose que de vins et de vignes en telle compagnie, et, lorsque les noms des stations que les employés de service viennent jeter dans les instants d'arrêts portent les noms de Chambertin, Nuits, Vougeot, etc.? Le brouillard est bas, le temps est gris et sombre; néanmoins, les regards cherchent à travers les vitres, et les indigènes montrent du doigt ce clos fameux, ces vignobles célèbres connus de tous. Le vigneron des rampes jurassiques est tout d'abord frappé du contraste qui existe entre les puissants accidents de son sol bouleversé et l'uniformité, la douceur presque insensible des pentes de ce qu'on est convenu d'appeler le vignoble de la côte de Bourgogne. Ici, la parfaite rectitude de la surface n'est aucunement altérée par l'ombre des fosses au fond desquelles le jurassien provigne ou replante ses ceps et ses chapons. A cette heure, les ceps sont déjà privés de leurs échelas. Ceux-ci sont réunis en tas ou faisceaux qui forment de longues lignes de points noirs qui témoignent du soin qui est pris pour diminuer les chances de pourriture de la portion plantée en terre. Les faisceaux ou tas sont couchés à la manière des bois de chauffage dans les coupes de nos forêts, et retenus par quatre échelas faisant fonction de piquets. Ne serait-il pas plus avantageux encore de les remiser sous des abris? Les rangées inférieures qui sont au contact du sol ne doivent-elles pas souffrir de l'humidité constante de la saison? Le vigneron beaujolais, plus soigneux encore, les rentre tous à la maison, la précocité ordinaire des vendanges lui en donne le loisir.

Le parallélisme des lignes de faisceaux provient de ce que ceux-ci sont tous placés entre les deux mêmes rangées de ceps : ainsi est attesté le respect croissant du vigneron pour la plantation en ligne, qui n'est après tout que l'ordre introduit dans la culture. Aux approches de Beaune, surtout, on aperçoit un certain nombre d'assez grandes pièces de vignes qui gardent leurs échelas; quelques-unes bordent la voie, et il est aisé de reconnaître que ces échelas sont liés les uns aux autres par une ou deux lignes de fil de fer. Les systèmes Guyot et Dubreuil, qui trouvent ici des conditions spéciales d'application, y ont fait d'assez nombreux adeptes. Mais le train court rapidement, les observations plus précises de viticulture pourraient être risquées. A Beaune, le train se

décharge de quelques centaines de voyageurs.

Le grand hospice de Beaune est un vaste et remarquable établissement de la fin du xv^e et du commencement du xvi^e siècle. Il donne à la ville un cachet original et passe à juste titre pour un curieux morceau de l'architecture de cette époque. Sa fondation, qui date de 1443, est due à la munificence d'un plébéien célèbre qui n'est pas un étranger pour nos localités. Nicolas Rollin, chancelier du duc de Bourgogne, fondateur et bienfaiteur de l'hospice de Beaune, avait pour seconde femme Guyonne ou Guigonne de Salins, de la famille de nos sires. Entre autres marques d'intérêt laissées par elle à la fondation de son mari, le trésor de l'hospice garde précieusement une magnifique tapisserie de Bruges, qu'on ne montre pas tous les jours, ni à tout venant (1).

Le chancelier Rollin, l'un des plus opiniâtres adversaires de la féodalité, a laissé dans notre pays même d'autres souvenirs historiques. En 1445, il faisait enfermer au château de Grimont Jean de Grandson, sire de Pesmes, l'un des plus grands seigneurs de la Comté. En vrai baron féodal, Grandson trouvait commode de jouir de la sécurité assurée à la province par la possession du château de Joux, qui garde l'une des portes les plus importantes du pays, mais il entendait bien ne coopérer en rien à son acquisition, qui n'ajoutait rien à son domaine personnel. Aux États de Salins, il vit échouer ses tentatives d'opposition aux subsides réclamés même à la noblesse, qui céda. Non content de se refuser à payer son obole, il essaya de liguier et soulever ceux des seigneurs qui partageaient ses sentiments, et de résister au duc de Bourgogne à main armée. Rollin se chargea de lui apprendre, un peu durement, qu'à table d'hôte, chaque convive paie son écot. D'Autun, sa demeure, il présida au supplice qu'un Polinois, Plaine, président du Parlement de Bourgogne, fut chargé de faire exécuter. Grandson fut étouffé entre deux matelas. Grandson était justiciable du Parlement, où il aurait trouvé de nombreux amis; il fut condamné en conseil privé présidé par le duc Philippe, grand'père de sa première femme. Rollin et Plaine étaient des légistes par excellence, ce qui ne leur empêcha pas de sauter à pieds joints sur la légalité. Les tribunaux d'exception n'ont pas été inventés par les révolutionnaires de 93. Ceux-ci ont eu des précurseurs, que les plus grands s'honorent de compter parmi leurs ancêtres.

(1) La chapelle de l'hospice, fermée en cet instant pour causes de réparations, renferme la tombe de la bienfaitrice.

Revenons à nos moutons, c'est-à-dire aux caves et aux celliers de l'hospice de Beaune. Les uns et les autres ont ces proportions monumentales, il faudrait peut-être dire colossales, qui se retrouvent dans tous les établissements religieux de la Bourgogne. On y remarque deux pressoirs antiques qui doivent dater de la fondation de l'hospice, ils sont de dimensions extraordinaires. Leurs montants sont formés de quatre colonnes, presque de quatre piliers de chêne dont on trouverait difficilement les semblables dans nos forêts. Il est vrai qu'il ne faut pas chercher dans ces pressoirs les plus récents perfectionnements de la mécanique.

La libéralité de Rollin et celle d'autres particuliers ont fait de l'hospice un des plus riches possesseurs des crûs les plus distingués de la Bourgogne. La production moyenne de ces vignobles a été, en cette année 1876, d'environ 4 à 6 hectolitres de vin à l'hectare. L'hospice n'a pas eu à vendre moins de 509 hectolitres de ces vins fins en première, deuxième et troisième cuvée. On sait qu'ici ces expressions correspondent à première, seconde et troisième qualité. La Commission de dégustation de la Société de viticulture de Beaune a classé les vins de cette année parmi les bonnes qualités, au-dessus des moyennes, et entre ceux de 1869 et 1874.

Je n'essaierai pas de décrire tout ce mouvement d'acheteurs et d'amateurs qui se pressent dans les vastes caves et se font servir dans la tasse d'argent ceux des crûs dont ils espèrent pouvoir aborder les prix. A 2 heures, tout ce monde se retrouve dans la salle des ventes. Les riches marchands de l'Angleterre et de Paris s'arrachent les premières cuvées à des prix incroyables : 820 et 850 fr. la queue de 456 litres. Si c'est affaire de commerce, c'est aussi affaire de réclame : les heureux acquéreurs de ces pièces de choix verront leurs noms publiés sur tous les grands journaux de commerce de l'Europe. Le traitement des vins de l'hospice étant à l'abri de tout soupçon de manipulations quelconques, ce sont des types des étalons dont tout grand négociant en vins, soucieux de sa réputation, tient à se pourvoir ; puis, quelques pièces authentiques serviront de chaperon à bien d'autres.

La vente des vins de l'hospice a une autre importance toute sociale, qui y attire en grand nombre et propriétaires et vigneron du pays : cette vente règle les rapports de ceux-ci avec ceux-là, d'où cet empressement à y accourir. Depuis des siècles, les propriétaires des crûs renommés se sont rendus compte d'un fait qui a été exposé et mis dans tout son jour par M. Jules Seurre, au Congrès viticole de la Société des

agriculteurs de France, tenu à Beaune en 1869 : c'est que la vente des vins fins réclame des conditions particulières. Depuis longues années, les propriétaires qui ont cherché dans le métayage une garantie de la bonne culture de leurs vignes, ont compris que la pauvreté de leurs métayers les livrait sans merci à l'avidité des acheteurs et les exposait par instants à céder à vil prix des vins de haute qualité. Leurs associés naturels se trouvaient ainsi transformés en adversaires, leur faisant une concurrence malheureuse. De bonne heure, ils ont entrevu que les déboires pouvaient pousser les métayers à rechercher l'abondance et à introduire des plants plus productifs qui auraient non moins sûrement altéré la qualité. Ces considérations ont engagé les propriétaires à se rendre acquéreurs des vins de leurs vigneron. Ainsi que cela se pratique dans la Bourgogne toute entière et dans le Beaujolais, la totalité de la récolte est remise dans les celliers du propriétaire, qui fournit les cuves à fermentation et les pressoirs. Les métayers ou vignerons à partage ont plutôt la valeur de la moitié de la récolte que cette moitié elle-même. Mais cette valeur sera-t-elle livrée au caprice du maître ? Non, celui-ci a eu l'intelligence d'entremettre dans cette affaire un tiers tout-à-fait impartial. La vente des vins des hospices de Beaune fixe les prix auxquels les propriétaires paient à leurs vignerons les qualités correspondantes. L'élévation progressive des prix des vins a fait qu'aujourd'hui aucune des vignes donnant des premières cuvées n'est plus donnée à partage, les propriétaires trouvant à les faire cultiver à des prix bien inférieurs à la valeur de cette moitié ; mais une partie de celles de seconde et surtout de troisième cuvée le sont encore dans ces conditions. Propriétaires et métayers aiment à se rendre compte, les uns de ce qu'ils auront à payer, les autres de ce qu'ils auront à recevoir.

Si les vins récoltés par l'hospice de Beaune présentent déjà une quantité respectable, cette quantité ne saurait suffire à satisfaire le nombre chaque année croissant des amateurs qui viennent assister à leurs ventes. Quelques-uns d'ailleurs préfèrent aux vins de l'année ceux des récoltes précédentes, plus prêts à la consommation. Ces nombreuses réunions étaient une occasion trop naturelle de grandes affaires, pour que les administrations locales ne songeassent pas à les favoriser. Comme elles étaient non moins profitables à la ville de Beaune en particulier qu'aux propriétaires de vignes en général, il convenait d'apporter aux transactions dont elles sont l'occasion toutes les garanties désirables. Il convenait surtout de mettre l'acquéreur à l'abri des surprises toujours nuisibles au commerce sérieux. La Société de viticulture a cru

trouver une partie de ces garanties dans des expositions annuelles de tous les grands vins de la Bourgogne, qu'elle a organisées depuis 17 ans. Cette exposition est fondée sur des bases vraiment originales, qui devraient servir de modèle à toutes les expositions de vins possibles. On peut sans crainte affirmer qu'elle n'est pas l'un des moindres attrait de la journée.

Cette exposition a lieu dans la grande salle du pavillon du jardin anglais. Là, 450 à 500 échantillons des vins des crus les plus variés, depuis les Morgons beaujolais jusqu'aux vins des environs de Dijon, sont groupés et rangés sur des gradins ou étagères, et, moyennant 50 centimes d'entrée, chacun est admis à toute autre chose qu'à contempler l'extérieur de bouteilles dans lesquelles des étiquettes plus ou moins enjolivées affirment que d'excellentes choses y sont renfermées; chacun est admis à goûter de ces vins. Là, chaque année, 5 à 600 visiteurs, munis chacun de l'indispensable tasse d'argent traditionnelle en Bourgogne, font déboucher ceux des échantillons qu'ils désignent aux tonneliers chargés de maintenir l'ordre en cette circonstance. Le producteur vient y chercher le secret de la clientèle de son voisin; le propriétaire bien achalandé aime à s'assurer s'il n'est pas dépassé.

Nul moyen de soupçonner l'impartialité du jury, qui est tout ce public de cinq cents à six cents dégustateurs. Dans son ensemble, sa compétence ne saurait être mise en doute. Ses arrêts ne se formulent pas en un seul verdict : il y a ou il peut y avoir autant de verdicts que de membres du jury. Ce jury ne distribue pas de médailles, mais comme ses arrêts se traduisent par des achats pour quelques-uns d'entre ses membres, ceux-ci ont le plus grand avantage à ne pas se tromper, à récompenser les plus et les mieux méritants. Leur intérêt nous est un sûr garant du soin qu'ils mettent à ne pas commettre d'erreurs qu'ils seraient les premiers à expier.

L'orgueil des exposants y éprouve rarement ces froissements que les distributions de médailles trainent presque forcément à leur suite. La seule récompense, ici, est une clientèle largement rémunératrice, et, comme depuis 17 ans, deux cents à trois cents propriétaires répondent à l'appel de la Société, il semble qu'on en puisse inférer que ce mode répond aux besoins et aux intérêts du moment.

On ne saurait disconvenir que cette exposition est une excellente école de dégustation, et, pour les vignerons qui aspirent à la qualité, il importe que producteurs et détenteurs aient cette finesse du sens, cette délicatesse du goût qui se développent surtout par une comparaison

attentive. J'y ai entendu formuler des appréciations qui témoignent d'une grande culture en ce genre, même par des hommes en blouse, au teint hâlé, aux traits énergiques qui décèlent le vigneron. Dans ces réunions, les causeries sont animées, on s'y communique ses impressions, ses observations, la chaleur du vin rend expansif; toutefois, ne craignez point les excès. Le plancher est recouvert d'une épaisse couche de sciure destinée à absorber le liquide que, pour ne pas s'exposer à se griser, chacun rejette après l'avoir savouré. Il est sans exemple que personne ait abusé de la discrétion laissée à tous.

Aujourd'hui, l'approche de l'Exposition universelle de 1878 laisse entrevoir la possibilité, la probabilité d'une grande exhibition des vins du Jura. On dit déjà à ce sujet que celles des villes, qui sont en même temps des centres viticoles, prennent des mesures pour s'y faire représenter d'une manière complète, chacune d'elles formant un groupe distinct. C'est bien ainsi que les vignobles doivent assister à ces grandes assises du travail, dans toute la variété de leurs plus excellents produits. Les expositions particulières ou personnelles semblent devoir être réservées pour ceux des vins qui sont vraiment des produits industriels. Ce sera le cas de se souvenir de la véritable cause du succès des expositions de Beaune, que la condition essentielle d'une exposition de vins c'est la possibilité pour tout amateur de goûter et déguster ces vins. Les exposer pour les yeux seulement, c'est convier un public d'aveugles à contempler des œuvres d'art.

Non, l'objet des expositions viticoles n'est pas seulement de soumettre les vins à l'appréciation d'un jury d'hommes experts, pour en obtenir une distinction quelconque, pour faire proclamer un nom au jour solennel des récompenses et le voir publier par les journaux. L'orgueil individuel ou l'esprit de clocher peuvent quelquefois se montrer satisfaits de si maigres résultats, mais les jours des expositions seraient comptés si leur objet était réduit, disons ravalé à un but si mesquin. Les médailles ont leur utilité lorsqu'elles récompensent le travail persévérant, les difficultés vaincues, l'effort intelligent, le progrès accompli, mais elles ne sont que le côté accessoire et bien secondaire des expositions. Lorsqu'un vignoble tout entier transporte les échantillons de ses produits dans un lieu de rendez-vous où doivent se rencontrer des millions d'amateurs, ce ne peut être que parce qu'il est persuadé de pouvoir être utile à un certain nombre, c'est pour se créer des débouchés, c'est pour satisfaire à des besoins, c'est dans l'espoir de donner une plus grande valeur à ses produits, de procurer de l'aisance à ses

producteurs, d'accroître ses richesses. Or, quelle que soit la valeur des décisions d'un jury, les amateurs, les consommateurs en croiront toujours plutôt leurs impressions personnelles. Ce sont surtout ces impressions, ces appréciations individuelles qui pourront décider à des acquisitions importantes. Bien petit est le nombre de ceux qui, pour prendre une décision, vont consulter les rapports du jury de dégustation, si toutefois il se donne la peine d'en écrire. Espérons donc qu'à la prochaine exposition, moyennant une légère rétribution, tous les amateurs pourront une fois par quinzaine, sinon une fois par semaine, savourer quelques gouttes de nos vins. Cette condition entraînera quelques frais, mais le vignoble ne fera en cela que suivre l'exemple de toutes les grandes industries, qui ont toujours des représentants au service des visiteurs pour leur fournir tous les renseignements, toutes les explications qu'ils désirent, et surtout leur faire toucher du doigt les avantages que présentent leurs produits.

Ne quittons pas la ville de Beaune sans mentionner l'exposition des instruments de viticulture et de vinification installée dans la cour de l'Hôtel-de-Ville. Quoique moins complète que celle que la Société de Poligny a si brillamment organisée en septembre 1875, c'est toujours avec plaisir et profit qu'on revoit la série des outils ingénieux et des nombreuses machines qui prennent la vigne à ses débuts et la conduisent jusqu'à la récolte; mais surtout ceux et celles qui prennent la vendange au sortir de la vigne, suivent les transformations de ses diverses parties, jusqu'à l'instant où elles sont servies sur nos tables, soit sous la forme de vins vieillis, soit sous celles de liqueurs. Les pressoirs sont nombreux; les pompes sont très-variées; mais on sait que certaines modifications, qui peuvent être des perfectionnements, considérées dans leur application en général, ne le sont pas toujours dans l'emploi des pompes à la manutention des vins. Ces liquides réclament de ces instruments des qualités toutes spéciales.

Les membres de la Société apprendront avec plaisir qu'un de leurs collègues et lauréats, M. Roussel-Galle, de Port-Lesney, inventeur des alambics à fond concave, a été honoré, à Beaune, d'une nouvelle récompense.

Ch. ROBERT.

AVIS

aux Commissions de fromagerie

Le lait, produit de la sécrétion des glandes mammaires, est exposé, comme toutes les sécrétions des organismes vivants, à des variations très-grandes dans sa composition. Il varie d'une espèce à une autre, pour une même espèce d'un sujet à un autre, et pour un même sujet, du matin au soir.

Il n'y a rien d'absolument fixe dans les éléments constitutifs du lait provenant d'un même sujet, ainsi que j'ai pu le vérifier par de nombreuses expériences entreprises, il y a quelques années, sur des laits provenant de trois cents vaches de Mont-sous-Vaudrey, examinées chacune soir et matin (1).

Le procédé qui a été suivi pour déterminer la richesse du lait en matières solides, c'est-à-dire caséum, beurre, lactine, albumine, etc., consiste à recueillir une même quantité de ce liquide dans une capsule de porcelaine dont le poids est connu, et à la faire dessécher lentement dans une étuve, jusqu'à ce qu'elle ne perde plus rien de son poids.

Lorsque la capsule avec son contenu, portée sur une balance de précision, donne plusieurs fois de suite le même poids, on peut être assuré de la dessiccation complète. Retranchant du poids total le poids de la capsule, il reste le poids de tous les éléments solides réunis qui entrent dans la composition du lait soumis à l'expérience.

Eh bien ! ce poids des matières solides n'a jamais été le même pour une même vache examinée matin et soir. La différence a varié suivant qu'on examinait les parties solides prises dans leur ensemble, ou chacun des éléments constitutifs pris séparément.

Le maximum de différence a été : 1° un septième pour les parties solides réunies, 2° un quart pour le beurre, 3° un tiers pour le caséum. Ainsi, le caséum est de tous les éléments constitutifs du lait, celui qui est exposé aux plus grandes variations.

Les causes de cette mobilité dans le poids des éléments solides du lait, doivent être recherchés dans le genre de nourriture, d'une part, d'autre part, dans l'état plus ou moins dispos de l'animal au moment du repas.

Si la vaché attaque vivement la nourriture qui lui est présentée, on

(1) Voir les Bulletins de 1863.

peut être assuré d'obtenir un lait d'une grande richesse ; si , au contraire , elle mange avec répugnance , le lait sera pauvre et en moindre quantité.

Une indisposition soudaine et bien souvent inaperçue , peut encore diminuer l'élaboration des matières solides.

De ce qui précède , il résulte que les Commissions de fromagerie appelées à surveiller les différents laits d'une association , doivent agir avec beaucoup de prudence. Elles doivent être bien pénétrées de ce fait révélé par l'expérience , que le lait d'une même vache n'est jamais le même d'une traite à une autre. Le plus ordinairement , les écarts sont faibles ; mais , assez souvent , des écarts considérables se produisent , sans que la fraude puisse être invoquée.

Je désire encore appeler l'attention des Sociétés de fromagerie sur un autre fait expérimental qui a bien son importance. Il s'agit de l'inégalité dans la richesse du lait , d'une vache à une autre. Telles vaches donnent un lait riche , telles autres un lait pauvre , bien que soumises les unes et les autres au même régime. Il y a lieu de tenir compte de cette nouvelle inégalité de richesse dans la répartition des revenus de la fromagerie. Si un sociétaire donne , pour un même nombre de litres de lait , une proportion de caséum moindre que celle d'un autre sociétaire , il est évident que ce dernier est frustré par le premier.

Pour arriver à une juste répartition , il convient d'examiner , de temps à autre , le rendement en caséum de chaque vache , de prendre une moyenne pour chaque sociétaire , et à l'aide des différentes moyennes , établir les droits proportionnels de chacun.

Dr PACTET.

AGRICULTURE.

Nos lecteurs nous sauront gré , sans doute , de leur mettre sous les yeux le Discours qu'a prononcé M. Bondivenne , membre de notre Société , au Comice agricole du canton d'Orgelet (Jura) , le 24 août 1876.

Messieurs ,

Où en est l'agriculture parmi nous ? est-elle en progrès ? est-elle en décadence ? Cette question est une de celles auxquelles on ne répond pas par un oui ou par un non tout simple , elle ne saurait se trancher ainsi. Avant de prononcer , examinons. Et que notre examen ne soit pas stérile : au bien , si nous le rencontrons , ajoutons encore , ajoutons toujours ; et au mal , s'il

existe, remédions le plus promptement et le plus efficacement qu'il nous sera possible.

On cultive incontestablement mieux qu'autrefois; sous ce rapport, nulle comparaison n'est à établir entre le passé et le présent. Quant aux produits, fruit du travail cultural, ils sont doubles, triples de ceux qu'obtenaient nos pères, et ils sont acquis avec moins de peine! Ah! c'est que la *méthode* s'est, sous l'impulsion de la *science*, substituée partout et en tout à la *routine*.

Les labours sont plus fréquents et mieux faits; aucun répit n'est laissé à la terre, et elle est fouillée jusque dans ses profondeurs.

Les engrais, plus abondants parce qu'on élève beaucoup plus de bestiaux, sont largement répandus sur le sol; on a compris que, pour avoir, il faut donner; *donnant donnant*, suivant l'adage.

Un assolement plus rationnel a été adopté: les rotations passées en usage permettent aux sucs nourriciers qui reposent au sein des couches arables de s'utiliser chacun à son tour, et, de cette sorte, rien n'est perdu, tout, à son heure, contribue à la fécondité.

Les semences sont devenues l'objet d'une plus grande attention: elles sont choisies avec discernement et préparées avec sollicitude; renouvelées quelquefois, demandées, quand il est nécessaire, à un autre climat.

Les semailles terminées, on voit souvent le rouleau et la herse se promener sur les champs, soit pour briser, broyer les mottes les plus réfractaires, soit pour protéger les jeunes pousses, et si des plantes nuisibles ou inutiles se mêlent d'aventure à celles qui sont désirées, une main intelligente et impitoyable est là pour les extirper: à la céréale en voie de croissance de toute manière on vient en aide.

Lorsqu'arrive le temps de la récolte, ce n'est plus la petite faucille qui, poignée à poignée, coupe le froment qu'a mûri le soleil, il tombe par myriades d'épis sous la longue faux dextrement maniée, et, pour le battre, après qu'il a été tiré des greniers, le lent et monotone fléau abandonné a fait place à d'ingénieuses machines, mues par l'eau ou par la vapeur; le cheval lui-même ayant semblé trop paresseux pour séparer le grain de sa tige herbacée.

Du commencement à la fin de son œuvre, le cultivateur a perfectionné, étendu, agrandi ses moyens de travail, et les plus merveilleux résultats ont couronné ses efforts.

La satisfaction qu'éprouve l'observateur serait sans mélange si, hélas! dans ce ciel si brillant, il n'y avait un point noir. Vous me devancez, Messieurs, en le signalant: tout, dans le matériel de la culture, vous hâtez-vous de me dire, est admirable, mais le personnel?... Oui, le personnel laisse à désirer dans le présent et il crée pour l'avenir une situation inquiétante. Ce n'est pas que l'instruction lui manque, — il est plus instruit qu'il ne

l'a jamais été, — mais il pêche par son insuffisance numérique et il y a certaines qualités morales qu'on regrette de ne plus retrouver en lui.

Rendons-nous compte des conditions de la culture.

Le cultivateur ne ressemble pas à l'artisan des villes qui, muni des outils propres à son métier et retiré dans une pièce solitaire, fait tout par lui-même et suffit à tout; son art à lui, ouvrier de la terre, est plus complexe. Il lui faut des aides et des collaborateurs; il lui en faut beaucoup et de toute sorte. — Il laboure, il sème, il récolte, il emmagasine, il vend, et que d'autres actes analogues s'intercalent entre ces opérations décisives! Seul, il ne pourrait faire face à tant d'occupations, et, s'il le tentait, il succomberait à la fatigue. — Les bestiaux et les animaux domestiques ne demandent pas moins de vigilance de sa part; il doit les tenir en bon état de propreté, de santé, de force, et il a recours pour cela tantôt au pacage, tantôt à la stabulation, suivant les saisons, les heures et les vicissitudes atmosphériques. Mais que les animaux qu'il élève ou qu'il a à son service bondissent sur les coteaux ou stationnent dans ses étables, des gardiens, des serviteurs lui sont indispensables; il est obligé de se les procurer et de se les associer. — Parlerai-je des terres à relever, des murs à entretenir et de ces mille réparations et améliorations qui s'imposent à quiconque possède des bâtiments; c'est encore un genre de soins pour lequel il a besoin d'auxiliaires. Réduit à ses forces individuelles, il verrait ses champs se dégrader et son habitation tomber en ruines.

L'unité tactique en culture est, non l'individu, mais la famille. Or, la famille agricole se compose de trois sortes de membres : 1° du chef de l'exploitation et de ses enfants; 2° des serviteurs gagés à l'année; 3° des ouvriers accidentellement et temporairement employés. Qu'il y ait des vides dans ces cadres ou que ceux qui y prennent place se montrent peu dévoués, et l'œuvre commune est compromise. Ce malheur nous menace : c'est la tache nuageuse que vous et moi avons aperçue mêlée aux clartés du jour. Ne laissons pas l'orage se former sans avoir cherché un abri contre ses fureurs.

Les premiers serviteurs de celui qui exploite un domaine, sont ceux que la nature et l'affection lui ont donnés, ses enfants. Les retenir auprès de lui et leur infuser l'ardeur dont il se sent lui-même possédé est ce qu'il doit avant tout rechercher, son devoir et son intérêt l'y invitent également; mais qu'il lui est difficile aujourd'hui de fixer sous son toit les continuateurs désignés de ses travaux ! Le service militaire et l'attrait des grands centres les lui enlèvent le plus ordinairement. C'est en vain qu'il a vu de jeunes bouches sourire à leur mère et lui promettre à lui par avance des collaborateurs dévoués; l'âge survenant fait le vide dans son foyer. Si plusieurs des causes qui lui infligent un si triste abandon sont hors de sa portée, il en est qui dépendent de lui et qu'il peut supprimer. Il doit, s'il est prévoyant, mettre de bonne heure les goûts de ses enfants en rapport avec la

position qu'il leur destine, leur faire aimer la culture et les occupations qui s'y rattachent; à cet effet, ne leur point épargner les distractions compatibles avec leur futur état, les leur procurer, au contraire, le plus qu'il pourra : pour vivre aux champs, il faut s'y plaire. Il doit surtout se garder de susciter en eux des ambitions qui ne peuvent se satisfaire que sur un autre théâtre; s'il leur parle de la ville et des agréments qui s'y rencontrent, qu'il n'oublie pas de compléter le tableau en y ajoutant ce qu'elle apporte fréquemment de misères et de déceptions. Il aura, pour le seconder dans ses observations et exhortations, s'il sait s'en aider, l'instituteur : à l'école, comme dans la famille, ses enfants apprendront que les vrais biens sont ceux qui n'ont rien d'artificiel, et que, s'ils se trouvent quelque part, c'est à la campagne. O trop fortunés les agriculteurs s'ils connaissaient leurs avantages, s'écriera en sa langue le maître du village après le poète de Mantoue!

*O fortunatos nimium, sua si bona nôrint
Agricolas !*

Il ne pourra se faire que de telles leçons répétées souvent et à propos n'impressionnent fortement ses élèves et ne les déterminent à ne pas s'éloigner du domaine paternel : ils y ont eu leur berceau, ils tiendront à y avoir leur tombe. — Il en sera ainsi, si seulement on veut bien les appeler à l'existence : un mal nouveau et affligeant au dernier point a envahi jusqu'aux campagnes elles-mêmes. Là aussi, les naissances sont soumises au calcul, elles se règlent sur des considérations d'intérêt et de bien-être; mais cette fois c'est l'égoïsme qui se trompe lui-même et qui, en se trompant, se porte le plus funeste des coups. La famille agricole diminuée numériquement, amoindrie par là-même, alors qu'elle a le plus besoin d'être complète, forte et vivace, quel manque de jugement et quel défaut d'opportunité! Ignore-t-elle qu'il se fait en notre temps, à son profit, un déplacement de la propriété foncière! déplacement que j'ose nommer une révolution, qui en est une, et peut-être la plus radicale de toutes. Nous avons eu jusqu'ici trois révolutions. — Une révolution politique : le pouvoir a cessé d'être absolu, il s'est pondéré et libéralisé. — Une révolution sociale : privilèges et monopoles sont tombés et ont été remplacés par l'égalité et la concurrence. — Une révolution financière : quand l'Etat emprunte, il n'a plus recours aux banquiers, il s'adresse à tout le monde, et je ne sais s'il y a un coin du pays où la rente n'ait pénétré. Eh bien! Messieurs, il se prépare et il s'accomplit déjà sous nos yeux une quatrième révolution, une révolution *terrienne*. Encore un peu, et la terre arable tout entière aura passé dans les mains de ceux qui la cultivent. Inutile va devenir la formule notariale que vous connaissez : *propriétaire-cultivateur*. Tout propriétaire sera cultivateur, en attendant que tout cultivateur soit propriétaire. Quoi! c'est dans ces conjonctures que l'homme des champs renoncerait à imiter ses aïeux de patriarcale mémoire, à s'entourer, à leur exemple, de rejetons nombreux! Ne serait-ce pas

dire à la fortune qui se présente : je ne veux pas de toi ; à la patrie qui réclame des défenseurs : tu ne les auras pas ; à l'humanité qui se choisit ses instruments, les prenant tantôt dans une classe, tantôt dans l'autre : tu m'imposes une mission, je me refuse à la remplir ?

Le père et les enfants constituent la famille agricole dans ses éléments naturels, elle se complète par l'adjonction de membres pris au dehors, qu'elle fait siens pour un temps, je parle des serviteurs ruraux, des domestiques. Si fécond qu'ait été le mariage de l'exploitant d'un domaine, il est forcé de se chercher des auxiliaires étrangers. Les trouvera-t-il ? Difficilement. Se les attachera-t-il ? Rarement. Peut-être y a-t-il des torts des deux côtés. — Le serviteur, trop oublieux des charges qu'il impose à son maître, dépasse dans ses prétentions ce qui est juste et possible, et il n'apporte souvent à l'accomplissement de ses devoirs qu'un zèle fort médiocre. Si bien rémunéré qu'il soit, il croit ne l'être jamais assez, et d'avance il se dit qu'à la première occasion favorable il changera de position : il n'a pas loué son cœur avec ses bras.... Oh ! que l'ancien serviteur était différent ! Une fois entré dans une maison, il n'en sortait plus, et il rivalisait d'ardeur au travail avec ceux qu'il servait. Il avait vu naître les enfants, il les aimait comme s'il eût été leur père. La prospérité et l'honneur de la famille lui étaient aussi chers qu'à ses patrons ; s'il se produisait des embarras intérieurs, nouveau Caleb, il s'ingéniait à les réparer ou à les voiler. Ce type de serviteurs a disparu avec les vieilles mœurs. — Pareil changement s'est fait chez le maître. Le maître d'aujourd'hui remplit avec exactitude et loyauté les engagements pécuniaires qu'il a contractés vis-à-vis de ceux qui se sont mis à son service, mais leur montre-t-il cet intérêt et cette affection qui charment et qui lient ? Les traite-t-il comme des membres de la famille ? Les bons maîtres font les bons serviteurs : à qui veut être bien servi, la *Sagesse des nations* offre un moyen sûr de réussir. — L'agriculture est si désireuse de voir l'union régner entre tous les siens, chefs et subordonnés, que toutes les fois qu'elle tient ses grandes assises, elle a des récompenses pour les serviteurs ruraux : vous en avez été témoins, Messieurs, au concours régional de Lons-le-Saunier. Notre association ne pouvait manquer de se conformer à un usage si bien justifié : dans son programme, figurent des primes pour valets et servantes de ferme, et elle sera heureuse d'avoir à les décerner dans un instant.

J'ai déjà parlé longuement des souffrances de l'agriculture dans son personnel, et néanmoins, en sondant les blessures qu'elle a reçues dans cette partie si précieuse d'elle-même, je n'ai pas encore mis le doigt sur sa plaie la plus saignante. Sans doute, les enfants ne sont pas faciles à retenir sous le toit paternel ; sans doute, les serviteurs dévoués sont rares à rencontrer, mais que sont les perplexités qui résultent de cet état de choses, à côté du lourd et écrasant fardeau qui pèse sur le cultivateur forcé de recourir à la main-d'œuvre au temps des récoltes et quand il se présente des travaux urgents ? Forts de leur petit nombre et du besoin qu'on a d'eux, les ouvriers à

la journée, par le haut prix auquel ils mettent leurs services, se rendent de plus en plus inabordables. Si le propriétaire qui les emploie devait toujours subir leurs conditions, ce sont eux qui recueilleraient tout le bénéfice de la culture, lui, n'en ayant que les risques et les ennuis : la balance n'est pas observée. Mais ce n'est pas seulement par l'exagération du salaire demandé, que les journaliers créent d'insupportables charges à qui s'en aide ; ils ont encore des exigences d'une autre nature. Autrefois, quand le chef de maison auquel ils prêtent leur concours, les admettait à partager son ordinaire, ils étaient satisfaits et se trouvaient honorés ; il faut maintenant qu'il améliore son régime à leur intention, qu'il fasse comme s'il recevait chez lui des hôtes de distinction : la hiérarchie est renversée ; qu'on en reste au moins à l'égalité ! Au double assaut livré à sa fortune par de démesurées et ridicules prétentions, le cultivateur n'a que deux moyens d'échapper. Qu'il remplace le plus possible le travail à la journée par le travail à la tâche, et il réalisera une économie en maintenant sa dignité : c'est sa première défense. Qu'il se serve de plus en plus des machines que fabrique pour lui l'industrie, et il diminuera le nombre des bras qui lui sont nécessaires : c'est sa seconde défense.

J'ai fini, Messieurs,

Je m'étais posé et j'avais posé devant vous une question au sujet de l'agriculture : y a-t-il lieu de s'applaudir de l'état dans lequel elle se trouve ? y a-t-il lieu de s'en affliger ? Les deux choses sont également vraies, vous avez pu vous en convaincre en m'écoutant. C'est à vous de continuer le bien commencé et de vous opposer à l'envahissement du mal : de vous, de vos généreux efforts, sachez-le, dépendent les destinées du pays. Si la France a pu payer cinq milliards de prétendues indemnités à son plus cruel ennemi, si, chaque année elle s'impose un budget de plus de deux milliards sans fléchir sous le poids, si, malgré ses charges passées et ses charges présentes, elle est de toutes les nations de l'Europe celle qui a le plus de crédit, ce résultat, qui tient du prodige, est en grande partie votre ouvrage, travailleurs de la terre. Ne vous lassez pas, et la gloire, avec la richesse, sera la récompense de votre persévérante activité.

REVUE DES JOURNAUX AGRICOLES ET SCIENTIFIQUES,

PAR M. LE DOCTEUR ROUGET (D'ARBOIS), MEMBRE FONDATEUR.

Avis aux personnes qui élèvent des poules.—

M. Sauvadon, directeur du jardin zoologique de Gherizech (Egypte), donne, dans le *Bulletin de la Société d'acclimatation*, un remède à l'in-

convénient qu'il y a de laisser inutilement une poule se fatiguer pendant 20 ou 30 jours sur de mauvais œufs.

J'ai, dit M. Sauvadon, un tube en carton ou en caoutchoux, long de 20 à 30 centimètres, et de la grosseur des œufs que je veux examiner; le troisième ou le quatrième jour d'incubation, je visite les œufs, je prends chaque œuf entre le pouce et l'index, je le tiens, en le tournant doucement, à l'une des extrémités du tube qui est dirigé du côté du soleil; j'applique en même temps mon œil à l'autre extrémité, et je vois ainsi très-facilement quels sont les œufs mauvais. Ceux-ci sont mis à part, et on les fait cuire pour les jeunes élèves. Au moyen de ce tube, au bout de cinq jours, je vois parfaitement les fibres du poulet, et je puis suivre ainsi jour par jour les phases de l'incubation. Pour les œufs de couleur, tels que ceux des faisans et autres, cela est un peu plus difficile, mais non pas impossible. (*Journal de la Société d'agriculture de la Suisse romande*, N° 4, 1875).

M. L. Félizet, vétérinaire à Elbeuf, exhorte les éleveurs de volaille à tenir continuellement du sable dans le voisinage des poulaillers :

1° Pour aider la fonction digestive de leurs bêtes;

2° Pour concourir à la formation de la coque de leurs œufs;

3° Pour les aider à se débarrasser de la vermine qu'elles détachent de leur peau et écrasent en s'y vautrant et en saturant leurs plumes jusqu'à la racine.

Les poux, que les poulets ont l'instinct de chercher à détruire ainsi, et par la contraction du muscle dont chacune de leurs diverses plumes est pourvue, font dans une basse-cour peut-être plus de ravages que les belettes, rats, putois, martres et fouines réunis. (*Le Cultivateur du Midi*).

A propos des poux des volailles, j'emprunte aux *Annales de la Société d'agriculture de l'Allier* (4^e trimestre de 1874), l'indication de divers remèdes recommandés par l'*Américain agriculturist*. A mesure que les chaleurs de l'été deviennent plus fortes, les poux des volailles se multiplient et les couvées exigent une attention continuelle. Il est prudent de mettre du tabac dans les nids des poules couveuses. Des feuilles de tabac ou de vieilles tiges feront très-bien.

Si les poux sont déjà dans le poulailler, faites une forte décoction de tabac et appliquez-la à l'aide d'une seringue sur toute la surface inférieure.

Du soufre répandu dans les nids et sur les juchoirs est aussi un bon remède, les insectes n'aiment pas cette odeur.

Un autre traitement, très-employé récemment et très-facile à appliquer, est celui de l'huile de kerosène. Des bandes de lisières prises chez le tailleur sont clouées sur les juchoirs et saturées d'huile. Les plumes des poules s'imprègnent légèrement de cette huile, et partout où il s'en trouve, les insectes fuient ou meurent.

L'acide carbonique est un autre destructeur à bon marché de la vie des insectes. Il est largement étendu d'eau et appliqué sur toutes les parties du poulailler. Si une application ne suffit pas, comme par exemple dans les vieux poulaillers, il faut la renouveler.

Les poussières préservent la vigne des gelées printanières. — Toutes les matières pulvérulentes, quelles qu'elles soient, pourvu qu'elles ne soient pas nuisibles à la végétation, sont antigélives.

Le procédé n'est pas nouveau, nous l'avons lu pour la première fois dans Magon, agronome carthaginois qui vivait 250 ans avant la naissance de Jésus-Christ.

« En Bithynie, dit Magon, quelques expérimentateurs sont d'avis, quand les gelées sont à craindre, de répandre sur la vigne de la cendre de tamarix ou, à son défaut, de la cendre de quelques autres bois, parce que ces cendres, s'attachant aux bourgeons, empêchent ceux-ci de geler. » (Magon, lib. V, cap. XXXIII).

Mais sans remonter à Magon, voici ce qui s'est passé cette année dans le Beaujolais :

Dans la nuit du 5 au 6 mai 1874, un vigneron du département du Rhône ne pouvait fermer l'œil, le sommeil semblait fuir ses paupières. Se levant à chaque instant, il regardait le ciel serein où brillaient d'innombrables étoiles ; pas une feuille ne remuait aux arbres, le froid était vif, il n'y avait pas à se tromper, le malheur approchait.

Tout-à-coup une idée lui vient : « Femme, dit-il, en secouant sa compagne qui ne dormait pas mieux que lui, vite des corbeilles et remplis-les de toutes les cendres que tu pourras trouver. Aussitôt pleines, tu me les apporteras à la vigne. » Et il part avec la première. Puis le voilà répandant vivement les cendres sur les jeunes pousses, à peu près comme on sème le blé.

Pendant trois heures, c'est-à-dire de deux à cinq heures du matin, le vigneron et sa femme travaillèrent ainsi avec une vraie fièvre. Ils ne

s'arrêtèrent que lorsque la cendre manqua. Les deux tiers de la vigne avaient été poudrés. Dans ces mêmes deux tiers, tous les bourgeons ont été sauvés.

Si on cherche à expliquer l'effet produit par cette application de cendre, on comprend très-bien son heureux effet. Elle a absorbé, elle a bu la rosée, et plus de rosée, plus de gelée blanche.

D'ailleurs, comme nous le disions précédemment, toute autre poussière, plâtre, chaux, terre simple, aurait produit le même effet. Que faut-il pour empêcher la gelée? Un corps qui s'interpose entre les rayons du soleil levant et les petites boules de glace dont est couvert le jeune bourgeon. La matière du corps ne signifie rien. Une aile de mouche, une toile d'araignée fait tout aussi bien l'affaire qu'un nuage, un brouillard, une fumée ou de la cendre de n'importe quoi. (*Journal mensuel des travaux de l'Académie nationale*).

Nourriture des veaux.— Une des conditions importantes de l'élevage des veaux est de diminuer autant que possible la consommation du lait par ceux-ci.

Pour nourrir économiquement les veaux, faites chauffer à peu près la quantité d'eau que chaque veau peut boire; lorsqu'elle bout, jetez-y une ou deux poignées de farine d'avoine ou d'orge, et laissez-la bouillir encore une minute, puis mettez-la refroidir jusqu'au degré de température du lait qu'on vient de traire; joignez-y un demi-litre à un litre de lait écrémé et qui ait été reposé douze heures. Remuez le tout et donnez-le à boire aux veaux.

Il est nécessaire, au commencement, de les y habituer en leur faisant sucer le bout du doigt trempé dans cette boisson, mais bientôt après, ils boivent seuls et profitent promptement. Cette méthode n'est pas seulement préférable en théorie, son succès est assuré par l'expérience; ses résultats économiques sont prouvés en réfléchissant qu'un veau destiné à la boucherie doit têter trois semaines, et celui élevé pour l'agriculture six semaines ou deux mois. La valeur du lait ainsi consommé sera en effet, au bout de trois semaines, plus considérable que le prix de vente de l'animal, tandis qu'en suivant notre méthode on n'aura consommé pendant le même temps qu'une petite quantité de farine d'orge ou d'avoine et de lait écrémé. Les veaux ainsi nourris sont aussi sains et aussi forts que les autres.

On ne doit les laisser têter que les quatre premiers jours, car, passé ce terme, la séparation est plus pénible pour la mère. (*La Basse-Cour*, 1876, N° 6).

RECETTES ET PROCÉDÉS UTILES,

PAR LE MÊME

Le sang de rate des espèces bovine & ovine. — D'une note transmise à la Société par un de ses membres les plus éminents, M. le baron Larrey, il résulte qu'un cultivateur distingué du département de l'Aube, M. le comte de Launay, a trouvé moyen de préserver ses animaux : bœufs, vaches et moutons, de la terrible maladie charbonneuse appelée « sang de rate. »

Il suffit de placer à la portée des animaux, dans les étables et les bergeries, *des pains de craie*.

Le carbonate de chaux paraîtrait exercer une action préservatrice énergique contre le sang de rate. (Extrait du *Bulletin de la Société protectrice des animaux*).

Relèvement des chevaux abattus. — Il ne faut jamais tenter de faire relever un cheval à grands coups de fouet.

Premier soin à prendre dans tous les cas : fixer la tête de l'animal en saisissant énergiquement la bride; sans cela, après avoir relevé la tête, il la laisse retomber avec force sur le sol.

Sans abandonner la tête, il faut s'empresse d'enlever les harnais, en commençant par ceux qui s'attachent au véhicule, c'est-à-dire les traits et la dossière; il faut bien se garder de jamais enlever la bride.

Le cheval une fois débarrassé du harnais, il est prudent de dégager les limons toutes les fois qu'on le peut, soit en reculant la voiture, soit en la soulevant, soit en déplaçant l'animal, que l'on fait glisser sur le sol en tirant sur sa tête, sur sa crinière ou sur sa queue.

Ces précautions prises, et après s'être assuré que les pieds sont bien placés, on excite doucement le cheval à se relever, en le maintenant, autant que possible, et en le soutenant par la bride. (*L'Agriculteur normand*, de Pont-l'Évêque).

Procédé infailible pour chasser les fourmis (1). — Il a été indiqué par le *Journal de l'Agriculture*, et expérimenté avec un succès immédiat et complet, par M. Victor Châtel, de Valcongrain. Il suffit de mettre du cerfeuil vert (*scandia cerefolium*) à la place où les fourmis sont établies; l'odeur de cette plante leur étant insupportable, elles disparaissent rapidement.

Moyen d'assurer la fructification des pommiers. — Quand les feuilles ont l'air de vouloir pousser en même temps que les fleurs ou pendant les premiers temps de la floraison, cas dans lesquels les fruits avortent, on retarde la pousse des feuilles en pratiquant par échelons un certain

(1) Voir *Bulletin de la Société*, pour 1875, p. 32.

nombre d'entailles dans l'écorce de l'arbre, en incisant la demi-circonférence environ, et alternant sur les deux faces de l'arbre; la marche de la sève ainsi retardée, les feuilles ne poussent pas et les fruits se nouent. (*Bulletin de la Société d'agriculture de l'arrondissement de Mayenne*).

Moyen pour détruire les poux des poules. — On prend une partie d'huile d'anis que l'on mélange à trois parties d'huile de lin, et chaque semaine on enduit le dessous des ailes et le bas du col. La même opération doit aussi se faire dans le poulailler, c'est-à-dire dans les niches et les caisses des couveuses; on peut y mettre aussi un peu de menthe sauvage, qui jouit de la faculté de chasser ces parasites. (Extrait de la *Revue d'économie rurale*).

Contre la cocotte. — On a signalé comme un excellent remède pour la cocotte l'acide phénique.

Permettez-moi, nous écrit-on, d'en indiquer un que j'emploie depuis longtemps sur mes bêtes à cornes et mes bêtes ovines. Je leur fais boire du *petit-lait* de vache, et je leur lave la bouche et les pieds avec ce *petit-lait*.

Ce remède est parfait et sûr; il n'est peut-être pas aussi rapide que l'acide phénique, mais les animaux en guérissent facilement et ne meurent pas.

Si quelques cultivateurs veulent en essayer, ils seront satisfaits et heureux du résultat. (*Bulletin-Journal de la Société d'agriculture de l'Allier*).

Conservation des œufs (1). — Que de moyens indiqués pour conserver les œufs! Depuis la cendre et le son qui les échauffent, jusqu'à l'eau de chaux qui rend l'écaille tellement sensible qu'elle se brise au moindre contact! Le plus sûr préparatif est de placer tout simplement les œufs dans un vase d'eau fraîche, d'où l'air est éloigné par une couche d'huile. (*Cultivateur du Midi*).

Procédé Durand. — On met dans une terrine une solution de silicate de potasse additionné d'eau, pesant de 25 à 30 degrés au pèse-acide concentrés.

Comme par l'évaporation la solution tend à s'épaissir, il est bon de temps en temps d'y ajouter un peu d'eau, afin de ne pas s'éloigner par trop du degré indiqué.

Comme il est indispensable de n'agir que sur des œufs parfaitement frais, la fille de basse-cour, après avoir fait sa récolte d'œufs, chaque matin, les jette dans la terrine, puis, avec une cuillère de bois, les retire un à un, les saisit avec les doigts, secoue un peu pour faire tomber l'excès de solution, et les dépose sur une planche à sécher.

Ici se présente une légère difficulté.

Le liquide visqueux de silicate coule à la partie inférieure de l'œuf et y

(1) Voir *Bulletins de la Société* pour 1869, 1872 et 1875.

produit une goutte qui le colle à la planche avec une telle énergie, qu'on ne peut l'en détacher sans le casser.

Pour éviter cet inconvénient, deux moyens peuvent être employés : ou bien, déposer les œufs sur une feuille de papier que l'on déchire ensuite, et dont les parcelles restent adhérentes à l'œuf ; ou bien, avant que la susdite goutte ne soit complètement solidifiée, reprendre chaque œuf, et, avec le doigt, étaler l'excès de silicate accumulé à sa base, puis le laisser finir de sécher, en évitant tout contact avec la partie encore humide. Cette opération terminée, il ne reste plus qu'à réunir tous les œufs dans une boîte où on les retrouvera un an après aussi frais que le premier jour.

La dessiccation du silicate ne demandant que 24 heures, la personne chargée de ce soin retrouve chaque jour les œufs préparés la veille, secs et prêts à emmagasiner. (*Bulletin de la Société d'agriculture des Bouches-du-Rhône*).

Pour mettre une propriété à l'abri des atteintes des lapins.— Ce procédé consiste à entourer les terres qu'on veut protéger avec une ficelle imprégnée d'huile de poissons ou mieux d'huile empyreumatique. Cette ficelle est maintenue à 15 ou 20 centim. au-dessus du sol au moyen de petits piquets fendus dans le haut et dans la fente desquels on la passe. Lorsque, au bout d'un mois ou deux, selon la saison, l'odeur de l'huile s'est dissipée, on trempe de nouveau la ficelle dans ce liquide.— M. Courcier a vérifié l'efficacité de ce procédé. (*Journal de la Société centrale d'horticulture de France*, juillet 1876).

SOCIÉTÉ DE VITICULTURE DE LYON

Comice de Lons-le-Saunier

CONCOURS

POUR

TAILLE DE VIGNES ET CHARRUES VIGNERONNES

Le dimanche 4 mars 1877, la Société régionale de viticulture de Lyon, comprenant les neuf départements : Isère, Rhône, Loire, Saône-et-Loire, Ain, Côte-d'Or, Jura, Savoie, Haute-Savoie, ouvrira dans le Jura, à Lons-le-Saunier, un concours de taille de vigne et de charrues vigneronnes. Son organisation est confiée aux soins du comice de Lons-le-Saunier.

PROGRAMME :

Le dimanche 4 mars, à 1 heure, réunion à l'Hôtel-de-Ville.

Exposition de sécateurs.

Exposition des instruments.

Explications des conditions des deux concours.

Inscription des concurrents pour la taille de la vigne.

A 2 heures, conférence par M. Pulliat, vigneron, et discussion sur la production de la vigne.

1° Appropriation du Cépage au climat et au sol, au point de vue de la qualité et de la coloration exigées par le commerce.

2° Meilleur mode de plantation.

3° Taille de la vigne; avantages de l'ébourgeonnement.

4° Façons de cultures les plus économiques, les plus favorables à une maturité égale et précoce.

5° Vinification, foulage, cuvaison.

Le lundi 5 mars, à 8 heures du matin, réunion sur le champ du concours des opérations des divers jurys.

A 1 heure de l'après-midi, distribution des récompenses à l'Hôtel-de-Ville.

Ces récompenses, qui pourront s'élever jusqu'au nombre de *trente*, sont offertes par la Société régionale de viticulture de Lyon, et attribuées ainsi : taille à court bois, taille à long bois, taille raisonnée; meilleures charrues vigneronnes, meilleurs sécateurs.

Elles se composent d'une médaille des Agriculteurs de France, d'autres médailles de vermeil, d'argent, de bronze, de sécateurs et de diplômes d'honneur.

Les demandes d'admission pour le concours de taille seront reçues avant la conférence, de 1 à 2 heures.

La présentation des lettres d'admission au concours suffira pour obtenir le retour gratuit des instruments par chemin de fer.

Les Sociétés de Lyon et de Lons-le-Saunier font appel aux propriétaires-viticulteurs et à tous les vignerons de la région, pour qu'ils viennent prendre part à un concours qui leur offrira le plus grand intérêt, et dont l'utilité est évidente.

EXTRAITS DES MÉMOIRES DE LA HUGUERIE

Par M. le Comte Léonel de LAUBESPIN

AVEC UNE PRÉFACE PAR M. PINGAUD

PROFESSEUR D'HISTOIRE A LA FACULTÉ DES LETTRES DE BESANÇON

(Fin).

Comme nous en étions convenus, le comte fit meilleur visage à Frégose. En partant, celui-ci, paraissant animé de désirs sincères d'entente, me conjura de servir la politique qu'il était venu prêcher. « Vous y pouvez beaucoup, le Roi vous en sera reconnaissant, » furent ses dernières paroles.

On recommanda à Bèze de se plaindre de Beauvais-la-Nocle et de Vezins à propos des indiscretions, il y a ordre de les châtier et de ne plus les employer. Le comte m'ordonna de m'occuper de la dépêche pour Frégose. Je parlais des assurances du Roi aux Princes Allemands sur l'édit de paix, de ses promesses solennelles aux Français, de sa volonté d'unir les uns aux autres par le mariage de sa sœur; pleins de confiance, les Huguenots s'étaient mis à sa discrétion, Navarre comptait conquérir son royaume; aussi, les Princes Allemands voulaient-ils faire Charles IX roi des Romains. Cette faveur avait fait préférer le duc d'Anjou à un Prince Autrichien pour la Pologne. Aussi, les Anglais auraient-ils reçu avec plaisir le duc d'Alençon. Ainsi eut été calmée la jalousie de voir les Valois commander en France, Navarre, Allemagne, Pologne, Angleterre, Flandre, pour abaisser l'Espagne. On eut négligé l'alliance du Turc, préjudiciable à toute la chrétienté. Mais Charles IX a préféré écouter les mauvais conseils hostiles à ces espérances et a fait assassiner ses plus fidèles appuis! Le royaume en est fort affaibli; les troubles renaissent. Il y a un revirement mérité dans la faveur des étrangers. Le Roi s'était excusé sur ce que les Huguenots l'avaient attaqué. Dans ce cas, il avait les sympathies générales, mais depuis, il a avoué en plein

Parlement que le massacre avait eu lieu par son ordre. « J'ai été effrayé, a-t-il dit, des conspirations des Huguenots, j'ai établi que la pacification m'avait été arrachée violemment, et que dès lors j'étais dégagé de mes serments. Je me suis étudié à endormir des rebelles incorrigibles pour les punir avec une sévérité exemplaire. » L'Europe a été stupéfaite et scandalisée. Afin de ramener à lui l'opinion, il faudrait que Charles IX fit justice de ceux qui l'ont poussé à se souler du sang de ses plus fidèles sujets. Ces conseillers funestes ont ruiné ses plus belles espérances, foulé aux pieds l'honneur de leur souverain et amené des insurrections dangereuses au moment où ils se vantaient d'avoir tout calmé par un criminel attentat. Par un changement complet de politique, le Roi aurait beaucoup d'amis hors de France, et ses sujets en armes les déposeraient ou les emploieraient à son service contre les perturbateurs du royaume. Que quant à lui, Ludovic de Nassau, il serait heureux de se mettre aux ordres de Charles IX et de lui dévouer sa vie. Le Prince d'Orange est à la veille de rendre à la France un grand service, il va enlever à l'Espagne les Pays-Bas dont elle se sert cruellement contre le Roi très-chrétien. Les Nassau, en coupant à Philippe II son bras droit si menaçant pour le royaume, seraient heureux de revenir aux sentiments qu'ils ont voués de tout temps aux Valois, et d'effacer le mauvais souvenir du fait de Paris. Telle est en somme la substance du mémoire que je communiquai au comte Ludovic. Il le garda, le trouva bon et y ajouta quelques particularités connues seulement du Roi et de lui.

Gasulier, contrôleur de la maison du Prince, désirait aller voir ses parents à Paris; il fut chargé de porter le mémoire à Charles IX. On demanda un passe-port à Frégose par la voie de Metz. Le contrôleur désirait passer par les terres du Prince, au duché de Bourgogne, pour recouvrer ce qui était dû. Il devait me payer sur cette somme. Gasulier prit connaissance des mémoires projetés, les rédigea sous forme d'instruction et envoya à Metz, au Gouverneur, une lettre qui voyagea jour et nuit pour solliciter des passe-ports. Ils arrivèrent immédiatement, et le contrôleur partit le 12 janvier 1573. Il fut convenu que, s'il ne revenait pas de suite, il

enverrait des renseignements par le Basque, laquais du comte. Pendant ce temps on organisait en Allemagne, grâce à l'indépendance de tous les seigneurs, une armée de 10000 chevaux et de 20000 lansquenets, sous les ordres des ducs Casimir et Christoffe, fils du comte Palatin.

Charles IX, qui se fiait aux négociations de Frégose pour détourner les orages, fut fort étonné de ces démonstrations hostiles. Grâce au vidame de Chartres, en Angleterre aussi, du consentement tacite d'Elisabeth, les lords firent de grands préparatifs; la Reine trouva même qu'ils prenaient de telles proportions, qu'elle déclara qu'il n'appartenait qu'à elle de faire la guerre et qu'elle aiderait La Rochelle de ses deniers. Les passions irritées et les consciences perverses du xvi^e siècle admettaient souvent d'odieuses solutions aux difficultés politiques ! Il arriva à Dillembourg, à ce moment, un secrétaire de Coligny, nommé Soucy, comme émissaire du duc d'Alençon. Le comte Ludovic crut que cet homme était un agent de la Reine, chargé de désorganiser leur coalition. Soucy se justifia, en rendant un grand service aux Nassau, comme je vais le raconter. Pendant sa navigation de Mézières à Liège, il avait fait la connaissance du baron de Rhingraff et d'un médecin nommé Lusson, qui faisait partie de sa suite. Quoique le baron se dit chargé d'une mission du Roi pour le comte, ses propos parurent étranges à Soucy, qui leur faussa compagnie et prit les devants. Le Rhingraff, que sa conscience tourmentait, s'arrêta à Cologne et envoya le médecin Lusson offrir ses services aux Nassau et demander au comte Ludovic des lettres d'introduction pour le Prince Guillaume. Soucy, qu'on avait retenu, nous fit part de ses soupçons. J'interrogeai Lusson, il se coupa, et sa contenance le trahit entièrement quand il vit entrer dans le poêle (la salle à manger) son ancien camarade de voyage, Soucy. Sur mon rapport, le comte Ludovic ordonna son arrestation; il aurait voulu s'emparer du baron de Rhingraff, mais grâce au magistrat de Cologne qui vit en lui un agent de Catherine revêtu dès lors d'un caractère inviolable, il put s'échapper; il retourna sur ses pas au lieu d'aller en Hollande. Cette fuite trahissait ses mauvaises intentions, que Lusson du reste con-

fessa. Il avait charge du baron de voir s'il ne pourrait pas exécuter quelque chose.

Le comte et le Prince, satisfaits d'avoir échappé au danger, ne sévirent pas contre Lusson, mais exigèrent seulement qu'il réligeât son récit et le signât. Ludovic constata une fois de plus la perfidie du Roi et de la Reine. Ce guet-apens avait été préparé par d'Aubigny et le Rhingraff, à l'instigation du duc de Nevers qui voulait même, par occasion, faire empoisonner le duc de Longueville ! (1) Le comte de Nassau dépêcha à son frère une copie de la confession de Lusson, pour qu'on se méfiât des négociations de Frégose, qui offrait d'une main le secours qui endormait les personnes d'espérance et leur envoyait de l'autre main la mort ! Et de fait, sans la rencontre miraculeuse de Soucy, le comte était perdu, d'autant qu'il aimait le Rhingraff qui l'avait suivi jusqu'à Ruremonde et ne se méfiait nullement de lui. Ludovic dépêcha, tranquille sur son frère, Soucy à Amiens pour avertir le duc de Longueville de la perfidie de Charles IX. Mais, ajoute naïvement La Huguerie, il ne put si bien se garder qu'il n'en mourut, comme plusieurs autres princes et seigneurs auxquels la S^t-Barthélemy n'avait pas été agréable (Huguerie, verso 4, 8, 10).

Irrité des nouveaux méfaits de Frégose, le comte de Nassau voulait rompre tout rapport avec semblables gens. Je lui remontrai que, en matière d'état, il fallait être endurant, tirer d'eux des avantages, les endormir et les perdre, en un mot imiter leurs intrigues. Nous pressions les négociations d'Angleterre et de Languedoc pour aider celles d'Allemagne. Nos correspondances étaient difficiles, car nos dépêches se perdaient souvent dans la Gueldre et l'ouest Frise récemment réduites. Je renforçai notre

(1) Le duc Léonor de Longueville et d'Estouteville, grand chambellan, gouverneur de Picardie, marié à Marie de Bourbon, duchesse d'Estouteville, mourut en août 1573, empoisonné, suivant La Huguerie. Il était frère de Françoise d'Orléans, seconde femme du Prince de Condé. Ils étaient enfants de François d'Orléans, duc de Longueville, marquis de Rothelin et de Jacqueline de Rohan. C'est cette Jacqueline de Rohan qui prend la défense de Françoise et se plaint de la brutalité de Nemours en 1556-1557.

chiffre dont nous pouvions seuls nous servir, à l'exclusion de Van den Bergue, beau-frère du Prince, de son fils et même de son secrétaire Bruning. J'étais chargé aussi d'apprendre le français aux quatre jeunes Princes, aux quatre fils du comte Jean de Nassau et au Prince Maurice, à présent général en Hollande et qui avait alors cinq ans. J'ai toujours eu grande espérance de Maurice, de Guillaume qui commanda en Frise, du comte Gushman et de feu Edouard, son frère. Mais je n'eusse jamais cru que Frédérick fut devenu ce qu'il est, y ayant beaucoup de défauts en lui, qui m'en faisaient peu espérer. Ce que j'ai bien voulu remarquer en passant, pour l'honneur de la nourriture de ces jeunes seigneurs et leur rendre en ces Mémoires quelque témoignage du respect que je leur porte, et service que je leur ai fait en leur jeunesse.

Enfin, le caresme prenant, nous reçûmes des lettres du contrôleur Gasulier de la Cour de France. Il nous rendait compte de sa mission. Le Roi l'avait reçu et lui avait donné l'ordre de lire son message. Gasulier s'en était excusé et s'était contenté de le remettre dans les mains de Charles IX, qui prit la peine de le déchiffrer, nous écrivait le contrôleur; il y donnait la plus grande attention, fronçait le front et semblait bien n'avoir pas pour beaucoup agréable le contenu; et surtout quand ce vint à ce mot d'assassiner, qu'il le regarda d'un œil furieux, et lui demanda s'il était Français. Et enfin l'ayant lu jusqu'au bout, bien qu'il fût de très-grandes feuilles de papier, lui dit qu'il ferait réponse. Et lors Gasulier le supplia d'avoir agréable d'aller voir ses parents à Tours et que, à son retour, s'il lui plaisait, il se chargerait de ses commandements et y obéirait très-humblement. «Non! non! dit le Roi, allez à la bonne heure, je dépêcherai exprès vers votre maître. Cependant....

Le Prince d'Orange avait donné rendez-vous au comte Ludovic à Francfort, en mars, à l'époque de la foire. Il comptait y voir les comtes et seigneurs ses amis causer des intérêts communs et les animer contre les deux Rois dont l'odieuse politique venait de se révéler une fois de plus par l'attentat où se trouvaient compromis le Rhingraff et Frégose. Je suivis le comte, Frégose ar-

riva à Francfort et s'annonça à Ludovic. Il me dit de passer chez le confident de Catherine et de lui dire qu'il avait eu la visite du baron de Rhingraff, me recommandant bien d'observer sa contenance ; il rougit, affirma ne pas connaître le Rhingraff et me remit même, en présence du comte Jean, les lettres du Roi en me vantant ses bons sentiments pour les Princes de Nassau. Je n'y pus tenir et lui dis qu'il mentait. Du reste, je l'accablai de telles évidences qu'il en demeura court, ajoutant qu'il fallait que ce soupçon fût nettoyé. Je lui mis sous les yeux la confession de Lusson. Frégose, abasourdi, en demanda une copie pour justifier le Roi. — « Il en peut coûter la vie au Rhingraff, s'écria le comte Ludovic, il ne mérite pas que je m'en soucie ; je dois veiller à mon honneur ! »

Frégose emporta sa copie, et malgré ses promesses fit enfermer le Rhingraff à Vincennes. Morvilliers et l'évêque de Limoges l'interrogèrent sur la confession de Lusson. On lui fit signer un récit tout contraire à celui du médecin Vallon, et Frégose inventa que Lusson, en fidèle sujet de l'Espagne, avait calomnié Charles IX pour faire échouer ses négociations avec les Nassau dont Philippe II avait ombrage. Peu après, le Rhingraff fut précipité dans les fossés, et on raconta qu'il s'était tué en voulant se sauver. Nous fûmes ainsi confirmés dans nos soupçons, et néanmoins nous traitâmes avec le Roi pour en tirer de l'argent que nous emploierions contre lui. On voulut mettre notre bon vouloir à l'épreuve à propos de l'élection de Pologne ; Schomberg et moi allions partir quand nous apprîmes que le duc d'Anjou était nommé. Vers la St-Jean, le capitaine Cormoin vint de Sedan à Dillembourg révéler au comte Ludovic les projets insurrectionnels du duc d'Alençon soutenu par Navarre, Condé, Montmorency, Cossé, Bouillon, Strozzi... Ludovic, pour faciliter au duc d'Alençon ses projets, envoya en Pologne le docteur Sovarty afin qu'on y réclamât le duc d'Anjou qui menaçait fort La Rochelle. Grâce à Elisabeth, le siège s'éternisait, les ambassadeurs Polonais insistèrent pour avoir leur Roi. Charles IX, jaloux de l'autorité de son frère, désirait qu'il fut loin de France. Il commençait à en vouloir aux auteurs, conseillers et exécuteurs de la St-Barthélemy, dont

il ne tirait pas les avantages qu'on lui avait promis; il signa donc volontiers la capitulation de La Rochelle et assura le passage du duc d'Anjou à travers l'Allemagne jusque dans son nouveau royaume.

Le duc d'Anjou n'était pas pressé; il prévoyait la fin de son frère, que sa conscience harcelait; les remontrances du comte aggravèrent les troubles qui le minaient. Tout le monde, Charles IX tout le premier, sentait qu'il ne pouvait aller loin; mais la présence du duc d'Anjou lui était odieuse, il le chassa jusqu'en Lorraine et le força à quitter la princesse de Condé dont il était éperdument amoureux, et sa mère avec laquelle il escomptait la joie d'être roi de France. La Cour fut enfin obligée de tenir sa promesse de secours au prince d'Orange. Le maréchal de Retz envoya de Metz 100,000 écus, en retenant toutefois 40,000 livres pour pot de vin. Le comte Palatin, en reconnaissance, facilita le voyage du duc d'Anjou; le duc Christofle, son fils et le comte Ludovic vinrent le chercher à Nancy; le duc Casimir alla en Saxe pour le recevoir de la part de son beau-père. Charles, impatient, prescrivait que son frère fut parti définitivement avant Noël. Le duc d'Anjou voulait emmener avec lui une Cour française et surtout le prince de Condé, espérant que ce serait un moyen de posséder la princesse dont il était éperdument amoureux. Mais Condé, blessé des hommages inconsidérés du Roi de Pologne et ne lui pardonnant pas la mort de son père, sut se dispenser d'une intimité douloureuse et resta en France pour soutenir le drapeau que son oncle Coligny avait si glorieusement défendu. Christofle et le comte Ludovic l'assurèrent confidentiellement de leur sympathie et lui promirent que, s'il était nécessaire, le futur Henri III serait retenu loin de son trône, à Heidelberg.

En attendant, il s'achemine vers le Nord en passant par Phalsbourg, Saverne, Haguenau. Au milieu de la forêt, le comte Jean de Nassau vint le saluer de la part de l'Electeur, au moment où il entrait dans ses Etats. Les Français furent fort étonnés de se voir tout-à-coup entourés par 600 chevaux. Sur quoi le jeune d'Entragues, que j'avais connu au collège de Navarre, me demanda ce que cela signifiait. — C'est une précaution pour le Roi

et sa suite. — Mais quel besoin d'être en armes ? Rien de semblable n'a eu lieu chez le Prince de la Petite-Pierre, ni chez l'évêque de Strasbourg. — C'est vrai, lui répondis-je, mais chez le comte Palatin, il y a 3000 Wallons, bons soldats, mal disposés, qu'il faut pouvoir contenir. On a voulu être prudent. — Le duc d'Anjou maintint toujours à ses côtés le duc Christophe et le comte Ludovic jusqu'à Spire où il espérait voir l'Electeur. Mais ce Prince, qui n'avait pas grande envie de voir le Roi de Pologne, s'excusa sur une indisposition pour ne pas quitter Heidelberg. On conseilla au duc d'Anjou de se détourner malgré le froid pour aller saluer son hôte peu empressé. Il fut reçu convenablement ; cependant on se donna le plaisir un peu provoquant de faire passer le duc d'Anjou et le duc de Nevers devant trois personnages de grandeur naturelle qui représentaient les Coligny. D'Anjou y arrêta la vue. — « C'est ce bon seigneur l'amiral qu'on a si indignement traité à Paris, dit l'Electeur, dissimulant mal sa colère, et ses deux frères qu'on a empoisonnés, l'un en Poitou, l'autre en Angleterre. » — Ni l'un ni l'autre ne dit mot. Le Roi était résigné à l'humeur des Allemands.

En quittant Heidelberg, le Roi de Pologne, qui avait été plein d'égards pour M^{lle} de Bourbon, plus tard Princesse d'Orange, ne lui fit pas de présent comme il avait laissé des souvenirs à tout le monde. Cette exception malveillante pour la protégée du comte le mécontenta vivement, aussi disait-il avec colère : « Si j'avais deviné ce manque d'égard, je n'aurais pas reçu la visite du Roi. » A Noël, le duc d'Anjou s'achemina vers Mayence, Spire et Francfort. Dans cette dernière ville, il y avait 4000 bourgeois en armes qui vinrent assister à l'entrée du cortège dans de très-mauvaises dispositions. Aussi, malgré l'escorte de la noblesse, quelques Wallons s'écrièrent : « Voici les massacreurs de Paris qui nous ont chassé de chez nous. » Les gentilshommes français méprisèrent sagement ces outrages. D'Entragues se laissant emporter par sa colère fonda sur un de ces Wallons pour le châtier. Au même moment, les piques s'abaissèrent ainsi que les arquebuses. Peu s'en fallut qu'une lutte ne s'engageât. Le calme se rétablit cependant. Malgré cela, le Roi ne cessa d'être en souci tant qu'il fut à

Francfort, il craignait une querelle qui amènerait quelque violence. Une provocation comme celle de Bussy d'Amboise pouvait effectivement causer des malheurs. Ce triste héros de la S^t-Barthélemy était en retard et rejoignait la caravane à grandes journées. Il fut obligé par la nuit à s'arrêter à une lieue de Francfort, dans un village au comté d'Isembourg. On ne sait pas ce que c'est que de vivre en Allemagne. Bussy, se gouvernant à la française et voulant en conter à son hôtesse, fut assez maladroit pour irriter le mari qui d'appeler les voisins et de mettre le village en alarme, toute la commune d'accourir en armes. On lui eût fait un mauvais parti si les officiers du comte ne fussent arrivés. Ils s'en emparèrent pour en faire justice, dirent-ils, et le mirent en prison. Le Roi averti fut fort effrayé et nous employa pour délivrer Bussy, qui arriva enfin à Francfort étrillé et moqué, ayant appris à ses dépens qu'on ne se gouverne pas en Allemagne comme en France.

La caravane royale remonta vers Hanau, Stynem, Foulda et Fachs, ville de Hesse. Le Landgrave combla le duc d'Anjou de prévenances, le logea magnifiquement à l'Hôtel-de-Ville, mais il ne pouvait s'empêcher d'attaquer le Roi de Pologne sur la Saint-Barthélemy. Le Roi se défendait mal et souffrait de son rôle d'accusé; pour en finir il invoqua les théories de Machiavel. Le Landgrave scandalisé le mena si rudement, qu'on l'entendit de la rue s'écrier qu'il ne reconnaissait pas pour chrétien quiconque faisait état d'un homme aussi pervers et aussi contraire au christianisme que le pernicieux philosophe de Florence, que ses ouvrages étaient le bréviaire des ambitieux, des fourbes et des scélérats. Le Roi se tut, le Landgrave changea de conversation et plaida la cause de Guillaume d'Orange, pour lequel la Cour de France était rien moins que bien disposée. La politique de Catherine et de son fils était de gagner du temps et de rallier les gens à eux par tous les moyens possibles. C'est ainsi qu'on faillit suborner le jeune duc Christofle au moyen des dames et demoiselles qu'on traînait dans les carrosses à la suite du cortège de la caravane française. Mais le comte Palatin averti, signifia impérieusement ses volontés et fit revenir chez lui ses deux fils, quand

l'ainé, le duc Casimir, aurait fait les honneurs de la Saxe à la sortie de Hesse. Nous étions de retour à la mi-janvier 1574, les uns à Heidelberg, les autres à Dillembourg. J'avais reçu du Roi comme présent et comme souvenir une grosse chaîne de 1000 livres.

Le Landgrave, que nous avons vu si sévère, aimait à mystifier dans l'occasion. Un jour, à Fachs, étant sur le point d'assister au prêche de son ministre Garnier, français réfugié, il attira dans la salle le maréchal de Retz, en simulant une discussion avec le comte Ludovic. Le maréchal se trouva tout-à-coup enfermé, sans pouvoir sortir. Il fut obligé d'ouïr tout au long Garnier. Le Landgrave, à la fin de la cérémonie, demanda au sieur de Retz ce qu'il lui en semblait. Il répondit sans se déconcerter que ce ministre avait bien dit à son avis. Le conte en fut fait au Roi de Pologne, dit La Huguerie, il sourit mais en était marry.

Le comte Ludovic envoya à son frère un récit de ce voyage et un plan de campagne pour menacer les Espagnols et tendre la main au duc d'Alençon qui semblait vouloir monter à cheval. On m'envoya du reste en février auprès du Prince pour savoir au juste ses intentions. J'étais chargé de lui présenter un mémoire qui établissait que Charles IX était dans une telle extrémité qu'il ne pourrait pas braver les premières chaleurs et qu'il fallait profiter de l'éloignement du duc d'Anjou pour saisir l'autorité et remédier aux désordres. Le Roi de Pologne, accompagné des sieurs de Nevers, Mayenne, Elbœuf, Retz, Bellegarde... Bellièvre est au fond de l'Allemagne. Navarre, Condé, les Montmorency, Turenne... sont prêts à monter à cheval. Le comte Palatin, maître des frontières, peut interdire au duc d'Anjou les frontières de France; s'il est nécessaire, il le détiendra comme le fut au temps jadis Richard d'Angleterre. On s'est assuré du concours des évêques du Rhin, en leur assurant leurs évêchés en patrimoine perpétuel. L'évêque de Spire a une femme toute trouvée, l'évêque de Mayence aussi, celui de Trèves est sacrifié pour satisfaire les convoitises de ses voisins. Près des deux évêques de Cologne et de Liège, il y avait quelques difficultés, mais elles furent levées en donnant à ce dernier l'espoir d'épouser M^{lle} de

Bourbon et d'avoir Bouillon. Pour l'évêque de Cologne, le comte Palatin lui offrait sa fille avec la garantie de l'évêché et de l'électorat sécularisés. Enfin, en passant à Sedan, je m'étais entendu avec le duc de Bouillon sur les compensations à lui donner en France sur les domaines de M^{lle} de Bourbon, sœur de la Palatine, en compensation du duché de Bouillon promis à Valentin d'Isembourg, au cadet de la Maison de Grosbach, l'évêque de Liège. Dans ces circonstances, il faut que le duc d'Alençon se laisse enlever de St-Germain le mardi gras (10 mars 1574) et se retire à la frontière en appelant à lui tous ses amis et en demandant la convocation des Etats généraux. On sait Charles IX à toute extrémité, pensant à punir les instigateurs de la St-Barthélemy. Les Guises et la Reine mère sont en disgrâce, la Cour sera donc peu écoutée quand elle voudra sévir contre le Prince et ses nombreux adhérents catholiques ou huguenots.

Le concours du duc de Bouillon fut si absolu qu'il m'envoya à Paris sous la conduite d'un de ses officiers. Je descendis dans son hôtel, près St-Fiacre, le 12 février 1574. Dorcy d'Affin, frère du trésorier du Prince d'Orange et dévoué à Strozzi, fut chargé de traiter. Par crainte de Catherine, je ne couchai jamais deux jours de suite dans le même endroit pendant mes douze jours de résidence. Un soir que j'étais rue de Grenelle, vis-à-vis Frégose et l'abbé Cadagne, je me crus découvert; le chevalier du guet faisait effectivement des recherches, mais ce n'était pas à mon intention. Je vis tous les miens et profitai même de l'occasion pour laisser en dépôt 500 livres chez un mien oncle, marchand de Paris, appelé sire Jean Deligny, demeurant rue Comtesse-d'Artois. Son fils, mon cousin, avait été nourri avec moi au collège de Navarre, dans ce moment trésorier des parties casuelles en France, devait placer cette petite somme et en faire comme pour lui-même. Mais mon oncle fut infidèle, ne me dit jamais mot de mes 500 livres et se les approprias. Après la mort de mon jeune frère, contrôleur général des vivres en 1576, il nia tout-à-fait avoir rien reçu. Je me résolus de le contraindre en justice. Son fils aîné aima mieux me payer que de voir déshonorer son père. Mais il se gouverna comme lui, car il ne voulait me payer

que si je payais ce qu'il prétendait avoir fourni à mon frère le trésorier général des bois.

Le duc d'Alençon fut fort embarrassé de me répondre, me remercia, me fit un cadeau et me renvoya à Sedan. Je fus conduit par un gentilhomme, enseigne du vicomte de Turenne, pour traiter avec le duc de Bouillon. Je sortis de Paris tout habillé de neuf, afin de me déguiser. Je pris la porte S^t-Honoré comme allant à S^t-Germain, où les courtisans allaient à toute heure saluer leurs Majestés. La surveillance était peu active. Le duc d'Alençon aurait dû prendre, pour me mettre hors de Paris, les soins que M. de Bouillon avait eus pour m'y faire entrer. Mais ils étaient affolés de peur. Je m'en tirai donc tout seul. Je me reposai seulement sur eux des arquebusiers. Ils arrivèrent à Sedan par des chemins divers sous les capitaines Beaupay et Favergues, enseigne colonel de Strozzi. Je rejoignis ces gentilshommes à Dammartin, à la dinée, après une grande traite. Nous cheminons ensuite de compagnie, et fort prudemment nous nous retrouvons avec nos hommes le dernier jour de février. Nous avions la même chambre et le même lit. Grâce à cette intimité, je me liai avec le vicomte d'Hargenlieu, ami de mes compagnons de route. Je me plaignis vivement de la pusillanimité, de l'irrésolution du Prince qui m'avait par prudence renvoyé sans réponse, et justifiait ainsi les propos qui couraient sur lui. Tout le monde s'offre à lui et il hésite. Le gentilhomme du duc d'Alençon ne savait que répondre.

Mécontent de tout ce que je voyais et des fâcheuses conséquences d'une mauvaise direction, il me tardait de rejoindre mon comte Ludovic. Je m'attardai cependant de 24 heures pour emmener le ministre Capel, le représentant des Allemands. C'était un musard et un maladroit, écrasant son bidet de quatre manteaux, valise devant, valise derrière; aussi eûmes-nous grande peine d'arriver à Liège la veille du caresme prenant. Nous étions descendus au logis de l'Ecu de France, près du pont de l'Isle. Toute la nuit nous attendîmes des nouvelles de Maëstricht, et, le matin des Cendres, le comte perdant patience m'emmena à deux lieues pour aller à la découverte. Dans cette course aventureuse

nous eûmes à franchir des fossés; capel, mauvais cavalier, qui ne savait pas faire bondir son cheval, tomba dans l'eau. Ce fut alors des plaintes et des désolations. « C'est votre faute, lui dis-je, vous ne deviez pas courir les champs, cela ne vous convenait pas. »

Pendant ce temps-là, l'entreprise sur Maëstricht manquait par la faute du duc d'Alençon; le comte vit qu'il ne fallait plus compter sur personne et chercha à dégager son frère en attirant les Espagnols. Capel sollicitait toujours une audience, mais le comte trouvait que c'était du temps perdu. A quoi pouvaient servir des récriminations tardives? Du reste, je n'avais que des idées sombres sur l'avenir, même à propos des opérations des Nassau. Je voyais leurs soldats sans expérience, les reîtres mal équipés, tandis que l'armée ennemie, peu nombreuse mais aguerrie, leste et bien commandée par don Sancho d'Avila, ne doutait pas d'elle. De plus, les pensées secrètes du Prince d'Orange m'avaient été révélées, il était jaloux de son frère, il ne voulait pas qu'il vînt en Hollande, il craignait que Ludovic ne gagnât le cœur des peuples qui préfèrent un général payant de sa personne à un général ne bougeant pas de son cabinet. Malgré ses mésaventures, Capel poursuivait toujours l'occasion de convertir les Nassau.

Nous arrivâmes enfin à Heidelberg le 25 mars 1574. Je rendis compte à l'Electeur de ma mission et lui fis toucher au doigt les dangers que courait son fils Christoffe. Capel voulait toujours Alençon et dépréciait les efforts de la Ligue. — « Comment, lui répondait-on, vous prétendez que 10,000 fantassins et 3000 chevaux ce n'est pas une armée respectable? Avouez plutôt que le duc d'Alençon, bien aveugle sur ses intérêts, est subjugué par sa mère et ne marche pas d'un bon pied, nous avons eu tort de compter sur lui. Depuis la St-Barthélemy, il ne cesse de faire profession d'être mécontent et il n'ose pas se déclarer. » — Capel de nouveau exalta le duc d'Alençon et parla avec mépris du rôle que jouait le duc Christoffe. Le duc Casimir, mécontent, répartit : « Vous raisonnez comme un héros d'armes! Vous êtes de mauvaise foi à prétendre que deux régiments allemands, un régiment français et bien d'autres de diverses nations, avec 3,000 chevaux commandés par mon frère, ce n'est rien! Vous prétendez que pour frapper

un grand coup il fallait 6,000 reîtres et 20,000 lansquenets. Apportez-nous de l'argent et on fera ce que de raison. » — Capel affirma qu'on fournirait la solde d'une pareille armée. — Dressez-m'en un état, et vraiment vous l'aurez, dit l'Electeur impatienté, et il me dit à l'oreille de calculer ce que coûterait une armée de 6,000 chevaux, 20,000 fantassins, plus 6 canons, 6 moyennes avec l'équipage nécessaire. Je revins bientôt avec un projet de 6 régiments d'infanterie, 2 régiments de 4,000 chevaux et 1 régiment d'arrière-garde à 2,000; en tout 20,000 fantassins et 40,000 reîtres; pour la solde, 120,000 florins; pour la dépense de la cavalerie, à 40 florins par cheval, 400,000 pour le mois; chaque cheval, compris l'Etat du colonel à 20 florins, en tout 200,000; pour achat d'artillerie, poudres, chevaux et autres, 400,000; au total 550,000, en ajoutant 30,000 florins pour dépenses imprévues. Casimir, le comte approuvèrent l'Etat et le donnèrent à Capel, qui resta pour conférer avec Des Rozières, de l'église primitive.

Moi, j'avais hâte de partir, je pressentais un malheur. En prenant congé de l'Electeur, qui me serra la main et me fit un cadeau, je priai Dieu que Christoffe et le comte pussent attendre les renforts. Je partis de Heidelberg le 10 mai et passai à Dillembourg où je n'ouïs rien; mais de Dillembourg à Seigen, Freudenbourg et Cologne, je trouvai plusieurs de nos reîtres s'en retournant. Volontiers je les aurais évités, car ces gens-là, quand l'occasion s'en présente, font volontiers une volerie. En me détournant, j'en trouvais de pires les uns que les autres. Je me fis connaître et ils furent pleins d'égards, et me racontèrent un licenciement qui me fit tout craindre. A Cologne, j'appris que Christoffe descendait la vallée de la Meuse, suivi par les Espagnols. Je poussai jusqu'à Wodburg, au comté de Namur, et à Moerig, puis vers Santen, où je tombai au milieu de fuyards allemands. Affenstein, qui était au milieu d'eux, me raconta les fautes du pauvre comte et comme quoi son armée harassée avait été battue par l'habile Sancho d'Avila à la Pointe de Pielz, près de Grave et de Clèves. Le duc et le comte se dévouèrent inutilement et furent victimes d'une loyauté que le Prince ne méritait pas, car depuis l'entre-

prise de Mons, qui avait fait considérer Ludovic comme le libérateur de la Hollande, son frère était jaloux de lui, et si diverses opérations n'avaient pas réussi, c'est que Guillaume n'y avait pas prêté le concours nécessaire.

Comme nos maîtres avaient disparu sans qu'on sût comment, nous nous mîmes à les chercher pendant huit jours dans les marais, dans les bois, villages, châteaux, ce fut en vain. Nous allâmes à Cologne rendre compte au comte Jean de Nassau de la crainte que Ludovic s'était sauvé comme il avait fait en Frise quand il défit le comte d'Aremberg et perdit le comte Adolphe de Nassau à Hulsgerlée, le 23 mai 1568. Mais on n'eût jamais aucune nouvelle des trois. Ainsi, le Prince d'Orange perdit en Frise trois frères vaillants qui l'aimaient plus qu'il ne les aimait. L'Electeur y perdit misérablement son fils, paré de l'écharpe de M^{lle} d'Orange qu'il voulait épouser. Mes soins me valurent la bienveillance constante du comte Jean de Nassau et du comte Palatin. Les révélations sur les fautes de tout genre qui amenèrent le désastre de Grave furent déplorables. Les trahisons les plus perfides y jouèrent un grand rôle.

Le bruit se répandit que le Prince de Condé avait gagné Heidelberg avec Thoré. Alençon, Navarre, Montmorency, Cossé,... étaient prisonniers. Il ne fut plus question de descendre en Hollande, et j'allai avec l'appui du grand Comte offrir mes services au Prince de Condé. Le Palatin décida, au moment où tout semblait perdu, que l'espoir renaissait par l'appui de tous ces seigneurs français et qu'il fallait réchauffer le zèle de Guillaume d'Orange en lui faisant espérer la main de M^{lle} de Bourbon. En vue de ce mariage il faisait un procès à sa femme, Anne de Saxe, prisonnière à Bliestein, et envoyait auprès du duc de Saxe pour faire agréer les vues politiques qui le guidaient dans l'espoir de travailler à l'union des partis en France et en Flandre. Je descendis à Cologne et à Juliers où je logeai à l'hôtel de Massam pour réclamer tout ce qui m'était dû, gages et indemnités. Il se contenta de me donner une délégation de 1200 florins sur un vaisseau à La Rochelle. Il voulait que je fusse son correspondant près de Condé, je ne m'en souciais pas. En septembre 1574, je remonte vers Basle où

était Condé. A Francfort je loge chez Théophile Banos, ministre français, un bordelais en rapport avec le comte Palatin. Un Français nommé La Garde, venant de Suède et faisant des embarras de commissions qu'il avait pour le Prince, s'insinua entièrement dans notre confiance et voulut faire route avec moi ; c'était pour me dévaliser. J'échappai, grâce à la vitesse de mon cheval, mais je perdis mon domestique et mes papiers. En arrivant à Worms, je portai plainte et signalai La Garde comme étant mon voleur. On ne découvrit rien.

A Basle, avant de me présenter au Prince de Condé, j'allai voir le vicomte d'Hargenlieu qui avait sa confiance. Il me dit que j'étais venu à point, il savait que j'étais au courant des affaires des Pays-Bas, de France, de la Cour, d'Alençon, Montmorency, Cossé, La Mole et Coconas, que la Reine voulait faire mourir. Catherine, pour exercer la Régence, avait besoin de la présence du Roi de Pologne. Elle lui avait dépêché Du Glas pour l'engager à revenir. Je dis qu'il était nécessaire d'envoyer un homme avisé, inconnu, censé se promener, pour entraver les projets de la Reine et la forcer à relâcher ses prisonniers. En cas de refus, du consentement du Palatin, d'Elisabeth et des Princes de l'Empire qui regardent la couronne de France comme leur alliée et la protection de leurs libertés, on donnerait l'autorité au duc d'Alençon.

La Reine s'était réjouie de la mort de Christofle et de Ludovic pour plaire à l'Espagne, l'appui de sa régence. Il semblait convenable de lier les Princes de Condé et d'Orange par le mariage de M^{lle} de Bourbon. On en parlait à l'insu de Montégu, de la maison d'Entragues, dont on se méfiait. Le Prince de Condé déclara à La Huguerie qu'il le prend à son service. Francourt avait mécontenté Casimir, qui ne voulut pas retourner aux secondes guerres. Wolfgang des deux Ponts se risqua. L'Electeur excité par le souvenir de la St-Barthélemy était de bonne volonté, mais il ne pouvait seul supporter les frais de la guerre. Casimir, dirigé par le docteur Wayer, était hostile. Condé dépêcha Méru à Elisabeth, il fallait enlever la décision. On envoya à Londres moi, le sieur de Méru et un ancien secrétaire de Coligny, nommé Abraham, envoyé à La Rochelle par les jeunes fils de l'amiral, alors

réfugiés à Berne. Négociations avec le Prince d'Orange et les villes de Embden, Brêmes, Hambourg, Lubeck, pour favoriser le commerce de La Rochelle. La Garde, qui m'avait fait changer de route de Francfort à Heidelberg et dévaliser près Spire, s'insinua auprès du Vidame; il en eut été victime si je n'eusse révélé son crime et obtenu son arrestation. Nous trouvâmes sur ses tablettes mon nom, son voyage à Mayence, les gentilshommes qui lui firent rebrousser chemin, le nom d'un soldat, La Bergerie, qu'il avait envoyé en Hollande se glisser dans les bandes pour y exécuter quelque mauvais dessein; et plusieurs autres particularités révélant que son but était de prendre personnes et papiers de ceux qui allaient pour le parti. On le mena en Hollande et le livra au Prince d'Orange pour en faire justice. Il était au fait des préambules de la St-Barthélemy. Je lui rappelai que ce crime était destiné à ruiner ses affaires, que le Rhingraff avait voulu empoisonner lui et Ludovic, le capitaine Mandeslo envoyé pour mutiner ses reîtres, les entreprises de Maëstricht et Anvers révélées par les Français, le retardement du régiment d'Irsh par l'artifice de Cratz corrompu par Retz, d'où vint la perte de Ludovic, et d'autres particularités qui constataient les dangers de l'entente de Charles IX et Philippe II. J'ajoutai qu'il était hors de raison de négocier avec Catherine; malgré cela, Guillaume voulut ménager la Reine mère, et sur les instances de Lambres, son agent, il relâcha l'homme qui avait machiné nos empoisonnements et préparait de nouvelles embûches. Le Vidame de Chartres en fut scandalisé comme moi, et me remercia du service que je lui avais rendu en me donnant une chaîne d'or de 150 écus trouvée dans ses porte-bonnets.

Nous apprenons la mort de la Princesse de Condé après ses couches. Je dis à Guillaume de Nassau qui avait une fille mariable, Marie, qu'il fallait la donner à Condé. Cet avis lui plut, il fit l'aimable et dit modestement qu'il avait les ailes trop petites pour un si haut vol. Je le priai de bien penser à toutes mes ouvertures; il me dépêcha, sans rien de positif, à Méru qui était à Basle, et me fit accepter 2,000 florins au lieu de l'assignation sur le vaisseau de La Rochelle. J'arrivai enfin en Angleterre

après bien des contre-temps. Méru m'avait dit que La Garde était un ancien argentier de sa maison, fort méchant homme. Méru, désespérant de rien obtenir d'Orange, vint à Londres, il logeait chez Burglay, grand trésorier; Walsingham et Leicester nous favorisaient. Méru ménagea le trésorier, et, entretenant gentille-ment la reine des récits des intrigues amoureuses de la Cour de France qui l'intéressaient, il obtint 50,000 écus pour l'Electeur. Il reçut pareille somme de Condé. Elisabeth expédia l'ordre de la maison où elle avait été enfermée par sa sœur Marie, disant qu'en souvenir de sa captivité elle voulait aider à la liberté des autres. Méru, contraint par le vent à relâcher à Boulogne, fut découvert; arrêté et envoyé à Paris, il me dépêcha vers le Prince pour porter les résolutions d'Elisabeth, à condition qu'il n'y aurait pas de paix sans elle, qu'on lui rendrait son argent et qu'on ne la nommerait pas.

Je m'embarquai à Douvres pour Ostende, et j'arrivai en onze jours à Heidelberg, en passant par Bruges. L'Electeur, fort mécontent de Guillaume d'Orange, s'écria : « Il n'a que de l'ambition au cœur, pas le moindre zèle religieux. Il ne consulte que ses intérêts, on ne peut connaître ses desseins ! » La décision d'Elisabeth calma sa colère et m'aida à vaincre ses répugnances et celles du chancelier Echemins pour traiter avec Nassau. J'arrivai enfin à Basle vers Pâques 1575. Le Prince m'écouta avec obligeance et me fit part des conventions avec les colonels et des bonnes paroles du maréchal d'Amville, qui toutefois ménageait sa réconciliation avec le Roi par l'entremise du duc de Savoie. Il avouait qu'il ne se jetterait dans le parti des Princes que s'il n'avait pas d'assurances de Henri III. Condé était content des progrès du parti, malgré la rigoureuse prison de ses alliés et l'exécution de La Mole et Coconas.

Le Prince cherchait à délivrer ses amis avant le retour du Roi, que ses Polonais n'avaient pas su garder. Je prêchai la patience vis-à-vis Guillaume; j'eus raison, car, au reçu des nouvelles d'Angleterre, il se montra empressé et fort désireux du mariage de sa fille. Caluad se procure par Villiers un papier compromettant; je me sers de La Porte, gentilhomme d'honneur du maréchal

Montmorency, alors auprès de Méru, pour ravoïr ce petit mémoire qui fut brûlé. Caluard fut fort fâché et mes maîtres contents. Ils ne se méfièrent pas des perfidies avec lesquelles Caluard furieux cherchait à me noircir; il donna aussi avis de mon passage à don Fernando de Mendoza. Sans l'intérêt de Walsingham, qui me prévint, je courais des dangers. Je me déguisai et je voyageai jusqu'à Heidelberg comme l'écuyer d'un jeune Anglais auquel on m'avait confié. Je fus à Basle avant la Pentecôte. « Continuez à me bien servir, me dit le Prince quand je l'eus édifié sur tout, et ne vous souciez de quiconque s'en offensera. » On espérait le concours du maréchal d'Amville. J'arrivai à Mayence le même jour que M. de Méru, le lendemain de la Fête-Dieu. Nous dinâmes chez l'Electeur. Catherine s'était aperçue avant la retraite de Condé que le Roi était mécontent du conseil qu'on lui avait donné d'assoupir les troubles en égorgeant à Paris ceux qui étaient venus aux noces de Marguerite; il disait qu'il ferait une contre St-Barthélemy. Catherine cherchait à se concilier la bienveillance des chefs qui avaient échappé pour adoucir son fils. Mais, au lieu des Princes et des Seigneurs, il fallait séduire des petites gens, des maires de village, dont on ne pouvait venir à bout. En peine vis-à-vis de Charles IX et d'Alençon, elle pensa voir cesser les difficultés par la mort de l'un et la prison de l'autre. S'il fut advenu un accident au Roi de Pologne, la position de Catherine eût été très-mauvaise. Par l'entremise de Frégose, elle acheta Lambre; il s'en suivit des rapports amicaux de la Cour avec le Prince d'Orange et le comte Palatin. Elle veut faire revenir le Roi de Pologne et s'entendre avec le duc d'Alençon. Le Prince de Condé est nommé général de la Ligue. Beauvais-la-Nocle veut donner de mauvais conseils. Le Prince me charge de faire un manifeste qui réclame la paix et la liberté des détenus. On saisit Rodin, contrôleur général du Roi de Pologne, et sa correspondance, à Triquestein.

Henry de Valois promettait à son retour merveilles au comte Palatin et aux Princes allemands quand il les verrait à son passage à Heidelberg. On sut par les lettres arrêtées qu'il passerait par les Etats de l'Empereur. Le Palatin, mécontent de la duplicité

du Roi de Pologne, se refroidit pour lui. On envoya au Prince de Condé les lettres passionnées que Henry de Valois adressait à la Princesse qu'il adorait et qui venait de mourir à la suite de ses couches. On voulait ainsi irriter tout spécialement le jeune Prince contre le Roi de Pologne (la Princesse était sœur des duchesses de Guise et de Nevers Gonzague. Tous ces détails cadrent à merveille avec les lettres et mémoires du temps). L'Electeur propose de traiter les affaires secrètement avec le duc Casimir. On a peur de l'avarice de Wayer, son secrétaire. Méru demande que ce soit à Heidelberg; le comte nous attendra de pied coy. On discute : 1^o la levée, 2^o l'ordre de la guerre, 3^o de la paix, de la liberté et de la punition des auteurs de la St-Barthélemy, 4^o paiement des dettes, 5^o traitement de Casimir. On veut envoyer à Turin des émissaires pour répondre à Henry III et correspondre avec d'Amville. On se méfie de Beauvais-la-Nocle et des autres. Casimir demande qu'on lui donne, à la paix, Metz, Toul et Verdun. Thoré, Méru, Condé, n'y peuvent consentir. Discussion sur ce que les évêchés sont des fiefs impériaux, et que le duc de Lorraine serait mécontent; le duc de Deux-Ponts n'a eu que du vent. Il faut que l'Electeur mette son fils à la raison. On convient de s'assurer du concours de Wayer en lui donnant une somme. Le comte ne veut pas donner tort à son fils. Wayer, privé du profit qu'il espérait, se rapproche de nous. Je fus dépêché à Wolrad de Mansfeld avec Courcelles pour le gagner, ainsi que les colonels allemands; on traite avec eux moyennant six florins par cheval.

BIBLIOGRAPHIE.

NOTICE SUR M. EUGÈNE BLONDEAU

MEMBRE FONDATEUR DE LA SOCIÉTÉ.

La mort a depuis peu d'années éclairci le petit groupe des membres les plus anciens de la Société d'agriculture, sciences et arts de Poligny qui ont eu le mérite de consacrer une partie de leur existence à ses actes et ses publications. Ce rôle modeste, incomparable avec les

renommées que le temps n'efface jamais, est-il destiné à périr dans le silence de la tombe, et ne mérite-t-il que l'oubli réservé à l'égoïste, qui n'a vu le monde qu'à travers ses intérêts ? Le destin n'est pas toujours injuste, et il est du devoir des survivants de consacrer le souvenir de ces pionniers obscurs et laborieux qui, non-seulement, n'ont pas trouvé l'éclat de la gloire, mais qui n'ont même jamais pensé à l'impression durable de leur modeste influence.

M. Blondeau est de ce nombre : les regrets qui accueillirent la nouvelle de sa maladie et de sa mort ont prouvé par leur accent sincère que l'opinion était unanime à reconnaître ses vertus. Ayant eu le bonheur d'apprécier la droiture de sa conscience et la dignité de caractère qu'il manifesta dans toutes ses actions, nous croyons pouvoir dire quelques mots de sa vie et de ses œuvres.

Eugène-Claude-Théodore Blondeau est né à Poligny le 19 juin 1818, d'une ancienne famille alliée à celles de M. Thiébaud-Colomb, de Salins, et Barbet, de Pagnoz. Il fit ses premières études au collège de cette ville : mais des aptitudes précoces ayant bientôt attiré l'attention sur lui, ses parents l'envoyèrent, très-jeune encore, à Paris, à l'institution devenue célèbre de leur cousin. C'est à la faveur de cette éducation soignée qu'il dut d'entrer à l'Ecole Polytechnique et d'en sortir avec un rang qui lui permit de choisir la marine comme carrière.

Il fit ses débuts en 1840, à Toulon, comme élève de 1^{re} classe, à bord de la frégate-école des canonnières marins, *l'Amazone*, sur laquelle il ne resta que deux mois. Il passa ensuite à bord du vaisseau à trois ponts, *l'Océan*, monté par le vice-amiral Ducamp de Rosanel, pair de France, commandant en chef l'escadre de la Méditerranée, et c'est à ce moment qu'il rencontra comme collègue M. Rayez, avec lequel se noua une amitié intime, dont les liens ne devaient être rompus que par la mort.

Nos relations politiques étaient alors très-tendues avec l'Angleterre, et peu s'en fallut que la guerre n'éclatât à propos de la question des soufres. *L'Océan* reçut l'ordre de partir pour Naples ; il mouilla dans ce port ainsi que dans celui de Tunis, jusqu'à l'automne, puis rentra hiverner à Toulon.

M. Blondeau, au retour de cette première campagne, passa Enseigne et s'embarqua sur la corvette *l'Embuscade*, avec M. Thomasset, alors aide de camp du commandant Jurien de la Gravière, et aujourd'hui amiral. Ce fut son premier voyage au long cours ; il fit voiles pour Haïti et y séjourna trois ans, au moment de l'insurrection de cette île.

Rentré en France, il prit quelques mois de repos et repartit avec

l'escadre du Levant, à bord du brick *l'Argus*, sous les ordres du contre-amiral Turpin. Pendant deux ans, il stationna successivement devant Beyrouth, Smyrne, Salonique et autres ports de l'archipel, puis en dernier lieu devant Constantinople.

De retour à Toulon, il reçut la croix de Chevalier de la Légion-d'Honneur et fut chargé du service des sondages et du relevé hydrographique des côtes. Il chercha à perfectionner l'appareil usité en adaptant au treuil un compteur indiquant directement le nombre des brasses filées par le plomb. Ces essais onéreux et très-fatigants reçurent à plusieurs reprises l'approbation du Préfet maritime, mais il ne parvint pas à faire adopter officiellement son système.

Pendant ce séjour à terre, M. Blondeau tomba malade par suite d'un excès de travail. Ses amis remarquèrent alors la délicatesse de sa santé qui, malgré la vigueur apparente de sa constitution, exigeait plus de ménagements que ne le comporté l'existence à bord. Néanmoins, promu au grade de lieutenant de vaisseau, il s'embarqua le 4 janvier 1849 comme second de *l'Euphrate*, chargé du service de la côte d'Afrique de Bone à Oran. Rien de particulier ne se passa durant les deux années de cette campagne, après laquelle il partit pour les Indes, à bord de la frégate *la Belle-Poule*, commandée par M. Jeannin, capitaine de vaisseau.

Ce voyage fut de courte durée, car nous le retrouvons en 1854, à Toulon, capitaine-rapporteur au premier conseil de guerre. Cette campagne des Indes fut sa dernière étape. Sitôt de retour, il se maria et garda son poste sédentaire jusqu'à la fin de l'année 1860, époque à laquelle il fit valoir ses droits à la retraite. Au printemps de 1861, il rentra au port du pays natal et de la vie privée.

Tels sont ses états de service. Rien n'eût été plus intéressant que de raconter les impressions de voyage, les courses à travers les forêts vierges, les rapports avec les populations sauvages ou de coutumes si différentes des nôtres, en un mot les épisodes variés d'une vie de marin des plus active et des mieux remplie. Malheureusement, nous n'avons pu retrouver une seule lettre ni une seule page de journal. Et cependant, que de récits n'avons-nous pas entendus, que d'anecdotes instructives, attrayantes, jamais sèchement dites pour exciter la curiosité du moment, toujours au contraire accompagnées d'une idée générale, appelant les contrastes et touchant les cœurs! S'il racontait, par exemple, l'épisode d'un matelot, le dernier de tous, allant carguer une voile au plus fort de la tempête, et tombant à la mer, il nous montrait le

plus jeune des officiers du bord sautant dans un canot, et, malgré l'imminence du péril, voulant tenter son sauvetage.

M. Blondeau était un homme de ressources : dès que le service permettait au personnel du navire de stationner à terre, il ne restait jamais inactif, et, à cet égard, pour ne citer que le témoignage d'un seul de ses collègues, l'amiral Thomasset écrivait récemment à un ami commun, M. Rayez : « Blondeau avait toutes les qualités de cœur et « d'intelligence : je me rappelle que, détaché de nous à Taravao, il « avait tout installé avec un esprit inventif puissamment aidé par le « désir constant de se rendre utile aux autres. Ainsi, grâce à lui, nous « faisons de la corde, car, à cette époque, on nous envoyait que peu de « rechange. Il s'occupait de culture, et nous avions des récoltes abondantes de tabac. En général, tout ce qui pouvait nous embarrasser « était promptement tranché par lui.... »

Il serait difficile de dire quelle estime il s'est acquise à Toulon parmi les officiers et même les habitants, dans ses fonctions de capitaine-rapporteur, fonctions dans lesquelles il apportait la gravité du magistrat jointe à une sévérité militaire tempérée de douceur. Un hommage, d'un genre particulier, rendu à la droiture de sa conscience et à son intransigeance pour tout ce qui lui semblait déroger à la plus stricte équité, fut le surnom de *puritain* que lui donnèrent ses collègues. Tout le monde n'en est pas digne, et ce fut l'admiration qui l'emporta sur la critique.

Pourquoi, s'est-on souvent demandé, M. Blondeau, qui pouvait facilement, en continuant de naviguer, obtenir les épaulettes de commandant et de contre-amiral, pourquoi s'est-il retiré si tôt ? Cette détermination fut prise d'abord par raison de santé, puis à cause de la tournure de son esprit qui était l'exagération de ses qualités, et que la profession qu'il avait choisie mettait encore en relief. Le jugement du marin se distingue, en effet, par une aptitude spéciale à interroger l'avenir et à diriger sa conduite pour atteindre une solution bien déterminée. Sur la terre ferme où s'accomplissent tous nos actes, le temps et l'espace ne font jamais défaut, et il est souvent facile de réparer une imprévoyance ou de pallier une erreur, tandis que sur mer c'est bien différent : le moindre oubli peut entraîner des conséquences déplorable. De là, ce sentiment du résultat à plus ou moins longue échéance, qui s'impose à tout navigateur avec une fatalité implacable.

Mais la prudence n'est pas tout l'homme : il n'est complet qu'avec l'initiative et la volonté. De l'accord de ces deux facultés de l'âme, que la

chance domine et modifie aveuglément, résulte le rôle que chacun de nous doit accomplir ici-bas. Pour être sincère, le côté faible de M. Blondeau était un manque d'équilibre entre la prudence et la résolution : la première l'emportait sur la seconde, et il en avait si bien la conscience qu'il répondait à la question posée plus haut, en disant qu'il n'était pas fait pour les responsabilités décisives des emplois supérieurs. Nous verrons tout-à-l'heure combien nous eûmes à nous féliciter de ce prétendu défaut.

Le voilà donc revenu dans son cher Jura et installé à sa campagne de Vaux, où il se voua tout entier à la vie de famille. Il y vécut modestement, presque dans la retraite, pendant sept ans, jusqu'au jour où le sort lui enleva en même temps une compagne qui faisait le bonheur de sa vie et sa fortune patrimoniale. Il restait seul avec deux enfants en bas âge. Dans ces circonstances graves, il crut devoir solliciter la place de professeur de mathématiques au collège de Poligny. Il l'obtint aussitôt, mais une nouvelle perte devait le frapper encore, celle de son frère aîné, commandant de place à Salins, où l'on se rappelle l'aménité de son caractère. Cet événement modifia de nouveau ses projets : il donna sa démission, vendit sa maison de campagne et vint prendre sa résidence à Poligny.

Ce fut le collège qui éprouva le contre-coup le plus sensible de ces accidents. Le jour où le concours de M. Blondeau, comme professeur enseignant, fut perdu pour lui, dut être un jour de deuil. On pouvait lui succéder en apportant toutes les qualités désirables, mais quant à le remplacer, ce n'était pas possible. Tous ceux d'entre nous qui ont suivi les grandes écoles, à une époque de la vie où la jeunesse s'impressionne facilement et qui ont eu des relations journalières avec des célébrités solides ou des hommes à jugement profond, se rappellent quelle influence décisive leur conversation a laissée dans leur esprit. Le départ de M. Blondeau a peut-être changé l'avenir de plusieurs jeunes gens qui ne furent ses élèves qu'un mois.

Trois ans s'écoulent, et nous arrivons aux événements de 1870, qui devaient donner à beaucoup de jurassiens l'occasion de le connaître, d'apprécier ses mérites et de populariser son souvenir.

Comme un grand nombre d'officiers retraités, il offrit ses services au gouvernement de la défense nationale qui appelait au secours de la patrie toutes les capacités disponibles. Dès que le département mobilisa les célibataires de 30 à 40 ans, il prit le commandement du bataillon de Poligny. Sitôt à l'œuvre, on sait tout ce qu'il déploya de patriotisme,

d'ardeur et d'abnégation à tenter l'impossible, c'est-à-dire à organiser militairement des hommes qui sacrifiaient leur liberté et leur bien-être après avoir tout fait pour ne pas être soldats. Il agit comme il put et usa de son mieux de l'ascendant que lui donnaient l'âge et l'autorité pour utiliser les éléments si divers qu'il avait sous sa direction.

Tout le monde se rappelle le drame lugubre qui le fit devenir lieutenant-colonel de la 3^e légion. Cet événement, qui passa presque inaperçu au milieu de nos désastres, fut un rayon de soleil dans notre découragement. Nous nous rassurâmes sur l'issue des ordres qui nous étaient transmis, et sur nos mouvements qui menaçaient à chaque minute d'être aussi stériles que funestes. Equipés comme nous l'étions, que d'imprudences pouvaient être commises à Brans, à Thervay, à Ruffey, à Saint-Apollinaire ! Quoiqu'il n'ait eu qu'à exécuter les ordres de la division, la plupart laissaient à l'interprétation un rôle prépondérant : on se souvient comment il sut en user. Et cependant sa fidélité au devoir ne chancela pas un instant. Ses officiers d'ordonnance, et en particulier M. le comte de Chabons, admirèrent maintes fois son impassibilité, sa confiance dans un avenir meilleur, son espérance de voir nos bataillons, malgré leur dénuement, devenir utiles au pays, sa prévoyance pour leurs besoins et surtout le souci de leur dignité et de la discipline. Celle-ci ne fut jamais plus ébranlée lorsque nous apprîmes, aux environs de Dijon, la prise de Dole, le siège de Salins, l'occupation d'Arbois, de Poligny, de Champagnole : l'absence complète de nouvelles redoublait notre anxiété ; beaucoup demandaient pourquoi défendre la Côte-d'Or, lorsque l'ennemi occupait nos foyers, raisonnement spécieux et peu surprenant chez de vieux conscrits, de qui la patrie attendait plus que des récriminations.

Enfin l'armistice arriva, et nos compagnies furent dirigées sur le département de Saône-et-Loire, jusqu'à la conclusion de la paix. Dès lors, les conditions d'existence devinrent meilleures pour les hommes toujours très-influencés par l'ignorance absolue de ce qui se passait dans nos familles. Cependant, cette paix tant désirée n'était rien moins que certaine, aussi les manœuvres étaient-elles journalières et les ordres du jour fréquents : c'est dire que la position de M. Blondeau n'était pas une sinécure. Nos malades excitaient particulièrement toute sa sollicitude ; ils étaient nombreux, et les affections les plus contagieuses nous créaient des difficultés sans cesse renaissantes avec les hôpitaux encombrés de nos cantonnements et les particuliers chez qui logeaient les hommes. Dans ces circonstances difficiles, on vit également le

colonel Blondeau seconder le zèle du chirurgien-major, M. le docteur Rouget, à qui nous laissons la parole pour raconter ses propres impressions :

« En ce qui me concerne, nous écrivait-il un jour, je n'oublierai jamais ses démarches pour assurer l'alimentation de la Légion, ni les répugnances qu'il surmontait pour visiter les malades dans les ambulances, les encourager par sa présence, par ses paroles et ses promesses. Il assistait souvent à mes visites régulières du matin et du soir, et plusieurs fois il m'accompagna de nuit dans des contre-visites destinées au contrôle des infirmiers. A propos de ceux-ci, ne vous rappelez-vous pas l'ordre du jour lu sur la place publique de Marcigny, dans les derniers temps que nous passâmes ensemble ? Le traité de paix allait être signé ; la variole sévissait et faisait de nombreuses victimes dans les rangs des mobilisés. C'est ce moment que plusieurs infirmiers crurent devoir choisir pour offrir leur démission, mais le colonel flétrit énergiquement leur conduite et les condamna à des peines disciplinaires graves. J'entends encore le commandant du bataillon d'Arbois résumer ainsi l'ordre du colonel Blondeau : Ils voulaient servir les malades quand leur courage redoutait les combats ; aujourd'hui qu'on leur ouvre le champ de bataille qu'ils ont réclamé, ils veulent désertir leur poste. Dans cette circonstance, M. Blondeau agit avec cette bonté, mais aussi avec cette impartiale sévérité nécessaire aux chefs de corps. »

A la gloire de la 3^e Légion on dira d'elle qu'elle a été reconnaissante envers son chef. Lorsqu'à Senecey nous fûmes convoqués pour élire des représentants à l'Assemblée Nationale, M. Blondeau fut le premier sur lequel se porta la très-grande majorité des suffrages. Il fut pour ainsi dire acclamé par nous tous, et cet incident au milieu de nos tristesses amenait la réminiscence des Légions Romaines investissant leur général des honneurs du triomphe. Malheureusement, l'impossibilité absolue où nous étions de nous mettre en rapport avec le département a rendu nos suffrages inutiles.

La sévérité qu'on lui a reprochée envers ceux qui n'exécutaient pas ponctuellement la consigne tenait probablement à une aventure du début de sa carrière de marin qu'il racontait lui-même. Il en était à son premier voyage sur mer, c'est-à-dire élève à bord de *l'Océan* qui avait jeté l'ancre en vue de Naples. On manquait d'eau douce. Blondeau fut désigné par le commandant pour accompagner une chaloupe montée par le patron et seize hommes, qui devaient s'approvisionner à une

station convenue. Il part, organise le chargement, puis demande au patron le temps qu'il pouvait durer. Pouvant compter sur deux heures de manœuvres, il ne peut contenir sa curiosité de parcourir le littoral, et fait une promenade au milieu des jardins et des villas du voisinage. Au bout d'une heure et demie, il revient au poste, où il ne trouve plus ni chaloupe, ni matelots. Il croit à un arrêt de sa montre, et s'imagina que son personnel a rejoint le bâtiment. Vite, il avise une petite embarcation napolitaine et s'y fait conduire. Lorsque le commandant l'aperçoit seul, il lui demande avec raideur où sont ses matelots et la chaloupe. Blondeau, qui les croyait rentrés, ne trouve rien à répondre, retourne aussitôt à leur recherche, et découvre longtemps après la chaloupe cachée dans une crique, et tous les hommes au cabaret, ivres plus ou moins. Il les rapatria comme il put, non sans peine, l'un portant l'autre, et rejoignit le vaisseau où l'attendait l'équipage sur le pont, s'égayant de la confusion indicible qui régnait parmi les rameurs, chantant tous un refrain différent.

Le résultat de l'aventure fut pour notre élève une réprimande et huit jours d'arrêts accompagnés de la boutade suivante : « Eh bien ! Messieurs, concluait le commandant, vieux navigateur, en s'adressant aux officiers du bord, envoyez donc vos enfants à l'Ecole polytechnique, « pour apprendre à faire de la besogne pareille ! »

Rentré à Poligny, M. Blondeau se reposa de toutes les fatigues qu'il avait endurées. Ces fatigues furent si grandes, qu'elles ont, sans le moindre doute, abrégé sa vie de plusieurs années, en développant le germe de la maladie organique qui devait l'emporter cinq ans après. Nous le voyions à Marcigny, pâle et affaîssi : plus tard, il nous disait que s'il avait dû y rester huit jours de plus, il risquait de n'en pas revenir.

Cependant sa santé se rétablit à mesure qu'il put reprendre ses habitudes, c'est-à-dire ses lectures, ses courses et ses travaux de laboratoire. Quoique modeste, celui qu'il avait monté lui permettait de faire toutes les analyses qualitatives de la chimie minérale, et beaucoup d'analyses quantitatives dans lesquelles il apportait un soin scrupuleux, en y consacrant par goût un temps considérable. Les propriétés de l'acide sulfo-carbonique et l'action des décharges de la bobine Rhumkoff sur ce composé l'occupèrent pendant de longs mois. A propos d'une singulière erreur commise par le frère Ogérien sur la composition des marnes vertes du *Keuper*, supposées contenir du cuivre, il vérifia à ce sujet le degré de sensibilité des réactifs des sels de cuivre en présence de

l'alumine, et acquit la certitude qu'il n'en existait pas de trace appréciable.

Il reprit les analyses d'un grand nombre de roches des environs de Poligny, et chercha à déterminer leur teneur en acide phosphorique; comme les marnes à *ostrea acuminata* furent celles qui en accusèrent le plus, souvent il souhaita de les voir exploiter industriellement pour la fabrication des superphosphates, de même que le *gault*, à la Perte du Rhône.

Nous ne parlerons pas des nombreuses analyses de vin qu'il fit pour quiconque se donnait la peine de les lui demander. On le verrait aujourd'hui comparer tous les procédés relatifs à la recherche de la fuchsine, et son opinion serait d'une certaine valeur dans le choix de telle ou telle méthode.

Aucune autre branche des sciences physiques et naturelles n'était étrangère à E. Blondeau; marin, il ne pouvait manquer d'être météorologiste, et toutes les questions d'astronomie nautique lui étaient familières. Lorsqu'un instant nous eûmes l'espérance de nous mettre en relation avec l'Observatoire pour les avertissements agricoles, il manifesta le plaisir avec lequel il organiserait dans notre arrondissement le service qui fonctionne avec succès dans le département de la Haute-Vienne et dans celui du Rhône. A l'instigation de M. Renou, il avait commencé l'étude des variations de la température des sources, et comme elle était prise au vingtième de degré près, il apportait dans cette précision si féconde en résultats inattendus, lorsqu'elle s'applique à une série importante, tout le soin dont il était capable.

Contrairement à l'opinion généralement répandue parmi les marins, il refusait à la lune une influence quelconque sur les nuages et les météores. En cela, il approuvait entièrement le discrédit qu'Arago a jeté sur notre satellite dans sa fameuse notice de 1833. Les plus récentes observations relatives à cette controverse, qui ont conduit quelques astronomes modernes à adopter des sentiments contraires, n'ont eu aucun effet sur lui, et il est mort convaincu.

Botaniste, il connaissait assez bien la florule des environs. Géologue, il fut initié de bonne heure aux premières notions de cette branche des sciences naturelles par son cousin, le Dr Barbet, de Salins, auquel l'unissait une étroite sympathie de caractère. Membre à vie de la Société géologique de France, il en suivait attentivement les publications et les travaux. Ses relations fréquentes avec Pidancet lui avaient appris à connaître les fossiles caractéristiques, et aucune des variétés de roches et

de gisements des environs ne lui était étrangère. Les phénomènes erratiques du premier plateau excitaient surtout sa curiosité, et il fouillait les sables du Fied avec une patience toujours nouvelle, pour y trouver les cailloux du grès vert, voire même des traces préhistoriques.

Il prit beaucoup d'intérêt aux nouvelles dénominations des groupes du terrain jurassique et aux synchronismes tels que les ont récemment conçus les géologues suisses. Plus d'une fois il a projeté de les résumer, mais le temps ou plutôt la confiance dans ses forces l'en ont empêché, comme de nous donner l'analyse des publications de l'Académie de Christiania. Cependant ce sont, parmi tous nos échanges avec les Sociétés correspondantes, les plus riches en planches et en gravures; publiées en anglais comme les mémoires du *Smithsonian Institut*, que nous devons à l'intermédiaire de M. Marcou, personne, en raison de sa connaissance de la langue, n'eût été plus à même d'en faire le compte-rendu.

M. Blondeau avait pour toutes les fonctions publiques qui échoient honorifiquement aux hommes de son âge et de son rang, je ne dirai pas une répugnance (il en a accepté beaucoup), mais cette circonspection craintive que méconnaissent souvent ceux qui briguent ces charges avec le plus de convoitise. Maintes fois on le lui reprocha, et il s'excusait en donnant pour prétexte son activité défaillante, presque son inhabileté; et comme on lui répondait par un sourire, il répliquait du ton le plus sérieux qu'il était plus difficile qu'on ne le pense de faire du bien, qu'on incriminait quelquefois les meilleures intentions, que la responsabilité, pour quiconque voulait prendre le mot à la lettre, était toujours une affaire grave, que ces devoirs sociaux étaient des charges et jamais des privilèges, si ce n'est pour ceux qui cherchent le moyen de satisfaire leur vanité et leurs intérêts. Comme nous nous trouvions d'accord sur cette difficulté de bien faire et ces sources de déboires tels qu'ils excusent l'égoïsme le plus étroit, nous passions en revue comment les réformateurs modernes avaient compris la coopération à l'intérêt commun; nous remarquions l'écueil de tous leurs systèmes, et nous étions forcés de convenir qu'un des problèmes sociaux de l'avenir était la création d'une religiosité pour le bien collectif, à l'encontre des dogmes antiques, qui n'imposaient que le salut individuel de l'âme.

Quoiqu'il en soit, il paya largement sa part de citoyen aux fonctions gratuites. Successivement conseiller municipal, adjoint au maire, conseiller d'arrondissement, délégué cantonal, membre du comité d'hygiène, du conseil d'administration de l'hospice, du bureau de bienfai-

sance et du collège, enfin secrétaire général de notre Société d'agriculture, il apporta partout le zèle le plus consciencieux.

Le collège, dont la prospérité l'intéressait particulièrement, et qui avait eu le malheur de le perdre en 1867, lui doit une protection qui s'est soutenue jusqu'au dernier moment, et qui lui valut les palmes d'Officier d'Académie en 1872. Lorsque parurent les programmes de l'enseignement secondaire spécial, qui réveillèrent en sursaut la vieille Université, il fut un des premiers adeptes de la réforme. « Quel dom-
« mage, disait-il, que je n'aie pas reçu moi-même cette instruction !
« Que de fruits j'aurais tirés de mes voyages, initié de bonne heure à la
« langue de ces connaissances que j'ai possédées trop tard ! Avec quel
« profit et quel plaisir j'aurais visité des pays qui m'ont caché tant
« de secrets ! » Cette opinion dictée par l'expérience devrait profiter à nos collègues communaux qui paraissent de plus en plus s'écarter de cette voie. Il y a néanmoins beaucoup d'ennemis de cet enseignement, auxquels l'évidence amène des remords, comme un brillant académicien l'a récemment avoué (1).

En succédant à M. Charpy, ingénieur, comme membre du comité d'hygiène de l'arrond¹, M. Blondeau devait rencontrer dans ce conseil une sphère où toutes ses aptitudes trouveraient une application. Institué comme devant rendre des services considérables aux populations, les conseils d'hygiène étendent leur compétence sur tout ce qui intéresse au premier chef la santé générale. En présence de tous les bienfaits qu'ils seraient susceptibles de répandre, on s'étonne de leur rôle secondaire et de l'injuste oubli dont ils sont l'objet de la part des conseils généraux. Trop souvent, il est vrai, les vœux qu'ils expriment rencontrent des impossibilités d'exécution d'un ordre supérieur, entre autres des habitudes invétérées ou l'embarras financier des communes. Mais il n'en est pas moins évident que leur rôle serait plus effectif si l'administration, en dehors des prix fondés par les académies, accordait à leur influence une plus large part, et si elle provoquait des études générales, qui tôt ou tard finiraient par imposer aux habitants des villes et des campagnes les réformes dont ils éprouvent journellement le besoin.

Disons, pour être juste, que quelques circonscriptions administratives, grâce à l'initiative intelligente qui les dirige, leur accordent un légitime crédit et leur impriment autant d'action qu'elles le peuvent. Le comité consultatif d'hygiène de France a déjà signalé le zèle de

(1) Discours de M. Legouvé, à la réception de M. Gaston Boissier.

MM. les Sous-Préfets de Thonon et de Bonneville, en disant que si ces fonctionnaires trouvaient beaucoup d'imitateurs parmi leurs collègues, l'hygiène ferait dans notre pays de rapides progrès. A la satisfaction générale des médecins de notre arrondissement, c'est à la demande du Président du comité (1) que M. Blondeau dût de s'occuper des causes du goître endémique, dont sont affligées beaucoup de nos communes.

Ce travail de statistique, qui a nécessité des centaines d'analyses hydrotimétriques d'eaux potables (2), paraîtra bientôt dans le Bulletin de la Société. Il nous montrera que les causes hydrotelluriques seules ont été l'objet de l'attention du chimiste. Pour ce qui concerne la médecine pure, c'est-à-dire l'étiologie de l'affection par rapport aux causes médiate, le sujet en est presque épuisé par de nombreux mémoires. La *misère physiologique* sous toutes les formes et tous les états, tel est le terrain où se développent les germes du mal avec la ténacité d'une endémie, et telle est également, dans l'acception la plus générale du mot, la conclusion de ces travaux.

Quant aux causes telluriques elles existent, mais il reste à connaître leur nature. Le docteur Moretin a constaté la présence d'une matière organique dans les eaux les plus incriminées, mais on ignore si, comme la barrégine, elle est dépourvue de toute organisation apparente au moment où l'analyse la décèle, ou si elle n'est qu'un produit protéique secondaire résultant d'un ferment figuré, de zoospores d'une conserve ou même d'infusoires. Le problème, du même ordre que l'étude des poussières atmosphériques, est tout aussi compliqué; car, si on rencontrait un de ces êtres inférieurs dans le champ du microscope, il faudrait s'assurer qu'il est le vrai coupable à l'exclusion d'un autre et d'une cause inconnue.

La contribution de M. Blondeau aux publications de la Société d'agriculture de Poligny lui fut assurée dès son origine, et il la défendit énergiquement lorsqu'elle eut à traverser des moments critiques. Devenu Secrétaire-Général après le départ de M. Bertherand, il fit tous ses efforts pour assurer la régularité du Bulletin et la distribution des sujets. Pour ne citer que les principaux articles signés qu'il y fit paraître, nous mentionnerons son Résumé du cours d'arboriculture de M. Dubreuil, modèle de précision et de clarté; une description du pronosti-

(1) M. Boyenval, Sous-Préfet de Poligny.

(2) Ces analyses l'ont incidemment conduit à découvrir une analogie de composition entre les eaux de Contrexeville et celles de Montchauvier.

queur de l'amiral Fitz-Roy et de l'ébullioscope Maligand ; quelques notes sur des observations barométriques faites dans la Corrèze ; de nos membres correspondants, M. Charrière ; la recherche de phosphates dans les roches jurassiques ; un rapport sur l'exposition de 1875, etc.

En somme, ses publications furent beaucoup trop rares, et il resta d'inédites dans ses manuscrits. Espérons qu'un jour la postérité les tirera de l'oubli, et cela sans peine, car son esprit méthodique pratiquait la maxime d'un grand naturaliste (1) à dû les classer avec soin.

Nous ne devons pas garder le silence sur ses opinions en philosophie et en économie politique, surtout lorsque leur modération était appréciée de chacun. Il était et fut toujours libéral : à l'Assemblée il eût pris place au centre gauche. Élève à l'Ecole Polytechnique au moment de la mort de Fourier, il n'écoula que les rêves de la jeunesse et suivit l'enthousiasme de l'époque.

L'économie sociale a ses poètes comme la littérature, et beaucoup de penseurs glissent sur les leçons sévères de la statistique et de l'économie pour planer dans les régions de l'idéal ; en d'autres termes, ils aiment inventer un monde plutôt que de proposer des modifications pratiques au nôtre. Rien n'est moins blâmable que ces tendances, ces rêves, pour dire le mot, qui nous transportent dans un monde nouveau où s'efface l'inégalité fatale qui afflige l'humanité. Quel plus beau projet d'étude qu'un ordre social différent du nôtre, *Rerum novus* qui permettrait à cette inégalité originelle d'osciller autour d'une moyenne compatible avec le bonheur, sans montrer ces écarts déplorables qui nous attristent et nous causent des terreurs cent fois justifiées ?

Malheureusement, ces mêmes théories si humanitaires en apparence sont devenues avec certains esprits une industrie tellement subtile que leurs adeptes ont dû les désavouer et se disculper même d'y avoir jamais trempé. Il n'y avait crainte que l'intelligence de M. Bismarck ne s'égarât dans une telle voie. Il resta phalanstérien platonique dans l'essai de la colonie sociétaire de Condé-sur-Vesgre, patronnée par le gouvernement de juillet (ministère Thiers), comme pendant de la Cig. Mais il compta parmi les adhérents de ce groupe d'élite, et principalement d'élèves de l'Ecole Polytechnique devenus officiers

(1) L'ordre a trois avantages : il soulage la mémoire, conserve les choses, épargne le temps.
B. DUBOIS

génie et d'artillerie, dont les noms sont aujourd'hui honorés et promus aux plus hautes dignités politiques.

Pendant longtemps, il fut un abonné de *la Phalange*, ce qui ne l'empêcha pas de suivre les progrès de la philosophie positive et de lire les continuateurs d'Auguste Comte jusqu'à leurs dernières publications. *La Théorie de l'unité universelle* était oubliée, mais il aimait les réminiscences imaginaires de sa jeunesse. Aux phénomènes dont l'explication nous échappait, nous opposions l'axiome de l'école : *La série distribue l'harmonie*, qui jetait la gaieté, sinon la lumière, sur le problème à résoudre.

La tolérance est l'ornement des esprits justes. Par tous les actes de sa vie, il chercha à prouver que liberté de conscience ne veut pas dire guerre aux idées religieuses. Loin d'en froisser aucune, il donna l'exemple du père de famille, et rencontra des amitiés fidèles ailleurs que parmi les personnes de ses opinions. Les partis recherchèrent la sienne, parce qu'elle était sûre, et tout le monde désira ses relations, parce qu'on n'y trouvait que des sentiments exquis. Il avait la noble croyance au bien inné, aussi tous ses jugements étaient-ils empreints d'une indulgence fine et délicate. A une époque comme la nôtre, où tant d'esprits soufflent la discorde, on aime à se rappeler son langage discret et mesuré qui ne connut jamais ni l'aigreur, ni l'amertume de la discussion.

Dans les derniers jours de sa maladie, lorsqu'une hémorrhagie intestinale l'eut rendu presque exsangue, il n'en conserva pas moins une acuité d'intelligence surprenante. Nous recueillîmes avec respect ses dernières conversations dans lesquelles sa voix défaillante nous enseigna comment du fond de sa conscience il avait compris les devoirs de la vie. Il la quitta, ne voulant relever que de lui-même et de la manière qui lui parut la meilleure.

Non omnis moriar, tels sont les derniers mots que nous dirons avec lui sur cette tombe à peine couverte, et sur laquelle coulent les larmes de ses enfants : il nous reste son souvenir pur et vénéré. Camarades d'enfance et de promotion, officiers de marine, membres de la Société de Poligny, soldats de la Légion dont il fut le chef, amis de la dernière heure, tous, devant cette âme qui fut réfractaire au mal, nous apportons le tribut de respect que l'honnête homme s'est concilié, ainsi que les hommages rendus à l'exemple qu'il laisse.

D^r L. COSTE.

HYGIÈNE DES ÉCOLES

LES BANCS ET LES TABLES D'ÉCOLE

PAR M. LE DOCTEUR ROUGET (D'ARBOIS), MEMBRE FONDATEUR.

La question des bancs et des tables d'école n'est point nouvelle pour la Société des sciences et arts de Poligny. Dès 1873, elle publia sous ce titre : *Influence de la disposition du mobilier scolaire sur la santé des enfants*, un extrait d'un intéressant travail de M. Ernest Girard, professeur au lycée de Lons-le-Saunier.

Nous ne reviendrons pas sur cette note, mais nous la compléterons par de larges emprunts à l'article *Le Mobilier scolaire en France*, que M. Paul Beurdeley vient de rédiger pour le *Bulletin de la Société pour l'instruction élémentaire*.

Les observations des professeurs, les études anatomiques et physiologiques faites par les médecins ont condamné formellement et définitivement l'ancien mobilier scolaire. Le coupable ne tenait aucun compte de la taille différente des divers élèves, et sacrifiait toujours l'enfant et son développement normal à l'amour de l'uniformité.

La table commune ne pouvant également convenir à toutes les tailles, détermine chez les uns de la myopie et chez d'autres l'incurvation de la colonne vertébrale. Le mal est aggravé le plus souvent par la forme même de la table, la table plate ou horizontale oblige l'enfant à se courber en arc de cercle pour écrire, d'où il résulte que la poitrine se creuse et que le dos se voûte.

Le banc sans dossier fatigue l'enfant et le prédispose à des hémorrhagies céphaliques, à des saignements de nez et à cette variété de toux que les Allemands appellent *goître scolaire*. Il faut que l'enfant soit soutenu lorsqu'il en sent le besoin et qu'il n'éprouve aucune gêne.

L'absence de séparation entre les élèves a les graves inconvénients de rendre la surveillance plus difficile, de faciliter la dissipation et de mettre les mœurs en danger.

Quant au nouveau mobilier scolaire, si l'accord n'est pas encore fait sur le système à adopter, du moins le principe de la réforme n'est pas contesté. M. Buisson l'a formulé en ces termes : Le banc doit s'adapter à l'enfant, et non plus l'enfant au banc.

(1) Voir à ce sujet l'article *Corps de menuiserie* du savant *Manuel de l'Enseignement primaire*, par M. Eugène Rendu, Paris, Hachette et C^{ie}, 1861.

Les conditions exigées par l'hygiène et la pédagogie sont les suivantes :

- 1° L'élève sera complètement assis ;
- 2° Les jambes seront entièrement sous la table et reposeront en plein sur le sol ;
- 3° Les jambes formeront avec les cuisses un angle droit ;
- 4° Les cuisses formeront avec le tronc un autre angle droit ;
- 5° La table proportionnée à la taille de l'enfant sera inclinée (0=15) ;
- 6° Le siège proportionné à la taille de l'enfant sera pourvu d'un dossier ;
- 7° L'enfant devra pouvoir se lever pour répondre ;
- 8° Les sièges devront être isolés ;
- 9° Le matériel devra enfin réunir les trois qualités suivantes : propreté, solidité et bon marché relatif.

Nous n'avons point à étudier ici dans quelle mesure les divers systèmes qui se sont produits à l'étranger et en France ont réalisé ces conditions. Notre but unique est d'appeler l'attention des autorités municipales sur l'urgente nécessité d'une réforme indispensable. Le Jura doit suivre l'exemple des écoles industrielles de Noisiel, de Sainte-Geneviève-des-Bois, de l'école Monge, etc.

Nous sera-t-il permis d'ajouter, avec M. Paul Beurdeley, que la solution complète du problème (moins la question du prix qui, par malheur, est encore un peu élevé) nous paraît avoir été obtenue par un constructeur français, M. Lenoir ? Notre conscience de médecin éprouverait un sensible soulagement, si nous voyions enfin les enfants outillés d'un mobilier scolaire réclamé par l'hygiène. Le patriotisme français n'a pas reculé devant les dépenses réclamées pour la réorganisation de l'armée ; il accepterait également et sans murmurer l'aggravation de charges qu'entraînerait la réforme du mobilier scolaire. A l'œuvre, citoyens ! Il s'agit de la santé, de la moralité et de l'instruction de l'enfance et de la jeunesse.

RÉUNION

DES DÉLÉGUÉS DES SOCIÉTÉS SAVANTES, A LA SORBONNE,
EN 1877.

Par arrêté en date du 22 décembre dernier, M. le Ministre de l'instruction publique et des Beaux-Arts a décidé que la 15^e réunion des

délégués des Sociétés savantes et des professeurs des départements aurait lieu à la Sorbonne au mois d'avril 1877, et que des séances de lectures et de conférences publiques seraient faites pendant les journées du mercredi 4, jeudi 5 et vendredi 6 avril.

Le samedi 7 avril, le Ministre présidera la séance générale dans laquelle seront distribués les récompenses et encouragements accordés aux Sociétés et aux savants.

Aux termes de l'arrêté du 25 décembre 1872 et sur la proposition des trois sections du comité des travaux historiques, M. le Ministre a mis à la disposition de chacune d'elles une somme de 3,000 francs pour être distribuée, à titre d'encouragement : 1° par les sections d'histoire et d'archéologie aux *Sociétés savantes des départements* dont les travaux auront contribué le plus efficacement aux progrès de l'histoire et de l'archéologie ; 2° par la section des sciences, soit aux *Sociétés savantes*, soit aux *savants des départements* dont les travaux auront contribué aux progrès des sciences.

MM. les Présidents des Sociétés savantes et MM. les Recteurs d'Académie ont reçu des instructions spéciales dont la communication sera faite aux délégués et aux Professeurs qui se proposent de venir assister aux réunions de la Sorbonne.

REVUE DES JOURNAUX AGRICOLES ET SCIENTIFIQUES,

PAR M. LE DOCTEUR ROUGET (D'ARBOIS), MEMBRE FONDATEUR.

Les racines renversées. — Une expérience intéressante a été faite par un horticulteur anglais, M. Rochford. Cette expérience consiste en ce que, voulant donner à des vignes cultivées en serre plus de vigueur et les amener à développer une plus grande quantité de racines, ce jardinier en a recourbé la tige de manière à enfoncer en terre l'extrémité supérieure de celle-ci.

Cette extrémité s'étant enracinée, il en est résulté que ces vignes se sont trouvées munies de racines à leurs deux bouts. Quelques pieds ont été laissés dans cet état ; un autre a été coupé en deux dans l'espace intermédiaire, aux deux faisceaux de racines, de sorte qu'il s'est trouvé ainsi un pied entièrement renversé, nourri seulement par les racines qui s'étaient formées à son extrémité primitivement supérieure. La section ayant été faite au moment où les poussettes portaient des grappes

à moitié grosseur, la végétation n'en a été nullement altérée et les grappes se sont aussi bien développées, ont aussi bien mûri que si l'arbuste s'était trouvé dans les conditions normales.

Cette expérience prouve une fois de plus, dit M. Duchartre, que les voies de la sève permettent à ce liquide de se diriger dans le sens normal ou dans un sens contraire, selon les besoins de la plante, que la sève se porte toujours vers les parties où s'opèrent les développements, quelque direction qu'elle doive suivre pour cela; que dès lors les expressions journellement usitées de sève ascendante et sève descendante peuvent induire en erreur, et devraient être remplacées par celles de sève brute et sève élaborée ou nourricière, qui n'offre pas le même inconvénient. Au reste, cette expérience de M. Rochford n'est que la répétition de celle justement célèbre qui a été faite sur un saule vers le milieu du siècle dernier, par Duhamel du Monceau, et qui est connue sous le nom de retournement d'un arbre.

A ce propos, M. A. Rivière rapporte avoir fait lui-même, de 1864 à 1866, dans la collection des vignes qui existaient au Luxembourg, des expériences du même genre. Ayant fait des couchages de variétés qu'il désirait multiplier, quand les sarments couchés ont été enracinés, il y a pratiqué une section entre les vieilles racines et les nouvelles. Il a relevé alors les deux extrémités qui, l'une et l'autre, ont donné des pousses de telle sorte, qu'il a eu ainsi des pieds de vignes à deux têtes nourries par des racines intermédiaires aux deux. Sur d'autres pieds, il a procédé comme M. Rochford et il a eu de même des pieds renversés qui ont très-bien poussé.

M. A. Rivière rapporte aussi que M. Carrelet ayant greffé par approche, il y a cinq ou six ans, deux poiriers voisins, a eu l'idée d'arracher l'un des deux et de le relever de telle sorte qu'il eut ses racines en l'air. L'arbre ainsi renversé a végété pendant plusieurs années, et il existe aujourd'hui comme échantillon instructif et conservé sec au Luxembourg. D'un autre côté, M. A. Rivière a pratiqué plusieurs fois de longs talons sur des poiriers et sur des pieds de vignes, en les sciant jusqu'au milieu de leur épaisseur et en les fendant ensuite dans leur milieu et de bas en haut dans une longueur d'un mètre. Ces longs talons ayant été écartés ont donné des pousses : on n'a conservé de celles-ci que celle qui partait tout près de l'extrémité inférieure, elle s'est développée avec vigueur, et même sur un pied de vigne qui avait été ainsi opéré, la pousse partie du bout du talon a porté fruit dans l'année. (*Revue d'économie rurale. Journal des Cultivateurs*).

Du voisinage des fours à chaux près des vignes. — M. Husson, pharmacien, est l'auteur d'une série d'expériences fort bien faites, dans le but de résoudre une question d'hygiène et d'économie rurale à laquelle plusieurs fois par an, et sur divers points du territoire, les tribunaux donnent les solutions les plus variées.

Il s'agit de l'influence que peut avoir le voisinage des fours à chaux sur le développement des vignes et la qualité du raisin.

M. Husson a comparé les raisins d'un même vignoble dont une extrémité confine à un four à chaux. Les raisins développés loin de la fumée donnent un vin clair et savoureux, et la distillation extrait de l'alcool est d'un goût irréprochable.

Les raisins les plus proches, au contraire, fournissent un vin d'une odeur empyreumatique pénétrante; les matières empyreumatiques ont pour effet, par l'acide phénique qu'elles contiennent, de retarder la fermentation du moût.

Les expériences de M. Husson semblent donc prouver que les voisinages des fours à chaux sont nuisibles à la vigne. (*Petit Journal de la Vigne*).

Nous recommandons cette observation aux membres des Conseils d'hygiène de notre zone du pied du Jura, appelés assez souvent à statuer sur des demandes d'établissement de fours à chaux permanents.

FABRICATION DU BEURRE.

Moyen d'obtenir du lait la plus grande quantité de crème. — M. Eugène Tisserand, Inspecteur général de l'Agriculture, a communiqué récemment à l'Académie des sciences de Paris le résultat de ses recherches relatives à l'action du froid sur le lait et les produits qu'on en tire, résultat qui est de nature à intéresser l'industrie rurale et plus spécialement les personnes qui s'occupent de la fabrication du beurre et du fromage.

En soumettant le lait de vache, immédiatement après la traite, à des températures variant entre 0 et 36°, et en le maintenant pendant 24 ou 36 heures à la température initiale, M. Tisserand a constaté les faits suivants :

- 1° La montée de la crème est d'autant plus rapide que la température à laquelle on maintient le lait est plus rapprochée de 0;
- 2° Le volume de crème obtenu est d'autant plus grand, que le lait été plus refroidi;
- 3° Le rendement en beurre est aussi plus considérable.

En un mot, le lait traité à une basse température donne toujours des produits plus considérables et meilleurs. (*Le Cultivateur de la Suisse romande de Genève*).

Le café comme désinfectant et comme moyen de conservation. — Le café brûlé agit avec énergie sur les émanations putrides animales ou végétales : ainsi, une pièce dans laquelle se trouvait depuis quelque temps déjà de la viande fortement gâtée s'est trouvée désinfectée à l'instant, par suite du simple passage d'une livre de café fraîchement brûlé. La mauvaise odeur qui se développe dans une maison, lors de la vidange de la fosse, disparaît rapidement à la suite de fumigation avec du café. Le gibier mort saupoudré avec du café se conserve frais pendant plusieurs jours ; ce moyen est surtout pratique quand le gibier doit être expédié.

Le café est très-bon comme fumigation dans les chambres des malades ; dans les épidémies, il vaut en tous cas mieux que le chlore ou l'acide carbonique, dont l'odeur rend déjà malade. (*Revue industrielle*).

RECETTES ET PROCÉDÉS UTILES,

PAR LE MÊME

Destruction des fourmis dans les serres. — Voici un moyen qui peut être utile aux amateurs, pour la destruction des fourmis qui infestent quelquefois les serres. Il suffit de laisser une brosse en chiendent, mouillée, le dos contre terre, à la place où viennent les fourmis. Celles-ci ne tardent pas à envahir la brosse où elles sont attirées par un peu de matière sucrée. C'est par centaines qu'elles viennent s'y rassembler. Il suffit dès lors pour les détruire de secouer la brosse sur un seau d'eau. On peut renouveler la noyade d'heure en heure jusqu'à la destruction de toute la gent fourmière. C'est simple et pratique et de nature à intéresser nos nombreux lecteurs. (*La Basse-Cour*, N° 7, 1876).

Destruction des pucerons (1). — Les feuilles de pétunias ne réussissent point aussi bien que celles du tabac. Mais les tomates, dont on laisse perdre une grande quantité dans les jardins, sont très-puissantes. M. Siroy ayant fait macérer des feuilles de tomates dans de l'eau, en aspergea des plantes couvertes de pucerons. Toutes en furent débarrassées en deux jours. (*Journal de la Société centrale d'horticulture de France*).

(1) Voir *Bulletins de la Société* pour 1875, p. 72 et 152.

L'EAU-DE-VIE DE MARC

Dans tous les pays vignobles, on fabrique généralement des eaux-de-vie avec le marc tel qu'il sort du pressoir : ces eaux-de-vie ont, comme chacun sait, un goût *sui generis* toujours absolument désagréable. On nous saura gré d'indiquer le procédé suivant que nous tenons d'un vigneron, bourguignon émérite : ses eaux-de-vie de marc ont une grande finesse, et vieilles de deux ans, il faut être bien fin gourmet pour reconnaître leur origine.

Voici comment procède notre ami :

Aussitôt que le marc est sorti du pressoir, il l'émiette, le désagrége, le place dans une cuve et verse dessus 100 litres d'eau de fontaine environ, pour une quantité de marc ayant produit 10 hectolitres de vin; il soule ensuite pendant quatre à cinq jours ou même davantage pour que la fermentation se développe mieux. Il soutire ensuite le liquide et soumet le marc à une nouvelle pression, afin d'en perdre le moins possible. Il verse le tout dans un alambic ordinaire et obtient une eau-de-vie excellente.

Cette eau-de-vie n'a pas le goût particulier aux eaux-de-vie de marc et ressemble beaucoup à celle du vin. Le rendement est d'ailleurs le même que si le marc avait été distillé tel qu'il sort du pressoir; seulement le produit, nous le répétons, est incomparablement meilleur.

Nous engageons vivement les viticulteurs à mettre en pratique cet excellent procédé, bien préférable à celui dont ils se servent habituellement : le produit qu'ils obtiendront ayant perdu son mauvais goût et son odeur qui répugne à un grand nombre de personnes, les récompensera d'un peu de peine.

(*La Vigne*).

FIN DE LA 17^{me} ANNÉE (1876).

NOTA. — Pour ne pas retarder plus longtemps l'envoi de ce N^o, nous joindrons le titre et la table des matières de l'année 1876 au prochain Bulletin, c'est-à-dire au N^o 1 de 1877.



